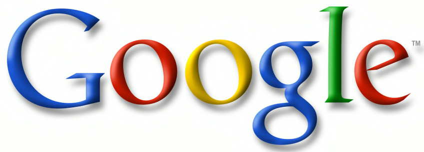
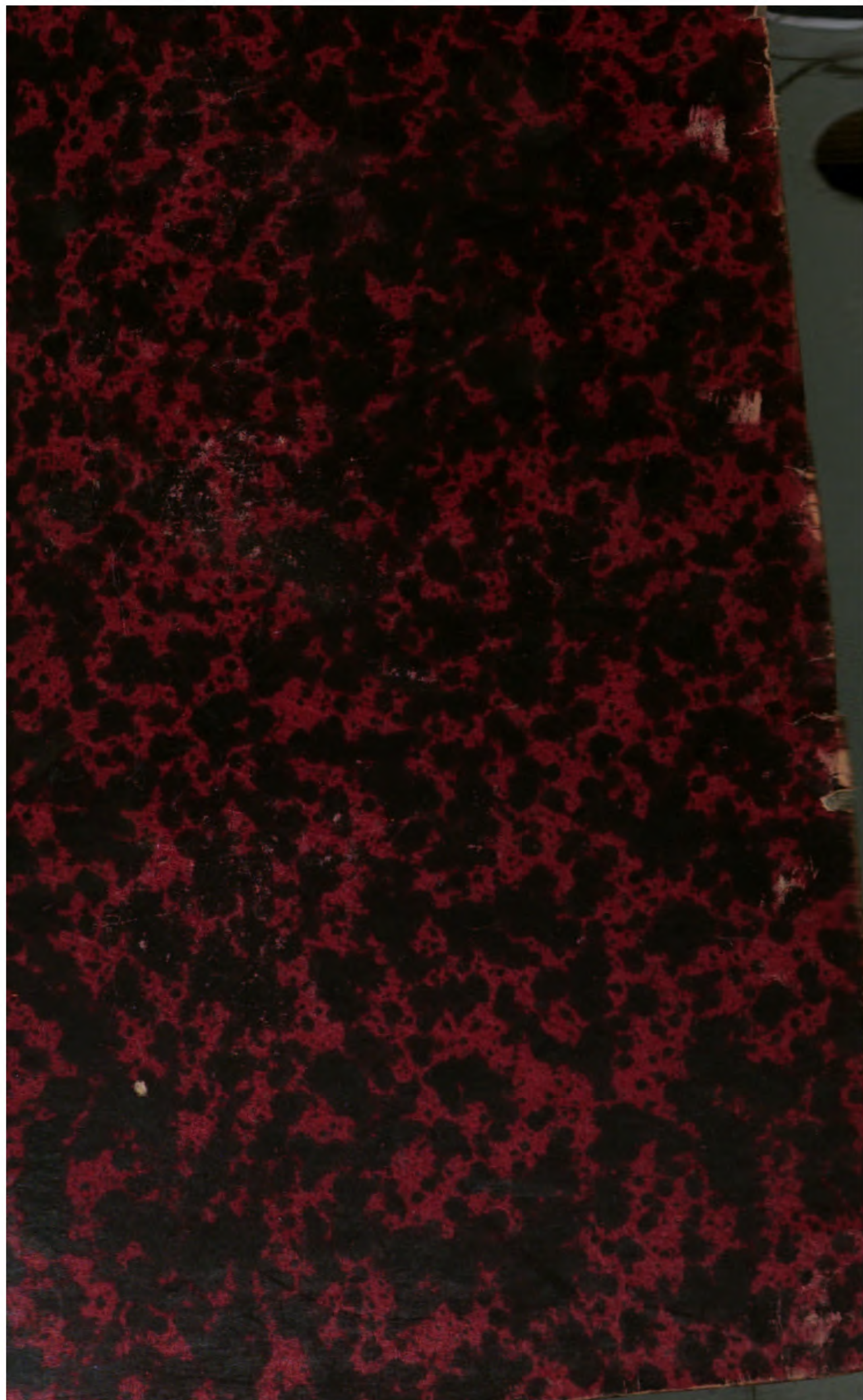
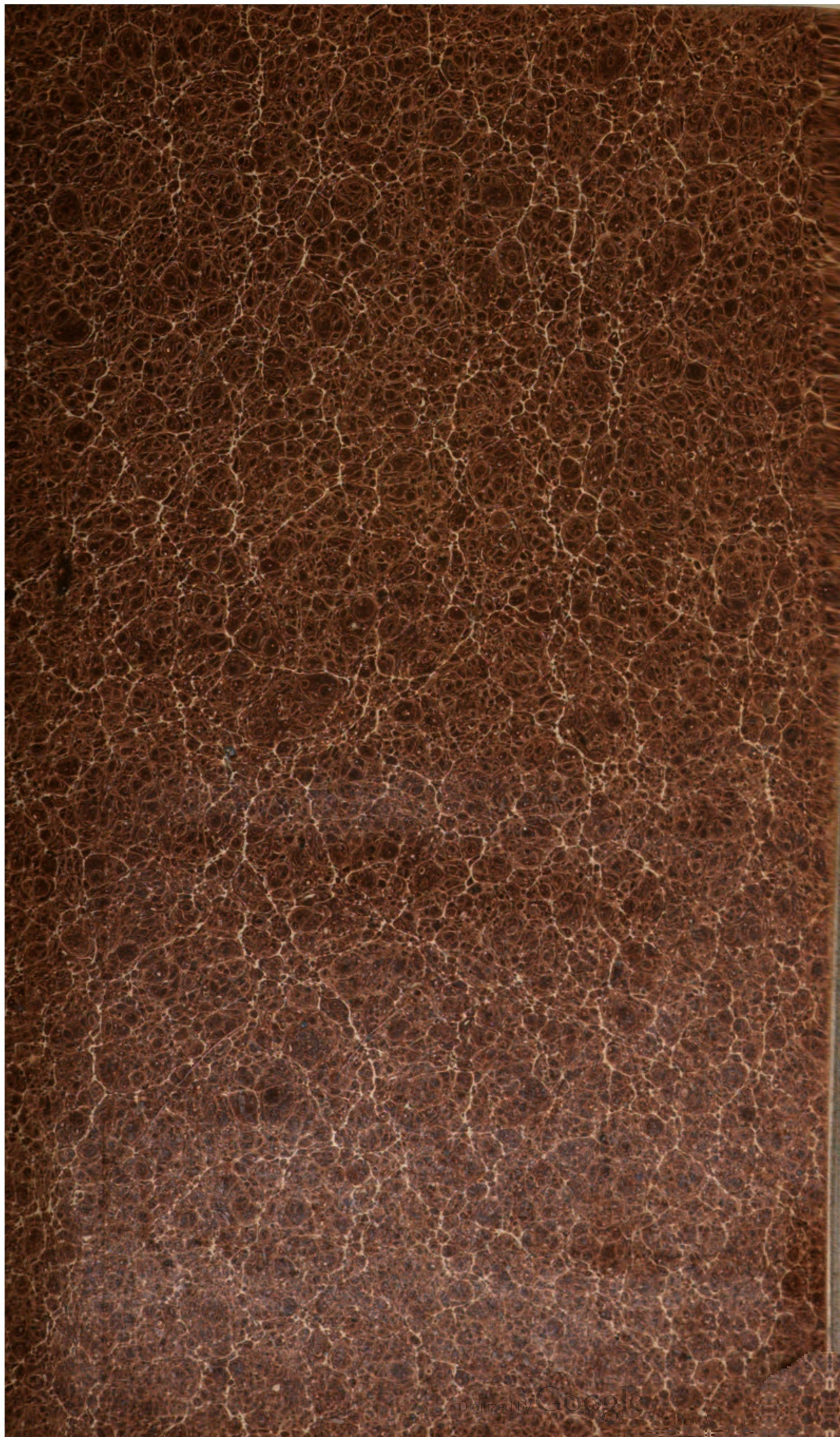








REVUE
GERMANIQUE.

TOME TROISIÈME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE
GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

AVEC LE CONCOURS DE MESSIEURS

PHILARÈTE CHASLES, C. DARESTE, ÉDÉLESTAND DUMÉRIL,
MAURICE HARTMANN, É. LABOULAYE (de l'Institut), LITTRÉ (de l'Institut),
A. MAURY (de l'Institut), H. MÉRIMÉE, RENAN (de l'Institut),
DE ROUGÉ (de l'Institut), L. RATISBONNE, C. DE SAULT,
DANIEL STERN, H. TAINE, ETC., ETC.

TOME TROISIÈME.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU

1858

MYTHOLOGIE COMPARÉE [1].

II.

Le langage mythologique manquait de mots simplement auxiliaires. Tout mot, soit nom, soit verbe, avait, à l'époque primitive, son pouvoir complet. Les mots étaient pesants et inflexibles. Ils disaient plus qu'ils ne devaient; et voilà pourquoi le langage mythologique nous paraît si étrange. Nous parlons du soleil qui suit l'aurore, mais les anciens poëtes ne pouvaient parler que du soleil animant et embrassant l'aurore. Ce qui pour nous est un coucher de soleil, était pour eux le soleil vieillissant, tombant ou mourant. Notre lever du soleil était pour eux la Nuit donnant naissance à un brillant enfant; dans le printemps ils voyaient réellement le soleil ou le ciel embrassant la terre dans une chaude étreinte, faisant pleuvoir et répandant des trésors dans le sein de la nature. Il y a dans Hésiode beaucoup de mythes, de date postérieure, où nous n'avons qu'à remplacer le verbe complet par un auxiliaire, pour changer le langage mythique en langage logique. Hésiode appelle *Nyx* (la Nuit), la mère de *Moros* (le Sort), et la sombre *Ker* (la Destruction) mère de *Thanatos* (la Mort), d'*Hypnos* (le Sommeil) et de la tribu des *Oneiroi* (les Rêves). Il dit que la progéniture de la Nuit n'a pas de père. La Nuit est encore appelée la mère de *Mômos* (le Blâme), du terrible *Oizys* (le Malheur) et des *Hespérides* (les étoiles du soir), qui gardent les belles pommes d'or de l'autre côté du fameux *Okeanos*. Elle a donné naissance à *Némésis* (la Vengeance), à *Apaté* (la Fraude), à *Philotès* (le Désir), à la pernicieuse *Geras* (la

[1] Voir la livraison de juin.

Vieillesse), au fort et obstiné *Eris* (le Combat). Employons nos expressions modernes, telles que : « On voit les étoiles quand la nuit approche, » « nous dormons, » « nous rêvons, » « nous mourons, » « nous courons des dangers pendant la nuit, » « les réjouissances nocturnes conduisent à des luttes, à des discussions animées et à des malheurs; » « beaucoup de nuits amènent la vieillesse et enfin la mort; » « une mauvaise action, commise d'abord dans l'obscurité de la nuit, sera révélée enfin au jour; » et nous aurons traduit, dans la forme moderne de la pensée et du discours, le langage d'Hésiode; langage qui, tout étrange qu'il est pour nous, n'en était pas moins très-généralement compris du peuple auquel il s'adressait. C'était là à peine un langage mythologique; c'était plutôt une sorte d'expression poétique et proverbiale, comme en emploient tous les poëtes, soit anciens soit modernes, et que l'on retrouve souvent encore dans le langage du peuple.

Dans le langage d'Hésiode, Uranos est un des noms du Ciel. Uranos est né afin « qu'il soit un lieu stable pour les dieux bénis ». Il est dit deux fois qu'Uranos couvre toutes choses (v. 127), et que lorsqu'il amène la nuit, il s'étend partout, embrassant la terre. Il semble que le mythe grec a conservé encore un vague souvenir du sens mythologique d'Uranos. Uranos, en effet, est le sanscrit *Varuna*, qui est dérivé d'une racine *VAR*, couvrir; *Varuna* est aussi dans les Védas un des noms du firmament, particulièrement lié à l'idée de la nuit, et opposé à *Mithra*, le jour. Dans tous les cas, le nom d'Uranos rappelait aux Grecs quelque chose de sa signification primitive, et quand nous le voyons appelé ἀστερόεις (*étoilé*), ce qui n'arrive jamais pour des noms comme Apollon et Dionysos, nous ne pouvons guère supposer, avec M. Grote, qu'aux yeux des Grecs, « *Uranos, Nyx, Hypnos* et *Oneiros* (le Ciel, la Nuit, le Sommeil et les Rêves), aient été des personnes comme Zeus et Apollon. » Nous n'avons qu'à lire quelques lignes de plus dans Hésiode, pour voir que la progéniture de *Gæa*, qui commence par Uranos, n'est pas encore arrivée complétement à cette personnification mythologique, à cette cristallisation qui rend le caractère primitif de la plupart des dieux de l'Olympe si difficile et si incertain. Dans l'introduction, le poëte a demandé aux Muses comment naquirent à l'origine les dieux et la terre, les rivières et la mer sans bornes, les brillantes étoiles et le vaste ciel. Le poëme de la *Théogonie* tout entier est une réponse à cette question; nous ne pouvons donc pas douter que les Grecs ne vissent dans quelques-uns des noms précités de simples conceptions poétiques d'objets réels. Uranos, le premier-né de Gæa, devient ensuite une divinité, douée d'attributs et de sentiments humains; mais plusieurs mem-

bres de la famille de Gæa, par exemple les *Grandes Montagnes*, sont représentés comme neutres, et ne peuvent être considérés comme des personnes telles que Zeus et Apollon.

M. Grote va donc trop loin en insistant sur la signification purement littérale de toute la mythologie grecque. M. Grote convient que plusieurs figures mythologiques restées dans le langage jusqu'à une époque assez récente étaient fort bien comprises, et n'exigeaient pas plus d'explications que nos expressions « le soleil se couche », ou « le soleil se lève ». Mais il refuse d'en tirer aucune conclusion. « Bien que les attributs et les actions attribués aux personnages mythologiques, dit-il, soient souvent explicables par l'allégorie, l'ensemble des séries et des systèmes mythologiques ne l'est jamais. Celui qui adopte ce mode d'explication trouve, après un ou deux pas, que le chemin n'est plus tracé, et il est obligé de se frayer lui-même sa route au moyen de raffinements gratuits et de conjectures. » M. Grote admet ce qu'il appelle l'allégorie comme un des matériaux de la mythologie; cependant, il n'ose tirer les conséquences de son principe, et il laisse toute la mythologie comme une énigme, qui ne peut ni ne doit être résolue, comme un passé qui n'eut jamais de présent, refusant même d'essayer une explication partielle de ce problème si important dans l'histoire de l'esprit grec. Un pareil manque de courage scientifique aurait privé l'histoire de bien des traits de lumière. Dans les sciences paléontologiques, on doit se résigner à ignorer certaines choses, et ce que Suétone dit du grammairien : « Boni grammatici est nonnulla etiam nescire, » s'applique avec une force particulière au mythologue. Personne n'a exprimé ceci avec plus de modestie que l'un des fondateurs de la mythologie comparée : Grimm, dans l'Introduction de sa *Mythologie germanique*, dit sans le moindre artifice : « J'interpréterai tout ce que je pourrai; mais je ne puis pas interpréter tout ce que je voudrais. »

O. Müller a montré par le mythe de Cyrène jusqu'à quelle époque récente le langage mythologique resta en usage chez les Grecs. La ville grecque de Cyrène, en Libye, fut fondée vers la trente-septième olympiade; la race dominante tirait son origine des Minyens, qui régnaient principalement à Iolkos, dans la Thessalie méridionale; la fondation de cette colonie était due à l'oracle d'Apollon Pythien. De là vint ce mythe : « Kyrène, la jeune fille héroïque, qui vivait en Thessalie, est aimée par Apollon et transportée en Libye. » Dans le langage moderne nous dirions : « La ville de Kyrène, en Thessalie, envoya une colonie en Libye, sous les auspices d'Apollon. » On pourrait donner beaucoup d'autres exemples où la simple substitution d'un verbe plus

positif dépouille de la sorte un mythe de tout son merveilleux[1]. En voici quelques-uns.

Kaunos est appelé le fils de Milet; ce qui veut dire que des colons crétois de Milet avaient fondé la ville de Kaunos, en Lycie. Le mythe dit de plus que Kaunos s'enfuit de Milet en Lycie, et que sa sœur Byblos fut changée en fontaine, par suite du chagrin qu'elle éprouva de la perte de son frère. Milet en Ionie étant plus connu que Milet en Crète, a été introduit ici par erreur, Byblos étant simplement une petite rivière près de Milet d'Ionie.

Marpessa est appelée la fille d'Evenus, et un mythe la représente comme enlevée par Idas. Idas était le nom d'un héros fameux de la ville de Marpessa. Le fait renfermé dans le mythe, et confirmé par d'autres preuves, est que des colons partirent de la rivière Evenus et fondèrent Marpessa. Le mythe ajoute qu'Evenus, après avoir essayé en vain de reprendre sa fille à Idas, fut changé en fleuve, par l'effet de son chagrin, comme Byblos, la sœur de Milet.

On sait que Pyrrha était le plus ancien nom de la Thessalie, et qu'Hellen était fils de Pyrrha. M. Grote soutiendrait que les Grecs ne doutèrent jamais qu'il y ait eu réellement un individu nommé Pyrrha et un autre nommé Hellen. Ceci peut être vrai pour les Grecs relativement modernes, tels que Homère et Hésiode; mais en fut-il ainsi à l'origine? Le premier qui parla de Pyrrha, la mère des Hellènes, ne songea pas plus à une vieille femme appelée Pyrrha que nous ne songeons à une grande dame quand nous parlons de l'Italie mère des arts.

Dans des temps plus modernes encore que ceux dont parle Ottfried Müller, nous trouvons que « parler mythologiquement » était une mode chez les poëtes et chez les philosophes. Pausanias se plaint de ceux « qui donnent une généalogie à toute chose, et font Pythis fils de Delphos ». L'histoire d'Éros, dans le Phédon, est appelée un mythe;

[1] O. Müller a montré comment les différents parents donnés aux *Erinnyes* par les différents poëtes étaient suggérés par le caractère que chaque poëte leur attribuait. « Évidemment, dit-il dans son *Essai sur les Euménides*, p. 184, cette généalogie répondait mieux aux vues et aux desseins poétiques d'Eschyle qu'une des généalogies courantes qui font dériver les Erinnyes de Skotos et Gæa (Sophocle), de Kronos et Eurynome (dans un ouvrage attribué à Épiménide), de Phorkys (Euphorion), de Gæa Eurynome (Istron), d'Achéron et la Nuit (Eudème), d'Hadès et Persephone (hymnes orphiques), d'Hadès et du Styx (Athénodore et Mnaséas). Voyez, cependant, *Ares*, par H. D. Müller, p. 67.

cependant Socrate dit ironiquement « que c'est un de ceux que l'on peut croire ou non ». Quand il raconte l'histoire du dieu égyptien Theuth, il l'appelle « une vieille tradition ». Mais Phédon voit de suite que cette histoire est de l'invention de Socrate, et lui dit : « Socrate, tu fais facilement des histoires égyptiennes ou autres. » Quand Pindare appelle Apophasis la fille d'Épiméthée, on comprenait ce langage mythologique aussi bien que s'il eût dit : « Une arrière-pensée mène à une excuse. » Et dans Homère même, quand il est dit que les Prières boiteuses suivent *Até* (le Sort) cherchant à l'apaiser, un Grec comprenait ce langage aussi bien que nous lorsque nous disons : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. »

Quand on dit, au contraire, que les Prières sont filles de Zeus, nous ne sommes plus dans la sphère de la pure mythologie. Ce Zeus était pour les Grecs le protecteur des suppliants; c'est pourquoi les Prières sont appelées ses filles, comme nous pouvons appeler la Liberté la fille de l'Angleterre, ou la Prière le fruit de l'âme.

L'allégorie suffit-elle pour expliquer toute la poésie mythologique des anciens ? Nous ne le pensons pas. Il faut appeler à notre aide un autre élément, qui a joué un grand rôle dans la formation du langage ancien, et pour lequel je ne trouve pas de meilleur nom que *polyonymie* et *synonymie*. La plupart des noms, comme nous l'avons déjà vu, étaient à l'origine des appellatifs ou des attributs, exprimant ce qui semblait l'attribut le plus caractéristique de l'objet. Mais comme beaucoup d'objets ont plus d'un attribut, il arriva nécessairement que la plupart des objets, durant la période primitive du langage, eurent plus d'un nom. Dans la suite, la plupart de ces noms devinrent inutiles, et furent remplacés dans les dialectes littéraires par un nom fixe, qui était en quelque sorte le nom propre de l'objet. Voilà pourquoi plus un langage est ancien, plus il est riche en synonymes.

Les synonymes doivent naturellement donner naissance à beaucoup d'homonymes. Si nous pouvions donner au soleil cinquante noms exprimant différentes qualités, quelques-uns de ces noms seraient également applicables à d'autres objets possédant la même qualité. Ces différents objets seraient donc appelés du même nom; ils deviendraient des homonymes.

Dans les Védas, la terre est appelée *Urvî* (vaste), *Prithvî* (étendue), *Mahî* (grande). Le dictionnaire védique qu'on appelle le *Nighantu* mentionne vingt et un noms qui lui sont également donnés. Ces vingt et un mots sont donc des synonymes. Mais *urvî* (vaste) signifie aussi rivière; *prithvî* (étendue), désigne le ciel et l'aurore; *mahî* (grand,

fort,) est employé pour vache et discours aussi bien que pour la terre. La terre, la rivière, le ciel, l'aurore, la vache et le discours deviennent donc des homonymes. Ces mots cependant sont simples et intelligibles. Mais la plupart des termes créés au moment du premier épanouissement de la poésie primitive sont basés sur des métaphores hardies. Ces métaphores ayant été oubliées, et la signification des racines s'étant obscurcie et changée, beaucoup de mots perdirent non-seulement leur sens poétique, mais encore leur sens radical; ils devinrent de simples noms transmis dans la conversation d'une famille, compris peut-être par le grand'père, familiers au père, mais étrangers au fils et mal compris par le petit-fils. La signification radicale d'un mot s'oubliait de la sorte, et ce qui était à l'origine un appellatif dégénérait en un simple son et devenait un nom propre. Ainsi ζεύς, qui fut à l'origine un nom du ciel, comme le sanscrit *dyaus*, devint graduellement un nom propre qui ne trahit son sens primitivement appellatif que dans quelques expressions proverbiales, telles que Ζεὺς ὕει, ou « *sub Jove frigido.* »

Après que la véritable signification étymologique d'un mot eut été oubliée, il arriva souvent que, par une sorte d'instinct étymologique qui existe même dans les langues modernes, un sens nouveau s'y attacha : ainsi Λυκηγενής, le fils de la lumière, Apollon, devint le fils de la Lycie ; de Δήλιος, le brillant, vint le mythe de la naissance d'Apollon à Délos.

Lorsque deux noms désignaient le même objet, deux personnages sortaient de ces deux noms, et comme la même histoire convenait à tous les deux, ils étaient naturellement représentés comme frères et sœurs ou comme parents et enfants. Nous trouvons ainsi Séléné, la lune, à côté de Méné, la lune; Hélios, le soleil, et Phœbus; et nous pouvons retrouver dans la plupart des héros grecs des formes humanisées des dieux, avec des noms qui, dans beaucoup de cas, étaient des épithètes de leurs divins prototypes. Il arrivait encore plus fréquemment que des adjectifs liés à un mot, parce qu'il s'appliquait à un certain objet, étaient employés avec le même mot quoique appliqué à un objet différent. Ce que l'on disait de la mer se disait aussi du ciel, et si l'on appelait une fois le soleil un lion ou un loup, il était bientôt doué de griffes et de crinière, même après que la métaphore animale était oubliée. Ainsi le soleil avec ses rayons dorés pouvait être appelé « à la main dorée », *main* étant exprimé par le même mot que *rayon*. Mais quand la même épithète s'appliquait à Apollon ou à Indra, un mythe se formait; c'est ainsi que, dans la mythologie sanscrite, nous lisons qu'Indra perdit sa main et qu'elle fut remplacée par une main d'or.

Ceci nous donne quelques-unes des clefs de la mythologie; mais la philologie comparée peut seule nous apprendre à nous en servir. De même qu'en français il est difficile de trouver le sens radical des mots, à moins de les comparer aux formes correspondantes en italien, en espagnol ou en provençal; de même, il nous serait impossible de découvrir l'origine de plus d'un mot grec sans le comparer à ses corrélatifs plus ou moins altérés en germain, en latin, en slave et en sanscrit. Malheureusement, nous n'avons dans cet ancien cercle de langage rien d'absolument analogue au latin. Le sanscrit n'est pas le père du latin et du grec, comme le latin est le père du français et de l'italien. Mais bien que le sanscrit ne soit qu'une des nombreuses branches de la famille, elle est sans doute l'aînée, car elle a conservé ses mots dans l'état le plus voisin de l'état primitif; et quand nous réussissons à retrouver un mot latin ou grec dans sa forme correspondante en sanscrit, nous pouvons généralement expliquer sa formation et déterminer sa signification radicale. Que saurions-nous du sens primitif de πατήρ, μήτηρ, θυγάτηρ, si nous en étions réduits à la connaissance du grec? Mais dès que nous retrouvons ces mots en sanscrit, leur pouvoir primitif est clairement indiqué. O. Müller a été un des premiers à voir et à reconnaître que la philologie classique doit abandonner à la philologie comparée toutes les recherches étymologiques, et que l'origine des mots grecs ne peut s'établir par leur comparaison avec des mots grecs. Ceci s'applique avec une force particulière aux noms mythologiques. Afin de devenir mythologiques, il était nécessaire que certains noms perdissent leur sens radical. Ainsi, ce qui dans un langage était mythologique était souvent naturel et intelligible dans un autre. Nous disons : « le soleil se couche », mais dans la mythologie teutonique, un siége ou un trône est donné au soleil et il s'y assoit. Nous doutons du sens d'Hécate, mais nous comprenons de suite Ἕκατος et Ἑκατηβόλος. Nous hésitons à propos de Lucine, mais nous acceptons immédiatement le latin Luna, qui est une simple contraction de *Lucna*. Ce qu'on appelle vulgairement la mythologie hindoue sert à peu de chose pour ces sortes de comparaisons. Les histoires de Siva, de Vishnou, de Mahâdeva, de Pârvati, de Kali, de Krishna, etc., sont d'origine récente, propres à l'Inde et pleines de conceptions étranges et fantastiques. Cette mythologie récente des Pourânas, et même des poëmes épiques, n'est d'aucun secours pour la mythologie comparée; mais tout un monde de mythologie primitive, naturelle et intelligible nous a été conservé dans les Védas. La découverte de la mythologie des Védas a été à la mythologie comparée ce que la découverte du

sanscrit a été à la grammaire comparée. Il n'y a, heureusement, aucun système de religion ou de mythologie dans les Védas. Les noms sont employés dans un hymne comme appellatifs, dans un autre comme des noms de dieux. Le même dieu est quelquefois représenté comme supérieur, d'autres fois comme égal, ou comme inférieur aux autres dieux. La nature des dieux est encore transparente, et leur conception première, dans beaucoup de cas, est clairement perceptible. Il n'y a aucune généalogie, aucun mariage arrangé entre les dieux et les déesses. Le père est quelquefois le fils, le frère est le mari, et la divinité féminine qui dans un hymne est la mère, dans un autre est l'épouse. Les conceptions du poëte variaient, et avec elles changeait la nature de ces dieux. Nulle part l'immense distance qui sépare les anciens poëmes de l'Inde de la plus ancienne littérature de la Grèce n'est plus vivement sensible que lorsque nous comparons les mythes des Védas, qui sont tous des mythes en voie de se faire, avec les mythes formés et vieillis sur lesquels est fondée la poésie d'Homère. La véritable théogonie des races ariennes est dans les Védas. La théogonie d'Hésiode n'est qu'une reproduction informe de l'idée primitive. Il faut lire les Védas pour savoir à quelle nature de conceptions l'esprit humain, bien que doué de la conscience naturelle d'un pouvoir divin, est inévitablement amené par la force irrésistible du langage appliqué aux idées surnaturelles et abstraites. Pour faire comprendre aux Hindous qu'ils adorent de simples noms de phénomènes naturels, graduellement obscurcis, puis personnifiés et déifiés, il faudrait encore recourir aux Védas. C'était une erreur des premiers Pères de l'Église de traiter les dieux païens de démons ou de mauvais esprits, et nous devons éviter de commettre la même méprise relativement aux dieux des Hindous. Leurs dieux n'ont pas plus de droits à une existence substantielle que *Eos* ou *Hemera*, que *Nyx* ou *Apatê*. Ce sont des masques sans acteurs, les créations de l'homme et non ses créateurs; ils sont *nomina*, et non *numina*; des noms sans être, et non des êtres sans noms.

On peut quelquefois expliquer un mythe grec, latin ou teutonique, avec les ressources que chacune de ces langues possède encore; de même que beaucoup de mots grecs peuvent s'expliquer étymologiquement sans aucune comparaison avec le sanscrit ou le gothique. Nous commencerons par quelques-uns de ces mythes, et nous arriverons ensuite aux plus difficiles, à ceux qui doivent recevoir la lumière de régions plus éloignées, des rochers neigeux de l'Islande et des chants de l'Edda, ou des bords des « Sept Rivières » et des hymnes des Védas.

La riche imagination de la nation grecque, sa prompte perception et

sa vivacité intellectuelle, font comprendre facilement comment, après la séparation de la race arienne, aucune langue ne fut plus riche et aucune mythologie plus variée que celles des Grecs. Les mots étaient crées avec une facilité merveilleuse, puis oubliés avec l'insouciance que donne aux hommes de génie la conscience d'un pouvoir inépuisable. La création de chaque mot était à l'origine tout un poëme. Mais ces mots, semblables à la poésie populaire de la Grèce, oubliaient bientôt le poëte à qui ils devaient leur existence, s'ils étaient adoptés par la tradition, et s'ils vivaient dans le langage d'une famille, d'une ville, d'une tribu. Leur descendance généalogique, leur caractère primitif et leur signification étymologique étaient inconnus aux Grecs eux-mêmes. Les Grecs se souciaient aussi peu de l'individualité étymologique de leurs mots que du nom de chacun des bardes. Homère suffisait à leur curiosité, et ils acceptaient volontiers toute étymologie qui expliquait quelque partie du sens d'un mot; aucune considération historique n'intervenant jamais dans leurs suppositions ingénieuses. On sait comment Socrate change, sur l'inspiration du moment, Éros en un dieu ailé; Homère trouve tout aussi facilement des étymologies, et ces étymologies ne prouvent qu'une seule chose, c'est que la véritable origine du nom des dieux avait été oubliée longtemps avant Homère.

Lorsque quelques-uns des personnages mythiques ont conservé des noms intelligibles en grec, le sens du mythe est facile à découvrir. Les noms d'Éos, de Séléné, d'Hélios, sont des mots qui portent en eux leur propre histoire. Prenons pour exemple le beau mythe de Séléné et d'Endymion : Endymion est le fils de Zeus et de Kalyke, mais il est aussi fils d'Aethlios, roi d'Élide, appelé lui-même fils de Zeus, et à qui Endymion succéda, dit-on, comme roi d'Élide. Ceci localise notre mythe, et montre que l'Élide est le lieu où il naquit; sans doute, selon la coutume grecque, la race régnante d'Élide croyait tirer son origine de Zeus. La même coutume prévalut dans l'Inde ancienne et produisit les deux grandes familles royales : la race solaire et la race lunaire. Il peut y avoir eu un roi d'Élide, Aethlios, ayant eu un fils Endymion; mais ce que le mythe dit d'Endymion ne peut être arrivé au roi d'Élide. Le mythe transporte Endymion en Carie, au mont Latmos, parce que c'est dans la caverne latmienne que Séléné vit le beau dormeur, l'aima et le perdit. Or, il ne peut y avoir aucun doute sur la signification de Séléné; lors même que la tradition n'aurait conservé que son autre nom, *Astérodia*, nous aurions traduit ce synonyme par « Voyageur parmi les étoiles », c'est-à-dire Lune. Mais qui est Endymion? C'est un des nombreux noms du soleil, et l'un de ceux qui se rapportent spéciale-

ment au soleil couchant ou mourant. Ce mot est évidemment dérivé de ἐν-δύω, mot qui dans quelque dialecte du grec ancien signifiait sans doute se coucher, quoique dans le grec classique le verbe simple δύω seul soit resté le nom technique du coucher du soleil. De ἔνδυμα fut formé ἐνδυμίων, comme οὐρανίων de οὐρανός, et comme l'ont été la plupart des noms de mois grecs. Si ἔνδυμα était devenu le nom ordinaire du coucher du soleil, le mythe d'Endymion ne se serait jamais formé. Mais la signification primitive d'Endymion étant oubliée, ce qu'on disait à l'origine du soleil couchant, devint l'attribut d'un certain personnage envisagé comme un dieu ou un héros. Le soleil couchant dormit *autrefois* dans la caverne latmienne, la caverne de la nuit (Latmos étant dérivé de la même racine que Leto, Latona, la nuit) ; mais *maintenant* il dort sur le mont Latmos, en Carie. Endymion, plongé dans un éternel sommeil après une vie d'un seul jour, était *autrefois* le soleil couchant, le fils de Zeus, le ciel brillant; et de Kalyke, la nuit qui couvre tout (de καλύπτω) ; ou de Zeus et de Protogeneia, la déesse née la première, identique à l'Aurore, qui est toujours représentée, soit comme la mère, soit comme la sœur ou l'épouse abandonnée du Soleil. *Maintenant* il est le fils d'un roi d'Élide, sans doute parce que les rois prenaient souvent des noms de bon augure, liés avec le soleil, ou la lune, ou les étoiles. Dans ce cas, un mythe lié à un nom solaire était naturellement reporté sur son homonyme humain. Dans l'ancien langage poétique et proverbial de l'Élide, le peuple disait : « Séléné aime Endymion et le regarde, » au lieu de dire : « Il commence à faire nuit; » ou bien : « Séléné embrasse Endymion; » au lieu de : « Le soleil se couche, et la lune se lève; » ou bien : « Séléné embrasse Endymion endormi, » au lieu de : « Il est nuit. » Ces expressions restèrent longtemps après que leur signification eut cessé d'être comprise; et, du consentement de tous, sans aucun effort personnel, une histoire se forma, d'après laquelle Endymion aurait été un jeune garçon aimé d'une jeune dame, Séléné. Si les enfants voulaient en savoir davantage, la grand'mère leur contait que ce jeune Endymion était fils de Protogeneia, c'est-à-dire de l'Aurore donnant naissance au Soleil, ou de Kalyke, la sombre et épaisse Nuit. Ce nom faisait vibrer bien des cordes : on pouvait donner trois ou quatre raisons différentes (comme l'ont fait les anciens poëtes) du sommeil éternel d'Endymion; et si un poëte populaire avait fait allusion à l'une de ces explications, elle devenait bientôt un fait mythologique, répété par les poëtes postérieurs; de telle sorte qu'Endymion devint à la fin le type, non plus du soleil couchant, mais d'un beau garçon aimé d'une chaste jeune fille,

et, par conséquent, un nom très-propre à un jeune prince. Beaucoup de mythes ont ainsi été transférés à des personnes, à cause d'une simple similitude de nom. Il faut cependant admettre qu'il n'y a aucune preuve historique de l'existence d'un prince d'Élide appelé Endymion.

Telle est la loi qui préside à la formation d'une légende. A l'origine, elle n'est qu'un simple mot, un de ces mots nombreux qui n'ont qu'un cours local et perdent leur valeur si on les transporte en des endroits éloignés; mots inutiles pour l'échange journalier de la pensée, monnaie falsifiée dans les mains de la foule, qu'on ne jette point cependant, mais qu'on garde comme curiosité et comme ornement, et que l'antiquaire enfin déchiffre après bien des siècles. Malheureusement, nous ne possédons pas ces légendes telles qu'elles étaient lorsqu'elles passèrent de bouche en bouche dans les villages ou dans les châteaux des montagnes. Nous ne les avons pas telles que les contaient les vieillards, en un langage qu'eux-mêmes ne comprenaient qu'à demi, et qui devait sembler étrange à leurs enfants, ni comme les contait le poëte d'une cité naissante, qui personnifiait les traditions de son voisinage dans un long poëme, en leur attribuant une forme et une durée certaines. Nous n'avons pas pour la Grèce de légendes semblables à celles que Grimm a recueillies dans sa *Mythologie*, de la bouche du pauvre peuple, en Allemagne. Excepté les cas où Homère a conservé un mythe local, tout est arrangé comme un système, ayant au commencement la *Théogonie*, le *siége de Troie* au milieu, et le *Retour des héros* à la fin. Mais combien de parties de la mythologie grecque ne sont pas mentionnées par Homère! Nous arrivons après lui à Hésiode, moraliste et théologien, et ici encore nous ne retrouvons qu'un petit fragment du langage mythologique de la Grèce. Nos principales sources sont donc les anciens chroniqueurs qui prirent la mythologie pour de l'histoire, et ne lui empruntèrent que ce qui répondait à leur dessein. Et ceux-ci même ne nous ont point été conservés; seulement ils furent la source où les écrivains postérieurs, tels qu'Apollodore et les scholiastes, prirent leurs informations. Le premier devoir du mythologue est d'éclaircir ce mélange, d'écarter tout ce qui est systématique et de réduire chaque mythe à sa forme primitive. Il faut retrancher complétement beaucoup de choses qui ne sont pas essentielles, et après que la rouille est enlevée, il faut déterminer avant tout, comme pour les anciennes médailles, la localité, et, s'il est possible, l'âge de chaque mythe par le caractère de sa formation. De même que nous classons les médailles anciennes en monnaies d'or, d'argent et de cuivre, nous devons distinguer soigneu-

sement les légendes des dieux, celles des héros et celles des hommes. Si nous réussissons à déchiffrer ainsi les anciens noms et les légendes de la mythologie grecque ou de toute autre mythologie, nous verrons que le *passé* de la mythologie grecque, ou de toute autre mythologie, a eu son *présent*, qu'il y a des traces de pensée organique dans ces restes pétrifiés, et que ces stratifications maintenant si profondément ensevelies ont formé autrefois la surface du langage grec. La légende d'Endymion était un *présent* à l'époque où le peuple d'Élide comprenait le vieux langage d'après lequel la Lune (ou Sélène) se levait sous le voile de la Nuit (ou dans la caverne Latmienne) pour voir et admirer, dans un silencieux amour, la beauté du soleil couchant, c'est-à-dire Endymion le dormeur, le fils de Zeus, et lui accorder le double don d'un éternel sommeil et d'une jeunesse perpétuelle.

Endymion n'était pas le Soleil dans son caractère divin de Phœbus Apollon, mais une conception du Soleil dans sa course de chaque jour, se levant de bonne heure du sein de l'Aurore, et après une courte et brillante carrière, se couchant le soir, pour ne jamais revenir dans cette vie mortelle. De semblables conceptions sont fréquentes dans la mythologie arienne, et le Soleil considéré de cette façon est quelquefois représenté comme divin, mais non immortel, d'autres fois comme vivant, mais endormi, quelquefois encore comme un mortel aimé d'une déesse, mais atteint par le sort de l'humanité. Ainsi *Tithonos*, étant dérivé de la même racine que Titan[1], exprimait à l'origine l'idée du Soleil dans son caractère quotidien ou annuel. Lui aussi, comme Endymion, ne jouit pas de l'immortalité complète de Zeus et d'Apollon. Endymion conserve sa jeunesse, mais il est voué au sommeil. Tithonos est rendu immortel, mais comme Éos il a oublié de demander pour lui la jeunesse éternelle, il devient un vieillard décrépit, dans les bras de sa femme toujours jeune, qui l'aimait quand lui était jeune aussi, et qui est bonne pour lui dans sa vieillesse. D'autres traditions, craignant peu les contradictions, ou prêtes à les résoudre, même au prix des expédients les plus atroces, font de Tithonos le fils d'Éos et de Képhalos, comme Endymion était le fils de Protogeneia, l'Aurore; cette liberté montre qu'à l'origine un Grec savait ce que signifiait une phrase comme celle-ci : Eos quitte chaque matin le lit de Tithonos. Tant que cette expression fut comprise, ce mythe fut un *présent;* mais ce fut un *passé* dès que Tithonos fut changé en un fils de Laomédon, frère de Priam et prince de Troie, et que son fils, l'Éthiopien Memnon, dut

[1] Ἀφελῶς δ'ἔλαμψε Τίταν. *Anakreontea*, 47.

prendre part à la guerre troyenne. Alors ce langage, qu'Éos quittait son lit le matin, devint mythique et n'eut plus qu'une signification conventionnelle ou traditionnelle. Et cependant, même alors, le vieux mythe semble flotter confusément dans la mémoire du poëte! car lorsque Éos pleure son fils, le beau Memnon, il appelle ses pleurs « la rosée du matin », de sorte que l'on peut dire que le *passé* était encore à demi un *présent*.

Nous avons dit que Képhalos était regardé comme l'amant d'Éos et le père de Tithonos; nous ajouterons, que Képhalos, de même que Tithonos et Endymion, était encore un des noms si nombreux du Soleil. Mais Képhalos était le Soleil levant, la tête de la lumière, expression souvent employée dans différentes mythologies pour désigner le soleil. Dans les Védas, où l'on parle du soleil comme d'un cheval, la tête du cheval est une expression signifiant le soleil levant. Les nations teutoniques parlent du soleil comme de l'œil de Wuotan, de même qu'Hésiode parle de « l'œil de Jupiter qui voit toute chose ». Dans les Védas, le soleil est encore appelé « la face des dieux », ou « la face d'Aditi, » et il est dit que les vents obscurcissent l'œil du soleil par des torrents de pluie.

Une idée semblable conduisit les Grecs à former le nom de Képhalos, et lorsqu'on l'appelait le fils de Hersé, la Rosée, cela signifiait dans le langage mythologique ce que nous exprimerions par le soleil se levant sur des champs couverts de rosée. On raconte de Képhalos qu'il était le mari de Prokris, qu'il l'aimait, et qu'ils se jurèrent d'être fidèles l'un à l'autre. Mais Éos aussi aime Képhalos; elle lui avoue son amour, et Képhalos, fidèle à Prokris, ne l'accepte pas. Éos, qui connaissait sa rivale, répond à Képhalos qu'il faut rester fidèle à Prokris, jusqu'à ce que cette dernière manque à son serment. Képhalos accepte la gageure, approche de sa femme déguisé en étranger, et obtient ses faveurs. Prokris, découvrant sa honte, s'enfuit en Crète. Là, Diane lui donne un chien et une lance qui ne manque jamais son but, et Prokris retourne auprès de Képhalos, déguisée en chasseur. Pendant qu'elle chasse avec Képhalos, celui-ci lui demande le chien et la lance. Elle les lui promet en retour de son amour, et quand il y a consenti, elle se fait reconnaître, et est reprise par Képhalos. Cependant Prokris craint les charmes d'Éos, et pendant qu'elle épie avec jalousie son mari, elle est tuée par lui avec la lance qui ne manquait jamais son but.

Avant de pouvoir expliquer ce mythe, qui est conté avec beaucoup de variantes par les poëtes grecs et latins, il faut le disséquer et le réduire à ses éléments constitutifs.

Le premier de ces éléments est : « Képhalos aime Prokris. » Pour expliquer Prokris, il faut recourir à une comparaison avec le sanscrit, où *prush* et *prish* signifient « arroser », et sont employés principalement pour désigner les gouttes de pluie. La même racine dans le langage teutonique a pris le sens de « gelée », et Bopp identifie *prush* avec l'ancien haut-allemand *frus, frigere*. En grec, nous devons rapporter à la même racine πρώξ, πρωκός, une goutte de rosée. Ainsi, Prokris désigne la rosée, et la femme de Képhalos n'est qu'une répétition de Hersé, sa mère; Hersé, rosée, étant également dérivé du sanscrit *vrish*, arroser. La première partie de notre mythe signifie donc simplement : « Le soleil baise la rosée du matin. »

Le second élément est : « Éos aime Képhalos. » Ceci n'a pas besoin d'explication; c'est le vieux conte répété cent fois dans la mythologie arienne : « L'Aurore aime le Soleil. »

Le troisième élément est : « Prokris est infidèle; cependant son nouvel amant, quoique sous une autre forme, est toujours Képhalos. » On peut interpréter ceci comme une expression poétique des rayons de soleil réfléchis en diverses couleurs par les gouttes de rosée. Prokris est embrassée par beaucoup d'amants; cependant tous sont Képhalos, déguisé, puis enfin reconnu.

Le dernier élément est : « Prokris est tuée par Képhalos, » c'est-à-dire la rosée est absorbée par le soleil. L'absorption graduelle et inévitable de la rosée par les rayons brûlants du soleil est exprimée par le trait fatal de Képhalos, lancé sans intention sur Prokris, cachée dans le buisson de la forêt.

Nous n'avons qu'à réunir ces quatre élements, et nous aurons l'histoire de l'amour et de la jalousie de Képhalos, Prokris et Éos. S'il était nécessaire de prouver la nature solaire de Képhalos, nous pourrions rappeler que la première rencontre de Képhalos et de Prokris a lieu sur le mont Hymette, et qu'ensuite Képhalos se jette dans la mer par désespoir, du haut des montagnes de Leucade. Or, dans l'Attique, à laquelle tout le mythe appartient, le soleil, pendant la plus grande partie de l'année, apparaissait en se levant sur le mont Hymette comme une tête resplendissante. Une ligne droite menée de ce point le plus oriental à la pointe la plus occidentale de la Grèce, nous conduit au promontoire de Leucade, où Képhalos noya ses chagrins dans les vagues de l'Océan.

Un autre coucher de soleil magnifique nous apparaît dans le mythe de la mort d'Héraclès. Le double caractère d'Héraclès, comme dieu et comme héros, est reconnu même par Hérodote, et quelques-unes de

ses épithètes suffisent pour indiquer son caractère solaire, quoique aucun nom peut-être n'ait été le sujet d'autant de contes mythologiques, historiques, physiques et moraux. Les noms qu'il partage avec Apollon et Zeus, sont Δαφνηφόρος, Ἀλεξίκακος, Μάντις, Ἰδαῖος, Ὀλύμπιος, Παγγενέτωρ.

Or, dans son dernier voyage, Héraclès, de même que Képhalos, avance de l'est à l'ouest. Il accomplit son sacrifice à Zeus sur le promontoire Kenœon de l'Eubée, quand Déjanire lui envoie le fatal vêtement. Il jette alors dans la mer Lichas, qui est changé en île. De là Héraclès passe à Trachys et au mont Œta, où son bûcher se dresse; le héros est brûlé et s'élève à travers les nuages jusqu'au siége des dieux immortels, devenu lui-même immortel et marié à Hébé, la déesse de la jeunesse. Le vêtement que Déjanire envoie au héros solaire, est une expression fréquemment employée dans d'autres mythologies; c'est le vêtement que dans les Védas « les mères tissent pour leurs brillants fils »; ce sont les nuages qui s'élèvent de l'eau et entourent le soleil comme un sombre vêtement. Héraclès essaye de l'arracher, son ardente splendeur perce à travers l'obscurité qui s'épaissit; mais des nuages enflammés l'embrassent et se mêlent aux derniers rayons du soleil, et l'on voit enfin, à travers les nuages épars du ciel, le héros mourant, qui déchire son propre corps, jusqu'à ce que ce corps brillant soit consumé dans un embrasement général. Sa dernière amante est Iole, qui représente peut-être les nuages colorés de violet du soir, ou peut-être ἰός, poison; d'où serait venu le mythe d'un vêtement empoisonné.

Dans les deux légendes que nous venons d'analyser, la langue grecque fournit presque tout ce qui est nécessaire pour rendre intelligibles et rationnelles ces étranges histoires, quoique les Grecs plus modernes, Homère et Hésiode, n'eussent assurément aucun soupçon de la signification primitive de ces traditions. Mais de même qu'il y a des mots grecs qui n'ont aucune explication en grec, et qui, si on ne les avait comparés au sanscrit et aux autres dialectes de même origine, seraient toujours restés de simples sons pour le philologue; de même il y a des noms de dieux et de héros inexplicables au seul point de vue grec, et dont on ne peut découvrir le caractère primitif sans les confronter avec les dieux ou les héros de l'Inde, de la Perse, de l'Italie ou de l'Allemagne. Un autre mythe de l'aurore fera mieux comprendre ceci.

Ahan en sanscrit est un des noms du jour; or, *ahan* est mis pour *dahan*, comme *asru*, larme, pour *dasru*, grec δάκρυ. En sanscrit, on

trouve la racine *dah* qui signifie *brûler,* et de cette racine on a bien pu former un nom du jour de la même manière que *dyu,* jour, est formé de *dyu,* être brillant. Nous n'avons pas à examiner ici si le gothique *dags,* jour, dérive de ce mot. Selon la règle établie par Grimm, *daha,* en sanscrit, devrait devenir en gothique *taga,* et non *daga.* Cependant il y a plusieurs anciens noms ariens où la loi de Grimm est violée, et Bopp semble disposé à considérer *daga* et *daha* comme identiques à l'origine. Il est certain que la même racine qui a formé les noms teutoniques du jour a aussi donné naissance au nom de l'aurore. En allemand, nous disons : *Der morgen tagt;* en vieil anglais, jour se disait *dawe*, tandis que l'aurore, en anglo-saxon, se disait *dagian.* Or, dans les Védas, un des noms de l'aurore est *Ahanâ.* (Rigv. I. 123, 4.)

Nous avons déjà vu l'Aurore dans diverses relations avec le Soleil; mais nous ne l'avons pas encore vue comme l'amante du Soleil, fuyant devant son amant, et détruite par son étreinte. C'était là pourtant une expression très-familière dans le vieux langage mythologique des Ariens. L'Aurore est morte dans les bras du Soleil, L'Aurore fuit devant le Soleil, ou Le Soleil a brisé le char de l'Aurore, étaient des expressions signifiant simplement, Le soleil est levé, L'aurore a disparu. Dans un hymne des Védas célébrant les exploits d'Indra, la principale divinité solaire des Védas, il est dit qu'il a vaincu l'Aurore et brisé son char. (Rigvéda IV, 30.) Dans d'autres endroits, elle est aimée par tous les dieux brillants du ciel, sans en excepter son propre père.

En traduisant *Dahanâ* en grec, nous avons Daphné, et toute l'histoire de Daphné devient ainsi intelligible. Daphné est jeune et belle, Apollon l'aime, elle fuit devant lui et meurt quand il l'embrasse avec ses brillants rayons, ou comme le dit un poëte des Védas (X, 189) : « L'Aurore s'approche de lui, elle expire dès que l'être puissant qui illumine le ciel commence à respirer. » Quiconque aime et comprend la nature comme les poëtes primitifs peut se figurer encore Daphné et Apollon, l'Aurore tremblant et se précipitant à travers le ciel, puis s'évanouissant à l'approche soudaine du brillant Soleil. La métamorphose de Daphné en laurier est une continuation du mythe toute particulière à la Grèce. Daphné, en grec, ne signifiait plus l'aurore, mais était devenu le nom du laurier. L'arbre daphné fut donc consacré à l'amant de Daphné, l'Aurore, et la fable voulut que Daphné elle-même fût changée en arbre quand elle pria sa mère de la protéger contre la violence d'Apollon.

Sans le secours des Védas, le nom de Daphné et la légende qui y est attachée seraient restés inintelligibles; car le sanscrit plus récent ne

donne aucune clef de ce nom. Ceci prouve la valeur des Védas pour la mythologie comparée, science qui, sans ces livres, serait restée un amas d'hypothèses, sans principes fixes ni base solide.

Le grand nombre de mythes se rapportant à l'Aurore montre de combien de manières différentes la même idée peut être exprimée mythologiquement. L'Aurore est réellement une des plus riches sources de la mythologie arienne. Une autre classe de légendes, personnifiant la lutte entre l'hiver et l'été, le retour du printemps, le renouvellement de la nature, n'est dans la plupart des langues qu'un reflet et une amplification d'histoires plus anciennes, racontant la lutte entre le jour et la nuit, le retour du matin et la renaissance du monde entier. Les histoires de héros solaires combattant au milieu de l'orage et du tonnerre contre les puissances de l'obscurité sont empruntées à la même source. Les vaches, auxquelles on fait si souvent allusion dans les Védas, que Vritra a enlevées et qu'Indra a reprises, sont en réalité ces mêmes vaches brillantes que l'Aurore conduit chaque matin à leur pâturage, et qui de leurs lourds pis envoient sur la terre desséchée une rosée rafraîchissante et fertilisante, c'est-à-dire les nuages. Pour nous encore, à qui la philosophie a enseigné que le *nil admirari* est la plus haute sagesse, il n'est aucun spectacle plus attrayant que celui de l'aurore. Mais autrefois le pouvoir d'admirer était la plus grande bénédiction accordée à l'humanité; et quand l'homme pouvait-il admirer plus profondement, quand son cœur était-il plus rempli de bonheur qu'à l'approche du seigneur de la lumière?

Si les peuples de l'antiquité appelaient les lumières éternelles du ciel, leurs dieux, leurs êtres brillants (*deva*), l'Aurore devait être la première née parmi les divinités, *Protogeneia,* la plus chère aux hommes, toujours jeune et toujours fraîche. Mais si l'Aurore était admirée seulement comme un être bon, éveillant chaque matin les enfants de l'homme, sa vie devait sembler courte. Elle se dissipe bientôt, et meurt quand la source de la lumière envoie son premier rayon à travers la voûte du ciel. Nous ne pouvons nous imaginer le sentiment avec lequel l'antiquité regardait ces spectacles de la nature. Pour nous, tout est une loi, un ordre, une nécessité. Nous calculons le pouvoir de réfraction de l'atmosphère, nous mesurons la durée possible de l'aurore dans tous les climats, et le lever du soleil ne nous étonne plus. Mais si nous pouvions croire encore qu'il y a dans le soleil un être comme nous, que dans l'aurore il y a une âme ouverte à la sympathie; si nous pouvions encore un moment considérer ces puissances comme personnelles, libres et adorables, combien nos sentiments

ne seraient-ils pas différents à l'approche du jour? Cette assurance avec laquelle nous disons : Le soleil *doit* se lever, était inconnue aux premiers adorateurs de la nature, ou s'ils commençaient à sentir la régularité avec laquelle le soleil et les autres astres accomplissent leur travail quotidien, ils les prenaient toujours pour des êtres libres, enchaînés pour un temps et obligés d'obéir à une volonté supérieure, mais sûrs de s'élever, comme Héraclès, à une gloire plus haute à la fin de leurs travaux. Quand nous lisons dans les Védas : « Le Soleil se lèvera-t-il? » « Notre antique amie, l'Aurore, reviendra-t-elle? » « Les puissances de la Nuit seront-elles vaincues par le dieu de la lumière? » ces expressions nous semblent puériles. Mais il n'en était pas ainsi pour les hommes primitifs. Quand le soleil se levait, ils s'étonnaient de ce qu'à peine né il fût si puissant, et qu'il eût, pour ainsi dire, étranglé dans son berceau les serpents de la nuit. Ils se demandaient comment il pouvait cheminer à travers le ciel, pourquoi il n'y avait pas de poussière sur sa route, pourquoi il ne tombait pas à la renverse. Enfin ils le saluaient, et l'œil humain sentait qu'il ne pouvait soutenir la majesté radieuse de celui que tous appelaient « la vie, le souffle, le brillant seigneur et père ».

Ainsi le lever du soleil était la révélation de la nature; elle éveillait dans l'esprit humain ce sentiment de dépendance, d'impuissance, d'espoir, de joie et de foi en des puissances supérieures, qui est la source de toute sagesse, et l'origine de toute religion. Mais si le lever du soleil inspira les premières prières, et appela les premières flammes du sacrifice, le coucher du soleil ne causait pas à l'homme une moindre émotion. Quand le jour disparaît, le poëte se lamente sur la mort prématurée de son brillant ami, et il voit dans cette courte carrière l'image de sa propre vie. La place où le soleil couchant se retire dans l'occident lointain se présente à son esprit comme la demeure où lui-même ira après sa mort, où « ses pères allèrent avant lui », et où les hommes sages et pieux se réjouissent dans une « nouvelle vie avec Yama et Varoun ». Souvent, au contraire, il considérait le soleil, non comme un héros dont la vie est courte, mais comme jeune, ne changeant pas, toujours semblable à lui-même, tandis que les hommes mortels passent, génération après génération. Et de là, par la simple force du contraste, la première révélation d'êtres qui ne vieillissent ni ne déclinent, d'immortels, d'immortalité! Alors le poëte suppliait le Soleil immortel de revenir pour accorder au dormeur un nouveau jour. Le dieu du jour devenait le dieu du temps, de la vie et de la mort. Quels sentiments le Crépuscule, le frère de l'Aurore, renouve-

lant avec une lumière plus sombre les merveilles du matin, n'a-t-il pas dû éveiller chez le poëte rêveur ! Combien de poëmes doit-il avoir inspirés dans le langage vivant des anciens temps ! Était-ce l'Aurore qui venait encore ombrager une dernière fois celui qui la quittait jusqu'au matin ? Était-elle la déesse immortelle sans cesse revenant, tandis que lui, le mortel, le Soleil meurt chaque jour ? Ou était-elle l'amante mortelle disant un dernier adieu à son immortel amant, brûlé pour ainsi dire sur le même bûcher qui devait la consumer, avant de s'élever au séjour des dieux ?

Supposons ces simples scènes exprimées dans le langage des temps anciens, et nous nous trouverons en présence d'une mythologie pleine de contradictions et d'inconséquences, le même être étant représenté comme mortel ou immortel, comme homme ou comme femme, selon que l'œil de l'homme changeait son point de vue, et prêtait ses propres couleurs au jeu mystérieux de la nature.

L'histoire d'Urvasi et de Pourouravas, un des mythes des Védas, exprime d'une manière singulièrement pittoresque cette relation de l'Aurore et du Soleil, cet amour entre l'immortelle et le mortel, ainsi que l'identité de l'aurore et du crépuscule. Ces deux noms, Urvâsi et Pourouravas, ne sont pour les Hindous plus modernes que des noms propres, et même dans les Védas, leur signification primitive est presque entièrement effacée. Il y a dans le *Rigvéda* un dialogue entre Urvasî et Pourouravas, où tous deux apparaissent personnifiés de la même manière que dans la comédie beaucoup plus moderne du poëte indien *Kalidâsa*. Urvasî cependant était primitivement une appellation et signifiait aurore.

L'étymologie d'Urvasî est difficile à retrouver. On ne peut admettre que ce mot soit dérivé d'*urva* au moyen du suffixe *sa*, comme le propose le docteur Kuhn, parce qu'il n'y a pas de mot comme *urva*, et parce que les dérivatifs en *sa*, comme *romasá*, *yuvasá*, etc., ont l'accent sur la dernière syllabe. L'explication des Indiens est plus admissible. Ils font dériver *Urvasî* de *uru*, grand (εὐρύ), et d'une racine *as*, pénétrer. On peut donc comparer *uru-asî*, avec un autre mot fréquemment employé comme épithète de l'aurore, *urûkî*, féminin de *uru-ak*, qui va loin. Un des traits les plus frappants de l'Aurore et un de ceux qui la distinguent de tous les autres habitants du ciel, c'est qu'elle occupe en un instant la vaste étendue du ciel, et que ses chevaux parcourent pour ainsi dire avec la rapidité de la pensée l'horizon tout entier. C'est pourquoi nous trouvons que les noms commençant par *uru* en sanscrit et εὐρυ en grec sont presque invariablement d'anciens noms mytholo-

giques de l'Aurore ou du Crépuscule. La Terre aussi réclame, il est vrai, cette épithète, mais dans des combinaisons différentes de celles qui s'appliquent à la brillante déesse. Les noms grecs de l'Aurore sont *Euryphaessa,* la mère d'*Hélios, Eurykyde* ou *Eurypyle,* fille d'*Endymion, Eurymède,* femme de *Glaukos, Eurynome,* mère des *Charites,* et *Eurydice,* femme d'*Orphée.* (Nous démontrerons plus loin que, sous ce dernier nom il faut voir un ancien dieu). Dans les Védas, le nom d'*Ushas* ou *Eos,* n'est guère mentionné sans quelque allusion à sa splendeur qui se répand au loin[1], tandis que la lumière du Soleil n'est pas représentée comme s'étendant beaucoup, mais plutôt comme dardant au loin.

Mais outre l'étymologie, il y a d'autres indications qui nous amènent à supposer qu'Urvasî était primitivement la déesse de l'Aurore. *Vasishtha,* quoique plus connu comme le nom des principaux poëtes des Védas, est le superlatif de *vasu*, brillant, et comme tel est aussi un nom du soleil. Ainsi il se trouve que des expressions qui ne s'appliquaient à proprement parler qu'au soleil étaient transférées à l'ancien poëte. Il est appelé le fils de Mitra et de Varouna, c'est-à-dire de la nuit et du jour, expression qui n'a de sens que relativement à Vasishtha, le soleil. Or, comme ce dernier est fréquemment appelé l'enfant de l'Aurore, il est dit que Vasishtha, le poëte, doit sa naissance à Urvasî (Rigvéda, VII, 31, 11). Les particularités qui accompagnent sa naissance nous rappellent beaucoup celles qui se retrouvent dans la naissance d'Aphrodite, contée par Hésiode.

Nous voyons aussi dans quelques passages du Rigvéda, où se présente le nom d'Urvasî, qu'on lui assignait les mêmes attributs et les mêmes actions qui appartiennent d'ordinaire à *Ushas*, l'Aurore.

Il est souvent dit d'*Ushas,* qu'elle prolonge la vie de l'homme, et la même chose est dite d'Urvasî (Rigvéda, IV, 2, 18; V, 41, 19; X, 95, 10). Dans un endroit, Urvasî est même employé au pluriel dans le sens de plusieurs aurores ou jours prolongeant la vie de l'homme, ce qui prouve que le pouvoir appellatif du mot n'était pas encore tout à fait

[1] Le nom qui se rapproche le plus d'Urvasî en grec semble être *Europe,* parce que l'*s* palatal est quelquefois représenté par un π grec, comme asva = ἵππος. La seule difficulté est l'ω long en grec. Sans cela Europe, enlevée par le taureau blanc (l'Aurore est souvent représentée comme étant sur le dos du Soleil, d'Eurydice), transportée dans une caverne éloignée (l'assombrissement du soir), et mère d'*Apollon,* le dieu de la lumière du jour, et de *Minos* (Manu, un Zeus mortel), concorderait bien avec la déesse de l'Aurore.

oublié. Elle est encore appelée *antarikshaprâ*, remplissant l'air, épithète du soleil, *brihaddivâ*, avec une splendeur puissante, épithètes qui ne conviennent qu'à l'aurore. Cependant la meilleure preuve qu'*Urvasî* était un des noms de l'aurore est la légende de son amour pour Pourourâvas, histoire qui n'est vraie que du Soleil et de l'Aurore. Il n'est guère besoin de prouver que Pourourâvas est un nom de héros solaire; Pourourâvas signifiait la même chose que πολυδεύκης, doué de beaucoup de lumière. Quoique *rava* se dise généralement des sons, cependant la racine *ru*, qui signifiait primitivement crier, est aussi appliquée à la couleur [1], dans le sens d'une couleur haute ou criarde comme le rouge (cf. *rudhira*, ἐρυθρός, *ruber*, *rufus*, lith. *rauda*, ancien haut-allem. *rôt*). En outre, Pourourâvas se nomme lui-même *Vasishtha*, mot qui est encore un des noms du soleil, et il est appelé *Aida*, le fils d'Idâ, le même nom qui ailleurs est donné à *Agni*, le feu (Rigvéda, III, 29, 3).

Mais revenons à l'histoire d'Urvasî.

Cette histoire, sous sa forme la plus ancienne, se trouve dans le Brâhmana du Yadjourvéda.

« Une fée nommée Urvasî devint amoureuse de Pourourâvas, le fils d'Ida, et quand elle le rencontra, elle lui dit : Embrasse-moi trois fois par jour, mais jamais contre ma volonté, et que je ne te voie jamais sans tes vêtements royaux. » De cette manière elle vécut longtemps avec lui. Alors ses anciens amis, les Gandharvas, dirent : « Cette Urvasî demeure depuis longtemps parmi les mortels; faisons la revenir. » Or, il y avait une brebis, avec deux agneaux, attachés à la couche d'Urvasî et de Pourourâvas, et les Gandharvas en volèrent un. Urvasî dit : « Ils prennent mon chéri, comme si je vivais dans un pays où il n'y a ni héros ni homme. » Ils volèrent le second, et elle fit encore des reproches à son mari. Alors Pourourâvas regarda et dit : « Comment la terre où je suis peut-elle être sans héros ni homme? » Et il s'élança tout nu, trouvant trop long de mettre ses vêtements. Alors les Gandharvas envoyèrent un éclair, et Urvasî vit son mari sans vêtement comme avec la lumière du jour. Alors elle disparut. « Je reviens, » dit-elle, et elle partit. Alors il pleura son amour perdu, et il alla près de Kouroukshetra. Il y a là un lac appelé Anyatahplaksha, plein de fleurs de lotus; et tandis que le roi se promenait sur ses bords, les fées jouaient dans

[1] Ainsi il est dit, Rigv. VI, 3, 6, le feu crie de lumière. Les deux Chârites spartiates sont appelés Κλητά et Φαεννά, c'est-à-dire sonnant clair et brillant clair. Il est dit du soleil levant dans les Védas : L'enfant crie.

l'eau sous la forme d'oiseaux. Urvasî aperçut le roi et dit : « Voici l'homme avec qui j'ai demeuré si longtemps. » Alors ses amies lui dirent : « Apparaissons devant lui. » Elle y consentit, et elles apparurent devant lui. Alors le roi la reconnut et dit : « Hélas! ma femme, reste, cruelle! parlons un peu. Nos secrets, si nous ne les disons maintenant, ne nous apporteront pas de bonheur plus tard. » Elle lui répondit : « Que ferais-je de tes paroles? Je suis partie comme la première des aurores. Pourourâvas, retourne chez toi. Je suis difficile à saisir comme le vent. » Il répondit avec désespoir : « Alors, que ton ancien ami tombe maintenant pour ne jamais se relever; qu'il s'en aille bien loin, bien loin! qu'il se couche sur le seuil de la mort, et que les loups avides le dévorent! » Elle lui répondit : « Pourourâvas, ne meurs pas! ne tombe pas! que les loups méchants ne te dévorent pas! Il n'y a pas d'amitié avec les femmes; leurs cœurs sont des cœurs de loups. Quand je vivais parmi les mortels sous une forme différente, quand je demeurai avec toi bien des nuits pendant quatre automnes, je mangeai un jour un petit morceau de beurre, et même maintenant j'en ai encore du plaisir. » Ainsi son cœur s'adoucit enfin, et elle dit : « Viens à moi la dernière nuit de l'année; tu seras avec moi pendant une nuit, et un fils te naîtra. » Il alla la dernière nuit de l'année aux siéges dorés, et quand il fut seul, on lui dit de monter, et alors ils lui envoyèrent Urvasî. Alors elle dit : « Les Gandharvas t'accorderont un souhait demain; choisis! » Il dit : « Choisis pour moi. » Elle répondit : « Dis-leur : que je sois un de vous. » De bonne heure, le lendemain matin, les Gandharvas lui accordèrent un don; mais quand il dit : « Que je sois un de vous! » ils dirent : « Le feu sacré au moyen duquel l'homme pourrait accomplir un sacrifice et devenir l'un de nous ne lui est pas encore connu. » Alors ils initièrent Pourourâvas aux mystères d'un certain sacrifice, et quand il l'eut accompli, il devint l'un des Gandharvas. »

Voilà la simple histoire contée dans les Brâhmanas, avec l'intention évidente de montrer l'importance d'un rite particulier; c'est en allumant du feu par le frottement que Pourourâvas obtient l'immortalité. Les vers cités dans l'histoire sont tirés du Rigvéda, où nous trouvons dans le dernier livre, au milieu de beaucoup de restes étranges de poésie populaire, un dialogue entre les deux amants, consistant en dix-sept vers. L'auteur du Brâhmana n'en a connu que quinze; mais dans l'un des vers qu'il cite, Urvasî dit : « Je suis partie pour toujours comme la première des aurores. » Ce trait montre dans l'esprit du poëte une étrange lueur de l'ancien mythe, et nous rappelle les larmes que la mère de Memnon versait sur le cadavre de son fils, larmes que

les poëtes plus récents eux-mêmes nomment la rosée du matin. Dans le quatrième vers, Urvasî se désigne encore plus clairement comme identique à l'Aurore. Elle dit à Pourourâvas qu'il a été créé par les dieux pour arrêter les pouvoirs de l'obscurité, tâche invariablement attribuée à Indra et aux autres héros solaires. Enfin les noms des compagnes d'Urvasî se rapportent à l'Aurore.

Aucune déesse n'est aussi fréquemment appelée l'amie de l'homme que l'Aurore. Elle va dans chaque maison (Rigvéda, I, 123, 4); elle pense à la demeure de l'homme (I, 123, 1); elle ne méprise ni le petit ni le grand (I, 124, 6); elle amène la richesse (I, 48, 1); elle est toujours la même, immortelle et divine (I, 124, 4; I, 123, 8); elle ne vieillit pas (I, 113, 15); elle est la déesse toujours jeune, mais elle fait vieillir l'homme (I, 92, 11). Ainsi Pourourâvas appelait Urvasî l'immortelle parmi les mortels; et dans son dernier vers, il s'adressait à sa bien-aimée en lui disant qu'elle remplit l'air de lumière.

Il faut certainement admettre que, même dans les Védas, les poëtes ignoraient autant la signification primitive d'Urvasî et de Pourourâvas qu'Homère celle de Tithonos et même d'Eos. Pour eux, c'étaient là des héros, des êtres indéfinis, à demi des hommes et à demi des dieux. Mais, grâce à la philologie comparée, leur véritable sens se dévoile à nos regards, quoique nous soyons placés beaucoup plus loin de l'époque où ils furent imaginés. L'antiquité parlait encore du Soleil nu et de la chaste Aurore se cachant la figure quand elle voyait son époux. Après que le Soleil a voyagé dans le monde à la recherche de sa bien-aimée, quand il arrive au seuil de la mort et va terminer sa vie solitaire, elle lui apparaît de nouveau dans le crépuscule, et elle l'emporte aux siéges dorés des immortels. Le crépuscule paraît ici identifié à l'Aurore, comme dans Homère Éos commence et finit le jour[1].

Ce mythe montre bien que la poésie ancienne n'est que le faible écho du langage ancien, et que c'est la nature qui inspira toujours le poëte primitif. L'idée d'un jeune héros, soit qu'on l'appelle Balder, Sigurd, Sigfrid, Achille, Méléagre ou Képhalos, expirant dans la plénitude de sa jeunesse, cette histoire si fréquemment contée, localisée et individualisée, fut suggérée à l'origine par le soleil mourant à la fin du jour dans toute la vigueur de la jeunesse, frappé par les puissances de la nuit, ou percé à la fin de la saison solaire par l'aiguillon de l'hiver. Le destin fatal en vertu duquel ces héros solaires devaient abandonner

[1] Od. V, 390, Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἦμαρ ἐϋπλόκαμος τέλεσ' ἠώς.

l'objet de leur premier amour, lui devenir infidèles ou en être trahis, était aussi emprunté à la nature. Leur sort était inévitable : ils devaient mourir soit de la main de leurs parents ou de leurs meilleurs amis, soit par une trahison involontaire. Le Soleil abandonne l'Aurore, meurt à la fin du jour, pour obéir aux lois d'une inexorable destinée, et la nature entière le pleure; ou bien le Soleil du printemps épouse la Terre, puis l'abandonne, se refroidit, et est enfin tué par l'aiguillon de l'Hiver. C'est là une ancienne histoire, mais elle est toujours nouvelle dans la mythologie et dans les légendes du monde antique. Ainsi dans l'Edda scandinave, Balder, le prototype divin de Sigurd et de Sigfrid, est aimé du monde entier. Les dieux et les hommes, la nature entière, tout ce qui croît et vit ont juré à la mère de ne pas blesser le brillant héros. Le gui seul qui ne croît pas sur la terre, mais sur les arbres a été oublié, et Balder est tué au solstice d'hiver par une branche de gui que Hoder lui jette par mégarde.

Ainsi Isfendiar, dans le poëme épique de la Perse, le *Schahnameh,* ne peut être blessé par aucun glaive; cependant il doit être tué par une épine lancée en guise de flèche dans son œil par Roustem. Roustem, à son tour, ne peut être tué que par son frère; Héraclès, par l'amour égaré de sa femme; Sigfrid, par la sollicitude inquiète de Krimhild ou par la jalousie de Brunhild qu'il a abandonnée. Il n'est vulnérable qu'à un seul endroit, comme Achille, et c'est là que Hagen (l'épine) le frappe. Tous ces contes sont des fragments de mythes solaires. La nature entière était divisée en deux royaumes : l'un noir, froid, semblable à l'hiver et à la mort; l'autre brillant, chaud, plein de vie, qui était l'été. Sigurd, le héros solaire de l'*Edda,* le descendant d'Odin, tue le serpent Fafnir, et conquiert le trésor sur lequel Andvari, le nain, a prononcé sa malédiction. C'est le trésor du Niflungar, le trésor de la terre que les sombres pouvoirs de la nuit et de l'obscurité ont emporté. Le soleil du printemps le reprend, et comme Demeter, ayant recouvré sa fille, la terre s'enrichit de tous les trésors du printemps. Puis, selon l'*Edda,* il délivre Brunhild, qui avait été condamnée à un sommeil magique, après qu'Odin l'eut blessée avec une épine, mais qui maintenant, comme le printemps après le sommeil de l'hiver, renaît à une nouvelle vie par l'amour de Sigurd. Sigurd, le seigneur du trésor (*Vasupati*), est entraîné par sa destinée. Il engage sa foi à Brunhild, et lui donne la bague fatale qu'il a prise dans le trésor. Mais il faut qu'il abandonne Brunhild, et quand il arrive au château de Gunnar, Grimhild, la femme de Gunnar, lui fait oublier Brunhild, et il épouse Gudrun, sa fille. Déjà sa course commence à décliner. Il est lié à

Gunnar, et même il doit conquérir pour lui son ancienne épouse, Brunhild, que Gunnar prend pour femme. Gunnar semble signifier *obscurité*, et ainsi nous voyons que le printemps qui s'éveille et fleurit est enlevé par Gunnar, comme Proserpine par Pluton, comme Sîtâ par Râvana. Gudrun, la fille de Grimhild, est quelquefois appelée aussi comme sa mère, soit que ce dernier nom signifiât été (cf. *gharma* en sanscrit), ou bien qu'il désignât la terre et la nature dans la dernière partie de l'année; elle est sœur du sombre Gunnar, et quoique mariée maintenant au brillânt Sigurd, elle appartient elle-même aux régions ténébreuses. Gunnar, qui a forcé Sigurd à lui céder Brunhild, trame maintenant la mort de son parent, parce que Brunhild a découvert en Sigurd son ancien amant, et veut se venger. Högni cherche à dissuader son frère Gunnar du meurtre; mais le troisième frère, Hödr, poignarde Sigurd endormi pendant le solstice d'hiver. Brunhild l'a toujours aimé, et quand son héros est mort, elle est brûlée sur le même bûcher que Sigurd, une épée étant placée entre les deux amants. Gudrun pleure aussi la mort de son mari, puis elle l'oublie, et épouse Atli, frère de Brunhild. Atli réclame alors le trésor de Gunnar et de Högni, du droit de sa femme, et quand ils refusent, il les invite à venir dans sa maison, et les fait prisonniers. Gunnar refuse de révéler l'endroit où le trésor est enterré, jusqu'à ce qu'il voie le cœur d'Högni, son frère. On lui apporte un cœur, mais qui tremble, et il dit : « Ce n'est pas le cœur de mon frère. » Le vrai cœur d'Högni est enfin apporté, et Gunnar s'écrie : « Maintenant je sais seul où est le trésor, et le Rhin l'aura avant que je te l'abandonne. » Il est alors lié par Atli, et jeté parmi des serpents. Mais il charme les serpents eux-mêmes, en jouant de la harpe avec ses dents, jusqu'à ce qu'enfin une vipère grimpe sur lui et le tue.

Dans l'histoire des Niebelungen, écrite en Allemagne à la fin du douzième siècle, ce mythe est bien changé. Tous les héros sont chrétiens et ont été identifiés avec des personnages historiques du quatrième, du cinquième et du sixième siècle. Gunther est localisé en Bourgogne, où nous savons qu'en 435 un Gundicarius ou Gundaharius fut roi; c'est le même qui, selon Cassiodore, fut vaincu d'abord par Aétius, et ensuite par les Huns d'Attila. A cause de cela, Atli, frère de Brunhild et second mari de Gudrun (ou Krimhild), est identifié à Attila, le roi des Huns (453), et même le frère d'Attila, Bleda, devient Blödelin, le premier qui attaqua les Bourguignons et fut tué par Dankwart. D'autres personnages historiques sont entraînés dans le tourbillon de l'histoire populaire, personnages qui n'ont aucun pré-

cédent dans l'Edda. Ainsi, nous trouvons dans les Niebelungen Dietrich de Bern, qui n'est autre que Théodoric le Grand (455-525), qui vainquit Odoacre à la bataille de Ravenne (le fameux Rabenschlacht), et vécut à Vérone, en allemand Bern. On a reconnu également que Irenfried, le landgrave de Thuringe qui figure dans le poëme, était Hermanfried, roi de Thuringe, marié à Amalaberge, nièce de Théodoric. La coïncidence la plus extraordinaire toutefois est celle de Sigurd, l'amant de Brunhild, identifié avec Sigebert, roi d'Austrasie, qui régnait de 561 à 575, qui fut marié à la fameuse Brunehaut, qui défit les Huns et fut enfin assassiné, dans les circonstances les plus tragiques, par Frédégonde, la maîtresse de son frère Chilpéric. Cette coïncidence entre le mythe et l'histoire est si grande, que quelques critiques évhéméristes font dériver toute la légende des Niebelungen de l'histoire austrasienne, et font du meurtre de Sigebert par Frédégonde la base du meurtre de Sigfrid, ou Sigurd, par Brunhild. Mais il est plus facile de répondre à ces évhéméristes germains qu'aux anciens évhéméristes grecs; nous trouvons, en effet, que Jornandès, dont l'histoire fut écrite au moins vingt ans avant la mort de l'Austrasien Sigebert, connaissait déjà la fille du mythique Sigurd, Swanhild, née, suivant l'*Edda*, après le meurtre de son père, et tuée ensuite par Jörmunrekr, personnage que le poëme a rendu historique sous le nom de Hermanicus, roi goth du quatrième siècle.

Appliquons maintenant aux mythes grecs la loi de formation graduelle que nous avons reconnue par l'étude des mythes germaniques. Il y a évidemment des faits historiques engagés dans le mythe d'Héraclès; seulement, nous ne pouvons pas les déterminer aussi clairement que dans le mythe des Niebelungen, parce que nous n'avons pas de documents historiques contemporains. Héraclès étant représenté comme appartenant à la famille royale d'Argos, il peut y avoir eu un Héraclès; il se peut aussi que cet Héraclès ait été le fils d'un roi nommé Amphitryon, que ses descendants, après un exil temporaire, aient reconquis la partie de la Grèce autrefois soumise à Héraclès. Mais les traditions relatives à sa naissance miraculeuse, à la plupart de ses aventures héroïques et à sa mort, étaient aussi peu basées sur des faits historiques que les légendes de Sigfrid. Dans Héraclès tuant la Chimère et d'autres monstres, nous voyons se réfléchir l'image de l'Apollon Delphien tuant le serpent, ou de Zeus, le dieu du ciel brillant, avec qui Hercule partage les noms d'Idæos, d'Olympios et de Pangenetor. De même que le mythe de Sigurd et de Gunnar projette ses derniers rayons sur les rois de Bourgogne, sur Attila et sur Théodoric; ainsi

le mythe de l'Héraclès solaire eut sa réalité dans quelque prince semi-historique d'Argos ou de Mycènes. Héraclès peut avoir été le nom du dieu national des Héraclides, et ceci expliquerait la haine que lui porte Héré, dont le culte florissait à Argos avant l'émigration dorienne. Ce qui était dit autrefois d'un dieu fut transporté à Héraclès, le chef des Héraclides, adorateurs ou fils d'Héraclès, et, en même temps, quelques faits locaux et historiques liés avec les Héraclides et leurs chefs, peuvent avoir été mêlés au mythe du héros divin. L'idée d'Héraclès serf d'Eurysthée est d'origine solaire. C'est l'idée du soleil enchaîné à son travail et accomplissant sa tâche pour les hommes, ses inférieurs en force et en courage. Ainsi Sigfrid travaille pour Gunther; Apollon lui-même est pour une année l'esclave de Laomédon. C'étaient là des expressions nécessitées par l'absence de verbes plus abstraits, et familières même aux poëtes modernes.

La formation plus récente de la poésie épique et de la poésie tragique peut être empreinte d'un caractère spécialement national; elle peut être grecque, indienne ou germanique; elle peut prendre les différentes couleurs et les différentes chaleurs des cieux et des climats; elle peut même absorber beaucoup d'éléments fortuits et historiques. Mais, si nous l'analysons, nous verrons que le sang qui coule dans toute la poésie antique est le même sang; c'est l'ancien langage mythique. L'atmosphère dans lequel se développa la poésie primitive des Ariens était mythologique, et ceux qui la respiraient ne pouvaient pas résister aux influences qui l'imprégnaient.

L'histoire des amours de Pourouravas et d'Urvasî, par exemple, a souvent été contée par les poëtes hindous. Nous la trouvons dans leurs poëmes épiques, dans leurs Pourânas et dans la Brihat-Kathâ, *la grande histoire,* collection des légendes populaires de l'Inde. Elle a souffert beaucoup de changements, et en particulier entre les mains du poëte dramatique Kalidâsa, elle est devenue le prétexte d'une foule de combinaisons ingénieuses et de pures fantaisies. Cependant, malgré toutes ces transformations, nous reconnaissons encore le fond lointain sur lequel reposent ces compositions modernes, et nous pouvons admirer l'habileté avec laquelle le poëte a donné une vie nouvelle et des sentiments humains aux noms flétris d'un langage depuis longtemps oublié.

M. Carlyle a pénétré profondément au cœur même de la mythologie lorsqu'il dit : « Ainsi, quoique la tradition puisse n'avoir qu'une racine, elle croît comme un bananier, et devient un labyrinthe d'arbres qui s'étend au-dessus de tout. » Les racines de toutes les histoires de Pourou-

ravas et d'Urvasî étaient ces courtes expressions proverbiales que les anciens dialectes aiment tant : « Urvasî aime Pourouravas, » signifiant « le soleil le lève ; » « Urvasî voit Pourouravas nu, » signifiant « l'Aurore est partie ; » « Urvasî retrouve Pourouravas, » signifiant « le soleil se couche. » Les noms de Pourouravas et d'Urvasî sont de formation indienne ; aussi ne pouvons-nous pas les retrouver identiques dans les autres dialectes ariens. Mais les mêmes idées percent dans le langage mythologique de la Grèce. Un des nombreux noms de l'Aurore en Grèce, était Eurydice. Le nom de son mari est inexplicable, comme beaucoup de mots grecs ; mais Orphée est le même mot que le mot sanscrit *Ribhu* ou *Arbhu ;* ce mot, plus connu comme le nom des trois *Ribhus,* était employé dans les Védas comme une épithète d'Indra et comme un nom du ciel. L'ancienne histoire était donc celle-ci : « Eurydice est mordue par un serpent (c'est-à-dire par la Nuit), elle meurt, et descend dans les régions inférieures. Orphée la suit, et obtient de ramener sa femme, à condition de ne pas regarder en arrière. Il s'y engage et quitte le monde inférieur ; Eurydice est derrière lui pendant qu'il s'élève, mais poussé par le doute ou par l'amour, il regarde autour de lui. Le premier rayon du soleil regarde l'aurore, et l'aurore disparaît. Il peut y avoir eu un ancien poëte du nom d'Orphée, car les vieux poëtes aimaient les noms solaires ; mais que ce poëte ait existé ou non, il est certain que l'histoire d'Orphée et d'Eurydice ne fut ni tirée d'un événement réel, ni inventée sans cause déterminante. Dans l'Inde aussi, le mythe des *Ribhus* a pris une couleur locale et historique par une simple similitude de noms. Une tribu du nom de *Bribu* (Rigvéda, VI, 46, 29) fut admise dans la communauté brahmanique. Ils étaient charpentiers et avaient évidemment rendu des services matériels à Bharadvâga. Comme ils n'avaient pas de dieux védiques, les Ribhus leur furent donnés, et l'on attribua à ces dieux beaucoup de choses qui à l'origine avaient été appliquées seulement aux Bribus mortels. Ces réalités historiques ne se prêteront jamais à une analyse mythologique, tandis que les réalités véritablement mythologiques répondent de suite si nous savons les interroger. Il y a une grammaire au moyen de laquelle cet ancien dialecte peut être traduit dans le langage commun des Ariens.

Prenons encore un exemple pour montrer comment les mythes ont été créés, et comment ils se sont graduellement transformés dans le langage. Le soleil et l'aurore ont suggéré tant d'expressions d'amour, que nous pouvons nous demander si les nations ariennes, avant leur séparation, connaissaient le plus ancien des dieux, le dieu de l'Amour.

Éros était-il adoré à cette époque éloignée de l'histoire primitive, et que signifiait le nom que les Ariens lui donnaient?

L'étymologie ordinaire fait dériver Éros d'une racine sanscrite *vri* ou *var*, qui signifie choisir, préférer. Si le nom de l'Amour s'était formé dans une société plus avancée en civilisation, une telle étymologie serait explicable; mais assurément l'idée de peser, de comparer et de choisir avec prudence, ne peut pas avoir frappé un cœur fort et sincère comme le trait principal de l'amour. Imaginons, autant que nous le pouvons, les sentiments sains et vigoureux d'une jeune race d'hommes, libres de suivre l'appel de leur cœur, que ne lient point les règles et les préjugés d'une société raffinée, et guidés seulement par les lois que la nature et les grâces ont gravées dans tout cœur humain. Imaginons ces cœurs soudainement enflammés par un sentiment jusqu'alors inconnu, par une impulsion qu'ils ne savaient même pas nommer. S'ils voulaient lui donner un nom, où pouvaient-ils le chercher? L'amour n'était-il pas pour eux comme un réveil? N'était-il pas comme une aurore brillant d'une splendeur céleste sur leurs âmes, pénétrant leurs cœurs d'une ardente chaleur, purifiant tout leur être comme une fraîche brise et illuminant le monde autour d'eux d'une lumière nouvelle? S'il en était ainsi, il n'y avait qu'un nom qu'ils pussent lui donner; il n'y avait qu'une comparaison pour exprimer l'éclat qui trahit l'aurore de l'amour : c'était la rougeur du matin, le lever du soleil. « Le soleil s'est levé, » disaient-ils, quand nous disons : « J'ai aimé. »

Cette conjecture est pleinement confirmée par l'analyse du langage ancien. Le nom de l'Aurore en sanscrit est *Ushas*, identique au grec Ἕως : ces deux mots sont des mots féminins. Mais les Védas connaissent aussi une aurore masculine, ou plutôt un soleil naissant (agni aushasya, Ἑῷος). Cela posé, on est tenté de croire au premier coup d'œil que Ushas pourrait avoir pris en grec la forme de Ἔρως. *S* est souvent changé en *r* : c'est une règle générale en sanscrit que *s* suivi d'une lettre moyenne devient *r*. En grec, nous avons les formes laconiques en ορ au lieu de ος; dans le latin ancien, un *r* entre deux voyelles équivaut souvent à un *s* (asa = ara). Le mot Ushas lui-même a pris en latin la forme d'*Aurora*, qui est dérivée d'un intermédiaire *auros*, *auroris*, comme *Flora*, de *flos*, *floris*.

Mais quelque plausibles que puissent paraître de telles analogies, elles ont contre elles une grande difficulté. On n'a jamais encore trouvé un *sh* sanscrit, entre deux voyelles, qui fût représenté par un *r* grec. En conséquence Éros ne peut pas être *Ushas*.

Et cependant Éros est bien le soleil levant. Le soleil, dans les Védas, est souvent appelé le coureur, le coursier rapide, ou simplement le cheval. Dans la mythologie plus humanisée de la Grèce, et aussi dans plusieurs endroits des Védas, il est représenté debout sur son char, qui, dans les Védas, est tiré par deux, sept ou dix chevaux ; et en grec nous avons aussi le quadrige du soleil. Ces chevaux sont appelés *Haritas;* ils sont toujours féminins. Ils sont qualifiés des épithètes de bhadrâs, heureux ou joyeux (I, 115, 3); kitrâs, multicolores (I, 115, 3); ghritasnâs, baignés dans la rosée (IV, 6, 9); svankas, au beau pas; vîtaprishthâs, avec des dos charmants (V, 45, 10). Dans d'autres passages, cependant, ils prennent une forme plus humaine, et de même que l'Aurore, quelquefois appelée simplement Asvâ, la jument, est bien connue sous le nom de la sœur, ces Haritas aussi sont appelées les Sept Sœurs (VII, 66, 5). Dans un passage (IX, 86, 37), elles paraissent comme « les Haritas avec de belles ailes. » Il est à peine besoin de dire après cela que nous avons ici le prototype des *Charites* grecques.

Il serait intéressant de suivre la voie que cette identité des Charites grecques et des Haritas sanscrites ouvre à la mythologie comparée; mais il faut revenir à Éros, en compagnie de qui elles paraissent si souvent. Si, d'après les lois qui règlent les métamorphoses des mots ariens, nous transcrivons ἔρως en sanscrit, nous trouvons que son dérivé, ως, ωτος, est le même que la terminaison du participe du parfait, et correspond, par conséquent, au sanscrit *vant*, nominatif *vâ* (pour vân), génitif *vatas*. Comme il n'y a pas d'*e* bref en sanscrit, et qu'un ρ grec correspond à un *r* sanscrit, Ἔρως, ἔρωτος, s'il existait en sanscrit aurait donc la forme de *Arvân*, *arvatas*. Or, *arvan*, dans le sanscrit moderne, signifie seulement un cheval; mais dans les Védas, il a gardé bien plus de son pouvoir radical, et il est employé dans le sens de prompt, courant, véhément. Il est fréquemment appliqué au soleil, de telle façon que, dans quelques passages, il est mis pour le nom du soleil; dans d'autres, il est employé comme substantif, signifiant cheval ou cavalier. Par l'influence irrésistible de la synonymie du langage ancien, et sans aucun effort poétique, le mot *arvan*, quoique destiné seulement à exprimer le rapide soleil, faisait vibrer d'autres idées qui changeaient graduellement le soleil en un cheval ou en un cavalier. Arvan signifie *cheval* dans quelques passages (Rigvéda, I, 91, 20), et dans d'autres *cavalier* (I, 132, 5). Le cavalier désigné dans ces endroits est le soleil levant, et il y a un hymne entier adressé au soleil comme à un cheval. La formation du langage et de la pensée

est si prompte, que dans les Védas le mythe revient, pour ainsi dire, sur lui-même; et un des poëtes (I, 163, 21) loue les brillants Vasus, parce que « du soleil ils ont fait un cheval ». Ainsi *arvan* devient par lui-même, sans aucun adjectif ni explication, le nom du soleil, comme *sûrya*, *âditya*, ou tout autre de ces anciens noms. Dans un passage du Rigvéda (I, 163, 3), le poëte dit au soleil : « Toi, ô Arvan (cheval), tu es Aditya (le soleil); » et ailleurs (VI, 12, 6), Agni, ou le soleil, est invoqué sous le même nom.

Avant que nous puissions montrer comment les éléments de ce nom du soleil dans l'Inde entrent dans la composition primitive du nom du dieu de l'Amour dans la Grèce, il faut encore faire observer que les chevaux, c'est-à-dire les rayons du soleil, sont appelés non-seulement *haritas*, mais *rohitas* et *arushîs* (Rigvéda, I, 14, 12) : « Attelle les arushîs à ton char, ô brillant Agni! attelle les harits, les rohits, et avec eux amène-nous les dieux! » Ces noms ont pu être à l'origine de simples adjectifs, signifiant blanc, brillant et brun; mais ils devinrent bientôt les noms de certains animaux appartenant aux dieux, selon leurs différentes couleurs et leur caractère particulier. De même qu'*arvat* était employé pour cheval, *arushî* est employé pour vache. Ces *arushîs*, ou vaches brillantes, appartiennent plus particulièrement à l'aurore, et au lieu de dire : « l'aurore paraît, » les anciens poëtes des Védas disaient souvent : « les vaches brillantes reviennent » (Rigvéda, I, 91, 1). Nous voyons aussi que les harits étaient quelquefois changés en sept sœurs; les arushîs, qui étaient primitivement les vaches brillantes, subirent également cette métamorphose. (Rigvéda, X, 5, 5; X, 8, 3.)

Les savants qui s'occupent de sanscrit savent sans doute que *arushî* est, en réalité, le féminin de *arvâ* ou *arvân*, quoiqu'il y ait aussi une autre forme du féminin, *arvatî*. De même que *vidvân*, savant, forme son féminin en *vidushî*; ainsi *arvân* fait *arushî*, forme qui explique pleinement la formation du féminin du participe passé en grec. En effet, vidvân : vidushî = εἰδώς : εἰδυῖα. La transition de arvâ en arushî est importante pour notre sujet, parce qu'elle jette une nouvelle lumière sur l'origine d'un autre mot dérivé d'*arvat*, le soleil; ce mot est *arusha*, mot masculin, et un des noms les plus fréquents du soleil dans les Védas. *Arusha*, génitif *Arushasya*, suit la déclinaison faible, et est formé comme διάκτορος, ου, au lieu de διάκτωρ, ορος; comme le latin *vasum*, *i*, au lieu de *vas*, *vasis*; comme le prakrit karanteshu au lieu de karatsu, comme le grec moderne ἡ νύκτα, au lieu de ἡ νύξ. Ce mot d'*arusha*, tel qu'il est employé dans les Védas, nous ramène aussi près

que possible du grec Éros, car arushî est employé dans le sens de brillant (Rigvéda, VII, 75, 6) : « On voit les brillants chevaux tachetés nous ramener la brillante Aurore. » Les chevaux d'Indra, d'Agni, de Brihaspati, aussi rapides que le vent et aussi brillants que des soleils, ces chevaux, qui lèchent le pis de la vache noire, la nuit, sont appelés *arusha;* la fumée qui s'élève du soleil brûlant au point du jour, les membres du soleil avec lesquels il gravit le ciel, la foudre que lance Indra, le feu qui est vu le jour et la nuit, tout cela est aussi appelé *arusha.*

Mais ce même Arusha paraît dans les Védas, comme dans la mythologie grecque, sous la forme d'un enfant. Arusha est toujours représenté dans les Védas comme le jeune soleil, le soleil qui chasse la sombre nuit, et envoie ses premiers rayons pour éveiller le monde. Quoique dans quelques-uns de ses noms il y ait une allusion à son caractère animal, il prend bientôt une forme purement humaine. Il est appelé *Nrikakshâs* (III, 15, 3), « ayant les yeux d'un homme », et même ses ailes, comme Grimm[1] l'apprendra volontiers, ont, dans les Védas, commencé de pousser, puisqu'il y est une fois appelé *Arushâh suparnás,* « le brillant soleil avec de belles ailes ».

De même qu'Eros est le fils de Zeus, Arusha est appelé l'enfant de Dyaus. Cet enfant est le premier des dieux, car il vient « au point du jour, au commencement des aurores ». Dans un passage, on lui assigne deux filles, différentes d'aspect, l'une armée d'étoiles, l'autre brillante de la lumière du Soleil. Ces deux filles sont le Jour et la Nuit, appelées ailleurs les filles du Soleil. *Arusha* ne se présente pas comme le dieu de l'Amour, dans le sens grec, et l'amour, comme simple sentiment, n'a été déifié sous aucun nom dans les Védas. Le nom de Kâma, qui est le dieu de l'Amour dans le sanscrit plus récent, ne se trouve jamais dans les Védas avec des attributs personnels ou divins, sauf dans un passage du dixième livre, et encore l'amour y est-il plutôt représenté comme un pouvoir de la création que comme un être personnel. Mais il y a un autre passage des Védas où le nom de Kâma, l'Amour, est clairement appliqué au soleil levant. L'hymne entier (II, 38, 6) est adressé à Savitar, le Soleil. Il y est dit, « qu'il s'élève comme une flamme puissante, qu'il étend ses vastes bras, qu'il est comme le vent. Quand il arrête ses chevaux, toute activité cesse, et la nuit suit ses pas. Mais avant qu'elle ait à moitié fini son tissage, le soleil se lève de nouveau. Alors Agni va auprès de tous les hommes et de

[1] Voyez l'essai de Jacob Grimm sur le *Dieu de l'Amour.*

toutes les maisons; sa lumière est puissante, et sa mère, l'Aurore, lui donne la meilleure part, la première adoration des hommes. » Puis le poëte continue : « Il revient à grands pas, désireux d'obtenir la victoire; l'amour de tous les hommes le suit. L'éternel approche, laissant l'ouvrage (de la Nuit) à moitié terminé; il suit le commandement du divin Savitar. » Cette expression « l'amour de tous les hommes » peut signifier celui qui est aimé par tous les hommes, ou celui qui exauce les souhaits de tous les hommes; cependant ce ne peut pas être par accident que le nom de Kâma, l'Amour, est ainsi appliqué au soleil levant. Le caractère primitivement solaire du dieu de l'Amour, le bien-aimé de l'Aurore, n'a pas été oublié même dans les traditions plus récentes des Pourânas. Car nous trouvons qu'un des noms donnés au fils de Kâma, à Aniruddha, l'irrésistible (ἀνίκατος μάχαν) est Ushâpati, le seigneur de l'Aurore.

Les idées et les allusions qui se sont groupées autour des noms d'Arvat et d'Arusha dans les Védas, rendent parfaitement intelligibles les divers mythes contés d'Éros, mythes qui semblent d'abord si contradictoires. Dans Hésiode, il est le plus vieux des dieux, né quand il n'y avait encore que le Chaos et la Terre. Dans les Védas, « Arusha est né au commencement de tous les jours. » Il est ailleurs le plus jeune des dieux, le fils de Zeus, l'ami des Charites, et aussi le fils de la principale Charis, Aphrodite, en qui nous ne pouvons guère manquer de découvrir une Éros féminine. Chacun de ces mythes trouve son explication dans les Védas. Il est représenté là comme « l'enfant, le fils de Dyaus; il attelle les Harits, et est, sinon le fils, du moins le bien-aimé de l'Aurore ». Dans la mythologie grecque, Éros a aussi plusieurs pères et plusieurs mères, et les parents que lui donne Sapho, le Ciel et la Terre, sont les mêmes que ses parents védiques, Dyaus et Idâ. Mais, quoique nous puissions faire remonter les germes et les racines des idées et des mots grecs jusqu'au riche sol de l'Inde, la fleur épanouie du langage arien, de la poésie et de la mythologie ariennes, appartient cependant à la Grèce, où Platon nous a appris ce qu'est Éros, et où Sophocle l'a chanté.

Hegel appelle la découverte de l'origine commune du grec et du sanscrit, la découverte d'un nouveau monde; la même chose peut se dire aussi de l'origine commune de la mythologie grecque et de la mythologie sanscrite. La découverte est faite, et la science de la mythologie comparée s'élèvera bientôt à la même importance que la philologie comparée. Nous n'avons expliqué ici que quelques mythes, mais ils appartiennent tous à un même cycle, et beaucoup d'autres noms

auraient pu venir s'y joindre. Nous renvoyons les lecteurs qui prennent intérêt à cette géologie du langage au *Journal de Philologie comparée*, publié par le savant docteur Kuhn, de Berlin, qui a très-justement admis dans cet écrit périodique que la mythologie comparée est une partie intégrante de la philologie comparée, et qui a lui-même découvert quelques parallélismes frappants entre les traditions des Védas et les noms mythologiques des autres nations ariennes. Les Hippocentaures eux-mêmes, les Chimères, les Gorgones, Pégase et les autres créatures monstrueuses qui effrayaient Socrate, ont été rendues à leur sens véritable. Je ne partage pas les vues du docteur Kuhn sur tous les points, et particulièrement en ce qui touche le caractère élémentaire des dieux; de même que Lauer, l'auteur regretté du *Système de la Mythologie grecque*, il les unit trop exclusivement aux phénomènes passagers des nuages, des orages et du tonnerre; je crois leur conception primitive presque toujours solaire. Il y a cependant infiniment à apprendre chez ces deux savants, quand même nous ne pouvons accepter leurs conclusions. Sans doute, il reste beaucoup à faire, et même avec l'aide des Védas, toute la mythologie grecque ne sera jamais complétement déchiffrée et traduite. Mais ceci n'est pas une objection. Il y a beaucoup de mots grecs dont nous ne pouvons trouver aucune étymologie satisfaisante, même avec le secours du sanscrit. Cela nous autorise-t-il à conclure que la langue grecque n'a aucune organisation étymologique? Si nous trouvons un principe rationnel dans la formation d'une petite partie des mots grecs, nous avons le droit d'en inférer que le même principe qui se manifeste dans une partie régla la formation organique de l'ensemble; et quoique nous ne puissions pas expliquer l'origine étymologique de tous les mots, nous ne dirons jamais que le langage n'a pas d'origine étymologique, ou que l'étymologie « traite d'un passé qui n'eut jamais de présent ». Ce qui s'applique à l'étymologie, s'applique avec la même vérité à la mythologie. Il a été prouvé par la philologie comparée qu'il n'y a rien d'irrégulier dans le langage, et l'on a reconnu que ce que l'on prenait autrefois pour une irrégularité dans la déclinaison et dans la conjugaison, tenait à la formation la plus régulière et la plus ancienne de la grammaire. Le même progrès s'accomplira, nous l'espérons, dans la science de la mythologie. La mythologie n'est qu'un dialecte, une antique forme du langage. Quoique roulant surtout dans le cercle de la nature, la mythologie était applicable à toute chose. Rien n'est exclu de l'expression mythologique; ni la morale, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la religion n'ont échappé au charme de cette antique sibylle. Mais la mythologie

n'est ni la philosophie, ni l'histoire, ni la religion, ni l'éthique. C'est pour employer une expression scolastique, un *quale* et non un *quid*, une forme et non quelque chose de substantiel. Cette forme, comme la poésie, la sculpture et la peinture, était applicable à presque tout ce que le monde ancien pouvait admirer ou adorer.

MAX MULLER.

LETTRES

SUR

LES HISTORIENS MODERNES DE L'ALLEMAGNE[1].

II.

FRÉD.-CH. SCHLOSSER

(PREMIER ARTICLE).

Fréd.-Ch. Schlosser, né en 1776, descend de cette forte race frisonne distinguée autant par les meilleures qualités des marins que par les vertus des races agricoles, et qui a toujours su défendre son indépendance contre toute sorte d'aristocratie ou de domination. L'illustre savant, fier de cette origine plébéienne, a conservé les mœurs simples, la droiture, la force calme et patiente de ses ancêtres. La science n'a pas faussé son sentiment moral; il y a dans ses œuvres comme un reflet des impressions fortes de sa première jeunesse, et dans sa vive sympathie pour la liberté et la force morale des peuples, on croit retrouver le souffle natal.

Schlosser, qui, depuis quarante ans à peu près, occupe la chaire d'histoire à l'université de Heidelberg, appartient encore à cette génération de savants allemands qui n'ont jamais pris une part active à la vie publique de leur pays; mais on ne peut lui faire un reproche de ce qui a surtout été le fait des circonstances. Le seul écrit concernant la politique moderne qu'on puisse citer de lui, est une critique des

[1] Voir la livraison d'avril.

critiques et des éloges de Napoléon Ier, tellement modérée, qu'elle put être publiée de 1810 à 1813, en plusieurs livraisons, dans une ville de la confédération rhénane. Mais si Schlosser n'a pas été un homme politique, son talent n'en a pas moins servi les intérêts les plus sacrés de la nation. Il est un des rares savants que l'amour de l'humanité inspire. Les petits savants, par ambition ou par pédantisme, poussent à l'excès l'orgueil de la science micrologique, et se noient avec volupté dans les détails insignifiants, pour avoir raison d'un concurrent ou d'un rival. Schlosser, qui domine la science, méprise ces duels à citations; rien ne l'intéresse qui ne puisse se ramener aux grandes destinées de l'humanité; il voit tout « *sub specie æterni* », pour me servir du mot classique de Leibnitz. En religion, il est chrétien, mais très-protestant, comme le prouvent ses jugements sur le catholicisme, bien que son sens historique lui fasse comprendre les raisons d'être du moyen âge. Mais laissons-le se caractériser lui-même. Pour se défendre, à ce qu'il paraît, contre les soupçons ou les dénonciations des faux dévots, il dit, dans la préface du cinquième volume de son *Histoire universelle* (1844)[1] : « L'auteur, pour lequel la scolastique, le mysticisme et la poésie du moyen âge ont été une étude spéciale, qui a lu Dante plus de trente fois, qui l'a interprété plus de vingt fois, se croit autorisé à s'exprimer franchement sur tous ceux qui exploitent le christianisme en vue d'intérêts mondains. Lui-même, il doit ses heures de félicité à la contemplation; comment serait-il l'ennemi d'une doctrine qui nous conduit au bonheur de la vie intérieure, qui nous arrache à l'agitation terrestre pour la contemplation des choses divines? On verra que son but a toujours été de considérer la religion chrétienne du point de vue purement historique, comme la cause sacrée du genre humain tout entier... L'auteur, qui a étudié la théologie, qui s'en est occupé sans cesse, n'en a pas moins cru devoir traiter l'histoire du christianisme sans faire de la critique théologique, parce qu'une telle critique égarerait l'historien. Pour ce qui est de l'essence du christianisme, — l'amour, la charité et le dévouement, — c'est elle qui console l'auteur dans sa vieillesse.... Il est convaincu que partout où des institutions chrétiennes passent condamnation, celle-ci retombe sur les personnes et les temps, jamais sur les choses sacrées... Les sceptiques mêmes doivent convenir que les traditions juives et

[1] Les lecteurs de la *Revue Germanique* sont priés de se rappeler ce que dans l'introduction nous avons dit du style tourmenté, négligé et compliqué de Schlosser; une traduction exacte est extrêmement difficile. Faute d'espace, nous serons quelquefois obligés de remplacer la traduction littérale par un extrait consciencieux.

chrétiennes (pour ne pas même parler de la pure doctrine apostolique) ont donné une nouvelle croyance populaire et fortifiante aux races dégénérées de la Grèce et de l'Italie, dont la religion et la philosophie avaient perdu l'efficacité morale. Les mêmes traditions, les mêmes légendes, qui remplaçaient l'ancienne mythologie, la même croyance qui consolait les opprimés, répondaient aussi aux besoins moraux des oppresseurs barbares; elles introduisirent dans les temps féodaux, souillés de sang et de pillage, le bien suprême et la consolation céleste de l'amour, de la charité et du dévouement. Voilà déjà une compensation remarquable de ce que les hypocrites et les faux dévots ont tant de fois indignement abusé de la simplicité pieuse... L'auteur s'est intéressé plus vivement à la littérature des derniers temps de l'empire romain, que Gibbon et Sismondi, Tillemont et Lebeau ne pouvaient le faire. Les uns cherchaient la gloire d'être spirituels pour le grand monde, les autres celle d'être doctes, loyaux et orthodoxes. Mais l'auteur a pénétré le chaos effrayant des écrivains ecclésiastiques, pour découvrir les éléments du progrès, la vie nouvelle dans la mort. L'histoire a le progrès pour condition principale. Aux histoires chinoises, turques, byzantines, un Thucydide périrait!... L'auteur, en combinant les atomes de la nouvelle vie, qui ne se développe qu'au treizième et au quatorzième siècle, a été dirigé par la pensée que dans le monde des idées, comme dans la nature physique, la putréfaction produit des organismes nouveaux. Voilà la raison pourquoi ce travail, quoique embrassant les temps les plus tristes de l'humanité, a tant réjoui l'auteur, qui cependant n'est ni teutomane, ni féodal, ni romantique....

» Pour ce qui est des rapports entre le christianisme et la littérature, l'auteur attache une grande importance à ce fait que la hiérarchie cléricale et une croyance dénuée de critique ont été nécessaires, et même bienfaisantes, à une génération dont la science et l'organisation séculière avaient péri dans le meurtre et le carnage. Il s'est fondé sur la même idée que Dante applique à l'Empire, quand il dit de l'aigle impérial qu'il avait d'abord son siége au Levant, puis à Rome, qu'il est ensuite retourné, sous Constantin, à l'Orient, pour revenir à l'Occident sous Charlemagne.

» La civilisation entière du genre humain, dans une forme particulière très-élevée, la religion, les arts et les sciences, furent pendant longtemps exclusivement réservées à l'Orient. Cette civilisation orientale perdit ses forces après Cyrus, et la Grèce commença de grandir. Sous le règne d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, la lumière de

l'Occident a rejailli sur l'Orient, et la civilisation gréco-orientale a été le résultat de ce contact. L'empire romain hérita de ce produit. Après l'empire romain, la civilisation reparut en Orient, tandis que l'Occident devenait la proie des barbares. L'éclat de l'Orient, ressuscité par Mahomet, doit donc, dans l'histoire, précéder le récit de la formation des nouveaux empires chrétiens et de la hiérarchie romaine, si l'on veut expliquer la vraie nature de la chevalerie, ses rapports avec la féodalité normande, et la véritable signification des croisades. La chevalerie était composée de poésie, d'enthousiasme et d'héroïsme, tant que le christianisme a lutté contre le mahométisme : les croisades ont donc produit une nouvelle civilisation. Plus tard, l'orgueil nobiliaire transforma les chevaliers en brigands. Les bienfaits du christianisme, la poésie, les arts et la civilisation entière du moyen âge furent donc achetés par des sacrifices énormes pendant et après les croisades. Une partie du genre humain fut anéantie, l'autre tomba à l'état des brutes, et devint l'instrument aveugle du clergé et de la noblesse. Mais l'histoire ne contient-elle pas beaucoup de phénomènes pareils? Nous n'oserions jamais, avec préméditation, prendre la route où nous pousse la Providence. »

Ces citations peignent l'homme en même temps qu'elles caractérisent la tendance idéale de ses œuvres. Schlosser parle de sa personne avec la fierté simple et fondée d'un vieillard qui a fait ses preuves. D'ailleurs son caractère est en rapport intime avec ses idées générales. On croirait avoir affaire à un des puissants écrivains du dix-huitième siècle, moins le scepticisme polémique et négatif. Mais, si les résultats de Schlosser coïncident souvent avec la vraie philosophie de l'histoire, on ne peut pas dire pour cela qu'il soit philosophe. Le point de vue pratique l'emporte toujours dans ses jugements. Cependant personne n'est meilleur juge de la vraie grandeur historique, comme son enthousiasme pour Alexandre, et l'impartialité de son exposé de la première révolution française, le prouvent suffisamment. Pénétré des devoirs de l'historien, il évite jusqu'aux apparences du sectaire politique. Ses prédilections se laissent néanmoins deviner, et parfois elles dominent son sens historique au point de lui faire souhaiter les convictions de l'école constitutionnelle moderne aux législateurs et aux réformateurs de l'antiquité ou du moyen âge

Quoi qu'il en soit de ces qualités et de ces défauts, un homme dont toutes les sympathies sont acquises au progrès et à la liberté me paraît plus apte à écrire l'histoire que celui dont l'impartialité est l'effet de la faiblesse de son cœur. Schlosser, d'ailleurs, est l'homme de la science

universelle, bien plus que l'homme d'un système. Mieux que personne, il était qualifié pour résumer, dans un ouvrage définitif, un demi-siècle de travail passionné; ses travaux antérieurs, la tournure de son esprit, on peut même ajouter la voix publique, l'invitaient à écrire une histoire universelle. Son *Abrégé de l'Histoire universelle*, son *Histoire de l'antiquité*, hautement approuvée par des autorités comme Fréd.-Aug. Wolf et Godefroi Hermann; ses travaux sur Aristote, sur Abeilard et les scolastiques, son excellente *Histoire du dix-huitième siècle*, sa connaissance profonde de toutes les littératures, ses études des mœurs de tous les peuples, étaient autant de garanties.

Mais c'était une grande tâche de réunir les éléments épars, de remplir les lacunes, de reviser la science historique tout entière, jusqu'aux temps modernes, pour constater les résultats incontestables. Schlosser était déjà vieux, et quoique quatorze ans aient passé depuis le commencement de cette œuvre, dont le dix-huitième et dernier volume est déjà publié, sans toucher à cette vie précieuse, il pouvait à peine espérer d'accomplir tout seul un travail si énorme. Heureusement le collaborateur était tout trouvé : M. le docteur L.-G. Kriegk, le disciple préféré du vieux maître et celui qui entre le plus complétement dans toutes ses vues, s'est chargé du travail de rédaction, sous la direction de Schlosser. Le style a probablement gagné à cette collaboration; s'il n'est pas devenu très-brillant, il est simple et digne, sans être aussi fatigant que dans les autres ouvrages de l'auteur. La collaboration, telle qu'elle a été exercée pour ce grand ouvrage, honore le maître par la sincérité dont il reconnaît les services rendus, le disciple par l'abnégation admirative qui le pousse à vouer tant de travail aux inspirations d'un autre. C'est une association bien rare et qu'on pourrait proposer comme modèle aux écrivains d'un certain pays, où la collaboration ne devient que trop souvent une scandaleuse exploitation.

Ce livre résume les résultats des travaux de Schlosser et de la plupart des historiens contemporains. Les auteurs ont omis les dissertations critiques, pour ne pas interrompre le récit; puis, ils ont tâché de former des groupes complets, et de disposer les événements de manière qu'ils s'imposent facilement à la mémoire et à l'entendement. L'histoire politique d'un peuple et d'une période est toujours suivie d'une histoire des arts et des lettres, des mœurs et des idées, qui donne la mesure du progrès ou de la décadence. Les exigences de la chronologie sont souvent, et avec raison, sacrifiées à l'unité de l'action et de la narration.

L'histoire primitive du genre humain est omise. L'ancien *Abrégé de*

l'Histoire universelle (1826) débutait par des considérations cosmogoniques et géogoniques sur l'origine du genre humain, mais Schlosser est arrivé à la conviction que les sciences naturelles, depuis Cuvier, Buckland, Humboldt, Liebig, etc., etc., ont fait tant de progrès et soulevé tant de nouvelles questions, que maintenant et jusqu'à nouvel ordre, il n'est plus permis qu'aux savants naturalistes de traiter l'histoire de la première enfance du genre humain. Voilà la raison de son silence dans son grand ouvrage. La crainte de choquer les croyances orthodoxes n'y est pour rien.

Schlosser commence donc par les premiers peuples vraiment historiques, c'est-à-dire par ceux qui, les premiers, ont fondé des États dans des frontières déterminées, comme les Chinois et les Indiens, et il leur donne le pas sur l'histoire sainte, quoiqu'il hésite à reconnaître aux Chinois l'antériorité absolue sur toutes les autres races; il ne croit pas que leurs documents authentiques remontent au delà du huitième siècle avant Jésus-Christ. Il nie de même l'autochthonie des Chinois et des Indiens, et, pour ceux-ci, avec d'autant plus de force que l'institution des castes est toujours un effet incontestable de l'immigration de races différentes[1]. L'ironie pleine d'allusions aux mœurs européennes, que contenait l'histoire chinoise de l'ancien abrégé, a disparu de l'Histoire universelle. Mais en général l'auteur est resté fidèle à son goût pour les allusions, les comparaisons et les analogies, qui animent le tableau et l'expliquent en le rapprochant des situations contemporaines. Massilia lui rappelle Genève, Carthage est comparée à Venise, saint Augustin à Jean-Jacques, etc., etc. Cet amour des comparaisons est même, comme nous verrons bientôt, un élément essentiel de ses jugements sur l'histoire grecque et romaine, et quelquefois une source d'erreurs. Théodore Benfey de Gœttingue pour l'Inde, les Anglais Wilkinson et Lane pour l'Égypte, ont été ses principales autorités. Ces premiers chapitres sont plutôt descriptifs que strictement historiques, et ils anticipent de quelques siècles pour donner un tableau complet, inversion de la chronologie bien permise pour des civilisations qui, placées depuis longtemps en dehors du développement général, sont immobiles parce qu'elles sont pétrifiées. Schlosser mentionne les opinions des savants sur l'origine des races, sans les critiquer, en adoptant les plus vraisemblables. Les trois peuples que nous venons de nommer occupent la première partie du livre avec les Babyloniens et Assyriens,

[1] La conquête de l'Inde par les Ariens est un fait que la philologie comparée a mis aujourd'hui hors de doute.

les Israélites jusqu'à la captivité de Babylone, les Phéniciens, les Mèdes et les Perses jusqu'à Darius. C'est un extrait impartial et sans préjugés des meilleures autorités, mais le talent, l'esprit et le jugement particulier de Schlosser ne se manifestent que dans la seconde partie, qui embrasse la période gréco-romaine. Tout ce qui précède l'histoire de la Grèce n'est qu'une préface au grand livre de l'humanité. C'est avec un recueillement solennel, avec une émotion touchante, que Schlosser salue cette brillante ère historique, cette terre promise de la beauté et de la sagesse : « Les Grecs ont les premiers créé un art indépendant, ils ont les premiers fondé une philosophie indépendante (de la religion), ils ont les premiers produit la vraie science, en la détachant des priviléges de caste, ils ont surtout créé l'histoire et les mathématiques. Tous les germes de civilisation et de philosophie cachés dans les mystères du langage humain ont été découverts par les Grecs; mais ce qu'ils ont créé surtout et avant tous, c'est la vraie vie publique (*staatsleben*)[1]. »

L'histoire primitive des races helléniques en Europe finit au quatorzième siècle avant Jésus-Christ; l'histoire héroïque ou achaïque au neuvième siècle à peu près; mais l'histoire exacte, après les crises de transition, ne commence qu'au sixième. Schlosser recueille les traits caractéristiques de la race hellénique et de sa légende préhistorique dans Homère et dans les autres traditions épiques; il s'attache surtout à y démêler les éléments de la religion, qu'il considère comme une création de l'imagination populaire, tandis que les religions orientales devaient leur existence ou du moins leur forme aux classes privilégiées des prêtres. La période aristocratique ouvre les temps positivement historiques. La distribution territoriale des quatre races helléniques et leur système colonial sont déjà fixées; et Schlosser en donne dans ce chapitre une description topographique très-exacte.

Voici comment il caractérise la période héroïque : « Les anciens

[1] Des historiens modernes ont, plus que Schlosser, insisté sur la proche parenté de la Grèce avec l'Orient (p. ex. Max Dunker, *Hist. de l'antiquité,* vol. III, ouvrage remarquable dont la *Revue Germanique* s'occupera plus tard). Ces origines asiatiques ne détruisent pas l'originalité des Hellènes, même si les commencements matériels de l'art grec devaient être cherchés en Égypte et en Asie Mineure. Des archéologues modernes (voyez par exemple J. Braun, *Hist. de l'art,* vol. I, 1856) poursuivent les éléments du style dorien jusqu'en Égypte, ceux du style ionien jusqu'en Assyrie, tout en regardant l'art de Babylone et d'Assyrie comme un développement de l'art égyptien. — Ces recherches ont une grande valeur, mais Schlosser n'a voulu donner dans son *Histoire universelle* que des résultats incontestables; il professe d'ailleurs une antipathie invincible pour toutes les hypothèses plus ou moins vagues.

Brittons ou Wallis (Wales), les Écossais au nord de l'île brittanique, les Germains en Scandinavie, nous ont légué des légendes et des chants qui reproduisent la vie de ces peuples pendant une période héroïque de plus de mille ans, jusqu'à l'aube du moyen âge. Les idées, la manière de vivre et de penser de cet âge héroïque du Nord ressemblent beaucoup au caractère de l'âge héroïque de la Grèce. Il y a cependant quelques nuances, qu'il faut surtout attribuer à l'influence du climat. D'abord les Grecs se sont perfectionnés et adoucis, tandis que les peuples du Nord, qui paraissent plus grands, plus purs, plus dignes et plus nobles au commencement, dégénèrent dans la brutalité de la vie guerrière et nomade. Les Grecs avaient encore un autre avantage, c'est que la sagesse, l'expérience et la faconde donnaient plus de gloire chez eux, que la simple force physique. D'ailleurs les peuplades grecques du temps héroïque étaient assez rapprochées et même unies entre elles, de manière qu'elles faisaient des entreprises communes; les peuplades du Nord, au contraire, ne se réunissaient jamais. Les Grecs faisaient une distinction entre leurs compatriotes et les étrangers (les barbares), le guerrier du Nord respectait les hommes selon leur force physique, sans égard pour leur nationalité. De même, le Grec préférait sa patrie à tous les autres pays; le souvenir du sol natal l'accompagnait partout. L'homme du Nord, au contraire, vaguant par le monde, aimait à se créer une patrie nouvelle, son imagination le poussait dans des pays lointains: où il se trouvait bien, là il se croyait chez soi. Enfin, une différence capitale était la disposition de l'âme, gaie et heureuse chez l'Hellène, sérieuse et mélancolique chez le Germain et le Britton. L'homme du Nord était austère et triste, comme le ciel brumeux de son pays, qui lui faisait sentir le néant et toutes les misères de l'existence humaine. Il fut donc poussé à un brutal mépris de la vie et n'attendit le bonheur et les jouissances que du paradis des héros dans l'autre monde. L'Hellène, au contraire, appréciait la vie réelle sous le ciel lumineux de sa patrie; la mort lui paraissait un sort bien amer, et il reconnaissait même l'agilité dans la fuite pour une qualité du guerrier.

» Le temps héroïque, poursuit l'auteur, finit avec le dixième siècle avant Jésus-Christ. Au neuvième siècle, un nouveau développement de l'art et de la civilisation en général se fait remarquer dans tous les pays habités par les Grecs. Cette nouvelle forme de civilisation surgit dans les colonies, et prend la même direction que la vie commerciale et politique, c'est-à-dire qu'elle s'empare d'abord des Doriens dans le Péloponnèse et en Sicile. Aux deux siècles suivants fleurirent l'Asie

Mineure et les îles, surtout Samos et Égine. » Les rapports intimes entre les colons grecs en Asie et les peuples de cette partie du monde, ont facilité, selon Schlosser, l'introduction de certaines idées et institutions orientales, et entre autres celle des mystères religieux, dont les anciennes familles se servaient dans des vues de domination, et qui ont survécu à ces tendances politiques, pour devenir le berceau d'un nouveau développement intellectuel, qui s'est continué jusque dans Rome.

Les Grecs de la mère-patrie et des colonies formaient, au temps de leur grandeur, une nation répandue sur une vaste surface, et qu'on pourrait estimer à vingt millions d'âmes. Elle était composée de petits États, dont chacun se distinguait par une qualité spéciale, et cette variété de types était un des traits caractéristiques de la nation. Il y avait cependant des conditions d'unité très-puissantes, et même des institutions sorties du besoin de protéger l'unité nationale, comme l'amphictyonie, et l'union des colonies ioniennes en Asie Mineure. L'histoire politique des Grecs entre la migration des Héraclides, fin de l'ère héroïque, et les guerres contre la Perse, contient des révolutions et des mouvements populaires, qui tous aboutirent à l'abolition de la royauté. Vers la fin du septième siècle avant Jésus-Christ, il n'y avait plus des rois qu'à Sparte et en Épire. Les nouvelles constitutions républicaines étaient basées sur la liberté, l'activité et le contentement des citoyens; mais la variété des formes politiques n'a jamais été aussi grande chez aucun peuple. Ce petit pays contenait deux fois le nombre d'États de l'Europe actuelle.

« La Grèce se distinguait encore par sa conception de l'idée de l'État. Toutes les constitutions politiques de la Grèce avaient une base démocratique, même celles qui admettaient une aristocratie ou des rois; L'assemblée du peuple participait partout à la législation et même à la haute direction de l'État, et il n'y avait pas de citoyen libre qui fût gouverné sans prendre une part active au gouvernement, ce que l'exiguïté des États rendait possible. Ces droits politiques furent toujours exercés directement par la totalité de tous les citoyens, et jamais par des représentants ou des mandataires. En général, les fonctionnaires n'étaient nommés que pour une année, et restaient sous le contrôle direct de l'assemblée populaire. Enfin, il n'y eut nulle part une classe de *juges* jurisconsultes; l'assemblée du peuple était partout, excepté à Sparte, le tribunal suprême, ou choisissait du moins les juges dans la totalité des citoyens. L'idée de l'État comprenait, pour ainsi dire, toutes les relations de la vie. L'État n'était pas une simple

forme de la vie publique, mais le centre et l'essence de cette vie. Chaque affaire privée pouvait devenir affaire publique. Nul Grec ne restait neutre ou indifférent vis-à-vis de l'État, nul ne pouvait s'enfermer dans la vie privée. La religion, les mœurs, les amusements publics, tout cela non-seulement était dirigé par des magistrats, mais tout cela était devenu affaire d'État et formait une partie importante de la politique.

» A côté des ressemblances générales, il y a dans les constitutions grecques du temps historique une antithèse qui met les deux races principales en opposition constante : le principe démocratique prédomine chez les Ioniens, le principe aristocratique chez les Doriens. Les premiers, renonçant aux coutumes et aux institutions du temps héroïque, établirent l'égalité politique de tous les citoyens; les États doriens conservèrent les traditions oligarchiques. Une autre différence fut celle-ci : les Doriens, en fondant leur communauté après la migration des Héraclides, opprimèrent les anciens habitants grecs du pays conquis, ce qui les obligea de perpétuer les mœurs et les institutions guerrières. Leurs citoyens actifs devinrent donc des seigneurs, dont l'occupation principale consista dans l'exercice des armes et dans la gestion des affaires publiques. Mais ce caractère ne s'est complétement conservé qu'à Sparte et en Crète. »

La législation de Lycurgue a été l'expression la plus parfaite de ce système; nul autre législateur n'a si bien su façonner son peuple en vue du résultat politique voulu. Schlosser, en exposant ce système admirable par sa stabilité, et que les écrivains d'Athènes ont comblé d'éloges pour faire une opposition indirecte aux institutions trop mobiles de leur patrie, l'apprécie avec justice, mais sans prédilection. Il montre comment la corruption des caractères et des mœurs a pu s'emparer d'un État si sévèrement protégé par des lois immuables, mais dont l'immobilité seule était déjà en contradiction avec la nature humaine; et il tient surtout à prouver que, dans les grandes occasions, les Lacédémoniens se sont isolés dans leur égoïsme, tandis que le dévouement des Athéniens a toujours été prêt pour la cause commune. La corruption de Sparte me paraît un des plus concluants plaidoyers en faveur de la spontanéité individuelle. La législation de Solon inspire plus de sympathie, quoiqu'elle ait été moins vantée par les générations mêmes dont elle a préparé la gloire et la grandeur. Schlosser dit : « Toutes les lois de Solon prouvent qu'il voulut faire des Athéniens non des guerriers aristocrates, comme Lycurgue des Spartiates, mais un peuple industrieux, florissant par les arts et le commerce, qui aimât la chose

publique, comme les citoyens de Sparte, mais qui se gouvernât tout à fait par sa propre volonté, en exerçant son intelligence et son génie par la coopération de tous au bien-être général. Les citoyens d'Athènes, qui ne furent jamais au-dessus de vingt mille, étaient élevés par la constitution à se gouverner d'une façon purement démocratique, ce qui paraîtrait impossible dans les villes commerçantes des temps modernes. Les discussions de l'assemblée populaire, le grand nombre de juges et de fonctionnaires publics, nommés tous les ans à nouveau et choisis dans tous les rangs, faisait de chaque Athénien un homme d'État instruit et expérimenté. Il est vrai que la même organisation produisit aussi des sophistes et des plaideurs infatigables; mais jamais un autre peuple n'a atteint le même degré d'intelligence, d'instruction et de goût artistique..... La constitution de Solon forma une démocratie et abolit l'ancienne aristocratie héréditaire; mais Solon laissa néanmoins subsister l'élément aristocratique dans la mesure qui lui parut nécessaire pour assurer le maintien de ce qu'il fondait. Les anciennes familles gardèrent donc une certaine influence, non-seulement par leurs richesses, qui leur facilitaient l'accès des fonctions supérieures, mais aussi par le privilége de certaines dignités sacerdotales. Les archontes et les membres du tribunal sacré de l'Aréopage furent choisis dans la première classe des citoyens. »

Si l'œuvre de Solon avait sur celle de Lycurgue le double avantage de produire de plus beaux résultats par des moyens plus cléments, de fonder une communauté grande, forte, brillante et célèbre, sans trahir les lois de l'humanité, il faut cependant convenir qu'à Athènes, comme à Sparte, la loi constitutionnelle fut incapable d'éterniser la grandeur et l'élévation morale du peuple. La constitution de Solon a certainement provoqué de grands élans, mais l'histoire prouve que les conditions morales, et même les circonstances matérielles, sont plus puissantes pour la grandeur ou la décadence d'un peuple que toutes les lois les mieux combinées. Les institutions fédérales de la Grèce ne sont qu'une preuve de plus à l'appui de cette vérité. L'amphictyonie, basée sur quelques solennités religieuses, n'était pas un lien bien sérieux, et cependant la discorde et la rivalité des États helléniques ne les empêchèrent pas de grandir, et l'ennemi commun, la Perse, les trouvait toujours unis. Mais lorsque l'esprit public et le patriotisme se furent affaiblis, alors les dissensions devinrent mortelles. La grandeur de la Grèce dura un siècle et demi, c'est-à-dire de la bataille de Marathon jusqu'au règne d'Alexandre. Schlosser trouve les deux causes principales de l'éclat incomparable de cette période dans les lois de Solon et dans les

victoires de Marathon et de Salamine, « qui fortifièrent le patriotisme et remplirent d'idées sublimes l'âme du peuple. » Mais les constitutions ne préservèrent pas les États de l'anarchie; le pouvoir conquis provoqua l'esprit de domination; les richesses accumulées se vengèrent par le luxe, la mollesse et la débauche. La religion perdit son autorité, sans que le scepticisme général empêchât un mysticisme exubérant de s'emparer des esprits, « parce qu'une génération dégénérée a toujours assez de force pour ce genre de fantaisie, et trouve une satisfaction facile dans les sensations et les imaginations d'un certain clair-obscur. » Ce phénomène psychologique s'est en effet répété à Alexandrie, à Rome et ailleurs. En même temps le revenu de l'État diminuait pendant que des particuliers amassaient des fortunes colossales, et la plus insolente richesse s'étala en face de la misère la plus navrante, symptôme qui se retrouve partout où le travail n'est pas la source principale des richesses. Démosthènes disait : « Autrefois tout ce qui appartenait à la chose publique était riche et brillant, mais aucun des particuliers ne se distinguait par son luxe. Maintenant, tout ce que la république bâtit est insignifiant et chétif, tandis que quelques hommes d'État ont accumulé tant de terres, que les champs de tous les juges assemblés ne les égalent pas. »

Mais l'esprit hellénique ne doit pas encore mourir; il va se transformer et s'armer pour la conquête du monde. Il avait commencé par se manifester par son autonomie, par son émancipation des idées religieuses de l'Orient; la vie de l'humanité s'était, avec la Grèce, détachée de son berceau asiatique. Il fallait maintenant conquérir l'Asie aux idées nouvelles, et ouvrir une large porte au souffle de l'histoire. Voilà la mission des Grecs de la Macédoine. Cette mission demandait une race nombreuse, guerrière et gouvernée par la volonté ferme et incontestée d'un roi. Schlosser retrouve chez les Macédoniens de Philippe II les vertus et les vices des ères héroïques de différents peuples. La constitution du pays était une aristocratie militaire et presque féodale, pareille à celle de la Thessalie; seulement les Thessaliens n'admettaient pas de royauté chez eux. En Macédoine, le roi n'était puissant qu'à la condition d'être un excellent général. La succession au trône n'étant pas fixée par des lois immuables, de nombreux prétendants suscitaient des guerres civiles, comme dans l'Allemagne du moyen âge, et les Thessaliens en profitaient pour imposer aux Macédoniens des rois de leur aristocratie. Philippe II réforma la constitution de son pays, et fonda cette unité monarchique qui en fit un camp militaire; il créa en même temps ce qu'on appellerait aujourd'hui une noblesse de cour. Mais

« Philippe, en attachant la noblesse à sa personne, se garda bien d'imiter le cérémonial de la cour persane, ou d'établir une hiérarchie de classes diverses. Il avait trop la conscience de sa supériorité pour ne pas se passer de telles formes absurdes. Il resta toujours ***primus inter pares.*** Au delà des frontières de son royaume, qui constituait le noyau de ses forces, il étendit sa puissance en Thrace et en Thessalie, dont il disposa sans obstacle, quoiqu'il leur laissât leurs anciens droits et priviléges. Ni lui ni son fils n'abusèrent de leurs forces militaires pour changer la royauté en despotisme. Tous les deux au contraire respectèrent les formes constitutionnelles autant que les droits de la civilisation hellénique, ce qui leur procura le grand avantage d'élever leur pouvoir et leurs projets à la hauteur d'une cause nationale..... L'aristocratie macédonienne formait comme un conseil politique et militaire presque comparable au sénat romain. Les autres peuples furent employés selon leurs talents et caractères. » Alexandre le Grand est le héros préféré de Schlosser; voyons comment il l'introduit, et comment il résume sa vie et sa mission :

« Alexandre avait toutes les grandes qualités de son père sans partager ses défauts. Il lui ressemblait par l'esprit d'entreprise, mais son intelligence était plus vaste, et il se distingua encore de son père par sa générosité naturelle et par une certaine tendance poétique ou idéale qui se trahit dans toutes ses actions. Il excella aussi par sa simplicité et sa sobriété. (?) Le plus grand philosophe de tous les siècles fut son précepteur, et un parent maternel d'un noble caractère avait dirigé son éducation. Malheureusement deux misérables acquirent aussi de l'influence sur sa jeunesse : Lysimaque le flatteur, et Callisthènes le sophiste, qu'Aristote, son cousin, avait eu la faiblesse de recommander au jeune roi, lorsque lui-même le quittait. Ces deux hommes empoisonnèrent les nobles instincts du jeune Alexandre. Lysimaque donna à son sentiment poétique une direction dangereuse, en lui suggérant de prendre pour modèle le héros principal de l'Iliade, et de regarder Éphestion comme son Patrocle. Le désir de réaliser des images purement poétiques égare facilement l'esprit, lui fait rechercher des entreprises fantastiques et perdre la mesure de ce qui est possible et raisonnable. Callisthènes fut un de ces rhéteurs qui falsifient l'histoire pour l'exploiter dans leur intérêt de sophistes, de beaux parleurs et de courtisans..... De tels hommes ont corrompu l'heureuse nature du seul homme qui aurait pu sauver le monde, si la Providence avait voulu que le bonheur du monde fût dû aux grands et aux puissants. Mais la consolation et la satisfaction que l'histoire pro-

cure aux pauvres et aux opprimés est précisément dans le fait que les grandes révolutions sont l'œuvre de ceux que le monde méprise. C'est par un berger, par le fils d'un charpentier, par de pauvres pêcheurs, que le genre humain fut guéri des plaies dont l'orgueil des pharaons, la superbe de la noblesse romaine, le despotisme des empereurs et la brutale barbarie des géants du Nord l'avaient frappé. »

Les conquêtes d'Alexandre obligent l'historien à résumer l'histoire politique des pays conquis. Il montre ensuite les mœurs helléniques se transformant insensiblement au contact du luxe et des superstitions asiatiques. Alexandre lui-même, soit par calcul diplomatique, soit par un effet de sa réceptivité naturelle, paraît subir cette influence. Mais l'historien se garde de déplorer un phénomène subordonné à une loi générale de la justice historique, et qui d'ailleurs a eu des suites d'une portée incalculable. « Alexandre avait conçu le projet de réunir le Levant et l'Occident, les Grecs et les barbares. C'est dans ce but qu'il projetait la fondation d'une ligne de villes grecques jusqu'à la dernière limite de la civilisation asiatique, de façon que l'esprit contemplatif, la philosophie intuitive du peuple indien eussent été mis en rapport de réciprocité avec l'esprit inquiet, progressif et productif de l'Occident. Quoiqu'une mort prématurée eût fait échouer ces grands projets, l'impulsion d'Alexandre suffit cependant pour semer les germes d'une nouvelle civilisation, qui forme le caractère prédominant de l'époque suivante. L'Orient s'efforça, pendant un siècle entier, de rejeter les idées et les formes helléniques, qu'il n'avait pu digérer, pour retomber dans son ancien assoupissement. L'hellénisme, au contraire, suivant sa nature, s'appropria les éléments étrangers, et les empires grecs en Égypte, en Syrie et en Asie Mineure, devinrent les centres du développement intellectuel. »

Cependant l'esprit hellénique en faisant la conquête de l'Asie occidentale et de l'Égypte perdit la Grèce et la Macédoine. Les victoires d'Alexandre profitèrent donc aux peuples soumis, et nuisirent à sa patrie : « La science et l'art grec émigrèrent, et le luxe et la débauche orientale prirent leur place dans leur pays natal. Si Alexandre avait réussi tout à fait, peut-être que l'Europe en aurait souffert davantage. Les vaincus seraient devenus vainqueurs ; les vainqueurs auraient perdu tous les grands biens de l'humanité : la liberté de penser et de parler, le droit individuel, l'égalité devant la loi..... D'ailleurs l'abaissement rapide des Macédoniens ne doit pas être attribué exclusivement aux conquêtes ; il faut signaler d'autres causes qui produisent toujours les mêmes effets. Partout où la transition d'un État demi-

civilisé aux formes d'une civilisation supérieure, de la pauvreté aux richesses, se fait subitement, les peuples quittent tout aussi vite la pureté primitive des mœurs pour une dépravation raffinée. L'histoire moderne des Russes contient la même leçon. »

Alexandre s'était servi des moyens indispensables pour la fondation d'une monarchie universelle. Il était général pour les Macédoniens, demi-dieu pour les Persans; il institua une hiérarchie des peuples, dont les Macédoniens occupèrent le degré le plus élevé. Chaque pays fut traité et gouverné selon ses traditions, et surtout selon ses superstitions. Il protégeait les arts et les sciences, autant par ambition que par sympathie naturelle. Mais toutes ses largesses ne purent arrêter la décadence imminente des beaux-arts, qui perdirent leur essor naturel, et surtout leur simplicité, avec la liberté et l'individualisme helléniques. Dans les sciences, ce furent la philosophie analytique, la critique et les sciences exactes, qui prédominèrent désormais. Toutes les tentatives faites pour ressusciter la vraie poésie n'aboutirent qu'à la rhétorique. Cette tendance fausse s'empara même de la sculpture. Mais il paraît que l'art grec, pour faire le tour du monde, devait subir cet alliage impur.

« Un fait des plus importants et des plus intéressants, dit Schlosser, c'est que le même temps et le même pays aient produit un génie comme Aristote, qui embrassait et réformait toutes les sciences, et un héros qui comprenait tout et savait tout exécuter, et que ces deux hommes aient vécu dans une grande intimité. L'un régnait dans le monde des idées, comme l'autre dans le monde des faits. Tous les deux soumirent et transformèrent le monde. Non-seulement ils se connaissaient et s'appréciaient l'un l'autre, mais ils s'entr'aidaient aussi; car Aristote envoyait des hommes, des livres et des conseils au grand roi; le roi s'entourait de savants qui participaient aux expéditions militaires dans l'intérêt de la curiosité scientifique d'Aristote. »

Schlosser affirme que nul homme, hormis les initiateurs des principales religions, n'a exercé une telle influence sur la vie intellectuelle du genre humain qu'Aristote, « le plus grand des philosophes. Alexandre voulait réunir dans son empire tout ce que l'histoire a produit de grand : les merveilles des temps primitifs, la force de l'âge héroïque et la sagesse des siècles suivants. Tous les pays, tous les climats, devaient être unis par un commerce non interrompu, et la monarchie universelle être basée sur la législation et la sagesse grecques. Aristote poursuivit le même but sur le terrain de la science. La philosophie, devenue science exacte, devait assimiler et harmoniser les aspira-

tions scientifiques et artistiques des diverses nations. Le temps de la vraie poésie était passé avec la simplicité et l'enthousiasme. La seule poésie possible dans un siècle de dialectique devait être une poésie de seconde main, et emprunter les formes et les règles de la poésie primitive dont elle avait été précédée; c'est pour cela qu'Aristote a écrit la première théorie de l'art poétique. » Aristote a découvert non-seulement de nouvelles vérités, mais de nouvelles formes pour la pensée, et surtout la vraie méthode scientifique, qui procède de l'expérience pour résumer tous les faits dans la théorie, la méthode analytique. C'est cette méthode qu'il a appliquée à toutes les sciences naturelles, morales et politiques.

Schlosser explique le royalisme apparent d'Aristote par les nécessités de son temps : Aristote a voulu non pas construire l'idéal d'un gouvernement, mais analyser et examiner les constitutions existantes; il se met donc naturellement en opposition directe avec l'utopie de Platon, qui n'était que l'idéal exagéré des anciennes constitutions grecques. L'auteur, en récapitulant les idées principales de la politique aristotélique, regrette que le grand philosophe n'ait connu ni la monarchie constitutionnelle ni la république fédérative. Mais comment eût-il connu ces formes absolument étrangères au génie grec? Dès qu'un homme tel qu'Aristote ne les a pas trouvées, cela prouve surabondamment qu'elles ne pouvaient pas exister dans ce temps. Il n'y a pas là de regret à exprimer, il y a un fait, une loi à constater. On pourrait ajouter qu'Aristote n'a pas connu le despotisme militaire, car il ne décrit que le despotisme ochlocratique des démagogues parvenus à la domination. En comparant la politique d'Aristote et celle de Machiavel, l'auteur conclut avec justesse, malgré quelques ressemblances superficielles, qu'Aristote était guidé par des intentions tout à fait opposées à celles du célèbre Italien. L'un était favorable à la monarchie, l'autre était républicain; l'un considérait la politique comme une partie de la science morale (l'*éthique*), l'autre croyait que l'homme politique ne doit pas avoir souci des lois de la morale. D'ailleurs les circonstances et les intérêts personnels des deux écrivains étaient diamétralement opposés.

L'histoire des empires fondés par les généraux d'Alexandre, des fédérations achaïenne et étolienne, ne peut qu'être mentionnée ici. Ce sont des narrations vives, pleines de réflexions intéressantes et de peintures émouvantes. Qui pourrait voir sans émotion les efforts vains des derniers patriotes grecs! Schlosser, fidèle à sa méthode, résume cette longue et triste période par une analyse du mouvement intellectuel et

moral. Il lui trouve beaucoup de ressemblance avec notre dix-neuvième siècle, la même culture des sciences exactes, le même développement de l'industrie et des forces matérielles des gouvernements, la même tendance à embellir la réalité d'une vie sans enthousiasme par des inventions utiles et des conforts innombrables. Schlosser, qui, avec un peu trop d'empressement, se rappelle à chaque période de décadence les défauts et les maladies du temps actuel, — il y reviendra à propos des empereurs romains, — trouve encore une foule d'analogies dans le scepticisme de notre temps, la science morte, enfouie dans les bibliothèques, la poésie de réflexion, la critique et même l'historiographie anecdotique. Mais tout cela ne l'empêche pas de reconnaître l'utilité et les grands mérites des Alexandrins et des Pergaméniens, car, dit-il, le développement de l'espèce humaine exige de certains temps d'arrêt, pour collectionner, résumer et scruter les connaissances acquises. Les tentatives religieuses de cette période pour combiner le mysticisme orgiastique des religions orientales avec les anciennes traditions helléniques n'ont pas été moins stériles que sa poésie, et n'ont servi qu'à démolir tout à fait les croyances surannées.

La seconde partie de l'Histoire de l'antiquité embrasse surtout l'histoire de Rome depuis les temps mythiques jusqu'à la chute de l'empire romain. Une description topographique de l'ancienne Italie est suivie de la description des races primitives; les trois groupes principaux sont les Latins, les Samnites et les Étrusques[1], dont les deux premiers seulement appartiennent à cet ensemble de races qu'on a désigné par le nom vague de Pélasges. Schlosser insiste beaucoup sur ce que le peuple romain s'est formé d'une fusion des autres habitants de l'Italie, à l'exception des Celtes du nord et des colons grecs du midi. L'histoire antérieure de l'Italie est impossible à déchiffrer, mais les coutumes religieuses et sociales des anciennes races peuvent être reconstruites à l'aide des traditions mythiques et historiques. Schlosser trouve les premiers éléments de la religion d'État des Romains chez les Samnites et les Étrusques. Tous ces peuples, gouvernés par des aristocraties hiérarchiques, étaient constitués en républiques confédérées. Les Samnites ont probablement

[1] Nos lecteurs se rappelleront que ce n'est pas la division de M. Mommsen. (Voir *Revue Germanique*, livraison de janvier.) M. Mommsen réunit les Latins et les Samnites sous la dénomination d'Italiques. Il a de plus que M. Schlosser les Yapigiens. Quant aux Pélasges, il ne les connaît pas. Pour éviter les répétitions, on s'est surtout attaché, dans les vues de M. Schlosser sur l'histoire romaine, à ce qui le sépare de M. Mommsen. Nous devons rappeler aussi que l'ouvrage de ce dernier, plus récent et plus spécial, est fondé en partie sur des recherches toutes nouvelles.

été les plus libres et les plus heureux de ces trois grandes familles; ils avaient les vertus des montagnards avec une agriculture très-développée, la vie de famille et la liberté politique. Les Latins habitaient les plaines, y construisaient des villes et faisaient le commerce. Les Étrusques, divisés en trois confédérations différentes, vivaient dans une organisation politique très-développée et très-ancienne; ils ont probablement fourni les premiers modèles aux institutions aristocratiques et cléricales des Romains.

« Les trois anciennes agglomérations fédératives des différents peuples de l'Italie étaient en rapport entre eux par l'homogénéité de leurs cultes et par des fêtes religieuses célébrées en commun. Leurs forces respectives se maintenaient dans un certain équilibre, que la mollesse impuissante des liens fédératifs ne permettait pas d'enfreindre. Mais cet état de choses ne put subsister lorsqu'en Rome naquit une colonie qui, descendant d'un mélange des trois peuples, réunissant les grandes qualités et les avantages de tous les trois, se donna une organisation différente et une direction militaire..... La nouvelle ville était située dans la plaine, mais à peu de distance des montagnes samnites; son enfance fut protégée par la confédération latine. Elle était en rapport intime avec les Étrusques. La nouvelle communauté adopta du peuple étrusque tout ce qui peut inspirer le respect pour la classe dominante; et celle-ci apprit de l'aristocratie cléricale étrusque l'art de consolider la chose publique par les superstitions d'une religion d'État. Les cérémonies de l'ancien culte romain sont donc d'origine étrusque, de même que la première organisation administrative; et tous les symboles politiques, comme les licteurs avec leurs *fasces*, le sceptre avec l'aigle, etc., etc. Rome seule, de tous les anciens États italiens, passa par une tutelle monarchique, quoique sa constitution eût, dès les premiers jours, le caractère républicain..... La fusion des trois races et de leurs coutumes et traditions, et une seule organisation politique, paraît très-simple, très-naturelle, et moins difficile que ne l'a été la fusion des Ioniens et des Doriens dans plusieurs colonies grecques. Les religions et les formes politiques des trois peuples concordaient tellement entre elles qu'elles facilitèrent considérablement l'éclectisme involontaire des Romains. Même la langue romaine indique une telle origine; quoique aucun des documents qui nous restent ne soit de la période royale, on peut néanmoins y discerner un élément grec et un autre élément. Le dernier doit être attribué aux trois races primitives de l'Italie, tandis que le premier, qui nous rappelle l'ancien dialecte éolien, c'est-à-dire le plus ancien dialecte hellénique que nous connaissions, date probablement de la parenté origi-

naire des Samnites et des Latins avec les Grecs, ou même d'une influence plus directe, à peu près comme en Angleterre l'ancien français s'est mêlé à l'anglo-saxon[1]. »

Schlosser analyse l'histoire légendaire des premiers siècles de Rome, parce que là où l'histoire exacte fait défaut, il faut recourir aux mythes, qui, dans une forme symbolique, cachent la vérité historique. Notre auteur aime donc à raconter, tout en niant leur authenticité, les anecdotes apocryphes où s'est maintenue l'image populaire des grands hommes fabuleux. L'âge héroïque des Romains a duré plus longtemps et s'est plus rapproché des temps historiques que celui des Grecs. Toutes les institutions religieuses, politiques et militaires de Rome se rattachent aux mythes héroïques, dans lesquels sa littérature et sa poésie ont également pris racine. La mythologie historique personnifie, c'est-à-dire rapporte à de certains types personnels, comme Romulus, Numa ou Brutus, ce que la force des circonstances ou l'élan populaire ont fait.

« L'époque royale permet encore la comparaison entre Rome et les États primitifs de l'Asie ou de l'Europe orientale, qui tous ont commencé par l'organisation de castes ou de classes héréditaires, par lesquelles le clergé et la noblesse militaire, réunissant en elles toutes les forces de la communauté, savaient contenir et diriger pendant des siècles entiers le mouvement intellectuel du peuple. » Les commencements de l'organisation sociale et les principaux germes du progrès sont faciles à discerner dans l'histoire légendaire des rois, telle que Tite-Live nous l'a transmise. Les premiers temps de la république n'appartiennent pas encore à l'histoire exacte, mais ils se prêtent déjà mieux au travail critique de l'historien. « La constitution romaine, tant et si justement admirée, fut conquise, comme la constitution anglaise, par des luttes sanglantes; elle n'a pas été octroyée et achevée d'un seul coup, elle s'est formée peu à peu, comme tout ce que la nature crée de grand. Le commencement de la république paraît plutôt une réaction qu'un progrès, car l'abolition de la royauté fut l'œuvre d'une faction aristocratique alliée à une ligue collatérale de la dynastie, qui voulut rétablir l'ancienne domination des castes. Naturellement une telle intention exigeait des ménagements, et les patriciens durent, comme les barons anglais du moyen âge, accorder de certains droits

[1] Ces conclusions ne sont pas celles qui sont aujourd'hui généralement acceptées. Le latin est considéré non pas comme un composé éclectique, mais comme une dérivation organique de la langue arienne primitive.

aux plébéiens, pour faire agréer leur restauration. Mais ils accordèrent si peu, que tous les avantages restèrent de leur côté. » Le pouvoir royal ne fut donc que modifié, mais la force des choses prépara l'avénement de la démocratie. Les guerres éternelles et même les victoires, exploitées au profit exclusif des patriciens, accélérèrent la crise sociale. On sait les incidents de cette lutte séculaire. Schlosser voit dans l'histoire de Coriolan une esquisse de mœurs d'un intérêt particulier, surtout parce qu'elle montre l'antithèse de la morale patricienne et de la morale plébéienne. Son issue présageait d'ailleurs la victoire définitive du peuple. Bientôt après la question des domaines publics et de l'*ager vectigalis*, dont les plébéiens avaient été exclus jusque-là, se dessina plus clairement. La première loi agraire qui fut proposée (486 avant Jésus-Christ) n'eut trait qu'à cette question. Pour l'histoire entière de la législation et des magistratures romaines, notre auteur a trouvé toutes prêtes et n'a eu qu'à résumer, dans une forme plus populaire, les recherches et les découvertes de Niebuhr, de Wachsmuth et de nos grands jurisconsultes de l'école historique.

Au moment où, après deux siècles de luttes incessantes, le peuple plébéien entre en possession de l'égalité des droits avec les patriciens, Schlosser s'arrête pour se rendre compte du caractère général de cette période. Une nouvelle aristocratie des familles sénatoriales s'élève à la place de l'ancienne aristocratie, et va renouveler la lutte, assoupie pour quelques moments. Cette nouvelle aristocratie, fortement mêlée de plébéiens grandis par des mérites personnels, jouit d'abord de la sympathie populaire. L'agriculture, la guerre et la discipline du droit civil étaient encore les principaux éléments de la grandeur romaine; l'industrie et le commerce n'y jouaient aucun rôle[1]. Cette période chevaleresque, le moyen âge romain, comme Schlosser l'appelle, dura jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

« L'État romain porte alors l'empreinte d'une aristocratie extrêmement sévère; la vertu (*virtus*) des hommes éminents de ce temps n'était que le caractère général du peuple, représenté par excellence en eux. Une oligarchie de grands propriétaires, semblable aux chefs des *clans* écossais des seizième et dix-septième siècles, formait le noyau de la république; ils cherchaient moins à amasser des trésors qu'à augmenter le nombre de leurs clients. Les rois avaient visé au luxe imposant des Étrusques, les aristocrates firent une sage opposition à cette tendance par la simplicité des mœurs républicaines..... Ce principe, ou

[1] M. Mommsen n'est pas aussi absolu sur ce point.

plutôt cette coutume d'une discipline spartiate subsista même après la chute de l'ancienne aristocratie, parce que la chose publique reposa sur la guerre et sur l'agriculture. Peu à peu les mœurs samnitiques évincèrent les traditions étrusques et latines des temps primitifs; les habitudes de la vie devinrent plus sévères et plus rudes. Les Romains d'alors ne possédaient pas de mines métallurgiques; leur industrie et leur commerce étaient insignifiants, mais leur pauvreté ne fut pas aussi idyllique que les anecdotes sur Cincinnatus, Fabricius et autres paraissent le démontrer. La constitution censitaire de Servius Tullius et quelques traits anecdotiques des temps suivants prouvent le contraire.... L'administration était plus compliquée, les travaux publics plus importants qu'en Grèce. La vie de famille était beaucoup plus pure et plus noble que chez les Hellènes; la femme était par conséquent plus respectée. Mais les amusements publics, les solennités nationales trahissaient un esprit plus inculte, un naturel plus brutal et plus violent.

« Une qualité qui a considérablement contribué à la grandeur de la république romaine, et qu'on retrouve chez les Anglais, qui eux aussi doivent leur existence à une fusion de plusieurs races, c'est le talent de s'approprier, de s'assimiler complétement les institutions recommandables des autres nations, et de rester eux-mêmes, tout en profitant des idées d'autrui; ce talent fut d'un grand secours pour le perfectionnement de l'organisation militaire, qui cependant resta toujours en rapport intime et réciproque avec les mœurs et les institutions nationales. »

Nous voilà à la veille des grandes guerres par lesquelles Rome et Carthage vont se disputer l'empire du monde. Schlosser inaugure cette période par une récapitulation de l'histoire carthaginoise, que malheureusement il faut puiser dans des sources ennemies, puisqu'il n'est pas resté de monuments littéraires de cette grande colonie phénicienne. Elle eut cependant une littérature[1], et le livre de *Mago* de Carthage sur l'agriculture fut traduit en latin, sur l'ordre du sénat romain, quatre cents ans après sa publication. Schlosser découvre beaucoup de points de rapprochement entre Carthage et la Venise oligarchique du moyen âge; la police politique de Carthage lui rappelle l'inquisition d'état de Venise; la domination des mers, la jalousie entre les grandes familles, se retrouvent dans les deux États; Carthage ne traita pas moins

[1] Mais une littérature purement utilitaire, aucune poésie, comme l'a fort bien démontré M. Mommsen.

cruellement les peuples soumis que Venise. Leurs armées, comme celles de tous les peuples commerçants, se composaient de troupes étrangères, dont on achetait les services à prix débattu. Sans pousser la passion des parallèles historiques aussi loin que Schlosser, il faut cependant convenir que les mêmes causes ont partout produit les mêmes effets.

Le nouvel empire universel fondé par Rome à cette époque est tout à fait différent des monarchies universelles précédentes, de la monarchie assyro-babylonienne, de la Perse et de l'empire macédonien. Ceux-ci avaient incorporé les pays conquis. Les provinces romaines, au contraire, furent peu à peu attachées à la métropole, tout en restant des États séparés, avec leurs anciennes mœurs, lois et institutions, sous la haute direction d'un fonctionnaire romain. « Cette variété des lois et des institutions, et les complications qui en étaient la suite, paraissent une calamité aux hommes des temps modernes, trop habitués au nivellement et à la centralisation; mais l'inégalité des établissements grecs et romains n'a jamais nui à l'unité du gouvernement qui l'emportait dès que le bien public l'exigeait. » Schlosser est du reste loin d'attribuer la décentralisation à l'humanité des Romains; il montre, au contraire, qu'ils avaient déjà parfaitement compris l'application du fameux principe : *Divide et impera.*

La conquête du monde fut punie par la perte de la liberté; la forme aristocratique disparut devant une oligarchie démagogique; la simplicité des mœurs devant le luxe et la cupidité. Les familles de l'oligarchie avaient accaparé de vastes terrains (*latifundia*), qu'ils faisaient cultiver par des milliers d'esclaves; et « l'Italie ressembla aux colonies transatlantiques des derniers siècles avec leurs plantations et leurs nègres. » Alors seulement les mœurs des peuples conquis pénétrèrent à Rome, et l'envahissement des mœurs étrangères, qui est toujours un symptôme incontestable de décadence, l'était ici surtout, puisqu'elles amenaient la mollesse et le raffinement de la Syrie, de Pergame et de l'Égypte. Le prolétariat augmenta avec les richesses exorbitantes des oligarques, autre diagnostic de décadence; l'aristocratie exerça l'usure avec plus d'acharnement qu'aux temps de Menenius Agrippa.

« Mais les deux principaux piliers de l'État romain restaient encore intacts. C'étaient la religion et l'autorité du sénat, ou plutôt la crainte superstitieuse que les dieux inspiraient à la populace, et l'astuce avec laquelle les chefs savaient exploiter cette crainte. Cette circonstance prouve non-seulement combien les Romains furent inférieurs aux Grecs pour le mouvement des idées, mais aussi que le peuple participa

fort peu aux fruits de l'éducation des classes élevées. Voilà la différence entre le caractère italique et le caractère grec. L'importance d'Athènes survécut à son existence politique, et cette ville heureuse conservait encore dans sa prostration politique un rang très-élevé comme centre des idées littéraires, de la science et de la philosophie antiques.

« L'ordre d'idées régnant à Athènes n'était ni théologique, comme il le fut à Alexandrie après la propagation du christianisme, ni sophistique, comme à Antioche, ni un exercice de hâbleries juridiques, comme en Occident et surtout à Rome; il y avait là une instruction vraiment universelle, autant que l'esprit de l'antiquité et le caractère des siècles suivants le permirent. L'antique Rome, la Rome des Catons, se défendit en vain contre l'envahissement des vaincus; des hommes comme Scipion l'Africain s'allièrent à la Grèce victorieuse dans sa chute, et Caton le Censeur lui-même céda; converti à la conviction que les anciennes mœurs et les traditions samnitiques ne suffisaient plus au peuple souverain de l'univers, il appliqua sa vieillesse à étudier la littérature grecque. »

Nous avons donc deux lignes parallèles à suivre : la dissolution politique et la régénération littéraire. La Rome universelle, la Rome reine du monde, perdit naturellement l'ancienne Rome nationale. Les luttes des Gracques et tant d'autres efforts généreux ne firent qu'accélérer la dissolution. Ni les tâtonnements démocratiques du brutal Marius, ni la restauration aristocratique du raffiné Sylla, ne sauvèrent la république. Schlosser proteste contre l'opinion répandue depuis Montesquieu, et qui attribue à Sylla l'intention d'une régénération morale selon le type de l'antiquité romaine. Son caractère et ses actions sont en contradiction flagrante avec une telle supposition. Il était conservateur par esprit aristocratique, et poursuivait des desseins avouables par des mesures infâmes. Schlosser croit qu'il aurait dû et pu établir la monarchie constitutionnelle. Mais il ne faut jamais demander aux hommes ce qui est contradictoire à la fois à leur génie individuel et au génie de leur temps.

Le quatrième volume de l'*Histoire universelle* commence par les réflexions suivantes :

« Les cent ans qui précèdent l'empire romain contiennent la grandeur la plus élevée et le plus profond abaissement moral du peuple romain. Ces deux extrêmes se rencontrent souvent dans l'histoire des peuples. Cependant la décadence morale ne doit pas être considérée comme la suite ou l'effet du haut degré de civilisation, mais comme un phénomène simultané procédant des mêmes causes que

lui. La richesse croissante d'une nation augmente les moyens de jouissance et l'inégalité des fortunes; elle produit une plus grande quantité de jouissances, de même qu'une plus grande variété dans les situations et les dispositions intellectuelles. Ainsi la dégradation morale se trouve tout près de la grandeur intellectuelle et politique. Il faut encore ne pas oublier que nous exagérons facilement l'immoralité de la haute société grecque ou romaine, parce qu'elle était mieux connue du public que les vices et les bassesses de nos capitales. La publicité, qui chez les anciens n'épargnait pas la vie privée, et qui ne permit aucun doute sur les vraies intentions et la valeur de la classe dominante, fit apparaître même au spectateur superficiel des choses qu'aujourd'hui les initiés ne voient pas toujours. L'état moral de Rome aux derniers siècles ne fut pas pire qu'il ne serait partout dans de pareilles circonstances. Même le monde romain trahit encore certaines qualités brillantes. Le triste aspect de la ruine générale rehausse l'influence que les principes et les lois de l'antiquité ont exercée sur l'esprit public et sur les caractères individuels. Il est vrai que le bonheur domestique et le bien-être moral de la vie privée, dus au christianisme, n'existaient pas alors; mais les derniers temps de la république romaine montrent encore, malgré la dépravation générale, une noble fierté, un dévouement patriotique plein d'abnégation, beaucoup d'hommes éminents fidèles aux principes avoués, les classes supérieures éclairées par la philosophie, les classes inférieures dirigées par le bon sens. D'ailleurs, aucun gouvernement du monde n'a jamais réuni tant de talents et de connaissances que le sénat romain de cette période. L'instruction qui distinguait l'aristocratie de ce temps, c'est-à-dire les deux ou trois cents familles à la tête de la république, n'était pas seulement puisée dans les livres grecs et dans la jurisprudence romaine; elle provenait encore de leurs rapports administratifs avec toutes les parties du monde dans le gouvernement de ces pays, qu'il était souvent plus difficile de régir que de conquérir. » Mais, pour être très-savante, l'aristocratie ne sentait pas moins les destinées de Rome lui échapper. Sylla lui avait rendu plus d'assurance que de pouvoir réel. Les dangers redoublèrent, et elle négligea de les conjurer par des transactions. Les fautes que lui fit commettre Pompée durent frayer le chemin à un César. Notre historien ne résiste pas à la tentation d'appliquer à César des analogies modernes, trop rebattues pour être répétées ici. Il ne partage pas du tout l'enthousiasme de M. Mommsen pour ce héros, qui, au faîte des victoires et des grandeurs, ébloui par le succès, visait encore

à l'ornement futile d'une couronne royale [1]. César législateur lui paraît plus respectable que César homme d'État. Les conspirateurs qui l'ont renversé n'étaient point des partisans de l'aristocratie, comme on a bien voulu le prétendre. Les lettres de celui d'entre eux dont l'origine était la plus illustre, de Brutus, qui fut l'ami personnel, non pas le fils de César, sa correspondance avec Cicéron, prouvent le contraire d'une manière explicite. S'ils n'ont pas réussi à sauver la république, ce ne fut pas du moins parce qu'ils poursuivaient des tendances surannées. Si César n'est pas une idole pour Schlosser, Cicéron, au contraire, ce pauvre Cicéron tant conspué par quelques auteurs modernes, et notamment par M. Mommsen, lui paraît le réformateur des idées et des formes littéraires de son siècle. Pour apprécier les vrais mérites de cette intelligence plus vaste que profonde, il faut, avec Schlosser, récapituler l'histoire littéraire de Rome jusqu'à la chute de la république. La civilisation des anciens peuples italiens avait grandi sur la base des croyances religieuses; l'agriculture, la jurisprudence, la diplomatie même furent dirigées par des congrégations cléricales; ils n'eurent pas de science séculière. Les sciences et les arts libres ne pénétrèrent qu'avec les Grecs. Mais cette origine étrangère leur donna un caractère aristocratique et impopulaire, et contribua en même temps à faire prévaloir le côté formel et rhétorique dans la littérature. Cicéron comprit le premier qu'il fallait approfondir les idées de la philosophie grecque sans s'arrêter aux formes extérieures et superficielles; lui, le premier, sut assimiler au caractère romain les idées grecques. Il a d'une main puissante donné la direction à la littérature romaine, en développant la langue jusqu'aux dernières limites de ses aptitudes. Il a introduit la philosophie dans la jurisprudence, dont il a banni les anciennes arguties sophistiques; c'est donc lui qui a conquis au droit romain son empire universel et éternel. Cicéron ne fut pas un profond penseur, nous en convenons volontiers, car toute sa nature le poussait à la philosophie éclectique; mais c'est précisément cette forme de la philosophie qui est la plus susceptible de popularité générale; les maximes du Portique, qu'il faisait prédominer dans son éclectisme, étaient surtout propres à consoler les âmes désolées de l'infortune de la patrie, à relever les désespérants, à rendre la confiance, la foi dans la vertu, l'attitude fière aux opprimés. En France, l'éclectisme à ses débuts a joué un rôle pareil. Enfin, Cicéron fut l'incitateur prédestiné de ce mouvement intellectuel de Rome qui devait devenir la

[1] C'est ce que M. Mommsen conteste formellement.

civilisation du monde occidental. Ce n'est donc pas un pur hasard qu'aux premiers siècles après la renaissance on ait compris et apprécié les œuvres de Cicéron bien au delà de leur valeur littéraire ou métaphysique. Mais, d'un autre côté, l'importance littéraire de Cicéron prouve aussi que la littérature n'a jamais occupé une si grande place dans la vie nationale des Romains que dans celle des Grecs, et qu'elle n'aurait jamais pu s'élever à la même hauteur que chez ceux-ci.

Avec Auguste, nous rentrons dans la vie politique. Auguste, au lieu de donner aux Romains la constitution que Schlosser lui demande, comme il l'avait demandée à Sylla et à César, emploie les formes élastiques de la république, pour dissimuler le despotisme militaire qu'il introduit. L'hypocrisie de ces formes prépara tous les malheurs des règnes suivants. Schlosser soutient qu'un despotisme pur eût été moins dangereux, parce qu'il eût développé plus de responsabilité personnelle et moins de jalousie entre les différents corps de l'État. Il y a peu à relever dans l'histoire désolante et tant racontée des empereurs romains, et nous ne nous arrêterons qu'aux deux éléments qui dès lors préparent le moyen âge, le christianisme et l'invasion des peuples germaniques.

Schlosser, en racontant les derniers temps du judaïsme, a mis à profit, avec beaucoup d'érudition et de clarté, les grands travaux de la critique allemande, dont il donne les principaux résultats dans une forme très-populaire. Pour le monde romain, le christianisme fut une antithèse salutaire contre le formalisme vide de la civilisation grecque, qui seul était resté aux races dégénérées de l'empire romain. Le sens profond de l'hellénisme n'existait plus. La magie des Syriens et des Égyptiens s'était depuis longtemps emparée des esprits fatigués et désespérants des derniers Romains, pour faire une opposition directe aux formes et aux idées de la Grèce. Mais le christianisme, entrant par la même porte, trouva un digne allié dans le stoïcisme réformé par Sénèque et surtout par Épictète. La restauration des idées de la dignité humaine, de la liberté morale et du dévouement patriotique est due autant à l'école stoïque qu'aux propagateurs de la religion de Jésus. Mais pour ce qui est des peuples barbares, il leur fallait le remède puissant d'une nouvelle croyance miraculeuse; nulle doctrine philosophique n'eût réussi à adoucir leurs mœurs, à refréner leurs passions, à dominer leur soif de luttes sanglantes. D'ailleurs, le christianisme ne correspondait pas du tout aux types religieux des anciens Grecs ou Romains. Ceux-ci s'adressaient à l'imagination et à la poésie; ils ne contraignaient pas à la foi; ils n'exigeaient aucune abnéga-

tion intérieure; ils n'embrassaient pas l'homme entier dans un seul dogme. Le christianisme fut donc un élément vraiment nouveau pour la régénération du genre humain.

Tous les anciens et nouveaux types de civilisation furent représentés par les différents empereurs, et même quelquefois appliqués comme panacée, comme remède infaillible. Héliogabale représenta les traditions orientales, Constantin éleva le christianisme au trône, et Julien l'Apostat essaya une réaction impuissante vers la simplicité antique et vers l'ancien culte romain. Mais quelles concessions le christianisme n'avait-il pas dû faire? La religion s'était asservie à la politique, et des alliages inévitables avaient altéré son caractère primitif. Tout ce qui était resté debout de l'ancien paganisme aspirait à s'y fondre comme pour mieux lui conquérir les multitudes. On détruisait les anciens temples, les statues, et toutes les œuvres d'art qui rappelaient les anciens cultes; mais en même temps on adoptait les formes frivoles des anciens sophistes, même des comédiens, et les églises furent dirigées par une claque organisée et payée comme aux spectacles[1]. La religion devint subtile, intolérante, inquisitoriale. Quant au mouvement intellectuel, il n'exista plus que dans la théologie.

La première période de la littérature théologique termine l'histoire de l'antiquité. Les pères de l'Église sont ici analysés dans leurs rapports avec les idées morales et la vie historique des nations. Saint Ambroise et saint Augustin apparaissent à la cime de cette période littéraire. « L'importance de saint Ambroise consiste en ce qu'à l'aide du mysticisme de Clément et d'Origène, il introduisit dans l'Occident une interprétation poétique et allégorique du christianisme. Le principe fondamental prêché dans ses écrits se retrouve dans tous les livres, la poésie, la peinture et l'architecture du moyen âge; c'est le principe que chaque phénomène matériel cache une signification transcendante. » De cette façon, il métamorphose la doctrine si simple des apôtres et des prophètes en une doctrine mystique et confuse. Saint Augustin est encore beaucoup plus important; ses idées ont été le germe de toutes les grandes crises théologiques du moyen âge et de la réforme. Il emprunte moins aux Grecs que saint Ambroise; mais il doit beaucoup à Cicéron, surtout la rhétorique. C'était d'ailleurs une nature productive et originale; il transformait tout ce qu'il saisissait par la force et le cachet particulier de son génie. L'analyse que Schlosser donne de la *Cité de Dieu*, des *Confes-*

[1] V. Schlosser, t. IV, p. 560.

sions et du *Traité sur la vraie religion*, est un chef-d'œuvre non-seulement comme exposition d'idées, mais aussi comme démonstration de l'influence de ces idées sur le moyen âge. Saint Augustin a fondé la dogmatique de l'Église et dirigé les idées politiques du moyen âge. Il fallait son éloquence passionnée, ses images vivantes, et son réalisme dans l'exercice du culte, pour frapper les cœurs des peuples barbares, qui, en soumettant Rome, devinrent Romains et chrétiens, mais à leur guise. Le monde, qui reçut l'empreinte du génie fort et violent de saint Augustin, prit une teinte théologique; nous sommes au seuil du moyen âge. Pour l'explication de cette triste période historique, il faut avant tout étudier la littérature des Ostrogoths, inspirée par saint Augustin, et surtout les deux écrivains qui, formant la dernière transition de l'antiquité au moyen âge, expriment déjà clairement les principes de celui-ci, Cassiodore et Boëce.

H. B. OPPENHEIM.

ÉPISODES D'UNE VIE ERRANTE[1].

CONTRASTE.

A l'aide de la vapeur, j'avais franchi en quelques heures l'espace qui sépare Belfast d'Antrim, la vieille cité celtique. A part l'aspect de ruine et de déchéance commun aux maisons et aux hommes, l'étranger ne trouve rien de remarquable à Antrim; mais, pour les habitants, c'est un jour extraordinaire que celui où un étranger passe sur leur marché désert. Par les vitres obscurcies des meilleures maisons et par les carreaux de papier des plus misérables, on voit des visages flétris jeter un rapide regard; l'étonnement se peint sur ces figures, et les exclamations, parfois sauvages, de la plus grande surprise viennent frapper l'oreille du voyageur. Les enfants demi-nus, qui jouent devant les portes, prennent peur, et courent chercher un refuge dans le giron de leurs mères. Sur la place couverte d'herbe, des constables anglais se promènent en armes, et s'ennuient; ils sont ravis de voir un étranger, lui donnent volontiers les renseignements qu'il demande, et paraissent les seuls hommes civilisés.

Du reste, on ne vient point à Antrim pour voir Antrim; on y vient à cause de son lac, le plus grand de tous les lacs irlandais; les habitants le nomment le *Laugh Neagh*. Aussi ne tarde-t-on pas à quitter la ville pour se rendre au but du voyage. On descend des hauteurs, et on

[1] Le succès qu'ont obtenu les précédents épisodes nous décide à faire à ces impressions de voyage et d'exil un troisième emprunt avant de nous en séparer. C'est peut-être le plus simple et ce n'est pas le moins touchant de ces récits qui ont le secret de plaire, quoique, ou peut-être parce qu'ils n'empruntent aucun artifice à l'industrie compliquée des romanciers modernes.

arrive à une sorte de faubourg, réunion de huttes en terre glaise, et n'ayant chacune, à cause de l'impôt des fenêtres, que l'ouverture indispensable pour y pénétrer. La porte doit rester ouverte, même en hiver, si l'on veut avoir quelque jour. Dans le crépuscule de ces misérables demeures, des figures décharnées de femmes se tiennent accroupies et immobiles, ou bien des hommes ivres sont étendus. Il est rare qu'un feu joyeux vienne égayer un peu l'horreur de ces demeures humaines. Que si l'on veut parcourir ces ruelles en distribuant des aumônes, on pourra le faire sans interruption; à droite, à gauche, des mains maigres, osseuses, avides, ne cesseront de se présenter.

Mais pour peu qu'on ait visité l'ouest ou seulement les contrées marécageuses de Castleblanay, on est accoutumé à quelque chose de semblable et de pire encore. Si l'on a vu ces huttes au toit arraché par l'agent du propriétaire, et qui, par centaines, au milieu des marais ou des champs de pommes de terre, élèvent leurs pignons d'argile comme autant de bras décharnés envoyant leur plainte vers le ciel; si l'on a vu les habitants expulsés de ces huttes, l'homme, la femme, une longue file d'enfants, semblables à des oiseaux que le plomb a touchés, si on les a vus nus, malades, frissonnant des approches de cette fièvre que donne la faim, errer sur le sol bourbeux sans savoir où aller, alors les habitants des cabanes d'Antrim vous feront l'effet de jouir de la volupté du bien-être. Et c'est ainsi que je parcourus le faubourg avec une pitié déjà émoussée par l'habitude.

En sortant de ces tristes ruelles, il semble que l'on quitte la nuit pour se plonger dans la lumière; elles aboutissent à une prairie qui se prolonge riante au milieu de beaux fourrés et de frais bocages, tandis qu'au fond se présente la surface scintillante du lac. La prairie et les bocages forment les confins du parc de Shanes-Castle, qui enserre dans ses bras de verdure la rive septentrionale du Laugh Neagh. Mais de cet endroit la vue est encore restreinte. Je continuai donc à marcher sur la digue qui s'étend fort avant dans le lac, et la perspective s'ouvrit tout à fait. Le lac, qui baigne le pied de cinq comtés, se perd vers le sud dans l'infini, comme une mer. Nulle montagne, nulle forêt nulle cabane même, dans cette direction, n'indique le rivage. Les quelques voiles que l'on aperçoit, on les dirait parties pour un long voyage, et les brouillards, qui ne tardent pas à les engloutir, semblent envelopper un pays inconnu. La rive septentrionale seule est, comme j'ai dit, un peu animée par le parc que les lords O'Neil, jadis seigneurs de la contrée, firent sortir du sol inhospitalier.

Vu du lac, ce parc ressemble plutôt à une forêt du nord; il a le

sombre aspect d'un bois druidique. Shanes-Castle, le château des lords O'Neil, ne contribue pas à égayer la contrée; depuis le grand incendie d'il y a vingt ans, il est à moitié en ruines. Ses tours pointues et ses fenêtres étroites et longues vous font penser à un cadavre aux yeux caves, posté là pour surveiller le lac. L'eau était sombre, presque noire, et je ne devais pas m'en prendre au temps couvert qu'il faisait ce jour-là; le lac est toujours ainsi, et le peuple l'appelle : *Black Water,* l'eau noire. Tout ce pays a quelque chose qui fait songer aux mythologies du Nord. D'après la tradition chrétienne, le lac est l'œuvre du diable. Un jour, frustré d'une âme que déjà il croyait tenir dans ses griffes, il arracha dans son dépit un quartier du sol, et le jeta dans le canal d'Irlande; de là se formèrent, d'une part, le lac Neagh, de l'autre, l'île de Man.

Il va sans dire que dans le fond du lac, comme partout en Irlande, habitent ces aimables elfes, ces anges demi-tombés qui, pour n'avoir pas voulu se prononcer avant la fin dans la lutte des anges de lumière contre les compagnons de Lucifer, ont été bannis sur la terre, entre le ciel et l'enfer; mais ces êtres gracieux se trouvent ici à l'arrière-plan. On ne raconte que peu de chose de leur vie et de leurs palais de cristal, cachés au fond des ondes. Un rôle plus important est assigné à la lugubre Banshee, la dame blanche de Shanes-Castle, qui apparaît chaque fois qu'un membre de la famille O'Neil doit mourir. Il est vrai qu'elle ne se montre pas toujours, mais on entend son cri, qui, semblable au sifflement de l'ouragan, éclate trois fois dans les airs, se prolonge ensuite en son plaintif sur toute la contrée que gouvernaient autrefois les O'Neil, et va se perdre au loin comme un soupir. Shanes-Castle a bien l'aspect d'une résidence de fantômes. A le contempler, se mirant triste et noir dans l'eau sombre, on ne s'étonnerait pas de voir en plein jour, si toutefois on peut dire qu'il y fasse jour, des aïeules, des dames blanches et autres fantômes sortir des tours et des fenêtres pour s'en aller, pleurant et geignant, voguer sur la surface de l'eau.

La Banshee est actuellement attendue de jour en jour; car dans le château réside un vieillard, le dernier lord O'Neil. Avec lui s'éteint le dernier chef de la famille royale d'Ulster, mais non pas le dernier rejeton; car tous les habitants sont des O'Neil, tous descendants de rois, même ceux que nous avons vus dans ces ruelles dignes de l'enfer de Dante; tous entendront, comme membres de la famille, le cri de la Banshee. Seulement il y a encore un signe de plus pour les O'Neil du château : au mur de la cour est une tête séculaire, taillée dans la pierre; elle a les sourcils épais, les yeux caves, les coins de la bouche

douloureusement contractés. Elle branle, et de jour en jour branle davantage. Un jour, elle se détachera du mur, et tombera en pièces; alors sera venue la fin du dernier lord O'Neil. Qu'il doit être mélancolique, ce pauvre lord qui, dans le vieux château à demi brûlé qu'il ne fait plus reconstruire, vit dans l'attente de ces signes, voit chanceler la tête de pierre, et croit entendre, dans le gémissement des girouettes, le cri de la Banshee!

Je souffrais pour lui; la contrée n'est pas faite pour l'égayer; je l'éprouvais bien moi-même pendant qu'assis à l'extrémité de la digue, et laissant errer mes regards sur l'eau, je m'enfonçais de plus en plus profondément dans mes pensées; mon âme devenait sombre comme les ondes du *Black Water*. Il y a des lieux tristes qui agissent ainsi sur le voyageur; il y a dans un voyage solitaire de ces moments où il faut se secouer et se lever, coûte que coûte, sans quoi l'on perd son temps, et l'on éprouve un commencement de pétrification. On oublie qu'on est un homme civilisé, on croit à toutes les légendes possibles, et on s'y plonge tout entier, ou tout au moins on les creuse et on cherche leur triste symbolisme.

Donc je me secouai, et me levai. La dernière voile avait disparu dans le brouillard, les nuages s'étaient abaissés, les flots et les sapins de la rive me semblaient encore plus noirs. Au milieu du lac était une seule barque de pêcheur, et dedans un homme s'efforçant de retirer de l'eau un grand filet.

Je revins sur mes pas. Au point où la digue se rapproche des groupes d'arbres vers lesquels je me dirigeais, et où une étroite pelouse la sépare d'une petite crique, mon regard fut attiré par une légère colonne de fumée, et dirigé par celle-ci sur une élévation circulaire qui se détachait des bords de la digue. En m'approchant, je reconnus que cette élévation était une sorte de hutte, dont les parois consistaient en un mélange de pierres et de terre noire, et le toit en gazon et en branchages secs. L'entrée donnait sur la pelouse, et livrait passage à la colonne de fumée. Devant la hutte, un filet de pêcheur était suspendu à un saule. Je voulus faire la connaissance des habitants de cette demeure si primitive, et je descendis l'inclinaison de la digue.

Dans l'obscurité de la hutte, qui n'était que faiblement éclairée par les lézardes du toit, par la porte ouverte et par la flamme allumée tout auprès, et dont le fond, semblable à une cave, se dérobait à la vue, j'aperçus une forme humaine, assise sur une souche d'arbre, que je n'eusse pu distinguer, si la surprise ne l'eût fait venir à moi. C'était une svelte jeune fille de seize à dix-sept ans. Pour tout vêtement, elle

avait une chemise, dont les trous étaient bien aussi nombreux que ceux du filet suspendu à la porte, et, par-dessus, une robe mince, toute tailladée et frangée par l'usure, à partir des genoux. A peine ce costume, qui encore ne paraissait pas avoir été changé depuis longtemps, recouvrait-il suffisamment le pauvre corps; mais celle qui le portait ne paraissait pas en être embarrassée le moins du monde; cela ne l'empêchait point de se montrer en plein jour; une longue habitude l'avait évidemment familiarisée avec cette demi-nudité. Ses yeux bruns étaient doux et gracieux, quoiqu'un peu étonnés d'abord; son jeune visage était rond, d'un type irlandais pur, le nez un peu camus. Elle sourit enfin, et montra une bouche garnie des perles les plus transparentes. Sa chevelure, d'un brun clair, flottait épaisse et sans ordre autour de son front; par derrière, elle était en partie rattachée en nœud, et en partie retombait libre sur un cou blanc et nu. Ses joues étaient pâles et un peu amaigries; il leur manquait cette rondeur ordinaire au visage des jeunes filles irlandaises, lorsqu'elles ont comme celle-ci le type national; mais de ce léger amaigrissement résultait un caractère de physionomie extrêmement délicat.

« Un étranger! » s'écria-t-elle lorsqu'elle fut devant moi, me mesurant curieusement de la tête aux pieds.

— Je suis venu de très-loin, » lui dis-je, par égard pour le caractère irlandais que j'avais appris à connaître depuis quelques semaines, « je suis venu de très-loin pour visiter votre superbe lac, le Laugh Neagh. »

— Je crois (*I suppose*), » répondit-elle en véritable Irlandaise, « que c'est le plus beau lac du monde.

— Sans doute! » répliquai-je avec le plus grand sérieux; et sur son invitation j'entrai dans la hutte.

Mon regard rencontra le vide. Je crus d'abord que mes yeux, inaccoutumés à ce faux jour, ne pouvaient distinguer les objets, mais bientôt je reconnus que la caverne manquait en effet de tout aménagement. Au fond, une couche, composée d'un peu de foin et de feuilles sèches, la couche sur laquelle la jeune fille s'était rassise, une large pierre qui me fut indiquée comme siége, le pot placé sur le feu et une assiette de porcelaine venue, Dieu sait comment, dans cet antre, et plantée entre les bois du plafond, voilà quel était l'ameublement de cette habitation.

« Est-ce là votre demeure, miss? » demandai-je; et vite j'ajoutai : « Je vous fais seulement cette question pour savoir si je suis chez vous, si je suis votre hôte?

— Oui, sir, » répondit-elle avec la grâce irlandaise, « j'ai l'hon-

neur de vous saluer comme mon hôte; vous êtes dans ma demeure, car cette maison appartient à Dick O'Neil, mon père, qui est en ce moment sur le lac. Je me nomme Honnor O'Neil, fille de Dick O'Neil, pour servir Votre Honneur.

— Je me réjouis, » dis-je en m'inclinant, « d'avoir fait la connaissance de miss Honnor O'Neil.

— Vous êtes bien bon, » répliqua-t-elle en s'inclinant aussi. Puis, s'enfonçant dans ses réflexions, elle croisa les jambes, joignit les mains sur son genou et se balança sur son siége. Après un instant de silence : « Sir, vous venez de loin?

— De très-loin, miss.

— Avez-vous déjà, dans votre patrie, entendu parler des O'Neil?

— Certainement, miss Honnor, j'ai entendu parler des O'Neil dans mon pays et dans bien d'autres encore.

— Je l'avais bien pensé, » reprit-elle avec une fière tranquillité. « Les O'Neil étaient les plus puissants rois du monde : tout l'Ulster était à eux. Moi, sir, je descends des rois d'Ulster; tout ce qui porte ici le nom d'O'Neil descend d'eux. Lord O'Neil, qui habite le château, descend du fils aîné du roi; c'est la seule différence entre lui et les autres O'Neil.

— Je suis heureux, miss Honnor O'Neil, de connaître les descendants d'une maison si puissante. »

Honnor allait me répondre avec un aimable sourire, lorsque le pot-au-feu se mit à bouillir et à faire déborder son contenu énigmatique. Elle bondit effrayée, le saisit par l'anse avec un coin de sa robe et le retira du foyer. Elle s'était un peu brûlé les doigts, mais elle n'y fit pas attention, et, la main sur la poitrine, elle s'écria encore effrayée : « En causant, j'ai oublié le pot! Saint Patrick, s'il était parti, nous aurions encore jeûné trois jours! Saint Patrick, saint David et tous les saints de l'Irlande, je vous remercie! »

Elle me parut singulièrement touchante, cette pieuse action de grâces pour la conservation du pot-au-feu, venant du plus profond du cœur, et sortant de la même bouche qui venait de vanter une descendance royale.

Honnor se remit sur son siége, ramassa un vieux filet étendu à ses pieds, et, tout en cherchant à rattacher les mailles brisées, elle revint, avec un amour évident, au sujet de notre entretien :

« Avez-vous entendu dire aussi dans votre patrie comment les O' Neil ont conquis ce pays-ci?

— Non, miss O'Neil, j'avoue à ma honte que je n'ai pas entendu

raconter cela. Je sais bien que les O'Neil ont gouverné ce pays avec puissance et gloire; mais comment ils l'ont conquis, je ne l'ai jamais appris.

— Je vais vous le raconter, » dit-elle en laissant retomber le filet brisé. « Il y a longtemps, si longtemps, que personne ne peut plus calculer combien, les premiers hommes, les tout premiers hommes qui vinrent dans ce pays, y trouvèrent un roi.

— Comment, miss O'Neil! les premiers hommes qui vinrent dans ce pays y trouvèrent un roi?

— Oui, » dit Honnor très-tranquillement; c'est ainsi; ils y trouvèrent un roi. Or, le roi déclara qu'à celui qui le premier toucherait avec sa main la terre, le royaume d'Ulster appartiendrait. Ces hommes arrivaient par mer, chacun dans une barque. Ils commencèrent donc, sur la parole du roi, à faire force de rames, car tous étaient désireux de remporter le prix. Parmi eux, il y avait un homme qui se nommait O'Neil; il aurait bien voulu gagner le royaume, mais beaucoup d'autres le voulaient aussi et l'avaient dépassé. Que fit-il alors? Il tira son épée, se coupa une main et la jeta sur la rive : ainsi il toucha le premier la terre avec sa main, ainsi il devint roi d'Ulster; et ce héros est notre ancêtre. »

Honnor fixait sur moi un regard interrogateur, comme si elle attendait quelque chose en retour de son récit; simplement pour ne pas garder le silence, je dis que c'était une merveilleuse histoire.

« Une merveilleuse histoire! s'écria Honnor; sir, c'est de toutes les histoires du monde la plus merveilleuse. Et qu'elle est vraie, c'est ce que prouve la main que lord O'Neil porte encore aujourd'hui dans ses armoiries. Ces armes, » continua-t-elle, « nous appartiennent aussi, à vrai dire, mais nous ne portons pas d'armoiries. »

Involontairement, je levai les yeux pour chercher dans la salle qui m'abritait les vieux portraits de famille, les armes et le reste; puis, je les reportai sur Honnor, qui, avec une certaine fierté, presque avec hauteur, était assise souriante devant moi. Notre entretien semblait la transfigurer, et, bien qu'elle me parût dans une sorte de délire, j'aimais cependant à voir ses joues s'animer ainsi. Je revins donc au sujet qui la transportait :

« La maison des O'Neil va s'éteindre?

— Oui, » répondit-elle froidement, « la maison des Lords, mais non pas la maison royale. Il y a plusieurs milliers d'O'Neil. Dans notre famille, il y en a quatre : mon père, mes deux frères et moi.

— Votre mère n'est pas une O'Neil?

— Si, si, sir, » s'écria-t-elle vivement; « elle aussi était de la maison royale d'Ulster; mais elle est morte, il y a quatre ans, morte de faim, sir, car c'était une mauvaise année. Alors, mes frères ont quitté le pays : l'un est soldat, et nous ignorons ce que l'autre est devenu. »

En ce moment, une voix se fit entendre au dehors. Honnor se hâta de sortir et je la suivis. Sur la rive opposée, séparée de nous par la crique, se tenait un domestique de belle et forte prestance, en magnifique livrée. Il fit signe à Honnor de venir, mais elle lui fit comprendre, en indiquant le lac, que son père y était avec la barque. Alors il cria quelque chose, mais les paroles ne nous parvinrent pas, car cette baie est rendue assez bruyante par un ruisseau qui s'y jette avec fracas. Honnor interrogea du geste, et demanda en même temps avec des cris ce que voulait maître Jeffs. Maître Jeffs recommença de parler; on ne le comprit pas mieux. Il s'impatienta, haussa les épaules, et se retourna pour reprendre le chemin du château.

« Saint Patrick et tous les saints de l'Irlande! » s'écria Honnor se tordant les mains de désespoir, « s'il s'en va sans commander de poisson, nous n'aurons rien à manger de la semaine! » et elle courait le long de la rive. Tout à coup elle s'avisa, parut prendre une résolution et se jeta à l'eau. Je poussai un cri d'effroi et me précipitai vers elle du fond de l'antre, où je m'étais retiré à la vue du domestique. Mais je fus bientôt rassuré; elle nageait comme un canard sauvage, et, en dépit des flots furieux de l'embouchure, elle se dirigeait en droite ligne vers le domestique. Celui-ci s'arrêta sitôt qu'il la vit nager et l'attendit tranquillement. Sans doute il était pressé, car il ne lui laissa pas, pour faire sa commission, le temps d'aborder, mais il la lui cria du rivage, tandis qu'à une place guéable elle se tenait à mi-corps hors de l'eau. Elle lui fit un signe affirmatif, respira encore un instant et se remit à nager vers moi avec la même rapidité. Je me hâtai vers elle pour lui tendre la main. Ses vêtements, si l'on peut appeler ainsi les misérables haillons, dégouttaient et collaient au corps.

« Maître Jeffs a commandé du poisson, comme je l'avais prévu, » dit-elle, joyeuse et sans s'occuper des torrents qui coulaient le long de ses membres. « Si je n'avais pas eu l'idée de nager jusqu'à lui, il s'en serait allé et aurait fait sa commande à O'Sullivan, qui demeure de l'autre côté. Qu'aurait dit mon père, et qu'aurions-nous mangé toute la semaine prochaine? »

Parlant ainsi, elle s'approcha du feu : « Ce sera bientôt sec, » dit-elle en me souriant, puis elle redevint sérieuse. « Si seulement, » se dit-elle à elle-même, « mon père pouvait faire un bon coup aujour-

d'hui, ou au plus tard demain! Depuis trois jours, » poursuivit-elle en revenant à moi, « le Laugh Neagh est impitoyable.

— Il n'est pas poissonneux ? demandai-je.

— Saint Patrick l'a bien béni, » dit-elle, « son eau guérit les malades, mais chaque jour il y a moins de poisson. Cela va de mal en pire, à ce que disent les vieillards, depuis que l'Irlande est devenue anglaise, car, du temps de saint Patrick et quand les O'Neil régnaient encore, il suffisait de plonger la main dans l'eau noire pour retirer un gros poisson. Voyez-vous, ce qu'il y a dans le pot, ce sont de vieux poissons dont le dernier a été pris il y a cinq jours. »

Elle jeta un triste regard sur le liquide trouble de la marmite, et je fis comme elle. Cependant l'humidité commençait à agir : elle grelottait. Je ne lui demandai point si elle voulait changer de vêtements, car je savais qu'elle ne le pouvait pas; seulement, j'exprimai mes craintes sur sa situation. « Cela ne fait rien » dit-elle en riant; puis, elle ramassa le filet et s'en enveloppa. Et ainsi elle était assise toute semblable à Aslauga, cette royale fille des légendes du Nord, qui, dans son exil, portait un filet pour tout vêtement.

« Je n'aurais pas si froid, » dit-elle naïvement, » si je n'avais pas faim. Je n'ai rien mangé depuis hier, et j'ai toujours attendu avec ce pot jusqu'au retour de mon père, mais je vois qu'il aura été très-loin. »

Je me rappelai les provisions que la prévoyante hôtesse de *la Charrue,* à Belfast, m'avait préparées à mon départ. « Sir, » m'avait-elle dit, « Antrim est un vrai trou irlandais, et ne sera jamais en état d'héberger convenablement un gentleman. Mettez ce petit paquet dans votre sac de voyage, et vous m'en saurez gré. » Me souvenant donc du petit paquet, lorsque Honnor se plaignit de la faim, je le tirai : il contenait ce perfectionnement anglo-saxon de la tartine de beurre saxonne, que l'on nomme en Angleterre des sandwichs. Je les étalai sur le papier devant la jeune fille, et l'invitai à me faire l'honneur de prendre part à mon déjeuner. Aussitôt elle étendit la main, en jetant sur le papier un regard avide; puis elle se contint, et, aussi lentement que la faim le lui permit, elle prit une sandwich. Elle la goûta, et s'écria surprise :

« Il y a de la viande là-dedans!

— Oui, miss, et j'espère que cela sera à votre goût ?

— Oh! » s'écria-t-elle transportée, « c'est délicieux ! je n'ai jamais mangé quelque chose de si excellent ! »

Elle saisit un second, un troisième morceau; sa faim ne semblait que croître en mangeant. Je grignottais lentement une bouchée, rien

que pour lui tenir compagnie, et, de temps en temps, je détournais les yeux, afin de ne pas la gêner lorsqu'elle reprenait un morceau. En peu de temps, le papier fut vide.

« J'espère que cela vous a plu, miss Honnor!

— O sir, » dit-elle en respirant profondément, « c'était le meilleur repas du monde. Je n'ai jamais rien mangé de si excellent. Où fait-on de telles choses?

— A Belfast, miss.

— Oh! à Belfast, ce sont des gens riches qui habitent là, rien que des Anglais. » En cherchant les sandwichs, j'avais vu que dans ma valise j'avais mis aussi un mouchoir de soie rouge; je le pris, et le présentant à Honnor :

« Miss O'Neil, je vous prie d'accepter ce fichu en souvenir de ma visite, et du repas que nous avons fait ensemble.

— Ah! que c'est doux et lisse! » s'écria-t-elle en y portant la main. Elle jeta le filet, prit le mouchoir et le mit autour de son cou. « Je n'ai jamais rien eu de si beau, » continua-t-elle, « je vous remercie, sir, vous êtes si bon. » A ces mots, elle se pencha vers moi et me tendit la main. Je la sentis trembler. Une compassion profonde me saisit pour cette pauvre créature, dont la charmante jeunesse était vouée à la plus effroyable misère, pour cette fille de rois, et qui se savait telle, s'étiolant dans la faim. Involontairement, je me penchai aussi vers elle et je pressai sa main froide. Triste et pensive, elle inclina sa gracieuse tête, et nous nous tûmes tous deux.

Mais tout à coup elle bondit et s'écria avec joie : « Et moi aussi, sir, je puis vous donner quelque chose. » Elle se précipita au fond de la cabane, chercha quelque temps dans l'obscurité et rapporta des quartz brillants. Ces pierres, et parfois même de plus précieuses, telles que l'opale, se trouvent au fond du lac; les voyageurs les achètent, moyennant quelques pence, en souvenir du lac Neagh.

Honnor posa les pierres devant moi et me pria de les accepter.

« Volontiers, » lui dis-je, « mais je connais l'usage qui veut que l'on paye ces pierres.

— Vous les avez déjà payées, » dit-elle avec hésitation, « vous m'avez donné le beau fichu et le bon déjeuner.

— Cela ne fait rien; l'usage veut qu'elles soient payées avec de l'argent. N'accepteras-tu pas une pièce d'argent, Honnor? »

Elle garda le silence, me regardant avec des yeux fixes.

Je mis la main dans ma poche, et en tirai une pièce d'argent que je lui présentai.

« *Half a crown!* (une demi-couronne), » s'écria-t-elle; elle recula de quelques pas, puis s'arrêta, le corps incliné et le regard immobile dardé sur la pièce. Tout son être était transformé : ses yeux, de plus en plus fixes, brillaient d'une lueur étrange; ses lèvres blémissaient et frémissaient; une pâleur verdâtre couvrait ses joues. Peu à peu, les mains se détachèrent de la poitrine, sur laquelle elles étaient fortement serrées, et s'étendirent par degré, tandis que les doigts s'agitaient convulsifs et se recourbaient comme des griffes. On voyait dans l'attitude, dans le regard et dans le geste, un désir prodigieux, en même temps qu'une certaine angoisse devant un si grand trésor, et la peur que je ne le reprisse.

« *Half a crown!* » balbutia-t-elle de nouveau, et, du plus profond de sa poitrine, un soupir s'échappa. Elle semblait ne plus pouvoir dire autre chose. Je ressentis comme de la peur; cette pièce me brûlait les doigts. Je la jetai sur la souche d'arbre où Honnor avait été assise. Le regard de la jeune fille la suivit machinalement, et le buste se tourna vers elle, tandis que les pieds restaient comme attachés à la terre.

Alors, j'entendis derrière moi une rude voix d'homme qui s'écriait de même : « *Half a crown!!!* » Je tournai la tête. A l'entrée de la cabane se tenait un homme long, maigre, portant sur l'épaule un filet de pêcheur. Son regard était fixé sur le même point que celui d'Honnor.

Sans qu'il m'eût salué, ni même regardé, je passai près de lui et me précipitai, en frissonnant de froid, hors de la hutte.

Quelques semaines après, je parcourais les Highlands de l'Écosse occidentale. Par une radieuse après-midi, je tournai la pointe de Loch-Fine, le plus beau des Lochs écossais, qui surpasse de beaucoup en magnificence, en étendue et en solitude le célèbre Loch-Lomond.

Le Loch-Fine n'est pas un lac comme le Loch-Lomond : c'est un bras de mer dont les nombreuses sinuosités sont encaissées dans les montagnes; il est étroit et long comme un fleuve, et s'enfonce, jusqu'au sein des hautes terres, entre des rives, tantôt rocheuses, tantôt boisées et verdoyantes. Par le Loch-Fine, la marée et de gros navires apparaissent, comme par enchantement, dans des contrées qui semblent être à cent milles de la mer. Ceci ne l'empêche pas d'ailleurs d'offrir partout, grâce aux montagnes qui le ferment de tous côtés, l'aspect tranquille et le charme isolé d'un beau lac des bois.

C'est à son extrémité que le Loch-Fine est le plus beau. De hautes montagnes, couvertes de sombres sapins et des chênes séculaires, lui

forment une couronne dentelée ; du sein des bois, du flanc des montagnes, de lumineuses éclaircies, de vertes prairies vraiment anglaises, descendent jusqu'à la rive; d'endroit en endroit les montagnes sont coupées par de riantes vallées, du fond desquelles un ruisseau s'en va bruissant vers le Loch; elles sont fermées par des collines ou par une muraille d'arbres gigantesques. L'esprit humain est venu en aide à la nature, et ici il l'a fait avec bonheur. Dans l'origine, cette contrée doit avoir été un désert sauvage et inhospitalier; aujourd'hui, le Loch, les bois, les montagnes, les vallées, forment un seul et vaste parc, coin de terre enchanté, asile fortuné de bonheur discret.

Le soleil touchait déjà les fourrés de la rive occidentale, lorsque je me hâtais sur la route qui longe le Loch, écoutant le murmure des flots à mes pieds, vers la petite ville d'Inverary, le chef-lieu du clan; blanche et brillante, elle se détache sur un fond sombre, et du côté du nord semble faire un signe d'appel aux voyageurs des routes, du côté du sud à ceux de l'eau. Dans son port dormaient, comme dans un lit tranquille, plusieurs navires, des bateaux destinés à la pêche du hareng ou au service de Glascow; sur leurs ponts brûlaient des feux paisibles; d'autres bâtiments, portés par le courant et les voiles déployées, accouraient du sud et, parmi eux, un navire à vapeur qui revenait des grottes de Fingal.

Le soir était déjà venu quand j'approchai d'Inverary; mais, en touchant à cette petite ville, le coup d'œil devint réellement féerique : le bois s'ouvre tout à coup, laissant un vaste espace libre, au milieu duquel se dresse, avec ses quatre tours crénelées, un magnifique château normand, visible à tous les coins de l'horizon. Les fenêtres cintrées étincelaient ici des reflets du lac, là de cette rougeur que laisse au ciel le soleil couchant. Elle était plongée aussi dans cette même nuance rouge, la tour isolée qui semble veiller sur le château et sur le pays. De solitaires allées de chênes, se perdant dans les nues, conduisent du château dans de frais bosquets et dans de sombres bois, qui ferment de tous côtés le vaste espace vert; vers l'ouest seulement, la prairie se perd dans un lointain nébuleux. Avec le soir, un voile tremblant s'abaissa sur toute cette magnificence, et je me souvins que j'étais sur le sol ossianique.

Voulant voir de plus près le château et le parc, je me hâtai de déposer mon bagage à l'hôtel, et, peu d'instants après, j'errais dans l'espace vert, à travers les allées, vers le fond mystérieux et charmant. Malheureusement, le soleil s'était abaissé sur l'horizon, et je ne pouvais plus saisir que des aspects fugitifs de cette belle nature, qui, semblable à un

songe, se plongeait par degrés dans la nuit. Ce recoin mystérieux qui m'attirait, et qui tout à l'heure encore était enveloppé d'une atmosphère empourprée, se couvrit tout à coup d'obscurité; cette grande allée ombreuse, qui conduisait à de vertes collines, se ferma devant mes pas comme par un rideau noir. Dans l'air on entendait le battement d'ailes puissantes; de forts oiseaux, des vautours, des milans, peut-être des aigles, retournaient à leurs nids dans la montagne.

Je me dirigeai vers le château : il s'élève du fond de la vallée, de telle sorte qu'entre la prairie où j'étais et les murs, il se trouve un fossé; des ponts de fer légers et aériens conduisent des deux côtés à l'étage supérieur, tandis que l'étage inférieur reste caché dans l'enfoncement. Du Loch Fine, un petit canal vient jusqu'au château, qui est presque baigné par la marée montante. Devant la porte, un bateau à vapeur, toujours prêt, attend les ordres du maître de ces lieux, le duc d'Argyle.

Lorsque j'arrivai au fossé, la nuit était profonde. Autour de moi régnait un calme solennel, interrompu seulement par le bruit des flots qui battaient le navire, par le frémissement des feuilles ou par le cri d'un oiseau attardé. Les voix des matelots qui levaient l'ancre dans le port d'Inverary se perdaient dans le lointain. Je m'appuyai au parapet qui borde le fossé, et je pus, par une fenêtre, examiner la grande salle de l'étage supérieur. Elle était dans l'obscurité, à l'exception d'un coin d'où partaient les rayons de la lampe qui éclairait le beau visage d'un jeune homme, et le livre posé devant lui. Ce jeune homme avait rejeté derrière l'oreille les boucles dorées qu'il laissait retomber le long du cou, contre l'usage anglais. La tête appuyée sur la main droite, il lisait avec une attention profonde. Comme il était là doucement éclairé par la lampe et les joues légèrement rougies par la contention de la lecture, tout son être semblait imprégné, pénétré de ce calme qui régnait dans la salle, dans la forêt et dans tout le paysage.

C'était le duc d'Argyle. Il quitte souvent le bruit de la grande ville pour revenir à sa belle solitude, à la solitude que l'on nomme la mère des grandes pensées. Ses ancêtres gouvernaient jadis le pays comme chefs du clan; mais, si les circonstances ont changé, la vénération traditionnelle n'en a pas moins passé sur le jeune duc, et il est toujours le seigneur de cette contrée, dont il a fait un paradis septentrional. Il sait jouir noblement de son immense fortune; le bonheur habite le coin de terre qu'il a embelli, et son luxe personnel a du style et un caractère artistique.

Le bateau à vapeur que nous avons vu devant sa porte le conduit en quelques heures à Glascow ou à Liverpool; de là il vole à la capitale,

et lorsque le matin encore il a médité dans la solitude des Highlands, le soir il prend part, comme pair de la Grande-Bretagne, à la discussion des affaires de son pays. Revêtu si jeune d'une si haute puissance, il paraît vouloir justifier son bonheur, et sa patrie le regarde comme l'une de ses espérances. . . . .

Je restai bien une heure, appuyé sur le parapet, enveloppé dans la nuit, et regardant par-dessus le fossé, à travers la fenêtre cintrée, le visage éclairé du jeune duc....

Je songeais à Honnor.

(*Traduit de l'allemand de M.* Maurice Hartmann.)

CORRESPONDANCE

ENTRE SCHILLER ET GŒTHE[1].

(1794-1805.)

Suite des Extraits.

J'apprends volontiers que le nouveau *Tragélaphe*[2] ne vous est pas absolument antipathique; c'est vraiment dommage pour cet homme[3]; il paraît vivre très-isolé, et cela l'empêche d'arriver à l'épuration de maintes bonnes parties de son individualité. Il semble malheureusement qu'il soit lui-même la meilleure société avec laquelle il fraie. Vous recevrez encore deux volumes de cet étrange ouvrage[4].

GOETHE.

Weimar, le 18 juin 1795.

Je ne veux pas manquer l'occasion de vous envoyer cette lettre par mademoiselle de Göchhausen. . . . . . Je suis arrivé le 4 au soir. . . . . La société est nombreuse et bonne; on se plaint, comme toujours, du défaut d'harmonie, et chacun vit à sa manière. Je n'ai fait que regarder et bavarder; il faut attendre ce qui pourra surgir et prospérer. A tout événement, j'ai noué séance tenante un petit roman qui est de la plus grande utilité pour vous tirer du lit le matin à cinq heures. Il faut espérer que nous saurons modérer les sentiments, et conduire les événements de telle sorte qu'il pourra tenir une quinzaine.

Comme écrivain célèbre, j'ai été, du reste, fort bien accueilli, à quelle occasion cependant les quiproquos étranges n'ont pas manqué; par exemple, une

[1] Voir la livraison de juin.

[2] Grec τραγέλαφος, animal fabuleux, moitié bouc, moitié cerf.

[3] Jean-Paul.

[4] *Hesperus.*

ravissante petite femme me disait qu'elle avait lu mes derniers écrits avec le plus grand plaisir, et que l'*Ardinghello* l'avait surtout intéressée au delà de toute mesure. Vous pensez bien que je me suis drapé dans le manteau de l'ami Heinse [1] avec la plus grande modestie, et que j'ai déjà pu, sous cette forme, me permettre un rapprochement plus intime avec ma protectrice. Je n'ai pas lieu de craindre qu'elle soit arrachée à son erreur durant ces trois semaines.

J'apprends peu à peu à connaître toutes ces personnes, parmi lesquelles il en est de fort intéressantes; j'aurai beaucoup de choses à vous conter.

. . . .

Portez-vous au mieux, vous et les vôtres, et pensez à moi.

GOETHE.

Carlsbad, le 8 juillet 1795.

. . . .

J'apprends avec peine que vous avez chômé par nécessité, tandis que je ne gaspillais que trop mes journées. J'ai continué la vie que j'avais commencée, vivant toujours au milieu de la société, et m'en suis fort bien trouvé. On pourrait faire cent lieues avant de voir un si grand nombre de personnes et de si près. Personne n'est chez soi, c'est pourquoi chacun est plus accessible, et se montre ainsi plus volontiers sous son côté favorable.

. . . .

On me questionne beaucoup sur vous, et je réponds selon les gens. En général, le public n'a de l'écrivain que la notion la plus obscure. On n'entend sur lui que réminiscences surannées; le plus petit nombre se soucie de sa marche et de ses progrès. Cependant, je dois être équitable, et dire que j'en ai rencontré quelques-uns qui font, en ce point, une exception remarquable.

GOETHE.

Carlsbad, le 29 juillet 1795.

Au sortir de Carlsbad et de sa sociable oisiveté, je n'aurais pu me trouver transporté dans un genre de vie plus opposé que celui qui règne à Ilmenau et dans sa laborieuse solitude. . . . . . . J'ai toujours aimé à être ici, et je m'y plais encore; je crois que cela vient de l'harmonie dans laquelle tout s'y trouve : contrée, gens, climat, ce que l'on y fait et ce que l'on n'y fait pas. Un effort tranquille, mesuré et sobre; partout la transition du travail manuel au travail mécanique, et dans cet isolement un échange plus grand avec le monde que n'en pourrait montrer plus d'une petite ville de la plaine et d'un abord facile. Aussi

[1] Écrivain allemand, né en 1749 et mort en 1803, et par conséquent tout à fait contemporain de Gœthe. Il était alors assez célèbre, et est aujourd'hui assez oublié. C'était le représentant enthousiaste du sensualisme du dix-huitième siècle. On a de lui *Laïdion*, ou les *Mystères d'Eleusis*, apothéose de Laïs; *Ardinghello*, nommé ici, roman où le culte voluptueux de la nature est tempéré par de remarquables aperçus sur la philosophie et l'histoire de l'art, et enfin d'excellentes lettres sur la célèbre galerie de Dusseldorf.

6.

n'ai-je pas encore eu une idée qui ne cadrât avec la situation; mais il était bien nécessaire que je m'acquittasse de ce *pensum* avant l'hiver. Portez-vous bien dans d'autres régions, et pensez à moi, vous et les vôtres.

GOETHE.

Ilmenau, le 29 août 1795.

Iéna, le 9 septembre 1795.

Nous vous souhaitons un heureux retour à Weimar. Que ne puis-je partager avec vous ces petits changements qui fortifient le corps et l'âme!

. . . .

Si le sixième livre de Meister est terminé, songez encore pour les *Heures* à quelque chose qui pourrait être intercalé dans une des dernières parties. Il faut que nous cherchions maintenant à naviguer toutes voiles dehors, car je sais de plusieurs parts, et aussi par des lettres de Cotta, que nous ne sommes point sûrs du tout de garder encore pour l'année prochaine nos précédents souscripteurs.

Durant votre absence, j'ai alterné entre des travaux en prose et des poésies. Un travail commencé sur le *Naïf* semble devoir réussir; la matière, du moins, se développe, et je me trouve sur quelques pistes très-heureuses.

J'espère que nous vous verrons bientôt. Ma femme vous fait saluer.

SCHILLER.

Au lieu de vous quitter hier en si grande hâte, j'eusse mieux fait de rester; le malaise d'une situation non satisfaite m'a accompagné tout le long du chemin. Dans un si court espace de temps, on indique bien des thèmes à traiter, sans en achever aucun; et quelque variété de sujet que l'on soulève, il y a toujours peu de chose qui mûrisse et se complète.

Pendant mon retour, j'ai pensé surtout à vos poésies; elles ont des priviléges particuliers, et je dirai volontiers qu'elles sont telles maintenant que je les espérais autrefois de vous. Le singulier mélange d'intuition et d'abstraction qui est dans votre nature se montre aujourd'hui en un parfait équilibre, et toutes les autres qualités poétiques apparaissent en une belle ordonnance.

. . . .

GOETHE.

Le 16 octobre 1795.

. . . .

. . . . Cela me paraît étrange souvent de me représenter comment vous êtes jeté au milieu du monde, tandis que je suis assis entre mes fenêtres de papier, n'ayant aussi que du papier devant moi, et que nous puissions néanmoins être l'un près de l'autre et nous comprendre.

Votre lettre datée de Weimar m'a fait grand plaisir. Pour une heure de courage et de confiance, il y en a toujours dix où je suis timide et ne sais ce que je

dois penser de moi-même. C'est alors une véritable consolation de pouvoir me contempler du dehors. Herder aussi m'a écrit récemment sur mes poésies mainte chose délectable.

Je sais du moins maintenant, par ma propre expérience, que la détermination rigoureuse des pensées peut seule conduire à la facilité. Auparavant je croyais le contraire, et je redoutais la dureté et la roideur. Je suis bien aise aujourd'hui de ne pas m'être laissé décourager, et d'avoir pénétré dans le rude chemin que j'avais souvent envisagé comme funeste à l'imagination poétique. Le travail, il est vrai, exige un grand effort, car s'il est permis au philosophe de laisser reposer son imagination et au poëte sa force d'abstraction, en ce genre de productions il faut que je maintienne toujours les deux forces dans une tension égale, et ce n'est que par un mouvement perpétuel en moi-même que je parviens à conserver une sorte de lien entre ces deux choses hétérogènes.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 26 octobre 1795.

Recevez d'avance mes félicitations pour le nouvel hôte. Que ce soit une fille, et nous pourrons finalement encore nous allier par mariage.

J'ai oublié avant-hier de vous parler de madame de Staël[1]. L'œuvre est écrite avec beaucoup d'âme, et comme on y trouve plutôt des éclairs qu'un vrai jour, elle ne se trouve pas mal appropriée du tout pour servir à des commentaires. Il serait, sans doute, malaisé d'y introduire une véritable harmonie, et la peine aussi ne serait pas suffisamment compensée; mais on peut l'essayer isolément pour certaines parties; j'en ai d'ailleurs choisi déjà quelques matières qui ne manqueront pas d'actualité.

. . . .

SCHILLER.

Au lieu d'une gentille petite fille, c'est un joli petit garçon qui est enfin arrivé; et voilà qu'un de mes soucis repose dans le berceau. Ce serait à vous maintenant de soigner pour une fille, « en vue du développement des alliances et pour l'accroissement de la famille de poëtes ». Je serai bientôt auprès de vous maintenant; j'éprouve le besoin d'un de ces entretiens comme vous seul pouvez me les donner. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Je n'ai pas retrouvé encore les sentiers de la poésie. En suite d'une sollicitation extérieure, j'ai été conduit à m'occuper de nouveau d'architecture, et j'ai réuni, à cette occasion, quelques éléments pour faciliter et fixer mon jugement.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 1er novembre 1795.

[1] Nous supposons qu'il s'agit ici des « Réflexions sur la paix intérieure, » publiées en 1795, après les « Réflexions sur la paix, » adressées à M. Pitt et aux Français (1794).

Le 20 novembre 1795.

Nous avons participé du fond du cœur à la perte que vous avez éprouvée [1], mais vous pouvez vous consoler en pensant qu'elle a eu lieu si vite, et qu'elle frappe plutôt vos espérances. J'aurais de la peine à me résigner s'il devait encore arriver malheur à un de mes enfants.

. . . .

Portez-vous bien, et que toutes les Muses soient avec vous. Ma femme vous fait saluer.

SCHILLER.

Je reçois votre chère lettre et vous remercie de votre sympathie, dont j'étais assuré d'avance. On ne sait pas, en des cas semblables, si l'on fait mieux de se laisser aller à la douleur, ou si l'on doit se dominer avec les secours que la culture peut nous offrir. Si l'on prend le dernier parti, comme je le fais toujours, on n'y trouve d'amélioration que pour un instant, et j'ai remarqué que la nature retrouve et maintient toujours ses droits par d'autres crises.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 21 novembre 1795.

Ces jours derniers je me suis remis à mon roman, et j'ai tous les motifs de m'y tenir. Les exigences que les premières parties autorisent chez le lecteur, sont, quant à la matière et à la forme, réellement exorbitantes. L'on sait rarement combien l'on doit, avant d'avoir résolu de liquider une fois pour toutes et de payer sa dette. J'ai bon courage néanmoins. Le tout est de bien employer le temps, et de ne négliger aucune bonne disposition.

GOETHE.

Weimar, 29 novembre 1795.

Iéna, le 17 décembre 1795.

Combien je vous envie la disposition poétique où vous êtes maintenant, et qui vous permet de vivre à fond dans votre roman! Depuis longtemps je ne me suis senti aussi prosaïque que dans ces derniers jours, et il est grand temps que je ferme, pour un instant, la boutique du philosophe. Mon cœur soupire après une réalité palpable.

. . . .

Je tâcherai d'amener Herder à traduire la *Religieuse* [2].

. . . .

GOETHE.

[1] Celle de l'enfant nouveau-né de Gœthe.

[2] De Diderot. L'exigence était forte, adressée au premier pasteur de Weimar.

. . . .
. . . . J'ai trouvé, ces jours-ci, dans les Nouvelles de Cervantes, un vrai trésor, aussi bien de distraction que d'instruction. Combien l'on se réjouit de pouvoir apprécier ce qui est reconnu bon, et de se sentir stimulé par des travaux formés d'après des principes identiques à ceux que nous suivons nous-mêmes, selon notre mesure, et dans notre sphère particulière.

SCHILLER.

Weimar, le 17 décembre 1795.

. . . .

Herder me renvoie à vous pour la *Religieuse* de Diderot; il croit d'ailleurs qu'elle est déjà traduite ou qu'elle paraîtra à Pâques, avec d'autres récits de Diderot. Il semble, d'après cela, que ce ne soit point là pour nous une entreprise bien sûre.

Que le ciel prolonge la favorable humeur où vous êtes pour l'achèvement de votre roman. J'en attends le développement avec la plus vive impatience, et me réjouis sincèrement de pouvoir entreprendre une bonne étude de l'ensemble.

L'heureuse fortune qui semble réservée au petit poëme le *Partage de la terre* est à inscrire aussi à votre compte; car j'ai déjà entendu, de plusieurs parts, qu'on vous l'attribuait. Par contre, il en est d'autres qui m'ont attribué le *Sans-culottisme littéraire*.

Nous vous souhaitons tout ce qu'il y a de bon pour la Noël. Puissiez-vous la passer ici près de nous!

SCHILLER.

. . . .

Que l'on nous confonde dans nos travaux m'est chose agréable; cela montre que nous nous élevons toujours davantage au-dessus de la *manière*, pour passer à ce qui est universellement bon. Il faut songer aussi que nous pouvons tenir une belle largeur à nous deux, en nous rattachant d'une main, et en cherchant à atteindre de l'autre aussi loin que la nature nous l'a permis.

. . . .

Portez-vous bien; je cherche à me dégager de tout ce qui pourrait me retenir et me distraire, afin de pouvoir de nouveau passer quelques bonnes journées auprès de vous.

GOETHE.

Weimar, 26 décembre 1795.

Le 29 décembre 1795.

L'idée des *Xénies*[1] est superbe, et il faut qu'elle soit réalisée. Celles que vous m'avez envoyées aujourd'hui m'ont bien diverti, surtout *les dieux et les déesses*.

[1] Recueil d'épigrammes dont Gœthe eut l'idée et qui, durant une assez longue époque, mit en effervescence tout le monde littéraire. Le titre est emprunté au treizième livre des épigrammes de Martial.

Des titres pareils favorisent de suite une bonne inspiration. Mais je pense que si nous voulons parfaire la centaine; il faudra que nous tombions aussi sur des œuvres particulières, et quelle richesse de matériaux !

Dès que nous ne nous épargnons pas entièrement nous-mêmes, nous pouvons attaquer le sacré et le profane. Quels éléments ne nous offrent pas la confrérie des Stollberg, Racknitz, Ramdohr, le monde métaphysique, avec leur *moi* et leur *non-moi*, l'ami Nicolaï, notre ennemi juré, les hôtelleries du goût à Leipzig, Thümmel, Göschen son palefrenier, et autres choses pareilles !

. . . .

Je ne me réjouis pas médiocrement de votre prochaine arrivée ici. Il faudra que nous mûrissions toutes choses encore une fois à fond. Vous apporterez sans doute avec vous votre tricotage actuel, le roman ? Il faudra que l'on puisse dire alors : *nulla dies sine epigrammate*.

Vous me parlez d'une grande disette dans le monde théâtral. L'idée ne vous est-elle pas venue déjà d'essayer une pièce de Térence pour la scène moderne ? Les *Adelphes* ont été bien interprétés, il y a déjà trente ans, par un certain Romanus, du moins au témoignage de Lessing. En vérité, l'essai vaudrait la peine. Depuis quelque temps, je lis davantage les anciens auteurs latins, et Térence m'est tombé d'abord entre les mains. J'ai traduit à ma femme les Adelphes, à livre ouvert, et le grand intérêt que nous y avons pris fait que j'en attends un bon effet. Cette pièce précisément a une vérité et une nature délicieuses, beaucoup de vie dans l'allure, des caractères promptement définis et nettement déterminés, et elle est dans son esprit absolument agréable.

Le calendrier des théâtres contient terriblement de noms et furieusement peu de choses. En ce qui me concerne, je m'en suis du reste bien tiré. A vous, on attribue généreusement un *Jules César* que vous resterez, sans doute, devoir au public.

Schiller.

Décembre 1795.

Je me réjouis fort que les *Xénies* aient trouvé entrée et faveur auprès de vous, et je suis tout à fait d'avis qu'il faut que nous étendions leur portée plus loin autour de nous.

. . . .

Quant à nous-mêmes, il suffira de mettre en vers ce qu'en disent les sots; nous y trouverons, en outre, le moyen de nous cacher derrière l'ironie.

. . . .

Il me tarde bien de vous revoir et de travailler dans le tranquille château; ma vie, depuis ces quatre semaines, est un pot-pourri de centaines d'espèces d'affaires et de centaines d'espèces d'oisiveté, tandis que mon roman ressemble à un tricotage devenu sale par suite d'un lent travail. Cependant, il mûrit jusqu'à l'excès dans la tête, et c'est là ce qu'il y a de meilleur.

. . . .

Portez-vous bien et continuez de m'aimer.

Goethe.

Iéna, le 24 janvier 1796.

Pour un écrivain occupé d'une catastrophe de roman, de mille épigrammes et de deux longs récits d'Italie et de Chine, les dix jours prochains vous réservent des distractions très-supportables. Mais ce que vous prend le temps, il vous le rend en substance; et, en fin de compte, vous vous trouvez plus avancé que moi, qui suis obligé d'extraire péniblement de moi-même la quintessence de mes sujets.

. . . .

Schiller.

Je regrette bien que vous ne puissiez venir ce soir. Je me trouve très-passablement, et nous aurions pu causer à fond de beaucoup de choses. Niethammer est justement ici; nous discutons sur la notion du droit, et, par ci par là, il se dit des paroles très-sensées.

La petite danseuse du dernier bal est également ici.

Portez-vous bien. Vous viendrez au moins demain soir d'autant plus tôt?

Schiller.

Iéna, le 18 mars 1796.

Depuis votre départ je me suis porté très-convenablement, et je ne me plaindrai en aucune façon si cela doit encore continuer ainsi à Weimar. J'ai songé à mon Wallenstein, mais n'ai, du reste, pas travaillé. J'espère produire encore quelques Xénies avant que ne paraisse la remarquable constellation.

Les apprêts, pour un ensemble aussi complexe que l'est un drame, produisent en nous un mouvement bien singulier. Déjà la première de toutes les opérations, celle qui consiste à chercher une méthode déterminée pour ce travail, afin de ne pas tâtonner sans but autour de soi, n'est pas une petite affaire. Je ne suis encore qu'à la charpente, et je trouve qu'aussi bien pour la structure du drame que pour celle de l'homme, tout dépend de là. J'aimerais à savoir comment vous vous y êtes pris en pareils cas. Chez moi, le sentiment est d'abord sans objet précis et clair; celui-ci ne se forme que plus tard. Une certaine disposition sensible de l'âme précède, et c'est à elle que succède seulement la première idée poétique.

. . . .

Schiller.

Iéna, le 21 avril 1797.

. . . .

Nous sommes très-bien arrivés ici hier, mais avec la moitié de mon âme je me trouve encore à Weimar. L'influence salutaire que ce séjour a exercée sur mon

être physique et moral s'est fait sentir immédiatement, et elle se montrera certainement en des conséquences pratiques.

Portez-vous bien [1].

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux nouveaux volumes de Herder. Le septième surtout me semble parfaitement vu, pensé et écrit; le huitième, en dépit de tout ce qu'il renferme d'excellent, ne vous met pas à l'aise, et l'auteur n'était pas à son aise lui-même quand il l'écrivit. Une certaine retenue, une certaine prudence, des tergiversations, de l'ignorance, une distribution parcimonieuse de l'éloge et du blâme donnent spécialement à ce qu'il dit de la littérature allemande quelque chose d'extrêmement grêle. Il se peut aussi que cela tienne à ma disposition du moment; mais il me semble toujours que lorsqu'on ne parle pas des écrits comme des actions, avec une bienveillante sympathie et un certain enthousiasme partout, il en reste si peu qu'il ne vaut vraiment pas la peine d'en parler. Jouir des choses, y prendre plaisir et y participer avec amour, c'est la seule réalité, et qui produit une réalité nouvelle; tout le reste est vain et engendre la vanité.

GOETHE.

Weimar, le 14 juin 1796.

Iéna, le 28 juin 1796.

. . . .

Le livre de Herder a produit sur moi à peu près le même effet que sur vous, seulement qu'ici encore, comme d'ordinaire en ses écrits, je perds toujours plus de ce que je croyais posséder que je ne gagne en réalités nouvelles. Parce qu'il aspire constamment à unir et à rassembler ce que d'autres séparent, son action sur moi est toujours plus destructive qu'ordonnatrice. Son inimitié irrécon-

[1] Parlant de Gœthe, Charlotte Schiller, née Lengefeld, épouse de Schiller, écrivait de Iéna à Frédéric de Stein, le 1er octobre 1798 : « C'est merveilleux de voir quelle influence son voisinage a sur les dispositions de Schiller, et combien est vivifiante pour lui la communication fréquente de ses idées avec celles de Gœthe; il est tout autre, sitôt qu'il se trouve seulement à Weimar. A moi aussi Gœthe est bien cher, mais il me devient plus cher encore à cause de Schiller. Gœthe est également ici bien différent; c'est très-particulier de voir l'impression que la localité produit sur lui; à Weimar, il se montre bien vite roide et concentré; si je n'avais appris à le connaître ici, une grande partie de sa personne m'aurait échappé et ne me serait pas devenue claire. »

La belle-sœur de Schiller, Caroline de Wolzogen, fait un aveu semblable : « A l'influence affectueuse et aimable de Gœthe sur Schiller, nous sommes également redevables d'un heureux changement dans sa manière de vivre. Il a gagné une plus grande confiance en sa santé, et s'est soumis avec plus de régularité à l'ordre journalier et au sommeil. Le plaisir qu'il trouve aux entretiens avec Gœthe le détermine à des excursions salutaires et plus fréquentes du côté de Weimar. . . . »

ciliable contre les rimes, et ce qu'il leur oppose, n'est pas pour moi d'une importance suffisante, tant s'en faut. Que l'origine de la rime soit aussi vulgaire et aussi peu poétique que l'on voudra, il faut s'en tenir à l'effet qu'elle produit; et cet effet ne peut céder devant aucun raisonnement.

Dans ses Confessions sur la littérature allemande, je suis peiné, outre sa froideur pour le bon, de voir sa singulière façon de tolérance pour ce qui est pauvre; il lui en coûte aussi peu de parler avec estime d'un Nicolaï, d'un Eschenburg et d'autres, que des plus éminents; et d'une manière assez bizarre il fait un seul ragoût des Stollberg et de moi, de Kosegarten et de tant d'autres. Son admiration pour Kleist, Gerstenberg et Gessner, et, en général, pour tout ce qui est défunt et vermoulu, va de pair avec sa froideur envers tout ce qui est vivant.

Vous avez dans l'intervalle fait la connaissance personnelle de Richter[1]. Je suis très-curieux d'apprendre comment vous l'avez trouvé.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai une chanson de Mignon, que j'aimerais bien placer dans votre Almanach[2]; elle n'est que mentionnée dans le roman.

. . . .

Que l'Idylle[3] tienne bon devant un examen plus direct, cela me fait grand plaisir. Pour la jalousie à la fin j'ai deux motifs : l'un tiré de la nature, car toute félicité de l'amour, lorsqu'elle est inattendue et imméritée, traine après elle immédiatement la crainte de la perte; puis un autre motif tiré de l'art : l'idylle ayant partout une allure pathétique, il en résulte que la passion doit croître jusqu'à la fin, d'autant plus qu'elle se trouve de nouveau ramenée, au moment où l'auteur prend congé, dans des régions aimables et sereines. C'en est assez pour la justification de cet instinct inexplicable par lequel des phénomènes semblables se produisent.

Richter est un être si compliqué que je ne puis prendre le temps de vous donner mon opinion sur lui; il faut que vous le voyiez, et vous le verrez; nous nous entretiendrons volontiers de lui. Ici, du reste, il a le même sort que ses œuvres : on l'estime tantôt trop haut, tantôt trop bas, et personne ne sait bien saisir cet être étrange.

. . . .

Je vous envoie une pasquinade qui vous introduira dans un monde tout particulier, et qui, bien que fort inégale, contient cependant quelques bonnes plaisanteries et prend à partie assez follement certains poltrons, hypocrites, bourgeois et pédants. Ne la laissez voir à personne et renvoyez-la de suite.

GOETHE.

Le 22 juin 1796.

[1] Jean-Paul-Frédéric Richter.

[2] L'Almanach des Muses.

[3] *Alexis et Dora.*

N'attendez pour aujourd'hui encore rien de précis sur l'impression que le huitième livre[1] a faite sur moi. Je suis troublé et je suis satisfait. Le désir et le calme sont étrangement mêlés. De la masse des impressions que j'ai reçues, c'est l'image de Mignon qui ressort en ce moment avec le plus de force. . . . Cela pourrait aussi être fortuit, car en ouvrant le manuscrit, mon regard tomba d'abord sur la chanson, et elle me remua si profondément que je ne pus parvenir ensuite à en détruire l'influence.

Ce qui me paraît surtout remarquable dans l'ensemble, c'est le sérieux et la douleur se dissipant comme des ombres, sous l'humeur légère qui règne partout, et qui finit par les maîtriser entièrement. Je m'explique ce résultat en partie par l'exécution discrète et silencieuse de l'œuvre; mais je crois en découvrir encore un motif dans la manière à la fois théâtrale et romanesque d'introduire et de disposer entre eux les événements. Le pathétique rappelle le roman, tout le reste la vérité de la vie. Les battements les plus douloureux du cœur se perdent vite, quelque fortement qu'ils soient ressentis, parce qu'ils ont été amenés par quelque chose de merveilleux, et qu'ils vous font souvenir de l'art avant tout le reste. Quoi qu'il en soit, il est certain que le sérieux du roman n'est que jeu, et que le jeu y est le sérieux véritable; que la douleur y est l'apparence et le repos l'unique réalité.

. . . .
. . . .

Je ne vous ai rien dit encore d'*Hesperus*[2]. Je l'ai trouvé assez en rapport avec ce que j'attendais; étrange comme quelqu'un qui tomberait de la lune, plein de bonne volonté et disposé du fond du cœur à bien voir les choses hors de lui, seulement pas avec l'organe avec lequel on les voit. Mais je n'ai pu causer qu'une seule fois avec lui, et n'en saurais dire par conséquent que peu de chose.

SCHILLER.

Iéna, le 18 juin 1796.

Je me réjouis de tout mon cœur que nous soyons parvenus enfin au moment où je puis entendre vos premiers mots sur le huitième livre. J'attache un prix infini au témoignage que vous me donnez d'avoir également produit ici dans l'ensemble quelque chose de conforme à ma nature et à la nature de l'œuvre. Je vous envoie le septième livre, et me mettrai encore une fois avec jouissance au huitième, lorsque je saurai votre manière de voir avec plus de détail.

. . . .

Je suis bien aise que vous ayez vu Richter; son amour de la vérité et son désir de s'assimiler l'extérieur et la vie lui ont valu ma sympathie. Mais cet homme sociable est une sorte de nature théorique, et lorsque j'y songe bien, je doute que Richter puisse jamais se rapprocher de nous dans le sens pratique, bien qu'en théorie il semble incliner beaucoup de notre côté.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 29 juin 1796.

[1] De *Wilhelm Meister*.

[2] Jean-Paul, désigné ici par le nom d'un de ses ouvrages les plus connus.

Iéna, le 2 juillet 1796.

. . . .

. . . . Une appréciation digne de l'œuvre [1] et vraiment esthétique constitue une grande entreprise. Je lui consacrerai les quatre mois prochains, et avec joie. C'est d'ailleurs un des plus grands priviléges de mon existence, que j'aie pu voir l'achèvement de cette production, qu'elle tombe encore dans la période de mes efforts, qu'il me soit donné de puiser encore à cette œuvre si pure. Et puis, la belle liaison qui existe entre nous m'impose, comme par une sorte de religion, de faire en ceci de votre affaire la mienne, d'évoquer, pour le pur miroir de l'esprit qui vit dans cette enveloppe, tout ce qu'il y a de réalité en moi, et de mériter ainsi, en un sens plus élevé, le nom de votre ami. Combien j'ai vivement ressenti à cette occasion que la perfection est une puissance, et qu'à l'encontre de la perfection, il n'y a pour la liberté d'autre refuge possible que l'amour.

Je ne puis vous dire combien m'ont remué la vérité, la belle vie, la simple plénitude de cette œuvre. L'émotion qu'elle me procure est, à la vérité, d'une nature plus inquiète qu'elle ne le sera lorsque je me serai emparé tout à fait de l'ensemble; ce sera là une des crises importantes de mon esprit. Cette émotion n'est pourtant que l'effet du beau, rien que du beau, et l'inquiétude vient seulement de ce que la raison n'a pu joindre encore le sentiment. Je comprends maintenant ce que vous disiez, que c'était en réalité le beau, le vrai, qui souvent pouvaient vous émouvoir jusqu'aux larmes. Tranquille et profonde, limpide et impénétrable pourtant comme la nature, l'œuvre est là et agit; tout, jusqu'au détail le plus accessoire, témoigne de la belle égalité du sentiment où chaque partie prend sa source.

Mais je ne puis encore donner une langue à ces impressions, aussi ne m'en tiendrai-je maintenant qu'au huitième livre. Comment avez-vous réussi à resserrer étroitement le grand cercle et la scène si largement tracés où se meuvent les personnages et les événements! Cela est devant les yeux comme un beau système planétaire, tout se lie, et seules les figures italiennes, pareilles à des comètes, et sinistres aussi comme elles, relient le système à un autre plus lointain et plus grand.

. . . .

. . . .

La mort de Mignon, quelque bien préparée qu'elle soit, agit avec une grande puissance et profondément, si profondément même, qu'il semblera à plusieurs que vous l'abandonnez trop tôt. Ce fut là, à la première lecture, mon impression très-fortement marquée; à la seconde, où la surprise n'existait plus, je la ressentis moins, mais je craignis néanmoins que vous ne fussiez allé trop loin ici de l'épaisseur d'un cheveu. Mignon a commencé précisément avant cette catastrophe de paraître plus féminine, plus tendre, et d'intéresser par là davantage pour elle-même; l'étrangeté répulsive de cette nature avait cédé, et avec la force s'était perdue également cette véhémence qui éloignait d'elle une certaine mesure.

[1] Toujours *Wilhelm Meister*.

La dernière chanson surtout fondait le cœur dans l'émotion la plus profonde. On se sent choqué par suite, lorsque, sitôt après le spectacle poignant de sa mort, le médecin fait une étude sur le cadavre, et peut si vite oublier cet être vivant, la personne, qu'il arrive à la considérer seulement comme l'instrument pour une expérience d'art; de même, on est choqué de voir Wilhelm, qui est cause de sa mort, et qui le sait, trouver des yeux pour cette poussière à expérience en même temps que le moyen de se perdre dans le souvenir des scènes passées, alors que le présent doit avec tant de force le posséder tout entier.

Dussiez-vous, même en ce cas, avoir parfaitement raison aux yeux de la nature, je doute qu'il en puisse être de même à l'encontre des exigences *sentimentales* du public; et c'est pourquoi j'aimerais à vous conseiller, — pour ne troubler en rien auprès du lecteur l'accueil d'une scène si bien préparée en elle-même et si parfaitement menée, — de prendre la chose en quelque considération.

Je trouve du reste tout ce que vous faites de Mignon, vivante ou morte, extraordinairement beau. Cet être si pur et si poétique cadre surtout admirablement avec cette cérémonie funèbre pleine de poésie.

Dans sa forme isolée, son existence mystérieuse, sa pureté et son innocence, elle représente sans aucun mélange l'âge où elle se trouve placée, et elle peut exciter la plus pure mélancolie, et dans l'âme un deuil vraiment humain, parce qu'elle n'a représenté dans cet âge que l'humanité. Ce qui en toute autre personne serait inconvenant, révoltant même en un certain sens, devient chez elle noble et élevé.

. . . .

Que le joueur de harpe soit le père de Mignon, et que vous ne le disiez pas et n'en avertissiez pas formellement le lecteur, cela ne produit que d'autant plus d'effet. On fait dès lors soi-même cette réflexion, on se souvient combien ces deux mystérieuses natures vivaient rapprochées, et on plonge du regard dans un abîme insondable du destin.

. . . .

Et maintenant portez-vous bien, mon cher, mon estimable ami! Combien je suis touché, lorsque je songe que ce que nous cherchons d'ordinaire et ne trouvons qu'à peine dans le lointain d'une antiquité privilégiée, existe en vous si près de moi. Ne vous étonnez plus s'il en est si peu qui soient capables et dignes de vous comprendre. L'admirable naturel, la vérité et l'aisance de vos descriptions écartent chez le vulgaire des juges toute idée de la difficulté de l'art et de sa grandeur; auprès de ceux qui seraient capables de suivre l'artiste, et qui sont attentifs aux moyens par lesquels il agit, la force de génie qu'ils voient déployée influe d'une manière si hostile et si destructive, elle rétrécit tellement leur pauvre personne, qu'ils la repoussent loin d'eux avec violence; mais certainement du fond du cœur, et bien que de mauvaise grâce, ils vous rendent le plus vif hommage.

SCHILLER.

De tout cœur je vous remercie de votre lettre si encourageante, et de ce que vous me dites des sentiments et des pensées qui ont surgi en vous à l'occasion de cette lecture, spécialement du huitième livre. Si celui-ci est bien à votre gré, vous ne pouvez y méconnaître votre propre influence; car sans notre relation, il

est certain que j'aurais à peine pu achever le tout, du moins de cette manière. Cent fois, quand je m'entretenais avec vous sur la théorie et l'exemple, j'avais en idée les situations qui sont maintenant devant vous, et je les jugeais en silence d'après les principes sur lesquels nous nous mettions d'accord. Maintenant encore, les avertissements de votre amitié me protégent contre quelques défectuosités qui sautent aux yeux; quelques-unes de vos observations m'ont fait découvrir tout aussitôt comment il y fallait remédier, et j'en ferai usage dans la nouvelle copie.

Combien l'on trouve rarement dans le train et les actes de la vie habituelle la sympathie désirée; et l'on saurait à peine l'espérer dans un cas comme celui-ci, où il s'agit des choses les plus élevées de l'art; car combien en est-il qui considèrent une œuvre d'art en elle-même? combien sont capables de la juger dans son ensemble? . . . .

. . . .

GOETHE.

Jeudi.

Sitôt après la réception de votre première lettre, je commençai de vous répondre; et maintenant viennent me surprendre dans mes occupations vraiment terrestres vos deux lettres suivantes, comme des voix d'un autre monde auxquelles je ne puis prêter qu'une oreille fugitive. Continuez à me fortifier et à m'encourager! Par vos réflexions, vous me mettez en mesure de terminer le huitième livre, dès que je le reprendrai. J'ai déjà pour presque tous vos *desideria* une solution, grâce à laquelle l'ensemble se relie davantage, dans mon propre esprit, à ces points particuliers, et devient plus vrai et plus agréable. Ne vous lassez pas de me dire absolument votre opinion, et gardez le livre encore durant ces huit jours auprès de vous. . . . .

. . . .

Vos lettres sont maintenant mes seules distractions, et vous devez sentir combien je vous suis reconnaissant de m'aider à sortir d'un seul coup de tant de difficultés. Portez-vous bien, et saluez votre chère femme.

GOETHE.

Weimar, le 5 juillet 1796.

Iéna, le 8 juillet 1796.

. . . .

. . . .

Si j'avais en général encore quelque chose à objecter dans l'ensemble, ce serait qu'à côté du sérieux si grand et si profond qui règne dans toutes les parties, et par lequel l'œuvre agit avec tant de puissance, l'imagination paraît jouer trop librement avec le tout. Il me semble que vous avez ici poussé la grâce libre de l'allure un peu plus loin que ne le comporte le sérieux poétique; et que par horreur de tout ce qui est lourd, méthodique et compassé, vous vous êtes rapproché de l'extrême contraire. Je crois remarquer aussi qu'une certaine condescendance pour le côté faible du public vous a induit à poursuivre une fin plus particuliè-

rement théâtrale, et par des moyens qui rappellent aussi le théâtre un peu plus que cela est nécessaire et légitime pour un roman.

Si jamais récit poétique a pu se passer de l'auxiliaire du merveilleux et de l'imprévu, c'est bien votre roman; et ce qui ne sert pas une œuvre semblable peut trop aisément lui nuire. Il peut arriver que l'attention soit fixée plus particulièrement sur ce qui est éventuel, et que l'intérêt du lecteur se dépense à deviner des énigmes, alors qu'il doit rester concentré sur l'esprit intérieur. Je dis que cela peut arriver, et ne savons-nous pas tous deux que cela est déjà arrivé en réalité? . . . .

. . . .

La manière dont vous vous expliquez sur la signification des années d'apprentissage et de maîtrise semble les limiter toutes deux étroitement. Par les premières, vous entendez seulement l'erreur qui consiste à chercher hors de soi ce que l'homme doit produire au dedans de lui-même; par les secondes, la conviction où l'on arrive, que cette recherche est vaine, et la nécessité de la création personnelle. Mais cette conception suffit-elle en réalité pour embrasser et épuiser parfaitement en elle toute la vie de Wilhelm, ainsi que le roman nous la présente? Tout devient-il intelligible par cette formule? Et peut-il être absous par le fait seul que, comme cela arrive à la fin du septième volume, le cœur du père se manifeste en lui? Ce que je désirerais ici par conséquent, c'est que le rapport qui rattache tous les membres particuliers du roman à cette conception philosophique fût rendu encore un peu plus clair. Je dirais volontiers que la fable est entièrement vraie, que la morale de la fable l'est également, mais que la relation de l'une à l'autre ne saute pas encore assez aux yeux.

Je ne sais si par ces souvenirs j'ai pu me rendre bien intelligible; la question tient à l'ensemble, et il est difficile par suite de l'expliquer convenablement à propos d'un point spécial. Mais un signe est déjà suffisant ici.

. . . .

SCHILLER.

Tandis que je vous indique sur un feuillet spécial les passages que je me propose de changer et de compléter, je vous envoie mes meilleurs remercîments pour votre lettre de ce jour; car vous m'obligez, par les marques qu'elle renferme, à être attentif à l'achèvement proprement dit de l'ensemble. Je vous prie en grâce de ne pas lâcher prise, afin de me pousser, je dirais volontiers, hors de mes propres limites. La faute que vous relevez avec raison [1] vient de ma nature la plus intime; elle résulte d'un certain *tic* réaliste, au moyen duquel je trouve commode de soustraire aux yeux des gens mon existence, mes actions et mes écrits. C'est ainsi que je voyagerai toujours volontiers *incognito*, que je choisirai toujours l'habit le plus ordinaire, au lieu du meilleur, que dans les conversations avec des étrangers ou des demi-connaissances je préférerai toujours le sujet le plus insignifiant, ou du moins l'expression la moins significative; que je me mon-

[1] Celle d'une certaine obscurité dans les diverses parties du roman, par rapport à son idée fondamentale.

trerai plus léger que je ne le suis, et me placerai, si je puis dire ainsi, entre moi-même et ma propre apparition.

. . . .

Il n'y a pas de doute que les résulats apparents que j'ai formulés ne soient beaucoup plus restreints que la substance de l'œuvre, et je me fais l'effet d'un homme qui, après avoir superposé beaucoup de grands chiffres, fait enfin étourdiment et volontairement des fautes d'addition pour diminuer le total, Dieu sait par quel caprice.

Je vous suis, comme pour tant de choses, redevable aussi de ce que, alors qu'il en est temps encore, vous me mettez à la raison si catégoriquement, au sujet de cette manière perverse, et j'irai certainement, autant qu'il m'est possible, au-devant de vos légitimes désirs. Il me suffira de répartir les diverses parties de votre lettre aux endroits convenables, et j'aurai remédié à la chose. S'il devait m'arriver, — les défectuosités humaines étant des obstacles invincibles, — que les dernières paroles importantes ne voulussent néanmoins pas sortir de ma poitrine, je vous prierais d'ajouter encore à la fin, en quelques hardis coups de pinceau, ce que, lié que je suis par les plus singulières exigences de ma nature, je ne pourrais exprimer moi-même.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 9 juillet 1796.

Iéna, le 9 juillet 1796.

Il m'est très-agréable d'apprendre que j'ai pu vous éclaircir mes idées sur les deux points en question, et que vous voulez les prendre en considération. Il ne faut pas que vous reniiez à ce propos ce que vous appelez votre tic réaliste. C'est aussi là quelque chose qui appartient à votre individualité poétique, et il faut bien que vous demeuriez dans les limites de celle-ci; toute beauté dans l'œuvre doit être *votre* beauté. Il importe donc seulement que vous tiriez de cette particularité personnelle un profit extérieur pour l'ouvrage, ce qui réussira sûrement, dès que vous le voulez. Eu égard au contenu, il faut que *tout* ce qui est nécessaire à l'explication de l'œuvre repose en elle, et quant à la forme; il faut *nécessairement* que cela s'y trouve, la liaison interne des parties doit amener cette conséquence; mais que le lien soit plus serré ou plus lâche, c'est à votre propre nature à prononcer là-dessus. Le lecteur trouverait plus commode sans doute si vous le payiez au comptant, en lui soulignant les moments les plus significatifs, et qu'il n'eût ainsi qu'à recevoir; mais le livre l'attachera certainement avec plus de force, et il y reviendra plus souvent, s'il est contraint de se tirer d'affaire lui-même. Si donc vous avez pris soin seulement qu'il pût trouver, avec de la bonne volonté et des yeux ouverts, gardez-vous de lui épargner la recherche. L'impression d'un ensemble pareil doit toujours être une production libre et personnelle, mais non pas arbitraire, chez le lecteur; cela doit rester une sorte de

récompense qui n'échoit qu'aux plus dignes, tandis qu'elle se soustrait à ceux qui ne savent point la mériter [1].

. . . .

SCHILLER.

Lundi, trois heures de l'après-midi.

Il y a deux heures qu'eurent lieu les couches de ma petite femme, avec une célérité au delà de toute prévoyance. . . , ... Mes souhaits sont remplis à tous égards; car c'est un garçon, frais et vigoureux; vous pouvez aisément vous figurer combien j'ai le cœur léger.

Je puis donc maintenant commencer à compter ma petite famille; c'est un sentiment tout particulier, et le passage de un à deux est beaucoup plus grand que je ne le pensais.

Portez-vous bien. Ma femme vous salue; elle est, à part la faiblesse, très-bien disposée.

SCHILLER.

Jeudi soir, 12 juillet.

La petite société se porte encore aussi bien qu'il est possible de le souhaiter. Ma femme ne craint pas de mourir elle-même, ce qui répond parfaitement à mon désir.

A jeudi le baptême. , . . .
. . . .

Madame Charlotte sera marraine; c'est pour elle une grosse affaire, et elle s'étonnait qu'elle ne dût pas l'être en votre compagnie, alors surtout que le bambin a aussi un Wilhelm parmi ses noms.

SCHILLER.

Le 13 juillet 1796.

. . . .

Saluez votre chère femme et madame ma commère. Je me serais de moi-même présenté au baptême, si ces cérémonies ne me disposaient pas trop défavorablement; mais je viendrai samedi, et nous jouirons de quelques bonnes journées.

GOETHE.

[1] C'est à regret que nous bornons à ces quelques extraits la critique de Schiller sur *Wilhelm Meister;* cette critique, dont Gœthe faisait le plus grand cas, tient une grande place dans la correspondance, et met au jour l'élévation et la solidité du jugement qui s'unissaient dans Schiller aux facultés créatrices. Sans jamais perdre le point de vue général auquel tout est sans cesse rapporté, cet examen pénètre dans les détails de l'œuvre avec une sagacité et une finesse d'analyse des plus remarquables. Fait avec le secours d'un grand sens philosophique, appuyé sur des instincts à la fois profondément politiques et littéraires, il méritait certainement de fixer l'attention de Gœthe et d'être pris par lui en sérieuse considération. La critique était digne de l'œuvre, et l'œuvre à son tour de la critique.

Iéna, le 23 juillet 1796.

Dans ces derniers jours, je ne me suis pas senti disposé à parler des choses qui nous intéressent; aujourd'hui encore je m'abstiens, car la tête est anéantie par une nuit sans sommeil.

Les choses politiques, que j'ai toujours évitées si volontiers [1], vous appréhendent au corps peu à peu. Les Français sont à Suttgardt, où les impériaux se sont jetés d'abord, dit-on; en sorte que les premiers ont dû canonner la ville. Mais je ne puis le croire; Stuttgardt ayant à peine des remparts, la pensée de s'y maintenir trois heures ne peut entrer dans l'esprit d'aucun homme doué de sens.

Je n'ai pas de nouvelles de ma famille depuis plusieurs semaines. . . . .
. . . .

J'ai appris récemment que Stolberg, en compagnie de quelques autres encore qui se trouvaient avec lui, a brûlé *Meister*, à part le sixième livre, qu'il a sauvé, comme le petit *Éden* d'Arndt et fait relier à part. Il le tient très-sérieusement pour une recommandation auprès des anabaptistes, et il s'en est fort édifié.

Une épigramme de Baggesen sur mon *Almanach des Muses*, hante le public et doit maltraiter très-fort les nôtres [2]. La pointe consiste à dire que, « après avoir fait défiler devant le lecteur des figures idéales, on vide enfin un pot de chambre vénitien sur sa tête [3]. »

Je vous recommande ces deux avis pour le meilleur usage. . . . . . .
. . . .

Mon précédent almanach est défendu à Vienne; nous avons donc d'autant moins de ménagements à garder pour le second.

SCHILLER.

. . . .

Les auto-da-fé des Stolberg et les épigrammes des Baggesen leur seront comptés; ces gens n'ont d'ailleurs de crédit que parce qu'on les a tolérés, et il n'en coûtera guère pour les bannir dans le cercle auquel ils appartiennent. Portez-vous bien! Je souhaite à votre femme une bonne santé durant son sevrage, et au petit

[1] On a reproché à Gœthe d'être resté volontairement en dehors du mouvement politique de son époque, et c'est là au fond le chef capital de l'accusation d'égoïsme portée contre lui. On voit que Schiller, l'apôtre enthousiaste de la liberté, partagea complétement son abstention en ce point. Lui aussi, né poëte, ne voulut pas démentir la nature, et il resta ce que la nature l'avait fait, un grand écrivain. Chacun a son poste, d'où il peut et doit servir l'humanité. Faut-il cependant accuser aussi d'égoïsme et d'indifférence pour la liberté et la patrie l'auteur de *Don Carlos*, de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell?* Gœthe disait : « A travers toutes les œuvres de Schiller, on sent vivre l'idée de la liberté. » On pourrait ajouter que la nature vit dans toutes celles de Gœthe. Schiller va de l'homme à la nature, Gœthe de la nature à l'homme; l'un surtout de l'idéal au phénomène, l'autre plus volontiers de la réalité immédiate à l'idéal artistique. Leurs esprits et leurs efforts devaient ainsi se rencontrer au point d'intersection de ces deux tendances, où s'accomplit, dans la poésie vivante et dans l'art, l'alliance supérieure de l'esprit et de la nature.

[2] Les *Xénies*.

[3] Allusion aux épigrammes vénitiennes de Gœthe.

de prospérer avec son nouveau régime. Pour moi, je serai pendant ce temps aussi laborieux que possible, afin de pouvoir passer quelque temps en paix chez vous et vous entretenir de maintes entreprises nouvelles.

GOETHE.

Weimar, le 26 juillet 1796.

J'ai continué mes observations sur les plantes et les insectes, et j'ai été fort heureux. Je trouve que lorsqu'on a bien saisi le principe de la permanence, et que l'on sait en user avec aisance, on n'a pas besoin d'autre chose ni pour la découverte ni pour l'exposition du développement des natures organiques. J'en ferai également l'essai maintenant pour les natures élémentaires et intellectuelles, et il pourra me servir durant un certain temps d'anse et de levier dans mes difficiles entreprises.

L'orage français se traîne toujours au delà des bois de la Thuringe. Nous adorerons dorénavant comme une divinité la montagne qui nous envoie les vents glacés, si elle montre cette fois la vertu d'un paratonnerre.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 30 juillet 1796.

. . . .

. . . . . . Je ressens à un degré surprenant ce que votre influence plus directe a modifié en moi, et quoique rien ne puisse être changé pour ce qui touche à la manière et à la puissance individuelle, une grande épuration s'est pourtant opérée. Quelques travaux que j'ai maintenant entre les mains m'imposent ces réflexions.

. . . .

SCHILLER.

Quoique nous dépendions du moment plus que jamais, j'espère bien néanmoins que rien ne m'empêchera d'être chez vous demain soir. . . . . . .

Vos distiques sont remarquablement beaux, et ils produiront à coup sûr un excellent effet. S'il est possible que les Allemands comprennent que l'on peut être un brave et solide gaillard sans être précisément un Philistin[1] ou un poltron, vos adages devront produire cette œuvre méritoire, en ce qu'ils nous représentent les conditions supérieures de la nature humaine avec tant de noblesse, de liberté et de hardiesse.

Loin de moi de blâmer l'insertion dans l'Almanach de certains travaux! car on y cherche une agréable variété, un changement de ton et de manière de voir; on

[1] Équivalent du mot *bourgeois* pris en mauvaise part.

veut de la masse et de la quantité; le bon goût se plait à distinguer, et le mauvais y trouve l'occasion de se fortifier, — tandis qu'on se moque de lui.

Nous aurons beaucoup à causer. J'espère que nous ferons encore cette fois un bon bout de chemin ensemble. Comme je suis débarrassé de mon roman, je me sens déjà du goût pour mille autres choses. Portez-vous bien.

GOETHE.

Weimar, le 17 août 1796.

Iéna, le 16 octobre 1796.

. . . .

Il faut que vous lisiez le nouveau morceau du journal l'*Allemagne*. Cet insecte n'a pu s'empêcher de piquer encore une fois. Vraiment, nous devrions le traquer jusqu'à la mort, ou il ne nous laissera pas de repos. Il a exercé contre Cellini[1] son mauvais vouloir, et, pour vous chicaner, il a loué et partiellement extrait des passages que vous avez laissés de côté, etc. . . . .
. . . . . Il parle de l'écrit de la Staël avec le plus grand mépris.

SCHILLER.

. . . .

J'ai également songé déjà au dernier morceau des *Heures* pour cette année, et à ceux de l'année suivante; mais je n'ai malheureusement pas encore trouvé de remède. Ce que je possède de vieilles choses n'a pas de véritable forme, et c'est, à vrai dire, de la marchandise de rebut. Le journal de mon voyage de Weimar à à Rome, mes lettres de là-bas, et tout se qui pourrait encore se trouver dans mes papiers, ne saurait être rédigé que par moi; et de plus, tout ce que j'ai écrit durant cette époque dénote plutôt un homme qui fuit une pression qu'un esprit qui vit en liberté, un homme qui aspire vers quelque chose, qui ne reconnaît que peu à peu qu'il n'est pas au niveau des objets qu'il pense s'assimiler, et qui n'arrive qu'à la fin de sa course à sentir qu'il serait alors seulement capable de la commencer.

Remaniés dans un dessein particulier, de tels fragments auraient bien quelque valeur; mais dans leur simple nature ils sont par trop naïfs.

. . . .

Je désire beaucoup apprendre que le sujet de *Wallenstein* vous a saisi; ce serait grand profit pour vous et pour la scène allemande.

J'ai commencé ces jours-ci à examiner de plus près les entrailles des animaux, et si je continue ainsi à travailler convenablement, j'espère faire cet hiver une étude approfondie de cette partie de la nature organique. Portez-vous bien. Je désire infiniment vous revoir bientôt.

GOETHE.

Weimar, le 26 octobre 1796.

[1] Gœthe a, comme on sait, traduit les Mémoires de Benvenuto.

Iéna, le 28 octobre 1796.

. . . .

Enfin a paru la première attaque imprimée contre les *Xénies*, et si elles lui ressemblent toutes, nous n'aurons vraiment rien à faire. Cette attaque se trouve dans les *annonces de l'empire*. Schütz me l'a communiquée; elle consiste en un distique, mais dans lequel le pentamètre est placé devant l'hexamètre. Vous ne pouvez rien vous imaginer de plus pitoyable.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 13 novembre 1696.

C'est pour moi un vrai soulagement de vous savoir de nouveau dans notre voisinage; aucune séparation ne m'avait semblé aussi longue jusqu'ici, bien que je me sois trouvé cette fois moins seul que d'habitude.

. . . .

J'ai laborieusement étudié, dans ces derniers temps, les sources pour mon *Wallenstein*, et j'ai fait dans l'économie du sujet quelques progrès qui ne sont pas sans importance. Plus je rectifie mes idées sur la forme de la pièce, plus la masse à maîtriser me paraît énorme, et, en vérité, je ne pourrais continuer sans une certaine foi audacieuse en moi-même[1].

. . . .

Alexandre de Humboldt, au dire de son frère, doit être dans le ravissement à propos des *Xénies*. Voilà du moins une nouvelle nature capable de s'assimiler cette substance.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Votre persistance au sujet du *Wallenstein*, et votre foi en la possibilité d'un achèvement, est ce que vous pouviez m'annoncer de plus agréable; car, après l'audacieuse et folle tentative des *Xénies*, il faut que nous consacrions nos efforts

[1] Schiller écrivait à Wilhelm de Humboldt, le 21 mars 1796, à propos de *Wallenstein :*

« Je veux bien croire que vous me voyez avec quelque appréhension m'engager dans un chemin nouveau.....; mais ne craignez pas trop. Il est étonnant de voir combien d'éléments réalistes les années apportent avec elles, combien la fréquentation durable de Gœthe et l'étude des anciens, que je n'ai appris à connaître qu'après le *Carlos*, ont peu à peu développé de choses en moi. Que dans la voie où j'entre maintenant je doive pénétrer dans le domaine de Gœthe et me trouver contraint de me mesurer avec lui, cela est vrai assurément; aussi est-ce chose incontestable que je perdrai à la comparaison. Mais comme il me reste aussi quelque chose qui m'appartient en propre et qu'il ne pourra jamais atteindre, son privilége ne saurait me nuire, ni à moi ni à mes productions, et j'espère qu'à la fin les comptes se balanceront assez bien. On nous classera différemment, comme je me le promets dans mes moments de grand courage; nos manières ne seront pas placées l'une au-dessous de l'autre, mais réunies dans une notion générale, idéale et supérieure. »

seulement à des œuvres artistiques grandes et dignes, et que nous changions notre nature de Protée, à la confusion de tous nos adversaires, pour la revêtir des formes du noble et du bon.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 15 novembre 1796.

Iéna, le 18 novembre 1796.

. . . .

Je n'ose pas encore songer à l'Almanach pour l'an prochain, et tout mon espoir se tourne vers vous; car je vois bien maintenant que le *Wallenstein* me coûtera tout l'hiver et presque tout l'été : il s'agit du sujet le plus rebelle, auquel je ne pourrai arracher quelque chose que par une opiniâtreté héroïque. Comme, en outre, tant de moyens me font encore défaut, et même les plus ordinaires, à l'aide desquels on rapproche de soi la vie et les hommes pour sortir de son propre moi et entrer sur une scène plus vaste, je me trouve contraint, comme un animal auquel il manquerait certains organes, d'apprendre à faire plus avec ceux que je possède, et de suppléer en quelque sorte les mains par les pieds. Je perds ainsi en réalité plus de force et de temps que je ne saurais dire à me créer des instruments personnels capables d'embrasser un sujet aussi étranger à ma nature que l'est le monde vivant, et, par-dessus tout, le monde politique. Je suis bien impatient d'arriver avec ma fable tragique de *Wallenstein* assez loin seulement pour être bien certain qu'elle convient à la tragédie; car si je trouvais qu'il en est autrement, sans abandonner entièrement ce travail, parce que j'ai développé déjà un assez grand nombre de points pour en faire un bon tableau dramatique, j'achèverais d'abord les *Chevaliers de Malte*, qui, par une disposition beaucoup plus simple, se prêtent franchement à la tragédie.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il est très-remarquable que le lecteur, s'il veut prendre part à une production quelconque, doit se montrer productif lui-même. J'ai de nouveau dû subir les exemples les plus déplorables d'une participation passive; ce n'est toujours qu'une répétition du refrain : *cela ne peut m'entrer dans la tête!* Il est vrai que la tête ne peut saisir une création artistique, sinon en société avec le cœur.

Ainsi, quelqu'un m'écrivait récemment qu'il avait fait du passage dans le second livre, page 138[1], le centre du tout, et qu'il s'en était servi pour tracer son cercle, mais que la dernière partie ne cadrait pas, et qu'il ne savait qu'en faire.

Un autre m'assurait que mon idylle est une poésie parfaite, seulement qu'il n'était pas certain qu'on ne fît mieux de la partager en deux.

[1] *Wilhelm Meister.*

Est-ce que de pareilles considérations ne feraient pas geler l'Hippocrène et muer Pégase?... Mais il en était de même il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai commencé, et il en sera de même lorsque j'aurai fini depuis longtemps. Il ne faut pas nier cependant que certaines vues et certains principes, sans lesquels, à vrai dire, on ne devrait s'approcher d'aucune œuvre d'art, semblent devoir se généraliser de plus en plus.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 novembre 1796.

Iéna, le 28 novembre 1796.

Je ferai difficilement usage de votre amicale invitation, car je sens cette misérable saison dans tous les nerfs, et ne me soutiens que tant bien que mal; mais j'espère, en revanche, vous voir bientôt, quand ce ne serait que pour un seul jour. . . . .

Jusqu'ici le *Wallenstein* marche très-lentement, parce qu'il me reste toujours beaucoup à faire pour dégrossir la matière, qui n'est pas encore toute rassemblée; je continue cependant à me sentir de taille pour lui tenir tête, et j'ai eu au sujet de la forme plus d'une vue nette et lumineuse.

. . . .

Quant à l'esprit dans lequel je travaille, vous serez content de moi. Il me semble que je réussis fort bien à maintenir mon sujet hors de moi-même et à ne lui communiquer que la forme. Je serais presque tenté de dire que le sujet ne m'intéresse pas du tout par lui-même, et je n'ai jamais uni à une pareille ardeur pour le travail tant de froideur pour son objet. Je traite maintenant en réalité le caractère principal, comme la plupart des personnages accessoires, avec l'amour désintéressé de l'artiste; je ne suis attaché par mes préférences qu'au personnage le plus essentiel après le principal, le jeune Piccolomini, ce qui, d'ailleurs, devra tourner au profit de l'ensemble plutôt qu'à son préjudice.

Pour ce qui concerne l'action dramatique, ce sujet, vraiment ingrat et dénué de poésie, refuse jusqu'ici de se soumettre complétement; il y a encore des lacunes dans l'ensemble, et bon nombre de parties s'obstinent à ne pas rentrer dans les étroites limites d'une ordonnance tragique. . . . .

Le destin proprement dit agit encore trop peu, et la faute personnelle du héros encore trop pour amener son infortune. Mais en ceci, je me console jusqu'à un certain point par l'exemple de *Macbeth,* où le destin a également une part moins grande que l'homme dans la perte de ce dernier.

. . . .

SCHILLER.

. . . .
. . . .

L'ouvrage de madame de Staël, duquel M. de Humboldt vous aura parlé, vous parviendra dans quelques jours[1]. Il est intéressant au plus haut point de voir com-

[1] *De l'influence des passions*

ment une nature éminemment passionnée traverse le feu purificateur et terrible d'une pareille révolution, à laquelle elle dut prendre une si grande part, et comment, si je puis m'exprimer ainsi, il ne reste d'elle, après cette épreuve, que l'humanité dans la richesse de l'esprit et de l'imagination.

On pourrait peut-être en extraire pour les *Heures* une série de considérations les plus éminentes. . . . .

GOETHE.

Iéna, le 6 décembre 1796.

J'ai de nouveau perdu quelques jours presque en entier par suite d'un mauvais sommeil, et je me suis vu ainsi interrompu fort désagréablement dans mon travail, qui, à part cela, chemine fort bien. Il est vrai qu'une occupation comme celle qui me tient à présent excite plus fortement ma nature impressionnable et maladive, précisément parce qu'elle met en mouvement à un plus haut degré et plus constamment l'homme tout entier.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

. . . . C'est une politique trop peu connue et trop peu suivie, celle qui veut que chaque homme ayant quelque prétention au souvenir de la postérité contraigne ses contemporains à se débarrasser de tout ce qu'ils renferment *in petto* contre lui. Il en efface l'impression à mesure par sa présence, sa vie et son activité. Qu'a servi à plus d'un homme habile et plein de mérite auquel j'ai survécu d'avoir conservé une renommée sortable, toute sa vie durant, par d'incroyables ménagements, par l'abstention, la flatterie, les accommodements et les concessions? Sitôt après sa mort, voilà l'avocat du diable assis auprès du cadavre, et l'ange chargé de plaider contre lui fait d'ordinaire piteuse figure.

J'espère que les *Xénies* ne cesseront point d'agir de sitôt, et qu'elles maintiendront le mauvais esprit en activité contre nous; continuons pendant ce temps nos travaux positifs, et laissons-lui les tourments de la négation. Alors seulement qu'ils se croiront de nouveau bien tranquilles et en sûreté, il faudra les vexer à fond encore une fois, si la verve se conserve jusque-là dans sa fraîcheur.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 7 décembre 1796.

Iéna, le 12 décembre 1796.

. . . .

J'ai malheureusement perdu encore, par des insomnies et un fatal état de ma santé, quelques beaux jours de travail.

Je suis tombé hier, pour me dédommager, sur Diderot, qui m'a beaucoup ravi, et a remué mes plus intimes pensées. Presque chaque proposition est une étincelle qui éclaire les secrets de l'art, et ses remarques sont si bien prises dans les

régions les plus élevées et les plus profondes de l'art, qu'elles gouvernent tout ce qui s'y rattache, et sont aussi bien des indications pour le poëte que pour le peintre. Si l'écrit ne vous appartient pas personnellement, en sorte que je puisse le garder plus longtemps et le ravoir plus tard, j'en prendrai note pour me le procurer.

. . . .

SCHILLER.

Qu'il en soit de *Wallenstein* comme vous écrivez, c'est dans la règle; et j'ai d'autant plus d'espoir en lui, qu'il commence maintenant à se produire de lui-même! je me réjouis de trouver le premier acte après le jour de l'an. . . . .

Les travaux sur l'optique [1] avancent, quoique je les pousse maintenant plutôt comme une affaire que par passion. . . . .
. . . . . . Du reste, c'est là surtout un exercice pour l'esprit, un apaisement des passions et un dédommagement pour les passions, comme madame de Staël nous l'a exposé en détail.

. . . .

Vous pouvez garder Diderot plus longtemps; c'est un livre délicieux et qui parle presque plus encore au poëte qu'à l'artiste proprement dit, bien qu'il ait aussi parfois pour ce dernier de vigoureuses clartés.

Portez-vous bien; saluez tout le monde. Nos parties sur la glace sont très-amusantes. Jacobi est auprès de moi; il s'est convenablement développé. A bientôt davantage.

GOETHE.

Weimar, 17 décembre 1796.

. . . .

Mon travail marche d'un pas rapide. Il ne m'a pas été possible, autant que je le désirais dans le principe, de séparer de l'exécution la préparation et le plan. Dès que les points fixes ont été acquis et que j'ai pu jeter un regard assuré sur l'ensemble, je me suis laissé aller; et de la sorte, sans que j'en eusse précisément formé le dessein, beaucoup de scènes du premier acte ont été achevées tout de suite. Ma manière de voir devient chaque jour plus vivante, et une chose amène l'autre après elle.

Vers le jour des rois, il faudra que le premier acte, qui est aussi de beaucoup

[1] Gœthe commençait dès cette époque à incliner beaucoup vers les recherches scientifiques; la veine poétique semblait s'épuiser en lui, alors qu'elle ne faisait en réalité que prendre une direction nouvelle. C'était la nature encore dans son essence divine et immuable qui attirait cet harmonieux génie, et si l'on prend le soin d'y regarder attentivement et de près, c'est le poëte encore qui vit et qui produit dans Gœthe poursuivant, dans les phénomènes de la nature organique, dans la théorie des couleurs et dans la métamorphose des plantes, les problèmes de la science. La grande science est plus voisine qu'on ne le suppose de la grande poésie; la nature ne se scinde pas contre elle-même; elle reste une et invariable, soit qu'elle réfléchisse ses lois éternelles dans l'esprit sous la forme d'idées, soit qu'elle les rende directement sensibles à l'âme, qui se trouve ainsi stimulée à de nouvelles créations.

le plus long, soit suffisamment achevé pour que vous puissiez le lire. Car avant de m'aventurer plus loin, j'aimerais à savoir si c'est le bon génie qui me guide. Ce n'est pas le mauvais, j'en suis bien certain, mais il y a tant de degrés entre les deux.

Après mûre réflexion, j'en suis resté à la chère prose, qui convient aussi beaucoup mieux à ce sujet [1].

. . . .

SCHILLER.

Je reçois à l'instant votre chère lettre, qui me réjouit infiniment par l'annonce de votre retour. Ce temps de votre absence d'Iéna me paraît excessivement long; bien que je ne manque pas de personnes avec lesquelles je puisse frayer, l'encouragement le plus nécessaire à mon travail m'a fait défaut. Ne manquez pas de venir sitôt que vous pourrez.

. . . .

. . . . . . Je n'ai pas été inactif, malgré ces sombres et accablantes journées d'hiver, où tout mûrit avec plus de lenteur et où l'on trouve difficilement la forme convenable. Cependant je vois clair, et mon sujet se soumet à moi de plus en plus. Un air plus léger et du mouvement sont la première condition pour l'heureuse continuation de mon travail; je suis donc décidé à changer de séjour avec les premiers signes du printemps, et, s'il est possible, de chercher à Weimar une maison avec jardin et des chambres que l'on puisse chauffer. C'est là maintenant pour moi un besoin impérieux, et si je parviens à atteindre ce but, en même temps qu'à établir avec vous des rapports plus fréquents et plus faciles, mes vœux seront comblés pour le moment. Je pense bien que cela pourra se réaliser.

. . . .

Wieland va également s'attaquer aux *Xénies*, comme vous le verrez dans le premier morceau du *Mercure*. Ce serait désagréable s'il nous obligeait à nous en prendre également à lui, et il s'agirait de savoir si l'on ne ferait pas bien de lui donner à peser les conséquences.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 10 janvier 1797.

Iéna, le 17 janvier 1797.

Je me donne congé de ma besogne, et viens vous souhaiter encore le bonsoir avant de déposer la plume. Votre dernière visite, quelque courte qu'elle ait été, a détruit chez moi une certaine stagnation et élevé mon courage. Par vos descriptions, vous m'avez de nouveau introduit dans le monde, dont je me sentais entièrement détaché.

[1] Schiller changea d'idée plus tard. Le *Camp de Wallenstein* est en vers rimés, comme on sait; les deux autres parties de la trilogie, les *Piccolomini* et la *Mort de Wallenstein*, sont écrits en iambes.

Je me réjouis surtout du vif penchant que vous éprouvez à continuer votre activité poétique. Une vie nouvelle et plus belle s'ouvre ainsi devant vous; elle se communiquera à moi, et me fortifiera non-seulement dans l'œuvre, mais par les dispositions où elle mettra votre esprit. J'aimerais surtout maintenant connaître la chronologie de vos œuvres[1]; il semblerait étrange que l'on ne parvînt pas à démontrer dans les développements de votre être une certaine marche que suit nécessairement la nature dans l'homme. Vous devez avoir comme une époque, pas très-courte, que j'appellerai votre période analytique, où vous aspiriez par la division et la séparation à l'ensemble, et durant laquelle votre nature, divorcée en quelque sorte d'elle-même, cherchait à se reconstituer par l'art et la science.

Il me semble que vous revenez maintenant, formé et mûri, à votre jeunesse, et que vous unirez le fruit avec la fleur. Cette seconde jeunesse est la jeunesse des dieux, immortelle comme elle.

. . . .

J'aimerais à connaître du maître lui-même l'histoire de ses œuvres précédentes.

[1] Nous croyons répondre au désir de plus d'un lecteur en indiquant ici les dates principales de cette chronologie pour les deux poëtes, jusqu'à l'époque où s'ouvre leur correspondance; ceux qui aiment à suivre l'itinéraire des grands esprits dans le monde invisible où germent et se développent leurs créations comprendront mieux par là l'influence que durent exercer l'un sur l'autre ces hommes si diversement remarquables, à l'époque où s'opéra leur rapprochement. Ils comprendront surtout comment le plus jeune, Schiller, et le plus ardent, put ranimer son aîné en âge et en gloire, et lui communiquer comme une seconde jeunesse poétique; tandis qu'en échange il apprenait de la pleine et brillante maturité de son rival le secret si précieux pour l'artiste d'accueillir les vivantes impressions de la réalité, sans mélange d'aucune théorie préconçue et étrangère à la nature même, pour ensuite s'élever au-dessus de ses impressions, les juger avec une indépendance sereine, et pétrir librement leurs éléments dans les moules de l'idéale beauté.

GOETHE.

1772. *Goëtz de Berlichingen.*
1773. *Werther.*
1774. Premières scènes de *Faust* (la seconde partie de *Faust* ne fut terminée que le 28 août 1831).
1775. Commencé *Egmont.*
1777. Commencé les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister.*
1779. *Iphigénie*, en prose.
1780. *Tasse*, commencé en prose. — *Faust*, seconde partie. — *Hélène.*
1781. *Tasse*, achevé en prose.
1786. *Iphigénie*. en vers.
1787. *Egmont*, achevé; commencements de *Tasse* en vers.
1789. *Tasse*, terminé en vers.
1790. *Épigrammes vénitiennes.* — *Métamorphose des plantes.* — Commencé le *Traité des couleurs.*
1791. Première partie de l'*Optique.* — *Wilhelm Meister*, achevé.
1793. *Reinecke Fuchs.*

SCHILLER.

1777. (Agé de dix-huit ans) les *Brigands*, représentés pour la première fois à Manhein en 1782.
1782-1783. *Fiesco.* — *Amour et Cabale.* — *Don Carlos*, ébauché. — Poésies : la *Bataille.* — L'*Infanticide.* — *A Laura.*
1787. *Don Carlos*, terminé. — Schiller nommé professeur d'histoire à la faculté de Iéna.
1787-1793. Plusieurs écrits philosophiques et critiques inspirés de la doctrine de Kant.
1790-1793. *Histoire de la guerre de trente ans.*

Ce n'est pas un travail perdu de noter ce que vous en savez. On ne peut apprendre sans cela à vous connaître tout à fait. N'omettez donc pas de le faire, et déposez-en aussi une copie entre mes mains.

. . . .

SCHILLER.

Les quelques heures que j'ai récemment passées auprès de vous ont pour longtemps excité en moi le vif désir de reprendre nos anciennes allures. Sitôt que j'aurai quelque peu réalisé ici et disposé plusieurs choses, je ferai de nouveau auprès de vous un séjour qui, je l'espère, sera fécond pour tous les deux en plus d'un sens. Ayez grand soin de mettre vos meilleures heures à profit pour pousser la tragédie, afin que nous puissions commencer à nous entretenir ensemble.

Je reçois à l'instant votre chère lettre, et ne disconviens pas que la singulière époque dans laquelle j'entre est très-remarquable pour moi-même; je ne suis malheureusement pas encore parfaitement tranquille, car je traîne après moi de cette période analytique plus d'un lambeau, dont je ne parviens pas à me débarrasser, et que je n'arrive qu'avec peine à façonner. Il ne me reste d'ailleurs rien de mieux à faire qu'à conduire ma barque sur ce fleuve, aussi bien que cela ira. J'ai fait, cette quinzaine, l'expérience de ce que peut un voyage en de pareilles dispositions; cependant l'on ne saurait rien prédire de si loin, et cette force réglée de la nature [1], de même que toutes les autres, ne pouvant être dirigée par quoi que ce soit au monde, doit se former elle-même, et procéder aussi d'elle seule dans son activité en se manifestant à sa manière. Ce phénomène pourra nous fournir le sujet de bien des réflexions [2].

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 18 janvier 1797.

Iéna, le 24 janvier 1797.

Seulement deux mots pour aujourd'hui. . . . . . . Ces quelques jours sereins m'ont de nouveau amené à l'air et m'ont fait du bien. Mais le travail

[1] L'activité poétique.

[2] Pour bien pénétrer le sens de cette remarque, qui tient de très-près à l'individualité de Gœthe et à sa manière d'envisager le génie dans ses rapports avec la nature, il faut la rapprocher de cette autre pensée qu'il exprimait trente ans plus tard : « Toute production d'une espèce supérieure, tout aperçu important, toute invention, toute grande idée qui porte des fruits et qui a des suites, n'est au pouvoir de personne, et se trouve placée au-dessus de toute puissance terrestre. L'homme doit les considérer comme des dons inespérés, de purs enfants de Dieu, et les accueillir avec une joyeuse gratitude..... On peut souvent, en pareil cas, considérer l'homme comme un instrument d'une souveraineté supérieure, comme un vase reconnu digne d'une influence divine. Je dis cela en réfléchissant à tout ce qu'une seule pensée apporta souvent à des siècles entiers, et comment des hommes isolés imprimèrent à leur époque un cachet qui demeurera encore reconnaissable dans les générations futures, et continuera d'agir salutairement sur elles. » (Conversations avec Eckermann. — 1828.)

marche lentement, parce que je suis justement au moment de la plus grande crise. Je vois avec évidence maintenant que je ne pourrai rien vous montrer avant d'être au clair sur tous les points. Vous ne pouvez me mettre d'accord avec moi-même, mais il faut que vous m'aidiez à placer mon individu en rapport avec mon sujet. Ce que je vous soumettrai devra donc déjà exprimer mon tout; non pas précisément toute ma pièce, mais toute l'idée que j'en possède. La différence radicale de nos natures, en ce qui touche à la manière, ne permet d'ailleurs pas de participation vraiment bienfaisante, sinon celle qui a lieu lorsque l'ensemble s'oppose à l'ensemble; je ne saurais, il est vrai, vous troubler dans les détails, parce que vous reposez plus solidement que moi sur vous-même; mais vous pourriez aisément me désarçonner. Je vous en dirai davantage là-dessus verbalement.

Hâtez-vous de venir.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Sans doute vous avez lu aussi l'oraison de Wieland contre les *Xénies*. Qu'en dites-vous? Il ne lui manque rien, sinon de se trouver dans les *Annonces de l'Empire*.

Je ne puis vous dire maintenant que peu de chose de mon travail et de ma disposition, me trouvant en plein dans la crise et obligé, pour en triompher, de rassembler ce qu'il y a en moi de meilleur et de plus délicat. Sous ce rapport il m'est agréable que la cause qui vous empêche de venir tombe précisément dans ce mois, où j'ai le plus besoin de m'isoler.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 17 février 1797.

Je souhaite que votre retour se soit bien opéré dernièrement. Votre apparition a été si courte, que je n'ai pas eu le temps du tout de vider mon cœur. Mais il est bien nécessaire que l'on se voie parfois; s'il n'y a pas moyen que ce soit pour plus longtemps, durant quelques heures du moins, afin de ne pas se devenir plus étranger.

Mon désir de changer d'air et de manière de vivre devient maintenant si fort et si pressant, que je puis à peine y tenir davantage. Une fois en possession de ma maison et de mon jardin, s'il ne survient pas de grand froid, je déménagerai dans quatre semaines. Avant cette époque d'ailleurs j'avancerai peu dans mon travail, car c'est comme si je ne pouvais rien produire entre ces quatre murs maudits.

. . . .

SCHILLER.

Je vous souhaite une agréable soirée, après une belle et féconde journée sans

doute. Le ciel limpide de ce matin vous a probablement aussi vivifié et réjoui, mais vous avez très-bien fait de ne pas sortir encore [1].

Peut-être vous verrai-je demain? C'est pour moi, bien que nous ne puissions nous voir, une douce pensée de vous sentir maintenant si près de nous et en si bonnes mains. Je vous souhaite un bien bon sommeil.

SCHILLER.

Au sortir de ces récentes distractions et du mouvement de la société, je suis entré tout à coup dans la plus grande solitude et me suis trouvé ramené à moi-même. A part vous et Humboldt, je suis abandonné même de toute société féminine, et j'emploie ce silence à réfléchir sur mes devoirs tragiques et dramatiques. A côté de cela, j'ébauche un cadre détaillé des scènes de tout *Wallenstein*, afin de me faciliter mécaniquement et par les yeux, la vue générale des principaux points de l'ensemble.

. . . .

Ces jours derniers, j'ai eu la surprise d'un grand et superbe parchemin m'arrivant de Stockholm. Je m'imaginais, tandis que je déployais le diplôme muni de son grand cachet de cire, qu'il allait au moins en jaillir une pension; ce n'était, en fin de compte, qu'un diplôme de l'Académie des sciences. Cela fait toujours plaisir néanmoins de voir qu'on étend ses racines, et que notre existence pénètre en d'autres existences.

. . . .

Portez-vous bien, mon cher et toujours plus cher ami; les beaux génies que vous m'avez laissés ici m'entourent encore, et j'espère devenir toujours plus intime avec eux.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 4 avril 1797.

C'est tout l'opposé qui m'arrive. Après le recueillement d'Iéna, j'ai trouvé la dissipation résultant d'une foule de petites occupations qui vont me tirer pendant quelque temps de côté et d'autre; je ferai, dans l'intervalle, toutes sortes de choses qui n'exigent pas la disposition la plus pure.

Vous avez très-raison lorsque vous dites qu'il apparaît dans les formes de la poésie antique, comme dans l'architecture, une abstraction qui ne peut atteindre son sommet que par ce que l'on appelle le *style*. . . . .

Recevez mes félicitations pour le diplôme; des apparitions de cette sorte, comme indications barométriques de l'opinion publique, ne sont point à dédaigner.

Portez-vous bien et écrivez-moi souvent, bien que je doive être très-prochainement un mauvais corespondant.

GOETHE.

Weimar, le 5 avril 1797.

[1] Gœthe avait été lui-même souffrant d'un catarrhe et gardait la chambre depuis quelques jours.

Iéna, le 7 avril 1797.

Parmi quelques ouvrages cabalistiques et astrologiques que j'ai empruntés à la bibliothèque de notre ville, j'ai trouvé entre autres un dialogue sur l'amour, traduit de l'hébreu en latin, qui ne m'a pas seulement fort diverti, mais qui a fait faire de grands progrès à mes connaissances astrologiques. Le mélange des objets concernant la chimie, la mythologie et l'astronomie, est traité ici vraiment en grand, et peut servir à l'usage poétique. Je fais copier pour vous quelques comparaisons étrangement ingénieuses des planètes avec des organismes humains. On n'a nulle idée de cette représentation baroque, avant d'avoir entendu les gens eux-mêmes là-dessus. Du reste, je ne suis pas sans espoir de donner à cette étoffe astrologique quelque dignité poétique.

. . . .

. . . . Aujourd'hui, pendant que je parcourais le *Jules César* avec Schlegel, j'ai été frappé de la manière extraordinairement grandiose avec laquelle Shakspeare met le bas peuple en scène. Le sujet l'obligeait déjà, pour la représentation du caractère populaire, de conserver dans l'œil une abstraction poétique plutôt que des individus; et c'est pourquoi je trouve qu'il se rapproche ici beaucoup des Grecs. Si l'on apporte à la création d'une scène pareille une idée trop timide de l'imitation réelle, la masse et la foule, avec leur insignifiance, ne doivent pas vous embarrasser médiocrement; mais d'un trait hardi Shakspeare prend quelques figures, je dirais volontiers quelques voix seulement du sein de la masse, leur fait tenir la place du peuple tout entier; et elles ont réellement la leur, tant il a heureusement choisi.

Ce serait rendre déjà aux poëtes et aux artistes un grand service, si l'on commençait par éclaircir ce que l'art doit prendre et ce qu'il doit abandonner de la réalité. Le terrain serait dégagé et plus net; ce qui est petit ou insignifiant disparaîtrait, et la place se ferait pour ce qui est grand. Déjà, pour traiter l'histoire, ce point est de la plus haute importance, et je sais combien l'indécision de la pensée là-dessus m'a déjà donné de travail.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Avez-vous la dissertation de Schlegel sur le poëme épique, dans la onzième livraison de l'*Allemagne* de l'année dernière? Ayez bien soin de la lire. C'est singulier de voir comment, en sa qualité de bonne tête, il est sur le vrai chemin, mais pour le perdre presque aussitôt par sa propre faute. Parce que le poëme épique ne peut avoir d'*unité dramatique*, parce qu'on ne peut pas précisément démontrer qu'il se trouve une unité absolue de cette sorte dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*, et qu'on les représente selon l'idée moderne comme plus morcelées encore qu'elles ne le sont; on voudrait en conclure que le poëme épique n'a aucune unité et n'y saurait prétendre, c'est-à-dire, selon moi, qu'il doit cesser d'être un poëme. Et ce doivent être là des principes absolus. Ils sont contredits cependant par l'expérience, si l'on y regarde de près; car l'*Iliade* et l'*Odyssée*, alors qu'elles auraient passé par les mains d'un millier de poëtes et de rédacteurs,

témoignent de la tendance irrésistible de la nature poétique et critique vers l'unité. En fin de compte, cette nouvelle explication de Schlegel n'est donnée qu'en faveur de l'opinion de Wolf, laquelle n'a même pas besoin d'un pareil appui; de ce que ces grands poëmes, en effet, ne se sont produits que peu à peu, et n'ont pu être amenés à aucune unité complète, — quoique tous deux soient peut-être beaucoup plus *organisés* qu'on ne l'imagine, — il ne résulte pas encore qu'un poëme semblable ne puisse ni ne doive en aucune façon devenir complet, un et parfait en lui-même.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 18 avril 1797.

Iéna, le 2 mai 1797.

Je vous salue de mon jardin, dans lequel je me suis installé aujourd'hui. Un beau paysage m'environne; le soleil se couche riant, et les rossignols chantent. Tout me réjouit à l'entour, et ma première soirée sur mon propre bien et terrain est du plus heureux présage.

Mais c'est là tout ce que je puis vous écrire aujourd'hui, car ma tête est devenue un chaos au milieu de ces arrangements. J'espère me remettre enfin demain avec joie au travail, et y persister.

SCHILLER.

. . . .

Maintenant la chose va trop loin avec ce monsieur Frédéric Schlegel ! Ainsi, il a dernièrement raconté à Alexandre de Humboldt, qu'il avait pris à partie et très-durement l'*Agnès* du journal l'*Allemagne;* mais, qu'apprenant qu'elle n'était pas de vous, il avait regretté de l'avoir critiquée avec tant de rigueur. Le benêt pense donc qu'il doit prendre soin que votre goût ne se détériore pas! Et il trouve moyen d'allier une pareille impertinence à une ignorance et à une légèreté qui lui ont permis de prendre l'*Agnès* en réalité pour une de vos œuvres.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 16 mai 1797.

. . . .

Je cherche à déblayer autant que possible autour de moi, afin de gagner quelques semaines d'entière liberté, et de trouver, s'il est possible, la disposition nécessaire pour la fin de mon poëme. J'ai pris congé absolument de tout le reste de la chère littérature allemande. Presque en tous les jugements règne la bonne ou la mauvaise volonté contre la personne, et la grimace de l'esprit de secte m'est plus odieuse que toutes les autres caricatures.

. . . .

Cherchons, tant que nous restons réunis, à mettre d'accord notre dualité, afin qu'une séparation plus longue ne puisse rien contre notre liaison [1].

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 18 juin 1797.

. . . .

La décision que vous prendrez de savoir si vous pousserez plus loin que la Suisse est importante également pour moi, et je l'attends avec impatience. Plus mes relations se sont réduites, plus celles qui me restent ont d'influence sur ma situation, et la plus décisive est celle de votre vivante présence.

. . . .

Vous me déshabituez de plus en plus de cette tendance (fausse en toute pratique, et surtout dans la poésie), qui consiste à passer du général à l'individuel, et vous me conduisez à l'inverse des cas particuliers aux grandes lois. Le point dont vous partez d'habitude est toujours petit et restreint, mais il me conduit au loin et met ainsi ma nature à l'aise; tandis que sur l'autre chemin, où j'entre si volontiers, une fois abandonné à moi-même, j'arrive toujours d'un vaste horizon à un défilé étroit, et j'éprouve le sentiment désagréable de me trouver à la fin plus pauvre qu'au commencement.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Avant-hier j'ai fait visite à Wieland, qui habite une fort jolie, spacieuse et confortable, maison dans la plus triste contrée du monde; le chemin qui y conduit est, par-dessus le marché, très-mauvais la plupart du temps. Heureusement que chacun n'a besoin d'être satisfait que de sa propre situation; je souhaite que le bon vieux ne se lasse jamais de la sienne! Ce qu'il y a de pire, selon moi, c'est que par des temps de pluie et les courtes journées on ne peut songer à aucune communication avec d'autres hommes.

. . . .

Si je parviens à ramener pour la Saint-Michel notre brave Meyer [2], notre existence de l'hiver prendra bonne tournure. Nous avons dans les dernières quatre semaines fait encore de beaux progrès en théorie et en pratique, et si ma nature agit sur la vôtre, pour l'amener à se restreindre, vous me procurez l'avantage d'être parfois entraîné au delà de mes frontières, ou du moins vous m'empêchez

[1] Gœthe se disposait pour un nouveau voyage en Italie, que des circonstances l'empêchèrent d'accomplir, et qui se réduisit à une excursion en Suisse.

[2] Jean-Henri Meyer, antiquaire, peintre et grand connaisseur d'art, né à Stäfa, au bord du lac de Zurich. Gœthe le connut en Italie et se lia d'amitié avec lui. En 1792 il l'attira à Weimar, et le fit nommer professeur à la nouvelle Académie de dessin. Meyer se trouvait dans ce moment auprès de sa famille à Stäfa.

de m'agiter aussi longtemps sur un espace trop étroit. Vienne encore le vieux maître qui mette à ma disposition les richesses d'un art étranger, et les bons résultats ne manqueront pas de se produire.

Je vous retourne le *Gant*, qui fait un joli pendant et une jolie suite au *Plongeur*[1], et par son propre mérite rehausse d'autant celui de ce genre de poésie. Portez-vous bien et donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

GOETHE.

Weimar, le 21 juin 1797.

Comme il est fort essentiel que je me donne une besogne dans l'état d'inquiétude où je suis maintenant[2], j'ai résolu de reprendre mon *Faust*, et sinon de le terminer, du moins de le faire avancer d'une bonne partie, en reprenant à nouveau ce qui est imprimé, et en pétrissant par grandes masses ce qui est déjà achevé ou imaginé, pour préparer ainsi la réalisation du plan, qui n'est, à vrai dire, encore qu'une idée. J'ai repris maintenant cette idée et sa représentation, et je suis passablement d'accord avec moi-même. Mais mon désir serait que vous eussiez l'obligeance de méditer la chose pendant une nuit d'insomnie, de me soumettre les exigences que vous imposeriez à l'ensemble, et de me raconter ainsi et m'expliquer, en vrai prophète, mes propres rêves[3].

Comme les diverses parties de ce poëme peuvent, en suite de la disposition, être traitées diversement, à la seule condition qu'elles se subordonnent à l'esprit et au ton de l'ensemble, je puis y travailler dans des moments isolés, et cela fait que je me trouve aussi maintenant en état d'y mettre la main.

Nos études de ballades m'ont remis sur ce chemin brumeux, et les circonstances me conseillent, en plus d'un sens, d'y errer pendant un certain temps.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 22 juin 1797.

Votre résolution de vous mettre au *Faust* me cause réellement de la surprise, maintenant surtout que vous ceignez vos reins pour un voyage en Italie. Mais j'ai renoncé, une fois pour toutes, à vous appliquer la mesure de la logique ordinaire, et je suis donc persuadé d'avance que vous vous tirerez parfaitement de la chose.

Il n'est pas facile de satisfaire à l'invitation que vous m'adressez de vous communiquer mes exigences et mes désirs; mais, autant qu'il est en moi, je tâcherai

[1] Ballades de Schiller.

[2] Gœthe entend parler de l'incertitude où il se trouve relativement au voyage d'Italie qu'il a projeté.

[3] Quelques jours auparavant Gœthe écrivait à Schiller : « Je suis habitué à ce que vous me racontiez mes propres rêves. » L'influence critique de Schiller sur Gœthe est ici nettement caractérisée, surtout lorsqu'on se rappelle ces paroles significatives de l'auteur de *Faust* dans une de ses premières lettres : « Vous remarquerez en moi une sorte d'obscurité et d'hésitation, de laquelle je ne puis me rendre maître, bien que j'en aie clairement conscience.

de découvrir le fil que vous voulez suivre; et si cela ne peut réussir, je m'imaginerai avoir rencontré les fragments de *Faust* par hasard, et qu'il m'appartient de les développer. Je ne ferai, en attendant, qu'une observation; c'est que le *Faust*, c'est-à-dire la pièce, malgré toute son individualité poétique, ne peut se soustraire entièrement aux exigences d'une signification symbolique, et c'est là probablement aussi votre propre idée. On ne perd pas de vue la dualité de la nature humaine et l'effort malheureux qu'elle tente pour unir dans l'homme le divin à la matière; et, comme la légende aboutit et doit aboutir à quelque chose de heurté et d'informe, on ne veut pas s'en tenir au sujet, mais l'on prétend être guidé par lui vers des idées. Bref, les exigences que soulève le *Faust* sont à la fois philosophiques et poétiques, et de quelque façon que vous tourniez la chose, la nature du sujet vous imposera de le traiter philosophiquement, et il faudra que l'imagination se plie au service d'une idée rationnelle.

Mais je ne vous apprends pas là quelque chose de nouveau, car dans les fragments qui existent, vous avez déjà satisfait à ces exigences à un haut degré.

Si, à présent, vous vous mettez en réalité au *Faust*, je ne doute plus de son complet achèvement, et je m'en réjouis beaucoup.

. . . .

SCHILLER.

Merci de vos premières paroles sur la résurrection de *Faust*. Sans nul doute, nous ne varierons pas dans la manière de voir au sujet de cette œuvre. Mais on ne laisse pas de ressentir de suite une bien autre ardeur pour le travail, quand on voit ses pensées et ses desseins déterminés du dehors, et votre sympathie se montre féconde en plus d'un point.

Que j'aie repris cette œuvre maintenant, c'est, à dire vrai, affaire diplomatique; car me voyant obligé, dans la situation de santé de Meyer, de me préparer à passer l'hiver dans le nord, je ne veux point, par suite de la mauvaise humeur qui pourrait résulter d'espérances déçues, me devenir à charge à moi-même et à mes amis. Je me prépare donc avec joie et amour une retraite dans ce monde symbolique, brumeux et imaginaire.

Je chercherai à achever d'abord et à raccorder avec les parties imprimées les grandes masses déjà créées et à demi travaillées, et je continuerai ainsi jusqu'à ce que le cercle s'épuise de lui-même.

Portez-vous bien; continuez à me parler du sujet et de l'exécution, et ne manquez pas de me renvoyer la ballade.

GOETHE.

Weimar, le 24 juin 1797.

L'*Anneau de Polycrate*[1] est très-réussi. . . . . . . Je souhaite que mon pendant[2] réussisse aussi bien! Vos remarques sur *Faust* m'ont fait beaucoup de plaisir, elles concordent très-bien, comme c'était naturel, avec mes desseins et mes plans; si ce n'est que je me mets davantage à mon aise pour cette composition

[1] Ballade de Schiller.

[2] Schiller et Gœthe s'essayaient alors concurremment à la composition de ballades. Leurs meilleures créations en ce genre datent de cette époque, et sont le résultat de ce tournoi poétique.

barbare, et que je pense plutôt effleurer que remplir les exigences les plus élevées. Ainsi, le sentiment et la raison pourront bien se combattre avec fureur comme deux spadassins, pour se reposer ensemble le soir en toute amitié. Je mettrai tout mon soin à rendre agréables et intéressantes les différentes parties, de telle sorte qu'elles provoquent la pensée; quant à l'ensemble, qui restera toujours un fragment, la nouvelle théorie du poëme épique pourra me servir.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 27 juin 1797.

. . . .

Dans mon empressement j'ai beaucoup avancé le *Faust,* en ce qui concerne le plan et l'aspect général; mais l'architecture avec sa précision a bien vite chassé de nouveau les fantômes de l'air. Ce ne serait à présent que l'affaire d'un mois de tranquillité, et l'œuvre sortirait de terre à la surprise et pour l'effroi des humains, comme une famille de champignons. S'il ne doit rien advenir de mon voyage, c'est dans ces farces que j'ai placé mon unique confiance. Je fais recopier ce qui est imprimé, et de plus diviser les parties, afin que le nouveau puisse croître d'autant mieux avec l'ancien.

GOETHE.

Weimar, le 1er juillet 1797.

Faust a été mis de côté ces jours derniers; les fantômes du nord ont été repoussés pour quelque temps par les réminiscences méridionales.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 juillet 1797.

Iéna, le 7 juillet 1797.

Ce serait, il me semble, le vrai moment d'examiner et d'éclairer les chefs-d'œuvre grecs du côté du caractère, car, en général, c'est encore toujours la conception de Winckelmann et de Lessing qui règnent, et nos critiques d'art les plus récents, dans la poésie, aussi bien que dans la plastique, se donnent beaucoup de mal pour délivrer le beau des Grecs de tout ce qui est caractéristique, dont ils font le signe distinctif des modernes. Il me semble que les nouveaux critiques, en s'efforçant de séparer la notion du beau pour la présenter dans une certaine pureté, l'ont presque creusée à vide et convertie en un vain son; qu'on est allé beaucoup trop loin dans l'opposition que l'on a faite entre le beau et ce qui est exact ou frappant, et que l'on a pris dans un sens beaucoup trop grossier une distinction que le philosophe est seul à faire.

Je trouve que d'autre part il en est beaucoup qui se méprennent, en ce qu'ils rapportent la notion du beau à la conception beaucoup plus qu'à l'exécution des œuvres d'art; ils doivent ainsi, sans nul doute, se trouver embarrassés quand l'Apollon du Vatican et d'autres figures semblables, déjà belles par elles-mêmes.

sont placées sous une même catégorie de beauté que le Laocoon, avec un Faune ou d'autres représentations douloureuses ou ignobles.

Le cas est le même, comme vous savez, pour la poésie. Que de mal on s'est donné et l'on se donne encore pour sauver, à côté des idées que l'on s'est faites de la beauté grecque, la nature souvent crue, hideuse ou basse, qui apparaît dans Homère ou dans les Tragiques. Puisse quelqu'un avoir enfin le courage d'enlever à la circulation la notion, et même le mot de beauté, auquel une fois pour toutes sont attachées indissolublement toutes ces fausses conceptions, et mettre à sa place, comme c'est justice, la vérité dans son sens général.

. . . .

SCHILLER.

Vous n'auriez pu, pour mon départ, me faire un don plus agréable et plus salutaire que votre présence durant ces derniers huit jours. Je ne crois pas me tromper en regardant cette fois encore notre rapprochement comme très-fécond; tant de choses se sont développées pour le présent et préparées pour l'avenir, que je pars avec plus de satisfaction, dans l'espoir que je serai bien actif pendant la route, et en me réjouissant déjà de la perspective de votre sympathie qui m'attend au retour.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 juillet 1797.

Iéna, le 21 juillet 1797.

Je ne vous quitte jamais sans que quelque chose ait été implanté en moi, et je me réjouis de pouvoir, en retour de tout ce que vous me donnez, communiquer une impulsion à votre être et à ses richesses intérieures.

Une liaison pareille, fondée sur le désir d'un perfectionnement réciproque, doit toujours demeurer fraîche et vivante, et gagner en variété d'autant plus qu'elle devient plus harmonieuse et que disparaissent les oppositions, dont l'uniformité seule préserve tant d'autres relations. J'ose espérer que nous nous mettrons peu à peu d'accord en tout ce dont on peut se rendre compte, et que nous resterons rapprochés par le sentiment en tout ce qui de sa nature ne saurait être compris.

La manière la plus belle et la plus féconde dont je mets à profit nos entretiens, et cherche à me les approprier, c'est en les appliquant toujours à mon occupation présente, et en les employant de suite dans la production. De la sorte, j'espère que mon *Wallenstein*, et tout ce que je pourrai produire dorénavant de quelque importance, pourra montrer et contenir sous la forme concrète tout l'ensemble de ce que nos rapports auront pu transporter dans ma nature.

. . . .

Ainsi donc, portez-vous bien et ne m'oubliez pas près de notre ami[1], de même que vous serez toujours présent au milieu de nous.

SCHILLER.

[1] Meyer.

(*La suite au numéro prochain.*)

DE

LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE

CHEZ LES JUIFS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS [1].

I.

ORIGINES DU GENRE APOCALYPTIQUE. — LE LIVRE DE DANIEL.

Nous considérons comme une des tâches principales de ce recueil la complète exposition des résultats auxquels est arrivée la critique biblique en Allemagne. Il n'y a pas de recherches plus intéressantes; il n'y en a pas qui soient aussi neuves pour le public français. Déjà l'article de notre savant collaborateur M. Michel Nicolas [2] a fait mesurer à nos lecteurs le vaste développement et l'ensemble de ces travaux uniques

[1] Sous le nom de littérature apocalyptique, on comprend un ensemble d'écrits qui, depuis le siècle des Maccabées, et dans les premiers temps du christianisme, ont traité de la venue du Messie et de la fin du monde. Deux seulement de ces écrits sont dans la Bible, le livre de Daniel et l'Apocalypse de saint Jean; les autres, beaucoup plus nombreux, mais qui ne nous ont pas tous été conservés, font partie de la littérature apocryphe. Les apocalypses juives se distinguent des apocalypses chrétiennes en ce que les premières prédisent la première apparition, et les secondes naturellement le retour du Messie.

« Dans le langage du Nouveau Testament, l'*Apocalypse*, ou la révélation du Christ, signifie l'apparition du Messie dans sa gloire, quand il se manifestera de nouveau pour fonder son empire. Ce mot fut ensuite attribué, comme titre, aux écrits qui annonçaient cette apparition. L'Apocalypse de saint Jean, par exemple, commence par ces mots : « Révélation de Jésus-Christ, » qu'elle ne donne pas comme le titre, mais comme le sommaire du livre. Mais, dès le deuxième siècle, on le trouve désigné sous le nom d'Apocalypse de saint Jean. » (Reuss, art. Apocalypse de saint Jean, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, 2e section, tome XXII.) Le mot fut ensuite, par extension, appliqué aux écrits juifs qui avaient traité de la venue du Messie.

[2] *De la Critique biblique en Allemagne*, livraison de mai.

dans l'histoire de la science. Cet article sera le point de départ d'une série d'études spéciales qui se rejoindront pour constituer un tout, bien que dans leur succession nous ne puissions nous astreindre à un ordre rigoureux. Une Revue n'est pas une encyclopédie méthodique; elle est, au moins dans une certaine mesure, soumise à la loi générale de la presse périodique, qui est de saisir avant tout l'actualité. Si donc nous commençons par l'étude de la littérature apocalyptique, née seulement dans les derniers temps du judaïsme, c'est principalement parce qu'il a paru récemment en Allemagne un ouvrage de M. le professeur Hilgenfeld qui traite d'une manière complète l'histoire de l'apocalyptique juive[1]. Il nous a paru naturel d'y rattacher l'apocalyptique chrétienne, qui n'a plus aujourd'hui de mystères. L'Apocalypse de saint Jean notamment, qu'on a si longtemps refusé de comprendre, a dit le mot de toutes ses énigmes, dès que la critique le lui a sérieusement demandé, à tel point qu'on peut défier la recherche la plus subtile et la plus minutieuse d'y découvrir désormais quelque chose de nouveau. C'est donc une question mûre que nous abordons, et c'est en même temps une question très-importante, parce que, comme le fait observer M. Hilgenfeld, les idées apocalyptiques sont la vraie transition entre le judaïsme et le christianisme : « La foi chrétienne est entrée dans le monde comme » l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. Mais le rap- » port n'est pas immédiat entre les deux termes. La série des prophètes » proprement dits était close depuis longtemps, et le judaïsme avait » attendu pendant cinq cents ans l'accomplissement des promesses » anciennes; mais il n'avait pas renoncé à sa foi; il l'avait manifestée, » au contraire, d'une manière de plus en plus caractérisée, en l'adap- » tant aux événements et aux circonstances. Ce sont les écrits apocalyp- » tiques qui nous en ont conservé l'expression et le développement, et » qui nous font connaître l'attente et les espérances que l'Évangile a » trouvées dans le cœur des Juifs; ce sont eux qui nous introduisent » véritablement aux origines du christianisme[2]. » En un mot, l'apocalyptique juive est l'histoire des croyances messianiques, et, à ce point de vue, elle a une bien autre importance que l'apocalyptique chrétienne. Celle-ci est assurément un monument précieux de l'état des esprits et des croyances des premiers temps de notre ère, mais elle n'est qu'une manifestation passagère, un écho qui ira s'affaiblissant. Historique-

[1] *Die jüdische Apokalyptik in ihrer geschichtlichen Entwicklung :* l'Apocalyptique juive dans son développement historique, par A. Hilgenfeld, professeur de théologie à l'université d'Iéna.

[2] Hilgenfeld, préface, p. 1 et 2.

ment, le christianisme ne serait pas explicable sans celle-là. En effet, comme le fait observer M. Baur, « quelle qu'ait été l'action de l'individualité de Jésus, il lui fallait néanmoins un point d'appui pour peser » sur l'esprit du temps. C'est donc ici le point où le christianisme et le » judaïsme se touchent si étroitement, que le premier ne peut être » compris que par ses rapports avec le dernier. L'idée messianique » a donné au christianisme la forme concrète dont il avait besoin » pour entrer dans l'histoire. Les Évangiles eux-mêmes montrent surabondamment à quel point l'attente du Messie était devenue une » croyance commune et nationale du peuple juif. Moins la situation » présente s'accordait avec l'idéal théocratique qui est la base de toute » l'histoire juive, plus on se retournait avec ardeur vers le point unique » (le règne de David) où cet idéal semblait s'être passagèrement réalisé; » plus la dissemblance était grande entre le présent et cette courte » période d'un passé déjà reculé, plus on attendait avec certitude l'accomplissement prochain des promesses transmises de génération en » génération. La conviction du salut définitif par le Messie, jointe à la » contradiction de plus en plus forte entre l'idéal et le réel, devait » transformer le judaïsme en pure religion de l'avenir[1]. » Il faut ajouter que plus l'attente se prolongeait, mieux elle voulait être récompensée; les premières espérances s'étaient circonscrites dans un rêve de restauration nationale; elles grandirent ensuite jusqu'à la conversion des païens et à la domination du monde, et elles s'élevèrent enfin, comme nous le verrons, jusqu'à la destruction de ce monde corrompu et à la création d'un monde idéal. C'est le point de vue de la dernière Apocalypse juive, celle d'Esdras, contemporain de la naissance du christianisme, et c'est la croyance des chrétiens primitifs eux-mêmes. Ainsi, par l'effet d'une loi qui se vérifie constamment dans l'histoire, l'idée première s'était, en se développant, métamorphosée au point de dégager sa propre antinomie. De restreinte et de nationale qu'elle avait été, elle était devenue universelle et cosmologique. Bien plus, la vision des choses dernières et la rénovation du monde, dont les anciens Hébreux n'avaient nul soupçon, avaient acquis une telle importance, qu'elles reléguaient même parfois la personne et l'idée du Messie à l'arrière-plan, comme dans l'ancienne rédaction juive du livre d'Hénoch, où cette figure est à peine indiquée. L'essentiel, c'était la satisfaction des aspirations religieuses et aussi des ressentiments politiques des Juifs, par la défaite et le jugement du monde païen qui

[1] Baur, *le Christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*, p. 36.

les avait tant opprimés. L'œuvre pouvait être accomplie par Jéhovah en personne, ou par son envoyé, le Messie; mais il était nécessaire, du moins le croyait-on, qu'elle fût accomplie.

Suivons les métamorphoses de l'idée première, depuis les plus anciennes traditions bibliques jusqu'au début de la littérature apocalyptique. Il ne faut pas oublier que chez les Hébreux le sentiment religieux se confondait de la manière la plus étroite avec le sentiment politique et national. Jéhovah était sans doute le vrai Dieu; mais il était avant tout le Dieu de son peuple, le vrai roi d'Israël, punissant par des calamités de tout genre, et surtout par l'oppression étrangère, les trop nombreuses défections de ses sujets. La servitude était la suite inévitable de l'impiété, la grandeur nationale la récompense d'un retour à Jéhovah. L'ancêtre des Hébreux, Abraham, avait reçu de Dieu une promesse solennelle : ses descendants devaient être aussi nombreux que le sable de la mer, et former le peuple le plus puissant et le plus heureux de la terre. Israël est le peuple élu dès l'origine; mais quand il oublie ses hautes destinées, alors Dieu le livre aux idolâtres, alors les Philistins, les Ammonites, les Madianites ont pouvoir de le châtier, jusqu'à ce qu'un héros pieux vienne mettre fin à ses tribulations. Le sentiment national est satisfait au plus haut point sous David, le plus pieux des rois malgré ses péchés, et sous son fils Salomon; mais l'impiété de celui-ci amène de nouveaux châtiments. Le royaume se partage, les calamités s'accumulent, la décadence est complète. Alors le prophétisme acquiert toute son importance. Il avait existé chez les Juifs de temps immémorial; mais sa phase la plus glorieuse est précisément cette époque désastreuse qui se termine par l'exil. C'est à ce moment que d'ardents prophètes se lèvent pour se dévouer à la régénération nationale; ils constatent l'abaissement présent, ils prévoient un abaissement plus profond encore; mais si le peuple revient à son ancien patriotisme, ou, ce qui est ici tout un, à ses anciennes croyances, alors renaîtra aussi l'antique splendeur, alors sera

...de David éteint rallumé le flambeau.

Un rejeton sortira de la souche d'Isaï[1], un juste rejeton sera donné à David qui siégera sur le trône de ses pères, pour inaugurer une ère nouvelle de prospérité. L'étranger le craindra comme un guerrier puissant; mais pour son peuple il sera un prince de la paix, sous le sceptre duquel les Israélites vivront en sécurité, et qui fera régner le droit et la

[1] Père de David.

justice. Il sera le serviteur de Dieu, le saint d'Israël, le dominateur, un héros divin; enfin, dans Ézéchiel, il sera David lui-même qui reviendra pour rétablir les destinées de son peuple. Pour tous il est un descendant de la famille royale de Juda, et bien que l'esprit de Dieu soit sur lui, on ne trouve avant l'exil aucun passage qui soit de nature à suggérer l'hypothèse d'une origine surnaturelle. Par un hasard singulier, le nom de Messie, qui signifie oint, comme *christos* en grec, et que l'Ancien Testament applique à toutes sortes de personnages, aux rois, aux patriarches, aux prêtres, aux prophètes et même à la collectivité du peuple saint, n'est donné nulle part au restaurateur futur qu'annonçaient les prophètes.

Si maintenant nous franchissons un espace de quatre siècles, pour descendre des derniers prophètes au premier des livres apocalyptiques[1], nous constaterons à première vue que l'idée s'est développée et considérablement modifiée, et les différences seraient encore bien plus frappantes, si nous opposions d'un seul coup à la simplicité des promesses prophétiques l'ensemble compliqué de toutes les conceptions apocalyptiques. Mais la marche que nous suivons est une marche historique; nous n'avons pas encore affaire aux apocalypses postérieures; nous voulons en quelque sorte laisser l'idée se développer d'elle-même, et, pour le moment, il nous suffit d'observer l'état où nous la retrouvons dans le livre de Daniel.

Le nom de Messie manque encore, ou du moins ce mot y est, comme dans les prophètes, appliqué à d'autres personnages qu'au sauveur d'Israël. La nature même du sauveur n'est pas clairement indiquée. Le Fils de l'homme porté par les nuages devant le trône de Dieu, après la mort des quatre bêtes, est-il un être naturel ou surnaturel? L'auteur ne le dit pas, et les opinions varient encore aujourd'hui[2]; mais il

[1] Le livre de Daniel a été composé sous le règne d'Antiochus Épiphanes. La principale preuve de la date est le contenu même; mais il y en a d'autres qui suffiraient. Dans le canon juif, il ne figure pas avec les autres prophètes dans la deuxième série des livres saints; il se trouve dans la troisième et dernière série, les *hagiographes*, qui remontent au plus à cent cinquante ans avant Jésus-Christ; et d'un autre côté Jésus Sirach, qui écrivait en 180, ne le comprend pas dans sa nomenclature des livres bibliques. Il est vrai que le livre prévoit cette difficulté et veut y répondre. Écrit sous Nabuchodonosor, il doit être cacheté et divulgué seulement aux approches de l'accomplissement. Mais si l'auteur est contemporain de Nabuchodonosor, comment n'a-t-il sur ce souverain que des indications inexactes et légendaires, tandis que ce qu'il dit des successeurs d'Alexandre, et notamment des rois de Syrie, est exact jusqu'à la minutie?

[2] M. Hilgenfeld fait observer avec raison que rien dans le texte n'indique une origine surnaturelle, mais les circonstances au moins sont merveilleuses; le Fils de l'homme appa-

est certain du moins que l'apparition a un caractère merveilleux et surnaturel, et qu'elle a été le type de toutes les peintures postérieures du triomphe du Messie. Nous avons ici un élément nouveau, et ce n'est pas le seul. Si nous considérons l'ensemble du livre, nous saisissons une masse d'idées et de figures à peu près inconnues des écrivains plus anciens : les anges, par exemple. Ils ne sont assurément pas nouveaux dans la Bible, mais ceux qui figurent dans Daniel se distinguent par des caractères particuliers, et de cette armée céleste que l'ancien hébraïsme paraît souvent identifier avec les étoiles; et de ces fils de Dieu qui, dans la Genèse, sont les pères des géants; et de ces messagers divins, d'une personnalité si peu fixe qu'elle semble souvent s'évanouir avec la mission dont ils sont chargés; et des séraphins, êtres à six ailes, dont Ésaïe entoure le trône de Dieu, enfin et surtout des chérubins, figures fantastiques placées autour de l'arche sainte, et que Josèphe présente comme absolument indescriptibles. Les anges de Daniel constituent une hiérarchie [1], un monde supérieur qui exerce une action constante et réglée sur notre monde inférieur, et dont les chefs ont des noms, ce qui est tout à fait nouveau. Chose plus remarquable encore, leur dénomination générique rappelle littéralement les amchaspands persans [2]. Ce n'est pas tout, et si déjà les noms nous éloignent des anciennes conceptions hébraïques, nous nous trouvons encore plus dépaysés quand nous considérons les fonctions de ces êtres surnaturels. Ce sont des anges gardiens, et chacun d'eux a la garde et le gouvernement de l'une des nations du globe. Ils sont les vrais princes des peuples. L'ancien génie hébreu eût été trop jaloux et trop exclusif pour placer les nations étrangères sous un tel patronage. On saisit une idée importée, et qui ne paraît pas même complétement assimilée et fondue dans la donnée générale du livre. Quand l'histoire entière pivote uniquement autour du peuple juif, on plaint le sort des

raît ici dans une sphère supérieure à l'humanité. Quelques critiques, entre autres M. Hitzig, n'ont voulu voir en lui que la personnification du peuple d'Israël, comme les quatre bêtes ne sont, elles aussi, que des personnifications de peuples païens. M. Strauss (*Dogmatique*, t. II, p. 81) semble incliner à la même opinion; mais il ajoute que, dans tous les cas, les Juifs n'ont pas tardé à voir dans le Fils de l'homme de Daniel la figure concrète du Messie, et c'est là le point essentiel. Pour le développement de l'idée, ce n'est pas ce que l'auteur a voulu dire qui est important, c'est ce qu'on a compris.

[1] Un seul passage antérieur à Daniel peut, si l'on veut, éveiller l'idée d'une hiérarchie : c'est, dans Josué, l'ange qui se présente comme prince de l'armée céleste.

[2] Daniel les appelle « saints veillants, vigilants, gardiens ». Le zend *amesha çpenta* signifie, d'après Bopp, *non connivens sanctus*, saint qui ne cligne pas les yeux, qui ne les ferme pas.

anges des autres peuples, condamnés d'avance et de tout temps à une défaite finale. On ne les plaindrait pas si c'étaient de mauvais anges, et la logique de la théologie juive veut qu'ils le soient; ils le deviendront plus tard; mais notre livre ne s'explique pas encore là-dessus, et le « prince » de la Perse et celui de la Grèce sont opposés à Michel, prince des Juifs, simplement comme des adversaires et sans nulle distinction injurieuse. Entre ces êtres surnaturels se livrent les vraies batailles, celles qui décident de la destinée des empires, et dont les batailles des hommes ne sont que l'accompagnement et l'écho. Que les conflits des anges et des peuples aboutissent à l'affranchissement et au triomphe des Juifs, c'est la tradition nationale que notre livre a puisée dans les anciens prophètes, aussi bien que dans le sentiment public de son temps; mais nous trouvons ici ce triomphe enrichi de traits nouveaux, dont le principal est la résurrection des Israélites morts. L'ancien hébraïsme ne connaissait pas la vie future; on est généralement d'accord pour ne voir dans la prédiction d'Ésaïe[1] et dans la célèbre vision d'Ézéchiel[2] que des figures prophétiques du rétablissement politique de la nation[3]. En même temps, la vue historique s'est élargie et complétée; le cadre apocalyptique enserre toute l'histoire universelle. En vertu d'une loi primordiale et divine, et par des voies invisibles au vulgaire, tous les événements, toutes les révolutions convergent vers l'accomplissement des desseins de Dieu sur le peuple élu[4]; mais c'est juste quand ces desseins seront au moment d'éclater qu'ils seront le plus impénétrables, et c'est quand le triomphe sera proche qu'il paraîtra le moins probable. Il sera précédé de calamités sans nombre, et nous verrons ces calamités reparaître et se multiplier dans toutes les apocalypses, comme la complication suprême du drame humain avant le dénoûment providentiel. Dans la littérature rabbinique, elles s'appelleront les douleurs de l'enfantement du Messie.

[1] XXVI, 19.

[2] XXXVII, 14.

[3] M. Hilgenfeld pense qu'Ézéchiel annonce une résurrection des Israélites massacrés; mais nous ne pouvons ici partager son sentiment : « Ces os, lit-on au verset 11, sont la maison d'Israël, » c'est-à-dire la nation dispersée, morte comme nation, et qu'il s'agit de réunir et de restaurer.

[4] « Quelque singulière que soit la forme dans laquelle elle est exposée, cette idée d'une marche suivie et en quelque sorte réglée des révolutions politiques et religieuses vers l'accomplissement définitif des décrets de Dieu, ne manque ni de grandeur ni d'originalité; elle offre tous les traits essentiels de cette espèce de philosophie de l'histoire que Bossuet a exposée dans son *Discours sur l'histoire universelle.* » (Nicolas, *Des croyances apocalyptiques chez les Juifs*, dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne.* — Oct. 1854, p. 196.)

La forme de ces idées messianiques n'est point celle de la prophétie classique, de même aussi que le but de notre auteur s'éloigne sensiblement de celui des anciens prophètes. Ceux-ci se proposaient surtout la régénération politique et morale de la nation; les tableaux terribles ou splendides qu'ils déroulaient, les promesses et les menaces qu'ils accumulaient n'étaient que les auxiliaires d'une prédication essentiellement patriotique et pratique; ils sollicitaient sans doute l'imagination du peuple, mais ils s'adressaient surtout à son énergie; leur éloquence était vivante, leur poésie n'était pas cherchée; et, quoi qu'il faille penser de la nature de leur inspiration, que nous n'avons pas à rechercher ici, tout le monde, même la critique la plus négative, s'accorde pour reconnaître en eux ce souffle magnanime et puissant qui produit, selon les natures et les circonstances, les plus belles œuvres et les plus belles actions. Ils avaient un grand cœur, et c'est pour cela qu'ils ont été de grands citoyens, de grands orateurs, de grands poëtes. Cependant ils ne se placent pas tous au même rang, et la comparaison des plus récents aux plus anciens fait ressortir une décadence visible; on sent moins la chaleur interne; la forme s'est altérée, le bizarre et l'étrange tendent à dominer; l'extase passive a succédé au ministère actif; la vision, moins vivante mais plus merveilleuse que la parole, est le mode favori des derniers prophètes[1]. Cette tendance est très-marquée dans Ézéchiel, et c'est justement à ce modèle que se rattache le livre de Daniel. Ici le côté éthique a complétement disparu; c'est de la spéculation pure, une composition qui paraît réfléchie plutôt qu'une production spontanée; les visions sont grandioses, mais elles sont en même temps adroitement combinées; le terrible est souvent ingénieux, et cependant Daniel est un chef-d'œuvre de simplicité, en comparaison de quelques apocalypses postérieures. C'est la dégénérescence complète de l'ancienne prophétie; mais c'est en même temps, et ce n'est encore que l'embryon d'un genre nouveau qui prendra des développements merveilleux. Il en contient tous les éléments, mais pour ainsi dire à l'état de germe ou de premier essai. Une des prétentions des écrivains apocalyptiques, c'est non plus seulement de pressentir ou de prévoir l'avenir comme les prophètes, mais de le chiffrer, et de baser des évaluations arbitraires sur une donnée quelconque des Écritures plus anciennes. Si, dans les visions, Daniel pro-

[1] « La prédominance des visions signale la décadence du prophétisme au double point de vue de la clarté et de la direction pratique. Un pas de plus, et nous touchons à l'apocalyptique. » (Reuss, art. Apocalypse de saint Jean, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.)

cède encore d'Ézéchiel, il se place en même temps, par son fameux calcul des soixante-dix semaines, sur ce terrain nouveau de l'arithmétique prophétique que ses successeurs se garderont d'abandonner. Enfin, si la critique s'accorde presque absolument avec la tradition au sujet des anciens écrits prophétiques, il est au contraire certain de tous les écrits apocalyptiques, sauf l'Apocalypse de saint Jean, qu'ils ne sont pas des auteurs qu'ils s'attribuent. La littérature apocalyptique est en même temps une littérature pseudégraphique, et ici encore c'est le livre de Daniel qui ouvre la marche et crée le précédent; mais la pseudégraphie n'était pas une fantaisie arbitraire, elle était une condition naturelle et presque une nécessité du genre nouveau. C'est ce que nous allons montrer, en rendant compte en même temps des autres circonstances qui, après un intervalle d'au moins trois cents ans, ont fait renaître la prophétie sous une forme si différente de la forme primitive.

On considère généralement la captivité de Babylone comme un point de séparation capital dans l'histoire du peuple juif, tellement que la période antérieure s'appelle la période hébraïque, et la suivante la période judaïque. Cette opinion est fondée, si on prend les deux époques dans leur ensemble; mais il s'en faut que les Hébreux soient revenus de l'exil complétement différents de ce qu'ils étaient à la chute de Jérusalem, et surtout qu'ils en aient rapporté en bloc les conceptions étrangères qu'on trouve plus tard mêlées à leur théologie nationale[1]. Une seule chose est certaine : ils ont définitivement renoncé aux abominations idolâtriques, dont les prophètes nous ont tracé de si vives et de si effrayantes peintures, et ils reviennent avec l'intention d'observer la loi, et de rester dignes de la protection divine qui les a ramenés dans leur patrie. Cette conversion même retranche au prophétisme une de ses principales raisons d'être, la protestation contre l'indescriptible corruption du culte et des mœurs. La nullité de la vie politique dans la nation restaurée, mais dépendante, n'est pas moins défavorable à la

[1] « Qu'auraient emprunté les Juifs aux Chaldéens? Quelque peu connue que soit encore cette nation, on peut admettre avec quelque vraisemblance que sa religion, qui était un culte des astres, ne contenait rien d'analogue à l'attente d'un libérateur et à l'espérance d'une époque finale de bonheur et de vertu. Les Chaldéens n'avaient rien à donner aux Juifs pour le développement de leurs croyances messianiques.... Tous les écrits juifs de cette époque sont empreints d'une haine profonde pour les Chaldéens. Le nom de Babylonie est resté dans la langue comme un terme injurieux, et si les habitants de la Babylonie ont pris une place dans le drame apocalyptique, ce n'est que comme des oppresseurs, comme des ennemis de Jéhovah, destinés à la destruction et au châtiment. » (Nicolas, *Des croyances apocalyptiques*, p. 209.)

prophétie. Enfin, troisième raison, il n'y a plus lieu de sonder l'avenir, il est là, et déjà il a commencé de se réaliser. La reconstruction du temple ouvre l'ère de l'accomplissement des promesses, modestement sans doute, puisque c'est non par la défaite de leurs ennemis, mais par la grâce de leurs maîtres que les Juifs ont pu retourner à Jérusalem. Ce n'est pas le triomphe promis; mais c'en est le gage et le commencement. Il faut attendre en dévotion et en patience, et en attendant, se nourrir de la loi, et bien pénétrer le sens des anciennes promesses. Cette disposition des esprits produit promptement un double résultat : la complète cessation de la prophétie, et la naissance de cette interprétation savante et pieuse, puis subtile et finalement tout à fait arbitraire des anciens textes, dont on trouve des exemples si prodigieux dans les écrits apocalyptiques et encore plus dans l'exégèse rabbinique; Josèphe place sous le règne d'Artaxerxe Longue-main la clôture de la succession continue des prophètes chez les Juifs, et Malachie, qui termine d'une manière assez insignifiante celle des prophètes bibliques, peut en effet être classé dans cette époque. Mais, en disparaissant, la prophétie lègue aux apocalypses futures un de leurs traits essentiels, celui du précurseur. Comme s'il se fût senti le dernier dans un ministère épuisé, Malachie avait prédit le retour d'Élie, l'un des plus fameux prophètes du passé. Nous verrons plus tard les espérances apocalyptiques, s'emparant de cette prédiction, faire de l'apparition d'un prophète mort un des signes les plus importants de l'approche du Messie. Elles amplifieront l'idée, ajouteront Moïse, Ésaïe et Jérémie à Élie, et aboutiront enfin, dans l'Apocalypse d'Esdras, à l'invention de deux Messies. Mais nous n'en sommes pas encore là; les conceptions apocalyptiques sont encore à l'état de germination latente; pour qu'elles mûrissent, il faut que la théologie érudite ait popularisé d'abord cette interprétation arbitraire des Écritures où elles puiseront tant de ressources; il faut aussi que la situation nationale, au lieu de s'améliorer, ait empiré de nouveau jusqu'à la détresse, jusqu'au désespoir. Le temps où nous sommes est un temps d'attente et de concentration; c'est le règne des scribes et des docteurs de la loi; le code religieux, les monuments historiques et prophétiques du passé sont l'objet d'un commentaire incessant, très-savant, mais nullement scientifique, qui finira par ensevelir la simplicité des croyances et des faits primitifs sous une avalanche de déductions subtiles et de légendes excentriques. Nous sommes encore loin de l'*Athbasch* et de la *Ghematria*[1]; mais il est

[1] Modes d'interprétations rabbiniques en pleine floraison du temps de Jésus-Christ. L'*athbasch* donnait à l'interprète la faculté de substituer dans les mots du texte sacré, à

déjà possible de les entrevoir. A côté de ce développement interne, il faut signaler les influences étrangères qui ont agi sur le fond de la théologie juive.

Nous avons constaté plus haut l'affinité des anges de Daniel avec les amchaspands persans. Ce n'est point une ressemblance de hasard. S'il n'est pas vraisemblable que les Juifs aient rien emprunté aux Chaldéens, tout démontre au contraire que les Perses, successeurs des Chaldéens, ont exercé une action assez considérable sur le développement des idées qui nous occupent[1]. Les Perses ont eu avec les Juifs des rapports séculaires, et ces rapports se sont établis de la manière la plus caractéristique. Un des premiers actes de Cyrus, aussitôt après la prise de Babylone, est la permission du retour donnée aux Juifs, et, chose étonnante, c'est la moindre partie des exilés qui profite du congé; la plupart aiment mieux rester dans cet exil naguère si douloureusement ressenti, et ils n'ont pas lieu de s'en repentir : Cyrus et ses successeurs les traitent à l'égal même des Perses, et des Juifs figurent parmi les hauts dignitaires de la cour des Achéménides. Comment expliquer, d'une part, cette faveur constante accordée à des étrangers par toute une dynastie, et, d'autre part, le sentiment qui fait considérer à un grand nombre de Juifs la Perse comme une nouvelle patrie? La solution du problème est dans les affinités religieuses. La loi mosaïque et la loi mazdéenne se touchent par des points essentiels : l'unité de Dieu, la proscription des images sensibles de la Divinité, les prescriptions sur les souillures et les purifications, la distinction des animaux purs et impurs, l'organisation sacerdotale, etc. Ces analogies importantes rendent compte des sympathies qui s'établissent si promptement entre les deux peuples, et qui fondent des rapports si étroits. Si maintenant une conception en voie de se former chez l'un des deux a rencontré chez l'autre une conception du

chaque lettre de l'alphabet, la lettre correspondante de l'ordre inverse, c'est-à-dire en commençant l'alphabet par la fin. On obtenait ainsi un mot tout différent, par lequel on remplaçait le mot véritable. La *ghematria* avait pour base la valeur numérique des lettres : tout mot pouvait être remplacé par un mot quelconque, pourvu que la somme de la valeur numérique des lettres fût équivalente. C'est une application heureuse de la ghematria qui a, comme on le verra, donné la clef de l'Apocalypse de saint Jean. Il y avait encore le *notarikon*, qui faisait de chaque mot d'une lettre l'initiale d'un mot nouveau. C'est à l'aide de ce procédé qu'on trouvait David et le Messie dans ADaM.

[1] Pour l'influence de la doctrine mazdéenne, notre principale autorité est l'article de M. Nicolas déjà plusieurs fois cité. Cette influence y est appréciée à fond et dans une juste mesure. M. Hilgenfeld, tout en l'admettant pleinement, omet les développements que les proportions de son livre semblaient comporter.

même genre déjà plus développée, il est naturel que celle-ci ait influé sur la première, et lui ait cédé quelques-uns de ses éléments. C'est précisément ce qui est arrivé pour l'idée messianique. Les Perses attendaient également un Messie, le Çaoshyanç, c'est-à-dire l'utile. Il devait naître à la fin des temps, combattre et vaincre les ennemis d'Ormuzd, présider à la résurrection des morts, et établir sur la terre une ère de bonheur sans mélange. Son apparition serait précédée de terribles calamités. « Les nations coalisées engageront une longue lutte avec les » adorateurs d'Ormuzd; le sang coulera à grands flots; les méchants » triompheront des hommes vertueux, les peuples impurs des vrais » adorateurs de la lumière. Le malfaisant Dahak, qui était enchaîné à » la montagne de Demavand, verra tomber ses fers, et il s'abattra sur » le monde. C'est alors que Çaoshyanç viendra au milieu des vrais » adorateurs de la lumière, pour rétablir la loi d'Ormuzd, chasser la » fraude et le mal, et fonder la cinquième et dernière période. La » longue lutte entre Ormuzd et Ahriman sera terminée, non par » l'anéantissement de celui-ci, mais par ce que nous pourrions appeler » sa conversion. Ahriman, avec son armée d'esprits rebelles, se prosternera devant Ormuzd, proclamera sa puissance et sa supériorité, » et se joindra au chœur des esprits bienfaisants[1]. »

Ce court tableau est loin de contenir tout l'ensemble de la doctrine mazdéenne sur la fin des choses. Elle s'est développée pendant une très-longue période, et a subi à son tour, dans la suite des temps, des influences juives et même chrétiennes. Mais les traits qui sont réunis ici paraissent incontestablement antérieurs au livre de Daniel, et on ne peut nier, ce nous semble, qu'ils n'aient marqué de leur empreinte le développement des idées juives. Qu'on se garde cependant de songer à un emprunt pur et simple. Il faut plutôt admettre une action lente et une appropriation peut-être involontaire. La doctrine juive ne s'est pas complétée tout d'une pièce, elle s'est formée, et elle continuera de se former organiquement; elle ne s'est assimilé les conceptions mazdéennes qu'en les modifiant conformément à ses prémisses et au génie national. La résurrection des morts, générale chez les Parses, devient chez les Juifs un privilége de la nation, parce que leur instinct le plus profond leur défend de l'étendre aux ennemis de Dieu; par la même raison, ils n'ont aucun trait qui rappelle la conversion d'Ahriman et de ses légions; chez eux, le mal est irrévocablement voué à la destruction.

[1] Nicolas, *Des croyances apocalyptiques*, p. 212 et 213.

Pendant que les conceptions apocalyptiques se complètent ainsi, l'histoire marche, et poursuit une direction nullement conforme aux espérances messianiques. L'attente paraît de plus en plus longue au peuple juif. « Nous ne voyons plus nos signes, » dit un psaume de cette période, « il n'y a plus de prophète parmi nous, et personne qui sache » combien de temps, » personne qui sache combien de temps durera cette contradiction entre la marche de l'histoire et son véritable but; personne qui puisse dire quand enfin l'empire du monde, possédé depuis si longtemps par les peuples païens, passera au peuple de Dieu. Israël, qui est tout dans le dessein éternel, n'est rien dans la réalité, rien qu'un jouet entre des forces colossales, un imperceptible appoint dans les luttes des grandes nations. De la domination sympathique des Perses, il a passé sous le joug plus durement ressenti des Grecs. L'espoir devient de plus en plus absurde, et c'est justement pour cela qu'il s'affermit. C'est la nature et la force de la foi. Moins ce qui est répond à ce qui doit être, moins il est possible que cela dure. Que le joug s'appesantisse, que l'oppression s'aggrave, c'est un signe que la délivrance est proche. Que la détresse nationale arrive à son comble, et alors on pourra évaluer le temps, et ce sera un devoir de le faire pour consoler et fortifier le peuple, et obtenir qu'il persiste jusqu'à la fin; alors donc éclateront au milieu des ténèbres les splendeurs de la vision apocalyptique, alors les énigmes seront résolues, l'histoire expliquée et Dieu justifié. Mais quel sera l'organe de la révélation, puisqu'il n'y a plus de prophète dans Israël, et comment obtenir créance, puisque l'inspiration est morte parmi les contemporains? Et cependant il faut que ces choses soient dites, que ces mystères soient révélés. Ils ne peuvent l'être que par un sage des temps anciens. Ce sera donc un sage de ces temps encore favorisés du don prophétique qui aura vu les visions, et qui les aura racontées, non pour ses contemporains, mais pour le temps terrible, la génération éprouvée qui verra la fin des choses. Antiochus Épiphanes persécute le peuple élu, et veut exterminer la vraie foi. Le peuple se lève à la voix des Maccabées, et pendant les angoisses de la lutte est trouvé, décacheté, divulgué, le livre de Daniel, où sont prévues toutes ces choses, où les desseins de Dieu sont expliqués, et sa victoire annoncée[1]. Et Israël est victorieux en effet, mais la victoire reste bien au-dessous

[1] Ces supercheries, pour si pieuses qu'elles fussent, ne paraîtraient plus excusables de nos jours; mais il ne faut pas appliquer notre jugement moderne à ce temps et à ce peuple. C'est avec intention que nous avons signalé plus haut, bien qu'ils appartiennent à une époque un peu postérieure, les incroyables systèmes d'interprétation appliqués par l'éru-

de la promesse. Ce n'est pas encore le dernier triomphe et la fin des temps. De nouvelles calamités viendront, qui feront naître de nouvelles apocalypses.

Qu'est-ce que Daniel? Avant notre livre, on ne trouve ce nom que dans Ézéchiel, comme celui d'un homme très-vertueux, digne de figurer entre Noé et Job. Dans le livre, Daniel est un jeune homme de noble naissance, emmené à Babylone lors de la destruction de Jérusalem, pour être élevé à la cour de Nabuchodonosor. Il jouit dès le début de la faveur spéciale de Dieu, et cette faveur se manifeste d'une manière merveilleuse. Il refuse les mets délicieux de la table royale, ne se nourrit que de légumes et d'eau, et prospère malgré ce régime ascétique[1]. Son intelligence est surnaturelle; il surpasse de beaucoup les sages de la Chaldée dans l'art d'interpréter les songes. Exposés à des dangers mortels, lui et ses compagnons, non moins fidèles à la religion nationale, en sortent par la protection des anges. On voit tout de suite que si Jéhovah a puni les iniquités de Jérusalem, il n'a pas abandonné ses fidèles, et qu'il a la volonté et la puissance de les relever. Le judaïsme, quoique opprimé, est toujours la vraie religion,

dition rabbinique aux textes sacrés. Quoi de moins révérencieux, et, il faut bien le dire, de plus frauduleux, que d'introduire dans les Écritures tous les sens imaginables au moyen d'altérations arbitraires et de véritables tours de passe-passe? C'est ainsi, du moins, que nous jugeons aujourd'hui. Eh bien! il est manifeste que les docteurs juifs agissaient en toute honnêteté et toute sincérité, et qu'ils croyaient faire œuvre pie autant que savante; leurs conceptions théologiques se développaient, se compliquaient, et cependant toute la révélation, toute la vérité étaient contenues dans la loi et les prophètes; il fallait donc que leurs idées nouvelles y fussent contenues également, et ils les y découvraient au prix des plus grandes violences et des inventions les plus subtiles, mais en même temps avec une conviction naïve. La pseudépigraphie procède d'une nécessité semblable. Il fallait à tout prix que l'autorité du passé couvrît les prophéties nouvelles. L'auteur du livre de Daniel n'a certainement fait que réunir et coordonner les croyances communes et flottantes de son temps; mais ces croyances, il les eût plutôt affaiblies que fortifiées, en les publiant sous son véritable nom. Dénué d'inspiration, puisqu'il n'y avait plus de prophètes, il ne pouvait rien ajouter à l'autorité de la tradition, et il est vraisemblable qu'il l'eût affaiblie, car il eût soudain réduit aux proportions d'une œuvre humaine des idées déjà consacrées, et dont les racines plongeaient dans le passé inspiré de la nation. Les mystères de l'histoire ne pouvaient être dévoilés par des hommes, et si les croyances populaires devaient sortir du clair-obscur de la tradition, se produire au grand jour et prendre corps, elles ne le pouvaient qu'avec le concours et la sanction de l'autorité prophétique. Mais cette nécessité, que nous essayons de déduire ici par le raisonnement, était instinctivement sentie et non calculée chez les Juifs. La littérature pseudépigraphique est le produit naturel de l'époque et non le résultat cherché d'une préméditation frauduleuse.

[1] Il faut noter ces traits d'ascétisme qui reparaîtront dans le livre, et qui serviront à M. Hilgenfeld à faire rentrer l'ascétisme dans le mouvement apocalyptique.

la religion du Dieu qui commande sur tout, auquel le monde païen même est soumis, mais qui, entre tous les peuples, a choisi les Juifs pour le sien. Heureux ceux qui l'adorent, malheur à ceux qui le méconnaissent! Nabuchodonosor l'éprouvera lui-même; mais il faut avant tout que la puissance prophétique de Daniel lui soit révélée[1]. Il a eu un songe, et il l'a oublié. Il convoque ses devins, les somme de le lui rappeler et de l'interpréter, et comme ils ne peuvent faire l'impossible, il veut les faire exécuter à la vraie manière orientale. Alors paraît Daniel, qui a obtenu de Dieu la révélation du songe : le roi a eu la fameuse vision de la statue à la tête d'or, à la poitrine d'argent, aux flancs d'airain, aux cuisses de fer, aux pieds de fer et d'argile. Les quatre métaux sont quatre empires qui se succéderont; la tête d'or est celui de Babylone, la poitrine d'argent celui des Mèdes[2], les flancs d'airain celui des Perses, et enfin les parties inférieures l'empire des Macédoniens. Celui-ci sera véritablement de fer, il brisera, il broiera tout; mais la composition mélangée des extrémités indique qu'il ne restera pas uni, il aura des parties fortes et des parties faibles; elles se marieront entre elles, mais, de même que le fer ne se combine pas avec l'argile, ces mariages n'amèneront pas d'unité réelle[3]. Finalement, la statue est brisée par une pierre qui devient une grande montagne, et couvre toute la terre, et cette montagne est le cinquième empire, le royaume de Dieu, qui succédera aux quatre monarchies païennes.

La division de l'histoire en quatre empires ou en quatre périodes est

[1] M. Hilgenfeld a raison de considérer les six premiers chapitres du livre comme une sorte d'introduction destinée surtout à bien établir ces principes essentiels, et à mettre en lumière la figure de Daniel; mais on irait beaucoup trop loin si on attribuait à l'auteur du livre l'invention des récits merveilleux contenus dans ces chapitres. Précisément de ce que notre auteur place son apocalypse sous la garantie de Daniel, on doit conclure que la légende de Daniel était déjà toute formée. La part de l'invention se restreint, ce nous semble, uniquement à l'agencement des visions. Tout le reste se trouvait évidemment, avec des contours plus ou moins précis, dans les croyances populaires.

[2] Ou du successeur chaldéen de Nabuchodonosor, d'après quelques commentateurs qui considèrent alors la domination des Mèdes et celle des Perses comme réunie dans le troisième empire. Mais la division des métaux semble bien répondre à quatre empires différents. Au surplus, la divergence n'a aucune importance pour le sens total de la vision. Notre auteur distingue et confond tour à tour les Perses et les Mèdes.

[3] La composition hétérogène des parties inférieures signifie le morcellement de l'empire grec après Alexandre. Les mariages dont il est question sont ceux d'Antiochus II de Syrie avec Bérénice, et de Ptolémée V avec Cléopâtre. Ces mariages manquent leur but et n'amènent pas l'entente entre la Syrie et l'Égypte. L'auteur y reviendra plus loin. Nous constatons ici dès le début un des caractères saillants du genre apocalyptique, la précision dans le détail, chaque fois qu'elle est possible. Les symboles les plus insignifiants ont un sens déterminé, et l'histoire est suivie pas à pas.

un peu forcée, car l'un au moins de ces empires, celui des Mèdes, n'a jamais atteint les proportions d'une monarchie universelle. Mais, sur ce point, les notions du livre sont un peu vagues. Plus bas ce n'est pas Cyrus, comme le veut l'histoire, c'est un roi mède qui subjuguera l'empire babylonien. Il faut ajouter, et cette remarque a été faite par plusieurs critiques allemands, que la division quaternaire répond à une manière de voir assez commune chez les anciens. Les Grecs avaient leurs quatre âges, qui commençaient également par l'âge d'or, pour aboutir à l'âge de fer, et le mazdéisme connaît aussi la doctrine des quatre grandes périodes. Un des livres mazdéens, le Bahmen-Jescht, contient même une légende qui ressemble beaucoup au songe de Nabuchodonosor. Ormuzd montre à Zertouscht quatre arbres sortis d'un autre arbre; le premier est d'or, le second d'argent, le troisième d'acier, le quatrième de fer. Ces arbres sont les quatre temps, les quatre époques de l'histoire. Pendant la première, Ormuzd et Zertouscht s'entretiennent ensemble; le quatrième sera la domination réprouvée des Devs, comme dans Daniel le quatrième empire est à la fois le moins noble et le plus terrible. Après le règne des Devs viendra Çaoshianç, le Messie perse. Les analogies sont évidentes; mais il n'est pas aisé de savoir laquelle des deux visions a servi de modèle à l'autre. L'antiquité de la légende mazdéenne n'est pas établie; et, comme nous l'avons dit, le parsisme a subi des influences juives, comme la théologie juive avait subi des influences mazdéennes.

Quoi qu'il en soit, nous avons ici déjà l'apocalypse tout entière esquissée à grands traits. Cette révélation, placée à l'entrée du livre, est comme le sommaire de toutes celles qui suivront; mais elle n'est encore qu'un accessoire dans le récit; ce qui est mis en évidence, ce qui frappe surtout Nabuchodonosor, c'est moins le contenu du songe que la pénétration surnaturelle de Daniel. Aussi proclame-t-il que le Dieu des Juifs est le Dieu des dieux, le Roi des rois, le révélateur des secrets. Mais ce n'est pas encore assez, il faut qu'il apprenne de quelle protection merveilleuse ce Dieu couvre les croyants, et comment il châtie ceux qui le méconnaissent; il faut qu'il voie les trois compagnons de Daniel se promener dans la fournaise ardente, et que lui-même soit changé en bête et broute l'herbe de la terre, jusqu'à ce que, levant les yeux vers le ciel, il rende hommage au Tout-Puissant. Il faut ensuite que Belsatzar[1], le successeur de Nabuchodonosor, et puis enfin que

1. Le nom de Belsatzar ne figure nulle part ailleurs parmi les successeurs de Nabuchodonosor. Celui qui s'en rapproche le plus, c'est Belsarasar, mentionné dans une inscription

Darius le Mède fassent à leur tour les mêmes expériences. Daniel déchiffre les caractères énigmatiques qu'une main mystérieuse inscrit sur le mur pendant l'orgie de Belsatzar; il est préservé par les anges dans la fosse des lions, où l'a fait jeter Darius. Comme Nabuchodonosor, le roi mède reconnaît alors, et ordonne à ses peuples de reconnaître et d'adorer dans le Dieu de Daniel le Dieu vivant et éternel. C'est seulement après ces preuves multipliées que commence la véritable apocalypse. Elle se compose d'une série de visions, dont la première est une variante de la statue aux pieds d'argile, avec des traits nouveaux.

Quatre bêtes sortent de la mer, un lion avec des ailes d'aigle, un ours avec trois côtes entre les dents, un léopard avec quatre ailes et quatre têtes, et enfin une quatrième tout à fait différente des autres, bien plus forte et plus terrible; elle a des dents de fer et dix cornes, entre lesquelles surgit tout à coup une autre petite corne; trois des dix premières sont arrachées pour faire place à celle-ci, et elle a des yeux d'homme et une bouche qui blasphème. Mais alors des trônes sont roulés dans le champ de la vision : « L'Ancien des jours s'assit; son » vêtement était blanc comme la neige et les cheveux de sa tête comme » de la laine nette, son trône était comme des flammes de feu, les » roues comme du feu ardent. Un fleuve de feu sortait, et se répandait » devant lui; mille milliers le servaient, et des myriades de myriades » se tenaient devant lui; le jugement se tint, et les livres furent » ouverts. » La quatrième bête est exterminée à cause des blasphèmes de sa petite corne; les autres bêtes s'évanouissent également, et alors « quelqu'un comme un fils d'homme » est porté sur les nues du ciel devant l'Ancien des jours. C'est à ce fils d'homme qu'est donné l'empire du monde; sa domination sera éternelle et son royaume indestructible.

On devine que les quatre bêtes sont les quatre monarchies païennes dont il a déjà été question. L'empire babylonien, figuré dans la statue par le métal le plus noble, l'est ici par le plus noble et le plus fort des animaux sauvages, ce qui paraît en contradiction avec la haine des Juifs contre Babylone; mais la logique apocalyptique, qui a en vue la

du temps, non comme roi, mais comme prince. La légende suivie par notre auteur est ici fort inexacte. Darius le Mède, à qui elle attribue la prise de Babylone, est inconnu des historiens. C'est, comme tout le monde le sait, Cyrus qui a mis fin à l'empire babylonien. L'auteur confond évidemment les deux siéges de Babylone, dont le second, motivé par une révolte des Babyloniens, fut fait par Darius, fils d'Hystaspe, environ trente ans après le premier.

ruine et la destruction du paganisme, veut y arriver par une pente naturelle, en représentant la succession des quatre empires comme une dégradation continue de la force hostile à Dieu. L'empire des Mèdes, d'argent dans la première vision, est symbolisé dans la deuxième par un un ours vorace, mais qui ne vivra pas longtemps, car déjà « il » se tient sur le côté ». La monarchie des Perses est sans doute plus forte; les quatre ailes signifient qu'elle s'étend aux quatre points cardinaux [1]; mais elle n'est plus que d'airain. L'empire hellénique est de fer; la dégradation des métaux a atteint son dernier degré, et la quatrième bête est en même temps la plus abominable de toutes, parce qu'elle représente l'oppression présente, le joug détesté qui a succédé à la domination plus sympathique des Perses. C'est à la Syrie que la Palestine est échue, et les dix cornes de la bête correspondent justement aux dix souverains qui se sont succédé en Syrie, depuis Alexandre le Grand jusqu'à Antiochus Epiphanes, savoir : Alexandre, Séleucus Nicator, Antiochus Soter, Antiochus II, Séleucus II, Séleucus III, Antiochus le Grand, Séleucus IV, l'usurpateur Héliodore et Démétrius Soter [2]. La petite corne qui surgit inopinément, et qui blasphème, est Antiochus Épiphanes, le cruel persécuteur des Juifs, le profanateur des temples, qui va rester le point de mire de notre auteur jusqu'à la fin du livre. Trois cornes sont arrachées pour lui faire place; et, en effet, Antiochus ne monte sur le trône qu'en renversant l'usurpateur Héliodore, et au préjudice de son propre neveu, Démétrius Soter, qui était l'héritier légitime; quant à la troisième corne, elle est Séleucus IV, empoisonné par Héliodore, mais qui paraît ici la victime d'Antiochus, chargé de tous les crimes. La conclusion messianique de la vision n'a pas besoin de commentaires.

Une troisième vision tourne dans le même cercle; mais, tout en se répétant, l'apocalypse se resserre, se précise, et se hâte vers le dénoûment. Les deux premiers empires ont définitivement disparu; la Perse et la Grèce, désignées ici par leurs noms, restent seules en scène. Le bélier persique, qui défiait le monde, est renversé par le bouc macédonien, mais la figure du vainqueur subit aussitôt une modification importante. La grande corne implantée à son front tombe, et est remplacée par quatre cornes plus petites, lesquelles se dressent vers les

[1] Les quatre têtes signifient probablement les quatre rois de Perse que la Bible paraît seuls connaître.

[2] Quelques critiques omettent Alexandre le Grand, et comprennent dans la liste Ptolémée VI d'Égypte, pour lequel sa mère Cléopâtre revendiqua le trône de Syrie. La variante n'a pas d'importance.

quatre points cardinaux. Ce sont les royaumes de Macédoine, d'Asie, de Syrie et d'Égypte, principales divisions de l'empire d'Alexandre. Dans l'une d'elles surgit un roi, le même Antiochus, qui foule aux pieds la loi divine, et interdit le sacrifice dans le temple. Il sera brisé « sans main », c'est-à-dire sans le concours des hommes. Des anges se demandent combien de temps durera la profanation du sanctuaire; la réponse donnée est qu'elle durera deux mille trois cents soirs et matins, c'est-à-dire onze cent cinquante jours, ou bien, en calculant d'après l'année lunaire hébraïque, un peu moins de trois ans et demi. Cette question des anges marque une transition importante dans l'apocalypse. Les tableaux symboliques ont fait connaître à Daniel la marche de l'histoire, mais ils ne lui ont fourni aucune date; il connaît les faits, mais il ne connaît pas les époques, et il veut maintenant savoir quand tombera la dernière monarchie païenne. En même temps que l'apocalypse aborde ce nouveau mystère, le mode de révélation change : les visions cessent, Daniel entre en communication directe avec l'ange Gabriel, et nous allons avoir le premier exemple de l'exégèse apocalyptique. Jérémie avait prophétisé que la captivité durerait soixante-dix ans. Cette prophétie s'était-elle littéralement accomplie, et, sinon, quel sens mystérieux pouvait-elle cacher[1]? Notre livre rejette le sens littéral, car Daniel apprend que les soixante-dix années signifient soixante et dix semaines d'années, à partir « de la sortie de la parole portant que » Jérusalem doit être rebâtie », c'est-à-dire depuis la prophétie de Jérémie, savoir : sept semaines jusqu'à un « oint », et en soixante-deux semaines les rues et les fossés seront reconstruits; « mais en des temps durs ». Au bout de soixante-deux semaines, un « oint » sera massacré, et la soixante-troisième semaine sera celle des douleurs et des catastrophes. Si maintenant on place, avec M. Hilgenfeld, la prophétie de Jérémie en 606[2], on arrive au règne d'Antiochus Épiphanes, en comptant quatre cent trente-quatre ans, c'est-à-dire soixante-deux semaines d'années; la soixante-troisième est celle des persécutions et de la fin. Mais que deviennent les sept premières?

[1] Jérusalem a été prise deux fois par Nabuchodonosor, en 597 et en 586; mais comme le retour des Juifs a eu lieu en 538, la première date même ne donne que 59 ans. Pour trouver une date à peu près correspondante aux 70 ans, il faudrait remonter à l'année 605, où le roi Iojaqim devint tributaire de Babylone; on aurait alors 67 ans. Esdras tient la prophétie pour accomplie sans motiver son opinion; mais on voit par le livre même de Daniel que ce n'était pas l'opinion commune chez les Juifs.

[2] M. Bunsen la place en 604; elle se date elle-même de la première année de Nabuchodonosor, et c'est en effet en 604 que le canon de Ptolémée met l'avénement de ce prince. Pour notre calcul, la différence est peu importante.

Elles sont comprises dans les soixante-trois, et n'en sont distinguées, c'est-à-dire réellement comptées deux fois, que pour parfaire le nombre soixante-dix, auquel il fallait absolument arriver, parce que Jérémie ne pouvait pas s'être trompé. Il y a sept semaines depuis la prophétie jusqu'à l'avénement d'un « oint », lequel est probablement Cyrus, et entre la même prophétie et la mort d'un autre « oint », il y a soixante-deux semaines. Ce deuxième « oint » est le grand prêtre Onias III, tué en 171, par un gouverneur syrien. Dans l'intervalle se place la reconstruction du temple, qui a lieu « pendant des temps durs », qui fut en effet assez longtemps entravée, et n'ouvrit pas cette ère de gloire et de prospérité que les Juifs attendaient. Telle est l'explication fort simple d'une énigme qui a donné lieu à d'innombrables hypothèses.

Après cette interprétation mystérieuse de la prédiction de Jérémie, l'apocalypse change de nouveau ses moyens. Non-seulement elle devient tout à fait précise et détaillée, mais, au lieu de symboliser l'histoire ou de calculer l'avenir, elle nous introduit dans l'action même, dans cette action céleste qui a lieu entre les anges, et où se décident véritablement les destinées terrestres. Après avoir jeûné pendant trois semaines, Daniel voit sur les bords du Tibre un homme merveilleux, vêtu de lin, comme les prêtres, et avec une ceinture d'or, comme les princes. M. Hilgenfeld trouve ici, peut-être avec raison, une nouvelle apparition du Messie. Il est certain du moins que la fonction est celle même du sauveur d'Israël. Celui que voit Daniel vient, avec l'assistance de Michel, ange de la Judée, de combattre l'ange de la Perse, et déjà il s'apprête au combat contre l'ange de la Grèce. Daniel reçoit de lui une révélation qui, partant de la division de l'empire d'Alexandre, suit l'histoire avec une telle précision, que les noms propres et les dates viennent pour ainsi dire d'eux-mêmes s'ajouter au texte. Négligeant les autres royaumes grecs, elle s'attache particulièrement aux rois du Nord, c'est-à-dire de Syrie, et à ceux du Sud, c'est-à-dire d'Égypte. Ces souverains contractent une alliance; la fille du roi d'Égypte, Bérénice, épouse le roi de Syrie, Antiochus II; mais, en dépit de cette union, la paix n'est pas durable. Un parent de Bérénice, Ptolémée III, fait pendant quelques années une guerre heureuse au roi du nord; mais la fortune repasse du côté de la Syrie sous Antiochus III le Grand; celui-ci fait la paix, et donne sa fille Cléopâtre à Ptolémée V; « puis il tourne sa face vers les îles, et en prend plusieurs ». C'est la guerre contre les Romains. Antiochus est humilié « par un capitaine », c'est-à-dire par Scipion l'Asiatique. Son succes-

seur, Séleucus, envoie un exacteur à Jérusalem, Héliodore. Mais au bout d'un peu de temps, il périt sans guerre, c'est-à-dire, comme on l'a vu, par le poison. Alors paraît un réprouvé, auquel le royaume n'était pas destiné, et c'est de nouveau Antiochus Épiphanes. Il commence par faire la guerre à l'Égypte, et son neveu Ptolémée Philométor tombe en son pouvoir. Il le traite en vainqueur généreux, et l'admet à sa table; notre livre ne l'ignore pas : « Ils parleront à » une même table avec tromperie, ce qui ne tournera point à bien. » La guerre recommence en effet, non pas avec Philométor, il est vrai, mais avec son frère, Ptolémée Physcon, qui a été mis à sa place. Antiochus menace de nouveau l'Égypte, mais il est obligé de reculer devant les vaisseaux de Kittim, ou plutôt devant la flotte de Popilius Lenas. Alors, en 168 avant Jésus-Christ, il tourne toute sa rage contre Jérusalem; alors commence la persécution des fidèles et l'encouragement des apostats; le temple est profané, le vrai sacrifice est remplacé « par l'abomination de la désolation », c'est-à-dire par des autels païens, ce qui a lieu en effet en décembre 168. Les Juifs fidèles résistent sous Mathathias, père des Maccabées. Quant au roi, son impiété dépasse toutes les bornes; non-seulement il blasphème le Dieu des dieux, mais il n'honore plus même les dieux des ses pères; il ne connaît plus que le dieu des forteresses, Jupiter Capitolin et le Mars romain. Beaucoup de fidèles seront exterminés, et la persécution d'Antiochus est en effet une des plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Mais au moment de la plus grande détresse se lèvera Michel, le céleste champion d'Israël, pour sauver tous ceux parmi le peuple « qui sont inscrits au livre de vie », et non-seulement ceux qui vivront au moment de la fin, mais ceux qui sont décédés : les Juifs morts ressusciteront par conséquent, les uns pour la récompense, les autres pour le châtiment. Quant à Daniel, il doit consigner les révélations qu'il a obtenues, et sceller son livre, pour qu'il soit inconnu « jusqu'au jour » de la fin ». Alors il sera publié; les méchants ne le comprendront pas, mais les intelligents le comprendront.

Avant de se séparer du mystérieux révélateur, Daniel demande une dernière fois quelle sera « la fin de ces choses ». Il lui est répondu que l'abomination de la désolation durera douze cent quatre-vingt-dix jours. « Heureux celui qui atteindra et parviendra jusqu'à treize cent trente-cinq jours. » L'apocalypse semble donc fixer un intervalle de quarante cinq jours entre la cessation des épreuves et le dénoûment suprême. Le règne de l'abomination est toujours d'environ trois ans et demi, mais il dépasse ici un peu cette limite, que plus haut il n'atteignait

pas. On a conclu de ces variantes que tous les chapitres ne sont pas du même temps; que les premiers ont été rédigés du vivant, et les derniers immédiatement après la mort d'Antiochus Épiphanes. Cette controverse n'entre point dans notre sujet. Pour l'étude que nous nous sommes proposée, il nous suffit de savoir que le livre de Daniel est du temps des Maccabées, et que l'ennemi des Juifs est Antiochus. Nous ne voulons que suivre la marche des idées apocalyptiques. Une date générale suffisamment précise est tout ce qu'il nous faut, la chronologie minutieuse des chapitres est une recherche de pure curiosité érudite. Nous nous bornerons à dire que rien n'empêche d'admettre une rédaction postérieure à la mort d'Antiochus, car, d'une part, cette mort n'a pas mis fin aux tribulations des Juifs, la guerre avec les Syriens a continué, et dès lors la question subsistait de savoir « quelle serait la fin de ces choses », et d'autre part, la manière dont cette mort est mentionnée semble impliquer une connaissance exacte du fait. Il est dit que le roi de Syrie ne mourra pas de la main des hommes, et en effet Antiochus a succombé aux suites d'une chute, et à des souffrances qui furent considérées comme un châtiment divin. Mais les conjectures ne sauraient dépasser l'année même de la mort du roi, car l'abomination ne dure que trois ans et demi, et comme elle a commencé en 168, elle doit forcément finir en 164. C'est tout ce qu'il y a lieu de dire sur ce point. Nous nous écarterions encore plus de notre sujet en nous arrêtant aux innombrables hypothèses entassées à propos d'un livre qui s'explique de lui-même, dès qu'on ne le détache pas de son milieu historique. On comprend aisément que, si on cherche dans l'avenir, et non dans le passé, le mot des énigmes de Daniel, le champ de l'hypothèse s'agrandisse en raison même de la marche du temps. Les commentateurs modernes qui se placent à ce point de vue sont donc plus embarrassés que leurs prédécesseurs d'il y a mille ou quinze cents ans, car ils ont à faire entrer un bien plus grand nombre de faits dans le cadre de l'histoire universelle, tel qu'il a été tracé par Daniel. Plus l'histoire se développe, plus leur interprétation devient arbitraire. S'il faut les en croire, la quatrième monarchie dure encore, puisque nous ne sommes pas arrivés à la fin des temps. Mais où la trouver? Rien de plus simple : c'est l'empire romain, renversé, il est vrai, par les barbares, mais qui a passé à ces mêmes barbares. L'empire d'Allemagne ne s'appelait-il pas le saint empire romain? Mais il n'y a plus d'empire d'Allemagne depuis 1806. Oui, mais l'empire romain a immédiatement passé en France; les drapeaux français portent un aigle, donc l'empire français est l'empire romain, et partant, la quatrième des monarchies

païennes vues par Daniel[1]. Voilà où peut, où doit forcément arriver l'interprétation dogmatique et préconçue ; elle est condamnée à chercher dans Daniel toute l'histoire du passé et de l'avenir, jusqu'à la fin du monde. L'interprétation historique a des vues moins vastes et une moins grande ambition ; elle n'embrasse pas les siècles dans ses rêves, et surtout elle ne torture, elle ne distend pas les documents du passé pour les accommoder à ses besoins. Prenant les livres pour ce qu'ils sont, elle ne cherche dans Daniel aucune lumière sur l'avenir. Mais elle n'étudie pas moins cet écrit avec intérêt, comme tout ce qui peut caractériser un peuple ou une époque, et rendre témoignage de la vie de l'esprit dans le passé, et elle s'y attache avec d'autant plus de soin, qu'elle y voit le type d'un genre et le point de départ d'un courant particulier et considérable qui, formé et entretenu d'illusions, n'en a pas moins été très-fort, et a puissamment contribué à la rénovation du monde. Nous en verrons le développement dans les autres apocalypses.

[1] Auberlen, *Le prophète Daniel et l'Apocalypse de saint Jean*, Bâle, 1854.

A. NEFFTZER.

LES PERLES

(*d'après un Mémoire de M. le professeur Mœbius, de Hambourg*[1]).

I.

LE LUXE DES PERLES DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES.

Le goût et l'usage des perles paraissent, chez les anciens peuples, antérieurs à l'histoire. C'est à Krischna que la légende indienne attribue la découverte de ce joyau de la mer; il le tira de l'Océan et l'apporta dans l'Inde pour en orner sa fille Pandaïa. Dans le Ramayana, les éléphants mêmes sont couverts de perles. Quand Tavernier visita l'Inde, au milieu du dix-septième siècle, riches et pauvres portaient des boucles d'oreilles formées d'une perle entre deux pierres de couleur. Le ciel du trône d'Aurangzeb était tout recouvert de diamants et de perles, et bordé d'une frange de perles; il était surmonté d'un paon, dont la queue déployée formait un immense éventail de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Le corps de l'oiseau était d'or, et couvert de joyaux; à la poitrine était fixé un rubis, d'où pendait une perle jaunâtre du poids de cinquante carats. Douze colonnes, cerclées jusqu'à la cime de rangées de perles de la plus belle eau, supportaient le ciel; deux parasols de velours rouge, brodés et frangés de perles, étaient placés aux deux côtés du trône, et les manches, longs de près de deux mètres, étaient formés de diamants, de rubis et de perles. Encore de nos jours, un collier de perles, comme en portait Tipou-Sahib, quand il périt dans sa capitale, et comme en portent les schahs de Perse, passe pour un ornement presque indispensable de la dignité royale en Orient.

En Chine on voit les perles employées, dès vingt-deux siècles avant Jésus-Christ, à l'acquittement des tributs et des impôts. Le plus ancien

[1] Extrait des *Mémoires* de la société d'histoire naturelle de Hambourg.

dictionnaire chinois, l'*Urlja*, composé mille ans avant notre ère, les fait venir de la partie occidentale de l'empire, et dit qu'elles servent à la parure, et d'amulettes contre le feu. On prétend toutefois que c'étaient des perles d'eau douce, et que les perles marines ne pénétrèrent dans la Chine par l'Inde que vers le milieu du deuxième siècle de notre ère. Aujourd'hui, tous les mandarins portent des perles à leur bonnet, mais celles des riches seulement sont vraies; les autres sont, ou imitées, ou des demi-perles produites dans des coquillages d'eau douce. La Bible paraît connaître les perles depuis la plus haute antiquité. Les Égyptiens les estimaient très-haut. On connaît l'anecdote de Cléopâtre. Cette princesse avait hérité d'un roi d'Orient les deux plus grosses perles qu'on eût pêchées de mémoire d'homme; elle les portait en pendants d'oreilles. Pour lutter de prodigalité avec Marc-Antoine, un jour qu'il lui donnait une fête magnifique, elle en prit une, la fit dissoudre dans du vinaigre, et l'avala. Elle allait en faire autant de l'autre, quand Lucius Plancus, juge du pari entre la reine et Marc-Antoine, déclara qu'elle avait gagné. La deuxième perle tomba plus tard entre les mains d'Agrippa, général d'Auguste, qui la fit couper en deux pour en orner les oreilles de la Vénus du Panthéon. Voilà l'histoire, contre laquelle la science ne peut s'inscrire en faux absolument, car les perles périssent dans le vinaigre. Toutefois elles ne s'y dissolvent pas entièrement, comme on le verra plus loin, et pour y abandonner leur carbonate de chaux, il leur faut plus de temps que n'en peut réclamer le dessert d'un banquet, même prolongé.

Chez les Grecs, c'est Théophraste, disciple d'Aristote, qui mentionne les perles pour la première fois. Il les fait venir de l'Inde et de la mer Érythrée. Les Mèdes et les Perses les connaissaient dès le temps de Cyrus. Dans les derniers temps de la république, elles devinrent à Rome l'objet d'un luxe extravagant. Jules César en donna une à Servilie, mère de Brutus, qui lui avait coûté 1,200,000 francs. Plus tard, une parure célèbre fut celle de l'impératrice Lollia Paulina, femme de Caligula; elle était composée de perles et de pierres vertes, émeraudes et autres, et estimée à plus de douze millions. Les dames romaines portaient trois colliers : le *monile*, le *dilinum* et le *trilinum*. Le premier, composé de perles seules, entourait le cou; le second et le troisième, entremêlés de pierres vertes et bleues et de grosses perles, retombaient sur la poitrine. Elles avaient aussi une grosse perle pendue à l'oreille; mais quand les courtisanes eurent commencé de les imiter, elles adoptèrent, pour s'en distinguer, des pendants de deux perles et d'émeraudes. Ces pendants étaient appelés « perles de respect », à cause de

l'intention qui les avait fait inventer, et « crotales », à cause du petit bruit de castagnettes que leur faisaient produire les mouvements de la tête. Ce dernier mot éveille des idées moins gracieuses, depuis que Linné en a fait le nom des serpents à sonnettes. Les riches Romaines portaient aussi aux doigts des perles longues, qu'elles attachaient aux bagues par de petites chaînettes; elles en mettaient même aux bandelettes de leur chaussure. L'empereur Septime Sévère voulut mettre des bornes à ce luxe, et lorsqu'un jour un ambassadeur lui apporta des perles magnifiques, il ordonnna de les vendre; mais il ne se trouva pas d'acheteur. Alors il en fit cadeau à Vénus, ne voulant pas que l'impératrice portât des perles d'un tel prix que personne ne les pouvait acheter.

Les perles ne sont pas indestructibles; celles que l'antiquité admirait n'existent plus; une immense quantité a été enfouie dans les tombes de leurs possesseurs où elles se sont décomposées; la plus faible partie seulement a passé des mains des Romains à celles des barbares, et cependant on voit l'ancien luxe reparaître dès le temps de Charlemagne. Les femmes portaient alors au cou et aux oreilles, non pas des colliers et des pendants, mais des cercles et des anneaux massifs, incrustés de perles et de pierres précieuses; elles mettaient des perles dans les tresses de leurs cheveux, et sur les bandeaux dont elles s'entouraient la tête; elles les employaient aussi dans leurs chapelets, et c'était là un luxe pieux que les lois somptuaires n'osaient pas atteindre. Les empereurs et les rois en chargeaient leurs couronnes; celle de l'empire d'Allemagne portait l'inscription suivante en grosses lettres toutes formées de perles : *Conradus Dei gratia Romanorum imperator aug.* Il s'agit probablement de Conrad III, le premier des Hohenstaufen, élu en 1138. La couronne hongroise de saint Étienne, une des plus anciennes qui existent, n'est pas moins célèbre par ses perles et ses joyaux. Quand Charles le Téméraire parut, en 1473, à la diète de Trèves, il portait un habit d'or tout couvert de perles, qu'on estimait à 200,000 florins d'or. Pour le baptême de Louis XIII, Marie de Médicis avait fait coudre à sa robe trois mille diamants et deux mille perles. En 1635, l'électeur Maximilien de Bavière envoyait à sa fiancée, la fille de l'empereur Ferdinand II, un collier de trois cents perles estimées chacune 1,000 florins. Le luxe des princes se manifestait parfois d'une manière bizarre : c'est ainsi que Philippe II, le sombre tyran espagnol, donnait à sa femme, Élisabeth de France, une salade où les feuilles étaient figurées par de grosses émeraudes, le vinaigre par des rubis, l'huile par des topazes et le sel par des perles. Une pareille salade eût peut-être fait gagner à

Marc Antoine son pari contre Cléopâtre. Christian IV, roi de Danemark, qui créa une compagnie des Indes pour le commerce des perles, avait dans son trésor, au château de Rosenbourg, à Copenhague, cinq couronnes parsemées de perles, quarante-cinq broches ou médaillons ornés de perles, et quinze colliers. Le monde moderne dépassait le monde ancien, et certes, la mer des Indes, le golfe Persique et la mer Rouge n'eussent pas suffi à toute cette consommation; mais de nouveaux lieux de production avaient été découverts.

Depuis un temps immémorial, des populations primitives pêchaient dans l'ouest, sur des rives inconnues, et amassaient ce trésor de la mer, si recherché par les rois, les grands et les riches du vieux continent. La découverte de l'Amérique fit tomber entre les mains des Espagnols des moissons séculaires de perles. Le 7 août 1498, Christophe Colomb touchait à la côte du golfe de Paria; il y trouva des Indiens qui portaient des bracelets de perles, et qui lui montrèrent le coquillage d'où ils le tiraient. Son équipage put échanger contre des sonnettes et de la menue quincaillerie tous les colliers qu'il voulut. Colomb lui-même se fit donner de très-belles perles pour en faire présent à Isabelle et à Ferdinand. Il se flatta d'avoir découvert, dans le golfe de Paria, l'unique ou du moins la principale patrie des perles, car il ne faut pas oublier qu'il se croyait aux Indes, et il avait lu dans Pline que le précieux calcaire était produit par des gouttes de rosée tombant dans les coquillages. Or, à Paria les racines de toutes les plantes et de toutes les herbes du littoral étaient couvertes de coquilles, et la rosée ne pouvait manquer de les féconder. Cependant les Indiens eux-mêmes avaient averti Colomb que le précieux coquillage ne se trouvait qu'au nord de Paria, et ce fut le 15 août seulement que les Espagnols découvrirent un véritable lieu de production, les îles Margarita et Cubugua. Là, les matelots n'eurent qu'à casser un pot de faïence et à en distribuer les tessons aux femmes des sauvages, qui s'empressèrent de donner leurs colliers en échange. Les sonnettes eurent également un grand succès. On cassa les pots et les assiettes, et on distribua toutes les sonnettes de l'équipage. Mais les peuples plus civilisés de l'Amérique connaissaient très-bien le prix des perles. Au Pérou, on les estimait si haut que les plus anciennes lois n'en permettaient le luxe qu'aux personnes du sang royal. Plus tard Manco-Capac interdit le métier de plongeur, parce qu'il était dangereux, et rapportait peu à l'État. Après la conquête, les perles abondèrent tellement que les nègres eux-mêmes s'en parèrent. Au Mexique les richesses étaient encore plus grandes : le temple où le roi Montezuma allait prier la nuit était tout couvert à l'intérieur de

plaques d'or et d'argent, sur lesquelles ruisselaient des perles et des pierres précieuses. Dans les rues et sur les places de Mexico se dressaient plus de mille idoles colossales, chargées de perles et de pierreries. Mais ce fut un épisode de la conquête de la Floride qui amena la découverte la plus éblouissante, celle du temple de Talomeco, qu'on pouvait dire bâti tout entier en perles. C'était un édifice long de cent pieds et large de quarante, que surmontait un toit aigu formé de nattes superposées et artistement tressées. Du sommet pendaient jusqu'à terre des rangées de coquillages nacrés, dont les vides étaient comblés par des guirlandes de perles. Des guirlandes semblables pendaient du toit à l'intérieur. Le mur intérieur était garni de statues de bois d'hommes armés; les armes étaient couvertes de perles; dans les intervalles des statues, des boucliers également chargés de perles. Enfin, au milieu du temple, trois rangées de vases tout remplis de perles s'étageaient en pyramide. Un arsenal d'armes incrustées de perles remplissait huit pièces disposées autour du temple. D'où venaient ces richesses supérieures aux rêves des Mille et une nuits? Dans ce pays, les perles étaient exclusivement réservées aux morts. Nul homme vivant n'en portait, et ce temple renfermait la sépulture des chefs de la contrée. Toutes les perles qui étaient arrivées aux mains des indigènes s'y étaient donc accumulées depuis un temps incalculable.

On comprend maintenant le débordement de perles qui inonda l'Europe après la découverte de l'Amérique, mais leur abondance même les fit déchoir au bout d'un certain temps. Aujourd'hui les diamants ont décidément pris le pas sur elles, bien que l'étiquette des cours leur donne sur eux l'avantage de pouvoir être portées en demi-deuil. Néanmoins elles se produisirent dans une occasion récente, au couronnement de l'empereur Alexandre II, avec un éclat que les journaux de l'Europe entière ont constaté. Tout le monde se rappelle le fameux costume du prince Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, brodé et poudré de perles du haut jusqu'en bas.

Voici, pour compléter cet aperçu historique, quelques-unes des principales perles dont on a gardé le souvenir.

En 1579 Diégo de Temes apporta à la cour de Philippe II une perle de Panama, qui avait la forme d'une poire et la grosseur d'un œuf de pigeon. On l'avait estimée à 14,400 ducats, mais quand Jacques de Trcco, joaillier de la cour, l'aperçut, il s'écria : « 30,000, 50,000, 100,000 ducats. » Elle fut appelée l'incomparable, et on fit le voyage de Séville pour la voir. Le nègre qui l'avait pêchée obtint la liberté et son maître une dignité.

De toutes les perles que Tavernier eût vues en Europe et en Orient, la plus grande appartenait au schah de Perse et venait de la côte d'Arabie. Elle avait la forme d'une poire. Elle avait coûté environ 500,000 francs. Chez l'imam de Mascate, le même voyageur vit une perle parfaitement sphérique, du poids de 40 carats. Elle avait le plus beau blanc, et un éclat si vif qu'elle en était comme transparente.

L'empereur Rodolphe II portait à sa couronne une perle en forme de poire du poids de 30 carats.

La compagnie des Indes-Orientales possède dans son trésor, à Londres, un collier de plusieurs pieds de long, dont chaque perle est estimée 50,000 francs.

A l'exposition de Londres, il y avait une perle gigantesque du poids de 450 carats; la longueur de l'axe était de deux pouces anglais, et la circonférence de quatre pouces et demi, mais, d'après la gravure qu'on en a donnée, elle est un peu bosselée.

II.

PÊCHE ET COMMERCE.

Les plus anciens marchands de perles furent les Phéniciens, qui, à travers les déserts de l'Arabie, avaient trouvé le chemin de Gherra, riche place de commerce sur le golfe Persique. Les Grecs en recevaient probablement, même avant l'expédition d'Alexandre, avec d'autres marchandises indiennes, par la voie de Bactres, l'Oxus, la mer Caspienne et Phasis. Rome apprit à les connaître pendant la guerre de Jugurtha. Elles lui arrivèrent d'abord avec les dépouilles des nations; elle les reçut ensuite par le commerce, quand l'Égypte fût devenue province romaine. Du temps de Pline, on les pêchait aussi bien dans le golfe Persique qu'à l'île de Taprobane (Ceylan), d'où elles arrivaient à Rome par Alexandrie. Mais on se faisait encore une idée fort singulière de la pêche. Pline et Élien pensent que les coquillages nagent par troupeaux dans la mer, et qu'ils ont un roi, comme les abeilles. C'est ce roi qu'il s'agit de prendre, après quoi le troupeau entre de lui-même dans le filet.

La pêche ne paraît jamais avoir été interrompue à Ceylan. Le célèbre voyageur mahométan Ibn-Batouta la trouva en 1324 en pleine exploitation, mais le commerce subit des vicissitudes diverses. Après la chute de l'empire d'Occident, ce fut Constantinople qui devint le grand

entrepôt des produits de l'Orient, et le resta jusque vers la fin des croisades, quoique, dès le commencement du IX[e] siècle, des négociants italiens eussent rouvert des relations avec l'Inde par la Syrie et par l'Égypte. Quand les Vénitiens furent chassés de Constantinople, en 1261, ils nouèrent des rapports avec Tauris, où les empereurs mongols tenaient leur cour brillante au XIII[e] et au XIV[e] siècle. Les marchandises orientales y arrivaient de Bagdad par la Perse; les Vénitiens envoyaient leurs achats par la vieille Arménie, à Ajazzo, où des navires de Venise et de Gênes les chargeaient pour l'Europe. C'était un long détour, mais le saint-siége avait défendu à la chrétienté de trafiquer avec l'Égypte, soumise aux infidèles. En 1345 seulement, le sénat de Venise acheta à haut prix des dispenses du pape Clément VI, et envoya un plénipotentiaire en Égypte, à l'effet de rétablir l'ancien transit par l'isthme de Suez. A partir de ce moment jusqu'à Vasco de Gama, Venise fut le marché des produits orientaux; elle fut détrônée par Lisbonne, après la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance.

Ce fut en 1506 que les Portugais parurent à Ceylan. Sous leur exploitation, la saison de la pêche réunissait cinquante à soixante mille hommes, plongeurs, marins, négociants et marchands de toute espèce. Les perles appartenaient aux indigènes qui les pêchaient, mais les Portugais les leur achetaient à très-bas prix. Goa fut alors le premier marché de perles de l'Orient; les produits de Ceylan s'y réunissaient à ceux du golfe Persique. Le règne des Portugais dura environ un siècle; ce furent les Hollandais qui leur succédèrent en 1612. Ils pêchaient tous les trois ans; mais l'exploitation fut interrompue en 1768, par suite d'une mésintelligence avec des princes indiens du Dekkan, de sorte que lorsque les Anglais prirent possession de l'île, en 1796, ils trouvèrent les bancs très-riches par suite de ce chômage de vingt-huit ans. Beaucoup de coquillages étaient morts, car l'huître perlière de Ceylan paraît ne vivre que six à sept ans. Les pêches de 1796, 1797 et 1798, donnèrent beaucoup de grosses perles, parce qu'il y avait un immense nombre de coquillages arrivés à leur plein développement. Les années suivantes furent encore très-bonnes, et la pêche donna des résultats satisfaisants tant que les Anglais observèrent la règle fort sage de ne laisser visiter un banc que tous les sept ans. Aujourd'hui elle est bien moins productive, parce que tous les bancs ont été dévastés par un des derniers gouverneurs. On pêche en mars et en avril : c'est la saison où la mer est la plus tranquille. C'est le gouvernement qui marque les bancs, d'après des explorations faites en novembre.

La pêche attire toujours un grand concours de toutes les parties de

l'Inde. Le rivage, brûlé par le soleil et désert tout le reste de l'année, se couvre en un clin d'œil de huttes de bambous, couvertes de feuilles de palmier, de paille de riz, parfois d'étoffes de coton. C'est le pauvre peuple qui est en grande majorité; aussi ne voit-on aux étalages des marchands que vêtements grossiers et marmites en terre pour faire bouillir le riz. Il se trouve aussi des aventuriers, des jongleurs, des bayadères, et même des filous. Quelques riches indigènes se produisent en superbes litières, avec de magnifiques parasols, et des vêtements de velours brodé d'or. En 1833, la dernière année passable, douze cent cinquante plongeurs étaient occupés sur cent vingt-cinq barques; onze cent dix étaient venus de la côte indienne, et cent cinquante seulement appartenaient à Ceylan.

Un coup de canon donne à minuit le signal des préparatifs; les barques se détachent de la rive, et vont se ranger tout près de la chaloupe du gouvernement, qui est postée là depuis plusieurs jours et qui est comme le quartier général de la pêche. Un nouveau signal retentit entre six et sept heures du matin; les barques se rendent aux places marquées d'avance; on prépare l'appareil nécessaire au plongeur, et on l'attache au flanc extérieur des barques. D'un côté pendent trois, et de l'autre deux pierres, en forme de pain de sucre; elles pèsent de huit à treize kilogrammes, selon le poids du plongeur, dont elles doivent faciliter la descente. Le câble qui les retient passe par leur pointe, au-dessus de laquelle il forme un nœud coulant qui doit recevoir le pied du plongeur. Celui-ci est complétement nu, sauf une large ceinture de coton, dans laquelle il place parfois un poids supplémentaire. Il met son pied droit dans le nœud, serre du gauche son filet, et la descente s'opère. Arrivé au fond, il se dégage de la pierre, s'accroupit, et jette rapidement dans son filet ce que sa main peut saisir. Quand le filet est plein, il agite le câble pour donner le signal de l'ascension. Cinq plongeurs descendent de cette manière, toujours à la fois, de la même barque, car ils sont deux par chaque pierre, dont l'un se repose pendant que l'autre est au fond. Les descentes se font avec un bruit considérable qui met en fuite les requins, de sorte que les accidents sont rares. Néanmoins les plongeurs s'abouchent avec des « conjurateurs de requins », qui sont tenus de rester sur le rivage pendant la pêche, et de prier, moyennant une part du produit. Les plongeurs catholiques, derniers débris de l'exploitation portugaise, ont soin, avant de descendre, de s'attacher au bras des maximes et sentences de la Bible. Le plongeur reste habituellement sous l'eau de cinquante-trois à cinquante-sept secondes; il peut aller jusqu'à quatre-vingt-dix secondes, mais alors il

remonte fort épuisé. Chaque individu descend de quarante à cinquante fois par jour, et remonte de mille à quatre mille coquillages. La charge moyenne d'une barque, à la fin de la journée, varie entre vingt et trente mille. Avec les plongeurs, chaque barque porte dix aides, un pilote, un mousse, un guide, et, si la pêche a lieu pour le compte du gouvernement, un soldat. Le plongeur est rétribué en argent ou par une part dans la pêche. Aussitôt les barques rentrées, le déchargement commence, on fait la part de ce qui revient aux temples, aux employés et aux conjurateurs de requins. Le reste est vendu en coquilles, que les acquéreurs ouvrent souvent tout de suite pour voir s'ils ont fait une bonne affaire; mais ceux qui ont acheté une grande quantité de mollusques ne les ouvrent pas : ils les laissent pourrir dans un espace fermé, ce qui demande deux ou trois jours, puis les lavent dans des auges avec de l'eau de mer jusqu'à ce que toutes les perles soient réunies au fond. On les range ensuite, suivant leur grandeur, en neuf classes, en les faisant passer par neuf cribles, et souvent on les fore avant de les vendre. C'est une opération dans laquelle les indigènes sont fort habiles : ils serrent les perles dans de petits trous pratiqués dans un bloc de bois, les mouillent d'eau, et les percent au moyen d'un perçoir à aiguilles, qu'ils font mouvoir sur un arc.

L'huître perlière de Ceylan forme un ovale imparfait; elle est mince et transparente, et la face intérieure présente la plus belle couleur de nacre. Sa nacre, toutefois, paraît peu estimée; on ne la trouve pas dans le commerce. Souvent la coquille est remplie de parasites. Quand les petits ont quitté l'œuf, ils nagent dans l'eau par masses compactes qu'on prendrait facilement pour du frai de poisson. Jouets du vent et des vagues, ils errent le long des côtes, jusqu'à ce que, devenus plus grands, ils tendent au fond, et se fixent, par leur bysse[1], aux rochers, aux coraux ou à de vieux coquillages. Le nombre des coquilles enlevées par une seule pêche est très-considérable, et ne peut être évalué à moins de soixante millions pour cent cinquante barques pêchant pendant vingt jours, et quand les bancs étaient très-bien fournis, ce n'étaient pas cent cinquante, c'étaient trois cents barques qui se réunissaient.

Comme la pêche de Ceylan, celle du golfe Persique était tombée, au seizième siècle, entre les mains des Portugais; ils prélevaient un impôt sur les barques, leur facteur achetait les perles à bas prix et les expédiait à Goa. Depuis la prise d'Ormuz par Schah-Abbas, en 1622, et celle

[1] Petits poils, qu'on appelle aussi soie de coquillages.

de Mascate par Aceph-Ben-Ali, en 1648, l'exploitation relève des princes indigènes, qui la laissent complétement libre, en se contentant de prélever un léger impôt sur les pêcheurs. Comme les disputes ne sont pas rares entre les tribus qui se donnent rendez-vous pour la pêche, deux navires de guerre anglais croisent à l'entrée, pour y mettre ordre en cas de besoin. Il y a deux systèmes de bancs dans le golfe : la côte des Pirates, qui s'étend presque en ligne droite de Sharja au groupe de Biddulph, sur une longueur de près de soixante-dix milles géographiques, et les bancs des îles Bahrein, plus au nord-ouest, qui occupent un moindre espace. La pêche a lieu depuis juin jusqu'au milieu de septembre, et attire une population d'environ trente mille hommes. Les plongeurs se serrent les narines avec une pince en corne, et se bouchent les oreilles avec du coton huilé; ils se mettent une pierre au pied comme ceux de Ceylan, et rapportent, d'une profondeur moyenne de douze à quatorze mètres, huit à dix coquilles en une fois. Ils ne restent pas généralement dans l'eau plus d'une minute, et n'y descendent qu'armés d'un couteau pour se défendre contre les requins, et surtout contre les poissons à scie, qui atteignent ici une longueur de quatre à cinq mètres. Le propriétaire de la barque les paye avec des poissons, des dattes, du riz, et une part dans la pêche, qu'il leur rachète à bas prix, de sorte qu'ici, comme partout, les plongeurs restent pauvres et gagnent à peine de quoi ne pas mourir de faim.

La plupart des perles du golfe Persique sont expédiées par Mascate à Bombay, où les négocians parses les achètent pour les écouler en Chine. Les coquilles, autrefois négligées, sont également exportées aujourd'hui. Elles atteignent des proportions doubles de celles de Ceylan, et sont plus minces et plus lisses à l'extérieur. L'épiderme du mollusque est verdâtre et coupé de raies sombres très-accentuées. Les perles ne sont pas aussi blanches que celles de Ceylan, elles tirent sur le jaune; les plus petites servent à la confection de pilules auxquelles on attribue en Asie une action extraordinaire. Les Chinois riches les emploient aussi à la préparation de leur bétel, en place de chaux commune.

La mer Rouge a plusieurs lieux de production, d'abord Dahalak, en face de Massoua, sur la côte abyssinienne. Dahalak-el-Kebir est un îlot formé de couches de corail, et peuplé d'environ quinze cents habitants, qui vivent presque exclusivement du produit de la pêche. Mais ils ne plongent pas eux-mêmes; ils ont des esclaves noirs, dressés dès leur jeune âge à ce métier périlleux. La pêche a lieu de décembre en avril, et toujours après de fortes pluies, parce que les habitants de Dahalak

prétendent que la pluie favorise la formation des perles. C'est probablement un vestige de l'ancienne zoologie indienne, laquelle croyait que les perles étaient des gouttes de pluie recueillies par l'huître. On a vu plus haut que Christophe Colomb avait une opinion à peu près semblable. Les plongeurs sont ici plus décimés qu'ailleurs; les requins en tuent beaucoup; d'autres périssent par l'incurie de ceux qui les doivent tirer de l'eau, et qui abandonnent leur poste pour aller se chauffer quand la pluie est trop froide. Ce sont des marchands de la Perse et de l'Inde qui viennent acheter les perles de Dahalak; la nacre est en partie expédiée en Europe.

Vis-à-vis de Dahalak, on trouve les îles de Farsan, et, plus au sud, la côte rocheuse de Hodéida, qui donne des perles roses. En général, les huîtres à perles paraissent répandues dans toute la longueur de la mer Rouge, la pointe méridionale exceptée, où la mer, ouverte aux vents du sud, n'est sans doute pas assez calme. Les perles de la presqu'île sinaïtique sont de faible valeur; mais la nacre de leurs coquilles est un article de commerce important. A Jérusalem, on en fabrique des perles artificielles pour chapelets. En sortant de la mer Rouge, on trouve encore des perles africaines aux îles de Bazarouta, dans le canal de Mozambique.

Toutes les côtes, tous les golfes de l'océan des Indes ont des bancs d'huîtres à perles, mais dont le produit et la réputation restent bien au-dessous de celles de Ceylan et du golfe Persique. Les perles de l'archipel Megui, à l'est du golfe de Pégu, sont petites, mais remarquables par leur éclat et leur couleur. On assure qu'il y a eu autrefois une pêcherie considérable sur la route de Fou-kian, entre la Chine et l'île de Formose, mais aujourd'hui la pêche est oubliée sur toute la vaste étendue des côtes de la Chine. Comme les Indiens, les Grecs et les Romains, les anciens livres chinois ont des mythes singuliers sur la nature et l'origine des perles. On y apprend, entre autres, qu'à la pointe la plus extrême de l'empire, au sud, se trouve une île avec un lac. Les habitants plongent au fond du lac, et y trouvent une ville entourée de murs et défendue par des monstres. C'est derrière ces murs, c'est sous la garde de ces monstres, que sont accumulées les perles les plus belles, mais on ne peut les atteindre, et les plongeurs ne rapportent que celles qui poussent dans l'herbe, en dehors des murs. Si les Chinois ne pêchent plus de perles, ils en achètent beaucoup, comme on l'a dit. Canton est le principal entrepôt. Il y afflue des quantités tellement considérables de perles qu'elles y sont à bon marché, relativement aux prix d'Europe. Tavernier affirme que les côtes du Japon ont des

perles de la plus belle eau, mais un peu irrégulières. Les Japonais ne portant ni perles ni pierreries, font peut-être peu attention à cette richesse. Celles des îles Soulou passent pour être égales aux perles indiennes en couleur et en beauté; elles vont presque toutes en Chine par Manille. Le groupe de Tawi-Tawi, compris ordinairement dans celui de Soulou, en fournit également. Ce sont environ cinquante petits îlots séparés par des canaux très-étroits, et par cela même très-favorables pour la pêche, qui peut y avoir lieu toute l'année. Les Hollandais ont établi des pêcheries aux îles d'Arou, à l'ouest de la Nouvelle-Guinée. Le métier de plongeur y est très-dangereux, à cause de la multitude des requins, et la pêche assez peu fructueuse. Les Papouas exploitent les côtes de la Nouvelle-Guinée, et c'est encore la Chine qui est leur débouché.

Tout l'océan Pacifique paraît être une grande mer de perles, car sur la plupart des îles, au sud et au nord de la ligne, depuis la Nouvelle-Hollande jusqu'en Amérique, les navigateurs ont trouvé des insulaires parés de perles, et allant à la pêche du poisson avec des hameçons taillés dans la nacre. Au sud de l'équateur, on peut nommer l'archipel de Salomon, les îles de la Société, l'archipel de Pomotou et les îles Marquises. La pêche a pris du développement dans ces parages depuis quelques années. Les États-Unis ont fait bâtir un fort sur l'île du prince de Joinville, qui fait partie de l'archipel Pomotou, pour la protection de leurs bateaux pêcheurs. Au nord de l'équateur, on signale des bancs à l'archipel Marschall, dont les habitants se font des couteaux avec la coquille, et aux Mariannes. Les îles Sandwich ont des perles d'eau douce. Sur les côtes de l'océan Pacifique, l'Amérique centrale a des bancs très-importants. Déjà les rois aztecs avaient établi des pêcheries qui s'étendaient depuis Colima, la frontière septentrionale de leur empire, jusqu'à la province de Soconosco. On a pensé qu'ils se pourvoyaient aussi de perles auprès des populations sauvages de la Californie; mais comme celles-ci mangeaient la chair des mollusques en les faisant d'abord périr par le feu, la plupart des perles qu'ils eussent pu vendre étaient probablement détruites. Ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle que les perles de la Californie commencèrent à paraître dans le commerce et à rivaliser avec celles de Panama, mais leur abondance ne tarda pas à diminuer. Au dix-huitième siècle, la pêche ne nourrissait plus que fort pauvrement quelques Indiens mexicains et une demi-douzaine d'Espagnols, et ne rapportait presque rien au gouvernement, qui prélevait le cinquième du produit. En 1825, le lieutenant Hardy fut chargé par une compagnie anglaise d'explorer le golfe de Californie. Il ne trouva point de bancs, mais seulement des

coquillages isolés, fixés entre les récifs, et souvent inaccessibles, même au plongeur muni d'une cloche. Aujourd'hui la pêche est redevenue plus florissante; elle produit par an environ trois millions de kilos de coquillages, dont un tiers environ contient des perles; mais les belles perles sont infiniment rares : à peine en trouve-t-on une sur mille coquillages. La pêche est assez fructueuse sur la côte de Costa-Rica, dans la baie de Nicoya, et on assure que la baie de Fonseca contient aussi des bancs. Vasco Nunez de Balboa, qui découvrit l'océan Pacifique, reçut du roi Tamaco, qui régnait à l'isthme de Panama, 12 marcs de perles, que celui-ci avait fait pêcher en peu de jours aux *Islas de las Perlas*, dans le golfe de Panama. Aujourd'hui trois à quatre cents plongeurs sont employés dans le golfe de Panama; les perles qu'ils y pêchent sont fort inégales, et vont presque toutes à Lima; la coquille, une des moins estimées dans le commerce, est épaisse et concave; la nacre, blanche au milieu, est un peu sombre sur les bords. Il n'est plus question des pêcheries des îles Margarita et Cubugua, autrefois si célèbres; elles sont abandonnées, et la ville de la Nouvelle-Cadix, dans l'île de Cubugua, jadis si florissante par le commerce des perles, est aujourd'hui en pleine décadence. Autrefois ces deux îles étaient habitées par de riches négociants, qui tenaient chacun quarante ou cinquante esclaves pour la pêche, et chaque année, en juillet, deux navires espagnols bien armés venaient chercher les riches revenus du roi, et recevoir les perles appartenant aux négociants pour les transporter à Carthagène, où les boutiques à perles tenaient toute une rue. La cargaison d'un tel navire était estimée 60 à 80,000 ducats, car les produits de Margarita et de Cubugua surpassaient tous ceux du nouveau continent en grandeur et en beauté. Tavernier vendit à l'oncle du Grand Mogol une perle de Cubugua, de 55 carats et de la plus belle eau, et Alcedo raconte qu'on en pêcha une près de Margarita qui fut estimée 100,000 dollars. Goagira, entre Rio-Hacha et Maracaïbo, est le seul point de la côte de Colombie où la pêche soit encore pratiquée.

Parlons maintenant des perles d'eau douce; on les trouve depuis la frontière nord de la France jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Mais que peut être la pauvreté des ruisseaux de la zône tempérée contre l'immense production des mers des tropiques? Ici on calcule par millions et là par centaines. En Allemagne, la plus renommée des rivières à perles est l'Elster, dont les sinuosités coupent le Voigtland saxon, et dont plusieurs petits affluents contiennent également les précieuses coquilles. C'est aux environs d'Œlsnitz, quand l'Elster a reçu le Gœrlitz-

bach, que la pêche a été de tout temps la plus productive. Les coquillages aiment l'eau limpide, un courant pas trop rapide, et de la lumière. Beaucoup de bancs ont été complétement dévastés par le bois de flottage, le voisinage désastreux des usines, et les ensablements. On a opéré avec succès des transplantations dans des ruisseaux mieux garantis. Les coquillages du Voigtland ne contiennent le plus souvent qu'une perle, bien qu'il ne soit pas sans exemple d'en trouver deux ou trois. Ces perles arrivent rarement à la beauté de celles de l'Orient; cependant on montre dans la voûte verte, à Dresde, un collier indigène et un collier indien qu'il est fort difficile de distinguer l'un de l'autre. La duchesse de Saxe-Zeitz en avait un dont son joaillier offrait 150,000 francs. La pêche a lieu, de mai en septembre, par des pêcheurs assermentés qui se transmettent leur profession de père en fils, et qui sont tenus de garder le secret sur le gisement des bancs. La plupart des coquillages peuvent être pris avec la main; dans les eaux plus profondes, les pêcheurs les détachent avec les orteils. Ils les ouvrent aussitôt avec précaution, saisissent la perle avec une pincette, et remettent dans l'eau les coquillages vidés aussi bien que ceux dans lesquels ils n'ont rien trouvé. En 1851, la récolte a été de 278 pièces, dont 83 de première classe. On trouve aussi des perles en Bohême, en Silésie, et surtout en Bavière. Tavernier tenait ces dernières pour les meilleures de l'Allemagne. On les pêche dans les affluents du Main et de la Saale, dans le Palatinat supérieur, et dans la Bavière inférieure. On a remarqué qu'elles se trouvent là où les rivières ayant quitté les montagnes, commencent à ralentir leur cours, où cesse la truite, et où commence l'ombre. Le jour, les mollusques restent immobiles, à moitié enfoncés dans le sable; la nuit, ils se meuvent çà et là; l'hiver, ils s'agglomèrent et cherchent les profondeurs. Ils n'aiment pas les eaux trop riches en chaux, quoique ce soit de chaux que se compose leur coquillage, et une de leurs propriétés les plus singulières est précisément de tirer cette substance de dissolutions infiniment étendues. En Bavière comme en Saxe, la pêche est un droit de la couronne, et en 1725 encore, la potence menaçait les chercheurs clandestins.

Dans le nord de l'Allemagne, le Hanovre a quelques ruisseaux à perles; on en trouve aussi dans le Schleswig-Holstein et dans la province de Brandebourg. Une ancienne pêcherie, dans le Jutland danois, est aujourd'hui abandonnée.

Les perles anglaises étaient connues déjà du temps de Jules César. Pline les décrit absolument comme elles sont encore aujourd'hui, petites et opaques. Il y en avait des échantillons à la grande exposition

de 1851. Les anciens rois de l'île portaient des bandeaux de perles, et on assure qu'une perle trouvée dans le pays de Galles, et donnée par sir Richard Wynne à la femme de Charles II, occupe encore aujourd'hui une place d'honneur dans la couronne royale d'Angleterre. Les perles écossaises étaient l'objet d'une demande assez considérable au moyen âge. Quelques districts de l'Irlande en ont également. A l'embouchure du Conway, dans le pays de Galles, les paysans trouvent de petites perles bleuâtres en grande quantité, mais de peu de valeur, dans les moules communes.

En Norwége, d'anciennes pêcheries ont été exploitées de nouveau avec quelque succès depuis 1841. Il y a des perles dans toutes les rivières de la Scandinavie. La pêche se fait sur des radeaux par un temps clair, qui permet de voir le fond. Les pêcheurs, couchés à plat ventre sur les radeaux, inspectent l'eau, saisissent les coquilles avec des pinces de bois ou avec les orteils, en se retenant avec les mains. Aux endroits plus profonds, ils descendent dans l'eau en s'aidant d'une perche. Ils rencontrent en moyenne une bonne perle sur cent coquillages. En Russie enfin, on a trouvé des perles dans quarante-quatre rivières disséminées sur toute l'étendue de l'empire; mais la pêche est si peu importante, que le gouvernement, après l'avoir monopolisée en 1721, jugea convenable de l'affranchir de nouveau dix ans après. Les Cosaques du Don sont ceux qui en livrent le plus au commerce. Il est probable qu'on en trouverait également dans les rivières d'Asie et d'Amérique si on les explorait.

Les données statistiques manquent pour chiffrer d'une manière complète et exacte le commerce des perles. En dix-neuf ans, de 1837 à 1855, la France en a importé 980,791 grammes, représentant une valeur de 18,803,585 francs. C'est Paris qui est aujourd'hui le grand marché de l'Europe.

Les coquilles importées en 1855 en France, en Angleterre et à Hambourg doivent, si on calcule le nombre d'après la moyenne du poids, être évaluées au moins à 6 millions, et on peut admettre sans exagération, vu l'extension actuelle de l'exploitation, que la pêche d'une année est de 20 millions de coquillages, dont le cinquième environ contiennent des perles.

Les perles se pèsent le plus habituellement, comme les diamants, au carat, mesure hollandaise qui équivaut à 0,205,894 grammes, et comme pour les diamants, le prix est proportionnel au carré du poids.

III.

PROPRIÉTÉS CHIMIQUES ET OPTIQUES, STRUCTURE ET FORMATION DES PERLES.

Il y a des perles qui reproduisent d'une manière complète, mais en sens inverse, les trois systèmes de couches des coquillages dans lesquels elles se sont formées. La couche nacrée, revêtement intérieur du coquillage, est l'enveloppe brillante de la perle. Celle-ci est un coquillage retourné; elle en possède toutes les propriétés physiques et chimiques, et elle y ajoute celles qu'elle doit à sa forme sphérique.

Les perles se dissolvent dans les acides, en développant l'acide carbonique du carbonate de chaux qui est leur masse principale; il reste une substance organique azotée, composée de pellicules molles et cohérentes, qui retiennent la forme primitive de la perle, un peu enflée. C'est cette substance que Cléopâtre a avalée, si l'histoire est vraie. M. Mœbius a laissé séjourner la substance organique pendant des semaines dans l'acide acétique froid sans pouvoir l'altérer, mais il l'a fait dissoudre presque en entier en la faisant bouillir une demi-heure dans de la potasse, après l'avoir traitée par l'acide acétique échauffé. Cette propriété de se dissoudre dans la potasse la rapproche de la corne, et l'éloigne de la chitine[1] et de la conchioline.

Les perles à surface brillante sont plus dures que celles à surface terne; elles le sont toutes plus que la pierre calcaire; quelques espèces inférieures sont rayées par le spath-fluor, mais de belles perles de la côte occidentale d'Amérique ne purent l'être que par l'apatite. Elles sont plus dures que les cristaux de carbonate de chaux, mais encore beaucoup moins que les pierres précieuses. La raison de leur supériorité sur le carbonate de chaux, dont elles sont principalement composées, est dans la substance organique, qui augmente leur cohésion, comme le carbone augmente la dureté du fer. Les inégalités de dureté entre les perles proviennent de la superposition plus ou moins intime des couches; plus les sillons particuliers à la nacre s'effacent à la surface de la perle et sont remplacés par de petits renflements et de petites pentes, plus la perle est dure. Les vieilles perles n'ont point la fraîcheur des jeunes; leurs couches s'effeuillent, surtout autour des trous, que le

[1] Substance qui constitue l'enveloppe des insectes.

fil même suffit pour élargir à la longue. Dans les lieux humides, la substance organique pourrit, et la perle se désagrége. Lors de la construction de Saint-Pierre de Rome, on trouva, en creusant le sol pour les fondements, les tombes des deux filles de Stilichon, Marie et Thermantia, mortes toutes les deux comme fiancées de l'empereur Honorius, et enterrées en costume impérial. Les cercueils contenaient, avec une grande quantité de bijoux et de pierres précieuses, cinquante-trois perles assez grosses, mais qui s'en allèrent en poussière sous les doigts.

La perle parfaite ou « mûre, » comme disent les pêcheurs et les joailliers, a tout à fait la couleur de la couche nacrée de son coquillage. Il vient parfois des îles de la mer du Sud des perles tout à fait noires, formées probablement dans des coquilles sombres, près du bord noir. Elles rencontrent des amateurs en Europe; en Orient, Tavernier n'en put vendre une seule. On trouve fréquemment dans des coquillages d'eau douce des perles gris-brun, sans couche nacrée. Des perles rouge-brun de Mazatlan, traitées par l'acide hydrochlorique, ont montré des traces de fer qui expliquent peut-être leur couleur. On trouve dans l'espèce *Pinna nobilis* des perles brun-clair et brun-foncé, sans couche nacrée, et aussi, paraît-il, des perles couleur de grenade. Une huître à perles de la mer Rouge, qui atteint une longueur de 3 pieds, et qui est d'un beau rouge à l'extérieur et à l'intérieur d'un rouge blanchâtre et nacré, produit des perles rouges. Les moules ordinaires donnent, comme on l'a vu, des perles bleu-clair; le *Spondylus gæderopus,* des perles vert-blanchâtre et rose-faible; l'*Arca Noae,* des perles violettes; l'*Anomia cepa,* des perles pourpres, et le *Placuna placenta,* des perles couleur de plomb. Des perles d'un blanc mat peuvent probablement être produites par tous les mollusques qui ont le côté intérieur de la coquille blanc. On a même quelques rares exemples de perles de belle eau formées dans l'huître ordinaire.

Les plus recherchées sont les perles un peu transparentes, qui brillent d'un éclat à la fois argenté et laiteux, de l'éclat des perles en un mot. Ce sont celles que les joailliers appellent perles de la plus belle eau; elles sont également estimées en Orient et en Occident. « Tous les Orientaux, dit Tavernier, sont fort de notre goût en matière » de blancheur, et j'ai toujours remarqué qu'ils aiment les perles les » plus blanches, les diamants les plus blancs, le pain le plus blanc et » les femmes les plus blanches. » En Asie, cependant, on porte volontiers des perles jaunâtres, parce qu'elles passent pour plus durables que les blanches. Le golfe Persique en fournit plus que les pêcheries de Ceylan.

La surface de la perle n'est pas complétement polie, mais pleine au contraire de hauteurs et de concavités microscopiques. Et ces inégalités ne sont pas régulières, de telle façon que sur les perles parfaitement rondes les pointes de toutes les hauteurs soient à une distance égale du centre; c'est au contraire justement sur les perles de la plus belle eau que ces élévations varient à l'infini, mais entre des limites étroites, qui ne permettent pas de mesure micrométrique précise. Sur les perles qui ont une teinte de couleur de nacre, c'est-à-dire sur celles qui, tournées devant les yeux, montrent de faibles reflets bleuâtres, verdâtres, ou rougeâtres, on remarque à la surface de légers sillons, parallèles entre eux ou formant de petites courbes irrégulières. C'est que la perle n'est pas une superposition continue de couches entières de substances nacrées; la formation se fait par le dépôt d'une quantité de petites parties qui tantôt débordent la couche inférieure, tantôt la laissent apercevoir. La coquille de nacre, où les couches se trouvent sur une surface plane ou légèrement inclinée, rend mieux compte de cette formation. On y retrouve les mêmes sillons courbes, poursuivant tantôt la même direction, tantôt la modifiant d'une manière capricieuse. C'est le jeu de lumière de ces sillons, combinés avec celui des arêtes supérieures des couches, qui produit l'aspect particulier de la nacre. Le rayon réfléchi du sillon a parcouru un chemin plus long que celui de l'arête, et quand les deux rayons se rencontrent dans l'œil, ils agissent l'un sur l'autre, et donnent de la lumière colorée. Si l'on prend, sur de la cire à cacheter rouge ou noire, l'empreinte d'une surface taillée obliquement à la surface naturelle de la nacre, cette empreinte retient la même propriété de faire se décomposer la lumière blanche réfléchie, ce qui prouve bien que la couleur nacrée dépend uniquement de la forme de la surface. Les modifications de la couleur selon l'inclinaison de la surface nacrée proviennent du changement de l'angle d'incidence. Quand l'angle est grand, c'est de la lumière rouge qui est réfléchie; à 37 degrés elle devient jaune, et, quand l'angle se rétrécit encore, verte, et enfin blanche. Sur les perles, en raison de leur forme sphérique, les masses colorées s'effacent tellement qu'elles rétablissent la lumière blanche, et d'une manière d'autant plus complète que les sillons se perdent plus complétement dans ce labyrinthe microscopique de hauteurs et de concavités dont nous avons parlé. Quand la surface tranquille d'un lac, agitée par un vent léger, se change en une multitude de petites vagues tremblantes, le reflet de la rive disparaît, et la nappe agitée ne renvoie plus que de la lumière blanche. Une goutte d'eau tomberait blanche comme une

perle, si sa surface pouvait être agitée par de petites vagues microscopiques.

Les perles doivent leur éclat, qu'il ne faut pas confondre avec leur couleur, à la formation de leur masse en lames minces, qui laissent passer de la lumière. La multitude des couches superposées disperse et réfléchit la lumière de manière à la faire ressortir et à la confondre avec celle réfléchie immédiatement de la surface. Car c'est, dit Dove, le mélange de la lumière réfléchie à l'extérieur et de celle dispersée à l'intérieur qui produit l'éclat. C'est pourquoi des vitres empilées prennent un éclat nacré, et pourquoi les pellicules de la perle, complétement dépouillées de leur chaux, conservent presque tout leur éclat, après avoir perdu leur blancheur. Plus les couches sont minces et transparentes, plus la perle est brillante, et c'est la grande supériorité des perles marines sur nos perles de rivière. La perle indienne a de la chaleur et de la vie, la perle du nord est froide et terne. Mais toutes perdent leur éclat avec le temps, et il n'existe aucun moyen de le rétablir dans sa beauté première. La foi populaire prétend que les gésiers de poule et de pigeon ont la vertu de les rajeunir; mais toutes les expériences réfutent cette croyance. Les perles confiées aux gésiers des poules, si elles y séjournent un certain temps, perdent considérablement de leur poids; celles mêmes qui subissent moins longtemps l'action des acides gastriques sont plus ou moins atteintes, comme en général leur surface est trop délicate pour résister à aucun acide[1].

Les perles de la plus belle eau ne se composent ordinairement que d'un petit noyau et de couches nacrées. Un noyau gros et opaque rend les couches ternes, ce qui est surtout frappant dans les petites perles dont le noyau est brun. Le ton gris qu'on remarque chez les perles dites non-mûres provient d'un système de cellules intermédiaire entre

[1] Si complet que soit le mémoire que nous résumons et que nous regrettons de ne pouvoir donner en entier, il a pourtant ici une petite lacune. Il y a dans le gésier des poules et en général des oiseaux granivores, un élément dont il faut tenir compte même avant les acides, desquels l'action paraît relativement assez faible. Ce sont les pierres que ces oiseaux avalent, et qui leur sont indispensables pour la trituration des grains. Elles remplissent l'office de petites meules très-énergiques; on peut même dire que ce sont des dents transportées de la bouche dans l'estomac. Les poules, pigeons, faisans, etc., ne peuvent s'en passer; ils dépérissent quand, par un soin malentendu, on leur donne du grain pur, sans aucun mélange de cailloux et de sable. Ces petites pierres, une fois introduites dans le gésier, ne sont plus évacuées; elles ne disparaissent que par l'usure, et la digestion devient impossible si l'oiseau ne peut les remplacer. Leur action est très-forte, et nous doutons qu'elle puisse être bienfaisante pour les perles.

le noyau et les couches nacrées, et qui correspond tout à fait à la couche moyenne des coquilles elles-mêmes. Les cellules, superposées en rayons, ont de trois à six côtés droits ou curvilignes, et quand la chaux de la perle est éloignée par l'acide acétique, ces rayons subsistent à l'état de colonnes creuses avec des parois brunâtres. Dans beaucoup de perles, les extrémités inférieures des colonnes reposent sur une masse qui paraît brunâtre à la lumière, et qui enveloppe le noyau. Elle paraît ordinairement homogène, mais rarement disposée en couches fines, et possède toutes les propriétés de l'épiderme du coquillage. Il y a donc, comme on l'a dit au commencement de ce paragraphe, des perles qui reproduisent, mais en sens inverse, les trois systèmes des couches de la coquille. Mais comment les couches planes de la coquille peuvent-elles engendrer un corps sphérique ? Cette question est celle même de l'origine des perles.

Ce fut Réaumur qui prouva, en 1717, que la structure de la perle correspond à celle de la coquille, en montrant des perles de la *pinna*, qu'on trouve dans le port de Toulon, composées d'un système de colonnes de cellules, ou d'un système de couches nacrées, selon l'endroit de la coquille où elles s'étaient formées. La coquille est une sécrétion du manteau, c'est-à-dire de la peau placée entre elle et le corps des mollusques. Ce manteau peut être étendu ou resserré au moyen de nombreux filaments musculaires courant dans toutes les directions. Son bord peut dépasser celui de la coquille et sécréter de nouvelles couches au-dessous de la couche extrême de l'épiderme. Immédiatement en dedans du bord, le manteau sécrète le système de colonnes celluleuses. Enfin l'intérieur du manteau sécrète les couches nacrées qui, étant les dernières, recouvrent la couche de colonnes celluleuses. La perle, dont la structure répond à celle de la coquille, doit, comme celle-ci, tirer sa substance du manteau. Le bord lui donne la couche épidermique, la partie attenante, la couche de colonnes celluleuses, et l'intérieur la couche nacrée. Si donc une perle, formée originairement au bord, se trouve transportée par les mouvements du manteau ou d'autres causes, dans la région des cellules et puis dans celle de la nacre, elle est successivement revêtue de trois couches; si, au contraire, elle reste à sa place primitive, elle ne possède que l'un des trois systèmes.

Le nombre de perles que peut contenir une coquille est très-varié. Tavernier en compta dix de diverses grosseurs dans une coquille orientale, Réaumur plus de vingt dans une *pinna*, Mœrenhout quatre-vingt-sept dans une coquille de l'océan Pacifique. On cite encore une

coquille de Ceylan qui en contenait soixante-sept de diverses grandeurs.

Si la sécrétion s'accomplit naturellement, il ne se forme pas de perles. La perle est un dépôt anormal qui doit avoir de toute nécessité une cause particulière. Réaumur l'attribuait à un épanchement maladif du suc conchylieux, et peut-être, dit M. Mœbius, cette opinion est-elle fondée pour les perles qui ont un noyau calcaire cristallin. D'anciens et de récents ouvrages indiquent, comme les causes les plus fréquentes, des grains de sable engagés dans les coquillages; mais M. Mœbius, qui a examiné quarante-quatre perles marines et quinze perles de rivière, n'a trouvé de sable en aucune d'elles; la plupart possédaient un noyau organique; quelques-unes un noyau calcaire cristallin, à rayons fibreux. Les noyaux organiques sont habituellement bruns et de forme diverse. En 1826, l'anatomiste anglais Home soutint qu'ils étaient fournis par les œufs du coquillage. Baer de Kœnigsberg démontra en 1830 que les perles ne naissent pas dans l'ovaire, mais dans le manteau, et que, dans l'*anodonta lacustris,* elles se forment autour de petites masses isolées et concrétées. Peut-être ces petites masses sont-elles des restes d'entozoaires, lesquels, d'après les découvertes de Filippi et de Küchenmeister peuvent réellement donner lieu à la formation de perles. Filippi a observé en effet des moules d'étang dont le manteau contenait des sacs de larves de *distoma duplicatum,* et il a constaté, disséminées sur la surface de la coquille en quantité correspondante, des aspérités perlées diverses de forme et de développement, et dont quelques-unes étaient devenues de vraies perles brillantes et presque sphériques du diamètre d'un grain de mil. L'examen microscopique des concrétions les plus récentes lui fit toujours découvrir des restes de distome engagés dans la substance calcaire; celui des perles libres révéla également un noyau organique, dont la nature ne put cependant toujours être clairement définie. Filippi conclut de ses observations que la production des perles est en rapport direct avec la diffusion géographique des parasites. Küchenmeister trouva dans une petite perle de la moule d'étang commune une araignée d'eau crétifiée (changée en craie). Les expériences de M. de Hessling n'ont pas donné des résultats tout à fait semblables. Cet observateur a trouvé dans les petites aspérités perlées des moules d'étang, soit de véritables grains de sable ou des particules d'argile, soit des débris d'algues, soit des œufs à tous les degrés de développement et de décomposition, soit enfin des parasites. Mais, sur plusieurs centaines de perles de la même espèce de moule, il ne put découvrir qu'un seul distome, et dans

environ quatre cent mille exemplaires de l'*unio margaritifer,* qui produit les perles de rivière, il ne vit aucune trace d'œuf ni de parasite, pas plus que dans des centaines de perles orientales, écossaises et bavaroises, attaquées avec le ciseau et la scie, avec des acides désorganiques et des acides organiques. Après avoir relaté ces expériences, M. Mœbius ajoute que lui-même au contraire a réussi à trouver, dans des perles provenant de l'*avicule margaritifère* de la côte occidentale de l'Amérique, des noyaux provenant d'entozoaires; il les décrit en détail, et les figure dans la planche qui accompagne son Mémoire.

On a fait de fréquents essais de production artificielle de perles. En 1761, Linné annonçait au roi et à la diète de Suède qu'il possédait le secret de contraindre ces coquillages. Plus tard, il le vendit à un négociant de Gœthebourg, dont les héritiers voulurent le vendre de nouveau en 1780, mais sous pli cacheté. On ne sait ce qu'il est devenu depuis. Il est probable que Linné n'obtenait que des demi-perles, faciles à produire au moyen du forage de la coquille. Parmi les coquillages à perles, on en trouve beaucoup avec des trous percés par des pholades ou des vers. Le mollusque tient ces intrus à distance, en sécrétant un boulevard de couches nacrées qui se voûte souvent en une belle demi-perle. On peut aussi produire des perles imparfaites en introduisant un corps solide entre la coquille et le manteau. C'est une industrie qui occupe près de cinq mille hommes en Chine. En avril et en mai, on prend les coquillages, et on y fait pénétrer le corps solide; il faut de dix mois à trois ans pour que ces corps soit revêtus d'une couche nacrée suffisante. Les Chinois nacrent de cette manière de petites idoles de Bouddha, qu'ils mettent à leur bonnet, et qui sont très-bon marché. Si on trouvait le moyen d'introduire dans le manteau de petits corps ronds, qui se couvrissent de couches sphériques, on produirait de vraies perles. Jusque-là il faut s'en remettre aux petits parasites et aux autres corpuscules qui peuvent pénétrer dans le manteau d'une manière naturelle.

TH. D.

BRUNHILD

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR EMMANUEL GEIBEL[1]

(ANALYSE ET EXTRAITS).

Le sujet de cette tragédie est tiré du poëme des *Niebelunyen,* dont M. Geibel a suivi la fable aussi exactement que possible. L'action commence le lendemain du mariage de Gunther, roi de Worms, avec Brunhild, la redoutable reine du Nord, et de Siegfried des Pays-Bas avec Chriemhild, sœur de Gunther. Deux des grands vassaux du roi, Hagen et Volker, sont encore occupés à faire ranger par les valets la salle où a eu lieu le banquet nuptial. Le vaillant Hagen, autrefois le premier à la cour de Gunther, maintenant éclipsé par le vaillant et heureux Siegfried, laisse percer sa jalousie dès cette première scène. Mais ce qui préoccupe surtout les deux interlocuteurs, c'est la contrainte de Gunther et la fureur comprimée de la reine pendant le festin. Bientôt la reine paraît elle-même, mais elle ne fait pour ainsi dire que traverser la scène. Elle va chasser, malgré la volonté de Gunther, qu'elle humilie ainsi devant toute sa cour. Le roi fait appeler Siegfried, et lui fait une révélation singulière; il a passé sa nuit de noces à peu près comme ce prince des *Mille et une nuits* qu'un malin génie bannit d'un souffle dans un coin jusqu'à l'aurore. La reine lui a résisté. Or Siegfried, pour obtenir la main de la princesse Chriemhild, a dû promettre à Gunther de l'assister dans ses propres amours; déjà c'est lui qui, sous l'armure de Gunther, a jouté contre Brunhild et lutté avec elle, car cette reine farouche avait résolu de ne se donner qu'à son vainqueur. Elle aimait Siegfried, et les dieux lui avaient annoncé qu'elle ne serait vaincue que par lui. L'oracle s'était accompli, mais d'une manière imprévue comme tous les oracles; et Brunhild se croyait défaite par Gunther, et avait été obligée de l'épouser pour dégager sa parole. Le roi demande à Siegfried de lutter une seconde fois avec elle, non plus en champ clos, mais la nuit, dans la chambre royale, et toujours sous le vêtement et les apparences de Gunther; Siegfried est obligé d'y consentir. Aussi trouvons-nous au deuxième acte Brunhild tout autre qu'au premier. Elle est domptée, elle croit Gunther plus fort qu'elle, et renonçant à toute pensée de résistance,

[1] M. Frédéric Geibel, poëte dramatique et lyrique, né en 1815, est aujourd'hui professeur à l'université de Munich.

elle accepte de vivre avec lui, à la condition cependant de ne plus voir Siegfried qu'elle aime, et dont la vue la fait trop souffrir. C'est l'unique grâce qu'elle demande au roi; mais celui-ci, fier de son avantage, et ne pouvant d'ailleurs se passer d'un ami si utile, reste sourd aux supplications de la reine, dont au surplus il ignore le motif. Bien plus, il se rappelle que Brunhild a fait mauvais accueil à Chriemhild, et maintenant qu'il est le maître, il veut que cette faute soit incontinent réparée, et que la reine aille voir la femme de Siegfried. Elle obéit.

Le deuxième acte s'ouvre par la scène suivante entre Chriemhild et son jeune frère Giselher.

CHRIEMHILD.

Les jeux sont donc finis? Qui est vainqueur?

(Cris derrière la scène.)

Vive, vive Siegfried!

GISELHER.

Ces cris te l'annoncent: c'est ton Siegfried! Il les a tous couchés dans le sable, Hagen lui-même, que de ma vie je n'avais vu si terrible, si furieux. Quel spectacle que leur lutte: l'un ramassé, courbé, les veines gonflées, l'œil injecté; l'autre, encore joyeux et beau dans le plus grand effort! Mais pourquoi n'es-tu pas venue toi-même?

CHRIEMHILD.

Il y a quelques semaines, je n'aurais manqué les jeux à aucun prix; mais maintenant mon cœur a soif de solitude et de silence. On dit que le bonheur se plaît dans la foule; le mien préfère l'ombre et le recueillement. Je suis donc venue ici, rêvant aux bonnes divinités qui m'ont fait mon destin.

GISELHER.

Et qui ont fait des miracles sur toi, car tu me parais toute changée; ton front rayonne et tu me sembles plus grande; ta voix résonne comme l'airain. Oui, et si tu n'étais Chriemhild ma bonne sœur, ce n'est pas de l'amour, c'est presque du respect que je ressentirais pour toi.

CHRIEMHILD.

Que veux-tu dire? Et cependant tes paroles répondent à je ne sais quoi qui murmure et frissonne en moi, depuis que je suis la femme de Siegfried; je me contemple moi-même avec un pieux étonnement; le baiser de Siegfried a été pour moi un nouveau baptême, une purification, une consécration : j'habite des régions plus hautes. Maintenant, j'ai plaisir à oindre mes longs cheveux du nard le plus précieux; je porte volontiers la pourpre et le doux éclat des perles, parce que je me sens alliée à toute grandeur, à toute beauté.

GISELHER.

Tu sens déjà autour de tes tempes la couronne que tu porteras au front dans les Pays-Bas.

CHRIEMHILD.

Ce n'est pas cela. Le bandeau royal ne me donnera que ce que j'avais depuis longtemps. Non, c'est uniquement l'amour de Siegfried qui m'élève au-dessus de moi, et ne dût-il jamais monter sur un trône, je n'en serais pas moins fière pour cela, car qui peut lui être comparé? Déjà les chansons du peuple rattachent son jeune nom aux géants du passé; déjà l'enthousiasme de la foule salue en lui un descendant des dieux. Et ce héros est à moi!

(Voix derrière la scène.)

Vive, vive Siegfried!

CHRIEMHILD.

Entends-tu ces cris? Mon âme s'élève sur leurs ailes. O frère Giselher, il n'y a jamais eu de mortelle fortunée comme ta sœur. Toute ma vie est accomplie en lui, et j'ai presque oublié la prière et le désir. Hors lui, qu'y a-t-il au monde?

GISELHER.

Ton bonheur te rend si belle! Et cependant un tel amour me fait presque trembler. Quand le cœur d'un mortel, m'a-t-on dit souvent, met toute sa félicité dans une chose périssable, les dieux jaloux lui brisent son joyau pour montrer leur puissance.

CHRIEMHILD.

Ah! tais-toi, tais-toi! Comment peut venir sur ta bouche rose cette sagesse sortie du sépulcre, et qui me fait frissonner? Il n'a jamais aimé celui qui a dit cela; car s'il en était ainsi, — mais non, je ne puis achever ma pensée; elle ouvre un abîme sans fond. — Va, je serai modeste et pieuse, pour que les immortels ne m'envient pas mon bonheur, semblable à leur félicité. Je serai vigilante, et au moindre nuage qui pourrait menacer Siegfried, je l'avertirai, je saurai modérer doucement son courage emporté. Ce ne sera pas facile, mais tout est possible à l'amour.

GISELHER.

Tu es émue; pardonne-moi une parole étourdie.

CHRIEMHILD.

Je t'en remercie! C'est peut-être un dieu qui te l'a inspirée. Je ne

suis pas moins joyeuse qu'auparavant, mais je sais maintenant que j'ai autre chose à faire que des rêves oisifs, et tu m'as délivrée de la crainte que mon amour ne lui servît de rien. Je comprends ce que je puis et dois faire, et je remplirai avec joie mon grand devoir.

(Entre Siegfried, armé, une lance à la main.)

SIEGFRIED.

Bonjour, mon cœur, me voici de retour, et maintenant je reste avec toi.

CHRIEMHILD.

Repose-toi à l'ombre de ces tilleuls. Viens que je détache ton casque, car tu dois être fatigué, et maintenant un baiser sur ce front illuminé par la victoire!

SIEGFRIED.

Quoi! tu sais déjà?

CHRIEMHILD.

Frère Giselher m'a dit comment tu as remporté le prix.

SIEGFRIED.

Et ce n'a pas été sans peine. Hagen est un terrible combattant; l'épée lui obéit comme un membre de son corps, et il est aussi fort à la lutte qu'à l'escrime; ses muscles sont de l'acier. Je suis presque peiné de sa défaite : il est parti courroucé, et sans me saluer.

GISELHER.

On voyait qu'il avait compté sur la victoire. Il eût volontiers gagné cette belle lance, cerclée d'or, le prix du combat. Il en avait complaisamment éprouvé l'acier et pesé le bois dans sa main.

SIEGFRIED.

Vrai? Cela me fait plaisir, et je puis ainsi calmer un peu du moins sa mauvaise humeur. Prends la lance, beau-frère, et porte-la à Hagen. Dis-lui qu'il ne la dédaigne pas, et qu'elle est faite pour le bras qui m'a rendu si difficile de la gagner.

GISELHER.

Tu voudrais ...

SIEGFRIED.

Oui, charge-toi de ce message d'amitié. Je ne puis supporter qu'un brave guerrier souffre à cause de moi, quand même il n'y a pas de ma faute.

Siegfried et Chriemhild restent seuls, et la fatalité, qui domine l'action, pousse Chriemhild, au moment même où elle vient de jurer de veiller sur Siegfried, à lui demander le secret de sa dernière nuit. Cette curiosité féminine, que l'auteur fait jouer avec beaucoup de grâce, est la vraie cause de la catastrophe, Siegfried résiste, comme il le doit; Chriemhild s'emporte et pleure, Siegfried tiendrait bon, si Brunhild ne venait à ce moment même faire à sa belle-sœur la visite à laquelle Gunther l'a contrainte. Satisfaite de trouver Chriemhild en larmes, Brunhild la raille et l'insulte. Après son départ, Siegfried outré révèle à sa femme le fatal secret. C'est la fin du second acte. Le troisième s'ouvre, comme le premier, par une conversation entre Hagen et Volker. Hagen a repoussé avec colère le présent de Siegfried, et sa haine éclate de nouveau à cette occasion. Arrive Brunhild en manteau de prêtresse, car c'est la fête de l'équinoxe, et les princesses doivent sacrifier ensemble dans le sanctuaire. Comme Hagen et Brunhild sont uniquement occupés de leur jalousie, leurs pensées les amènent naturellement à parler de Siegfried et de Chriemhild. Hagen affirme que Siegfried n'aime pas sa femme, car il a surpris la course nocturne de Siegfried, et « deux jours après la noce, un amoureux ne » se promène pas deux heures après nuit dans les corridors du château. » Siegfried n'aime donc pas sa femme, Brunhild le croit avec empressement, mais elle est aussitôt et cruellement détrompée par Siegfried lui-même, dans une scène où elle rappelle un peu Phèdre s'ouvrant à Hippolyte. Alors sa fureur n'a plus de bornes; elle éclate sur le seuil du sanctuaire, ou Chriemhild l'a devancée.

BRUNHILD.

Arrière, femme détestée, descends de ce seuil.

CHRIEMHILD.

Que veux-tu ? Pourquoi tires-tu le bord de mon manteau ?

BRUNHILD.

A moi le pas. Sors de mon chemin.

CHRIEMHILD.

Je cède à la prière, non au commandement.

BRUNHILD.

La reine commande. Arrière donc !

CHRIEMHILD.

Je suis aussi bien de sang royal que toi.

BRUNHILD.

Tu oses résister ? Mon époux t'apprendra à trembler.

CHRIEMHILD.

Le mien est son hôte, et un fort héros comme lui.

BRUNHILD.

Oui, un insolent nourri de notre table !

CHRIEMHILD.

Laisse ce discours, malheureuse, il ne te sied pas.

BRUNHILD.

Ce qui me sied, je ne le demande pas à la femme d'un valet.

CHRIEMHILD.

Ciel et terre! Brunhild, retire cette parole.

BRUNHILD.

Ah! cela a donc porté, et pénétré enfin jusqu'à ton cœur? Te voilà donc suppliante et gémissante comme une biche atteinte! Eh bien! je ne retire rien. Étouffe donc, étouffe enfin de cet amour si profond, si brûlant! Tu verras encore, quand mon époux montera à cheval, ton Siegfried lui tenir humblement l'étrier.

CHRIEMHILD.

Je t'en conjure par le salut de ton âme, Brunhild, tais-toi!

BRUNHILD.

Non, je ne me tairai pas! Je briserai ton orgueil, pour que tu ne t'avises pas de te croire de nouveau ma pareille. Je te dis que ton noble époux, je le tiens pour un mendiant, que toi-même, insolente, tu es faite pour dénouer à genoux mes sandales d'or! Car en moi, chaque goutte de sang est royale. Mais toi, tu as abjuré ta naissance, tu t'es déshonorée en entrant dans une couche honteuse et servile.

CHRIEMHILD.

Ah! Qu'est-ce que cela? Tu parles de couche honteuse et de déshonneur! N'est-ce pas ce que tu as dit? Par Thor, ce serait épouvantable, si ce n'était si risible, si démesurément risible de toi à moi. Oui, relève ta lèvre orgueilleuse, fronce les sourcils, louve! Je vais te montrer un miroir où tu pourras contempler ton honneur royal, et sa vue te fera crever comme un basilic. Car ce Siegfried, que si complétement tu méprises, comme un honteux valet, ce même Siegfried a triomphé de toi comme jamais ton époux n'a pu triompher. C'est lui qui, sous l'armure de Gunther, t'a enlevé la victoire et la liberté. Et si ce n'était que cela! — Mais non! — Te souviens-tu du bras de fer qui, dans les ténèbres, — il y a deux nuits de cela, — t'a domptée et violemment courbé la roideur de ta nuque, au point que tu geignais? T'en souviens-tu? — Eh bien! c'était le bras de Siegfried. — Tu gisais à

terre, reine superbe, à genoux, les cheveux dénoués, à ses pieds que tu embrassais; tu étais écrasée, tu criais miséricorde, tu offrais en expiation tout ton être royal. Et lui, le mendiant, — l'entends-tu bien? — il t'a dédaignée; il t'a dédaignée pour moi: il est parti, te laissant à Gunther, ton grand roi.

BRUNHILD.

Dans la poussière, serpent, langue venimeuse, menteuse!

CHRIEMHILD.

J'ai dit la vérité, ta fureur ne l'étouffera pas.

BRUNHILD.

Tais-toi! je souffle sur tes contes, et ils s'envolent comme des flocons.

CHRIEMHILD.

Tu ne veux pas croire, enragée, vois donc. Connais-tu cette ceinture? Elle ne t'a jamais quittée, jusqu'à ce que mon héros t'eût terrassée.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Malheur! malheur!

CHRIEMHILD.

La connais-tu?

BRUNHILD.

Illusion de l'enfer!

CHRIEMHILD.

Réponds!

BRUNHILD.

Mes yeux se troublent comme sous un vol de corbeaux sombres. Mais non!... Mensonge! tu l'as volée!

CHRIEMHILD.

Tu oses....

BRUNHILD.

Voleuse!

(Arrive Gunther, en costume royal, accompagné de Hagen, de Volker, et d'une suite brillante qui se range dans le fond.)

GUNTHER.

Quel bruit! Qui donc ose rompre la paix de notre royale demeure?

BRUNHILD.

Protége-moi, venge-moi, mon époux, venge la honte de ta femme!

GUNTHER.

Qu'arrive-t-il?

BRUNHILD l'attirant vers l'avant-scène.

Ta sœur dit, et ma bouche en frémit de honte, que ce n'est pas toi, que c'est Siegfried qui a ravi ma ceinture.

GUNTHER.

Parole calamiteuse! Malheur!

BRUNHILD.

Écrase le blasphème! juge! venge!

CHRIEMHILD.

Démens-moi si tu peux.

BRUNHILD.

Tu te tais? tu hésites? Parle, par les portes de l'enfer, parle! Était-ce Siegfried?

(Gunther se tait.)

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Malheur! malheur!

CHRIEMHILD.

Son silence te juge. Vois, tu trembles, tu pâlis maintenant; l'ivresse de ton orgueil se dissipe comme la fumée chassée par le vent. Mais ne m'accuse pas. Toi seule as évoqué la tempête qui gronde autour de tes tempes. Que ses foudres t'écrasent! tu l'as voulu toi-même.

Au commencement du quatrième acte, Siegfried est auprès de Gunther, qu'il supplie de le laisser partir. Gunther s'y refuse, et son amitié est si pressante que Siegfried finit par renoncer à son dessein. Il sort; mais alors arrive Brunhild, qui, visible pour la première fois depuis la scène du sanctuaire, vient communiquer au roi sa volonté : pour l'insulte qui lui a été faite, il n'y a qu'une expiation, une vengeance; il faut que Siegfried meure. Gunther s'indigne d'abord; mais la reine laisse entrevoir dans son emportement que sa haine n'est que de l'amour offensé; alors Gunther se ravise, et consent lâchement à l'assassinat. Mais qui s'en chargera? — Moi, dit Hagen, présent à l'entretien; et ce bon vassal est à la fois heureux de se défaire d'un rival, et certain de ne pouvoir mal faire en accomplissant l'ordre du roi. Et il l'accomplira le jour même; Gunther a invité Siegfried à une partie de chasse, l'occasion est donc favorable, et il faut se hâter d'en profiter. La scène change, et nous transporte dans la chambre de Chriemhild.

CHRIEMHILD se levant de son métier à tisser.

Repose-toi maintenant, ma navette; nous touchons à la fin du travail, et dans peu de jours notre ouvrage sera terminé. Et maintenant que les images sont presque achevées, comme elles sont tout autres que

je ne les avais conçues! C'est ainsi que nous tissons notre vie, et le tissu devient différent de ce qu'on avait pensé. Nous croyons employer des fils d'or; une puissance inconnue les change sous nos mains contre des fils sombres, et quand nous apercevons l'erreur, il est trop tard! — On vient.

(Entre Gerda, compagne de Chriemhild.)

CHRIEMHILD.

C'est toi, Gerda? Je pensais que c'était Siegfried. Où peut-il rester?

GERDA.

Tu vas le voir.... Il est dans la cour, où il se fait seller son étalon, au milieu des faucons et des chiens. Les princes vont à la chasse.

CHRIEMHILD.

Tu l'as vu? Était-il gai?

GERDA.

Il riait, et m'a crié : Prépare-moi une coupe de vin, mais une grande. La joie donne soif; je veux boire le coup de l'étrier avant de monter à cheval.

CHRIEMHILD.

Il rit, et veut sortir.

GERDA.

Cela t'étonne? N'est-ce pas un vrai temps pour la noble chasse, une journée si fraîche, si belle?... Mais tu es pâle; qu'as-tu, princesse?

CHRIEMHILD.

Rien.... Je suis une enfant; j'ai mal dormi, mon sang est agité, et m'oppresse de mauvais pressentiments. Cela passera.

GERDA, qui s'est approchée du métier à tisser.

Oh! comme tu as travaillé! Avec quel éclat les figures se détachent déjà du fond sombre! Oui, ce sont bien les funérailles de Balder, du radieux fils d'Asgar. On reconnaît déjà toutes les figures : là, pâle et brillant comme de l'argent, le dieu sur son bûcher; ici Nanna, sa femme, aux cheveux d'or, semblable à toi-même; puis tout le cercle des Ases, plongés dans la douleur. Comment as-tu fait pour tout rendre si bien?

CHRIEMHILD.

Je ne sais; je l'ai combiné en partie, et en partie cela est venu de soi-même.

GERDA.

Il me semble voir vivant devant moi ce que mon enfance a entendu chanter de la mort prématurée du dieu charmant. Les frissons de la vieille chanson me parcourent de nouveau. Tu sais, ta mère nous la chantait souvent.

CHRIEMHILD.

Tout ce matin, elle ne m'est pas sortie de l'esprit. (Chantant.)

Alors pleurèrent
Hommes et dieux,
Quand leur favori
Radieux mourut.

GERDA.

Comme des fontaines
Pleurèrent les rochers,
Et tous se lamentèrent
Sur la mort de Balder.

CHRIEMHILD éclalant.

Ainsi le monde pleurera Siegfried, Gerda.

GERDA.

Que dis-tu, princesse? Ton chef-d'œuvre s'est-il tellement emparé de toi que tu ne puisses plus le séparer de ton propre destin? Vrai, l'effort de ta pensée, tes longues combinaisons t'ont rendue malade. Mais j'entends sur les degrés le pas du cher médecin qui va chasser cette mélancolie. Je te laisse avec lui.

(Entre Siegfried.)

CHRIEMHILD.

Je te sens enfin sur mon cœur, dans mes bras; je sens le flot ardent de la vie dans tes veines. Soyez bénis, ô dieux! Oh! que ne puis-je toujours te tenir ainsi!

SIEGFRIED.

Comme tu es agitée, mon cœur.... Voilà encore que j'ai été dehors trop longtemps. Mais c'est comme cela : il faut de l'air à l'homme; et si je faisais tout à fait à ta volonté, tu m'enfermerais, je parie, dans l'appartement de tes femmes, et m'apprendrais à filer la quenouille.... Ah! cela ferait une belle chanson : « Comment Siegfried, qui avait tué le dragon, était assis au rouet et filait. » Qu'en penses-tu, mon trésor?

CHRIEMHILD.

Je ne puis pas rire; j'ai comme un roc sur la poitrine, et ta gaieté ne le fait pas tomber. Oh! Siegfried, je me meurs d'angoisse pour toi.

SIEGFRIED.

Pour moi? Eh! mon cœur, de quels dangers rêves-tu? Que peux-tu craindre?

CHRIEMHILD.

Tout, Siegfried, tout. Depuis que m'a échappé cette malheureuse parole qui a enflammé la rage de Brunhild, le repos a fui mon âme. Le moindre bruit, une épée qui tombe, le pas d'un cheval, tout me fait peur; par toute porte qui s'ouvre, je crois voir entrer un malheur; en toutes ténèbres, je soupçonne une épouvante cachée.... Oh! ce regard; le dernier qu'elle m'a lancé, il était la plus terrible des menaces. Cet œil brûle comme un incendie dans mon souvenir; la nuit, il plane sur ma couche, et chasse le sommeil de mes paupières. Oh! Siegfried, ils couvent vengeance! Prends garde, prends garde!

SIEGFRIED.

Si tu n'as pas d'autre souci, rassure-toi, mon cœur.... C'est là justement ce qui me fait si gai que cette querelle, qui était aussi une épine dans ma chair, soit aujourd'hui pleinement terminée. Ton frère Gunther m'a lui-même tendu la main, avec un cœur et une franchise qui m'ont profondément touché. Notre amitié est plus ferme que jamais.

CHRIEMHILD.

Elle est une glace tentante et légère qui se brisera sous tes pas, et te livrera à l'abîme. Que les dieux me pardonnent si je suis injuste envers les miens; mais mon cœur me le dit, ils te trompent.

SIEGFRIED.

Non, Chriemhild, ne parle pas ainsi, à la même heure où la grande âme de Gunther m'a presque fait rougir à force de générosité. Le soupçon est un crime. Vraiment, plutôt que de douter de la fidélité de mes amis, je voudrais être déjà mort, et couché dans le froid sépulcre. Que vaut la vie sans confiance!... Arrière ces pensées, et donne-moi la coupe, que j'achève de rasséréner mon âme. On va donner le signal.

CHRIEMHILD.

Siegfried, ne va pas à la chasse aujourd'hui! pour l'amour de moi!

SIEGFRIED.

Eh! mon trésor, dois-je vraiment filer?

CHRIEMHILD.

Ris, raille-moi, fais ce que tu veux, mais reste, reste pour mes terreurs, Siegfried, rien qu'aujourd'hui. Tiens, j'ai eu un rêve cette nuit: deux montagnes s'écroulaient et t'ensevelissaient, et puis je vis un cerf doré traverser le fourré, et un couple de sangliers l'attaquer par derrière, et lui enfoncer les dents dans le flanc. Des ruisseaux de sang coururent sur l'herbe. Le cerf, c'était toi.

SIEGFRIED.

Où te perds-tu? Tu trembles devant les ombres évoquées par ta peur. Crois-moi, il n'y a pas de sens dans ces images.

CHRIEMHILD.

Ne parle pas ainsi! Souvent les dieux ont parlé à notre race dans des rêves, et nous ont envoyé des visions salutaires. Mais je ne veux pas disputer avec toi; je ne veux que te supplier. Crois-moi insensée, mais sois-le pour un jour avec moi, puisque je t'en prie.

SIEGFRIED.

N'insiste pas : vois-tu, je resterais volontiers pour te plaire, mais je ne puis pas. Cette chasse est le désir de Gunther, et c'est la première fois que nous sortons ensemble depuis notre querelle. Il a ma parole; que penserait-il, si je ne venais pas? (Il saisit la coupe et boit.) A mon heureux retour!

CHRIEMHILD.

Oh! comme je le sens maintenant ce que je ne voulais pas croire à ma mère : une terreur éternelle est le sort des femmes, et plus notre sort est brillant, plus nous devons le payer en soucis amers et en larmes brûlantes; car vous autres héros, votre orgueil vous défend de tenir compte de notre douleur, et d'accepter un bonheur tranquille.

SIEGFRIED.

L'aigle cesse-t-il de voler tant que ses ailes ont la force de le porter, et serais-je Siegfried, si je pouvais me reposer dès aujourd'hui? Certes, le temps viendra, dans cinquante ans, je pense, où il me sera doux de partager ta vie tranquille. Oui, mon cœur, alors nous verrons autrement le monde; nous aurons des cheveux gris, et sur ce cher

visage des rides vénérables se seront creusées là où fleurissent aujourd'hui les roses.

CHRIEMHILD.

Quels contes tu fais!

SIEGFRIED.

Oui, je nous vois volontiers tranquillement installés dans la grande salle, aux approches du soir, quand la tempête chasse les flocons contre les fenêtres. Toi, tu es assise près du foyer flamboyant, dans un fauteuil en chêne sculpté, les servantes tout à l'entour; et quand ton regard parcourt le cercle, les rouets vont plus vite, la navette vole plus légère à travers le métier. Attiré par le feu, je m'approche aussi, appuyé sur mon bâton, mais d'un pas encore ferme. L'échanson apporte la corne argentée, et à souper nous jasons de nos fils qui sont dehors à la recherche des aventures héroïques.

CHRIEMHILD.

Siegfried, bon, cher Siegfried!

SIEGFRIED.

Ne m'interromps pas, j'ai oublié le meilleur, car, vois-tu, voici ta fille qui vient : une belle jeune femme; elle lève du sein vers toi ton plus jeune petit-fils; il te tend les bras; ses petites mains cherchent le bandeau d'or sur ton front, et toi, tu le considères longtemps, et le passé refleurit dans ton souvenir, car dans les grands yeux du nourrisson c'est la jeunesse de Siegfried qui te sourit. Tu le serres bien fort dans tes bras, et tu le bénis en disant : Sois heureux comme ton aïeul!

(On entend une fanfare.)

CHRIEMHILD.

Le cor! ah!

SIEGFRIED.

Comment leur son joyeux peut-il t'effrayer? Il nous ramène d'un crépuscule lointain au soleil radieux de la jeunesse. Ainsi donc encore un baiser, femme adorée, et qu'il rende mon départ aussi joyeux que l'a été mon arrivée.

CHRIEMHILD se faisant violence.

Eh bien donc, adieu! Mon cœur sera avec toi. (Siegfried s'éloigne; elle le rappelle et l'étreint encore une fois.) Siegfried, laisse-moi regarder encore une fois dans tes yeux, bien profondément. Ah! si je te perdais, mon héros, mon tout!

SIEGFRIED.

Sois tranquille, enfant. Mon destin radieux repose dans le sein du père des immortels. Je le sens, le souffle de Wodan me soutient Adieu! (Il sort à pas précipités.)

CHRIEMHILD.

Il part!... Oh! je n'ai jamais été si triste, si complétement oppressée de soucis. Si seulement la journée était passée!.... Travaillons pour tuer le temps. (Elle va au métier.) Pauvre, pauvre Nanna! je sens aujourd'hui ta douleur comme si elle était mienne.

Alors pleurèrent
Hommes et dieux.

(On entend frapper.)

CHRIEMHILD se précipitant à la fenêtre.

Siegfried, Siegfried! (Elle s'affaisse.)

(La toile tombe.)

Au cinquième acte, nous sommes dans la cour du château royal de Worms. Il est nuit. La prophétesse Sigrun a la vision du crime qui vient de s'accomplir. Bientôt on entend du bruit, des cris retentissent, on apporte le cadavre de Siegfried.

CHRIEMHILD au haut des degrés.

Des flambeaux et des cris dans la cour! Je veux descendre.

GERDA veut la retenir.

Princesse!

GISELHER.

Retourne, Chriemhild, par tous les dieux, retourne! Tu ne dois pas voir ce qui est ici.

CHRIEMHILD.

Ne m'arrête pas!

GERDA.

Un mort, princesse!

CHRIEMHILD descendant.

Arrière!... Eh! je le sais déjà, c'est lui!... O Siegfried! Siegfried! mon époux! (Elle s'affaisse et s'évanouit sur le cadavre.)

GISELHER.

Au secours, au secours! ma sœur se meurt!

(Entrent Gunther, Hagen et toute la chasse avec des flambeaux.)

VOLKER.

A quel spectacle lamentable viens-tu, ô roi! Ton noble beau-frère mort, ta sœur mourant de désespoir à ses côtés!

GUNTHER.

Malheureuse femme! Qui l'a si promptement informée?

VOLKER.

Elle vint, vit, et s'affaissa.

GISELHER.

Elle s'agite.

GUNTHER.

Eh! Chriemhild, reviens à toi, écoute la voix de ton frère, qui honore ta douleur.

CHRIEMHILD.

Oh! laissez-moi, laissez-moi! Cette lumière est inexorable. Reviens, nuit, et voile de tes ténèbres les débris de mon bonheur. Oh! ces traits adorés, ces lèvres qu'hier encore je baisais, perdu à jamais tout cela; mort, mort! Oh! c'est la vieille envie des dieux, qui ne supporte rien de grand et n'épargne que le vulgaire. Le cerf des bois revient à sa biche, et toi, tu es mort! Le mendiant qui n'a pas de femme, le valet stupide qui traîne dans la sueur une existence misérable, ils vivent, et toi, tu es mort, mort parce que tu étais grand et beau et heureux.

GUNTHER à Hagen.

Homme, ce désespoir me tord le cœur.

CHRIEMHILD.

Encore si tu étais mort comme meurent les héros, touché sur le champ de bataille par l'aile mortelle des Walkyries, ce serait une consolation! Mais non, ils ne t'ont pas rapporté sur ton bouclier, chargé des couronnes de la victoire. Oh! ils n'ont pas été si magnanimes. De lâches assassins t'ont assailli par derrière; ils t'ont égorgé dans les ténèbres, sans combat et sans gloire. Oh! et quels assassins!

GUNTHER.

Ma sœur, nous nous affligeons avec toi. Un malheur inexplicable...

CHRIEMHILD.

Tu mens, il n'y a pas ici de malheur, il y a un crime. Le désespoir est clairvoyant, le bonheur seul est aveugle. Tu as connu le complot : sinon, dis Non, lève ta main, et dis Non.

GUNTHER.

Chriemhild....

CHRIEMHILD.

Vois-tu, tu ne peux pas, tu voudrais te parjurer, mais ta langue s'y refuse. Et vois, à tes côtés, l'homme sombre avec la main rouge. Il exhale encore l'odeur du sang.... Arrière, maudit!... Les blessures du cadavre vomissent le sang à ton approche, monstre, et te dénoncent.

GUNTHER.

Dans quelle erreur....

HAGEN.

Non pas, mon roi.... Pourquoi nier ce dont ma tête se charge sans crainte? Oui, tu l'as dit, femme : c'est moi qui l'ai fait.

CHRIEMHILD.

Sois donc maudit de la tête aux pieds!... Oui, relève seulement ton front, défie-moi, ton audace deviendra de l'angoisse, bourreau. Je te demanderai tes comptes, un jour, et ne crois pas que je sois faible; je l'étais avant que tu ne m'eusses faite veuve, mais maintenant la douleur me rend forte, invincible. Oui, mes yeux sont secs, je pleure en dedans, le torrent de mes larmes tombe sur mon cœur, et trempe sa colère, comme l'eau trempe le fer ardent. Tu ne m'échapperas pas, et aussi vrai que tu n'as pas eu pitié de moi, je le jure ici, je rirai quand ta tête roulera à mes pieds.

HAGEN.

Tes menaces ne m'effraient pas. Je savais bien que tu ne me bénirais pas, mais je n'ai fait que mon devoir. Ma reine était insultée, j'ai lavé sa honte dans le sang. Vois, la voilà qui approche la tête haute, comme elle le peut maintenant.

CHRIEMHILD.

Elle apprendra à la courber, je te le jure.

(Entrent Brunhild et Sigrun.)

HAGEN.

Place à la reine!

BRUNHILD.

Maintenant, dieux, laissez-moi vider la pleine coupe de la victoire, et puis faites ce que vous voulez. (Elle s'approche du cadavre.) Oh! orgueilleux, es-tu humble maintenant, et la Norne t'a-t-elle dompté, dompteur de vierges? Tu aimais l'obscurité des chambres nuptiales. Es-tu

content maintenant que tu habites la plus obscure de toutes? Ah! nous avons changé les rôles; c'est toi qui es étendu à mes pieds, ombre vaine, poussière dans la poussière, et c'est moi qui t'ai vaincu et qui triomphe.... Oh! mensonge, mensonge, mensonge! Je ne puis. Maudite ma langue impie! Il n'y a rien ici, rien qu'une douleur sans bornes; car c'est moi qui t'ai tué. Oh! il y eut un jour où j'aurais donné ma vie pour pouvoir poser ma tête brûlante sur cette poitrine, ouverte aujourd'hui, percée jusqu'au cœur, et c'est moi qui l'ai percée.... Oui, c'est moi qui l'ai fait, non comme vous, par une rage stupide. Non, non! je savais ce que je faisais, et j'y ai été forcée cependant.... Qu'était pour vous Siegfried? un dieu parmi des taupes aveugles!... Moi, je le connaissais. Oh! la joie du monde est partie avec lui, la splendeur de la nature est morte! Le soleil se détourne de la terre et cache son œil brillant dans les ténèbres; car lui, pour lequel il venait, lui, son beau héros, n'est plus, et ce qui reste ne vaut pas un regard.

GUNTHER.

Oh! modère-toi! cesse....

BRUNHILD.

Je ne veux pas. Assez longtemps j'ai enfermé mon secret dans mon cœur; maintenant il éclate comme la flamme de l'Hécla. Oui, sachez-le tous, cet homme, je l'ai aimé dès le commencement, et pas un autre. Je l'ai aimé malgré le destin et les étoiles. Les dieux peuvent me broyer, mais non me ravir mon amour!

GUNTHER.

Pour ton honneur!...

BRUNHILD.

Mon honneur! Il est d'être digne de ce mort. Je lui parle, et non à vous. (Se tournant vers Siegfried.) Oh! que ton regard soit moins farouche sous tes boucles sanglantes! Que j'eusse voulu, impitoyable ami, te préparer une couche plus douce; mais toi, tu ne le voulus pas; et toi-même arrachas violemment ton destin du ciel. Ce que j'ai souffert par toi, c'est plus que la mort; mais maintenant c'est expié; et mon amour rejette le masque de la haine. Ta main, ta main, pour que j'y puisse verser mon âme dans mes pleurs!

CHRIEMHILD.

Arrière! Trop longtemps j'ai supporté les grimaces avec lesquelles, louve, tu l'insultes encore après la mort. Arrière, arrière! sa femme te l'ordonne, sa femme qui te maudit!

GISELHER.

O sœur Chriemhild, vois sa douleur et la nôtre. Nous pleurons tous Siegfried. N'y a-t-il pas une expiation dans ce deuil?

CHRIEMHILD.

Non! Le monde est sans merci. Je suis comme lui. Encore une fois, femme, arrière!

BRUNHILD.

Veilles-tu si sévèrement le cadavre, inexorable! soit. Tu peux me priver du pauvre dernier baiser, tu peux m'empêcher d'étreindre sa froide main. Mais tu n'arrêteras pas ma volonté, car la passion est plus forte que les dieux. O Siegfried! Siegfried! qui pourrait encore me séparer de toi! Non! ce n'est plus dans la poussière que je te cherche, c'est dans l'empire calme où tout ce qui est grand se retrouve, dans le saint crépuscule et parmi les ombres magnanimes. Là, tu m'appartiendras, ô mon aimé! N'est-ce pas ta voix lointaine qui m'appelle, et quelles ailes agitent l'air autour de moi? Veux-tu me saluer, ou bien es-tu impatient de mes retards et de mes plaintes.? Va! tu n'attendras plus, je vais accomplir ce qui seul me convient. Donne-moi ton épée : tu m'as précédée, je te suis. (Se tuant.) Reçois-moi.

GUNTHER.

Arrête, malheureuse! oh! trop tard!

CHRIEMHILD.

Meurs donc! C'est la première victime, mais il en faut plus, et nulle ne manquera. Ce sera là ma fidélité.

GUNTHER.

Comme tu t'abreuves aujourd'hui de sang généreux, ô mort! Malheur! malheur!

SIGRUN.

Que plaignez-vous les morts? Enviez-les, un dieu les a délivrés. Pleurez sur vous-mêmes! La malédiction plane comme un nuage sur vos têtes. (Le jour commence à poindre.) Voyez, voyez à l'orient ce feu sanglant. L'avenir se déroule dans les nues enflammées. Oh! quelle fête! La mort poursuit sa ronde à travers les coupes renversées. N'entendez-vous pas le chant du glaive? La salle du banquet brûle, les cadavres s'amoncellent, le sang monte.—Et pas de salut, pas de fuite.—Et puis un silence de mort! Toute la moisson est fauchée. Une seule survit,

semblable à une géante. Le glaive sur l'épaule et couverte de sang, elle marche sur les morts. Elle tient par les cheveux une tête coupée ornée du diadème royal; elle la montre au dernier survivant! Oh! voilà que le fleuve rouge l'engloutit aussi. Malheur à vous! C'est la misère et la ruine des Niebelungen.

HAGEN.

Soit! Arrive que pourra, nous le supporterons comme des hommes.

(La toile tombe.)

La courte prophétie de Sigrun résume toute la fin des Niebelungen, qui roule tout entière sur la vengeance de Chriemhild, vengeance terrible, qu'il n'est pas hors de propos de rappeler brièvement ici, pour placer dans son vrai jour le monde étrange que M. Geibel a eu la hardiesse d'évoquer. Chriemhild a épousé en seconde noces Etzel, roi des Huns; elle invite ses frères à venir la voir. Bien qu'avertis par toutes sortes de songes et de mauvais signes, ils se mettent en route, mais armés en guerre et emmenant une force de dix mille hommes. Ils sont magnifiquement reçus à Etzelbourg, mais, dès la première nuit, Chriemhild ordonne à une bande d'assassins de lui apporter la tête d'Hagen. Le coup manque. Le lendemain le sang commence à couler dans un tournoi entre Huns et Bourguignons, et le soir, à la table royale même, Hagen se lève et coupe la tête au petit Ortlieb, l'enfant d'Etzel et de Chriemhild. Une mêlée générale s'ensuit naturellement. Les Bourguignons restent maîtres de la salle du banquet et tuent sept mille Huns. Chriemhild met la tête d'Hagen à un prix énorme, qui induit le margrave Iring du Danemark à provoquer le féroce Bourguignon. Mais Hagen le tue ainsi que son fils Harvart et le margrave Irnfrit de Thuringe. Vingt mille Huns donnent l'assaut à la salle dont Gunther et les siens sont maîtres; ils sont repoussés avec perte. Mais les Bourguignons victorieux n'en restent pas moins assiégés, et la situation est pour eux sans issue. Gunther et ses deux frères, Gernot et Giselher, demandent à composer; mais l'inflexible Chriemhild exige toujours la tête d'Hagen, et les rois bourguignons ne peuvent se décider à livrer leur plus vaillant vassal. Alors Chriemhild fait incendier la salle aux quatre coins. La plupart des Bourguignons meurent par le feu et la fumée. Les survivants, au nombre de six cents, étanchent leur soif dans le sang des morts. Etzel commande à son vassal Rudiger, margrave de Thuringe, d'en finir avec eux; Rudiger est l'ami des

Bourguignons, et sa fille est la fiancée de Giselher, mais il est vassal et il doit obéir. Le combat recommence donc, et le bouclier d'Hagen ayant été coupé en deux, Rudiger donne à son adversaire le sien propre. Ce trait magnanime amène une courte trêve, mais Rudiger ne peut cesser la bataille. Lui et Gernot s'entre-tuent; Dietrich de Berne, autre vassal de Rudiger, survient pour continuer la tuerie. A la fin, de tous les Bourguignons, il ne reste que Gunther et Hagen, qui sont livrés liés à Chriemhild. Celle-ci demande à Hagen où il a caché le trésor des Niebelungen, qui autrefois a appartenu à Siegfried; Hagen répond qu'il ne le dira pas tant que vivra un seul de ses maîtres. Alors Chriemhild fait couper la tête à Gunther et l'apporte à Hagen. Hagen rit, et s'écrie que le secret n'appartenant plus qu'à lui seul, il est assuré de le garder. Chriemhild coupe elle-même la tête à Hagen avec l'épée de Siegfried, mais alors elle est assommée par le vieux vassal Hildebrand, indigné de tant de férocité. Le vieil Etzel pleure toutes les victimes.

M. Geibel n'a pas fait usage dans sa pièce de ce fabuleux trésor des Niebelungen, qui dans l'épopée est un des motifs de la jalousie d'Hagen contre Siegfried, et qui occupe au dernier moment, d'une façon assez étrange, la principale place dans les préoccupations de Chriemhild. Il a bien fait, ce trésor eût dérangé le jeu naturel des passions et embarrassé la marche du drame. Peut-être eût-il mieux fait de s'éloigner encore plus de la tradition, ou même de consacrer à un tout autre sujet l'incontestable talent qu'il a un peu vainement dépensé dans une composition ingrate. Il y a peu de pièces aussi bien conduites et aussi bien écrites que *Brunhild.* Le développement de l'action est irréprochable; il ne dépend en rien du hasard ni de la fantaisie, tout y découle de cette nécessité intérieure qui est la loi même du drame; le style a des qualités très-belles, nous le croyons supérieur à celui du *Gladiateur de Ravenne;* les tirades ont une pompe sinistre, et les vers une allure un peu lourde, mais singulièrement ferme et en même temps une élégance dure et froide, très-appropriée au sujet. Ce sont bien des discours de géants et de princesses inflexibles. Et cependant l'impression finale est médiocre et nullement satisfaisante[1], précisément parce que ce ne sont pas, à proprement parler, des hommes que le poëte fait paraître devant nous. Nous voulons avant tout que le drame nous montre nos semblables, et les personnages des Niebelungen sont loin d'être assez humains pour pouvoir devenir dramatiques. Cette

[1] C'est pour cela qu'au lieu de traduire la pièce entière nous nous sommes borné à quelques scènes.

reine du Nord qui lutte avec ses prétendants, et que Siegfried est obligé de dompter, dans l'acception littérale du mot; ce Siegfried lui-même qui accepte un pareil office; ce Gunther surtout qui, nous le disons à regret, mais c'est le mot propre, se conduit d'un bout à l'autre en véritable goujat, ce sont là des personnages que Shakespeare lui-même eût fait difficilement accepter. Les passages les plus heureux sont ceux où M. Geibel s'éloigne malgré lui de la couleur locale, comme, au quatrième acte, les adieux de Chriemdild et de Siegfried, scène du moyen âge romantique transportée un peu violemment dans le cadre sombre du teutonisme païen.

Ce n'est point la critique de l'ancienne épopée des *Niebelungen* que nous entendons faire. Les anciennes productions épiques, sorties pour ainsi dire spontanément des traditions héroïques des peuples, n'ont pas de lois, elles sont affranchies de toutes les règles auxquelles est est assujettie la poésie de réflexion; elles comportent tout, elles sauvent tout par un privilége unique, leur divine naïveté. C'est de la nature qu'elles procèdent plutôt que de l'art, et la nature est belle ou du moins intéressante dans tous ses aspects, tandis que l'art peut se fourvoyer. La critique n'a rien à demander aux poëmes primitifs; elle se borne à les étudier et à les comprendre, mais elle ne les juge pas plus que l'histoire naturelle ne juge la nature. Le point de vue d'où nous considérons les *Niebelungen* est donc tout autre que celui où nous nous plaçons pour juger la composition de M. Geibel, et par suite nos impressions sont complétement différentes. Ce qui nous choque dans la tragédie, nous l'acceptons sans broncher dans le poëme, et c'est justement l'étrangeté qui crée ici l'intérêt. Nous pénétrons dans un monde disparu, mais qui a été et qui a eu sa raison d'être; nous n'avons pas à rechercher si les personnages sont bien conçus, s'ils parlent ou agissent bien ou mal; ils sont ce qu'ils sont, ils font ce qu'ils font. Dans la tragédie de M. Geibel, Gunther, par exemple, est un personnage tout à fait insoutenable; sa lâcheté, sa complète nullité nous indignent et nous paraissent contre nature. Dans le poëme, au contraire, il nous intéresse au plus haut point, comme révélation historique. Ce n'est plus un caractère que nous jugeons, c'est une figure donnée que nous analysons; nous ne songeons pas plus à lui demander compte de ses actes que le poëte lui-même n'a songé à les blâmer. Tel qu'il est, Gunther n'est pas moins pour l'auteur des *Niebelungen* un grand héros, et plus qu'un héros, le roi, l'autorité absolue, irresponsable, indiscutable, comme la Grèce et Rome ne l'ont jamais connue, et comme les temps modernes ne la connaissent plus. Qu'il

soit faible ou magnanime, qu'il fasse ou laisse faire le bien ou le mal, peu importe : il n'est pas un homme, il est le roi. Son bon plaisir n'est pas seulement la loi, il est la morale de ses vassaux. Hagen commet le plus abominable assassinat, il est absous, car il a servi Gunther. C'est l'idéal de la féodalité. La valeur historique des *Niebelungen* est de nous introduire dans un monde si différent du nôtre; leur valeur poétique est la naïveté, la spontanéité du récit; il faut les respecter et les étudier, mais ne pas leur demander de motifs dramatiques.

Pour mieux nous faire comprendre, forçons un peu notre pensée, et comparons les vieilles épopées légendaires à ces récits de voyage qui nous révèlent des pays inconnus et des mœurs primitives. Quoi de plus instructif et de plus attachant que les relations d'un Barth et d'un Livingstone? Mais satisferait-on à l'art et au public en mettant sur la scène les gens qu'ils ont visités? Conçoit-on une tragédie de nègres ou de peaux-rouges? Il est vrai que nous avons *Alzire*, mais Alzire et Zamore ne sont pas des sauvages.

A. V.

BULLETIN CRITIQUE.

Indische alterthumskunde, von Christian Lassen. (*Dritten Bandes zweite Hælfte, zweite Abtheilung.* — Leipzig, 1858; gr. in-8° (p. 785-1199).

Cette livraison, qui termine le troisième volume, est la dernière de l'ouvrage. Elle continue l'histoire des différents États du nord de l'Inde, depuis l'année 319 de notre ère (date du commencement des rois Gouptas de Vallabhi, qui est devenue une des ères principales de l'Inde), jusqu'à l'époque de la conquête définitive de l'Hindoustan par les musulmans, à la fin du douzième siècle. Les dynasties dont l'histoire est comprise dans cette période de près de huit cents ans sont les suivantes : les *Prâmâra* du Râdjasthan, le royaume de *Kapica,* les *Tchâhoumâna* du Chékavatî, du Hârâvati, du Mâlava, etc.; et enfin le *Kachmir.* Un appendice renferme les tables chronologiques correspondantes.

Ainsi se trouve conduit à terme ce grand ouvrage, véritable monument que le savant professeur de Bonn a élevé à la science encore nouvelle des antiquités indiennes. C'est un admirable *conspectus* de tout ce que les sources actuellement connues, tant indigènes qu'étrangères, peuvent offrir de faits et d'indications sur l'ancienne histoire de l'Inde, depuis la fin des temps védiques jusqu'à l'époque où la conquête musulmane donna pour la première fois à l'Inde des maîtres étrangers. Disons, toutefois, que l'intention première de M. Lassen avait été de donner beaucoup plus de développements à la dernière section de son ouvrage; l'épuisement de sa santé, et surtout l'extrême affaiblissement de sa vue, l'ont forcé de resserrer plus qu'il n'aurait voulu cette partie de ses recherches, et notamment d'en retrancher les royaumes du Dekkan.

Le regret que peuvent inspirer quelques lacunes, malheureusement trop justifiées par le motif auquel il les faut attribuer, et même les remarques auxquelles certaines parties du livre pourraient donner lieu, ne diminuent en rien le sentiment d'admiration et de gratitude que l'on éprouve devant une pareille œuvre, poursuivie pendant douze années entières avec une abnégation complète de tout autre intérêt que celui de la science.

Ces quelques lignes ne sont qu'une simple annonce. Nous nous proposons de revenir sur la *Indische Alterthumskunde* avec l'attention et le développement que méritent le sujet et l'ouvrage.

Si nous osions cependant exprimer encore un regret, ce serait que le livre ne soit pas terminé par un index général des noms de personnes et de lieux. Jamais ouvrage n'aurait eu plus que celui-ci besoin d'un pareil secours. C'est une lacune encore réparable.

V. de S. M.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES SCIENCES [1], par Poggendorf. — Leipzig, 1858. Barth.

Si nous croyons devoir signaler à l'attention spéciale des lecteurs de la *Revue Germanique* cet ouvrage, qui n'en est encore qu'à sa première livraison, ce n'est pas seulement pour faire connaître le but que s'est proposé le célèbre auteur, c'est aussi pour essayer de lui venir en aide dans une tâche aussi méritoire que difficile. M. Poggendorf ne vise pas à donner au public des biographies complètes et étendues, ni même un recueil de tous les savants dont les noms figurent dans l'histoire des sciences. Il connaît trop bien tout ce que l'on a déjà publié là-dessus (à commencer par la *Biographie* Michaud) pour ne pas savoir qu'une nouvelle publication du même genre serait à peu près superflue. Ce qu'il veut, c'est offrir au public un dictionnaire dont les dimensions et le prix ne dépassent pas les moyens ordinaires, qui contienne, par ordre alphabétique, les noms et les ouvrages des savants, et mette, par de nombreuses citations, le lecteur en état de faire lui-même des recherches ultérieures. Un seul volume de cent trente à cent cinquante feuilles, et au prix de 40 francs environ, suffira pour atteindre ce but dans les limites proposées, et nous avons tout lieu de croire que les trois dernières livraisons suivront de près la première, qui vient de paraître et qui nous conduit jusqu'au nom de Dirichlet.

Le nom de l'auteur, par les mains duquel ont passé toutes les découvertes en physique, depuis le grand nombre d'années qu'il est rédacteur des *Annales*, et qui, en même temps, fait à l'université de Berlin un cours d'histoire des sciences physiques, que nous avons eu nous-même le plaisir de suivre, offre les meilleures garanties pour l'irréprochable justesse et l'intégrité des citations. L'histoire des mathématiques seule nous semble un peu négligée, en ce qui touche soit les mathématiciens des siècles un peu reculés, soit surtout ceux de nos contemporains qui vivent en France et en Italie. Nous avons cherché en vain les noms de Bienaymé, de Cournot, de Brioschi, de Buoncompagni et plusieurs autres. Nous notons ce point, moins pour en faire un reproche à M. Poggendorf que pour reproduire ici l'appel qu'il a adressé aux mathématiciens, aux physiciens, aux astronomes, aux chimistes, aux minéralogistes, aux géologues, etc., à l'effet d'obtenir d'eux des notes authentiques contenant la date et l'endroit de leur naissance, les moments principaux de leur vie, et surtout une liste complète de leurs écrits, y compris les Mémoires détachés qui auraient paru dans les recueils périodiques. Ce n'est qu'avec un concours pareil que M. Poggendorf peut espérer de rendre complet un ouvrage qui déjà demande un travail presque démesuré pour une seule personne, et nous nous unissons à lui, comme au public impatient de recevoir les trois autres livraisons, pour demander à tous les savants qui pourraient lire ces lignes d'envoyer à M. Poggendorf, à Berlin, ou à son éditeur, M. J. A. Barth, à Leipzig, les renseignements que nous venons d'indiquer, sans qu'une fausse modestie leur fasse attendre une invitation particulière.

MAURICE CANTOR.

Heidelberg.

[1] *Biographisch-litterarisches Handwörterbuch, zur Geschichte der exacten Wissenschaften*, etc.

Dictionnaire allemand (*Deutsches Wærterbuch*), par Jacob et Guillaume Grimm. 2e volume, 6e livraison. — Leipzig, Hirzel, 1858.

Cette publication considérable, véritable monument national élevé par les deux illustres savants, touche maintenant à la lettre *D*. Elle est, nous le croyons, l'idéal des dictionnaires. MM. Grimm ne donnent pas seulement le sens des mots, ils appuient chaque signification par des exemples tirés des écrivains classiques; ils ne se bornent pas seulement à l'acception actuelle, ils font l'histoire du mot tout entière; ils n'omettent aucune des formes qu'il a successivement adoptées dans la suite des temps; ils indiquent les formes correspondantes en gothique, anglais, danois, suédois, hollandais, etc. Cet immense travail contiendra toute l'histoire et toute l'anatomie de la langue. Peut-être eût-il été possible d'en restreindre un peu les dimensions, qui seront énormes, sans en diminuer la valeur. On sait que la langue allemande a une faculté presque indéfinie de composition. On peut réunir deux, trois, quatre mots pour exprimer une idée composée. MM. Grimm ne négligent aucun de ces mots, qui s'expliquent toujours d'eux-mêmes; et ne se trouvât-il que dans un seul auteur, ils lui donnent l'hospitalité, en citant le passage où il est employé. C'est ainsi que les mots composés, par exemple, avec *tonnerre* dépassent le nombre de cent; et si, ce qui ne serait pas du tout impossible, il plaisait à un écrivain quelconque d'en faire de nouveaux, MM. Grimm seraient obligés de faire un supplément. On eût pu, ce nous semble, distinguer entre des composés nécessaires, faisant réellement partie de la langue et consacrés par l'usage, et certaines agrégations, pour ainsi dire fortuites et abandonnées au caprice individuel. On s'épouvante à l'idée de l'immense lecture que suppose le plan des frères Grimm. Ils n'ont voulu omettre aucun auteur; et des noms aujourd'hui fort oubliés coudoient dans leurs colonnes les noms les plus glorieux.

T. D.

De l'alimentation et du régime, par M. Jacques Moleschott. Traduit de l'allemand sur la troisième édition par M. Ferdinand Flocon, et revu par l'auteur. — Paris, chez Victor Masson.

Voici l'Allemagne qui vient à nous en la personne d'un de ses plus illustres physiologistes. M. Jacques Moleschott a écrit pour le peuple un traité pratique de l'alimentation et du régime. Ce traité populaire nous regarde tous; car si nous n'avons pas l'estomac sous la loi de l'égalité, et si les capacités digestives sont diverses, ainsi que les moyens de les satisfaire, les exigences de la vie matérielle sont les mêmes, et les intestins les plus aristocratiques ne procèdent pas autrement que les plus roturiers.

Ce livre contient d'excellents conseils pratiques, mais il implique en même temps toute la théorie de l'assimilation, et il se trouve qu'après avoir lu ces pages, qui dénotent l'homme de science aussi bien que le philanthrope, on a fait un véritable cours de physiologie, sans avoir ressenti un seul instant de fatigue ou d'ennui.

Ce n'est pas un mince mérite de savoir répandre la science sans porter atteinte

à son austérité. A part l'utilité incontestable de ce petit volume, on peut donc louer en lui la clarté sobre de l'exécution. Le traducteur a fort bien secondé l'auteur, et s'est montré au niveau d'une tâche qui n'était pas sans périls, il a su joindre à la fidélité scrupuleuse une forme claire et vivante; et nous pouvons signaler sans crainte, à côté de l'inspiration vraiment libérale qui l'a porté à entreprendre cette traduction, la manière heureuse dont il a su la réaliser.

Nous reviendrons naturellement à M. Moleschott, lorsque nous nous occuperons d'étudier, dans cette *Revue*, les dernières phases de la physiologie allemande. Ce sera l'occasion alors de juger les travaux de l'auteur dans leurs tendances spéculatives, et de faire, dans le savant, la part du philosophe et de l'homme de système.

C. D.

GEDICHTE VON S. A. MÆRKER (*Poésies de S. A. Mærker*), 2e édition. — Berlin, 1858. 2 volumes in-8°.

Un spirituel critique, M. Auguste Henneberger, termine le quatrième et dernier article d'une revue genérale de la poésie lyrique et épique de son pays, article publié dans les *feuilles littéraires* de Leipzig, que M. Marggraff dirige avec autant de mesure que de talent, par une note fort piquante. La voici :

« Qu'il continue sa course impétueuse, le Pégase plein de feu lyrique de mon temps. Quant à moi, je suis charmé de n'avoir pas à le suivre davantage. Mettre en volume, comme je l'ai fait ici, toute la moisson lyrique et épique d'une année, c'est une rude besogne. Fasse Apollon qu'elle ne soit pas vaine tout à fait!

» Qu'il me soit du moins accordé, en la terminant, de répéter les trois conditions fondamentales de tout nouvel essor poétique, que je me suis efforcé sans cesse de présenter.

» Avant tout, la clarté! Ne vous imaginez pas être des philosophes, si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, et n'entrez pas dans des eaux où vous risquez de perdre pied. Être naturel et intelligible, ce n'est pas être trivial et prosaïque, il s'en faut: mais on est toujours hors de sens dès qu'on est inintelligible.

» En second lieu, ne vous lamentez pas; ne coquetez pas avec la douleur, mais portez sur le monde des yeux sains. Vous ne le trouverez pas *manqué* alors, et vous vaincrez le mal qu'il offre en hommes et en poëtes. Mais il faut pour cela cette conception éthique de la vie qui connaît des biens supérieurs au *moi* adoré, qui croit aux idées éternelles et qui travaille avec plus d'ardeur à la réalisation de ces idées qu'à la glorification de votre propre personne, si intéressante d'ailleurs.

» Enfin, si le peuple doit vous accueillir, élevez-vous au-dessus des joies et des douleurs de l'individu, et jetez-vous dans les bras de la nation! Prenez vos inspirations au sein du peuple, et vous serez les poëtes du peuple. Des sujets nationaux traités avec des sentiments nationaux, voilà les seuls poëmes qui aient chance de durée. Le printemps, le vin et l'amour ne sont pas frappés d'interdit...., mais ce ne sont pas des choses suprêmes! Allez au cœur du peuple, chantez ses aspirations à la grandeur nationale, son glorieux passé, son avenir!...

» Et sur ce, adieu. »

Je ne crois pas, et M. Henneberger ne croit pas plus que moi, que ces trois

conseils bien pratiqués suffisent pour faire un grand poëte; mais il est certain qu'on n'est pas, en dehors de ces conditions, un poëte apprécié.

En venant recommander aux lecteurs de la *Revue* les poésies d'un ami, qui est essentiellement poëte élégiaque et poëte dramatique, je suis heureux de pouvoir dire que ces excellents conseils, auxquels ma traduction a laissé leur costume original, et qui méritent l'attention des poëtes de toutes les nations, n'ont pas été donnés pour M. Mærker; son merveilleux instinct, son goût formé aux meilleures écoles, les lui avaient dictés d'avance.

En effet, si quelque chose distingue ces deux volumes de poésies de tant d'autres que la féconde Allemagne ne cesse de produire, c'est la clarté du style, c'est l'élévation des idées, c'est la nationalité des sentiments et des sujets.

Nationalité des sentiments et des sujets : l'*Avenir de l'Allemagne*, *Ma patrie*, la *Jeunesse d'Allemagne*, le *Serment fédéral*, un *Chant allemand*, la *Bannière de la Prusse*, les *Chantres allemands*, la *Parole allemande*, et d'autres morceaux en témoignent.

Élévation de l'âme aux idées éternelles : l'*Homme*, la *Dédicace à Alexandre de Humboldt*, et quatre des plus beaux morceaux du recueil, la *Fête du père*, la *Fille de la veuve*, l'*Esprit du père* et la *Bénédiction de la mère* en témoignent. J'ajouterai qu'il n'est rien de plus sublime dans le vrai, dans le naturel et dans le touchant, que ces quatre morceaux, bien dignes de passer dans les langues de toutes les nations où l'esprit de famille garde encore des amis.

Clarté de style : M. Mærker a fait un long séjour à Paris; il entretient un commerce très-intelligent avec l'antiquité grecque, et il se plaît singulièrement dans l'art de rendre d'une manière noblement populaire la partie saine des richesses intellectuelles qu'on respire dans la savante atmosphère de Berlin. Tels sont les titres sérieux de ce poëte à une attention toute spéciale. J'aimerais à donner plus particulièrement la preuve du talent qu'il possède, de présenter sous une forme poétique les plus hautes idées de la spéculation, en reproduisant ici un morceau de philosophie spiritualiste, intitulé *l'Homme*. Mais j'en suis empêché par deux raisons : la première, c'est que, pour un ami, j'en ai peut-être trop dit déjà; la seconde, c'est que je désespérerais de donner en prose la moindre idée de la beauté du rhythme et de la magie de langage qui distinguent cette inspiration.

Je la recommande moins à la servile traduction, qui ne satisfait personne, qu'à l'imitation créatrice qui charme à la fois le lecteur, le traducteur et l'auteur.

J. M.

LITTÉRATURE JUIVE : *A Jérusalem* (*Nach Jerusalem*), par L. A. Frankl, 2 volumes. — Leipzig, Baumgærtner, 1858.

Zoologie du Talmud, par L. Lervysohn. — Francfort, Baer, 1858.

Nous avons lu peu de livres avec autant d'intérêt que celui de M. Frankl. Certes, l'Orient a été visité, décrit et raconté bien des fois; mais M. Frankl a voyagé dans des circonstances toutes particulières, et ce qu'il nous raconte a tout l'attrait de la nouveauté. Il était chargé par une dame israélite, qui voulait attacher le nom de son père à une fondation pieuse, d'aller instituer à Jérusalem

une salle d'asile et une école à l'usage principalement des enfants juifs, mais aussi des enfants chrétiens et mahométans. Son livre abonde en révélations sur le judaïsme oriental, et nous introduit dans un monde dont peu de gens en Occident pouvaient avoir une idée; les israélites eux-mêmes ne seront pas les moins surpris. Négligeant le reste du voyage, nous nous bornerons à donner ici une esquisse, d'après M. Frankl, de l'état des choses à Jérusalem.

Il faut noter tout d'abord la manière singulière dont M. Frankl fut accueilli aux portes de la ville sainte. Il était à cheval, absorbé dans la contemplation de la ville sainte, quand il se sentit tout à coup saisi au collet par un inconnu dont la main droite brandissait un couteau. M. Frankl tira naturellement son revolver; l'autre bondit en arrière, et s'écria : « Schema Israël, qu'allez-vous faire? » On s'explique, et M. Frankl apprit que tout pèlerin juif devait, avant de franchir la porte, déchirer l'habit en signe de deuil et en mémoire de la destruction de Jérusalem. L'homme au couteau s'était donné la fonction de rappeler cet usage à ceux qui pouvaient l'avoir oublié, et taillait lui-même une *kric*, c'est-à-dire une entaille dans la redingote des arrivants. M. Frankl dut se soumettre à l'opération, et répéter, pendant qu'on fendait son collet : « Sion est détruit, et est » devenu un désert. »

Malgré le nombre relativement petit de ses fidèles, la religion juive est fractionnée en un grand nombre de sectes, qui sont toutes représentées à Jérusalem. Du temps de Jésus-Christ, il n'y avait que les sadducéens, les pharisiens et les esséniens. Il y a aujourd'hui les séphardim, les aschkenazim, les pérouschim, les chassidim welhyniens, les chassidim chabat, les varsoviens, les amsché-hod, sans compter les karaïtes, hérétiques qui ne reconnaissent que la Bible et non le Talmud, et les samaritains de Naplouse, qui ne viennent pas à Jérusalem.

La population juive de Jérusalem est d'environ 5,700 âmes, le tiers environ de la population totale. Les chrétiens de toutes communions ne sont qu'au nombre de 3,000; le reste est musulman. Parmi les juifs, les séphardim tiennent le premier rang, et par le nombre et par la civilisation relative. Ils descendent des israélites hispano-portugais, chassés de la péninsule espagnole par l'inquisition, et parlent un dialecte corrompu appelé le spaniol. Les aschkenazim tirent leur nom d'Aschkenez, qui signifie Allemagne en langage rabbinique. Quelques-uns sont en effet Allemands ou Hollandais, mais la plupart tirent leur origine de la Russie, de la Galicie, de la Hongrie, de la Bohême et de la Moravie. Leur nom est la dénomination générale de toutes les sectes autres que les séphardim, parce que les aschkenazim, autrefois unis, se sont fractionnés, ne s'accordant pas sur la distribution des subsides envoyés par les juifs d'Europe à leur coreligionnaires de la Palestine. Les pérouschim (même racine que l'ancien mot pharisiens) sont les « séparés »; ils sont « fanatiques, bigots, » intolérants, querelleurs, nullement religieux; l'apparence et la cérémonie sont » tout pour eux, le moral peu de chose et la décence rien du tout. Ce sont eux » qui se prêtent le plus volontiers au commerce de conversions faites par les » missionnaires anglicans. » Car il est malheureusement vrai que la propagande religieuse se pratique en grande partie à Jérusalem pour de l'argent. Les catholiques donnent des secours à ceux qui se sont convertis; les protestants vont plus loin, et achètent la conversion; rien n'est plus affligeant que de voir à quel point la religion est devenue un objet de trafic dans la ville sainte des juifs et des chrétiens. Beaucoup de juifs se prêtent très-volontiers à ce commerce, et deviennent

chrétiens quand ils ne savent plus que faire pour vivre; leurs coreligionnaires ne leur en veulent pas, et ils disent : « Il nous reviendra quand il aura fait son » affaire. » Les pérouschim étaient sujets russes, mais le gouvernement les ayant rappelés dans leur pays sans qu'ils aient obéi, les a abandonnés, et ils vivent maintenant sous la protection de l'Autriche. Ils tirent annuellement de divers lieux, surtout de Vilna, des subsides montant à 380,000 piastres, environ 75,000 francs. Les chassidim wolhyniens sont venus de la Wolhynie, de la Moldavie et de la Bessarabie. Ils sont moins fanatiques, et ont plus de moralité que les pérouschim; ils mettent le Talmud en seconde ligne, et préfèrent une méditation pieuse qui les rapproche du cabalisme. Leurs amis d'Europe leur envoient 150,000 piastres. Les chassidim autrichiens sont originaires de la Galicie et de Cracovie; leur commune ne compte que 150 membres, et touche un subside de 86,000 piastres. Les chassidim chabat ont composé leur nom des initiales des trois mots hébreux qui signifient sagesse, raison et connaissance. Il n'y en a que 40 à Jérusalem, le reste est à Chebron. Les juifs russes leur envoient 45,000 piastres. Les varsoviens sont au nombre de 150, et se partagent 95,000 piastres. Les ansché-hod sont les hommes de la Hollande; ils ne sont que 60, et Amsterdam leur envoie 62,000 piastres. M. Frankl estime à 800,000 piastres le total des contributions volontaires envoyées annuellement à Jérusalem par les juifs d'Europe. Il faut ajouter à cela les fondations princières de sir Moïse Montefiore et de la maison de Rothschild, écoles, hôpitaux, dispensaires; mais la plupart de ces fondations ne prospèrent pas, par suite de l'incroyable incurie de ceux qui doivent en profiter; l'hôpital Rothschild seul est sur un bon pied. L'opinion dominante chez les juifs de Jérusalem est, d'après le témoignage de M. Frankl, qu'il est inutile de rien apprendre. Quant aux subsides annuels, les pauvres en voient peu de chose; la meilleure part reste entre les mains des rabbins, des talmudistes et des administrateurs des communes, qui composent une aristocratie de mendiants, et trouvent naturel et légitime de vivre d'aumônes. La mendicité s'est élevée à la hauteur d'une institution, à ce point que les fonctions de collecteur, consistant à parcourir l'Europe pour exciter la pitié des juifs en faveur de leurs frères de Jérusalem, sont données à l'adjudication. Elles furent, il n'y a pas bien longtemps, conférées à un voleur authentique, qui parcourut l'Europe avec les certificats les plus honorables, portant qu'il était un rabbin pieux, distingué, éminent, etc. Les riches mêmes ne se font aucun scrupule de tendre la main. Dans un de ses voyages à Jérusalem, le charitable sir Moïse Montefiore avait apporté des tonnes pleines d'écus, qu'il voulait se donner le plaisir de distribuer lui-même en aumônes; entraîné par sa générosité, il distribua même l'argent affecté à son voyage, et quand il s'agit de repartir, il dut contracter un emprunt. Qui fut son prêteur usuraire? un de ceux qui étaient venus tendre leur main à la distribution des écus. La maison de prêt fondée par MM. de Rothschild eut aussi une destinée toute particulière : les juifs n'y avaient recours que pour faire l'usure avec les capitaux empruntés.

Les résistances que rencontra M. Frankl, les tribulations qu'il éprouva dans l'accomplissement de sa mission dépassent toute croyance. On prétendit que ses enfants — il n'en a pas — n'étaient pas circoncis, et que la donatrice était fortement suspectée d'hérésie. Mais le grand argument, c'était que les enfants ne devaient rien apprendre, et qu'il suffisait de leur donner à manger : « Nous » n'avons pas besoin d'écoles, » dit le chef des pérouschim, dans la grande réu-

nion convoquée pour délibérer sur la fondation. « Tout ce que tu dis concernant » la nécessité de rendre l'instruction facile aux enfants, de leur faire chanter des » chants religieux et de les fortifier par des exercices gymnastiques, est complé- » tement faux. Il ne faut pas faciliter l'enseignement de la doctrine, il faut au » contraire le rendre pénible, autrement les enfants n'en conçoivent pas une » assez haute idée. Nos enfants n'ont besoin ni de gymnastique ni de récréation; » ils sont forts... Tout ce que tu veux faire enseigner dans ton école est non-seu- » lement inutile, mais funeste sous bien des rapports, et surtout sous le rapport » religieux. Mon propre enfant et tous les enfants de la communauté n'appren- » nent que le Talmud. Je vote par conséquent contre la fondation. Pour ce qui » est de l'assistance matérielle, de la nourriture et des vêtements pour les en- » fants, nous l'accepterons; tu t'épargneras ainsi le loyer, les frais de l'enseigne- » ment et de l'administration, et tu pourras nous donner tout cela pour nos che- » dorim. » Les chedorim sont d'abominables trous qualifiés d'écoles, où les enfants n'apprennent que le Talmud. Un autre rabbin trouva que le chef des pérouschim allait encore trop loin en offrant d'accepter la nourriture, et dit, en vrai style biblique : « Je repousse l'aiguillon; je repousse donc aussi le miel. » Dans une occasion précédente, un autre avait dit : « Nous ne voulons pas de changement » à Jérusalem, tout doit rester dans le même état jusqu'à la venue du Messie. »

La fondation fut néanmoins acceptée, grâce au vote des séphardim, moins fanatisés que les autres sectes, et M. Frankl eut la satisfaction de pouvoir instituer l'école pendant son séjour à Jérusalem; mais ce fut justement après le vote que commencèrent ses vraies tribulations. L'une des sectes le mit au ban; on afficha à sa porte des placards injurieux dont voici un faible échantillon : « Au » nom du Dieu saint, nous mettons au ban le scélérat Frankl. Que son nom » soit anéanti ! Il est venu pour élever dans la sainte ville de Jérusalem une » maison des infidèles. Nous mettons au ban tous ceux qui le fréquenteront. » Jérusalem ne doit pas devenir une ville d'infidèles. Malheur à nous, à cause de » la division. » Il y eut des démonstrations menaçantes; le consul d'Autriche dut faire opérer quelques arrestations, et M. Frankl ne sortit plus qu'avec un revolver dans sa poche. Tout cela est triste, peu honorable pour l'espèce humaine en général, et pour le judaïsme palestinien en particulier. Il faut admirer le courage de M. Frankl, et le remercier d'avoir placé la vérité plus haut que l'amour-propre de ses coreligionnaires. M. Frankl professe d'ailleurs en toute circonstance les vues les plus libérales et les plus éclairées, et quoique attaché à la foi de ses pères, il tient pour avéré qu'on peut faire son salut dans toutes les religions. Il fraye volontiers avec les chrétiens et les mahométans; les scènes qu'il décrit, les conversations qu'il raconte, les idées qu'il évoque nous ont plus d'une fois rappelé le beau drame de Lessing, *Nathan le Sage*, et cette impression nous a surtout vivement saisi au récit du séjour que fait le voyageur israélite au monastère du mont Thabor. Les moines, très-hospitaliers et très-tolérants, le reçoivent bien, et une amitié toute fraternelle s'établit promptement entre M. Frankl et l'un d'eux. Au départ, ce sont des larmes sans fin, et fra Joachimo ne se console que par l'espoir de retrouver son ami dans le paradis. Cela vaut mieux que les scènes de Jérusalem, où les religions et les sectes semblent toutes prendre à tâche de se montrer par un mauvais côté, et où chrétiens, juifs et mahométans se détestent à l'envi.

M. Frankl a pris à tâche de recueillir partout les traditions et les légendes des

sectes et des tribus, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de son livre. Tout est important dans l'histoire de l'humanité, même les superstitions. Les juifs d'Orient croient aux schedim ou mauvais esprits. Ceux-ci épousent parfois des femmes mortelles, mais leur principale besogne est de tourmenter les hommes; ils jettent des pierres contre les vitres, renversent les assiettes pendant le dîner, donnent les œufs à couver aux chats, et distribuent des coups avec des bâtons invisibles. L'unique moyen de les rendre inoffensifs, c'est de bien nettoyer la maison; alors ils sont contents et se tiennent tranquilles.

Voici une légende bédouine assez originale : Noé et ses enfants ne se sauvèrent pas seuls du déluge; il y eut encore un géant, Aoudsch, fils d'Anak, qui n'eut pas même besoin de se faire une arche pour ne pas se noyer. L'eau ne lui allait que jusqu'à la ceinture, et quand il avait faim, il se baissait un peu, attrapait une baleine de la main droite, et l'élevait de la main gauche vers le ciel pour la faire rôtir au soleil. Cette légende nous fournit une transition naturelle à la *Zoologie du Talmud* de M. Lewysohn. Le Talmud abonde en conceptions gigantesques et bizarres du même genre, comme le Behemoth, animal énorme qui se repaît chaque jour de l'herbe de mille montagnes. Pour les empêcher de se multiplier et de manger toute la terre, Dieu a châtré le mâle et privé la femme du penchant sexuel. Il a été obligé de prendre une précaution semblable et même plus forte avec le Leviathan, dont il a tué la femelle. Le cadavre de ce poisson entoure la terre comme une ceinture; on a salé sa viande, pour être servie aux justes après le jugement dernier. Alors l'ange Gabriel tuera aussi le mâle; on tannera sa peau, et on en fera des tentes pour les justes. Il y a encore un oiseau plus grand peut-être que le Léviathan; ses pieds touchent le fond de la mer, et sa tête les étoiles. Un jour il laissa tomber un de ses œufs, qui inonda soixante villes et broya trois cents cèdres. Un animal très-petit, mais peut-être encore plus merveilleux, c'est le ver Schamir, créé dans le crépuscule du sixième jour de la création. Il n'est pas plus grand qu'un grain d'orge, mais il a la propriété de diviser les matières les plus dures. Aussi s'en servait-on avec succès pour les inscriptions gravées sur le bouclier attaché à la poitrine du grand prêtre, et voici comment on procédait : on traçait avec de l'encre sur le bouclier les caractères des inscriptions; Schamir les regardait, et son regard suffisait pour opérer la gravure. C'est le Schamir qui a fendu toutes les pierres pour la construction du temple. Il ne faut pas oublier non plus les demi-hommes. La Mischna appelle ainsi les singes de la grande espèce. Mais les commentaires postérieurs en font un animal fabuleux représentant la moitié d'un homme fendu en deux de la tête aux pieds. Dans le Talmud de Jérusalem au contraire, le demi-homme est un monstre à figure humaine qui tire sa substance de la terre, par le cordon ombilical. A côté de ces conceptions bizarres, M. Lewysohn donne la description des animaux réels, et là encore nous rencontrons des idées fort singulières, mais telles qu'on les trouve aussi chez Pline et chez d'autres naturalistes anciens. Les noms sont intéressants : ce sont tout simplement les noms grecs, latins, allemands, français, espagnols, etc., usités dans le pays où ont écrit les commentateurs, et écrits avec des caractères hébreux. C'est ainsi que buffle, faucon, épervier, aigle, barbue, thon, et une infinité d'autres mots ont été incorporés au langage rabbinique. L'ouvrage de M. Lewysohn est d'une lecture fort amusante.

A. N.

Poets and Poetry of Germany, by madame L. Davesiès de Pontès. — London, Chapmann et Hall, 1858.

L'Angleterre s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, de littérature allemande. On connaît les profondes et ingénieuses études de M. Carlyle, et le livre de M. Lewes sur Gœthe a obtenu un grand succès même en Allemagne. Voici deux volumes élégants qui prennent *ab ovo* l'histoire de la littérature allemande, pour la conduire jusqu'à la fin de la période classique. En commençant par un parallèle entre la mythologie du Nord et celles de l'Inde et de la Grèce, madame de Pontès fait voir tout de suite qu'elle est familière avec les résultats conquis par la philologie moderne. Elle démontre ensuite l'identité de la mythologie germaine et de la mythologie scandinave, et se garde de négliger les croyances et les traditions populaires, qui sont les vraies sources d'une littérature nationale. C'est seulement après cette introduction nécessaire qu'elle aborde les anciens poëmes héroïques, le cycle des Niebelungen, Gudrun, le cycle de Théodoric le Grand, les poëmes carlovingiens, et toute la littérature du moyen âge et de la renaissance. La fin du premier volume et le second sont consacrés à la poésie moderne, à l'exception cependant de Schiller et de Gœthe, que l'auteur a cru devoir provisoirement écarter de son plan, à cause des récents travaux de MM. Carlyle et Lewes. Madame de Pontès reste constamment fidèle à la bonne méthode de ne point isoler l'histoire littéraire de l'histoire générale, et ses études sur l'époque de Charlemagne, les croisades et l'état de l'Allemagne après la guerre de trente ans, ne sont pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage. La critique de l'auteur repose sur une étude approfondie des écrivains.

L'ouvrage de madame de Pontès sera certainement lu avec fruit en Angleterre, et l'Allemagne doit en être reconnaissante à l'auteur.

A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 juillet.

A une grande ville, dont la puissance d'attraction réside surtout dans le commerce intellectuel, le calme lourd de l'été donne une physionomie détendue, qui ressemble à la face hippocratique des malades. Les ministères sont déserts, les cours de justice et les académies ont déjà commencé les vacances, l'Université est sur le point de suivre leur exemple. La classe riche, et même, par l'engouement rural qui court, une grande partie de la classe moins riche ont quitté la ville pour se mettre au frais dans les faubourgs et dans les villages avoisinants. Les pères de famille et les chefs de maison passent hors des murs tout le temps qui n'est pas rigoureusement requis par les affaires, et sur nos promenades les plus fréquentées, ceux-là tiennent maintenant le haut du pavé, qui habituellement ne figurent modestement qu'au second rang, comme admirateurs de la richesse et de l'élégance. Les écrivains, et en général tous ceux qui travaillent de l'esprit, cherchent pour quelques semaines un coin isolé où ils puissent mettre au vert leur imagination fatiguée, et dont les ombres et la brise reposent leur vue et raniment leur poitrine. Berlin est une ville de travail sans fin, et à l'exception des dimanches, qui, en vertu de nouvelles ordonnances de police, sont observés maintenant avec une sévérité presque anglaise, tout le monde y travaille tous les jours de grand matin jusqu'à l'entrée de la nuit. Ce n'est pas une cité de loisir et de plaisir. Il lui manque pour cela une aristocratie riche et puissante, ce concours d'étrangers qui ne marchandent pas leur distraction, une population indigène habituée à la jouissance oisive. Dans ces dernières années seulement, aux beaux jours si complétement évanouis chez nous de la spéculation financière, nous avons vu ces groupes de viveurs et d'hommes de plaisir dont l'élégance large et aisée fait une partie du charme de vos boulevards. Berlin est bien la ville la plus importante du royaume, le chef-lieu de l'administration militaire et civile, mais il n'est pas dans la nature de l'Allemand du nord de se laisser absorber par le plaisir ou la contemplation. De là, la pauvreté de Berlin en plaisirs et en comforts dont l'absence se fait parfois regretter, mais qu'on trouve seulement dans les villes où la richesse voyageuse et oisive met en circulation les trésors de plusieurs peuples. Certes, celui qui nous prend pour des barbares, pour des demi-sauvages beau-

coup trop rapprochés du cercle polaire, celui-là est surpris de la magnificence de la ville, de l'extérieur et de la culture de sa population. Mais qu'il ne cherche pourtant pas dans cette grande et riche cité le sybaritisme séduisant d'autres capitales. Tout converge vers l'utile. La jeunesse studieuse de la nation se réunit dans nos murs pour y étudier les langues anciennes, les sciences, l'art et l'industrie; l'âge viril creuse le sillon de son ambition, et ne se laisse pas détourner de la chasse aux fonctions et aux emplois. La banque et le commerce sont infatigables dans leurs comptoirs et dans leurs magasins. De nombreuses fabriques, répandues non-seulement dans les faubourgs, mais jusqu'au centre de la ville, dans les arrière-maisons des rues les plus fréquentées, sont le théâtre d'une activité industrielle qui ne demande que des circonstances favorables pour dépasser toute concurrence en certaines branches. Le travail de la cave aux mansardes, voilà Berlin. Une population si active a naturellement aussi le désir de s'instruire, et comme l'Allemand du nord n'a pas la bosse de la conversation très-développée, il se jette sur la lecture. L'ouvrier même veut trouver dans la brasserie où, le soir, il passe une heure avec ses compagnons, un choix de journaux non-seulement politiques, mais scientifiques et industriels, et dans aucune autre ville d'Allemagne, les feuilles qui traitent d'une manière populaire des questions d'histoire naturelle, de géographie, de technologie et d'astronomie, n'ont autant d'abonnés qu'à Berlin. Nul journal politique, si initié qu'il puisse être d'ailleurs aux secrets des cabinets, ne peut se dispenser de publier, de temps en temps, des articles instructifs du domaine des sciences naturelles; et une feuille du dernier rang si nous considérons son format, mais du premier si nous considérons sa popularité et le talent de son premier rédacteur, M. Bernstein, la *Gazette populaire*, a publié de cet écrivain, peu à peu et par chapitres, un véritable *cosmos* en dimensions réduites (*Si parva licet componere magnis*), lequel vient aussi d'être tiré à part, et a un grand succès parmi les classes ouvrières.

Dans une ville où on lit tant, il faut écrire en proportion, et en effet, Berlin est la ville des auteurs, surtout depuis que Leipzig, la Babylone des libraires, dont Gœthe dit dans *Faust* : Parlez-moi de Leipzig; c'est un petit Paris, qui vous forme son monde, depuis que Leipzig, dis-je, en prend un peu plus à son aise. Je ne veux pas dire que les étoiles littéraires de première grandeur soient si nombreuses qu'elles crèvent les yeux; je veux dire seulement que la mode et la faculté d'écrire ont élu domicile chez nous, et que nous pouvons présenter un escadron respectable de bas bleus. Nous avons peu de gens d'une éducation libérale qui n'aient pas sur la conscience quelques écarts littéraires de jeunesse, ou qui ne compromettent pas la gravité de l'âge mûr par la perpétration d'un méfait du même genre. Le conseiller intime écrit sur les écoles, les finances, les impôts, les lois; l'étudiant imberbe compose sa tragédie, avec laquelle il poursuit les directeurs; ce qui ne veut pas dire que le conseiller lui-même ait complétement renoncé aux lauriers du Parnasse. L'officier d'état-major prend un air savant pour publier des Mémoires sur les dernières guerres; le sous-lieutenant, dont les connaissances historiques ne vont pas si loin, charme les loisirs de la caserne en chantant les héros prussiens, quelquefois même en écrivant une nouvelle un peu leste, qui le met en disgrâce auprès de son chef de bataillon, et l'expose à un prompt congé. Les ecclésiastiques se combattent à grands coups de brochures, à propos de la fameuse union des sectes protestantes en Prusse, ou livrent un assaut à la loi du divorce, à moins qu'ils ne tentent Apollon, ou ne convertissent l'histoire et la géographie

en contes édifiants ou en pieux récits de voyage. Le beau sexe est fécond en romans; les médecins publient de prétendues découvertes; les avocats analysent et discutent les affaires criminelles. Bref, nous sommes une nation d'écrivains; la plume d'acier est notre dada, et celui qui ne sait écrire ni livre ni article, eh bien, il rédige des lettres de change, jusqu'à ce que ses correspondants fatigués lui procurent le loisir de réfléchir, dans notre Clichy berlinois, sur les inconvénients d'une trop grande faculté de production. J'ai parlé de lettres de change, et ce mot me conduit naturellement aux suites, encore trop sensibles, de la crise financière. Si la consommation du champagne a baissé, ne vous en prenez pas aux fabriques de pseudo-champagne répandues le long du Rhin, du Main et du Neckar, la cause en est, en partie du moins, à la conversion subite de notre commerce. Comme à Hambourg où, si j'en juge par le départ de beaucoup d'artistes et la faillite actuelle du grand théâtre, la crise a frappé bien profondément, le commerce et la Bourse de Berlin ont bien modifié leurs allures. Je ne veux pas dire que nos spéculateurs, de disciples d'Alcibiade et de Lucullus qu'ils étaient, soient devenus des ascètes et de malheureux imitateurs de saint Antoine d'Égypte, mais ils ont pris une tenue philosophique qui leur va à merveille. Ce n'est plus le moment de les comparer, comme on l'avait fait, à de puissants souverains et à de grands conquérants; non, ce sont plutôt de modestes fermiers qui ont renoncé, de la meilleure grâce du monde, à occuper le premier rang parmi les citoyens de l'État. L'armée la plus vaillante et le général le plus distingué ne sont pas à l'abri du malheur; mais le soldat battu revient plus facilement des suites d'une bataille désastreuse, que le commerce d'une ville où il y a eu beaucoup de faillites qui se soldent par des dividendes de 10 pour 100. Cela s'appelle perdre les drapeaux et les canons, et Berlin n'est pas resté à l'abri de ces épreuves de la vie mercantile. Un certain nombre de coryphées, les premiers à la Bourse, à l'Opéra et aux fêtes, dans les grands restaurants et dans le monde, sont tombés à jamais. Ils ont disparu comme une pluie d'orage avalée par le sable ardent, ne laissant derrière eux que des noms déjà oubliés, et des fantômes dont les habits sont devenus trop larges. A la suite des faits auxquels je fais allusion, tout le monde s'est resserré, et nos eaux les plus courues ont douloureusement ressenti l'absence d'une foule de personnes qui pourvoyaient habituellement au budget d'hiver de ces lieux de repos et de plaisir. Les tapis verts de Bade, de Wiesbaden et de Hombourg attendront vainement cette année notre jeunesse dorée.

Il faut encore ajouter un nom à la liste des pertes si nombreuses qui ont frappé la science depuis le commencement de l'année : un de nos plus savants archéologues, le docteur Théodore Panofka, est mort le 20 juin dernier. Il était né à Breslau, le 25 février 1801, et c'est là qu'il commença ses études classiques sous Schaub; il eut le bonheur de les continuer à l'Université de Berlin, sous la direction de Bœckh, et se rendit ensuite en Italie, après avoir publié une dissertation sur Samos. Introduit à Rome dans la plus haute société, il y réussit tout de suite, et par le charme de ses qualités naturelles, et par la science déjà acquise. En 1824, il visita Naples et la Sicile, où naquit son travail sur les inscriptions des théâtres de Syracuse. De retour à Rome, il entreprit, avec le professeur Gerhard, la première description scientifique des statues du musée napolitain. Un autre travail, qui parut bientôt après, la description du musée Bartholdy, montre à quel point Panofka avait su mener de front l'étude des classiques grecs avec celle des antiquités. La collection Bartholdy, ainsi nommée de son

fondateur, mort consul général à Rome, est aujourd'hui à Berlin. En 1825, le jeune savant avait fait la connaissance du duc de Luynes, et bientôt après du duc de Blacas. Ces relations furent décisives pour sa vie. M. de Blacas lui confia la publication de ses collections. A cet effet, Panofka se rendit en 1826 avec le duc à Paris, l'accompagna ensuite dans son ambassade à Naples, où il prit une part active à des fouilles et à des achats importants. En 1830, il publiait les premiers cahiers du *Musée Blacas*. La révolution de juillet vint malheureusement arrêter l'entreprise et séparer Panofka de son protecteur. Il fonda alors les *Annales de l'Institut archéologique*, qui paraissaient alternativement à Rome et à Paris, et qu'il dirigeait dans cette dernière capitale. MM. de Witte, duc de Luynes, Lajard, Brœnstedt, Raoul-Rochette et Letronne figuraient parmi les collaborateurs. En 1834, des circonstances de famille décidèrent notre savant à retourner à Berlin, mais son esprit avait pris un pli français; il ne se sentit jamais parfaitement à l'aise chez nous, et, quoique membre depuis 1836 de notre Académie des sciences, il ne se trouva pas dans son vrai milieu. Des chagrins domestiques contribuèrent à altérer sa santé et son humeur, et, après avoir perdu l'ouïe, il disparut complétement de la société. Les hommes compétents blâment dans ses écrits un parti pris de pénétration et de subtilité qui l'a fait tomber dans quelques erreurs; mais tout le monde rend justice à son énergie scientifique, et reconnaît qu'il a agrandi le champ des recherches archéologiques et philosophiques.

Hier soir, 24 juillet, il y a eu, dans la grande salle de l'Université, une séance solennelle, en commémoration de notre grand physiologiste, Jean Müller : honneur extraordinaire qui n'est décerné qu'à des gloires du premier rang. C'est M. le professeur Virchow qui a prononcé l'éloge funèbre du défunt, auquel un hommage du même genre avait été déjà rendu, le 9 juillet, par M. le professeur Dubois-Reymond, dans la séance solennelle tenue par l'Académie des sciences en mémoire de l'anniversaire de la naissance de Leibnitz. M. Dubois-Reymond a vivement intéressé l'illustre assistance en racontant la biographie de Müller, fils d'un pauvre cordonnier de Coblentz, destiné d'abord par son père à l'état de sellier, puis voulant se faire prêtre par une erreur de vocation, mené enfin dans sa véritable voie par Rudolphi et par Ocken, pour devenir le plus illustre physiologiste de l'Allemagne. Dans la même séance, où l'Académie était au grand complet, elle a reçu deux membres nouveaux, qui ne lui feront pas un médiocre honneur : M. Weber, l'indianiste, et M. Mommsen, l'historien de Rome. M. Léopold Ranke prépare une histoire de l'Angleterre au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Vous voyez que notre science fait encore parler d'elle, mais l'art fait le mort. Le grand Opéra et la plupart des théâtres sont fermés pendant les chaleurs, et les spectacles d'été ne cultivent que la farce locale. Celui de la rue des Fleurs, dirigé par le très-actif M. Trallner, a donné ces jours-ci une nouvelle pièce de ce genre, de l'un des favoris de notre public, M. Kalisch. Cela s'appelle : *Berlin, comme on y pleure et y rit;* les couplets ont des pointes fort aiguisées, que notre bonne censure a bien voulu ne pas émousser. M. Trallner est, après les grands théâtres de Vienne et de Berlin, du petit nombre des directeurs allemands qui payent des droits convenables aux auteurs dramatiques; chaque pièce de M. Kalisch, jouée parfois plus de cent fois, rapporte un petit capital à son auteur, comme s'il était un vaudevilliste français. Nous avons eu vos *Bouffes*

parisiens, ils ont donné trente représentations dans une salle beaucoup trop grande pour ce diminutif de répertoire, et dont les conditions acoustiques ne permettaient que le succès de pièces comme les *Petits prodiges* et les *Dames de la halle*. Ajoutez à cela que le flot des allusions locales a rendu difficile l'intelligence des pièces, même aux auditeurs familiarisés avec le français, et que la musique n'a pas satisfait notre goût pour la mélodie sentie et l'harmonie profonde. Nous aimons votre opéra comique, mais nous goûtons moins ces compositions excentriques où le musicien est obligé de se subordonner complétement à l'extravagance de l'action.

E. Kossack.

Munich, 23 juillet.

La grande exposition historique de l'art allemand est ouverte depuis hier dans notre Palais de cristal. La solennité de l'ouverture, à laquelle M. de Zwehl, ministre de l'instruction publique et des cultes, a présidé au nom du roi, avait attiré un concours considérable, où on remarquait tous les membres du corps diplomatique présents à Munich. Après un choral avec accompagnement d'orchestre, de M. Urban, président de notre société artistique de chant, le ministre a prononcé une courte allocution, à laquelle ont répondu successivement M. le professeur Carrière, secrétaire de l'académie des beaux-arts, et M. Dietz, peintre de la cour. Le ministre a déclaré l'exposition ouverte, un nouveau choral a terminé la cérémonie, et le public s'est répandu dans les travées et les galeries, admirant les Kaulbach, mais recherchant surtout les peintres plus anciens, que cette exposition permet de comparer à leurs successeurs. Je n'ai eu que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble, et je crois inutile de vous rendre une première impression, qui n'aurait en aucune manière la valeur d'un jugement[1]. L'ouverture de l'exposition a déjà attiré un grand nombre d'étrangers, et l'affluence ne fera que s'accroître, car nous sommes à peine au début de nos fêtes. L'académie et la ville même de Munich s'apprêtent à célébrer des anniversaires remarquables, et on nous promet, pour le mois de septembre, une cavalcade historique qui doit effacer tout ce qu'on a vu de plus brillant en ce genre.

Une bien triste nouvelle est arrivée ici il y a deux ou trois jours, celle de la mort prématurée du professeur Roth, qui voyageait en Palestine, et dont justement vous nous entreteniez dans votre dernier numéro[2]. C'est le deuxième voyageur bavarois qui succombe dans le courant de l'année. Le premier était le baron de Neymans. M. Roth, de retour de son expédition dans le pays de Moab, venait de repartir de Jérusalem pour Jaffa, et de faire de ce point une excursion dans la vallée supérieure du Jourdain et au lac de Tibériade. Il paraît avoir séjourné trop longtemps sur les bords marécageux du lac, du moins presque tous ses compagnons y avaient-ils contracté des fièvres, que lui-même traita avec succès. Arrivé à Hesbeia, petit village de l'Anti-Liban, où se trouve une mission améri-

[1] La *Revue* rendra un compte détaillé de l'exposition.

[2] Voir l'article de M. Vivien de Saint-Martin, dans notre dernière livraison.

caine, il succomba lui-même à une fièvre putride, ou plutôt, paraît-il, au traitement inintelligent de l'un des membres de la mission. D'après un rapport de M. Weber, consul de Prusse à Beyrout, ce jeune missionnaire, Arabe de naissance, et que la mission emploie comme médecin, aurait cru le docteur Roth atteint d'aliénation mentale. Roth lui-même, se trompant en ceci, au dire des médecins européens, avait commencé par se prescrire une saignée; le missionnaire continua ce traitement pendant quinze jours, et il paraît en effet que le malheureux voyageur a eu, dans les cinq derniers jours, des accès de délire, qu'on attribue au traitement, et non à la fièvre primitive, qui, dit-on, aurait pu être facilement guérie. M. Weber, averti en toute hâte, accourut à Hesbeia avec un des meilleurs médecins de Beyrout; ils apprirent, au moment d'entrer dans le bourg, que Roth avait succombé le 26 juin, et qu'il avait été enterré le 27, dans le cimetière de la mission américaine.

Les dernières observations et tous les papiers de Roth seront envoyés à Munich; lui-même avait pu encore adresser ses collections à notre académie des sciences. Il devait, après avoir terminé son exploration de la Palestine, entreprendre un nouveau voyage dans la mer Rouge. M. de Humboldt lui avait fait parvenir à cet effet des conseils et des instructions.

D. F.

Leipzig, 25 juillet.

Notre université a été récemment agitée par un incident qui vient à peine de se terminer, à la satisfaction générale, et dont les détails vous intéresseront peut-être, parce qu'ils touchent à nos institutions académiques, qui ont, comme vous le savez, conservé un caractère tout particulier. Certes, nos corporations universitaires ne sont plus ce qu'elles étaient au dernier siècle, ni même encore au commencement de celui-ci; elles ne constituent plus autant, surtout dans les grandes villes, une communauté dans la communauté; l'ancien particularisme va s'effaçant, comme le veut l'esprit du siècle, dans le flot de la vie générale; mais l'esprit de corps se réveille quand il le faut, et les autorités viennent de reconnaître son droit, en transigeant avec lui. Voici les faits. Il y a quelques semaines, M. le professeur recteur Tuch remarqua que l'un de ses auditeurs, au lieu de suivre la leçon et de prendre des notes, copiait un cahier qu'il avait devant lui. Il termina son cours plus tôt que de coutume, et retint l'étudiant pour lui faire des observations, qui furent, à ce qu'il paraît, un peu vives, car l'étudiant n'eut pas le temps, ou ne trouva pas la présence d'esprit de répondre que le cahier qu'il avait devant lui contenait les notes d'un cours précédent de M. Tuch, qu'il avait été empêché de suivre; il les avait empruntées à un de ses camarades pour se remettre au courant. La faute, si faute il y avait, était donc bien légère. Il y a ici un détail qui m'échappe, parce que je n'ai pas suivi dès le début cette affaire, qui ne semblait pas annoncer les proportions qu'elle a prises un moment. L'étudiant fut-il puni, ou fut-ce seulement la réprimande de M. Tuch qui jeta l'effervescence dans la jeunesse universitaire; toujours est-il que les esprits s'échauffèrent; il y eut des réunions, auxquelles on voulait découvrir, à tort, comme cela résulte de l'opinion même du gouvernement, ainsi que vous le

verrez tout à l'heure, un caractère menaçant; on mit sur pied la force armée; on arrêta quelques étudiants. Des paroles imprudentes ou mal interprétées de M. le recteur, sur la manière de traiter les étudiants mutins, augmentèrent l'irritation, qui prit un caractère grave, sans que cependant l'ordre extérieur ait été troublé. Ici l'affaire prend une tournure qu'on concevra peut-être difficilement, même en admettant que les étudiants aient été parfaitement irréprochables, si on ne se rappelle à quel point les franchises universitaires sont consacrées, en Allemagne, par la tradition. L'autorité académique accepte de discuter avec les étudiants; ceux-ci se réunissent, nomment une commission de seize membres, et des pourparlers s'établissent entre cette commission et le sénat académique. Le recteur, qui avait déjà désavoué les paroles irritantes qu'on lui avait prêtées, fait personnellement une démarche de conciliation; il se présente lui-même devant la commission pour dissiper tous les malentendus. Cela eût terminé l'affaire, si le recteur avait été seul en cause, mais il y avait encore, d'un côté, un des appariteurs, qui avait tenu en sa présence, et sans qu'il l'en eût empêché, des propos réellement offensants pour les étudiants, surtout venant d'un appariteur; et d'un autre côté, le tribunal universitaire avait dû statuer sur la culpabilité des étudiants arrêtés pendant les réunions. Il en avait relâché quatre et condamné trois autres au *carcer,* c'est-à-dire à un emprisonnement de quelque temps, par application du code académique. Enfin le conflit s'est terminé par une démarche directe d'une députation de quatre étudiants auprès du ministre des cultes. Celui-ci a reconnu, c'est ainsi que le rapportent les journaux officiels, qu'en somme, la conduite du corps d'étudiants dans ce conflit regrettable avait été « loyale et honorable », et il a promis de faire une enquête concernant la conduite des appariteurs. On assure que celui d'entre eux qui s'est le plus avancé contre les étudiants sera destitué. Tout dernièrement, la commission, avec l'autorisation de l'autorité académique, a convoqué tout le corps des étudiants dans la grande salle de l'université, a rendu compte des résultats auxquels elle est arrivée, et a résigné ses pouvoirs. Les étudiants encore emprisonnés seront probablement graciés.

Vous avez rendu compte du congrès théâtral allemand qui s'est tenu à Dresde au printemps, et qui avait principalement en vue la suppression des abus résultant des agences dramatiques; vous vous rappelez peut-être aussi qu'il avait décrété la création d'un journal spécial, ayant pour principal objet de mettre les artistes en état de se passer des agences de placement, en leur fournissant tous les renseignements nécessaires. Le premier numéro de cette feuille vient de paraître ici, sous le tire d'*Archives théâtrales allemandes, bulletin officiel de l'association des théâtres allemands*. On ne peut que lui souhaiter le meilleur succès.

W.

UNE LETTRE DE M. DE HUMBOLDT.

A propos de la nouvelle de la mort d'Aimé Bonpland, M. de Humboldt a adressé à la *Gazette de Spener*, de Berlin, la lettre suivante :

« Certain de la part que prennent tant d'hommes sympathiques à la profonde douleur qu'excite en moi la nouvelle si répandue de la mort de mon cher et noble ami et compagnon Bonpland, je crois de mon devoir de publier une notice sommaire de ce que je sais à ce sujet, et dont je suis redevable à l'active amitié du docteur Lallemant, auteur d'un important ouvrage sur les maladies des Européens dans les contrées tropicales. Pour me faire une joie, cet homme distingué, après s'être séparé de l'expédition autrichienne de la *Novare*, a entrepris, en février dernier, un voyage de Rio-Janeiro à Rio-Grande, et de là par Porto-Alegre et les anciennes missions des jésuites à San-Borja, où il croyait Bonpland encore établi, comme il l'avait été depuis 1831. Je possède deux lettres du docteur Lallemant, une de San-Borja sur l'Uruguay, du 10 avril, et l'autre postérieure à son entrevue avec Bonpland, et datée de la ville de Uruguaiana, le 19 avril 1858. J'ai envoyé un extrait plus étendu de ces lettres à Hanovre, à la rédaction de l'intéressant et si répandu journal botanique *Bonplandia*. Il suffit ici d'en donner les passages suivants :

« A San-Borja, écrit le docteur Lallemant, j'ai demeuré chez un intime ami de » Bonpland, le vicaire Gay, avec lequel j'ai visité le jardin si longtemps soigné, » aujourd'hui abandonné et dévasté, du botanicien. Le vicaire Gay avait reçu une » dernière lettre de Bonpland vers la fin de 1857. Depuis était arrivée la nouvelle » d'une grave maladie. Des lettres, écrites en vue de s'informer de sa santé, res» tèrent sans réponse, et même, en dépit du voisinage, on ne savait pas à San» Borja si je trouverais votre compagnon de voyage encore en vie. Bonpland » avait quitté San-Borja en 1853, préférant le séjour de sa propriété plus grande, » Santa-Anna, où la culture d'orangers qu'il avait plantés lui-même l'occupa » longtemps. A la Estancia Santa-Anna, la demeure du vieux savant se compose » de deux huttes couvertes de paille, et dont les murs d'argile sont retenus par » des bambous et quelques poutres. Elles ont des portes, mais pas de fenêtres, le » jour pénétrant par les interstices des bambous. L'accueil fut cordial et amical. » Malgré les profonds sillons qu'une vie tant agitée avait imprimés au cher visage, » l'œil était encore pur et clair, le regard intelligent et vif. Des conversations » animées, qu'il provoquait lui-même, le fatiguèrent beaucoup; il souffre forte» ment d'une maladie chronique de la vessie. Les privations étonnantes qu'il s'est » imposées ne sont pas l'effet du besoin ni d'une économie nécessaire, mais d'une » longue habitude, d'un grand empire sur lui-même et d'une individualité carac» téristique. Le gouvernement de Corrientes lui a fait présent d'un domaine de » 10,000 piastres espagnoles, et il jouit d'une pension française de 3,000 francs. » Quant à la médecine, il l'a toujours exercée avec le plus entier désintéresse» ment. Il est universellement estimé, mais il aime la solitude, et il évite sur» tout ceux qui voudraient le conseiller ou l'assister. Son zèle scientifique ne s'est » pas encore affaissé; ses collections et ses manuscrits sont à Corrientes, où il a » institué un musée national... Le lendemain matin, je le trouvai considérable» ment plus atteint et plus faible. La nuit avait été douloureuse. Je le priai

» instamment de me dire en quelle chose au monde je pourrais le servir, mais il » m'arriva comme à tous ses amis : il n'avait besoin de nul service. Je pris congé » de lui le cœur profondément touché. Que j'eusse voulu le persuader de retour- » ner dans le monde civilisé! Mais je le sentais avec lui, son temps était passé. » Il appartient à la première moitié du dix-neuvième siècle, non à la seconde. » Votre ami lui-même me parut agité quand je serrai dans mes mains ses mains » ridées pour prendre congé. Ceux qui l'entourent trouvent que ses forces dimi- » nuent beaucoup depuis trois mois. Peut-être le vieillard avait-il, au moment » de la séparation, le même pressentiment que moi, que je serais un des derniers » messagers de l'Europe venus si avant dans le désert pour lui témoigner le » respect, l'amour et la reconnaissance de la science, qu'il a agrandie. Je montai » à cheval, et pris ma course vers le nord, à travers l'éternelle verdure. Nul » chemin ne me conduisait, nul compagnon ne me troublait; j'étais seul avec la » mélancolique image de l'ombre de Bonpland. »

« Combien la dernière lettre que j'avais reçue de Bonpland, de Corrientes, le 7 juin 1857, respirait encore le plaisir de vivre : « J'irai, y disait-il, porter mes » collections et mes manuscrits moi-même à Paris, pour les déposer au Muséum. » Mon voyage en France ne sera que très-court; je retournerai à mon Santa- » Anna, où je passe une vie tranquille et heureuse. C'est là que je veux mourir, » et où ma sépulture, mon tombeau se trouvera à l'ombre des arbres nombreux » que j'ai plantés. Que je serais heureux, cher Humboldt, de te revoir encore » une fois et de te renouveler nos souvenirs communs. Le mois d'août prochain, » le 28, je compléterai ma quatre-vingt-quatrième année, et j'ai trois[1] ans de » moins que toi. Il vient de mourir dans cette province un homme de cent sept » ans. Quelle perspective pour deux voyageurs qui ont passé leur quatre-vingtième » année! » Cette lettre sereine et presque altérée de vie contraste singulièrement avec la triste impression de la visite du docteur Lallemant. A Montevideo, le 29 mai, on croyait, d'après M. Tschudi, Bonpland mort, et mort à San-Borja, sans qu'on pût indiquer le jour du décès, et le 18 avril M. Lallemant lui avait parlé à Santa-Anna. Le 19 mai, sa mort était niée à Porto-Alegre. Il subsiste donc encore quelque espoir que ce n'est pas le plus jeune des deux qui aura été appelé le premier. Malheureusement, l'incertitude dure souvent longtemps à de telles distances, témoins Édouard Vogel et Adolphe Schlagintweit, perdus, le premier, dans l'Afrique intérieure, et le second dans l'Asie intérieure, et dont la destinée incertaine est si douloureusement, si anxieusement ressentie[2]. »

[1] M. de Humboldt indique ici entre parenthèses que Bonpland lui fait tort d'une année. Il est l'aîné de quatre ans, et non de trois.

[2] Les inquiétudes paraissent aujourd'hui dissipées, en ce qui touche Adolphe Schlagintweit. Peu de jours après avoir écrit la lettre que nous traduisons, M. de Humboldt recevait de M. Gumpert, consul de Prusse à Bombay, des nouvelles rassurantes de ce voyageur distingué.

LES NOUVELLES MINES D'OR DANS LES COLONIES ANGLAISES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

D'après les publications des feuilles californiennes, il ne paraît pas douteux que les gisements d'or récemment découverts aux bords des rivières Frazer et Thompson, sur le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, ne se distinguent par une richesse extraordinaire. On sait que la rivière Frazer est le seul cours d'eau des possessions anglaises de l'Amérique du Nord qui se dirige vers l'océan Pacifique. Il naît de la réunion du Great-Fort et de Stuarts-River, qui se rejoignent près du fort Saint-George, au 54e degré de latitude nord, et parcourt du nord au sud la grande vallée méridienne, entre les montagnes Rocheuses et la chaîne de la côte, jusque vers le 49e degré. A partir de là, il se tourne à l'ouest, et traverse la chaîne de la côte en une série de rapides et de cataractes, pour se jeter à vingt lieues du fort Langley, sous le 49°, 6′ latitude nord, et à trois lieues seulement au nord des possessions des États-Unis, dans le golfe de Géorgie. Il a donc un cours semblable à celui du Sacramento, mais celui-ci parcourt un défilé plus petit et plus rapproché de la côte, à l'orient de la Sierra-Nevada, tandis que la rivière Frazer traverse le large plateau entre la Sierra-Nevada et les montagnes Rocheuses. Les gisements d'or se trouvent, en partie, à la rivière Frazer, de trente-trois à quarante-quatre lieues au-dessus du fort Langley, et de douze à vingt lieues au-dessus du fort Hope, et en partie à la rivière Thompson qui se jette dans la rivière Frazer, par la gauche, à environ cent lieues de son embouchure.

On assure que la Compagnie de la baie d'Hudson connaissait depuis longtemps la présence de l'or dans ces contrées, mais qu'elle cachait le fait, parce qu'un développement aussi actif et aussi énergique que celui de la Californie ne pouvait qu'être défavorable au renouvellement de son privilége, qui expire en 1859, et que déjà les insignifiants progrès de la colonisation dans ses domaines de l'ouest étaient cités comme un argument en faveur de la reprise de l'île de Vancouver par la couronne. Il paraît qu'on ne doit la divulgation des richesses des rivières Frazer et Thompson qu'à l'esprit d'entreprise et d'empiétement des Américains établis au Paget-Sound, dans le Washington territory. Ce sont, du moins, des lettres des petites colonies américaines du Paget-Sound, d'Olympia, de Steilacoom et de Townsend, et les journaux de ces localités, le *Paget-Sound Herald* et l'*Olympia Pioneer* qui ont apporté les premières nouvelles à San-Francisco, d'où elles se sont rapidement répandues dans le monde. Il n'y avait alors que 150 à 200 mineurs à la rivière Frazer, tandis qu'à la rivière Thompson c'étaient les Indiens qui avaient commencé l'exploitation. Mais dès les premières informations, il se produisit une immigration considérable, non-seulement de l'île Vancouver et du territoire de Washington, mais de la Californie même, de sorte que le nombre des laveurs d'or s'est peut-être déjà décuplé. Les procédés sont des plus primitifs : on lave dans des auges le sable quartzeux enlevé à la surface du fond des rivières, où il est, comme on sait, le plus pauvre, comme au premier temps de l'exploitation californienne ; et cependant le rapport est, dit-on, si extraordinaire, que, d'après les estimations les plus faibles, chaque homme gagne en moyenne huit dollars par jour. Comme l'or se trouve aussi en grains

plus gros et en pépites d'une valeur de 10 à 15 dollars, des journées heureuses de 20 à 50 dollars ne sont pas rares; et on cite trois ouvriers qui en trois jours ont ramassé une valeur de 800 dollars, et même deux autres qui doivent avoir gagné 213 dollars en un jour. Dès le premier trimestre de cette année, la Compagnie de la baie d'Hudson a acquis des Indiens 55 kilos de poussière d'or, et à la fin de mars, elle en a envoyé 100 à Londres. L'or est pur, et les échantillons montrés à San-Francisco ont été estimés à 16 dollars l'once.

On peut d'autant moins prévoir l'influence de la découverte sur le développement d'une contrée restée jusqu'à présent si arriérée, qu'on ne connaît même pas encore l'étendue du terrain aurifère : les Américains du Paget-Sound se flattent qu'il s'étend au nord du fort Hope jusqu'au delà de la frontière des États-Unis, aux forts Calville et Okanagam, et qu'il va donner une grande importance à la partie ouest du territoire de Washington, si négligée jusqu'à présent. Si cet espoir se réalise, il n'est pas douteux que l'exploitation américaine ne se développe bien plus vite que l'exploitation anglaise; l'énergie et la liberté plus grande des Yankees, la facilité qu'ils ont d'acquérir des droits de propriété, et enfin la supériorité physique de leur terrain sur le terrain anglais, leur donnent des avantages considérables sur la compagnie de la baie d'Hudson. Il ne faut cependant pas qu'ils se promettent un avenir comme celui de la Californie. Pour toutes les conditions physiques, pour l'accès du pays du côté de la mer, le climat et la nature du terrain, la nouvelle contrée aurifère parait bien au-dessous de l'ancienne.

La rivière Frazer est sans doute un fleuve bien plus important que le Sacramento, mais par suite de ses rapides, elle est de bien moindre valeur pour la navigation. Le vapeur *Otter*, qui appartient à la compagnie de la baie d'Hudson, le remonte sans difficulté sur une longueur de cent lieues, et, d'après les dernières nouvelles, le capitaine espérait arriver jusqu'à la région des lavages, à quarante lieues au-dessus du fort Hope, mais ce n'est jusqu'à présent qu'un espoir. Pour l'expédition de marchandises à la côte, on a toujours préféré la voie de terre à la voie fluviale, et les envois s'acheminaient par terre jusqu'au Colombia, près du fort Okanagam, pour de là être transportés plus loin par ce fleuve. Lors de la conclusion du traité de l'Orégon, en 1846, par lequel l'Angleterre abandonna aux États-Unis les vastes territoires au-dessous du 49° degré de latitude nord, cette voie passait tellement comme la seule praticable au commerce, que l'Angleterre y a réservé le droit de navigation sur le Colombia, en faveur de la compagnie de la baie d'Hudson, aussi bien que de tous ses sujets. Il ne paraît pas que la vapeur surmonte facilement les obstacles qui ralentissent la navigation sur le Frazer. D'après les dernières nouvelles du moins, des Yankees établis à Bellingham-Bay ont cru découvrir les éléments d'une affaire dans l'établissement d'un chemin pour les bêtes de somme, depuis ce port jusqu'au fort Hope, par où, vu les sinuosités du fleuve, ils diminuent environ de moitié, c'est-à-dire de 150 lieues, la distance des terrains aurifères à la côte; ils espèrent faire ainsi de leur baie, qui appartient aux États-Unis, le principal débouché des mines, au préjudice de la voie fluviale. Bellingham-Bay possède encore d'autres avantages qui en accroîtront promptement l'importance, et notamment le plus important gisement de houille qu'on ait jusqu'à présent découvert sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord. La principale couche a cinq mètres d'épaisseur, et commence juste à la côte, où les navires trouvent

à trois et demi et quatre nœuds de profondeur un fond d'ancrage excellent. Le charbon est excellent même à la surface, et, d'après les essais faits à San-Francisco, approprié surtout à l'emploi pour les machines à vapeur. La baie elle-même est un des meilleurs ports de la route maritime, protégée contre tous les vents, et avec un fond d'ancrage à une profondeur de trois à dix nœuds comme on en trouve peu sur cette route, et en général dans toutes les eaux entre l'île Vancouver et le continent. Si l'on ajoute à cela une pêche productive, la richesse du pays en forêts de pins et de cèdres déjà exploitées, et vraisemblablement un accès facile aux fertiles prairies du lac Okanagam, on trouve que cet établissement réunit des éléments de prospérité auxquels la découverte des terrains aurifères près du fort Hope ne peut que donner une puissante impulsion. Mais l'infériorité de la voie fluviale, comparée à celle du Sacramento, n'en sera pas moins un obstacle considérable au développement de l'agriculture, moins favorisée d'autre part par le climat et probablement aussi par la nature du terrain qu'en Californie.

Rien que la différence de 10 à 11 degrés de latitude modifie beaucoup le climat, mais ce qui est plus important, c'est que la vallée du Frazer, séparée de l'Océan par une chaîne de montagnes dont les cimes dépassent la limite de la neige éternelle, n'a aucune part aux avantages climatériques de la côte, quoique la température soit plus douce que dans les vastes territoires qui s'étendent sous la même latitude à l'orient des montagnes Rocheuses. D'après toutes les apparences, le plateau de la vallée est assez élevé. On rapporte qu'il reste couvert de neige d'octobre en avril et quelquefois en mai, et que de précoces froids d'automne y sont funestes aux moissons. Le sol labourable ne paraît du reste pas manquer dans le voisinage des terrains aurifères. La partie nord-ouest des possessions anglaises, comme aussi l'île de Vancouver, se compose en général d'un sol montagneux et accidenté, où l'on ne trouve que des plaines arables de médiocre étendue; les forêts vierges mêmes qui recouvrent ces montagnes ne paraissent que sur peu de points accessibles à une exploitation avantageuse, et ne promettre aussi que peu de sol au défrichement. Dans le voisinage immédiat des terrains aurifères, on trouve heureusement des plaines d'une certaine étendue. Des prairies fertiles s'étendent du fort Hope jusqu'aux sources du Colombia. On dit aussi que le bassin du Thompson possède un rayon de beaux pâturages. Parmi les produits du sol, il faut nommer surtout un chanvre indigène, que les connaisseurs préfèrent au chanvre russe.

Si les nouveaux terrains aurifères s'étendent réellement au delà de la frontière des États-Unis, sur le territoire de Washington, il faut ajouter aux conditions plus avantageuses où se trouveraient les Américains, aux communications plus aisées avec la côte, au climat plus doux, au sol plus fertile, de plus grandes facilités d'établissement. Sur le territoire des États-Unis chaque citoyen peut, moyennant l'accomplissement de quelques formalités qui assurent son droit, acquérir une portion de terrain de 160 acres, au prix d'un quart de dollar l'acre, le prix payable avec des délais, et fourni souvent par le revenu de la première année. Dans les possessions anglaises, au contraire, le colon paye l'acre une livre sterling, et ne peut acquérir 160 acres que s'il justifie d'un personnel de huit cultivateurs. Des personnes isolées ne peuvent obtenir, sur l'île de Vancouver au moins, que 20 acres. Or l'expérience démontre que, dans les exploitations agricoles de ces contrées, le colon a besoin de vastes pâturages pour le bétail, qui

est, dans les premières années, son principal fonds de subsistance, de sorte qu'une ferme au-dessous de 160 acres ne passe pas pour une entreprise assurée. L'établissement sur les possessions anglaises exige donc, rien que pour l'acquisition du terrain, du bétail et des instruments de labour, un capital plus considérable qu'on ne peut le demander à la grande masse des émigrants. Aussi la colonisation de l'île n'a-t-elle pu se faire jusqu'à présent, et sur une très-petite échelle, qu'au moyen de colons que la compagnie de la baie d'Hudson y a transportés à ses frais, et il n'est pas douteux que, si les terrains aurifères dépassent réellement les limites de l'Union, les émigrants qu'ils doivent attirer ne préfèrent les possessions américaines aux possessions anglaises.

(Traduit de la *Revue de Géographie générale* de Berlin.)

CHRONIQUE PARISIENNE.

Nous avons vu ces jours-ci quelque chose de rare et d'invraisemblable : l'Allemagne plus émue que la France de la mort encore incertaine, mais malheureusement trop probable, d'un savant français. Est-il vrai qu'Aimé Bonpland, l'explorateur de l'Amérique du Sud, le voyageur fameux, le naturaliste éminent, l'exilé volontaire, le cénobite de la science, est-il vrai que Bonpland soit mort, comme l'annonce un autre voyageur, M. de Tschudi, qui parcourt en ce moment le Brésil et les États de la Plata? Voilà ce qu'on se demande en ce moment, plus anxieusement, à ce qu'il semble, en Allemagne qu'en France. Du moins n'avons-nous pas remarqué que la presse française se soit beaucoup émue de la nouvelle, tandis que les journaux allemands en sont pleins depuis quinze jours. La *Gazette d'Augsbourg* notamment n'a pas publié, à ce sujet, moins de trois articles, où pleine justice est rendue à notre vénérable compatriote. On a lu plus haut la belle et touchante lettre de M. de Humboldt, qui permet encore un peu d'espoir. Chose étonnante, tout est allemand dans cette affaire : c'est un voyageur allemand qui recueille et transmet en Europe le bruit de la mort; c'est un autre Allemand, et le plus illustre, qui s'efforce de le démentir; c'est un troisième Allemand qui, à l'unique prière de M. de Humboldt, a fait, l'année dernière, un voyage de plusieurs centaines de lieues pour donner à l'Europe, une dernière fois, des nouvelles de Bonpland, si malheureusement la nouvelle de la mort se confirme. Ce qui est peut-être plus merveilleux encore, il y a en Allemagne une société d'histoire naturelle, qui a pris le nom de notre compatriote, qui s'appelle *Bonplandia*, et qui publie sous ce titre un journal fort estimé. D'où vient cet intérêt exceptionnel? Quel est le motif de cette popularité si vivace en pays étranger? Un seul mot va le dire : Bonpland a été l'ami d'Alexandre de Humboldt, son compagnon dans cette célèbre exploration de l'Amérique du Sud, qui a ouvert d'une façon si brillante l'ère des voyages scientifiques au dix-neuvième siècle. Une fraternité magnanime a constamment uni ces deux destinées, confondues un moment, et qui ensuite ont suivi des directions si opposées, l'une toujours éclatante sur l'horizon, montant toujours pour ne s'arrêter qu'au sommet de la gloire et de la science; l'autre abandonnant le sol natal et l'Europe, et retournant pour s'y ensevelir dans les solitudes parcourues ensemble. Cette fraternité, mieux encore que de nobles services rendus à la science, a sauvé Bonpland de l'obscurité qu'il semblait chercher, et, quand il vivait depuis quarante ans parmi les sauvages, a maintenu son nom dans notre Europe oublieuse. C'est le glorieux privilége des grands hommes de conférer l'immortalité à ceux qu'ils aiment.

M. de Humboldt connut Bonpland à Paris, et leur rare amitié se noua promptement. Ils devaient faire partie d'une expédition scientifique que préparait le gouvernement consulaire, et qui avait la mission de faire le tour du monde sous le commandement du capitaine Baudin. La reprise des hostilités maritimes la fit ajourner. Nos deux savants formèrent alors le projet d'un voyage en Égypte, qui fut également entravé par les circonstances; puis, ils passèrent enfin dans l'Amérique du Sud, et alors commença cette exploration de cinq années qui est leur gloire commune. Moins universel et moins généralisateur que son illustre compagnon, Bonpland circonscrivit son activité dans le cercle de l'histoire naturelle, et plus spécialement de la botanique. Rien ne peut donner une idée des difficultés du voyage et du zèle dévoué des voyageurs. Il suffit de noter une circonstance : la mer était alors peu sûre, à cause de la guerre générale, et les vaisseaux n'étaient pas du tout certains d'amener leurs chargements à bon port. Humboldt et Bonpland prirent donc le parti de faire triples toutes leurs collections. Deux étaient expédiées en Europe, à tout hasard, par des voies différentes et selon les occasions. La troisième ne quitta jamais les voyageurs, qui se résignèrent à parcourir des contrées incultes et des routes impossibles, à franchir des fleuves et des montagnes avec tout un attirail de caisses et de fourgons. La précaution se trouva bonne, car la plupart des caisses expédiées en Europe pendant le voyage n'arrivèrent pas à destination, et se perdirent, sous les mains inintelligentes des douaniers, dans les ports où les avaient apportées les hasards de la guerre.

Les circonstances qui ont dominé la seconde moitié de la vie de Bonpland sont touchantes autant que singulières. De retour de ce glorieux voyage d'Amérique, il avait été accueilli, distingué et récompensé par l'empereur Napoléon. En 1814, montrant une fidélité que n'eurent point tant d'autres plus comblés, il ne put supporter la chute de son bienfaiteur, et il résolut de quitter la France, et de chercher des consolations dans un nouveau voyage scientifique. Il retourna dans l'Amérique du Sud. Le projet d'un exil définitif n'était pas alors formé chez lui, et ne le fut sans doute jamais, puisque sa dernière lettre à M. de Humboldt atteste encore l'intention de revoir la France avant de mourir, mais la fatalité s'empara de lui dès qu'il eut remis le pied en Amérique. Il tomba entre les mains du docteur Francia, qui le prit pour un espion, et le retint prisonnier. Des réclamations réitérées, venues d'Europe, expirèrent au seuil des régions inaccessibles où régnait le dictateur du Paraguay. Bonpland ne recouvra la liberté qu'en 1830, et il vécut depuis lors dans la solitude sur les bords de l'Uruguay, étudiant et collectionnant sans cesse, pratiquant gratuitement la médecine parmi les indigènes, et s'attachant insensiblement au désert, en ne cessant d'entretenir, mais d'une volonté de plus en plus faible, l'intention de rentrer dans le monde civilisé. Ce long isolement n'aura été perdu ni pour la science ni pour sa patrie; ses notes et ses collections reviendront en France, sans lui, hélas, car, si même les doutes de M. de Humboldt se vérifiaient, il est trop facile de voir dans la relation du docteur Lallemant la peinture d'une vieillesse agonisante et qui a fait ses adieux au monde.

La piété de l'Allemagne en cette conjoncture doit d'autant plus nous toucher qu'elle est plus rare. Les Allemands sont habituellement pleins de préventions et souvent injustes envers la science étrangère, et surtout envers la science française. Ils ne reconnaissent pas volontiers nos qualités, et ils outrent nos défauts.

Même des hommes de premier ordre ne se gardent pas toujours de ce travers, et M. Mommsen, par exemple, a fait dans son *Histoire romaine* la caricature des Celtes, uniquement pour dénigrer les Français, leurs descendants. Dans un ordre bien inférieur sans doute, nous avons en ce moment même sous les yeux un exemple véritablement risible des préventions allemandes. Sur la couverture d'un roman, nous trouvons une annonce, réclame d'un autre roman, conçue à peu près en ces termes : « Ceci est un sujet véritablement allemand et patriotique; il » fait ressortir le contraste entre la vertu et la fidélité allemandes, et la frivo- » lité et la perfidie françaises. » En France, nous n'allons pas tout à fait si loin, et bien que l'amour-propre national ne nous manque pas, il est accompagné de trop de goût et de discrétion pour prétendre au monopole de toutes les vertus et laisser à l'étranger celui des vices. Cela ne veut pas dire que les Allemands n'aient aussi à se plaindre de nous; on ne dit pas qu'ils soient des sots, mais on les dénonce volontiers comme des sceptiques sans foi ni loi, des athées, des ennemis de toute religion et des corrupteurs de toute philosophie. On déprécie justement les plus vrais, les plus beaux titres de l'Allemagne, sa philosophie et sa philologie, et nous pouvons ici-même donner la mesure des préventions françaises, comme nous venons de donner celle des préventions germaniques. La critique allemande est traitée de la bonne manière dans deux ouvrages qui se sont proposé la tâche louable de pulvériser ce qu'on appelle la philosophie et l'exégèse anti-religieuses d'outre-Rhin[1]. L'un de ces ouvrages, celui de M. Wallon, très-recommandé par un recueil dont la critique a du poids, avait fortement éveillé notre curiosité. On le présentait comme une réponse, « tardive sans doute, » mais catégorique de l'orthodoxie française à l'hétérodoxie allemande ». Ce n'était pas, ajoutait-on, une déclamation plus ou moins éloquente, un plaidoyer stérile se traînant dans les vieilles ornières de l'apologétique; c'était une discussion sérieuse, conduite pièces en main par un écrivain exercé à la critique historique, et disposant de toutes les ressources de la plus vaste érudition, érudit plein de science et chrétien plein de candeur, croyant plein de lumières, se souvenant toujours que la modération et l'impartialité sont les compagnes inséparables du vrai savant. Nous ne comprenions pas tout de ces éloges, et nous ne pouvions surtout concevoir bien nettement ce que signifiait l'orthodoxie française opposée à l'hétérodoxie allemande. Nous connaissions une orthodoxie catholique, une orthodoxie luthérienne, une orthodoxie juive, mais nous ne connaissions pas d'orthodoxie géographique ou nationale, et nous nous étonnions en même temps de voir une telle palme exclusivement décernée à la France. Sommes-nous réellement plus orthodoxes que les autres nations? Nous le deviendrons peut-être, mais nous ne l'avons pas été jusqu'à présent. Nous avons, il est vrai, Bossuet, mais nous avons aussi Voltaire. Nous ne pouvions pas oublier non plus que dans l'arène de la critique biblique, l'orthodoxie a trouvé en Allemagne même de nombreux et vaillants défenseurs, bien avant que M. Wallon ait songé à se constituer son champion. Mais nous étions étrangement séduits par la réunion des plus rares qualités, de la plus vaste érudition, de la science, de la

[1] *De la croyance à l'Evangile, examen critique de l'authenticité des textes et de la vérité des récits évangéliques*, par H. Wallon. Paris, 1858. Le Clère.

De la Vie future, suivant la foi et la raison, par T.-H. Martin. Paris, 1858. Dézobry et Magdeleine.

candeur, de la modération et de l'impartialité. Il y avait là tous les éléments d'un chef-d'œuvre accompli. La science, nous la supposions aisément; mais la modération et l'impartialité sont choses si rares en ces débats, quoique si aisées, que nous étions enchanté de les trouver dans l'ouvrage de M. Wallon par surcroît. Enfin, ce qui était décisif, la réponse devait être catégorique. Nous avions donc hâte de lire le livre si bien recommandé, mais combien nous avons été désenchanté! D'abord, pour ce qui est de la modération, M. Wallon ne s'emporte jamais, il est vrai; mais la colère à froid n'est-elle pas plus fâcheuse que la colère passionnée, et veut-on savoir comment il appelle les écrivains qu'il veut réfuter? Il les appelle des blasphémateurs! S'ils blasphèment, vous n'avez pas à discuter avec eux, vous n'avez qu'à les abandonner aux foudres de l'Église; ce sont les arguments vicieux et la fausse science qui sont de votre compétence, mais non les blasphèmes. Si telle est votre modération, que serait donc votre violence?

Mais après tout, ce n'est là qu'une question de forme, et si la réponse est catégorique, il n'importe pas qu'un excès de zèle y ait introduit quelques taches. Ah! c'est ici que notre embarras commence. Comment nous y prendre pour dire au savant écrivain, dont certainement la lecture est très-vaste, et qui a réuni tant de matériaux pour son livre, qu'il n'a justement pas lu ce qu'il fallait lire, qu'il est en arrière de vingt ans sur « l'hétérodoxie allemande », et qu'il ne sait pas du tout où en est la question de l'autre côté du Rhin? Il en est toujours à M. Strauss, et c'est vraiment merveille de voir comment cet éminent critique, dont nous avons fait en France une manière d'ogre, reste chargé de tous les péchés de « l'hétérodoxie », après s'être depuis longtemps retiré du bruit qu'il n'avait pas cherché. Il consacre aujourd'hui à des recherches plus paisibles ses rares facultés d'analyse et d'exposition. La critique ou l'hétérodoxie, comme on voudra l'appeler, a poursuivi sa route sans lui, et cependant c'est toujours la *Vie de Jésus* qu'on attaque, parce que c'est à peu près le seul ouvrage de cet ordre dont le retentissement soit arrivé jusqu'en France. Il faut que M. Wallon en soit pourtant bien pénétré : quand même sa critique n'eût pas laissé trace de la *Vie de Jésus*, tout resterait à faire, parce que la question a changé de terrain. Ce qui est singulier, c'est que M. Wallon, qui ne paraît connaître en aucune manière les immenses travaux de M. Baur, de Tubingue, part du même point que lui pour peu après arriver à des résultats bien différents. L'écrivain français se base en effet sur les Épîtres de saint Paul, dont l'authenticité, pense-t-il, n'a jamais été contestée, pour démontrer d'abord, par elles, l'authenticité des Actes des apôtres, par les Actes des apôtres celle de l'Évangile de saint Luc, et par saint Luc celle des autres Évangiles. C'est également sur les Épîtres de saint Paul, mais non sur toutes, que s'appuie le savant professeur de Tubingue; il ne prend que les plus anciennes, et loin qu'il songe à contester leur authenticité, elle lui est indispensable, car il lui faut un point de départ assuré. L'analyse de ces Épîtres lui donne la doctrine incontestable de saint Paul, en même temps qu'elle lui révèle, bien plus fortement que les Actes, le désaccord entre cette doctrine et la foi plus judaïsante des chrétiens de Jérusalem. Il a donc, dès le principe, deux tendances contraires, qui finiront par se concilier après d'assez longues vicissitudes, et par former l'Église catholique. Les phases de cette lutte sont marquées par la succession des écrits canoniques et apocryphes, que M. Baur classe d'après les données de son système : c'est-à-dire que c'est le développement du dogme qui est la base de sa chronologie. On a déjà indiqué dans la *Revue* les résultats auxquels il est

arrivé, et l'espace ne permet pas d'y revenir ici. Nous nous bornerons donc à rappeler, puisque M. Wallon affirme que les Épîtres de saint Paul n'ont pas été contestées, que M. Baur ne laisse à l'apôtre des Gentils que les lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Il peut avoir tort ou raison, ce n'est pas ici la question; la question est de savoir si on peut se vanter d'avoir réfuté l'hétérodoxie allemande quand on ignore ce qu'elle professe depuis vingt ans. Mais, après tout, s'agit-il bien d'orthodoxie et d'hétérodoxie? et faut-il insister de nouveau sur une pensée que nous avons déjà eu occasion d'exprimer, à savoir que ces controverses, du plus haut intérêt pour l'histoire de la religion, n'affectent en rien les idées chrétiennes, et qu'il est mal séant de faire dépendre le christianisme d'une question de chronologie? L'important, ce nous semble, ce sont les écrits, et non leurs auteurs. Ces maximes si simples et si souveraines qui résument la loi et les prophètes, faut-il absolument, pour qu'elles subsistent, que ce soit un apôtre qui les ait rédigées? Ne contiennent-elles pas toute la morale, et ne s'imposent-elles pas par leur propre force? Plus nous y réfléchissons, plus nous sommes confondus de la témérité qui subordonne un tel enseignement à la solution hasardeuse d'un problème historique. C'est le culte de la lettre poussé jusqu'à l'absurde. Mais il faut rendre justice à M. Wallon; il est conséquent avec lui-même; il interdit à la critique l'examen de l'*Iliade*, aussi bien que celui des textes sacrés. Wolf lui paraît presque aussi sacrilége que Strauss. L'*Iliade* a beau subsister avec tout son cortége de dieux et de héros, avec Achille, Andromaque, Ulysse, Vénus et tout l'Olympe, tout cela n'a plus de charme pour lui dès qu'on lui retire un nom qui ne peut rien lui représenter de précis, car qu'a-t-on jamais su d'Homère? Et que fera-t-il alors de livres justement admirés, dont l'origine n'a jamais pu être établie, de Job, par exemple? M. Wallon lâche la chose pour l'ombre.

Nous nous arrêtons ici, n'ayant voulu que signaler ce qui, dans le point de vue de l'auteur, nous a paru vicieux et arriéré. Il y aurait peu de chose à dire du livre lui-même; l'érudition, mais une érudition très-incomplète, comme nous l'avons montré, y éclate plus que l'originalité. M. Wallon reprend une controverse vieillie avec des arguments qui le plus souvent ne sont pas neufs, ce dont il est le premier à convenir, car il met un soin louable à citer ses autorités.

L'autre ouvrage, celui de M. H. T. Martin sur la vie future suivant la foi et la raison, se fait remarquer par une horreur encore plus étroite de tout esprit critique. Pour M. Martin, l'Allemagne est plongée dans l'abomination de la désolation depuis Kant. Il veut bien que la raison raisonne, mais à la condition d'aboutir à des conclusions données, et il trouve même à reprendre en des écrivains qui ne passent pas pour hérétiques, chez le père Gratry, par exemple. Inutile dès lors de dire comment il traite des livres inspirés par une philosophie moins orthodoxe. Il dit, « la prétendue réforme », comme le père Loriquet. Nous savons bien qu'au point de vue catholique, la réforme ne peut être que prétendue, mais cela va de soi, la locution a vieilli et paraît de mauvais goût.

Une chose nous a frappé, comme exemple des extrémités auxquelles peuvent pousser les préoccupations dogmatiques. M. Martin avoue qu'il ne sait pas l'hébreu, cependant il n'hésite pas à discuter le mérite et le sens des versions, et à trancher les questions les plus obscures selon les autorités qui s'accommodent le mieux à son système. Il trouve l'immortalité de l'âme dans le Pentateuque, où elle n'a jamais été, tance les interprètes qui ne peuvent pas l'y

rencontrer, et sait pourquoi elle y est formulée seulement à demi et pas tout à fait. Nous ne pouvons que nous incliner devant tant de science, mais nous louerons plus volontiers une autre partie du livre, celle qui rapporte les opinions des Pères de l'Église sur la résurrection des corps. C'est un répertoire très-complet et très-soigné, et dont tout le monde doit savoir gré à l'auteur; les compilations de ce genre sont d'une utilité réelle, et facilitent beaucoup les recherches. Ajoutons qu'ici l'auteur, délivré de l'hébreu, et placé sur un terrain qui lui est plus familier, rend bien les textes, et ne les force pas.

A. Nefftzer.



Ch. Dollfus. — A. Nefftzer.

Paris. Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

N° 7. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Arnould**. Essai de théorie et d'histoire littéraire. Paris, in-8°, 3 fr.

2. **Basselin** et **le Houx**. Vaux-de-vire, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes tirés des manuscrits et des imprimés, avec une notice préliminaire et des notes philologiques, par A. Asselin, L. Dubois, Pliquet, Julien Travers et Charles Nodier. Nouvelle édition, revue et publiée par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, in-18, 2 fr. 50.

3. **Boileau** (P.). Erreur des critiques de Béranger, in-32, 50 c.

4. **Cuvier** (G.). Lettres à C. M. Pfaff, sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature (1788-1792), traduites de l'allemand par le Dr Louis Marchand, 1 vol. gr. in-18, avec une planche. Prix : 3 fr. 50.

5. **Klüpfel** (K.). Gustav Schwab. Sein Leben u. Wirken. In-8°. Leipzig, geh., 7 fr. 25.

6. **Palleske** (F.). Schiller's Leben u. Werke. 1. Bd. gr. in-8°. Berlin, geh., 8 fr.

7. **Pellisson** et **d'Olivet**. Histoire de l'Académie française, avec une introduction, des éclaircissements et notes, par Ch.-L. Livet. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

8. **Ratjen**. H., Verzeichniss der Handschriften der Kieler Universitäts bibliothek, welche die Herzogthümer Schleswig u. Holstein betreffen. 2 Bde. In-8°. Kiel, 12 fr.

9. **Rousseau** (J. J.). Lettres inédites à Marc Michel Rey (libraire), publiées par J. Bosscha. Gr. in-8°. Amsterdam, 7 fr. 50.

10. **Walckenaër**. Histoire de la vie et des poésies d'Horace, 2e édition, revue et corrigée. T. I. Paris, in-18, 3 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

11. **Antiphonarium** romanum complectens Vesperas dominicarum et festorum totius anni, necnon officium nocturnum hebdomadæ sanctæ, dominicæ resurrectionis et defunctorum. Cantu reviso juxta manuscripta vetustissima. Paris, in-12, 3 fr. 60.

12. **Baggesen's**, Jens, philosophischer Nachlasz. Hrsg. von *Carl A. R. Baggesen*. 1. Bd. gr. in-8°. Zurich, geh., 6 fr. 50.

13. **Castelnau**. Essai critique sur la religion naturelle de M. Jules Simon. Paris, in-12, 1 fr. 50.

14. **Coquerel**. Christologie, ou Essai sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, en vue de la conciliation des églises chrétiennes. Paris, 2 vol. in-18, 7 fr.

15. **Cornill** (Adph.). Materialismus u. Idealismus in ihren gegenwärtigen Entwickelungskrisen beleuchtet. gr. in-8°. Heidelberg, geh., 8 fr.

16. **Darboy**. Les Saintes Femmes, fragments d'une histoire de l'Église, avec collection de portraits des femmes remarquables de l'histoire de l'Église, peints et gravés

par les meilleurs artistes français. Paris, gr. in-8°, 18 gr., 20 port., 20 fr.

17. **Dictionnaire** de mystique chrétienne, ou Essai d'encyclopédisation historique et méthodique de tous les phénomènes merveilleux de l'âme parvenue à l'état surnaturel, et unie à Dieu par l'exercice et la pratique de la vie spirituelle dans toute sa perfection; historique complet de tous les effets sensibles, également surnaturels, qui se produisent alors visiblement dans les saints et au dehors; extases, illuminations, confessions, prédications, etc.; accompagné d'aperçus sur la vie et les œuvres des principaux mystiques, etc. Petit-Montrouge, in-8°, 8 fr.

18. **Evangelienfrage**, die, im Allgemeinen u. die Johannisfrage insbesondere. Eine Denkschrift. in-8°, geh., 2 fr. 50.

19. **Fülleborn** (Dr. F. L.). Der Schluszsatz in Kants Schrift „zum ewigen Frieden": „der ewige Friede ist keine leere, sondern e. Aufgabe, die nach u. nach aufgelöst, ihrem Ziele beständig näher kommt" anderweit erörtert nebst einigen Vorbemerkgn. in Betreff der v. Kant der Wissenschaft als dauernd gegebenen Grundlagen. gr. in-8°. Berlin, geh., 75 c.

20. **Herd** (B. de). Pratique de la liturgie sacrée, selon le rite romain, comme elle doit être observée dans la célébration de la messe, la récitation de l'office et l'administration des sacrements. Paris, 2 vol. in-8, 12 fr.

21. **Hosemann** (J.). Histoire abrégée de Luther et de la Réformation. Paris, in-18, 1 fr. 75 c.

22. **Lièvre** (A.). Histoire des protestants et des églises réformées du Poitou. T. II. Paris, in-8°, 4 fr.

— L'ouvrage aura 3 vol.

23. **Macbride** (J. D.). Lectures on the Acts of the Apostles, and on the Epistles, in-8°, 13 fr. 25.

24. **Magalhaens**. Factos do espirito humano. Philosophia. Paris, in-8°, 12 fr.

25. **Marie-Bernard** (Dom). Les Héros du christianisme à travers les âges. T. VIII et dernier. 4e partie: Les Milices du Vatican. Paris, in-8°, 9 fr.

26. **Mullier** (Abbé). Répertoire du prêtre, destiné à lui faciliter la préparation des sermons et à lui procurer de nombreux sujets de méditation. Ouvrage présentant, dans l'ordre alphabétique, un résumé de tout ce qui se rapporte à la foi, à la morale ou à la perfection chrétienne; suivi d'une table analytique des matières, in-8°, 7 fr. 50.

27. **Nelson**. La cause et le remède de l'incrédulité. Traduction libre de l'anglais, par M. J. d'Espine. Paris, in-18, 1 fr. 25.

28. **Perrone** (Jo.). De matrimonio christiano libri tres. 3 Tomi. gr. in-8°. Romæ. geh., 26 fr. 75.

29. **Procli** archiepiscopi Constantinopolitani, opera omnia. Accedunt Severiani, Gabalitani episcopi, Theophili Alexandrini, Palladii Helenopolitani, Philostorgii, S. Attici, S. Flaviani Cp., S. Marci Eremitæ, B. Marci Diadochi, Marci Diaconi, scripta quæ supersunt. Tomus unicus. Petit-Montrouge, in-8°, 10 fr.

— T. LXV de la *Patrologie grecque*.

30. **Scavini** (P.). Theologia moralis, universa ad mentem S. Alphonsi M. de Ligorio. Editio VII, omnium absolutissima. Acc. collatio codicum civilium Pedemontani, Austriaci, Galliarum, Parmensis, Status Ecclesiastici, Mutinensis atque Etruriæ. 3 tomi. gr. in-8°. Mediolani. geh., 30 fr.

31. **Thomas d'Aquin** (S.). Opuscules, traduits par MM. Védrine, Bandel et Fournet. T. VII et dernier. Paris, in-8°, 6 fr.

32. **Wiseman** (Cardinal). Mélanges religieux, scientifiques et littéraires, traduits par F. de Bernhart. in-8°, 4 fr. 50.

33. **Zimmermann** (Rob.), Aesthetik. 1, histor.-kritischer Thl. Geschichte der Aesthetik als philosophischer Wissenschaft. gr. in-8°. Wien, geh., 17 fr. 50.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

34. **Baurmeister** (Carl). Zunft od. Gewerbefreiheit? Das ist die Frage. Eine populäre volkswirthschaftl. Abhandlung. gr. in-8°. Oldenburg, geh., 1 fr. 25.

35. **Berndt** (A.). Der Kredit f. den ländlichen Grundbesitz. In der Bedürfnissfrage u. den Mitteln zur Abhülfe behandelt. gr. in-8°. Berlin, geh., 4 fr.

36. **Block**. Annuaire de l'administration française, par Maurice Block; faisant suite au *Dictionnaire de l'administration française*. 1re année. 1858. Strasbourg, in-18, 5 fr.

37. **Bourgain** (E.). Répertoire général des taxes de navigation, droits de tonnage, ancrage, pilotage, phares, bouées, etc., auxquelles sont soumis les navires français dans les ports de France, aux colonies et à l'étranger, à l'usage des armateurs et des capitaines de navire. Paris, in-18, 3 fr.

38. **Bousquet** et **Sapet**. Étude sur la navigation, le commerce et l'industrie de Marseille pendant la période quinquennale de 1850 à 1854. Marseille, gr. in-8°, 7 fr. 50.

39. **Burdet**. De l'influence des anciennes institutions féodales sur la formation de quelques parties du droit civil, et spécialement dans la province du Dauphiné. In-8°, 3 fr. 50.

40. **Calmels**. Des noms et marques de fabrique et de commerce; de la concurrence déloyale, comprenant les noms et raisons commerciales, les désignations des lieux de fabrication, des produits; les enseignes, etc.; la jurisprudence, le texte des lois françaises, avec les exposés des motifs, rapports, etc.; les législations étrangères et les traités internationaux. Paris, in-8°, 5 fr.

41. **Colins**. De la Souveraineté. T. I. Paris, in-8°, 5 fr.

— L'ouvrage aura 2 vol.

42. **Cooper** (F.). The Crisis in the Punjaub, from the Ist of May until the Fall of Delhi. With a Map. Post in-8°. cloth, 9 fr. 50.

43. **Courcelle-Seneuil** (J. G.). Traité théorique et pratique d'économie politique. T. I. Partie théorique ou Ploutologie. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

44. **Creditanstalt**, Die österreichische, u. ihre Zukunst. Nebst Geschäftsbericht u. Bilanz f. 1857. gr. in-8°. Wien, geh., 1 fr. 35.

45. **Devoille**. Les Travailleurs, 2e édit., revue et corrigée par l'auteur. Paris, in-18, 2 fr.

46. **Duverger** (F.). La Douane française, in-8°, 6 fr.

47. **Eichmann** (F.). Die Reformen d. osmanischen Reiches m. besond. Berücksicht. d. Verhältnisses der Christen d. Orients zur türkischen Herrschaft. gr. in-8°. Berlin, geh.

48. **Empereur** (L') Napoléon III et les principautés roumaines. Nouvelle édition. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

49. **Fontarèches** (De). Monarchie et liberté; étude politique. Paris, in-18, 3 fr.

50. **Lange** (M.). Kritik der Grundbegriffe vom geistigen Eigenthum. Auf Grundlage der Einleitg. zum Gesetze vom 11. Juni 1837 u. m. besond. Rücksicht auf die preuss. Gesetzgebg. überhaupt, br. in-8°. Schoenebeck, geh., 2 fr.

51. **Million**. Traité des fraudes en matière de marchandises, tromperies, falsifications, et de leur poursuite en justice; avec le texte des lois, décrets, ordonnances, et les principaux monuments de la jurisprudence. Paris, in-8°, 8 fr.

52. **Pelletan**. Les Droits de l'homme. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

53. **Quelques vérités** à la noblesse russe. Paris, in-18, 1 fr.

54. **Reformer**, The financial, a Monthly Periodical established by the Council of the Financial Reform Association, July, 1858, to Advocate Economical Government, Just and Simple Taxation, and Perfect Freedom of Trade. No. 1, in-4° (published monthly), 50 c.

55. **Rendu** (A.). Traité pratique des marques de fabrique et de commerce, et de la concurrence déloyale, ou Commentaire de la loi du 23 juin 1857, sur les marques, et de la loi du 28 juillet 1824 sur les noms, et Exposé de la jurisprudence relativement aux divers objets de la propriété industrielle. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

56. **Saintespès-Lescot** (E.) Des donations entre-vifs et des testaments. T. IV. Des règles sur la forme des testaments; des institutions d'héritier et des legs, art. 967-1024. Paris, in-8°, 7 fr.

— L'ouvrage comprendra 5 vol.

57. **Sealy** (H. N.). A Treatise on Coins, Currency, and Banking; with Observations on the Bank Act of 1844, and on the Reports of the Committees of the House of Lords and of the House of Commons on the Bank Acts, in-8°, cloth, 15 fr.

58. **State Papers, British and Foreign**, 1841, 1842. Vol. 30, in-8°, 37 fr. 50.

59. **Statistique** de la France. 2e série. T. IV. 1re partie : Mouvement de la population pendant l'année 1854. 2e partie : Tableaux. Strasbourg, in-4°, 15 fr.

60. **Wigand** (Dr. Paul). Denkwürdige Beiträge f. Geschichte u. Rechtsalterthümer aus westphälischen Quellen gesammelt u. als e. Nachtrag zu seinen früheren Werken f. Geschichte Westphalens hrsg. in-8°. Leipzig, 6 fr.

61. **Wurm** (Chrn. Frdr.). Diplomatische Geschichte der orientalischen Frage. in-8°. Leipzig, geh., 9 fr. 35.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

62. **Airy** (G. B.) Mathematical Tracts; or, the Lunar and Planetary Theories, the Figure of the Earth, Precession and Mutation, the Calculus of Variations, and the Undulating Theory of Optics. Designed for the Use of Students in the Universities. 4th edit. in-8°, 18 fr. 75.

63. **Arago** (F.). Œuvres. Mémoires scientifiques. T. I. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

64. **Binney** (A.) The Terrestrial Air-Breathing Mollusks of the United States and the adjacent Territories of North America, described and illustrated. Edited by Augustus A. Gould. 3 vols. in-8°. 89 pl. Boston; noir, 236 fr.; col., 315 fr.

65. **Bree** (C. R.). A History of the Birds of Europe not observed in the British Isles. Illustrated with accurately coloured Plates. Part 1, in-8° (published monthly), 1 fr. 25.

66. **Brewer**. La Clef de la science ou les Phénomènes de tous les jours expliqués. 3ᵉ édition, revue et corrigée par M. l'abbé Moigno. Paris, in-18, 3 fr. 50.

— Ouvrage traduit de l'anglais par l'auteur lui-même, avec de nombreuses augmentations, par M. l'abbé Moigno.

67. **Chenu**. Tables générales alphabétiques de l'Encyclopédie d'histoire naturelle. Botanique. Paris, gr. in-8°, 3 fr. 75.

68. **Irmisch** (Th.). Uber einige Arten aus der natürlichen Pflanzenfamilie der Potameen. Mit 3 Taf. in-4°, Berlin, 16 fr.

69. **Lewysohn** (L.). Die Zoologie d. Talmuds. Eine umfassende Darstellung der rabbinischen Zoologie, unter steter Vergleichung älterer u. neuerer Schriftsteller. In-8°. Frankfurt a M., geh., 8 fr.

70. **Marcou** (J.). Geology of North America, with 2 reports on the prairies of Arkansas and Texas, the Rocky Mountains of New Mexico, and the Sierra Nevada of California, originally made for the United States government. Imp.-4. 7 Steintaf. in gr. in-4°. u. 3 chromolith. Karten. Zürich, 33 fr. 50.

71. **Moleschott**. De l'alimentation et du régime, traduit de l'allemand sur la 3ᵉ édition, par M. Ferdinand Flocon, et revu par l'auteur. Paris, in-18, 3 fr. 50.

72. **Nægeli** (C.) u. **Cramer** (C.). Pflanzenphysiologische Untersuchungen. 2. Hft. Die Stärkekörner. Morphologische, physiologische, chemisch-physicalische u. systematisch-botanische Monographie v. *Carl Nägeli*. in-4°. 16 pl, col. Zürich, 40 fr.

73. **Paul** (W.). American Plants; their History and Culture: with full Descriptions of their best Varieties. in-8°, sewed, 3 fr. 25.

74. **Reichardt** (E.). Die chemischen Verbindungen der anorganischen Chemie, geordnet nach dem electro-chemischen Verhalten m. Inbegriff der durch Formel ausdrückbaren Mineralien. gr. in-8°. Erlangen, geh., 7 fr. 25.

75. **Reichenbach** (K.). V. die Pflanzenwelt in ihren Beziehungen zur Sensitivität u. zum Ode. Eine physiolog. Skizze, in-8°. Wien, geh., 2 fr. 25.

76. **Sowerby** (I. E.). British Wild Flowers Illustrated. Described with an Introduction, and a Key to the Natural Orders, by C. Pierpont Johnson. Part 1 (published monthly), in-8°, sewed, 3 fr. 75.

77. **Tschudi** (F. de). Les Alpes. Description pittoresque de la nature et de la faune alpestres. Traduit par le prof. Dr. *Volga*. 8 liv. gr. in-8°. Bern, geh., 17 fr.

— Les liv. 1-5 ont paru.

MÉDECINE.

78. **Fièvres paludéennes** (Des), suivi d'études physiologiques et médicales sur la Sologne. 1 vol. gr. in-18. Prix : 3 fr.

79. **Gontier de Chabannes**. Le Médecin, le Chirugien et le Pharmacien à la maison, ou le Meuble indispensable des familles, contenant une instruction détaillée sur les récoltes des plantes médicinales usuelles...; in-8°, 500 p., 5 fr.

80. **Günther** (Dr. F. A.). Der homöopathische Hausfreund. Ein Hülfsbuch f. alle Hausväter, welche die am häusigsten vorkommenden menschl. Krankheiten in Abwesenheit, od. Ermangelg. d. Arztes schnell, sicher u. wohlfeil sebst heilen wollen. 1 Thl. Die Krankheiten der Erwachsenen. 7., Aufl. in-8°. Sondershausen, geh., 5 fr. 25.

81. **Hamernik** (Jos.). Das Herz u. seine Bewegung. Beiträge zur Anatomie, Physiologie u. Pathologie d. Herzens, d. Herzbeutels u. d. Brustfelles. gr. in-8°. Prag, geh., 6 fr. 75.

82. **Hogg** (J.). The Ophthalmoscope: its Mode of Application Explained, and its Value shown in the Exploration of Internal Diseases affecting the Eye. in-8°, cloth, 4 fr. 50.

83. **Lebert**. Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale, ou description et iconographie pathologique des altérations morbides, tant liquides que solides, observées dans le corps humain; 23 et 24 liv. Paris, in-fol., 15 fr.

84. **Luschka** (Hub.). Die Halbgelenke d. menschlichen Körpers. Eine Monographie. Mit 6 Kpfrtaf. in-4°. Berlin, cart., 22 fr. 75.

85. **Macilwain** (G.). A Clinical Memoir on Strangulated Hernia: with the Author's Practice: to which are added Remarks on Obstruction of the Bowels from other Causes; and a Postscript, cart. en t., 6 fr. 25.

86. **Niemeyer** (F.). Lehrbuch der speciellen Pathologie u. Therapie m. besond.

Rücksicht auf Physiologie u. pathologische Anatomie. 1. Bd. 1. Abth. Die Krankheiten der Respirations- u. Circulations-Organe. gr. in-8°. Berlin, geh., 8 fr.

87. **Oidtmann** (Dr. H.), Die anorganischen Bestandtheile der Leber u. Milz u. der meisten anderen thierischen Drüsen. Ein Beitrag zum physiolog Zusammenhang zwischen Leben u. Leiche. in-8°. Linnich, geh., 3 fr.

88. **Piggott** (G. W.). On Poverty of the Blood, and its Sympathetic Disorders of the Liver, Stomach, and Nervous System. in-12, cloth, 2 fr.

89. **Semanas.** Doctrine pathogénique fondée sur le digénisme phlegmasi-toxique et ses composés morbides. Paris, in-8°, 4 fr. 50.

90. **Stiemer** (Dr. G. F.). Die Cholera. Ihre Aetiologie u. Pathogenese, ihre Prophylaxe u. Therapie basirt auf den veraenderlichen Ozongehalt der Luft u. dessen Einfluss auf die Athmung. in-8°. Königsberg, geh., 8 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

91. **Al-Hadirae** Diwanus cum Al-Yesidii scholiis. E codice ms. arabice edidit, versione latina et annotatione illustravit Dr. G. H. Engelmann. In-8°, Lugd.-Batav., 1 fr. 25.

92. **Bescherelle.** Dictionnaire usuel de tous les verbes français, tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués, contenant par ordre alphabétique les 7,000 verbes de la langue française avec leur conjugaison complète, etc.; 3e édition. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

93. **Catafago** (J.). English and Arabic Dictionary. Part I, 18 fr. 75.

94. **Chevallet** (De). Origine et formation de la langue française. 2e édit. 1re partie : Eléments primitifs dont s'est formée la langue française. Paris, in-8°, 12 fr.

95. **Clair** (Mme). Méthode mnémonique polonaise. Application aux langues. Grammaire française adoptée par la Société littéraire pour la propagation de la Méthode mnémonique polonaise, perfectionnée à Paris. 3e édit. Paris, in-8°, 3 fr.

96. **Ciceronis** (M. Tullii) Orationes; with a Commentary by George Long. Vol. 4, in-8°, cloth, 22 fr. 50.

97. **Euripides,** with an English Commentary. By F. A. Paley. Vol. 2, in-8°, cloth, 20 fr.

98. **Ferguson** (R.). English Surnames, and their Places in the Teutonic Family. In-8°, cloth, 9 fr. 60.

99. **Fonseca** (J. da). Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français. 4e édit. 1 vol. in-8°. Prix, broché, 12 fr.

100. **Fritzsche** (F. V.). Quæstionum metricarum specimen II, gr. in-4°. Rostock, geh., 1 fr. 25.

— Nos I et II, 2 fr.

101. **Fritzsche** (E.). Quatuor leges scenicæ Græcorum poeseos ab Horatio in arte poetica latæ. Commentatio proœmio ornata, gr. in-8°. Leipzig, geh., 2 fr.

102. **Geppert** (Carl Ed.). Ueber die Aussprache d. Lateinischen im älteren Drama, gr. in-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 75.

103. **Harrison** (G.). A Treatise on the Greek Prepositions, and on the Cases of Nouns with which these are used, in-8°. Philadelphia, cloth., 22 fr. 50.

104. **Hornan,** Ursprung u Entwicklung der Sprache. I. Thl. : Enthüllung d. Ursprungs der Sprache, gr in-8°. Berlin, geh., 5 fr. 35.

105. **Mutanabbii** carmina cum commentario Wâhidii. Ex libris manuscriptis qui Vindobonæ, Gothæ, Lugduni Batavorum atque Berolini asservantur, ed. *Fr. Dieterici*. Fasc. I, gr. in-4°. Berlin, geh., 14 fr. 75.

— L'ouvrage aura 4 livraisons.

106. **Vendidad Sade**, traduit en langue huzviaresch ou pehlewie. Texte autographié d'après les manuscrits zend-pehlewis de la Bibliothèque impériale de Paris, publié pour la première fois par les soins de M. Jules Thonnelier, membre de la Société asiatique de Paris. 4e livraison. Paris, in-fol., 20 fr.

107. **Virgile.** Œuvres de Virgile. Traduction nouvelle accompagnée du texte latin et précédée d'une notice biographique et littéraire, par Emile Pessonneaux, t. II et dernier. Paris, in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

108. **Argenson** (D'.). Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères sous Louis XV; publiés et annotés par le marquis d'Argenson, t. III, IV, V et dernier. Paris, 3 vol. in-16, Chaque vol., 5 fr.

109. **Brasseur de Bourbourg.** Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrits sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, t. III. Paris, in-8°, 10 fr.

110. **Brevern** (Geo. v.). Studien zur Geschichte Liv, Esth- u. Kurlands. 1 Bd.: Der *Liber census Daniæ* u. die Anfänge der Geschichte Harrien u. Wirland's 1219-1244, in-8°. Dorpat, geh., 14 fr.

111. **Bussy** (Ch. de). Les Régicides. Etude historique. Paris, in-18, 2 fr.

112. **Capefigue** (M.). Madame la marquise de Pompadour. Paris, in-18, 3 fr. 50.

113. **Castille.** Portraits historiques au dix-neuvième siècle. P. J. Proudhon. Paris, in-32, portrait et *fac-simile*, 50 c.

114. **Chartier** (J.). Chronique du règne de Charles VII, publiée par M. A. Vallet de Viriville, t. II. 5 fr.

— Le 3e et dernier volume est sous presse.

115. **Clark** (W. G.). Peloponnesus : Notes of Study and Travel, in-8°, 13 fr. 25.

116. **Codazzi** (A.). Carte de l'isthme de Panama et de Darien, et de la province du Choco, rédigée par *Henri Kiepert*. Echelles au 1 : 800,000. 2 feuilles in-fol. Berlin, 1857, 8 fr.

117. **Fairbanks** (C. R.), The History and Antiquities of the City St. Augustine. Florida, founded A. D. 1565 : comprising some of the most interesting portion of the Early History of Florida, in-8°. New-York, cloth, 12 fr.

118. **Ferrari** (J.). Histoires des révolutions d'Italie ou Guelfes et Gibelins. 4 vol. in-8°, 28 francs.

119. **Fowler** (J.). Lives of the Sovereigns of Russia, from Ruric to the death of the emperor Paul. London, 2 vol. in-8°, 22 fr. 50.

120. **Frankl** (L. A.). Nach Jerusalem. 2 Thle, gr. in-8°. Leipzig, geh. 10 fr. 50.

121. **Geisheim** (Dr. F.) Die Hohenzollern am heiligen Grabe zu Jerusalem insbesondere die Pilgerfahart der Markgrafen Johann u. Albrecht v. Brandenburg im J. 1435. Aus den Quellen bearb., in-8°. Berlin, geh., 6 fr. 75.

122. **Geslin de Bourgogne et de Barthélemy**. Etudes sur la révolution en Bretagne, principalement dans les Côtes-du-Nord. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

123. **Goncourt** (De) Histoire de Marie-Antoinette. Paris, in-8°, 5 fr.

124. **Herzen** (Alex.). Die russische Verschwörung u. der Aufstand vom 14. Decbr. 1825. Eine Entgegnung auf die Schrift d. Baron Modeste Korff : " Die Thronbesteigung Kaiser Nicolaus I. v. Russland im J. 1825 ,, In-8°. Hamburg, geh., 6 fr.

125. **Ingledew** (C. J. D.). The History and Antiquites of North Allerton, in the County of York. In-8°, 18 fr. 75.

126. **Kiepert** (H.). A new map of Tropical-America, North of the Equator, comprising the West-Indies, Central-America, Mexico, New Grenada and Venezuela, composed with the help of all cartographic and litterary materials hitherto published. 1 : 1,400,000. 6 Bl., in-fol. Berlin, 20 fr.

127. **Kiepert** (H.) A new map of Central-America, drawn with the help of all recent surveys and other itinerary materials hitherto published. 1 : 2,000,000. 4 feuilles in-fol. Berlin, 13 fr.

128. **Leynadier.** Mémoires authentiques sur Béranger, orné de 40 gravures. Paris, in-8°, 12 fr.

129. **Magny** (de). La science du blason, accompagnée d'un Armorial général des familles nobles de l'Europe. 1re partie. Paris, gr. in-8°.

— L'ouvrage, enrichi de 2,000 blasons gravés, de vignettes, etc., est publié en trois parties. Prix de l'ouvrage complet, 25 fr.

130. **Mahlmann** (H.). Politisch-statistische Karte vom österreichischen Staate. 1 : 2,000,000. Berlin, 1857, 4 fr.

131. **Mannhardt** (Wilh.). Germanische Mythen. Forschungen, in-8°, Berlin, geh., 16 fr.

132. **Marks v. Marksfeld** (Jos.). Vierzig Münzen der Normannen, Hohenstaufen u. Anjou in Sicilien u. Neapel v. 1166 bis 1309. Mit 4 Taf. Abbildgn., in-8°. Mailand, geh., 2 fr. 75.

133. **Martin** (H.). Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. T. XII, 4e édition. Paris, 1 vol. in-8°, 5 fr.

134. **Mercey** (de). La Toscane et le midi de l'Italie, notes de voyage, études et récits. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

— Une collection de 24 vues des principaux sites décrits dans cet ouvrage, dessinés par l'auteur et lithographiés par Eug. Cicéri, est offerte aux souscripteurs au prix de 48 fr. Cette collection, format in-fol. jésus, forme les deux premières séries du *Porte-feuille de l'Italie*, dont elle fait partie.

135. **Miot de Melito.** Mémoires, 1788-1815. T. III. Paris, in-8°, 6 fr.

136. **Ohmann** (C. L.). Das Alpen-Gebiet. 1 : 2,000,000 p. Nat., in-fol. Berlin, 1 fr.

137. **Pruvonera.** Memorias y documentos para la historia de la independencia del Peru, y causas del mal exito que ha tenido esta. Obra postuma de P. Pruvonera. Paris, Garnier frères; 2 vol. in-8°, 20 fr.

138. **Rathgeber** (Geo.). Neunundneunzig silberne Münzen der Athenaier aus der Sammlung zu Gotha. Nebst Prolegomenen üb. die ältesten Münzen der Aioler, Dorier, Joner, e. Briefe üb. den Ares d. Alkamenes u. e. zweiten Briefe üb. die unvollständig erhaltene Gruppe d. Ares in der Villa Ludovisi zu Rom., in-4°. Weissensee, geh., 11 fr. 25.

139. **Richelieu.** Mémoires du maréchal duc de Richelieu, avec avant-propos et notes, par M F. Barrière. T. II. Paris, in-18, 3 fr.

140. **Saint Simon** (duc de). Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. T. XII. Paris, in-18, 2 fr.

141. **Schubert** (T. F. de). Monnaies et médailles russes d'après l'état donné par le cabinet de l'auteur. 1re partie, Monnaies, in-4°. Leipzig, geh., 40 fr.

142. **Schulze** (L.). De fontibus ex quibus historia Hycsosorum haurienda sit, in-8°. Berlin, geh., 2 fr.

143. **Venhende.** Numismatique lilloise, ou Description des monnaies, médailles, jetons, méreaux, etc., de Lille. Paris, in-8°, 80 pl., 18 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

144. **Adye** (J.). The Defence of Cawnpore by the Troops under the Orders of Major-General Charles Windham, in Nov., 1857. In-8°, 3 fr. 25.

145. **Annuaire** du corps de l'intendance. du corps des équipages militaires, du personnel de santé et des officiers d'administration, des hôpitaux, de l'habillement et du campement; des subsistances, des bureaux de l'intendance de l'armée de terre, établi sur les documents du ministère de la guerre. 1858. Paris, in-8° oblong, 15 fr.

146. **Annuaire** militaire de l'empire français pour l'année 1858. in-12, br., 6 fr.

147. **Bousson de Mairet** (E.). Souvenirs militaires du baron Desvernois, ancien général au service de Joachim Murat, roi de Naples, rédigés d'après les documents authentiques. Paris, in-8°, 2 fr.

148. **Briefe** üb. die Preussische Kriegsmarine, in-8°. Berlin, geh,, 1 fr. 75.

149. **Deane's** Manual of the history and art of fire arms. London, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

150. **Dziengel** (J. D. v.). Geschichte d. konigl. 2. Ulanen-Regiments. Zugleich enth.: Die Geschichte der Towardczys v. 1675; die Geschichte der Bosniaken v. 1745; d. Tartaren-Bulks v. 1795; d. Towarczys v. 1800, als der zum Theil den Stamm bildenden Truppen, m. Beiträgen zur Biographie der bekannten Generale v. *Ruesch*, v. *Lossow*, Frhrn v. *Günther* u. v. *L'Estocq*. Unter Revision u. Leitg. d. Gen. v. Schöning, in-8°. Potsdam, geh., 13 fr. 50.

151. **Fournier** (C. F.). Manuel du Caboteur, contenant l'exposé des opérations les plus utiles aux marins. 2e édition entièrement refondue par un ancien professeur aux écoles navales et d'hydrographie, suivie des principales tables astronomiques nécessaires aux navigateurs. Paris, in-8°, 4 pl., 7 fr. 50.

152. **Friedrich der Grosse** v. Kolin bis Rossbach u. Leuthen nach den Cabinets-Ordres im Königl. Staats-Archiv. Nebst 2 Beilagen u. 2 Schlachtplänen Hrsg. v. der histor. Abthlg. d. Königl. Preuss. Generalstabes. gr. in-8°. Berlin, geh., 4 fr.

153. **Geschichte** d. preussisch-schwedischen Krieges in Pommern, der Mark u. Mecklenburg 1757-1762 Zugleich e. Beitrag zur Geschichte d. Siebenjährigen Krieges. Nach gleichzeitigen preuss. u. schwed. Berichten. in-8°. Berlin, 4 fr.

154. **Gymnastik**, die, u. die Fechtkunst in der Armee, br., in-8°. Berlin, geh., 3 fr. 25.

155. **Haskoll** (W. D.). The practice of Engineering Field Work applied to Land, Hydrographic, and Hydraulic Surveying Levelling for Railways, Canals, Harbours, Towns, Water Supply, Ranging Curves, and Centre Lines, Gauging Streams, etc. : illustrated by Plans and Diagram. In-8°, 25 fr.

156. **Jeffreys** (J.) The British Army in India; its Preservation by an appropriate Clothing; Housing; Locating; Recreative Employment and Hopeful Encouragement of the Troops : with an Appendix on India, etc., in-8° cloth, 15 fr.

157. **Militær-Schematismus** des österreichischen Kaiserthumes, in-8°. Wien, In Engl. Einb., 10 fr. 75.

158. **Ratzeburg** (J. A. H. C.), en **J. M. Heybrock**, Zeevaartkundige atlas in XXI platen met beschrijving, in-4°. (41 kaarten en 46 bl. tekst). Amsterdam, 10 fr.

159. **Reglement** üb. die Natural-Verpflegung der Truppen im Frieden, in-8°, Berlin, geh., 2 fr.

160. **Schoen** (J.). Geschichte der Handfeuerwaffen. Eine Darstellung d. Entwickelungsganges der Handfeuerwaffen v. ihrem Entstehen bis auf die Neuzeit. Mit 32 erläuternden Taf. gr. in-4°. Dresden, cart., 24 fr.

161. **Steam Navigation.** Vessels of Iron and Wood; the Steam Engine; and on Screw Propulsion. By W. Fairbairn. Forrester, J. Laird, O Lang, Seaward, etc., etc.: with Results of Experiments on the Disturbance of the Compass in Iron-built Ships, by G. B. Airy. Text in 1 vol in-4°. boards, and Atlas of 75 Plates, separate in-fol., 65 fr. 75.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

162. **Annuaire** du Sport en France. Guide complet du sportsman. Dates des courses, classement des hippodromes, liste des chevaux à l'entraînement..., etc. Publié sous la direction de M. Eugène Chapus. 1858. Paris, in-18, 2 fr.

163. **Barbot**. Traité complet des pierres précieuses, contenant leur étude chimique et minéralogique, les moyens de les reconnaître sûrement, leur valeur, leur description, etc. 1re livraison. Paris, in-8°.

— L'ouvrage sera publié en 25 livr., avec un atlas de planches comprenant 178 figures représentant les diamants les plus célèbres. Prix de l'ouvrage complet, 7 fr.

164. **Beitræge** zur Förderung der Kunst in den Gewerken. Hrsg. v. dem Architecten- u. Ingenieur-Verein f. das Königr. Hannover. 1. Bd. 1. Hft. gr. in-4°. Hannover, 4 fr.

165. **Bonnet**. Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des candidats à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure. 1re Partie. Paris, in-8°, 135 figures, 4 fr. 50.

166. **Engineering** and Mechanic's Portfolio of Engineering Engraving; useful to Students as a Text-Book, or a Drawing-Book of Engineering and Mechanics; being a series of practical Examples in Civil, Hydraulic, and Mechanical Engineering. 50 Engravings on a Scale for Drawing and Practice, with Explanatory Details, etc. In-4°, cloth., 35 fr.

167. **Grebe** (Dr. Carl). Gebirgskunde, Bodenkunde u. Klimalehre in ihrer Anwendung auf Forstwirthschaft. 2. Aufl. in-8°. Eisenach, geh., 6 fr.

168. **Hartig** (Dr. Thdr.). System u. Anleitung zum Studium der Forstwirthschaftslehre, gr. in-8°. Leipzig, geh., 10 fr.

169. **Hervé** et **Mullois**. Le livre des habitants des campagnes. 1re partie. Cours d'agriculture pratique, par M. Louis Hervé; in-18, 50 c. — 2e partie, par M. Mullois; in-18, 50 c. Paris. Prix des deux parties réunies, 90 c.

170. **Morin**. Leçons de mécanique pratique, hydraulique. 2e édition. Paris, in-8°, 7 pl. grav., 9 fr.

171. **Rarey** (J. T). The Modern Art of Taming Wild Horses. In-12, br., 75 c.

172. **Ross** (C.). Horse-taming made Easy. Comprising the Theory of Mr. Rarey and the valuable System of Mr. Field. In-16, 1 fr. 25.

173. **Sanson** (A.). L'espèce bovine de l'Ouest et son amélioration. 1 vol. gr. in-18. Prix : 3 fr.

174. **Wiebe** (Prof. F. K. H.). Skizzen-Buch f. den Ingenieur u. Maschinenbauer. Eine Sammlung ausgeführter Maschinen, Fabrik-Anlagen, Feuerungen, eiserner Bau-Constructionen, sowie anderer Gegenstände aus dem gesammten Gebiete d. Ingenieurwesens. 1. Hft. In-fol. Berlin. 5 fr

175. **Zeitschrift** für landwirthschaftliches Bauwesen, in zwanglosen Hftn. Hrsg. v. *F. C. Schubert*. 1. Hft. In-fol. Bonn. 3 fr. 25.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

176. **Addison** (Lieut-Col.). Traits and Stories of Anglo-Indian Life. In-12. with illustrations, cloth, 6 fr. 25.

177. **Allmers** (Herm.). Marschenbuch. Land- u. Volksbilder aus den Marschen der Weser u. Elbe., in-8°, illustr. Gotha, geh., 8 fr.

178. **Aubryet**. La femme de vingt-cinq ans. Paris, in-18, 1 fr.

179. **Augier** et **Foussier**. Les Lionnes pauvres, pièce en cinq actes, en prose. 2e édition. Paris, in-18, 2 fr.

180. **Aunet** (Mme d'). Une Vengeance. Paris, in-18, 2 fr.

181. **Ballads**, the, of Scotland. Edited by Aytoun. 2 vols. 15 fr.

182. **Belgiojoso** (Mme la princesse de). Scènes de la vie turque. Paris, 3 fr.

183. **Belloc**. Compendium des quatre branches de la photographie. Traité complet

théorique et pratique des procédés de Daguerre, Talbot, Niepce de Saint-Victor et Archer. Applications diverses. Précédé des Annales de la photographie, et suivi d'éléments de chimie et d'optique appliqués à cet art. Paris, 7 fr.

184. **Bernard** (C. de). Le Nœud gordien. Nouv. édit. Paris, in-18, 1 fr.

185. **Bernard** (C. de). La Peau du lion. Paris, in-18, 1 fr.

186. **Bignan.** Romans et Nouvelles. Paris, in-18, 3 fr.

187. **Bourassé.** Les miracles de madame sainte Katherine de Fierboys en Touraine (1375-1446), publiés pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par M. l'abbé J. J. Bourassé. Paris, in-18.

— Tiré à un très-petit nombre d'exemplaires. Prix : papier vélin fort, 4 fr.; papier de Hollande, 5 fr.

188. **Bréhat** (de). Scènes de la vie contemporaine. Paris, in-18, 1 fr.

189. **Buchon.** En province, scènes franc-comtoises. Paris, in-18, 1 fr.

190. **California Life**, Illustrated by William Taylor. in-12. New-York, 16 engravings, cloth, 9 fr. 50.

191. **Case** (Mrs.). Day by Day at Lucknow : a Journal of the Siege of Lucknow. 13 fr. 25.

192. **Cennino.** Traité de la peinture, mis en lumière pour la première fois, avec des notes, traduit par Victor Mottez. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

193. **Châteaubriand**. OEuvres. Analyse raisonnée de l'histoire de France. Mélanges. Tome XII. Paris, gr. in-8°.

— Nouvelle et riche édition, 20 vol., ornés de 100 grav. inédites sur acier. Prix du vol., 5 fr.

194. **Church architecture Portfolio**; or Drawing-Book of Gothic Church Architecture of the Periods of the 14th, 15th, and 16th Centuries; 50 plates, consisting of Elevations, Plans, Sections and Details, engraved by J. le Keux and others. In-4°, cloth, 35 fr.

195. **Cousin** (V.). La Société française au XVIIe siècle, d'après le Grand Cyrus, roman de mademoiselle de Scudéry. 2 vol. in-8°. 14 fr.

196. **Des Essarts.** François de Médicis, roman historique. Paris, in-18, 2 fr.

197. **Des Periers.** Le Cymbalum mundi, précédé des Nouvelles Récréations et joyeux devis. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les éditions originales, avec des notes par P. Jacob. Paris, in-32, 5 fr.

198. **Dickens** (Ch.). Olivier Twist. Roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur par M. Alfred Gérardin. Paris, in-18, 2 fr.

199. **Dumas** (Al.). L'honneur est satisfait, comédie en un acte, en prose. Paris, gr. in-18, 1 fr.

200. **Foa** (Mme). Les Petits poëtes et littérateurs. Contes historiques dédiés à la jeunesse. Paris, in-8°, 5 fr. 50

201. **Foa** (Eug.). Petits Princes et petites princesses. Contes historiques dédiés à la jeunesse. Paris, in-8°, 5 fr. 50.

202. **Galerie** du Palais-Royal, publiée par Henri Heims. Livraisons 1 à 3. Paris, in-4°. Prix de la livr., texte et planches, 3 fr.

203. **Goudall.** Le Martyr des Chaumelles. Paris, in-18, 1 fr.

204. **Goupil.** L'Aquarelle et le Lavis en six leçons, revus, corrigés et augmentés. Paris, in-8°, 1 pl. col., 1 fr.

205. **Hamm** (Wilh.). Shelley. Biographische Novelle. In-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 35.

206. **Harrebomée** (P. J.). Spreekwoordenboek der Nederlandsche taal, of verzameling van Nederlandsche spreekwoorden en spreekwoordelijke uitdrukkingen van vroegeren en lateren tijd. 1e deel. In-8°. Utrecht, 18 fr. 50.

207. **Jacob** (le bibliophile). L'Art de conserver la beauté. Paris, in-32, 1 fr.

208. **Kimball** (R. B.). The Younger Son; or, the Remarkable Adventures of William St. Leger. In-12, 1 fr. 25.

209. **Kirke Webbe**, the Privateer Captain : a Tale. By " Waters. " In-12, 2 fr.

210. **Maynard** (F.). De Delhy à Cawnpore. Journal d'une dame anglaise. Pages de l'insurrection hindoue. Paris, in-18, 1 fr.

211. **Montépin** (de). Les Pécheresses. Pivoine et Mignonne; 1re et 2e série. Paris, 2 vol. in-16, 2 fr.

212. **Moravian Settlement** : an English Girl's Account of a Moravian Settlement in the Black Forest. Edited by the Author of " Mary Powell. " In-12, cloth, 7 fr. 50.

213. **Mühlbach** (L.). Friedrich der Grosse u. seine Geschwister. 1. Abth. 3 Bde. 3. Aufl. br. in-8°. Berlin 1859, geh., 4 fr.

214. **Musset.** La Bavolette. Nouv. édit. Paris, in-18, 1 fr.

215. **Napier** (C.). William the Conqueror : a Historical Romance. A posthumous Work, edited by Lieut.-Gen. Sir Napier. In-8°, 9 fr. 50.

216. **Parker** (J. H.) and **Grosvenor** (F.). The Mediæval Architecture of Chester. Illustrated with Engravings by J. H. le Heux and O. Jewett. In-8°, cart. en t., 6 fr. 25.

217. **Poniatowski** (H.). Photographic Facsimiles of the Antique Gems formerly possessed by the late Prince Poniatowski; accompanied by a Description and Poetical Illustration of each Subject, carefully selected from classical Authors; together with an Essay on Ancient Gems and Gem-Engraving. By Jame Predeville, assisted by the late Dr. Morgan. 1st series, cloth, 262 fr. 50.

218. **Pouchkine.** OEuvres dramatiques, traduites par Michel N... Paris, in-18, 3 fr.

219. **Rabelais.** OEuvres, collationnées pour la première fois sur les éditions originales, accompagnées de notes nouvelles, et ramenées à une orthographe qui facilite la lecture, bien que choisie exclusivement dans les anciens textes, par MM. Burgaud des Marets et Rathery. Tome IIe et dernier. 1 vol. in-18, 4 fr.

220. **Rau** (H.). Mozart. Ein Künstlerleben. Cultur-historischer Roman. 6 Bde. In-8°. Frankfurt a. M., geh., 36 fr.

221. **Reybaud** (C.). Faustine. 2e édition. Paris, in-18, 1 fr.

222. **Robert** (Mme C.). Les Mendiants de Paris. 1re et 2e parties. Paris, 2 vol. in-8°, gravures dans le texte, 2 fr. 20.

223. **Saintine** (X. B.). Une Maîtresse de Louis XIII. Paris, in-18, 2 fr.

224. **Semler** (Dr. Chr.). Die Tempelsculpturen aus der Schule d. Phidias im britischen Museum. In-8°. Hamburg, geh., 2 fr. 50.

225. **Stratton** (R. B.). Captivity of the Oatman Girls; being an interesting Narrative of Life among the Apache and Mohave Indians, containing an Account of the Massacre of the Oatman Family by the Apache Indians in 1851; etc. In-8°. New-York, cloth, 8 fr. 75.

226. **Sue.** Latréaumont. Nouv. édition. Paris, in-18, 1 fr.

227. **Sutter.** Philosophie des beaux-arts appliquée à la peinture, contenant l'esthétique, ses applications, la loi des opposants harmonieux des couleurs et des milieux colorants, la perspective aérienne et la manière de peindre des anciens Vénitiens. Paris, in-8°, 7 fr.

228. **Ulbach.** Susanne Duchemin. Paris, in-18, 1 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE[1].

DEUXIÈME ARTICLE.

ARABIE. — MÉSOPOTAMIE. — NINIVE ET BABYLONE. — INDE.

De Wrede. — Oppert. — Hügel. — Hoffmeister. — Graul. — Schlagintweit.

IV.

Nous avons dit quelle part considérable les voyageurs savants de l'Allemagne ont eue dans l'étude historique et physique de la région syrienne et de la Palestine depuis un demi-siècle; nous allons maintenant parcourir avec eux les autres contrées de l'Asie méridionale.

Trois des plus illustres explorateurs des temps modernes, Niebuhr, Seetzen et Burckhardt, nous ont déjà conduits en Arabie. Niebuhr, dont l'expédition inaugure dignement l'ère des voyages scientifiques, sillonna le Yémèn dans toutes les directions (1763), et en construisit une carte détaillée, la seule que nous ayons encore de cette belle partie de la péninsule justement nommée par les anciens l'Arabie Heureuse; Seetzen (1809-11) vit le Hedjaz, où sont situées Médine et la Mekke, avant de pénétrer dans le Yémèn sur les traces de Niebuhr[2]; Burck-

[1] Voir la livraison de juin 1858.

[2] Nous avons déjà, dans notre premier article, exprimé le regret que M. Kruse, l'éditeur des papiers de Seetzen, n'ait pas cru devoir comprendre dans sa publication les fragments et les lettres de l'illustre explorateur publiés de son vivant dans la *Monatliche Correspondenz* du baron de Zach. Ce regret est certainement partagé par tous les amis

hardt, enfin, qui ne put visiter que les deux villes saintes (1815), recueillit pendant son excursion une masse de notes précieuses sur les mœurs et la vie intime des tribus arabes[1]. L'Europe a dû à ces trois voyages la connaissance des provinces de l'Arabie qui bordent le côté oriental de la mer Rouge, c'est-à-dire des parties de cette grande péninsule les plus importantes au double point de vue de la géographie et de l'histoire.

Avec ses immenses et impénétrables déserts, avec ses populations presque entièrement vouées à la vie nomade, avec ses côtes d'un abord difficile, où ne débouche aucun de ces grands fleuves qui appellent le commerce et ouvrent l'accès des contrées intérieures, l'Arabie semblait destinée par la nature même à rester isolée du commerce des hommes, comme elle est isolée du reste de l'Asie. Et cependant l'Arabie n'est pas seulement entrée dans le cercle de l'histoire : elle a exercé une action puissante sur la marche de la civilisation et sur les destinées de l'humanité. Berceau de la religion de Mahomet, qui développa si rapidement les instincts de prosélytisme et de conquête au sein des tribus ismaélites, c'est de là que sortit, au septième siècle de notre ère, le flot armé qui envahit la moitié de l'ancien monde. On sait à quel point se manifestèrent bientôt, dans les centres divers du khalifat, les merveilleuses aptitudes de la race. Toutes les cités où régnèrent les khalifes sont en dehors des limites de la péninsule; mais l'éclat dont brillèrent, au temps de la grandeur musulmane, Bassora, Bagdad, Salamanque, Cordoue, Séville et Grenade, — noms magiques, qu'entoure la multiple auréole de la puissance politique, des féeries du luxe, de la prospérité des arts, du progrès des sciences et de la culture des lettres, — cet éclat, qui appartient au nom arabe, a rejailli sur l'Arabie. L'Arabie est restée pour nous une de ces contrées dont le nom seul

des sciences géographiques. Ces fragments, dispersés dans un recueil d'une publicité restreinte, eussent pris de leur réunion même une valeur et un intérêt tout nouveaux. D'un homme comme Seetzen, rien n'était à élaguer. Le principal morceau que l'on a de lui sur l'Arabie est une longue lettre écrite de Mokha à la date du 17 novembre 1810, et qui a été successivement imprimée aux tomes XXVI (p. 381), XXVII (p. 61 et 160) et XXVIII (p. 227) de la *Monatliche Correspondenz*. Il faut y joindre une lettre préliminaire écrite du Caire au mois d'avril 1809 (*ibid.* t. XXI, p. 273), deux notes géographiques tirées des auteurs arabes ou de renseignements locaux (t. XVIII, p. 371, 473), et le calcul des observations de Seetzen en Arabie fait par le baron de Zach (t. XXVIII, p. 352).

[1] Un voyageur espagnol nommé Badia y Leblich, plus connu sous son nom musulman d'Ali-Bey, avait pénétré dans le Hedjaz deux ans avant Seetzen (en 1807). Des circonstances d'une nature assez romanesque ont donné de la célébrité aux voyages d'Ali-Bey; mais ils sont loin d'avoir la valeur scientifique de ceux de Seetzen et de Burckhardt.

éveille l'intérêt et la curiosité, et notre esprit y associe volontiers le souvenir de ces inépuisables récits où s'est déployée toute l'exubérance de l'imagination orientale.

Si éloignée que la réalité soit de ces tableaux et de leurs prestiges, malgré ses déserts, malgré son climat de feu, malgré ses tribus plus cupides encore et plus fanatiques qu'hospitalières, l'Arabie a cependant aussi ses séductions pour l'historien et pour le voyageur. Elle a les séductions d'une vaste région[1] imparfaitement connue, dont l'exploration européenne n'a guère entamé que les contours; pour l'historien et pour l'ethnologue, elle a le puissant intérêt d'une noble race dont les origines se rattachent, par le livre de Moïse, aux premiers âges du monde et qui compte parmi ses rameaux antiques les deux puissantes républiques commerciales de Tyr et de Carthage; elle a pour le savant l'attrait de sa géographie classique, dont la riche nomenclature fournit à la critique de nombreux problèmes d'une solution difficile; elle a enfin le mystère de ses vieilles inscriptions, destinées sûrement à jeter de grandes lumières sur l'ancienne histoire et sur la géographie de l'Arabie méridionale, mais dont le déchiffrement, encore bien incomplet, a dû tout à la fois déterminer la valeur d'une écriture dont tous les signes ne sont pas connus avec certitude, et restituer la langue en partie perdue dans laquelle les inscriptions furent écrites.

Si nous avions à retracer l'histoire géographique de la péninsule arabe depuis les voyages de Seetzen et de Burckhardt, il nous faudrait signaler en premier lieu la course très-intéressante du capitaine Sadlier, de l'armée britannique de l'Inde, qui fut chargé, au mois d'avril 1819, d'une mission du gouvernement de Bombay près d'Ibrahim-Pacha (lequel poursuivait alors sa campagne contre les Wahabis), et qui traversa la péninsule entière, depuis le port d'El-Katif, sur le golfe Persique, jusqu'à Yambo, sur la mer Rouge[2]. Cette traversée de l'Arabie était la première qu'un Européen eût jamais faite, et jusqu'à

[1] Pour donner une idée de l'étendue de l'Arabie, il suffit de rappeler que ses côtes ont un développement de 1,200 milles géographiques (de 60 au degré), ou 500 de nos lieues communes de France, sur la mer Rouge; de 1,260 milles (525 lieues) sur l'Océan Indien; de 360 milles (150 lieues) sur la mer d'Oman; et enfin de 720 milles (300 lieues) sur le golfe Persique, — en ne tenant compte, bien entendu, que des grands contours du littoral et non de ses petites découpures. La seule partie de la péninsule que ne baigne pas la mer, l'isthme qui s'étend du golfe Persique au fond de la mer Rouge (à peu près sous le 30e parallèle), a 700 milles environ, ou près de 300 lieues, d'une mer à l'autre.

[2] *Account of a Journey from Katif on the Persian Gulf to Yamboo on the Red Sea. By captain* G. F. Sadlier, of H. M. 47th Regt. — Dans les *Transactions of the Literary Soc. of Bombay*, vol. III, 1823, p. 449-493.

celle de Wallin, en 1845, elle est restée la seule. Nous aurions à noter, en second lieu, les travaux hydrographiques exécutés par les ordres du gouvernement britannique, de 1821 à 1836, pour le relèvement complet des côtes de l'Arabie, tâche importante qui fut confiée aux plus habiles officiers de la marine de l'Inde [1], et qui a eu pour résultat non-seulement la construction des cartes que l'on possède aujourd'hui de cet immense pourtour de la péninsule, mais aussi plusieurs morceaux intéressants dus à des officiers de l'expédition [2]. Nous aurions encore à exposer les résultats de plusieurs communications plus spéciales auxquelles on a dû des notions de détail sur différents points du littoral arabe, notamment celles de l'Italien Vincenzo (1809) et du naturaliste français Aucher Éloy (1838) sur le pays d'Omân [3]; d'un autre naturaliste, M. Émile Botta, à qui ses découvertes archéologiques sur le sol de l'antique Ninive ont valu depuis une notoriété que n'auraient pu lui donner ses modestes recherches de botaniste dans le Yémèn [4]; de M. Chédufau, de M. Prax, et d'autres Européens attachés aux expéditions égyptiennes en Arabie [5]; surtout de M. Joseph Arnaud, qui a été

[1] Au capitaine Moresby, pour le relèvement de la mer Rouge, et au capitaine Haines pour toute l'étendue de la côte méridionale, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à la mer d'Omân.

[2] Notamment plusieurs notes de MM. Kempthorne, Winchester et Whitelock, sur les îles et les côtes du golfe Persique; une excursion dans le canton de Mahrah (Hadramaut) par MM. Hulton et Smith, pour y relever d'anciennes inscriptions; et une course plus importante du lieutenant Cruttenden à Sanâ, au cœur même du Yémèn, où ont été copiées des inscriptions qui y ont été apportées de la ville maintenant ruinée de Mareb, l'ancienne capitale de la terre de Saba dont la reine vint visiter Salomon. Ces différents morceaux sont imprimés soit dans les journaux scientifiques de Bombay et de Calcutta, soit dans les journaux de la Société de Géographie et de la Société Asiatique de Londres. Les mêmes expéditions hydrographiques nous ont aussi valu deux publications du lieutenant Wellsted : ses *Travels in Arabia* (2 vol., 1838), qui se composent d'une relation de la mer Rouge et du récit d'une course dans le pays d'Omân; et ses *Travels to the City of the Caliphs* (2 vol., 1840), où se trouve la seule relation spéciale que nous ayons de l'île de Sokotora. (Ce dernier morceau avait été déjà publié au t. V du Journal de la Société de Géographie de Londres, 1835.)

[3] Les notes d'Aucher Éloy (pour cette partie ce ne sont que des notes, malheureusement) font partie de ses *Relations* (posthumes) *de voyages en Orient*, 1843, in-8°, p. 542-578. Vincenzo a écrit, sous le nom de Cheïkh-Mansour, une courte relation de l'état de Maskât, où il avait séjourné plusieurs années comme médecin du sultan. Son livre, traduit sur le manuscrit italien, a été publié en anglais sous le titre d'*History of Seyd Saïd, sultan of Mascat, together with an Account of the Countries and People on the Shores of the Persian Gulf*. London, 1819, in-8°.

[4] *Relation d'un voyage dans le Yémèn* en [1836 et] 1837. Paris, 1841, in-8°, et *Archives du Muséum d'histoire naturelle*, t. II, 1841, in-4°. M. Émile Botta, Italien d'origine, est le fils du célèbre historien.

[5] *Bulletin de la Soc. de géogr.*, 1841, t. XV, p. 129, et 1843, XX, p. 106.

assez heureux pour arriver, au mois de juillet 1843, jusqu'aux ruines de Mareb qu'aucun Européen n'avait visitées, et qui en a rapporté une suite nombreuse d'inscriptions anciennes que la Société asiatique de Paris a publiée en 1845[1]. Il nous faudrait enfin donner une large place aux travaux de M. Fulgence Fresnel sur les idiomes et les antiquités de l'Arabie[2]; aux voyages d'un savant Finlandais, le docteur Wallin qui, de même que Seetzen et Burckhardt, s'était fait complétement Arabe par la langue et les habitudes; et enfin à la course plus récente (1853) d'un intrépide et savant officier de l'armée des Indes, le lieutenant Richard Burton, qui a, comme Burckhardt, accompli le double pèlerinage de Médine et de la Mekke[3]. Wallin a coupé dans toute sa largeur l'isthme compris entre la tête du golfe Arabique et l'Euphrate inférieur, suivant ainsi, dans cette traversée d'une côte à l'autre, une ligne plus septentrionale que celle du capitaine Sadlier en 1819. Cette course est sans contredit une des plus intéressantes qui aient été faites en Arabie, et des plus riches en informations neuves; on ne saurait trop regretter qu'une mort prématurée ait empêché l'éminent voyageur d'en donner une relation complète[4].

Tel est le remarquable ensemble d'explorations et de recherches savantes dont l'Arabie a été le théâtre ou l'objet depuis le commencement du siècle[5]. La France et l'Angleterre y ont eu la part principale. La patrie de Niebuhr et de Burckhardt n'y est cependant pas restée étrangère. Elle n'a pas seulement payé son tribut d'érudition par les études de plusieurs de ses orientalistes sur la langue et l'écriture des inscriptions himyarites[6] : un de ses voyageurs, le baron de Wrede,

[1] Au t. V (quatrième série) du *Journal de la Société*.

[2] Dans ses *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*. Paris, 1836, in-8°, et dans un grand nombre de morceaux particuliers imprimés dans le *Journal de la Société de géographie* ou dans celui de la Société asiatique.

[3] *Personal Narrative of a Pilgrimage to el Medinah and Meccah*. London, 1855-56, 3 vol. in-8°.

[4] On n'en a qu'une notice sommaire, et cependant d'une haute valeur géographique, dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, ce répertoire presque universel des explorations actuelles (vol. XX, 1851, p. 293-344). Le récit d'une excursion antérieure (1845) à Médine et à la Mekke a été aussi publié dans le même journal (vol. XXIV, 1854).

[5] Nous avons à peine besoin d'ajouter que ce riche ensemble de matériaux, tant historiques que géographiques et archéologiques, a été savamment mis en œuvre dans les deux volumes de l'*Erdkunde* que M. Carl Ritter a consacrés à l'Arabie (Berlin, 1846-47, XXVIII-1035 et XIV-1057 p.). Nous nous proposons de revenir plus tard sur l'ensemble de ce grand monument que l'illustre professeur de Berlin a élevé aux sciences géographiques.

[6] Gesenius, Rödiger, Ewald, et surtout le docteur Ernest Osiander dans un mémoire

lui aurait ouvert une belle place dans cette large carrière des récentes explorations arabes, s'il ne fût pas mort, comme Wallin, avant d'avoir rédigé la relation de ses voyages.

C'est dans la région méridionale de la péninsule que M. de Wrede avait porté ses recherches. La contrée qui en avait été le principal théâtre est située sur la plage que baigne la mer des Indes, à une soixantaine de lieues vers l'orient de la ville d'Aden. Cette contrée, qui appartient à ce que les Orientaux appellent le Hadramaut[1], peut avoir de soixante à quatre-vingts lieues d'étendue sur la côte, et de cinquante à soixante lieues de largeur entre la côte et le désert. C'était encore un assez vaste champ pour les investigations d'un voyageur. Celles de M. de Wrede s'étendirent à la fois à la topographie, aux populations et aux antiquités. Quand on parle ici d'antiquités, il faut entendre les inscriptions anciennes gravées sur la pierre ou sur les rochers; car dans ces cantons où domine la vie pastorale, il n'y a pas de monuments d'une autre espèce. Plusieurs avaient été signalés à M. de Wrede; il ne put cependant en copier qu'une, tracée, comme toutes les vieilles inscriptions du sud de l'Arabie connues jusqu'ici, dans un caractère aux formes carrées, qui est évidemment imité de l'ancien phénicien, et qui est aussi le même que le caractère des inscriptions dites éthiopiennes trouvées en Abyssinie[2]. On a donné à cette classe d'inscriptions arabes le nom d'inscriptions *himyarites*, parce qu'elles appartiennent toutes à une contrée qui fut occupée par ce rameau nombreux de la nation arabe appelé le peuple d'Himyar, les *Homeritæ* des Grecs et des Romains[3]. La lecture de ces inscriptions,

intitulé *Zur himjarischen Alterthums-und Sprachkunde*, qui est le travail le plus approfondi que nous ayons jusqu'à présent sur la matière. Ce mémoire est dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*) t. X, p. 17, 1856. — M. Renan, dont le nom est bien connu des lecteurs de la *Revue*, et qui est sur ce sujet l'autorité souveraine, s'exprime ainsi dans son *Histoire des langues sémitiques* (p. 308, sec. édit., 1858) : « Le déchiffrement des inscriptions himyarites n'est pas encore assez avancé pour qu'il soit permis d'énoncer un jugement précis sur le caractère de la langue dans laquelle elles sont écrites. Il résulte pourtant des travaux de Rödiger, Gesenius, Fresnel, Ewald, et surtout de la belle étude de M. Osiander, que cette langue, comme on devait s'y attendre, est analogue à l'éthiopien et se rapproche en certains points de l'hébreu. »

[1] Le *Hadramaut*, dans les géographes arabes, est une partie considérable de la région littorale du sud, à l'orient du Yémèn.

[2] Sauf quelques modifications secondaires introduites par les moines grecs dans l'alphabet éthiopien pour la notation des voyelles, que n'expriment pas les alphabets sémites. Les inscriptions éthiopiennes d'Axoum sont du sixième siècle de notre ère.

[3] *Himyar*, en arabe, signifie *rouge*. La connaissance de ce nom fut très-anciennement

sans être bien facile ni toujours parfaitement sûre, ne présente donc pas à beaucoup près les mêmes énigmes que les déchiffrements hiéroglyphiques ou cunéiformes; la grande difficulté vient de l'ignorance de la langue, aujourd'hui éteinte, que parlaient les Himyarites, bien qu'on ait reconnu (ce qu'on pouvait déjà conclure de la tradition historique) que cette langue était alliée à l'arabe moderne et aux autres idiomes de la même famille, et qu'on n'ait pas, croyons-nous, perdu tout espoir d'en retrouver un dernier vestige chez certaines tribus peu accessibles des montagnes du Hadramaut. Toujours est-il que l'exploration de M. de Wrede promettait, et a même donné sur plusieurs points, une addition importante à notre connaissance de l'Arabie [1]. L'escarpement considérable qui marque au nord la limite extrême du Hadramaut domine les espaces infinis du Désert, pareils à une mer de sable qui vient baigner le pied des hauteurs. Cette partie du désert, que les Arabes nomment El-Ahkâf, avec ses flots de sables mobiles sous lesquels se cachent des abîmes sans fond, est sans contredit une des plus effrayantes singularités que présente la surface du globe. Le grand désert d'Afrique, c'est le fond desséché et durci d'un océan primitif; ici, c'est en quelque sorte la mer elle-même, avec ses flots changés en sable.

V.

A l'autre extrémité de la péninsule, après les steppes moins arides qui forment au nord la lisière de l'Arabie, s'étend encore une région de plaines qui n'en est, à bien dire, que la continuation : c'est la Mésopotamie. Deux grands fleuves, l'Euphrate et le Tigre, descendus l'un et l'autre du plateau arménien et qui se rapprochent de plus en plus jusqu'au point où leurs eaux se confondent, circonscrivent cette région

répandue par les Phéniciens parmi les peuples de la Méditerranée; les Grecs le traduisirent par *Érythréens*, qui a dans leur langue la même signification. De là le nom de *mer Érythrée*, donné de toute antiquité à la partie de l'Océan méridional comprise entre l'Afrique et l'Inde, et très-probablement aussi le nom de *mer Rouge*, qui est resté au très-long golfe resserré entre la côte occidentale de l'Arabie et l'Afrique.

[1] Ce qu'on sait des résultats de ce voyage est contenu dans une note de M. de Wrede adressée aux Sociétés de géographie de Londres et de Paris, celle-ci plus circonstanciée que la première (*Bulletin de la Société*, 1845, t. III, p. 41-51). Il y faut ajouter une lettre de M. Fresnel à ce sujet, imprimée au *Journal de la Société asiatique de Paris*, 1845, t. VI, p. 386. Une copie tronquée de cette lettre se trouve dans la *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde* de Gumprecht, t. VI, 1856, p. 604. Ajoutons que les résultats géographiques du voyage de M. de Wrede sont entrés dans la carte d'Arabie dressée par M. Kiepert pour l'*Erdkunde* de M. Ritter (Berlin, 1852).

et lui ont valu les dénominations synonymes qu'elle a reçues dans tous les temps parmi les peuples de l'Asie occidentale[1].

Un grand intérêt historique s'attache à cette région mésopotamienne. C'est le théâtre des plus anciens événements dont le souvenir traditionnel nous ait été conservé dans la Genèse. C'est là qu'après le déluge les hommes « venus de l'Orient » commencèrent la construction de cette tour fameuse que Dieu interrompit par la confusion des langues; c'est là que Nemrod, « le premier qui fut puissant sur la terre », fonda son empire, dont Babel, ou Babylone, fut la métropole. Le nom de Schinhar, ou *Sennar,* que Moïse donne au pays où Babel fut fondée, est la plus ancienne dénomination géographique citée dans la Genèse postérieurement au déluge. Cette dénomination s'est donc appliquée principalement, sinon d'une manière exclusive, à ce que plus tard on a nommé la Babylonie, c'est-à-dire à la Mésopotamie inférieure. Les tribus ou les peuplades primitives de la race sémitique, dont ces contrées de l'Euphrate et du Tigre sont le domaine propre, eurent là leurs premiers établissements réguliers; là se fondèrent les deux premières monarchies dont il soit fait mention dans le livre saint, celles de Babylone et d'Assoûr. Que l'élément principal, sinon exclusif, de la population du pays d'Assoûr, ou Assyrie, ait été un élément sémitique comme le fut la population des plaines babyloniennes, c'est ce qui ressort positivement du texte même de la Genèse; mais comme le domaine de la race de Sem confinait ici aux contrées hautes et montueuses (la Perse propre et la Médie) occupées par des populations de la famille ârienne (les Japhétides de la Bible), il dut y avoir, et l'histoire, comme la philologie, prouvent qu'il y a eu en effet, des refoulements d'une race sur l'autre, des infiltrations partielles et des superpositions, soit par conquête, soit par émigration. Plus on remonte dans les temps antiques, plus on se rapproche, autant que le permet l'obscurité des traditions, des époques primitives où les hordes et les tribus pastorales cherchent sur la terre leur assiette définitive, et plus on voit dominer dans l'histoire ce grand fait de la connexion ou de la différence des races. Les plus anciens événements de l'Assyrie et de la Babylonie en révèlent l'influence. Ces événements, ou du moins la connaissance que nous en avons, se bornent, il est vrai, à des changements de dynasties; mais presque toujours ces changements sont la

[1] *Aram Naharaïm* (la Syrie des rivières), chez les anciens Hébreux; *Beth Nahrïn* (la demeure des rivières), chez les Syriens du nord; *Mesopotamia* (pays entre les rivières), chez les Grecs; *al-Djézirèh* (l'île), chez les Arabes modernes.

suite de la conquête et d'une domination nouvelle. La notion très-incomplète, et souvent fort inexacte, que les anciens annalistes nous avaient donnée de l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie, a été singulièrement étendue par les explorations archéologiques qui ont été faites récemment dans ces contrées, et qui s'y poursuivent encore.

Ces découvertes ont eu en Europe un retentissement qu'elles méritent à tous égards. Deux cités, les plus vieilles du monde asiatique, fameuses par la vaste étendue de leur enceinte et leur immense population; deux cités que les rois dont elles furent les résidences s'étaient plu à couvrir de monuments, témoignages splendides de leur puissance et de leur richesse : ces deux cités, ruinées depuis de longs siècles, anéanties, effacées du sol, et dont le nom même était à peine resté dans le souvenir des hommes comme un lointain écho des traditions antiques, ont été, de nos jours, exhumées du sein de la terre qui recouvrait leurs débris. Les fouilles de nos explorateurs ont rendu à la lumière des constructions publiques d'un grand caractère, des quais, des remparts, des temples, des habitations, de vastes palais ornés à profusion de peintures et de sculptures, où se reconnaît encore la trace des flammes qui les ont détruits. La civilisation de Babylone et de Ninive, disparue depuis si longtemps de ces contrées, revit là tout entière avec ses arts, son industrie, ses usages, sa vie publique et privée : bien plus, avec la langue même de ces nations éteintes; car parmi ces débris de toutes sortes, on a retrouvé une immense quantité d'inscriptions, sur lesquelles s'exerce la sagacité des savants européens.

Ces inscriptions, en effet, leur apportaient une énigme difficile à pénétrer. Elles sont écrites dans un caractère bizarre, qui ressemble à de longs clous, et qu'on a désigné sous le nom d'écriture cunéiforme[1]. L'antiquité n'a pas laissé la moindre indication qui puisse mettre sur la voie de la lecture de ces caractères, que les auteurs classiques n'ont pas même mentionnés. Les signes cunéiformes cachaient-ils une écriture alphabétique ou idéographique? C'est ce qu'on ignorait, bien qu'à première vue la seconde supposition parût de beaucoup la plus probable. Enfin on n'avait que des présomptions historiques quant aux langues, mortes ou vivantes, auxquelles on pouvait, selon les contrées, rapporter les inscriptions. Grotefend le premier, il y a cinquante-huit ans, — à une époque où le système cunéiforme n'était connu encore que par le petit nombre d'inscriptions que les anciens voyageurs

[1] Du latin *cuneus*, un coin.

avaient rapportées de Persépolis, — Grotefend, disons-nous, fut mis sur la voie par une inspiration presque divinatoire; mais c'est depuis vingt-cinq ans seulement, surtout depuis que Rawlinson a copié à Bisoutoun (en 1837) et publié la grande inscription trilingue du roi Darius [1], que le déchiffrement des écritures cunéiformes a fait des progrès décisifs. Il reste certainement beaucoup à trouver encore, avant que l'on soit arrivé à des principes fixes et sûrs qui permettent d'interpréter une inscription cunéiforme avec autant de certitude qu'on lit une inscription grecque ou latine; mais bien des points sont établis déjà d'une manière tout à fait indubitable. Quant à l'écriture, on a reconnu dans le système cunéiforme plusieurs variétés distinctes; et, quant aux langues, on a constaté que trois au moins se trouvent dans les inscriptions, tantôt réunies et en regard, comme à Bisoutoum, tantôt isolément: ces trois langues sont l'ancien perse (celui que l'on parlait encore au temps de Darius, dans le sixième siècle avant notre ère), idiome rapproché du zend et du vieux sanscrit; l'assyro-khaldéen, comprenant les deux dialectes congénères de Ninive et de Babylone, et qui appartenait, comme l'hébreu, l'himyarite et l'arabe, à la famille sémitique; enfin un troisième idiome que l'on qualifie tantôt de médique, parce qu'il était alors parlé dans la Médie, tantôt (et fort improprement) de scythique, parce qu'à certains indices on a cru le reconnaître pour une langue de la famille tartare, peut-être le turk primitif. On est arrivé à la lecture certaine et à l'interprétation à peu près complète des inscriptions perses. Le déchiffrement de la seconde classe, dite assyro-khaldéenne, est en bonne voie; la troisième classe seulement, celle que l'on a provisoirement qualifiée de médo-scythique, a fait jusqu'à présent moins de progrès, parce qu'on n'a pu reconnaître encore avec une entière certitude quelle en est la langue ou le dialecte. Au total, l'interprétation des écritures cunéiformes a franchi l'ère des tâtonnements, et les épreuves que dans ces derniers temps elle a victorieusement traversées, par des traductions d'un même texte faites simultanément en Angleterre et sur le continent, montrent que si elle hésite encore en des choses secondaires, elle n'en est pas moins solidement assise sur des bases rigoureusement scientifiques. C'est là certainement une des conquêtes les plus glorieuses de l'érudition actuelle, qui en compte tant et de si belles.

[1] Une colonne de ce précieux monument, que la Société asiatique de Londres a publié en 1851, au tome XIV de son journal, est en perse ancien, une autre colonne en babylonien, et la troisième est écrite dans l'idiome qualifié tantôt de médique, tantôt de scythique.

Et ce sera aussi une des plus fructueuses pour la connaissance de l'Asie ancienne. Parmi les inscriptions cunéiformes jusqu'à présent découvertes à Persépolis, à Bisoutoun, à Ninive et à Babylone, il en est plusieurs d'une très-grande importance historique. On a trouvé plusieurs listes généalogiques des anciens rois de la Babylonie et de l'Assyrie, qui permettront de reconstruire la série chronologique de ces vieilles dynasties d'une manière beaucoup plus sûre et plus complète qu'on n'avait pu le faire avec les anciens textes. Quelques-unes de ces inscriptions, et au premier rang celle de Bisoutoun, font connaître avec beaucoup de détails les événements d'un règne particulier; on y voit le récit d'expéditions guerrières, où se trouvent mentionnées une foule de contrées, de peuples, de fleuves et de villes. En général, ces récits et ces indications s'accordent avec ceux de la Bible et des auteurs profanes, mais en nous apportant infiniment plus de détails et de précision. Nombre de particularités relatives au culte, aux usages, à l'organisation intérieure, à l'art de la guerre, aux procédés de l'industrie ou des arts, font en même temps pénétrer dans la vie intime de ces nations, à la fois si célèbres et si peu connues. C'est une rénovation complète des notions classiques sur l'Iran et la Mésopotamie.

Jusqu'à présent c'est le site de Ninive qui a fourni la plus large part de matériaux à cette grande restitution historique. Signalé dès longtemps à l'attention des voyageurs, ce site fut curieusement étudié, il y a trente-huit ans, par un des meilleurs explorateurs de la région mésopotamienne, le résident anglais James Rich. Mais Rich, de même que Niebuhr avant lui, n'avait porté ses investigations qu'à la surface du sol, où nul vestige de l'antique cité royale ne s'est conservé, sauf les monticules artificiels qu'y ont produits des ruines accumulées. C'est un Français, M. Émile Botta, — celui-là même dont nous avons déjà prononcé le nom en esquissant l'histoire des explorations du Yémèn, — qui, le premier, à l'instigation du savant secrétaire de la Société asiatique de Paris, M. Jules Mohl, attaqua le sol même par des fouilles persévérantes qu'un succès éclatant a couronnées. Les découvertes de M. Botta (de 1842 à 1845), et celles d'un savant voyageur anglais, M. Layard, qui a aussi porté ses investigations sur le même champ de recherches (de 1845 à 1847), ont donné au musée de Paris et à celui de Londres une suite nombreuse de monuments assyriens, et produit les deux magnifiques ouvrages où ces monuments sont figurés et décrits.

L'emplacement de Babylone, comme celui de Ninive, n'avait été examiné qu'à la surface, avant l'expédition que le gouvernement

français y envoya en 1851 pour la complète exploration de ce grand site historique. M. Fulgence Fresnel, connu par ses belles recherches sur les antiquités de l'Arabie, avait suggéré cette expédition; la direction lui en fut confiée. On lui adjoignit M. Jules Oppert, déjà remarqué, quoique bien jeune encore, par ses profondes études orientales, ainsi qu'un habile architecte, M. Thomas. M. Fresnel, frappé d'une maladie contagieuse, est mort au milieu même des travaux de l'expédition; dès lors, tout le poids en est retombé sur M. Oppert, qui a aussi été chargé d'en publier les résultats[1].

M. Julius Oppert est Allemand de naissance[2], et c'est aussi en Allemagne qu'il a parcouru le cercle de ses premières études. Les travaux qu'il a accomplis et qu'il poursuit encore au nom de la France, l'accueil qu'il a trouvé parmi nous, la position honorable qu'il y a conquise, lui ont fait de la France une seconde patrie; mais l'Allemagne n'aura pas moins à inscrire son nom parmi ceux de ses enfants qui auront le plus largement contribué, comme voyageurs et comme savants, à l'avancement de nos connaissances sur l'Orient.

Les travaux de M. Oppert se présentent en effet sous cette double face. Il y a en lui, tout à la fois, l'explorateur habile, qui a eu sur le terrain la plus grande part dans le relevé topographique de l'ancien site de Babylone; le philologue profond, qui s'est rendu maître, à un degré peu commun, des idiomes anciens et actuels de l'Asie occidentale, depuis la Méditerranée jusqu'au Gange, et qui applique cette immense acquisition philologique au déchiffrement des écritures cunéiformes; il y a enfin dans M. Oppert l'investigateur critique de l'ancienne histoire de l'Asie, renouvelée tout entière par les notions nouvelles que fournissent les inscriptions. Ce n'est pas ici, fussions-nous compétent en de telles matières, qu'il conviendrait d'aborder le côté philologique de ces immenses recherches; nous nous bornerons à quelques indications sur les travaux topographiques de l'expédition, et sur les données historiques ou géographiques contenues dans les inscriptions.

La détermination précise de l'*area* occupé par l'ancienne Babylone, et de ses circonscriptions intérieures, présente plus d'un genre d'intérêt. Au rapport d'Hérodote, l'enceinte extérieure de la ville formait

[1] Le bel ouvrage où ces résultats doivent être exposés a pour titre : *Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par l'ordre du gouvernement de* 1851 *à* 1854, *par* Fulgence Fresnel, Félix Thomas *et* J. Oppert. *Publié par* M. Oppert. — L'ouvrage doit former deux volumes in-4° et un atlas in-folio. La publication a commencé en 1857; en ce moment deux livraisons sont parues.

[2] Il est né à Hambourg en 1825.

un immense carré dont chaque côté avait une longueur de 120 stades, et qu'entourait de toutes parts un fossé profond rempli d'eau. Les murailles, épaisses de cinquante coudées royales, étaient hautes de deux cents coudées. Ce prodigieux ouvrage a de quoi effrayer l'imagination; il laisse bien loin en arrière la masse si vantée des pyramides d'Égypte. Qu'on se figure une surface grande dix fois comme Paris dans son enceinte actuelle, une surface plus grande que le département tout entier de la Seine, environnée d'une muraille de 80 pieds d'épaisseur et haute de 105 mètres ou 323 pieds — précisément la hauteur de la flèche des Invalides: — voilà Babylone. On pourrait croire que ces prodigieuses dimensions résultent, comme cela est arrivé plus d'une fois, de la fausse évaluation des mesures rapportées par les anciens; mais, d'une part, M. Oppert, par une déduction aussi ingénieuse que solide, a retrouvé sur le terrain même le module des mesures babyloniennes[1]; et, d'autre part, il a pu reconnaître des vestiges de cette enceinte extérieure et en reconstruire le tracé primitif. M. Oppert l'annonce du moins, et sûrement le plan détaillé qu'il en doit publier justifiera cette restitution. Les chiffres d'Hérodote sont d'ailleurs pleinement confirmés par une inscription de Néboukhadnezzar (le Nabuchodonosor des livres juifs), qui est maintenant en Angleterre. Remarquons que Ninive avait une étendue au moins égale à celle de Babylone. On aurait, au surplus, une très-fausse idée de ces vieilles capitales de l'Orient, dont l'immense développement flattait l'orgueil des princes, si l'on en voulait juger par l'aspect de nos cités modernes. C'étaient, à bien dire, des camps retranchés plutôt que des villes. La ville proprement dite n'en occupait que la moindre partie; la résidence impériale, avec son enceinte

[1] Écoutons à ce sujet M. Oppert lui-même : « Par les moyens les plus simples, dit-il, j'ai réussi à découvrir les mesures linéaires de la Khaldée et de l'Assyrie, et cette découverte a été solennellement sanctionnée par l'illustre Bœckh, de l'académie de Berlin, que l'on regarde justement comme une des plus hautes autorités pour la métrologie ancienne. Ayant remarqué ce fait singulier, que toutes les briques carrées qu'on trouve sur le sol babylonien ont les mêmes dimensions, et aussi que toutes les pierres taillées sont également de dimensions identiques, je mesurai avec la dernière exactitude cinq cent cinquante briques et toutes les pierres taillées que je pus réunir. Je trouvai que le côté des briques est au côté des pierres précisément comme *trois* est à *cinq*, le premier ayant 0m,315, et le second 0m,525. Le côté des briques était évidemment le *pied* babylonien, et le côté des pierres la *coudée* babylonienne; et par une coïncidence qui sûrement n'est pas fortuite, cette dernière correspond exactement à la coudée d'Égypte. J'ai trouvé de plus que les Khaldéens avaient une grande mesure de 360 coudées ou 600 pieds (l'*ammatgagari* des inscriptions) : c'était le stade babylonien. Ce stade était de 189 mètres (610 pieds anglais), 14 pieds seulement de plus que le stade olympique. »

fortifiée, ses vastes constructions et ses jardins immenses, en était toujours séparée. Le reste se composait de terrains cultivés, d'où se détachaient çà et là des agroupements d'habitations qui ressemblaient moins à des faubourgs qu'à des bourgades distinctes. Tel était, à Babylone, le lieu qu'on nommait *Borsippa,* que la tradition désignait comme l'emplacement de la tour de Babel, ainsi que l'exprime le nom cunéiforme qui signifie la *Tour des langues*. Quant aux destinées de Babylone après les temps anciens, l'antique métropole, déchue, ruinée, dépouillée de ses monuments et de sa splendeur, conserva cependant un reste de vie longtemps encore après l'avénement du khalifat. Ce fut seulement dans le onzième siècle, qu'abandonnée par une colonie juive qui en formait depuis longtemps la population principale, elle perdit jusqu'à son nom que remplaça le nom de Hillah, bien que ce dernier lieu n'occupe, sur la droite de l'Euphrate, qu'une très-petite partie de ce qui fut autrefois la *cité* de Babylone. Ainsi s'éteignent les gloires du monde.

M. Oppert, nous l'avons dit, a tenté de reconstruire, d'après les inscriptions rapprochées des textes bibliques et profanes, toute l'histoire de l'Asie antérieure. M. Rawlinson, en Angleterre, a fait sur le même sujet un travail analogue, qui s'accorde en beaucoup de points avec celui du savant allemand. Quelles que soient l'érudition et la sagacité qui brillent dans ces recherches, nous ne pouvons les regarder que comme des élaborations provisoires. Les grandes masses peuvent déjà se détacher dans la perspective historique, mais il faut encore réserver les détails, et même quelques-unes des questions principales. Tant que la lecture des inscriptions assyro-babyloniennes ne nous fournira pas des textes irrécusables et incontestés, tant que les cunéiformes médiques n'auront pas reçu une attribution tout à fait certaine, qui montre d'une manière positive à quelle langue, conséquemment à quel peuple ils appartiennent, il ne sera pas possible, on le conçoit, de dire le dernier mot sur ce vaste sujet. Pour ne parler que des données géographiques des inscriptions, nous croyons que dans l'état actuel des déchiffrements, avec l'incertitude qui règne encore sur la prononciation d'un grand nombre de noms propres, il ne serait pas possible d'en faire l'objet d'un travail d'ensemble. Et cependant, tant que ce travail d'élucidation n'aura pas été abordé, tant que la *géographie cunéiforme,* si nous pouvons employer cette expression, n'aura pas été restituée au moins dans ses linéaments essentiels, tant que nous n'aurons pas, en un mot, la carte de l'Asie occidentale pour les époques contemporaines des grandes monarchies d'Assoûr et de Babylone, il ne

faut pas songer à reconstruire définitivement l'histoire de cette partie du monde ancien. Comment déterminer l'ordre et l'enchaînement des faits, si l'on ne connaît pas le théâtre des événements?

Toutes ces questions ne sont soulevées que d'hier; doit-on s'étonner qu'elles ne soient pas encore toutes résolues?

Et puis, il y a ici des problèmes ethnologiques dont les données sont très-complexes. M. Oppert, comme M. Rawlinson, et avant eux M. de Saulcy, ont entrevu ce qu'ils appellent un élément scythique ou touranien, — nous aimons mieux cette dernière dénomination, — dans les temps antiques du sud-ouest de l'Asie. Il est, en effet, bien certain que dès les plus anciens temps des hordes de la haute Asie, de race turque à ce qu'il semble, sont descendues vers les chaudes contrées de l'Iran et jusque sur l'Euphrate inférieur. Ces invasions se sont d'ailleurs répétées à diverses époques. Mais, outre cette vue générale, M. Oppert a sur ce sujet des idées qui lui sont propres. Il croit — ce sont ses expressions — qu'il y a eu en Asie une civilisation tartare antérieure aux monarchies sémitiques et ariennes, et c'est à cette race tartare qu'il attribue l'invention de l'écriture cunéiforme. Nous ne savons quelles raisons le savant philologue peut apporter à l'appui de cette hypothèse, et nous lui connaissons un esprit trop solide pour croire qu'il puisse aisément se laisser entraîner à des opinions hasardées; néanmoins nous avouons que l'idée d'une *civilisation tartare* dans les temps antiques nous paraît répugner singulièrement à toutes les analogies de l'histoire, et le rapport malheureux qu'on pourrait lui trouver avec un système jugé depuis longtemps n'est guère propre à nous réconcilier avec elle. Au surplus, les relations de diverse nature que les tribus de race touranienne ont eues, avant et depuis les temps historiques, avec les Ariens de l'Iran et avec les Sémites du bassin de l'Euphrate, ces relations sont d'une appréciation très-complexe et certainement fort difficile. Ce n'est pas en les étudiant d'un seul côté et pour une seule époque qu'on pourra en prendre une idée nette, aussi nette, du moins, que le comporte l'obscurité des données historiques, mais bien en les abordant de tous les côtés à la fois et pour toutes les époques. Les problèmes ethnologiques exigent presque toujours, comme disent les géomètres, une intégration complète de tous les éléments connus.

VI.

Les questions de race ont aussi dans l'Inde un intérêt considérable, ou plutôt, là plus qu'ailleurs, elles y forment le fond même de l'his-

toire du pays. La science, ainsi que la politique, y trouvent un objet de sérieuses considérations. Elles y deviennent surtout d'une extrême importance quand on se reporte aux temps anciens. Comme l'Inde indigène n'a jamais eu d'histoire proprement dite pour le détail des événements, toute l'histoire s'y concentre en quelque sorte dans les faits ethnologiques, c'est-à-dire dans les rapports ou dans les oppositions de race à race, de tribu à tribu, — rapports ou oppositions d'origine, de langue, de conformation physique, de culte, d'usages, de mœurs, d'habitation géographique, — tels qu'on les peut reconnaître dans les anciens textes, tels qu'ils ressortent encore de l'observation actuelle. C'est là un côté vaste et fécond de l'étude de l'Inde, sur lequel trop peu de voyageurs ont jusqu'à présent arrêté leur attention.

C'est qu'en effet, malgré la prodigieuse quantité de livres qui ont été publiés sur cette vaste contrée, surtout depuis que l'Angleterre y a étendu sa domination, l'exploration véritablement scientifique en est, sous plusieurs rapports, à peine entamée. Cela peut paraître singulier, mais n'en est pas moins exact. De cette masse de volumes, qui suffirait seule à former une nombreuse bibliothèque, il faut retrancher d'abord l'inutile bagage des touristes, race d'une singulière fécondité, comme toutes les espèces inférieures. Il y a une autre classe, aussi très-nombreuse, de voyageurs plus sérieux et en général plus instruits, mais dont les remarques, faites un peu à l'aventure et sans objet déterminé, ne dépassent guère la surface des choses. Ces sortes de relations sont très-propres à propager les notions générales, rien de plus. La connaissance approfondie d'une grande région demande d'autres travaux et d'autres recherches. Il faut étudier tout à la fois le pays dans sa constitution physique, le peuple dans son développement moral, le passé dans ses monuments et ses traditions, le présent dans les conditions diverses de la vie d'un grand peuple. Les relations qui répondent, soit partiellement, soit dans leur ensemble, à ces exigences d'une description scientifique, ne sont pas, tant s'en faut, aussi nombreuses que le ferait supposer l'immense étendue qu'aurait une bibliographie indienne, si cette bibliographie avait été rédigée. On a de très-bonnes parties, mais on n'a pas toutes les parties. En général, l'étude physique et les études statistiques sont les plus avancées. Cela devait être, les notions qui se rattachent à cet ordre de faits étant nécessaires au gouvernement même et à l'administration du pays, ainsi qu'à son exploitation commerciale. Quant aux recherches ethnologiques, bien qu'elles soient loin d'être partout complètes, elles ne laissent pas d'avoir pris, depuis trente ans, un

développement considérable, et elles ont fourni un grand nombre de documents précieux sur les populations diverses de la Péninsule, tant au point de vue de la constitution physique qu'au point de vue des idiomes. Ces recherches ont mis en lumière un fait d'une importance capitale et d'une très-grande portée historique, à savoir, l'existence de deux classes de populations radicalement différentes dans toute l'étendue de la péninsule. Ce fait a été une véritable révélation, qui a projeté sur les origines de l'Inde une lumière inattendue. Les anciens textes de la littérature sanscrite l'avaient déjà fait pressentir, mais l'observation rend visible et palpable ce qui, dans la lettre morte des textes, serait resté ouvert à la chance des interprétations et aux doutes de la controverse.

C'est ainsi que l'étude du pays explique, en les complétant, les indications qui se laissent entrevoir dans les chants religieux et dans la poésie héroïque des anciens âges; en même temps que les vieux souvenirs déposés dans les monuments littéraires de la race ârienne ajoutent à l'intérêt des choses actuelles, par cela seul qu'elles nous en révèlent la signification historique. Ces monuments eux-mêmes sont une conquête récente de l'investigation européenne. La langue, la littérature, la religion, les doctrines philosophiques, l'ordre social tout entier du peuple brahmanique, se sont dégagés tout à coup du voile sous lequel les brahmanes nous les avaient jusqu'à présent dérobés. Les études indiennes, qui n'existaient pas à la fin du dernier siècle, ont conquis leur place parmi les études asiatiques, et elles en sont devenues rapidement une des branches les plus importantes, aujourd'hui, peut-être, la plus importante, et pour nous la plus riche en féconds enseignements. Dans l'Inde même, on a retrouvé le passé tout entier d'une grande nation que l'on croyait n'avoir ni passé ni histoire; en dehors de l'Inde, la langue et le livre religieux des Aryas ont éclairé d'un jour tout nouveau les doctrines primordiales de la Grèce et les origines des peuples européens[1]. Nous ne voulons pas toucher ici à cet ordre de recherches. Les résultats auxquels elles ont conduit méritent d'être exposés à part et d'une manière plus développée; nous essayerons plus tard d'en esquisser le tableau dans un travail spécial. Quant à présent, nous avons voulu seulement indiquer quel rapport les travaux actuels poursuivis en Europe sur les antiquités de l'Inde

[1] On peut juger par le beau travail de M. Max Müller dans les deux derniers cahiers de la *Revue germanique* combien la philologie comparée, science nouvelle sortie de l'étude du sanscrit, apporte de vues et de faits nouveaux aux origines des nations européennes.

ont avec l'exploration même du territoire, et surtout quelle direction elle en pourrait recevoir.

Car l'investigation archéologique est une des grandes lacunes que présente encore l'exploration de la péninsule. Non pas qu'on n'ait déjà entrepris de ce côté beaucoup de recherches et qu'on n'y ait fait d'intéressantes découvertes; mais outre que ces recherches et ces découvertes sont encore bien disséminées, elles n'ont guère porté jusqu'à présent que sur une classe particulière de monuments, ceux de la période bouddhique. Or, pour cette classe même il y a encore bien des cantons, et des plus importants, qui n'ont pas été suffisamment examinés, et nous croyons, en outre, que des recherches bien dirigées seraient loin d'être sans résultats même pour des périodes beaucoup plus anciennes. Qu'on nous permette à ce sujet quelques remarques sommaires.

Les textes importants, et les traductions européennes de ces textes, que l'on a publiés en Europe et dans l'Inde depuis un certain nombre d'années, renferment un très-grand nombre d'indications tout à fait propres à diriger les études locales. Un célèbre écrivain suisse[1] a entrepris autrefois un voyage « sur le théâtre des six derniers livres de l'Énéide », et beaucoup d'admirateurs du génie d'Homère ont cherché dans les champs mêmes de Troie les vestiges, toujours subsistants, de la géographie de l'Iliade. Nous croyons qu'on pourrait de même retrouver dans les plaines du Gange les traces encore reconnaissables de la géographie du Mahâbhârata. Les campagnes du Kouroukchêtra, foyer de traditions antiques où coulent les eaux sacrées de la Sarasvatî[2]; Sthânêçvara[3], qui vit se dénouer, dans un dernier combat, la guerre des Kourous et des fils de Pândou, cette lutte gigantesque qui fait le fond et le nœud principal du grand poëme de l'Inde héroïque; Indraprastha, devenue plus tard la capitale de l'Inde musulmane sous le nom de Dehli; Mathourâ, la ville des dieux, dont le territoire est tout plein encore des souvenirs légendaires de Krichna : tous ces lieux, et bien d'autres de la même région, formeraient très-bien le cadre d'un voyage historique et archéologique *sur le théâtre des derniers livres du Mahâbhârata*. Sans doute, ni Dehli, ni Mathourâ, ni Thanésar ne nous sont inconnues. Leur nom se rencontre dans une foule de relations, et plusieurs ont décrit l'état actuel de ces villes autrefois si célèbres. Mais

[1] Bonstetten.

[2] La Sarsouti actuelle, entre Dehli et Lodhyâna.

[3] Aujourd'hui Thanésar, sur la Sarsouti.

une exploration qui embrasserait le pays tout entier, et non pas seulement quelques localités isolées; qui s'attacherait à recueillir les souvenirs et les légendes populaires, aussi bien qu'à décrire, de la plume et du crayon, les monuments des différents âges; qui, dans les grandes cités, telles que Mathourâ et Dehli, rechercherait avec soin, à côté des constructions musulmanes ou européennes, ce qui peut rester encore des villes antérieures, — une telle exploration, que pénétrerait tout à la fois l'esprit de la science et le souffle vivifiant des traditions héroïques, répandrait un intérêt tout nouveau sur ces cantons qu'a profanés le froid prosaïsme des descriptions officielles.

Une autre région limitrophe, comprise également dans la géographie du Grand Poëme, mériterait une étude analogue : nous voulons parler de la longue mésopotamie renfermée entre la Yamounâ et le Gange[1]. Aucun voyageur n'a jusqu'à présent décrit le site fameux de l'antique Hâstinapoura, qui fut, il y a trois mille ans, la capitale des puissants monarques de la race Lunaire, et que l'on dit exister encore sur la rive droite du Gange supérieur. A l'autre extrémité du Douâb, il y aurait à rechercher le site d'une autre capitale, Kâouçâmbî, qui se rattache, comme Hâstinapoura, aux plus anciens établissements âriens dans les pays gangétiques. Combien de localités de cette grande région offriraient encore à l'explorateur le double intérêt des souvenirs historiques et des investigations archéologiques! — Allahabâd (Prayâga, et plus anciennement Pratichthâna), avec sa colonne couverte d'inscriptions sanscrites de diverses époques; Kanoge (Kanyâkoubdja), Kampil (Kâmpilya) et tant d'autres! Les découvertes accidentelles qu'on y a faites de temps à autre, par exemple celle du site historique de Sañkâçya, au-dessus de Kanoge, montrent ce qu'on y pourrait attendre d'une recherche régulière. Toute cette immense plaine antarvédique, une des parties les moins étudiées jusqu'à présent du haut Hindoustan, serait, nous n'en doutons pas, une des plus intéressantes à explorer, et des plus fructueuses.

Sans nous éloigner encore de l'Antarvêdi, le Râmâyana désigne à l'explorateur une excursion d'un intérêt particulier. Lorsque Râma, exilé d'Ayodhyâ, vient chercher un asile au sein de la forêt, il se retire, non loin de Prayâga et de la Yamounâ inférieure, dans un lieu qu'arrose une rivière aux ondes pures, la Mandakinî, et que dominent les pentes

[1] Dans l'ancienne nomenclature indigène cette région mésopotamienne est appelée Antarvêdi, mot formé du sanscrit antar, *inter*, et de vêdi, plaine (πεδίον), littéralement « plaine entre [les rivières] ». Les musulmans ont introduit le terme persan *douâb*, qui est resté dans l'usage actuel.

délicieuses du Tchitrakoûta. Personne, que nous sachions, n'a visité ce site que le poëte dépeint sous les plus fraîches couleurs[1]; guidé par Valmiki et par la tradition locale, il sera aisé de restituer à la géographie positive ce gracieux épisode de la géographie poétique.

Franchissons la Yamounâ et le Gange; nous entrons dans une vaste province, le Kôçala, où des restitutions d'une autre nature appelleraient toute l'attention d'un archéologue. Ce beau pays, qu'on nommait naguère le royaume d'Aoude[2], a joué, depuis les plus anciens temps, un grand rôle historique, auquel les événements actuels ajouteront un chapitre mémorable. Ayodhyâ, lors du premier établissement des Aryas dans les pays du Gange, fut la capitale des rois de la race Solaire, comme Hâstinapoura fut la capitale de la dynastie Lunaire. Ceci peut nous porter à 1200 ans avant Jésus-Christ. Six siècles et demi plus tard, le Kôçala tient une place considérable dans l'histoire des premiers temps du bouddhisme. Kapilavastou, où naquit le bouddha Çâkyamouni, Kouçinagara, où il mourut, Çrâvastî, Vaîçâlî[3], et beaucoup d'autres localités moins importantes où se propagea la doctrine nouvelle, appartiennent au Kôçala. Ce sont autant de sites à retrouver ou à vérifier. On aura heureusement ici, pour se diriger dans cette recherche, l'itinéraire circonstancié d'un voyageur chinois, le bouddiste Hiouen-thsang, qui visita, au milieu du septième siècle de notre ère, tous ces lieux consacrés par la parole et les actes du grand Réformateur[4]. Ayodhyâ se compose de deux parties, la ville nouvelle et la vieille ville; nous n'en connaissons pas de description satisfaisante. On en peut dire autant, chose assez singulière, de la célèbre Bénarès (en sanscrit Vârânasî), ville renommée depuis bien des siècles comme le principal foyer de l'instruction brahmanique. Le Kôçala est indubita-

[1] Il est cependant mentionné dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans la *Description de l'Inde* du P. Tieffenthaler. Le lieu garde dans l'usage vulgaire le nom de Tchéterkot; c'est toujours un but de pèlerinage très-fréquenté.

[2] C'est ainsi que doit se prononcer l'orthographe anglaise *Oude*. Aoude est une corruption vulgaire du sanscrit Ayodhyâ.

[3] Vaïçâlî n'appartenait pas au Kôçala, mais elle touchait à la frontière orientale.

[4] Cet ouvrage, un des plus importants de la littérature bouddhique, a été traduit récemment du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut de France. Il a pour titre : *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an* 648, *par* Hiouen-thsang, *et du chinois en français par M.* Stanislas Julien. Paris, 1857-58, 2 vol. in-8°. Le livre est accompagné d'une carte et d'un mémoire géographique. M. Julien avait fait précéder cette traduction de celle d'un autre volume chinois renfermant l'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, par* Hoeï-li. Paris. 1853, in-8°.

blement une des parties de l'Inde qui offriront le champ le plus vaste aux recherches archéologiques.

Nous en pouvons dire autant du Magadha[1], contrée dont le nom figure de bonne heure dans les légendes de l'Inde ârienne, mais à laquelle le bouddhisme, dont elle fut dans le nord le foyer principal, donna une bien plus grande célébrité. Ici, comme dans le Kôçala, l'itinéraire de Hiouen-thsang fournira une excellente base aux recherches de l'explorateur. Le Goudjérât[2], à l'extrémité occidentale de la zône moyenne de l'Inde, et, en dehors du Goudjérât, les vastes provinces comprises sous la commune appellation de Râdjastân ou Radjpoutana (contrée des Radjpouts), présenteront aussi un très-grand intérêt d'exploration, non-seulement pour la recherche des monuments, mais pour l'étude des populations, de la topographie et des sites naturels. Cet intérêt sera bien plus grand encore, lorsqu'on aura une traduction complète du poëme de Tchand, l'épopée nationale de cette race valeureuse des Radjpouts[3], qui pendant trois siècles opposa une si brave résistance à la conquête musulmane. Les recherches du major Tod dans cette région de l'Inde[4] ont déjà donné à la science une quantité de faits précieux. Elles ont montré la richesse de cette veine, mais elles sont loin de l'avoir épuisée.

Ces rapides indications peuvent donner une idée de ce qu'il y a à faire encore dans ces pays de l'Inde, avant que nous en ayons une connaissance réellement scientifique comparable à celle que nous avons acquise de nos contrées classiques. Encore n'avons-nous parlé que de l'Inde du nord, la plus riche, il est vrai, en souvenirs et en monuments historiques. Dans le sud aussi, bien des provinces offriraient, même sous ce rapport, de nombreux sujets de recherches. Une multitude d'inscriptions sur pierre et sur cuivre sont répandues sur tous les territoires du Dékhan; ce sont presque les seules archives authentiques de ces

[1] Le Magadha est représenté, dans la nomenclature actuelle, par la partie méridionale du Béhar, au sud ou à la droite du Gange.

[2] L'ancien Sourâchtra de la géographie sanscrite, la *Syrastrene* des auteurs alexandrins. Quoique le nom de *Goudjérât* (*Guzerat*, selon l'orthographe commune) soit resté à peu près exclusivement en usage depuis le temps des Portugais, ce nom est tombé en désuétude dans le pays même. La seule dénomination employée par les habitants est celle de *Kattivar*. Ces différentes appellations, qui ont succédé au *Sourâchtra* des livres sanscrits (le mot signifiait le Beau Royaume), ont eu pour commune origine des noms de tribus successivement dominantes.

[3] Râdjapoutra, « les Fils des Rois ».

[4] *Annals and Antiquities of Rajasthan*. London, 1829-32, 2 vol. in-4° — *Travels in Western India*. London, 1839, in-4°.

contrées, surtout pour les époques antérieures à la domination musulmane. Beaucoup de ces inscriptions ont été relevées[1], beaucoup d'autres sûrement restent à recueillir. Recueillir n'est pas d'ailleurs la seule tâche qu'il y ait à remplir ici : il faut déchiffrer ces monuments, les expliquer et les classer. Ce labeur seul suffirait à la vie d'un antiquaire; mais aussi les résultats seraient d'un secours incalculable pour les travaux ultérieurs. La nature des inscriptions en explique l'importance. Bien que la plupart aient pour objet des concessions de terres, elles débutent d'ordinaire par la généalogie du prince concédant; ces généalogies, où se trouvent notés çà et là des faits historiques, contiennent souvent une longue série de noms. L'étude comparée de ces documents fournira donc un moyen, le seul que l'on possède, de rétablir les dynasties qui ont régné dans toutes les parties de l'Inde, successivement ou simultanément. Quelques bons travaux de ce genre permettent déjà d'apprécier ce que pourra donner par la suite une étude plus générale.

Mais avant qu'on puisse tirer de cette innombrable quantité de documents épigraphiques toute l'utilité qu'on en doit attendre, un premier travail serait indispensable : ce serait, nous l'avons dit, de réunir dans une même collection tous ceux que l'on possède déjà ou que de nouvelles recherches pourront faire découvrir, afin d'en former un *Corpus* analogue à nos grandes collections d'épigraphie grecque et latine. Les inscriptions, distribuées selon leur nature et la langue dans laquelle elles sont écrites, seraient rangées par époques et par provinces; le texte, cela va sans dire, en serait revu avec soin et serait accompagné d'une traduction, avec les éclaircissements nécessaires. Une telle publication, la plus utile que l'on puisse entreprendre dans l'état actuel des études indiennes, sera digne de la munificence éclairée d'un grand gouvernement.

Indépendamment de ces recherches spéciales qui s'étendent à toutes les parties du territoire, on pourrait citer des provinces entières sur

[1] La collection particulière formée dans le sud de l'Inde par le colonel Mackenzie, au commencement du siècle actuel, en comptait seule au delà de *huit mille*. Cette collection, acquise par la Compagnie des Indes, est maintenant déposée à Londres. M. Wilson en a rédigé un catalogue, auquel il a joint une longue et savante introduction (*Mackenzie Collection. A descriptive Catalogue of the Oriental Manuscripts, and other articles illustrative of the Literature, History, Statistics, and Antiquities of the South of India; collected by the late lieut. Col.* Colin Mackenzie, *Surveyor General of India. By* H. H. Wilson. *Calcutta,* 1828, 2 vol. in-8°). Ce travail est un des plus utiles parmi ceux que l'on doit à ce savant illustre, qui a tant fait pour la littérature ancienne de l'Inde.

lesquelles on n'a, même géographiquement, que des notions très-imparfaites. Un voyage d'exploration, par exemple, qui embrasserait toute la côte d'Orissa et des Circars depuis le delta du Gange jusqu'à la Godâvarî[1], ferait connaître une des parties jusqu'à présent les plus négligées de l'Inde. On en pourrait presque dire autant de la longue zône comprise, sur la côte occidentale, entre la grande chaîne des Ghâtes et la mer, quoique cette côte possède les ports les plus fameux du Dékhan, Bombay, Goa, Calicut et Cochin. Au-dessus du littoral, qui seul est bien connu, et à part quelques lignes principales de grande communication, quel voyageur a décrit cette suite de vallées alpestres qui montent du rivage au plateau? Sur la côte même, cependant, il y aurait à retrouver, pour un explorateur attentif, bien des sites importants de notre géographie classique, et même de la géographie arabe. Quoique ces noms aient disparu de nos cartes actuelles, nous ne doutons pas qu'une investigation attentive n'en fît retrouver la trace dans la nomenclature indigène. Plus au sud, les pays qui avoisinent la pointe australe de la péninsule n'ont été non plus examinés par aucun voyageur; ce qu'on en sait est presque exclusivement dû aux missionnaires, qui ont un autre but que les choses scientifiques. Sans doute la Compagnie des Indes possède dans ses archives des documents exacts sur tous ces territoires; mais ce qui peut suffire à l'administration ne suffit pas à la science. Nous savons bien aussi que les circonstances actuelles ne sont nullement propres aux recherches paisibles des voyageurs; mais quand l'insurrection vaincue permettra de songer aux améliorations désirées, quand de meilleurs jours luiront sur ces pays que la nature a si richement doués et qui ont à notre intérêt des titres si anciens et si nombreux, ce sera le moment d'encourager d'une manière sérieuse des investigations que la marche rapide des études indiennes rend chaque jour plus nécessaires. En attendant nous avons pensé, l'occasion s'en présentant, qu'il n'était peut-être pas sans quelque utilité de récapituler en une sorte de programme les recherches principales qui sont encore à entreprendre dans l'Inde pour en compléter l'exploration scientifique.

[1] C'est une longueur de deux cents lieues.

VII.

Quoique par sa position politique l'Inde appartienne surtout aux voyageurs anglais, les autres nations de l'Europe n'ont pas laissé d'y fournir de bons explorateurs. La France, depuis Pyrard de Laval et Bernier, y peut revendiquer encore des noms d'une grande valeur[1], et au premier rang celui de Victor Jacquemont; l'Allemagne en compte aussi plusieurs parmi les plus marquants. Dans le dernier siècle, la relation du P. Tieffenthaler est la première qui ait donné à l'Europe des notions exactes et développées sur la géographie de l'Inde du nord. Le P. Tieffenthaler n'était qu'un simple missionnaire; mais sa connaissance du persan et des idiomes vulgaires de l'Hindoustan lui ouvrit une double source d'informations à laquelle reste étrangère la grande masse des voyageurs: d'abord, la description de l'Inde écrite en persan par Abou'lfazil sous le règne du grand Akbar[2]; puis les rapports

[1] M. Saint-Hubert-Théroulde, nourri des fécondes leçons d'Eugène Burnouf, avait entrepris, en 1838, un voyage dans le nord de l'Inde, pour y rechercher quels vestiges subsistent de l'Inde brahmanique des anciens temps sous les changements extérieurs produits par la conquête musulmane et la domination européenne. Les moyens matériels dont M. Théroulde diposait se trouvèrent beaucoup trop limités, et il ne put aller ni bien loin ni bien avant dans ses recherches; mais elles n'en avaient pas moins été conçues dans une excellente pensée. M. Théroulde n'a publié que des notes très-rapides de sa course dans l'Inde gangétique (*Voyage dans l'Inde. Notes recueillies en* 1838, 39 *et* 40. Paris, 1843, un petit vol. in-12 de VIII-250 p.); elles renferment néanmoins de bons aperçus. L'*Inde anglaise*, 1843-44, de M. le comte de Warren (Paris, 1845, 3 vol. in-8°) est un bon livre pour l'étude morale et politique du Dékhan; mais sauf l'excursion aux ruines de Vidjayanagara, il y a peu de recherches relatives à la géographie et aux antiquités. On sait que Victor Jacquemont a parcouru le nord de l'Inde de 1829 à 1832. La finesse spirituelle de ses observations, la gaieté un peu malicieuse de son caractère où se reflète quelque chose de l'esprit de Voltaire, et, au dénoûment, la résignation touchante de ses derniers moments, ont valu à sa *Correspondance* un succès populaire bien rare pour les livres de voyages. Sa *Relation*, qui renferme les résultats scientifiques de ses investigations, est un livre d'un autre caractère et d'une très-haute valeur, quoique la mort prématurée de l'infortuné voyageur y ait laissé bien des lacunes que lui seul aurait pu remplir (*Voyage dans l'Inde*. Paris, 1841-44, 4 vol. grand in-4° avec un grand nombre de pl.). Bien que l'histoire naturelle et la géologie forment le fond principal du livre, l'ethnographie y tient une place importante, et les descriptions purement géographiques y sont excellentes.

[2] Cet ouvrage précieux a été depuis traduit en anglais par Francis Gladwin, sous le titre d'*Ayeen Akbery; or, the Institutes of the Emperor Akber*. Calcutta, 1782-86, 3 vol. in-4° (réimprimés à Londres en 1800, 2 vol. in-8°). Malheureusement le système de transcription de M. Gladwin altère singulièrement la physionomie des noms propres, que le P. Tieffenthaler a beaucoup mieux reproduite.

directs avec les diverses classes de la population indigène. L'Ayîn-Akbari lui a fourni le cadre de sa description des provinces de l'Inde; mais ses courses et ses informations personnelles, durant un séjour de près de trente ans dans le pays (de 1743 à 1771), lui permirent d'ajouter à la nomenclature de la statistique persane une multitude de détails que même aujourd'hui on chercherait vainement dans les relations et dans les ouvrages descriptifs d'une date plus récente. Cette abondance de renseignements particuliers, dont beaucoup sont d'un secours précieux pour les recherches de géographie comparée, donne aux Mémoires du missionnaire tyrolien une valeur que le temps ne saurait altérer[1]. Peut-être même cette valeur n'est-elle plus aujourd'hui suffisamment appréciée.

Depuis l'époque de Tieffenthaler, il faut franchir un siècle entier et descendre jusqu'à nos jours pour retrouver des noms qui aient une signification dans la science. Le premier qui se présente est celui du baron Carl de Hügel. La relation du savant voyageur autrichien est consacrée à peu près exclusivement au Kachmîr[2]; c'est une de celles qui, dans ces derniers temps[3], ont le plus contribué à nous faire connaître dans tous ses détails, tant historiques que géographiques et archéologiques, cette belle vallée que les Orientaux ont surnommée le Paradis de l'Orient.

Les lettres du docteur Hoffmeister[4] ne sont que des notes jetées

[1] L'ouvrage du P. Tieffenthaler avait été originairement écrit en latin; il fut traduit sur le manuscrit et publié simultanément en allemand et en français par M. Bernouilli, de l'Académie des Sciences de Berlin, en 3 vol. in-4° (Berlin, 1785-88). Il faut remarquer que de ces trois volumes, le premier seul est du P. Tieffenthaler. Le second volume (en deux parties) renferme des *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, ouvrage original d'Anquetil du Perron. La première partie du t. III se compose d'une traduction du *Mémoire de Rennell* sur sa carte de l'Inde, dont l'original (1re édition) venait de paraître à Londres; et la deuxième partie renferme des mémoires de différents missionnaires sur plusieurs contrées du Dékhan.

[2] *Kaschmir und das Reich der Siek*, *von* Carl *Freiherrn* von Hügel. Stuttgart, 1840-48, 4 vol. in-8°. M. de Hügel a publié en outre, dans les Mémoires de l'Académie de Vienne, un travail sur le bassin de la rivière de Kaboul.

[3] Moorcroft, 1822-23; Jacquemont, 1831; Vigne et John Henderson, 1836, en même temps que M. de Hügel; Alexander Cunningham et Thomas Thomson, 1847-48. Deux noms seulement, avant Moorcroft, tiennent une place notable dans l'histoire géographique du Kachmîr: le Français Bernier, en 1663 (le premier Européen qui ait pénétré dans la vallée), et l'Anglais George Forster, en 1786.

[4] *Briefe aus Indien. Von* Dr W. Hoffmeister, *Arzt im Gefolge Sr. Königl. Hoheit des Prinzen Waldemar von Preussen. Nach dessen nachgelassenen Briefen und Tagebüchern herausgegeben von Dr A. Hoffmeister. Mit einer Vorrede von* C. Ritter. Braunschweig, 1847, in-8°.

chaque jour au courant de la plume, sous l'impression de cette grande et riche nature que la terre de l'Inde présente au voyageur; mais ce sont les notes d'un homme instruit et d'un bon observateur. L'histoire naturelle en est le sujet principal; néanmoins le docteur sait peindre en traits heureux les scènes de la société aussi bien que les scènes de la nature. C'est en 1844 et 1845 qu'il visita l'Orient, à la suite du prince Waldemar de Prusse, auquel il était attaché en qualité de médecin. Le royal voyageur vit Ceylan, toucha à Calcutta, remonta la vallée du Gange et franchit les passes de l'Himâlaya central, pour gagner la vallée supérieure du Satledj d'où il descendit dans les plaines du Pandjab. Les Anglais et les Seïks y étaient alors en présence, à la veille d'un sanglant conflit. Le prince Waldemar, accompagné des personnes de sa suite, s'était joint à l'état-major de lord Hardinge, qui commandait l'armée anglaise; ce fut là que, frappé d'un boulet aux côtés mêmes du prince, le docteur Hoffmeister trouva une mort à laquelle sa profession paisible ne l'avait pas destiné.

Le docteur, qui, à Ceylan, avait fait avec le prince une intéressante excursion aux montagnes centrales de l'île et au pic d'Adam qui les couronne, assista à une *pêche* de pierres précieuses. On sait que de tout temps Ceylan a été renommée pour sa richesse en ce genre; il est question dans les légendes arabes d'une émeraude merveilleuse, qui, du front de la plus haute montagne, éclaire au loin les mers environnantes. Mais ici ce n'est pas des entrailles de la terre que les indigènes tirent ces cristaux précieux, ce sont les torrents qui les entraînent du creux des montagnes, et c'est dans leur lit qu'on les recueille. Les voyageurs musulmans du moyen âge avaient déjà signalé cette particularité.

A Calcutta, le voyageur est frappé du contraste que présente la ville anglaise et la ville indigène. « D'un côté, dit-il, ce sont les palais les plus somptueux; de l'autre, des cabanes de bambous de l'aspect le plus misérable. Les hommes ne diffèrent pas moins que leurs demeures. Ici des koulis ou porteurs de palanquins au teint d'acajou, qui courent durant le jour entier le pesant brancard sur leur épaule nue, ou des musulmans sordides qui poussent devant eux une paire de bœufs chétifs, traînant péniblement un chariot grossier aux roues criardes; là des équipages élégants aux laquais tout dorés, qu'entraînent rapidement des chevaux de pur sang arabe. Les extrêmes du luxe et de la misère, de l'orgueil et de l'abaissement. » Ce contraste n'est-il pas un peu l'image de l'Inde entière vis-à-vis de ses superbes dominateurs[1]?

[1] Le voyage du prince Waldemar a été l'objet, postérieurement aux Lettres du docteur Hoffmeister, d'une publication principalement artistique, en deux beaux volumes

C'est vers les contrées du Sud que va nous conduire M. Graul, le dernier et aussi le plus important des voyageurs que l'Allemagne a envoyés dans l'Inde [1]. M. Graul est un missionnaire, comme le P. Tieffenthaler (non de la même communion, toutefois), et de même que celui-ci il a l'immense avantage d'être familier avec la langue du peuple. Aussi ses observations, comme ses études, sont allées au fond des choses, et indépendamment des notions très-circonstanciées que son livre renferme sur la géographie, les tribus et les dialectes des pays tamils [2], il nous a donné le tableau moral le plus complet et le plus intime qu'aucun Européen ait jamais tracé de ces contrées du Sud, qui sont un monde à part dans le monde indien.

C'est au commencement de décembre 1849 que M. Graul vint débarquer à Bombay, après une traversée de seize jours depuis le port de Suez. On sait que l'angle nord-ouest du grand plateau du sud, que borde à l'ouest la partie de la côte où s'ouvre la baie spacieuse de Bombay, fut autrefois un des grands centres du culte bouddhique, qui a laissé là des monuments plus nombreux qu'en aucune autre partie de l'Inde [3]. La plupart de ces temples sont encore des lieux de pèlerinage très-fréquentés, particulièrement par les djaïnas, qui sont une transformation des anciens bouddhistes. Le gaïkvar de Baroda [4] venait d'accomplir un de ces pèlerinages, avec une suite de onze mille hommes et de plus de cent éléphants. Cette marche rappelle celle des

in-folio. Ces volumes n'ont pas été livrés au commerce; mais le texte en a été reproduit en partie dans un volume in-8° qui a pour titre : *Die Reise Seiner königl. Hoheit des Prinzen* Waldemar von Preussen *nach Indien, in den Jahren* 1844 *bis* 1846. *Aus dem darüber erschienenen Prachtwerke im Auszuge mitgetheilt von J. G. Kutzner*. Berlin, 1857. La *Revue Germanique* en a donné une analyse et des extraits dans sa livraison de janvier.

[1] *Reise nach Ostindien über Palästina und Egypten, von Juli* 1849 *bis April* 1854. *Von* K. Graul, *Director der evangelisch-lutherischen Mission zu Leipzig*. Leipzig, 1853-56, 5 vol. in-12. — De ces cinq volumes, les trois derniers seuls se rapportent à l'Inde. M. Graul est connu en outre par la publication de la *Bibliotheca Tamulica*.

[2] M. Graul écrit *tamoul;* d'autres indianistes, par exemple M. Weigle, écrivent *tamil*, orthographe qui semblerait se rapprocher davantage du son que perçoit l'oreille, au moins dans la prononciation du haut pays, et qui est d'ailleurs la véritable forme étymologique du mot, comme le montre M. Graul lui-même (t. III, p. 349). Il est donc réellement préférable d'admettre l'orthographe *Tamil*.

[3] Les temples souterrains d'Éléphanta et de Kanari, sur la côte, et dans le haut pays ceux de Karli, d'Ellora, de Nâsika et d'Adjanta, sont les plus célèbres et les plus souvent visités.

[4] *Gaïkvar* est le titre commun des chefs indigènes de la principauté dont Baroda est la capitale, un peu à l'est de Kambaye. Ce titre, qui a été à l'origine et qui est même encore un nom de tribu, ne signifie étymologiquement que *pâtre*, littéralement « gardeur de vaches ».

anciens princes dans les grands poëmes, où ils ne se déplacent qu'accompagnés d'une véritable armée, même pour leurs excursions du caractère le plus pacifique.

M. Graul quitte Bombay après deux mois de séjour, et reprend la mer dans un petit bâtiment à vapeur qui dessert la côte de Malabar. Cette navigation ne perd jamais entièrement la terre de vue. Le voyageur, armé de sa lunette, voit se dérouler devant lui, comme un immense panorama, cette longue zône pittoresquement accidentée, dont la côte, découpée de criques nombreuses, fut si longtemps un repaire de pirates. Après avoir dépassé Goa, métropole des Portugais au temps de leur grandeur et le dernier asile de leur domination en Orient, — après avoir vu Onore et Mangalore, deux des places de commerce autrefois les plus importantes de ces parages, M. Graul relâche à Tchirakal (où la société évangélique des missionnaires de Bâle a une maison), à un peu moins de vingt-cinq lieues au nord de Calicut. C'est là que commence la partie de la côte qui, dans la nomenclature indigène, est appelée le Malayalam [1], mot dont les Arabes ont autrefois fait Malabar, et que l'usage européen a consacré sous cette dernière forme en lui donnant une application plus étendue. Tout ce pays n'est qu'une forêt presque continue, qui couvre de son ombre les villages et les maisons éparses. C'est ici par excellence la patrie du poivre, qui a été de tout temps l'objet d'un commerce immense; mais un arbre bien plus précieux encore, sinon pour les maîtres du pays, au moins pour les habitants, est le cocotier, qui suffit seul, avec le riz, aux besoins de toute nature d'une grande partie de la population. Le cocotier est l'arbre vraiment providentiel des climats chauds.

L'ordre social qui a pour base la gradation hiérarchique des castes est né sur les bords du Gange supérieur. C'est là qu'autrefois les brahmanes l'organisèrent et lui donnèrent la consécration religieuse. De là le système rayonna vers tous les points extrêmes de la péninsule, partout où les brahmanes pénétrèrent avec le culte dont ils étaient à la fois les créateurs et les interprètes. Mais, selon les éléments préexistants dans les contrées converties, la hiérarchie sociale dut recevoir des modifications, sinon dans le principe, au moins dans l'application et le fait. C'est ce qui eut lieu dans les pays du Sud. M. Graul remarque avec justesse que l'extension de la puissance ârienne sur le Dékhan [2]

[1] La formation de ce nom est sanscrite, mais le radical (*malé*, montagne) est tamil.

[2] *Dakchinâ*, *Dakchinâpatha*, le Sud. Ces mots sanscrits signifient littéralement « la Droite, le Chemin de la Droite ». Les Aryas, dans leurs invocations religieuses, se tournaient vers le soleil levant, de telle sorte que le sud était à leur droite.

fut bien moins le résultat de la conquête armée que de la propagation religieuse. Aussi les émigrations âriennes dans le Sud furent-elles en grande partie composées de brahmanes. Les anciennes légendes sont ici d'accord avec le fait tel qu'on le peut reconnaître par l'observation actuelle. Au point de vue le plus général, la population des contrées du Sud se partage en trois classes : les brahmanes, le gros du peuple, qui professe la religion brahmanique, et les tribus impures ou hors caste. Les brahmanes, ici comme dans le Nord, forment la classe supérieure, la tête de la nation; leur origine ârienne se peut encore reconnaître dans la pureté de leurs traits et dans la nuance plus claire de leur teint. La tradition de cette origine s'est d'ailleurs perpétuée à travers les générations, car aujourd'hui encore les brahmanes du Dékhan se distinguent du reste des populations par le nom d'*Aryas* (Arièr, Araïs, selon les formes populaires) qu'on leur applique exclusivement. Au-dessous des brahmanes, sans l'intermédiaire des kchatriyas et des vaïçyas (comme dans la gradation primitive des castes), vient immédiatement le gros du peuple qui forme une seule caste, celle des *çoûdras*. Ceux-là sont la race aborigène, les *enfants du sol*, comme ils se nomment encore eux-mêmes[1]. Leur langue, dont les branches diverses constituent la famille tamile, est radicalement différente des idiomes de la famille sanscrite. Leurs traits physiques, surtout chez les tribus de l'intérieur, les distinguent également des Aryas ou purs Hindous du nord, et leur brahmanisme même a gardé, dans les superstitions et les pratiques populaires, des traces nombreuses de leur religion antérieure, qui n'était sûrement qu'un grossier naturalisme.

Les tribus hors caste, les *paraïèrs* ou *parias*, comme on les désigne dans toute l'étendue des pays tamils, y forment, au-dessous des çoûdras ou du gros du peuple, une couche très-considérable de population complétement en dehors du cadre social consacré par le brahmanisme. On a calculé que dans l'étendue du Dékhan un cinquième de la population appartenait à cette classe réprouvée; dans certaines provinces, la proportion s'élève au quart, et même au tiers. Tous les voyageurs, les missionnaires surtout qui les voient de plus près, ont dépeint en termes énergiques la réprobation profonde dont les parias sont marqués parmi les classes supérieures; ce qu'on a dit de l'horreur qu'ils inspirent est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Nous avons peine, dans nos idées européennes, à concevoir que tout un peuple,

[1] *Manmakkal*, selon l'expression tamile. Graul, t. IV, p. 337, n. 159.

en quelque sorte, — car c'est par millions que se comptent les parias, — puisse être voué en masse à un tel degré d'abjection. La répulsion profonde que nous inspirent à nous-mêmes certaines classes de la population de nos grandes villes attachées à deux ou trois professions les plus répugnantes, nous peut donner quelque idée, encore bien éloignée et bien imparfaite, de ce que sont les parias pour les autres classes de la société hindoue. Et pourtant, dans cet abaissement même, il y a encore de nombreux degrés. Sous le mépris qui le frappe, le paria aussi a son orgueil; lui aussi a sa noblesse et ses dégradés! Cette progression dans l'avilissement, — ou, selon l'expression sacramentelle, dans l'impureté, — est aussi reconnue par les brahmanes, comme on le voit par le passage suivant d'une sorte de catéchisme social rédigé dans le Malabar : « Un brahmane est souillé par l'approche d'un çoûdra à la distance de trois pas; par un musulman (mapilla), à six pas; par une femme qui a ses mois, à douze pas; par un kammala[1], un tiâr et un monkkouva, à vingt-quatre pas; par un blanchisseur, un vettouva et un kanischa, à trente-six pas; par un poulaya et un paraya, à soixante-quatre pas; par un nayadi, à soixante-quatorze pas. » Le nayadi est ici la suprême expression de la dégradation humaine; c'est le Nichâda des anciennes catégories sanscrites.

Tout souvenir historique de la première extension des Aryas gangétiques dans les contrées du sud[2] est perdu depuis longtemps, dans ces pays où l'histoire écrite est d'une époque relativement récente; chez les Aryas, comme chez les Tamils, il n'en est resté que des récits légendaires auxquels il ne faut demander ni certitude absolue ni chronologie. La nature même des choses, et la logique des faits, indiquent cependant que cette masse de tribus du sud restées en dehors des castes doit représenter la partie des populations aborigènes qui se refusa, à l'abri de ses forêts et de ses montagnes, au joug religieux du brahmanisme. Le même fait, sur une moindre échelle, s'est d'ailleurs également produit dans le nord, sur les confins mêmes du foyer brahmanique. La partie des peuples tamils qui par sa conversion au brahmanisme se rattacha à la nation âryenne[3], ne put y prendre,

[1] Ce nom, et tous ceux qui suivent, désignent des tribus inférieures de la zône littorale de l'ouest.

[2] La barrière transversale des monts Vindhyâ forme la limite naturelle, au point de vue historique comme au point de vue physique, entre l'Inde du nord et l'Inde du sud, entre l'Hindoustan proprement dit et le Dékhan.

[3] Très-probablement la population sédentaire, celle qui déjà habitait les villes et qui cultivait les campagnes. Le Râmâyana mentionne les cités « riches et populeuses » situées

d'après le principe même des castes, que le rang de çoûdras, les trois castes supérieures (celles des brahmanes, des kchatriyas et des vaïçyas) étant exclusivement réservées aux purs Aryas d'origine, aux *dvidjas* ou *deux fois nés*, selon l'expression consacrée. Seulement comme les nouveaux çoûdras de race tamile, tant par leur proportion numérique que par le degré de culture intellectuelle qu'ils avaient déjà atteint, se trouvaient, vis-à-vis des Aryas, dans une position très-supérieure à celle des tribus conquises qui avaient formé les çoûdras du Pandjab[1] et ceux du Gange, ils ont eu dans l'ordre politique et civil, sinon dans la hiérarchie religieuse, une bien plus grande importance que ces derniers. Ceux du Malabar ont même pris, dans une certaine mesure, le rang de kchatriyas ou caste guerrière, et comme tels on les nomme *naïèrs*, c'est-à-dire les conducteurs, les chefs[2]. Ce sont les païrs, qui jouent un si grand rôle dans les relations portugaises.

M. Graul, pendant son séjour à Tchirakal put recueillir des renseignements très-circonstanciés sur les populations du Malabar, en grande partie par l'intermédiaire du chef de la mission. Bientôt il se rembarque pour Calicut (Kalikodou, en tamil), cette ville qui eut un si grand retentissement dans le monde au temps des découvertes portugaises. C'est là que résidait le *tamoutiri* ou *tamouri*, titre que portait le puissant râdja de ces côtes, et que les relations portugaises ont changé en zamorin. Ce titre, dérivé de la langue des brahmanes[3], signifie le « chef de la mer ». On montre encore aux étrangers les restes du palais où Vasco de Gama, le 28 mai 1498[4], eut sa première audience du zamorin. Cet édifice, où n'entrait ni le marbre ni la pierre, est depuis longtemps tombé en ruines comme la puissance de ces anciens maîtres, comme la grandeur même de la nation dont Vasco de Gama porta le nom si haut. Ces événements datent seulement de trois siècles et demi, et déjà ils semblent appartenir aux âges héroïques.

Ici, M. Graul quitte les plages de l'ouest pour pénétrer dans le haut

au sud de la Godâvari. Même en faisant la part de l'amplification poétique, il reste toujours établi que la civilisation indigène d'une portion au moins des peuples tamils est de date très-ancienne.

[1] Du *Pantchanada*, comme on disait alors. *Pandjab* est l'équivalent persan de l'ancienne appellation sanscrite.

[2] Ce titre, dérivé du sanscrit *nâyaka* qui a la même signification, a été commun à une partie des chefs d'États ou de principautés des pays tamils. On en reconnaît la trace dans Ptolémée, au second siècle de notre ère.

[3] Samoudriya.

[4] Non le 20 mai, comme dit M. Graul.

pays. Il gravit une des passes ou ghâts[1] de la grande chaîne littorale et arrive aux Nilghiris (Nîlaghiri, les montagnes Bleues); une station d'une dizaine de jours lui fournit la matière de quelques chapitres intéressants et bien remplis sur ce canton élevé, où afflue chaque année un grand nombre d'Anglais de l'Inde qui viennent y chercher l'influence réparatrice d'un air salubre et frais. De là, M. Graul descend la vallée de la Kavérî et arrive au Tanjore (Tandjâvoûr), but final de son voyage.

Quoique le premier volume de la relation spéciale de l'Inde, principalement consacré au Malabar et aux Nilghiris, soit très-riche en renseignements ethnologiques et géographiques, (nous avons dit que l'Inde occupe les tomes III à V de l'ouvrage entier), c'est dans les deux volumes suivants, qui terminent l'ouvrage, que se trouvent les développements les plus étendus sur les pays tamils. Un séjour de trois années entières dans les provinces du Coromandel a permis amplement à l'auteur d'approfondir les objets divers de ses recherches, essentiellement dirigées vers l'étude morale du peuple et les conditions intimes de la société. M. Graul, il le dit lui-même, ne voyage pas en érudit. Il ne recherche ni les monuments anciens, ni les inscriptions du temps passé. Ce qu'il a toujours devant les yeux, c'est le peuple même, le peuple actuel et vivant, étudié dans les conditions diverses de son existence publique et privée. C'est tout à la fois l'État et le foyer domestique; ce sont les mœurs et les usages; c'est la religion, la langue et la littérature. Est-il besoin d'ajouter qu'une telle étude marche de pair avec les plus belles recherches de l'érudition archéologique? La connaissance intime et complète du présent d'un peuple, même à n'y voir que le côté purement historique, n'importe assurément pas moins à l'appréciation de son passé que l'étude de ses monuments. Et ici, d'ailleurs, c'est bien moins sur le sol qu'il faut chercher la trace historique des antiquités tamiles, que dans les idiomes mêmes, dans la littérature, dans le développement intellectuel et religieux du peuple. On pourrait presque dire que ce sont là ses seuls monuments.

Pour quiconque voudra entrer à fond dans cette partie tout à fait spéciale des études indiennes qui a pour objet les peuples du Dékhan, le livre de M. Graul sera d'un secours précieux. L'auteur fait surtout bien ressortir cette remarque capitale, que la trace du brahmanisme est aujourd'hui presque inappréciable dans le développement intérieur

[1] On sait que le mot *Ghât*, qui ne désigne, dans sa signification propre, qu'une *passe* de montagne (c'est le même radical que l'anglais *gate*) a été appliqué, par un abus de langage, à la chaîne même des montagnes.

des nations du Sud. Ce n'est pas le brahmanisme qui a créé la littérature populaire des pays tamils : c'est le bouddhisme, et après le bouddhisme, les djaïnas. C'est la langue tamile, non le sanscrit, qui a été l'organe de cette littérature. Les meilleurs ouvrages tamils de grammaire et de lexicographie ont pour auteurs des bouddhistes ou des djaïnas. La réaction brahmanique qui a extirpé le bouddhisme de l'Inde a pu renverser les monuments élevés sur le sol, au temps où dominèrent les doctrines de la Réforme, — car le bouddhisme, on le sait, n'est qu'une réforme à la fois sociale et religieuse : l'esprit du bouddhisme n'en a pas moins survécu dans les monuments écrits. « Le meilleur côté de la littérature tamile, ajoute M. Graul (t. IV, p. 194), est, sans contredit, le côté moral et sentencieux ; et cette branche des écrits tamils porte presque partout un témoignage direct de l'inspiration bouddhique. »

Ce n'est pas à dire, cependant, — et c'est M. Graul lui-même qui insiste sur ce point, — que les Aryas du nord, représentés surtout par les Brahmanes, n'aient pas exercé plus anciennement une action considérable sur l'état moral et le développement des peuples du Sud. On ne saurait dire aujourd'hui quelle fut la nature précise et l'étendue de cette influence de la colonisation âriénne ; mais deux faits irrécusables en portent témoignage, la langue et la conformation physique. En ce qui se rapporte à la langue, bien que le fond appartienne, ainsi que nous l'avons dit, à une famille absolument différente de la famille indo-européenne, dont le sanscrit est le représentant le plus ancien, on y trouve cependant, principalement dans le vocabulaire, un mélange d'éléments sanscrits dans une proportion considérable, tellement considérable, au rapport même de M. Graul (t. IV, p. 148), « que dans quelques-uns des dialectes congénères de l'Inde du sud, l'élément aborigène paraît presque effacé par le sanscrit. » Quant à la conformation physique, elle semble attester également, par la ressemblance générale que les classes principales des Tamils brahmaniques présentent avec le type âria (qui ne diffère pas de ce qu'on peut appeler le type européen), elle semble attester, disons-nous, qu'il y a eu très-anciennement une immixtion considérable de sang ârien parmi les populations tamiles converties au brahmanisme. Ce mélange des deux races, à une époque peut-être antérieure à la consécration rigoureuse de la distinction des castes, n'est pas d'ailleurs particulier aux contrées méridionales de la péninsule. Mais on entre là dans une question d'ethnologie indienne sur laquelle nous devons d'autant moins insister, que le savant missionnaire ne l'a pas abordée.

Par le fait de l'antique expansion du sanscrit au sein des populations du Dékhan, l'auteur se trouve conduit au seuil d'une très-grande question, celle des affinités originaires de la race tamile; en d'autres termes, la question de la race à laquelle se rattachaient les peuples du sud de l'Inde antérieurs à l'arrivée des Aryas. M. Graul, nous devons le dire, bien qu'il se pose ce problème, un des plus vastes à coup sûr et des plus intéressants que l'ethnologie puisse aborder, en effleure à peine la solution. Plusieurs savants de notre époque, M. Max Müller entre autres, y ont jeté d'assez grandes lumières pour qu'on ne puisse plus conserver de doute sérieux sur la solution générale. Comme nous aurons lieu plus tard de revenir sur ce sujet, nous nous bornerons, quant à présent, à rapporter l'opinion de M. Graul. Il reconnaît (t. III, p. 315), comme tous les philologues qui se sont occupés de cette question, que les langues dravidiennes ou tamiles[1] présentent des affinités intimes avec les langues touraniennes (c'est-à-dire le turc, le mongol, le tibétain, le finnois, etc); mais il ajoute ailleurs (t. IV, p. 149) : « Il faut toutefois reconnaître que le vocabulaire des langues aborigènes de l'Inde du sud offre des rapports marqués avec nombre de mots des langues ioniennes[2]. Or, s'il était établi que ces rapports reposent sur quelque chose de plus qu'un simple accident, on pourrait dire que la population aborigène de l'Inde, du moins son noyau, tient le milieu entre les races de la haute Asie, que M. Bunsen a nommées touraniennes, et les populations yavana ou ioniennes, comme les désigne M. Bunsen, qui se répandirent, à une époque moins ancienne, du pla-

[1] M. Graul (t. III, p. 349) regarde les mots *tamil* et *dravida* comme radicalement identiques.

[2] M. Graul fait remarquer à ce propos que souvent dans l'Inde (parmi les missionnaires sans doute) il a entendu mettre une grande importance à certains rapports de mots entre les langues tamiles et les langues européennes; et il cite, entre beaucoup d'autres, le tamil kourou, latin *curtus*, allemand *kurz*, français *court;* tam. koulir, allem. *kühl*, angl. *cool* (froid); tam. peñ, *femina;* tam. mâ, *mas;* tam. souvei, allem. *saft*, angl. *sap*, franç. *séve;* tam. pouloudi, *pulvis;* tam. toûsi, angl. *dust* (poussière); tam. mañ, *manere;* tam. poun, allem. *wunde*, angl. *wound* (blessure); tam. iroumpou, angl. *iron* (fer); tam. sourounkou, angl. *to shrink*, allem. *schrumpfen* (se resserrer, se contracter); tam. perou, goth. *bairan*, angl. *to bear,* allem. *gebären* (enfanter); tam. kol, angl. *to kill* (tuer); tam. vânkou, allem. [*emp*]*fangen* (recevoir), etc., etc. M. Graul ajoute avec beaucoup de raison qu'une très-grande quantité de mots sanscrits ayant notoirement pénétré dans les langues tamiles et y ayant pris droit de bourgeoisie, on ne saurait s'étonner de retrouver beaucoup d'analogies de ce genre entre ces langues et les idiomes congénères du sanscrit, et qu'on n'en peut tirer aucune conséquence fondamentale; les analogies grammaticales, celles qui tiennent au génie même et à la structure intime des langues, ont une bien autre importance.

teau iranien vers l'Asie Mineure et la mer Égée; bien qu'il faille toujours reconnaître que la parenté des idiomes tamils avec les langues touraniennes, reposant sur les analogies grammaticales, domine toute autre analogie purement lexicographique. »

Nous ne pouvons suivre M. Graul dans les développements étendus où il entre sur le caractère public et privé des Tamils, sur la puissance de l'esprit de caste, qui est ici, comme partout dans l'Inde, le seul patriotisme auquel les masses soient accessibles[1], sur la nature des obstacles que rencontre dans l'Inde la propagation du christianisme, et enfin sur la situation générale des missions du Dékhan, non plus que dans ses nombreuses excursions à travers toute l'étendue des pays tamils, et jusqu'à Ceylan. Ce que nous en avons dit suffit pour faire apprécier, sous ces divers rapports, la très-grande importance de cette relation. Le voyage tout récent de MM. Hermann, Adolphe et Robert Schlagintweit (1854-57), si les résultats en étaient publiés, aurait apporté un supplément considérable à notre exposé. Aucune exploration savante de ces contrées n'avait jusqu'à présent embrassé un aussi vaste champ; une partie notable du Dékhan, tout le bassin du Gange, l'Himâlaya, le Tibet occidental et le haut Pandjab, en ont été successivement l'objet, principalement au point de vue de la géographie physique et de l'histoire naturelle. Nous espérons que l'étendue de l'ensemble n'aura rien enlevé à la profondeur des recherches de détail.

Les matériaux que les voyageurs allemands auront fournis pour la connaissance actuelle de l'Inde ne sont que la moindre partie des travaux de l'Allemagne sur cette grande péninsule. Nous avons dit quelle est l'importance des recherches qui ont pour objet l'antiquité indienne, non-seulement en ce qui se rapporte à l'Inde elle-même, mais pour l'éclaircissement de nos propres origines, et l'on peut dire, pour l'histoire morale de l'humanité. Si, par sa position, l'Angleterre a dû avoir l'initiative de ces recherches, ou pour mieux dire, des publi-

[1] Attaquez, renversez les gouvernements, emparez-vous des territoires, fondez de nouvelles dominations, vous trouverez la masse des populations indiennes à peu près indifférente; mais ne vous attaquez pas à la constitution même de la société, surtout aux castes qui en sont la base, car vous verrez ce peuple si doux, si pacifique, se dresser devant vous avec l'indomptable énergie du désespoir. C'est ce qui explique tout à la fois et la facilité que les conquérants étrangers ont toujours trouvée dans les parties de l'Inde où domine l'esprit du brahmanisme, et la persistance des institutions brahmaniques à travers toutes les révolutions. La patrie de l'Hindou n'est pas dans le sol, elle est dans la caste. C'est ce que ne sauraient trop méditer ceux que le hasard des événements et les combinaisons de leur politique ont faits les maîtres du pays.

cations originales qui leur servent de base; si la France, dignement représentée dans ces études par le nom glorieux d'Eugène Burnouf, a marqué sa trace par quelques-uns de ces ouvrages qui font époque dès le début d'une science, l'Allemagne, et c'est là sa gloire, y est entrée avec une ardeur, avec un esprit de suite et une persévérance qui ont fait des études indiennes en quelque sorte une science allemande. Un nom illustre entre tous, celui de M. Lassen, la résume presque tout entière par son admirable ouvrage sur les antiquités de l'Inde, dont la dernière partie paraît au moment même où nous traçons ces lignes. Il y avait trop à dire sur ces travaux, qui seront un des côtés les plus riches de l'histoire scientifique du dix-neuvième siècle, pour que nous ayons voulu y toucher ici d'une manière incidente; nous nous proposons de les reprendre avec l'attention et le développement qu'ils méritent. C'est un chapitre réservé.

Vivien de Saint-Martin.

LITTÉRATURE POPULAIRE.

CONTES, PROVERBES, ÉNIGMES ET CHANTS DE LA LITUANIE[1].

Par littérature populaire, nous entendons ici non la littérature faite pour le peuple, mais celle qui a été faite par lui, les vieux contes qui n'existent que dans la tradition orale, les légendes que se transmettent les générations, les chants sortis de l'imagination de bardes inconnus, bref toute cette littérature spontanée qui ne manque à aucun peuple, et où se reflètent, d'une manière souvent inintelligible pour les descendants, les croyances et les mœurs des ancêtres. Il n'est pas de race si abandonnée qui n'ait su se créer un monde idéal, peu séduisant parfois, mais néanmoins toujours supérieur à la prose de la réalité. Les nègres de l'Afrique et les mornes habitants de la zône glaciale ont leurs traditions poétiques. Les steppes de la Tartarie ont eu leur floraison de contes et de légendes. Partout, dès la plus haute antiquité, dans les milieux les plus ingrats, dans les circonstances les plus difficiles, l'esprit a rendu témoignage de lui-même, d'abord par la parole, et aussitôt après par ces fictions spontanées dont quelques-unes nous ravissent encore aujourd'hui, et qui toutes, même les plus infimes, ont leur valeur pour l'historien de l'humanité. Longtemps dédaignées, elles sont aujourd'hui remises en lumière, et leur étude marche de front avec celle des langues. Ce sont deux illustres philologues, les frères Grimm, qui ont frayé la route. Ils n'ont pas dédaigné de recueillir de la bouche du peuple ces traditions antiques et de les res-

[1] *Litauische Maerchen, Sprichwortet, Raethsel und Lieder, gesammelt und übersetz*, von August Schleicher. — Weimar, Bœhlau, 1857.

tituer à l'investigation historique. Leur exemple a trouvé de nombreux imitateurs, et on peut citer après leur recueil ceux de MM. Colshorn, Hocker, Leonhardi, Meyer, Millenhof, Schambach et W. Müller, Crœhle, Rochholtz, Seifart, Simrock, Stœber, Temme, Zingerle, W. Wolf[1], etc., et enfin le recueil de contes lituaniens dont nous allons nous occuper, et qui est dû à un philologue très-distingué, M. Schleicher, dont le nom, dejà cité dans cette Revue, est familier à tous ceux qui s'occupent d'études indo-européennes. M. Schleicher s'est attaché plus particulièrement aux langues et aux races du nord; les contes et les poésies qu'il nous offre ont été par lui notés sur place pendant un long séjour en Lituanie. Pour en bien estimer la valeur, il faut se rappeler que la Lituanie n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui, une simple province de l'empire russe; ses habitants sont les descendants d'une tribu qui occupe entre les Germains et les Slaves une place à part dans la grande famille de peuples à laquelle nous appartenons. Ils ont des traditions et une mythologie particulières, auxquelles il faut se garder d'appliquer la mesure de l'esthétique, encore moins celle d'une philosophie transcendante, mais qu'il est intéressant et instructif de comparer aux traditions des autres races.

M. Schleicher lui-même signale dans sa préface de nombreuses affinités avec les légendes norwégiennes et les légendes allemandes, mais il en est de plus générales et qui dépassent même la sphère si vaste des traditions indo-européennes. Un trait commun à tous les peuples primitifs ou demi-civilisés est la recherche naïve de l'esprit, dans l'acception vulgaire de ce mot. Les énigmes et les jeux de mots appartiennent à la plus haute antiquité. On se rappelle le formidable calembour avec lequel Ulysse mystifia Polyphème. La Bible connaît les énigmes bien avant la reine de Saba, et le premier conte du recueil de M. Schleicher est précisément une suite d'énigmes dont la solution ingénieuse procure un mari à l'héroïne de la légende.

Une fille d'auberge est à filer quand passe en voiture un seigneur qui envoie son cocher demander quelque chose à boire. « Je n'ai rien de barbu (bière, à cause des barbes de l'orge), et ce qui coule sans bruit (de l'eau) ne sera peut-être pas du goût de votre maître. » Le seigneur devine facilement. « Si tu es si habile, dit-il à la jeune fille, je veux l'être aussi. Viens me trouver ni nue ni habillée, ni à cheval

[1] Les plus importantes de ces publications sont, après celles des frères Grimm eux-mêmes, celle de M. Rochholtz (*Légendes suisses d'Argovie*), et celles de M. Simrock (*Chants populaires allemands*, *le Livre des enfants*, *le Livre des énigmes*, etc.). La *Revue* se propose de revenir sur ces publications.

ni à pied ni en voiture, ni sur la chaussée ni sur le sentier des piétons ni à côté du chemin, en été et en même temps en hiver, et je te promets de t'épouser. » La jeune fille se déshabille, s'enveloppe d'un filet, s'assoit sur un bouc, va ainsi vers le seigneur en suivant l'ornière et se place sous la remise entre une voiture et un traîneau. Ainsi elle est venue ni nue ni habillée, ni à cheval ni à pied, ni en voiture, ni sur la chaussée ni sur le sentier des piétons ni à côté du chemin, en été et en même temps en hiver. Mais le seigneur ne veut pas l'épouser; il lui dit de retourner chez elle, et il lui envoie des œufs durs à faire couver. La jeune fille fait cuire des grains d'orge et les envoie au seigneur; s'il peut les faire germer et verdir, elle fera éclore ses petits poulets. Alors le seigneur dit : « Vraiment ces graines ne sauraient germer ni nourrir mes petits poulets. » Et il l'épouse. Après le mariage la jeune femme demeure aussi ingénieuse, et nous la voyons encore prononcer un jugement, sous forme de démonstration par l'absurde en action, entre trois propriétaires qui réclament un poulain. Un autre exemple de cet esprit, auquel s'essayaient les peuples primitifs, se trouve encore ici dans le petit Poucet, qu'on offre d'acheter, et qui engage son père à y consentir si on le couvre d'argent. Mais on a beau jeter sur lui plusieurs sacs d'écus, il est toujours dessus et à découvert jusqu'à ce que l'acheteur ait l'idée de lui mettre sur la tête un thaler. Alors le petit Poucet est couvert d'argent et lui appartient.

Une idée très-ancienne et très-générale est que les prouesses des héros sont dues à quelque don surnaturel; ils ont une épée qui a des vertus magiques, ou, comme Samson, des cheveux qui leur donnent une force mystérieuse, ou bien ils sont tout bonnement invulnérables. Le Siegfried des Niebelungen a trempé son corps dans le sang du dragon et lui a donné la dureté de la corne. Le corps d'Achille n'a-t-il pas aussi été trempé dans une eau merveilleuse qui le rend invulnérable? La seconde pièce de notre recueil des légendes lituaniennes est intitulée *l'Homme corné*. Le héros a trouvé dans une maison abandonnée, avec un sabre et un fusil, une huile avec laquelle il donne à son corps la dureté de la corne, et c'est grâce à cet avantage qu'il triomphe du dragon et épouse la princesse.

Mais à côté de ce merveilleux, qui semble être le même dans les légendes et les poëmes des races slaves et germaniques, nous ne retrouvons plus chez les Lituaniens les elfes, les ondines, les nixes, les nains et tous les personnages gracieux de la mythologie germanique. Ils sont remplacés par les laumes, espèce de sorcières ou de

harpies qui sont tout le contraire de la grâce, et qui accusent évidemment une imagination très-inférieure.

Dans l'ancien temps, racontent les Lituaniens à M. Schleicher, il y avait des laumes, et les anciens Lituaniens les regardaient comme des esprits méchants, sorte d'êtres maudits condamnés à occuper certains lieux et qui se montraient toujours sous une figure de femme. Elles pouvaient travailler, filer, tisser, cultiver la terre, mais elles ne pouvaient jamais commencer un travail ni l'achever. Elles ne faisaient pas précisément du mal aux hommes, souvent elles leur faisaient du bien, leur plus grande malice était d'enlever ou de changer les enfants. Ces enfants changés par les laumes avaient des têtes d'une grosseur monstrueuse qu'ils ne pouvaient jamais tenir droites, et s'ils arrivaient à avoir dix ans, il était sans exemple qu'ils eussent vécu au delà de douze. Dans un de nos récits, les laumes prennent le balai du poêle qu'elles enveloppent de langes pour en faire l'enfant substitué à l'enfant volé, mais le garçon de ferme voit tout, et, sur l'avis du curé, il coupe la tête de l'enfant des sorcières. Pendant les premières vingt-quatre heures celui-ci n'a qu'une vie factice. Dans un autre récit la laume est un incube qui s'introduit la nuit par un trou du toit et étouffe presque un pauvre homme. Celui-ci s'avise une fois, la laume entrée, de boucher le trou. Il n'est pas troublé, mais il aperçoit dans un coin comme un chat, et quand vient le jour cet animal se change en une jeune fille. Le paysan l'épouse et en a plusieurs enfants, mais sa femme ne peut rien commencer ni rien finir. C'était, disait-elle, à cause de la cheville qui bouchait le trou du toit. Le paysan se laisse persuader de la retirer. Mais aussitôt la femme disparaît. Ailleurs, deux laumes se font père et mère d'une jeune fille restée orpheline, et ils lui donnent deux grands rouleaux de belles étoffes, à la condition qu'elle ne cherchera jamais à mesurer sa richesse. La jeune fille, pensant à la vendre au marché, prend une aune, mais la nuit suivante tous les trésors s'évanouissent. Comme tous les êtres créés par l'imagination des peuples du Nord, les laumes sont enfants de la nuit, et paraissent et agissent dans les ténèbres. Le chant du coq les fait disparaître. Cependant, quelquefois elles se montrent en plein jour, témoin celle qui avait consenti à faire la moisson, à condition qu'on lui donnerait du lard à sa faim, et qui, frappée par la fermière furieuse de son trop grand appétit, reporta tout le foin sur le champ. Témoin aussi cette laume maladroite qui ayant vu la mère faire chauffer de l'eau pour laver son enfant, prend de l'eau bouillante pour le faire baigner de nouveau et le tue. Les laumes sont comme le diable, si on parle d'elles

elles accourent. Une paysanne avait du lin à tisser, mais n'en pouvait trouver le temps à cause de ses occupations des champs. « Ah ! je le donnerai à tisser aux laumes. » Et aussitôt une laume se présente qui promet d'achever le travail, mais elle ne le livrera que si la paysanne devine son nom et l'héberge bien. La laume en travaillant se parle à elle-même et s'appelle par son nom. La paysanne n'a pas de peine ensuite à le dire, et la laume, sans rien réclamer, s'enfuit en crachant toujours. C'est leur manière de manifester la colère. Les laumes se montraient surtout parmi les hommes le jeudi soir. Si les femmes avaient commencé à filer à ce moment, les laumes, pendant que tout le monde était endormi, continuaient à filer la quenouille jusqu'au chant du coq, et elles emportaient avec elles tout ce qu'elles avaient fait. C'est pour cela que ce soir est encore aujourd'hui chez les Lituaniens un soir sacré, où surtout on ne doit pas filer. Ce même soir, après le coucher du soleil, on ne devait ni laver ni faire quelque travail que ce fût que les laumes avaient l'habitude de faire, pour qu'elles n'en tirassent point leur profit en nuisant aux hommes.

Ce qui ressort de ces récits et de ces détails, c'est que les laumes sont les esprits familiers des campagnes, prêts à faire tous les travaux qui, dans les champs ou le ménage, appartiennent aux femmes, sans pourtant jamais pouvoir en prendre l'initiative, que le plus souvent, ennemies et jalouses du bonheur domestique, elles peuvent aller jusqu'à le troubler par des substitutions d'enfants destinés à périr. Cependant leur influence est souvent bienfaisante. Nous en avons déjà des exemples. En voici un autre plus intéressant : Une femme avait une fille très-paresseuse qui n'avait goût à aucun travail; elle la mena un jour à un carrefour et là la battit tant qu'elle put. Vint à passer en voiture un seigneur, qui demanda pourquoi elle battait la jeune fille. La femme répondit : « Seigneur, c'est une telle travailleuse qu'elle filerait la mousse de la muraille. » Alors le seigneur dit : « Ah! donne-la-moi; j'ai chez moi assez à filer. » La femme dit : « Prenez-la, je n'en veux plus. » Lorsque le seigneur fut retourné chez lui avec la jeune fille, il lui remplit le premier soir un grand tonneau de méchante filasse et il l'enferma seule dans une chambre. La pauvre fille demeura très-inquiète. « Je ne voudrais point filer et je ne le pourrais pas. » Alors il vint le soir trois laumes, elles frappèrent à la fenêtre et la jeune fille les laissa bien vite entrer. Les laumes dirent : « Si tu promets de nous inviter à ta noce nous t'aiderons ce soir à filer. » Elle répondit aussitôt : « Filez, filez seulement, je vous inviterai. » Et les laumes filèrent le premier soir tout le grand tonneau, pendant que la jeune fille dormait tranquil-

lement. Le lendemain le seigneur vint pour voir. La jeune fille dormait et tous les murs de la chambre étaient couverts de lin filé. Le seigneur ne laissa entrer personne dans la chambre, pour que l'ouvrière pût bien se reposer après un aussi grand travail. Et le soir il lui remplit encore de filasse un aussi grand tonneau. Les laumes revinrent, et tout se passa comme la veille. Le seigneur n'avait plus rien à filer et dit : « Maintenant je veux t'épouser, puisque tu es une si bonne travailleuse. » La veille du mariage la jeune fille dit au seigneur : « Il faut que j'aille inviter mes trois tantes, » et le seigneur la laissa aller. Lorsque les tantes furent arrivées et assises derrière la porte, le seigneur vint pour les voir, et il fut frappé de leur laideur. « Vraiment, dit-il à la jeune fille, tes tantes ne sont pas belles. » Et il demanda à une des laumes pourquoi elle avait un si grand nez. Elle répondit : « Petit seigneur, c'est d'avoir trop filé ; quand on file toujours et qu'on fait aller la tête, le nez s'allonge ainsi démesurément. » Alors il demanda à l'autre pourquoi elle avait les lèvres si épaisses. Elle répondit : « Petit seigneur, c'est d'avoir trop filé, quand on file toujours et que toujours on mouille son fil, les lèvres deviennent aussi grosses. » Même question à la troisième, pour un autre partie du corps, et réponse semblable. Alors le seigneur eut peur que de trop filer sa femme ne devînt aussi affreuse, et il jeta bien vite la quenouille dans le poêle[1].

L'argument naturel de la troisième laume, que nous nous abstenons de préciser, justifie la comparaison que nous faisions de ces êtres avec les harpies. Du reste les pauvres femmes n'étaient guère chez les hommes à bonne école. Les chasseurs se permettaient avec elles des plaisanteries peu délicates que nous ne pouvons rapporter ici. Dans

[1] Ces laumes si charitables doivent être un peu parentes de la vieille femme de la légende suivante : « Deux jeunes filles avaient l'une et l'autre perdu leurs fiancés. Quelques semaines après, allant au bal, elles passent par le cimetière : Levez-vous donc, dirent-elles près des tombes, sans céla qui nous mènera à la danse? A peine dans la salle où l'on dansait, elles virent entrer les deux fiancés qui les invitèrent et les firent danser sans les laisser reposer un instant; mais en dansant elles marchèrent sur les bottes de leurs danseurs; celles-ci étaient vides. Elles dansaient avec des morts. Au moyen d'une fausse promesse les jeunes filles obtiennent de sortir un instant, et elles se sauvent le plus loin qu'elles peuvent. Épuisées, elles entrent chez une bonne femme qui les cache et s'engage à ne point les trahir. Cependant les deux fiancés, après avoir attendu en vain, suivent les traces des fugitives et arrivent chez la vieille femme. Celle-ci nie que les jeunes filles soient chez elle. Comme elle filait, elle se met à conter toutes les peines que coûte le chanvre et tous ses usages, qu'on le sème, rouit, brise, file, tisse, blanchit, coud, porte, raccommode; qu'il devient une guenille, et enfin qu'on en fait du papier. La vieille achevait que le coq chantait, et que les deux morts disparaissaient. » Ainsi furent sauvées les deux jeunes filles.

l'intérieur des familles elles pouvaient surprendre des détails de toilette qui indiquaient peu de propreté. Il est difficile de citer les détails, et cependant il est impossible de les passer sous silence. Avez-vous vu sur le quai Sainte-Lucie à Naples, un jour de dimanche et de chaud soleil, commodément assises sur la rue ou sur les terrasses, les unes derrière les autres et les cheveux épars, la petite sœur, la sœur cadette, la sœur aînée, la mère. Chacune ne songe qu'à sa voisine. Quels soins ne prend-elle pas d'une tête si chère! Alors vous comprendrez les marques de tendresse dont il est sans cesse question dans les légendes lituaniennes. Quand une jeune fille est prête à accorder à un jeune homme les dernières faveurs, il y en a toujours une qui précède toutes les autres. Elle lui passe et lui repasse la main dans les cheveux, et le jeune homme est heureux : *Felix qui miscuit utile dulci*. Notre recueil contient quarante récits; il y en a au moins six où le témoignage d'amour dont nous parlons amène une reconnaissance et le dénoûment. Telles sont la légende du brigand qui a eu la tête à moitié coupée; la légende de la belle fille du roi qui a dû fuir de chez son père parce que celui-ci voulait l'épouser, puis qui devient Cendrillon et qui est reconnue de son frère pendant qu'elle lui rend l'inexprimable service. Telle est enfin, pour ne pas nous arrêter davantage sur ce sujet, la légende des neuf frères, où l'un d'eux reconnaît au doigt de la complaisante laume l'anneau de leur sœur.

Mais, comme dans Rabelais, à côté de la grossièreté se retrouvent la finesse et la malignité. Le conte du diable de Papefiguière peut avoir un sens plus profond, il n'est pas plus ingénieux ni plus intéressant que la légende de la vieille femme plus maligne que le diable. Il n'y a pas de satire en action plus parfaite.

Dans un village vivait un jeune agriculteur qui avait pris une belle jeune femme, et tous deux s'accordaient si bien que jamais l'un n'avait dit à l'autre une mauvaise parole, ils se parlaient toujours avec tendresse et se donnaient mille baisers. Un jour le diable, qui passait par là, fit visite au jeune couple. Il ne fut pas peu surpris de cette union extraordinaire et il tâcha de la troubler. Mais après de longues tentatives de toutes sortes il renonça à réussir et partit furieux. Sur son chemin il rencontra une vieille femme qui mendiait et qui lui dit : « Cousin, qui t'a mis de telle humeur? » Le diable répondit avec colère : « Ah, pourquoi m'interroger? tu ne peux rien pour me tirer de peine. — Pourquoi non? repartit la vieille. Ne sais-tu donc pas que nous autres vieilles nous savons bien des choses? Dis-moi donc ce qui te manque, peut-être pourrai-je t'aider comme j'en ai déjà aidé

bien d'autres. » Le diable pensa : « La vieille pourrait bien être aussi maligne qu'elle le dit, » et il lui raconta ce qui faisait sa peine, puis il ajouta : « Songe qu'il y a presque six mois que je suis enfermé dans ce village chez les nouveaux mariés si merveilleusement unis. Je voulais trouver un moyen de les exciter l'un contre l'autre, mais cela m'a été impossible, et ne dois-je pas être fort en colère d'avoir perdu tant de temps sans rien obtenir? » La vieille lui répondit : « Ce n'est pas pour moi une grande affaire, je t'en réponds. » Le diable se réjouit beaucoup de l'entendre ainsi parler, et lui demanda ce qu'il devrait lui donner. La vieille dit : « Je ne veux rien qu'une paire de chaussons et de souliers de Salzburg. » Le diable lui promit de les lui donner des plus beaux et des plus solides.

Alors elle alla dans le village chez la jeune femme, qui était justement seule à la maison pendant que le mari travaillait aux champs La vieille entra dans la chambre, et demanda d'abord une aumône, puis quand elle l'eut reçue, elle se mit à bavarder de toutes choses sur un ton caressant : « Ah! mon cher petit cœur, que tu es donc belle et charmante! ton petit mari doit être vraiment bien heureux de te posséder. Je sais fort bien que vous vivez tous deux dans la plus belle union du monde, mais, ma petite poule, ma petite fille, je veux t'apprendre un moyen pour que vous soyez encore tous deux plus unis, que jamais de votre vie vous ne vous disiez une mauvaise parole. » La jeune femme s'en réjouit fort, et pria la vieille de lui apprendre le secret. La vieille dit : « Il y a sur la tête de ton mari, non loin du sommet, un cheveu gris; tu dois le lui couper sans qu'il s'en aperçoive, au ras de la tête; alors vous vivrez toute votre vie dans un amour non pas égal, mais encore plus grand. Quand tu porteras à ton mari son dîner, dis-lui de mettre sa tête sur tes genoux et de faire sa sieste, et quand il sera endormi, tire ton rasoir de ta poche et coupe le cheveu gris. » Tout cela parut parfait à la jeune femme, qui congédia la vieille après l'avoir récompensée et remerciée de son mieux.

En la quittant, la vieille alla trouver le mari qui labourait dans les champs. « Bonjour, bonjour, mon bijou, bonjour. — Merci, merci, bonne vieille. » Après qu'ils se furent ainsi salués, la vieille le pria de s'arrêter, et il s'arrêta. « Et que veux-tu donc, bonne vieille? » Elle dit : « Ah! mon cher garçon, mon cher cœur, je peux à peine parler, tant je suis épouvantée. » Et elle se mit à crier et à pleurer d'une façon affreuse. Le mari dit : « Mais qu'y a-t-il, parle donc? » La vieille dit alors, au milieu de gros sanglots : « Toi et ta petite femme vous vous accordez, je le sais, parfaitement ensemble. Mais Dieu te préserve,

elle veut te tuer et en épouser un autre qui est beaucoup plus riche que toi. Je viens de chez elle, où j'ai vu et entendu cette horreur. Aujourd'hui, à midi, quand elle t'apportera ton dîner, elle aura un rasoir dans sa poche, elle te dira après le repas de mettre ta tête sur ses genoux et de faire ta sieste, et quand tu seras endormi, elle te coupera la tête. » Le mari la remercia beaucoup et promit de la récompenser une autre fois de son mieux. La vieille s'en alla alors un peu plus loin, jusqu'à un champ de blé, pour observer de là sans être vue.

Aux approches de midi, la femme se munit du rasoir de son mari et le mit dans sa poche. Cependant le mari attendait dans une grande agitation. Quand la femme arriva, ils s'embrassèrent comme ils avaient coutume de faire, puis le mari se mit à manger; quand il eut fini, elle lui dit : « Viens ici, mets ta petite tête sur mes genoux, et fais ta sieste; tu dois être déjà fatigué. » Il le fit, et au bout de quelque temps il feignit de s'endormir; car il remarquait bien que la vieille ne lui avait pas menti. Alors elle tira tout doucement le rasoir de sa poche pour lui couper le cheveu gris. Mais, se redressant avec la rapidité de l'éclair, il la saisit par la tête, lui arracha son bonnet, et la prenant par les cheveux il la déchira et frappa terriblement. « Ah! monstre, vipère, tu voulais me tuer, m'assassiner! Ainsi, c'est pour cela que tu as feint tant de tendresse et que tu as fait comme si tu m'aimais, afin de pouvoir mieux me faire périr. Je veux te donner une leçon qui t'apprendra à ne plus avoir de ces diaboliques idées. » Elle eut beau lui adresser toutes les prières, rien n'y fit, il la maltraita tant qu'il eut de forces, jusqu'à ce qu'il fût entièrement épuisé.

Le diable qui épiait non loin de là, accroupi sur une pierre, vit la scène et battit des mains en riant à gorge déployée; mais ensuite il eut lui-même horreur de cette infamie et surtout de la perfidie de la vieille, en pensant à part lui : « La vieille est plus rusée que moi; les hommes, dans tous les accidents fâcheux, mettent toujours tout sur le compte du diable, mais ces vieilles femmes font encore bien plus de mal. » Cependant il donna à la vieille les chaussons et les souliers promis, mais il avait près de lui une longue gaule, au bout de laquelle il les mit, les tendant ainsi à la vieille, et disant : « Je ne veux pas t'approcher, tu pourrais bien m'ensorceler et me jouer un méchant tour, car tu es pire et plus rusée que moi. » Et quand la vieille eut pris les objets, il jeta loin de lui la gaule et partit comme une flèche.

Nous voilà en présence du diable que nous connaissons tous, qui n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air, qui voudrait bien brouiller les gens, parce que c'est son métier, mais qui s'y prend mal et qui trouve

son maître parmi les hommes. Le pauvre diable en est humilié, c'est naturel; mais son rôle n'est-il pas surtout de souffrir dans son amour-propre et de se voir sans cesse trompé et vaincu dans sa propre science? Qu'on se rappelle le diable de Papefiguière, dont nous parlions tout à l'heure, et presque tous les diables du moyen âge. Le satanique Méphistophélès lui-même, après avoir tiré les marrons du feu pour son heureux pupille, ne voit-il pas et Marguerite et Faust lui échapper? Notre recueil nous fournit d'autres exemples. Le diable, avec une charité intéressée, mais avec la plus grande bonne foi, a offert à un forgeron ruiné sept années de richesse et de joie en échange de son âme. C'était payer bien cher l'âme d'un ivrogne paresseux, mais, comme on sait, pour le diable, toutes les âmes sont égales. Pendant sept ans le diable ne manque pas une seule fois à ses engagements. Chaque jour le forgeron trouve derrière le poêle un sac d'argent et dans un coin un sac de clous à ferrer. Grâce à ce secours quotidien et inépuisable, il se fait la providence du voisinage, paye richement ses ouvriers et refuse d'accepter aucun payement de leur travail. Cependant il ne s'oublie pas et ne sacrifie rien de ses goûts : si on veut lui parler, c'est au cabaret qu'il reçoit. En un mot, il se comporte comme la centième brebis de l'Évangile. Aussi le premier des apôtres ne manque pas de venir le chercher; il voyage à cheval avec deux amis, et ils ont tous fait ferrer leurs montures; le forgeron ne veut pas d'argent, et saint Pierre, pour s'acquitter, lui promet d'accomplir les souhaits qu'il voudra former. Le forgeron se contente d'en former trois, et comme on s'en doute facilement, chacun des trois sera la souricière où le pauvre diable sera pris. La septième année révolue, le diable se présente. Comme la première fois, il a pris la mine et le costume d'un joyeux chasseur; il vient chercher son ami, son débiteur. « Ah! pourquoi aller à pied? » dit celui-ci; mieux vaut aller à cheval. Mais il avait gelé, et les chevaux avaient besoin d'être ferrés à glace. Pour aller plus vite, le forgeron invite le chasseur à lui apporter le sac aux clous. Au moment où le chasseur y porte la main, le forgeron souhaite qu'il y reste attaché, et saint Pierre aidant, le miracle s'accomplit. Les amis des saints usent rarement avec modération de la victoire. Le forgeron appelle aussitôt ses compagnons et fait rouer de coups le prisonnier, qui n'est relâché qu'après avoir juré de ne pas revenir. Mais le diable s'appelle Légion, et le lendemain vient un autre émissaire. Le forgeron, qui a trois cordes à son arc, ne fait pas de difficulté de partir; mais la route peut être longue, le pommier sous lequel on passe est chargé de si belles pommes; il serait bon d'en prendre quelques-unes pour la soif. Le diable se met

bonnement à secouer l'arbre; il y reste pris comme Milon de Crotone, et n'est délivré qu'après avoir fait aussi le serment de ne pas revenir. Troisième jour, troisième diable. Malgré l'expérience de ses compagnons, il arrive avec leur fatale bonhomie, et trouve tout naturel que le forgeron veuille se raser pour l'accompagner. Mais il aimerait mieux attendre assis que debout, et il regarde du coin de l'œil un siége fort commode. « Essayez-le, essayez-le, dit le forgeron, vous verrez comme on y est à l'aise. » Le diable s'assoit avec confiance, sans songer qu'avec lui et ses pareils il n'y a ni foi ni loi. A peine assis il se trouve pris de toutes parts, et aussitôt les fidèles compagnons accourent avec des barres de fer rougies au feu, et torturent la victime jusqu'à ce qu'elle ait juré que ni lui ni personne de l'enfer ne viendra plus jamais réclamer l'ami de saint Pierre. La moralité de la légende est tout à fait naïve. Le forgeron, à qui le diable a retiré sa pension, est bien obligé de se ranger. Il meurt après avoir édifié ses concitoyens, et naturellement il songe au portier du ciel, son ami; mais le moment de la générosité est passé. Pourquoi le forgeron n'a-t-il pas formé un quatrième souhait, celui du ciel? On le lui eût accordé comme les autres; mais maintenant il est trop tard. Force est donc au défunt d'aller en enfer; mais à peine a-t-il prononcé son nom que c'est parmi les diables un brouhaha et une épouvante extraordinaire. On verrouille les portes et on les barricade avec d'énormes barres de fer. Comme il est difficile de ne demeurer nulle part, notre forgeron retourne à la porte du ciel. C'était ce jour-là concert. Il demande à saint Pierre de le laisser voir un peu. Saint Pierre entr'ouvre la porte, à condition qu'il regardera de loin; mais petit à petit, le forgeron arrive tout contre, et au moment où on ne l'observe point, il s'élance par-dessus le seuil et retombe dans le paradis, sur son tablier de peau. Saint Pierre et ses camarades ne goûtent pas la plaisanterie, mais le forgeron leur fait observer qu'il n'est pas sur leur sol ni sur leur territoire, mais sur son tablier de peau. Cet argument ferme la bouche à saint Pierre.

Le Jupiter de leur ancienne mythologie n'est pas mieux traité par les Lituaniens que le diable : ils l'appellent Perkunas, c'est le dieu qui lance la foudre. Comme le diable, auquel il est quelquefois associé, il se laisse tromper, effrayer, enfin cède la victoire à l'homme. Voici la fable : Perkunas et le diable font société avec un charpentier. On construit, on cultive en commun, et tout va bien quelque temps. Mais au moment de faire la récolte on s'aperçoit qu'un voleur de nuit a dévasté le champ. Chacun doit veiller à son tour. Le diable commence, mais au moment où il va saisir le voleur il est rossé par lui d'impor-

tance. Perkunas, naturellement, a le même sort. Le charpentier seul triomphe de la terrible laume, car c'est encore une laume, et reste maître de son char et de son fouet. Plus tard les trois associés veulent se séparer; mais à qui restera la maison? A celui des trois que les deux autres n'auront pu effrayer et qui les aura fait fuir. Le diable a peur de Perkunas, comme Perkunas a peur du diable. Le charpentier n'a pas plus peur de l'un que de l'autre; il les laisse faire tapage, puis quand vient son tour, il s'arme du char et du fouet de la laume et vient contre la maison pousser le cri que le diable et Perkunas connaissent. Aussitôt l'un et l'autre de fuir, Perkunas en lançant du feu, le diable en lançant autre chose, et le charpentier reste maître de la place. Quelque soit l'auteur de cette légende, ne serait-ce pas le cas de dire avec Mercure :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!

Mais le manant lituanien se soucie peu du reproche; il mêle dans ses contes les anciennes et les nouvelles croyances avec une ironie ou une naïveté extrêmes. Sa plaisanterie n'atteint pas seulement l'ancien maître du ciel et le nouveau maître des enfers, elle n'épargne pas même le seigneur, et quoiqu'il la dissimule sous un gros rire, elle n'en est que plus maligne. Il y avait une fois un paysan et un seigneur qui firent un pari à qui mentirait le mieux, et ils mirent chacun pour enjeu cent écus. Le seigneur dit au paysan : « Paysan, commence à mentir! » Le paysan dit : « Les seigneurs commencent toujours; pour mentir ils doivent donner aussi l'exemple. » Alors le seigneur commença de mentir, et dit : « Mon père avait un bœuf qui avait de si grandes cornes que la cigogne aurait dû voler une année entière avant d'arriver de l'extrémité d'une corne à l'extrémité de l'autre. » Le paysan dit : « Cela se peut. » Le seigneur dit : « Paysan, mens à ton tour. » Alors le paysan commença de mentir.... « Mon père sema des haricots qui poussèrent jusque dans les nuages. Un paysan monta sur une des tiges. On la coupa, et il ne pouvait plus descendre. Il trouva pourtant là haut un tas de paille et des coquilles d'œufs, et il s'en fit une corde, mais la corde était trop courte. Il coupa toujours en haut pour rajouter en bas, et il descendit ainsi jusque sur l'église; mais il lui fallut sauter du haut de l'église. Par hasard il tomba sur une grosse pierre, et ses jambes y entrèrent jusqu'aux genoux. Alors il laissa là ses pieds et courut chercher une hache pour briser la pierre et les ravoir. Mais, quand il revint, il trouva un chien qui les mangeait, et comme il le frappa avec la hache, le chien laissa tomber un billet. » Le seigneur

demanda : « Et qu'y avait-il donc d'écrit? » Le paysan dit : « Sur le billet il y avait que ton père avait chez le mien gardé les porcs. — Ça n'est pas vrai, dit le seigneur, tu mens. — Si tu dis que je mens, répondit le paysan, alors j'ai gagné, je sais mieux mentir que toi. » Et sur ce le paysan prit les deux cents écus. Après toutes ces impossibilités bizarres si grotesquement accumulées et acceptées de parti pris, et cette possibilité si vivement et si involontairement niée par l'orgueil du seigneur, le mot du paysan : « Je sais mieux mentir que toi » est d'une naïveté et d'une malice qu'eût enviées la Fontaine.

Le même esprit satirique se retrouve dans une pièce contre les médecins. Un pauvre homme n'avait pour toute richesse qu'une femme et des enfants à nourrir. Pour surcroît de malheur, il semblait simple d'esprit, témoins les traits suivants : Il a l'idée d'aller voler du bois dans la forêt voisine et de l'apporter à la ville pour le vendre. Une première fois un marchand s'en accommode, et lui demande quel prix il en veut. Il se fait donner une vieille enseigne pendue au-dessus de la boutique, et revient tout content chez lui, où il est reçu naturellement par sa femme comme le Xaïloun des *Mille et un jours* l'était par la sienne. Une autre fois il cède son bois contre une robe de chambre tout usée et une pipe plus qu'ordinaire. Inutile d'ajouter que la réception vaut la première. Mais le lendemain l'imbécile fait mettre sur l'enseigne, au-dessus de sa porte : « Le docteur qui sait tout et peut tout, » et il se promène dans sa chambre enveloppé dans sa robe, et sa pipe à la bouche. On accourt au nouveau docteur. D'abord c'est un homme qui a perdu son cheval; puis un roi dont la fille se meurt. Le docteur ne doute de rien, et il a raison, car le hasard lui fait retrouver le cheval et guérir la malade. Mais le hasard n'est qu'un mot, et tout l'honneur revient au docteur. Évidemment rien ne lui est inconnu, rien ne lui est impossible. Le roi a été volé d'une somme considérable et veut découvrir les voleurs. « Bagatelle, répond le docteur, dans trois jours j'aurai retrouvé l'argent. » Et il se fait enfermer dans une chambre avec un gros livre qu'il feuillette jour et nuit. Il arrive ainsi à la fin de la troisième journée. Cependant les voleurs, des domestiques du château, s'alarment de la présence et des recherches du savant homme. Ils conviennent de veiller tour à tour sous la fenêtre du docteur pour observer s'il les a découverts. Le premier écoutait depuis longtemps sous la fenêtre sans rien entendre que la voix marmottante du docteur, quand il sonne une heure après minuit. Le docteur frappe un coup sur la table et dit : « En voilà une. » L'homme, sous la fenêtre, croit que cela signifie une des personnes qui avaient volé, et que cela s'appli-

que à lui. Il retourne dire à ses compagnons que le docteur sait leur larcin. Ils ne veulent pas le croire, et le second se met sous la fenêtre. Pendant qu'il écoute il sonne deux heures. Le docteur frappe deux coups sur la table : « En voilà deux. » Le voleur croit aussi que cela s'applique à lui, et retourne dire que le docteur n'ignore plus rien. Enfin le troisième, encore incrédule, tente l'épreuve. Mais trois heures sonnant, le docteur frappe trois coups et dit : Ah! Dieu soit loué, maintenant en voilà trois, il est temps de se mettre au lit. » Tous les voleurs, persuadés qu'ils sont découverts, viennent trouver le docteur et lui promettre de lui rapporter l'argent s'il s'engage à ne pas les trahir. Celui-ci leur donne sans peine cette assurance, et leur ordonne d'apporter l'argent. Le lendemain, grand est l'étonnement du roi, grande surtout sa joie. Il ne peut mieux faire que d'attacher un si habile homme à sa personne. Depuis, « le docteur demeura à la cour, où il vécut heureux de longues années, et resta jusqu'à la fin le docteur qui sait tout et qui peut tout. »

Le poëte qui avait pris tant de plaisir à entendre conter *Peau d'âne* aurait trouvé dans notre recueil plusieurs de ces récits qui lui plaisaient. Nous avons déjà nommé *Cendrillon,* nous pourrions y joindre le *Petit Poucet* et la *Barbe bleue;* mais les histoires que nous connaissons ne se trouvent ici qu'indiquées et comme en germe; les détails en sont changés, elles ne sont qu'un épisode du récit. Cendrillon, ici, est une jeune fille que son père voulait épouser et qui s'est enfuie. Dans sa fuite elle a rencontré des pierres[1], et elle a souhaité qu'elles lui formassent une maison; aussitôt son souhait s'est accompli. Le lendemain elle est partie en laissant ses riches habits. Comme Cendrillon,

[1] Le texte parle de pierres et non de rochers. Les rochers proprement dits manquent en Lituanie. On n'y voit que d'énormes blocs erratiques, souvent très-nombreux. L'explication de la légende a prévenu celle de la science; seulement au lieu de grands courants charriant ces blocs sur d'énormes glaçons, elle fait apporter les pierres par le diable :

« Dans des temps très-reculés, un diable, allant à la noce à Kowno en Russie, prit sur son dos un grand sac plein de pierres, avec lesquelles il voulait combler à Kowno le Memel, dans la pensée que ce serait rendre un grand service à tous les invités de la noce. Mais déjà bien avant Insterburg, il se fit un trou au sac par lequel les pierres tombèrent sans que le diable s'en aperçût, et elles tombèrent toujours en plus grand nombre jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Kowno où tomba la dernière. Mais celle-ci était la plus grosse, grosse comme une maison de moyenne grandeur. La pierre est encore là sur le bord du Memel, et on peut très-bien reconnaître comment le diable l'a portée, car on y voit l'empreinte de son dos et de ses épaules. Le diable, en remarquant sa perte, fut très-courroucé, et il s'en retourna furieux. Mais tout l'espace au delà d'Insterburg jusqu'à Kowno est encore aujourd'hui couvert d'une quantité de pierres. »

elle est entrée au service d'une aubergiste chez qui demeure son frère, également enfui de chez son père, et qui se donne pour un greffier. Elle lui apporte de l'eau, elle lui apporte ses bottes toutes les fois qu'il le demande. De temps en temps elle retourne aux pierres qui s'ouvrent et forment une chambre où elle retrouve ses riches habits, et à la porte une voiture qui la conduit à l'église. Un jour Cendrillon s'attarde, et n'ayant pas le temps de changer, elle met ses haillons par dessus ses riches habits. Mais ceux-ci sont mal cachés, le frère les aperçoit, arrache l'étoffe de tête de sa sœur, et la reconnaît. Ils partent, et on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Le petit Poucet de notre recueil n'offre qu'un rapport de nom avec le petit Poucet que nous connaissons tous. Nous avons déjà cité un de ses exploits, il donne la mesure des autres. De la Barbe bleue, il y a la défense d'entrer dans la chambre où sont les corps des victimes, mais les victimes, au lieu d'être les femmes du héros, sont les brigands qu'il a tués. Pour la punition de la sœur qui enfreint l'ordre de son frère, le douzième brigand n'était qu'à moitié tué. Au moment où la porte s'ouvre, il saisit la jeune fille et lui fait jurer de lui apporter tout ce qui sera nécessaire pour sa guérison, et ensuite de l'épouser. La terrible chambre aux cadavres où il est défendu d'entrer n'est qu'un détail d'un récit fort compliqué, où se réunissent toutes les aventures les plus merveilleuses. Il y a bien un conte de la Barbe verte; mais le narrateur nous avoue que la barbe est teinte pour plaire à une jeune fille qui aime cette couleur, et les aventures n'ont rien de commun avec l'histoire de la Barbe bleue.

Ce qui est particulier aux légendes lituaniennes, c'est surtout le rôle donné aux brigands, dont le nom et les hauts faits reviennent sans cesse. Panurge disait qu'il avait cent moyens de gagner de l'argent, dont le plus ordinaire était par larcin. C'est ce que pense le héros de plus d'une légende lituanienne. Pourvu qu'on ne soit pas découvert, la ruse et l'habileté excusent tout; c'est la maxime des jeunes Spartiates, c'est aussi celle de l'honnête jeune homme dont nous allons rapporter l'histoire. Un oncle fort riche lui avait offert de lui faire apprendre un état. Il avait demandé à entrer chez les brigands: il y a des pays où c'est un état. La preuve c'est que l'oncle, personnage respecté dans son endroit, connaissait plus d'un de ces brigands. Son neveu avait une vocation et bientôt il en remontra à ses maîtres. « Pourquoi tuer les gens? leur dit-il; c'est une peine inutile qu'on n'a pas besoin de prendre si l'on est adroit, » et il joint l'exemple au précepte. Son plus beau trait est de voler trois fois en un jour, à la même personne, une même chèvre qu'il lui a deux fois vendue. Après avoir montré de si heureuses

dispositions, l'honnête voleur devient un parfait hôtelier, sans rien perdre de son talent; mais quand les anciens compagnons viennent pour le voler, il sait leur reprendre adroitement son bien et leur donne une leçon qui les empêchera de revenir. « A voleur, voleur et demi. »

Les conteurs populaires sont implacables pour qui se laisse tromper, et très-portés à admirer le succès, quel qu'en soit le prix ou la moralité; à côté du jeune coquin se place naturellement le coquin plus expérimenté et marié, dont tous les coups sont des coups de maître. Il va en voiture avec sa femme, et il aperçoit de loin une voiture de seigneur, il se hâte de descendre et de mêler des ducats d'or dans le crottin de son cheval: « Ah! messeigneurs, j'ai un cheval merveilleux. Chacune de ses crottes contient toujours deux ducats. » Les seigneurs payent cent ducats le mauvais cheval et ils sont volés; tant pis pour eux, c'est leur faute, pourquoi sont-ils si simples? L'épreuve faite, on retourne au paysan pour se plaindre. Cette fois, celui-ci vante son traîneau qu'il fait glisser sur un plan incliné et qui, dit-il, va sans chevaux. Les seigneurs lui achètent cent thalers son traîneau. Le lendemain leur promenade en traîneau n'est pas longue et ils retournent pour se venger; mais le paysan s'est mis sur la poitrine une vessie pleine de sang, et feignant un grand désespoir, il se donne un coup de couteau et tombe comme mort. Alors arrive sa femme qui le frappe de deux coups de bâton, et aussitôt il se relève sur les pieds. « Oh! bâton merveilleux! Combien veux-tu le vendre? » s'écrient les seigneurs. Deux cents thalers passent encore dans la poche du paysan. Sur qui faire l'expérience de ce bâton merveilleux, si ce n'est sur l'être que l'on aura le plus de plaisir à rendre à la vie? Chacun des trois seigneurs commence par tuer sa femme, mais il a beau ensuite la bâtonner, le traitement ne réussit pas. Cette fois la vengeance sera terrible. Le paysan en est mort d'avance de peur, il a même eu le soin de se faire enterrer; mais il y a un trou à la bière, et quand les seigneurs viennent l'un après l'autre pour jouir de l'état où leur voleur est réduit, celui-ci, avec de grands ciseaux, les mutile de la façon la plus sensible, si bien que leur mort ne se fait pas attendre. « Mais le vieux Tschuti vit peut-être encore aujourd'hui avec sa vieille[1]. »

L'histoire suivante nous entretient d'un genre de vol plus ordinaire dans le grand monde et dans les pays civilisés; c'est celle du chat botté et du marquis de Carabas, l'histoire des mariages où l'on sait

[1] M. Anderson, le charmant conteur danois, a recueilli une légende à peu près semblable.

épouser une riche dot. Un homme qui ne possédait qu'un demi-journal de terre et une petite maison, avait un fils unique auquel il fit donner la meilleure éducation; puis il lui légua la maison et le champ. Le fils vendit le tout pour acheter de beaux habits, une voiture et des chevaux; puis, comme les courtisans dont parle un historien, qui portaient sur leur dos les moulins de leur père, il s'en va chez un homme riche qui avait des filles et qui lui en avait promis une. Le beau-père mena ensuite son gendre visiter ses propriétés. On alla d'abord dans la brasserie. « Mon gendre, ne sont-ce pas là des cuves? — Ah! ce n'est rien à côté des miennes. » Le beau-père interroge le cocher. « J'allai une fois dans la brasserie, répond celui-ci, et je vis cinq hommes se promener en canot dans une de nos cuves, en mangeant tranquillement du fromage. » On va dans le potager. « Mon gendre, n'est-ce pas là un chou? — Ah! ce n'est rien à côté des miens. » Le beau-père interroge le cocher. « J'allai un jour dans notre potager; il commençait à pleuvoir et je vis cinquante hommes qui s'abritaient sous une feuille de chou. » On va enfin dans les champs. « Mon gendre, ne serait-ce pas là des pois? — Ah! ce n'est rien à côté des miens. » Le beau-père interroge le cocher. « Je menai un jour les chevaux à l'abreuvoir, répond celui-ci, et je vis cinq hommes se mettre dans la moitié d'une gousse et naviguer ainsi sur l'eau. » Le mariage avec un si riche propriétaire ne pouvait manquer de se faire; mais en présence de la réalité, la lune de miel ne devait pas durer un mois entier, elle ne dura pas une minute. La pauvre femme en mourut de saisissement. Son mari l'enterra, garda la dot et prit une autre femme.

A côté des histoires de brigands heureux se trouve la nécessité de l'expiation. La forme sous laquelle elle est présentée est assez bizarre. C'est un étudiant qui a été vendu par son père au diable, et qui veut reprendre l'acte de vente. Chemin faisant, il rencontre un brigand qui voudrait bien savoir le moyen de se réconcilier avec Dieu. Apprenant le but du voyage, il prie l'étudiant de passer pour lui au ciel après avoir été en enfer. Il supposait que les deux pays se touchaient [1]. L'étudiant fait la commission et rapporte pour réponse que le brigand sera pardonné quand le vieux tronc de pommier auquel il a pendu tant de gens et qui est desséché depuis longtemps, aura repoussé par ses soins. L'étudiant devenu pasteur aperçoit un jour un pommier couvert des fruits les plus parfumés, il veut en cueillir, mais les branches se

[1] Deuxième partie. *Proverbes et expressions proverbiales :* « *Wo der Himmel ist, da ist die Hölle neben an :* Où est le ciel, l'enfer n'est pas loin. »

redressent hors de sa portée. Sous l'arbre il y a un vieillard qui n'est plus qu'une ombre. C'est le brigand qui a accompli sa pénitence et qui demande l'absolution, mais les fautes expiées ont encore besoin d'être confessées. Le prêtre écoute la confession, et à chaque aveu qu'il reçoit une pomme se détache de l'arbre et tombe. Il n'en reste plus que deux. « Tu ne m'as pas encore avoué toutes tes fautes, dit le prêtre. Si tu en tais une seule, tu iras en enfer. » Le brigand confesse alors à haute voix : « J'ai tué mon père et ma sœur unique. » Aussitôt les deux pommes tombent, et le prêtre, sachant ainsi que la confession est complète, donne l'absolution au brigand. Dans un autre récit c'est un pêcheur qui va au ciel, uniquement pour savoir où le père de son maître a caché son argent. Sur la route il rencontre beaucoup de monde, bêtes et gens, qui sont au supplice d'une manière ou d'une autre et qui, en accusant Dieu tout bas, voudraient bien en savoir la cause. Le pêcheur fait aussi leurs commissions; mais Dieu naturellement rejette les fautes sur ses créatures, et comme chacune a son amour-propre qui l'aveugle, il comprend qu'elle pourrait se fâcher contre le rapporteur. Aussi donne-t-il à celui-ci l'avis utile de ne communiquer la réponse que de loin et après s'être mis hors de portée.

Dans la légende de l'homme sans peur, on fait jouer au corps de Dieu, à l'hostie, un rôle assez singulier. L'homme qui cherche la peur va naturellement dans les cimetières et dans les églises où les morts reviennent et où les diables font sabbat. Il se trouve un mort qui appelle au secours : il a, dit-il, la fièvre dans la bouche, et quand les dents se desserrent il laisse tomber une hostie. L'homme la ramasse bien proprement dans son foulard, et il apprend que le malheureux ayant reçu l'hostie au moment de mourir elle n'avait pu passer, parce qu'il était un pécheur. L'homme s'en va tranquillement pendant que les diables emportent leur proie. Le lendemain la scène est dans l'église, ce sont deux morts qui, avec leurs bières, font un tapage affreux en compagnie du diable. L'homme tire l'hostie, la mouille d'un peu de salive et la colle adroitement sur le front du diable. Elle brûle horriblement Satan, qui tombe à genoux et demande grâce. L'homme l'envoie alors porter les deux morts avec leurs cercueils en enfer. Pour être bien sûr qu'ils y sont, il le fait décrocher la porte de l'église, se met dessus et ordonne au diable de le porter ainsi à l'entrée de l'enfer. Une fois bien certain que les deux morts sont au beau milieu de l'enfer et rapporté dans l'église, il délivre le diable. Ces deux morts enterrés dans l'église, qui font tapage chaque nuit avec le diable, et qu'il faut rapporter en enfer pour rendre la paix au

saint lieu, n'est-ce pas la satire de hauts personnages, séculiers ou religieux, à qui le conteur conteste le droit à l'inhumation dans l'église?

Nous passons sur quelques récits purement merveilleux. Il y en a un, celui du château enchanté, qui rappelle par plusieurs détails un récit analogue inséré par Gœthe dans ses Mémoires. Qu'on relise le récit de Gœthe, on y trouvera beaucoup plus de fraîcheur, d'imagination et de poésie. La fable du renard et du corbeau, celle du cheval et du loup se trouvent l'une et l'autre dans notre recueil, mais presque entièrement transformées. Il sera intéressant de faire le rapprochement. Voici la première : « Un moineau vola sur le fumier d'un paysan. Vint le chat qui attrapa le moineau, l'emporta et voulut le manger. Mais le moineau dit : « Jamais seigneur ne prend son déjeuner sans s'être auparavant lavé la bouche. » Mon chat se pique d'amour-propre, met le moineau à terre et commence à se laver la bouche avec sa patte; pendant ce temps le moineau s'envole. Le chat très-en colère jure qu'il commencera désormais par déjeuner et ne se lavera la bouche qu'après. Et c'est ainsi qu'il fait jusqu'à cette heure. » La passion en jeu est toujours celle de la vanité, mais ce n'est pas ici celle du talent; on pourrait plutôt croire que c'est celle du bourgeois gentilhomme qui veut en tout imiter les nobles. La seconde fable a une fin plus piquante que celle de la Fontaine. « Il y avait une fois un homme qui avait un cheval, et comme le cheval était devenu vieux il ne pouvait plus s'en servir. Alors il le fit ferrer en acier, le conduisit dans la forêt et le laissa courir. « Cherche toi-même ta nourriture. » Le cheval suivit son chemin et rencontra dans la forêt un ours qui lui dit : « Ah! mon compère, es-tu fort? » Celui-ci répondit : « Oui vraiment. » L'ours alors dit : « Si je prends une pierre et que je la serre j'en fais sortir l'humidité. » Mais le cheval dit : « Quand je passe mon doigt sur une pierre il en sort toujours du feu. » L'ours devint inquiet, car il pensait que ce compagnon était plus fort que lui. Et il s'éloigna en courant. Ce faisant il rencontra un loup et lui dit : « Ah! compère, es-tu fort? » Le loup répondit : « Oui vraiment. » Alors l'ours dit : « Je suis fort, tu es fort, mais il y a quelqu'un sur cette pelouse qui est plus fort. S'il passe son doigt sur une pierre il en sort du feu. » Le loup voulut aussi le voir, et l'ours l'y conduisit. Le cheval paissait derrière une hauteur, sur une prairie, et l'ours pouvait le voir, mais le loup ne le pouvait pas. Alors l'ours leva le loup en l'air pour qu'il pût voir celui qui était si fort, mais en le levant il le pressa si rudement que le loup fit la grimace. « O crapaud, dit l'ours, tu ne l'as pas encore

vu et tu fais déjà la grimace! » et il le jeta à terre si violemment que le loup se brisa en deux. »

Reste l'histoire d'un excellent homme qui dépense son argent à acheter la sagesse. Le fait est assez rare pour mériter une mention, en même temps il nous servira de transition pour arriver à l'étude des proverbes qui composent la seconde partie du recueil. Cela ne veut pas dire que les proverbes soient toujours la sagesse. Le bon sens vulgaire est assez variable et souvent assez immoral. Nous serions assez de l'avis de la Fontaine, qui s'étonne d'avoir lu quelque part que la voix du peuple était la voix de Dieu. Il y a dans le recueil de M. Schleicher des sentences et des expressions proverbiales qui font paraître dans un jour singulier la Sagesse des nations.

Nous en citerons quelques-unes, qui ont un caractère particulier ou qui nous offrent une variante intéressante des proverbes que nous connaissons. Déjà nous avons vu que les contes n'épargnaient pas les seigneurs, les proverbes vont encore plus loin : Tout noble est marchandise du diable. Noble et chien (ou diable) c'est tout un. La vie près d'un noble est une vie en enfer; plus on reste à la cour du seigneur, plus on reste en enfer avec les diables. — A côté des exigences des nobles se trouvaient celles du clergé. Le prêtre est traité comme le mendiant qui revient toujours et qui toujours demande : Je ne saurais remplir le sac du mendiant. Le sac du mendiant n'a pas de fond, est-il dit à la lettre B (Bettler, mendiant); et à la lettre P (Pfarrer, prêtre, curé), on trouve : Le sac du curé a des trous (ou est large). Un proverbe plus local : Juif et Tartare, même marchandise. — Sont-ce des proverbes propres à la Lituanie ou universels, les suivants : Qui a la force, a le droit. Où tu aboieras, tu auras à manger. Où le chien reçoit à manger il aboie. Qui est riche a de l'esprit. — Suivent les conseils de prudence, de travail, d'économie, de tempérance, de propreté, de probité. Les conseils de tempérance sont présentés sous une forme originale : L'estomac n'est pas une cour ouverte. Ce qui est une fois dans ton estomac cinq hommes ne l'en tireraient point. Ce que tu as fourré dans ton estomac, les plus habiles ne sauraient point l'en tirer. Il n'y a pas de grande route à travers le ventre. — Nous disons : Charité bien ordonnée commence par soi-même. Le Lituanien dit : « Pour moi aujourd'hui, demain pour toi. » Demain n'est-il pas souvent bien loin? N'est-il pas à craindre qu'il ne vienne jamais? Mais on agit de même pour soi. On attend que l'on soit vieux pour se faire ermite. Nos proverbes expriment cette remarque par une métaphore un peu vive : « Qui dans sa jeunesse a craché à notre seigneur Dieu dans les

yeux, dans sa vieillesse le porterait sur ses bras. » — La vieillesse est amèrement raillée; le peuple ne voit d'ordinaire que ses désavantages et ne saurait guère en parler comme Cicéron. La vieille femme est surtout l'épouvantail : « Une vieille femme solide, on ne la briserait pas sous la meule du moulin. » La femme en général est diversement appréciée : Les femmes ont des oreilles sans fond. Les femmes ont de longues robes, mais un esprit court. Voici la morale de la fable de l'ours et des deux chasseurs : « L'ours est dans la forêt, et on taille sa peau. » « L'écureuil est sur la branche et on aiguise la broche. » L'ours, le loup, jouent un grand rôle dans les expressions figurées de notre recueil. Pour dire quelqu'un qui n'est propre à rien, on dit « qu'il n'est bon qu'à conduire les ours ». Mais il n'y a pas lieu d'insister davantage sur cette partie du livre. D'ailleurs, des proverbes perdent beaucoup dans une traduction qui détruit les rimes, les consonnances et souvent la brièveté de l'expression.

La troisième partie contient les énigmes. Elles sont encore plus simples que celles du premier conte, mais elles ont parfois une bizarrerie naïve : « Deux sœurs séparées par une petite montagne ne peuvent se réunir. Qu'est-ce? — Les yeux. » « Une petite colombe aveugle voltige par le monde entier. Qu'est-ce? — Une lettre. » « Trois sœurs portent une couronne. Qu'est-ce? — Un trépied. » « Un petit tonneau sans douve et sans cerceaux, et à l'intérieur deux sortes de bière. Qu'est-ce? — L'œuf. » « Qu'est-ce qui devient rouge après sa mort? — L'écrevisse. » « Quelles pierres y a-t-il dans l'eau? — Des pierres mouillées. « Je sortis de nuit, je perdis un anneau, la lune le trouva et le donna au soleil. Qu'est-ce? — La rosée. » D'après ces quelques exemples on peut juger de cette partie du recueil. C'est un mélange d'imagination enfantine et de prétention d'esprit populaire [1].

Les romances naïves qui terminent le volume sont remplies de bégaiements et de diminutifs. La pensée, le sens général échappe; le sentiment même se montre à peine. On pourrait dire de l'objet que chantent ces poëtes inconnus ce que dit Virgile de la lune cachée derrière les nuages et que le voyageur croit apercevoir plutôt qu'il ne la voit. *Aut videt aut vidisse putat.* Il est vrai que ces romances se chantaient [2], et que le chant permet un vague de l'expression qui choque à la lecture. Il faut aussitôt ajouter que nous ne les avons que

[1] Presque aucune de ces énigmes n'est spécialement lituanienne. On les retrouve dans tous les recueils de dictons allemands, suisses, tyroliens, alsaciens, etc.

[2] Les notes de plusieurs airs sont jointes au texte de la romance.

dans une traduction, et quelque soit le mérite de celle-ci, elle doit nécessairement ôter beaucoup à l'harmonie du rhythme, à la fraîcheur des détails. Voici cependant une chanson d'émigrants, que nous pouvons citer; l'idée en est plus simple, plus nette, et la traduction n'en détruira pas autant le caractère. Le but de l'émigration c'est la Hongrie, la terre promise pour les pauvres Lituaniens.

« Nous voulons aujourd'hui boire — l'azur — demain, nous partons — pour le pays de Hongrie,

Où les ruisseaux sont du vin, — les pommes d'or — et les forêts des jardins.

Et que ferons-nous là — dans le pays de Hongrie?

Nous nous bâtirons une ville de pierres précieuses, — des fenêtres de soleil.

Et que mangerons-nous là — dans ce pays de Hongrie?

De jeunes poulets, des pigeons qui seront cuits au foyer du soleil.

Et que boirons-nous là — dans le pays de Hongrie?

Du lait et du miel doux, aussi de forte double bière et aussi du vin rouge.

Et avec quoi nous vêtirons-nous — dans le pays de Hongrie?

Avec de courts tzuppans aux houppes d'or.

Et où dormirons-nous là — dans le pays de Hongrie?

Dans des lits de soie, et sur des oreillers de fin duvet.

Et qui nous servira — dans le pays de Hongrie?

Une petite fillette de Dieu, avec des mains blanches et de petits mots d'amour.

Et quand reviendrons-nous — du pays de Hongrie?

Quand les poteaux pousseront des feuilles, que les pierres verdiront et que les arbres croîtront dans la mer. »

Il faut connaître la misère de la plupart des villages de Lituanie, le triste aspect du pays nu et à peine ondulé, pour comprendre ces espérances de ceux qui partent et ce serment de ne plus revenir. Nous ne citerons plus qu'une pièce, tout à fait appropriée au caractère de ces existences renfermées dans les soins de la campagne, dans l'acquisition de bestiaux, d'un cheval et d'une ménagère.

« Je restai en service chez mon maître — une première année. — Je gagnai chez lui une poule. — Ma poule est déjà suivie de poussins.

Je restai en service chez mon maître — une seconde année. — Je gagnai chez lui un canard. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est déjà suivie de poussins.

Je restai en service chez mon maître — une troisième année. — Je gagnai chez lui une oie, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une quatrième année. — Je gagnai chez lui un chevreau, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une cinquième année. — Je gagnai chez

lui un petit mouton, — et mon petit mouton me donne de la chaude laine. — Mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une sixième année. — Je gagnai chez lui un petit porc, — et mon petit porc grogne o, i, e, — et mon petit mouton me donne de chaude laine, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins.

Je restai en service chez mon maître — une septième année. — Je gagnai chez lui une petite vache, — et ma vache donne de bon lait, — et mon cochon grogne, etc.

Je restai en service chez mon maître — une huitième année. — Je gagnai chez lui un petit bœuf, — et mon bœuf a de fortes cornes, — et ma vache donne de bon lait, etc.

Je restai en service chez mon maître — une neuvième année. — Je gagnai chez lui un petit cheval, — et mon cheval est un bon trotteur, — et mon bœuf a de fortes cornes, etc.

Je restai au service chez mon maître — encore une dixième année. — Je gagnai chez lui une jeune fille, — et ma jeune fille me donna doux amour, — et mon cheval est un bon trotteur, — et mon bœuf a de fortes cornes, — et ma vache donne de bon lait, — et mon cochon grogne o, i, e, — et mon mouton me donne de chaude laine, — et mon chevreau cosse que ça craque, — et mon oie fait ghigak. — Mon canard barbote dans le ruisseau. — Ma poule est suivie de ses poussins. »

Cette perpétuelle répétition de tout ce que le paysan a acquis les années précédentes, n'est-ce pas le plaisir de l'avare qui ne se lasse pas de compter ce qu'il possède, ou simplement du propriétaire qui lasse ses visiteurs de la montrée de toutes les pièces de son verger et de sa basse-cour? Cette répétition est tout à fait naturelle, et c'est ainsi que le cœur humain se retrouve sous toutes les latitudes.

E. PALMAN.

HENRIC DARTLEY.

SCÈNES ET MOEURS DE LA NORWÉGE[1].

I.

Le soleil commençait à fondre la neige des roches les plus élevées, lorsqu'un soir la carriole d'un voyageur descendit par une petite route abrupte de l'un des défilés du mont Hardanger. Le brouillard s'élevait pesamment, et venait couvrir d'un voile découpé les cimes rocheuses des fjelles [2] de Valders, dont les masses gigantesques se coloraient d'une teinte rougeâtre. Dans les ravins, le vent inclinait les arbres, et, lorsqu'il se taisait, on entendait d'autant mieux le mugissement des courants qui, dans beaucoup d'endroits, resplendissants de blancheur et rapides comme l'éclair, s'en allaient à travers les écueils se précipiter dans les vallées. Dans le lointain, au delà du brouillard, on apercevait une surface étincelante, incommensurable : la mer, avec ses îles et ses guirlandes de rochers. Le soleil couchant apparaissait comme un globe sans rayons, sur les dernières vagues à l'ouest, où bientôt il allait se plonger.

« Quel peut être le fou qui va à Grover? » s'écria un jeune homme assis sur l'une des saillies de la montagne.

[1] Extrait d'un recueil de nouvelles de M. Théodore Mügge : *Leben und Lieben in Norwegen*. 2 vol. in-12. Francfort, Meidinger fils et Cie, 1858.

L'action se passe en 1814, au moment où la Norwége allait passer du Danemark à la Suède.

[2] Désignation locale des rochers qui forment la côte norwégienne.

— C'est un étranger, répondit une voix; et en même temps un autre homme se relevait un peu de la roche moussue où il était étendu.

— Tu es fou, Lars, répondit en riant celui qui avait parlé le premier; comment un étranger viendrait-il jusqu'ici? Tout est encore enseveli sous la neige : qui s'aviserait de gravir nos montagnes? C'est le pasteur Bung qui va visiter le prieur[1] de Grover, ou bien.... »

Il se tut, et Lars ne répondit pas. Tous deux écoutaient le bruit de la voiture, trop éloignée sous leurs pieds, dans la vallée, pour qu'ils pussent la voir. La teinte rougeâtre du crépuscule se projetait sur les deux interlocuteurs : c'étaient des chasseurs comme on en trouve dans ces montagnes à la poursuite des rennes et des ours. Leurs lourdes carabines et leurs havre-sacs étaient posés près d'eux, sur une pierre qui portait les traces d'un frugal repas. Le plus jeune avait un court vêtement de laine épaisse, et un collet de cuir à bordure verte jeté sur l'épaule : il appartenait à la classe des grands propriétaires, qui, de temps immémorial, représentent la noblesse au milieu de ces pasteurs. L'autre était un paysan, un énergique enfant de cette grande nature qui souvent se montre si magnifique en prodiguant à ses fils la force et la beauté.

« Si je savais, Lars, reprit le premier, que ce fût l'assesseur de Hammer qui vînt fourrer son long nez dans la maison du prieur, je voudrais y être avant lui.

— Tiens-toi tranquille, Henric, répondit le paysan, c'est quelque étranger qui voulait aller vers le sud par la plage, et qui aura pris, par le conseil de gens avisés, le chemin plus court à travers les vallées.

— Et comment sais-tu cela, bavard?

— Parce que j'entends mieux que toi! Pas plus que le pasteur, l'assesseur ne laisserait aller son cheval sur les précipices au train où va celui-là; et, de plus, on reconnaît bien au bruit des roues qu'elles n'ont pas été faites chez nous. Écoute, s'écria-t-il tout à coup, et en un clin d'œil il fut debout sur le rocher.

— Eh bien? » demanda son compagnon avec impatience.

Le grand et vigoureux paysan se pencha sur l'arête du roc, et prêta l'oreille; le vent du soir rejetait les bouts de sa coiffe rouge dans sa chevelure flottante; ses yeux hardis et brillants cherchaient à percer l'obscurité.

[1] Prieur (probst) dénomination catholique qui a survécu à la réforme dans la protestante Norwége.

« Entends-tu encore la voiture, Henric? demanda-t-il.

— Non, elle doit être maintenant entre les bois, et le vent emporte le bruit.

— Telegröb! telegröb! » s'écria avec force le paysan; et, sans hésiter, il s'élança en bas du rocher, glissa entre les blocs, se cramponna solidement aux rainures de la pierre, où son pied ne pouvait se tenir, et disparut si subitement dans la profondeur, que son compagnon qui le suivait craignit un malheur. Il se pencha en poussant dans le précipice un cri d'avertissement; mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées, un autre cri lui répondit, et cette exclamation plusieurs fois répétée : « Telegröb! telegröb! » lui indiqua que Lars suivait toujours la même direction. Après une périlleuse descente, possible uniquement à ces jeunes et vigoureux habitants des montagnes, Henric atteignit aussi le chemin qui, au travers de ces lieux abruptes, va aboutir à une vallée habitée, centre d'une paroisse. Le bras assez large de l'un des innombrables golfes ou *fjords* de cette côte pénétrait profondément au sein de la montagne, et se ramifiait entre d'énormes murailles de rochers à pic, du haut desquels une faible lueur venait témoigner que, semblables à l'aigle, des humains habitaient ces aériennes demeures. Au-dessous, dans le fond de la vallée, on n'entendait autre chose que le murmure d'un grand ruisseau et le mugissement des vents impétueux qui s'engouffraient dans le ravin.

Henric courut de toutes ses forces, et il fit bien, car il ne tarda pas à entendre des cris encore confus, mais plaintifs. Par l'échange d'un appel vigoureux, Lars et lui se furent bientôt assurés de la présence l'un de l'autre. Quelques minutes après, Henric arrivait à l'endroit où le sentier incliné aboutissait à la vallée. Dans l'été, un lit profond contenait un peu d'eau; mais à cette époque de l'année, l'eau débordait des deux côtés sur le chemin, et, la terre encore glacée ne pouvant absorber aucune humidité, il s'était formé un de ces marais si dangereux qui se cachent sous une surface sûre et solide en apparence, et portent dans le pays le nom de *telegröb*.

Bien que l'obscurité fût devenue complète, il n'était que trop certain que le voyageur était là, dans le fond : l'homme et le cheval faisaient tous deux entendre des cris plaintifs. En s'approchant davantage, Henric sentit lui-même le sol manquer sous ses pas. En un clin d'œil Lars fut près de lui, le retira de l'endroit dangereux, et, lui criant de le suivre, s'élança dans l'eau glacée du ruisseau; puis il avertit l'étranger de ne faire aucun mouvement s'il tenait à la vie.

« Au secours, amis! vite, au secours! répondit celui-ci.

— Nous voilà, reprit Lars, nous approchons de toi. — Tiens, Henric, brise cet arbre. » On entendit craquer à plusieurs reprises les troncs de jeunes pins qui garnissaient le rocher; bientôt on entrevit de sombres figures. Les deux compagnons jetèrent les arbres sur le sol frémissant, et marchèrent avec précaution, se tenant l'un l'autre, et Lars, étendant de côté et d'autre son bras vigoureux, en criant à l'étranger : « Prends ma main avec les tiennes, et tiens-toi ferme! » Et le saisissant avec énergie, il le tira du marais. « Te voilà en sûreté, » poursuivit-il avec une rude cordialité et une satisfaction qui se faisait sentir dans le ton de sa voix. « Il n'y avait pas de quoi se tourmenter si fort, entends-tu, la saison n'est pas assez avancée pour rendre le telegröb dangereux à ce point. »

Au lieu de répondre, l'étranger se mit à jurer, tout en secouant l'eau et la boue de ses vêtements : « Damné soit le chemin, s'écria-t-il, et damné le pays où, au beau milieu de la route, on se noie dans les bourbiers!

— Hé! l'ami, répondit le paysan mécontent, m'est avis qu'une prière serait pour l'instant plus à propos qu'un juron. Quand on ne connaît pas un pays on doit être prudent. La Norwége n'est pas faite de façon qu'un étranger puisse la parcourir seul la nuit. Si du moins tu avais été plus lentement, ton cheval t'aurait préservé; il aurait éprouvé le sol et cherché les meilleures places. Le voilà enseveli jusqu'au cou, le pauvre animal; il ne peut ni avancer, ni reculer.

— A quelle distance suis-je de Grover? demanda l'étranger avec humeur.

— Grover est devant toi, dans la vallée, répondit Lars.

— Alors, conduis-moi dans une auberge, s'il y en a une ici, ou bien.... on m'a dit qu'il y avait un pasteur à Grover; mène-moi chez lui, je suis transi de froid.

— Attends encore un instant, dit le paysan, ton cheval est dans le marais; tu ne veux pas l'abandonner?

— Va chercher du secours, je récompenserai ceux qui le retireront. Mon bagage est dans la carriole; tout va être transpercé.

— Avant que le secours vienne, reprit Lars, la bête sera gelée ou ensevelie tout à fait. Aide-nous un peu, toi, nous en viendrons à bout.

— Que m'importe le cheval! s'écria l'étranger avec impatience. En avant, conduis-moi, et au diable l'animal! Qu'il périsse s'il ne peut en être autrement.

— Allons, essayons à nous deux, Henric, dit le paysan en se détournant. Si nous pouvons seulement glisser les perches sous le ventre du cheval, il s'aidera bien à sortir. Il me paraît de bonne race.

— Que le diable soit de vous! dit l'étranger hors de lui; conduisez-moi d'abord dans une maison.

— Continue ta route, répondit Lars, tu finiras bien par trouver un abri.

— Paysan, je t'ordonne de venir avec moi : veux-tu m'obéir? »

Henric, silencieux jusqu'alors, se plaça en face de l'étranger : « Et de quel droit, homme insensé, dit-il fièrement, insultes-tu ceux auxquels tu dois des remerciements? Prends garde que nous ne te rendions la pareille!

— Prenez garde vous-mêmes, répondit l'autre avec plus de calme, et soyez polis avec moi, si vous ne voulez pas qu'il y ait de mauvais résultats.

— Tu menaces, répliqua Henric avec dédain; à cela seul on reconnaîtrait un Danois, si l'on ne s'en apercevait déjà à ton accent. Va-t'en ou reste, fais ce que tu voudras; mais tu n'as pas à commander ici. » Il le laissa et se joignit à son compagnon pour porter secours au cheval. Les dispositions furent habiles, les efforts énergiques, et après être retombé deux ou trois fois, l'animal fut heureusement retiré.

« La voilà sur ses jambes, la pauvre bête! » dit joyeusement Lars; puis secouant de sa grosse main sale l'épaule du voyageur, il ajouta avec cordialité : « N'es-tu pas bien aise d'être resté avec nous? Tu vois comment, quand on le veut, on finit par faire les choses difficiles. Et à présent, viens vite, nous allons te conduire à la maison du prieur, et mademoiselle Anna aura soin de te donner une soupe chaude et un bon lit.

II.

Depuis quelques heures le prieur Fahlberg n'était pas seul chez lui : un vieil ami lui était arrivé. C'était le médecin du district qui, de temps à autre, quittait sa demeure du fond de la montagne, et bravait la fatigue pour venir passer un ou deux jours avec le compagnon de sa jeunesse, causer, fumer, et vider avec lui un assez joli nombre de verres de punch et de toddy.

La chaude et confortable salle du presbytère, avec ses tentures à fleurs, son moelleux sofa, son joli mobilier, faisait bientôt oublier et la sauvagerie du site, et l'orage qui se déchaînait au dehors.

Le plancher, en beau sapin, entourait d'un cadre blanc et propre les bords du tapis qui en recouvrait la plus grande partie. Des buffets de noyer et de bouleau supportaient de longues rangées de tasses et de verres. Aux murailles étaient suspendus des paysages gravés sur cuivre; quelques vieux portaits de famille, obscurcis par le temps et crevés en plus d'un endroit, n'en occupaient pas moins la place d'honneur.

Les deux amis fumaient et buvaient à la grande table. En face d'eux, un siége bas était occupé par un garçon robuste qui, tant serré qu'il fût contre le poêle, n'en gardait pas moins son chaud vêtement soigneusement boutonné. D'épaisses bouffées sortaient de temps en temps de sa courte pipe; la tête appuyée sur la main, il regardait la flamme, qui se reflétait sur ses traits forts et durs.

« Quelle joie de te revoir enfin, mon brave Alsen! dit le prieur en tendant par-dessus la table la main à son ami : quand tu es là, j'oublie la misère et les chagrins qui nous ont si longtemps tourmentés.

— Je t'interdis tout tourment et toute tristesse, s'écria le docteur; ce sont choses malsaines, qui agissent pernicieusement sur la rate et sur l'estomac, et n'avancent à rien du tout. Laisse les temps aller comme ils vont, mon cher Christian Fahlberg. Je vais te donner une recette avec laquelle tu éloigneras toutes les préoccupations. » Il écarta de son front sillonné sa chevelure grisonnante et touffue, mit le doigt à son nez rouge, et il poursuivit : « Sors, vieillard, maintenant que le soleil du bon Dieu chasse la mort des forêts et des plaines; que les herbes odoriférantes commencent à pousser, que la pauvre créature languissante se hâte d'aller respirer dans les montagnes la jeune verdure. Sors et redeviens jeune, savoure l'air pur du bon Dieu... et s'il fait encore trop chaud dans ta poitrine, si tu la sens encore oppressée, alors prends dans tes bras ton enfant bien-aimée, ma petite filleule Anna — où donc est-elle, l'enfant aux longues tresses, comme une nixe? — serre-la bien fort, mire-toi dans ses grands yeux limpides, et tous tes chagrins s'évanouiront. *Dixi!* mon vieux Christian, *probatum est*, et maintenant, verse et buvons. »

Le prieur remplit les verres en riant de bon cœur. « Tu as raison, Magnus, répondit-il, mais les soucis viennent de tous les côtés. Il y a d'abord le souci des besoins du corps, et celui-là a été cruel pour nous ces années-ci. La faim a frappé à nos portes avec ses doigts décharnés; l'hiver dernier, surtout, elle a été terrible! Disette partout, pas de pain pour nous; pas de foin pour nos bestiaux, pas d'arrivages de provisions, puisque la mer était bloquée par les vaisseaux ennemis; à cela joins de lourds impôts : bref, partout des joues creuses, des esto-

macs vides, des visages tristes, de pauvres gens désespérés, dont plus d'un s'est misérablement couché dans sa fosse.

— Eh bien! répondit le docteur, je dis, moi, que les gens de la côte ne savent pas ce que c'est que la misère. Venez chez nous dans nos vallées sauvages et isolées, si vous voulez apprendre la patience et la soumission à la volonté de Dieu. Nous avons loyalement partagé tout ce que nous avions, tant qu'il est resté un grain d'avoine. Depuis six mois, je ne sais pas le goût d'un verre de grog. Et cependant quand fut venu l'hiver avec ses fantômes glacés, nous n'avons pas perdu courage, nous les avons vaillamment combattus, mon vieux Christian, et nous combattrons tant que le pourront nos corps affamés. Et vous, qui avez à votre portée les poissons de la mer, le gibier de la montagne, et plus d'une fois dans les fjords quelque léger navire apportant d'Écosse le blé, le sucre, le rhum, la viande, tant de précieuses choses, vous avez perdu courage. Non, vous ne connaissez pas la véritable misère!

— Que Dieu ait pitié de nous! répliqua le pasteur; notre situation est bien assez pénible comme cela. Quant à la ressource des navires venant d'Écosse, voici, — il indiquait l'homme assis près d'un poêle — voici le pauvre Pierre Klüver qui peut te dire ce qu'il en est. Hier au soir il arrivait heureusement dans le fjord; il avait évité les croiseurs anglais; mais à peine jetait-il l'ancre qu'il vit apparaître les chaloupes armées de la corvette danoise mouillée dans les brisants : elles saisirent le chargement, pressèrent l'équipage pour le service du roi, et laissèrent le pauvre Pierre geindre et crier tout à son aise.

— Ah! ah! s'écria le docteur, messieurs les Danois font usage de leurs droits : ils sont les plus forts ici, et ils ne se soucient pas de jeûner. C'est très-fâcheux pour le pauvre Pierre, qui fait triste figure, à ce que je vois; mais patience! il faudra bien que cela change. Vive la liberté et la justice! il n'y a rien au-dessus.

— As-tu des nouvelles de Christiania? demanda le prieur.

— Oui, et d'importantes encore. » Il tira une gazette de sa poche. « Le prince Christian a déclaré qu'il voulait tenir conseil avec la nation. Que fait à nous autres Norwégiens qu'une paix ait été conclue à Kiel, par laquelle le Danemark cède la Norwége à la Suède? En l'an 1814, on ne traite pas une nation comme un troupeau de moutons; on ne lui donne pas un nouveau maître sans lui demander son avis.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria le prieur avec un regard étincelant, personne ne souffrira cela!

— Aussi le prince Christian a-t-il pris plusieurs résolutions, pour-

suivit le docteur, et, la plus importante, c'est qu'il ordonne à des délégués, choisis par le peuple, l'armée et la flotte, de se rendre dans le plus bref délai aux forges d'Eidswold pour aviser à ce qui doit être fait. Bref, mon vieux Christian, ce sera une véritable assemblée nationale, et je crois que les choses se passeront chaudement.

— A la bonne heure, dit le prieur, c'est une compensation à nos longues souffrances. Enfin la Norwége sera libre! oui, elle sera libre, car depuis assez longtemps nous avons préparé le peuple à la liberté, ranimé l'esprit national, et, dans des livres, des écrits, des discours, déploré la perte de notre vieille indépendance.

— Du calme, mon vieux, interrompit le docteur; tu es un homme de paix, ce n'est pas à toi à appeler la guerre; que serait-ce si l'on t'envoyait à l'assemblée d'Eidwold?

— Je rendrais témoignage pour mon peuple, je vivrais avec lui et je mourrais avec lui. Mais ce n'est pas moi que l'on devra choisir, c'est le bailli assesseur de Hammer, Johann Œrsteen; et puisque je te parle de lui, il faut que tu saches que je le tiens pour un si digne, mais vraiment si digne homme, que je veux lui confier ce que j'ai de plus cher au monde. C'est un homme de bonne famille; il a du bien et du crédit; depuis un an déjà il administre notre bailliage : il sera mon gendre.

— Une noce donc, dit le médecin surpris; une fiancée dans la maison, et dehors la guerre, les querelles.... ou bien des hôtes, ajouta-t-il en prêtant l'oreille. Il te vient une visite, Fahlberg.

— J'attends l'assesseur, répondit le pasteur en se levant; je lui ai écrit et lui ai fait part du malheur du pauvre Pierre. »

Il alla vers la porte, mais déjà elle s'était ouverte et Lars introduisait le voyageur que nous connaissons.... « Viens, disait-il, ne crains rien, voici le pasteur. Bonsoir, pasteur, poursuivit-il; voilà un homme que nous avons retiré d'un trou où il était tombé sur la route : tu auras soin de lui. »

L'étranger était pâle et défait. Son visage avait une expression altière; on y lisait la lutte entre un violent dépit et l'effort nécessaire pour le cacher sous les formes de la courtoisie. Le pardessus qui recouvrait son corps élancé dégouttait encore. Il s'inclina légèrement, et, souriant : « Je dois, dit-il, monsieur le pasteur, me joindre à la prière de cet homme. Je me suis jeté, avec mon cheval et ma voiture, dans une fosse, d'où je ne suis sorti qu'à grand'peine. Me voici donc devant vous, cherchant du secours, et mouillé comme un vrai rat d'eau.

— Otez vos habits, s'écria le docteur qui s'était levé brusquement;

vite, qu'on apporte du linge! Et toi, Pierre Klüver, retire ton gros surtout et donne-le-lui! Allons, du linge, des bas, des pantoufles! Il faut, avant toute chose, que nous fassions de vous un rat de terre, mon jeune monsieur. Allez vous arranger derrière le poêle, et vous nous reviendrez un homme nouveau. De plus, en vertu de mes pouvoirs de médecin, je vous ordonne un demi-quart de cette boisson fortifiante et réchauffante appelée punch, que vous avalerez d'un trait sous peine de la fièvre. En avant donc, et, sans réplique, en avant. »

Il poussa son protégé dans l'endroit où il voulait le voir; Lars aida celui-ci à retirer ses vêtements mouillés, et chacun s'empressa autour de lui. Au milieu de tout ce mouvement, personne ne s'aperçut que la société s'était grossie d'un nouvel hôte qui regardait tranquillement ce qui se passait. Au bout d'un instant, le pasteur le vit et le salua amicalement : « Comme cela se trouve bien, que vous veniez, cher Œrsteen; il y a beaucoup à voir et à discuter ici. » Il lui raconta l'accident de l'étranger, la visite du docteur, le malheur de Pierre Klüver. L'œil prudent de l'assesseur allait de l'un à l'autre : « Mais où est donc, demanda-t-il ensuite, ma chère demoiselle Anna?

— Elle est où elle doit être, à sa besogne d'active ménagère, répondit le père : à la cuisine, à s'occuper de nous.

— Et qui est l'étranger?

— Depuis quand est-ce l'usage en Norwége, dit en riant le pasteur, de demander son nom à un homme qui vient chercher du secours? »

Au même instant, le voyageur revêtu du surtout de Pierre sortait de derrière le poêle.

« Le baron Rosen! s'écria Œrsteen avec une vive surprise. Je ne me trompe pas. Quel heureux hasard t'amène ici?

— Demande plutôt quel malheureux hasard, » dit le jeune homme en riant et tendant la main à l'assesseur. Puis il lui raconta en peu de mots son accident. « Je suis venu, poursuivit-il, pour prendre le commandement de la corvette la *Naïade;* elle doit être mouillée dans les brisants : pourriez-vous m'indiquer où, messieurs?

— Nous ne pouvons manquer de le savoir, s'écria le prieur, car, hier encore, elle nous a donné des preuves de sa présence. » Ici, l'assesseur lui fit un signe tellement positif, qu'il se tut, et Œrsteen prit la parole : « La *Naïade,* dit-il, est mouillée devant le fjord; tu peux, si tu le veux, être à son bord dans une heure, mais il faut nous accorder cette soirée, cher Rosen : nous la passerons à causer et à nous rappeler le temps passé.

— Sans oublier le présent, s'écria Rosen.

— Nous nous occuperons aussi du présent, dit Œrsteen en appuyant fortement sur ces mots. Ils font à merveille, ceux qui pensent à tout à cette époque de confusion. »

Cependant le docteur s'occupait à préparer le remède par lui prescrit au baron. Il y allait en conscience, et même il ne se laissa point arrêter par le regard plaintif que lui lançait le prieur en le voyant prodiguer sans pitié sa dernière bouteille de rhum. Le breuvage fait, il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût vu le jeune capitaine de marine avaler tout le chargement, comme il disait. Les verres fonctionnèrent rudement, et l'entretien s'anima. L'assesseur et le baron avaient beaucoup à dire du temps où ils fréquentaient ensemble l'école de Copenhague : c'étaient des anecdotes, des souvenirs de personnes maintenant dispersées, des plaisanteries, des éclats de rire à ne plus finir. Mais il y avait quelqu'un qui ne goûtait point toute cette joie, le pauvre Pierre, qui regardait d'un air sombre le monsieur danois paré de son vêtement de laine. C'était à Lars, appuyé près de lui et dégustant lentement le grog à lui alloué par le docteur, que le malheureux patron communiquait à voix basse son mécontentement. Lars l'engageait à parler lui-même au Danois, si personne n'y songeait : « Mais à quoi cela servirait-il? répondait Pierre; vit-on jamais un Danois rendre son butin? » Leur dialogue avait passé inaperçu, lorsque Pierre revenant à la pensée de son vêtement donné encore par-dessus le marché « à cette effrontée nation qui lui avait volé son bien, » fit rire tout haut son interlocuteur. Précisément on était plus calme à la grande table, on ne put donc manquer de l'entendre, et le pasteur se détournant : « Tu es encore là, mon garçon? Il se fait tard, vide ton verre et retourne chez toi.

— Tout de suite, monsieur, tout de suite.

— Un instant, l'ami, dit le baron en tirant sa bourse, où est ton camarade, mon brave? Prends ceci, vous le partagerez ensemble; faites-vous une journée de plaisir, et buvez à telegröb et à ma santé. »

Mais le paysan ne tendit pas la main : « C'est Dieu qui paye les bonnes actions, monsieur, dit-il; gardez votre argent, ou, si vous voulez être généreux, soyez-le envers cet homme à qui l'on a volé tout son avoir. » En même temps il désignait Pierre; celui-ci se leva tout d'un coup et s'avança redressant son corps fort et osseux; le poing serré sur la table, le visage animé par le sentiment de la douleur, il raconta avec une sorte de sauvage éloquence ce qui lui était arrivé, et, en dépit de la simplicité de sa parole, il peignit les circonstances avec tant

de vérité, que le prieur et le docteur touchés se joignirent à lui pour faire ressortir aux yeux du baron l'injustice commise.

« Soyez convaincus, messieurs, dit celui-ci après quelques questions sur les circonstances qui avaient accompagné le fait, soyez convaincus que dès demain je commencerai une enquête exacte. Il ne sera fait à cet homme aucun tort; seulement, dans un temps d'agitation, on ne peut donner ce nom à tout ce qui le mériterait en temps de paix. La *Naïade* étant un vaisseau de la marine royale ne peut abandonner son poste : si donc les choses nécessaires lui font défaut, il faut qu'elle se les procure; si l'équipage est trop peu nombreux, le salut de la patrie exige qu'il soit complété. L'État doit naturellement dédommager cet homme de ses pertes. En tout cas, je lui donnerai un certificat comme quoi il nous a livré ses provisions, et un mandat sur le ministre de la guerre à Copenhague.

— Épargnez-vous cette peine, capitaine, dit dédaigneusement Pierre : votre attestation ne vaut pas un schelling. A Copenhague, on prend bien l'argent des Norwégiens, mais on ne leur en donne pas. »

Le baron jeta à l'audacieux marin un regard sévère.

« Quant à l'équipage de la chaloupe, poursuivit-il, il aura la sagesse de comprendre que le pays a besoin de ses services, et nul vrai patriote ne se plaindra qu'ils soient exigés. »

Le pasteur s'agitait sur son siége, le rouge lui montait au visage, il voulait parler : mais Œrsteen le devança :

« Je suis fâché, dit-il, que ce sujet soit venu aujourd'hui sur le tapis : Je me proposais de t'en parler demain. L'information exacte que tu nous as promise doit nous suffire quant à présent. Nous voyons tous très-bien ce que le temps exige; cependant le pays est dans une situation particulière : nous ignorons même ce que nous deviendrons, le Danemark ayant presque renoncé à nous.

— Et surtout, s'écria le prieur qui n'y pouvait plus tenir, nous ignorons si cette corvette est un vaisseau de guerre danois ou norwégien.

— Nul doute que le vaisseau n'appartienne à S. M. Frédéric VI, dit le baron. C'est en son nom que je le commande.

— En ce cas, reprit le bouillant vieillard, je ne comprends pas de quel droit des Norwégiens libres ont été pressés sur un vaisseau danois, je ne comprends pas de quel droit on pille une chaloupe norwégienne. La domination danoise a perdu ici ses droits, et la chose relève uniquement de Christiana, du prince Frédéric, administrateur du royaume, et de l'assemblée convoquée à Eidswold pour le bien du pays et pour son avenir.

— Des paysans, des bourgeois, des soldats, y sont appelés, reprit le baron, je l'ai entendu dire; mais que sait-on de plus? En tout cas, le prince est là et il est l'héritier présomptif du trône de Danemark. Pour moi je n'ai d'autre ordre que de croiser sur les côtes, messieurs, et, puisque les Anglais ne se montrent plus hostiles, de faire la garde et de maintenir l'ordre.

— Et quel bel ordre! dit le docteur; c'est un plaisir de le voir. Depuis trois ou quatre ans, la Norwége n'a presque plus aucun lien avec le Danemark, car les Anglais ont coupé les longs fils avec lesquels on nous dirigeait de Copenhague. Par malheur, nous n'étions plus comme autrefois en état d'envoyer nos impôts à ce cher et paternel gouvernement. Nous avons même dû faire des Norwégiens fonctionnaires, puisqu'aucun employé ne pouvait nous être envoyé par mer. Enfin, nous avons dû garder nos enfants, et nous ériger par conséquent une université à nous, ne pouvant les expédier comme jadis de l'autre côté du Cattégat. Nous avons été obligés de jeûner, parce que le Danemark faisait la guerre. Vaisseaux, commerce, exportation, nous avons tout perdu. Notre jeunesse a livré les batailles navales du Danemark, elle a gagné de la gloire pour le compte de la marine danoise. Et tout cela nous l'avons fait sans broncher, avec joie, avec amour pour la bonne cause. Nous nous sommes tenus debout, sous le poids de nos misères, car les vues de ce peuple sont sages, et si ce ne sont que des bourgeois, des paysans, des soldats que l'on convoque à Eidswold, ils n'en sauront pas moins bien ce qui convient à la nation. Ils lui tâteront le pouls, ils lui prescriront le remède convenable, un remède énergique peut-être, comme celui que je prescrivais tout à l'heure à monsieur le baron, pour qu'une commotion s'opère dans tout l'organisme : mais ils seront Norwégiens et resteront Norwégiens! »

Les paroles du docteur produisaient des impressions bien différentes. Pierre et Lars écoutaient avec une attention soutenue, le pasteur faisait des signes approbatifs, l'officier danois cachait son mécontentement sous un sourire hautain; mais Œrsteen s'interposant : « A quoi bon, dit-il, les querelles et les combats de paroles? Qui peut voir dans l'avenir? Les Danois et les Norwégiens sont unis depuis des siècles : souhaitons qu'ils ne se séparent jamais. Dans le bon temps nous avons été satisfaits, dans le mauvais nous resterons fidèles. Vive le prince Christian! Nous nous fierons à lui et à notre courage, et tout ira pour le mieux. »

Après ce toast, et dans le silence qui le suivit, Lars fit un signe à

Pierre et souhaita le bonsoir à la société. Pierre le comprit et se leva pour sortir avec lui, mais, au moment où il ouvrait la porte, entrait une jeune fille, devant le bon et affectueux visage de laquelle sa mine sombre s'éclaircit involontairement : « Bonsoir, mademoiselle Anna, bonsoir, Henric Dartley, » ajouta-t-il. Les deux personnages nommés entrèrent, et Pierre Klüver ferma la porte.

III.

Le pasteur regardait avec une mauvaise humeur visible le compagnon de sa fille. Anna s'approcha timidement, et tendit, en saluant, la main à l'assesseur qui s'était vivement levé pour venir à elle.

« C'est ma fille Anna, dit Fahlberg au baron, et voici M. Henric Dartley de Rothbergsland, fils de l'un de mes vieux amis et voisins, qui m'a précédé dans l'éternité. »

Le baron les salua tous deux, et considéra le jeune propriétaire avec une singulière attention. Des boucles blondes entouraient son jeune et frais visage, qu'éclairaient des yeux bleus dédaigneux, ardents et mutins. Henric ne put s'empêcher de rire de l'étonnement du capitaine lorsque celui-ci entendit le son de sa voix, et quand enfin le Danois s'écria : « Pardieu ! vous devez être celui qui m'a aidé, avec le paysan, à sortir du fossé ! » Il en convint sans se faire prier, et reçut les remercîments que Rosen lui prodigua.

Pendant ce temps, Anna mettait le couvert avec le secours d'une servante. On apporta du linge blanc, et pendant que l'active enfant allait, venait, rangeait les assiettes et les couteaux, dressait la corbeille au pain, disposait un plat de poisson, un autre de pommes de terre que Pierre Klüver avait apportées comme le reste de tout ce qu'il possédait hier encore, le jeune officier suivait avec un plaisir croissant les mouvements de la gracieuse et svelte créature. De riches tresses brunes, épaisses et souples, encadraient un visage qui portait les traits les plus purs du type norwégien, et le capitaine se disait tout bas : « Si, au lieu de ses sombres vêtements de laine, cette jeune fille portait de la soie et des dentelles, des perles et des bijoux, la plus éclatante de nos beautés n'oserait se mesurer avec elle. »

Le docteur avait aussi considéré Anna avec satisfaction, et dès qu'elle fut sortie : « Qu'elle est donc devenue belle depuis l'année dernière ! dit-il au père en souriant ; c'est vraiment la fleur des filles ! On

passerait sa vie à la regarder, et quant à moi, mon cher Christian, je te déclare que, si j'étais un peu plus jeune, j'aurais déjà cherché à lui plaire. Nul autre que moi n'aurait le joyau, sois-en sûr; je débarrasserais la place de tous les rivaux.

— Essayez encore, docteur, dit Œrsteen d'un ton railleur; que peuvent les années contre l'amour? Le cœur ne brûle souvent que plus fort sous des cheveux gris, et les jeunes filles ont parfois de singulières passions pour de sages vieillards. D'ailleurs vous êtes un médecin expérimenté dans la composition des philtres: préparez quelque sortilége, à l'exemple des vieux enchanteurs, et vous ne pourrez manquer de l'emporter dans son cœur.

— Cher monsieur Œrsteen, répliqua Magnus Alsen en fixant sur son interlocuteur un regard plein de finesse, cher monsieur Œrsteen, vous êtes sans aucun doute un excellent fonctionnaire, et nul ne vous égale pour l'intelligence des lois; vous connaissez à fond vos listes de contribuables; mais, que vous connaissiez aussi bien le code de l'amour, cela ne me paraît pas démontré. L'amour se paye d'une monnaie que certains jeunes gens ne peuvent fournir: un corps élancé, des dents blanches, des boucles épaisses et le reste, ont beaucoup mieux cours que l'argent: mais pour vous, mon digne ami, avec votre grand front chauve et vos jambes quelque peu arquées, vous n'êtes pas encore sur la route de l'église, tenant la fiancée par la main. Tenez, voilà un homme tel que les jeunes filles les aiment: c'est Henric Dartley. Prenez garde à lui! »

Le rire retentissant du docteur, après qu'il eut achevé ce beau discours, ne trouva pas d'échos. Le front chauve d'Œrsteen était devenu cramoisi; le pasteur faisait triste mine à son vieil ami et s'irritait contre Henric qui paraissait entendre son propre éloge avec satisfaction. Heureusement le retour d'Anna interrompit l'entretien. On se mit à table, et chacun s'efforça de ne pas faire renaître la discussion. Mais le prieur Magnus Alsen et l'assesseur dirigeaient de temps en temps un œil observateur sur les deux jeunes gens, assis l'un près de l'autre, et ils purent voir sans peine qu'ils profitaient des moments où les autres convives élevaient la voix, pour chuchoter mystérieusement, se regarder et rire ensemble.

Par suite de cette observation, Œrsteen chercha à mêler le plus possible le jeune homme à la conversation, et Fahlberg le soutint volontiers dans ses tentatives. Œrsteen s'enquit de la propriété de Rothbergsland; il savait que cette terre, considérable à la vérité, avait été fortement obérée par suite de l'insouciance et de la généro-

sité du père de Henric : il partit de là pour laisser entrevoir par des tournures adroites qu'en résumé les possessions du jeune homme équivalaient à rien du tout; qu'il était à la merci de ses créanciers, et qu'il pourrait très-bien se faire qu'au premier jour il fût chassé comme un mendiant; qu'enfin, la manière dont il serait traité pourrait dépendre beaucoup de lui, Œrsteen, en sa qualité de premier fonctionnaire du district.

Au premier moment, le jeune homme répondit en toute simplicité aux questions que lui faisait l'assesseur avec une apparence d'amical intérêt, mais lorsqu'il se fut aperçu de ses perfides intentions, il se mit à son tour à disposer ses phrases de manière à atteindre l'homme dangereux qu'il haïssait et méprisait. Cet échange blessant durait depuis quelque temps et les têtes commençaient à s'échauffer, lorsqu'Œrsteen prétendit que M. Dartley, qui était si bon chasseur, avait apparemment trouvé dans les montagnes quelque belle solitude où l'on pouvait vivre à bon compte lorsque tout était perdu.

« Vous avez peut-être raison, répliqua Henric en riant, j'ai découvert dans mes excursions une mystérieuse demeure où l'on est sûr de n'être tourmenté par aucun bailli pervers. Vous savez, monsieur Œrsteen, que Rothbergsland possède des forêts et des pâturages qui s'enfoncent profondément dans la montagne : il en avait trois fois plus, lorsque mon grand-père entama un procès pour un coin de forêt où il croissait vingt arbres. L'un de vos prédécesseurs s'en mêla, monsieur, et il fit si bien qu'au bout de vingt ans mon grand-père avait vendu la moitié de Rothbergsland.

— Ne te plains pas, mon enfant, dit le docteur; on t'en a laissé la moitié ! Remercie Dieu d'une issue si équitable et bénis la bienfaisante protection des lois. Beaucoup d'autres, en cas semblable, n'ont plus eu un pied de terre à eux; ils sont morts et ont été enterrés avec le procès gagné dans leur poche.

— Pourquoi nous entretenir de choses si affligeantes ? dit le prieur; ton père a beaucoup perdu, c'est vrai, mais Rothbergsland est une belle propriété qui aura sa valeur au retour de la paix. En attendant, il faut que tu ailles voir le monde, Henric, je te l'ai déjà dit souvent, et voilà le temps de ne pas rester oisif. Qui sait ce qui arrivera à Christiania ? Qui sait jusqu'à quel point la patrie aura besoin de ses fils ? Si tu veux te mettre en avant, tu ne pourras manquer de réussir, avec l'instruction que tu as reçue. »

Henric répondit en souriant : « Je n'ai nulle envie de me séparer d'un sol qui m'est si cher, monsieur le prieur; mais s'il survenait des

circonstances qui me le rendissent odieux, ou si ma patrie avait besoin de moi, je partirais, fût-ce même pour toujours. »

Le regard que Henric jeta sur sa voisine, qui baissa les yeux, le son de sa voix et la figure sévère du ministre, donnaient à ces paroles une signification sur laquelle il était impossible de se méprendre. Le prieur se leva et dit avec humeur : « Nous avons passé cette soirée tout autrement que nous ne l'avions cru et voulu, messieurs; il se fait tard, notre hôte est fatigué, séparons-nous donc pour aujourd'hui et acceptez l'hospitalité que je puis vous offrir. » Il fit un signe à sa fille qui sortit, non sans que Henric lui eût serré furtivement la main sous la table. « Tu ne restes pas avec nous ? » demanda le prieur en le voyant prendre son chapeau pour partir; mais dans le ton de la question on pouvait saisir le désir d'une réponse négative. Henric le comprit et la fit telle qu'on la souhaitait, demandant seulement la permission de revenir le lendemain matin offrir à la société quelque produit de sa chasse; puis il prit congé.

M. Magnus fut conduit au second étage, où l'attendaient une jolie petite chambre et un lit moelleux. Quant à l'officier, il devait habiter avec son ami, mais celui-ci ne vint qu'au bout d'une heure, et Rosen, réveillé par son entrée, le reçut en le plaisantant sur son retard. « Apparemment, dit-il, tu n'auras pu te dégager plus tôt des bras de la belle fille du pasteur ? Ne nie pas, OErsteen, à quoi cela servirait-il, tu es amoureux.

— Et quand je le serais ?

— Je te fais mon compliment. Qui ne s'engagerait avec cette jeune fille dans le roman du mariage ?

— C'est bien par le mariage que mon roman doit finir. »

L'officier de marine se mit à rire. « Ce diable de vieux docteur! dit-il; tu n'es pas encore sur la route de l'église, tenant la fiancée par la main.

— Henric Dartley peut m'en empêcher, tu crois? mais moi je puis l'écraser entre mes doigts aussitôt qu'il me plaira.

— M'est avis, dit Rosen, que tu ne ferais pas mal de te dépêcher de l'aplatir comme une galette; c'est un rustre, un campagnard, mais il a un corps svelte, comme dit le docteur. »

Le baron prenait plaisir à taquiner son ami. Un mouvement de dédain passa sur le visage de celui-ci : « Le fou ! s'écria-t-il; sa jolie figure, c'est tout ce qu'il possède. Tiens, puisque tu as deviné où en sont les choses, je puis bien te dire que je viens d'avoir un entretien avec le prieur.

— Entretien qu'il a terminé en t'embrassant comme son gendre?

— Tu y es! Il m'a embrassé et m'a dit: Demain nous déclarerons la chose; alors Henric s'éloignera de lui-même, et, s'il ne le fait pas, je prendrai mes mesures.

— C'est cela, jetez-le hors de la maison, et il rôdera à l'entour.

— Je lui dirai un mot qui ne peut manquer son effet. Mais, en cas de besoin, il faudra que tu m'aides, Rosen.

— Si je le puis, ce sera de grand cœur, mon ami. Expédie-le sous n'importe quel prétexte à bord de la *Naïade*, et je le tiendrai ferme jusqu'à ce que tu sois marié, ou bien je lui ménagerai un petit tour de promenade aux Indes.

— Ma foi! s'écria Œrsteen saisi d'une subite pensée; puis il laissa retomber ses bras et poursuivit d'une voix étouffée: « Tu ne sais pas que cet homme, tout jeune et tout insignifiant qu'il est, a cependant une dangereuse importance; il est en grande considération parmi les paysans. Il a de ces rudes pasteurs l'habileté corporelle, la fierté, le courage farouche, et avec cela il appartient à une race ancienne qui habite Rothbergsland depuis Dieu sait combien de temps. Je ne répondrais pas que quelque roi de la mer, abattu de la propre main d'Halfdan le Noir ou d'Harold Harfager, ne fût son aïeul. Le vieux Niels Dartley se vantait que jamais un de ses ancêtres n'avait été porté pour les Danois, que jamais un seul n'avait accepté un emploi, et que dans toutes les révoltes et dans toutes les doléances possibles, toujours les Dartley avaient été en avant. Aussi ont-ils exercé une sorte de patronage aux fjords et dans la montagne. Orateurs du peuple, instigateurs des troubles, les Dartley ont fait tout ce qu'ils ont pu lorsque les mauvaises têtes du pays ont commencé à former des associations soi-disant pour le bien de la patrie, mais en réalité pour ranimer dans le peuple les vieilles idées d'indépendance, et pour étendre à la Norwége les idées françaises et le vertige de la liberté.

— Je vois, dit Rosen, que ce sont des sujets dangereux, et dont on aurait déjà dû s'assurer.

— Le Dartley en question, poursuivit Œrsteen, est seul de sa race à présent. Comme les autres, il continue à entretenir parmi les paysans des idées détestables, qu'il leur expose soit dans des parties de chasse, soit dans des visites, leur expliquant les vieilles lois du pays, et leur faisant les plus attrayantes descriptions de la liberté et de l'égalité de leurs ancêtres.

— Eh quoi! cet Endymion bouclé est un tel agitateur? Mais il faut nous saisir de lui.

— Au fond, il n'a rien fait jusqu'ici contre la lettre de la loi, mais à présent..... Sais-tu ce qui se passe à Christiania?

— Je ne sais rien, si ce n'est qu'une assemblée de toutes sortes de gens doit être convoquée à Eidswold.

— Eh bien! si tu ne sais rien de plus, voici ce que l'on se propose : On veut donner au pays un roi à lui, tu entends bien, un roi de Norwége, qui ne soit ni Suédois, ni Danois. On veut braver l'Europe, livrer des batailles; mais avant toutes choses, on veut prendre la précaution de lier solidement les mains à ce roi de fraîche date : on a fait le plan d'une constitution qui doit le rendre impuissant comme pas un roi au monde. »

Le baron se dressa sur son séant et regarda Œrsteen d'un œil scrutateur. « Si tu n'avais pas l'air si désespérément grave, s'écria-t-il, je croirais à une plaisanterie. Les insensés! à quoi pensent-ils? Que veulent-ils faire, ces paysans ignorants? Écoute, Œrsteen, je puis te dire en peu de mots ce que l'on pense de l'autre côté de la mer : pour peu que ce soit possible, on veut conserver la Norwége, et si, avec l'aide du pays, le prince trouve moyen de se soustraire aux conditions du traité de Kiel, tous ces décrets de Copenhague, qui le rappellent à l'obéissance, n'auront été que des foudres de comédie. Le prince Christian sera un jour roi de Danemark, et sur sa tête les couronnes se trouveront réunies, mais un royaume en propre! — une constitution en propre! — et, encore, une constitution de paysans! — jamais on n'y consentira, jamais, jamais! »

— Et cependant rien n'est plus sérieux, reprit Œrsteen; si tu veux encore quelque chose de plus, je te dirai que le plan de constitution est fait par le juge provincial Falsen, l'un des plus féroces enthousiastes de liberté; ajoute encore aux projets que je t'ai fait connaître la liberté de la presse, l'abolition de la noblesse, les impôts votés par le peuple, la responsabilité des fonctionnaires.....

— Et tu crois ces absurdités? s'écria l'officier.

— J'y crois, parce que j'en ai la certitude. La seule chance de neutraliser le mouvement serait qu'une majorité d'hommes courageux, se rendant à Eidswold, secondât le prince et lui accordât tous les droits.

— Je comprends, dit Rosen : il faut que tu ailles à Eidswold, et je t'y aiderai de tout mon pouvoir, bien que tout cela me fasse singulièrement l'effet d'un conte des *Mille et une nuits*. Il y aura encore assez de bon sens dans les têtes pour que de tels projets ne s'exécutent pas. Veulent-ils commencer la guerre? Ma seule corvette suffira pour les bloquer et les affamer. — Dormons, ami, et peut-être demain, à la lueur du soleil, verras-tu les choses sous un jour moins sombre. »

IV.

Le lendemain, le bailli-assesseur Œrsteen traversait de grand matin le fjord. Le soleil commençait à se montrer entre des nuages blanchâtres, qui semblaient suspendus à la cime des monts, comme des étendards flottants à une hampe gigantesque. Il faisait froid sur l'eau agitée du fjord. D'âpres bouffées de vent venaient par la fente de la montagne, et Œrsteen, s'enveloppant dans sa pelisse de peau de loup, considérait les roches escarpées sur lesquelles les vagues se brisaient en écumant. Sans doute, il connaissait ce pays, où la mer a creusé, de ses mille bras, des routes à ses eaux jusqu'au plus profond des entrailles de la montagne. Et pourtant il éprouvait ce jour-là une sorte d'inquiétude, à la vue de ces géants dépouillés et couronnés de neige, formant la haie entre laquelle la barque glissait. Ce sentiment devint si impérieux, qu'il voulut débarquer et prendre un sentier qu'il apercevait sur le bord de la montagne; mais dès qu'il leur fit part de ce projet, les rameurs se mirent à rire : « Tu n'irais pas loin, avec ta pelisse, dit l'un d'eux : le chemin est trop difficile et trop glissant.

— Mais n'y a-t-il pas un autre chemin qui conduise à Rothbergsland? demanda Œrsteen.

— Un autre chemin? répéta le paysan surpris, non vraiment. Celui qui est là-haut est beau, commode, sûr pour les hommes et les chevaux, mais non pas pour toi, qui n'est guère accoutumé à marcher sur les rochers.

— Mais Henric Dartley a pris ce chemin hier soir!

— Henric Dartley et toi, répondit naïvement le paysan, cela fait deux; tu ne viendras peut-être pas te comparer à lui! Il a des pieds de renne, et, avec ses souliers à neige, il va, vient, monte, descend en courant, là même où nul autre ne s'aventure. Ah! c'est un homme, celui-là! »

Œrsteen rit du bout des lèvres, et se mit de nouveau à regarder la vallée, sur laquelle se détachait, entre de grands arbres, la maison rouge du prieur. A l'endroit où le fjord s'élargit, une chaloupe passait, conduite par six ou huit rameurs, et, dans le lointain, derrière les rochers les plus bas, il crut reconnaître les mâts élancés d'un grand vaisseau. Puis, comme son œil impatient mesurait la hauteur des fjelles, le paysan crut pénétrer sa pensée: « Ne crains rien, dit-il, les avalanches sont très-rares ici. Regarde autour de toi, les parois de la montagne portent des bois, et, sur le haut, le sol est si fertile qu'on

y trouve des maisons et des champs. Puis le fjord s'étend de nouveau, et c'est seulement au delà de Rothbergsland que, se précipitant dans des gouffres étroits, il devient sombre et dangereux.

— Tout ce qui nous entoure ici appartient à Henric Dartley, dit l'autre rameur. Les maisons que vous voyez là-haut sont habitées par ses gens, et ils ont toujours ce qu'il leur faut, dût-il lui-même n'avoir rien de reste.

— Aussi nous est-il cher comme nos propres yeux, reprit le premier. Il partage son pain avec les pauvres : cela porte bonheur. Cet hiver, il y a eu une grande misère : mais tant qu'il y a eu à Rothbergsland un grain de blé dans le grenier, la corbeille de pain est restée mise pour tout le monde sur la table, et la marmite de gruau sur le feu. Quelquefois le bon Dieu envoyait du secours. Henric Dartley et Lars chassaient, et tout ce qu'ils rapportaient était partagé en conscience. Une fois, six rennes tombèrent d'un écueil dans le Björn-fjord; Henric les trouva : ils lui appartenaient, c'était sur sa propriété qu'ils avaient échoué; mais Henric Dartley a dans sa poitrine un grand cœur : il partagea tout, et c'est à peine s'il en garda assez pour lui-même. »

Ces louanges irritaient Œrsteen. Il soupirait après la fin de la traversée. Aussi fut-il content lorsque la barque parvint au vaste bassin où le fjord s'étend, pour se diviser ensuite et pénétrer, en différentes directions, à travers les fentes sombres de la montagne. Un grand ruisseau jaillit du rocher en cascades écumantes et va se réfugier derrière un rempart naturel, où il forme un lac dont les eaux douces se déchargent dans l'eau salée sans s'y mêler. De semblables remparts, témoignage irrécusable des anciens cataclysmes, se rencontrent fréquemment dans ces contrées : on les nomme *eid*. Du sable et de la terre végétale couvraient celui-ci, et la neige déjà fondue laissait paraître la jeune verdure. Vers le sommet, une forêt de bouleaux mêlait la blancheur éclatante de ses troncs dépouillés à la sombre verdure des pins, qui, fiers de leur parure d'hiver, s'étaient hardiment placés sur les saillies abruptes. A l'endroit où l'*eid* s'inclinait vers le fjellen, s'élevait une antique et imposante demeure, entourée de nombreuses dépendances. Elle regardait le fjord et le lac, comme pour indiquer que l'un et l'autre lui appartenaient. « C'est Rothbergsland, dit l'un des rameurs, regardez comme c'est beau! » Puis il énuméra avec complaisance toutes les possessions du château, et conclut avec plus de joie et d'orgueil que s'il eût parlé de son propre bien : « Est-il rien au monde qui puisse être comparé à Rothbergsland ? »

Œrsteen sauta à terre, et monta le sentier escarpé. En été, ce devait être l'un des plus magnifiques paysages que l'on pût voir, car déjà, dans la saison où on se trouvait, il était revêtu d'attraits plus qu'ordinaires. Les masses de roches nues amoncelées, avec leurs ravins remplis du brouillard bleu des montagnes, formaient un panorama romantique. Au loin, le regard se perdait dans leur sombre étendue, puis en s'élevant il rencontrait de lointains glaciers et d'incommensurables plaines de neige; mais s'il redescendait, il se reposait sur les côtes magnifiquement boisées, où les eaux se pressaient en cascades argentées vers le fjord, sur les rives duquel quelques habitations envoyaient la fumée de leur toit vers la nue.

Lorsque l'assesseur fut arrivé à l'antique demeure, il l'examina, et il fut obligé de donner raison au paysan; mais il se consola de son admiration involontaire en se disant qu'en vain les Dartley auraient bâti avec cette solidité imposante en vue de leurs petits-enfants et de leurs arrière-petits-enfants, et que bientôt d'autres profiteraient de leur œuvre. Il poussa la porte, aux deux côtés de laquelle des bancs étaient placés, et il entra dans le vestibule. Tout était silencieux. Des carabines, des fusils, des gibernes, des filets, étaient suspendus au mur, entourant une grande épée rouillée qui occupait la place d'honneur. Des lignes encombraient un coin, et par terre on avait étendu des peaux d'animaux sur lesquelles gisaient une couple de lièvres et quelques oiseaux.

Le juge provincial inspecta ces objets du regard, et frappa à l'entrée de gauche : personne ne répondit, il avança. Il se trouva dans une grande pièce obscure et vide, dont la tapisserie pendait en lambeaux à plus d'un endroit. Cependant, dans un immense poêle, brûlait un feu récemment attisé, devant lequel était un de ces lourds siéges de bois taillés tout d'une pièce en fauteuil dans un tronc d'arbre. Plusieurs siéges semblables entouraient la grande table du milieu, sur laquelle étaient quelques feuilles de papier, des plumes et une écritoire. L'une de ces feuilles était remplie d'écriture : cela excita la curiosité d'Œrsteen. « C'est une liste de tous les paysans de la paroisse, dit-il après l'avoir prise et attentivement examinée. Pourquoi l'a-t-il faite? Que signifient les croix mises à côté de certains noms? »

Il avait encore le papier à la main lorsqu'une porte s'ouvrit et le maître du lieu entra.

Sans nul embarras, Œrsteen lui tendit une main, tandis que de l'autre il posait la feuille sur la table.

« Vous êtes sans doute surpris d'une visite si matinale, monsieur

Dartley, mais le sujet qui m'amène est trop important pour souffrir aucun retard.

— Je suis bien aise que vous veniez de bonne heure, répondit Henric avec une froide politesse, parce que je compte aller à Grover, et nous aurions pu facilement nous manquer. »

Puis il ouvrit un cabinet et pria Œrsteen d'entrer.

« Je vous ai dérangé, dit l'assesseur en voyant plusieurs lettres posées sur le pupitre et les traces évidentes du travail que Dartley avait quitté; mais ma visite sera courte: ce que j'ai à vous dire sera bientôt dit, il ne vous restera plus qu'à réfléchir et à vous décider.

— Au fait, s'il vous plaît, monsieur Œrsteen, fit-il avec un sourire.

— Vous avez raison. M'y voici, et sans détour : Voulez-vous vendre Rothbergsland ?

— Non.

— Voulez-vous, dans la situation actuelle de la Norwége, suivre le conseil de votre paternel ami le prieur, et aller à Christiania ?

— Pas davantage.

— Connaissez-vous bien votre situation, monsieur Dartley ? Savez-vous que si vos créanciers se présentent, Rothbergsland est perdu pour vous ?

— Je le sais, monsieur Œrsteen.

— Eh bien ! je vous offre une somme importante si vous voulez m'abandonner votre propriété.

— Vous êtes fort généreux, monsieur Œrsteen. On m'a dit qu'il y a peu de temps, vous avez acquis à bon compte la créance la plus importante sur Rothbergsland, et que vous êtes ainsi devenu mon principal créancier.

— Raison de plus pour vous décider : je viens acheter l'immeuble, et je vous offre de l'argent, ce que je pourrais parfaitement éviter, si je vous voulais moins de bien.

— Et voyez un peu ce que c'est ! répondit Dartley en souriant; malgré cette bienveillance, je décline votre offre. »

Œrsteen se leva. « Alors, dit-il, ma visite n'aura pas eu le bon résultat que j'en attendais. Cependant, réfléchissez encore jusqu'à demain.

— C'est tout réfléchi.

— En ce cas, Rothbergsland deviendra mien par vente publique, et vous perdrez tout, puisque vous ne voulez rien avoir.

— Mon cher monsieur Œrsteen, répondit Henric, Rothbergsland appartient aux Dartley depuis des siècles, et ne cessera pas de leur

appartenir. C'est un bien féodal, et vous oubliez la loi féodale. Si vous en veniez à faire vendre Rothbergsland aux enchères, j'aurais en tout temps le droit de le réclamer pour le prix modique de la prisée. Vous voyez donc que je ne compte ni aliéner volontairement l'héritage de mes pères, ni m'en laisser dépouiller par la contrainte.

— Vous invoquez le droit féodal, répliqua Œrsteen après un instant de silence, mais vous ne songez pas que pour dégager au taux de la prisée un bien vendu, il faut de l'argent que vous n'avez pas.

— Je m'arrangerai lorsqu'il en sera temps. »

Ils se turent tous deux, puis Œrsteen reprit avec hauteur : « Maintenant j'ai fait ce que je voulais faire, et je puis m'en retourner.

— Vous allez à Grover ?

— Oui, monsieur Dartley.

— Alors, je vous accompagnerai. J'ai du gibier à porter à la cuisine du presbytère.

— J'allais presque oublier, s'écria l'assesseur, une nouvelle qui doit avoir de l'intérêt pour vous : vos lièvres et vos coqs de bruyère arriveront fort à propos, car il y a une fête aujourd'hui au presbytère.

— Une fête ? et laquelle ?

— Mes fiançailles avec mademoiselle Anna. »

Henric parut d'abord saisi, mais, au bout d'un instant, il se mit à rire, si haut et si gaiement, que le rouge monta au visage d'Œrsteen.

« Que voyez-vous de si risible, monsieur Dartley ? demanda-t-il.

— Oh ! rien, monsieur Œrsteen, rien du tout en vérité; seulement, je songeais involontairement à ce que le docteur vous disait hier : Vous n'êtes pas encore sur la route de l'église, tenant la fiancée par la main.

— Et qui est-ce qui me la disputera ? vous, peut-être ?

— Sans doute, moi, si c'est possible.

— Oui, si c'est possible, répéta Œrsteen. Faites ce que vous voudrez. Il ne servirait à rien de vous faire des représentations, et quant à des querelles je ne m'en soucie pas. Chacun s'arrange comme il l'entend. Voulez-vous encore m'accompagner à Grover ?

— Évidemment, et j'y rirai aussi haut qu'ici.

— Pardieu ! rions donc tous deux; ce sera une noce joyeuse, au moins. J'espère que vous nous fournirez le rôti, monsieur Dartley. »

Il mettait la main sur le bouton de la porte pour sortir, lorsque Henric le retint. Il sembla un instant que le calme extérieur de ces deux hommes allait les abandonner : ils se considéraient, se mesu-

raient, se défiaient du regard, et, à travers le masque d'une gaieté feinte, des éclairs de haine étincelaient dans leurs yeux.

« Johann Œrsteen, dit le jeune propriétaire de Rothbergsland, encore un mot avant de partir. Si ce que l'on raconte est vrai, vous êtes d'autant plus à craindre que vous vous montrez plus amical. Votre projet était de m'éloigner d'ici, coûte que coûte.

— Mon projet était une réponse à ce que vous disiez hier de certaines circonstances qui vous rendraient ce sol odieux et vous le feraient quitter. J'ai compris le sens de vos paroles, et je venais vous aider à vider honorablement la place.

— Mais je ne vois pas, monsieur, s'écria Dartley avec ardeur, que ces circonstances soient arrivées. Je ne veux pas m'en aller; ainsi vous n'avez qu'à chercher d'autres moyens, et je vois dans vos yeux que vous y songez déjà. Chacun s'arrange comme il l'entend, vous l'avez dit. »

Le regard perçant de Henric et le sourire railleur qui accompagnait ses paroles troublèrent Œrsteen.

« Me craignez-vous donc tant, monsieur Dartley ? demanda-t-il.

— Oh ! pas le moins du monde.

— Mais vous vous défiez de moi ?

— Je n'ai aucun motif de m'y fier.

— Sans doute que non, mais qu'est-ce qui vous donne le droit de m'accuser de je ne sais quelles fautes imaginaires ! Personne ne peut dire de mal de moi, ni comme homme, ni comme fonctionnaire. L'amour d'une fille nous rend rivaux : triomphez de moi si vous le pouvez, je ne vous en empêche pas.

— L'amour ! s'écria Dartley; l'amour d'Anna ! D'où croyez-vous qu'Anna vous aime ? D'où le savez-vous ?

— A quoi nous mènerait une querelle, si je voulais vous répondre ? Allons-nous-en. Nous serons amis et nous jouerons franc jeu. Donnez-moi la main. »

Dartley recula et dit fièrement : « Nous ne pouvons être amis : ce serait fausseté, si j'acceptais votre main à ce titre; mais nous serons des ennemis loyaux : j'étends ma main droite pour le jurer !

— Qu'il en soit ainsi si vous le voulez, répondit Œrsteen étendant la main : que l'inimitié soit donc entre nous, jusqu'à l'amitié ou jusqu'à la défaite ! »

V.

En se rendant ensemble au presbytère, les deux rivaux s'efforcèrent de paraître aussi indifférents que possible. Dartley parlait de l'état de sa propriété, de la position de ses voisins, de ses projets d'améliorations pour relever ses affaires. Il expliquait aussi combien il lui serait facile d'éteindre ses dettes, lorsque, à la conclusion de la paix, le commerce de bois et de poisson serait rétabli avec la Hollande et le midi de l'Europe. En prenant une légère peine, il pourrait tirer le double des bois de Rothbergsland, et, dès à présent, il lui serait facile de conclure des contrats avantageux avec les marchands de bois de la montagne, qui se montraient on ne peut plus désireux de traiter avec lui.

Œrsteen écoutait tranquillement et donnait raison à Dartley : il reconnaissait que la valeur de la propriété foncière augmenterait nécessairement au retour de la paix, et qu'ainsi Rothbergsland ne pouvait manquer de fournir à son propriétaire les moyens de sortir d'embarras; tout ce que disait Henric était donc très-juste et très-sensé; mais le jeune homme était beaucoup plus pénétrant que ne le supposait l'assesseur. Il possédait à un haut degré cette prudente circonspection, singulière alliance, dans le caractère de ses compatriotes, avec ces emportements passionnés qui de temps à autre brisent toute digue. Œrsteen ne fut pas toutefois sans remarquer le regard observateur que Henric fixait sur lui en parlant, et la ténacité avec laquelle, sous les apparences de la plus grande simplicité, il poursuivait son but secret; il voulait évidemment lui montrer l'impossibilité de le chasser de son patrimoine.

Œsrteen lui souhaita, d'un ton railleur, de la chance dans ses spéculations, puis il ajouta : « Il y a dans ce pays, monsieur Dartley, un proverbe que vous devez certainement connaître, et qui dit : La Norwége n'a pas de juifs, mais elle a des marchands dans les montagnes. Peut-être vous a-t-on fait il y a quelques semaines des propositions sur lesquelles on reviendrait aujourd'hui. Vous n'ignorez pas comment les choses se passent parmi nous, et, sans doute, vous êtes mieux instruit que moi par vos amis de Christiania. »

Henric s'aperçut qu'il valait mieux ne pas nier : « J'ai des nouvelles, répondit-il, mais je n'y vois rien d'inquiétant. On délibérera à Eidswold sur la liberté de la Norwége, et nous serons enfin un

peuple, un vrai peuple, dégagé de l'étouffante suprématie du Danemark, et assez courageux pour ne pas se laisser vendre à la Suède.

— Ainsi donc, la guerre avec la Suède et l'Europe! dit ironiquement Œrsteen.

— La guerre, et s'il le faut la mort et la ruine, au cas où la Suède ne voudrait pas nous garantir notre indépendance.

— Vous êtes donc cependant presque Suédois, monsieur Dartley?

— Je suis Norwégien, monsieur Œsrteen, entièrement Norwégien, nullement Suédois et encore moins Danois. Que l'assemblée d'Eidswold prenne les résolutions qu'elle jugera convenables, et nos vies seront à elle pour soutenir ce qu'elle aura décidé. Je garde pour moi mes pensées à ce sujet, mais nous ne devons pas souffrir, je puis le dire, que les cabales danoises minent notre liberté, et qu'à l'abri du pavillon danois flottant sur nos rivages on vole impunément à nos concitoyens leur bien. »

Le regard qu'il lançait sur le fjord indiquait assez sa pensée; car ses yeux rencontrèrent la chaloupe pillée de Pierre Klüver.

Cependant la barque approchait de la rive, où s'élevait une petite demeure, le gaard de Bunserud. On en vit sortir un homme : c'était Lars qui héla les voyageurs et s'avança vers eux aussi près que possible.

« Bonjour, Henric Dartley, dit-il en saisissant par l'extrémité sa coiffe rouge; il est heureux que je vous voie tous deux : j'ai une visite à la maison, venez un instant; le capitaine danois est là, et il ne veut pas donner à Pierre Klüver autre chose qu'un certificat, dont celui-ci ne se soucie pas. Viens le secourir dans sa détresse, toi qui es notre bailli!

— En quoi puis-je le secourir? répondit Œrsteen; si Pierre Klüver n'est pas content, qu'il se plaigne. »

Le paysan hocha la tête. « Qu'en dis-tu, Henric?

— Se plaindre ou ne pas se plaindre, c'est exactement la même chose. » Puis se tournant vers Œrsteen : « Ne voulez-vous pas parler encore une fois au baron?

— C'est inutile; nous verrons ce qu'il y aura à faire plus tard. Provisoirement, Pierre n'a qu'à prendre le certificat. Continuons notre route.

— Je vais faire encore une tentative, » dit Dartley en sautant à terre. Et l'assesseur, joyeux d'être débarrassé, s'empressa d'aller au large.

« Lars, disait Henric en remontant avec lui la rive, nos efforts ne

sont pas plus près de servir à quelque chose, que ces pierres ne le sont de devenir du pain; mais, lorsque nous aurons fait tout ce qu'il est possible de faire de cette manière, nous chercherons un autre expédient. » Lorsqu'il fut à la porte du gaard, il entendit un entretien animé, dans lequel il distinguait clairement la voix sourde de Pierre Klüver qui disait avec énergie : « Je vois très-bien que je n'ai aucun secours à attendre. Vous n'avez ni yeux ni oreilles pour mes plaintes, et vous plaisantez lorsqu'il s'agit d'une grave injustice. »

Dartley entra dans la maison, qui était plus propre et plus claire que ne sont d'ordinaire les habitations des paysans norwégiens. Des ustensiles de ménage en occupaient le devant. Le mobilier se composait d'une armoire peinte de diverses couleurs, d'une table, et d'un lit adhérant à la muraille comme une grande caisse. Un coffre peint en bleu, avec des noms et une date, avait évidemment appartenu en dot à la mère de Lars. Sur ce coffre étaient assis deux officiers de la corvette, en uniforme, l'épée au côté. Les solives des cloisons étaient enfumées par le foyer placé dans le coin. Un feu clair flambait dans l'âtre, et au croc était suspendu un chaudron, dans lequel bouillait la soupe de farine d'avoine dont une jeune fille prenait soin, en n'y donnant toutefois que la moitié de son attention : l'autre moitié était pour les paroles aimables du jeune capitaine, assis près d'elle sur un escabeau. De longues tresses blond foncé, entrelacées de rubans rouges, retombaient sur les épaules de la jeune fille. Son frais visage, à traits vigoureux et bien faits, exerçait une attraction toute particulière, grâce à des yeux mutins, pleins d'éclat et de mobilité. Karina était la sœur du paysan. Elle avait mis aujourd'hui sa plus belle parure, car elle devait rendre visite à ses voisines. Elle portait un sombre vêtement de laine et un tablier à plis nombreux; un corsage ouvert et lacé avec du ruban rouge laissait voir la chemise, rattachée jusqu'au cou par des agrafes et des médailles d'argent; par-dessus, elle avait une veste de peau d'agneau, avec un grand nombre de boutons reluisants, parure de luxe qui avait exigé bien des épargnes. Lorsque Dartley entra, elle le salua amicalement et jeta un regard à son frère, qui restait à la porte, écoutant attentivement ce qui se passait. Le baron ne remarqua pas d'abord la présence d'un étranger : « Karina, mon enfant, disait-il, si Pierre Klüver n'était pas un homme si grave, on croirait que c'est ton amoureux qui est jaloux parce que je te trouve jolie.

— Pierre Klüver a, en tout cas, de plus justes droits à votre attention que cette jeune fille, » répliqua Henric.

Le capitaine se leva : « Monsieur Dartley, dit-il en riant et lui tendant la main, vous êtes un sévère moraliste ! Je suis venu ici parce que j'ai appris que le propriétaire de la chaloupe devait s'y trouver, et je lui ai offert tous les dédommagements qui sont en mon pouvoir.

— C'est-à-dire un certificat sur Copenhague.

— Sans doute. On ne refusera pas de reconnaître ses droits.

— Nous en avons déjà parlé hier, et nous savons tous ce que valent ces certificats. Vous avez aussi pressé l'équipage ; l'avez-vous remis en liberté ?

— Ses services me sont nécessaires pour le bien de la patrie.

— Votre vaisseau est-il norwégien ou danois ?

— Vous avez entendu ma réponse hier soir.

— Et si je ne me trompe, on vous a répondu que, dans le dernier cas, une grave injustice a été commise. Que font des matelots norwégiens à bord d'un vaisseau de guerre danois ? Que fait au Danemark le bien de la Norwége, puisqu'il l'a abandonnée ?

— Je suis seul responsable de mes actes, répondit Rosen avec hauteur.

— Et devant qui en êtes-vous responsable ? A Eidswold devant la diète, ou à Copenhague devant le roi ?

— Monsieur Dartley, dit le Danois irrité, cette hutte est-elle bien le lieu de poser de telles questions, et vous-même, êtes-vous.... Vous me forcez à vous déclarer que je considère votre intervention dans cette circonstance comme tout à fait incompatible avec votre position et la mienne. Je vous requiers donc, et au besoin je vous ordonnerais, de ne pas vous mêler de choses qui ne vous concernent en rien.

— Aucun Danois n'a actuellement le droit de donner des ordres ici, répondit fièrement Dartley, et ce n'est pas moi qui méconnais votre position, c'est vous qui vous trompez complétement.

— En voilà assez, dit l'officier de marine ; à quoi bon tant de paroles inutiles ? Ce que je dois ou ne dois pas, c'est mon affaire ; j'agis comme je l'entends et j'en accepte les conséquences. Si cet homme veut le certificat que voici, on sera équitable envers lui, et l'on effectuera le payement complet. Au surplus, évitons toute querelle, monsieur Dartley : dans les circonstances actuelles, ceux qui possèdent de l'intelligence et de l'éducation doivent se garder de verser, par des discours séditieux, de l'huile sur le feu. »

Dartley s'approcha de la table et prit le papier : « Le voulez-vous, monsieur Klüver ? dit-il.

— Décidez ce que je dois faire, » répondit le patron.

Sans prononcer une parole, Henric mit le certificat en pièces et le jeta au feu.

« Vous avez commis un acte illégal, dit Rosen vivement surexcité, et pour lequel vous devrez rendre raison.

— Uniquement devant la loi et le tribunal de Norwége, monsieur de Rosen. Vous acceptez la responsabilité de vos actes; j'en fais autant pour les miens. »

Le capitaine surmonta sa colère; il sentait que Dartley avait dit vrai : un Danois n'avait plus à commander, car personne n'obéissait plus.

« Ainsi donc, ce que je cherchais à arranger restera sans solution, s'écria-t-il; que le prince ou l'assemblée d'Eidswold rende un jugement, que cet homme qui se croit lésé porte plainte devant eux, je n'ai plus rien à y voir. Voulez-vous m'accompagner au presbytère de Grover, monsieur Dartley?

— Je pense vous rejoindre, répondit celui-ci; mais, auparavant, j'ai à parler à ces hommes. »

Lorsque les officiers furent partis, accompagnés de Lars de Bunserud, qui leur montrait complaisamment le meilleur chemin, Dartley s'approcha du feu et tira de sa poche un papier qu'il se mit à lire attentivement. Karina retira le chaudron, versa la bouillie dans un plat, couvrit la table d'une nappe blanche, et placa les assiettes et les cuillers de bois. Elle apporta d'une autre chambre quelques galettes de farine d'avoine, rondes et minces, et une planche sur laquelle était une truite saumonée qui la veille encore nageait dans le lac.

Lorsqu'elle eut fini, Lars revint; il contempla avec une certaine vénération son jeune ami et le papier qu'il tenait à la main, puis il s'approcha de sa sœur et se mit à plaisanter sur les Danois : « Sont-ce vraiment là des hommes? dit-il; ils ont des jambes comme les enfants, ils trébuchent à chaque pierre, et il ne s'en est pas fallu de beaucoup que le capitaine tombât dans l'eau.

— Il est cependant assez jeune et assez vif, » répondit la jeune fille.

Lars la regarda d'un air de blâme : « Il te plaît donc bien, avec ses houppes dorées à son habit?

— Oh! oui, il me plaît beaucoup.

— Tu ne dois pas dire cela, sœur, s'écria Lars avec humeur, tu n'es qu'une petite sotte! Va-t'en voir s'il n'y a pas encore un morceau de mouton dans la maison. » Karina sortit de la chambre en riant de la réprimande, et revint avec une cuisse de mouton fumée, qui n'était plus guère autre chose qu'un os, sur lequel son frère racla avec effort quelques copeaux durs comme des pierres.

« Maintenant, Henric, dit-il, viens manger avec nous, si cela peut te faire plaisir. Ce que le bon Dieu nous a donné est sur la table. »

Dartley répondit avec empressement à l'invitation, et, tout en mangeant, il louait le talent culinaire de Karina et la prévoyance avec laquelle elle trouvait toujours le moyen d'avoir, dans les mauvais temps, de si splendides provisions; les autres convives se joignirent à ces félicitations. Karina se montrait gracieuse et reconnaissante envers le jeune propriétaire; elle lui cherchait ce qu'il y avait de meilleur en viande et en poisson, et comme Dartley disait en plaisantant qu'elle aurait encore été beaucoup plus soigneuse pour le beau baron danois, elle répondit vivement : « Tu ne crois pas cela, Henric Dartley, certainement tu ne le crois pas!

— Non, bonne Karina, répondit-il en lui tendant la main, je n'en crois rien, je sais que je suis plus avant dans tes bonnes grâces que l'hypocrite Danois, et s'il y avait lieu, tu me le prouverais.

— Je suis prête à faire tout ce que tu voudras, dit-elle.

— Eh bien! pas plus tard qu'aujourd'hui, tu feras quelque chose pour moi; et je t'embrasserai pour la peine, Karina; voici une lettre pour tous les montagnards, fais-la circuler partout et fais-la-leur lire. De son côté, Lars remontera le fjord dans sa barque et invitera tous nos amis qui habitent de ces côtés à se trouver aujourd'hui, vers les huit heures, à Rothbergsland, où j'ai quelque chose d'important à traiter avec eux. Veux-tu faire cela?

— A l'instant! dit-elle, et elle retira sa veste de fête. Dans deux minutes je pars. »

Lars enfonça sa coiffe sur son front. « Je pars aussi, dit-il, les hommes viendront. Je présume ce que tu as à leur dire. Nous y serons tous, Henric, et le droit restera le droit!

Traduit de l'allemand de M. Théodore Mugge.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CORRESPONDANCE

ENTRE SCHILLER ET GOETHE[1].

(1794-1805)

Suite des Extraits.

Iéna, le 14 septembre 1797.

. . . .

Deux choses font le poëte et l'artiste : savoir s'élever au-dessus du réel tout en restant dans les limites de la perfection physique. Là où ces deux conditions se trouvent réunies, il y a véritablement de l'art. Mais placé dans une nature défavorable et informe, l'artiste abandonne trop facilement le monde des sens en même temps que celui de la réalité, pour devenir idéaliste ; et si son intelligence est faible, il tombe dans la fantaisie ; à l'inverse, s'il y est contraint par sa nature, s'il veut et doit rester dans les limites de la réalité, il demeure volontiers aussi rivé à la perception matérielle, et il devient, dans le sens étroit du mot, un réaliste servile et vulgaire, quand l'imagination lui fait totalement défaut. Dans les deux cas, par conséquent, il sort des régions de l'art.

L'opération difficile, c'est la conversion des formes empiriques en formes esthétiques. Les vieux modèles, aussi bien en poésie que dans la plastique, me paraissent avoir surtout cette utilité d'offrir des types de nature esthétique, et de pouvoir, après une étude approfondie, donner eux-mêmes des indications sur la manière dont la conversion doit s'opérer.

Par désespoir de pouvoir réduire la nature réelle, dont il est environné, en nature esthétique, l'artiste moderne, qui a de l'âme et une fantaisie vivace, l'abandonne plutôt tout à fait, et cherche un secours dans l'imagination contre l'empirisme ou la réalité. Il met un contenu fictif dans son œuvre, qui sans cela serait dénuée et vide, parce que le contenu qui devait être puisé dans les profondeurs de la contemplation lui fait défaut.

SCHILLER.

[1] Voir les livraisons de juin et de juillet.

Iéna, le 22 septembre 1797.

. . . .

J'eusse été très-curieux d'observer l'impression de votre *Hermann*[1] sur nos amis de Stuttgard. . . . . Il est si peu d'hommes capables de comprendre la nature humaine lorsqu'elle est représentée dans sa nudité! Mais je ne doute nullement que votre *Hermann* ne triomphe de toutes ces considérations individuelles, et cela, par la plus belle qualité d'une œuvre poétique, l'ensemble, la clarté limpide de la forme, et l'épuisement complet du cercle des sentiments humains.

Ma dernière lettre vous a déjà annoncé que j'ai dû laisser de côté la *Cloche*. Je confesse que, puisqu'il en devait être ainsi, la chose ne m'est pas absolument désagréable : car, en colportant et en réchauffant ce sujet encore durant une année, il faudra que le poëme, qui n'offre vraiment pas une petite tâche, arrive à toute sa maturité. Et puis, cette année est une fois pour toutes l'année aux ballades; et la suivante a déjà tout l'air de devenir celle des *Lieder*, à laquelle classe appartient aussi la *Cloche*.

Stäfa[2], le 25 septembre 1797.

. . . . Puissiez-vous dans votre recueillement jouir d'une aussi bonne santé que moi dans mes pérégrinations!

. . . .

C'est vers le lac des *Quatre-Cantons* que l'on se dirigera dans quelques jours. Il faut que je contemple de nouveau, puisque nous en sommes si rapprochés, ces grandes scènes de la nature[3]. . . . .

Iéna, le 2 octobre 1797.

. . . .

Maintenant que j'ai l'Almanach derrière moi, je puis enfin me remettre au *Wallenstein*. En parcourant les dernières scènes que j'ai achevées, je me sens au total assez content de moi; seulement, je crois y trouver quelque sécheresse, que je m'explique fort bien d'ailleurs, et dont j'espère également triompher. Elle est résultée d'une certaine crainte de retomber dans mon ancienne rhétorique, et d'un effort trop timide pour me maintenir aussi près que possible du sujet. Mais voilà que par lui-même le sujet se trouve être déjà un peu aride, et que plus

[1] *Hermann et Dorothée.*

[2] Près Zurich, au bord du lac.

[3] C'est là que Gœthe eut l'idée d'un poëme épique dont Guillaume Tell serait le héros. Cette idée qu'il ne réalisa pas, en passant dans l'âme de Schiller, auquel il l'avait communiquée, y engendra l'œuvre que l'on connaît, et qui, bien qu'elle satisfasse plus aux conditions de l'épopée qu'à celles du drame ou de la tragédie, n'est pas moins, avec *Wallenstein*, le plus beau titre de son auteur au souvenir et à l'admiration de la postérité.

qu'aucun autre il a besoin de la munificence poétique; il est donc nécessaire ici plus que partout ailleurs, si l'on veut éviter avec un soin égal le prosaïsme et la déclamation, d'attendre une disposition foncièrement poétique.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 2 octobre 1797.

Votre lettre et celle de Meyer, que j'ai reçu il y a quelques heures, sont les bien venues du fond du cœur. Je me hâte d'y répondre, au moins par quelques lignes, pour vous souhaiter un heureux retour du fond de vos montagnes. . . .

Je dois vous avouer que je voyais venir avec une secrète terreur l'hiver, qui promet maintenant d'être si agréable pour moi. Ma santé est de nouveau en bon état, mais mon petit Ernest se trouve très-éprouvé par la dentition et nous cause beaucoup de souci. Nous rentrerons avec le départ de la bonne saison dans notre ancienne demeure en ville, et il pourra bien se faire que nous allions vivre pendant quelque temps à Weimar.

L'important est que je me fixe bien solidement dans le *Wallenstein;* je ne serai troublé alors par aucun changement d'existence, qui, sans cela, à cause de ma soumission à l'habitude, me distrairait si facilement.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 30 octobre 1797.

Dieu soit loué, voici enfin de vos nouvelles! Ces trois semaines que vous avez passées à courir dans les montagnes, hors de toute communication avec nous, ont bien duré pour moi. . . . .

L'idée de *Guillaume Tell* est très-heureuse; et en y réfléchissant bien, après *Meister* et *Hermann,* vous ne pourriez traiter avec toute l'originalité de votre esprit et la fraîcheur de dispositions où vous êtes qu'un sujet aussi complétement local et caractérisé. L'intérêt qui s'attache à une localité rigoureusement déterminée, en même temps qu'à une certaine dépendance historique, est peut-être le seul que la production de vos deux précédents ouvrages vous laissent à exploiter. Ils sont dans leur substance absolument libres au point de vue esthétique, et quelque définie que la scène paraisse et soit réellement dans tous les deux, elle ne constitue pas moins un terrain purement poétique et représente un monde complet. Quant au *Tell,* le cas sera tout différent; la vie poétique devra sortir des limites étroites du sujet.

. . . .

Il s'ouvrira dans ce beau sujet en même temps un aspect dans les lointains de l'humanité, comme s'ouvre entre de hautes montagnes une perspective vers les libres horizons.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 24 novembre 1797.

Jamais je n'avais mieux vu que par mon occupation présente, combien tiennent ensemble la poésie, la substance et la forme, même extérieure. Depuis que je convertis ma prose en langage poétique et rhythmé, je me trouve placé sous une tout autre juridiction qu'auparavant.

. . . .

Mes occupations présentes m'ont suggéré une réflexion que peut-être vous avez déjà faite aussi. Il semble qu'une partie de l'intérêt poétique réside dans l'antagonisme entre le contenu et l'exposition. Le contenu a-t-il une grande valeur poétique, une exposition maigre et une simplicité d'expression poussée jusqu'au vulgaire peuvent fort bien lui convenir, tandis qu'à l'inverse, un contenu vulgaire, comme celui qui devient nécessaire souvent dans un plus grand ensemble, acquiert de la dignité par le fait d'une expression riche et vivante. . . . . .

Grâce au rhythme, une œuvre dramatique gagne encore une grandeur et une importance particulières : car, en amenant sous une même loi tous les caractères et toutes les situations, pour les réaliser en une forme unique en dépit de leurs différences internes, il oblige le poëte et son lecteur d'exiger de toutes les parties, toutes diverses qu'elles soient dans leur caractère, quelque chose de général et de purement humain. Tout doit s'unir sous la loi du type commun de la poésie, et le rhythme sert aussi bien de représentant que d'instrument à cette loi. Il forme ainsi l'atmosphère de la création poétique; ce qu'il y a de plus grossier se trouve éliminé, car la substance spirituelle peut seule être portée par ce subtil élément.

. . . .

SCHILLER.

Le 25 novembre.

Non-seulement je partage votre opinion, mais je vais encore beaucoup plus loin que vous. Tout sujet poétique devrait être rhythmé! Voilà ma conviction, et de ce que l'on a pu introduire peu à peu une prose poétique, cela démontre seulement qu'on a totalement perdu de vue la différence existant entre la prose et la poésie. Cela ne vaut pas mieux que si quelqu'un voulait avoir dans son parc un lac sans eau, et que l'entrepreneur essayât de résoudre la difficulté en établissant un marais. Ces espèces mixtes ne sont bonnes que pour les dilettantes et les profanes, comme les marais pour les amphibies. Mais le mal est devenu si grand en Allemagne que personne ne le voit plus, et qu'ils sont arrivés à considérer plutôt, à l'instar de ce peuple goîtreux, la structure normale du cou comme un châtiment de Dieu.

Oui, toutes les œuvres dramatiques devraient être soumises au rhythme; l'on reconnaîtrait mieux alors celui qui sait faire quelque chose.

. . . .

Dans tous les cas, nous sommes contraints d'oublier notre siècle si nous voulons travailler selon notre conviction; car une confusion de principes comme celle qui se trouve généralement répandue aujourd'hui, n'a pas encore existé en ce monde, je crois; et ce que la nouvelle philosophie établira de bon est encore à attendre.

GOETHE.

Iéna, le 28 novembre 1797.

. . . .

J'ai lu ces jours-ci les pièces shakspeariennes qui ont pour sujet les deux roses, et je me trouve, après avoir achevé *Richard III*, rempli d'un véritable étonnement. Cette dernière pièce est une des plus sublimes tragédies que je connaisse, et je ne sais à l'heure qu'il est si même aucune pièce de Shakspeare est capable de lui disputer ce rang. Les grandes destinées nouées dans les précédentes pièces y reçoivent leur accomplissement d'une façon vraiment grandiose, et elles se rassemblent toutes autour de l'idée la plus élevée. Que par lui-même le sujet exclue toute mollesse, tout adoucissement et toute sensiblerie, cela vient fort en aide déjà à ce grand résultat : tout y est énergique et grand; rien de vulgairement humain ne trouble la pureté de l'émotion esthétique, et c'est en quelque sorte la pure forme du terrible dans le tragique que l'on savoure. Une Némésis supérieure se meut à travers la pièce dans toutes les figures; on ne sort pas de ce sentiment depuis le commencement jusqu'à la fin. . . . .

Aucune pièce de Shakspeare ne m'a rappelé si puissamment la tragédie grecque. Il vaudrait la peine, en vérité, de traiter pour la scène, avec tout le discernement dont on est capable maintenant, cette série de huit pièces : on pourrait ouvrir par là une ère nouvelle. Il faut vraiment que nous en causions.

Portez-vous bien, vous et votre ami Meyer. Mon *Wallenstein* gagne de jour en jour plus de forme, et je suis réellement satisfait de moi.

SCHILLER.

Après tout le bien que vous me dites de mon élégie, il me peine d'autant plus qu'une disposition semblable ne se soit pas montrée chez moi depuis longtemps. Ce poëme a été fait à mon arrivée en Suisse; mais depuis lors mon *moi* productif et actif a été limité de tant de façons agréables et désagréables, qu'il n'a pu se remettre encore; il faut donc attendre en toute humilité.

Je désire beaucoup qu'un travail sur les pièces de Shakspeare puisse vous séduire. Comme il y a déjà une bonne partie de la besogne préparée, et qu'il ne reste qu'à épurer pour qu'on puisse les goûter de nouveau, vous y trouverez un grand avantage. Une fois que vous serez bien remis en haleine par le *Wallenstein*, cette entreprise ne devra pas vous coûter de peine.

. . . .

GŒTHE.

. . . .

A peine si j'ai pu moi-même, depuis mon retour, trouver la disposition voulue pour dicter une lettre supportable. La masse d'objets que j'ai accueillis en moi est très-grande, et l'intérêt que j'éprouve à noter mes impressions et à les soumettre au travail, a été fort affaibli en fin de compte par le commerce assidu de Meyer. Dès que j'ai causé à fond d'une chose, elle est comme terminée pour moi pendant un long temps.

. . . .

GŒTHE.

Iéna, le 5 décembre 1797.

Je ne puis vous envoyer qu'un salut dans cette sombre journée. Le temps m'oppresse et réveille tous mes maux, au point que le travail même ne me réjouit pas.

Après mûres réflexions, j'ai trouvé que je ferais mieux de rester encore ici pendant les deux mois d'hiver les plus mauvais. Janvier et février sont dangereux pour ma santé; déjà deux fois j'ai été éprouvé durant cette époque par une fluxion de poitrine. Le plus léger refroidissement dans cette saison peut m'attirer de nouveau ce mal, que je ne supporterais plus maintenant comme autrefois. Dans une disposition pareille, un changement de mes habitudes ne serait pas chose à tenter; je ne pourrais d'ailleurs pas songer à sortir en hiver à Weimar; et comme le logement susdit est des plus restreints, et qu'on y installerait avec peine les enfants, ce ne serait pas une existence possible pour moi. Ajoutez à cela que les deux prochains mois seront décisifs pour mon travail, et qu'ainsi rien ne doit venir me troubler du dehors.

Quelques mois plus tard, je chercherai à découvrir un logis près de vous; le temps sera plus doux, je pourrai traverser la rue et tout me deviendra plus facile.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 8 décembre 1797.

. . . .

Il n'est sans doute pas mauvais que vous intercaliez le *Faust* entre votre premier et votre second poëme épique. Vous augmenterez ainsi la veine poétique, et exciterez en vous l'impatient désir d'une pure et nouvelle production, ce qui constitue déjà la moitié de l'inspiration. Le *Faust*, quand vous l'aurez travaillé à fond, ne vous laissera sûrement pas au point où vous l'aurez pris; il exercera et aiguisera une nouvelle force en vous, et c'est ainsi que vous aborderez avec plus de richesse et d'ardeur votre nouvel ouvrage[1].

SCHILLER.

. . . .

J'ai encore à faire pour une quinzaine, beaucoup de choses à disposer, les nouveaux engagements pour le théâtre à mettre en ordre, et maintes autres affaires encore. Mais alors je m'empresserai d'aller retrouver les journées solitaires du château d'Iéna et nos causeries du soir.

Je ne pense pas emmener Meyer; car j'ai de nouveau fait l'expérience que je ne puis travailler que dans une solitude absolue, et que non pas seulement la conversation, mais jusqu'à la présence journalière de personnes aimées et estimées détourne entièrement chez moi les sources de la poésie. Je désespérerais en voyant que l'attrait de la production a disparu chez moi jusqu'à la dernière trace, si je n'étais assuré de le retrouver à Iéna dans les premiers huit jours.

. . . .

GŒTHE.

[1] Sans doute le poëme de *Guillaume Tell* dont Gœthe n'avait pas encore abandonné l'idée.

. . . .

Serait-ce vraiment que la tragédie, à cause de sa puissance pathétique, ne conviendrait pas à votre nature? Dans toutes vos poésies je trouve toute la force et toute la profondeur tragique qui suffiraient à un drame complet, dans *Wilhelm Meister* il y a, en ce qui concerne l'impression subie, plus d'une tragédie; je crois que la rigueur de la ligne droite seulement, selon laquelle le poëte tragique doit marcher, ne sourit pas à votre nature, qui aspire partout à s'exprimer avec plus d'aisance et d'intimité. En outre, je crois qu'un certain calcul dont le poëte tragique ne peut se dispenser en vue du spectateur, la vue d'un but, l'impression matérielle, qui ne saurait être entièrement négligée dans ce genre de production poétique, vous gênent aussi, et que peut-être vous êtes moins propre à faire un poëte tragique parce que vous êtes si complétement né pour être un poëte dans la signification originelle du mot. Du moins je trouve en vous dans la plus grande mesure tous les attributs poétiques de l'auteur tragique; et si malgré cela il ne devait pas vous être donné d'écrire une tragédie qui réalise absolument les conditions essentielles, il faudrait en chercher la cause dans les exigences non poétiques du genre[1].

SCHILLER.

Iéna, le 2 janvier 1798.

Votre manière à vous de faire alterner la méditation avec la composition est vraiment digne d'envie et d'admiration. Ce sont en vous deux opérations tout à fait distinctes, et c'est précisément là ce qui fait que vous vous tirez si bien de l'une et de l'autre.

Tant que dure la production vous restez dans les ténèbres, et la lumière n'existe qu'en vous; mais quand vous commencez à réfléchir, la lumière intérieure sort de vous pour illuminer les objets à vos yeux et à ceux des autres. Chez moi, les deux activités se confondent, et cela ne tourne guère au profit de l'œuvre.

J'ai lu récemment dans la *Gazette de Nuremberg*, une critique de *Hermann et Dorothée*, qui m'a prouvé une fois de plus que les Allemands n'ont de sens que pour les vérités générales, raisonnables et morales.

Connaîtriez-vous, par hasard, ou avez-vous jamais ouï parler du singulier livre de Rétif : *Le cœur humain dévoilé?* Je viens de le lire tout au long, et malgré mille platitudes repoussantes ou révoltantes, je m'en suis fort délecté. Je n'avais nulle idée d'une nature aussi brutalement sensuelle, et il faut qu'on s'intéresse à la diversité des personnages, des femmes surtout que l'auteur fait défiler devant vous, à la vie et à l'actualité des descriptions, aux traits de mœurs caractéristiques et à l'exposition des habitudes françaises dans une certaine classe du peuple. Pour moi, qui ai si peu l'occasion de puiser au dehors et d'étudier les hommes sur le fait, un livre comme celui-là, et je range Cellini dans la même classe, à une valeur inappréciable.

. . . .

SCHILLER.

[1] Gœthe a dit lui-même à cet égard un mot bien significatif, lorsqu'il a reconnu que sa nature était trop *conciliante* pour pouvoir constituer essentiellement un tempérament dramatique.

Si en notre qualité de poëtes nous tenions, comme les joueurs de gobelets, à ce que personne ne pût voir comment nous faisons nos tours, nous aurions sans nul doute partie gagnée; en général tous ceux qui veulent se moquer du public n'ont qu'à suivre le goût du jour pour être assurés du succès. Dans *Hermann et Dorothée*, pour ce qui concerne le sujet, j'ai servi une bonne fois les Allemands comme ils veulent l'être, et les voilà parfaitement satisfaits. Je cherche, en ce moment, s'il n'y aurait pas moyen de composer par le même procédé un ouvrage dramatique qui ne manquerait pas d'être représenté sur tous les théâtres, et que tout le monde déclarerait excellent, sans que l'auteur même fût obligé de le tenir pour tel.

Il faut réserver ce point-là et tant d'autres pour notre prochaine entrevue. Que je voudrais vous avoir chez nous ces jours-ci, pour vous faire voir en moins d'une heure, et pour ainsi dire l'un à côté de l'autre, une des plus grandes monstruosités de la nature organique, l'éléphant, et la plus aimable des créations de l'art, la Madone florentine de Raphaël.

J'apporterai les idées de Schelling sur la philosophie de la nature; elles nous fourniront l'occasion de plus d'un entretien.

Portez-vous du mieux que vous pourrez, et faites de ma part mille compliments à votre chère femme.

Le journal *le Lycée* s'imprime à Berlin, où se trouve en ce moment Frédéric Schlegel. Comme on manquait de copie, il y a fait insérer, à l'insu de Reichardt, un article enragé dans lequel il attaque aussi Voss[1], et à propos duquel les deux nobles amis se sont brouillés.

GOETHE.

Weimar, le 3 janvier 1798.

Iéna, le 5 janvier 1798.

. . . .

Je suis peiné que votre arrivée ici éprouve tant de retards, puisque j'étais en droit, sur la foi d'une de vos dernières lettres, d'y compter à partir de Noël. J'ai fait en attendant quelques pas dans mon travail, et je suis à même de vous présenter le quadruple de ce que comporte le prologue, sans que le troisième acte y figure en aucune manière.

A présent que j'ai sous les yeux mon travail mis au net par une main étrangère, et qu'il est moins à moi, j'en éprouve réellement du plaisir. Je trouve clairement que je me suis surpassé. C'est le fruit de nos relations; car ce commerce fréquent et soutenu avec une nature si positivement opposée à la mienne, mes vives aspirations vers elle et mon double effort pour l'observer et la comprendre, pouvaient seuls me mettre en état de reculer si loin les limites que m'impose ma personnalité. Je trouve que la clarté et le calme, qui sont les fruits d'une époque plus avancée, ne m'ont rien ôté de la chaleur de la jeunese. Mais il conviendrait que j'entendisse ces réflexions de votre bouche, au lieu de vous les communiquer moi-même.

Je me tiens pour averti de ne point choisir d'autres sujets que des sujets histo-

[1] Traducteur d'Homère et auteur du poëme idyllique intitulé *Louise*.

riques; ceux de pure invention seraient mon écueil. C'est une tout autre affaire d'idéaliser la réalité que de réaliser l'idéal, et les fictions libres ressortent proprement de ce dernier cas. Il est en mon pouvoir de communiquer l'âme et la chaleur à un sujet donné, défini, limité; les contours arrêtés tiennent mon imagination en bride et résistent à mes caprices.

J'aurais grande envie, quand j'aurai réussi par quelques pièces de théâtre à me rendre notre public favorable, de me permettre un beau jour une méchanceté bien noire, en mettant à exécution une vieille idée concernant Julien l'Apostat. Il y a là un monde historique à part très-bien circonscrit, d'où je tirerais sans trop de peine une substance poétique. La puissance de l'exécution poétique ne pourrait qu'augmenter encore l'intérêt terrible qui réside dans ce sujet. Si vous aviez à la bibliothèque de Weimar (en traduction bien entendu), le *Misopogon* ou les lettres de Julien, vous me feriez grand plaisir en me les apportant.

. . . .

SCHILLER.

L'heureuse rencontre de nos deux natures nous a déjà procuré maint avantage, et j'espère que cet échange agira toujours de la même manière. Si j'ai fait valoir la réalité à vos yeux, vous m'avez arraché à l'observation trop exclusive des objets extérieurs et de leurs rapports, pour me faire rentrer en moi-même. Vous m'avez appris à considérer d'un œil plus équitable la diversité de l'homme intérieur, vous m'avez refait une jeunesse et ressuscité en moi le poëte, alors qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne cessât d'exister.

Je ressens encore de mon voyage un effet très-singulier. Il m'est impossible de mettre en œuvre les matériaux que j'ai ramassés en route, et me voilà devenu tout à fait incapable de travailler. Je me souviens d'en avoir passé par là autrefois, et je sais, par de nombreuses expériences, que mes impressions ne sont jamais mûres pour la poésie avant d'avoir longtemps agi sur moi en silence. Aussi ai-je tout à fait enrayé et attendrai-je l'essor que me communiquera mon prochain séjour à Iéna.

. . . .

La lecture des dernières poésies de l'*Almanach des Muses* vient de me démontrer encore très-clairement comment les sympathies les plus chères ne nous apprennent rien, et comment aucune sorte de blâme ne peut réellement nous profiter. Tant qu'une œuvre d'art n'est point là, personne ne s'en fait d'idée; dès qu'elle a paru, l'éloge et le blâme n'en restent pas moins une affaire d'appréciation personnelle, et bien des gens auxquels on ne saurait refuser du goût voudraient y ajouter d'un côté, en retrancher de l'autre, au risque de détruire peut-être tout l'ensemble de l'œuvre, en sorte que nous n'avons rien à espérer même de la critique dans sa valeur négative, qui reste toujours la plus importante après tout.

Je souhaite pour mille raisons que vous terminiez bientôt votre *Wallenstein*. Ne voulez-vous pas que nous examinions encore à fond, pendant le cours de votre travail, et aussi quand il sera achevé, quelles sont ses exigences dramatiques? Si vous apportez à l'avenir de l'exactitude et de la prévoyance à régler le plan et la disposition, ce serait chose fâcheuse si, exercé comme vous l'êtes et riche de

vous-même, vous n'écriviez pas chaque année quelques pièces. Car il me semble évidemment nécessaire que le poëte dramatique reparaisse souvent devant le public, qu'il renouvelle sans cesse l'impression produite, et s'il a du talent, qu'il continue de bâtir sur ce fond.

. . . .

Il m'est encore venu, à propos du livre de Schelling, différentes idées dont il faudra que nous causions en détail. Je concède volontiers que ce n'est pas la nature en elle-même que nous percevons, et que notre manière de la concevoir dépend de certaines formes et de certaines attitudes de notre esprit. Depuis l'enfant qui convoite la pomme suspendue à la branche jusqu'à la chute du fruit, qui passe pour avoir éveillé dans Newton l'idée de sa théorie, il y a sans doute une foule de degrés de contemplation, et il serait fort à souhaiter qu'on nous les exposât une bonne fois, et qu'on nous fît comprendre en même temps quel est celui que l'on regarde comme le plus élevé. L'idéaliste transcendental a bien la prétention d'occuper le plus haut de l'échelle, mais il me déplaît en lui qu'il conteste les autres manières de voir, car, à vrai dire, on ne saurait contester aucune manière de voir. Comment pourra-t-on jamais sortir de l'esprit de certaines gens l'idée de causes finales venant s'appliquer du dehors aux natures organiques, alors que l'expérience paraît elle-même proclamer journalièrement cette théorie, et qu'on se tire si aisément d'affaire avec une apparente explication des phénomènes les plus compliqués? Vous savez combien je tiens, au contraire, à ne chercher que dans les natures organiques elles-mêmes la cause de leur raison d'être, et cependant il n'y a pas moyen de nier qu'elles ne reçoivent une détermination du dehors et ne soient en relation avec lui; par où l'on se trouve ramené plus ou moins à cette manière de voir, dont on ne peut d'ailleurs se dispenser de faire usage dans le discours, en tant que façon de parler.

. . . . J'en reviens toujours à penser que si l'un des deux partis est incapable de remonter jamais jusqu'à l'esprit en partant du phénomène extérieur, l'autre arrivera difficilement aux corps en partant de l'idée. On a donc toujours raison de s'en tenir en philosophie à l'état de nature (*Idées de Schelling*, p. 16), et laissant son existence indivise, d'en tirer le meilleur parti possible, jusqu'à ce que les philosophes se mettent un jour d'accord sur le moyen de réunir de nouveau ce qu'ils ont séparé jusqu'à présent.

GOETHE.

Weimar, le 6 janvier 1798.

. . . .

En relisant cette semaine différents ouvrages de physique, j'ai été frappé de voir à quel point la plupart des investigateurs ne trouvent dans les phénomènes de la nature qu'un thème d'application pour leur génie particulier et une occasion de pratiquer leur métier. C'est incroyable de voir comment Newton affecte mal à propos, dans son optique, des allures de géomètre; cela ne vaut guère mieux que si l'on voulait mettre les phénomènes en musique ou en vers, parce qu'on serait maître de chapelle ou poëte. Le mécanicien explique la lumière par des sphères qui se heurtent; de leurs écarts, plus ou moins obliques, naissent à ses yeux les différentes couleurs; pour le chimiste, c'est une question de phlo-

gistique, et dans ces derniers temps d'oxygène. Un auteur calme et particulièrement modeste comme Klügel, a des doutes et laisse la chose indécise; Lichtenberg plaisante et se moque des théories des autres; Wünsch nous sert une hypothèse plus extravagante qu'un chapitre de l'Apocalypse, use ses forces, son habileté d'expérimentateur, sa sagacité pour combiner à soutenir la plus folle idée qu'il y ait au monde; Greu répète les vieilleries, comme un théologien qui nous supplie d'admettre une profession de foi symbolique, nous assurant que c'est la bonne. Bref, la grande affaire pour chacun est d'introduire plus ou moins sa personnalité dans le système et de prendre ses aises. Nous verrons à nous préserver de ces écueils; aidez-moi de vos avertissements [1].

J'écrirai prochainement pour vous un aperçu de l'ensemble, afin de vous rendre compte de ma méthode, du but et de l'esprit de mon travail.

Je me borne pour aujourd'hui à vous féliciter encore des progrès de *Wallenstein*.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 13 janvier 1798.

Iéna, le 15 janvier 1798.

Rien qu'un bonjour affectueux pour aujourd'hui. Demain soir je vous écrirai par la poste. Je me suis tellement absorbé dans une des grandes scènes, que le garde de nuit m'avertit de finir. Le travail marche toujours fort bien, et quoique le poëte ne puisse pas estimer sa première conception avec plus de certitude que le négociant ses marchandises encore en mer, je crois cependant ne pas avoir perdu mon temps.

Portez-vous bien.

SCHILLER.

. . . .

Ci-joint une rapide esquisse sur l'histoire de la théorie des couleurs. Vous pourrez faire à ce propos de fort belles observations sur la marche de l'esprit humain, il se meut dans un cercle déterminé jusqu'à ce qu'il achève de le parcourir. . . . . L'histoire entière, comme vous le verrez, tourne autour de l'expérience vulgaire, qui n'est que la simple affirmation du phénomène et des raisonneurs qui attrapent des causes au vol; mais on rencontre peu de tentatives faites pour coordonner franchement les phénomènes. L'histoire elle-même nous trace donc déjà la voie que nous avons à suivre. Il y a là de quoi faire un travail très-intéressant. Venez-moi en aide à mesure que j'avancerai.

Vos fréquentes indispositions m'affligent beaucoup, tant à cause de vos souffrances que de la perte de temps. Cette température douce ne nous promet encore rien de bon d'ici à quelque temps.

[1] Gœthe s'occupait beaucoup à cette époque de sa théorie des couleurs; et Schiller, tout en constatant avec quelque déplaisir ces infidélités envers la poésie, ne refusait pas son intérêt et ses remarques critiques à des travaux étrangers à sa nature, et surtout à ses préoccupations présentes.

. . . .

Je me propose de revoir encore une fois mon article sur le *Laocoon*[1], et nous verrons ensuite ce qu'il faudra faire. Portez-vous bien, faites mes compliments à votre chère femme, et recevez encore une fois mes remercîments pour votre longue lettre qui m'a bien encouragé.

GOETHE.

Weimar, le 20 janvier 1798.

Iéna, le 26 janvier 1798.

. . . .

C'est chose vraiment incroyable que l'activité humaine ne soit en jeu que dans une si petite partie du monde (l'Europe), et que ces masses énormes de peuples (ceux de l'Asie), ne comptent absolument pour rien dans la perfectibilité de l'espèce. C'est pour moi un fait particulièrement curieux de voir que la chose qui manque chez ces nations, et en général à tous les peuples non européens, c'est moins encore le sens moral que celui du beau. On rencontre chez eux le réalisme et l'idéalisme, mais ces deux tendances ne s'associent jamais pour aboutir à une forme humainement belle. . . . .

. . . .

SCHILLER.

. . . .

On ne saurait croire, même d'après son expérience personnelle, combien l'homme se trouve contraint, pour faire quelque chose de son être isolé, borné et faible, de fermer les yeux et de lutter avec la plus grande énergie à l'encontre des circonstances qui lui font obstacle; et pourtant cela ne laisse pas d'avoir également sa raison d'être dans ce que la nature humaine a de plus profond et de meilleur; l'homme n'ayant, en réalité, à s'occuper dans la pratique, s'il veut rester entier, non de ce qui pourrait mais de ce qui doit arriver.

Aussi la philosophie me devient plus chère à mesure, parce qu'elle m'apprend toujours davantage à me séparer de moi-même; ce que je puis faire avec d'autant moins de danger que ma nature reprend son unité aussi vite et aussi aisément que s'unissent des gouttes de mercure après qu'on les a séparées.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 17 février 1798.

. . . .

L'Odyssée nous charme même nous autres habitants de l'intérieur, mais il n'y a guère, à proprement parler, que la partie morale du poëme qui agisse sur nous; notre imagination ne supplée qu'imparfaitement et péniblement dans toute la

[1] *Laocoon*, ou Des limites qui séparent la peinture de la poésie, par Lessing.

partie descriptive. De quel éclat brillait à mes yeux ce poëme lorsque j'en lisais des chants à Naples et en Sicile ! C'était comme un tableau dans son cadre et sur lequel on aurait passé le vernis, qui donne à l'œuvre la netteté et l'harmonie. J'avoue que je cessais d'y voir un poëme; c'était à mes yeux la nature même, illusion d'autant plus nécessaire chez ces anciens que leurs œuvres étaient déclamées en présence de la nature. Combien de nos poëmes y a-t-il qui supporteraient d'être lus en plein air, sur la place du marché ou ailleurs !

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 14 février 1798.

Iéna, le 20 février 1798.

C'est assez singulier de voir comment une situation littéraire donne et engendre cette race de parasites, ou comme il vous plaira de l'appeler, qui se créent une existence aux dépens des travaux des autres, et, sans enrichir ou étendre par eux-mêmes le domaine de l'art ou de la science, servent néanmoins à propager les vérités acquises, mettent au jour et font circuler des idées enfouies dans les livres, comme le vent ou certains oiseaux répandent çà et là les semences. . . . . L'application des catégories de Kant aux matériaux que vous avez amassés sera tout profit. Tout en y trouvant une excellente manière de passer en revue l'ouvrage entier, vous retirerez de cette besogne tous les avantages que vous offrirait le contrôle d'une personne amie, ayant un tour d'esprit diamétralement opposé au vôtre. Vous serez amené, je suppose, à des déterminations et à des divisions rigoureuses, à de fortes oppositions; toutes choses auxquelles vous ne vous porteriez guère de vous-même, de peur de violenter la nature; et comme cette rigueur extrême, quelque dangereuse qu'elle paraisse en détail, est toujours amplement compensée par ses résultats généraux, une fois l'opération finie, vous reviendrez avec plaisir à votre propre manière de voir.

. . . .

SCHILLER.

Souvent arrêté dans mon travail de *Wallenstein*, et ne pouvant en conséquence entrevoir encore l'instant où il s'achèvera, les propositions qui commencent à m'arriver de plusieurs côtés me tourmentent beaucoup. Schroeder veut le jouer en personne, et paraît assez disposé à se montrer dans la pièce à Weimar même. Unger, de Berlin, m'écrivait hier que le théâtre de Berlin me payera les honoraires qu'il me plaira de fixer, si je consens à lui envoyer la pièce avant l'impression. Que n'ai-je fini ! . . . .

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il me semble[1] qu'il en est de même des idées qu'on apporte avec soi du pays de la pensée dans celui des faits; elles ne s'adaptent qu'à une partie des phénomènes, et j'ose dire que si la nature est impénétrable, c'est qu'un seul homme est impuissant à la comprendre, bien que l'humanité tout entière le pourrait. Mais comme cette chère humanité ne se trouve nulle part réunie, la nature a beau jeu pour se dérober à nos regards.

J'ai repris les *Idées* de Schelling, et il y a toujours de l'intérêt à s'entretenir avec lui; je crois cependant m'apercevoir qu'il passe prudemment sous silence ce qui contredit les théories qu'il voudrait faire adopter, et quel profit peut m'apporter une idée qui m'oblige à réduire ma provision de phénomènes?

D'autre part, il se trouve que les mathématiciens, qui ont de si grands avantages lorsqu'il s'agit de prendre la nature corps à corps, sont souvent exposés à omettre les points les plus intéressants. Un des vieux jardiniers de la cour avait coutume de dire : « On peut bien forcer la nature, mais on ne la maîtrise point, » et toutes les entreprises théoriques que nous tentons à son encontre ne sont que des approximations dans lesquelles on ne saurait apporter trop de réserve. J'ai parcouru dernièrement, avec un vif intérêt, la *Photométrie* de Lambert, qui se montre vraiment aimable lorsqu'il déclare inaccessible le but auquel il vise, tout en se donnant toutes les peines du monde pour l'atteindre[2].

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 25 février 1798.

Iéna, le 27 février 1798.

. . . .

J'avance insensiblement dans ma tâche; une page suit l'autre, et me voici engagé dans l'action dramatique au plus fort du tourbillon. Je suis surtout satisfait d'avoir derrière moi une situation dans laquelle il s'agissait d'exprimer l'arrêt de la morale la plus ordinaire sur le crime de *Wallenstein*, et de communiquer la poésie et la vie à une matière en elle-même si triviale et si prosaïque, sans détruire néanmoins le fond de la morale. Je suis content de l'exécution, et je ne compte pas moins plaire à notre cher public et à sa morale, pour n'en avoir pas fait un sermon. Mais à ce propos j'ai vivement senti le vide de la morale proprement dite, et combien par suite il a fallu emprunter au sujet pour se maintenir à la hauteur de la poésie.

Dans votre dernière lettre j'ai été frappé de cette idée, que la nature, bien qu'impénétrable à l'observateur isolé, pourrait être comprise par la généralité de tous les individus. Il me semble, en effet, que rien n'empêche de considérer chaque individu comme doué d'un sens particulier, au moyen duquel il saisirait l'ensemble de la nature d'une façon tout aussi particulière que cela a lieu avec

[1] Gœthe vient de reprocher aux auteurs qui ont écrit sur la lumière, de vouloir accommoder parfois à une même explication, soi-disant basée sur l'observation, des expériences contradictoires.

[2] Gœthe a exprimé quelque part cette pensée, que l'homme doit persister dans la foi qu'il pourra découvrir ce qui est impénétrable.

l'un des cinq sens de l'homme, et qui ne pourrait pas plus se remplacer par autre chose que l'oreille par l'œil, etc. Quel dommage que toutes ces façons particulières de voir et de sentir ne puissent se communiquer sans altération et en entier; car le langage a une tendance tout à fait opposée à l'individualisme, et les esprits qui arrivent à se faire entendre de tout le monde expient d'ordinaire ce succès aux dépens de leur originalité, et perdent par suite très-souvent la capacité de percevoir spontanément et avec vigueur les phénomènes. En général, le rapport des formules générales, et des langues qui reposent sur elles, aux choses, aux cas particuliers et aux intuitions, est un abîme dans lequel je ne puis regarder sans vertige.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il faut qu'Humboldt étudie avec soin les conversations théoriques avec les Français, s'il ne veut pas se fâcher sans cesse sur de nouveaux frais. Ils ne conçoivent nullement qu'il y ait autre chose en l'homme que ce qui lui est venu du dehors. C'est ainsi que Mounier m'assurait dernièrement que l'idéal est un composé de diverses parties belles isolément. Et comme je lui demandais d'où provenait l'idée de la beauté des parties, comment l'homme en était arrivé à rechercher la beauté dans l'ensemble, si ce terme de combinaison n'était point trop inférieur, appliqué à l'activité du génie qui tire parti des éléments de l'expérience, il avait réponse à tout en sa langue, m'assurant qu'on avait depuis longtemps attribué au génie *une sorte de création.*

Et voilà comme sont tous leurs discours : ils partent hardiment d'une conception rationnelle, et quand on veut élever la question dans une région plus haute, ils font voir qu'ils ont en réserve, pour cette éventualité, un mot tout prêt, sans s'inquiéter s'il contredit ou non leur assertion première.

. . . .

Je vois par les nouvelles que vous me donnez, que mon poëme n'a point exercé sur Voss l'impression bienfaisante que me fit éprouver le sien [1]. Je me souviens encore très-bien du pur enthousiasme avec lequel j'accueillis le *Pasteur de Grünau*, lorsqu'il fit son apparition dans le *Mercure*. Que de fois je le lus en société, à tel point que j'en sais encore une grande partie par cœur, et je m'en suis fort bien trouvé, car ce plaisir sans arrière-pensée a fini par exciter ma verve de production; il m'a attiré vers ce genre-là, a engendré *Hermann*, et nul ne sait ce qui pourra encore sortir de là! Je suis très-peiné pour Voss de ce qu'il n'apprécie, au contraire, mon poëme qu'à son corps défendant; car, au bout du compte, que reste-t-il de notre peu de poésie, si nous n'y puisons pas un feu nouveau qui nous rende sensibles à toutes les gloires et à tous les mérites? Plût à Dieu que je pusse recommencer ma carrière, me débarrasser de tous mes anciens travaux, comme de souliers d'enfant qui sont usés, et faire œuvre qui vaille!

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 28 février 1798.

[1] *Louise.*

Iéna, le 2 mars 1798.

. . . . Il est vraiment digne de remarque que l'insensibilité, au sujet des choses de l'art, se montre toujours en compagnie de l'inertie morale, et que l'aspiration vive et pure vers le beau idéal, même joint à une indulgence souveraine pour tous les penchants naturels, amène toujours à sa suite l'austérité morale. . . . .

SCHILLER.

. . . .

Le beau temps me pousse tous les jours vers vous et j'utilise comme je puis mon séjour ici. Je me suis remis aux insectes et j'ai aussi rangé mes minéraux. Quand on ramasse ainsi de toutes parts et qu'on tarde quelque peu à mettre de l'ordre dans ses collections, on ne sait bientôt plus où donner de la tête.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 3 mars 1798.

Iéna, le 6 mars 1798.

Je conclus de vos dernières ouvertures, que la science vous accaparera encore assez longtemps; j'en suis fâché pour la poésie, malgré que je comprenne l'utilité et la nécessité de ce parti. Vos nombreuses expériences et vos réflexions sur la nature et sur l'art, ainsi que sur l'idéal supérieur qui, en définitive, leur servit de lien, tout cela doit être exprimé, coordonné, arrêté, ou ce ne seraient que des empêchements sur votre route. Mais l'entreprise s'étendra, et le travail engendrera le travail.

. . . .

SCHILLER.

. . . . Monsieur votre beau-frère termine peu à peu son installation; vous devriez bien songer à vous donner un pied-à-terre pour l'hiver. Sans prendre notre théâtre pour autre chose que pour ce qu'il est, c'est déjà une grande jouissance d'entendre presque tous les huit jours une bonne musique; car notre opéra est très-supportable, et ses représentations forment parfois un joli ensemble. Je pourrais vous procurer une place meilleure et plus commode que celle dans l'avant-scène, et avec le système d'isolement bien connu qui règne à Weimar, vous trouveriez au logis tout le recueillement désirable, et il y aurait certainement profit pour vous à ne pas vous soustraire entièrement aux impressions du dehors. En ce qui me concerne, vous le savez de reste, je continue à tourner toujours dans mon zodiaque et chaque signe me vaut, dès que j'y entre, une nouvelle occupation et une disposition nouvelle.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 7 mars 1798.

Iéna, le 9 mars 1798.

. . . .

J'ai la ferme intention de suivre votre conseil et de tirer à l'avenir un meilleur parti du théâtre de Weimar. Si je ne l'ai pas fait cet hiver, cela n'a tenu qu'à des difficultés d'installation. Mais je prendrai certainement mes dispositions pour l'hiver prochain. N'y eût-il que la musique, ce serait encore une chose à faire; car nous n'avons absolument aucun autre moyen de mettre nos sens au régime du beau. Mais le théâtre en lui-même me fera aussi du bien. J'ai dû, dans ces derniers mois, tout subordonner à mon grand travail, afin de faire un pas décisif. J'ai atteint mon but. Voilà ma pièce en train et les grandes difficultés franchies. Les trois quarts de la besogne sont faits.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 13 mars 1798.

Après avoir joui, du moins une fois pendant une quinzaine, d'un état de santé supportable, et avoir pris plaisir à m'appliquer, me voici repris par la tête, découragé, incapable de tout. Le temps, il est vrai, est redevenu très-rude. J'espère néanmoins aller vous voir encore cette semaine, bien que pour un jour seulement. Mon intention sera remplie pourvu que je vous voie, que je jette un coup d'œil sur les travaux de Meyer et que je remporte la certitude que vous viendrez ici.

Je vous félicite de tout mon cœur de votre acquisition. Le peu que je possède me fait sentir quelle joie c'est aujourd'hui de pouvoir prétendre, pour soi et pour les siens, à un petit bout de terre.

. . . .

SCHILLER.

Si je n'avais pas eu sur les bras les petites affaires d'intérieur, qu'il fallait absolument terminer à présent, je ne vous aurais certainement pas quitté si vite; d'autant que je me sentais à l'approche du beau temps en excellente disposition pour mon travail. Je m'y suis mis tout entier et j'espère à force de travail me racheter peu à peu, afin de rester d'autant plus longtemps chez vous la prochaine fois.

Nous avons certainement mille raisons de nous réjouir de nos relations, puisqu'une si longue séparation n'a fait que nous rapprocher, et que le contraste de nos deux natures rend d'autant plus souhaitable une pénétration réciproque, dont nous pouvons espérer pour l'avenir les meilleurs résultats.

Ce que vous me dites du matérialisme croissant de notre amie me frappe chez beaucoup d'autres personnes. Il semble que la plupart des esprits se dépêchent de dépenser en de fausses tendances leur petite part d'idéal, et retombent ensuite à terre par la force de leur propre poids.

Je repense volontiers à votre *Wallenstein*, et j'en augure des merveilles. . .

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 7 avril 1798.

Iéna, le 27 avril 1798.

. . . .

Ma santé s'améliore d'un jour à l'autre, mais je ne me sens pas encore en veine pour mon travail. En revanche, j'emploie ces jours-ci à lire Homère avec un plaisir tout nouveau, qui provient en grande partie des indications que vous m'avez fournies. On nage vraiment dans une mer de poésie; aucun détail ne gâte ce ravissement et tout reste idéal, au milieu de la vérité la plus matérielle. Il suffit d'avoir lu quelques chants pour ne plus voir qu'une invention barbare dans cette idée de rapsodies cousues l'une à l'autre et ayant une origine différente : car l'une des plus efficaces beautés d'Homère, c'est l'admirable liaison et la réciprocité du tout et de ses parties.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 1er mai 1798.

A l'entrée dans le plus beau mois de l'année, je compte sur la faveur des Muses, et j'espère que je vais retrouver dans mon jardin ce qui me fait défaut depuis si longtemps. Je pense m'établir là dehors à la fin de cette semaine, si le temps se maintient au beau.

J'ai certainement bien du regret de n'avoir pu profiter cette fois-ci des représentations d'Iffland, mais après tant de moments perdus cet hiver et ce printemps, et décidé comme je le suis à terminer dans un délai fixé, il faut que je rentre en moi-même et que je fuie comme une distraction dangereuse tout ce qui m'attirerait fortement au dehors. C'est ce qui me console d'avoir renoncé à ce plaisir, auquel je n'aurais pas su résister si j'avais été bien portant.

Qu'Iffland ait, contre mon attente et malgré ma prédiction, remporté un si grand triomphe dans son *Pygmalion*, je ne le conçois pas à l'heure qu'il est, et j'ai bien de la peine à vous en croire vous-même sur parole, dans une circonstance qui m'ôterait toute confiance dans mes idées et mes convictions les plus arrêtées. Il n'y a pas matière à discussion cependant; à mes preuves *a priori* vous opposez un fait, et si je ne puis pas en rendre témoignage avec vous, je n'ai d'autre part aucune objection à y faire. Je prétends d'ailleurs n'avoir à combattre que votre jugement seul, car l'opinion publique ne prouve rien ici; il s'agit de certaines conditions matérielles à remplir, et le monde se déclare satisfait pourvu qu'on l'intéresse.

. . . .

SCHILLER.

Iffland continue à faire merveille, et se montre un véritable artiste. Il faut louer en lui la vive imagination par laquelle il sait découvrir tout ce qui se rapporte à son rôle, puis le don d'imitation par le moyen duquel il arrive à rendre ce qu'il a trouvé et pour ainsi dire créé; enfin la verve qui l'anime depuis le commencement jusqu'à la fin. La distinction qu'il établit entre ses rôles par le costume, le geste, le langage; celle qu'il marque entre les situations et les

nuances qu'il introduit dans ces distinctions, tout est parfait. Je ne vous parle pas aujourd'hui des qualités de détail qui nous sont connues.

Tandis que par lui le spectateur voit vivre sous ses yeux une personne naturelle avec art, les autres acteurs, sans être précisément maladroits, ressemblent à autant de rapporteurs qui exposent d'après les pièces une affaire qui leur est étrangère; on apprend à la vérité ce qui se passe et ce qui s'est passé, mais on ne s'y intéresse pas autrement.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 2 mai 1798.

Iéna, le 4 mai 1798.

Votre amical accueil, le mélange et l'animation de la société que vous recevez, et l'*Apothicaire* si réjouissant d'Iffland, ont fourni à ma femme cent sujets de récits et d'éloges. C'est dans ces rôles d'originaux maniaques qu'Iffland m'a toujours ravi; parce que le naturel est ici pour beaucoup, et tout semble inspiration du moment et mouvement spontané : on n'y comprend rien et on est à la fois amusé et ravi. Par contre, dans un rôle noble, grave, sentimental, j'admire plutôt son habileté, son intelligence, le calcul et la décision. Je découvre toujours en lui des intentions trop marquées et un plan trop visible; il occupe et attache mon attention et ma réflexion, mais je ne puis pas dire qu'il m'ait jamais véritablement enlevé ou transporté dans des rôles semblables, comme l'ont fait des acteurs bien moins accomplis; aussi saurait-il à peine me mettre en disposition poétique pour une tragédie.

. . . .

SCHILLER.

Fichte m'a envoyé la seconde partie de son *Droit naturel*. J'en ai lu au beau milieu quelques passages, et j'y rencontre beaucoup de déductions que j'approuve; mais façonné comme je le suis à la pratique sceptique, il me semble que les influences empiriques se font encore sentir fortement en bien des endroits. Je retombe ici dans ce que je disais à propos de l'observation : il n'est donné qu'à tous les hommes ensemble de connaître la nature et d'épuiser ce qui est de la vie humaine. A quelque point de vue que je me place, je n'aperçois dans beaucoup d'axiomes célèbres que l'expression d'une individualité, et la vérité la plus généralement reconnue n'est pour l'ordinaire qu'un préjugé de la masse dominée par certaines conditions du temps, et que dès lors on peut considérer comme un simple individu. Portez-vous bien et me rendez affection pour affection, en dépit de toutes ses hérésies.

GOETHE.

Iéna, le 8 mai 1798.

. . . .

Je vous fais mon compliment à propos des progrès de *Faust*. Je considérerai votre ouvrage comme terminé, dès que vous serez fixé sur ce que vous voulez

encore ajouter au sujet, car, à mes yeux, la grande difficulté du sujet a toujours consisté dans son étendue illimitée. Votre remarque récente, que deux ou trois scènes tragiques laissées en prose produiraient un effet violent et désagréable, confirme une expérience que vous avez faite autrefois à propos de la Marianne de *Wilhelm Meister,* où la réalité pure, introduite au milieu d'une situation pathétique, agit si brutalement et porte au sérieux d'une manière qui n'a rien de poétique : car dans mes idées il est de l'essence de la poésie que la gravité et la sérénité s'y trouvent constamment mêlées.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

C'est une triste invention que le monde pour des gens comme nous; on y apprend bien des choses, mais qui ne nous apprennent rien, et quant à ce qui nous importe davantage, à la seule chose même qui nous soit indispensable, l'inspiration, le monde, loin de nous la donner, nous la prend plutôt.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 9 mai 1798.

. . . . . . **Vous effleurez un point très-important : c'est la difficulté de tirer parti de la théorie dans la pratique. Je crois en vérité qu'il n'y a plus entre les deux, dès qu'on les considère séparément, de liaison possible. Elles ne s'unissent qu'à la condition d'agir de concert au foyer même, et c'est le cas du génie en tous les genres.**

Je suis présentement dans une situation pareille entre les philosophes de la nature qui veulent me conduire de haut en bas, et les naturalistes qui veulent me diriger de bas en haut. Pour mon compte je ne vois de salut que dans la vision qui se trouve au milieu. J'ai eu ces jours-ci sur ce sujet des idées neuves que je vous communiquerai dès que nous pourrons causer. Elles nous serviront, je l'espère, surtout à titre de règles, et nous fourniront l'occasion de parcourir rapidement, par un procédé à nous, le champ de la physique. . . . . . .

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 30 juin 1798.

Iéna, le 20 juillet 1798.

A mesure que le temps s'améliore je me sens mieux portant, plus dispos, et il me semble que l'inspiration lyrique se fait jour en moi par degrés. J'ai remarqué que de toutes les dispositions de l'âme c'est la plus rebelle à la volonté, parce qu'elle ne prend pour ainsi dire point de corps, et qu'en l'absence d'attaches matérielles, elle ne repose que sur le sentiment. Je me sentais plutôt repoussé par elle que je n'en étais attiré dans ces dernières semaines, et de dépit je m'étais rejeté sur le *Wallenstein,* que je remets à présent de côté.

. . . .

J'ai lu ces jours-ci des récits de madame de Staël, qui caractérisent en traits frappants cette nature tendre, raisonneuse, et avec tout cela très-peu poétique, ou pour mieux dire cette existence hors nature, qui n'est riche que d'intelligence. Cette lecture indispose sensiblement, et il m'est arrivé ce que vous éprouvez d'habitude en lisant de pareils écrits : c'est qu'on entre tout à fait dans le sens de la femme auteur et qu'on s'en trouve extrêmement mal. Cette personne n'a aucune des grâces de la femme; en revanche les défauts de son livre sont tout féminins. Elle oublie son sexe, sans s'élever au-dessus de lui. Je suis cependant tombé çà et là, dans cet opuscule, sur de très-jolies réflexions, qui ne lui font jamais défaut et qui montrent avec quelle pénétration elle observe le monde.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il s'est élevé ces jours-ci entre Meyer et moi un petit différend que nous n'avons pas encore vidé; il soutenait qu'en un certain sens la *naïveté créatrice* peut se transmettre par des traditions d'école, et il n'est pas impossible qu'il ait raison si nous entendons par là qu'on peut et que l'on doit appeler de bonne heure l'attention de l'artiste sur tout le prix de la naïveté dans les beaux-arts. Ce qui semble singulier néanmoins, c'est que l'idée même d'une pareille transmission se soit complétement perdue de notre temps. . . . .

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 21 juillet 1798.

Iéna, le 23 juillet 1798.

. . . .

Dans votre querelle avec Meyer, il me semble qu'il a parfaitement raison. Bien qu'il n'existe aucune formule qui définisse la beauté naïve et qui puisse servir à en perpétuer le secret, cette naïveté n'en est pas moins essentiellement naturelle à l'homme; tandis que la tendance opposée, l'affectation, loin d'être naturelle, est une monstruosité. On conçoit donc très-bien que l'école, en écartant ou corrigeant ce vice, veille à conserver l'état de nature, et se montre capable de nourrir et de propager la naïveté de l'esprit. Débarrassez la nature de tout ce qui la gêne, et c'est elle qui se chargera de donner et d'entretenir en chacun la naïveté originelle, sinon pour le fond, du moins pour la forme; mais si la sentimentalité préexiste, l'école n'y fera pas grand' chose. Je ne puis m'empêcher de croire que le caractère naïf commun à tous les chefs-d'œuvre d'une certaine période de l'antiquité, soit le résultat, et par conséquent aussi la preuve de l'influence de la tradition par préceptes et par modèles.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 27 juillet 1798.

. . . .

Je ne saurais refuser aux deux Schlegel, et particulièrement au cadet, une certaine gravité et une certaine profondeur. Mais il se mêle à ces qualités tant d'expédients égoïstes et répugnants qu'elles perdent beaucoup de leur prix et de leur utilité. J'avoue encore que je trouve dans leurs jugements une sécheresse si grande, une telle aridité et un rigorisme d'expressions si superficiel, que je me demande souvent s'ils s'entendent toujours eux-mêmes.

Kant a fait imprimer deux lettres à Nicolaï [1] sur la manie de faire des livres; il le tance vertement et le renvoie fort humilié. Peut-être pourrai-je me procurer cette brochure aujourd'hui et la joindre à ma lettre.

. . . .

SCHILLER.

Votre lettre m'est arrivée bien tard aujourd'hui. Recommandez-donc à la messagère de m'apporter les lettres elle-même et sur-le-champ. Ces gens-là en prennent souvent à leur aise et donnent les paquets à des enfants qui s'attardent en les portant.

La mercuriale de Kant à l'adresse de ce barbouilleur de Nicolaï est parfaite. J'aime à voir ce vieillard revenir sans cesse sur ses principes et se répéter à chaque occasion. Le jeune homme, dont l'affaire est d'agir, a raison de ne pas tenir compte de ses adversaires; l'homme d'âge, dont les principes sont arrêtés, ne doit souffrir de la part de personne un mot déplacé. Nous nous mettrons dorénavant aussi sur ce pied-là.

GOETHE.

Iéna, le 24 août 1798.

. . . .

Je suis impatient de connaître vos nouvelles idées sur l'épopée et la tragédie. C'est au milieu de la composition d'une tragédie qu'on sent le plus vivement l'étonnante distance qui sépare les deux genres. J'ai éprouvé cela à un degré qui m'a surpris moi-même pendant que je travaillais à mon cinquième acte, où je me suis trouvé relégué loin de tous les sentiments paisibles de l'humanité, parce qu'il s'agissait de donner une forme durable à une situation essentiellement passagère. Ce contraste de ma disposition, avec toutes les émotions plus libres de l'humanité, me faisait presque craindre de me trouver dans une situation maladive, parce que je m'attribuais à moi-même ce qui résultait de la nature même du sujet. Cela me prouve une fois de plus que la tragédie ne traite que des situations accidentelles et extraordinaires, tandis que l'épopée, qui exciterait difficilement les

[1] Libraire et auteur, né à Berlin en 1733, et dont il a déjà été question plus haut, à propos des *Xénies*; il venait de publier sous le titre de *Vie et opinions de Sempronius Gundibert*, philosophe allemand, un roman dans lequel il se moque de la théorie de l'école de Kant, obscure et inintelligible selon lui.

mêmes émotions, représente l'humanité dans tout ce qu'elle a de stable, de calme et de durable; aussi l'épopée nous plaît-elle, quelles que soient nos dispositions du moment.

Je fais beaucoup parler mes personnages, ils s'épanchent avec une certaine ampleur; vous ne m'avez fait là-dessus aucune observation, et ne paraissez pas me blâmer. Votre propre pratique dans le drame et dans l'épopée semble me donner raison. Il est certain qu'on pourrait se tirer d'affaire en moins de mots, tant pour nouer que pour dénouer l'action tragique, et cette brièveté semblerait peut-être convenir mieux à des personnages qui agissent. Mais l'exemple des anciens qui ont suivi la même voie, et qui ne se montrent pas chiches de paroles dans ce qu'Aristote appelle les sentiments et les opinions, semble indiquer une loi poétique d'un ordre supérieur, qui exige qu'on s'écarte précisément en ce point de la réalité. Du moment qu'on ne perd pas de vue que tous les personnages poétiques sont des êtres symboliques, et qu'ils doivent toujours, sous cette forme poétique, représenter et exprimer les traits généraux de l'humanité; si l'on songe en outre que le poëte, comme le premier artiste venu, a le droit de s'écarter en tout bien et en tout honneur de la réalité, sauf à nous faire souvenir qu'il s'en écarte, il n'y a plus rien que l'on puisse objecter contre cet usage. Il me semble d'ailleurs qu'une exposition plus courte et plus laconique tomberait dans la pauvreté et dans la sécheresse, et deviendrait trop durement positive et même intolérable dans les situations violentes; tandis qu'une manière large et pleine engendre toujours une certaine gravité, et met les gens à l'aise même dans la peinture des scènes les plus tragiques.

. . . .

SCHILLER.

Je sors de visiter les travaux de notre théâtre, tout marche très-rapidement. Vers le milieu de la semaine prochaine, le plafond sera terminé, le petit échafaudage enlevé et la partie sale de la besogne accomplie, on pourra se faire une idée de la transformation. Ce qui plaira, je l'espère, c'est que de certaines places les spectateurs se verront les uns les autres, et puis il tiendra beaucoup de monde.

Vous seriez bien aimable de venir bientôt nous voir, nous causerions à fond de plus d'un chapitre, et les travaux de reconstruction vous amuseraient une heure ou deux par jour. La vue d'un théâtre vous inspirerait peut-être aussi quelque nouveau sujet dramatique.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 25 août 1798.

Iéna, le 28 août 1798.

. . . .

J'ai été surpris ces jours-ci par une visite à laquelle je ne m'attendais guère. Fichte est venu chez moi, et il a été extrêmement aimable. Après ces avances

de sa part, je ne puis guère lui tenir rigueur, et je tâcherai de rendre nos relations faciles et polies. Elles ne peuvent guère devenir ni utiles ni agréables, parce que nos caractères ne sympathisent point.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Tirez le plus de profit que vous pourrez de vos nouvelles relations avec Fichte, et faites qu'elles deviennent aussi salutaires pour lui-même. Il ne faut pas songer à se lier intimement avec lui, mais il sera toujours très-intéressant de l'avoir dans son voisinage.

GOETHE.

Weimar, le 29 août 1798.

Iéna, le 31 août 1798.

. . . .

Je me réjouis d'examiner avec vous les travaux du théâtre, et je vous crois sur parole quand vous me dites que la vue des planches me suggérera toutes sortes d'idées. Je songe à ce que j'ai lu dans une revue ou dans un journal : c'est que le public de Hambourg est las des pièces d'Iffland, et se plaint de les voir revenir. Si on peut se permettre de conclure par analogie qu'on ressent la même satiété dans d'autres villes, mon *Wallenstein* arriverait au bon moment. Il est assez probable que le public ne se soucie plus de se voir jouer lui-même, il se sent en trop mauvaise compagnie. Le goût de ces pièces me semble être né, ou tout au moins fortifié de la répugnance que finirent par engendrer les pièces de chevalerie; on voulait se délasser de l'affectation et des grimaces. Mais la contemplation prolongée d'une figure prosaïque doit fatiguer à son tour.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai fureté dans tous mes papiers, et je ne trouve rien qui puisse servir pour votre *Almanach* [1]. J'avais arrangé, à propos de la noce de Voigt, tout le canevas d'un poëme que je n'ai malheureusement pas terminé, et qui viendrait encore à point. Mais où prendre les dispositions nécessaires?

Ce n'est pas là ce qui embarrasserait l'ami Richter [2], qui m'a révélé bien autre chose, en m'assurant (d'un ton modeste, il est vrai, et dans son langage à lui) que l'inspiration est pure sornette, et qu'il lui suffisait de boire du café pour écrire séance tenante des choses capables de ravir la chrétienté.

Il faut nous le tenir pour dit, ainsi que son affirmation, que tout dépend du corps; ce sera le moyen de mettre au jour deux et trois fois plus de productions.

[1] L'*Almanach des Muses*.

[2] Jean-Paul Richter.

Cet illustre ami compte d'ailleurs s'établir aussi à Weimar l'hiver prochain [1]; il a déjà loué un logement au-dessus de notre petit Capharnaüm; je suis très-curieux de voir comment il s'accommodera de cet amalgame domestique et théâtral.

. . . .

GOETHE.

Le 6 septembre 1798.

. . . . J'ai trouvé votre lettre hier à mon retour. Je souhaite que vous ressentiez vous-même, en vous remettant au travail, la bonne impression que vous nous avez laissée. Une œuvre aussi animée que votre *Wallenstein* est faite pour entraîner tous les esprits qui ne sont pas complétement engourdis. Rassemblez bien toute votre volonté, et décidez-vous à mettre l'ouvrage à l'étude sur notre théâtre. Il vous reviendra corrigé des longueurs et de la roideur du manuscrit, sur lequel vous avez les yeux fixés depuis trop longtemps. Vous êtes déjà si avancé, qu'une pareille épreuve ne peut, je crois, que vous profiter.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 21 septembre 1798.

Iéna, le 21 septembre 1798.

Une nuit sans sommeil, qui m'a gâté toute ma journée, m'a empêché aussi de vous expédier le prologue aujourd'hui. Mon copiste m'a d'ailleurs planté là. Je crois que le prologue, sous sa forme actuelle et comme vivante peinture d'une période historique et d'une vie de soldats, pourra fort bien subsister par lui-même. J'ai dû y glisser quelques détails pour compléter l'ensemble; mais j'ignore s'ils pourront aller au théâtre. J'ai fait intervenir, par exemple, un capucin qui prêche les Croates; c'était un trait caractéristique de couleur locale qui me manquait encore. Peu importe cependant qu'on le supprime au théâtre.

. . . .

Pour en revenir à mon prologue, j'aimerais que l'on pût donner en même temps une pièce assortie et pas un opéra. Il lui faut beaucoup d'accompagnement, puisqu'il commence et finit par une chanson, et qu'il y a encore une chansonnette au milieu; c'est assez d'harmonie comme cela, et selon toute apparence un drame paisible et moral le ferait ressortir mieux que tout le reste, son mérite consistant avant tout dans l'animation.

. . . .

SCHILLER.

Le prologue est aussi bien réussi qu'il était bien conçu; j'y prends un très-vif plaisir, et vous remercie mille fois. Je viens de le parcourir à plusieurs reprises

[1] Il n'a pas réalisé ce projet.

pour en saisir parfaitement l'ensemble. Je ne puis pas encore préciser ce qu'il faudra peut-être laisser de côté, et je ne sais si je ne renforcerai point par-ci par-là un petit coup de pinceau en vue de l'effet théâtral.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 octobre 1798.

Iéna, le 5 octobre 1798.

. . . .

Schelling est revenu; il y va bon jeu bon argent; il m'a fait sa visite dans la première heure de son arrivée, et il est tout ardeur. Il s'est, dit-il, fort occupé dans ces derniers temps de la théorie des couleurs, afin de pouvoir en causer avec vous, et il a une foule de questions à vous adresser. Il aura l'honneur d'aller vous voir après la représentation de ma première pièce, car je lui ai dit que vous étiez en ce moment surchargé de besogne. Si vous pouviez lui faire voir vos expériences avant de venir ici, cela ne serait pas si mal.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Le prologue va très-joliment. Il y a eu aujourd'hui répétition au théâtre; mais nous devons renoncer à faire le moindre changement. La difficulté de se tirer honorablement d'une tâche aussi nouvelle et aussi neuve fait que chacun s'attache à son rôle aussi fermement qu'un naufragé à sa planche, de sorte que des retouches rendraient nos gens bien malheureux.

Ci-joint la chanson de troupier par laquelle la pièce doit s'ouvrir. La musique sera prête demain de fort bonne heure, et j'espère que tout se trouvera bientôt en ordre.

Je ne veux pas vous faire accourir plus tôt que de raison, car rien ne prouve encore que nous jouerons mercredi. Dès que le prologue et la première pièce seront assez bien sus pour que vous ayez déjà du plaisir à les entendre, je vous enverrai un exprès. Tenez-vous donc prêt à partir.

. . . .

Je puis d'ailleurs vous assurer que vous avez atteint le but principal. Quelques personnes qui ont entendu le prologue croient, comme les acteurs eux-mêmes, savoir assez bien maintenant comment les choses se passaient en ce temps-là.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 6 octobre 1798.

Iéna, le 23 octobre 1798.

Je regrette que vous n'ayez point passé à Iéna ces derniers beaux jours. Nous nous en trouvons fort bien, quoique mon travail n'avance pas aussi vite que je

pensais. C'est une tâche épineuse de convertir mon texte en un dialogue approprié à la scène, net et leste; le pis est que la nécessité de prêter de la vie aux événements et aux personnages et toutes les autres conditions à remplir émoussent en moi le sens poétique. Dieu veuille m'aider à l'achèvement de cette besogne! Il est d'ailleurs impossible que cette manière de travailler expressément en vue du théâtre, et en m'y appliquant de toutes mes forces, ne me conduise pas à faire quelques additions et changements essentiels qui profiteront à l'ouvrage entier.

Je n'ai travaillé qu'à cela depuis votre départ, et n'ai vu que ma famille; aussi n'ai-je rien de neuf ou d'intéressant à vous écrire. Si vous mettez quelque chose à l'essai, faites-le-moi savoir.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Je vous félicite d'être rentré en ville. Après tout, le voisinage, surtout en hiver, anime et facilite les communications.

. . . .

Je souhaite que le poëme de *Wallenstein* fasse des progrès rapides. Pour mon compte, je vous arriverai cette fois avec le ferme propos d'en finir, coûte que coûte, avec la *Théorie des couleurs*. Je l'ai repassée d'un bout à l'autre ces jours derniers, et il me semble de plus en plus qu'il y a moyen d'exposer mes vues.

. . . .

GOETHE.

Weimar, 7 novembre 1798.

Iéna, le 9 novembre 1798.

Enfin je me suis mis hier à la partie de *Wallenstein* la plus importante au point de vue poétique, celle que j'avais toujours réservée, qui est consacrée à l'amour, ne respire que la nature dans sa pureté, et s'écarte par là des intrigues du reste de l'action, qui est même conçue dans un esprit opposé. C'est aujourd'hui seulement, après avoir arrêté de mon mieux la forme de l'autre partie, que je me sens capable de la bannir de ma mémoire, et de laisser naître en moi une inspiration toute différente; il me faudra même un certain temps pour oublier. Ce que j'ai le plus à craindre maintenant, c'est que l'intérêt dominant et passionné de ce grand épisode n'aille ébranler mon édifice déjà bâti. Par sa nature seule, l'épisode prend le pas sur le reste, et plus je réusssirai dans l'exécution, plus l'action générale pourrait en souffrir; car il est bien plus difficile de sacrifier ce qui intéresse le cœur que ce qui plaît à l'esprit.

. . . .

Je vous envoie sur-le-champ ce que j'ai fait jusqu'ici, pour ne plus l'avoir sous les yeux. . . . .

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Merci pour le *Wallenstein;* j'ai lu ce matin de bonne heure les deux premiers actes avec un grand plaisir. Le premier, que je connais maintenant à merveille, est, selon moi, presque partout approprié aux planches. Les scènes de famille sont très-heureuses et dans la manière qui me touche. Peut-être faudrait-il accuser plus clairement quelques points d'histoire dans la scène de l'audience, de même que j'ai désigné à deux reprises *Wallenstein* par son nom dans mon édition du prologue. On ne soupçonne pas combien on a de raisons d'être clair. Mais nous nous édifierons bientôt sur tout cela en causant; je m'en fais déjà une fête. Portez-vous bien; j'en reste là pour aujourd'hui.

GOETHE.

Weimar, le 10 novembre 1798.

Iéna, le 30 novembre 1798.

Je m'étais si bien accoutumé ces jours-ci à vous voir venir le soir, que j'avais pour ainsi dire fait de mon esprit une montre que vous remontiez et que vous mettiez à l'heure. Me voilà tout en peine de me trouver seul après ma tâche terminée. . . . .

. . . .

Votre long travail sur les couleurs et le zèle que vous y avez dépensé méritent d'être récompensés par un succès hors ligne. Il faut, puisque la chose est en votre pouvoir, tracer un modèle de la vraie manière de traiter les recherches de physique, et que l'ouvrage soit aussi instructif par la forme que par les résultats dont il enrichira la science.

Quand on réfléchit à la destinée des ouvrages de poésie, subordonnée à celle de la langue, qui demeurera difficilement au point où elle se trouve, c'est quelque chose de très-désirable qu'un nom immortel dans la science.

Aujourd'hui, j'ai enfin lancé mon *Wallenstein* dans le monde et expédié à Iffland. Ayez la bonté de lui expédier bientôt les costumes dont il pourrait avoir besoin prochainement. Je l'ai prévenu.

. . . .

SCHILLER.

Quelle différence entre nos paisibles méditations, dont je retrouve l'écho dans votre lettre, et le tumulte qui m'entoure depuis deux jours que je suis ici! J'en ai cependant tiré quelque profit; le comte Fries a apporté, entre autres, une douzaine de vieilles gravures de Martin Schön, et j'ai pu pour la première fois raisonner les mérites et les défauts de cet artiste. Il nous paraît très-vraisemblable, quoique l'ami Lerse soutienne l'hypothèse contraire, que les Allemands ont été de bonne heure en relation avec l'Italie.

Martin Schön a survécu quarante ans à la mort de Masaccio; est-il possible que pendant tout ce temps-là aucun souffle n'ait franchi les Alpes? Je n'avais jamais réfléchi encore sur cette matière, et mon esprit y était resté indifférent; la chose m'intéresse davantage pour l'avenir.

. . . .

GOETHE.

Weimar, 1er décembre 1798.

Iéna, le 4 décembre 1798.

. . . .

Je désire savoir de vous si mon but, qui est de communiquer à *Wallenstein* une impulsion soudaine à l'aide du merveilleux, peut être réellement atteint dans la voie que j'ai choisie, et si le moyen bizarre [1] que j'emploie possède une tournure tragique et n'est pas simplement ridicule. La chute est rude; qu'on s'y prenne comme on voudra, ce mélange de folie et d'absurdité avec un sujet grave et raisonnable aura toujours quelque chose de choquant. De l'autre côté, je ne pouvais pas changer le caractère de l'astrologie, et il fallait rester dans l'esprit du siècle auquel répond très-bien le thème que j'ai choisi.

Peut-être développerai-je davantage les réflexions de Wallenstein, et pourvu que l'incident ne soit pas inconciliable avec la gravité de la tragédie, je compte bien que ces réflexions pourront le rehausser.

. . . .

SCHILLER.

Votre lettre me surprend au milieu d'une grande dissipation et d'occupations incompatibles avec un jugement à porter sur des sujets dramatiques. Je vous prie donc de m'accorder un délai jusqu'à ce que j'aie rassemblé mes idées là-dessus. A première vue, la chose me paraît fort bien trouvée, et je penche à croire qu'on pourrait l'adopter. Comme vous en faites vous-même la remarque, il y aura toujours un abîme entre votre invention et le décorum de la tragédie, et la question dès lors se réduit à savoir si l'effet produit est satisfaisant, et c'est ce qu'il me semble.

Où est après tout la supériorité de la politique sur l'astrologie? Il me semble qu'il ne faudrait pas mettre l'astrologie en opposition directe avec la substance tragique, mais la considérer comme un des éléments d'un temps historique, politique et barbare, qui doit passer, et ne l'opposer ou l'associer aux parties tragiques que fondu dans la masse des autres traits qui servent à caractériser l'époque.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 décembre 1798.

. . . .

Après bien des réflexions, je donne la préférence à votre thème astrologique.

Les superstitions de l'astrologie sont fondées sur la foi obscure en l'existence d'un ensemble colossal des choses. L'expérience affirme que les astres les plus rapprochés ont une influence marquée sur la température, sur la végétation, etc.; il suffit de poursuivre progressivement cette idée pour ne plus savoir où cette influence s'arrêtera. L'astronome ne voit-il point partout un corps céleste troublé dans sa marche par un autre corps? le philosophe n'est-il point porté, contraint

[1] La scène d'astrologie dans la *Mort de Wallenstein*.

même à admettre des effets sans limites? Eh bien, l'homme agité de pressentiments n'a qu'un pas de plus à faire pour étendre cette causalité à l'ordre moral, au bonheur et à l'infortune. C'est à peine si j'ose donner le nom de superstition à ce rêve et à d'autres semblables, tant il tient de près à notre nature, tant il est spécieux et offre d'analogie avec toutes les croyances de ce monde.

Ce n'est pas seulement dans certains siècles, c'est encore à certaines époques de la vie, c'est en certains caractères que ce tour d'esprit apparaît plus souvent qu'on ne suppose. Le feu roi de Prusse [1] attendait votre *Wallenstein* avec impatience, parce qu'il comptait y voir cette matière sérieusement traitée.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 8 décembre 1798.

Léna, le 11 décembre 1798.

C'est un véritable don de Dieu qu'un ami sage et attentif; je l'éprouve encore une fois en cette occasion. Vos observations sont parfaitement justes et vos raisons convaincantes. Je ne sais quel mauvais génie me dominait et m'empêchait de prendre bien au sérieux la scène d'astrologie de *Wallenstein*, moi qui, par caractère, suis plutôt attiré par le côté grave des choses que par leur côté frivole. Le sujet a dû m'effrayer d'abord. Mais à l'heure qu'il est, je vois parfaitement qu'il faut encore soigner ce passage, et cela marchera bien, je crois; ce n'est qu'un surcroît de travail, après tout.

Le malheur veut que cette époque, où je n'ai d'autre désir que d'achever mon travail, tombe dans des circonstances très-défavorables. Je ne dors pas de deux nuits l'une, et il faut que je fasse de grands efforts pour conserver la présence d'esprit et les dispositions nécessaires. Si ma volonté ne me servait pas en ceci mieux que beaucoup d'autres, je serais contraint d'enrayer tout à fait.

. . . .

SCHILLER.

Je suis heureux d'avoir pu vous rendre un de ces services comme je vous en dois tant. J'aurais désiré seulement que mon conseil vous arrivât dans une saison favorable, vos progrès eussent été plus rapides; je vous plains d'avoir votre ouvrage à finir précisément en ces jours qui ne nous sont guère propices.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 12 décembre 1798.

Ainsi qu'à vous, Boufflers m'a beaucoup plu et pour les mêmes qualités. Au contraire, les Français et gens du grand monde, à ce que j'apprends ici, le goûtent médiocrement quoiqu'il écrive exprès pour eux. Sur quel public un auteur peut-il donc compter et faire fond?

[1] Frédéric-Guillaume II, mort le 16 novembre 1797. Il avait accueilli dans son palais les visionnaires connus sous le nom d'illuminés.

L'*Anthropologie* de Kant est pour moi un livre précieux, et qui le deviendra plus encore par la suite quand je le goûterai souvent à petites doses; car pris en gros, et tel qu'il est, l'ouvrage n'est guère encourageant. Un pareil point de vue admis, il faut que l'homme se considère comme en un état de maladie permanente; et comme on ne saurait devenir raisonnable, le vieux maître nous l'assure lui-même, avant soixante ans révolus, c'est une mauvaise plaisanterie d'avoir à se prendre pour un fou le restant de ses jours. Mais qu'on lise quelques pages du livre au bon moment, et l'on sera toujours charmé de la manière ingénieuse dont il est composé. Je déteste d'ailleurs tout ce qui ne fait que m'instruire sans ajouter à mes facultés actives, et sans me communiquer une animation immédiate.

Je n'ai pas plus que vous à me louer de l'état dans lequel je me trouve. Par un temps pareil, on devrait habiter une grande ville où les distractions viendraient vous chercher et où l'on s'oublierait soi-même.

Le travail mécanique n'avance guère et celui de l'esprit ne réussit pas. Je m'aperçois déjà à cette lettre que je ne commande pas, comme d'habitude, à mes pensées.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 décembre 1798.

Iéna, le 22 décembre 1798.

Je lirai avec avidité l'*Anthropologie* de Kant. Il fait toujours ressortir les aspects pénibles de l'homme, et cette tendance n'est peut-être point déplacée dans une anthropologie. Elle reparaît dans presque tous ses écrits, et c'est elle qui donne à sa philosophie pratique un air si revêche. Que ce génie serein et gai n'ait pas pu nettoyer ses ailes entièrement des souillures de la vie, que même il n'ait pas surmonté certaines impressions sombres de sa jeunesse, je m'en étonne et je le déplore. Il garde toujours quelque chose qui rappelle, comme chez Luther, le moine affranchi de son couvent, mais sentant toujours le froc.

Que les aristocrates n'aiment point qu'on leur parle d'un ouvrage comme celui de Boufflers, je le crois sans peine. Ils supporteraient bien plus de vérités de la bouche ou de la plume d'un écrivain de la bourgeoisie. Mais il en a toujours été de même, et l'Église a également toujours témoigné plus d'horreur pour l'hérésie d'un chrétien que pour l'incrédulité d'un païen ou d'un athée.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Il est si rare que l'on puisse se développer de concert et en s'entr'aidant, que je ne suis pas étonné de voir échouer votre espoir de vous créer des relations plus intimes avec Schelling. Soyons satisfaits de le tenir aussi près de nous; nous verrons du moins ce qu'il produira, et le temps d'ailleurs pourra nous venir en aide.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 22 décembre 1798.

Iéna, le 24 décembre 1798.

Je m'assieds le cœur léger pour vous écrire que je viens d'expédier les *Piccolomini* à Iffland. Il m'a si bien tourmenté et pressé dans sa lettre que j'ai fait aujourd'hui un effort désespéré, et mis à la besogne trois copistes à la fois. Sauf la scène unique dans la chambre de l'astrologue — elle suivra sous peu — j'ai véritablement mené l'ouvrage à bonne fin. J'ai été secondé par une disposition d'esprit des plus heureuses et une bonne nuit de sommeil, et j'espère que cette grande hâte n'aura aucun résultat fâcheux. Mais je crois bien qu'à cinquante lieues à la ronde, personne n'a passé une soirée si affairée, si agitée, si pénible même par la crainte de ne pas finir. Iffland m'avait peint sa détresse au cas où dans les deux mois de janvier et février, qui inaugurent la bonne saison théâtrale, il ne lui viendrait rien pour compenser les opéras qu'on donne gratuitement; comptant sur ma pièce, il n'avait pas songé à se pourvoir ailleurs, et il évaluait à quatre mille thalers la perte que ce retard lui causerait.

Ne sachant pas si je recevrai en temps utile une somme d'argent sur laquelle je croyais pouvoir compter, je ne l'attendrai pas et je ferai ma malle, persuadé qu'en cas de besoin je pourrais vous l'emprunter.

. . . .

SCHILLER.

On vous a donc forcé d'en finir? Je vous en félicite de tout mon cœur, car je ne vous cacherai pas que j'avais à la longue perdu tout espoir. Avec votre façon de mener *Wallenstein* dans ces dernières années, il n'y avait plus aucune raison de penser que vous aboutiriez, aussi peu que l'on peut supposer que la cire se durcira tant qu'elle reste sur le feu. Quand vous serez débarrassé de toute cette affaire, vous apprécierez seulement tout ce que vous y aurez gagné. Je vois là pour vous un bénéfice infini.

On aura tout le soin possible de votre logement au château, et je prétends que vous ne manquiez de rien; on sera prêt à pourvoir à toute nécessité quelconque. Que rien donc ne vous retienne; prenez une bonne résolution de venir le 2; nous aurons énormément à faire si nous voulons tout achever pour le 30; et le pire, c'est qu'il n'y a aucun moyen de reculer ce terme. Portez-vous bien, faites mes compliments à votre chère femme, et soyez d'avance le bienvenu.

GOETHE.

Weimar, le 25 décembre 1798.

. . . .

Vous verrez arriver demain matin un messager. J'espère qu'il me rapportera le soir une partie de la pièce, et, dans tous les cas, le rôle de la duchesse.

Ne vous impatientez pas surtout! car si vous deviez encore tarder à venir, les messagers se multiplieraient. Janvier sera rude; on attend votre pièce pour la fin du mois, et on ne veut rien sacrifier des autres amusements dans le courant du même mois. On expédiera lundi à Iffland les quatre costumes militaires les plus importants du prologue. Je vous souhaite pour votre voyage une journée comme celle-ci. Mes compliments affectueux pour vous et pour votre chère femme.

GOETHE.

Weimar, le 29 décembre 1798.

Iéna, le 31 décembre 1798.

Je vous ai envoyé hier par Wolzogen le rôle de la duchesse. Voici les *Piccolomini* tout entiers, mais avec une quantité effrayante de ratures, comme vous voyez. Je croyais avoir fait assez de coupures, mais en lisant avant-hier, pour la première fois, toute la pièce de suite à haute voix, et en n'arrivant à la fin du troisième acte qu'au bout de la troisième heure, je fus pris d'une telle peur, que j'ai recommencé hier sur de nouveaux frais et que j'ai encore rejeté environ quatre cents iambes. La représentation sera néanmoins très-longue, mais elle n'ira pas au delà de la quatrième heure; et si on commence à cinq heures et demie, le public pourra être rentré chez lui avant dix heures.

. . . .

J'envoie à Iffland, par le courrier d'aujourd'hui, ses dernières coupures; car l'extrême longueur de la pièce ne doit pas le mettre dans un médiocre embarras.

. . . .

J'ai compté dans la distribution des rôles que celui de Thécla sera joué par la Jagemann, et je lui ai donné un air à chanter. La comtesse resterait donc à la Slanzovsky, à moins que vous jugiez plus à propos de donner ce rôle à la nouvelle actrice que vous attendez pour les emplois de mère; car ma comtesse est un personnage d'importance, et comme vous verrez, il lui reste encore dans les nouvelles scènes du troisième acte des choses importantes à dire. Comme on peut la supposer encore plus âgée que la duchesse, puisqu'elle a aidé seize ans auparavant à fabriquer le roi de Bohême, la dépossédée n'aura pas le droit de se plaindre.

J'ai compté sur Hunnius pour le rôle de Wrangel.

Il ne me reste plus qu'à remettre la pièce entre vos mains. Je suis à l'heure qu'il est incapable de former sur elle un jugement; parfois même je désespère de sa convenance pour le théâtre. Puisse-t-elle produire sur vous un effet qui vous autorise à me rendre le courage et l'espérance; j'en ai grand besoin.

. . . .

SCHILLER.

Le 10 janvier 1799.

Je désire et j'espère apprendre que vous avez passé une bonne nuit et que vous allez mieux aujourd'hui. J'ai été bien surpris hier de vous voir tenir bon et conserver votre belle humeur après une mauvaise nuit et au milieu des nuages de tabac.

Je serai chez vous à quatre heures. Après la répétition nous nous retrouverons, sans doute, chez le conseiller intime Voigt?

Mon travail progresse toujours un peu : *Nulla dies sine linea.*

. . . .

SCHILLER.

Dites-moi donc en quelques mots, cher ami, comment vous avez dormi et comment vous allez. Peut-être ne pouvez-vous pas décider encore si vous viendrez à la répétition. Dans tous les cas, si vous craignez que le mal n'augmente, gardez la chambre aujourd'hui et demain; je ferai de mon mieux, en attendant,

pour vous remplacer dès demain, et je vous apprendrai comment les choses ont marché.

Madame Teller a récité son rôle hier; elle ne s'en tire pas mal en ce qu'elle ne tombe pas dans le faux, mais son débit languit et sent trop la répétition. Elle m'assure que sur la scène ce sera tout autre chose. Comme c'est là le refrain de presque tous les acteurs, je ne puis pas lui en faire un sujet particulier de reproche, mais cette sotte prétention n'en est pas moins cause qu'aucun rôle important n'est étudié à fond et qu'il faut compter autant sur le hasard. Je souhaite que vous me donniez de bien bonnes nouvelles sur votre santé.

GOETHE.

Le 25 janvier 1799.

. . . .

Ce soir, à cinq heures, nous nous réunirons de nouveau pour reprendre la pièce par le commencement. Si nous ne répétons que trois actes, nous aurons le temps de reprendre chaque fois qu'il sera nécessaire.

Je voudrais vous avoir à dîner pour midi, afin que l'on n'oubliât pas qu'on est si voisin l'un de l'autre. Un mot de réponse là-dessus.

GOETHE.

Le 28 janvier 1799.

Voici donc le grand jour arrivé! Dieu sait combien cette soirée excite ma curiosité et mon impatience. Encore une ou deux observations :

1° Ne voulez-vous pas que Vohs se montre avec une cuirasse dans les premières scènes? Il n'a pas une mine assez brillante avec son collet de buffle.

2° Il ne faut pas oublier non plus la barrette de Wallenstein; il doit y avoir des plumes de héron au vestiaire.

3° Ne voulez-vous pas donner encore un manteau rouge à Wallenstein? Il ressemble trop aux autres par derrière.

J'espère vous voir à midi chez moi.

GOETHE.

Weimar, le 30 janvier 1799.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir que la représentation d'hier a beaucoup mieux marché que la première; la troisième attendra, et nous avons le temps de réfléchir à ce qu'on pourra faire pour qu'elle aille encore mieux.

Faites-moi le plaisir de venir dîner avec moi à midi; vous êtes invité pour demain chez Son Altesse le duc. C'est en particulier.

Votre affectionné,

GOETHE.

Weimar, le 3 février 1799.

Iéna, le 1er mars 1799.

Voilà donc la correspondance par la messagère qui recommence après huit semaines d'interruption. Il me semble que cela me reporte à une époque bien plus éloignée. Le théâtre, la fréquentation du monde, notre commerce assidu m'ont beaucoup changé, et je me sentirai un tout autre homme dès que je serai débarrassé de ce fardeau de *Wallenstein*.

. . . .

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de la Schimmelmann. C'est une excellente occasion pour lui recommander la chose que vous savez. Elle m'apprend aussi, à mon grand étonnement, que le *Camp de Wallenstein* est arrivé à Copenhague, qu'il a été lu chez Schimmelmann et même joué par ses bons amis à propos de l'anniversaire de sa naissance. Je ne vois que Weimar d'où ma pièce ait pu partir, et je crains de retrouver encore là-dedans la main d'*Ubique*[1]. Ayez donc l'obligeance d'aller aux informations, et surtout, je vous en prie, gardez les *Piccolomini* chez vous. Ce serait une vraie fatalité si mes vers allaient courir le monde. Iffland est au-dessus de tout soupçon. *Ubique* tripote depuis quelque temps à Copenhague, et il y a tout à craindre de son indiscrétion.

SCHILLER.

. . . .

Tous les caractères tranchants me surprennent, et je trouve la lettre de Kœrner singulière. Aucun homme ne se connaît lui-même, les autres encore moins, et il faut que chacun commence par tisser lui-même sa toile d'araignée du centre de laquelle il agit. Tout cela me ramène à mes goûts poétiques. Les travaux du poëte sont ceux qui nous donnent le plus de contentement et qui nous procurent encore les meilleures relations avec autrui.

Je ferai faire une enquête sévère à propos du *Camp de Wallenstein*. Votre conjecture ne me paraît que trop fondée. Dans cette glorieuse époque où la raison étend au loin son règne sublime, il faut s'attendre tous les jours à une infamie ou à une absurdité de la part des hommes les plus honorables.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 3 mars 1799.

[1] Mot latin qui signifie partout. Nous ignorons quel personnage Schiller entend désigner par ce sobriquet. Peut-être s'agit-il d'un certain Bœttiger, dont il sera question plus loin. Dans son ouvrage sur le baron de Stein, qui vient justement de paraître, Maurice Arndt appelle ce Bœttiger « le plus diligent et plus acharné fureteur et crieur de toutes choses nouvelles et parfois défendues ».

Iéna, le 5 mars 1799.

Je n'ai eu que trop souvent cet hiver le chagrin de ne pas vous trouver la même sérénité et le même courage qu'autrefois, et j'aurais souhaité d'avoir moi-même l'esprit plus libre, afin de vous être d'un plus grand secours. Vous êtes né pour produire sans relâche; tout autre état, pour peu qu'il se prolonge, est en contradiction avec votre caractère. La poésie vous réclame; il ne faut plus de temps d'arrêt aussi long que celui que vous venez de faire, et j'attends de vous un coup d'autorité et un acte de sérieuse volonté. Aussi votre idée d'un poëme didactique me sourit-elle fort; une occupation de ce genre relie les travaux scientifiques à l'essor poétique; elle vous facilitera la transition qui paraît seule vous arrêter en ce moment.

Quand je songe à la masse d'idées et de conceptions que vous avez à rendre dans les poésies que vous composerez, qui vivent dans votre imagination et qu'une simple conversation suffit à en faire jaillir, je ne conçois pas comment votre activité peut souffrir un moment de repos. Un seul de vos plans tiendrait un autre homme en haleine pendant la moitié de sa vie. C'est ici que se révèlent vos tendances positives; rêver à nos idées est pour nous autres une activité suffisante, vous n'êtes point satisfait que vous n'ayez donné aux vôtres le corps et l'existence.

Le printemps et l'été répareront tout. Vous vous épancherez avec d'autant plus d'abondance après cette longue pause. . . . . . Voici encore une lettre d'*Ubique*. Cet être-là n'a point de repos qu'il ne se soit immiscé dans les affaires d'autrui. Et que dire de son effrayant galimatias sur *Wallenstein* et sur les femmes de la pièce? Je n'irai certes pas sacrifier mon ouvrage pour apaiser la mauvaise humeur de Schröder contre les comédiens de Hambourg.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Les *Propylées* sont à l'impression, et, suivant mon habitude, j'abats toute sorte de besogne afin d'avoir trois semaines franches dont je compte faire bon emploi. Par une singularité remarquable, l'état dans lequel je me trouve, et qui à tout prendre ne saurait être plus favorable, se trouve être en contradiction avec ma nature. Nous verrons ce que la volonté pourra y faire.

Vous recevrez les *Piccolomini* et la lettre. Vous rencontrerez le doigt de cet ami partout présent[1] dans la trahison qui a livré à l'étranger le *Camp de Wallenstein*. Sa vie entière n'est que tripotage, et vous ferez bien de le tenir à distance. Qui touche de la poix s'englue lui-même. Rien ne nous ôte mieux l'envie d'entretenir le moindre commerce avec des gueux pareils, qui osent se permettre de traiter Octavio[2] de garnement.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 6 mars 1799.

[1] Maître *Ubique*.
[2] Octavio Piccolomini dans *Wallenstein*.

Iéna, le 7 mars 1799.

. . . .

Je joins ici le rapport d'Iffland sur la représentation des *Piccolomini* avec l'affiche du spectacle. Les choses se sont passées comme je présumais, et pour une première fois on peut être content. La troisième pièce ne tardera plus, je l'espère.

J'ai heureusement réussi à l'arranger; elle a aussi cinq actes, et les dispositions prises pour l'assassinat de Wallenstein ont reçu plus de développement et une tournure plus théâtrale. Deux capitaines, gens de sac et de corde, chargés de l'exécution, sont devenus des personnages agissants et parlants; cela relève Buttler[1], et les préparatifs de la scène du meurtre sont plus effrayants. Il est vrai que mon travail s'est trouvé en suite de cela passablement allongé.

. . . .

SCHILLER.

Les deux actes de *Wallenstein* sont excellents. Ils ont fait sur moi, à la première lecture, une si vive impression qu'ils ne m'ont laissé aucun doute.

Dans les *Piccolomini*, le spectateur ne saisit pas sur le champ le fil d'une action compliquée et parfois arbitraire; il ne voit pas parfaitement où on le mène ni où vont les personnages; mais ces nouveaux actes ont une marche naturelle, et pour ainsi dire forcée. Le monde dans lequel se passent tous vos événements est connu; les règles sur lesquelles on doit asseoir son jugement sont posées; l'intérêt, la passion trouvent un lit tout creusé, et n'ont plus qu'à couler comme un torrent. Je suis très-impatient de voir le reste, qui sera du nouveau pour moi, à cause des changements que vous y avez apportés.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 9 mars 1799.

Iéna, le 12 mars 1799.

L'excellent accueil que vous avez fait à mes deux premiers actes me réjouit beaucoup. Je ne sais si j'aurai le temps d'achever aussi soigneusement les trois derniers, mais ils ne seront du moins pas au-dessous pour l'effet d'ensemble. Le travail avance à présent à grands pas, et s'il m'est donné de mettre chaque jour à profit comme ces derniers, il n'est pas impossible que je vous envoie, lundi prochain, par un exprès, tout le reste de *Wallenstein*, afin d'expédier le manuscrit à Iffland par le courrier de lundi soir, au cas où vous n'auriez pas de réclamations à élever.

. . . .

SCHILLER.

[1] Colonel de dragons dans *Wallenstein*.

Je voudrais me sentir le courage d'entreprendre un nouvel ouvrage pendant que vous terminez votre *Wallenstein;* cela me sourirait. Je souhaite que la journée de lundi m'apporte les trois derniers actes. Je suis resté sous l'impression des deux premiers, et je trouve toujours qu'ils ont fort bon aspect. Si on est attiré et ému par les *Piccolomini*, on se sent ici irrésistiblement entraîné.

Je viendrai passer, s'il y a moyen, les jours de fête avec vous, surtout si le temps se maintient au beau. . . . .

. . . .

Goethe.

Weimar, le 13 mars 1799.

Je vous félicite de tout mon cœur du trépas de votre héros de théâtre. Puissé-je, à mon tour, mettre au monde mon trésor d'épopée[1] avant l'arrivée de l'automne. J'attends avec impatience votre envoi de lundi et me dispose à venir chez vous pour le jeudi saint. N'eussions-nous qu'une huitaine à passer ensemble, nous déviderons toujours un joli bout de ruban. Il faut compter que la représentation de *Wallenstein* et la présence de madame Unzelmann nous prendront le mois d'avril. Aussi conviendrait-il de pousser vivement le *Wallenstein*, afin de donner à l'aide de cette tragédie et de cette gentille petite femme une série de représentations intéressantes et propres à retenir les étrangers qui ne manqueront pas de venir.

. . . .

Goethe.

Weimar, le 16 mars 1799.

Iéna, le 17 mars 1799.

Voici mon ouvrage poli et repoli autant que les circonstances l'ont permis. L'exécution peut laisser à désirer en quelques endroits, mais il me semble suffisamment achevé en vue du théâtre et de l'impression tragique. Si vous jugez que c'est à présent une vraie tragédie, que j'ai satisfait aux conditions principales du sentiment, contenté l'intelligence et la curiosité, dénoué l'intrigue en conservant l'unité générale, je n'aurai plus rien à désirer.

Je vous laisse le soin de décider s'il convient de terminer le quatrième acte par le monologue de Thécla (c'est le parti qui me serait le plus agréable), ou s'il est indispensable d'y joindre, pour compléter l'épisode, les deux petites scènes suivantes[2]. Ayez la bonté de me renvoyer bien vite le manuscrit, en sorte qu'il me revienne, au plus tard, demain lundi, vers sept heures du soir, et marquez sur l'enveloppe l'heure du départ de l'exprès.

. . . .

Schiller.

Dimanche soir.

[1] L'*Achilléide*, poëme de Gœthe.

[2] Gœthe se prononça catégoriquement pour le premier parti (Lettre 590 du Recueil); et pourtant les deux petites scènes figurent dans le texte de *Wallenstein*.

. . . .

S'il vous est possible de faire un peu plus tard quelques retranchements à la surabondance des *Piccolomini*, les deux pièces seront pour la scène allemande un inappréciable cadeau, et on les jouera pendant une longue suite d'années.

La dernière a sur l'autre ce grand avantage, que la politique disparaît pour faire place au sentiment; l'histoire même n'est plus qu'un voile léger, à travers lequel apparaît la pure nature humaine. Rien ne gêne ni ne contrarie l'effet que vous produisez sur le cœur.

. . . .

Je ne vous en dis pas plus long et me fais une fête de savourer l'œuvre dans son entier. J'espère quitter dès jeudi. Je vous le ferai savoir mercredi soir; nous lirons la pièce ensemble, et je me recueillerai comme il faut pour n'en rien perdre.

Portez-vous bien et reposez-vous; nous profiterons tous les deux des fêtes pour commencer une vie nouvelle. Faites mes compliments à votre femme et ne m'oubliez pas.

Ne chantons pas encore victoire à propos du travail que j'ai extorqué aux Muses; reste à savoir s'il vaut quelque chose; c'est la grande question; en tout cas, cela peut toujours valoir comme une préparation.

GOETHE.

Iéna, le 19 mars 1799.

Je redoutais depuis longtemps le moment que j'appelais de tous mes vœux et où je serais débarrassé de mon ouvrage; et voilà qu'en effet ma liberté actuelle me rend plus malheureux que mon ancien esclavage. L'aimant qui m'attirait et me retenait m'a été brusquement retiré, et je crois flotter au hasard dans le vide. Il me semble en même temps qu'il me sera absolument impossible de me remettre à produire; je n'aurai point de repos que ma pensée, mes espérances et mes prédilections ne se soient fixées sur un nouveau sujet. Que je retrouve un but, et je serai délivré de l'inquiétude qui me détourne en ce moment des moindres entreprises. Je vous soumettrai, quand vous serez ici, plusieurs sujets de tragédie de pure invention, ayant peur de faire un faux pas dès le début, c'est-à-dire dans le choix même de mon sujet. Mes goûts et le besoin de changement m'entraînent vers une matière de fantaisie, qui ne touche pas à l'histoire et ne respire que la passion et la nature; de soldats, de héros et de princes j'en ai par-dessus la tête.

. . . .

Je vous renvoie les *Piccolomini*, et vous réclame en retour le *Camp de Wallenstein* que je vais faire recopier, après quoi j'enverrai enfin à Körner les trois pièces ensemble.

SCHILLER.

Iéna, le 26 avril 1799.

J'entends encore l'écho des fêtes de Weimar et n'ai pas retrouvé le calme. Je me suis pourtant mis à une histoire du gouvernement de la reine Élisabeth, et j'ai entamé le procès de Marie Stuart. J'ai découvert là, du premier coup, plusieurs grands ressorts tragiques qui m'inspirent une grande confiance dans ce

sujet, fort riche incontestablement par beaucoup de côtés. Le sujet semble surtout s'adapter à la méthode d'Euripide, qui consiste à donner à la situation même tout le développement possible; je vois le moyen de supprimer tout le cours du procès, toute la politique, et de commencer ma tragédie à la condamnation. Mais c'est une question à traiter avec vous de vive voix et quand j'aurai des idées plus arrêtées.

Nous n'avons guère trouvé le printemps plus avancé ici qu'à Weimar; les haies de groseilles sauvages, qui nous ont accueillis dans le Mühlthal, nous ont seules offert quelque verdure.

Ayez, je vous prie, la complaisance de faire prendre pour moi à la Bibliothèque les ouvrages marqués sur les reçus ci-joints, et de me les envoyer par la messagère. J'ai emporté Cambden[1], mais j'avais oublié de laisser le reçu. Si vous pouviez me trouver, dans la collection du duc ou ailleurs, le calendrier historique de Genz, qui contient la vie de Marie Stuart, vous me feriez grand plaisir.

. . . .

Schiller.

Iéna, le 4 juin 1799.

. . . .

Le canevas des premiers actes de *Marie* est en règle, et il ne reste plus dans les derniers qu'une seule difficulté à trancher; je n'ai pas su résister à l'envie de passer sur-le-champ à la composition afin de ne pas perdre de temps. Il faudra que j'aie tout tiré au clair dans les derniers actes avant d'en venir au second. Et voilà comment j'ai commencé cet ouvrage, aujourd'hui 4 juin; le goût et le plaisir y sont, et j'espère dans le courant du mois venir à bout d'une bonne partie de l'exposition.

Je lis à présent, à l'heure où nous nous réunissions, la Dramaturgie de Lessing; et je vous assure que c'est pour moi comme un entretien très-spirituel et très-animé! Il est incontestable qu'entre tous les Allemands de son siècle, Lessing est le plus clair dans les questions d'art, qu'il a sur ce sujet les pensées les plus profondes et les plus libérales à la fois, et qu'il détourne moins que tout autre ses regards des points essentiels et fondamentaux. On croirait à le lire que le siècle du bon goût est déjà passé en Allemagne; car, de tous les jugements qu'on porte à l'heure qu'il est sur des matières d'art, combien y en a-t-il qui puissent se comparer aux siens?

Est-il vrai que la reine de Prusse n'a pas voulu voir jouer *Wallenstein* à Berlin, afin de faire sa connaissance à Weimar?

. . . .

Schiller.

[1] Le plus célèbre antiquaire de l'Angleterre, mort en 1623, qui a composé entre autres des annales du règne d'Élisabeth (*Annales rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elisabeth.*)

Vous avez donc commencé à écrire votre nouvelle pièce; je vous en fais mon compliment. On a mille fois raison de méditer mûrement le gros de son plan; mais une rédaction qui marche de concert avec l'invention offre de grands avantages qu'il ne faut pas négliger.

Le roi et la reine n'ont vraiment pas vu *Wallenstein* à Berlin. C'est, à ce qu'il paraît, un compliment à l'adresse de notre duc, qui les a consultés sur le choix des pièces et a reçu leur approbation pour celui de cette tragédie.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 5 juin 1799.

Iéna, le 18 juin 1799.

. . . .

Je n'atteindrai pas, comme je le croyais, à la fin de mon premier acte avant votre arrivée ici. J'ai cependant toujours avancé jusqu'à présent. A mesure que j'écris, j'ai lieu de me convaincre davantage du caractère vraiment tragique de mon sujet. Cela tient surtout à ce qu'on entrevoit la catastrophe dès les premières scènes, et que l'on ne cesse pas de s'en rapprocher, même quand l'action de la pièce semble s'en écarter. . . . .

Marie ne fera pas naître d'émotions tendres; telle n'est pas mon intention. Je la représenterai comme un être qui n'a que des instincts, et l'émotion pathétique résidera plutôt dans une impression générale et forte que dans une sympathie personnelle et individuelle. Marie ignore la tendresse et ne l'attire pas; son partage exclusif est d'éprouver et d'allumer des passions violentes. La nourrice seule a de la tendresse pour elle.

. . . .

SCHILLER.

Je n'hésite pas à vous faire un aveu : c'est que le temps perdu me cause tous les jours plus de regrets; je bâtis de merveilleux projets pour sauver encore cette année quelques mois du naufrage et les donner à la poésie. Les relations du monde qui nous font ce que nous sommes, dévorent en même temps notre existence, et pourtant il faut aviser à se pousser par ce chemin-là; car de s'isoler tout à fait, comme Wieland, cela n'est point sage.

Je désire que vous meniez rondement votre travail. C'est dans les premiers temps, quand l'idée est encore neuve même pour nous, que nous marchons toujours du pas le plus rapide et le plus sûr.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 19 juin 1799.

Iéna, le 25 juin 1799.

. . . .

Mon beau-frère est ici avec ma sœur; c'est un bourgeois travailleur, point trop malhabile, ayant la soixantaine, sortant d'une petite ville, vivant sous le

poids de circonstances mesquines et pénibles, accablé en outre par une affection hypocondriaque, assez versé d'ailleurs dans les langues modernes et dans l'étude de l'allemand, même dans certaines branches de la littérature. Vous devinez combien sont rares les sujets de conversation sur lesquels nous pouvons nous entendre, et combien peu de goût j'y apporte; le pire est que je vois en lui le représentant d'une classe de lecteurs et de juges assez considérables qu'il ne faudrait pas mépriser, car c'est peut-être un personnage à Meiningen où il est bibliothécaire. Ces vues étroites et incorrigibles réduiraient au désespoir si on comptait sur un peu de justice.

Cette visite, qui se prolongera jusqu'à dimanche, me vole une grande partie de mon temps et toute bonne disposition pour le reste; je n'ai qu'à retrancher net cette semaine de ma vie.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 26 juin 1799.

. . . .

J'ai enfin reçu de Berlin, après une longue attente, des nouvelles de *Wallenstein.* Il a été représenté, pour la première fois, le 17 mai, quatre semaines plus tard qu'à Weimar. Unger vante beaucoup les acteurs ainsi que la réception que le public a faite à la pièce. Un barbouilleur de Berlin en a déjà parlé fort au long dans les *Annales de la monarchie prussienne;* il loue extrêmement la pièce, mais il traite les tirades *à la* [1] Bœttiger, les met en pièces et en saupoudre son article.

. . . .

SCHILLER.

Iéna, le 19 juillet 1799.

Je viens de lire la *Lucinde* de Schlegel; j'y ai gagné un mal de tête qui dure encore. Jetez un coup d'œil sur cette production, elle est si bizarre qu'elle en vaut la peine. Elle caractérise l'homme (comme font tous les ouvrages descriptifs), mieux que tout ce qu'il a déjà produit, sauf à le présenter sous un aspect plus ridicule. C'est toujours la même absence de forme, le même genre de rapsodie et un très-singulier mélange de choses vagues et de traits arrêtés que vous n'auriez jamais cru possible. Comme il sent combien la muse lui est rebelle, il s'est composé un idéal de sa façon, moitié amour et moitié bel esprit. Il s'imagine qu'il unit en lui, à une capacité d'amour infinie et ardente de l'esprit

[1] *A la* Bœttiger. Les deux premiers mots *à la* sont en français dans le texte. Maurice Arndt raconte l'anecdote suivante sur Bœttiger et sur Gœthe : celui-ci se trouvant aux eaux de Carlsbad, rentra un matin d'assez mauvaise humeur et dit à un de ses amis : « Comme partout dans le monde on rencontre toutes sortes de fâcheuses figures! Je viens d'apercevoir de loin un homme qui m'a fait vraiment peur; je croyais voir Bœttiger en chair et en os! » « Et vous ne vous êtes pas trompé, répondit l'ami, vous l'avez vu en chair et en os. » Alors Gœthe poussant un soupir de soulagement dit : « Loué soit Dieu de n'avoir pas créé un second visage aussi...! »

à faire peur; après s'être ainsi façonné, il n'y a plus rien qu'il ne se permette, et il proclame lui-même l'impertinence comme sa seule déesse.

Il est d'ailleurs impossible de lire l'ouvrage d'un bout à l'autre, tant ce bavardage insipide devient pénible. Après tant de rodomontades à propos de sa profonde connaissance du grec et le temps qu'il a consacré à l'étude de cette langue, je m'attendais du moins à quelques détails qui me rappelleraient la simplicité et la naïveté antiques. Au contraire, son ouvrage est le comble de l'affectation et du prétentieux modernes; on croit lire un amalgame de *Woldemar*[1], de *Sternbald*[2] et d'un roman français sans aucune vergogne.

Les messieurs et les dames de Weimar nous fournissent, me dit-on, une nouvelle matière pour votre article sur le dilettantisme, car on m'annonce l'ouverture d'un théâtre de société. Nous nous ferons peu de partisans parmi eux; mais, en revanche, les habitants d'Iéna se consoleront en voyant qu'on exerce une justice impartiale.

Vous ne trouverez d'achevé qu'un seul acte de *Marie Stuart*. Cet acte m'a déjà pris beaucoup de temps et me coûtera encore une huitaine; la poésie a eu tout un combat à soutenir contre l'histoire, et l'imagination a eu du mal à se mettre à l'aise et à dominer les faits dont je tenais à utiliser toute la substance. J'espère que les actes suivants iront plus vite, ils sont beaucoup plus courts.

. . . .

SCHILLER.

Je vous remercie de m'avoir donné une idée nette de la singulière production de Schlegel; j'en ai beaucoup entendu parler. Tout le monde le lit, tout le monde en dit du mal, et il n'y a pas moyen de savoir au juste ce que c'est. Si le livre me tombe entre les mains, j'y jetterai aussi mon coup d'œil.

Nous avons vu renaître, ces jours-ci, les abominations du dilettantisme; cela m'effraye d'autant plus que les gens font du mauvais fort gentiment, dès qu'on admet qu'il est permis d'être mauvais. On a peine à croire à quel point ce seul travers a déjà rendu toute la conversation des salons, qui n'a pourtant pas grand'chose à perdre, creuse, plate et égoïste, à quel point cette imitation superficielle détruit toute sympathie sérieuse pour les œuvres d'art.

Cette expérience, et d'autres que j'ai faites en occasions différentes, ont renforcé ma conviction qu'il ne nous reste rien de mieux à faire, à nous autres auteurs, que de nous renfermer en nous-mêmes pour produire, l'une après l'autre, quelque œuvre supportable, n'importe le sujet. Tout le reste est du temps perdu.

Aussi, je vous félicite à propos de votre premier acte. Je souhaite de me retrouver bientôt auprès de vous, et ne renonce pas à l'espoir que la fin de l'été sera encore féconde pour moi comme pour vous.

GOETHE.

Weimar, le 20 juillet 1799.

[1] Roman de Jacobi.

[2] Roman de Tieck.

(*La fin au numéro prochain.*)

LE CULTE DE MITHRA

D'APRÈS

M. FRÉDÉRIC WINDISCHMANN [1].

Une étroite parenté unissant le zend au sanscrit, les progrès qu'on a faits dans la connaissance de cette dernière langue ont permis de pénétrer davantage dans la théologie perse. A la fin du dix-septième siècle, l'Anglais Thomas Hyde traça le premier un aperçu de la religion de Zoroastre; son ouvrage, d'une profonde érudition pour l'époque, n'était cependant, par suite de la pénurie des matériaux, qu'une grossière ébauche. Quand, au siècle suivant, Anquetil du Peron donna sa version de l'Avesta, ce fut un jour tout nouveau jeté sur les institutions religieuses de la Perse, dont la langue et la foi se trouvaient par là définitivement retrouvées. Mais, malgré ce service immense rendu à l'histoire, l'œuvre d'Anquetil était extrêmement défectueuse, comme on le sentit de plus en plus, à mesure que l'on avança sur la route qu'il avait ouverte. Eugène Burnouf, dans son *Commentaire sur le Yaçna,* montra tout le parti qu'on pouvait tirer du sanscrit pour l'intelligence des textes zends. Ce premier essai d'élucidation, il le poursuivit dans des *Études*, publiées par le *Journal asiatique,* et que la mort a malheureusement interrompues. M. Spiegel reprit sur une base nouvelle l'interprétation des livres de Zoroastre, et prépara une traduction meilleure des fragments que les Parsis nous en

[1] *Mithra, Ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients*, von Dr Friedrich Windischmann. Leipzig, 1857. Brockhaus, in-8°.

ont conservés. Müller avait entrepris, de son côté, une nouvelle version du livre huzwaresch, le *Boun-Dehesch,* que nous ont transmis les derniers représentants du magisme. D'autres philologues marchèrent sur leurs traces. L'idiome et les dogmes du mazdéisme sortirent par là, graduellement, des ténèbres dont ils étaient demeurés si longtemps environnés.

Entre les érudits qui continuent actuellement les efforts si heureusement tentés par ces hommes éminents, M. Frédéric Windischmann, membre de l'académie de Munich, occupe, sans contredit, une des premières places. Après avoir tourné ses recherches vers la religion des Aryas, il les a, dans ces dernières années, ramenées sur la mythologie de leurs frères, les Iraniens. Préparé par ses premières études à celles dont il nous communique aujourd'hui les résultats, réunissant dans sa main les deux extrémités du seul fil qui nous puisse conduire à travers ce labyrinthe théologique, il est parvenu à se faire une idée plus exact de l'état religieux de la Perse, et à mettre en évidence des rapprochements qui eussent échappé à des explorateurs moins exercés.

Deux des grandes divinités de l'Iran, Mithra et Anahid, ont fourni à M. Windischmann le sujet d'intéressantes monographies, qui sont deux véritables chapitres de l'histoire de la théologie perse. Bien que se rattachant à l'ensemble du système religieux qu'on trouve exposé dans l'Avesta, Mithra et Anahid s'en sont détachés pour devenir, dans l'Arménie, le Pont, la Cappadoce et les contrées voisines, le fondement de religions distinctes du mazdéisme. Ainsi transplantées à la tête d'un panthéon différent de celui qui leur avait donné naissance, les deux grandes divinités iraniennes perdirent quelques-uns de leurs traits originaux, pour en revêtir de nouveaux. Et comme c'est par cette mythologie de seconde formation qu'on apprit en Occident l'existence de Mithra et d'Anahid, on s'en fit d'abord une idée fort incomplète. Mais une fois qu'il fut devenu possible de remonter à leur berceau, on put distinguer les altérations du type originel, et c'est ce type que M. Windischmann a surtout voulu restituer. Je ne parlerai pas ici du mémoire qu'il a consacré à la déesse Anahid, le réservant pour un article spécial; je m'attacherai seulement à son travail sur Mithra. L'importance de cette divinité dans la théogonie mazdéenne réclame, pour être justement appréciée, une exposition de quelque étendue.

Notons d'abord que lorsqu'il s'agit de déterminer le caractère primitif d'un dieu de la Perse, c'est à l'Avesta qu'il faut recourir. Ce code religieux, écrit dans une langue qui n'était plus parlée deux siècles avant notre ère, et dont le texte n'est compris des Parsis qu'à l'aide

d'une version traditionnelle, nous offre, sous leur forme originelle, les dogmes du mazdéisme. C'est donc dans les textes zends que l'on doit aller chercher le caractère primitif de Mithra. Ce personnage divin y est invoqué dans une prière spéciale, le *Mihir-Yascht,* dont Anquetil n'avait, comme toujours, donné qu'une version imparfaite. M. Windischmann a dû préalablement en faire une traduction plus fidèle. Aidé des conseils de M. Spiegel, il a pu en établir le sens à l'aide d'une de ces discussions critiques dont l'introduction est due à la philologie comparée.

Je ne dirai rien de cette traduction par laquelle commence le mémoire du savant académicien. Elle s'offre à nous avec toutes les garanties de rigueur que nous pouvons aujourd'hui exiger. Il nous serait d'ailleurs difficile d'en discuter les détails : un pareil examen réclamerait le savoir philologique dont MM. Windischmann et Spiegel ont presque seuls le privilége ; il entraînerait à des digressions grammaticales qu'un article comme celui-ci ne saurait comporter.

Je passe donc à la seconde partie du mémoire, dans laquelle le texte de la prière à Mithra se trouve éclairé et développé par la confrontation des auteurs grecs et latins. Mais avant de suivre M. Windischmann sur ce terrain plus ferme sous nos pas, je dois rappeler que le sujet de son mémoire avait déjà fixé l'attention de bon nombre d'érudits. Frappée de l'importance qu'a pour la connaissance de l'Orient la doctrine professée dans les mystères de Mithra, l'Académie des inscriptions et belles-lettres en mettait au concours l'examen pour l'année 1825. Un érudit qui avait été puiser dans la Perse même le goût de ses antiquités, obtint le prix en compétition avec le célèbre Joseph de Hammer, dont le travail a depuis été publié. Toutefois, ni l'un ni l'autre des concurrents ne parvinrent à éclairer suffisamment la question. Joseph de Hammer ne sut pas tirer des matériaux qu'il avait à sa disposition le parti qu'on devait en attendre, et M. Lajard, se laissant aller à des rapprochements plus apparents que réels, ne fit servir sa riche érudition qu'à tout confondre et à tout embrouiller.

M. Windischmann a sur ses devanciers l'immense avantage de comprendre le texte zend, que MM. de Hammer et Lajard n'entendaient qu'à l'aide de la version inexacte d'Anquetil. Il a de plus une connaissance approfondie des Védas que n'avaient point les premiers historiens de la religion mithriaque; et les Védas contiennent déjà toute cette religion en germe. Enfin il a été permis au savant bavarois de mettre à profit les excellents travaux de M. R. Roth et de toute cette école qui éclaire la Perse par l'Inde et l'Inde par la Perse. Ainsi M. Win-

dischmann s'est trouvé placé dans les meilleures conditions pour traiter son sujet et pour porter la lumière au sein du chaos de documents entassés avant lui.

Ceci dit, je reviens à l'analyse du mémoire en question. Les mythologues ont donné à Mithra le nom de dieu. Sans doute cette qualification peut lui convenir, si on l'entend d'un être surnaturel et tout-puissant; mais implique-t-elle la notion d'un être éternel et existant par soi-même, c'est improprement qu'elle serait appliquée à Mithra, lequel n'est en réalité qu'une créature de Dieu. On lit au commencement du *Mihir-Yascht :* « Ahoura-Mazdâ (Ormuzd) dit au saint Zarathoustra (Zoroastre) : Quand j'ai créé Mithra, qui possède au loin les campagnes, ô saint! je l'ai créé pour qu'il fût invoqué, adoré, à l'égal de moi-même. » Ainsi Mithra est émané d'Ahoura-Mazdâ, c'est-à-dire du Dieu unique et éternel; il en est la production et l'image. Et comme Dieu se manifeste à nous sous une double face, l'une physique et l'autre morale, Mithra nous présente aussi ces deux aspects. Quoiqu'il soit appelé la lumière qui pénètre tout, qui donne la vie, il ne se confond pas pour cela avec le soleil, la lune, les étoiles, que l'Avesta distingue nettement de lui. L'astre du jour n'est en quelque sorte que le miroir de sa clarté; car, pour parler avec le *Mihir-Yascht*, c'est Mithra qui est le vrai soleil dont les rayons viennent éclairer les montagnes, et son œil vigilant contemple la terre des Aryas. On s'aperçoit que, même dans cette conception physique d'un Mithra médiateur entre Ahoura-Mazdâ et l'homme, il y a encore quelque chose qui n'est pas tout à fait la matière. Mithra est une lumière comme celle dont nous parle l'Évangile de saint Jean : elle se confond avec Dieu même, et n'a rien de périssable ni de passager. Écoutons plutôt le *Mihir-Yascht :* « Ahoura-Mazdâ, le Créateur, a préparé au sommet du Hara (la montagne sainte), cime élevée et éclatante, une demeure à Mithra le vigilant; là, pas de nuit, point de ténèbres, point de vents soit brûlants, soit glacés; ni la pourriture meurtrière, ni l'ordure, d'où naissent les démons, ni les vapeurs ne peuvent s'élever jusque là. » Mithra est à la fois la lumière passive et active, celle qui illumine les objets et celle qui les voit. De là l'invocation à ce dieu sans cesse répétée dans l'Avesta : « O toi aux dix mille regards! » ce qui nous fait reconnaître en lui une personnification de l'omniscience divine, et justifie cette épithète « aux mille oreilles », et ces qualifications d'éveillé, de vigilant, de témoin de nos pensées, de nos paroles et de nos œuvres, qui lui sont plusieurs fois attribuées. Mithra, comme le dit encore le *Mihir-Yascht,* est l'expression de la vérité, de la justice et de la bonne foi,

la personnification de la loi mazdéenne et son défenseur. Cet aspect est la face morale dont je parlais tout à l'heure; il nous fait saisir l'union étroite des deux natures, union qui s'observe également chez les divinités du panthéon hellénique. En Perse comme en Grèce, l'esprit passait aisément du type physique au type moral, par un effet de cette métaphore instinctive qui nous fait prendre dans le monde sensible l'image des vertus immatérielles. Une fois devenu la personnification de la vérité et de la bonne foi, Mithra prit le caractère de médiateur entre l'homme et Dieu. Il est l'ange qu'Ahoura-Mazdâ envoie pour gouverner les hommes, pour secourir ceux qui l'invoquent, défendre le pauvre et l'opprimé, répandre sur le sol la richesse et la fécondité. Aussi, de même qu'une conception analogue avait conduit les Hébreux à se figurer l'ange du Seigneur sous les traits d'un guerrier armé du glaive, Mithra est représenté dans le *Mihir-Yascht* monté sur un char de combat, le front chargé d'un casque d'or, la poitrine défendue par une cuirasse d'argent, avec tout l'appareil militaire enfin; il est accompagné, comme d'autant de génies, de tous les attributs du guerrier et du sage, la Justice, la Victoire, la Malédiction, la Pureté, la sainte Doctrine. Représentant de la lumière et de la vérité, il est, par excellence, le destructeur des démons ou dews; il neutralise l'influence qu'exercent ces esprits malfaisants dans la nature et sur les cœurs. Partant, celui qui est voué à son culte, qui agit en son nom, est armé d'un pouvoir destructeur contre les dews; au milieu des combats, Mithra le protége et détourne les coups qui pourraient l'atteindre.

Cette protection si efficace que le médiateur de la théologie mazdéenne exerce à l'endroit de ses adorateurs, se continue dans l'autre vie. Car Mithra, ne se confondant pas avec Dieu même, n'étant que la lumière manifestée, mais non la lumière infinie, que l'être vrai, mais non la vérité éternelle, garde toujours une personnalité distincte de celle d'Ahoura-Mazdâ. Il est et demeure, dans les deux mondes, le protecteur du mazdéen. Selon la doctrine de Zoroastre, les âmes des justes se réunissent sur la cime du Hara, pour monter au ciel et se rendre ensuite dans la demeure de Mithra. De la sorte, cette divinité est mise à la fois en rapport avec les idées de mort et d'immortalité.

Les Perses avaient puisé dans la Bactriane la conception de leur Mithra; c'est ce que prouve l'existence d'un dieu Mitra dans les hymnes du Véda, expression des croyances que portèrent dans l'Hindoustan les tribus pastorales qui habitaient au nord de l'Indus.

Dans le *Rig*, Mitra est le fils d'*Aditi*, c'est-à-dire de l'espace sans bornes, *Aditya*. Il constitue donc une véritable personnification du

soleil, et en effet, il est presque toujours invoqué avec *Varouna*, le ciel (Ouranos). Son culte semble s'être développé chez les Aryas à une époque où le dieu suprême, Indra, commençait à être rejeté sur le second plan. Le Mitra védique représente la lumière, tandis que Varouna, c'est l'atmosphère, le ciel, dont la nuit met en relief l'immensité. Cette association constante de Mitra et de Varouna, comparés, dans le Rig-Véda, à des rois montés sur des chars magnifiques, est analogue à celle de Mithra et de Vayou, dans les textes zends. En général, on retrouve dans les chants védiques tous les attributs que l'Avesta donne à Mithra, attachés à la divinité qui porte un nom presque identique, et à Varouna qui n'en est jamais séparé. C'est ainsi que Mitra et Varouna sont les symboles de la vérité et les protecteurs contre le mensonge. Le chantre arya célèbre leur omniscience, et Varouna est notamment donné pour le témoin et le juge de toutes nos actions. A ces deux divinités solaires du panthéon védique en est associée une troisième, Aryaman, dont le nom rapproché d'abord de celui d'Ahriman, l'adversaire d'Ahoura-Mazdâ, signifie, en sanscrit, *compagnon, ami,* sens qui se retrouve encore dans les textes zends. Aryaman représente le soleil au moment où le jour se détache de la nuit.

Ces rapprochements entre la religion aryenne et les éléments théogoniques mis en œuvre dans l'Avesta, ont été développés, dans divers mémoires, avec une grande clarté, par M. R. Roth, un des indianistes les plus judicieux de notre temps.

Zoroastre ne fit que donner une forme systématique à des croyances qui existaient déjà antérieurement aux Achéménides, et sa réforme était opérée lorsque les Hellènes entrèrent en relations suivies avec les Perses. Mais les dogmes que ce grand prophète avait consacrés ne furent pas tout de suite connus dans la Grèce, et le culte de Mithra, en particulier, n'a été signalé par aucun des premiers auteurs grecs qui parlèrent de la Perse. Cependant, malgré ce silence, tout nous prouve qu'aux sixième et cinquième siècles avant notre ère l'adoration de Mithra était déjà fort répandue, tant dans la Perse que dans la Médie. Hérodote nous parle d'un certain Mitradatès [1] qui était chargé de la garde des troupeaux de bœufs appartenant à Astyages; et ailleurs, le même écrivain donne le nom de Mitrobatès [2] à un gouverneur de Dascylium, au temps de Cyrus. Enfin, dans un autre passage, Hérodote, confondant Anahid avec Mithra, mentionne formellement cette divinité

[1] Μιτραδάτης.

[2] Μιτροβάτης.

comme l'une des premières de la Perse. De plus, les inscriptions cunéiformes mettent en relation Mithra et Ahoura-Mazdâ ou Ormuzd. Deux passages de Xénophon nous montrent que les Perses juraient par Mithra, ce qui est en parfaite harmonie avec le caractère de dieu de la bonne foi et de la vérité qu'il présente dans l'Avesta; ce mode de serment se retrouve chez Plutarque dans la bouche d'Artaxerxès et d'autres personnages. C'est jusqu'à ce même Plutarque qu'il faut descendre pour rencontrer en Grèce des notions plus circonstanciées touchant Mithra, et en général la religion perse. Le philosophe de Chéronée le dépeint comme le médiateur entre l'homme et Dieu, le défenseur des créatures contre les attaques d'Ahriman, qui est dans la théologie mazdéenne, non l'égal, mais l'adversaire d'Ormuzd. Il est à croire que Plutarque empruntait ce qu'il nous a dit du magisme, à Théopompe, auteur du quatrième siècle avant notre ère, qui avait composé une histoire dont le huitième livre était consacré aux Perses. Et la conformité que l'on remarque entre le dire de Plutarque et certains passages du Boun-Dehesch, démontre que, tout moderne qu'il soit comparativement dans sa rédaction, ce livre n'en est pas moins un exposé de la vieille cosmogonie perse. Le philosophe de Chéronée, d'accord avec le Boun-Dehesch, nous représente Ormuzd comme habitant la lumière éternelle et ayant en lui l'omniscience, tandis qu'Ahriman est l'ignorance par excellence qui réside dans les ténèbres. Entre eux deux s'étend un vaste espace appelé *Vâï*, sorte de clair obscur où la lumière se mêle à l'obscurité. M. Spiegel, en comparant les expressions mazdéennes aux expressions védiques, a reconnu dans Vâï, l'air, l'atmosphère. Ce *Vâï* est le siége de la lumière créée, que personnifie Mithra; et le nom de Mithra lui-même trouve dans ce fait son explication, car il est formé d'un radical impliquant l'idée de mélange et d'intermédiaire, comme l'a montré le même M. Spiegel, que M. Windischmann prend sans cesse pour guide. Mithra signifie donc, proprement, le médiateur. Et en effet, Théopompe l'appelle *Mésitès* [1]. Cette conception achève de nous faire comprendre l'union, en Mithra, de l'idée physique du passage des ténèbres à la lumière, et de l'idée morale de l'union de l'homme avec Dieu par la vérité, la bonne foi et la justice. L'homme, suivant les Perses, ne pouvait atteindre à la lumière increéé, mais il trouvait dans Mithra une lumière plus accessible à son intelligence, un être moins éloigné de sa propre essence. Ce sont là des idées qu'on retrouve dans presque toutes

[1] Μεσίτης.

les religions, sous des formes plus ou moins claires, mais que le mazdéisme avait dégagées des fables dont elles étaient ailleurs obscurcies.

Mithra une fois adoré comme une personne divine, bien que d'une nature inférieure à Ormuzd, recevait un culte, et c'est de ce culte qu'est sortie la religion mithriaque. Ce culte comprenait des fêtes imposantes ou mystérieuses, dont parle l'historien Duris [1], cité par Athénée, et qui est un peu moins ancien que Théopompe (de 340 à 276 av. notre ère). Cet écrivain nous apprend, au septième livre de ses *Histoires*, que le jour où l'on sacrifiait à Mithra, il n'y avait que le grand roi qui pût s'enivrer et se livrer aux plaisirs de la danse, interdits au contraire ce jour-là à tous ses sujets. On voit par là quel caractère de sainteté offrait le culte du dieu perse. Les textes zends nous montrent qu'une partie du jour, celle qui est comprise entre l'aurore et midi, lui était consacrée; on lui vouait tout entier le 16 de chaque mois, et le septième mois du vieux calendrier perse portait son nom. La fête à laquelle Duris fait allusion est celle de Mihragân qui tombait le 16 du mois de Mithra et qui durait six jours. Au dire des écrivains orientaux, c'était en ce jour que Dieu avait créé la terre, formé les corps pour être la demeure des esprits, et ils rattachent aussi à cet anniversaire le triomphe du héros Féridoun sur Zohak. C'est à des écrivains comparativement modernes que nous sommes redevables de la description de quelques circonstances de cette solennité. Le roi se faisait parfumer avec l'huile *bân;* il se vêtait d'un manteau magnifique d'étoffe de couleur, et se coiffait de la *cidaris,* ou mitre, sur laquelle était représentée une image du disque solaire. Le grand prêtre, ou chef des mobeds, lui apportait un plat sur lequel étaient placés des citrons, du sucre, des lotus, des coings, des jujubes, des pommes, des raisins blancs et sept baies de myrte. En lui présentant cette offrande, il murmurait certaines paroles. Le monarque faisait distribuer ce jour-là des vêtements au peuple, comme le pratiquèrent encore Ardeschir et Nouschirvan. On se donnait ce jour-là, en Perse, des fleurs, des fruits, surtout des dattes, des grenades, du riz, des graines odoriférantes, tous usages évidemment d'origine mazdéenne, et qui se sont perpétués après l'introduction de l'islamisme, comme une foule d'autres rites de la religion des mages. Car on sait combien la secte schiite emprunta aux antiques croyances du zoroastrisme. Strabon fait aussi allusion à la fête du Mihragân, quand il parle d'un certain anniver-

[1] Δοῦρις.

saire où le satrape d'Arménie envoyait au roi de Perse vingt mille poulains pour les fêtes de Mithra.

Le médiateur du mazdéisme ayant pour image la lumière, devait facilement se confondre avec le soleil et le feu dans l'esprit d'adorateurs grossiers et mal instruits de la véritable doctrine. Pour les Grecs, pour Hérodote comme pour Strabon, Mithra n'est autre que le soleil, et Quinte-Curce nous dit que les Perses invoquent Mithra, ou le soleil, comme une lumière éternelle. On s'explique donc aisément qu'une fois passé en Europe, le culte de Mithra se soit confondu avec celui de l'astre du jour. Les nombreuses inscriptions latines consacrées au dieu perse par des soldats, qui révéraient en lui une divinité secourable dans les combats, en font foi : *Deo soli invicto Mithræ*, est la formule employée constamment. Et un historien byzantin, Nicétas, nous dit que les uns regardent Mithra comme étant le soleil, les autres comme étant le feu, tandis que certains le tiennent pour une puissance particulière. Un père de l'Église, Julius Firmicus Maternus, qui a composé, sur les erreurs des religions profanes, un traité rempli de faits curieux, voit dans Mithra une personnification humaine du feu. On s'explique du reste aisément ces confusions, à une époque où le vieux dogme mazdéen était oublié, et où l'on ne connaissait de la religion de Mithra que les monuments élevés par les Romains en mémoire des mystères qu'ils avaient été puiser dans la Perse. Il est même probable que jusque dans ce pays la notion primitive de la divinité avait fini par s'altérer, car dans la dispute que soutient contre Manès, vers l'an 277, Archélaüs, évêque de Cascar en Mésopotamie, Mithra est complétement identifié avec le soleil. Mais ce livre curieux, composé originairement en syriaque, déjà traduit en grec au temps de saint Jérôme, et dont nous possédons une vieille version latine, ne nous fait connaître que ce mazdéisme altéré dont le manichéisme cherchait à tirer une religion nouvelle. Manès, en effet, n'était qu'un réformateur des anciennes croyances perses qui s'efforçait d'opposer au christianisme des idées dont il n'avait pas l'invention. Ainsi que l'a montré M. Roth, il exagéra l'élément dualiste qui se trouvait en germe dans le mazdéisme, et éleva Ahriman à la hauteur d'Ormuzd. L'ancienne religion perse laissait au contraire à ce dernier la victoire finale, et son adversaire n'était, comme Satan, qu'un esprit révolté et malfaisant. C'est à tort que les chrétiens nous représentent le manichéisme et les sectes gnostiques comme de simples hérésies. Ces sectes constituaient bien réellement des religions distinctes, entées sur de plus anciennes. En fait de religion, rien ne se crée de toutes pièces, et les croyances,

comme tous les phénomènes de la nature, se transforment, se modifient, mais ne s'improvisent pas.

Le prétendu Denys l'Aréopagite voit dans Mithra un dieu à triple forme. Cette idée est vraisemblablement astronomique, car elle se lie à la conception des saisons; elle devait tirer son origine de l'identification du médiateur perse avec le soleil. On voulut même, comme on le voit par saint Jérôme, trouver dans le nom de Mithra un anagramme du nombre 365, en vertu de cette habitude encore répandue en Orient, de composer des devises faisant allusion à un événement dont leurs lettres rappellent la date. Ce chiffre de 365 est celui des jours de l'année, et il nous ramène à l'emploi des noms mystiques qui figurent sur les abraxas si répandus chez les sectes gnostiques.

Saint Paulin, évêque de Nola, nous a laissé, dans ses vers, une peinture des mystères de Mithra où l'éclat de ce dieu solaire est opposé aux ténèbres de la nuit pendant lesquelles il était adoré. M. Windischmann a réuni tous les témoignages qui établissent la confusion, chez les Grecs et les Latins, de l'astre et du dieu, et ce ne sont pas seulement les textes écrits, mais les monuments qui démontrent cette ignorante confusion. Sur les monnaies de Kanerki, roi indo-scythe, qui vivait vers le commencement de notre ère, Mithra apparaît comme le soleil environné du nimbe radié.

Mithra était d'ailleurs conçu sous une forme trop humaine pour que les Perses n'aient pas été entraînés à se le figurer comme un être terrestre, et à transformer son histoire symbolique en une légende, où l'anthropomorphisme prit une place de plus en plus large. Les religions antiques nous fournissent sans cesse des faits analogues.

On racontait que Mithra était né d'un rocher, ou, pour mieux dire, qu'il avait vu le jour dans une anfractuosité ou grotte, comme le rapporte du Christ une ancienne tradition que saint Justin nous a conservée. Cette légende se rattache à un ensemble de symboles que les premiers chrétiens ont connu comme les Perses; témoin ces paroles de Commodien, poëte chrétien du troisième siècle, dans une de ses instructions : *Invictus de petra natus, si Deus habetur, nunc ergo retro vos de istis date priorem, vicit petra Deum, quærendus est petræ creator. Né de la pierre* est en effet une épithète de Mithra. C'est au fond d'une grotte que l'on célébrait, en mémoire de sa naissance mystique, les mystères du dieu. Dans cette grotte brûlait le feu qui était son emblème. Cette grotte figure sans cesse sur les bas-reliefs mithriaques; elle est mentionnée par tous les auteurs. Les plus anciens temples de la Grèce avaient été aussi des grottes, et c'était dans leurs profondeurs que les

Phrygiens et les Crétois célébraient les mystères de leurs grandes déesses. Suivant une tradition qu'Eubulus nous a conservée, Zoroastre avait un jour consacré au créateur et au père de toutes choses une de ces anfractuosités naturelles qu'embaumait le parfum des fleurs, et dont l'air était rafraîchi par la limpidité des eaux. Cette grotte s'était offerte à lui comme un abrégé, un symbole du monde, et il l'avait dès lors prise pour emblème de Mithra, l'auteur de l'univers. De là, l'usage de consacrer les grottes à ce dieu, comme les Grecs les consacraient aux nymphes. Suivant un autre récit, Zoroastre, en vrai sage indien, s'était retiré du monde et avait vécu dans la solitude, au sommet d'une montagne, c'est-à-dire, à proprement parler, au fond d'une grotte, afin de se livrer tout entier à son amour pour la sagesse et la justice. Ainsi parle Dion Chrysostome, et Pline ajoute que le prophète perse avait, pendant vingt années, observé une de ces abstinences sévères, si caractéristiques du génie religieux de l'Orient, et dont Jean-Baptiste nous fournit un modèle. C'est au fond de ce désert que Zoroastre avait dû combattre l'esprit mauvais et triompher de la tentation d'Ahriman.

Toutes ces idées, ainsi que l'a montré M. Windischmann, trouvent leur origine dans l'Avesta. C'est au sommet d'une montagne que Mithra fait sa première apparition, par allusion aux phénomènes qui nous montrent, tous les jours, le soleil levant éclairant d'abord de ses feux la cime des monts. Cette montagne, le texte zend l'appelle d'un nom féminin, *Hara-Berezaiti*, qui nous reporte à la déesse Bérécynthe, et nous ouvre de lumineux aperçus sur les mythologies de la Perse et de la Phrygie. Bientôt la légende populaire transforme la montagne en une femme qui a donné naissance au dieu, et un historien arménien, Elisée, dont la voix est comme le dernier retentissement des traditions mazdéennes, rapporte que le dieu Mithra est né d'une femme et de sang royal.

Les Védas nous fournissent également des rapprochements qui permettent de saisir par quelles transformations a passé le mythe perse.

Cette grotte, au fond de laquelle habite le dieu, est, pour les Perses, une échauguette, d'où il observe sans cesse le monde. De là l'épithète de guetteur (en allemand *spæher*) que lui donnent les textes zends. Car il y avait une liaison, pour les anciens, entre l'idée de grotte et celle d'échauguette [1].

[1] Ulpien, en définissant le latin *specus*, dit : *locus unde despicitur*. *Specus*, *spelunca* appartiennent à la même racine que *specio*, que le grec σκοπεῖν, σκόπελος, que le zend *çpaç* (épier), et le sanscrit *paç*.

Un autre mythe tout védique, qui a donné naissance, chez les Latins, à la fable célèbre d'Hercule et de Cacus, se retrouve dans la légende de Mithra, comme expression du même phénomène. Mithra ravit les bœufs ou les vaches qui sont, pour le chantre aryen, l'emblème constant des feux du jour. C'est à quoi font allusion ces vers de Stace adressés au soleil, et que l'on ne pourrait comprendre si l'on ne connaissait le mythe mazdéen :

Adsis, o memor hospitii, Junoniaque arva
Dexter amas, seu te roseum Titana vocari
Gentis Achaemeniae ritu, seu praestet Osirin
Frugiferum, seu Persei sub rupibus antri
Indignata sequi torquentem cornua Mithram.

Commodien nous trace un tableau analogue et rapproche les mythes perses de la fable romaine :

Vertebatque boves alienos semper in antris
Sicut et Cacus Vulcani filius ille.

Les chrétiens s'indignaient de ces mythes, qui n'étaient qu'une naïve expression du naturalisme des premiers âges. Trop ignorants pour découvrir qu'il n'y avait là qu'une allégorie poétique, destinée à peindre sous des couleurs plus vives le spectacle magnifique de l'univers, ils s'en prenaient à l'interprétation littérale et matérielle, laquelle pouvait avoir en effet de fâcheuses conséquences pour la morale. Un pareil récit faisait, pour eux, de Mithra un dieu voleur, et ils se demandaient si le dieu saint et pur pouvait avoir nos défauts et nos vices. Comme l'allégorie morale tendait de plus en plus, dans les spéculations religieuses de leur temps, à se substituer à l'allégorie physique, ils n'admettaient pas que les phénomènes de la nature, traduits sous une forme anthropomorphique, pussent servir à composer la légende divine. De là, leur incapacité radicale pour concevoir le polythéisme antique, et leur partialité pour un evhémérisme superficiel qui se débarrassait de toute la mythologie en en faisant l'histoire d'hommes pris pour des dieux.

La doctrine des mystères mithriaques était toute pénétrée de ce symbolisme antique; mais au lieu de descendre à une personnification de toutes les forces et de tous les objets de la nature, comme le polythéisme hellénique, elle s'en tenait à un symbolisme purement astronomique, qui se prêtait davantage à des conceptions spiritualistes. Cette doctrine astronomique fait le fond des mystères mithriaques, et l'enlèvement des taureaux dont il vient d'être question, malgré

sa forme anthropomorphique, n'en découle pas moins des données sur lesquelles elle repose. Seulement, chez les auteurs postérieurs au christianisme qui nous parlent des mystères de Mithra, il est nécessaire de distinguer les idées perses des idées orientales ou égyptiennes qui leur furent associées par le syncrétisme des derniers temps.

C'est vers l'an 70 avant J.-C. que les mystères de Mithra sont mentionnés pour la première fois dans le monde gréco-latin. Ils y obtinrent un prodigieux succès, et comptèrent des milliers d'adeptes. Le polythéisme antique cherchait alors à réchauffer ses membres glacés au foyer encore ardent des croyances orientales. Mithra était adoré non-seulement dans la Perse, mais dans l'Arménie et la Cappadoce, où l'influence romaine s'exerçait déjà puissamment. Le roi Tiridates, arrivant à Rome pour se faire couronner, disait à Néron qu'il était venu l'implorer comme il l'aurait fait pour Mithra. Pendant plus de deux cents ans, ce fut à qui irait faire ses dévotions au dieu perse qui excitait les railleries de Lucien. Et au temps d'Hadrien, son culte était si répandu qu'un écrivain, du nom de Pallas, en composa un traité spécial, qui a été cité par Porphyre. J'ai déjà parlé de l'abondance des monuments mithriaques, bas-reliefs et inscriptions. Tout en conservant son caractère exotique, Mithra n'en avait pas moins pris place dans le panthéon gréco-latin, ou, pour mieux parler, dans ce panthéon cosmopolite qui constituait la religion des derniers temps de l'empire. Il est fait sans cesse allusion à son culte comme à une chose universellement connue. Ce culte, dont les initiations mystérieuses étaient de nature à frapper les imaginations et à dominer des esprits alors enclins à l'incrédulité, a été accusé de recourir à des sacrifices barbares, sacrifices qui avaient sans doute pour objet de faire sentir plus vivement la nécessité des expiations. Déjà, au dire des anciens, les Perses offraient de nombreux sacrifices à Mithra. Les pères de l'Église ont stigmatisé avec horreur l'emploi de ces rites sanguinaires, dont on a fait un des plus graves motifs d'accusation contre l'empereur Julien. M. Windischmann montre combien ces mystères, qui dérivaient de la grande fête célébrée chez les Perses en l'honneur de Mithra, ont été dénaturés dans le mithriacisme des derniers siècles. Mais on doit reconnaître, d'autre part, que plusieurs des rites principaux de cette religion se retrouvent déjà dans l'Avesta, et que des allusions y sont faites dans le Mihir-Yascht. Tel est l'emploi du baptême et de la confession. La purification par l'eau joue d'ailleurs un grand rôle dans la législation de Zoroastre. L'idée inculquée aux initiés des mystères de Mithra, qu'après avoir été soumis à des épreuves terribles ils deve-

naient des guerriers invincibles, n'est pas non plus étrangère à la loi mazdéenne, qui transforme Mithra en un guerrier vainqueur des méchants. Il y avait aussi dans les cérémonies mithriaques une sorte de communion, ou plutôt une offrande de pains qui se retrouve dans l'offrande des *daroun* ou petits pains mentionnés par les textes zends et que le Parsi fait encore de nos jours.

Les sacrifices humains se rattachaient-ils à d'antiques usages, à une sorte d'expiation ou de rachat? M. Windischmann ne nous le dit pas, et l'on paraît manquer d'éléments pour décider cette question. Des victimes humaines ne semblent pas d'ailleurs avoir été une condition habituelle du culte mithriaque, et les empereurs romains, qui avaient interdit cette horrible coutume dans les Gaules, ne l'eussent certainement pas tolérée en Grèce et en Italie. Le fanatisme païen de Julien a pu seul ramener des rites oubliés.

Quoi qu'il en soit, les cérémonies mithriaques, étudiées ainsi qu'elles viennent de l'être par M. Windischmann, nous apparaissent comme une création tout orientale, dont le fond était exclusivement mazdéen. Quant à ces grades, à ces degrés nombreux d'initiation, portant des noms bizarres, et qu'ont longuement décrits les auteurs, nous ne pouvons savoir à quelle époque ils avaient été établis, mais il faut avouer qu'il n'y a rien de grec ni de romain dans leur physionomie.

Le mithriacisme s'était aussi associé à une doctrine de la transmigration des âmes puisée à la même source, mais qui avait passé à son tour par une série d'altérations. Cette doctrine tenait de près à la cosmogonie mazdéenne, sur laquelle M. Windischmann répand de précieuses lumières, dans un dernier appendice consacré à Gayo-Maratha et à Çaosyâç. L'auteur y montre la liaison de l'eschatologie mithriaque et de la doctrine de la résurrection par Çaosyâç. Ce dernier, ainsi que l'indique son nom, est l'être produit pour le salut et l'utilité du monde. D'après le Boun-Dehesch, il est fils de Zoroastre, mais il n'a pas été enfanté par la voie naturelle. Toute sa légende se rattache à une mythologie destinée à nous expliquer comment s'est formé le monde. Çaosyâç, véritable sauveur du genre humain, est venu combattre les démons qui le haïssent, rendre à ceux qui sont morts le corps et la vie et donner le signal de la résurrection. Il apparaîtra un jour, dans toute sa gloire et sa majesté, pour procéder au renouvellement des choses, tuer les méchants démons, et communiquer aux hommes le pain de l'immortalité. Par lui, les descendants du Gayo-Maratha, c'est-à-dire de l'homme primitif, de l'homme-taureau, seront appelés à une nouvelle vie. Ils deviendront les purs et ne

seront plus soumis aux conditions de la durée; ils régneront avec lui dans les siècles des siècles. Tel est la récompense promise aux Çaosyântas ou amis de Çaosyâç.

M. Windischmann a montré, par une discussion philologique attentive et serrée, comment cette doctrine, exposée surtout dans le Boun-Dehesch, se rattache aux anciennes croyances du mazdéisme, et n'est pas un emprunt fait à d'autres religions d'une date postérieure à celle de Zoroastre.

Tel est, dans son ensemble, le contenu d'une dissertation que devront méditer tous ceux qui s'occupent de l'histoire des religions. Elle appartient à cette excellente école critique qui a renouvelé, depuis trente ans, nos connaissances mythologiques et dégagé l'inconnu du grand problème des religions antiques.

En France, où tant d'ignorance règne encore en cette matière, où les plus fausses notions sont souvent inculquées comme des vérités démontrées, où l'antiquité n'est guère connue que dans ses plus belles productions et n'est pas étudiée dans ses origines et son caractère générique, où l'Orient commence à peine d'être aperçu, nous devons beaucoup apprendre à l'école de M. Windischmann. Son Mémoire est un spécimen de la voie dans laquelle il convient de suivre les rapports de l'Asie avec Rome et la Grèce. Clair et bien ordonné, substantiel et concis, il nous prouve que les Allemands peuvent sortir des formules obscures où s'emprisonne habituellement leur génie, et que, sans rivaux pour l'érudition, ils atteindront, s'ils le veulent, à cette perfection de forme et cette précision de langage dont l'absence empêche les autres nations de puiser aux trésors qu'ils ont enfouis dans leurs livres.

ALFRED MAURY.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

LA POPULATION DE LA CHINE

A DIFFÉRENTES ÉPOQUES

PAR J. SACHAROFF[1].

Quand des voyageurs européens visitent les villes maritimes de la Chine, ils sont remplis d'admiration à la vue de leur population. Ils rapportent cette impression en Europe, et des investigateurs curieux s'efforcent de déterminer exactement la somme totale de la population chinoise, sans toutefois arriver jamais à une solution satisfaisante. Les uns, et parmi eux tous les voyageurs, se sont trompés, parce qu'ils ont puisé leurs renseignements à de mauvaises sources, dans les ports de mer, auprès des courtiers, des facteurs, des interprètes, plus occupés de leurs affaires que de statistique nationale. D'autres n'ont pas réussi, parce qu'une partie seulement des docu-

[1] Au moment où, par suite des derniers événements, la Chine va devenir plus accessible, nous avons pensé que le résumé de ce travail approfondi sur la population de la Chine à toutes les époques serait de nature à intéresser le public. Il est vrai que les conclusions de cette étude sont à peu près négatives, en ce sens qu'elles infirment toutes les données admises jusqu'à présent, sans les remplacer par rien de précis; mais ici comme en tout, c'est déjà savoir quelque chose que de savoir qu'on ne sait rien. Il y a d'ailleurs dans cette étude, indépendamment des renseignements statistiques, un grand et tragique intérêt. Les grandes guerres des peuples qui ont pris part au mouvement de l'histoire, ont un sens et portent des fruits qui les font largement absoudre par la philosophie. En Chine, on constate depuis au moins trois mille ans une succession inouïe de massacres, de catastrophes immenses et inféconde. Par une exception unique, l'humanité y a souffert et s'est décimée sans nul profit, et c'est là le côté profondément tragique de cette histoire.

ments officiels leur a été accessible, et qu'ils ont établi leurs calculs sur les principes et les règles d'une science qui ne s'est formée que dans l'Europe moderne. Ils seraient sans doute arrivés à une plus grande certitude, s'ils avaient pu consulter les meilleurs auteurs chinois et des pièces officielles plus complètes.

En France, M. Biot a approfondi ce sujet, en suivant l'excellent ouvrage *Wuin-sjan-tun-kao*. Mais malheureusement la concision et la défectuosité du texte, les connaissances insuffisantes du traducteur dans la langue et la littérature chinoises, ainsi que le manque d'autres documents, ont embarrassé M. Biot à chaque ligne, surtout en ce qui touche le temps qui suivit le treizième siècle, et l'ont conduit à conclure faussement que dans l'ouvrage précité il n'était question que de la somme des contribuables, et non de toute la population. Toutefois ses recherches sont dignes d'attention, et le plan que M. Biot a emprunté à l'auteur chinois est sans contredit le meilleur, parce que, dans une révision historique de la population de la Chine, les annales des siècles passés nous montrent clairement que, dès les temps anciens, le nombre d'âmes en Chine était beaucoup plus considérable que chez d'autres peuples dans les premières périodes de leur civilisation; de plus, elles nous donnent la mesure de la créance que méritent les données numériques relatives à la population présente. Nous considérerons sous le même point de vue la marche progressive de la population de la Chine, en indiquant les causes des changements qu'elle a subis [1].

La Chine n'a sans doute pas toujours eu des frontières aussi étendues que de nos jours, surtout dans les premiers temps de l'empire; il est néanmoins établi qu'au moins deux cents ans avant l'ère chrétienne elle formait déjà un empire puissant et unique, dont les limites

[1] Voici les sources auxquelles l'auteur du présent travail a puisé :

1° *Njan-san-schi*, vingt-trois histoires des dynasties qui ont régné sur la Chine.

2° *Wuin-sjan-tun-kao*, œuvres de *Ma-duan-lin*, écrivain chinois distingué, du treizième siècle.

3° *Sjui-wuin-sjan-tun-kao*. C'est une continuation du précédent ouvrage, faite, sous la dynastie actuelle de Zin, par le comité des savants, et qui va jusqu'à la fin de la dynastie des *Min*.

4° *Chuan-tschao-wuin-sjan-tun-kao*, autre continuation du même ouvrage, comprenant le temps et l'histoire de la dynastie actuelle.

5° *Tun-djan*, œuvres de *Du-ju*, auteur du neuvième siècle, avec deux continuations semblables.

6° *Chuan-tschao-zsin-schi-wuin-djan*, collection de traités sur différents sujets, composés, sous la dynastie actuelle, par des savants et des fonctionnaires publics.

n'étaient pas fort différentes de la Chine postérieure proprement dite. Les dynasties des Chan, des Sui, des Tan, des Juan et des Min, sous le gouvernement desquels la Chine avait les plus grandes frontières, dominèrent, en dedans de la grande muraille, à peu près sur la même étendue de pays que la dynastie actuelle de Zin.

Les provinces occidentales de la Chine d'aujourd'hui, dans lesquelles, même sous les dynasties puissantes, eurent lieu fréquemment des changements de frontières, ont été, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, beaucoup moins peuplées que les provinces orientales, et les peuplades étrangères qui les habitent ne sont pas encore maintenant complétement dépendantes du gouvernement, et ne sont par conséquent soumises à aucun dénombrement. Toutes les tribus et tous les peuples qui demeurent par delà la grande muraille, et en général toutes les dominations dites extérieures, et tous les étrangers, même en dedans de cette muraille, seront exclus de notre examen, parce que ces peuples, bien qu'ayant appartenu à la Chine à différentes époques, ne s'y sont trouvés toujours que dans des rapports de dépendance, et jamais dans un état de sujétion complète. Voilà pourquoi le gouvernement chinois, n'ayant pas le pouvoir de disposer d'eux à son gré, a cru, d'un côté inutile, et de l'autre impraticable, d'établir leur nombre.

Quand les auteurs chinois parlent de la population de leur empire, ils remontent en général à des temps très-anciens, et prétendent qu'en l'an 2275 avant Jésus-Christ la population de la Chine s'élevait déjà à 13,553,923 âmes, et qu'à la mort de l'empereur Schun (2205 avant J. C.), au moment où Jui, le fondateur de la première dynastie Sia, qui dessécha le pays après une grande inondation, reçut la couronne des mains des princes féodaux réunis, le nombre de ceux-ci dépassait dix mille. Mais c'est un chiffre purement fictif. Dans la suite, nous verrons le nombre de ces principautés féodales diminuer à chaque nouvelle maison souveraine; plus on se rapproche de l'époque où vécurent les historiens, plus les relations historiques sont dignes de foi, et plus aussi ces nombres se resserrent. Au commencement de la deuxième dynastie de Schan (1766 avant J. C.), il n'y a plus que 3,000 fiefs, et quand, en l'an 1122, la maison de Tschou monte sur le trône, on ne voit plus que 1773 véritables vassaux. — Le chiffre prétendu de la population a diminué dans la même proportion.

Tous les efforts des empereurs de la troisième dynastie de Tschou et des fonctionnaires de l'empire tendaient à assurer la paix et le bien-être du pays : tous s'occupaient à faire des lois et à prendre des

mesures capables de fonder le bonheur de la nation tout entière. Ce fut à cette époque que le gouvernement crut voir que là où est le nombre est aussi la puissance, et qu'une population plus nombreuse devait nécessairement le mettre en état de disposer de plus grands revenus et de plus d'hommes pour son service. Alors il lui parut nécessaire de connaître exactement le peuple dans sa force numérique, dans sa manière de vivre, dans sa fortune, dans toutes ses relations, et voilà pourquoi le dénombrement, qui ne fut institué que sous cette dynastie, est une grande importance. On établit des fonctionnaires spéciaux, qui eurent pour devoir de dénombrer le peuple tous les ans, tant dans le centre de l'empire que dans les principautés féodales.

D'après le règlement de cette dynastie, on comprenait dans le dénombrement les enfants dont les dents de lait commençaient à tomber, et l'on inscrivait les noms des deux sexes sur des tables, qu'aujourd'hui encore dans les listes de révision on appelle *ban-zsi*, c'est-à-dire listes sur planches. En vue d'un résultat plus exact, on nomma des censeurs spéciaux pour chaque classe du peuple; et comme les dénominations de ces emplois se sont conservées dans les livres classiques, on ne saurait avoir aucun doute à l'égard de toute l'institution, en tant qu'on peut croire sans restriction à l'intégrité de ces livres. Tous les trois ans il y avait un dénombrement général du peuple, et au commencement de chaque année les chefs du pays étaient obligés de fournir un rapport sur la population de leur ressort, de manière qu'à la fin de l'année on pouvait envoyer à la cour des listes sur la population entière de l'empire. L'empereur offrait au ciel ces listes au temps des sacrifices du solstice d'hiver, pour montrer que, comme fils et vice-roi du ciel, il s'engageait à prendre soin du peuple que l'Être suprême avait confié à sa direction [1].

Ces règlements établis par la dynastie de Tschou servirent de modèles aux générations suivantes. Mais l'histoire ne donne pas de renseignements authentiques sur la manière dont ils ont été exécutés, sur les conséquences qu'ils ont eues, et sur la population de la Chine à cette époque. On n'en doit pas moins admettre que les institutions dont il s'agit ont exercé l'action la plus bienfaisante. L'empire jouissait alors d'une tranquillité profonde, de manière que I-wan, le premier empereur de la nouvelle dynastie, était bien autorisé à dire : « Une fois seulement je me suis couvert de l'habit de guerre, et le Céleste Empire

[1] Cette coutume religieuse est restée en vigueur sous toutes les dynasties, et l'est encore aujourd'hui avec quelques modifications.

a retrouvé le repos, etc. » Cet état de paix dura au delà de trois cent cinquante ans. Dans de telles circonstances, la population dut augmenter; si l'on en croit les historiens postérieurs, elle s'élevait au onzième siècle à 13,704,923 âmes.

Cependant vers la seconde moitié de la dynastie de Tschou, depuis le temps où Pin-wan (770-719), serré de près par les étrangers de l'Occident, fut forcé de transférer sa cour à Lo, plus à l'orient, l'empire se mit à décliner et la population à décroître; le dénombrement, « depuis les enfants de l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets », ne donna que 11,941,923 âmes.

Alors commença la période connue dans l'histoire sous le nom de *printemps et automne* (Tschun-zju), et qui porta un coup plus rude encore à la population. Les princes féodaux, se faisant entre eux une guerre sanglante, passèrent, à la tête d'armées entières, d'une province dans l'autre, ravageant les champs et tuant les habitants. Cet état de choses dura deux cent quarante-deux ans, pendant lesquels cinquante-deux principautés féodales perdirent leur existence. Après de tels bouleversements, les empereurs de la dynastie de Tschou ne purent plus rétablir leur puissance antérieure; car les princes féodaux, qui, durant le *printemps et l'automne*, étaient devenus puissants, exercèrent une influence décisive sur la destinée du souverain et de l'empire. Les massacres, qui avaient un instant cessé en 480 à cause de l'épuisement des princes, recommencèrent de nouveau et avec plus d'acharnement. La fureur était si grande, qu'un jour, après une bataille, on coupa plus de 24,000 têtes, et ce délire furieux augmenta encore après que toutes les principautés féodales furent transformées en sept royaumes, que les souverains de ces royaumes ne crurent plus nécessaire d'appuyer le chef de l'empire, et se battirent pendant trente-trois ans (255-222) ouvertement pour le trône suprême, que la Chine se fut levée, que tout individu mâle fut devenu soldat, et qu'il y eut, dans les sept royaumes précités, 5 millions de soldats sur une population d'un peu plus de 10 millions.

Ce fut Schi-chuan-di, un empereur de la dynastie de Zin, qui mit un terme à cette période, que l'histoire connaît sous le nom de Tschsan-go (les guerres des royaumes). Les princes féodaux se tuèrent ou descendirent au rang de sujets ordinaires, et leurs domaines devinrent la propriété de l'État et de l'autocrate, parce que Schi-chuan-di détruisit le régime féodal, véritable source de cette longue effusion de sang. Mais la transition d'un régime à l'autre coûta à l'empire, suivant le témoignage de l'histoire, le tiers de sa population. L'empire

était aussi inquiété à l'extérieur par les Huns. Pour leur fermer la route de la Chine, Schi-chuan-di entreprit la construction de la grande muraille, œuvre pour laquelle on employa au delà de 400,000 hommes. Le sud exigea pareillement une forte ligne de défense, et l'on y envoya environ 500,000 soldats; enfin la garde du palais impérial et des tombeaux se composait de 700,000 soldats. Sous cet empereur furent aussi décrétées de lourdes prestations, d'après le plan du ministre Schanjan. On imposa à tous les champs la livraison du dixième des produits bruts, et l'on ordonna, relativement aux prestations en travail, un déplacement mensuel d'un lieu dans l'autre : un mois dans les villes provinciales, un autre dans les villes de cercle, un troisième dans la capitale; en un mot, les corvées furent trente fois plus fortes que dans les temps antérieurs. Le service même de la frontière ne dispensait pas de ces prestations; mais on permit aux personnes fortunées de se racheter de cette obligation par un versement au trésor public de 300 monnaies de cuivre. Les pauvres, au contraire, qui n'étaient pas en état de faire ce versement, se rendaient d'un poste à l'autre, de façon qu'une grande partie du temps était absorbée par les voyages seuls, et que définitivement, pour se sustenter, la plupart étaient forcés de louer à d'autres le temps qui leur restait, abandonnant à leur destinée leurs propres familles. Aussi l'histoire nous dit-elle qu'on trouvait de longues files de cadavres sur les grandes routes.

A la mort de Schi-chuan-di s'évanouit aussi la création que son génie et sa puissante volonté avaient fait surgir. Il y eut de nouveaux troubles qui durèrent jusqu'à la fondation de la principauté de Chan, dont le chef conquit l'empire en 202. Sa dynastie régna avec éclat, mais non sans grande effusion de sang, car son avénement se solda par 1 million de tués et de blessés, de manière que des 10 millions d'âmes qui composaient la population de la Chine du temps des sept royaumes, il n'en resta pas les trois quarts.

Depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'avénement au trône de la dynastie de Chan, les historiens chinois postérieurs donnent le total de la population pour quatre époques différentes, et la moyenne pour ces quatre époques ne s'élève guère au delà de 10 millions. M. Biot ne s'en est pas inquiété [1]; d'après ses calculs, qui sont en contradiction avec les auteurs chinois, il porte ce nombre presque au double. Le vieil ouvrage historique *Schu-zsin* nous représente le siége des premiers établissements chinois comme une contrée sauvage, couverte

[1] *Journal asiatique*, t. I, 1836. Mémoire sur la population de la Chine.

de forêts impraticables, de manière que pour défricher un endroit il fallait avant tout extirper le bois sur toute sa surface. Sous la dynastie des Tschou, la moitié de l'empire, c'est-à-dire le tiers de la Chine actuelle, était à peine habitée, et très-inégalement; car les habitants s'amassaient le long des fleuves, et l'agriculture ne faisait que bien peu de progrès. Même dans ces contrées habitées, on ne rencontrait que des villages dispersés au loin. Suivant Guan-zsui, les pasteurs vivaient isolément, et chaque village ne renfermait que huit familles. Les principautés elles-mêmes, d'après le témoignage de Muin-zsui, n'avaient pas beaucoup d'étendue. Le nombre des villages et des villes ne s'accrut que depuis les temps de la troisième dynastie de Tschou, surtout depuis l'époque où la cour fut transférée à Lo-jan. Tout le sud enfin était habité par des tribus sauvages et indépendantes.

Où doit-on maintenant placer les 10,000 principautés féodales, si l'on accepte ce nombre comme une donnée historique, et non pas plutôt dans le sens figuré de foule, ce qui est tout à fait conforme au génie de la langue chinoise, ou bien comme le nombre des familles principales dont se composait l'empire? Il est reconnu que depuis les temps de la dynastie de Zin, au troisième siècle avant Jésus-Christ, l'empire a gagné de tous côtés une étendue plus considérable, et l'on sait que ce furent les auteurs postérieurs seulement qui, vers le temps de la naissance du Christ, supputèrent le nombre des habitants sous les trois premières dynasties, s'appuyant sur des fragments qui auraient dû échapper comme par miracle à la destruction générale des livres historiques sous Schi-chuan-di.

Deux moyens se présentaient aux auteurs chinois pour déterminer la force de la population dans les temps heureux des empereurs Jao et Schun : la division administrative du pays et la quantité de terre réellement labourable. Mais les anciens livres ne disent pas combien il y avait alors de provinces principales. Si l'on admet, par exemple, neuf provinces principales, telles que les avait fondées le prince Jui, la population, au vingt-troisième siècle, sera extrêmement insignifiante : elle n'ira pas au delà de 100,000 familles et tout au plus à 1 million d'âmes. Quant aux supputations basées sur l'agriculture, elles ne mènent à rien, vu que les livres classiques indiquent à peine combien de toises carrées furent comptées pour une âme, et qu'il n'y est nullement question de la masse totale des terres labourées.

Il est digne de remarquer qu'au vingt-troisième et au onzième siècle avant Jésus-Christ, le nombre des habitants est presque le même, c'est-

à-dire à peu près 13 millions, et que la différence ne s'élève qu'à 150,000. Les fractions mêmes des deux sommes sont identiques. Cela montre que les bases des calculs ont été les mêmes dans les deux cas, et, par conséquent, arbitraires. Sans doute que sous la dynastie de Tschou la population doit déjà avoir été assez considérable, si l'on s'en rapporte du moins aux chiffres postérieurs de la dynastie de Chan; mais on peut admettre avec certitude qu'au vingt-troisième siècle la population n'atteignait pas le total indiqué par les historiens.

La dynastie de Chan rendit l'ordre à l'empire, mais ne put immédiatement vaincre la misère, et le gouvernement jugea convenable de permettre aux pauvres de se vendre, eux ou leurs enfants, comme esclaves. C'est à ce règlement que doit son origine l'espèce de servage contractuel qui subsiste en Chine encore à cette heure, et que tolère le gouvernement. Un tel état de choses n'était pas de nature à favoriser les mariages; aussi la population resta-t-elle stationnaire. Le manque d'hommes, occasionné par les guerres antérieures, continuait à se faire sentir. En 189 avant Jésus-Christ, le gouvernement crut devoir infliger aux filles de quinze à trente ans non mariées une amende considérable, ou une prestation cinq fois plus forte que celle d'un homme adulte. Les serfs et les marchands furent seuls exempts de cet impôt. Une mesure plus pratique et plus efficace fut la réduction de la capitation au tiers et de l'impôt foncier au trentième. Ce fut un allégement; mais les guerres contre les Schuns et les Huns exigèrent bientôt après de grands sacrifices : l'empire perdit une foule innombrable d'hommes, et le peuple le bien-être qu'il avait un moment reconquis. Heureusement les successeurs d'U-di renoncèrent à tous les projets belliqueux; l'agriculture prit un essor remarquable; peu à peu la population s'éleva de nouveau, et en l'an 2 après Jésus-Christ le total arrivait à un chiffre inouï jusqu'alors, et qu'elle n'atteignit plus pendant le reste de la durée de cette dynastie : il s'éleva à 12,233,062 familles et à 59,594,978 âmes. Mais en Chine le peuple n'est jamais heureux longtemps. L'an 5 après Jésus-Christ, le ministre Wan-man afficha des vues sur le trône; il atteignit son but en l'an 9 de la même ère. Son usurpation ramena les troubles, pendant lesquels périrent sept dixièmes de la population, si l'on en croit l'histoire chinoise. Après la restauration de la maison de Chan, en 57 après Jésus-Christ, l'empire ne comptait plus que 4,276,634 familles et 21,007,820 âmes.

Une diminution aussi considérable engagea le gouvernement à prendre des mesures qui devaient rétablir la population antérieure et favoriser son accroissement. Dans ce but, on affranchissait souvent le

peuple des impôts, et l'on venait même en aide aux familles. Grâce à cette sollicitude du gouvernement et à la paix profonde dont l'empire jouit, sans interruption, pendant un siècle tout entier, après les bouleversements des dix premières années de notre ère, la population commença à s'accroître très-rapidement. Tous les dénombrements qui furent faits d'après l'ordonnance de cette dynastie (celle des Chan orientaux) donnèrent les résultats les plus satisfaisants, et en 157 la somme totale de la population s'élevait à 10,677,960 familles et à 56,486,856 âmes.

Après cette période si favorable à l'accroissement de la population, il éclata de nouveau une guerre civile, que fomentèrent, en 184, les factieux connus sous le nom de *bonnets jaunes*. Ces séditieux dévastèrent les capitales, incendièrent les palais, forcèrent l'empereur à se réfugier d'une province dans l'autre, et à transférer enfin sa résidence dans l'Occident. Partout se présentait aux yeux un spectacle épouvantable : des cadavres sans nombre gisaient dans les champs et sur les grandes routes; suivant le témoignage de l'histoire, dans le gouvernement actuel de Schan-ssi, on rassemblait les doigts coupés avec des balais. Non contents de cela, les rebelles appelèrent à eux des tribus nomades voisines, qui laissèrent de tous côtés des traces de leurs cruautés. Ces troubles désolèrent, pendant près de trente ans, toute l'étendue de l'empire; le peuple négligea l'agriculture, et il s'ensuivit une famine générale, qui le força à chercher sa nourriture ailleurs. En attendant, le gouvernement chargea le reste du peuple d'impôts accablants; et toutes ces circonstances diminuèrent la population de l'empire à tel point que les listes de révision ne portaient plus que le cinquième de la population antérieure, et que la chute de la dynastie de Chan en fut accélérée.

Les fondateurs des trois maisons d'U, de Wei et de Schu, établirent un triumvirat sur les ruines de la dynastie, mais ne tardèrent pas à se faire la guerre entre eux. Les soldats manquaient; beaucoup de gens se cachaient et vagabondaient d'un endroit à l'autre, pour se soustraire à l'oppression de l'impôt. Les gouvernements des États de Schu et d'U envoyèrent donc des vaisseaux dans les îles voisines pour en saisir les habitants et les conduire sur le continent, afin de les employer à la culture du sol et au service militaire. La population descendit bien au-dessous de ce qu'elle avait été même dans les temps malheureux de la dynastie de Chan, et les listes de recensement parvenues jusqu'à nous ne donnent comme total de la population que 1,473,433 familles et 7,672,881 âmes. Hâtons-nous cependant de dire que ce chiffre doit être

trop faible, ce qui peut s'expliquer par les troubles mêmes, lesquels rendaient impossible un dénombrement régulier. Quand, en 280, la maison de Zin eut réuni tout l'empire sous une seule et même domination, et que les fugitifs furent revenus, les listes fournirent 2,459,804 familles et 16,163,863 âmes, par conséquent le double de ce qu'on avait compté dans la période du triumvirat.

L'unité de l'empire ne dura pas longtemps, et sous les Zin même, de 305 à 419, il s'éleva de nouveau seize principautés indépendantes. L'an 420, la maison de Zin abandonna le trône à un de ses capitaines, le fondateur de la maison de Sun, lequel ne réussit guère mieux à rendre à l'empire son ancienne étendue. Après la destruction des seize États, la maison mongole de Wei (Toba) avait réduit sous son joug toute la Chine septentrionale, et il y eut par conséquent deux dynasties régnantes, engagées dans une guerre continuelle. Ni les sujets de la dynastie du nord, ni ceux de la dynastie du sud, n'eurent de repos; au contraire, on chargea le peuple d'impôts encore plus accablants, surtout dans l'empire méridional des Sun. Ce moment est celui de la plus grande détresse du peuple; il dura jusque vers la fin du sixième siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de la dynastie de Sui, qui ramena la paix, sans réussir d'abord à faire remonter le chiffre de la population. Le gouvernement en saisit bientôt la véritable cause. Elle se trouvait dans les impôts extrêmement accablants, qui étaient inévitables du temps de la polyarchie, et qui avaient porté le peuple contribuable à quitter demeure et patrie pour échapper aux taxes et aux révisions, et aussi dans la puissance des opulentes maisons particulières, qui avaient ouvert un asile aux vagabonds, et qui, après avoir obligé par engagement ces derniers à cultiver leurs champs, les traitaient souvent despotiquement et avec dureté. Il n'y avait en cela pas le moindre profit ni pour les pauvres ni pour le gouvernement; car les pauvres ne pouvaient améliorer leur situation, parce qu'ils avaient perdu leur propriété immobilière antérieure et qu'ils se trouvaient entièrement sous la dépendance de leurs seigneurs fonciers, et le gouvernement ne touchait pas les contributions légales.

Dans cette situation, le ministre Gao-zjun proposa des mesures pour l'extirpation du vagabondage. Il ordonna un dénombrement rigoureux d'où ne furent pas exclus les vagabonds, et en même temps il allégea de beaucoup les impôts et les prestations, et fonda des institutions qui procurèrent au peuple la tranquillité et l'abondance. Les pauvres émigrés retournèrent tous dans leur pays natal; aussi voit-on la population doubler dans l'espace de dix-huit ans. L'histoire nous a conservé les

résultats de la révision de l'an 606 ; elle fournit 8,907,536 familles et 46,019,956 âmes, et ce nombre est le plus grand total de la population de la Chine dans le septième siècle.

Mais après ce rapide accroissement, il y eut un décroissement tout aussi rapide. L'empereur Yan-di fit entreprendre des travaux immenses : la construction de la capitale à Lo[1], où l'on employa mensuellement environ 2 millions de travailleurs ; la jonction du fleuve Lo-schui avec le Chuan-che (le Jaune) et le Chuai ; le détournement des eaux du fleuve Zin-che, en vue de sa jonction avec le fleuve Jaune ; la continuation de la grande muraille sur 1,000 li, de l'est à l'ouest. Pour tous ces travaux, on rassembla de nouveau un million d'hommes, et quand les hommes manquaient, on y employait des femmes. De toute cette foule de travailleurs, plus de la moitié mourut. Bientôt après, on entreprit une campagne contre le roi de Togon, où périrent les trois dixièmes de l'armée ; on marcha à trois reprises contre les étrangers de l'Occident, et le nombre des troupes employées en cette occasion s'élevait à plus d'un million, tandis que le train des équipages exigeait le double. De semblables entreprises nécessitèrent de grandes dépenses ; pour les couvrir, il fallut faire rentrer les impôts d'avance. Le peuple retomba dans la misère, se dispersa de nouveau et se remit à vagabonder. Bientôt, sur dix hommes, il n'y en eut qu'un vivant d'une manière honnête ; les autres se procuraient leur subsistance par le vol et le pillage. Des princes puissants et des généraux en chef profitèrent de ce déplorable état de choses ; on fut encore une fois tenté de fonder de nouvelles dynasties, et il s'éleva des factieux qui occasionnèrent des guerres sanglantes. Pour échapper aux dangers de ces insurrections, le peuple se dispersa à tel point, que, lors de la chute de la maison de Sun et de l'avénement définitif de la nouvelle dynastie de Tan, celle-ci n'en put porter sur les listes de dénombrement que le tiers, savoir : 3 millions de familles. Mais le dénombrement fait sous l'impératrice U-taïchou fournit déjà le double.

Grâce à la paix et aux bons soins du gouvernement, on eut, en 742, 8,348,395 familles, et 45,311,272 âmes ; et, en 755, 8,914,709 familles, et 52,909,309 âmes, malgré les épouvantables ravages qu'exercèrent les torrents des montagnes dans les deux provinces de Schan-szi et de Che-nan, où les maisons et les murs de plusieurs quartiers de ville tout entiers s'écroulèrent, tandis qu'en même temps une affreuse famine décimait ces provinces. Ces désastres ayant dû augmenter le

[1] *Lo-jan*, dans le gouvernement de Che-nan.

nombre des fugitifs et des vagabonds qui n'étaient pas portés sur les listes, il faut évaluer à une somme sensiblement plus élevée la population totale de la Chine à ce moment. Il est donc permis d'admettre, comme somme totale pour cette époque, au moins 75,400,000 âmes, encore que ce chiffre ne puisse être historiquement motivé. Mais nous l'avons déjà vu, en Chine les crises ne se font jamais attendre, et la population va baisser de nouveau, sans pouvoir se relever sous cette dynastie. La cause principale fut une guerre avec le Tibet, qui dura cent cinquante ans. Le nombre des soldats employés à cette guerre s'élevait à 830,000 hommes, qui vivaient aux dépens des paysans. Les revenus de l'État étaient loin de couvrir les dépenses, et le peuple, encouragé par la faiblesse du gouvernement, faisait de jour en jour des tentatives plus hardies pour se soustraire aux contributions, jusqu'à ce qu'enfin le vagabondage devint une coutume générale. C'est pourquoi les sommes totales des listes de population baissèrent rapidement, et que le dénombrement de l'année 780 ne donna que 3,805,076 familles.

Le gouvernement, pour couvrir les dépenses extraordinaires, se vit dans la nécessité de doubler les impôts antérieurs, en changeant en même temps le système des contributions et des prestations. Cette mesure, jointe aux abus exorbitants des fonctionnaires, qui, suivant l'expression des chroniques, « desséchaient les lacs, sans réfléchir que les poissons disparaissaient également », cette mesure, disons-nous, amena un appauvrissement général, et à sa suite, un vagabondage encore plus grand, au point que dans plusieurs provinces il ne resta plus que la moitié des habitants, et que dans d'autres il y en eut encore moins. Pour obvier à cela, le gouvernement prescrivit qu'on rendrait leur propriété à ceux des fugitifs qui reviendraient après deux ans d'absence, mais que jusque-là leur quote-part des contributions serait acquittée par leurs parents et leurs voisins. Par là, on mit des bornes au désordre, car les voisins et les parents aidaient maintenant le gouvernement à découvrir les déserteurs et à les ramener au devoir. Pour augmenter la population, on restreignit aussi les progrès du bouddhisme, dont les sectateurs, en partie par zèle pieux, en partie par crainte des corvées, se faisaient moines en foule. En 845, plus de 265,000 âmes des deux sexes durent retourner au monde. Toutes les tentatives du gouvernement pour élever la population ne produisirent d'ailleurs que des résultats insignifiants; car, dans le cours de cent cinquante ans, les dénombrements fournirent constamment des résultats d'une extrême insignifiance : 2 à 5 millions de familles; c'est-à-

dire que vers la fin de cette dynastie, le nombre des familles avait diminué d'environ trois millions.

La dynastie de Tan termina dans une complète impuissance son existence de près de trois cents ans (907), et à sa chute disparut de nouveau l'unité politique de la Chine; car la nouvelle dynastie de Ljan n'était pas en état d'étendre sa domination sur tout l'empire : la Chine fut encore une fois morcelée entre différents gouvernements. Cinq dynasties se succédèrent en cinquante-trois ans, tandis qu'en même temps dix maisons régnaient séparément et indépendamment sur leurs principautés, acquises par hasard et sans mérite.

En 960, le trône échut à la maison de Sun; mais celle-ci ne parvint pas non plus à reconstituer l'unité politique, et l'empire ki-dan, dans le nord-est, et la maison de Sja, dans Ordos, formaient deux puissants États, pendant que la maison de Sun, dans le sud, combattait encore pour l'intégrité de l'empire avec les petits souverains.

Ces deux États avaient pris naissance vers la fin de la dynastie de Tan, s'étaient fortifiés pendant les cinq dynasties (908-960), et pénétraient toujours davantage dans l'intérieur de la grande muraille. C'est ainsi que toutes les provinces du nord-est et du nord, Tschsi-li, Schandun et San-szi tombèrent au pouvoir des Ki-daniens, et que Schan-szi, Gan-szu, une partie de San-szi et même Che-nan, échurent en partage à la maison de Sja. En conséquence, la population de la Chine, sous la dynastie de Sun, doit nécessairement se présenter plus faible en nombre que sous celle de Tan.

Après la destruction des petites souverainetés, en 997, la maison de Sun ne comptait dans ses tables de population que 4,132,576 familles. Cependant la population commença à s'accroître insensiblement, parce que le gouvernement soignait le bien-être du peuple, et surtout parce qu'il avait pris des mesures qui garantissaient la liberté personnelle des sujets.

Nous avons à plusieurs reprises parlé du vagabondage, devenu une habitude générale et nationale. La dynastie de Sun imposa comme un devoir aux chefs des provinces d'engager les pauvres vagabonds à rester dans leur cercle et dans l'endroit où ils se trouvaient. De plus, celui des fonctionnaires qui avait fixé dans son cercle le plus grand nombre d'habitants temporaires, avait aussi droit à de plus grandes récompenses. Enfin, pour que les pauvres et les habitants temporaires, dans un pressant besoin, ne pussent pas se faire pour toujours ou pour un certain temps les esclaves de leurs seigneurs fonciers, le gouvernement menaça de punir tous ceux qui oseraient se procurer des

domestiques non libres au moyen d'engagements écrits. Quant à ceux qui s'étaient engagés ainsi depuis longtemps, il payait pour eux une rançon à leurs maîtres.

Ces mesures augmentèrent le nombre des contribuables et la population de l'empire. En 1001, elle s'élevait à 8,677,677 familles, et à 19,930,320 âmes, et en 1102, elle atteignit un chiffre tel que les périodes suivantes de la dynastie des Sun n'en ont plus connu ; car alors la somme totale était : 20,019,050 familles, et 43,820,769 âmes.

Malheureusement les fonctionnaires étaient des fourbes; au lieu d'engager la classe errante du peuple à se fixer, et de procurer la subsistance et le repos aux nouveaux venus, ils ne songeaient qu'à augmenter le nombre des familles ou des maisons. Dans ce but, ils ne permirent pas à deux frères adultes de demeurer ensemble et de former une famille unique. Par cet abus universel, le nombre des familles fut naturellement agrandi, mais celui des âmes, relativement au nombre des maisons, était insignifiant. Tous les dénombrements faits du temps de la dynastie de Sun portent le cachet de cet abus : dans toutes les données historiques, le nombre des âmes est au nombre des familles comme deux est à un, et par conséquent il ne tombait sur chaque famille que deux âmes, quelquefois moins, mais jamais trois; voilà aussi pourquoi les listes des âmes seules ont de l'authenticité, tandis que celles des familles ne méritent pas la moindre attention.

Les deux États extérieurs, *Ki-dan* et *Sja*, qui avaient conquis beaucoup de provinces en dedans de la grande muraille, étaient très-dangereux pour la maison de Sun, qui ne négligea aucun moyen pour les refouler au delà. Dès l'année 979 elle commença la guerre, et la continua tantôt avec le kanat de Sja, tantôt avec Ki-dan : elle fut désastreuse; chaque campagne, à peu près, se terminait par la perte d'une nombreuse armée, par l'abandon de provinces entières, et, ce qui pis est, par la honte pour la maison de Sun de devoir payer tous les ans à ces États un tribut onéreux, sous le nom plus doux et plus honorable de « cadeaux ».

Les Tunguses s'étaient levés contre les Ki-daniens, et la maison de Sun, qui voulait s'en faire une arme pour sa politique (détruire les barbares par les barbares), fit avec eux un traité secret contre les ennemis communs. Mais quand le traité dut être exécuté, les Chinois n'entreprirent rien contre les Ki-daniens. Alors la perfidie devint évidente pour les Tunguses, et, exerçant le droit du vainqueur, non-seulement ils ne rendirent pas à la maison de Sun les pays en dedans de la grande muraille, mais ils lui enlevèrent même, après avoir chassé

les Ki-daniens de la Chine septentrionale, une partie considérable de ses possessions. Pour la recouvrer, le gouvernement chinois entreprit une nouvelle guerre, dans laquelle deux empereurs furent emmenés prisonniers sur les bords du fleuve Amour. Les Tunguses s'emparèrent de nouveau de beaucoup de provinces, et la maison de Sun se vit forcée de conclure une paix encore plus honteuse que celle où elle se déclarait vassale de la dynastie de Gin.

De semblables guerres firent à l'empire des blessures profondes, et sa population diminua considérablement. On ordonna de nouveau à tous les chefs des provinces d'employer tout leur zèle pour faire croître le nombre des domiciliés, en leur promettant de grandes récompenses. Enfin on ordonna que les chefs de province, aussitôt après leur entrée en fonctions, feraient une liste de la population confiée à leur administration, et qu'ils conserveraient cette liste, sur laquelle on apposerait un scellé, jusqu'au temps où ils auraient un successeur; que celui-ci commencerait également ses fonctions par un nouveau dénombrement, que les résultats des deux révisions seraient comparés entre eux, et qu'on jugerait les services du prédécesseur d'après cela. Mais alors la crainte de perdre leur chance d'avancement poussa les fonctionnaires à admettre des mineurs sur les listes; et par là ils amenèrent la classe inférieure du peuple à tuer ses propres enfants, afin d'échapper à de nouveaux impôts. Il est vrai que le gouvernement, lorsqu'il en eut connaissance, décréta qu'après la naissance d'un enfant il serait payé aux pauvres un secours d'argent (4,000 monnaies de cuivre); mais il va sans dire que cet argent passait par les mains des fonctionnaires : ceux qui avaient droit au secours restèrent dans la misère et continuèrent le massacre de leurs enfants. A ces maux vinrent se joindre des fléaux de tout genre, au point qu'un cinquième et jusqu'à trois dixièmes du peuple se firent moines, soldats ou voleurs de grand chemin. La population ne s'éleva plus qu'à la moitié du total qu'avait donné la révision de l'an 1102. Le dénombrement fait en 1160 ne donna que 11,375,733 familles, et 19,229,008 âmes.

Tandis que la population de la Chine méridionale baissait de la sorte, la Chine du nord, sous la domination des Tunguses, maintenait une supériorité bien marquée sur les sujets de la maison de Sun. Toutes les circonstances favorisaient le peuple de la dynastie de Gin. Les prédécesseurs des Tunguses sur le trône de la Chine septentrionale, les Ki-daniens, étaient attachés à la religion de Bouddha, et avaient fait, par piété, de grands sacrifices aux temples et aux couvents de cette religion. Les empereurs et les maisons opulentes les plus considérées,

outre de magnifiques cadeaux en argent et en objets de toute espèce, avaient aussi légué aux couvents des paysans, qui par conséquent étaient soumis à un double impôt, à celui du trésor public et à celui des couvents, et plusieurs de ces derniers possédaient jusqu'à 20 à 30,000 âmes. Une telle richesse excita naturellement une foule de peuple à quitter ses maisons et à entrer dans la congrégation des moines, d'autant plus que par cette sortie du monde on s'affranchissait aussi des relations séculières, des impôts et des prestations impériales. Les Tunguses, au contraire, après la conquête de la Chine septentrionale, résolurent d'extirper cette coutume. Tous les biens des couvents furent affectés au trésor public. De semblables dispositions, jointes aux circonstances heureuses dans lesquelles se trouvait l'empire, exercèrent une influence extrêmement bienfaisante sur la population de l'empire des Tunguses. En 1193, on compta, sous la maison de Sun, 12,302,873 familles, et 27,845,085 âmes, tandis que par contre, sous la dynastie tunguse, en 1195, on compta 7,223,400 familles, et 48,490,400 âmes; de manière que la population totale de la Chine, sous les deux dynasties, s'élevait, à la fin du douzième siècle, à 76,335,185 âmes.

De mauvaises récoltes et d'autres adversités continuèrent à peser sur la Chine méridionale. Les habitants, surchargés d'impôts et poussés à la dernière extrémité, considéraient comme unique moyen de salut le massacre ou l'exposition des enfants. Le gouvernement avait donné ordre de recueillir les enfants exposés et de les nourrir aux frais de l'État, et il avait établi des magasins de blé pour les pauvres, mais ces mesures ne furent pas exécutées, elles ne profitèrent qu'aux fonctionnaires; les pauvres restèrent dans l'impossibilité de nourrir leur famille et continuèrent à massacrer leurs enfants. Enfin, pour mettre des bornes aux désordres des fonctionnaires, on prit les mesures les plus sévères; on décréta que la classe nécessiteuse serait affranchie des impôts de la couronne et des prestations, que les chefs supérieurs seraient tenus de faire un rapport sur les familles qui se trouvaient dans le besoin, et que le trésor public payerait à ceux qui recueilleraient des enfants exposés la somme nécessaire à l'entretien de ceux-ci. On ordonna aussi aux autorités rurales de pourvoir à la subsistance des pauvres femmes enceintes.

Ces règlements furent bientôt couronnés de succès : la population de l'empire du sud commença à s'élever, et en même temps elle se mit à baisser dans la Chine septentrionale. On ne connaît pas avec certitude les causes de ce revirement. Mais, à l'époque où se levèrent les Mon-

gols, on comptait dans la Chine septentrionale 3 millions d'âmes de moins qu'auparavant, tandis que dans l'empire du sud on constatait une augmentation de près d'un million d'âmes. Additionnant les deux sommes, on trouve pour somme totale de la population de la Chine dans le premier quart du treizième siècle : 74,136,164 âmes.

En 1207, Tschingis-chan se leva contre les Tunguses. La guerre dura vingt-sept ans, et eut pour conséquences la ruine ou la dispersion presque complète de l'empire du nord.

Quand, en 1234, les Mongols mirent fin à la domination tungusienne, ils ne purent compter dans les trente-six provinces que 4,754,097 âmes.

Après la chute de l'empire des Tunguses, la maison de Sun traîna, pendant quelques années, son existence précaire à côté de ses nouveaux et puissants voisins. Épuisé d'impôts, le peuple quitta de nouveau, suivant son habitude, ses demeures et ses champs, et se dispersa au loin. Les services de la couronne pesaient sur les pauvres seuls, tandis que les riches cherchaient à s'affranchir, sous différents prétextes, des prestations de tout genre, et s'occupaient d'entreprises commerciales, qu'ils savaient rendre très-profitables dans le malheur des temps. Le pauvre peuple se rassembla par bandes, et chercha son existence dans le pillage et le brigandage. La misère fut grande, surtout dans les provinces du sud-est, où à cette époque la population avait atteint ses dernières limites, où, suivant l'expression des auteurs chinois, l'épaule heurtait l'épaule, et la manche se frottait contre la manche. La situation malheureuse de l'empire et l'extrême pauvreté qui pesait sur les provinces dans lesquelles la population se trouvait en disproportion avec la productivité du sol, avaient enfin convaincu le gouvernement chinois et les sages, « que la force d'un empire ne dépend pas toujours de la grandeur de sa population, et qu'une population abondante qui n'est pas proportionnée à la force productive du pays et aux moyens de subsistance, ne fait qu'augmenter la classe des vauriens et des mendiants, n'est qu'un fardeau pour la société, qu'un ennemi intérieur de l'État. »

Les vivres et les objets indispensables à la vie s'élevaient à des prix énormes, les champs et les maisons étaient devenus dix fois plus chers; les impôts étaient si élevés que le peuple pouvait à peine en payer le tiers. Dans une telle oppression, les pauvres étaient très-heureux s'ils gagnaient le pain quotidien; quant à fonder une famille, il n'y fallait pas songer. La plupart ne se mariaient pas, et par conséquent la population ne pouvait augmenter. En 1264, elle ne s'élevait qu'à 5,696,989 familles, et à 13,026,532 âmes. Seize ans après sonna la

dernière heure de la dynastie de Sun. Les Mongols conquirent son empire en 1280, et ainsi, la Chine, qui avait été morcelée pendant près de quatre cents ans, fut de nouveau réunie sous la domination de la maison de Yuan.

Les frontières de la Chine n'avaient jamais été si étendues que sous la dynastie fondée par Tschingis-chan; mais cette étendue n'eut aucune influence sur le recensement, parce que les habitants des pays situés en dehors de la grande muraille n'étaient pas portés sur les mêmes listes de dénombrement que le peuple de l'intérieur, c'est-à-dire de la Chine proprement dite. Ou le chiffre des provinces extérieures était inconnu au gouvernement, ou les listes s'en sont perdues. Sous les dynasties qui avaient précédé les Mongols, le peuple avait pris l'habitude de se construire des maisons de nature à pouvoir être emportées d'un lieu dans un autre, c'est-à-dire de demeurer dans des barques. Sous la dynastie des Yuan, cette coutume persista et se développa. Le peuple établi sur l'eau échappa à la surveillance du gouvernement, et ne fut jamais porté sur les listes de révision. Il en fut de même des fugitifs et des vagabonds, qui, malgré les menaces de la loi, persistèrent à ne pas reprendre de domicile fixe. Le recensement de l'an 1290 comprend 13,196,206 familles, et 58,834,711 âmes, non compris tous ceux qui demeuraient dans les montagnes et sur les fleuves et les lacs.

Les empereurs suivants de la dynastie de Yuan prirent grand soin du peuple; en défendant la vente des enfants, en enlevant aux couvents les paysans qui s'étaient vendus, ils favorisèrent beaucoup l'accroissement de la population. Tous les historiens le constatent, et bien qu'ils ne donnent pas de chiffres précis, il est vraisemblable qu'au temps de sa plus haute croissance sous la dynastie des Yuan, la population comptait 10 à 20 millions de plus que la révision de 1290.

L'avénement de Togontemur (1333) ouvre une nouvelle période néfaste. Il y eut des calamités presque toutes les années : les sécheresses, les inondations et les sauterelles produisirent partout la disette; à ces maux venaient se joindre la peste et les tremblements de terre, de sorte qu'une partie considérable du peuple périt. Les autres, pour prolonger leur vie, se dispersèrent et se firent brigands, selon l'habitude. Plusieurs gouvernements se remplirent de séditieux. Les chefs de ces multitudes eurent à la fin à leur disposition des armées entières, se proclamèrent princes, souverains ou empereurs, et se firent la guerre entre eux. Les troupes du gouvernement mongol, qui avaient perdu leur ancienne bravoure « par des mœurs efféminées et corrompues », combattirent sans succès, même contre des bandes séparées.

Enfin, l'un des chefs séditieux, Tschu-tschsan, triompha de ses rivaux dans le sud, s'empara du trône impérial abandonné par les Mongols, et jeta les fondements de la nouvelle dynastie des Min. La guerre civile avait duré trente ans et coûté une prodigieuse effusion de sang. Le premier empereur de la maison de Min renouvela l'usage antique d'après lequel, au temps des sacrifices du solstice d'hiver, les listes de population de tout l'empire étaient déposées au pied de l'autel. Voilà pourquoi on ordonna que le dénombrement du peuple se ferait tous les ans, et que tous les dix ans aurait lieu une révision générale. Malgré les guerres intérieures et l'ébranlement de l'empire, lors de la ruine de la maison de Yuan, la population présenta encore un chiffre respectable. Le dénombrement de 1381 s'éleva à 10,654,362 familles, et 59,873,305 âmes.

Cependant les Mongols n'avaient pas renoncé au projet de reconquérir la Chine; afin de mettre un terme à leurs tentatives, la dynastie de Min se vit obligée à de grands efforts et à des sacrifices extraordinaires. Non-seulement il fallut rétablir la grande muraille ou en continuer la construction, et la fortifier par de puissantes garnisons, — ce qui exigeait des millions d'hommes — mais on dut en même temps faire des campagnes dans l'intérieur de la Mongolie, vers le nord, où le kan des Mongols avait dressé sa tente principale. Durant une période d'environ deux cent cinquante ans, les places frontières jouirent rarement du repos. Suivant des témoignages historiques, la bataille livrée dans la vallée de Kalgan enleva une armée de 500,000 hommes, dont les uns tombèrent en combattant, et dont les autres furent emmenés captifs avec leur empereur dans la Mongolie.

En conséquence, pour maintenir la frontière en état de défense, la dynastie des Min fonda des colonies militaires le long de toute l'étendue de la grande muraille. En temps de paix, les soldats étaient obligés de cultiver la terre en partie pour eux, en partie pour la couronne; en cas d'attaque, ils redevenaient soldats. Cette double prestation était rendue insupportable aux paysans militaires par les commandants en chef, qui, nommés par la cour, arrivaient de la capitale sans aucune sorte de connaissance des localités; ils ne causèrent que des désordres dans les institutions antérieures, et molestèrent leurs subordonnés par des règlements qui furent plus nuisibles qu'utiles à l'État et aux soldats. Cela engagea les soldats soit à se faire passer pour morts, soit à déserter dans l'intérieur de l'empire, où ils entraient dans des couvents ou au service de maisons riches; plusieurs aussi prirent la résolution de gagner leur vie par le vol et le pillage. L'exemple produisit des effets

funestes sur tous ceux qui étaient soumis aux prestations de la couronne; le vagabondage se propagea de nouveau partout; on en reconduisait par centaines de mille dans leurs anciennes demeures, ou bien on les inscrivait là où on les avait trouvés. Ce fut au point que le gouverneur de Che-nan établit en une seule fois au delà de 110,000 familles dans des demeures fixes, et qu'en 1471 on dirigea pareillement en une seule fois plus de 1,400,000 fugitifs sur leur pays natal; mais les sept dixièmes de ceux-ci périrent en route.

D'après les listes de la dynastie des Min, la population a flotté constamment entre 50 et 66 millions d'âmes; son plus haut point d'accroissement est représenté par le total de l'année 1403 (66,598,337 âmes), tandis qu'au contraire sa plus grande diminution nous est fournie par le total de l'année 1506 (46,802,005 âmes). Ces nombres représentent des effets directement opposés aux causes qui, sous les dynasties précédentes, avaient exercé la plus forte influence sur le chiffre de la population. Au temps où l'empire se trouve dans une situation heureuse, où la tranquillité et la paix la plus profonde règnent dans l'intérieur, les listes constatent une baisse, et une hausse, au contraire, dans les temps de guerre et de misère. Ainsi, en 1381, la révolte excitée par Tschen-juan provoque le meurtre et le vagabondage; mais vingt ans après, quand le peuple jouit du repos, en 1402, l'empire compte 3,572,279 âmes de moins qu'en 1381. Après 1506, il éclate dans tous les gouvernements des troubles et des insurrections qui durent plusieurs années, et pourtant, dès l'année 1513, la population est augmentée de 17,000,000 d'âmes. Cette singularité doit faire considérer les tables de recensement de la dynastie des Min comme absolument indignes de foi.

Les vingt-quatre dernières années de la dynastie de Min furent désastreuses. Dans le nord-est, les Tunguses, excités par des vexations de tout genre, commencèrent à faire des invasions dans Tschsi-li, ravagèrent les villes et les villages, et s'assujettirent toute la province de Ljao-dun; à l'ouest, dans l'intérieur de l'empire, les sujets eux-mêmes se levèrent. Une disette dans le gouvernement Schan-szi provoqua le vagabondage et le pillage, et on vit de nouveau des armées de brigands. Partout où ils se présentèrent, ils confisquèrent non-seulement les biens des habitants, mais ils les forcèrent même à faire cause commune avec eux. Les factieux se faisaient un plaisir de tourmenter le peuple sans protection et de le massacrer de la manière la plus cruelle, et très-souvent ils vouaient à la destruction des villes entières.

On se fait en Chine, depuis les temps les plus reculés, une idée toute

particulière de la fidélité au trône. Dans les crises nationales, le peuple ne se lève pas pour le souverain; on attend avec résignation les rebelles ou les ennemis, et on se tue avec toute sa famille à leur première apparition; et c'est en cela que doit consister la fidélité envers l'empereur. Cette opinion ne règne pas seulement chez le peuple, mais même parmi les défenseurs de l'empire, les commandants d'armée, qui, au lieu de finir leur vie honorablement sur le champ de bataille, se donnent fréquemment la mort sans combattre, et qui ainsi hâtent la perte d'une forteresse et la destruction d'une armée [1].

La même chose eut lieu du temps des bouleversements qui accompagnèrent la chute de la dynastie des Min; plusieurs milliers de personnes s'offrirent en sacrifice à leur fausse conviction, et massacrèrent en même temps leurs enfants. Le peuple succomba aussi bien aux insurgés, dont le nombre est évalué par les auteurs chinois à un million au moins, qu'à son propre aveuglement. Sa destruction fut générale. A la fin les rebelles donnèrent un but déterminé à leurs entreprises. Leur chef, Li-zsui-tschen, eut assez d'audace pour élever ses vues jusqu'à l'usurpation du trône. Ce fut dans ce dessein que toute la masse des insurgés se mit en mouvement vers le nord, et s'avança sur des cadavres innombrables jusqu'aux murs de Péking, qui lui ouvrit ses portes par trahison. L'empereur mit fin à ses jours, et Li-zsui-tschen monta, en 1644, sur son trône.

Au commencement de cette année si désastreuse pour la Chine, les Tunguses parurent de nouveau. Déjà ils avaient fondé le puissant État mantchou, soutenu pour leur indépendance une longue lutte avec la Chine, et attendu longtemps le moment de pouvoir conclure, sur le pied de l'égalité, un traité de paix avec le gouvernement de la maison de Min. Maintenant ils se mirent en marche contre Péking, afin de donner par les armes du poids à leurs prétentions, et de mettre un terme à la longue guerre des frontières. Sur ces entrefaites, les changements survenus dans le gouvernement chinois arrivèrent à leur connaissance, et modifièrent leurs vues, surtout quand les fonctionnaires chinois et U-szan-gui, commandant en chef du corps de l'est, se furent mis de leur côté et les eurent encouragés à marcher contre l'usurpateur et à soumettre l'empire à leur domination. Péking fut pris en très-peu de temps; l'empereur y transféra aussitôt sa cour, et l'armée

[1] On a encore trouvé un mandarin suicidé à la prise des forts de Pei-ho.
(*Note de la rédaction.*)

poursuivit Li-zsui-tschen, qui fuyait. Le peuple était très-porté à reconnaître le nouveau gouvernement; il y était déterminé par les troubles et les insurrections qui avaient éclaté vers la fin de la dynastie des Min, et vraisemblablement la conquête de la Chine par les Mantchoux se serait rapidement accomplie, si des descendants de la précédente maison souveraine ne s'étaient présentés avec leurs prétentions au trône. Dans cette période de quarante ans, il périt une foule innombrable de peuple, car cette catastrophe frappa l'empire dans toute son étendue.

Dès le moment de leur entrée en Chine, les Mantchoux avaient porté leur attention sur les listes de révision, où naturellement ils n'inscrivirent d'abord que les habitants des provinces soumises. Dès qu'une province était conquise, elle était munie de toute une administration de recensement: chaque dizaine de maisons reçut un directeur; chaque centaine de maisons se trouva pareillement sous un directeur particulier, et mille maisons formèrent un district, qui était administré par un directeur général. Chaque maison devait accrocher à sa porte un tableau délivré tous les ans par l'autorité locale, et sur lequel les habitants étaient obligés d'indiquer les noms et prénoms du chef de famille, le nombre d'âmes des deux sexes, l'occupation et l'industrie, le départ et le retour, le transport d'un lieu dans un autre, ou le déménagement d'un quartier dans l'autre. Avec d'autres obligations, le directeur général avait aussi pour devoir de faire tous les ans, de concert avec les directeurs de cent et de dix maisons, le dénombrement du peuple placé sous sa juridiction; mais, tous les cinq ans, les chefs des cercles et des districts devaient déléguer, comme l'avait déjà ordonné le gouvernement de la dynastie des Min, des personnes de leur ressort, en vue d'une révision générale de la population placée sous leur administration.

Cependant le peuple se tenait encore éloigné du nouveau gouvernement, et à la suite des opérations militaires qui troublaient quelques provinces, beaucoup de gens trouvèrent l'occasion d'échapper aux regards de l'autorité. Le gouvernement reconnut tout de suite que les chiffres du dénombrement étaient loin de répondre à la population totale de la Chine, et prit des mesures en conséquence. Malgré tous ses encouragements, la population portée sur les listes de révision de l'année 1661, dix-sept ans après l'avénement des Mantchoux, ne s'éleva qu'à 20,968,609 âmes.

En 1673, U-szan-gui excita une insurrection contre les Mantchoux. La guerre se fit au centre même de la Chine proprement dite. La grande réputation militaire d'U-szan-gui et son origine chinoise agirent

fortement sur l'esprit du peuple, et sur-le-champ toutes les provinces méridionales et occidentales se soumirent au fondateur d'une nouvelle dynastie, tandis qu'il n'y eut que les cinq gouvernements du nord qui restèrent fidèles aux Mantchoux. Il fallut sept ans pour réduire cette insurrection, et des gouvernements entiers furent dévastés; les champs restèrent sans culture, et une foule de peuple périt ou quitta ses demeures.

Voilà pourquoi le nombre des contribuables, après le rétablissement de la paix, ne s'accrut en aucune façon. Tous les efforts du gouvernement pour l'augmenter restèrent sans succès important. Avec la propagation de la tranquillité et du contentement dans l'empire s'accrut aussi la population; mais la quantité des moyens de subsistance se trouvait dans une disproportion dangereuse avec la population démesurée du pays, car l'agriculture ne possédait pas la quantité de terre labourable qui eût été nécessaire à l'alimentation et à l'occupation de la classe principale du peuple. La population augmentait tous les jours, et l'agriculture restait au même point. Si donc on avait voulu imposer des contributions au peuple tout entier, il y aurait certainement eu beaucoup de contraventions et de vagabondage, comme sous toutes les dynasties chinoises. Or, n'était-ce pas précisément les multitudes errantes et oisives qui avaient constamment exercé le brigandage, qui se transformait ensuite en insurrection et en guerre civile, et dont la fin était d'ordinaire la chute d'une dynastie? Ce furent vraisemblablement des considérations de ce genre, tirées d'une expérience séculaire, qui déterminèrent le gouvernement à prendre en faveur du peuple une mesure inouïe. En 1712, il parut un décret d'après lequel le nombre des contribuables de l'année 1711 devait être maintenu à jamais comme le nombre fixe et invariable de ceux qui étaient soumis aux prestations publiques, tandis que tout le reste du peuple, à quelque degré d'accroissement qu'il parvînt, devait être à jamais exempt d'impôts. Cela ne dispensait point le gouvernement de rechercher le chiffre total de la population pour pouvoir faire au ciel l'offrande des listes du dénombrement du peuple et les communiquer au collége de l'histoire de l'empire.

Mais comme par l'ordonnance de 1712 le nombre des contribuables était fixé pour toujours, les gratifications accordées aux fonctionnaires pour l'augmentation de ce nombre furent supprimées comme inutiles; il s'établit dès lors dans le dénombrement des abus qui n'ont pas disparu de nos jours. Les fonctionnaires, qui voulaient tirer leur avantage de tout, ne voyant plus aucun profit dans la rigoureuse surveil-

lance des recensements, et pensant d'ailleurs que la chose n'était plus d'aucune utilité pour le gouvernement, négligèrent entièrement cet objet, l'abandonnèrent au bon plaisir de leurs subordonnés, et considérèrent les ordonnances souvent réitérées comme « des paroles vides de sens, ne servant qu'à l'ornement du discours ». Cette négligence engagea le gouvernement à une plus stricte surveillance, et depuis 1736 on publia des règlements plus détaillés relativement à la manière dont devaient se faire les dénombrements. Cependant, de toutes les listes de révision qui ont été faites d'après ces règlements et présentées au gouvernement depuis 1736 jusqu'à 1812, on n'en a publié que *neuf*, savoir :

APRÈS JÉSUS-CHRIST.	NOMBRE D'AMES.
1749	177,495,339
1757	190,348,328
1761	201,013,344
1767	209,839,547
1771	214,647,251
1776	268,238,181
1780	277,548,431
1783	284,033,785
1812	361,693,179

Dans ces sommes ne sont pas compris les individus qui appartiennent à l'état militaire, et les tribus étrangères qui demeurent dans l'intérieur de la Chine. Les Mjao, les Li, les Yao et les I, faisant partie de ces dernières, et habitant les montagnes depuis les temps les plus reculés, ont conservé jusqu'à cette heure la rudesse de leurs mœurs et défendu leur indépendance, malgré tous les efforts du gouvernement pour les soumettre. C'est pourquoi les autorités locales voisines n'ont jamais été en état de donner des renseignements détaillés sur la population de ces tribus hostiles. La population de la Mongolie, du Turkestan, du Tangut et d'autres tribus qui se trouvent sous leurs propres princes, est dénombrée à part et n'est donc pas comprise non plus dans le dénombrement dont les listes se trouvent au ministère des finances.

On voit combien les dénombrements de la dynastie actuelle de Zin dépassent les totaux antérieurs. On comprend l'augmentation dans une

certaine mesure. La dynastie actuelle a fait disparaître les causes qui, sous les gouvernements précédents, engageaient le peuple à vagabonder d'un lieu dans l'autre, et à se soustraire au recensement pour échapper aux corvées ; aujourd'hui chacun peut laisser porter son nom sur les listes sans craindre aucune demande de contributions. De même, les gens du peuple peuvent, sans acquitter de redevances, s'occuper suivant leur bon plaisir d'une industrie quelconque. L'activité industrielle et le commerce se sont développés considérablement, et l'une et l'autre procurent leur entretien à des millions d'hommes. Le commerce extérieur de la Chine surtout n'a jamais été aussi étendu que sous le gouvernement mantchou. Néanmoins les chiffres de population qu'on accuse ne peuvent être acceptés sans réserve.

L'an 2 après Jésus-Christ, la population de la Chine s'élevait à 59 millions. Dans les siècles suivants, et dans les périodes les plus heureuses, elle flotta constamment autour de ce nombre : la dynastie de Tan ne l'atteignit même pas. Plus tard, les dynasties de Sun et de Gin régnèrent ensemble sur 76 millions ; nous pouvons attribuer à la dynastie de Yuan, qui les supplanta, environ 80 millions ; sous la dynastie des Min, il n'y a plus que 66 millions. Par conséquent, la population, dans le cours de quatorze siècles, s'est fort peu accrue. Or voici qu'apparaît la dynastie des Mantchous, et — 105 ans après son avénement au trône, ou 350 ans après le plus grand accroissement du peuple sous la dynastie des Min — en l'an 1749, la Chine est déjà peuplée de 177 millions ! L'empire n'a sans doute jamais eu de frontières aussi étendues que sous la dynastie actuelle ; jamais il n'a joui aussi longtemps de la paix et de la tranquillité la plus profonde. Mais si l'on se rappelle les désastres qui accompagnèrent la chute des Min, on ne doit pas moins s'étonner de voir constater, soixante-dix ans plus tard, tout d'un coup une augmentation de 111 millions. Suivant les documents officiels, la Chine, à l'époque actuelle, possède 792,037,852 mu (champs) de terre productive ; conséquemment, d'après le chiffre officiel de 1812, il ne vient sur chaque âme que deux champs, et suivant la somme totale de 1842, moins encore. Chaque champ, dans la récolte la plus abondante, fournit deux sacs de riz, ou un sac d'autres céréales. L'importation des céréales étrangères est extrêmement insignifiante. Aussi règne-t-il une affreuse pauvreté parmi une nombreuse classe du peuple, et l'indigent est-il obligé de recourir aux moyens de subsistance les plus divers, et de remplacer le grain par les racines d'herbes sauvages ou par les bourgeons et les feuilles de certains arbres, comme, par exemple, ceux de l'orme, qui, aux yeux même

du gouvernement, passent pour être la ressource principale du peuple; enfin, on transforme tout ce qui est impur et nuisible en nourriture. Mais une telle alimentation ne nourrit pas les hommes; elle abrége leur vie, et diminue la population au lieu de l'augmenter. Autre considération : anciennement, la disette, la sécheresse, les inondations et les épidémies, amenaient constamment une diminution considérable de la population; sous la dynastie des Mantchous, au contraire, quoique ces calamités y aient sévi à diverses reprises, la population n'a pas baissé le moins du monde, d'après les chiffres officiels, et maintenant même elle continue à s'élever rapidement chaque année. Elle forme aujourd'hui presque le double de la somme que nous trouvons dans les listes de dénombrement de l'année 1749. De tout cela il résulte, ou que les dynasties antérieures n'ont point eu de dénombrements certains, ou que les recensements modernes ont été abandonnés au bon plaisir des fonctionnaires, et ne méritent pas une confiance absolue.

Personne sans doute ne peut mieux connaître le nombre des habitants d'une localité que les autorités du district; mais la disproportion entre la terre de labour et la population, comme en général le manque de moyens de subsistance, forcent au moins le tiers de la population à quitter le canton natal et à chercher son entretien dans les grandes villes de commerce et d'industrie. Malgré tous les règlements contraires, ces émigrants savent fort bien se faire inscrire en deux ou plusieurs endroits, s'ils y trouvent leur avantage.

Les directeurs de districts ou de cercles ne sauraient juger de l'exactitude des tableaux de population qui leur arrivent, parce que toutes les bases leur manquent, et que le temps ne leur permet pas d'aller entreprendre sur place la vérification de quelques chiffres. C'est ainsi que le dénombrement reste constamment confié aux soins de la classe pernicieuse des copistes. Les vexations et les chicanes que ces copistes préparent au peuple sont si nombreuses, que le gouvernement, uniquement pour en affranchir ses sujets, a souvent ajourné la révision générale. Les comités provinciaux, les gouverneurs et les gouverneurs généraux sont encore moins en état de procéder à une vérification consciencieuse.

En 1775, l'empereur, en parcourant les listes qui lui étaient présentées par les gouverneurs généraux et en les comparant aux listes précédentes, constata lui-même dans ces pièces l'inattention et la négligence la plus extraordinaire : dans plusieurs cercles, l'augmentation se bornait à 5, 6, 8 et 20 âmes! Il ordonna un dénombrement général

et exact. Mais on exécuta cet ordre d'une manière fort caractéristique. La remarque de l'empereur concernant la faible augmentation inspira aux fonctionnaires plus de prévoyance ; ils imaginèrent un autre procédé pour dresser les listes de révision : ils augmentèrent le nombre des âmes, et fournirent constamment un accroissement du peuple qui était confié à leur administration.

Les distributions de secours que fait le gouvernement en temps de détresse publique sont une autre source d'erreurs ; les fonctionnaires cherchent leur propre profit et portent le nombre des nécessiteux beaucoup plus haut qu'ils n'auront porté toute la population du cercle un an auparavant. Pour cacher leur supercherie, ils portent l'année suivante le nombre de ces prétendus habitants sur les listes de leur district, et ainsi l'accroissement continue toujours. Les listes de dénombrement pour 1841 et 1842, que j'ai obtenues du ministère des finances, font connaître jusqu'à quel point est parvenue présentement la négligence. D'après ces listes, le nombre de la population totale s'élevait, en 1841, à 178,634,089 familles, et à 413,457,311 âmes ; et, en 1842, à 179,554,967 familles, et à 414,686,994 âmes [1]. Cela ne fait toujours que deux membres par famille. Où et dans quelles malheureuses circonstances peut exister une telle disproportion ? Le mari et la femme forment deux personnes ; mais où sont les enfants ?

Si maintenant on jette les yeux sur les listes militaires, on y trouvera des résultats tout à fait différents. Elles sont faites avec une rigoureuse exactitude ; immédiatement après l'augmentation ou la diminution d'une famille quelconque, la nouvelle en parvient au chef de compagnie, qui la fait aussitôt annoter sur son rôle. Le soin avec lequel se font les listes militaires vient de ce que la subsistance des familles militaires dépend en tout du gouvernement. Les femmes et les filles de ces familles reçoivent des secours particuliers, par exemple, lors d'un mariage ou lors d'un décès. Voilà pourquoi les listes de révision de 1843, qui m'ont été communiquées au ministère de la guerre, ne pèchent pas par cette grande disproportion entre le nombre des âmes et le nombre des familles qu'on remarque dans celles du ministère des finances. D'après les listes du ministère de la guerre, le peuple qui se trouve sous la juridiction militaire forme 723,965 familles, et 2,912,196 âmes, c'est-à-dire qu'il vient à peu près quatre âmes sur une famille. On ne remarque en même temps, parmi les gens de guerre,

[1] Dans ce nombre ne sont compris ni les militaires, ni les habitants des dominations extérieures, ni les habitants de Tai-wan (Formose), de Diu-chai, de Tschen-chai et d'I-sjan.

pas d'accroissement aussi grand et aussi subit que chez le peuple dénombré par les magistrats civils.

Dans les tables de révision du ministère des finances, on indique la population de chaque gouvernement en particulier. Suivant ces listes, en 1842, le gouvernement de Tschsi-li comptait 36,879,838 âmes. Or on connaît exactement le nombre des villes et des villages qui se trouvent dans ce gouvernement, lequel comprend :

Chefs-lieux de cercle.	6
Villes de cercle.	16
Villes de district.	121
Forteresses.	1
Grandes colonies et petits villages.	39,687
TOTAL.	39,831

En conséquence, il vient, en moyenne, sur chaque lieu habité, 926 âmes. Sans doute c'est un nombre minime pour des villes et des grands centres commerciaux, mais il faut remarquer qu'en Chine les villages sont dans un état tout différent qu'ailleurs : les Chinois aiment à établir leur demeure aussi près que possible de leur champ. Beaucoup de villages chinois, au moins dans le gouvernement de Tschsi-li, renferment vingt à trente familles, d'autres vont jusqu'à cent, lesquelles ne peuvent comprendre que 500 âmes. Les grandes colonies et les villes sont extraordinairement peuplées; mais il ne faut pas oublier que tous leurs habitants ne sont pas des indigènes, et ne sont pas autorisés à se faire inscrire dans ces endroits; la partie la plus considérable du peuple tire plutôt son origine d'autres provinces, sur les listes de révision desquelles ils sont portés. Il suffit de citer les habitants du gouvernement de San-szi, que leur industrie a dispersés par tout l'empire.

Pour terminer, et pour confirmer ce que nous avons dit, nous allons donner quelques passages extraits de rapports qui ont été présentés à l'empereur en différents temps, au siècle dernier, et recueillis dans l'ouvrage *Chuan-tschao-zsin-schi-wuin-bjan*.

« Il n'est en aucune manière facile de découvrir le nombre du peuple. En général, on compte huit âmes pour une famille; mais par là on n'obtient qu'une augmentation du peuple approximative et fondée sur des hypothèses. Tout ce qu'on peut savoir, c'est que le peuple s'est considérablement multiplié; mais il est très-difficile de constater

son accroissement. Vous examinez, — et tout d'un coup apparaissent de nouveaux abus. Une grande foule de peuple demeure dans des villages et des contrées éloignées. Si donc on voulait ordonner à tous les habitants de se présenter à la révision, avec leurs femmes et leurs enfants, devant l'administration du district, cette mesure serait insupportable pour le peuple; si l'on voulait enjoindre aux fonctionnaires de parcourir en personne les colonies et les villages pour établir le nombre des habitants de chaque maison, cela deviendrait un fardeau pour eux. Les chefs de cercles et de districts ne peuvent en finir avec leurs occupations judiciaires et avec la perception des impôts, et n'ont pas *un* jour de liberté où ils pourraient s'occuper à loisir de la révision; aussi le plus soigneux et le plus intelligent d'entre eux n'est-il pas en état de vérifier le chiffre de sa population, et voilà pourquoi tous ont considéré les ordres relatifs au dénombrement comme « des paroles vides de sens ». La vérification quinquennale n'est également pas facile. Le dénombrement continue donc à être abandonné aux copistes; mais, en même temps, ces messagers profitent de cette occasion pour satisfaire leur insatiable cupidité, et ne causent que des désordres dangereux : ils pénètrent par force dans les maisons et accomplissent des choses et des chicanes inouïes; au jour de la révision, ils exigent de chaque maison une indemnité pour vivres, papier, pinceaux, frais de route, et restent tranquillement assis jusqu'à ce qu'on ait accompli leur désir. En outre, il arrive très-souvent que le copiste délégué vend son obligation — qui est de constater la population d'un endroit déterminé — à une autre personne, laquelle alors cherche à se dédommager doublement et n'a de plus à craindre aucune enquête pour méprise et pour abus. Voici ce qu'en général pensent les copistes en faisant leurs listes : L'endroit est éloigné, le pays est grand, il y a une foule de peuple, le chef ne saurait découvrir les erreurs et ne possède aucun moyen de trouver le véritable chiffre. Alors, conformément à ces vues, ils ajoutent ou ils retranchent suivant leur bon plaisir; d'une petite quantité ils en font une grande, et tout est l'œuvre de leur main. C'est avec une telle négligence qu'on exécute ce travail important. Se basant sur des suppositions et des conjectures, on exécute à peu près de la même manière la liste générale de la population de tout l'empire, qui doit être mise sous les yeux de l'empereur. En général, les dénombrements manquent de solidité, sont inutiles pour le gouvernement, et les résultats sont inexacts. Et pour arriver à cette fin, que de travail et d'argent, quelle fatigue et quel fardeau pour le peuple! »

Voilà de quelle nature sont les documents officiels qui se rapportent à la population de la Chine. Mais il n'y a pas d'autres moyens d'éclaircir ce sujet, car les Chinois ne tiennent ni registres de naissance ni listes mortuaires. L'auteur du présent écrit s'est fait une loi, dans ses recherches sur la Chine, de ne puiser qu'à des sources authentiques et dans des pièces officielles, et de transmettre fidèlement au public ce que les disent Chinois eux-mêmes.

(*Extrait des Mémoires de la mission ecclésiastique russe de Péking.*)

LES

DESSINS DE REMBRANDT

AU BRITISH MUSEUM

A LONDRES.

Rembrandt, comme on sait, a laissé une prodigieuse quantité de dessins, et malheureusement il n'en existe point de catalogue. Il serait d'ailleurs difficile de faire un catalogue de ces pièces uniques, et non multipliées comme les eaux-fortes, et qui sont dispersées partout.

Les collections anglaises sont plus riches, à elles seules, en dessins de Rembrandt, que le reste du monde. Dans les ventes peu anciennes, telles que celles du baron Verstock van Zoelen, de la Haye, du chevalier de Claussin, à Paris, ce furent encore les Anglais qui enlevèrent les raretés. Ils doivent avoir quelques milliers de dessins de Rembrandt. Sir Thomas Lawrence en avait rassemblé près de deux cents, qui, après sa mort, furent achetés par MM. Woodburn et revendus 1,500 livres sterling (près de 40,000 francs) à M. Esdaile.

Le British Museum en possède aujourd'hui environ cent cinquante, et je ne crois pas qu'il y en ait nulle part de plus précieux. Ils proviennent de trois légateurs principaux : sir Hans Sloane, médecin distingué, mort en 1753; ses collections variées, antiquités, histoire naturelle, livres, manuscrits, dessins, estampes, etc., furent l'origine du British Museum; — le révérend C. M. Cracherode; — et M. Richard Payne Knight, mort en 1824. Outre les marques de ces trois collections, on trouve encore, sur la plupart, d'autres marques célèbres : l'espèce d'étoile de Charles I[er], l'M entouré d'un cercle de Mariette, l'R de Richardson (Richardson junior : son frère Jonathan marquait avec un

R au milieu d'une palette), l'I-R, surmontés de S-R, de sir Joshua Reynolds, le J-B de John Barnard, etc., etc.

Peu d'amateurs étrangers à l'Angleterre, bien peu, je suppose, ont eu la faveur de voir ces merveilles. Le Print-Room[1] (Cabinet des estampes) du British Museum est un sanctuaire assez inabordable; il ne peut être visité qu'avec une permission spéciale, et « par peu de personnes à la fois », dit la note de quelques lignes consacrée à cette division de l'établissement, à la fin du catalogue d'antiquités et d'histoire naturelle. Et qu'irait-on voir dans cette salle garnie de cartons? Je n'y ai jamais rencontré un seul visiteur, tandis que les salles publiques des antiquités et de l'histoire naturelle sont très-fréquentées à certains jours. Les trésors du Print-Room ne sont donc dévoilés qu'à de rares initiés, au moyen de *références respectables*, et le malheur est qu'il n'en a point été publié de catalogue, ni pour les estampes, ni pour les dessins.

Le savant conservateur du Print-Room, M. Carpenter, a eu la bonté de m'introduire dans une pièce à part, et qui, je pense, lui sert de cabinet. Là sont les raretés de la collection : des nielles incomparables, des pièces uniques, et aussi, parmi les dessins de maîtres, quelques chefs-d'œuvre encadrés et accrochés aux lambris : la Mise au tombeau, de Raphaël; une grande figure nue, de Michel-Ange; une petite Madone du Vinci; deux figures du Giorgione; plusieurs Corrége : le Mariage de sainte Catherine, un grand saint Jean, une femme nue, vue de dos, des enfants nus; un dessin architectural de Holbein, fait pour Henry VIII; un Portrait de van Dyck, une marine de Willem van de Velde, une marine de Backhuysen, longue de dix pieds; — et un Rembrandt : il représente deux Orientaux sur des mulets, de profil à droite; ce sont des personnages du cortége des mages qui vont à l'adoration; dessins à toutes couleurs et d'un effet prestigieux.

Le gros de la collection des Rembrandt est dans un portefeuille qui en contient cent vingt-sept. Grâce à la complaisance de M. Carpenter, j'ai pu les examiner soigneusement, et voici un résumé succinct de mes notes, que je classe par catégories.

Études d'animaux. — Je commence par là, à cause de la beauté de cette suite. Je n'ai jamais rien vu de pareil dans l'œuvre d'aucun maître.

Lion dormant, couché de profil à droite, la tête appuyée sur ses pattes. Dessin à la plume et chaudement lavé à la sépia.

[1] M. Viardot, qui, dans ses *Musées d'Angleterre*, a consacré un chapitre au British Museum, ne parle point du Print-Room.

Lion enchaîné, couché de profil à droite, la tête en arrêt, l'œil terrible. Au crayon noir, un peu lavé de blanc et de bistre. Extra.

Lion couché, tourné à droite, la tête de face. Bon caractère de lion. Lavis. Le coin gauche du dessin est rogné.

Lion couché, la tête à gauche, rez-terre, et vu de trois quarts. C'est formidable et sublime. Les yeux font peur. Modelé, couleur, énergie, tout y est à un degré inexprimable. Dessin lavé et rehaussé de coups à l'huile.

Ces dessins sont à peu près de même grandeur, environ vingt centimètres de large sur douze de haut. Un de ces lions, je ne sais lequel, a été photographié, et l'on en peut obtenir un exemplaire au British Museum.

Une feuille avec quatre études de lions, à la plume et au bistre : un debout, tourné à droite; les trois autres sont couchés, deux tournés à droite, un tourné à gauche. La feuille a plus de trente centimètres de haut sur environ vingt centimètres de large.

Un tigre, couché de profil à gauche, tenant quelque chose entre ses pattes. La tête est finement modelée et étudiée au crayon noir, le reste est d'un fusain cruel, avec un peu de bistre et quelques rehauts de blanc. L'encolure, le caractère, la couleur, la physionomie ! quel chef-d'œuvre !

Il faut croire qu'à ce moment-là les navires d'Amsterdam venaient d'apporter tout chauds du désert une cargaison de lions et de bêtes fauves. Ah ! ce sont là d'autres animaux féroces que les lions apprivoisés de Rubens, qui traînent majestueusement des chars allégoriques; que les tigres qui s'amusent avec les petits enfants dans ses Bacchanales ! Il est vrai que Rubens a fait aussi quelquefois de vrais lions dans ses chasses. Quand ils ont plus de peau et de poil que de charpente osseuse, ce qui arrive souvent, ils sont d'un des élèves, pas même de l'ami Snyders, qui, d'ailleurs, faisait encore mieux les fruits que les lions.

Dans les lions de Rembrandt, outre la tournure et l'expression, — que par exemple, en ce temps-ci, M. Eugène Delacroix rend très-bien, — le *profond* y est. Il semble que le squelette soit modelé dessous, en métal. Louis David dessinait nues d'abord les figures qui devaient être habillées ensuite, comme on le voit dans le Serment du Jeu de paume, resté inachevé; on dirait que Rembrandt a d'abord *déshabillé* de leur enveloppe fauve ses terribles modèles, et qu'il en a dessiné l'ossature, non-seulement sous la peau, mais sous les muscles.

Mais de quelle époque sont ces études de lions et de tigre? De

vers 1641, je le croirais bien : l'eau-forte de la grande chasse aux lions (Bartsch 114) est de cette année-là. C'est le plus beau temps de Rembrandt, de sa force et de sa poésie; il travaillait alors à *la Ronde de nuit,* signée de l'année suivante.

Ces études de lions peuvent aussi avoir été faites en vue des saint Jérôme, et elles paraissent avoir été utilisées notamment pour le saint Jérôme dans le goût d'Albert Durer (Bartsch 104).

Voyant mon enthousiasme pour ces animaux superbes, M. Carpenter a été me chercher, — car le British Museum a encore d'autres trésors de Rembrandt hors du portefeuille aux 127, — un éléphant!

Cet éléphant, de quatre à cinq pouces de haut, ne tiendrait pas dans le palais de l'éléphant du Jardin des plantes. Il est pourtant fait de rien, avec quelques tripotages de crayon noir seulement, dans tous les sens de la forme, de la main légère et capricieuse qui a gravé les plus fines eaux-fortes. Le procédé de Rembrandt, pour modeler la forme et lui donner sa couleur et son accent, est insaisissable. Deux ou trois coups de crayon, risqués on ne sait comment, font apparaître les objets dans leur diversité matérielle. Quand il fait des draperies, elles semblent tissées; des murs, ils sont à chaux et à sable; des métaux, ils reluisent; des épées, elles piquent; des fleurs, elles sentent bon. Ici la peau de l'éléphant est du vrai cuir que ne traverserait pas la balle d'une carabine. Cet éléphant, debout, de profil à droite, est tout en lumière, et il n'y a pas d'autre fond que le papier; quelques pénombres seulement sous la tête, et, derrière la trompe, une indication de deux figures d'homme et d'un bois. Ce chef-d'œuvre vient de la collection Cracherode.

En sortant du Print-Room, ce jour-là, j'ai couru aux salles de sculpture, pour revoir les animaux antiques que les animaux de Rembrandt rappellent tout à fait. Le British Museum, outre les marbres du Parthénon, où les chevaux sont d'une si belle tournure, possède des frises de l'Acropolis rangées dans le salon Lycien (Lycian-Saloon), sur lesquelles sont sculptés en bas-reliefs des lions, des panthères, des taureaux, des chevaux, des daims, et même des oiseaux, coqs et poules, aussi fiers que des aigles. Oui, les lions et les tigres de Rembrandt ressemblent aux lions et aux tigres de cet ancien art grec. Oui, plusieurs de ses chevaux, dans la seconde époque de son talent, ressemblent à ceux du Parthénon, par exemple le cheval tourné de profil à gauche, conduit par un homme à pied, dans l'eau-forte des Trois croix (avant le 4e état), qui est de 1653. Ce qui m'a toujours frappé, surtout dans la tête de cheval, plus grande que nature, qui est à l'ex-

trémité du fronton du Parthénon, c'est qu'on dirait que ce marbre, devenu fruste, et pour ainsi dire dépouillé de la peau et des muscles, est l'ossature d'un vrai cheval, pétrifiée, — marmorifiée, — comme il arrive des os longtemps abandonnés dans certains terrains rocheux. Eh bien! Rembrandt dessine si profondément et si purement, que ce cheval des Trois croix fait juste le même effet que le marbre grec.

Il est étonnant que Rembrandt n'ait presque pas gravé d'eaux-fortes d'animaux. On ne trouve guère dans son œuvre que le Taureau (B. 253), le Cochon (B. 157), le petit chien endormi (B. 158), une Étude de chien (B. 371). Il est vrai qu'il a souvent introduit des animaux dans ses compositions: l'éléphant dans Adam et Ève, le lion dans les saint Jérôme, le dromadaire dans la Pièce aux cent florins, dans la Prédication de saint Jean, dans les Adorations des mages; le dromadaire lui plaisait: un anonyme en a gravé trois d'après un de ses dessins de 1633. Je ne parle pas du cheval, du chien, des troupeaux; il y en a dans quantité de ses pièces gravées et dans plusieurs de ses tableaux.

Rembrandt avait fait également beaucoup d'études peintes d'après les animaux et les oiseaux. Dans son inventaire de 1656, on rencontre un Combat de lions, des Chiens de chasse, un Troupeau de moutons, un jeune Bœuf, un Cochon, un Cheval; des Lièvres morts, un Butor (sans doute pour le tableau n° 1158 du musée de Dresde). Que sont devenues toutes ces études, la plupart d'après nature? On ne saurait les signaler ni dans les musées, ni dans les collections connues.

Combien n'a-t-il pas fait aussi de figures nues, hommes et femmes, véritables académies d'après nature! Il y en avait quatre peintes, dans l'inventaire de 1656. Le British Museum en a deux, à la plume et au bistre, une femme et un homme, deux chefs-d'œuvre.

Figures nues. — La femme est *le modèle* reproduit dans la belle eau-forte qui porte ce nom (B. 192) et qui n'est pas datée.

Debout sur sa petite estrade, elle est vue de dos, toute nue, en pleine lumière. Tout le galbe du haut en bas est indiqué par une douzaine de coups de plume; pour le modelé intérieur, rien, que le simple papier, et cependant toute la forme y est. Elle s'enlève, entière, sur un fond sombre, vigoureusement bistré, mais transparent. Dans cette demi-teinte, à droite, au second plan, un homme, assis de trois quarts à gauche, dessine la poseuse qui est presque de face pour lui. Il a un large bonnet et de grandes draperies. Cet homme est Rembrandt lui-même, à ce que je crois. Dans l'eau-forte, cette figure du dessinateur n'est qu'indiquée par quelques traits, mais dans le dessin elle a plus

d'individualité. Comme effet d'ensemble, le dessin paraît aussi bien plus terminé que l'eau-forte, où certains travaux, trop avancés dans les fonds, et surtout dans le petit buste de profil, font disparate avec le modèle tout blanc. Cependant le premier état de la planche reproduit à peu près cet effet singulier d'une figure qui a les reliefs et les accents de sa forme, sans aucun travail à l'intérieur.

Le dessin du British Museum a la même proportion que la gravure : huit pouces de haut sur six de large environ. Il vient de la collection Cracherode. Si j'avais à choisir dans le portefeuille du British Museum, c'est peut-être cette femme que je prendrais, à moins que ce ne fût un lion, ou le tigre, ou l'éléphant, ou un autre.

L'étude d'homme nu est le dessin pour une des figures académiques, sans date (Bartsch 94); l'homme est debout, de face, la tête tournée vers la gauche, le bras droit ballant, le bras gauche appuyé. A droite, une colonne; derrière la figure, une longue draperie. A la plume, au bistre, avec des accents de crayon rouge; environ dix pouces de haut, et la figure environ sept pouces.

Ces derniers, et bien d'autres, prouvent que les eaux-fortes de Rembrandt ne sont point des improvisations, mais des répétitions libres et perfectionnées, après de sérieuses études sur la nature. Même ses griffonnés sont souvent des reproductions de dessins, quand ils ne sont pas de vives interprétations de la nature, directement traduite du bout de la pointe. Je ne crois pas que Rembrandt ait jamais rien fait, peinture, eau-forte, dessin, sans avoir la nature sous les yeux; c'est pour cela qu'il est arrivé à l'exprimer d'une façon si saisissante, et pour ainsi dire à la transposer dans toutes ses œuvres. Qui travaille habituellement d'inventionest bien vite perdu, même avec du génie. C'est l'abandon de la nature qui a perdu les Italiens au dix-septième siècle, juste au moment où les Hollandais se mettaient à la regarder, — à leur manière.

Portraits. — Portrait de Renier Ansloo, assis devant une table sur laquelle sont des livres. Il est de face, coiffé d'un chapeau à grands bords... Les amateurs reconnaissent tout de suite l'eau-forte de 1641 (B. 271). C'est, en effet, l'étude d'après nature, au crayon rouge, et qui a servi pour la gravure; on voit encore les traces du stylet suivant les traits pour transporter le dessin sur la planche. Par extraordinaire, cette étude est signée : *Rembrandt F.,* 1640. L'eau-forte ne vint qu'un an après, ainsi que le grand portrait peint, gravé par Boydell.

Portrait d'homme avec de longs cheveux frisés. En buste, presque de face. On dirait que c'est Rembrandt lui-même. Superbe dessin à la

plume et lavé à l'encre de Chine. Environ six pouces de haut sur trois à quatre pouces de large.

Portrait de femme, peut-être Saskia, à mi-corps, la main gauche contre la taille. Elle est vue presque de face et coiffée d'un chapeau à plumes. Dessin à l'encre, lavé de noir et de blanc.

Autre portrait capital : jeune homme assis sur le rebord d'une fenêtre, le coude appuyé sur le genou, la tête, de trois quarts, appuyée sur la main. A la plume et lavé d'un ton lilas gris; les bords de la fenêtre, au bistre. Près d'un pied de haut.

Il y a aussi, avec ces portraits, un portrait de Jandix, marqué « 1642, *ætatis* 24, » mais qui n'est pas de Rembrandt. Ce dessin toutefois ne manque pas d'intérêt, comme précédant de cinq ans la fameuse eau-forte de Rembrandt (B. 285).

Compositions diverses. — La plupart sont des études pour l'œuvre gravé. Mais je ne suis pas très-fort sur la dénomination des sujets et je ne m'en inquiète guère. On appelle le grand Veronèse du Louvre : les Noces de Cana : soit; on l'appellerait Banquet d'hommes et de femmes, que cela me serait parfaitement égal, et je n'en demanderais pas davantage. J'indiquerai cependant les titres des sujets qui sautent aux yeux, avec leurs références aux eaux-fortes.

L'Ange apparaissant aux bergers : à droite, l'ange en l'air, en pleine lumière; à gauche, en bas, les bergers effrayés et les troupeaux. La lune se lève de ce côté. Dessin capital, à la plume, et vigoureusement lavé. Hauteur, presque un pied. De la coll. Sloane. Pour l'eau-forte de 1634 (B. 44). Il y en a aussi, je crois, une peinture, que Govert Flinck a imitée dans son tableau nº 171 du Louvre.

Descente de croix. Même composition que la grisaille de la *National Gallery;* mais en large environ neuf pouces sur sept à huit. Lavé à toutes couleurs, et avec des rehauts à l'huile.

Joseph allant soigner les prisonniers. Trois études différentes : une, à la plume seulement, avec trois figures; une autre, avec trois figures, également à la plume, et lavée d'encre de Chine; une autre représentant un intérieur voûté, avec de gros piliers; deux des figures sont couchées, la troisième est debout et vue de dos.

Sainte Famille : la Vierge assise par terre, tenant l'enfant Jésus; à gauche, Joseph assis de face; une lampe, pendue au lambris, de ce côté, éclaire le groupe; à droite, des draperies sombres. Le dessin, de cinq à six pouces carrés, est cintré en haut. A la plume, et chaudement bistré. De la coll. Payne Knight.

L'Échelle de Jacob. A droite, l'ange, de face, en pleine lumière,

ailes étendues, monte à l'échelle fantastique. Jacob est couché en travers au premier plan. Grand dessin, à l'encre et au bistre, d'un effet extraordinaire; mais je renonce à faire l'éloge de ces études, où le maître se montre au vif. Il suffit de dire que presque tous les dessins du British Museum sont de premier ordre. Celui-ci est pour une des quatre eaux-fortes de 1655, destinées à illustrer le livre espagnol de Menasseh-ben-Israël (B. 36). ***Dulwich Gallery,*** près de Londres, possède de cette composition une peinture attribuée à Rembrandt, mais ce n'est qu'une faible imitation par quelqu'un de ses écoliers.

Un autre dessin du même sujet, arrangé autrement, à peu près comme la peinture appartenant au vicomte Dillon, et exposée à Manchester (n° 680); l'ange est debout par terre et de face; le Jacob est confus et incompréhensible. Pièce très-douteuse.

Abraham renvoyant Agar, pour l'eau-forte de 1637 (B. 30). Quatre figures, hautes d'environ cinq pouces. Un vieillard à turban serre la main d'un autre personnage. A droite, une femme debout, de profil, portant quelque chose sur sa tête. A la plume seulement. Extra.

Abraham et les anges. Tobie et l'Ange. Grand personnage, large de plus d'un pied, à la plume, au crayon rouge, et surlavé de toutes couleurs. Au milieu, un gros arbre; à droite une percée de ciel au-dessus d'une voûte d'arbres; très-riche architecture. Presque au milieu, un gros arbre, derrière lequel une figure curieuse regarde le groupe principal : ce groupe est composé d'un vieillard à barbe, debout, de face, en lumière (Abraham? Tobie?); devant lui se prosterne un jeune homme, accompagné d'un ange, de profil, ailes étendues, et de deux boys. Première qualité.

Mise au tombeau : à gauche les degrés par où l'on descend le corps; à droite, sur une sorte d'estrade, deux figures debout. Seulement, au-dessus du sépulcre, la date 1630. Dessin capital, à la sanguine, haut de plus d'un pied. De la coll. Fawkener.

De la même collection : Nabuchodonosor sur son trône (pour l'eau-forte de 1655?); nombreux personnages debout à gauche. A la plume.

De la collection Sloane : le Christ amené devant Pilate. A la plume et lavé. — Autre sujet : deux hommes agenouillés à gauche, et à droite un jeune homme debout; entre eux des colonnes.

Le Jugement de Salomon. Véritable tableau, à la plume et au bistre, avec environ vingt-cinq figures. Largeur, un pied au moins. Salomon est assis, de face, sur son trône, au milieu. Les deux mères sont vues de dos, l'une à genoux, l'autre debout. A droite, groupe de soldats. Des deux côtés, nombreux personnages de la cour du roi.

Superbe dessin, à la plume et vigoureusement teinté. Trois figures. Au milieu un homme à barbe, couvert de grandes draperies, est assis de face; derrière lui, une double fenêtre cintrée par où vient la lumière; à sa gauche, une femme debout, de profil, lui parle; elle a la tête ombragée par un chapeau à larges bords plats. A droite, une femme assise, de profil, et lisant. Est-ce une étude pour le sujet de Marthe et Madeleine en présence du Christ?

Grande composition, avec riche architecture; à gauche, un vieillard à barbe, une femme agenouillée, une femme debout; sur la droite, beaucoup de figures prosternées. A la plume et au bistre. Quinze pouces de largeur, au moins.

Halte à la fontaine. Étude pour une Samaritaine? Une femme est assise, accoudée au bord de la fontaine, où boit un cheval. A droite, deux hommes debout, dont l'un porte une faux. A la plume et légèrement lavé.

Études de figures, gueux, et *caprices* quelconques. — Tentation du Christ? de saint Antoine? d'un autre ermite? A droite, un personnage, assis en lumière, de profil à gauche. Un singe habillé vient le tenter en lui offrant quelque chose qu'il tient à la main; il ricane dans sa barbe de singe; il a un turban et un bon costume; mais on voit ses deux pattes sous ses draperies. Fond de grottes et de rochers. A la plume et lavé. Environ un pied de large.

Un chef persan, accroupi sur son siége, recevant un papier d'un Turc debout. A la plume et légèrement lavé. Coll. Cracherode et John Barnard. — Lancier persan, à cheval, de profil à droite. Mêmes collections. — Études pour les eaux-fortes de Persans, de 1632. — Suivent, dans le portefeuille, deux miniatures de Persans, debout et dorés, avec les marques des mêmes collections, mais qui ne sont pas de Rembrandt.

Petit bonhomme, vu de dos, dessinant devant une fenêtre. Lavis très-foncé. Coll. Cracherode.

Un homme debout, de face, enveloppé de grandes draperies, la main droite sur un bâton.

Un homme debout, partant avec son arc et ses flèches, donne la main à un homme assis. A la plume, le fond seulement un peu lavé au bistre, entre les deux figures. Coll. Cracherode.

Une femme monte un escalier, en pleine lumière; un personnage, assis en haut, se retourne vers elle. Deux autres figures. A la plume et au bistre.

Trois dessins exquis, sur la même feuille : 1° Jeune homme, accoudé,

la tête penchée; il est coiffé d'un grand chapeau. Ce buste, de trois pouces carrés, est un chef-d'œuvre de sentiment et de nature. 2° Un homme écrivant, de face, en buste; grand chapeau. 3° Une tête de Baby. A la plume.

Un jeune garçon, debout, de profil, tenant une lanterne et un panier. — Étude pour un berger des Adorations?

Homme accoudé sur ses deux bras; en buste; griffonnis à la plume. Coll. Cracherode.

Indication d'une femme près d'une fenêtre. La moitié du dessin resté presque en blanc.

Tête de rabbin, de profil; petit griffonnis.

Trois gueux: deux de dos, un de face au milieu. A la plume. Superbes.

Un gueux debout! de profil, appuyé sur son bâton. A la plume.

Trois gueux avec béquilles, houppelandes et grands bonnets. A la plume. — Trois autres, en bonnets fourrés, avec des bâtons. A la plume et lavés. Coll. Cracherode.

Ces gueux sont tous du commencement, pour les nombreuses eaux-fortes d'environ 1630 à 1632. Quelques-uns, je crois, ont même une date de 1628, avant l'installation de Rembrandt à Amsterdam.

Paysages. — Ils sont très-nombreux, et la plupart de grande importance. Plusieurs ont servi aux eaux-fortes.

Un magnifique paysage, avec un vieil arbre devant une mare, et un fond de forêt. A droite, un chemin, par où vient un homme. A la plume, rehaussé de rouge et de blanc, lavé de bistre. Près d'un pied de large. Hobbema a vu ces paysages de Rembrandt, très-certainement, et il s'en est inspiré.

Grand paysage, à toutes couleurs, comme un tableau. Au premier plan, de l'eau; à droite, une chaumière, et au-dessus un arbre, d'un vert audacieux, très-empâté, avec quelques touches à l'huile. Au milieu, une petite voiture à deux chevaux, qui arrive de face. A gauche, un moulin à vent, devant lequel est un bonhomme à bonnet rouge. Les fonds en pleine lumière. Environ un pied de large. Coll. Payne Knight et John Barnard.

Paysage, dans le genre que Philips Koninck a imité: bande de terrain uni, en lumière: puis une bande de rivière, bordée de fouillis, et un petit clocher. Fonds plats, à l'infini, pas de ciel. Le dessin, large d'un pied, n'a pas trois pouces de haut.

Paysage: des arbres et des montagnes, à gauche; sur la droite, une rivière, un bateau, un pont, des édifices. A la plume et au bistre.

Superbe paysage, avec une route, sur laquelle un mulet et un chien; à droite, un grand arbre; fond de forêt et deux petits personnages. A la plume et au bistre.

Un paysage avec des terrains et des sentiers, au premier plan; tout le reste, grands arbres jusqu'en haut, et quelques percées lumineuses. Coll. Payne Knight.

Cour de ferme. A gauche, un toit à porcs, où deux têtes s'avancent vers l'auge, dans laquelle un pâtre agenouillé met la main; à droite, des murs, un puits, etc. A la plume et lavé de bistre. Simple, vigoureux; première qualité. Coll. Fawkener.

Un camp. Deux grandes tentes. Une foule de figures indiquées. D'un ton superbe. Coll. sir Joshua Reynolds.

Intérieur de village. Au milieu, une sorte de murs; à gauche, de grands arbres; à droite, au second plan, des maisons. A l'encre et au bistre. Très-terminé, comme une gravure.

Une maison à pignon, entourée de treillis, un ruisseau, une meule.

Très-beau paysage, avec de l'eau à gauche, une chaumière à droite, et quelques figurines. Coll. Cracherode.

Un pont, une digue, de l'eau, on ne sait quoi. Superbe.

Trois chaumières; vive indication à la plume. Pour l'eau-forte qui porte ce nom?

Le Rhin. Moulin à vent et maison qui se reflètent dans l'eau. Fond de ville. Dessin très-léger, à la plume et au bistre. Un pied de large sur quatre pouces de haut. Serait-ce point le vrai moulin de Rembrandt à Leyde?

Autre moulin à vent, au bord du Rhin; à droite, une arche, une maison. Très-sobre et très-beau. A la plume et au bistre.

Grand paysage, lavé de bistre et de jaune. Marqué en haut : « Cleef (Clèves) 1628. » Rembrandt a-t-il été à Clèves?

Pays plat à l'infini; au fond, à gauche, l'eau, la mer? Trois petits personnages au premier plan. A toutes couleurs, dans une gamme brune. Quinze pouces de large, au moins.

Même pays, dans la manière affectionnée de Philips Koninck. Au premier plan, un arbre; à droite, de l'eau.

Paysage très-travaillé, à toutes couleurs, avec des fonds d'une extrême finesse. Ostade s'est inspiré de cela. Un chemin qui va à une maison, plusieurs petits personnages, etc. Coll. Th. Hudson.

Paysage avec un petit canal. A droite, un chemin; à gauche, une chaumière et un groupe d'arbres. A la plume et au bistre.

Paysage, avec des bandes d'oiseaux dans l'air. Au premier plan,

terrains sombres; au second plan, la lumière; au fond, à gauche, un clocher.

Une bordure d'arbres, et des maisons à toits de tuiles rouges et à toits de chaume. Un petit clocher, au fond. Véritable aquarelle, d'une finesse exquise, avec de l'eau qui circule entre des plans successifs de terrains plats.

Une autre, toute petite, trois pouces de large, un bijou. De l'eau, de petits villages, tout un pays! Et quel ton!

Encore une merveille : Marine, avec deux petits navires à voile, ballottés par le vent. La mer et le ciel sont à la sépia, le reste à l'encre très-noire. Un pouce de haut, pas davantage, sur environ cinq pouces de largeur.

Paysage avec de l'eau et quelques chaumières. Très-léger et très-fin; aux crayons noir et blanc.

Autre petit, avec des monticules à gauche et des arbres à droite. Tout dans l'ombre. Extrêmement vigoureux. Coll. Sloane.

Autre, à toutes couleurs; très-fin. Coll. Cracherode.

Autre, à la plume et au bistre : de l'eau, des touffes d'arbres, des masures. Tout petit, trois pouces de large, mais très-fort.

Plusieurs autres paysages, à la plume ou au bistre, quelques études d'intérieurs, une étude de voiture à quatre roues, brancards relevés, et divers griffonnis de n'importe quoi; tout cela d'un esprit, d'une adresse, d'une naïveté, d'une sincérité de nature, qu'aucun maître peut-être n'a possédés au même point que Rembrandt. C'est dans ces chiffons de papiers qu'il faut le voir. L'artiste y est dans le moindre trait de plume. De Rembrandt, tous les morceaux sont bons.

W. Burger.

BULLETIN CRITIQUE.

Histoire du Siècle des Découvertes. (*Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*), von Oscar Peschel. — Stuttgart und Augsburg, Cotta, 1858. In-8° (viii-681 p.)

Le *Siècle des Découvertes*, dont M. Peschel a écrit l'histoire, est une des grandes époques de l'humanité. D'intrépides navigateurs, osant braver la terreur et les dangers des mers inconnues, s'ouvrent, à l'aide de la boussole, de nouvelles routes à travers les espaces mystérieux de l'Atlantique. Les barrières qui avaient arrêté les anciens sont franchies; l'Afrique tout entière est reconnue dans son immense pourtour. A cinq ans d'intervalle, l'Amérique est découverte, et la route des Indes par le midi de l'Afrique est trouvée. Quelques années encore et la circumnavigation du globe est accomplie. Cet âge mémorable est celui d'Henri de Portugal et d'Isabelle de Castille, c'est celui de Christophe Colomb, de Vasco de Gama et de Magellan.

Certes, notre temps voit s'opérer de grandes choses et se succéder d'admirables découvertes. Les progrès ont été immenses dans les sciences physiques et chimiques, et les applications qu'on en a faites chaque jour à l'industrie ont changé pour ainsi dire toutes les conditions de la vie publique aussi bien que de la vie privée. La vapeur et l'électricité enfantent des prodiges que l'imagination même n'aurait osé prévoir il y a moins d'un demi-siècle. Ces merveilleuses inventions donneront assurément à notre époque une grande place dans les fastes du monde. Et cependant, quand on se reporte par la pensée à cet âge si justement nommé la *Renaissance*, où dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel tout aspire à une rénovation complète, on peut se demander si l'agitation qui nous jette aujourd'hui dans tant de voies diverses est comparable au mouvement immense qui s'opérait alors dans tout l'Occident. Quelle époque que celle qui, après le perfectionnement de la boussole, précurseur nécessaire des grandes entreprises maritimes, vit l'invention de la poudre à canon et celle de l'imprimerie : l'une qui changeait toutes les conditions de la guerre, et donnait aux nations européennes une supériorité décisive sur les autres peuples du monde; l'autre qui en assurant la conservation des connaissances acquises et en activant la communication des intelligences, devait être désormais le plus puissant et le plus sûr agent du progrès! Quelle époque que celle qui ajoutait tout un hémisphère à la carte du globe, et où chaque jour apportait à l'Europe émerveillée la connaissance de nouvelles terres et de nouveaux peuples! Quelle époque enfin que ces premières années du seizième siècle qui, dans l'ordre politique et dans l'ordre

religieux, dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, virent s'accomplir ou se préparer tous les grands changements, tous les progrès caractéristiques qui marquent le passage du moyen âge aux temps modernes! Jamais plus grand tableau ne s'est offert à la plume d'un historien.

Disons toutefois que M. Peschel ne s'est pas proposé d'en embrasser toute l'étendue. Son objet principal a été d'en retracer le côté géographique. Ce côté, il est vrai, est ici d'une importance toute particulière. Ce sont surtout les découvertes géographiques du quinzième siècle et du commencement du seizième qui amenèrent les grandes modifications politiques, et qui donnèrent de nouvelles bases à l'équilibre européen. A ce point de vue, aussi bien qu'au point de vue purement scientifique, le sujet traité par M. Peschel est donc d'un très-grand intérêt.

L'auteur a divisé son travail en quatre livres. Dans le premier, il résume les découvertes et les événements qui depuis les temps anciens ont graduellement préparé les grandes découvertes; dans le second, il trace l'historique de la découverte des côtes américaines de l'Atlantique, depuis le premier voyage de Colomb jusqu'aux explorations d'Améric Vespuce, qui, par un de ces hasards, et l'on peut dire par une de ces iniquités dont l'histoire des sciences offre plus d'un exemple, a laissé son nom au continent que Colomb avait découvert; le troisième livre est consacré aux entreprises et aux établissements des Portugais au pourtour de ce qui fut nommé un peu plus tard le golfe du Mexique, jusqu'au jour où Nuñez de Balboa, descendu au côté occidental de l'isthme de Darien, contempla, pour la première fois (1513) les flots du grand Océan, et signala ainsi l'existence d'une autre mer à l'occident de l'Amérique; le quatrième et dernier livre est consacré à la mémorable expédition de Fernão Magalhãas, qui, en traversant de l'est à l'ouest (1520), l'immense étendue du grand Océan (si mal nommé l'océan Pacifique, et plus mal encore la mer du Sud), et en reliant ainsi l'Amérique à l'Asie comme Christophe Colomb l'avait attachée à l'Europe, compléta la découverte de l'illustre Génois et acheva de révéler au monde les traits généraux de la configuration du globe. De ce moment, les grandes découvertes sont closes, il ne reste, pour achever l'œuvre de Colomb, de Gama et de Magellan, qu'à suivre les voies qu'ils ont ouvertes. C'est ce que feront, du seizième au dix-neuvième siècle, les navigateurs et les voyageurs de toutes les nations de l'Europe.

Dans le plan que l'auteur s'est tracé, on pourrait regretter peut-être que certaines parties qui s'y rattachent étroitement aient été omises ou n'aient pas été traitées avec plus de développement. Ce reproche ne s'adresse pas au premier livre, qui comprend les antécédents historiques. Ici, rien n'est oublié de ce qui tient aux anciens rapports entre l'Occident et l'Orient. L'histoire de Colomb et de ses successeurs, qui remplit principalement le deuxième et le troisième livre, est aussi traitée avec un détail suffisant; mais il nous semble que dans le dernier livre on pourrait désirer un exposé plus circonstancié de l'état de l'Inde à l'époque de l'arrivée de Gama, de la nature des rapports qui s'établirent entre les Portugais et les princes indigènes, et des germes de décadence qui, dès les premiers temps, pouvaient présager la chute, plus ou moins prochaine, de la domination portugaise en Orient. L'auteur, qui pour cette partie n'a guère consulté que le routier de Gama et le grand ouvrage de Barros, pouvait trouver dans les relations contemporaines réunies par Ramusio, sans parler des autres voyageurs et des missionnaires du seizième siècle, des faits significatifs dont il aurait fait

son profit. Mais ce qui nous paraît manquer surtout au travail de M. Peschel, c'est une étude, qui sous sa plume serait devenue très-instructive, de l'influence des grandes découvertes de la fin du quinzième siècle sur les sciences en général, et en particulier sur le renouvellement des sciences géographiques. Cette influence fut très-marquée, et elle eut de grands résultats. Une telle étude rentrait tout à fait dans le cadre de l'auteur. Elle y rentrait d'autant mieux, qu'au total l'ouvrage est moins une histoire, dans la grande acception du mot, qu'une dissertation développée. Ajoutons que cette dissertation est savante et d'un sérieux intérêt. Sauf les quelques réserves qu'a faites notre conscience de critique, nous n'avons qu'à louer dans ce long travail la profonde investigation du sujet. L'auteur ne s'arrête pas aux autorités de seconde main; il puise toujours aux sources originales. Il y a beaucoup à apprendre avec lui, même après le grand ouvrage de M. de Humboldt sur la géographie du nouveau continent.

V. de S. M.

Souvenirs du baron de Stein, par E. Maurice Arndt (*Meine Wanderungen und Wandelungen, mit dem Reichsfreihernn Henrich Karl Friedrich von Stein*)[1], 1 vol. in-8°. — Berlin, Weidmann, 1858.

Nous sommes ici en pleine gallophobie. Ce n'a pas été la faute du baron de Stein si la France n'a pas été anéantie en 1814. Quant à son biographe, le Tyrtée maintenant plus qu'octogénaire de l'indépendance allemande, il ne comprend pas encore pourquoi l'Alsace ne retourne pas à l'Allemagne. Ces sentiments ne sauraient commander la sympathie en France; mais il faut être juste et reconnaître que des exagérations semblables se rencontrent chez tous les peuples, et qu'elles sont inséparables du patriotisme même. Les Romains n'approuvaient pas les vues d'Annibal, ni Annibal celles des Romains.

Les Allemands font beaucoup depuis quelques années pour raviver la mémoire du baron de Stein, et ils ont raison. Stein a été la plus forte personnification politique de leur génie national; il leur a rendu d'immenses services, et il en eût rendu de bien plus grands encore si ses vues sur l'organisation de l'Allemagne eussent été suivies après 1814. Il voulait que les souverains remplissent les engagements pris envers les peuples au moment de la détresse, et s'il eût eu autant d'influence dans la Prusse restaurée qu'il en avait eu comme exilé et comme fugitif auprès de l'empereur Alexandre, il n'est pas douteux que l'histoire intérieure de l'Allemagne n'eût pris un cours bien différent et plus satisfaisant pour tout le monde.

M. Arndt n'a pas eu la prétention de tracer une biographie complète de son héros. C'était une besogne inutile après l'ouvrage monumental de M. Pertz. Il n'a voulu que rappeler et fixer des souvenirs personnels, et il l'a fait avec rigueur

[1] Ce titre ne peut être traduit littéralement, et nous le soupçonnons même de n'être point allemand dans sa recherche un peu prétentieuse. *Wandelung* ne peut signifier que changement, métamorphose, transsubstantiation, et M. Arndt n'a pu vouloir dire que voyages ou épreuves. Il y a des limites où doit s'arrêter la formation des mots, même dans les langues les plus élastiques : ce sont les lois étymologiques.

et relief. Ces souvenirs vont de 1812 jusqu'à la mort du baron de Stein. M. Arndt arriva en 1812 à Saint-Pétersbourg, où Stein séjournait depuis que la volonté de l'empereur Napoléon l'avait éloigné de la Prusse, et où il représentait la résistance et l'agitation contre la domination française. Le grand seigneur et le plébéien se convinrent à première vue par la conformité vivement saisie des idées et des natures. Voici le portrait que M. Arndt trace du baron :

« Le baron Charles de Stein était de taille moyenne, plus trapu qu'élancé ; le corps fortement bâti, de larges épaules allemandes, les jambes et les cuisses bien arrondies, le pied solide et bien fait; tout à la fois fort et fin, comme il convenait à un homme de bonne et vieille race. L'attitude et la démarche étaient assurées et égales. Sur ce corps se dressait une belle tête, avec un large front très-fuyant, un vrai front d'âne, comme les artistes prétendent que les grands hommes en ont souvent, et un nez d'aigle qui ombrageait une bouche finement resserrée et un menton vraiment un peu long et trop pointu. Disons ici, une fois pour toutes, à l'encontre de ceux qui voient dans la fine blancheur de la peau et dans les yeux bleus le type absolu de la beauté et du génie, que les deux plus grands Allemands du dix-neuvième siècle, Gœthe et Stein, regardaient le monde par des yeux bruns, avec cette différence que l'œil de Gœthe, grand entr'ouvert, faisait rayonner autour de lui un doux éclat, et que celui de Stein, plus petit et plus perçant, étincelait plutôt qu'il n'éclairait, et lançait souvent des éclairs. Ce qui était particulier au noble chevalier, c'est que, même dans la plus forte agitation, son visage avait ordinairement deux expressions complétement différentes. Son front, et le plus souvent aussi ses yeux, ne subissaient pas les atteintes de la mauvaise humeur et de la colère : on y lisait toujours un esprit maître de lui. Sur les joues, la bouche et le menton, c'était une tempête qui pouvait parfois rappeler le courroux du lion. » Le baron était très-emporté, et ne gardait de mesure avec personne. Jeter les gens en bas de l'escalier était chez lui sinon une pratique, au moins une locution habituelle. Un jour, en 1817, il se trouvait à Cologne avec le grand-duc de Saxe-Weimar, l'illustre et libéral Charles-Auguste. On parlait de ce pauvre illuminé Zacharias Werner, l'auteur du *Vingt-quatre février*, qui, après avoir été ballotté d'un pôle à l'autre du sentiment et de la vie, finit par mourir à Vienne, catholique et moine. Il avait vécu quelque temps à Weimar, et le grand-duc racontait sur son compte plusieurs histoires un peu lestes. « Le pauvre diable, finit-il par dire, s'était imaginé qu'il était de son » devoir de pratiquer une sorte de migration corporelle à travers toutes les » natures féminines possibles, pensant ainsi trouver à la fin celle que Dieu avait » spécialement créée pour lui. C'était son système poétique de la nature. » Ici Stein interrompit le narrateur pour faire observer : « Vous auriez dû dire son système princier. » Le grand-duc reprenant, ajouta « qu'après tout chaque homme » avait quelque expérience de ce genre dans sa vie. Et vous-même, » termina-t-il en se tournant vers Stein, « vous n'avez sûrement pas toujours vécu comme Joseph? » « Quand il en serait ainsi, » répliqua celui-ci, « cela ne regarderait » personne; mais j'ai toujours eu en horreur les conversations sales, et ne trouve » pas bien qu'un prince allemand en tienne devant de jeunes officiers. » Il y en avait plusieurs à table. L'auditoire frémit d'une telle hardiesse, mais le grand-duc avala la leçon, et au bout de quelques instants d'un silence pénible se mit à parler d'autre chose.

Peu mesuré avec les autres, Stein supportait volontiers qu'on fût grossier avec

lui; il l'exigeait même quelquefois, ou du moins était-il enclin à mal penser de ceux qui n'osaient pas l'être. Une des affaires qu'il poursuivait à Saint-Pétersbourg, c'était l'organisation d'une légion allemande, dont les éléments ne manquaient pas à cette époque en Russie. L'un des officiers de cette légion, le major de Stülpnagel avait souvent affaire à lui, et ne manquait jamais de se plaindre de son insupportable grossièreté. Et de même, quand Arndt parlait du major, Stein répondait : « Allez-vous-en avec votre Stülpnagel, c'est un pied plat et un faiseur de révérences. » « Enfin, » continue M. Arndt, « je dis un jour à Stülpnagel : « Eh bien, prenez votre courage à deux mains; saisissez le lion avec des » cornes de taureau et soyez grossier à votre tour. » Et c'est ce qu'il fit. Quand je vis Stein le lendemain, il me dit : « Vous n'aviez pas tout à fait tort; je m'étais » fait une fausse idée de Stülpnagel; seulement il devrait ne pas tant viser aux » belles manières, et traiter les hommes un peu soldatesquement. » Et je m'étais aperçu depuis longtemps que lui-même voulait être traité un peu à la soldatesque, et qu'il tenait pour de pauvres sires, et même pour des filous et des mouchards, ceux qui se montraient trop timides ou d'une politesse trop fière avec lui. »

C'était un monde fort singulier que le monde et la cour de Saint-Pétersbourg en 1812, tant par le concours d'étrangers notables et divers de tous les pays de l'Europe, que par la composition de la société russe elle-même. L'assassin, le propre assassin de Paul Ier, du moins celui que l'opinion désignait unanimement comme tel, en faisait partie sans se dissimuler le moins du monde. « Le général comte Pahlen avait ce jour-là le commandement du palais; il avait en partie changé, en partie renvoyé les sentinelles. A minuit, les conjurés firent invasion dans la chambre à coucher; le czar s'éveilla tout aussitôt et voulut s'enfuir; après une lutte désespérée, il fut renversé sur sa couche. Le géant Subow se précipita sur lui et l'étrangla avec l'écharpe de Benningsen. L'impératrice et ses fils s'étaient éveillés au bruit de la lutte; on leur avait imposé silence, et ils s'étaient tus. Le géant Subow avait du reste une bonne et large figure, tout à fait ordinaire, remarquable seulement par une paire d'yeux clignotants et rusés. J'ai fait plus d'un whist avec lui dans de bonnes maisons, notamment chez le banquier Severin. C'est ainsi qu'on vivait à Saint-Pétersbourg dans un pêle-mêle plein d'innocence. »

La génération actuelle n'a connu la princesse de Lieven que comme une vieille Égérie diplomatique. Elle était alors « une vraie, vive et mobile Courlandaise; et bien que la première fleur de la jeunesse se fût déjà fanée, elle conservait un charme naturel et une grâce aisée. Combien de fois, lors des bulletins de victoire qui arrivèrent plus tard à Saint-Pétersbourg, au milieu de la joie qui confondait toutes les situations et tous les sexes, n'ai-je pas été tendrement embrassé par la belle Courlandaise? »

Madame de Staël se trouvait également à Saint-Pétersbourg, en compagnie de son fils et de Guillaume de Schlegel : « La célèbre fille du célèbre Genevois, laquelle, dans sa piété filiale, eût bien voulu transformer son père en grand homme, était une grande figure de Suissesse posée sur des jambes et des pieds puissants, mais avec un front superbe et des yeux fascinants, qui faisaient facilement oublier qu'elle n'était pas belle, qu'elle manquait de grâce et que sa toilette même était sans goût. Voir ensemble cette plus vive et plus passionnée des Françaises et notre passionné Stein, voir ces deux esprits se heurter et caramboler l'un contre l'autre, c'était là un plaisir. Elle nous fit voir un jour comment une Française est capable de ressentir la gloire et l'éclat de son peuple. Elle était

allée au théâtre français de Saint-Pétersbourg, où on donnait la *Phèdre* de Racine. C'était juste le temps des premières batailles, que les bulletins russes transformaient toujours en victoires, mais où il était aussi beaucoup question de ravages et d'incendie attribués aux Français. Le peuple était donc monté au plus haut, et juste au moment où madame de Staël se recueillait pour entendre la douce mélodie des vers de Racine, des cris furieux avaient retenti dans la salle. La foule hurlait : A bas les Français ! La pièce dut être interrompue, les acteurs se sauvèrent par des portes de derrière, et le théâtre français fut, à partir de ce jour-là, fermé pour longtemps. Cette soirée de *Phèdre* révéla en madame de Staël la vraie Française, comme elle avait révélé dans les Russes les vrais Russes. Elle rentra dans un état comme si elle avait non pas vu, mais éprouvé elle-même une tragédie. Elle se jeta sur un sofa, pleura, sanglota, ne cessant de s'écrier : O les barbares, ô mon Racine ! Nous fûmes étonnés, et cela nous parut presque extravagant de la part d'une femme de plus de quarante ans. Et en cela nous étions Allemands. Une Allemande se désespérerait-elle bien de cette manière si elle voyait insulter à Paris ou à Londres une pièce de Schiller ou de Gœthe ? A l'occasion, un peu de cette *furia* française ou russe ne nous nuirait pas. »

L'empereur Alexandre n'est pas très-bien traité dans ces *Mémoires*. Le patriotisme teutonique de M. Arndt ne lui pardonne pas de n'avoir pas démembré la France en 1814 : « J'ai vu l'empereur à Saint-Pétersbourg, plus tard sur le Rhin ; et enfin, une dernière fois, à Bonn : une belle et svelte structure, cheveux blonds, yeux gris, traits fins, avec une certaine expression de douceur et de sensibilité, et cette bienveillance insinuante qui attend la réciproque et qu'on remarque chez les femmes. Il ne faisait pas l'impression d'un empereur régnant sur 70 ou 80,000 millions d'âmes, mais Stein ne tarissait pas alors en éloges sur sa fermeté, et était pleinement convaincu de sa constance et de sa magnanimité. » On comprend que l'habile modération de l'empereur Alexandre après la victoire ne fût pas du goût de nos deux Teutons. Dans l'opinion de M. Arndt, Alexandre eut le tort de se laisser circonvenir par les femmes, et notamment par madame de Krüdener, » autrefois beau et célèbre rossignol des salons diplomatiques, qui avait connu et éprouvé dans sa jeunesse toutes les douceurs dangereuses de la vie de salon, et qui maintenant, en pécheresse repentante, comme elle se confessait à tout le monde, éprouvait et proclamait le besoin de convertir les pécheurs. Quoique fanée, elle régnait encore par les yeux, et par une belle taille élancée et serpentine. Quand je la vis à Bade avec Schenkendorf et le vieux visionnaire Jung-Stilling, elle avait à sa suite le comte Pahlen, général de cavalerie, que trois mois auparavant j'avais vu à Coblentz dans de tout autres occupations, et que je trouvais là mené en lesse et cherchant le ciel. »

Ces extraits suffisent pour montrer l'intérêt et pour caractériser la verdeur un peu brutale, mais saine, de ces souvenirs d'un octogénaire. Nous ne pourrions nous étendre davantage sans aborder des discussions irritantes, étrangères à l'esprit de ce recueil. Pour toucher au fond des souvenirs qu'il ranime, nous devrions, sous peine de n'être pas Français, être étroits et excessifs comme l'auteur lui-même, car c'est là le fort et le faible du sentiment national. N'importe ; si le patriotisme a un sens, on doit souhaiter à tout pays des patriotes de la trempe du baron de Stein et de Maurice Arndt ; même quand elles sont hostiles, ces fortes natures exercent encore le prestige que nulle âme bien née ne contestera jamais aux sentiments sincères et vigoureux.

A. V.

Robert Schumann. — *Eine Biographie* von Josef W. de Wasielewski, un volume in-8°. — Dresde, Kuntze 1858.

Encore une biographie, mais celle-ci nous transporte des tempêtes de l'histoire dans les séreines régions de l'art. Robert Schumann, mort il y a deux ans, jeune encore et dans les plus tristes circonstances, est un compositeur à peu près inconnu en France, où très-peu de ses productions ont été exécutées jusqu'à présent, bien que M. Liszt l'eût signalé, dès 1837, en ces termes dans la *Gazette musicale :*

« Il est pour les œuvres d'art trois voies diverses, trois destinées en quelque sorte opposées, qui correspondent aux trois notions d'éclat, d'étendue et de durée dont la réunion forme les célébrités complètes. Il en est que le souffle de la popularité accueille, dont elle protége l'épanouissement, qu'elle colore des teintes les plus vives; mais pareilles à ces fleurs d'avril écloses au matin, dont un vent du nord brise au soir les frêles pétales, ces œuvres, trop caressées, tombent et meurent au premier retour de justice d'une postérité contemporaine. Il en est d'autres que l'ombre enveloppe longtemps, dont les beautés voilées ne se découvrent qu'à l'œil attentif de celui qui cherche avec amour et persévérance, mais auprès desquelles la foule passe inconstante et distraite. D'autres encore, heureuses, privilégiées, s'emparent tout d'abord de la sympathie des masses et de l'admiration des juges. Eu égard à celles-ci, la critique devient à peu près inutile. Il est superflu d'enregistrer avec pédantisme des beautés universellement senties; il est presque fastidieux de rechercher des fautes qui ne sont autre chose, après tout, que les imperfections inséparables de toute œuvre humaine.

« Les compositions musicales qui vont nous occuper appartiennent à la seconde catégorie. Elles ne nous paraissent point destinées à des succès de vogue, mais, en revanche, il n'est pas d'intelligence élevée qui n'y aperçoive au premier coup d'œil un mérite supérieur et de rares beautés. Sans nous arrêter à considérer si M. Schumann est de l'école nouvelle ou bien de l'école ancienne, de celle qui commence ou bien de celle qui n'a plus rien à faire, sans prétendre classifier et numéroter sa valeur artistique, comme on classifie les espèces et les individus dans un musée d'histoire naturelle, nous dirons simplement que les œuvres dont nous allons essayer une rapide analyse assignent à leur auteur un rang à part parmi les compositeurs, ou prétendus tels, qui fourmillent en ce temps-ci. Nous accordons à peu d'hommes l'honneur de les croire fondateurs d'écoles, inventeurs de systèmes, et nous trouvons qu'on fait aujourd'hui un déplorable abus de grands mots et de grandes phrases à propos de petites choses et de petites gens. Ainsi donc, sans donner à M. Schumann un brevet d'invention qu'il serait le premier à repousser, nous signalerons à l'attention des musiciens les œuvres du jeune pianiste en qui, de toutes les compositions récentes parvenues à notre connaissance, la musique de Chopin exceptée, nous avons remarqué le plus d'individualité, de nouveauté et de savoir. »

Le jugement que M. Liszt portait dès 1837, avec la sûreté du vrai critique, sur les premières œuvres de Schumann, est resté celui des connaisseurs. Avec un mérite supérieur et de rares beautés, cette musique n'est devenue qu'imparfaitement populaire, même en Allemagne. Elle est très-individuelle et par cela même

très-difficile. Si on veut absolument classer Schumann, on devra le considérer comme un des intermédiaires entre la musique classique et celle qui s'appelle aujourd'hui en Allemagne l'école de l'avenir. De son temps, il appartenait à une école dite romantique où Moscheles comprenait dès 1836, à l'exception de Richard Wagner, et avec Chopin, les coryphées actuels de la musique de l'avenir, MM. Berlioz et Liszt.

Rien de plus simple et de plus heureux à première vue que la vie de Schumann. Rien de plus triste et de plus déchiré en réalité. Né de parents aisés avec un penchant décidé pour la musique, il peut le suivre et développer ses dons naturels à peu près sans obstacle; il n'a pas trop de peine à se faire jour, il épouse une artiste éminente, mademoiselle Clara Wieck. De toutes manières la fortune semble avoir fait assez pour lui. Mais une disposition maladive, peut-être héréditaire, en même temps qu'elle imprime à ses œuvres un cachet particulier, empoisonne et abrége sa vie. Il avait un invincible penchant à la mélancolie, qui se manifesta, dès l'âge de vingt-trois ans, par des symptômes redoutables. Vingt ans plus tard, la folie des tables consomma sa perte. Il s'y adonna pleinement et prit au pied de la lettre toutes les manifestations de ce monde prétendu supérieur. « Les tables savent tout, disait-il en 1853, nous sommes entourés de miracles. » A la fin de cette année, un voyage artistique en Hollande, où il fut très-fêté, lui procura quelque distraction, mais au commencement de 1854 son état empira de nouveau. Il croyait percevoir des tons qui le poursuivaient incessamment, et qui finissaient par se développer en accords et même en compositions complètes. Il entendait des voix tantôt tendres, tantôt menaçantes qui finirent par lui ravir complétement le sommeil. Une nuit il quitta son lit et demanda de la lumière : Beethoven et Mendelssohn lui avaient, disait-il, envoyé un thème qu'il devait noter immédiatement; ce qu'il fit, malgré toutes les représentations de sa femme. Il se rendait clairement compte de son état, et quand il sentait les approches de l'excitation, il priait qu'on le laissât seul. Sa femme faisait tout pour chasser les fantômes qui se donnaient la chasse dans son imagination, mais à peine avait-elle réussi un moment que d'autres fantômes se présentaient de nouveau. Il ne cessait de répéter « qu'il était un pécheur et ne méritait pas l'amour des hommes.... » Le 27 février 1854, Schumann reçut à midi la visite de son médecin, le docteur Hasenclever et du compositeur Albert Dietrich. On prit place; pendant la conversation, Schumann quitta la chambre sans mot dire. On crut qu'il reviendrait, mais comme on attendit vainement, sa femme s'éloigna pour le chercher. On ne le trouva point dans la maison. Les deux amis se mirent à sa poursuite dans les rues. Ils apprirent qu'il s'était dirigé en négligé et la tête nue vers le pont du Rhin, et qu'il s'était précipité dans le fleuve. Des bateliers l'en avaient retiré aussitôt; sa vie était sauvée, mais quelle vie! Il fut transporté chez lui; on appela un deuxième médecin, et on constata un état de paroxysme qui rendait nécessaire une surveillance continuelle. Les hommes de l'art décidèrent que Schumann serait transporté dans l'établissement du docteur Richarz, à Endenich, près de Bonn. C'est là qu'il mourut, après deux ans de souffrances, le 29 juillet 1856. L'autopsie du cerveau démontra que les bandes médullaires transversales, au fond de la quatrième cavité, racines des nerfs auditifs, étaient très-nombreuses et très-fines. Tous les vaisseaux sanguins, particulièrement ceux de la base du cerveau, étaient engorgés. Les os de la base du crâne s'étaient prodigieusement développés, et avaient fini par constituer des formations anormales,

dont les extrémités pointues pénétraient la membrane extérieure du cerveau. Les deux membranes intérieures s'étaient épaissies et altérées. Enfin le cerveau avait considérablement diminué; il pesait environ 200 grammes de moins qu'il n'eût dû, d'après l'âge de Schumann. « Ces quatre points, dit le rapport médical, sont en rapport intime avec l'état psychique observé depuis longues années chez Schumann; ils caractérisent une maladie dont les germes remontent habituellement à l'âge le plus tendre, se développent peu à peu pour embrasser toute l'individualité, et ne produisent que tard la folie manifeste. Cette marche est très-visible dans la vie de Schumann; la difficulté qu'il éprouvait depuis longtemps à parler est considérée comme le premier symptôme de la paralysie qui procède de cet état du cerveau. Une des principales causes de la maladie est une activité exagérée et déréglée de l'esprit, dangers où conduit aisément la création artistique, et surtout la composition musicale. Dans les premiers temps, le cerveau reçoit, comme tout organe surmené, une quantité de sang anormale, proportionnée à sa tension. Si l'excitation se prolonge et devient pour ainsi dire permanente, les vaisseaux s'élargissent, le sang s'y engorge et produit des sécrétions anormales (ici croissance démesurée des os), les membranes s'épaississent et dégénèrent; la dernière membrane intérieure se confond avec le cerveau et ne peut plus remplir sa fonction, celle de lui amener du sang; le cerveau ne reçoit plus la nourriture voulue et s'atrophie.

« Les symptômes psychiques sont une diminution progressive des forces intellectuelles; ils n'ont été bien marqués chez Schumann que dans la dernière période. Mais tandis que l'état moral est habituellement celui de l'exaltation, entrecoupé de courtes périodes de dépression, la faiblesse intellectuelle s'est manifestée dès l'abord chez Schumann par une dépression mélancolique progressive. C'est un cas infiniment plus rare. Au lieu de la gaieté désordonnée, de l'amour-propre follement exalté et du plat optimisme qui rendent habituellement les malades de ce genre fort heureux, malgré la ruine de leurs forces, et les entourent de fantasmagories grandioses, la tournure sérieuse et contemplative qui a caractérisé Schumann, même avant sa maladie, a produit chez lui des phénomènes contraires, une mélancolie constante et pessimiste, le sentiment d'injustices imaginaires, la crainte des persécutions, et enfin celle d'un empoisonnement secret. »

L'auteur de la biographie ne dit nulle part expressément, mais il semble qu'il donne fréquemment à entendre que la vie de Schumann eût pu être tout autre si son éducation eût été différente. Dernier venu d'une famille assez nombreuse, il est l'enfant gâté de la maison; il est habitué, dès son jeune âge, à se développer uniquement dans le sens de sa nature, sans subir l'action tantôt salutaire, tantôt nuisible, des circonstances ou des obstacles extérieurs. Il défère en apparence aux vœux de sa mère en prenant des inscriptions de droit, mais il n'étudie que la musique; et il l'étudie, pour ainsi dire, sans direction, uniquement d'après son instinct, à ce point qu'il ignore longtemps que la musique est une science aussi bien qu'un art, et qu'il ne se pénètre que tardivement de la nécessité d'apprendre l'harmonie. Il veut conquérir, par des moyens mécaniques et factices, l'agilité exigée pour le piano, et il ne réussit qu'à se paralyser la main droite. Ses lectures sont exclusives et dès lors malsaines. Jeune homme, il ne connaît que Jean-Paul et Hoffmann, et si éminents que soient ces écrivains, quelque nobles jouissances qu'ils procurent à des esprits maîtres d'eux-mêmes, ils ne sont assurément pas les meilleurs guides d'une intelligence jeune et déjà mala-

dive. Tout cela est vrai. Il n'est pas moins vrai, il est même banal de dire que l'éducation exerce une grande influence sur le développement de l'esprit, et qu'elle peut même le modifier complétement. Malgré cela, nous ne saurions nous associer aux conclusions insinuées par M. Wasielewski. Soumis à une direction différente et plus ferme, Schumann eût pu sans doute se développer différemment; il eût pu vivre plus longtemps; son esprit n'eût peut-être pas succombé, mais eût-il été Schumann? C'est toujours une vue fausse que de rechercher ce qu'eût pu devenir un esprit dans des circonstances arbitraires, et l'unique préoccupation du biographe doit être de prendre les hommes comme ils sont, et non de se demander comment ils eussent été dans un milieu différent. C'est la seule critique qu'il y ait à faire de l'ouvrage de M. Wasielewski; encore s'adresse-t-elle à une arrière-pensée qu'on devine plutôt qu'on ne la saisit. Son livre respire une piété vraie pour le maître, qui n'exclut pas le sentiment critique; il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, et il ne saurait se comparer aux grands ouvrages de John sur Mozart, et de Chrysiander sur Hændel. Le cadre est moins vaste, mais il est bien rempli. Le volume se compose à peu près pour moitié de lettres de Schumann, qui ont un grand intérêt au double point de vue artistique et psychologique, mais qui, avec des côtés très-caractéristiques, n'offrent cependant rien de bien saillant qui se prête à une reproduction isolée. Celles de Schumann étudiant sont fortement teintées de Jean-Paul; on y fait connaissance avec « le génie des larmes de joie ». Les lettres postérieures trahissent la fiévreuse préoccupation de l'art.

A. V.

Geschichte des Ienaischen Leben von der Grundung der Universitæt bis zur Gegenwart (*La vie d'étudiant à Iéna, depuis la fondation de l'université jusqu'à nos jours*), par les docteurs Richard Keil et Robert Keil, 1 volume in-8°. — Leipzig, Brockhaus, 1858.

Cet intéressant volume est une des nombreuses publications provoquées en Allemagne par la célébration du troisième jubilé séculaire de l'université d'Iéna. C'est la vie universitaire allemande étudiée et suivie en grand détail, et avec amour, dans ses phases diverses et dans un de ses centres principaux, et l'occasion serait bonne de l'esquisser ici, si la *Revue germanique* ne s'était déjà acquittée de cette tâche d'une manière générale, à l'occasion d'un autre ouvrage [1]. Nous nous bornerons à détacher quelques faits assez curieux du travail consciencieux et un peu minutieux de MM. Keil. En 1806, après la bataille d'Iéna, la ville craignait la suppression de l'université; mais à la suite d'une audience accordée au sénat académique, l'empereur des Français en garantit l'existence, en ajoutant même que son désir formel était de voir les études continuer, mais en 1813 elle courut un grand danger. Le 2 avril, la division Durutte, composée de Hollandais et d'Allemands, opérait, fort épuisée, sa retraite sur Iéna, où elle voulait séjourner un jour, quand des circonstances qui, d'après les auteurs, n'ont jamais été parfaitement éclaircies, lui firent croire qu'elle était poursuivie par

[1] Voir les *Étudiants allemands* dans la livraison de février, et, pour ce qui touche particulièrement l'université d'Iéna, ci-après la correspondance de la présente livraison.

les Cosaques, ce qui la détermina à ne pas s'arrêter. Le bruit se répandit que c'étaient des étudiants qui avaient produit cette alarme, et ce fut la version qui parvint aux oreilles de l'empereur; sa colère fut terrible, et il parlait de faire un exemple foudroyant. Les prières du conseiller, plus tard chancelier de Müller, et de M. de Saint-Aignan, ministre de France à Weimar, détournèrent l'orage. L'empereur consentit à recevoir une députation de l'université, qui en fut quitte pour une forte réprimande.

Voici un contraste assez piquant. En 1817 eut lieu la grande fête des étudiants à la Wartbourg. Un des incidents principaux de cette fête fut un auto-da-fé, non prévu par le programme, mais improvisé par une partie des étudiants, de livres réputés réactionnaires ou antinationaux. MM. Keil donnent la liste assez longue, et fort variée, des ouvrages condamnés. On y voit figurer avec quelque surprise le Code Napoléon, et ce fait ne peut vraiment s'expliquer que par les passions encore toutes vives de la guerre de l'indépendance, car la législation française n'a jamais été impopulaire en Allemagne, dans les pays qui l'ont connue. En 1848, ce fut tout autre chose; les étudiants chantèrent la Marseillaise, et arborèrent le drapeau tricolore français : « Les passementiers, disent MM. Keil, ne pouvaient confectionner assez d'écharpes et de cocardes tricolores. » Le 2 mars, il y eut une grande démonstration sous les couleurs françaises. Ainsi changent les temps et les esprits!

Il est curieux de suivre, dans l'ouvrage de MM. Keil, les évolutions de l'esprit d'association chez les étudiants allemands. Si nous en jugeons par ses dernières manifestations, il tend à une transformation radicale, par la suppression de toutes les formes arriérées. Il y a un mouvement prononcé contre le duel, dont l'usage était si fréquent et l'habitude si fortement enracinée. La séparation entre le bourgeois et l'étudiant disparaît de plus en plus, et ce sont les étudiants eux-mêmes qui demandent la suppression de la juridiction spéciale, qu'ils considéraient autrefois comme un de leurs plus importants priviléges. On peut même trouver qu'ils vont un peu loin dans ce mouvement réformiste, qui est en général tout à fait conforme à l'esprit du siècle. Si tous les vœux qu'ils ont soumis en 1848 à l'assemblée nationale de Francfort avaient été accueillis et mis en pratique, le système séculaire des universités eût subi une révolution complète, qui n'eût pas été heureuse en toutes ses parties. Ainsi la gratuité de l'enseignement supérieur est assurément une belle chose, mais elle aurait, en Allemagne, la conséquence fâcheuse de détruire une institution éprouvée et consacrée, celle des professeurs libres, des *privatim docentes*, et ce serait grand dommage.

TH. D.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

LES FÊTES D'IÉNA.

Iéna, août 1858.

Pour donner au lecteur français une idée claire et nette de la portée de ces fêtes, il faudrait commencer par faire l'histoire de l'Allemagne depuis la réforme, et avant tout l'histoire de l'université d'Iéna. J'ai devant moi un gros livre historique de sept cents pages, qui a été publié pour préparer le lecteur allemand à cette fête séculaire. Il y a au moins une trentaine de livres, plus ou moins volumineux, publiés dans ces derniers jours pour le même objet. Je me propose de vous parler de cette fête un peu plus à l'aise dans un petit travail que je vous enverrai prochainement; aujourd'hui, je ne veux que caractériser aussi brièvement que possible cette solennité, dont toute l'Allemagne retentit en ce moment.

L'université de Wittenberg fut, comme vous le savez, le foyer de la réforme. C'est là que Luther en donna le signal par les thèses qu'il afficha à la porte de l'église de l'université; c'est là que, peu d'années après, il brûla la bulle du pape qui le condamnait, lui et son œuvre. A la première guerre de religion, en 1547, la ville de Wittenberg tomba entre les mains des ennemis de la réforme, et Charles V la donna à la branche cadette de la maison de Saxe, dont le chef, Maurice de Saxe-Misnie, combattait alors pour l'empereur la branche aînée représentée par les électeurs de Saxe-Wittenberg. A la bataille de Muhlberg, le chef de la branche cadette avait aidé l'empereur à vaincre et à faire prisonnier le chef de la branche aînée. L'empereur le récompensa par la dignité d'électeur, enlevée à la branche rivale, et par un agrandissement de territoire, au détriment de celle-ci. En changeant de maître, l'université de Wittenberg perdit le caractère que la réforme lui avait donné, et la réforme elle-même se trouva privée de son centre. L'électeur Jean-Frédéric resta prisonnier pendant plusieurs années; mais les traitements les plus durs, les menaces de mort même ne le firent pas fléchir. Il resta après comme avant le défenseur de la réforme, et quand il obtint enfin la liberté de rentrer dans sa petite principauté, diminuée à peu près de moitié, un de ses premiers actes fut la création d'une université à

Iéna, en 1558, pour réparer la perte de Wittenberg. Voilà l'anniversaire séculaire que nous venons de fêter à Iéna. Mais d'autres circonstances venaient encore en doubler l'intérêt.

La branche aînée de la maison de Saxe, les « Ernestiniens », ainsi nommée d'après son fondateur, dépouillée de l'électorat et politiquement diminuée par les chances de la guerre, chercha du moins à conserver l'influence morale qu'elle exercait en Allemagne depuis plusieurs siècles. Les anciens landgraves de Thuringe, ses aïeux, avaient été de tout temps les protecteurs des arts et de la science. Dès le commencement du treizième siècle, sous le landgrave Hermann de Thuringe, avait eu lieu, au château de la Wartbourg, la fameuse guerre des poëtes (*der Wartburgkrieg*). Les poëtes de toute l'Allemagne avaient été appelés à disputer le prix que le landgrave Hermann promettait au vainqueur. La poésie populaire s'est emparée de cette guerre de la Wartbourg pour en faire un conte presque mythologique, en ajoutant aux prix que le landgrave accordait la peine de mort pour le vaincu du tournoi poétique. La landgrave Sophie, femme de Hermann, aurait fait obtenir grâce au pauvre vaincu, le poëte Henri d'Ofterdingen. Toujours est-il que les landgraves de Thuringe rassemblaient autour d'eux les poëtes et les hommes distingués de leur temps, et qu'ainsi leur château de la Wartbourg fut aux douzième et treizième siècles un des centres de la littérature allemande, alors que les Walther von der Vogelweide, les Henri d'Ofterdingen, les Wolfram d'Eschenbach créaient des chefs-d'œuvre qui font encore aujourd'hui la gloire de la littérature allemande. Plus tard, les Ernestiniens furent, je l'ai déjà dit, au premier rang des défenseurs de Luther. Frédéric le Sage, le frère aîné de Jean-Frédéric, avait défendu le hardi réformateur depuis le premier jour où il avait commencé sa réforme; c'est lui qui avait empêché les ennemis de la réforme d'agir contre Luther pendant la diète de Worms, comme ils avaient agi contre Huss pendant la diète de Constance; c'est lui qui avait conduit Luther à la Wartbourg, pour l'y abriter contre le ban de l'empire; c'est lui enfin qui avait assuré à Luther, pendant son séjour à la Wartbourg, le loisir d'y traduire la Bible.

Deux siècles plus tard, les Ernestiniens saxons ont été une troisième fois les promoteurs d'un des grands mouvements dans la science et la poésie allemandes. Comme Wolfram d'Eschenbach et Walther von der Vogelweide, comme Luther et Mélanchthon, ainsi Gœthe et Schiller trouvèrent aide et protection auprès de l'illustre descendant des Ernestiniens, le duc Charles-Auguste. La cour de Weimar voyait reparaître les jours du tournoi des poëtes sous d'autres formes, mais avec un non moins grand prestige. Et voilà pourquoi toute l'Allemagne s'intéresse, quand l'élite des sciences, des arts et de la poésie allemande se réunit dans la capitale scientifique des Ernestiniens pour y fêter l'anniversaire séculaire de la fondation de l'université d'Iéna.

C'est encore cette université où la *Burschenschaft* a été créée après les guerres de 1813-1815. Avant ces guerres, les étudiants des universités étaient divisés en *landsmannschaften*, c'est-à-dire en confréries des diverses provinces, et présentaient ainsi une déplorable image du fractionnement du peuple allemand lui-même. Chaque *landsmannschaft* portait un des noms historiques des tribus allemandes; il y avait des Saxons, des Francs, des Allemands, des Suèves, des Vandales, etc., etc. Pendant la guerre, les membres de ces sociétés s'étaient trouvés réunis dans l'armée allemande. De retour aux universités après la paix,

ils y rapportèrent le sentiment et le besoin de l'unité, et au lieu de reconstituer les *landsmannschaften*, il créèrent à Iéna une corporation des étudiants, qui, sans distinction provinciale, devait réunir toute la jeunesse allemande dans un seul corps, celui de la *Burschenschaft*. D'Iéna, la *Burschenschaft* se répandit dans les autres universités comme un symbole, et en quelque sorte comme une première réalisation de l'unité nationale. Quand les idées libérales furent ensuite répudiées par les cabinets allemands, la *Burschenschaft* fut regardée comme dangereuse, et signalée comme telle dans les mémoires des agents de la sainte alliance. Le meurtre de Kotzebue par Charles Sand lui fut imputé, et acheva de ruiner sa situation publique. Elle fut prohibée partout en Allemagne, et persécutée, ce qui ne l'empêcha pas de subsister dans chaque université sous des formes diverses et d'une façon plus ou moins occulte, maintenant le principe de l'unité jusqu'en 1848, où il parut devoir triompher. Les désenchantements dont se compose l'histoire d'Allemagne après cette date lui portèrent un rude coup. En 1849, elle n'existait presque plus. Dans ces derniers temps, elle s'est reconstituée çà et là, le plus souvent sous des noms nouveaux. Les étudiants d'Iéna seuls ont gardé l'ancien nom, mais ils étaient partagés en trois sociétés diverses. Malgré cela, il était à prévoir que les anciens *Burschenschafter* se trouveraient en grand nombre au rendez-vous de la fête.

Ajoutez à cela que la vie d'étudiant n'a été nulle part plus franchement libre, cordiale et facile qu'à Iéna. Iéna est une toute petite ville, où le bourgeois, le professeur et l'étudiant ne peuvent jamais s'éviter. Il y règne parmi tous les membres de la société une intimité que vous ne trouvez nulle part. Le professeur connaît l'étudiant, l'étudiant le professeur, et tous les deux gagnent dans cette fréquentation quotidienne. Le bourgeois voit aussi tous les jours l'étudiant et le professeur. Voilà la base du « ton » qui règne à Iéna. Parmi les étudiants, les inégalités de fortune et de position sociale disparaissent. Le comte et le fils du tailleur ne songent plus d'où ils viennent et où ils arriveront dans peu d'années, le riche et le pauvre mangent à la même table et boivent la même bière, assez mauvaise toujours et partout à Iéna. Cette fraternité de la jeunesse est d'un charme singulier; tous les jeunes gens qui ont étudié quelques semaines à Iéna ne se trouvent plus à leur aise dans nulle autre université. Les réminiscences de cette vie vigoureuse et vaillante, car l'étudiant d'Iéna est toujours prêt à tirer le sabre contre qui veut bien se battre avec lui, de cette vie de franchise et de cordialité, ne quittent plus jamais celui qui l'a goûtée. Tous ceux qui avaient étudié à Iéna devaient donc accourir au jour de sa fête séculaire, pour y retrouver leurs anciens camarades et pour passer avec eux deux ou trois jours, et raviver les anciens, les impérissables souvenirs de la jeunesse.

Vous devez comprendre maintenant que le caractère de nos fêtes devait être assez compliqué. L'université qu'on fêtait, c'était l'université protestante, créée par Jean-Frédéric pour soutenir le protestantisme venant de perdre Wittenberg; c'était aussi l'université libérale, gardienne en tout temps de la liberté de penser; c'était enfin l'université par excellence de l'étudiant, qui avait trouvé à Iéna la science et la liberté, et y avait créé la Burschenschaft.

Pendant les trois jours de la fête, on était à chaque instant frappé de ce triple caractère; mais à voir les choses en grand, chacune des trois pensées a eu son jour spécial.

Le premier jour ce fut l'université protestante, créée par Jean-Frédéric, qui

fêta son fondateur. Toute l'Allemagne protestante avait envoyé sa cotisation pour la statue colossale en bronze qui devait être érigée sur le marché d'Iéna en l'honneur de ce prince. Après une procession solennelle et un discours très-libéral, prononcé dans l'église par M. le pasteur et professeur Schwarz, le grand-duc de Weimar (*rector magnificentissimus*), toute l'université et les délégués des universités de toute l'Allemagne et de la Suisse se rendirent sur la place publique pour y entendre un second discours par le curateur de l'université, M. de Seebeck, qui prononça l'éloge de Jean-Frédéric. Après ce discours, plein des idées les plus élevées et les plus généreuses, la statue fut découverte, et montra un ouvrage vraiment remarquable du sculpteur Drake, de Berlin. Le grand-duc a décoré lui-même l'artiste sur le champ de bataille, j'allais dire, mais certainement sur le champ d'honneur, où il venait d'obtenir une victoire non contestée, car la statue de Jean-Frédéric est un chef-d'œuvre qui rend bien les traits et le caractère de l'homme énergique qu'elle doit représenter. Après l'inauguration de la statue, il y eut un dîner solennel dans le salon de la bibliothèque, donné par l'université aux délégués des universités et des corps savants, qui s'étaient rendus à Iéna pour assister à la fête. Jamais je n'ai vu couler le vin du Rhin, — et du meilleur, — et le vin de Champagne comme ils coulaient ici à pleins bords; jamais société plus grave et plus imposante n'a été plus gaie, — toujours dans les limites voulues. Pour la caractériser d'un autre point de vue, il suffit de répéter ce toast par lequel le recteur de l'université, M. Luden, a salué le grand-duc de Weimar, qui présidait le banquet. M. Luden, en portant le toast, a dit : « Dans la pensée libérale qui a toujours inspiré les princes de la maison Ernestine, dans les idées de progrès qui ont créé l'université d'Iéna pour défendre la réforme et l'humanité, — nous buvons à la santé du grand-duc, le très-magnifique recteur de l'université d'Iéna ! »

Le second jour et en grande partie le troisième aussi ont appartenu à l'université, gardienne de la liberté philosophique et religieuse. Mais ce sont surtout les promotions du troisième jour qui ont eu un caractère très-marqué. La faculté de théologie a nommé docteurs honorifiques, d'abord le pasteur Schwarz, de Gotha, celui qui a fait de Gotha, en tout bien et en tout honneur bien entendu, une espèce de Gretna-Green allemand pour les divorcés, auxquels des pasteurs plus rigoureux, surtout en Prusse, ne veulent pas permettre de contracter un second mariage; ensuite le pasteur Zittel, de Heidelberg; le pasteur Meyer, de Cobourg; le pasteur Eltester, de Potsdam; le professeur Hilgenfeld; ce sont autant de protestations contre l'esprit étroit qui travaille une partie du clergé protestant de l'Allemagne. La faculté de droit a, entre autres, créé docteur M. le comte de Reventlow, l'ancien président du gouvernement de Schleswig-Holstein, désigné comme *fortissimum defensorem patriæ contra Danos*. La faculté de philosophie a nommé docteurs votre savant bibliothécaire Hase et le prince Max de Neuwied, à côté des deux libraires, MM. Brockhaus et Engelmann, et d'un comédien, M. Émile Devrient, artiste dramatique si jamais il en fut.

Le troisième jour de la fête fut enfin celui de la Burschenschaft et des étudiants. La Burschenschaft d'Iéna est, comme je vous l'ai dit, partagée en trois fractions. Les anciens Burschenschafter, tous ceux qui vivent encore, étaient accourus à Iéna, et ils se sont donné beaucoup de peine pour unir leurs successeurs en une seule société. Leurs discours ne se sont pas adressés aux étudiants d'Iéna seuls, mais à tous ceux de l'Allemagne, je puis même dire qu'ils avaient une

portée plus qu'universitaire; mais si j'ai pu rappeler le passé historique des étudiants allemands, je risquerais, en insistant sur ces discours, de m'aventurer sur le terrain de la politique présente, qui n'est pas celui de votre recueil. Je me borne donc à constater une impression grande et sympathique, encore accrue par la visite faite par le grand-duc à la réunion. — Savez-vous ce que c'est qu'un *commers?* Gardez-vous avant tout de penser que ce mot veuille dire quelque chose de semblable à *commerce*. C'est tout simplement une réunion de tous les étudiants d'une corporation, ou de toute une université, pour boire et chanter ensemble toute une soirée et une bonne partie de la nuit. Cela n'a rien de bien touchant et de bien édifiant; pourtant cela plaît aux étudiants allemands. Le point culminant de tout commers c'est le *Landesvater*, le père de la patrie. Anciennement on chantait en l'honneur du souverain du pays ou de la *Landsmannschaft* une chanson qui finissait par une espèce de serment au souverain, au *Landesvater*. Mais depuis des siècles ce chant, qui a conservé son nom, n'est plus qu'un serment mutuel de tous les étudiants de rester fidèles à l'honneur, de ne jamais souiller l'épée de l'étudiant, et de se défendre mutuellement tous contre tous ceux qui pourraient les attaquer dans leur honneur. Le refrain, qu'on chante devant chaque étudiant, après avoir percé sa casquette d'un coup d'épée, et en lui plaçant l'épée sur la tête, dit à peu près :

Vive ce frère!
Aussi longtemps que nous le connaissons
Nous le nommerons frère,
Malheur à celui qui l'injuriera :

Es lebe dieser Bruder hoch!
So lange wir ihn kennen,
Woll'n wir ihn Bruder nennen,
Ein h..... wer ihn schimpfen
sollt!

Ce commers d'Iéna, où le grand-duc de Weimar s'est rendu pour y porter un toast aux étudiants d'Iéna, où un millier d'étudiants d'aujourd'hui et d'il y a dix, vingt, trente ans, buvaient à pleines bordées la bière que la ville d'Iéna payait libéralement, et où tous, jeunes et vieux, se faisaient le même serment de fidélité mutuelle, — voilà la fin de la fête d'Iéna. Contentez-vous aujourd'hui de cet aperçu sommaire; pour apprécier tout à fait le caractère de notre solennité, il faudrait entrer dans des détails que, peut-être, je vous enverrai pour un prochain numéro de la *Revue*.

V.

Nous ajoutons à cette correspondance divers détails empruntés aux journaux allemands. La *Gazette d'Augsbourg* raconte ainsi le commencement de la fête :

« L'université avait invité spécialement quatre de ses plus anciens et de ses plus illustres élèves, Humboldt[1], Arndt, Schubert de Munich et Hase de Paris. Le dernier seul a paru, apportant les saluts de sa nouvelle patrie, la France, « où

[1] On apprend malheureusement, par la réponse de M. de Humboldt, que les médecins lui ont défendu tout déplacement.

» la science libre, a-t-il dit, a de tout temps été honorée au plus haut point, » et qui maintenant honore dans sa personne la science allemande. Suivirent des députés russes, le prince Odojewski, de la bibliothèque impériale, et Fritzche, de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Parmi leurs cadeaux de fête se trouvait une copie de lettres de Lavater à l'impératrice Marie Feodorowna, sur l'état des âmes après la mort. Les délégués suisses, Trexler et Tulla de Lucerne, apportaient une carte géographique dressée par le général Dufour, et une coupe. Dans leur discours, ils saluèrent l'université comme une vraie université, où la philosophie avait toujours eu le rang qui lui appartient, c'est-à-dire le premier, et n'avait jamais porté la queue des trois autres facultés. Les délégués hongrois parurent avec un registre de tous ceux de leur nation qui avaient étudié à Iéna dans les derniers siècles. La faculté de théologie protestante de Strasbourg s'était fait représenter par M. le professeur Reuss. Le professeur Bœckh, de Berlin, a parlé au nom de toutes les universités allemandes, toutes intéressées à la fête, comme l'Allemagne tout entière et tout le monde civilisé. « Nos universités, a-t-il dit, sont solidaires l'une de l'autre, et jusqu'à présent l'unité allemande a trouvé sa meilleure garantie dans l'esprit commun qui les unit; et quand leurs délégués se réunissent chez l'une d'elles, ils ne se trouvent jamais à l'étranger, mais toujours chez eux; de même aussi les dynasties allemandes qui les ont fondées sont unies entre elles par d'étroits liens de parenté. La princesse éminente et généreuse qui a été élevée à Iéna, et sur le fils de laquelle repose l'avenir de la Prusse[1], voit des fenêtres de son palais l'université de Berlin. La philosophie, qui nourrit l'esprit, et la poésie, qui élève le cœur, ont dans leur temps, de Iéna et de Weimar, échauffé et inspiré toute l'Allemagne. Cela n'est possible que là où la vie de l'esprit est complétement libre, et c'est ainsi que cette petite ville est devenue une métropole de la connaissance et de la science, une ville historique, et à cet égard Iéna a toujours été fidèle à ses traditions. »

Le soir du premier jour, il y eut promenade aux flambeaux des étudiants, en l'honneur du grand-duc et du professeur Luden, recteur et prorecteur de l'université.

La *Gazette de Cologne* rend compte en ces termes du grand *commers* des étudiants :

« Le *commers* eut lieu en plein air, à côté de la halle des fêtes. L'orchestre avait pris place sur un balcon attenant à la halle. Vis-à-vis était disposée une estrade pour le comité, les drapeaux et les représentants des universités. A quatre heures, les étudiants, reçus et harangués par le bourgmestre de la ville, prirent place autour d'une double rangée de bancs et de tables. Bientôt la bière, offerte par la municipalité, coula à flots, et des chants imposants, — il y avait bien dix-huit cents chanteurs, — montèrent dans les airs. Le grand-duc parut deux fois dans la soirée avec le prince héritier, se mêlant aux groupes des étudiants, et s'entretenant avec eux de la manière la plus bienveillante et la plus cordiale. La nuit, la place fut éclairée par la lumière électrique. »

Les trois bustes de Fichte, de Schelling et de Hegel, dont le prince et la prin-

[1] S. A. R. madame la princesse de Prusse.

cesse de Prusse, née duchesse de Saxe-Weimar, ont fait hommage à l'université, étaient accompagnés de la lettre suivante :

« En considération de la grande importance que l'université d'Iéna a su conserver depuis sa fondation, comme fidèle gardienne de l'esprit et de la science germaniques, et en souvenir des rapports qui l'unissent, depuis la fin du dernier siècle, aux universités prussiennes, nous éprouvons le besoin de témoigner la part que nous prenons à la célébration de son troisième jubilé séculaire, et de lui faire parvenir nos meilleurs vœux pour son heureux et fécond avenir. Nous envoyons en même temps à l'université les bustes de ses trois plus grands représentants, qui, par leur enseignement postérieur en Prusse, sont devenus là aussi les principaux promoteurs de la vie philosophique.

» *Prince de Prusse.*

» *Princesse de Prusse, duchesse de Saxe.*

» Coblentz, 1er août 1858. »

Et voici l'inscription latine placée au bas des bustes :

Fridericus Guilelmus
Borussorum Princeps Regius
Et Augusta Coniux
Triumvirum Philosophorum
Olim Ienensium
Postea Berolinensium
Imagines Literarum Ienensi
Universitati Eius Sacris Saecularibus
Tertiis Muneraverunt.

LES DÉCOUVERTES DU DOCTEUR LIVINGSTONE
DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

L'excellent journal de géographie du docteur Petermann (*Communications de l'Institut géographique de Justus-Perthes*) vient de consacrer un cahier tout entier (le 5e de 1858) aux découvertes du docteur Livingstone dans l'Afrique méridionale. C'est le premier travail d'ensemble qui ait paru sur le continent concernant ces explorations, qui figurent au nombre des plus importantes du siècle. La *Revue germanique* se réserve d'en donner une analyse complète aussitôt qu'elle aura terminé la série commencée sur les voyageurs et les géographes allemands. Nous devons aujourd'hui nous borner à une mention plus courte. Le docteur E. Behm, auteur du travail allemand, s'est servi non-seulement du grand ouvrage de Livingstone, mais aussi de toutes les autres publications des missionnaires anglais, et il y a ajouté les recherches de Moffat, de Galton, d'Andersson, de Gamitto, de Wahlberg, de Chapmann, etc., de sorte qu'il est arrivé à tracer un tableau complet des notions physiques et géographiques que nous possédons actuellement sur l'Afrique méridionale. Son travail comprend huit chapitres : sol et géologie, hydrographie, climatologie, phytogéographie (flore), zoogéo-

graphie (faune), ethnographie, géographie des indigènes, et notes pour accompagner la carte. Cette carte, due au docteur Petermann, est en plusieurs points plus complète même que les cartes anglaises. Un profil indique la coupe hypsométrique du grand voyage de Livingstone, de l'ouest à l'est, de Loanda à Quilimane; trois cartes plus petites, imprimées sur la même planche, donnent la vue comparée des plus récents systèmes sur la géographie intérieure du midi de l'Afrique; une quatrième, intitulée : *Esquisse physique*, retrace la diffusion géographique des principales races et des principales espèces d'animaux et de plantes. La mesure de réduction de la grande carte est de 1/6 300,000, à peu près la même que celles des deux cartes de l'Afrique septentrionale et de l'Afrique centrale, qui doivent accompagner le cinquième volume du voyage du docteur Barth. Ces trois cartes réunies résumeront tous les résultats des derniers voyages, résultats qui promettent de s'agrandir encore prochainement, car le docteur Livingstone retourne en Afrique, et, d'un autre côté, nous avons déjà annoncé la prochaine publication d'une relation très-importante, celle du voyageur hongrois Ladislas-Magyar, engagé depuis plusieurs années dans une exploration de l'Afrique méridionale. Il résulte des dernières explorations que l'intérieur de l'Afrique méridionale forme un bassin encadré de hauteurs et considérablement élevé au-dessus du niveau de la mer. Le plateau central est la source du Zambèze et du Karaï, et peut être du Nil.

Les études ethnographiques et linguistiques sont jusqu'à présent moins avancées que les études géographiques, géologiques, zoologiques, etc., et il n'y a pas encore de système définitif sur les langues et les tribus de la région aujourd'hui si activement explorée.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Parmi les solennités académiques dont le mois d'août a le privilége annuel, il y en avait cette fois une d'un intérêt particulier pour la *Revue germanique*. Nous voulons parler de la séance de l'Académie des sciences morales et politiques. La philosophie allemande, ce monstre, y a reçu des honneurs auxquels elle n'est guère habituée dans ces régions-là. On l'a appelée une doctrine séduisante, « un » système dont on peut contester la solidité, non la grandeur; qui peut sembler » téméraire, mais qui surprend, éblouit et enlève; qui ne parvient peut-être pas » à convaincre, mais qui émeut la pensée et l'entraîne, à demi séduite, dans les » mystérieuses contemplations de l'univers et de Dieu; qui montre enfin au » genre humain les plus lointains horizons à travers des lueurs vacillantes, il est » vrai, mais magnifiques. » C'est dans la personne de son plus faible représentant, de Schelling, qu'elle a été ainsi, non pas assurément approuvée et consacrée, mais couronnée de fleurs qu'eussent enviées les poëtes éconduits par Platon. « De vastes travaux, un beau génie, une glorieuse renommée avaient fait dès » longtemps de M. Schelling l'un des associés étrangers de l'Académie des sciences » morales et politiques. » Les associés de l'Académie ont droit à une notice commémorative, honneur doublement enviable, puisque c'est M. Mignet qui acquitte cette dette de la savante compagnie. On ne loue plus M. Mignet; on dit qu'il a été égal à lui-même, et cela suffit. Mais il y avait double mérite à l'être cette fois, dans une tâche un peu nouvelle et dans un sujet plus difficile que d'habitude. M. Mignet a donc abordé sans broncher, et sans rien perdre de la clarté et de l'élégance qu'on lui connaît, le récit des évolutions de l'absolu! « De ses » muettes et obscures profondeurs où dorment confondus la pensée et l'être, sor- » tent par une expansion divine et passent par des évolutions successives, la » nature et l'intelligence, sa double manifestation. Identiques et inertes au sein de » l'absolu, elles en partent comme d'un point central pour se déployer avec har- » monie dans deux directions différentes; conservant dans leur déploiement dis- » tinct les traces de leur union primitive, elles se ressemblent et se reflètent. » Dans le monde réel, l'idée se revêt de matière et apparaît sous une forme » visible; dans le monde idéal, l'essence devient savoir et prend une forme » intellectuelle. La première évolution produit l'univers; la seconde produit la » connaissance, et c'est ainsi que la pluralité vient de l'unité, que l'infini pénè- » tre le fini, que l'identité se concilie avec le progrès, que la nature et l'intel- » ligence se rapprochent et s'accordent : la nature en s'organisant par l'intelli- » gence, l'intelligence en se réfléchissant dans la nature. » La notice poursuit

« cette combinaison de l'esprit originairement infini et de la matière primiti-
» vement illimitée » jusqu'à l'homme, face idéale du système; et enfin, jusqu'à celui que Schelling appelle « l'identique absolu, le soleil éternel du royaume
» des esprits, qui se cache dans l'éclat de sa resplendissante lumière, d'où émane
» la conformité à la loi dans la liberté, et la liberté dans la soumission du monde
» moral à des lois, échappe à la connaissance et ne peut être que l'objet de la foi. »

Cette exposition est constamment objective, comme diraient les Allemands. Nulle critique, nulle réserve importune n'en vient troubler la placide limpidité. Le panthéisme est-il donc absous? Et s'il est absous, n'y a-t-il donc rien à dire contre cette forme particulière du système, dont les défectuosités éclatent d'autant mieux dans cette forme nette et resserrée? N'est-il pas manifeste que les propositions se succèdent et ne s'enchaînent pas; que rien ne se tient et qu'une intuition, grandiose à coup sûr, ne produit ici que des hypothèses impossibles? Qu'est-ce que cette distinction entre la pensée et l'être, c'est-à-dire une pensée qui *n'est* pas? Et si la pensée et l'être sont d'abord identiques, comment arrivent-ils à se séparer? S'ils sont inertes, à quelle impulsion obéissent-ils? Une doctrine de ce genre ne peut se soutenir que par un enchaînement absolu; dès que la suite logique fait défaut, dès que les propositions ne sont pas motivées les unes par les autres, il n'y a plus de système. M. Mignet avait là une occasion facile de triompher du panthéisme. Peut-être l'a-t-il dédaignée à cause de sa facilité même; peut-être la tradition exclut-elle de ces éloges funèbres une critique rigoureuse. Mais si Schelling a été épargné, le panthéisme ne l'a pas été. Après Schelling il y a eu Hegel, et Hegel n'a jamais été associé étranger à l'Académie. C'est lui qui a payé pour tout le monde. Son désir était louable : il voulait introduire dans la doctrine « une unité plus rigoureuse »; mais où la recherche de l'unité l'a-t-elle conduit? « A l'identité primitive de l'être et de la pensée, il
» substitue l'idée absolue, l'idée pure, l'idée logique qui, par sa propre activité
» et sa seule vertu, devient successivement nature et esprit, monde physique et
» monde moral. » Il ramène ainsi « tout l'univers à une simple notion. Cette
» notion se produit d'abord en sortant de Dieu, qui, avant de se réaliser par
» l'idée, est une pure abstraction, et elle va d'évolution en évolution jusqu'à ce
» qu'elle finisse par se perdre dans le muet abîme du néant original, d'où elle
» s'est tirée on ne sait comment, et où, après une course aussi vaine que labo-
» rieuse, elle retrouve, on ne sait pourquoi, Hegel, en retraçant néanmoins la
» marche à travers toutes les crises de la nature, toutes les phases de l'humanité,
» parmi tous les éléments comme sous les lois de la physique, entre les causes
» comme au milieu des événements de l'histoire. Avec une habile pénétration et
» une incontestable puissance, il l'observa et le décrivit dans la matière, dans
» la science, dans l'État, dans l'art, dans la religion, dans la philosophie; il
» montra l'être abstrait se réalisant dans la nature, puis la nature devenant
» esprit, et enfin l'esprit devenant Dieu. La philosophie de Hegel était un pan-
» théisme abstrait et absolu. Elle enlevait au monde son auteur, à la création sa
» sagesse, à la vie sa raison divine et sa fin morale, à l'âme humaine son immor-
» talité. Elle partait du néant de l'être, passait par le néant du devenir, abou-
» tissait au néant de la mort, en traversant d'une manière fatale par un progrès
» sans motif, une existence sans but. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette exposition ou plutôt cette exécution un peu sommaire. Mais l'espace nous resserre, et nous aurons prochainement une

meilleure occasion de montrer que la philosophie de Hegel n'est pas si abstraite et si vide qu'on se le persuade généralement, ni surtout si déraisonnable que la présente M. Mignet. Telle paraît être aussi, et nous nous réjouissons de pouvoir invoquer une telle autorité, l'opinion d'un penseur éminent, M. Vacherot. La philosophie allemande n'est plus seulement ici une vaillante et magnifique lueur, comme M. Mignet dit à propos de Schelling, encore moins ce tissu de contradictions, cette doctrine de néant qu'il signale chez Hegel. Elle est la philosophie même du dix-neuvième siècle, dans la forme particulière que lui a imprimée le génie germanique, et la France doit, non pas l'importer, mais la repenser pour ainsi dire, la créer à nouveau, et dans la forme particulière au génie français. Mais écoutons M. Vacherot :

« Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz sont infiniment plus agréables à suivre que ces rudes et puissants penseurs de l'Allemagne; mais leur philosophie est d'un autre temps. Ni les idées ni les arguments qu'elle contient n'ont échappé à la critique de Kant et de son école. Elle ne peut donc répondre aux besoins nouveaux de la pensée moderne. En la ressuscitant on réveille toutes les objections de l'école critique, que la nouvelle philosophie a eu pour mission de résoudre. Si donc nous nous attachons à cette dernière, c'est parce qu'elle est vraiment, malgré ses vices de méthode et de langage, la vraie philosophie de notre siècle. Elle seule en exprime l'esprit, en résout les problèmes, en satisfait les exigences. Les organes les plus accrédités de la philosophie française l'ont pensé et proclamé au début de ce siècle. Pourquoi faut-il que le découragement, la peur de l'inconnu, l'horreur de l'obscurité germanique, le sentiment de l'art les aient rejetés dans le sein d'une philosophie que la critique a jugée, que la science repousse, et qui ne devrait plus trouver de croyants que parmi les artistes et les théologiens ?

« Telle est la force des idées nouvelles, que la philosophie classique, malgré toute l'éloquence de ses anathèmes et l'habileté de ses manœuvres, ne peut en comprimer l'essor. On a réussi à effrayer l'esprit français par le tableau des excès de l'école allemande, et en même temps à l'égarer par les bizarreries scolastiques de son langage. Mais à défaut des idées et des formules, les instincts, les aspirations de cette philosophie ont gagné la pensée française. Y a-t-il chez nous aujourd'hui je ne dis pas une doctrine, mais un sentiment vivant, un mouvement d'esprit véritable? c'est la philosophie allemande ou une philosophie semblable qui en est l'objet ou le but. Toute philosophie qui en fait abstraction pour revenir soit au dix-septième, soit au dix-huitième siècle, n'est pas de notre temps. Si le principe de la pensée moderne est Descartes, le principe de la pensée contemporaine est Kant. La révolution opérée par l'un n'est ni moins radicale ni moins générale que la réforme opérée par l'autre. En France, en Europe, comme en Allemagne, il n'y a de philosophie vraiment actuelle et vivante que celle qui procède de la grande école critique du dernier siècle. Tout ce qui précède cette révolution est mort, et ne peut être qu'un objet de culte pour l'art ou de recherche pour l'érudition. L'Allemagne a fait son œuvre métaphysique à sa façon, avec les qualités et les défauts qui lui sont propres. Cette œuvre est finie, au moins dans le domaine de la spéculation. En dépit des excès et des réactions provoquées par les excès, la grande pensée de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, a passé dans la substance de l'esprit allemand. Art, religion, législation, politique, histoire, tout se reflète et le reproduit. Elle est descendue des

sommets de l'école dans la moyenne du monde savant. L'œuvre de la France est à faire, après les grands, les excellents travaux d'érudition et de critique historique dont la philosophie éclectique a donné le signal et l'exemple. La question métaphysique est à reprendre au point où l'a laissée l'école de Kant. Descartes et Leibnitz appartiennent à l'histoire, de même que Platon et Aristote. Toute la différence est de l'histoire moderne à l'histoire ancienne. Il faut autre chose à la pensée de notre temps, si l'on ne veut pas que la philosophie critique soit le dernier mot de la science. »

Ces lignes remarquables terminent la préface d'un ouvrage qui, venant de M. Vacherot, et introduit par de telles considérations, autorise les plus hautes espérances [1]. Il aura pour titre *Métaphysique positive*, et ce titre, non moins que la préface, nous paraît plein de promesses. Un symptôme non moins significatif nous arrive d'un côté tout opposé. Un ingénieur civil, auquel la Société de physique de Berlin vient de décerner une bien flatteuse distinction, M. Adolphe Hirn, termine des recherches de pure observation par un *Essai de métaphysique expérimentale* [2] :

« A mesure, dit-il en commençant, que chaque science s'est développée, à mesure que la route des faits particuliers qu'elle renfermait s'est agrandie, elles se sont rapprochées les unes des autres; leurs limites, très-tranchées, se sont confondues : les faits, d'abord classés nettement dans l'une d'elles, sont bientôt devenus communs, ou tout au moins tributaires des sciences voisines. Si l'idée d'une science unique et universelle se présente encore aujourd'hui comme trop difficile à réaliser, déjà cependant n'est-elle plus un rêve aux yeux des esprits les plus positifs. En tout cas, est-il certain qu'il n'est plus possible de n'être que chimiste, ou physicien, ou astronome, ou physiologiste, et que celui qui n'a pas des notions étendues de toutes ces sciences réunies, ne peut plus prétendre en rien à contribuer au progrès de l'une d'elles en particulier. Mais à mesure que leurs limites se rapprochent et se confondent ainsi, leur niveau commun s'élève. De l'étude des faits particuliers, elles marchent rapidement vers celle des faits communs et généraux, vers celle des lois qui expriment la forme d'un ensemble de phénomènes, vers celle des causes. Elles tendent de plus à ramener dans le domaine de l'observation ce qui jusqu'ici avait été considéré comme complétement en dehors de ce domaine, ce qui n'avait été abordé que par la spéculation soit arbitraire, soit intuitive, soit mystique. Elles tendent à créer enfin une métaphysique, une philosophie naturelle, expérimentale, et par cela même indestructible. »

Nous ne pouvons pas examiner aujourd'hui les conclusions auxquelles est arrivé

[1] Cette préface a paru dans le numéro de juillet de la *Libre recherche*.

[2] *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur*, 1 vol. in-8°. — Colmar, bureau de la *Revue d'Alsace*, 1858.

La Société de physique de Berlin avait proposé un prix pour des recherches expérimentales sur l'équivalent mécanique de la chaleur, question dont nous avons déjà signalé la haute importance (voir dans notre livraison de mai le discours de M. de Baumgartner, président de l'Académie des sciences de Vienne). Bien que les conclusions de M. Hirn ne fussent pas celles qu'elle attendait, elle lui a néanmoins décerné le prix du concours « pour le zèle, la sagacité, la persévérance « et l'adresse dont il avait fait preuve dans ses recherches. » Puisque nous avons introduit dans la *Revue* la question de l'équivalent mécanique de la chaleur, nous considérerons comme une obligation de revenir prochainement sur l'ouvrage de M. Hirn.

M. Hirn, et nous devons nous borner à signaler une tendance qui nous paraît des plus remarquables. Quand nous voyons d'une part la spéculation se rapprocher du monde concret, et d'autre part les sciences expérimentales s'élever à de telles considérations, nous disons que la philosophie est en droit d'espérer d'heureux résultats.

Signalons, en terminant, une publication du plus haut intérêt pour les amis des recherches historiques, celle du premier volume de la *Correspondance de Napoléon Ier*, entièrement conforme à l'édition in-4° publiée par l'Imprimerie impériale, mais dans un format plus commode [1]. Il n'échappe à personne que cette collection est une des sources les plus importantes pour l'histoire de France et l'histoire générale au commencement de ce siècle. On annonce aussi la très-prochaine publication du deuxième volume des Mémoires de M. Guizot.

Nous avons sous les yeux un ouvrage qui, dans notre pensée, est appelé à faire faire un grand pas à l'exposition, encore un peu arriérée, de la théorie musicale : c'est le *Traité analytique et complet de l'art de moduler*, par M. Johannes Weber [2]. Posant en fait que la facilité et la fréquence d'une modulation doivent être en raison directe de l'affinité plus ou moins intime qui existe entre les tons, M. Johannes Weber démontre, par l'analyse des théories les plus connues sur la relation des gammes, que toutes ces théories sont irrationnelles et en contradiction avec la pratique constante des grands maîtres.

La théorie nouvelle de l'auteur est une conséquence naturelle des principes fondamentaux de la tonalité moderne. Vraie pour tous les cas, elle lui fournit les applications les plus heureuses, et plusieurs des modulations qu'il en déduit sont aussi hardies et neuves que régulièrement amenées. La marche analytique qu'il suit lui permet d'isoler chacune des circonstances qui concourent à rendre une modulation bonne ou défectueuse, puis de faire voir les rouages fort simples dont se composent les modulations en apparence les plus compliquées et les lois d'après lesquelles ils sont mis en jeu. Il n'y a pas de chapitre où l'on ne rencontre des idées neuves et frappantes de simplicité et de vérité. Le langage de l'auteur est toujours rigoureusement scientifique, c'est-à-dire clair et précis. Nous recommandons ce livre à toutes les personnes qui désirent avoir des notions vraies et complètes sur les modulations.

A. Nefftzer.

History of German Literature, by the Reverend Frederic Metcalfe. — London, Longmann, 1858.

The German Classics, by Max Müller. — London, Longmann, 1858.

Voici encore deux ouvrages qui attestent la popularité croissante dont la littérature allemande jouit en Angleterre. Ils sont tous les deux destinés à l'éducation de la jeunesse. L'*Histoire de la littérature allemande*, de M. Metcalfe, est simplement une traduction libre du livre allemand de Vilmar. Il n'y a donc rien à en dire. L'ouvrage de M. Max Müller est une anthologie des classiques allemands,

[1] Henri Plon, imprimeur-éditeur.

[2] Paris, Brandus et Cie.

et en même temps une histoire, par exemples, de la littérature et de la langue. Le savant professeur d'Oxford remonte jusqu'à Ulfila pour redescendre jusqu'à Gœthe dans un ordre rigoureusement chronologique, et en embrassant tous les dialectes. C'est un plan qui devrait toujours être suivi dans des compilations de ce genre. Rien de moins scientifique à ce point de vue que nos recueils français, où les auteurs du dix-septième ou du dix-huitième siècle, à peu près à l'exclusion de tous les autres, sont confondus sans nul ordre chronologique, et représentés par des morceaux classés selon les rubriques de la rhétorique : narrations, tableaux, descriptions, dialogues, portraits, etc. M. Müller remonte peut-être un peu haut si son livre doit être un ouvrage élémentaire, et nous n'irions pas jusqu'à demander qu'un cours de littérature française débutât par le serment de Charles le Chauve. Il suffirait de commencer par nos grands écrivains du seizième siècle, et de suivre l'ordre chronologique. L'histoire de notre littérature s'enseignerait ainsi presque d'elle-même.

A. N.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Arnould** (E.). Essai de théorie et d'histoire littéraire. Paris, in-8°, 6 fr.

2. **Catalogue** du cabinet numismatique de M. Otto Keer. Vente 7 Juin 1858. In-8°. Amsterdam. 3 fr.

3. **Henry** (A.). Histoire de la poésie, avec des jugements critiques sur les plus célèbres poëtes et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. Tome II. Poésie française au XVIII° siècle. Voltaire. Paris, in-8°, 328 p., 6 fr.

4. **Jeaffreson** (J. C.). Novels and Novelists from Elizabeth to Victoria. Londres, 2 vol. in-8°, cart. anglais. 26 fr. 25.

5. **Metcalfe** (F.). History of German Literature, based on the German work of Vilmar, in-12, 9 fr. 50.

6. **Thomas** (G. M.). Wallenstein's Ermordung. Ein gleichzeitiges italienisches Gedicht. Hrsg, eingeführt u. m. anderen unbekannten handschriftl. Belegen ausgestattet. In-4°. München, geh., 1 fr. 75.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

7. **Agnès** (J. A.). Harmonies de la nature, ou Recherches philosophiques sur le principe de la vie. 1re livraison. Paris, in-8°.

— L'ouvrage sera publié en 10 ou 12 livraisons de 100 p. environ, à 1 fr. 50.

8. **Bajzáth de Pészak** (Geo.). Applicatio psalmorum Davidis in distinctas devotiones. In-16. Pesth, geh., 4 fr.

9. **Bœhner** (Dr. A. N.). Naturforschung u. Kulturleben in ihren neuesten Ergebnissen zur Beleuchtung der grossen Frage der Gegenwart üb. Christenthum u. Materialismus, Geist u. Stoff. Mit. 3 Taf. In-8°. Hannover, 6 fr. 75.

10. **Bonnetat**. Études sur la philosophie, son identité de principe avec le catholicisme. 1re partie. T. I et II. Paris, in-12, 7 fr.

11. **Brandes** (F.). Wir werden leben! Gespräch üb. Unsterblichkeit. In-8°. Göttingen, geh., 4 fr.

12. **Brunner** (Sebast.). Clemens Maria Hoffbauer u. seine Zeit. Miniaturen zur Kirchengeschichte v. 1780 bis 1820. In-8°. Wien, geh., 5 fr. 35.

13. **Buck** (W. C.). Theology: the Philosophy of Religion. In Two Parts. Portrait. In-8°. London, 9 fr. 50.

14. **Cacheux**. La Philosophie de saint Thomas d'Aquin. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

15. **Cassan-Floyrac** (De). Le Rationalisme devant la raison. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

16. **Clarus** (L.). Die Grundzüge der christlichen Mystik im Leben d. heil Einsiedlers Antonius dargestellt u. erläutert. In-8°. Münster, 5 fr.

17. **Colins**. Société nouvelle, sa nécessité. Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

18. **Day** (S. P.). Juvenile Crime; its Causes, Character, and Cure. In-8°, 13 fr. 25.

19. **Émery**. L'esprit de sainte Thérèse, recueilli de ses OEuvres et de ses Lettres;

avec ses Opuscules. Paris, 2 vol. in-12, 2 fr. 40.

20. **Études** de théologie, de philosophie et d'histoire, publiées par les PP. C. Daniel et J. Gagarin, avec la collaboration de plusieurs autres Pères. T. III. Paris, in-8°, 6 fr.

21. **Frank** (Fr. H. R.). Die Theologie der Concordienformel historisch-dogmatisch entwickelt u. beleuchtet. I. (Thl.) Die Artikel vom summarischen Begriff der Lehre, v. der Erbsünde u. vom freien Willen. In-8°. Erlangen, geh., 3 fr. 75.

22. **Gaume** (Mgr). La Révolution. Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe depuis la renaissance jusqu'à nos jours. 10e livraison : la Renaissance. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

23. **Gratry** (A.). Philosophie. Logique. 3e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

24. **Heber** (Ph.). Die vorkarolingischen christlichen Glaubenshelden am Rhein u. deren Zeit. Nebst e. Anh. üb. Siegfried den Drachentödter. Nach den Quellen dargestellt. In-8°. Frankfurt a. M., 6 fr. 75.

25. **Hergang** (K. T.). Das Religions-Gespräch zu Regensburg i. J. 1541 u. das Regensburger Buch, nebst andren darauf bezüglichen Schriften jener Zeit. In-8°. Cassel, cart., 10 fr. 75.

26. **Jallabert** (P. J.). Hermas et Simonidès. Étude sur la controverse récemment soulevée en Allemagne par la découverte d'un manuscrit grec. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

27. **James** (A. F.). Dictionnaire de l'Écriture sainte, ou Répertoire et concordance de tous les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, mis par ordre alphabétique et méthodique. Paris, in-8°, 7 fr.

28. **Kardec** (A.). Instruction pratique sur les Manifestations spirites, contenant l'exposé des conditions nécessaires pour communiquer avec les esprits, et les moyens de développer la faculté médiatrice chez les médiums. Paris, in-12, 2 fr.

29. **Lamping** (J. A.). Pauli apostoli de praedestinatione decreta. Gr. in-8°. Leovardiae, 7 fr.

30. **Martin-Delarivière** (A. M.). Pansophie, synthèse générale de la philosophie, précédée d'un chapitre de logique. Alger, in-8°, 3 fr.

31. **Miracles** (Les) de saint Benoît, écrits par Adrevald, Aimoin, André, Raoul Tortaire et Hugues de Sainte-Marie, moines de Fleury; réunis et publiés, pour la Société de l'histoire de France, par E. de Certain. Paris, in-8°, 9 fr.

32. **Mirecourt** (E. de). Lettres à M. P. J. Proudhon en réponse à son livre : « De la Justice dans la révolution et dans l'Église. » Paris, gr. in-18, 3 fr.

33. **Montégut** (E.). Essais sur l'époque actuelle. Libres opinions morales et historiques. Paris, in-12, 3 fr.

34. **Monumenta Franciscana** : I. Thomas de Eccleston de Adventu Fratrum Minorum in Angliam. II. Adæ de Marisco Epistolæ. III. Registrum Fratrum Minorum Londoniæ. Edited by the Rev. J. S. Brewer, M. A. With 4 fac-simile pages, historical and bibliographical Preface, Appendices, Notes, and Index. Gr. in-8°, demi-rel., 10 fr. 75.

35. **Mots** (Encore quelques) d'un chrétien orthodoxe sur les confessions occidentales à l'occasion de plusieurs publications religieuses, latines et protestantes. In-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 25.

36. **Neale** (J. M.). The Liturgy of Saint James, the Brother of the Lord; or, according to the Use of the Church of Jerusalem. In-12. 1 fr. 25.

37. **Dischinger** (Dr. J. N. P.). System der christlichen Glaubenslehre. 1. Bd. gr. in-8°. Landshut, geh., 7 fr. 50.

38. **Orchard** (G. H.). A Concise History of Foreign Baptists : taken from the New Testament, the first Fathers, Early Writers, and Historians of all Ages, Chronologically Arranged, with correlative information supporting the early and only practice of Believers' Immersion; also Observations and Notes on the Abuse of the Ordinance and the Rise of Minor and Infant Baptism. With an Introductory Essay by J. R. Graves. Portrait. In-8°. London. 8 fr. 25.

39. **Peck** (J. T.). The Central Idea of Christianity. In-12. Boston, London, cart., 8 fr. 25.

40. **Pfnor** (C. F. Ch.). Grundzüge u. Materialien zur Philosophie der Zukunft f. denkende Leser. Eine metaphys. Analysis m. prakt. Anwendungen. In-8°. Frankfurt a. M., geh., 6 fr.

41. **Revue nouvelle** de Théologie. T. I. In-8°. Strasbourg. 7 fr.

42. **Richard** (C.). Les Lois de Dieu et l'esprit moderne, issue aux contradictions humaines. Paris, gr. in-18, 2 fr.

43. **Rohrbacher.** Histoire universelle de l'Église catholique. T. XVIII et XIX. Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

44. **Rosenkranz** (Karl). Wissenschaft der logischen Idee. In 2 Bdn. 1. Bd. : Metaphysik. In-8°. Königsberg, geh., 11 fr. 25.

45. **Rudloff** (V.). Die Lehre vom Menschen nach Geist, Seele u. Leib, sowohl während d. Erdenlebens, als nach seinem Abscheiden aus demselben. Begründet auf der göttlichen Offenbarung. In-8°. Leipzig. 9 fr. 35.

46. **Suing** (L.). Die philosophische Bedeutung der Trinitätsidee. In-8°. Paderborn, geh., 3 fr. 25.

47. **Trip** (Ch. J.). Die Theophanien in den Geschichtsbüchern d. Alten Testaments. In-8°. Leiden, geh., 8 fr.

48. **Truel** (M. H.). Cours de méditations à l'usage des maisons d'éducation. Toulouse, 2 vol. in-12, 4 fr.

49. **Winkel** (Dr. L. A. te). De logische analyse. Beschouwingen naar aanleiding van Prof. T. Roorda's Redeontleding of logische analyse der taal. I. Gr. in-8°. Zutphen. 4 fr.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

50. **Blætter** für Land- u. Volkswirthschaft m. besonderer Rücksicht auf Oesterreich. Hrsg. v. Dr. *Frz. Cupr.* 1. Jahrg. 4 Hfte. 8 Prag. 5 fr. 50.

51. **Carrel** (A.). OEuvres politiques et littéraires mises en ordre, annotées et précédées d'une Notice biographique sur l'auteur, par MM. Littré et Paulin, 5 vol. in-8°. Paris, 25 fr.

52. **Colins**. Science sociale; Paris, 5 vol. in-8°, 25 fr.

53. **Czoernig** (C.), Frhr. v., Oesterreich's Neugestaltung 1848-1858. In-8°; Suttgart, geh., 16 fr. 50.

54. **Delandre** (A.). Traité pratique des douanes. Paris, 2 vol. in-8°, 18 fr.

55. **Duhamel** (E.-H.). Annuaire du consommateur d'acier. Paris, gr. in-18, 1 fr.

56. **Einleitung** zu einem kosmopolitischen Mass-, Gewichts- u. Münz-Systeme. In-8°. Genf. geh., 1 fr.

57. **Füger** v. **Rechtborn**, Max., das alte u. neue Privatrecht in Ungarn, Kroatien, Slavonien, Siebenbürgen, Serbien u. dem temescher Banat, bezüglich seiner Fortdauer u. Rückwirkg. In-8°. Hermannstadt, geh., 9 fr.

58. **Gardissal** et **Desnos-Gardissal**. Annuaire des inventeurs et des fabricants. Précis des législations française et étrangères sur les brevets d'invention et les marques de fabrique. Paris, gr. in-8°, 2 fr.

59. **Hartmann** (Dr. C. Fr. Ul.), die Fortschritte d. Eisenhüttengewerbes in der neueren Zeit od. der heutige Standpunkt der Roheisen-, Stabeisen- u. Stahlfabrikation. Nebst kurzer Entwickelung der neusten quantitativen Eisenhüttenproduction. Mit 11 lith. Taf. In-8°. Leipzig, geh., 14 fr. 75.

60. **Heise's** Handelsrecht. In-8°. Frankfurt a. M., geh., 10 fr. 75.

61. **Jaarboekje**, Staatkundig en staathuishoudkundig, voor 1858. 10e jaargang. In-8°. Amsterdam, 7 fr.

62. **Karlowa** (C.), juris Romani principia de accessionibus possessionum, quæ in usucapionibus rerum et in temporalibus præscriptionibus atque in interdictis possessoriis locum habent. — Comment. In-4°. Göttingen, 2 fr. 25.

63. **Keijzer** (Dr. S.), Het Mohammedaansche strafregt, naar Arabische, Javaansche en Maleische bronnen. 2e gedeelte. Gr. in-8°. 's Gravenhage, 1857, 4 fr.

64. **Kuntze** (Dr. J. E.), das *Jüs respondendi* in unserer Zeit. Ideen üb. die moderne Rechtsfortbildung. In-8°. Leipzig, geh., 1 fr.

65. **Laboulaye** (E.). Études sur la propriété littéraire en France et en Angleterre. Paris, in-8°, 3 fr.

66. **Medoros** (S.). Aurons-nous la guerre avec l'Angleterre? Paris, in-8°, 1 fr.

67. **Memorial** f. das Lotterie-Anlehen der k. k. priv. österreichischen Creditanstalt f. Handel u. Gewerbe vom J. 1858. gr. Fol. Gr.-Kanizsa, geh., 6 fr.

68. **Raikes** (C.). Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India. In-8°. 9 fr. 50.

69. **Rolland** (L.). Les Banques d'Allemagne, de Belgique, de Suisse et d'Italie. Paris, in-16, 5 fr.

70. **Schédo-Ferroti** (D. K.). Études sur l'avenir de la Russie. 3e Étude : Malversations et remèdes, 2e édit. in-8°. Berlin, geh., 4 fr.

71. **Valroger** (E. M.). (de). Formes de la transmission entre-vifs de la propriété foncière. Paris, in-8°, 184 pages, 3 fr. 50.

72. **Wehrs** (C.), zur Frage der Colonisation im Innern d. Landes. In-8°. Hannover, geh., 75 c.

73. **Wirth** (M.), Geschichte der Handelskrisen. In-8°. Frankfurt, a. M., geh., 8 fr.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

74. **Adhémar** (J.). Traité de géométrie, 2e édit. Paris, in-8°, et atlas, 8 fr.

75. **Beitræge** zur Palæontographie v. Oesterreich. Hrsg. von *Frz. v. Hauer*. 1. Bd. 1 Hft. In-4°. Olmüz, avec 6 planch. 13 fr. 50.

76. **Bronn** (H. G.), Beiträge zur triasischen Fauna u. Flora der bituminösen Schiefer v. Raibl. nebst Anhang üb. die Kurr'sche Sippe Chiropteris aus dem Lettenkohlen-Sandsteine. Mit. 10. Taf. Abbildgn. Gr. in-8°. Stuttgart, 4 fr.

77. **Courtin** (Alb.), die Familie der Coniferen. Eine systematisch geordnete Darstellung u. Beschreibung aller zum Geschlechte der Tannen u. Nadelhölzer u. s. w. gehörigen Gewächse, nebst prakt. Anleitgn. zu ihrer Vermehrg., Cultur u. Verwendg. Nach den neuesten u. zuverlässigsten Quellen bearb. u. hrsg. In-8°. Stuttgart, 3 fr. 25.

78. **Cuvier** (G.). Lettres à C. M. Pfaff sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature. 1788-92. Trad. de l'allemand par M. Marchant. Paris, gr. in-18, 4 fr.

79. **Gordon** (G) and **Glendinning** (R.) — The Pinetum; being a Synopsis of all the Coniferous Plants at present known, with Descriptions, History, and Synonymes, and comprising nearly One Hundred new Kinds. London. In-8°, 20 fr.

80. **Grailich** (Dr. Jos.), Krystallographisch-optische Untersuchungen. Olmüz, geh., avec gravures, bois, 10 fr. 75.

81. **Haan** (D. Bierens de). Tables d'intégrales définies, publiées par l'Académie royale des sciences à Amsterdam. 3e partie. In-4°. Amsterdam, 9 fr.

82. **Hanley** (S.). — The Conchological Miscellany, illustrative of Pandora, Amphidesma, Ostrea, Melo, the Melaniadæ, Ampularia and Cyclostoma. 40 plates. In-4°, 32 fr. 25.

83. **Hartmann v. Franzenshuld** (M.), Grundlehrender analytischen Geometrie d. Raumes als Vorbereitungslehre f. höhere Studien in diesem Fache. In-8°. Wien 1857, geh., avec grav. sur bois, 4 fr.

84. **Hymers** (J.). — A Treatise on Differential Equations, and on the Calculus of Finite Differences. 2e édit. enlarged, in-8°, 15 fr.

85. **Jobert** (de Lamballe). (A.-J.). Des appareils électriques des poissons électriques. Paris, in-8°, et atlas, 10 fr.

86. **Jones** (T. R.). — The Aquarian Naturalist : a Manual for the Sea-side, 22 fr. 50.

87. **Mœrch** (O. A. L.), Catalogus conchyliorum quæ reliquit D. Alphonso d'Aguirra et Gadea, comes de Yoldi. Fasc. I. et II. gr. in-8°. Kopenhagen, 1852-53. *Inhalt :* I. Cephalophora. II. Acephala. Annulata cirripedia. Echinodermata, 3 fr. 25.

88. **Müller** (Ant.), die phanerogamen Giftgewächse Deutschlands m. Rücksicht auf Oesterreich. In-4°, color. Taf. -Fol. Wien, 16 fr.

89. **Pfeiffer** (Dr. Ludov.), Monographia Pneumonopomorum viventium. Sistens descriptiones systematicas et criticas omnium hujus ordinis generum et specierum hodie cognitarum, accedente fossilium enumeratione. Suppl. I. In-8°. Cassel, geh., 8 fr.

90. **Rondani** (C), Dipterologiæ Italicæ prodomus Vol I. Et. s. t. : Genera Italica ordinis dipterorum ordinatim disposita et distincta et in familias et stirpes aggregata. In-8°. Parmæ, 1856, geh., 6 fr. 75.

91. **Sanio** (C.), Untersuchungen üb. die im Winter Stärke führenden Zellen d. Holzkörpers dicotyler Holzgewächse. Mit. 1. Taf. Abbildgn. In-8°. Halle, 1 fr. 75.

92. **Schnuse** (Dr. C. H.), die Grundlehren der höhern Analysis f. angehende Mathematiker u. Techniker, so wie als Leitfaden bei öffentl. Vorträgen an höhern Lehranstalten, einfach u. leichtfasslich entwickelt. 2 Thl. Integralrechnung 2. Abth. : Integration der impliciten Differenzialausdrücke od. der Differenzialgleichungen. In-8°. Braunschweig, 4 fr.

— Prix du vol. I et II, 1re part., 15 fr.

93. **Skuhersky** (Prof Rud.), die Methode der orthogonalen Projekzion auf zwei Ebenen, die keinen rechten Winkel m. einander einschliessen, als Grundlage f. jede auf dem Principe der orthogonalen (orthographischen) Projekzion beruhende perspektivische Projekzionsart od. Parallel-Perspektive. In-4°, avec 2 pl. Prague, 2 fr. 25.

94. **Tissier** (Call.). L'aluminium et les métaux alcalins. Recherches historiques et techniques sur leurs propriétés, leurs procédés d'extraction et leurs usages, avec planche et figures dans le texte. Paris, gr. in-12, 4 fr.

95. **Volger** (Dr. G. H.). Otto, Untersuchungen üb. das Phänomen der Erdbeben in der Schweiz, seine Geschichte, seine Ausserungsweise, seinen Zusammenhang m. anderen Phänomenen u. m. den petrographischen u. geotektonischen Verhältnissen d. Bodens u. seine Bedeutung f. die Physiologie d. Erdorganismus. 3 Thle. Mit. 7 lith. Taf. u. 1. Karte. In-8°. Gotha, geh., 24 fr.

96. **Wessel** (A. W.), Flora Ostfrieslands. Eine Anleitung zur leichten u. sicheren Bestimmung der in Ostfriesland wild wachsenden, so wie der in Gärten u. Feldern häufiger gebauten Gefässpflanzen. Mit 206 Abbildgn. auf 9 lith. Taf. 8. Aurich, geh., 3 fr. 75.

97. **Willkomm** (M.), die Nonne, der Kiefernspinner u. die Kiefernblattwespe. Populäre Beschreibung der Lebenweise u. der Vertilgung der forstschädlichen Insekten im Auftrage der hohen Königl. Sächs. Staats-Regierung hrsg. Gr. in-8°, avec gravures sur bois. Dresden, 2 fr.

MÉDECINE.

98. **Auber** (E.). De la fièvre puerpérale devant l'Académie impériale de médecine de Paris, et des principes du vitalisme hippocratique appliqués à la solution de cette question. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

99. **Bericht** über die Fortschritte der Anatomie u. Physiologie im J. 1857. Hrsg. v. D. *J. Henle* u. Dr. *G. Meissner*. 1. Hälfte. In-8°. Leipzig, geh., 5 fr.

100. **Cavasse** (A.). Annuaire général des sciences médicales. Paris. 1re année. 1857. in-18, 5 fr.

101. **Colquhoun** (W.), Remarks on the

Decrease of Grouse, and the Grouse Disease. In-8°, 1 25.

102. **Dinter** (Dr. G.). Die Heilquellen v. Teplitz u. Schönau in ihrer Anwendung. u. Wirkung. Winke u. Rathschläge f. Kurgäste. In-16, avec une carte. Dresden, geh., 2 fr.

103. **Drury** (W. V.). Homœopathic Guide in the Treatment of Accidents, and the Use of External Remedies. In-12, 3 fr. 25.

104. **Edwards** (H. M.). Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux, faites à la faculté des sciences de Paris. T. III, 2e partie. Paris, in-8°.

105. **Falke** (J. E. L.). Handbuch aller inneren u. äusseren Krankheiten unserer nutzbaren Hausthiere, deren Heilung u. polizeiliche wie gerichtl. Handhabung. In-8°. Erlangen, 16 fr.

106. **Meyer** (Dr. L.). Die allgemeine progressive Gehirnlähmung, e. chronische Meningitis. In-8°. Berlin, geh., 2 fr. 75.

107. **Morris** (C.). An Essay on the Pathology and Therapeutics of Scarlet Fever. In-8°. Philadelphia. London, cart., 9 fr. 50.

108. **Müller** (Dr. C. U.). Dr. Cl. Vogelsang, der ophthalmologische Congress zu Brüssel vom 13. bis 16. Septbr. 1857. Bericht im Auftrage d. Königl.-Hannoverschen Ministeriums d. Innern. In-8°. Hannover, geh., 2 fr. 25.

109. **Nedden**, Ad. zur, die Verderbniss der Zähne u. ihre Behandlung Allgemein verständlich dargestellt. Mit 3. Taf. gr. in-8°. Erlangen, 1 fr. 35.

110. **Nowrse** (W. E.). Cholera: its Causes and Prevention. In-8°, 1 fr. 25.

111. **Œttingen** (G. v.). Mittheilungen aus der chirurgischen Abtheilung der Universitätsklinik zu Dorpat betreffend das J. 1856. gr. in-8°. Dorpat, 1857, geh., 4 fr.

112. **Reeves** (C. E.). Diseases of the Spinal Cord, and its Membranes, and the various forms of Paralysis arising therefrom, Chorea and Tetanus. In-8°, 9 fr. 50.

113 **Tirat** (J.). Traité des maladies de poitrine et du cœur, phthisie pulmonaire, catarrhe, asthme, scrofules, et des affections nerveuses, gastralgies, rhumatismes, paralysies, etc.; suivi de nombreux cas d'observations de guérison, avec des recherches sur les courants électriques continus.... 5e édit. Paris, in-8°, 6 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

---

114. **Barcianu**, Sabbas Popovici, theoretisch-practische Grammatik der romänischen Sprache. In-8°. Hermannstadt, geh., 3 fr. 35.

115. **Bertrand**. Vocabulaire hindoustani-français pour le texte des *Aventures de Kamrup*, édité par M. Garcin de Tassy. Paris, in-8°.

116. **Cherbonneau** (A.). Dialogues arabes à l'usage des fonctionnaires et des employés de l'Algérie. Alger, in-8°, 6 fr.

117. **Fabretti**, Ariodantis, Glossarium Italicum in quo omnia vocabula continentur ex Umbricis, Sabinis, Oscis, Volscis, Etruscis cæterisque monumentis quæ supersunt collecta et cum interpretationibus variorum explicantur (In 10 Fasc.) Fasc. 1. In-4°. Augustæ Taurinorum, 6 fr.

118. **Féraud** (R.). La Vida de sant Honorat (la Vie de saint Honorat); légende en vers provençaux du treizième siècle. Paris, in-8°, VI-58 p, 3 fr.

119. **Hyperidis** oratio funebris recens reperta. Recensuit C. *G. Cobet*. In-8°. Leyden, geh., 2 fr.

120. **Ibn Abd-el-Hakem's** history of the conquest of Spain. Now edited for the first time, translated from the Arabic, with critical and exegetical notes, and a historical introduction by *John Harris Jones*. In-8°. Göttingen, geh., 3 fr. 25.

121. **Lepsius** (C. Rich.). Königsbuch der alten Ægypter. 2 Abthlgn. In-4°. 73 lith. Taf. u. 23 Tab. Berlin, cart., 60 fr.

122. **Lespy** (V.). Grammaire béarnaise, suivie d'un vocabulaire français-béarnais. Pau, in-8°, 6 fr.

123. **Nouvelles françoises** en prose du quatorzième siècle, publiées par MM. L. Moland et Ch. d'Héricault, 1 vol., 5 fr.

124. **Peters** (Joa.). Aristophanis judicium de summis suæ ætatis tragicis. Dissert. gr in-8°. Münster, geh., 1 fr. 35.

125. **Ramayana**, poëme sanscrit, traduit en français, pour la première fois, par H. Fauche. *Youddhakanda* (seconde livraison), VIe tome du poëme, IXe et dernier de la traduction; avec un mot encore sur Homère et la Grèce. Paris, gr. in-18, 10 fr.

126. **Schambach** (G.). Wörterbuch der niederdeutschen Mundart der Fürstenthumer Göttingen u. Grubenhagen od. Göttingisch-Grubenhagen'sches Idiotikon gesammelt u. bearb. In-8°. Hannover, 10 fr. 75.

127. **Schlueter** (Jos.). Quæstiones Persianæ. Dissert. philol. In-8°. Münster, geh., 1 fr. 35.

128. **Vahlen** (Joa.). In M. Terentii Varronis saturarum Menippearum reliquias conjectanea. Gr. in-8°. Leipzig, geh., 6 fr.

129. **Virgilii** Maronis Opera; with a Commentary. By John Conington. Vol. 1, in-8°, 15 fr.

130. **Vœgelin** (Prof. Sal.). Uber Aristophanes Vögel. In-8°. Zürich, geh., 1 fr.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

131. **Alfred** (King). The Whole Works of King Alfred the Great, with Preliminary Essays illustrative of the History, Arts, etc. of the Ninth Century. 2 vols. in-8°, 52 fr. 50 c.

132. **Atlas** de l'archéologie du Nord, représentant des échantillons de l'âge de bronze et de l'âge de fer, publié par la société royale des antiquaires du Nord. In-fol. 22 pl. et 10 p. de texte franc.-danois. Copenhague, 1857, cart. 50 fr.

133. **Bade** et ses environs, dessinés d'après nature par J. Coignet; avec des Notices par A. Achard. Paris, in-fol.

134. **Barnes** (W.). Notes on Ancient Britain and the Britons. In-12, 3 fr. 75.

135. **Barth** (H.). Travels and Discoveries in North and Central Africa : being a Journal of an Expedition undertaken under the Auspices of H. B. M.'s Government in the Years 1849-55. By Henry Barth. 5 vols. Vols. 4 and 5, in-8. London, 52 fr. 50.

136. **Beck** (Dr. Aug.). Johann Friedrich der Mittlere, Herzog zu Sachsen. Ein Beitrag zur Geschichte d. 16. Jahrhunderts. 2 Thle. In-8°. Weimar, geh., 16 fr.

137. **Bérard** (V.). Indicateur général de l'Algérie, description géographique et statistique de toutes les localités comprises dans les trois provinces. Alger, in-18, 4 fr.

138. **Bock** (Fr.). Geschichte der liturgischen Gewänder d. Mittelalters od. Entstehg. u. Entwickelg. der kirchl. Ornate u. Paramente in Rücksicht auf Stoff, Gewebe, Farbe, Zeichnung, Schnitt u. rituelle Bedeutg. nachgewiesen u. durch 110 Abbildgn. in Farbendr. erläutert. Mit e. Vorwort v. Dr. *Geo Müller*. 1 Bd. 2 Lfg. In-8°. Bonn, geh., 8 fr.

— Pap. vél., 9 fr. 35; prix de la 1re livraison, 5 fr. 35; pap. vél.. 8 fr.

139. **Bonnell** (H. Ed.). De dignitate Majoris domus regum Francorum a Romano sacri cubiculi Præposito ducenda. In-8°. Berlin, geh , 1 fr. 35.

140. **Boucher de Perthes.** Voyage en Danemark, en Suède, en Norvége, par la Belgique et la Hollande; retour par les villes hanséatiques, le Mecklenbourg, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg et le grand-duché de Bade; séjour à Bade en 1854. Paris, gr. in-8°, 8 fr.

141. **Boudin** (A.). Palais de Versailles. Histoire généalogique des croisades. T. I. 2e partie. Paris, in-4°. Formera 4 vol.; 112 fr.

142. **Capgrave** (J.). Johannis Capgrave Liber Henricus. Edited by Rev. Fr. Ch. Hingeston. In-8°, half bound, 10 fr. 75.

143. **Cocheris** (H.). Notices et Extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie. T. II. (D. G.). Paris, in-8°, 8 fr.

144. **Collins' Railway** and Pedestrian Atlas of England : Containing Forty-three Maps, with all Railways and Roads accurately laid down. In-8°, 3 fr. 25.

145. **Combes** (F.). La Princesse des Ursins; essai sur sa vie et son caractère politique, d'après de nombreux documents inédits. Paris, in-8°, 7 fr.

146. **Conrad** (F. W.). Reizen naar de landengte van Suez, Egypte, het Heilige land. Met platen, kaart en portretten. 3e afl. In-8°. 's Gravenhage. 3 fr.

147. **Dangeau.** Journal publié en entier pour la première fois par MM. E. Soulié et L. Dussieux, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiés par M. F. de Conches. T. XV. 1713-1715. Paris, in-8°, 6 fr.

148. **Dubois** (P.). Collection archéologique du prince Pierre Soltykoff. Horlogerie. Description et iconographie des instruments horaires du seizième siècle; précédée d'un Abrégé historique de l'horlogerie au moyen âge et pendant la renaissance; suivie de la Bibliographie complète de l'art de mesurer le temps depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; par Pierre Dubois, auteur de l'*Histoire et traité de l'horlogerie*. Paris, in-4°, 10 pl., 30 fr.

149. **Fahne** (A.). Geschichte der westphälischen Geschlechter unter besonderer Berücksichtigung ihrer Uebersiedelung nach Preussen, Curland u. Liefland. Mit fast 1200 Wappen u. mehr als 1300 Familien. In-fol. Cöln, geh., 56 fr.

150. **Fallmerayer** (Dr. J. Ph.). Das Albanesische Element in Griechenland. I. Abth. Ueber Ursprung u. Alterthum der Albanesen. In-4°. München, 1857, 3 fr. 50.

151. **Fournier** (H.). Histoire pittoresque des villes les plus remarquables de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Russie, la Turquie, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Paris, gr. in-8°, 6 fr.

152. **Gerebtzoff** (N. de). Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie. Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

153. **Gubbins** (M. R.). An Account of the Mutinies in Oudh, and of the Siege of the Lucknow Residency; with some Observations on the Condition of the Province of Oudh, and on the Causes of the Mutiny of the Bengal Army. In-8°, 18 fr. 75.

154. **Haas** (H.). *Monumenta Abenbergensia* gegenüber den *Monumentis Zolleranis* od. die Abstammung der Burggrafen v. Nürnberg u. d. Königl. Preuss. Hauses v. Markgraf Adalbert in Kärnthen, Gaugraf in Radenzgau u. Graf v. Calw wie v. Abenberg als Entgegnung auf die Urkunden der *Monumenta Zollerana* u. Verwandtes. In-8°. Erlangen, geh., 2 fr.

155. **Hartwig** (Dr. Geo.). Der hohe Norden im Natur- u. Menschenleben dargestellt. (In 4 Lfgn.) 1. Lfg. In-8° avec une carte. Wiesbaden, geh., 2 fr. 50.

156. **Jacob** (P. L.). Curiosités de l'histoire du vieux Paris. Paris, in-18, 2 fr. 50.

157. **Jacobs** (A.). Géographie de Grégoire de Tours. Le Pagus et l'administration en Gaule. Paris, in-8°, 3 fr.

158. **Kotschy** (Dr. Thdr.). Reise in den cilicischen Taurus über Tarsus. Mit Vorwort v. Ritter. in-8°. Gotha, geh., avec 2 cartes et 1 pl., 10 fr.

159. **Lechner** (E.) Piz Languard u. die Bernina-Gruppe bei Pontresina, Oberengadin. Skizzen aus Natur u. Bevölkerung. Zugleich als Wegweiser f. Wanderungen entworfen. Mit. 2 Ansichten v. W. Georgy u. 1 Karte d. Bernina. In-8°. Leipzig, 3 fr. 25.

160. **Loher** (F.). König Konrad I. u. Herzog Heinrich v. Sachsen. Ein Beitrag zur deutschen Reichsgeschichte. In-4°. München, 6 fr. 50.

161. **Milan** (F.). Ost-Indien, das Land der Wunder u. seine Völker, Sitten u. Gebräuche, oder Barbarei u. Civilisation. In-8° m. 14 col. Steintaf. Löbau, geh., 3 fr. 75 c.

162. **Milne** (W. C.). La Vie réelle en Chine, traduite par A. Tasset. Paris, in-18, 3 fr. 50.

163. **Molènes** (P. de) Mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier. Valpéri. Paris, in-18, 1 fr.

164. **Pierrot**. Histoire de France depuis les premiers âges jusqu'en 1848. Ouvrage dédié à monseigneur l'évêque de Verdun. T. VII. Paris, in-8°, 5 fr. 50.

165. **Rathlef** (C.). Die welthistorische Bedeutung der Meere, insbesondere d. Mittelmeers. Hist. geogr. Abhandlung. In-8°. Dorpat, geh., 4 fr.

166. **Roumeguère** (C.). Description des médailles grecques et latines du Musée de la ville de Toulouse; précédée d'une introduction à l'étude des médailles antiques; par Casimir Roumeguère. Paris, in-12, 5 fr.

167. **Saint-Simon**. Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. T. XX et dernier. Paris, in-8°. Prix des 20 vol., 80 fr.

168. **Süssmilch-Hœrnig** (M. v.). Specialkarte vom Königreich Sachsen. 1 : 250000 Lith. 4 Bl. In-fol. Dresden. In Mappe. 5 fr.

— Sur toile, 7 fr. 50.

169. **Tanswell** (J.). The History and Antiquities of Lambeth. In-8°, 9 fr. 50.

170. **Velde** (C. W. M. van de). Plan of the town and environs of Jerusalem, constructed from the english ordnance-survey and measurements of Dr. *T. Tobler*. With memoir by Dr. *Titus Tobler*. 1 : 4843. In-fol. Gotha. Auf Leinw. u. in Mappe, 12 fr.

171. **Weber** (G.). Allgemeine Weltgeschichte m. besond. Berücksicht. d. Geistes- u. Culturlebens der Völker u. m. Benutzung der neueren geschichtl. Forschungen f. die gebildeten Stände bearb. 2. Bd. Geschichte d. Hellenischen Volkes. 1. Hälste. In-8°. Leipzig, 4 fr.

— Prix du vol. I, 7 fr. 50.

172. **Wieseler** (Frdr.). Göttingische Antiken. Hrsg. u. erläutert. In-4°. Göttingen, geh., 2 fr. 25.

173. **Winckelmann** (Ed.). Wandkarte v. Württemberg, Baden u. Hohenzollern. Revidirte Ausg. v. 1858. 4 Bl. in-fol. Esslingen, 10 fr.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

174. **Baker** (V.). The British Cavalry: with Remarks on its Practical Organisation. In-8°, 9 fr. 50.

175. **Bourchier** (G.). Eight Months' Campaign against the Sepoy Army, during the Mutiny of 1857. In-8°, 9 fr. 50.

176. **Dienst-Unterricht**, der, d. Soldaten im Herzogl. Sachsen-Coburg-Gothaischen Infanterie-Regiment. Gotha, 1858. In-8°. Berlin, geh., avec 3 pl., 2 fr. 25.

177. **Etat** du corps du génie, suivi des principales dispositions des lois, décrets, arrêtés et ordonnances concernant les officiers et les gardes du génie. 1858. Paris, in-8°, 3 fr.

178. **Guérin** (L.). Histoire de la dernière guerre de Russie (1853-1856), dans la mer Noire et la mer d'Azov, dans la mer Baltique et la mer Blanche, et dans l'océan Pacifique, en Moldo-Valachie et en Boulgarie, dans la péninsule de Crimée, etc., écrite au point de vue politique, stratégique et critique sur les documents comparés français, anglais, russes, allemands et italiens, et d'après la correspondance du colonel du génie Guérin, chef d'état-major du génie à l'armée d'Orient, et de nombreux renseignements manuscrits, avec un Précis

des progrès militaires de la puissance russe. T. I, II et III. Paris, gr. in-8°, 15 fr.

— L'ouvrage aura 4 tomes.

179. **Jansen** (M. H.) Prœven van eene beginselmatige dienstregeling der Marine in Nederl. Indië. Gr. in-8°. Dordrecht, 1 fr. 25 c.

180. **Marine register** of the United-States. Compiled by a Board of Superintendents appointed by the New-York Underwriters. The Register will include, besides the ordinary information, the Names of Builders, and the Dimensions of the Vessels.

— On publiera des suppléments chaque 1er, 10 et 20 du mois. Prix de l'ouvrage, 75 fr. Abonnement pour les suppléments, 200 fr.

181. **Perce** (E.). The Battle Roll : an Encyclopædia containing Descriptions of the most famous and memorable Land Battles and Sieges in all Ages; arranged alphabetically and chronologically. Illustrated. in-8°. New-York, 35 fr.

182. **Radetzky**, Feldmarschall Graf, Denkschriften militärisch-politischen Inhalts aus dem handschriftlichen Nachlass desselben. In-8°. Stuttgard, geh., 11 fr. 50.

183. **Rang- u. Quartier-Liste** der Königl. Preuss. Armee u. Marine f. d. J. 1858. Nebst den Anciennetäts-Listen der Generalität u. Stabs-Officiere. Red. : die Königl. Geh. Kriegs-Kanzlei. gr. in-12. Berlin, 5 fr.

184. **Rouvroy** (W. H. v.). Dynamische Vorstudien zu e. Theorie der gezogenen Feuerwaffen. In-8°. Dresden, geh., 1 fr. 35.

185. **Zum** Säcular-Gedächtniss v. 1758. Der Feldzug in Mähren od. die Belagerung u. der Entsatz v. Olmütz. von E. v. St. Mit 2. Plänen. In-8°. Frankfurt a M., geh., 4 fr.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

186. **Champion**. Les Inondations en France depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours. Recherches et documents contenant les relations contemporaines, les actes administratifs, les pièces officielles, etc., de toutes les époques, avec détails historiques sur les quais, ponts, digues, chaussées, levées, etc.; suivis de Tableaux synoptiques par bassins, de l'hydrographie générale de la France, et d'un Index bibliographique des ouvrages anciens et modernes traitant de la matière; publiés, annotés et mis en ordre pour servir aux études historiques, statistiques, scientifiques et topographiques des inondations. T. 1er. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

187. **Charles IX**. La Chasse royale; très utile aux curieux et amateurs de chasse. Nouvelle édition, précédée d'une Introduction, par H. Chevreul. Paris, petit in-8°, 5 fr.

188. **Damourette** (J. P.). Résistance de la fonte de fer à la compression. Colonnes en fonte de fer. In-8°. 3 fr.

189. **Eisenbahnbrücken**. Die, bei Dirschau u. Marienburg. In-fol. Königsberg. 75 c.

190. **Henrici** (F. C.). Bemerkungen üb. die neuen die Landwirthschaft betreffenden chemischen Briefe des Hrn. v. Liebig. In-8°. Göttingen, geh., 1 fr.

191. **Lippe-Weissenfeld** (A. Graf zur). Landwirthschaftliche Buchhaltung. gr. in-4°. Leipzig, geh., 1 fr. 75.

192. **Mills** (J.). Practical Directions for the Choice, Treatment, and Management of Horses, in Health and Disease, whether intended for Saddle or Harness : how to ascertain the Good Qualities and detect the Faults of Carriage, Cart, and Saddle Horses, etc. 7th edit., with Rarey's System for Taming Horses, in-12, 1 fr. 25.

— Cart. angl., 2 fr.

193. **Poggendorff** (P. A.). Die Landwirthschaft in Belgie n. Bevorwortet v. Mentzel. In-8°. Leipzig, geh., avec 6 pl., 3 fr.

194. **Pohlenz** (R.). Beobachtungen üb. die Wirkung der Pflanzenernährungsmittel od. was düngt u. wie soll man düngen. In-8°. Breslau, geh., 2 fr.

195. **Rarey** (J. S.). L'Art de dompter les chevaux. Traduit et précédé d'une Introduction, par F. de Guaita. Paris, in-18, 1 fr.

196. **Slight**, J. and R. Scott Burn. The Book of Farm Implements and Machines. Ed. by Henry Stephens, Author of "The Book of the Farm." In One large Volume, uniform with "The Book of the Farm," Illustrated with 40 large Engravings, and 836 Engravings on Wood. Edinburgh. 52 fr. 50.

197. **Tripon** (J. B.). Cours méthodique, progressif et complet de dessin linéaire à l'usage des écoles primaires de tous les degrés et des écoles normales. Paris, in-8°, 16 p., 30 pl., 4 fr. 50.

198. **Uhlenhuth** (Ed.). Handbuch der Photogen u. Paraffin-Fabrikation aus Torf, Braunkohle u. bituminösem Schiefer. Nach den neuesten Versuchen u. Erfahrgn. Nebst einem Anh. : Ueber den Heizeffect d. Torses u. seine künstl. Bearbeitg. Von Dr. *Fischer*. Mit 3 Taf. Abbildgn. In-8°. Quedlinburg, geh., 6 fr.

199. **With** (E.). Manuel aide-mémoire du constructeur de travaux publics et de

machines, comprenant le formulaire et les données d'expérience de la construction; accompagné de recherches et d'entretiens sur les progrès constatés, ainsi que sur ceux à faire dans le domaine de la technologie. Paris, gr. in-18, 5 fr.

200. **Zeuner** (G.). Die Schiebersteuerungen. Mit besond. Berücksicht. der Steuerungen bei Locomotiven. Mit 6 lith. Taf. In-8°. Freiberg, geh., 5 fr. 35.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

201. **Achard** (A.). L'ombre de Ludovic. Paris, gr. in-18, 1 fr.

202. **Aimard** (G.). Le grand chef des Aucas; 2 vol. gr. in-18, 7 fr.

203. **Ainsworth** (W. H.). Crichton, roman anglais, traduit par A. Rolet. Paris, 2 fr.

204. **Archæology Portfolio**; or, Selections of Curious and Quaint Designs of Art, Folio, 26 fr. 25.

205. **Architecture Greek.** — Portfolio of Greek Architecture; or, Drawing-Book of Dilettanti Architectural Engravings. With descriptive Text. In-4°, 35.

206. **Armstrong** (Captain). The Two Midshipmen : a Tale of the Sea. In-12, 2 fr. 50.

207. **Bernard** (de) (C.). L'Écueil. Paris, gr. in-18, 1 fr.

208. **Blacksmith's Daughter** (The) : a Historical Novel. By the Author of " Walter Clayton. ,, In-12, 2 fr.

209. **Chateaubriand.** Atala et René. Les Aventures du dernier Abencerrage. Paris, in-8°, 2 fr. 50.

210. **Dickens** (C.). Barnabé Rudge, roman anglais, traduit par M. Bonnomet. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

211. **Dumas** (A.). Les Compagnons de Jéhu. Paris, gr. in-8°, 9 grav., 4 fr. 50.

212. **Edwards** (W.). — Personal Adventures during the Indian Rebellion in Rohilcund, Futteghur, and Oude. In-8°, 7 fr. 50.

213. **Espronceda** (J. de). Obras poeticas. Paris, in-8°, 6 fr.

214. **Fournel** (V.). Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales, et, en particulier, dans l'histoire littéraire. Paris, in-32, 1 fr.

215. **Gerstæcker** (F.). Les Deux Convicts, roman allemand, traduit par B. H. Revoil. Paris, in-18, 2 fr.

216. **Gerstæcker**, Frdr., Gold! Ein californisches Lebensbild aus dem J. 1849. 3 Bde. In-8°. Leipzig, geh., 16 fr.

217. **Gogol** (N.). Les Ames mortes; traduction du russe par E. Moreau. Paris, in-8°, 50 c.

218. **Hackländer** (F.). Boutique et Comptoir; par F. Hackländer; roman allemand traduit par A. Materne. Paris, gr. in-18, 2 fr.

219. **Karr** (A.). Encore les femmes! 2e édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

220. **Künstler-Album**, Leipziger. 1. Hft. Mit e. historischen Einleitung, die Kunstzustände Leipzigs überhaupt u. biographische Künstlernachrichten die vorliegenden Blätter betr. v. G. W. *Geyser*. In-fol. Leipzig. 16 fr.

221. **Largine** (A.). André. Histoire russe. Paris, in-12, 1 fr.

222. **La Vallée** (J.). Les récits d'un vieux chasseur. Paris, gr. in-18, 2 fr.

223. **Lecomte** (J.). Les Pontons anglais, ou le Mort vivant. Paris, 2 vol. gr. in-18, 2 fr.

224. **Lever** (C.). Aventures d'Harry Lorrequer. Roman anglais traduit par A. Baudéan. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

225. **Lola Montez.** Autobiography and Lectures of Lola Montez (Countess of Landsfeld). In-12. 2 fr.

226. **Méry**. Les Vierges de Lesbos, poëme antique. Dessins par L. Hamon, photographiés par Bertsch et Arnaud. Paris, in-4°, 3 pl., 20 fr.

227. **Méry**. Le Dernier Fantôme. Paris, gr. in-18, 1 fr.

228. **Montépin** (X. de). Les Amours d'un fou. Paris, gr. in-32, 1 fr.

229. **Mügge** (Thdr.). Leben u. Lieben in Norwegen. Vier Novellen aus dem norwegischen Volksleben. 2 Bde. In-8°. Frankfurt a M. 8 fr.

230. **Müller**. Wolfg., Johann v. Werth. Eine deutsche Reitergeschichte. In-16. Köln, geh., 4 fr.

— Rel. angl., tr. d., 6 fr.

231. **Ornaments Old English and French**. By Chippendale, Inigo Jones, Johnson, Lock, and Pether. In-4°. Half-bound. 35 fr.

232. **Platel** (F.). Savoie et Piémont. Causeries franco-italiennes. Paris, in-8°, 6 fr.

233. **Puttlitz** (G. zu.). Ein Hausmittel. Lustspiel. In-8°. Berlin. 1 fr. 35.

234. **Rabelais**. Œuvres, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur; avec les variantes de toutes les édi-

tions originales, des notes et un glossaire. Tomes I, II. Paris, in-16, 10 fr.

235. **Recueil** de lettres missives de Henri IV, publié par M. Berger (de Xivrey). T. VII. 1606-1610. Paris, in-4°, 12 fr.

236. **Reid** (M.). The War Trail; or the Hunt of the Wild Horse. In-12. 4 fr. 50.

237. **Reybaud** (Mme C.). Sydonie. Paris, gr. in-18, 1 fr.

238. **Robert** (Mme C.). La duchesse de Chevreuse. Paris, gr. in-18, 1 fr.

239. **Rousseau.** Œuvres complètes, réimprimées d'après les meilleurs textes, sous la direction de L. Barré; illustrées par T. Johannot, Baron, C. Manteuil et C. Mettais. T. VII. Potitique. In-8°, 1 fr.

240. **Soulary** (J.). Sonnets humouristiques. Édition revue et complétement refondue. Lyon, in-8°, 7 fr. 50.

— Tiré à un petit nombre d'exemplaires.

241. **Soulié** (F.). La Lionne. Paris, gr. in-18, 1 fr.

— Le Magnétiseur. Paris, gr. in-18, 1 fr.

242. **Sue** (E.). Thérèse Dunoyer. Paris, gr. in-18, 1 fr.

243. **Timler** (C.). Gothische Ornamente. Nach Holzschnitzereien d. 15. u. 16. Jahrhunderts gezeichnet u. hrsg. (In 2 Hftn.) 1. Hft. In-fol., 11 pl. Jena, 6 fr.

244. **Ulbach.** Les Secrets du diable. Paris, gr. in-18.

245. **Wachenhusen** (H.). Ein neuer Polykrates. 2 Bde. In-8°. Berlin, 1859, 20 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

DES

ANTÉCÉDENTS DU CHRISTIANISME.

Le caractère le mieux marqué de la science dans la période actuelle de son développement est le besoin de remonter aux origines et d'aller surprendre la raison de chaque chose au moment même de sa naissance. La théologie ne fait pas exception à cette tendance générale. Pour elle, la question vitale est aujourd'hui celle de la forme primitive du christianisme et des prolégomènes de son histoire. En portant ses recherches de ce côté, elle cède toutefois moins à l'esprit général de notre temps, qu'au mouvement imprimé depuis longtemps à ses travaux. La critique historique, appliquée aux études théologiques, après avoir été entraînée de proche en proche, par l'enchaînement même des choses et des idées, de l'examen des doctrines ecclésiastiques à celui de l'enseignement apostolique qui est leur source, sent maintenant la nécessité de se rendre compte de cet enseignement lui-même, en le comparant à ses antécédents, et se trouve ainsi en présence de la question qui domine toutes les autres et qui seule peut les éclairer, celle de l'origine du christianisme.

On ne peut chercher les antécédents de la religion et de la théologie chrétiennes que dans le milieu dans lequel elles se produisirent, c'est-à-dire dans les dernières formes du judaïsme, dans les formes qu'elles trouvèrent à leur naissance et qu'elles supposent[1]. Ce serait s'égarer que de faire intervenir ici et dans ce moment la philosophie grecque. Plus tard, elle exerça une action considérable sur le développement de

[1] Hilgenfeld, *Journal de théologie scientifique*, n° 1, p. 18.

la doctrine chrétienne, c'est un fait incontestable; mais elle resta étrangère à sa formation première. C'est en vain que quelques théologiens, Hug entre autres, ont essayé de prouver que la langue grecque et par conséquent aussi la connaissance de la littérature grecque étaient répandues parmi les Juifs de la Palestine avant l'ère chrétienne. Josèphe nous apprend que ses coreligionnaires de la Judée n'attachaient aucun prix à l'étude des langues étrangères et qu'ils réservaient toute leur estime pour les hommes versés dans la connaissance de la loi et des saintes Écritures[1]. Depuis la persécution d'Antiochus Épiphanes, dont le projet d'helléniser les descendants de Jacob avait provoqué une révolte générale, tout ce qui était grec était en horreur aux Juifs de la Palestine, et quiconque en cultivait la langue et la littérature ne tardait pas à être regardé comme un traître[2]. Le Talmud a soin dans les rares occasions où il signale un docteur juif auquel cette connaissance n'était pas étrangère, d'expliquer aussitôt par quel concours de circonstances il avait été obligé de l'acquérir. Enfin un fait rapporté dans le livre des *Actes des apôtres*[3] prouve nettement que le grec était en général ignoré dans la Palestine.

Déjà au siècle dernier, les commentaires du *Nouveau Testament* de Lightfoot, de Schœttgen, de Meuschen et de Wolf avaient montré qu'il y a dans les plus anciens écrits rabbiniques une foule de dogmes qui s'accordent d'une manière surprenante avec les doctrines chrétiennes. Des travaux modernes, faits avec autant d'érudition, mais avec plus de méthode et de critique, ont mis ces analogies dans un nouveau jour et ont donné une connaissance plus claire et plus étendue de l'état moral et religieux des enfants d'Israël dans les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne. On ne peut pas dire cependant qu'il ne reste plus rien à faire et que l'obscurité qui couvre l'époque de la naissance du christianisme ait été entièrement dissipée. Mais quelque insuffisantes qu'elles soient encore, ces recherches méritent d'être signalées à l'attention des hommes sérieux qui s'intéressent aux questions religieuses. Leur connaissance est d'ailleurs nécessaire pour s'orienter dans les discussions soulevées en ce moment en Allemagne sur la théologie chrétienne pendant la période apostolique.

De toutes les tendances religieuses qui dans le siècle antérieur à l'ère chrétienne régnaient parmi les descendants d'Israël, trois seulement ont exercé une action réelle sur le christianisme primitif : ce sont le

[1] Josèphe, *Antiquités*, XX, 9.
[2] I *Maccabées*, I, 11 et suiv.
[3] XXI, 37.

pharisaïsme, l'essénisme et la philosophie religieuse des Juifs alexandrins.

Le pharisaïsme dominait dans les écoles de la Palestine. Il ne formait ni une secte, ni un parti dans la nation juive, comme on le dit communément; il était le véritable représentant de la religion de l'immense majorité; sa théologie était la théologie juive dans le sens le plus exact du mot. Les pharisiens étaient en politique ce que nous appellerions les patriotes, et en matière de croyances religieuses les orthodoxes. Leurs écoles continuaient l'œuvre nationale, en la consolidant et en en tirant toutes les conséquences légitimes[1]. C'est dans le milieu qu'ils avaient formé que vécut Jésus-Christ et que se fit la première éducation religieuse des apôtres.

Les esséniens, faible minorité perdue au milieu de la nation juive, étaient au contraire une véritable secte. Séparés du reste de leurs coreligionnaires qu'ils tenaient pour des membres dégénérés de la famille de Jacob, n'assistant pas, par suite de scrupules de conscience, au culte public célébré dans le temple de Jérusalem, ils avaient un culte qui leur était propre et des croyances particulières, qu'ils avaient ajoutées aux croyances fondamentales de la synagogue. Ils habitaient dans des espèces de couvents, situés sur les rives orientales de la mer Morte. Leur organisation était semblable à celle qu'adopta plus tard le monachisme chrétien. Elle s'en distingue cependant en un point fort important. Cette secte formait une société secrète. Quand, après un noviciat de trois ans, on était admis dans son sein, on jurait de ne révéler à aucun profane les doctrines qui lui étaient particulières. Ennemis de la guerre et de l'esclavage, les esséniens pratiquaient la charité universelle; mais ces estimables sentiments étaient ternis par un orgueil spirituel extrême. Le caractère le plus saillant de leur théologie était un mysticisme ascétique se perdant dans les régions nébuleuses de la théosophie.

On ignore quand et comment naquit cette société religieuse; on ne connaît pas mieux quand et comment elle finit. Il paraît qu'elle ne survécut pas de beaucoup à la ruine de Jérusalem. Tout ce qu'on sait d'elle, on le doit à Philon et à Josèphe[2]. Mais celui-ci qui avait passé un an auprès d'elle, n'avait pas franchi le premier degré du noviciat, et ne connaissait pas par conséquent le fond de ses doctrines; et Philon, comme Néander le fait remarquer, les présente non telles

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 72 et 73.

[2] Et aussi à Pline, qui décrit en quelques lignes son organisation extérieure, *Histoire naturelle*, v, 25.

qu'elles étaient en réalité, mais telles qu'il lui convenait qu'elles fussent, pour que les Grecs éclairés vissent dans les esséniens des modèles de sagesse pratique [1].

La philosophie religieuse des Juifs alexandrins nous est bien autrement connue. Plusieurs des ouvrages dans lesquels elle est exposée sont arrivés jusqu'à nous, et ces divers documents, entre autres la *Sapience*, livre apocryphe de l'*Ancien Testament*, et surtout les écrits de Philon, ont été étudiés avec soin. Nous sommes ici sur un terrain historique, en dehors des conjectures et des hypothèses hasardées. Cette philosophie a, comme l'essénisme, une tendance mystique et ascétique; mais la culture grecque, dont elle a subi l'influence à Alexandrie, lui a donné une largeur de vues inconnue aux Juifs de la Palestine. Les Juifs alexandrins oublièrent de bonne heure leur langue nationale, et adoptèrent celle des Grecs, répandue à cette époque dans l'Égypte et dans l'Asie Mineure. Leur éducation fut grecque, et ils ne tardèrent pas à comprendre leur religion à travers cette éducation. Moïse expliqué par le platonisme, tel fut le point de départ de leur philosophie. Philon en fut l'expression la plus décidée et la plus remarquable. C'est à Alexandrie, foyer de la culture grecque, que ce mouvement fut le plus marqué; mais il se produisit aussi, quoique sans s'élever à une forme scientifique, dans les villes de l'Asie Mineure. Là aussi les Juifs de langue grecque respirèrent un air plus libre qui eut pour effet de les élever au-dessus des préjugés étroits de leurs coreligionnaires de la Palestine. En général le judaïsme perdit à l'étranger une partie de sa roideur et prit une tendance cosmopolite, que M. Reuss signale avec raison comme la réaction extrême contre l'esprit pharisaïque [2].

Telles sont les trois fractions du judaïsme dont il faut tenir compte dans la recherche des antécédents du christianisme. Il faut maintenant les comparer entre elles et relever les traits qui ont pu avoir quelque action sur la formation de la religion et de la théologie chrétiennes.

I.

Les écoles pharisaïques de la Palestine, l'essénisme et la philosophie juive d'Alexandrie avaient, à côté de tendances diverses, des points de vue communs. Non-seulement tous les enfants d'Israël se réunissaient dans le monothéisme, mais encore ils avaient tous également senti le

[1] Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 39.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 98-122.

besoin de dépouiller la conception de Dieu des anthropomorphismes sous lesquels la simplicité antique l'avait présentée. Ce Dieu qui s'irrite, qui s'apaise, qui se repent, qui vient s'entretenir familièrement avec Abraham, sous les chênes de Mamré, comme un ami avec son ami, ce Dieu fait à l'image de l'homme ne pouvait plus convenir à une époque plus réfléchie et plus raffinée. Mais en le spiritualisant, il fallait sauver l'autorité de la tradition écrite, pour laquelle les enfants d'Israël avaient tous un égal respect. Le même procédé fut employé à Jérusalem et à Alexandrie. En général la version des Septante et les paraphrases chaldaïques adoucissent les expressions du texte hébreu qui feraient supposer en Dieu des formes physiques et des passions semblables à celles des hommes. Là où il est question des mains de Dieu, elles parlent de la gloire de Dieu ou bien de sa puissance[1]. Quand le texte hébreu dit que Jéhovah parla à Moïse face à face, elles présentent l'entretien comme ayant eu lieu en songe, et quand il est raconté que Moïse ou un patriarche ou quelque prophète voient le Dieu d'Israël sur son trône, ce n'est pas Dieu qui est aperçu; d'après les traductions, c'est son lieu, sa puissance, sa gloire, en un mot c'est une de ses manifestations[2].

Ces explications supposent un premier travail philosophique. On distingua en Dieu ce qui constitue son essence, et le par quoi il agit et se produit, pour ainsi dire, en dehors de lui; en d'autres termes, Dieu en soi et Dieu se manifestant. Ce mouvement de la pensée parmi les enfants d'Israël ne s'arrêta pas à cette distinction fondamentale. Poussé jusqu'à ses dernières conséquences, il tomba dans ce double excès, d'un côté de ne plus reconnaître en Dieu qu'une cause première éternellement voilée aux yeux des faibles mortels, et d'un autre côté de donner naissance à une philosophie fantastique qui peupla le monde suprasensible de plus de divinités subordonnées que n'en avait jamais créé l'imagination féconde de la Grèce païenne. Le christianisme primitif n'eut rien de commun avec ces deux travers, qui furent cependant contemporains de son origine et de sa propagation; mais il n'en fut pas de même du gnosticisme, qu'il faut considérer comme une des formes particulières de la théologie chrétienne. Ces subtiles distinctions n'entrèrent aussi que dans de très-faibles proportions dans l'enseignement de la synagogue et dans la philosophie juive d'Alexandrie,

[1] « Notre législateur, dit Aristobule dans un passage conservé par Eusèbe, s'est exprimé avec noblesse en appelant mains de Dieu les opérations de sa puissance. »

[2] Dœhne, *Exposition de la philosophie religieuse des Juifs alexandrins*, t. II, p. 32 et suiv.

tandis qu'elles envahirent l'essénisme, qui donna un développement considérable à la théorie des êtres intermédiaires entre Dieu et le monde.

Les termes par lesquels on désigne, soit dans les écoles de la Palestine, soit parmi les Juifs alexandrins, les manifestations divines, par opposition à l'essence invisible et immuable de Dieu, furent empruntés au langage des livres de l'Ancien Testament. Le mot *la Parole*[1] (*Memra* dans les Targums et *Logos* dans Philon) devint le nom le plus généralement employé de l'être divin, intermédiaire entre Dieu et les choses créées[2]. Philon, qui a fait une théorie complète du Verbe, le nomme le fils aîné, le fils unique de Dieu, l'image de la Divinité, et le dépeint comme le créateur du monde, l'agent de Dieu auprès des hommes et l'intercesseur des hommes auprès de Dieu[3]. Les mêmes déterminations se présentent, quoique moins développées, dans les apocryphes alexandrins de l'Ancien Testament, principalement dans la Sapience. Elles ne sont pas étrangères aux paraphrases chaldaïques, qui attribuent les mêmes fonctions à la *Memra*[4]. Il n'est pas inutile de faire remarquer en passant que cette identité de la doctrine du Verbe chez les Juifs palestiniens et chez leurs coreligionnaires d'Alexandrie prouve incontestablement que cette théorie n'a pas été empruntée à Platon[5] par les Alexandrins, et qu'elle est un produit de la spéculation juive.

Cette doctrine avait pris chez les esséniens une forme particulière. Regardant la matière comme la source du mal[6], ils avaient rompu tout rapport direct entre Dieu et le monde, et, pour maintenir l'action du divin sur les choses sensibles, ils avaient été obligés de pousser à l'ex-

[1] Par allusion à *Genèse*, I, 3, 6, 9, etc.; *Psaume* XVIII, 31.

[2] Les termes les plus usités après celui de *Parole* sont celui de *Sagesse* dans les apocryphes alexandrins de l'Ancien Testament, et celui de *Schechina* (présence, habitation de Dieu) dans le Talmud.

[3] Gfrœrer, *Histoire critique du christianisme primitif*, t. I, p. 168-326; Dœhne, *Exposition de la philosophie religieuse des Juifs alexandrins*, t. I, p. 202 et suiv.; Keferstein, *Doctrine des êtres intermédiaires de Philon*, p. 25 et suiv.

[4] Schœttgen, *Horæ hebraicæ*, t. II, p. 5; Gfrœrer, *Le Siècle du salut*, t. I, p. 307 et suiv.

[5] Ce n'est pas à dire que la théorie des êtres intermédiaires ne soit pas dans Platon, ni que Philon ne lui ait fait aucun emprunt dans le développement de sa doctrine du Verbe. Mais la théorie platonicienne et celle des Juifs d'Alexandrie n'ont qu'une ressemblance générale, qui ne suffirait pas pour prouver que la doctrine du Verbe vient du platonisme.

[6] Cette notion de la matière se retrouve aussi dans Philon, mais d'une manière moins tranchée. Dans tous les cas, Philon n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur ce point. Dœhne, *Exposition de la philosophie juive alexandrine*, t. I, p. 188 et suiv.

trême la distinction entre Dieu en soi et Dieu se manifestant au dehors, et d'étendre ce dernier terme en une série descendante d'êtres intermédiaires. Cette théorie, qui se lie très-bien d'ailleurs avec l'ensemble de leurs croyances, se trouve évidemment dans les noms des anges, qui, d'après Josèphe [1], occupaient la principale place dans leur enseignement secret; et c'est à elle encore que se rapporte ce que dit Philon de leur philosophie, qui portait exclusivement sur l'essence de Dieu et la production de l'univers [2]. On n'a pas d'autres détails sur cette partie de leur système; mais on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité, ce me semble, en la supposant analogue à la théorie des *séphiroth* de la kabbale et à celle des *éons* des gnostiques [3].

Les anciens Hébreux croyaient qu'après la mort l'homme, semblable à une ombre, habite un lieu souterrain, ténébreux, semblable à l'*adès* des Grecs et à l'*amenthi* des Égyptiens. Ce lieu était appelé le *scheol.* Des croyances plus consolantes entrèrent dans la théologie juive deux siècles environ avant l'ère chrétienne. Mais ici nous trouvons une différence entre la manière dont les Juifs de la Palestine conçurent le retour des morts à la vie, et les idées que les Juifs alexandrins et les esséniens se firent de la continuité de l'existence humaine après la mort.

Diverses circonstances que je n'ai pas à rechercher ici conduisirent les docteurs de la Judée à croire que Dieu rappellera un jour les morts à la vie; mais, peu capables de vues spiritualistes, ils regardèrent l'existence future comme soumise aux mêmes conditions que l'existence présente. Le rétablissement de la vie au delà du tombeau fut pour eux une résurrection des corps [4].

La continuité de la vie humaine a sa raison, au contraire, chez les Juifs alexandrins, dans l'immortalité de l'âme. Philon ne connaît pas la doctrine de la résurrection des corps, et, s'il l'avait connue, il aurait hautement protesté contre elle. Si la vertu consiste à fuir le corps pour rentrer dans notre patrie, qui est le monde des intelligences pures, comment pourrait-on croire que l'âme du juste puisse, dans un monde meilleur, être encore enchaînée à la chair [5]?

Les esséniens se rapprochent ici des Juifs alexandrins. Pour eux aussi, l'âme, tombée dans la prison du corps par suite d'une certaine

[1] *Guerre des Juifs*, II, 8, 7.

[2] Philon, *Quod omnis probus*, dans les OEuvres, édit. Mangey, t. II, p. 458.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 8, 7.

[4] II *Maccabées*, VII, 11; Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 433-436.

[5] Gfrœrer, *Histoire du christianisme primitif*, t. I, p. 403 et suiv.; Dœhne, *Exposition de la philosophie juive alexandrine*, t. I, p. 330 et suiv.

séduction naturelle, doit travailler à se délivrer des liens de la matière, et quand elle s'est purifiée, elle s'envole dans les espaces de l'air[1].

Ces différentes fractions du judaïsme se divisaient encore sur une autre croyance bien autrement importante dans la question des antécédents du christianisme. Le point central des croyances religieuses des Juifs palestiniens, dans le siècle qui précéda l'ère chrétienne, était l'attente du Messie. Il n'est pas de doctrine qui ait autant occupé les docteurs juifs de cette époque, et qui ait été étudiée et déterminée dans d'aussi minutieux détails. L'ouvrage de Bertholdt sur ce sujet est une riche mine de précieuses indications; tout n'y est pas cependant; M. Gfrœrer a recueilli, dans son *Siècle du salut*, un grand nombre de traits qui y manquent[2].

Le libérateur qu'attendaient les Juifs de la Palestine devait descendre de David, de ce roi dont le nom, comme le fait observer M. Gfrœrer, jouait dans les légendes de la Judée le même rôle que les noms d'Alexandre, de César et de Charlemagne dans les légendes des peuples de l'Occident[3]. Une étoile miraculeuse, venant de l'Orient, annoncerait sa naissance, et la Galilée serait le premier théâtre de ses actes merveilleux[4]. Réunissant en lui les vertus de Moïse et celles de David, mais plus grand que l'un et que l'autre, il marquerait son passage sur la terre par des prodiges et par des enseignements supérieurs à ceux du législateur hébreu, et par des victoires plus éclatantes que celles du roi prophète[5]. Les yeux des aveugles ne seraient plus fermés, les oreilles des sourds seraient ouvertes, la langue des muets déliée[6]. Il donnerait au peuple une nourriture miraculeuse, comme l'avait fait autrefois Moïse dans le désert, et, conformément à la prédiction d'Ésaïe, il se chargerait lui-même des douleurs de la nation pour l'en délivrer[7]. Enfin il confondrait le mal, ruinerait la ligue des rois conjurés contre la vérité, et donnerait à Israël la domination sur toute la terre[8].

Les docteurs juifs avaient arraché aux anciennes prophéties messianiques le secret de l'époque précise de leur accomplissement. Par un

[1] Josèphe, *De bello jud.*, II, 12; *Antiquités*, XIII, 9; XVIII, 2; Dœhne, *Exposition*, etc., t. I, p. 485; Gfrœrer, *Siècle du salut*, t. II, p. 335 et suiv.

[2] Voyez aussi Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 487-511, et Lutterbeck, *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I.

[3] Gfrœrer, *Siècle du salut*, t. II, p. 231.

[4] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 358.

[5] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 318 et suiv.

[6] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 251 et 252.

[7] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 267 et suiv.

[8] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 233 et suiv.; Bertholdt, *Christol.*, p. 188 et suiv.

de ces rapprochements arbitraires, si chers à l'exégèse rabbinique, ils avaient vu dans le récit de la création une image de l'histoire du monde, et comme c'était un principe établi[1] que mille ans sont comme un jour devant l'Éternel, ils avaient admis que le monde, dans son état actuel, durerait six mille ans, correspondant aux six jours de la création et se divisant ainsi : deux mille ans avant la loi, deux mille sous la loi, et deux mille depuis la venue du Messie jusqu'à son triomphe définitif; alors commencerait son règne proprement dit, règne qui durerait mille ans, pour représenter le jour du repos du Seigneur[2].

Les avantages du règne du Messie étaient exclusivement réservés aux enfants d'Israël, d'après les enseignements des écoles de la Palestine. Tous les descendants de Jacob y prendraient part; ceux qui avaient été moissonnés par la mort ressusciteraient pour se joindre à ceux qui vivraient à cette époque, et, devenus semblables aux anciens prophètes par les dons spirituels[3], ils goûteraient tous ensemble les délices de la Sion céleste, tandis que les nations païennes, arrêtées à la porte, s'écrieraient à la vue de leur félicité : Heureux est le peuple qui jouit d'un si grand bonheur[4]! Quelques docteurs, plus bienveillants pour les incirconcis, pensaient cependant qu'ils se convertiraient à la fin des temps, et qu'ils deviendraient prosélytes de la porte. Mais, même alors, ils resteraient inférieurs aux enfants d'Israël. C'est là un trait essentiel du judaïsme palestinien. Un esprit national exclusif le pénètre jusque dans ses plus intimes profondeurs. Les promesses, les espérances, le salut sont pour eux seuls; les Grecs et les Barbares n'y ont aucun droit.

L'ensemble de ces croyances messianiques forme le fond de toutes les apocalypses, écrits d'origine juive, destinés à peindre les événements qui doivent précéder la venue du Messie sur la terre, ceux qui doivent signaler sa présence, ceux enfin qui se rapportent à son règne. L'étude de ces singuliers ouvrages, poursuivie dans ce moment en Allemagne avec un vif intérêt, ne sera pas une des parties les moins utiles des recherches entreprises sur les antécédents du christianisme[5].

Un autre ordre d'idées régnait parmi les Juifs alexandrins. Étrangers

[1] D'après *Psaume* XC, 4.

[2] Gfrœrer, *Siècle du salut*, t. II, 198-218; Cœlln, *Théol. bibliq.*, t. I, p. 507 et suiv.; Bertholdt, *Christol.*, p. 193-194.

[3] Gfrœrer, *ibid.*, t. II, p. 249.

[4] Bertholdt, *Christol.*, p. 224.

[5] *De la littérature apocalyptique chez les Juifs et les premiers chrétiens*, par M. A. Nefftzer, livraison de juillet.

à la mère patrie, ne s'intéressant plus à ses destinées qu'au point de vue religieux, ils n'avaient que faire d'une doctrine inséparable de la vie politique du judaïsme, doctrine qui prend de nouvelles proportions chaque fois que la résistance à la persécution a besoin pour se soutenir de l'espérance d'un triomphe futur. L'idée du Messie s'obscurcit peu à peu chez les Juifs alexandrins, comme elle s'est presque éteinte partout où les débris de la famille d'Israël ont trouvé la tolérance et la sécurité.

M. Frankel est d'une opinion contraire; il prétend que les idées messianiques se développèrent plus tôt et plus largement à Alexandrie qu'à Jérusalem, et qu'elles étaient peu répandues dans la Palestine, même pendant la période des Maccabées. Et la raison qu'il en donne, c'est que l'éloignement de la patrie, le désir d'y rentrer et un certain sentiment de vengeance contre les Grecs qui les méprisaient, attachèrent les Juifs d'Égypte à l'attente du libérateur promis par les prophètes[1]. L'histoire me paraît donner le démenti le plus formel à cette opinion. Les espérances messianiques ne tiennent aucune place dans la *Sapience;* elles sont absolument étrangères à la philosophie de Philon; elles remplissent, au contraire, les paraphrases chaldaïques et les apocalypses juives; elles se retrouvent dans une foule de discussions rabbiniques recueillies dans le Talmud. En un mot, elles abondent dans les documents palestiniens; elles sont absentes des écrits alexandrins.

Il y a plus : les Juifs d'Égypte paraissent tellement indifférents à leur patrie primitive, qu'au mépris des prescriptions les plus positives de la loi juive, ils construisirent un temple à Léontopolis. Au contact de la culture grecque ils perdirent les aspérités de l'esprit israélite. Ce ne fut qu'au point de vue religieux, et par horreur de l'idolâtrie, qu'ils restèrent attachés à leur nationalité. Il n'y a pas dans Philon un seul vœu pour la prospérité de Jérusalem. La patrie des Juifs alexandrins, c'est leur foi religieuse; ils n'en connaissent pas d'autre. Le particularisme juif s'est effacé presque entièrement de leurs habitudes intellectuelles et morales, et a fait place à des vues plus humaines, plus libérales. Le monothéisme triomphera, il est vrai, selon eux; il se répandra parmi tous les peuples, chassant de la lumière de la vérité les erreurs de l'idolâtrie; mais ce progrès s'accomplira par le développement de la culture naturelle, par la propagation de la philosophie. Le rêve de la domination du monde par la nation juive ne lui est jamais monté à

[1] *De l'influence de l'exégèse palestinienne sur l'herméneutique alexandrine*, p. 50 et 182.

l'esprit. Il y a un abîme entre les espérances de Philon et celles des rabbins de la Palestine[1].

Quelle est donc, d'après la philosophie alexandrine, la prérogative des Juifs sur les autres hommes? C'est d'avoir reçu par Moïse et les prophètes la connaissance de la vérité, tandis que les autres peuples ont été obligés de la chercher péniblement, souvent sans la trouver. Mais ils y arriveront enfin, d'après Philon, soit par leurs propres efforts, soit par la lumière que le mosaïsme est appelé à répandre parmi eux.

Les esséniens partageaient-ils les croyances de leurs coreligionnaires de la Palestine sur le Messie? Admettaient-ils avec eux que les enfants d'Israël régneraient un jour sur toutes les nations du monde? Josèphe et Philon se taisent également sur ces deux points. Mais des inductions fort plausibles peuvent nous faire croire que, tout en tenant aussi fortement que les Pharisiens aux préjugés nationaux, ils avaient renoncé à leurs espérances messianiques, et à leurs illusions politiques.

J'ai déjà fait remarquer qu'ils se considéraient comme les véritables Juifs et les seuls dépositaires fidèles du mosaïsme. C'est dans ce sentiment qu'ils s'étaient séparés du reste de leur nation, qui, à leurs yeux, n'avait pas su garder sa pureté. Ils s'abstenaient, il est vrai, d'assister au culte célébré dans le temple; mais c'était seulement parce qu'il était souillé par la présence de Juifs profanes. Ils le tenaient d'ailleurs pour une institution sainte[2]. Ne peut-on pas conclure de là que les préjugés de religion et de race étaient plus fortement encore enracinés en eux que dans les pharisiens? Après la ruine de Jérusalem ils furent particulièrement odieux aux vainqueurs, qui les poursuivirent à outrance. Cet acharnement indique évidemment que, malgré leur horreur pour la guerre, ils avaient pris parti pour la cause nationale[3]? Quand, dans les temps antérieurs, on les voit apparaître dans l'histoire, on les trouve toujours du même côté que les pharisiens, zélés défenseurs de l'indépendance d'Israël[4]. Ils tiennent également le peuple en haleine, les uns par leurs prophéties, les autres par leur enseignement, peut-être aussi par leurs intrigues. Le sentiment national rapprocha donc toujours les esséniens des pharisiens, dont ils partagèrent, dont ils exagérèrent même probablement toutes les vues exclusives sur les priviléges du peuple élu. Sous ce rapport, ils s'éloignent d'autant des idées philosophiques et libérales des Juifs alexandrins.

[1] Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 484-487.

[2] Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 39.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 12.

[4] Josèphe, *ibid.*, I, 3, 5; *Antiquités*, XV, 10, 4; XVII, 13, 2.

Et cependant ni les espérances messianiques ni les illusions pharisaïques d'une domination universelle des Juifs ne peuvent se concilier avec l'ensemble de leurs croyances. La doctrine du règne du Messie est inséparable de celle de la résurrection des corps. L'établissement de ce règne suppose en effet que tous les enfants d'Israël y prendront part et par conséquent que tous seront rappelés à la vie. La doctrine essénienne de l'immortalité de l'âme et de son passage, après sa délivrance des liens du corps, dans les plaines éthérées du ciel, est une négation et de la résurrection et de la future réunion de tous les descendants de Jacob dans le royaume messianique. Une secte qui faisait consister la félicité future dans une vie purement spirituelle, dans un état entièrement dégagé de la matière, ne pouvait partager les idées quelque peu matérialistes des pharisiens, et devait expliquer d'une manière allégorique tout ce qu'on enseignait dans les écoles rabbiniques sur la venue et le règne du Messie.

Telle n'est pas l'opinion de M. Hilgenfeld, qui, dans un ouvrage récent, attribue aux esséniens la composition des Apocalypses juives ou du moins les range parmi les Juifs qui s'occupèrent le plus des idées apocalyptiques [1]. Les principales raisons sur lesquelles il se fonde sont que l'ascétisme et le prophétisme, caractères distinctifs de cette secte, conviennent très-bien aux auteurs de ces écrits. Ce ne sont pas là des preuves suffisantes. L'ascétisme ne fut pas le partage exclusif des esséniens; il y avait dans la Palestine, en dehors de cette secte, des ascètes qui avaient la prétention d'imiter la vie des anciens prophètes hébreux. Tel était par exemple ce Bane, auprès duquel Josèphe raconte, dans sa biographie, qu'il passa trois ans. Le prophétisme était trop répandu parmi les Juifs pour être la marque particulière d'une secte ou d'une école. Les esséniens s'adonnaient sans doute à la prophétie, et Josèphe nous apprend que leurs prédictions se réalisaient souvent; mais le Talmud en dit autant d'une foule de docteurs juifs qui n'appartenaient pas à cette secte. Si l'on excepte ces deux traits, l'ascétisme et le prophétisme, qui conviennent d'ailleurs à tous les Juifs, il n'y a rien dans les Apocalypses qui rappelle les doctrines essentielles de l'essénisme, ni la préexistence de l'âme, ni son immortalité, ni la théorie des êtres intermédiaires. On y trouve, au contraire, au premier rang, des croyances opposées, celle entre autres de la résurrection des morts [2].

[1] L'*Apocalyptique juive*, page 252 et suiv. *Journal de théologie scientifique*, n° 1, p. 134 et suiv.

[2] *Daniel*, XII, 2; IV *Esdras*, II, 10, 31; VI, 21; VII, 31, 32, etc. Les anges jouent,

Il faut enfin signaler une autre différence fondamentale entre les écoles pharisaïques de la Palestine et la philosophie religieuse des Juifs alexandrins. L'interprétation allégorique domine chez ces derniers. Philon ne voit dans les antiques traditions hébraïques qu'un ensemble de symboles. Les récits les plus simples et les plus clairs doivent à tout prix avoir un sens caché. C'est ainsi que l'histoire des patriarches est pour lui une allégorie dans laquelle Moïse a voulu décrire les états de l'âme. La naïveté du récit plaide en vain pour le sens historique de ces antiques légendes nationales; cette naïveté est précisément pour Philon la preuve qu'il n'y a là que des symboles. Il serait puéril, ce lui semble, de croire que Moïse eût perdu son temps à raconter les affaires domestiques d'anciens personnages, leurs naissances, leurs mariages, le nombre de leurs enfants, petits événements de famille sans intérêt et sans instruction pour les âges suivants[1]. Un seul trait donnera une idée de cette interprétation, et je le choisis, non parce qu'il est le plus extraordinaire, mais parce qu'il reparaît sous une forme analogue dans un écrit du Nouveau Testament.

On connaît l'histoire de Sara et d'Agar, l'une la femme d'Abraham et l'autre sa concubine. Ce détail de mœurs antiques expose, d'après Philon, la méthode d'après laquelle on doit procéder dans l'acquisition de la connaissance. La concubine est le symbole des sciences encycliques, dialectique, rhétorique, géométrie, musique, etc.; la femme légitime, le symbole de la science divine et parfaite. Celui qui veut s'élever jusqu'à la pure connaissance de Dieu, commencera par l'étude des sciences encycliques; elles prépareront son esprit à concevoir des choses plus élevées. Elles lui apprendront qu'il y a un Dieu; c'est là le plus haut point auquel elles puissent conduire. Il faut alors passer dans une plus haute sphère, dans celle de la connaissance contemplative, qui seule peut nous apprendre ce qu'est Dieu. Cette science contemplative est la suite et le complément des sciences encycliques, sans la possession desquelles on essayerait en vain de l'aborder. C'est ce que veut nous enseigner Moïse, quand il nous dit que Sara resta stérile, tant qu'Abraham n'eut pas eu un enfant d'Agar. Le patriarche, symbole de l'âme qui cherche Dieu, n'obtint aucun résultat de la contemplation, avant d'avoir d'abord étudié les sciences profanes[2].

il est vrai, un grand rôle dans les Apocalypses; mais l'office qu'ils remplissent d'après ces livres est tout à fait différent de celui que leur attribuent les esséniens, à en juger du moins par ce que Philon rapporte de leurs spéculations philosophiques.

[1] *De congressu quærendæ eruditionis*, dans Œuvres, t. I, p. 525. L'interprétation allégorique dominait aussi chez les esséniens.

[2] *De congressu quærendæ eruditionis*, au commencement. Philon revient sans cesse

L'exégèse des écoles rabbiniques de la Palestine est différente, sans être plus raisonnable. Ce n'est plus l'interprétation allégorique qui y domine [1]; mais on n'y a pas un plus grand respect pour le sens littéral et historique. Chaque phrase, chaque membre de phrase, que dis-je? chaque mot isolé, séparé du contexte, de ce qui le précède et l'amène, de ce qui le suit et l'explique, devient un thème sur lequel la subtile dialectique et la féconde imagination des docteurs d'Israël brode les variations les plus hasardées. On en a déjà vu un exemple dans ce que j'ai rapporté de l'explication des six jours de la création, qui, rapprochés du verset 4 du psaume xc, indiquent la durée de l'état actuel du monde. C'est surtout dans l'interprétation des prédictions messianiques que l'exégèse palestinienne pousse jusqu'à l'extravagance l'emploi de ses procédés arbitraires et artificiels [2].

II.

Les tendances que je viens de signaler dans les doctrines religieuses des écoles palestiniennes, des esséniens et de la philosophie juive d'Alexandrie, se reproduisent dans leurs théories morales. Il est nécessaire de les suivre sur ce terrain.

On a déjà vu que pour Philon, et en général pour les Juifs alexandrins, tous les efforts de l'homme doivent tendre à dégager son âme des liens du corps. De là un ascétisme poussé jusqu'à l'extase. Mais ce n'est pas un ascétisme brutal, repoussant tout développement des facultés de l'esprit. Loin d'être condamnée comme n'enfantant que l'erreur ou même seulement dédaignée comme inutile, la culture intellectuelle est, pour eux, d'une indispensable nécessité. Le travail rationnel ne peut être séparé du travail moral; ils doivent se confondre pour conduire l'âme à Dieu. On aperçoit ici l'empreinte de la science

sur ce sujet, qui reparait dans presque tous ses écrits. Il donne la même explication de tous les personnages mentionnés dans la Genèse, qui ont eu une femme et une concubine. Dans son exégèse, concubine signifie toujours sciences encycliques, préparatoires, et femme légitime, science contemplative.

[1] M. Frankel prétend que l'interprétation allégorique régna d'abord dans les écoles de la Palestine, et qu'elle passa de là à Alexandrie. (*De l'influence de l'exégèse palestinienne sur l'herméneutique alex.*, p. 30.) Je crois qu'il serait difficile d'en donner des preuves. Quand Philon parle de l'antiquité de cette méthode d'interprétation parmi les Juifs (*Quod omnis probus liber*, p. 876), il fait allusion à des écrits alexandrins antérieurs, et non aux écoles palestiniennes qu'il connaissait très-imparfaitement.

[2] Les procédés les plus usités de cette exégèse sont indiqués dans l'article de M. Nefftzer, *De la littérature apocalyptique*, livraison de juillet, p. 128, note 1re.

grecque. Le mysticisme des Juifs alexandrins est ardent, mais raisonné; leur ascétisme revêt une forme spiritualiste et philosophique.

Philon est plein d'admiration pour la discipline des thérapeutes et des esséniens; il ne la donne pas cependant pour modèle; il ne l'adopte point pour lui-même. Il raconte qu'il s'était souvent retiré dans le désert, loin de ses parents et de ses amis, pour se recueillir en lui-même et pour se livrer tout entier à la méditation, mais que cette vie solitaire ne lui avait pas réussi et qu'il avait appris par sa propre expérience, qu'il ne suffit pas de se séparer du monde pour se délivrer des pensées impures qu'on porte dans son cœur[1]. Pour lui, les véritables moyens de purification de l'âme, c'est l'étude, la réflexion, la fuite de la dissipation et des vulgarités de la vie ordinaire. L'emploi le plus convenable de ces procédés généraux est laissé à l'appréciation de quiconque en fait usage. Ainsi cet ascétisme mystique, quelque irrationnel qu'il soit en principe, cherche à s'allier dans la pratique avec le libre mouvement de l'âme, avec le développement intellectuel et la culture de la raison.

C'est aussi l'ascétisme qui caractérise l'essénisme, mais un ascétisme réglementé, le pire de tous, puisqu'il tue la spontanéité et l'individualité, et qu'il fait de l'homme une machine, précisément dans ce qui doit être l'expression la plus vraie de sa libre détermination. On peut croire, il est vrai, que les abus de la vie conventuelle étaient corrigés en partie par le travail journalier, imposé aux membres de l'association, ou du moins à ceux des degrés inférieurs. Mais ce système n'en était pas moins déplorable, et dans son principe, en ce qu'il détruisait toute liberté, et dans ses conséquences, en ce qu'il habituait à prendre une règle artificielle pour la voix de la conscience.

La morale pharisaïque ne donnait pas dans les erreurs de l'ascétisme, mais elle tendait à réglementer la vie tout aussi fortement que les prescriptions esséniennes, et comme elle s'adressait à la vie sociale et domestique tout entière, bien autrement variée que la vie conventuelle, elle était entraînée nécessairement à entrer dans des détails infinis, et à indiquer une règle pour toutes les actions possibles. Il ne faudrait pas cependant être trop sévère pour les anciens docteurs juifs. Leur erreur ne fut qu'un malentendu, malentendu funeste, mais qui s'explique aisément. Le code religieux des enfants d'Israël étant en même temps un code de lois, leur théologie se trouva inséparablement

[1] *Lois des allégories*, liv. II, dans les Œuvres, t. I, p. 81; Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 51.

unie à la jurisprudence, à une jurisprudence s'étendant sur la vie tout entière, et la suivant jusque dans ses moindres détails. Cet amas d'ordonnances, nécessaire pour un peuple grossier, aurait dû être ramené à quelques principes généraux, à mesure que les enfants d'Israël acquéraient un plus grand développement spirituel, et c'est ce qu'essayèrent de faire les prophètes, qui s'efforcèrent, en général, de spiritualiser les lois mosaïques. Mais ce travail ne fut pas poursuivi à l'époque de la restauration du peuple juif, après le retour de la captivité de Babylone. Les chefs du peuple, pour prévenir d'anciens abus, crurent devoir lier fortement la vie des Israélites à la lettre même des ordonnances de Moïse. Ce fut une erreur, peut-être inévitable en ce moment; mais une fois engagé dans cette voie, il ne fut plus possible de revenir en arrière. Après avoir réglementé les actes les plus marquants de l'existence humaine, il fallut réglementer les moins importants, tout se tenant et s'enchaînant dans la vie. La subtilité rabbinique n'oublia rien; tout fut réglé et décidé, depuis les questions les plus relevées, jusqu'au nombre de pas qu'il est permis de faire le jour du sabbat.

Le Talmud est le beau idéal d'une réglementation complète de toutes les actions humaines. Il ne laisse aucune place à la libre détermination. L'Israélite, pour savoir ce que le devoir commande, n'avait que faire de sa conscience; il lui suffisait de savoir ce qu'avait décidé la tradition des écoles. Il est vrai que cette machine morale n'avait pas atteint toute sa perfection au moment de la naissance du christianisme, mais ses principales pièces fonctionnaient déjà; les décisions minutieuses de la casuistique enlaçaient la meilleure partie de la vie de l'Israélite.

S'il fallait cependant s'en rapporter aux traditions juives, une morale bien autrement relevée aurait été enseignée, vers le milieu du siècle qui précéda l'ère chrétienne, dans une des plus célèbres écoles de la Judée. Hillel soutint, dit-on, contre Schammaï, que le sentiment fait la moralité de l'acte, moralité qui ne doit pas se mesurer sur l'action extérieure. Il ajoutait que la conscience suffit au non-israélite pour lui ouvrir le chemin de la béatitude future [1]. Le Talmud nous apprend encore qu'un des nombreux points de discussions soulevées entre les deux docteurs portait sur les obligations à imposer aux prosélytes, et que tandis que Schammaï voulait les soumettre à tous les préceptes pharisaïques, Hillel prétendait qu'il ne fallait leur demander que l'ob-

[1] Comparez *Romains*, II, 14 et 15.

servation de ce précepte : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même [1].

La tradition juive a conservé de ce rabbin une parole tellement analogue à une déclaration de Jésus-Christ [2], qu'il est impossible que l'une des deux ne soit pas la copie de l'autre. A un jeune païen qui lui demandait un résumé de la loi, Hillel répondit : Ce que tu veux qu'on te fasse, fais-le toi-même aux autres; c'est là le sommaire de la loi : tout le reste n'en est qu'une application et une conséquence [3].

Que croire de ce spiritualisme moral du docteur juif, quand dans la plupart des maximes qui nous restent de lui et dont on ne peut contester l'authenticité, on ne trouve, à la place de cette hauteur de vue, que l'inspiration d'un utilitarisme passablement vulgaire [4]; et quand dans le développement de la science rabbinique on ne voit plus que des traces rares et effacées de cette tendance élevée, et de cet enseignement spiritualiste, auquel cependant le ciel lui-même avait donné sa sanction [5]?

Ce n'est pas à dire toutefois qu'aucun autre docteur d'Israël n'ait trouvé des accents aussi purs que ceux que j'ai cités d'Hillel. Les paraphrases chaldaïques et le Talmud contiennent un assez grand nombre de préceptes empreints d'un esprit analogue à celui de l'Évangile. Mais ces maximes, brillantes étoiles sur le ciel nébuleux de la tradition rabbinique, n'ont pas jeté une assez vive lueur pour illuminer et teindre de leurs feux la morale pharisaïque tout entière. Aussi longtemps qu'on arrête son attention uniquement sur ces éléments exceptionnels, on se croit en plein christianisme. L'illusion cesse, dès que l'on considère l'ensemble dans lequel ces détails sont noyés. Une casuistique sèche et aride, un formalisme étroit, une réglementation mesquine des petites choses comme des grandes, des choses particulières comme des choses générales [6], la lettre des prescriptions légales mise à la place de l'inspiration de la conscience et du libre jugement individuel, tels

[1] *Talmud, Sanhédrin*, fol. 88. Lutterbeck, *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I, p. 280.

[2] *Matthieu*, XIX, 16-22; XXII, 35-40. *Marc*, XII, 28-31. *Luc*, X, 25-28.

[3] Gfrœrer, *Le Siècle du salut*, t. II, p. 136.

[4] Pirke Abboth, ch. 1 et 2.

[5] D'après le Talmud, la fille de la voix (Bath-Kol) déclara que les paroles d'Hillel et de Schammaï étaient les paroles du Dieu vivant; mais que l'Halaka devait suivre l'école d'Hillel. (Lightfoot, *Opera*, t. II, p. 6.) Dans un autre passage, le Talmud raconte que l'école de Schammaï dressa des embûches à celle d'Hillel et la détruisit. (Tract. Sabbath., fol. 3.) Faut-il conclure de là qu'elle la supplanta et la remplaça dans l'opinion publique?

[6] Philipson, *Le développement de l'idée religieuse*, trad. franç., p. 162 et suiv.

sont les caractères les plus marqués du Talmud, résultat d'un travail lent, mais continu, qui commença plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et qui ne fut achevé que plusieurs siècles après. C'est à cet ensemble qu'il faut regarder, c'est de cet esprit général qu'il faut tenir compte, quand on veut comparer la morale rabbinique et la morale chrétienne. Dans cette comparaison, les analogies de détail qui les rapprochent, disparaissent, et il ne reste que les tendances générales qui les séparent l'une de l'autre à une distance infinie [1]. C'est d'un côté la légalité, c'est-à-dire la simple obligation d'une conformité extérieure de l'action avec une règle positive; c'est de l'autre la moralité, c'est-à-dire la nécessité de la conformité du sentiment qui préside à l'action, avec l'idée du devoir tel que le comprend une conscience droite et éclairée. Qu'Hillel et avec lui d'autres docteurs d'Israël se soient élevés au-dessus de la légalité, et qu'ils aient saisi la valeur de la moralité, il n'y a là rien de bien extraordinaire. Mais leurs idées entrèrent dans le courant des tendances juives de cette époque, et l'école les conserva de la même manière que les anciens Égyptiens conservaient les corps morts, en les réduisant à l'état de momies [2].

Il est une dernière observation qu'il convient de présenter ici. Les maximes morales des anciennes écoles juives, qui portent le plus l'empreinte de l'esprit chrétien et qu'on serait disposé à regarder comme des antécédents légitimes du christianisme, ne nous ont été transmises que dans des compilations postérieures à l'ère chrétienne. Appartiennent-elles, dans leur forme actuelle, aux docteurs auxquels elles sont attribuées? De Wette en doute; il est disposé à croire qu'elles ont été retouchées, peut-être sous l'influence de la morale chrétienne [3], et l'on incline à penser comme lui, quand on considère que ce ne sont là que des détails perdus dans une masse indigeste de discussions frivoles, d'ordinaire sans élévation, et portant tous les signes d'une extrême sécheresse d'âme. Mais d'un autre côté, pourquoi n'aurait-on retouché que ces quelques sentences isolées? Dans quelle intention aurait-on entrepris ce travail, d'ailleurs fort inutile?

Une histoire critique du Talmud pourrait seule jeter quelque jour sur la marche et le développement de la science juive, dont on ne saisit guère encore que les traits généraux. Ce travail ne se fera certainement pas de longtemps. Mais il en est un plus facile, plus limité, et

[1] Lutterbeck, *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I, p. 312-314.

[2] Gfrœrer, *Le Siècle du salut*, t. II, p. 142-150.

[3] De Wette, *Théologie biblique*, p. 192. Cœlln partage ce sentiment, *Théologie biblique*, t. II, p. 11.

plus nécessaire à la solution des questions soulevées aujourd'hui sur les origines du christianisme. Je veux parler d'une étude approfondie de l'école d'Hillel. C'est à cette école qu'on est sans cesse ramené. Saint Paul en est sorti; Gamaliel, son maître, petit-fils d'Hillel, figure sous un jour avantageux dans les *Actes des Apôtres* (v, 34). Il y a plus; il est un des rares docteurs d'Israël auxquels le Talmud attribue la connaissance de la philosophie grecque. Il est même représenté comme un propagateur décidé de cette philosophie. Il est bien probable que cette science si vantée se bornait à une connaissance empirique de la langue grecque, dont ses rapports avec les Hérodes lui rendait l'usage indispensable. Mais au point où en sont arrivées les recherches théologiques, on ne peut pas se contenter de conjectures.

Le résumé que je viens de tracer, quelque sommaire qu'il soit, suffit, à la rigueur, pour donner une idée générale des tendances religieuses du judaïsme palestinien, de l'essénisme et de la philosophie juive d'Alexandrie et de ce qui dans leurs doctrines et dans leurs principes de morale présente des analogies avec certaines parties de l'enseignement de Jésus-Christ et de celui des apôtres. Il s'agit maintenant de constater ces analogies et d'examiner jusqu'à quel point on peut, en s'appuyant sur les travaux modernes de la critique historique en Allemagne, se faire une idée claire de l'action que ces formes du judaïsme ont exercées sur la formation du christianisme et sur celles de la théologie chrétienne.

III.

Depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à nos jours on a essayé, et à diverses reprises, d'expliquer le christianisme comme le produit naturel de l'une ou de l'autre des tendances juives antérieures. Ces diverses hypothèses ont eu plus ou moins d'approbateurs, plus ou moins de retentissement; aucune n'a réussi à résoudre le problème de l'origine de la religion chrétienne. Chacune d'elles, fondée sur quelques rapprochements spécieux, explique bien d'une manière satisfaisante un des nombreux détails du christianisme; mais tout le reste lui échappe. Ce qui demande surtout à être pris en considération, le génie propre de la religion nouvelle, ce qui la distingue de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures, est, ou méconnu, ou laissé de côté. C'est là l'écueil contre lequel elles viennent toutes se briser.

La plupart d'entre elles sont d'une frivolité qui étonne. Telle est

par exemple celle de Bahrdt [1], qui cherche l'origine du christianisme dans la philosophie juive d'Alexandrie. Que cette philosophie ait exercé une action marquée sur le développement de la théologie chrétienne par les apôtres, c'est un fait incontestable; mais entre elle et l'enseignement de Jésus-Christ il n'y a de commun qu'une certaine tendance spiritualiste et universaliste, et cette tendance, le fondateur du christianisme ne l'a certainement pas empruntée à Philon. La religion chrétienne, née dans la Palestine, n'a point eu à ses premiers moments de contact avec la philosophie alexandrine, qui n'a jamais entamé le judaïsme palestinien.

Telle est encore l'hypothèse soutenue par Des-Cotes [2], qui crut trouver dans l'opposition constante de Jésus-Christ aux pharisiens une indication certaine que le christianisme était né du sadducéisme. Par quel étrange aveuglement a-t-on pu voir dans les sadducéens, honnêtes égoïstes, uniquement occupés à soutenir toute autorité publique, quelle qu'elle fût, pourvu qu'elle assurât l'ordre public, ennemis déclarés de toute libre expansion de la pensée et de la vie, chose si dangereuse à la tranquillité des États, le point de départ d'une doctrine qui, sur les ruines de la routine, releva avec tant d'énergie l'individualité humaine, et qui proclama avant tout le sacrifice des intérêts terrestres aux devoirs élevés de la conscience? Si, par un miracle plus extraordinaire que tous ceux de la légende, un réformateur semblable à Jésus-Christ était né dans leur sein, ils l'auraient prudemment étouffé de leurs propres mains, dans la charitable intention de sauver la paix du monde. Les sadducéens durent sourire de pitié à la vue du naïf enthousiasme des premiers chrétiens; mais plus tard, quand leur nombre toujours croissant leur fit craindre un mouvement politique, ils se servirent de l'influence que leur assurait leur position sociale pour les faire poursuivre avec la dernière rigueur [3].

L'hypothèse de l'origine essénienne de la religion chrétienne est bien autrement séduisante. Il y a entre l'essénisme et le christianisme des analogies tellement frappantes à première vue, « que ce fut longtemps, surtout vers la fin du siècle passé et dans les premières années du nôtre, une thèse favorite dans certaines régions de la littérature, de regarder l'un comme issu de l'autre [4]. » Mise en avant par les déistes anglais, popularisée par Voltaire, approuvée jusqu'à un certain

[1] *Lettres populaires sur la Bible;* Berlin, 1784.
[2] *Apologie de Jésus de Nazareth;* Francfort, 1797.
[3] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne,* t. I, p. 290 et 291.
[4] Reuss, *ibid.*, t. I, p. 269.

point par Stæudlin [1], cette hypothèse doit à J. A. C. Richter son plus complet développement [2]. D'après ce théologien, l'essénisme serait le produit fort complexe des anciennes écoles prophétiques des Hébreux, du parsisme, des religions de l'Inde, des mystères égyptiens et de ceux de la Grèce. Jésus-Christ se trouverait par conséquent, dans ce système, l'élève du monde entier, et sa religion le dernier mot de toutes les religions de l'antiquité.

Prise dans le sens absolu, cette hypothèse ne compte plus un seul partisan. On reconnait aujourd'hui d'un commun accord que le christianisme et l'essénisme ont des tendances différentes, sont placés à des points de vue opposés, et qu'ils se séparent profondément dans leur idée fondamentale et dans les moyens par lesquels chacun d'eux veut la réaliser, en un mot, dans tout ce qui est véritablement important. On ne conteste plus que sur la ressemblance de traits de détail, tels que la proscription du serment, la recommandation du célibat, le mépris des richesses. Mais si l'on a renoncé à voir dans l'essénisme le père de la religion chrétienne, il est encore des théologiens qui lui attribuent une certaine action sur sa formation, et qui le regardent comme un antécédent bien réel de l'œuvre de Jésus-Christ.

Parmi ceux qui vont le plus loin dans ce sens, il faut placer en première ligne M. Lutterbeck. D'après lui, Jean-Baptiste aurait été en relation avec les esséniens, et un grand nombre de personnages qui figurent dans l'histoire évangélique, le vieillard Siméon, Anne la prophétesse, le sacrificateur Zacharie, la famille tout entière de Jésus-Christ, et bien d'autres encore auraient fait partie de cette secte [3]. Le fondateur du christianisme aurait ainsi été élevé dans un milieu essénien. Quelle influence cette association n'aurait-elle pas exercée sur lui!

Il est tout à fait inutile de s'arrêter à ces suppositions. Elles ne sont justifiées par aucun fait; on ne peut même invoquer en leur faveur une seule induction vraisemblable. Je ne les ai rapportées que comme un exemple des préoccupations qui règnent encore sur la parenté de l'essénisme et du christianisme.

[1] *Histoire de la morale de Jésus*, t. I, p. 570 et suiv.

[2] *Le christianisme et les plus anciennes religions de l'Orient;* Berlin, 1819.

[3] *Doctrines du Nouveau Testament*, t. I, p. 304 et 305. M. Lutterbeck, en sa qualité de théologien catholique, n'ose pas faire une essénienne de Marie, qui, dit-il, reçut des grâces particulières. Dans le même ouvrage, t. I, p. 308, il assure que l'Église chrétienne, en se constituant, prit pour modèle l'organisation essénienne. Cette assertion est tout aussi peu fondée que ses suppositions sur les personnages mentionnés plus haut.

D'autres théologiens ont soutenu que les bains de purification et les repas en commun des esséniens avaient été des antécédents du baptême et de la sainte cène. Quand cette dérivation serait prouvée, et elle ne l'est pas [1], elle n'aurait pas une grande importance; le baptême et la sainte cène ne constituent pas le fond du christianisme, et ne le déterminent même en rien.

Peut-on dire avec M. Hilgenfeld que l'essénisme fut un précurseur du christianisme, en ce sens qu'en se séparant du reste de la nation juive, en se créant un culte particulier, il habitua les esprits à ne pas faire consister le véritable judaïsme dans la simple pratique des lois cérémonielles, et peut-être encore à regarder la piété intérieure comme supérieure à la participation extérieure au culte public? Prépara-t-il en effet les Juifs au spiritualisme chrétien? Porta-t-il du moins une atteinte grave au formalisme pharisaïque, et produisit-il quelque fermentation religieuse, favorable à la propagation de la religion chrétienne [2], j'ai quelque peine à le croire. On ne voit pas d'autre mouvement religieux parmi les Juifs de la Palestine, dans les temps immédiatement antérieurs à l'ère chrétienne, que celui qui sort de l'attente du Messie. Et les espérances messianiques appartiennent au judaïsme pharisaïque, et non à l'essénisme. Cette attente du Messie est d'ailleurs bien éloignée, dans sa forme juive, d'être favorable au spiritualisme chrétien. Il y a plus, il n'est pas resté la moindre trace d'une influence essénienne dans le monde juif de cette époque. Cette secte n'est pas mentionnée une seule fois, ni dans les Évangiles, ni dans les Actes des apôtres. Le Talmud garde sur elle un silence absolu. Les analogies qu'on signale entre ses doctrines et les doctrines chrétiennes sont ou accidentelles et viennent d'autre part, ou elles sont insignifiantes et purement extérieures. La science juive, telle qu'elle s'est formulée dans le Talmud, ne porte aucune empreinte de son esprit et de ses pratiques.

Le judaïsme de la synagogue, ce judaïsme que les docteurs d'Israël prétendaient, à tort ou à raison, peu importe pour le moment, avoir tiré des livres de l'ancienne alliance, me paraît avoir avec le christianisme des affinités plus saillantes et plus réelles. Jésus-Christ rattachait sa doctrine à celle de Moïse et des prophètes; les pharisiens, de leur côté, voulaient continuer l'œuvre de Moïse et des prophètes. Il était impossible que Jésus-Christ et les pharisiens ne se rencontrassent

[1] Le baptême était usité dans le judaïsme palestinien, et la sainte Cène est la continuation, mais dans un sens plus spirituel, du repas pascal des Juifs.

[2] *Journal de théologie scientifique*, nº 1, p. 138 et suiv.

pas souvent en remontant à la même source. On aurait tort de conclure des reproches amers et mérités que le Seigneur adressa si souvent aux docteurs de la synagogue que l'opposition qui les séparait portait sur des formules théologiques. Ce n'est ni sur leurs doctrines, ni sur leurs principes généraux de morale qu'il les condamnait; c'est sur l'esprit qu'ils leur avaient imprimé, sur l'abus qu'ils faisaient de la religion dans un intérêt de domination. Jésus-Christ accepta purement et simplement la théologie de sa nation comme l'expression légitime des révélations contenues dans l'Ancien Testament. Nous verrons plus loin qu'il se sépara de la synagogue sur des principes antérieurs à des formules théologiques et bien autrement profonds.

M. Reuss signale trois points importants sur lesquels l'enseignement évangélique se rencontre avec celui des docteurs d'Israël. Ce sont la loi, l'histoire et l'idée messianique. Jésus-Christ se soumit lui-même à la loi, dont il admettait l'origine divine; il n'enseigna point à ses disciples de rompre violemment avec elle. Il reconnaissait explicitement que la Providence avait assigné aux enfants d'Abraham un rôle particulier dans le mouvement des choses de ce monde, en lui confiant le dépôt du germe précieux qui devait produire, après une préparation séculaire, la régénération spirituelle de l'humanité. Enfin, il était le premier à confirmer les espérances nationales, en annonçant qu'il venait lui-même les réaliser [1]. A ces trois doctrines capitales, on peut en ajouter bien d'autres, parmi lesquelles il faut citer en première ligne celle des anges et des démons, et celle de la résurrection des corps et du jugement dernier.

Faut-il conclure de ces ressemblances dogmatiques que le christianisme n'a été qu'une reproduction ou bien un remaniement des croyances juives? Oui, si le christianisme n'est qu'une théologie, qu'un ensemble de formules spéculatives; et cette conséquence est acceptée franchement par tous ceux qui ne font de la religion chrétienne qu'un système théologique; pour eux la seule différence qui existe entre le judaïsme et le christianisme, c'est que le premier est l'Évangile annoncé et le second l'Évangile réalisé. Non, si la religion chrétienne est autre chose qu'une science des choses divines et humaines, si elle est une certaine direction donnée à l'âme, quelque principe général et suprême qui domine toutes les activités de l'homme, autant la conscience que la raison et le sentiment. Et dans ce cas, l'identité entre la théologie juive et la théologie chrétienne, c'est-à-dire

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 267.

entre les conceptions scolastiques des docteurs de la synagogue et les abstractions métaphysiques des docteurs de l'Église, n'impliquera en aucune manière l'identité du judaïsme et du christianisme. Il faut chercher les rapports de ressemblance ou de différence de ces deux formes religieuses, non point dans les spéculations scientifiques des écoles, mais dans ce qui constitue le génie propre de chacune d'elles.

On est forcé d'adopter cette dernière conséquence, quand on considère que Jésus-Christ ne dogmatise pas à la manière des docteurs[1]. On ne le voit pas exposer des propositions abstraites et chercher à les démontrer par les procédés logiques usités dans l'école. Son dessein n'est pas évidemment d'établir un système théologique. Toujours et partout, il s'adresse directement à la conscience; il rappelle l'âme au sentiment de sa nature, de sa valeur, de sa destination morale; il la met en présence d'elle-même pour qu'elle se pénètre de ce qu'elle est et de ce qu'elle devrait être, et qu'elle trouve dans la vue de cette opposition la conviction de la nécessité d'une rénovation spirituelle, et dans le sentiment de sa dignité et de sa vocation, la force de travailler elle-même à la réaliser. Amener l'homme à sentir le besoin de soumettre ses instincts égoïstes à ses instincts moraux, de faire dominer l'idéal sur le réel, c'est-à-dire de régler lui-même sa vie, jusque dans ses plus minces détails, sur l'idée de la pureté morale, tel est le but de ses enseignements. Je ne prétends pas qu'ils ne contiennent pas autre chose; mais je dis que c'est là leur principe fondamental, et cela me suffit ici.

Ce principe, Jésus-Christ le rattacha à la doctrine qui préoccupait alors le plus vivement les Juifs de la Palestine, à la doctrine du règne du Messie. Mais cette doctrine qu'il admet avec eux, il la transforme complétement. L'œuvre du Messie n'est ni politique, comme le pensent les pharisiens, ni cosmologique, comme le diront plus tard les gnostiques. Elle est essentiellement morale. Il ne vient pas fonder un royaume visible sur les ruines de tous les empires asservis; c'est un royaume spirituel qu'il établit parmi les hommes, royaume qui n'a pas d'autre souverain que Dieu ni d'autre loi que celle de la conscience, et auquel on n'appartient pas par le hasard de la naissance, mais par le libre choix de la volonté, en se reconnaissant enfant de Dieu. Devenir citoyen de ce royaume, c'est passer de la vie de la chair à celle de l'esprit, c'est renaître à une nouvelle existence et renoncer aux inspirations de l'égoïsme pour n'obéir qu'à la voix pure et naïve de la conscience.

[1] Ses contemporains remarquèrent très-bien que son enseignement ne ressemblait en rien à celui des docteurs de la synagogue. *Matth.*, VII, 29; *Marc*, I, 22; *Luc*, IV, 32.

On comprend maintenant l'opposition radicale qui, malgré l'identité de la plupart des doctrines et des principes généraux de morale, séparent le christianisme et le judaïsme palestinien. Ici on a réglementé la vie tout entière, fait de l'homme une machine, et, en réduisant la conscience au silence, supprimé du même coup toute activité spirituelle sérieuse. Là au contraire règne le spiritualisme le plus élevé; l'autonomie morale est rendue à la conscience et la vraie liberté à l'individualité humaine. Entre ces deux principes, l'un de mort, l'autre de vie, il y avait une irréconciliable inimitié[1].

Et cependant ces vues nouvelles, si opposées au judaïsme, avaient dans le judaïsme lui-même des antécédents, et comme des germes précieux desquels elles se développèrent. Ces antécédents me semblent être les trois faits suivants. Le premier est la théocratie hébraïque. Cette idée d'une alliance de Dieu avec un peuple qui le reconnaît pour son roi et adopte pour la règle de sa vie des ordonnances émanées de lui, contenait en germe l'idée chrétienne du royaume de Dieu[2]. L'une sortit de l'autre, de la même manière que l'idée claire se dégage de l'idée obscure, par le travail de la réflexion qui élucida peu à peu ses divers éléments. Ce qui avait ici besoin d'être compris dans son véritable sens, pour que la théocratie hébraïque pût laisser échapper de son sein le royaume spirituel de Dieu, c'était d'abord que les véritables ordonnances données par Dieu à l'homme pour régler sa vie sont celles qu'il a inscrites au fond de sa conscience, et que les prescriptions mosaïques n'en étaient, pour parler le langage de l'auteur de l'Épître aux Hébreux, que des types, c'est-à-dire des expressions sensibles et figurées, les seules que pût saisir un peuple encore grossier; c'était ensuite que l'alliance faite avec Abraham devait s'étendre à tous les hommes, par ces deux raisons que tous sont également les créatures de Dieu et que tous portent ses lois gravées dans leur conscience.

La première de ces deux conditions fut remplie en partie par les prophètes, et c'est là le second fait qu'il faut signaler. La tendance générale du prophétisme fut de spiritualiser le mosaïsme. Tous les prophètes n'y contribuèrent pas dans la même mesure; mais tous proclamèrent d'une manière plus ou moins explicite que la vie morale consiste dans la libre détermination de l'âme à suivre la loi de Dieu, et non dans la pratique de cérémonies et dans l'observation littérale d'usages réputés sacrés[3]. Cette voix qui s'adresse à l'âme ne fut jamais

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 268.
[2] Cœlln, *Théologie biblique*, t. II, p. 112-114.
[3] Winer, *Dictionnaire biblique*, 2e édit., t. II, p. 330-333.

entièrement muette en Israël. Hillel et son école en sont encore les échos.

Enfin le troisième fait qu'on peut considérer comme un antécédent légitime, comme une préparation prochaine du christianisme, est le changement profond qui s'opéra parmi les Juifs, pendant les trois siècles antérieurs à l'ère chrétienne, dans leurs sentiments pour les autres peuples. Les habitants de la Judée n'oublièrent jamais, sans doute, qu'ils étaient la race élue ; ils ne considérèrent jamais les incirconcis comme des frères. Et cependant quel changement ne s'était-il pas accompli parmi les enfants d'Israël, sous ce rapport, depuis les temps antiques jusqu'au moment où Hillel assurait que le païen pouvait se sauver en suivant les inspirations de sa conscience ! Moïse ordonne le massacre des Cananéens; Esdras se borne à renvoyer les femmes non israélites que des Juifs avaient épousées au mépris des prescriptions de la loi; les pharisiens parcourent la terre et la mer pour faire des prosélytes [1], c'est-à-dire pour gagner des idolâtres au monothéisme et pour les introduire dans la famille juive. Ces trois moments marquent trois étapes de l'idée de la fraternité humaine au milieu de la race de Jacob. Le progrès fut bien autrement prononcé chez les Juifs dispersés parmi les peuples païens [2], et il ne serait pas improbable que par leurs relations avec leurs coreligionnaires de la Palestine ils eussent contribué en quelque mesure à adoucir leurs sentiments d'opposition pour le reste des hommes.

On ne peut douter que le christianisme n'ait été précédé d'un travail latent, qui s'accomplit dans les profondeurs de la nation juive et qui fut la continuation de la tendance spiritualiste des anciens prophètes. Il est impossible que depuis Esdras jusqu'à l'ère chrétienne le mouvement dont le pharisaïsme est l'expression ait été poursuivi sans soulever d'opposition. Le Talmud est très-sobre de détails sur tout ce qui a pu n'être pas conforme à la tradition pharisaïque. Quand il ne garde pas un silence complet sur tout ce qui s'éleva contre la synagogue, comme c'est le cas pour l'essénisme et le christianisme primitif, il le fait rentrer avec plus ou moins d'habileté dans le courant d'idées qu'il représente. Il nous apprend cependant qu'il y eut des écoles rivales et que la polémique entre les docteurs amena parfois entre les disciples des collisions dans lesquelles le sang coula. S'il faut l'en croire, la plupart de ces controverses ne s'engagèrent que sur la

[1] *Matthieu*, XXIII, 13.

[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 103 et suiv.

manière d'expliquer et de pratiquer des prescriptions légales. Ce qu'il nous rapporte des luttes d'Hillel et de Schammaï peut cependant nous faire croire que la discussion fut parfois plus profonde et qu'elle porta sur les principes mêmes de la religion. Par là se trahit l'existence d'un mouvement intérieur qui resta probablement concentré dans une minorité de docteurs, qui ne s'accomplit peut-être que loin du centre national, dans quelque province éloignée, sur les bords du lac de Tibériade, et qui dans tous les cas se dérobe à notre vue sous le mouvement plus éclatant et pour ainsi dire officiel du pharisaïsme. Mais ce n'est pas ce qui s'étale sur le premier plan de la scène du monde qui est le représentant le plus vrai de l'état des âmes, et ce n'est pas le mouvement officiel et apparent qui est ce qu'il y a de plus vivant ni ce qui porte en son sein les germes de l'avenir.

Ainsi, à mesure qu'on approche du moment où Jésus vint au monde, on voit le judaïsme se préparer en silence au plus grand des événements qui se soit produit sur la terre. Le courant qui doit aboutir à l'Évangile est sensible au milieu des flots pressés d'une foule d'éléments contraires. Il vient de loin; il se continue à travers les plus étranges revirements de l'existence du peuple auquel a été confié le dépôt du monothéisme; les circonstances les plus diverses, et en apparence les plus étrangères au mouvement chrétien, se combinent de mille manières pour aider le judaïsme à se spiritualiser, et c'est au moment où il commence lui-même à se pétrifier que la vie qu'il portait dans son sein éclate et l'abandonne pour déborder au loin.

Il est enfin un fait sur lequel les théologiens allemands modernes ne me semblent pas avoir assez arrêté leur attention, et qu'il convient d'indiquer ici. Il ne suffit pas de remarquer avec De Wette et avec Cœlln, que l'esprit du christianisme est en opposition avec celui du pharisaïsme; il faut ajouter que la morale réglementée des écoles de la Judée appela nécessairement une réaction salutaire [1]. Le pharisaïsme fut certainement pour Jésus-Christ ce que les sophistes avaient été pour Socrate. La conscience se révolta contre une tendance qui menait tout droit à la mort spirituelle. Se retrempant au spiritualisme prophétique, s'inspirant de ce qu'il y avait de plus pur dans le développement national, forte d'ailleurs du sentiment de sa valeur morale, elle protesta contre l'esclavage de la tradition et de la casuistique pharisaïque, qui étouffaient la vie de l'âme, et elle proclama, en les élevant à une plus haute puissance, les grands principes qu'elle trouva en elle-même, et

[1] *Matthieu*, V, 21-22; XXIII, 13-35.

qui s'accordaient avec ceux que le prophétisme avait commencé de dégager de l'antique théocratie.

Si j'avais à faire l'histoire de la naissance du christianisme, je devrais maintenant rechercher comment Jésus-Christ féconda les antécédents dont j'ai esquissé le tableau; mais ici où je dois me borner à rapporter, en les résumant et en les coordonnant, les principaux résultats des travaux de la théologie allemande contemporaine, je suis dispensé de m'engager dans cet immense et difficile travail. Et voici pourquoi : depuis la publication de la Théologie biblique de Cœlln, en 1836, il n'a paru en Allemagne aucun ouvrage considérable sur l'œuvre du fondateur du christianisme considérée en elle-même. Ce silence s'explique aisément. Les vingt dernières années ont été employées à discuter l'authenticité des sources, leur valeur historique, les rapports entre les quatre Évangiles, et d'autres questions préliminaires de la plus grande importance. On comprend que tant que ces questions ne sont pas vidées, et elles sont loin de l'être, on se soit abstenu d'aller droit au fond, comme si elles étaient résolues[1].

Ma tâche n'est cependant pas terminée, il est un autre côté du christianisme primitif qu'il faut encore examiner.

J'ai déjà fait remarquer que Jésus-Christ fonda une religion et non une théologie. Il se proposait, avant tout, de faire naître dans l'âme une nouvelle vie. Ce qui était pour lui l'effet d'une conscience immédiate et le produit le plus intime de sa propre personnalité fut pour ses disciples un principe venu du dehors, qu'ils ne purent s'assimiler qu'en cherchant à s'en rendre compte. Ce travail de la réflexion eut pour résultat, non sans doute de détruire le sentiment religieux, puisqu'il avait, au contraire, pour but de l'expliquer, et en l'expliquant de le fortifier, mais d'y ajouter un élément nouveau, un développement réfléchi, et par conséquent, en un certain sens, scientifique. C'est de là que naquit la théologie chrétienne, qui n'est pas autre chose qu'une explication raisonnée du christianisme, qu'un effort que fait l'esprit humain pour se rendre compte de ce qu'est en soi la religion chrétienne, pour bien comprendre ce qu'est cette vie nouvelle à laquelle Jésus-Christ avait appelé les âmes. Ce n'est pas sur cette théologie que je dois attirer l'attention du lecteur; mon but est seulement d'indiquer quelle influence les tendances juives que j'ai fait connaître exercèrent sur sa formation.

Nous passons ici sur un terrain qui n'offre presque plus de diffi-

[1] Reuss, *Histoire de la théologie biblique*, t. I, p. 165.

cultés, et qui a été exploré dans tous les sens. La religion échappe à l'analyse, comme la vie au scalpel de l'anatomiste. Celui qui la possède sent ce qu'elle est, sans pouvoir bien définir en quoi elle consiste. Il n'en est pas de même des notions logiques, des propositions scientifiques, des idées réfléchies; elles appartiennent, au contraire, au domaine de l'analyse, et on peut ici espérer d'arriver à une clarté parfaite. Il faut ajouter que les principaux apôtres, ceux qui ont joué le rôle le plus actif dans la formation de la théologie chrétienne, nous sont connus par leurs écrits; nous pouvons lire, pour ainsi dire, dans leurs âmes ouvertes devant nous. Enfin, les travaux de la théologie allemande contemporaine sur la théologie apostolique sont d'une extrême richesse. C'est sur ce champ que depuis vingt ans la plupart des théologiens ont concentré leurs recherches, et avec juste raison, car c'est de là qu'il faut partir soit pour expliquer les mouvements théologiques postérieurs, soit, en remontant, pour se rendre compte de l'enseignement de Jésus-Christ, qui ne nous est connu que par les écrits des apôtres.

IV.

Les premiers partisans du christianisme avaient été élevés dans le sein du judaïsme; ils avaient été d'abord des juifs pieux, animés de profondes convictions religieuses. La sincérité et la vivacité de leurs croyances les amenèrent aux pieds de Jésus, dans lequel ils ne virent, au commencement, qu'un docteur éminent, et qu'ils reconnurent enfin pour le Messie[1] annoncé par les prophètes et attendu alors par tous les enfants d'Israël. L'enseignement du maître tomba donc dans des âmes déjà occupées, et les croyances antérieures des disciples durent faire naître des malentendus de plus d'un genre, qui, voilant leur intelligence, ne leur permirent pas toujours une vue claire de la vérité théorique de l'Évangile[2]. Les récits évangéliques déclarent expressément qu'ils ne comprirent pas toujours les paroles de leur maître[3]. Jésus-Christ lui-même ne se faisait pas illusion sur ce point[4]; mais telle était sa confiance dans son œuvre, il était si sûr de ses moyens et de son but, qu'il avait abandonné à l'action combinée des principes et du

[1] *Marc*, VIII, 29.
[2] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 283.
[3] *Matth.*, XVI, 8 et suiv.; XVII, 17; *Marc*, VIII, 15-21; IX, 19; *Luc*, IX, 41; XVIII, 34; XXIV, 25.
[4] *Jean*, XVI, 12.

temps le soin de faire disparaître tout ce qui n'était pas conforme à sa pensée [1].

Plus tard, quand les Juifs hellénistes vinrent grossir le nombre des disciples de l'Évangile, ils apportèrent de leur côté des croyances antérieures, différentes de celles des Juifs palestiniens, mais tout aussi profondes. Il se forma ainsi dans l'Église primitive deux courants différents, dérivant l'un de la théologie des écoles rabbiniques de la Palestine, et l'autre de la philosophie religieuse du judaïsme alexandrin. Les travaux modernes de la critique allemande ont constaté ces deux tendances. Leur lutte forme le fond général de la période apostolique de l'histoire de l'Église.

D'un côté on tient la nouvelle doctrine pour une simple transformation du judaïsme, pour le dernier mot et le complément des révélations de Moïse et des prophètes. On prétend, en conséquence, la retenir dans le sein du peuple élu, dont elle doit rester le privilége, et si quelque païen veut s'attacher à elle, il ne peut le faire qu'en se faisant adopter d'abord par la famille d'Israël. Si ce point de vue avait triomphé, le christianisme, rivé au mosaïsme, serait resté la religion d'un peuple; il n'aurait jamais été celle de l'humanité entière. Le particularisme des écoles pharisaïques de la Judée domine ici l'Évangile.

D'un autre côté, sans nier que les révélations et les ordonnances cérémonielles de l'Ancien Testament n'aient été une préparation nécessaire à l'enseignement de Jésus-Christ, on distingue, on sépare la foi chrétienne de la loi mosaïque. Celle-ci, semblable à un précepteur dont les soins deviennent inutiles dès que la raison de son élève est capable de se diriger par ses propres forces, cesse d'être imposée à l'homme qui, comprenant ses besoins spirituels, a appris de l'Évangile à en chercher la satisfaction non dans le fait extérieur, mais dans le fond même de sa conscience [2]. Le juif, guidé par les prescriptions mosaïques, est comparé à un enfant mineur, placé sous la direction salutaire de son tuteur; mais le chrétien n'a plus besoin d'une autorité morale extérieure, il porte en lui-même son propre législateur, une conscience éclairée par la foi chrétienne [3]. Qu'a-t-il à faire de prescriptions qui ne conviennent qu'à l'enfance? Considéré de ce point de vue, le christianisme est la religion de tous les hommes, aussi bien des Grecs et des Barbares que des Juifs, puisque tous ont les mêmes besoins religieux et la même nature morale, puisqu'ils sont tous appelés à la

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 282.
[2] *Galates*, III, 23-25; IV, 1-7.
[3] *Galates*, III, 1-7; V, 23.

même vocation spirituelle. L'universalisme et le spiritualisme de la philosophie du judaïsme alexandrin se trahissent dans cette conception libérale de la doctrine chrétienne.

Ce n'est pas seulement par ces tendances générales que les uns relèvent des écoles pharisaïques et les autres de la philosophie alexandrine. Les chrétiens judaïsants, c'est ainsi qu'on désigne en général les premiers, interprètent l'Ancien Testament à la manière des rabbins de la Judée; ils se plaisent à développer leurs croyances avec les formes employées dans la synagogue; ils relèvent principalement les doctrines qui préoccupaient le plus les docteurs d'Israël. Au contraire, les chrétiens universalistes [1] font un usage presque exclusif de l'exégèse alexandrine; leurs raisonnements et leur exposition, en général, rappellent la manière de Philon; ils vont même jusqu'à appliquer au christianisme des formules de ce philosophe, en en modifiant toutefois le sens autant que la foi chrétienne le demande.

Pour les chrétiens des deux partis, l'Ancien Testament est une prophétie constante du christianisme; c'est là qu'ils vont chercher leurs principales preuves de la messianité de Jésus de Nazareth, et en général de la divinité de sa doctrine. A l'exemple des Juifs alexandrins et des docteurs de la Palestine, ils n'ont aucun égard, ni les uns ni les autres, au sens historique; ils appliquent aux faits de l'histoire évangélique des phrases de l'Ancien Testament dans lesquelles il est incontestablement question de tout autre chose que du Messie, de ses œuvres et de ses enseignements. Mais tandis que, pour les chrétiens judaïsants, un simple rapport de mots suffit pour constituer une preuve scripturaire de la mission divine de Jésus, les chrétiens universalistes cherchent sous la lettre un sens allégorique qui puisse, à tort ou à raison, se rapporter à l'idée qu'ils veulent établir. Je citerai un exemple de chacune de ces deux méthodes d'interprétation.

L'Évangile de saint Matthieu (II, 15), représente le retour de Jésus-Christ enfant, d'Égypte dans la Judée, après la mort d'Hérode, comme l'accomplissement de ce passage d'Osée (XI, 1) : « J'appelai mon fils hors d'Égypte, » passage que l'écrivain chrétien prend pour une prophétie. Or, ces paroles ne renferment ni une prophétie ni même une simple allusion relative au Messie. Elles se rapportent directement au peuple d'Israël. Osée, reprochant à ses contemporains leurs transgressions, leur rappelle que leurs ancêtres avaient eu de bien autres

[1] Ils sont désignés souvent dans les ouvrages allemands par les noms de pagano-chrétiens, ethnico-chrétiens, parce que leur prédication s'adresse principalement aux païens; ou encore de pauliniens, parce que saint Paul est entré le premier dans cette voie.

sentiments; aussi Dieu les avait aimés comme ses enfants et leur avait donné une preuve de son affection, en les faisant sortir de l'Égypte, où ils étaient esclaves. Mais dans ce passage, il est question de fils et de sortie du pays d'Égypte; Jésus-Christ était Fils de Dieu, il avait été, dans sa première enfance, ramené d'Égypte; il n'en fallait pas davantage à un chrétien judaïsant pour voir dans les paroles d'Osée une prophétie relative au Messie, et dans le retour d'Égypte de Jésus et de sa famille l'accomplissement de cette prophétie.

A cette exégèse rabbinique qui ne considère que la lettre, les chrétiens universalistes préfèrent l'exégèse allégorique, si estimée des Juifs alexandrins. Saint Paul, voulant établir que la nouvelle alliance est supérieure à l'ancienne, en va chercher la preuve dans l'Ancien Testament lui-même. Selon lui, celle-ci est représentée par Agar, la femme esclave, qui ne met au monde que des esclaves; celle-là par Sara, la femme libre, qui met au monde les enfants de la promesse, c'est-à-dire les chrétiens. Sur quoi donc s'appuie l'apôtre pour voir dans ces deux femmes les symboles du judaïsme et du christianisme? Tout simplement sur ce fait qu'Abraham, avec lequel Dieu fit alliance, eut deux fils, l'un d'une esclave, et l'autre d'une femme libre; l'un né selon la chair, et l'autre né en vertu d'une promesse de Dieu. Tout cela est allégorique, fait remarquer saint Paul; par conséquent cette double lignée d'Abraham est l'image des juifs et des chrétiens [1]. Ce raisonnement est exactement parallèle à celui de Philon sur Agar, symbole des sciences profanes, et sur Sara, symbole de la science supérieure et parfaite [2]. L'Épître aux Hébreux, qui est, selon toutes les probabilités, l'œuvre d'Apollos, juif alexandrin converti au christianisme, versé dans la philosophie de son temps et de sa patrie [3], est pleine de raisonnements semblables, fondés sur l'interprétation allégorique de l'Ancien Testament.

Comment les Juifs alexandrins, d'un côté, et les chrétiens universalistes, de l'autre, ont-ils pu pénétrer jusqu'à ce sens caché? C'est la philosophie supérieure à laquelle il s'est élevé, qui a ouvert à Philon la vue des mystères cachés sous la lettre de l'Ancien Testament; selon saint Paul, c'est Jésus-Christ qui a enlevé le voile qui couvre le sens caché de la loi et des prophètes. Philon assure que le profane lit la Bible sans la comprendre, parce qu'il ne peut atteindre l'esprit au delà de la lettre [4]. Saint Paul enseigne que quiconque ne croit pas à

[1] *Galates*, IV, 21-31.
[2] Philon, *De congressu erudit. quærendæ*, au commencement.
[3] Néander, *Siècle apostolique*, trad. franç., t. 1, p. 192.
[4] Néander, *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 44 et suiv.

Jésus-Christ et ne s'est pas pénétré de sa doctrine, a le cœur et l'esprit couverts d'un voile, lorsqu'il lit les écrits de Moïse [1].

Les doctrines sur lesquelles les chrétiens judaïsants insistent de préférence sont aussi celles que les docteurs d'Israël aimaient à développer dans leurs écoles. C'est le dogme de la résurrection des corps, dogme, comme je l'ai déjà dit, particulier aux Juifs de la Palestine, et qui, à dater de la révolution opérée sous Antiochus Épiphanes, se répandit peu à peu dans la Judée et finit par dominer dans les écoles rabbiniques [2]. Les chrétiens judaïsants suivirent ici les enseignements de la synagogue. L'Apocalypse de saint Jean parle d'une première et d'une seconde résurrection, dans le même sens que les docteurs juifs de la Palestine [3].

C'est encore la doctrine de la seconde apparition du Messie sur la terre et de l'établissement du règne de mille ans. Les rabbins ne tarissaient pas sur ce sujet. Leurs idées se retrouvent dans l'Apocalypse de saint Jean [4], et à en juger par les avertissements donnés par saint Paul, les chrétiens judaïsants se plaisaient à annoncer le prochain retour de Jésus-Christ et la glorification des fidèles qui régneraient avec lui [5]. J'ai déjà fait remarquer que les Apocalyses étaient des écrits d'origine palestinienne. Les judaïsants adoptèrent ce genre de composition, comme ils avaient adopté les idées qu'il est consacré à exposer. Il reste d'eux un grand nombre d'Apocalypses, dont une seule, celle qui porte le nom de saint Jean, a été admise dans le canon du Nouveau Testament. Il n'en est aucune qui soit l'œuvre d'un chrétien du parti opposé.

Les chrétiens universalistes s'accordent à appeler l'attention sur d'autres doctrines. L'idée de la résurrection des corps, dans le sens juif, ne répond pas à leurs besoins intellectuels. Ils ne vont pas tout à fait jusqu'à l'idée alexandrine de la pure immortalité de l'âme; mais ils prennent un milieu, et au lieu de la résurrection du corps actuel, ils parlent d'un corps glorifié, d'un corps spirituel [6]. Ils n'aiment pas à s'arrêter sur les croyances apocalyptiques, si chères aux judaïsants. Saint Paul se prononce formellement contre ceux qui troublent les

[1] II *Corinth.*, III, 12-18.

[2] Cœlln, *Théologie biblique*, t. I, p. 433-436.

[3] *Apocalypse*, XX, 5 et 6, compar. avec les passages rabbiniques cités par Bertholdt, *Christologia*, § 35 et § 41.

[4] *Apocalypse*, XX-XXII.

[5] II *Thessalon.*, II, 1 et suiv.

[6] I *Corinth.*, XV, 42 et suiv.; Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, p. 236-239.

esprits, en prêchant le prochain retour du Seigneur [1]. Ce n'est pas que cet apôtre ne parle des grands faits eschatologiques que les Juifs rattachaient à l'apparition du Messie sur la terre. Ses écrits contiennent quelques traces des préoccupations que les descriptions judéo-chrétiennes du spectacle de la parousie du Christ avaient un jour exercées sur son imagination [2]. Mais « ce ne sont là que des passages isolés, appartenant d'ailleurs à ses plus anciennes épîtres; celles qu'il a écrites plus tard ne reviennent nullement sur ces tableaux. Son sentiment pratique et sa haute intelligence de l'Évangile ont dû lui faire perdre le goût de ces décorations fantastiques du dogme, qu'il avait pu autrefois accueillir sérieusement comme un legs de sa première instruction religieuse [3]. Nous n'affirmons pas qu'il les ait répudiées; mais il ne s'en exagérait pas certainement la portée [4]. »

Ce qui préoccupe avant tout saint Paul, c'est l'œuvre du salut accomplie par Jésus-Christ; c'est la connaissance et l'acceptation de ce salut par l'homme. Ce qu'il se plaît à prêcher, c'est que l'homme, dans son état naturel, est pécheur, c'est-à-dire cédant plus facilement à la séduction du mal qu'à l'impulsion vers le bien; c'est que, par Jésus-Christ, il lui a été donné un moyen d'arriver à la justice devant Dieu, par la grâce qui vient de Dieu et dans la foi qui est tout ensemble la croyance en l'œuvre du rédempteur, la confiance en l'amour de Dieu pour ses créatures et le renoncement à soi-même jusqu'à l'identification avec l'existence idéale du Sauveur [5]. L'état de péché dans lequel l'homme se trouve et sa rédemption, par Jésus-Christ, Fils de Dieu, le fait et la notion de la régénération et de l'union mystique du croyant avec le Sauveur, telles sont encore les doctrines qui, sous une autre forme, se retrouvent à la base des enseignements de l'auteur du quatrième Évangile [6]. Cette tendance psychologique et mystique n'a rien de commun avec le littéralisme étroit des écoles rabbiniques de la Judée; mais elle rappelle quelques-uns des meilleurs côtés de la philosophie de Philon.

Tandis que les chrétiens judaïsants ne voient guère dans Jésus-Christ que ce que les juifs palestiniens s'attendaient à trouver dans le Messie,

[1] II *Thessal.*, II, 1 et suiv.

[2] Reuss, *Histoire de la théologie biblique*, t. II, p. 30.

[3] Le commerce de saint Paul avec des hommes tels qu'Apollos avait probablement aussi contribué à modifier ses idées sur ce sujet.

[4] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 231 et suiv.

[5] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 51-53, 122-127, 159-165, etc.

[6] Reuss, *ibid.*, t. II, p. 474 et 475.

un prophète, le plus grand de tous les prophètes; tandis qu'ils n'éprouvent pas le besoin de se rendre compte de la nature supérieure de leur maître, les chrétiens universalistes vont emprunter à Philon sa théorie du Logos, pour l'appliquer, en la modifiant cependant profondément, à la personne du Seigneur[1], et ils introduisent dans la théologie chrétienne une doctrine destinée à un prodigieux accroissement[2].

Les chrétiens judaïsants, suivant la tendance pratique des docteurs juifs, et, comme eux, faisant consister la religion dans la morale, placent au centre de la doctrine chrétienne la repentance, et, avec un sens plus droit qu'élevé, ils recommandent avec instance les bonnes œuvres comme l'affaire essentielle pour le salut[3]. C'est, avec une inspiration plus pure et plus sévère de la conscience, le réalisme moral dont le Talmud devait être la plus complète exagération. Les chrétiens universalistes relèvent, au contraire, dans le christianisme, un certain sentiment mystique et idéal qui fait l'essence de toute religion; ils mettent la foi au-dessus des œuvres, dont elle est le principe; ils reviennent sans cesse sur l'amour de Dieu, sur la puissance sanctifiante de la vérité; en un mot, ils poursuivent un mysticisme dialectique, analogue par sa tendance et souvent même par ses détails au philonisme, mais plus élevé et dépouillé des subtilités souvent puériles et des exagérations ascétiques du philosophe alexandrin.

Les deux tendances bien tranchées de la théologie rabbinique de la Palestine et de la philosophie religieuse du judaïsme alexandrin se continuèrent ainsi dans l'Église chrétienne, et y formèrent de très-bonne heure deux partis qui, d'accord sur le fond commun que Jésus de Nazareth a été le Messie annoncé par Moïse et les prophètes, se divisèrent dans la manière dont ils entendirent et développèrent la doctrine nouvelle. Il importe cependant de mettre aussi sous les yeux du lecteur un autre côté du tableau. Les événements humains ne sont pas seulement le produit de leurs antécédents historiques; la personnalité de leurs auteurs y tient aussi une place et s'y imprime à différents degrés. Aussi on peut croire que les premiers propagateurs de la religion chrétienne furent poussés à adopter l'une des deux tendances de préférence à l'autre, non-seulement par l'entraînement du milieu dans lequel ils vécurent, mais encore par la direction de leurs aptitudes morales et intellectuelles. La nature ardente de saint Paul, son esprit dialectique, la vivacité de son imagination, l'emportaient vers un autre point de

[1] Lucke, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, 2ᵉ édit., t. I, p. 206-251.

[2] *Jean*, I, 1-5; *Colossiens*, I, 15-20; Reuss, *Théolog. bibliq.*, t. II, p. 346.

[3] *Jacques*, I, 26 et 27; II, 14-26; *Apocalypse*, II, 2-5, 16-19-28; III, 1 et suiv.

vue que celui qui pouvait convenir au caractère pratique de saint Jacques. Je ne puis entrer sur ce sujet dans des détails qui, nécessaires dans une histoire de ces premiers temps de la théologie chrétienne, seraient déplacés dans les considérations générales auxquelles je dois me borner. Il me paraît cependant convenable d'indiquer quelles sont les bases psychologiques de ces deux tendances.

M. Reuss voit dans la tendance des judaïsants le point de vue rationnel, et dans celle des universalistes le point de vue mystique [1]. Je ne saurais partager entièrement cette opinion. Le sentiment ne manque certainement pas à la théologie de saint Jacques, ni l'élément dialectique et rationnel à celle de saint Paul. Celui-ci est même un bien autre raisonneur que celui-là; il serait difficile de trouver un logicien plus décidé que saint Paul à pousser un principe jusqu'à ses conséquences extrêmes, ces conséquences dussent-elles froisser le sentiment intime [2].

La véritable différence entre la théologie chrétienne judaïsante et la théologie chrétienne universaliste se trouve, ce me semble, dans l'antinomie du fait et de l'idée. Saint Jacques, saint Pierre et tous ceux qui les suivent dans leur tendance sont des hommes qui s'arrêtent au fait, et n'éprouvent pas le besoin de pénétrer jusqu'à l'idée qu'il représente. Leur théologie est entièrement positive; leur Christ est celui qui a vécu au milieu d'eux, qu'ils ont vu, qu'ils ont touché; leurs enseignements vont directement à la vie pratique. Les chrétiens de ce parti n'ont aucune confiance en la spéculation. A quoi servent toutes ces connaissances subtiles sur les choses divines? Les démons les possèdent, et n'en sont pas meilleurs [3]. La volonté de faire le bien, l'accomplissement de la loi de Dieu, voilà l'essentiel, car c'est par ses actions que l'homme sera justifié devant Dieu, et non par de vaines théories [4]. L'Épître tout entière de saint Jacques est conçue dans cet esprit.

Au contraire, saint Paul, l'auteur de l'Épître aux Hébreux, celui du quatrième Évangile, cherchent l'idée au delà du fait, comme dans leur interprétation de l'Ancien Testament ils voient sous la lettre un sens caché. Jésus a vécu sans doute sur la terre, il est mort, il est ressuscité; mais la véritable valeur de ces phénomènes physiques, c'est d'être des faits spirituels, une rédemption, une justification, une réconciliation des hommes avec Dieu. Ce Jésus qui a paru dans la Palestine, c'est le Verbe de Dieu, une puissance divine, le créateur et la providence de

[1] Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. II, p. 269-272.
[2] Romains, IX, 19-23.
[3] *Jacques*, II, 19.
[4] *Ibid.*, II, 24.

tout ce qui existe. Ce n'est pas par les yeux du corps qu'il faut le connaître, c'est par les yeux de l'esprit. Sa doctrine n'est pas un ensemble de préceptes, elle est une vie de l'âme. Partout, pour eux, l'idée domine le fait, ou, pour mieux dire, le fait n'est que la manifestation extérieure de l'idée. Leur théologie est essentiellement spiritualiste, idéaliste.

Telle est la différence psychologique de ces deux tendances; c'est d'un côté le réalisme, et de l'autre l'idéalisme; et c'est là aussi ce qui distinguait déjà la théologie rabbinique et la philosophie juive d'Alexandrie.

Dans le tableau des deux tendances théologiques que je viens d'esquisser rapidement, rien ne rappelle l'esséuisme. C'est en vain qu'on a voulu en trouver des traces, soit dans quelques faits de détail, soit dans quelques prétendues exagérations du judéo-christianisme. Si l'on veut voir l'action de cette secte sur la théologie chrétienne primitive, il faut se tourner d'un autre côté, et la chercher dans une troisième tendance théologique, dans celle qui se montre dans le gnosticisme[1]. Cette philosophie me semble reproduire, non-seulement dans ses caractères essentiels, mais jusque dans ses moindres détails, le thème de l'essénisme, et je ne doute pas qu'historiquement elle ne dérive de lui de la même manière que la théologie des chrétiens judaïsants relève de la synagogue, et celle des chrétiens universalistes, de la philosophie religieuse des Juifs alexandrins.

L'opinion la plus accréditée en ce moment dans les hautes régions de la science théologique sur l'origine du gnosticisme est cependant différente. On le regarde comme le produit et la fusion, dans un milieu fortement agité par des besoins religieux, de la philosophie grecque, de la philosophie juive d'Alexandrie et d'éléments bouddhistes apportés en Égypte sous les Ptolémées[2]. Que des traces bien marquées de ces conceptions diverses se trouvent dans le gnosticisme parvenu à sa maturité, je ne saurais le nier; mais elles lui furent étrangères à ses premiers moments; il ne se les assimila qu'à mesure qu'en se propageant au loin il les rencontra sur son passage. A son origine, il ne fut

[1] Deux philosophies fort analogues me paraissent être sorties de l'essénisme : le gnosticisme et la kabbale. On peut supposer que les esséniens qui embrassèrent le christianisme s'en firent une conception conforme à leurs principes antérieurs, ce fut le gnosticisme; et que ceux qui restèrent juifs continuèrent les spéculations de leur secte, ce fut la kabbale. M. Baur les regarde comme deux productions semblables qu'on est obligé de ramener à une source commune. *La Gnose chrétienne*, p. 72.

[2] Baur, *La Gnose chrétienne*, p. 36-68.

pas autre chose qu'une philosophie mystique, expliquant ce qui existe par une théorie des êtres intermédiaires. Et comme dès le commencement cette théorie est déjà fort développée, il faut nécessairement supposer qu'il la tenait d'une école antérieure, qui ne peut être que l'essénisme ; car d'un côté, elle ne se trouve nulle autre part [1], et d'un autre côté, les plus anciennes légendes sur les pères du gnosticisme les font naître dans la Judée, dans la Samarie et dans la Syrie, et les donnent pour des hommes d'origine juive.

Cette première forme du gnosticisme est connue; c'est la théosophie combattue par saint Paul, principalement dans l'Épître aux Colossiens. M. Baur, il est vrai, place la composition de cette Épître et de toutes les autres dans lesquelles le gnosticisme est réfuté, au milieu du second siècle, par cette raison que cette philosophie ne s'est produite dans l'histoire qu'à ce moment. Cette preuve ne me paraît pas satisfaisante, et voici pourquoi : au milieu du second siècle, le gnosticisme éclate à la fois sur toute la surface de l'empire romain; il a déjà atteint toute sa force; il a revêtu des formes diverses; il est divisé en plusieurs écoles. Son origine doit nécessairement être bien antérieure. On ne s'éloigne pas certainement beaucoup de la vérité, en la plaçant au milieu du premier siècle. Il faut ajouter que le système des théosophes de Colosse est loin d'avoir le fini et la perfection des systèmes gnostiques du second siècle. Il n'en est que la première esquisse.

Les traits principaux de ce système primitif sont fort simples. Entre Dieu, enfermé dans son éternelle immutabilité, et le monde opposé à lui, déchu et souillé, se déroule une série d'êtres intermédiaires, formant une hiérarchie nettement arrêtée [2]. La vie découle d'en haut, en s'affaiblissant, à travers cette série descendante, jusqu'à ce qu'elle s'efface et s'éteigne dans le monde sensible. Pour sauver ce monde tombé, pour le réconcilier avec le foyer de toute pureté, il est nécessaire que la vie qui s'est épanchée au dehors retourne par un mouvement contraire à son centre. Le Christ, qui occupe le dernier rang dans la hiérarchie des êtres intermédiaires, et qui par conséquent est celui qui est le plus voisin du monde, et qui agit directement sur lui [3], a,

[1] Le principe des êtres intermédiaires se trouve dans Philon, et avant lui dans Platon. Mais Philon n'a pas fait de classification des Logoï, ni Platon des idées. Ce qui distingue au contraire le gnosticisme, c'est une classification précise de ces êtres, classification qui a son analogue dans la kabbale, et qui doit avoir son antécédent dans les spéculations des esséniens sur les noms des anges.

[2] *Colossiens*, II, 8; *Éphésiens*, I, 21, 22; I *Timoth.*, I, 4.

[3] *Colossiens*, I, 17-19; II, 9, 14, 15; *Éphésiens*, II, 20-22.

dans l'homme Jésus, donné à ce monde le principe de son salut, en le relevant, en le mettant sur la route qui le ramènera à Dieu. Les diverses classes de ces êtres intermédiaires sont ici désignées par des noms particuliers [1]; mais le mot ange paraît être un terme générique qui convient à tous [2]. A cette théorie se joint un ascétisme très-prononcé; la mortification du corps est le moyen de sanctification de l'âme [3]. Les propagateurs de ce système sont d'origine juive; ils ont conservé les préjugés de leur nation; ils recommandent d'observer rigoureusement le sabbat et les nouvelles lunes, et de suivre les prescriptions mosaïques sur la circoncision et sur le régime diététique [4]. Enfin ils fondent leur science transcendante non-seulement sur des raisonnements, mais encore sur des traditions [5], et ils regardent les autres chrétiens comme ayant besoin d'une instruction supérieure à celle qu'ils ont reçue [6].

Supprimez le nom de Jésus-Christ, et vous avez là le système complet des esséniens, leurs spéculations sur l'essence de Dieu, sur la production des choses, sur la classification des êtres intermédiaires, les livres anciens qu'ils conservaient avec soin et qui contenaient de précieuses traditions, leur ascétisme, leur orgueil spirituel qui les élevait à leurs yeux au-dessus des autres Juifs, leur observation minutieuse du sabbat et des fêtes juives. Qu'on ne dise pas, avec M. Baur, que le dualisme, qui est bien marqué dans cet essai de théosophie, et qui est resté une des bases du gnosticisme, dérive de la philosophie grecque et appartient à la manière de penser des anciens peuples païens. Le dualisme n'était pas étranger à l'essénisme; l'opposition de l'âme immortelle et du corps périssable, si fortement prononcée dans les doctrines de cette secte, en est une preuve. On en a une autre dans son ascétisme; on ne mortifie en effet la chair, on ne fuit les plaisirs des sens, même les plus légitimes et les plus innocents, que parce qu'on tient la chair pour impure et le sensible pour la source du mal, c'est-à-dire parce qu'on est dualiste.

Aux ressemblances déjà signalées, ajoutez que les gnostiques prétendent posséder la véritable science chrétienne et se croient supérieurs à ceux qui n'ont pas d'autres lumières que celles de la foi, de même que les esséniens prétendaient avoir le secret du mosaïsme, et regar-

[1] *Colossiens*, I, 16; II, 10, 15.
[2] *Colossiens*, II, 18.
[3] *Colossiens*, II, 18, 22-23.
[4] *Colossiens*, II, 11-14, 16, 20-22; *Tite*, I, 14; I *Timoth.*, IV, 1-4.
[5] *Colossiens*, II, 4, 8, 18.
[6] *Colossiens*, II, 7, 18; I, 25-28.

daient comme des profanes ceux de leurs coreligionnaires qui étaient privés de cette connaissance. Ajoutez encore que les uns et les autres forment des associations dans lesquelles on n'est admis qu'après un noviciat, dont les membres sont classés d'après une hiérarchie rigoureuse, et qui ne livrent leur dernier mot qu'aux initiés de la classe supérieure. Et après tous ces rapprochements, il sera difficile de ne pas voir dans le gnosticisme une conception du christianisme déterminée par une philosophie juive, qui ne peut être que l'essénisme.

Telle est l'origine historique du gnosticisme. Quelle en est la base psychologique? Les gnostiques sont entraînés par des besoins spéculatifs; c'est la science qu'ils poursuivent; le nom qu'ils donnent à l'ensemble de leurs idées en est une preuve certaine. Ils représentent donc dans l'Église primitive la tendance scientifique[1]. C'est pour nous, il est vrai, une singulière science que celle des gnostiques; mais elle ne doit pas être jugée au point de vue des modernes; elle était en rapport avec l'esprit du temps qui la vit naître, et elle réussit mieux que les deux autres formes de la théologie chrétienne à faire pénétrer la connaissance du nom du Christ dans les classes éclairées de la société[2].

Mais si ses théories sur le salut du monde satisfaisaient les esprits spéculatifs, elles blessaient les âmes simples qui s'inquiétaient avant tout de leur salut individuel. Réfutées déjà à leur première apparition par saint Paul, elles eurent pour adversaires, quand elles furent arrivées à leur complète expression, tous les chrétiens des deux autres tendances, principalement les Pères de l'Église d'Occident, qui voyaient avec horreur les faits évangéliques ici se transformer en de pures notions, et là s'évanouir en une vaine apparence sans réalité[3]. Les Pères de l'Église d'Orient, accoutumés par leur culture grecque aux considérations philosophiques, voulurent seulement opposer à une gnose qui leur paraissait erronée, une gnose plus conforme aux principes chrétiens.

On ne peut se dissimuler que le gnosticisme ne touchât par bien des points au paulinisme; la conception idéale du christianisme ne peut pas être bien éloignée de sa conception purement spéculative. Cette affinité se trahit dans l'histoire par deux faits d'une grande importance. D'un côté on voit des écoles gnostiques s'assimiler les idées de saint Paul et les adapter à leurs points de vue particuliers. De l'autre, des chrétiens judaïsants accusent ouvertement l'Apôtre des Gentils

[1] Baur, *Le christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*, p. 74 et 75.
[2] Baur, *ibid.*, p. 226.
[3] *Ibid.*, p. 203 et suiv.

d'être le père du gnosticisme. Un judéo-chrétien décidé, l'auteur des Homélies et des Récognitions de Clément, alla même jusqu'à le représenter sous les traits de l'antagoniste de saint Pierre, de ce Simon le magicien, qui ne semble être que la personnification de la gnose elle-même [1].

Telle fut, dans le sein de l'Église chrétienne, l'action de l'essénisme. Il donna naissance à une théologie spéculative dans laquelle se conservèrent son esprit, sa tendance, ses principales idées, et malheureusement aussi ses travers. Ainsi les trois mouvements qui avaient animé le judaïsme se continuèrent dans la théologie chrétienne. Chacun d'eux dérivait de la prédominance d'une des trois tendances générales de la nature humaine. S'ils n'étaient pas venus d'une impulsion antérieure, ils se seraient certainement produits d'eux-mêmes sous l'action seule des facultés intellectuelles et morales. Le gnosticisme, issu de l'essénisme, releva le côté spéculatif du christianisme; il créa la science chrétienne; mais il s'égara dans une métaphysique abstraite. La tendance universaliste de saint Paul et de l'auteur du quatrième Évangile, influencée par la philosophie religieuse des Juifs alexandrins, s'attacha principalement au côté idéal, et rattachant l'idée au fait qui la représente, s'adressa surtout au sentiment, mais au sentiment éclairé par la raison. Enfin, continuant la tendance réaliste du pharisaïsme, le judéo-christianisme resta essentiellement pratique, et ne s'élevant guère au-dessus du fait, menaça de ne faire du christianisme qu'une nouvelle forme du judaïsme.

Plus tard, ces trois systèmes se brisèrent les uns contre les autres, et de leurs débris se forma la théologie ecclésiastique, qui est encore le fond commun des croyances de l'immense majorité des chrétiens.

[1] Baur, *Le christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles*, p. 80-85, 174.

MICHEL NICOLAS.

LA MUSIQUE

ET

LE MOUVEMENT MUSICAL

EN ALLEMAGNE.

Une *Revue germanique* où il ne serait pas question de musique semblerait avec raison incomplète : car si le génie allemand s'est manifesté avec éclat dans tous les arts, c'est surtout dans l'art des sons que ses tendances originales se sont révélées avec le plus de supériorité. La musique instrumentale, d'ailleurs, est née en Allemagne. Ses créateurs, Bach, Haendel, Haydn, en ont fait un art indépendant, vivant de sa vie propre, et pouvant dorénavant se passer d'un texte. Nouveaux Christophe Colomb, ces maîtres illustres ont découvert un monde. Ils ont la gloire d'avoir donné naissance à la musique pure (nous voulons dire instrumentale); en la dégageant de tout élément étranger, et en séparant l'idée musicale de la poésie, qui ne lui avait pas permis, jusqu'alors, de prendre un libre essor, ces compositeurs, qui, à part certaines formes assez vagues empruntées à l'ancienne école italienne, ne relèvent que de leur inspiration et de leur talent, ont à jamais brisé les liens qui rendaient la musique esclave de la parole.

Et, disons-le en passant, ils ont réfuté d'avance certaine erreur accréditée de nos jours en France et en Italie, en prouvant, par des exemples irrécusables, que la suprême beauté résulte du concours de l'étude et de l'inspiration. En effet, que serait le génie sans la science? Un bel arbre qui, privé d'air et de lumière, avorterait misérablement.

Non! si la science ne s'unit au génie, point de sécurité pour le compositeur : l'artiste ignorant et l'artiste sans imagination succomberont tous les deux sous l'indifférence du public.

Convaincus de cette vérité, animés par l'amour du beau, poussés par le désir de connaître, par le besoin de savoir, les Allemands étudient sérieusement l'art qu'ils veulent pratiquer. Loin d'être à leurs yeux un amusement passager ou un moyen d'arriver promptement à la fortune, la musique leur apparaît comme une religion respectable à laquelle ils consacrent leur intelligence, leur cœur, toutes leurs forces. Ils l'étudient non pour briller, mais pour acquérir un mérite réel; et, sans impatience du succès, ils l'attendent, persuadés qu'il vient à son heure couronner les bonnes et belles choses. Peu désireux d'obtenir des applaudissements éphémères, se respectant assez pour ne pas s'exposer aux sifflets, ils cherchent, par des études approfondies, à se mettre à l'abri de la désapprobation des connaisseurs. Doués d'une volonté de fer, d'une patience merveilleuse, d'une persévérance voisine de l'entêtement, pleins de confiance en leur jugement, élevés dans le respect dû aux grands maîtres, admis, dès leur enfance, à entendre leurs ouvrages, apprenant peu à peu à les comprendre et, plus tard, jugeant de haut les œuvres banales, coquettes, pimpantes, voluptueuses, bruyantes ou vides qui leur arrivent de France pirouettant sur un pied, ou d'Italie mollement étendues sur un sofa, certains enfin de posséder des aptitudes musicales qui sont le résultat d'une élaboration de trois ou quatre siècles, ils marchent sûrement et consciencieusement au but, en s'affermissant dans la pensée qu'ils sont et demeureront les premiers musiciens de la terre.

L'influence de la musique allemande, en France, a pris une extension considérable à partir du jour où Habeneck a introduit les symphonies de Beethoven dans les programmes de la Société des concerts du Conservatoire, et la révolution littéraire survenue vers 1828 n'a pas contribué médiocrement, de son côté, à ouvrir chez nous une nouvelle voie à la musique. Mieux étudiée, mieux comprise, sincèrement aimée par quelques hommes, elle commença bientôt à secouer ses allures légères pour en revêtir de plus sévères. D'amusement qu'elle était, elle se fit art. Les classiques, mot que nous traduirons si vous le voulez bien, avec Alphonse Karr, par : *dignes d'être étudiés*, ont enfin formé un public, et on commence à comprendre, dans notre pays, que l'homme vouant sa vie entière à un art, fût-ce l'art des sons, songe moins à divertir quatre ou cinq générations qu'à les intéresser en leur faisant goûter des joies pures qui font battre le cœur en élevant

l'intelligence. Les grands maîtres devenant à la mode, la mode servira sans doute à former le goût; et le goût une fois développé, les compositeurs instruits, sérieux, prévaudront. Il en surgira nécessairement, et de leur tombe jaillira une source vive où viendront à leur tour s'abreuver les races futures. Ainsi se continue le progrès : le génie profitant du passé, résumant le présent, empiétant hardiment sur l'avenir qu'il prépare; la foule répondant d'abord avec répugnance à l'appel qui lui est fait, bientôt surprise, charmée par d'incontestables beautés, transportée malgré elle dans les régions supérieures sous le souffle puissant du compositeur, puis, connaissant mieux ce qu'elle a primitivement écouté avec défiance, se rendant de bonne grâce et applaudissant de tout son cœur. Telle est en peu de mots l'histoire des créateurs et celle du public.

On publie depuis peu, à Leipzig, les manuscrits inédits de J. S. Bach, et on se propose de graver prochainement ceux de Haendel, en les réunissant à celles de ses compositions que nous connaissons déjà. Depuis un siècle, opéras, oratorios et cantates dormaient, esprits captifs, dans la poussière des bibliothèques : tout à coup ils se réveillent au jour, secouant leurs ailes aux rayons dorés du soleil. Justice tardive, mais inévitablement rendue, à un moment donné, au beau, au bien, au vrai; tandis qu'il suffit d'un instant pour jeter dans l'abîme de l'oubli, ce que l'on a trop vite, trop facilement admiré! Cette bizarre contradiction entre les bravos prodigués souvent à des choses sans valeur, et l'antipathie qui accueille fréquemment les conceptions du génie, est au fond très-naturelle, car le nouveau choque l'usage, l'ignorance, la routine, le préjugé. Il se trouvera toujours en abondance des natures communes ou sans culture assez malheureusement partagées pour écouter avec plaisir de triviales niaiseries, par exemple le *Sire de Framboisy* ou le *Quadrille des Lanciers*. Elles ne saisiront jamais sans effort ni sans guide une pensée ou un sentiment élevés. Bien des gens, se trouvant en face de hautes montagnes, ne possèdent ni la force, ni la volonté, ni le désir d'en franchir la cime. La majeure partie préfère la plaine, où l'on se promène tranquillement, sans peine. D'autres, en petit nombre, se dirigent vers les hauteurs, mais ils s'arrêtent en chemin, l'imagination, le désir ou l'habitude ne les soutenant pas. De rares touristes connaissent seuls la pleine jouissance des excursions dans les montagnes. Quelle joie on éprouve à respirer l'air pur à pleine poitrine, à s'élever au-dessus des habitations des villes comme si on allait vers Dieu; à voir se dessiner à chaque instant de nouveaux horizons, toujours, toujours plus étendus, puis enfin à contempler dans

son ensemble harmonieux, dans sa mâle beauté, le sublime paysage où les monts sont entassés sur les monts, où la lisière des forêts se déploie comme un serpent monstrueux, où le roc reluit, pareil au diamant, sous les feux du soleil! A vos pieds, sur le gazon des vallées inclinées, se combattent l'ombre et la lumière; au loin vingt villages sont semés, semblables à des ruches dont les abeilles sont des hommes. C'en est fait, vous dominez les hauteurs environnantes. Le ciel alors est le dernier échelon, et l'âme libre s'élance dans l'immensité comme si elle pouvait rencontrer l'œil de Dieu! Les promeneurs paresseux dont nous parlions il y a un moment ignoreront toujours, s'ils restent livrés à eux-mêmes, ces sentiments sous la pression desquels le cœur s'emplit et déborde d'extase. Mais qu'un amant du beau leur montre la route et les conduise, tous le suivront, tous admireront en se prosternant, tous éprouveront l'enthousiasme du bonheur. Seulement, là où un esprit vaste a franchi l'espace d'un bond, il faut tracer un chemin au vulgaire.

Nous ne savons s'il a jamais existé un artiste assez sûr de lui pour se passer entièrement de l'assentiment d'un auditoire ou d'un ami. Nous en doutons. Cet assentiment n'est-il pas une sorte de complément nécessaire de la conscience? et, sans lui, restera-t-on inaccessible au doute? Nous affirmons le contraire; aussi sommes-nous convaincu que les artistes fameux qui se sont sentis incompris ont cruellement souffert de ce doute. Celui qui n'a pas connu ces souffrances s'en fera difficilement une idée. Beethoven a dû en ressentir d'horribles, lorsqu'il écrivait presque pour lui seul ses prodigieuses symphonies, et lorsque, cherchant du regard un public dans la salle des *Musik-Freunde*, à Vienne, ses yeux n'y rencontraient que dix auditeurs. Nous entendons d'ici le rugissement du lion blessé et nous comprenons sa sauvage douleur.

Musicalement parlant, l'Angleterre vit depuis longtemps par l'Allemagne. La musique des Bach, des Haendel, des Haydn, des Mozart, des Beethoven, des Mendelssohn, très-populaire chez nos voisins d'outre-Manche, y est exécutée, dit-on, avec un ensemble irréprochable, par des Sociétés où l'on compte plusieurs centaines de musiciens, instrumentistes ou chanteurs. Ce sont là de nobles manifestations qui, sans doute, développeront plus tard le génie musical des Anglais. John Field, décédé il y a quinze ou seize ans, MM. Balfe et H. Litolff, sont, croyons-nous, les seuls compositeurs que la Grande-Bretagne puisse revendiquer comme siens. Le premier, malgré de précieuses qualités naturelles et de fraîches inspirations, n'a rien laissé

de remarquable, sauf trois ou quatre nocturnes. On doit au second des opéras dans le genre italien moderne. Ni l'un ni l'autre ne sont des représentants de la patrie des Shakespeare, des Milton, des Byron. M. Henry Litolff, enfin, artiste d'un vrai mérite, descend en droite ligne de Beethoven.

Nous nous bornerons donc à constater le penchant prononcé de la nation anglaise pour la musique allemande, dont on rencontre quelques ramifications en Russie, dans les intéressantes productions de M. Lwoff, et surtout dans celles de Glinka, mais dont nous chercherions vainement la moindre trace dans l'école italienne actuelle, si toutefois il existe une école italienne de nos jours. — On ne se méprendra pas, nous l'espérons, sur le sens de cette phrase. Nous sommes bien éloignés de jeter un regard dédaigneux sur la terre glorieuse et infortunée qui a produit tant de grands hommes. Nous voulons simplement dire que les dons naturels non fécondés par de fortes études deviennent insuffisants quand il s'agit de produire des œuvres durables. Spontini, Rossini, les deux derniers compositeurs italiens de notre temps, doivent en partie à l'Allemagne l'agrandissement de leurs facultés, et l'accroissement de leur talent. Nous voyons dans Spontini le dernier rejeton de Gluck et le précurseur de Rossini; et Rossini, notamment dans le *Barbier*, opéra impérissable, montre assez qu'il a étudié Haydn et Mozart. Enfin, de l'aveu même de notre immortel contemporain, il a étudié avec fruit les monuments de l'école allemande, chaque fois que l'occasion s'en est présentée. *Guillaume Tell*, la plus haute expression du génie rossinien, est le résultat éloigné, selon nous, de ce coup d'œil rapide, mais intelligent, jeté au delà du Rhin. Les mélodies des deux premiers actes sont empreintes d'un caractère sévère, parfois tout germanique. On y remarque des chœurs vraiment concertants, et on y sent une profondeur qu'on ne trouve pas au même degré dans les précédents opéras du divin chantre bolonais. L'examen approfondi de l'école allemande nous amène à penser qu'elle fera le tour du globe.

Nous n'écrivons pas une histoire de la musique. Cependant nous voulons fixer un instant l'attention du lecteur sur les principales individualités musicales allemandes, afin de le mettre en mesure d'apprécier l'importance du mouvement qui s'opère sur la terre classique des sons.

Et d'abord arrêtons-nous un moment devant l'œuvre colossal de Bach, le plus radicalement germanique des compositeurs. Bach, c'est la foi chrétienne incarnée, et en même temps l'esprit de combinaison par

excellence. Une concession faite aux exigences du public eût semblé un acte de faiblesse à cet homme extraordinaire. Il contemplait en dedans son idéal, ne se préoccupant que d'en chercher la réalisation. Ses fugues, si finement ciselées, deux ou trois cents autres pièces de formes très-variées pour le clavecin ou pour l'orgue, dont la valeur n'est contestée par aucun artiste, représentent une faible portion, et sans contredit la moins belle, la moins intéressante, la moins grandiose des richesses incalculables léguées à l'avenir par ce pionnier merveilleux, par ce travailleur infatigable. J. S. Bach, en maître qui mérite ce titre, a su inscrire son nom sur chacune des pages sorties de sa plume inépuisable. On reconnaîtrait une de ces pages, si courte fût-elle, au milieu de cinquante morceaux de ses imitateurs ou de ses successeurs immédiats. Rompu à tous les artifices de la science, imitation, contre-point, canon, fugue, Bach possède une harmonie à lui. Il présente d'une manière particulière ses accords arpégés desquels il fait jaillir, comme une gerbe de feu, la note saillante qui surprend et charme à la fois. Rien de compliqué pour ce rude jouteur accoutumé à résoudre les problèmes les plus ardus, et l'on s'étonne de rencontrer dans ses cantates des fragments écrits à dix ou douze parties réelles, sans que l'inspiration paraisse gênée une seule minute par ce travail de géant. On peut s'en convaincre en lisant le n° 1 de la cantate en *fa*, ou le n° 1 de la cantate en *mi*, inspiration d'une pureté adorable où les voix et les instruments de l'orchestre sont employés avec un tact parfait.

Bach se sert volontiers de chorals dont la véritable origine nous est inconnue. Nous ignorons s'ils appartenaient primitivement au culte catholique ou au culte protestant; et, bien qu'ils portent le cachet des chants populaires choralisés à l'époque de la réforme, soit par Martin Luther, soit par ses disciples, nous ne nous croyons pas en état de décider la question, qui mérite et exige un examen sérieux. Peut-être. Bach a-t-il transformé lui-même de vieux airs en chorals. Mais ceci est une simple hypothèse.

Malgré son originalité, sa science, son génie, Bach a payé son tribut, faible tribut, il est vrai, à l'imperfection humaine. Il abuse de la science, il abuse des mathématiques musicales, si nous osons nous exprimer ainsi; on voudrait qu'il se montrât plus difficile sur le choix des idées; enfin les solos destinés aux voix, coulés comme ceux de Haendel dans un moule unique, sont d'une uniformité désespérante. Quand un air commence, on sait d'avance comment il finira. On ne s'explique l'indifférence de Bach, quant à la facture de ces morceaux,

que par le peu d'importance qu'il y attachait sans doute. Il les considérait vraisemblablement comme un délassement pour l'auditoire, dont l'attention était sollicitée au dernier point par des chœurs très-développés et très-compliqués.

Pour la majesté de la pensée, nous plaçons Haendel au-dessus de Bach. Ses motifs étonnent par leur tournure grandiose, fière, nous allions dire orgueilleuse. Nul plus que Haendel n'a subi l'influence de son époque ou du milieu dans lequel il a vécu. On ne rencontre guère dans sa musique, généralement roide et guindée, toujours trop carrée, de ces accents tendres, suaves, pieux, si profondément chrétiens, si ardemment croyants, que chacun signalera aisément dans les cantates de Bach. En revanche, on y retrouve à chaque ligne le sentiment de fierté qui animait l'esprit humain le lendemain du jour où il avait conquis la liberté d'examen. Haendel passe d'une idée à une autre, sans se soucier beaucoup des développements qu'il pourrait leur donner, et, à cet égard, il est inférieur à Bach. Ni l'un ni l'autre ne connaît comme Haydn, Mozart, Beethoven ou Mendelssohn, le secret de tirer logiquement parti d'un motif. Sous ce rapport, les deux derniers, Beethoven et Mendelssohn, ne seront surpassés par personne. Haendel, et après lui Mozart, celui-ci principalement dans ses sonates pour le piano, ont eu le tort grave de produire à satiété leurs formules favorites; on compte jusqu'à huit ou dix reproductions d'une même terminaison dans un morceau de trois ou quatre pages. Ces réserves faites, nous conviendrons que Haendel entend admirablement l'art d'écrire pour les masses. Ses récitatifs, largement conçus, saisissants, remplis de modulations inattendues et savantes, témoignent d'une étude approfondie de la déclamation. Le plan de ses morceaux, s'il n'est pas ordinairement arrêté d'une manière précise, plaît du moins par sa magnificence; un chœur de Haendel, contenant la plupart du temps différents thèmes, nous produit l'effet d'une suite de beaux édifices sans rapports intimes entre eux, mais qui charment par leur majestueux ensemble. *Le Messie, Judas Machabée,* sont de splendides partitions, qu'en notre qualité de Français, nous sommes honteux de ne pas avoir encore entendues à Paris. La grande cité, légèrement fanfaronne de sa nature, croit marcher à la tête de la civilisation et donner le mouvement à l'Europe. Cela est vrai en quelques points, mais ne devrait-elle pas songer à mieux justifier ses prétentions musicales? L'orchestre de Haendel reproduit, en la brodant, la mélodie des voix. Ce procédé a l'avantage d'augmenter inévitablement la puissance de la pensée, mais il frappe les ensembles de lourdeur, et l'au-

diteur, fût-il le plus fervent admirateur de Haendel, se fatiguera promptement de ce système.

Nous arrivons à l'ère nouvelle, ouverte par Haydn, le créateur de la symphonie instrumentale, dont la prodigieuse fécondité est à peine concevable, quand on se rappelle avec quel soin, quelle exquise délicatesse, il a écrit cent vingt symphonies, une énorme quantité de quatuors, des morceaux de piano, des oratorios, des messes, des opéras. C'est vraiment à dater de J. Haydn que la musique entre entièrement en possession d'elle-même, qu'elle se passe du secours de la poésie, qu'elle puise sa raison d'être dans les développements qui naissent d'une idée mère, et qu'elle satisfait également le poëte, le penseur et le logicien. C'est une gloire pour le bon Haydn d'avoir imaginé cette forme charmante dont le cadre devait prendre une extension considérable sous la main puissante de Beethoven, et l'impulsion qu'il a donnée suffirait à le rendre immortel, si ses délicieuses compositions n'étaient destinées à vivre à côté de conceptions d'un ordre plus élevé.

Haydn brille par la naïveté, la grâce, la finesse, l'esprit, la légèreté, le mouvement. Son talent souple se prête avec complaisance aux caprices de son imagination. Lorsqu'il s'éloigne d'un motif, c'est sans le perdre de vue : il y revient d'une manière inopinée et piquante. Original par le fond et par la forme, il diffère essentiellement des maîtres qui l'ont précédé. Il est le premier qui ait introduit dans la musique instrumentale la *fantasie*, mot intraduisible [1], désignant l'une des facultés qui devaient immortaliser Beethoven, Weber et Schubert, et si ses productions n'étaient, en général, trop dénuées de vraie noblesse, il eût été malaisé de surpasser le créateur de la symphonie. Mais le génie aimable de Haydn, après une course sur les hauteurs, en redescendait vite, pressé de se mêler, non sans doute à la foule des rues, mais à l'aristocratie des salons. Il n'a pu dans *la Création du monde* se maintenir à la hauteur de son sujet. Exceptons-en le chaos, le passage célèbre : Et la lumière fut (*und es ward Licht*), le chœur des anges, et un ou deux endroits que nous oublions peut-être. La tentative de cet excellent vieillard me rappelle Moïse venant expirer en vue de la terre promise. Haydn entrevoit l'infini, mais ses forces le trahissent. Trop faible pour porter un monde, il succombe, Atlas impuissant, sous le fardeau qui l'écrase. Voyez, au contraire, comme le maître peint avec aisance les tableaux simples et variés des saisons. On sent qu'il est là dans sa sphère, si ce n'est lorsqu'il retrace

[1] Que du moins le français *fantaisie* ne rend pas du tout.

le désordre des éléments. Son orage, sans tonnerre et sans éclairs, laisse froid. C'est un orage d'opéra comique, où les timbales et les pâles trémolos du quatuor jouent un rôle d'une insupportable mesquinerie. Mais Haydn domine son sujet dès qu'il chante les champs et les plaisirs de la veillée.

Gluck, le fils spirituel de Rameau, appartient autant à la France qu'à l'Allemagne. La renommée de Rameau, surpassée par celle de Gluck, subsistera néanmoins, non-seulement parce qu'il a indiqué la route au compositeur moderne qui a le mieux compris l'antiquité, mais encore parce qu'il reste de lui des ouvrages contenant des beautés hors ligne. On se prend à regretter amèrement que Rameau n'ait eu à sa disposition que des moyens insuffisants d'exécution, mais en dépit de leur faiblesse, il a conquis sa place dans l'histoire de l'art, dont il a été l'un des prêtres fervents. Au reste, il n'est pas l'unique compositeur français dont l'influence se soit fait sentir en Allemagne, et Mozart qui, dans ses lettres à son père, traite si mal les Parisiens, qui le méritaient si bien, Mozart a su plus d'une fois tirer profit des mélodies si vibrantes, si scéniques du vieux Grétry.

Revenons à Gluck. L'incomparable auteur d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Alceste*, d'*Orphée*, n'est-il pas le miroir où s'est reflétée dans sa simplicité grandiose la beauté du monde antique? Semblable à l'archange qui, faisant retentir la fatale trompette, évoquera pour la dernière fois les morts du tombeau, Gluck a évoqué la Grèce endormie; et voilà qu'elle se réveille, non couverte de son linceul, mais resplendissante de jeunesse, avec ses passions tumultueuses, avec ses amours divins, avec ses crimes, dominés par la fatalité. Gluck a senti, compris, et exprimé dans un langage d'une beauté infinie, les sensations, les sentiments, les pensées de ce peuple de rois et de dieux. Quelle profondeur de conception! quelle puissance de réalisation! quelle magnificence dans la forme! quelle vérité dans l'expression des passions dont il connaît les mille nuances! Et cet orchestre, mugissant, foudroyant dans l'orage d'*Iphigénie;* menaçant, formidable dans la scène d'*Alceste*, où le grand prêtre d'Apollon annonce l'oracle de ce dieu; terrible, écrasant comme le remords au moment où Oreste endormi est torturé par les divinités infernales; doux et consolant lorsqu'il accompagne le chant de Pylade; implacable comme la fatalité à l'entrée d'Orphée aux enfers! Tout cela est merveilleux; ces beautés sublimes résistent mieux au temps que le roc; elles sont immuables et éternellement admirables. Mais Gluck dont les pieds, comme les racines du chêne de la Fontaine, touchaient à l'empire des morts, et dont les regards se por-

taient alternativement sur l'Olympe et sur les trônes de la terre, Gluck faiblissait lorsqu'il lui fallait rendre des sentiments naïfs ou exclusivement gracieux. Nous ne parlons pas de la grâce noble, dont nous trouvons un exemple si remarquable dans le célèbre chant d'Armide : *Jamais dans ces beaux lieux*, mais uniquement des airs où le joli devrait dominer. Quand il aborde ce genre, sa musique prend aussitôt une couleur surannée qui établit une incroyable disproportion entre ces passages et le reste de l'œuvre. En outre Gluck maintient les voix dans des régions excessivement élevées. Il en exige des choses voisines de l'impossible et qui devaient être déjà d'une extrême difficulté pour les chanteurs, à une époque où le diapason était plus bas d'un ton : taches légères qui disparaissent au milieu de beautés innombrables.

Gluck avait quarante-quatre ans quand naquit Mozart, dont le génie moins fier devait déployer une souplesse et une richesse sans égales.

Nous professons une estime limitée pour les sonates dont Mozart a inondé le commerce de musique. L'emploi réitéré d'accompagnements banals que j'appellerai par leur véritable nom, des selles à tous chevaux, des redites continuelles, des phrases complètes reproduites note à note et à chaque instant dans quarante morceaux, quel qu'en soit le caractère, des myriades de lieux communs où apparaissent de loin en loin des mélodies angéliques, tel est l'aspect que présentent à nos yeux les sonates de Mozart. Nous n'avons jamais pu en jouer deux de suite sans ennui, et nous avons éprouvé la même impression à chaque nouvelle tentative. Exceptons de cette critique la fantaisie et la sonate en *ut* mineur, la sonate en *fa*, le menuet et le final de celle en *la* (avec les variations). Heureusement pour lui et pour nous, Mozart devait léguer à la postérité des ouvrages autrement dignes de respect. La belle fugue en *ut* mineur, précédée d'une introduction (pour instruments à cordes); plusieurs quatuors, dont l'un, celui en *ré* mineur, est un chef-d'œuvre; la symphonie en *sol* mineur, si justement admirée; l'*Ave verum*, deux ou trois morceaux de son *Requiem*, tels sont les titres qui auraient marqué la place de Mozart parmi les meilleurs, s'il n'avait atteint d'ailleurs dans *Don Juan* un degré de perfection qui l'a rendu grand entre tous. Nous n'entrerons dans aucun détail sur cet opéra si connu, où l'auteur aborde avec un égal succès presque tous les genres, depuis l'amour frivole et la volupté des sens jusqu'à l'ardente tendresse du cœur, et dans lequel il fait entendre, à côté de la musique quasi-facétieuse que Sganarelle chante à l'égoïste dévergondé pendant son souper, les accents funèbres et vengeurs de la statue du comman-

deur. Analysées, classées depuis longtemps comme elles le méritent, ces beautés ont placé le Raphaël des musiciens (le barbare Tudesque, disait-on jadis en Italie) au sommet de l'Olympe artistique.

Notre intention étant de publier prochainement une étude spécialement consacrée à Beethoven, nous nous bornerons à dire succinctement ici en quoi consiste la supériorité de ce maître.

La faculté dominante de Beethoven, c'est la conception. Connaissant le passé et le présent, il les résume, il les incarne dans son œuvre en leur faisant subir un travail d'assimilation qui les renouvelle en les agrandissant. Il n'ignore rien de ce qui s'est fait avant lui; il est au courant du mouvement musical de son temps; il prend, ainsi que notre Molière, son bien où il le trouve : il s'inspire sans scrupule des psaumes de Marcello, des opéras de Grétry, des fugues de Bach, des symphonies de Haydn et de Mozart, des ouvrages de Haendel, des mélodies populaires françaises, allemandes, hongroises, et il imprime son cachet à ces mondes de pensées qui viennent passer au creuset de sa vaste intelligence pour revêtir la forme originale qu'il sait leur donner. Beethoven a étudié l'histoire, la philosophie, la littérature; il connaît les poëtes de son pays, il a lu les principaux poëmes étrangers, et il croit pouvoir faire profiter son art de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Car rien ne vit isolément dans l'univers; tout se tient, au contraire, par des liens invisibles, mais indissolubles; et l'homme, saisi d'admiration en contemplant, la nuit, ces millions d'étoiles semées dans l'éther bleu, et plus nombreuses mille fois que les pâquerettes qui couvrent l'herbe des prairies, l'homme trouvera aussi des inspirations à la vue de la gentille marguerite des champs, qui s'écrie si judicieusement par la voix de Victor Hugo, en regardant tour à tour sa collerette et le soleil :

Et moi, j'ai mes rayons aussi !.......

Si Beethoven embrasse d'un coup d'œil le monde entier de l'art, s'il comprend que la peinture, la sculpture, la poésie, l'architecture peuvent avoir jusqu'à un certain point leur expression en musique, on est encore obligé de convenir que personne ne conçoit et n'exécute un plan avec autant de logique que lui. Le thème qu'il choisit, au lieu de perdre de son charme par les développements si étendus qu'il lui donne, en acquiert du nouveau, et arrive progressivement à des proportions surprenantes. Son génie a le don d'agrandir tout ce qu'il touche, tout ce qu'il effleure de son aile. Nul artiste, avant lui, n'avait *réalisé le beau infini et divin* avec tant d'ardeur passionnée.

Bach exprime la foi forte et aveugle, Haendel une conviction religieuse raisonnée et sûre d'elle-même; Mozart est frappé surtout du sentiment affectueux et humain du christianisme; Gluck représente la fatalité grecque; Weber, qui a créé l'opéra fantastique, a donné une expression poétique et élevée à la superstition et aux passions avec lesquelles il faut compter en abordant la scène : Beethoven seul remonte à l'Être suprême par la pensée et par le cœur; il sent palpiter l'esprit divin dans les forces vives de la nature; il entend sa grande voix éclater dans la tempête, mugir dans le torrent, murmurer dans l'herbe qui frissonne au bord du ruisseau, vibrer dans les astres dont il écoute avec recueillement l'harmonie lointaine, sortir comme un tonnerre des vagues ruisselantes de la mer et de la profondeur des eaux. Il a compris cette voix qui éclate au sein et au delà des mondes pour marquer, à l'horloge éternelle du progrès, l'heure des rénovations, qui appelle et pousse les êtres vers des régions plus parfaites à travers des milliers de transformations. Les aspirations de son âme l'entraînaient vers la contemplation de l'infini; il a jeté dans son œuvre le sentiment de l'absolu qu'il portait en lui. Il interrogeait sans cesse le beau divin et moral : c'était là sa passion, passion sublime, qui, unie à l'amour de l'humanité et aux rêves poétiques de son imagination, devait permettre au maître d'accomplir son œuvre. Compositeur sans rival, Beethoven souhaitait la liberté pour l'homme comme pour l'art, et il a voulu laisser un gage à la fraternité en mettant en musique l'hymne superbe de Schiller, qui lui fournit, on le sait, le sujet de la neuvième symphonie avec chœur, si digne de clore sa carrière.

La nature avait refusé à Beethoven l'intelligence de l'antique et du fantastique, elle lui avait également refusé cette fraîcheur de mélodie dont Weber et Schubert ont laissé de si délicieux modèles. L'extrême profondeur de ses chants excluait-elle cette fleur de jeunesse d'autant plus attrayante qu'elle s'ignore? Le style du grand artiste manque çà et là de pureté, et il lui arrive de déparer maints passages en y introduisant des excentricités d'un goût douteux. A part cela, Beethoven possédait tout : énergie, grâce, exquise délicatesse, esprit, distinction, verve irrésistible, tendresse, élévation, sentiment héroïque, pittoresque, religieux, imagination, *fantasie*. Son génie était inépuisable en ressources ingénieuses, et ces brillantes qualités, longtemps méconnues, avaient été sanctifiées par les souffrances et les larmes.

Beethoven et Weber, dit-on, ne se rendaient pas mutuellement justice. Était-ce antipathie réelle, envie, rivalité, esprit de système? Peut-être y avait-il un peu de tout cela dans leur hostilité. On assure

que Beethoven attaquait assez énergiquement les compositions de Weber, et on cite des lettres de ce dernier (je ne les ai pas lues, je m'empresse de le dire) où il s'écriait : « Qu'est-ce que la musique de Beethoven? » S'il en a été ainsi, détournons promptement nos regards de ce tableau affligeant. Nous voudrions que le caractère de l'artiste fût toujours à la hauteur de son génie.

Si Beethoven avait le pouvoir de réaliser ses aspirations divines, Weber était l'interprète de l'enfer, dont il savait comprendre et exprimer les terreurs. Mais là ne se bornait pas sa puissance : chevaleresques, passionnées, suaves et chastes, ses mélodies ont un charme inexprimable. Bien autrement saisissantes et colorées que celles de Beethoven, nobles et entraînantes, elles entrent dans la mémoire pour ne plus en sortir; et si l'auteur les développe rarement, il rachète ce défaut par tant de qualités primesautières ou acquises qu'on oublie ce qui lui manque pour ne songer qu'à ce qu'il a. Weber rejette absolument les formules scholastiques; la fugue lui est antipathique; il ne se rattache au vieux monde que par l'imitation canonique et le contre-point; il exploite de nouveaux filons mélodiques. L'antique chant allemand ne lui suffit plus : les chants hongrois et bohêmes l'ont captivé en lui rappelant les mœurs aventureuses, les émigrations grandioses des races slaves à l'imagination vive, aux instincts ardents. Ce fut une révolution. A la suite du mouvement fomenté par Weber, l'Allemagne se divisa en deux camps. Les harmonies sauvages, étranges, mystérieuses de l'auteur du *Freyschütz*, ses hardiesses enharmoniques, la façon si neuve, si émouvante dont il employait les accords de septième, tout cela souleva les clameurs de l'ancienne école en excitant l'enthousiasme de la jeunesse toujours prête à accueillir le beau, d'où qu'il vienne. Les amateurs exclusifs de la vieille manière voyaient avec effroi l'élément étranger que Weber introduisait dans l'art germanique; les jeunes gens signalaient avec joie l'extension de l'horizon musical. La lutte continue encore. On a vu pendant vingt années Mendelssohn et Schumann se disputer l'admiration de leurs compatriotes; mais depuis la mort de Mendelssohn, les Bach, les Haendel, les Haydn, les Beethoven ne nous paraissent pas avoir de continuateur, tandis que le sillon tracé par Weber a produit en France, Berlioz, et de l'autre côté du Rhin Richard Wagner et Liszt. Nous n'entendons certes pas nier l'originalité de ces trois compositeurs. Mais rien ne sort de rien, beaucoup l'ont dit avant nous, et l'homme ne peut cacher entièrement son point de départ.

Celui qui réunira une individualité bien prononcée, et l'art de déve-

lopper logiquement un thème, au saillant de la mélodie et des harmonies, est appelé à surpasser Beethoven et Weber. Mais celui-là, croyons-nous, est encore à naître. Disons-le, pourtant, notre Berlioz a fait un grand pas dans cette voie par deux ouvrages magnifiques : la *Grande Messe des morts* et *Faust*, et Franz Schubert, succombant à trente et un ans à une maladie de poitrine, eût peut-être, s'il eût vécu, atteint le but. Cet artiste a laissé environ cent cinquante œuvres : messes, opéras, symphonies, quatuors, trios, morceaux de pianos à deux et à quatre mains, et près de quatre cents *lieder*, au nombre desquels on peut citer une cinquantaine de pièces d'une incomparable beauté. Ces lieder ont une telle valeur, ils ont eu un tel retentissement, qu'ils ont rejeté dans l'ombre le reste des compositions vocales et instrumentales de Schubert. Cependant les intéressantes sonates en *la* mineur et en *sol* majeur, le divertissement dans le genre hongrois, le trio en *mi* bémol, la symphonie en *ut* majeur, déjà connus en France, sont très-populaires en Allemagne.

Mélodiste exquis, harmoniste profond, contre-pointiste excellent, musicien dans l'acception la plus étendue du mot, Schubert joignait à la vivacité de l'esprit une mélancolie poignante. Je ne sais si, dans la suite, il eût réussi au théâtre où il a échoué, à Vienne, dans deux ou trois opéras, mais il avait à coup sûr l'entente des effets dramatiques. Je citerai pour preuve *le Roi des Aulnes* (Der Erlkönig), *Marguerite* (Gretchen am Spinnrade), et *la Jeune religieuse* (Die junge Nonne). Schubert, qui, comme Weber, doit plus d'une inspiration à la Bohême et à la Hongrie, avait senti qu'après Beethoven on ne pouvait écrire de la musique instrumentale sans savoir développer ses idées. Aussi s'efforçait-il en cela de se rapprocher du grand logicien. Il eût voulu lui dérober son secret, et il était dans la bonne voie quand il succomba. Mais en constatant les tendances de cette intelligence d'élite, il faut convenir qu'à la fin de sa carrière, le but fuyait encore devant lui comme un mirage décevant. S'il parvenait à ordonner convenablement un morceau, c'était plutôt par la volonté, appliquée au travail minutieux des détails, que par la conception. Pour Beethoven, c'était le contraire : les détails seuls l'embarrassaient accidentellement, le plan jamais. Schubert se laissait emporter par son imagination, Beethoven savait dominer et régler la sienne; Schubert accueillait trop facilement des motifs étrangers au sujet principal, et dont il ne tirait ensuite aucun profit; Beethoven s'éloignait rarement de l'idée primitive, à laquelle il revenait sans cesse de mille manières et souvent sans qu'on s'en aperçût, tant il mettait d'adresse à la déguiser.

Venons à Mendelssohn. Nous formulerons nettement notre opinion en le comparant au *tendre* Racine, avec lequel il a plusieurs points de contact. Comme notre très-pur, très-instruit et très-suave tragique, Mendelssohn occupe une belle place dans l'art, mais non pas la première, malgré la perfection de son style, la valeur incontestée de ses œuvres, son excessive habileté à mettre en relief le moindre trait, à faire valoir la plus mince idée, malgré de louables efforts pour soutenir la dignité de l'art. Artiste supérieur par le *faire,* il laisse à désirer sous le rapport de la pensée. Cette pensée est plus distinguée qu'originale, plus digne que noble, plus spirituelle que *géniale,* plus brillante qu'énergique, plus élégante que gracieuse, plus pompeuse que grandiose. C'est de la musique de bonne compagnie. Si l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* est trop bien élevé pour mettre dans un salon ses mains dans ses poches, ou pour se rouler, à la campagne, sur le foin fraîchement coupé, il ne porte pas non plus ses regards au delà des nuages. Mozart, après avoir composé un quatuor dont il était content, cabriolait comme un enfant dans sa chambre, et, quoi qu'on en puisse dire, on se figure difficilement le génie en cravate blanche, en gants paille, et marchant à pas comptés, comme un recteur suivi des quatre facultés.

Fortement accentuée, l'individualité de Schumann se manifeste puissamment. On ne peut la méconnaître dans le quintette en *mi* bémol, dans les symphonies en *mi* bémol et en *si* bémol, dans sa musique de piano, notamment dans les *masques,* et surtout dans les lieder. Mais Schumann est parfois obscur, pénible, et s'il trouve ce qu'il cherche, il cherche trop, on le sent. Quoi qu'il en soit, on admire, on écoute avec plaisir des ballades pour chœur et orchestre, et des espèces d'oratorios familiers (sorte de tableaux de genre), où nous trouvons des séries de morceaux étincelants de grâce et de verve. Les compositions de Schumann, sauf une ouverture, une symphonie, un quatuor et un quintette, sont entièrement inconnues en France. Ne pourrait-on nous en faire entendre quelque chose au Conservatoire de Paris, maintenant que l'illustre compositeur a rendu sa dépouille à la terre? La mort est un peu partout, pour le génie, le signal du succès. Pauvres artistes!...

Plusieurs numéros du *Pèlerinage de la Rose* (Der Rose Pilgerfahrt) sont vraiment les doux fruits d'une originalité charmante. La musique destinée au drame de Byron, *Manfred,* contient une ouverture et des fragments intéressants. L'ouverture est un portrait ressemblant, sinon tracé à grands traits, du caractère du héros. On peut appli-

quer à Schumann ce qu'Alfred de Musset disait modestement de lui-même :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

On prétend généralement qu'il est difficile de juger sainement les vivants, et en effet l'envie, la jalousie, l'intérêt personnel, la camaraderie, toutes créatures assez remuantes, barrent volontiers le passage à la vérité. Mais il n'est pas impossible de s'élever au-dessus de passions qui ne devraient, dans aucun cas, influencer le jugement du critique; et, forts de notre sincérité, nous dirons sans restriction notre opinion sur les trois compositeurs dont il nous reste à parler : MM. Meyerbeer, Wagner et Liszt. Commençons par celui dont le nom retentit depuis vingt-cinq ans partout où il y a une salle de spectacle, un orchestre, un chœur et des chanteurs.

On a reproché à Gluck, à Mozart, à Spontini, à Weber, de confier un rôle trop important à l'orchestre, et cela au détriment des voix qu'ils brisaient, disait-on, et dont ils ne savaient se servir. Leur musique était difficile, inchantable, et, bien entendu, peu chantante. Or ce sont précisément les compositeurs qui ont encouru, de leur vivant, de si sévères, de si injustes critiques, qui passent avec raison aujourd'hui pour des étoiles de première grandeur. Meyerbeer a compris, comme ces illustres maîtres, qu'il ne se fait rien de beau, d'intéressant, de durable à la scène sans l'union de l'élément symphonique avec l'élément vocal; il a marché dans la voie ouverte par les Gluck, les Mozart, les Weber, quitte à subir à son tour les reproches adressés à ces grands hommes : on ne les lui a pas épargnés.

Nous entendons chaque jour accuser Meyerbeer d'avoir imité Weber. Nous avouons ne rien comprendre à cette accusation, à moins que ce soit imiter Weber d'écrire de la musique fantastique. On a dit aussi que M. Meyerbeer puise ses idées à trois sources différentes, et que la France, l'Italie, l'Allemagne se donnent amicalement la main dans ses belles partitions. Cela est vrai, et nous n'y verrions aucun mal si Meyerbeer obligeait ses trois sources à se confondre dans un même lit. Hâtons-nous d'ajouter que, lorsque le savant maëstro aborde une situation importante, il cesse d'être Italien, Français ou Allemand : il est Meyerbeer alors, et, dans ce cas, Meyerbeer devient synonyme de sublime. L'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots* a le don, comme notre grand historien Michelet, d'évoquer le passé, de le faire revivre. Sa pensée, enchâssée avec trop d'ostentation peut-être, est véritablement grandiose. Musicien érudit, profond, Meyerbeer ne laisse pas

échapper une note de sa plume sans se rendre compte de l'effet qu'elle doit produire. Il orchestre de main de maître, et nous dirions qu'en cela il est le rival de Berlioz, si Berlioz pouvait être égalé en ce point. Enfin, il commence comme d'autres se contenteraient de finir, et, graduant ses effets avec un art infini, ses forces, au moment où l'on pourrait supposer qu'elles vont s'épuiser, prennent tout à coup un développement considérable.

Notre admiration n'exclut pas la critique. L'œuvre de Meyerbeer ressemble singulièrement à une immense et magnifique mosaïque, mais enfin à une mosaïque. On voudrait qu'il développât plus souvent les idées qu'il se borne à émettre et qui ne s'engendrent pas toujours naturellement; enfin, la postérité lui reprochera justement de chercher à captiver l'attention par des moyens qui ne sont à la hauteur ni de son génie, ni de sa haute réputation.

Si ces lignes tombaient sous les yeux de M. Meyerbeer, nous espérons qu'il se garderait d'y voir l'intention de blesser un artiste dont les opéras ont parcouru glorieusement le monde. Nous avons voulu exprimer loyalement notre opinion, bonne ou mauvaise, et nous nous imaginons donner à Meyerbeer une preuve d'estime et de respectueuse sympathie en indiquant, avec l'impartialité qui a guidé nos précédents jugements, les points lumineux de son génie et ceux par lesquels il nous paraît attaquable.

Si nous nions qu'il existe des liens de parenté entre Meyerbeer et Weber, nous en signalerons d'assez intimes entre ce dernier et M. Richard Wagner. Parcourez *Tannhauser, Lohengrin,* vous y découvrirez vite des traces de mélodies weberiennes, réminiscences certainement involontaires, mais qui seraient devenues fatales à la réputation de M. Wagner, s'il n'avait eu la force de s'affranchir du joug de ses affections artistiques pour sauvegarder son individualité. Comme Weber, Richard Wagner aime le fantastique; comme Weber, il a l'esprit chevaleresque, hardi, poétique. Ses opéras semblent des improvisations remplies de chaleur communicative, d'audace, semées de motifs heureux, d'effets originaux d'instrumentation. Comme Weber, il adopte un thème principal, véritable fil d'Ariane, qui lui servira à retrouver son chemin dans le pays de la fantaisie, où, par parenthèse, on s'oriente plus aisément que dans le fameux labyrinthe que vous savez, mais où M. Wagner risque de rencontrer trois minautores au lieu d'un. Qu'il se garde des trompettes, des trémolos, des récitatifs! Il est rare qu'on sache positivement où commencent et où finissent ses morceaux, dont la forme, déjà assez insaisissable, devient plus vague

encore au milieu du désordre systématique qui règne dans l'ensemble. M. Wagner n'en est pas moins un très-remarquable compositeur. Ce n'est pas avec ses beaux yeux seuls qu'il a conquis l'admiration de la moitié de l'Allemagne. Liszt, nous le reconnaissons avec plaisir, n'a pas peu contribué à le mettre en évidence : il lui a servi de parrain. Richard Wagner, de son côté, a répondu dignement à la prédilection de Liszt : comme tous les hommes d'avenir, il continue bravement son sillon à travers les éloges et les critiques, sans se soucier beaucoup des uns et des autres. Il serait prêt même à s'écrier avec le Misanthrope, au sujet de ces dernières :

Tant mieux, morbleu, tant mieux ! c'est ce que je demande !

Il n'y a que les nullités dont on ne parle ni en bien ni en mal.

Liszt, au moment de ses pérégrinations triomphales à travers l'Europe, quand il jetait au public enthousiasmé les perles de ses dix doigts, ornant de mille broderies les airs favoris de la foule, Liszt nous disait un jour, en recevant tranquillement nos félicitations et les bravos qui deux fois par semaine accueillaient au théâtre de Lyon son magnifique talent de pianiste : Tout cela ne vaut pas une « enharmonie ». Longtemps avant cette époque, il avait deviné que l'enharmonie était appelée à jouer un rôle important en musique. Cette branche de l'art, dont Marcello, croyons-nous, a le premier entrevu les ressources et qui a fourni des effets si saisissants à Mozart, à Weber, à Beethoven, à Schubert, à Meyerbeer, à Schumann, à Berlioz, à Richard Wagner, à tant d'artistes contemporains, devait être explorée par Liszt et devenir en quelque sorte la base de son système de composition.

L'inconvénient de ce système est de faire passer violemment et à chaque instant un morceau d'une tonalité dans une autre, en lui donnant une allure plutôt inquiète, fébrile et bizarre que mouvementée, passionnée, vraiment originale. L'enharmonie n'est-elle pas un peu parente du feu-follet? Jusqu'à présent elle avait été employée accidentellement. Pourra-t-on sans danger l'élever à la royauté, en lui donnant la suprématie sur le contre-point, l'imitation, la fugue et l'harmonie diatonique? Ne perdra-t-on pas en noblesse, en sérénité, *en infini,* ce que l'on gagnera en mouvement, en agitation? Il y a l'avantage de l'imprévu, j'en conviens. Mais l'imprévu est de deux sortes : et s'il est vrai qu'il entre souvent de l'étonnement dans notre plaisir, l'étonnement suffira-t-il à nous contenter? L'enharmonie avec ses aspects brillants, chatoyants, a-t-elle assez de force pour porter seule sur ses ailes l'avenir de la musique? N'est-ce pas plutôt en établissant

un équilibre convenable dans l'emploi des moyens que la science met à notre disposition, en y joignant l'élément enharmonique, secondaire selon nous, et enfin, en réunissant le génie des combinaisons scientifiques au souffle créateur, que nous arriverons à satisfaire cet instinct du bien, du beau, du vrai qui est le fond indestructible de notre âme? Nous ne condamnons nullement l'enharmonie. Nous considérons au contraire son emploi plus fréquent comme un progrès; mais nous pensons que loin de pouvoir être érigée systématiquement en science transcendante, elle doit être considérée comme un artifice de second ordre; et nous ne lui pardonnerions jamais d'entraver la marche des chants simples, qui seront éternellement le grand mot de ralliement des masses.

Avec ces réserves, nous applaudissons de tout notre cœur aux résultats obtenus par Liszt. Sa musique répond, sous plus d'un rapport, à ce que ses amis étaient en droit d'attendre d'un artiste tel que lui. Elle est poétique, distinguée, énergique, entraînante, quelquefois suave. Entachées d'exagération, ses idées ont un caractère majestueux qui se dément rarement, même dans les endroits gracieux. Liszt abuse, dans des introductions généralement trop étendues, de son talent de mise en scène; mais lorsqu'il veut bien prendre la peine de se laisser aller à sa nature, d'obéir à son organisation et d'oublier que son but est de devenir chef d'école, il trouve des choses ravissantes, vraiment belles. Nous citerons parmi celles-ci ses grandes études pour le piano, le début et l'adagio de la sonate en *si* mineur, la messe en *mi* mineur, et surtout, parmi ses poëmes symphoniques, *Orphée*, inspiration qui touche au sublime; *Mazeppa*, pièce dont le thème est traité magistralement, et *Festklænge*, morceau rempli d'entrain, de mélodie, d'esprit et de verve. Dans ces différents ouvrages, Liszt ne s'astreint pas à conserver les formes adoptées. Il en essaye de nouvelles et il en conçoit de très-heureuses.

Sans avoir eu l'occasion de connaître les symphonies de Liszt autrement que par une lecture attentive, nous pouvons dès à présent constater la beauté de certaines pages et souhaiter au grand artiste, avec l'espoir sérieux de voir notre souhait exaucé, le succès que méritent son individualité, son talent, son intelligence et sa persévérance.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que Liszt et Richard Wagner sont à la tête du mouvement musical qui se produit actuellement en Allemagne. Les deux principes de ce mouvement sont : 1° la création de nouvelles formes; 2° l'accroissement du domaine de l'enharmonie. Ils suffisent amplement à donner une impulsion vigoureuse

à l'art. Unis à l'inspiration, seraient-ils suffisants pour élever un compositeur au-dessus de Beethoven ? Nous dirons hardiment : Non.

La qualité dominante en musique est celle qui consiste à développer l'idée mère. C'est surtout à elle que notre art est redevable de l'unité : sans elle plus de symphonies. Or, depuis Beethoven et Mendelssohn, il ne s'est pas rencontré un homme capable de lutter avec eux sous ce rapport. Sans aucun doute on arrivera à des résultats par d'autres moyens, car l'art est infini. Mais aujourd'hui, ce n'est qu'à l'aide d'une supériorité mélodique aussi indiscutable que celle de Weber, combinée avec l'élément prédominant de l'œuvre de Beethoven, le développement du thème, qu'on parviendra à l'emporter sur ce dernier maître. Belle, sublime tâche, tellement difficile qu'il faudra peut-être des siècles pour l'accomplir, et que pourtant tout compositeur doit avoir en vue comme le problème vital du moment. La musique, et ses prodigieux développements l'ont bien prouvé, est un art éminemment progressif, et nous avons l'intime conviction que Beethoven ne tardera guère à cesser de satisfaire pleinement le public. Il ne répond déjà plus à toutes les aspirations d'aujourd'hui ; et d'ailleurs, quand la musique d'un auteur est aussi connue que la sienne, elle cesse d'exciter au même degré l'enthousiasme.

A l'œuvre donc, vous qui sentez une commotion au cerveau et un cœur à l'audition des belles choses : c'est le premier pas du génie ; à l'œuvre, vous tous qui vous sentez richement doués, et dont la jeunesse, l'espérance, doublent les forces ; à l'œuvre ! Dieu protége celui qui le cherche, et c'est le chercher de demander, par un travail intelligent, de nobles jouissances à la science et à l'art.

Louis Lacombe.

DU

MISSISSIPI A L'OCÉAN PACIFIQUE.

(*Analyse et extraits du journal de M. Mœllhausen* [1].)

On sait que la construction d'une ligne de fer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique est depuis un certain nombre d'années un des grands projets du gouvernement des États-Unis. En 1853, le cabinet de Washington organisa trois expéditions pour l'étude de trois tracés différents. La première, commandée par le gouverneur Stevens, devait s'avancer à l'ouest entre le 47e et le 49e degré de latitude nord, passer les montagnes Rocheuses dans le voisinage du Missouri et de Columbia-River, et poursuivre les vallées de ces deux fleuves avec aussi peu de déviations que possible. La deuxième, confiée au capitaine Gunnison, avait pour direction le 38e degré de latitude nord, c'est-à-dire la ligne qui représente le chemin le plus direct entre Saint-Louis et San-Francisco, et dont le prolongement partage les États-Unis en deux parties à peu près égales. La troisième, enfin, conduite par le lieutenant Whipple, devait se frayer sa route sur le 35e degré, à travers les prairies arides, à l'est, et les déserts, à l'ouest des montagnes Rocheuses. A la recommandation de M. de Humboldt, un jeune voyageur allemand, M. Mœllhausen, déjà familiarisé avec le désert par un précédent séjour, obtint de faire partie de cette dernière expédition, en qualité de topographe et de dessinateur. Son journal

[1] *Tagebuch einer Reise vom Mississipi nach den Küsten der Südsee*, von Balduin Mœllhausen, eingeführt von Alexander von Humboldt. — Un volume in-4°, accompagné d'une carte, de planches coloriées et de gravures sur bois. — Leipzig, Mendelssohn, 1858.

vient de paraître, et nous ne croyons pas qu'il soit possible de lire une relation plus intéressante. Mais il faut s'entendre et ne pas appliquer ici une mesure qui ne conviendrait pas. M. Mœllhausen n'est pas, à proprement parler, un voyageur scientifique, et s'il touche à toutes les matières qui peuvent faire l'objet d'une exploration géographique, géologie, histoire naturelle, ethnographie, etc., il n'en épuise aucune. Son livre n'est pas un traité, mais une suite agréable et variée d'observations toujours consciencieuses et d'impressions vivement rendues. Cela se lit comme un roman de Cowper, et la science y trouve aussi largement son compte, car elle y peut recueillir une ample moisson de faits. Ni le naturaliste, ni l'ethnographe ne liront sans fruit cet attrayant volume, dont M. de Humboldt n'a pas dédaigné de faire la préface. Mais M. Mœllhausen n'a pas écrit pour eux seuls, il a écrit pour tout le monde; il n'a pas en vue une spécialité; il est voyageur avant tout, voyageur par tempérament et par passion, l'homme de la nature et des aventures: « Fils d'un officier d'artillerie prussien, dit M. de Humboldt, il partit, à peine âgé de vingt-quatre ans, après avoir lui-même honorablement accompli son temps de service dans l'armée, pour l'ouest des États-Unis, indépendant, seul, irrésistiblement entraîné, comme il arrive aux esprits entreprenants et courageux, par la vague passion du lointain et l'amour de la nature libre et sauvage. Non loin des rives du Mississipi, il eut connaissance de la belle et importante expédition organisée par le prince Paul de Wurtemberg, et dont le but étaient les montagnes Rocheuses. Il obtint l'autorisation de s'y associer. Les explorateurs arrivèrent sans encombre jusqu'au fort Laramie, où les insurmontables difficultés de la route, la neige amoncelée et qui menaçait la vue des voyageurs, la mort des chevaux, et le brigandage des indigènes obligèrent le duc à renoncer à son entreprise. L'expédition rebroussa chemin, mais M. Mœllhausen, s'associant à une caravane d'Indiens Ottoë qui le munirent d'un cheval, remonta plus au nord jusqu'à Bellevue. Il y chassa pendant trois mois avec les Omahas, redescendit le Mississipi, et eut la satisfaction de rejoindre le duc, et de contribuer, en plusieurs excursions, à l'accroissement des collections zoologiques de ce prince. » Il revint en Europe en 1852, pour retourner, comme nous l'avons vu, en Amérique en 1853. L'expédition du lieutenant Whipple, commencée en juin 1853, dura jusqu'en avril 1854. De retour de ce deuxième voyage, M. Mœllhausen fut nommé bibliothécaire des châteaux royaux de Potsdam et des environs, mais il ne paraît pas qu'il se soit accommodé à la longue des agréables loisirs de

ces fonctions, car il nous apprend à la fin de son volume qu'il quitte l'Europe une troisième fois, pour s'associer à une nouvelle expédition scientifique ordonnée par le gouvernement des États-Unis, et qui, cette fois, a pour objet l'exploration du Colorado[1].

Dès son début, la relation de M. Mœllhausen nous transporte en pleine sauvagerie. Aux confins de l'État de l'Arkansas, et sur le fleuve du même nom, s'élève Fort-Smith, limite extrême, poste avancé des États-Unis sous cette latitude : immédiatement en dehors de ses murs commence le territoire des Indiens Choctaws. Fort-Smith était le rendez-vous, et devait être le point de départ de l'expédition du lieutenant Whipple. Nous voyons l'expédition s'organiser : il s'agit d'une vraie caravane qui doit emporter tous ses moyens de subsistance; le trajet sera long et ne promet que les ressources incertaines de la chasse dans la prairie. On réunit des troupeaux, on achète des bêtes de selle et de trait, on enrôle des guides et des hommes de peine, et déjà se montrent des figures qui n'appartiennent plus à la civilisation. Voyez plutôt ces deux nouveaux-venus qui font connaissance à l'ombre d'un buisson de sassafras, et dont notre voyageur surprend la conversation. A leurs cheveux longs et lisses, à leurs traits étranges et fortement accentués, à leur peau sombre, à leur parole imagée, on les prendrait pour des Indiens, mais une barbe inculte et touffue semble trahir une origine européenne. Ils se drapent dans une pièce de flanelle rouge, que retient au corps une large ceinture de cuir richement armée de couteaux et de pistolets : « Mon nom est Bill, dit l'un, mais on m'appelle aussi Bill-Spaniard, parce que mon père est venu d'Espagne par delà le grand lac. Ma mère était une femme des Cherokeses, et je suis, à ma connaissance, le fils unique. Mon père a été tué je ne sais où, ma mère est morte je ne sais comment. J'ai grandi dans les huttes des Cherokeses, et plus tard, en travaillant chez les blancs, je gagnai de quoi m'acheter deux pistolets, de la poudre et du plomb. Je me réjouis de pouvoir tuer le bétail des visages pâles, et je rapportais chez moi beaucoup de viande. Les blancs m'appelaient voleur, mais je ne me tenais pas pour tel. J'ai pris beaucoup de chevaux, et je m'en vante, mais je n'ai jamais rien volé à mes amis. Il y avait un grand scélérat chez les colons, un vrai voleur, qui pillait ses amis et qui disait : C'est Bill-Spaniard, le Cherokese, qui l'a fait. Je

[1] Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, nous trouvons dans la *Gazette d'Augsbourg* une note de M. de Humboldt qui annonce que d'insurmontables difficultés naturelles ont forcé l'expédition du Colorado à se dissoudre sans avoir pu mener à bonne fin son entreprise.

prouvai ses mensonges et il voulut me tuer. Il me suivit avec un fusil à deux coups, et nous nous rencontrâmes de l'autre côté de l'Arkansas; il abaissa son arme, mais ma main est prompte, mon œil encore plus prompt, et avant qu'il eût pu faire partir son coup il avait la balle de ce petit pistolet entre les yeux. Un de ses parents m'accusa d'assassinat, je fus mis en prison, et mon procès dura six ans; alors mon accusateur mourut et je fus remis en liberté. Maintenant je veux partir, car je hais tous les hommes ici; j'irai en Californie avec cette expédition, je serai un bon ouvrier, je travaillerai aux mines et deviendrai riche.

— Bill, dit l'autre, également en demi-indien, je veux aussi aller en Californie. J'ai peur ici. Les gens prétendent que j'ai poignardé un Indien Choctaw et un homme blanc, je veux me mettre à l'abri de ces discours. Mais voici les mulets qui viennent, il s'agit de les apprivoiser et de les ferrer. »

Dompter et ferrer les mulets est en effet une besogne difficile, pour laquelle les Mexicains ou les Indiens sont presque indispensables. Il faut se servir du lasso et d'une mécanique assez compliquée. Ce fut l'opération qui termina les préparatifs. Le 15 juillet 1853 la caravane se mit en route en remontant les rives de l'Arkansas.

Rien de plus charmant que les premières étapes. Le pays est admirable, les créations de l'agriculture alternent avec les puissantes merveilles de la végétation vierge. Des fermes florissantes se détachent çà et là sur la lisière des forêts primitives. Quels sont les fortunés habitants de ces vallées discrètes? Des Indiens, des Peaux-Rouges, les restes malheureusement bien décimés des Choctaws, des Chicasaws et des Cherokeses. Ils ont renoncé à la vie nomade et aux grandes chasses de leurs pères, ils se sont faits laboureurs, et l'agriculture les a transformés et plus qu'à demi civilisés. C'est un fait extrêmement remarquable : il montre d'abord que les Indiens ne sont pas du tout rebelles à la civilisation comme on l'a toujours soutenu, et il prouve une fois de plus la permanence et la valeur universelle des lois qui régissent le progrès. La philosophie de l'histoire signale la transition de l'état nomade à l'état agricole comme une des étapes principales de l'humanité; elle doit s'applaudir de voir se confirmer en quelque sorte sous ses yeux, et chez une race différente, une loi dont l'action est, dans notre race, antérieure à l'histoire. La religion ne peut guère entrer ici en ligne de compte, car la plupart de ces Indiens, bien que fréquentés par des missionnaires, ont gardé jusqu'à présent leur foi traditionnelle, et cependant on remarque chez eux des changements

dont nous sommes habitués à faire honneur à la religion seule. « La femme, dit expressément M. Mœllhausen, n'est plus l'esclave du mari : elle est en pleine possession de sa dignité d'épouse et de mère. Les travaux de la maison et des champs sont confiés à des esclaves noirs, mais en vain le voyageur chercherait-il entre le maître et le serviteur une autre différence que celle de la couleur. L'Indien traite son esclave plus chrétiennement que le chrétien; il voit en lui un compagnon auquel il doit amitié et reconnaissance pour la part qu'il a dans la prospérité de la maison. Mais ce n'est pas trop près des établissements des blancs, ce n'est surtout pas au moment de l'année où le gouvernement effectue ses payements pour les territoires achetés aux Indiens, qu'il faut chercher ces tableaux de contentement tranquille et de bonheur domestique; une spéculation cruelle cherche alors à faire rentrer dans les mains des blancs l'argent qui vient de passer dans celles des Peaux-Rouges; l'eau-de-vie circule, et une petite quantité suffit pour priver l'Indien de sa raison. Dans le vertige de l'ivresse, il livre ce qu'il vient d'acquérir, ce qui eût pu lui assurer un avenir tranquille et heureux; il se réveille dépouillé de tout, et jeté à la porte par son empoisonneur; il pourrait travailler, mais la passion de l'eau-de-feu, une fois éveillée, ne lui laisse plus de trêve; il erre d'établissement en établissement, de porte en porte, image de la plus profonde abjection, objet d'horreur et de dégoût pour ceux qui l'ont réduit en cet état. Le voyageur, quand il voit de tels individus, se laisse trop facilement aller à condamner la race entière, et il rattache à l'idée de l'Indien tous les vices imaginables de la race blanche et de la race cuivrée. »

Arrêtons-nous un instant à Sculleville, ou Heito-to-wa, comme disent les Indiens. C'est l'*agency* des Choctaws, le centre de leurs relations avec le gouvernement des États-Unis, et en même temps la capitale de la tribu. La population est composée d'Indiens et de blancs qui ont épousé des Indiennes. Les Indiens de la campagne s'y rendent fréquemment pour leurs affaires, et, déshabitués de coucher sur la dure, ils descendent à l'auberge, mais cette fois l'auberge est trop petite, car toute la population du district s'est donné rendez-vous. Il s'agit d'une grande réunion des chefs et l'ordre du jour est important; les hommes de la tribu vont délibérer d'abord justement sur le chemin de fer qui doit traverser le territoire, et ensuite sur la forme du gouvernement qui, d'oligarchique, doit devenir monarchique. En attendant le grand jour, on s'amuse tant qu'on peut; on tire à la cible, on organise des courses et des danses. Les mem-

bres de l'expédition américaine se mêlent aux groupes; les Choctaws sont communicatifs et ne demandent pas mieux que de raconter les traditions de la tribu. Il y a tout d'abord la tradition vraiment universelle d'un grand déluge: « Il fit sombre, bien sombre, les médecins[1] firent tout pour dissiper les ténèbres, mais inutilement. A la fin ils aperçurent une grande lumière vers le nord, et la nation se crut à la fin de ses souffrances; mais c'étaient des montagnes d'eau qui engloutirent toute la nation, à l'exception de quelques familles qui s'étaient bâti un radeau, et d'où descendent les Choctaws actuels. » Vient ensuite la grande émigration, qui se retrouve aussi partout, car quel peuple, quelle tribu n'a pas obéi à cette loi mystérieuse du déplacement? Et comme les Israélites au sortir de l'Égypte, les Choctaws étaient guidés par un signe merveilleux. Le médecin ou l'enchanteur qui les conduisait portait un grand pieu rouge, que chaque soir il fixait droit en terre, et que chaque matin on trouvait incliné vers le levant. Le levant était donc la direction à suivre, et on la suivit, jusqu'à ce qu'un matin le pieu se retrouva droit, comme on l'avait planté le soir. Il y a aussi une légende d'homme velus, habitant les marais et marchant à quatre pattes. Les Choctaws prétendent en avoir pris quelques-uns, leur avoir coupé les ongles et arraché les poils, et leur avoir appris à marcher et à se tenir sur leurs deux pieds, « mais beaucoup sont restés sous la » terre et vivent encore maintenant dans leurs cavernes obscures. » Quand le Choctaw meurt, son âme est obligée de faire un long voyage vers le couchant, jusqu'à ce qu'elle rencontre un torrent profond et rapide. Au delà est le ciel, où on passe agréablement le temps en faisant alterner les banquets, les chasses et les danses. Un tronc d'arbre conduit de l'une à l'autre rive. Les bons le franchissent sans encombre, mais malheur au méchant! Dès qu'il a mis le pied sur l'arbre, les rives se mettent à danser; il perd l'équilibre et tombe dans l'eau, au milieu de crapauds, de serpents, de lézards et de poissons morts qui répandent une puanteur abominable. Ils y restent à toute éternité, et la vue perpétuelle de la rive bienheureuse redouble leur supplice.

Mais ce n'est plus le moment de raconter des légendes; il faut se rendre à la grande assemblée politique pour laquelle la tribu s'est réunie. Elle a lieu en plein air; tous les Choctaws sont présents, mais leurs femmes se tiennent à une distance très-respectueuse. L'émancipation constatée plus haut s'arrête là où commence la politique; les

[1] Médecin, sorcier, devin, philosophe, c'est tout un pour les Indiens de l'Amérique du Nord.

Choctaws pensent, et notre voyageur ne paraît pas les désapprouver, que l'immixtion des femmes embrouillerait trop les affaires. La délibération commence au milieu du plus profond silence; c'est un des principaux chefs qui occupe la tribune improvisée; son attitude caractéristique et imposante commande l'attention même des Américains qui ne le comprennent pas; pas d'éclat de voix, pas de mouvements désordonnés, pas de geste théâtral; rien qu'un léger mouvement de main accompagnant parfois les paroles un peu plus fortement accentuées; le flot du discours coule avec aisance, et n'est interrompu ni par la contradiction ni par l'applaudissement. Quand l'orateur pose des questions à l'assistance, elle lui répond par un *haou* unanime, et au moment où il descend de la tribune, on entend un léger et court murmure d'assentiment. Les Choctaws ont une haute idée de l'éloquence, et en parlent en fort bons termes. Les paroles, disent-ils, s'assemblent comme les feuilles et deviennent un tout; car beaucoup de feuilles forment une branche, et beaucoup de branches un arbre; l'arbre jette de l'ombre qui abrite beaucoup d'hommes, et comme l'ombre descénd le discours sur les auditeurs qui disent: « Le discours est bon. » L'abeille sauvage effleure avec son miel la bouche de l'orateur; il prend le miel et le mêle à ses paroles. Le miel est bon et le Peau-Rouge l'aime. L'auditeur suce les paroles comme du miel; tous les comprennent et écoutent, attentifs comme l'antilope dans la prairie et le cerf dans le fourré. — Les paroles de Nestor n'étaient-elles pas aussi douces comme du miel, et n'est-ce pas comme un lointain reflet de l'Iliade qui vient éclairer cette assemblée de sauvages? Voyons maintenant leurs jeux?

« Le jeu de balle ou de paume est un jeu national plus ou moins usité chez tous les Indiens de l'Amérique du Nord; on le retrouve même parmi les tribus qui n'ont été découvertes que dans les derniers temps, les Mohawes et les Indiens Pah-Utah. Ce jeu, qui, chez les Choctaws, les Chicasaws, les Creeks et les Cherokeses, s'inaugure avec une grande solennité, et auquel on attribue encore aujourd'hui des propriétés magiques, mérite par conséquent une description détaillée.

» Ce qui donne lieu à la fête, c'est ordinairement le défi porté par deux joueurs habiles et renommés qui, après avoir fixé le jour de la lutte, expédient de tous côtés leurs hérauts d'armes. Ce sont des cavaliers tatoués, accoutrés d'une façon bizarre, porteurs d'une *jaquette* de cérémonie, qui se rendent de village en village, de maison en maison, dans toute la tribu, proclamant le nom des provocateurs, la date du jour, et le lieu du rendez-vous, engageant les hommes à prendre parti

pour celui dont ils sont les émissaires. Si on accepte, il suffit de toucher le bâton bariolé; c'est une parole donnée qu'on ne peut reprendre. Comme chacun des acteurs est accompagné des siens, souvent la moitié de la nation se trouve réunie la veille du jour solennel; les uns pour participer à la lutte, les autres, et surtout les femmes, pour engager des paris. Les deux partis dressent leur camp vis-à-vis l'un de l'autre sur la lisière d'une prairie qui sert d'arène. Les préparatifs se font de la manière suivante. On arpente le terrain entre les deux camps et on en détermine le point central; à deux cent cinquante pas de là, chaque parti enfonce en terre deux poteaux espacés de deux mètres et reliés par un troisième à une hauteur de cinq mètres trente-trois centimètres, de façon que ces deux portes simulées soient en regard l'une de l'autre. Quatre anciens, n'appartenant à aucun des partis, doivent surveiller l'arpentage; ce sont aussi les juges de la lutte. A peine la ligne centrale est-elle déterminée que la foule des parieurs sort du camp et se précipite vers cet endroit; chacun choisit son partenaire et les paris s'engagent. Naturellement chacun est sûr de la victoire pour les siens et met les plus gros enjeux : ce sont des chevaux, des armes, des pièces d'habillement, des ustensiles de ménage, bref toutes sortes d'objets qui sont déposés sur la ligne de démarcation et confiés à la garde des anciens. Ceux-ci veillent là pendant la nuit, entonnant, par intervalles, des chants criards avec accompagnement de tambour indien, ou bien fumant leur longue pipe en l'honneur du grand Esprit, afin que la justice préside à la lutte. Les joueurs emploient le temps, jusqu'au coucher du soleil, à s'équiper et à se préparer. Ils se dépouillent de tous leurs vêtements, y compris leur petit tablier, qu'ils remplacent par une ceinture brodée passée autour des reins et ornée d'une longue queue en crins de cheval teints, qui flotte par derrière. Il est défendu de se garantir ou de couvrir les pieds de souliers et de *mokassins* (bottines indiennes en cuir de cerf mou); d'ailleurs ces pieds, comme tout le reste du corps, sont peints d'ornements bizarres de toutes couleurs. Il est également interdit de porter aucune arme ostensible ou cachée, excepté les raquettes servant à recevoir et à lancer la balle. Ces instruments sont en bois léger et munis à leur sommet d'un anneau ou cercle assez grand pour contenir la balle, mais pas assez pour la laisser échapper, car la règle du jeu est de ne pas la toucher avec la main. Habitués dès leur première jeunesse à manier cet instrument, les Indiens montrent une habileté étonnante, tant pour lancer la balle à une grande distance que pour la recevoir dans le cercle de la raquette. On ne se sert que d'une balle, et chacun tâche d'en devenir

maître afin de la lancer à travers la porte de son parti. Le parti qui a le premier exécuté cent fois ce tour obtient la victoire et reçoit tous les prix.

» Quand le soleil descend derrière les arbres, quand les ombres, s'allongeant de plus en plus, se fondent dans le crépuscule, on voit les joueurs, partagés en deux bandes, se diriger, à la lueur des torches, vers l'endroit où se dressent leurs poteaux respectifs; ils crient, chantent, frappent leurs tambours, dansent et se pressent autour de la porte. Les femmes se rendent aussi en procession vers le point central, se rangent sur deux files, entre les poteaux et la ligne frontière, et là, dansent, se balancent sur un pied puis sur l'autre sans bouger de place, et font entendre des chœurs sauvages. Pendant ce temps, les anciens, assis sur la limite des deux camps, lancent leurs bouffées de tabac au grand Esprit. C'est ainsi que la nuit se passe sans qu'on ferme l'œil; de demi-heure en demi-heure, les chants et les danses reprennent; on fait une courte pause, après quoi le bruit recommence de plus belle.

» Le soleil levant trouve chacun prêt et à son poste; souvent des milliers d'hommes attendent impatiemment qu'on donne le signal; bientôt, un coup de feu retentit, la balle est lancée en l'air par un des anciens qui se tient au centre; aussitôt les combattants des deux partis se précipitent vers ce point comme des furieux. En un instant c'est un pêle-mêle général. On ne distingue plus aucun groupe isolé; c'est un amas de membres qui se tordent et s'enchevêtrent. Le gazon n'est plus que poussière; tout se heurte et se culbute; enfin il y en a un qui tient la balle; mais déjà elle lui est enlevée; elle est lancée vers le but qu'elle n'atteint pas, car un œil attentif, une main prompte l'a arrêtée dans sa course. La lutte pour conquérir la balle recommence avec un nouvel acharnement, mais la voilà qui a franchi la porte; il y a une seconde d'arrêt, puis la balle est rejetée au centre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait passé cent fois par une des portes. C'est alors que la décision des juges vient mettre fin à cet exercice violent, qui ne se termine d'ordinaire qu'un peu avant le coucher du soleil. »

Mais il faut partir, il faut suivre la caravane américaine qui s'achemine vers la prairie à travers des campagnes ravissantes. Le pays est sillonné par d'innombrables ruisseaux qui vont grossir les affluents de l'Arkansas et qui fourmillent de poissons. Sur les rives, la grenouille-bœuf[1] fait retentir sa voix profonde, mais au moindre bruit la peu-

[1] *Rana mugiens.*

reuse se précipite et disparaît sous l'eau. Le serpent noir[1] se glisse paresseusement à travers les broussailles, pendant que le crotale diamanté[2] étale entre les roches ses anneaux gigantesques, sans honorer d'un regard l'éclatant caméléon qui décrit des arabesques au-dessus de lui. L'aigle du Texas[3] et le milan blanc[4] planent en larges cercles au haut des nues; sous les arbres touffus, le chant de la grive se mêle aux mélodies de l'oiseau moqueur et aux cris du perroquet grimpant de branche en branche. Des fermes isolées continuent à se montrer çà et là à travers des bouquets d'arbres. Mais quel bruit de l'industrie humaine vient se mêler aux voix de la nature? C'est le bruit de la forge, du marteau tombant en cadence sur l'enclume. On avance, et on se trouve devant la cour d'un petit blockhaus. Des bambinos indiens jouent et se culbutent devant la porte; un coq arrogamment planté sur ses ergots suit leurs mouvements en clignant des yeux; sa nombreuse famille gratte le sol et fait tapage dans la cour; une Indienne proprement vêtue va et vient, occupée aux soins du ménage; mais ses yeux noirs et profonds reviennent avec sollicitude sur son plus jeune nourrisson qui se roule dans l'herbe. De gros chiens font la sieste à l'ombre d'un arbre. A l'intérieur, le marteau ne cesse de retentir et de faire trembler la charpente du blockhaus. A l'approche des voyageurs, les chiens se redressent et s'ameutent, les enfants s'attroupent et les poules se cachent sous les fagots; mais la porte s'ouvre et un Indien couvert de suie paraît sur le seuil. Il fait cesser le bruit, et donne en anglais le bonjour aux étrangers. La caravane se pourvoit d'œufs, de lait, de beurre, de poulets; la ménagère indienne fait des marchés d'or; son mari traite de quelques bœufs et d'une charge de maïs, et la compagnie lui demande d'être son guide jusqu'à la frontière des Chicasaws. Affaire entamée, affaire conclue. Le forgeron se lave, se peigne, sa femme lui apporte le vêtement de chasse, la poudre et la gibecière; il décroche son fusil, embrasse les siens, laisse ses instructions au nègre qui lui sert de compagnon, et la caravane se remet en route. Elle traverse le territoire des Chicasaws et des Creeks et arrive aux établissements de Shawnees, tribu plus remarquable encore peut-être que les précédentes. « A peine l'approche des blancs fut-elle connue que les bons Shawnees parurent à pied et à cheval, avec des charge-

[1] *Coluber constrictor.*
[2] *Crotalus adamantinus.*
[3] *Polybonis vulgaris.*
[4] *Rauclerus fuscatus.*

ments de maïs, de melons et de pêches. Leurs manières étaient la bienséance et la modestie même, et ils portaient le costume européen comme s'ils y étaient nés. Des moustaches bien soignées ornaient la figure régulière des hommes, et ils y attachent d'autant plus de prix que la barbe est plus rare chez les tribus indiennes. Toutes les femmes étaient belles. L'incarnat de leurs joues, que ne pouvait effacer la couleur sombre de la peau, trahissait le bien-être et la santé. Ces familles paraissent vivre heureuses et contentes, plus heureuses que la branche principale de la tribu, établie au Kansas et au Missouri, où elle est décimée par la petite-vérole et par l'eau-de-vie. »

Nous avançons toujours. L'expédition a franchi Canadian-River et se dirige au sud-est vers le mont Delaware. Nous voici au vieux fort Arbuckle, aujourd'hui la résidence du Castor-Noir (Si-ki-to-ma-ker), un des principaux chefs delawares, renommé comme guide, et qui a rendu des services aux États-Unis dans la guerre contre le Mexique. La tribu des Delawares, autrefois une des plus puissantes parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, ne compte plus aujourd'hui que 800 hommes : « Constamment refoulés par la civilisation, leur destinée a été, comme celle des Shawnees, de se chercher toujours de nouveaux districts de chasse, et de ne jamais trouver que de courtes haltes là où ils espéraient planter leurs tentes. Acculés aujourd'hui à la limite du désert, ceux qui subsistent peuvent largement satisfaire leur passion pour la chasse et les aventures. Leurs chasses s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique et durent parfois des années entières. La longue chaîne des montagnes Rocheuses n'a pas de défilé si caché qu'ils ne connaissent, pas une source dont ils n'aient goûté l'eau. Le Delaware lutte avec l'ours gris en Californie, et chasse le buffle dans les steppes du Nebraska; il poursuit le renne aux sources de Yellowstone-River, et dompte le cheval sauvage dans les plaines du Texas. Quant aux chevelures, il les scalpe partout où il les trouve, dans un village paisible, comme dans le désert, sur la tête de l'ennemi atteint et renversé. » On voit ici la différence entre l'Indien chasseur, doué d'ailleurs de facultés très-remarquables, et l'Indien laboureur que nous avions rencontré jusqu'à présent.

Le Castor-Noir parlait couramment anglais, espagnol et français, et peut-être huit dialectes indiens. Le lieutenant Whipple eût bien voulu le déterminer à guider l'expédition à travers les montagnes Rocheuses, et il lui fit les propositions les plus séduisantes. Mais le chef indien se disait souffrant : « Un moment son regard s'anima, mais bientôt il reprit une expression plus froide et plus triste : « J'ai été sept fois à la

mer Pacifique, répondit-il; j'ai accompagné les Américains dans trois guerres, et j'ai rapporté de mes chasses plus de chevelures que l'un de vous n'en pourrait soulever; je voudrais bien revoir la grande eau salée une huitième fois, mais je suis malade. Vous me promettez plus d'argent qu'on ne m'en a jamais offert, mais je ne puis partir. Je n'ai besoin de rien; c'est mon nègre qui soigne le trafic, et mes parents l'assistent; mais si je pars avec vous je meurs, et si je dois mourir, je veux être enterré par les miens. » Il ne fut pas possible de vaincre cette résistance, habilement entretenue par la femme du Castor, qui, jouant tantôt avec son fils, tantôt avec un jeune ours noir, était présente à tous les entretiens, et glissait de temps en temps à son mari quelques mots en delaware. Convaincue sans doute que, s'il partait, il ne reviendrait pas de longtemps, elle lui exagérait son indisposition, et réussit ainsi à le retenir. Un guide presque aussi réputé, John Buchmann, parut au campement de l'expédition avec une fort jolie femme et un jeune enfant, mais uniquement pour dire qu'il lui était impossible d'abandonner sa petite propriété dans cette saison de l'année, et le lieutenant Whipple fut heureux de trouver enfin un guide et un interprète dans la personne d'un jeune drôle, Mexicain de naissance, mais enlevé tout jeune par les Indiens Comanches, et qui parlait tous les dialectes de la Prairie. Mais si le Castor-Noir refusa sa personne, il ne refusa pas ses conseils. Voici les instructions dont il munit les Américains pour les chasses dans le désert :

« Vous ne trouverez pas beaucoup de buffles dans cette saison; ils sont remontés vers le nord, parce que le soleil leur chauffe trop le poil ici, et quand ils reviendront en automne pour fuir la neige, vous aurez déjà franchi les montagnes Rocheuses, et vous traverserez un pays où jamais buffle n'a brouté. Peut-être rencontrerez-vous quelques traînards, gris de vieillesse, mais ils ne vaudront pas un coup d'éperon dans le ventre d'un cheval; leur chair est dure et sans force, et leur langue tout au plus est mangeable. Mais vous trouverez en abondance des dindons et des cerfs à queue blanche[1], auprès des ruisseaux et sur la lisière de ces nombreux bouquets de bois qui bordent les rives de tous les affluents de Canadian-River. Mais il faut savoir attirer le cerf à la manière des Delawares. Quand vous passez près d'un bois, imitez, au moyen d'un sifflet, les plaintes du faon; le père, qui a déjà quitté ses petits, accourt d'un bond précipité vers l'endroit d'où est parti le cri, et devient facilement la proie du chasseur. Si l'un de vous autres

[1] *Cervus virginianus.*

veut chasser le cerf de cette façon, qu'il tienne ses yeux grand ouverts, car la panthère et le jaguar se laissent également tromper par le sifflet, et leur élan est si rapide qu'il est difficile de les viser assez pour leur envoyer avec certitude une balle dans le crâne ou dans le cœur, et quand on ne fait que les blesser, ces animaux sont dangereux pour le chasseur.

» Quant aux antilopes[1] vous en trouverez partout jusqu'à l'océan Pacifique, quelquefois isolées, plus souvent en troupes. Elles sont lestes et craintives, mais dévorées de curiosité; et si on sait mettre à profit ce défaut, la chasse à l'antilope est une des moins pénibles. Pendant des journées entières ces animaux infatigables marchent en zigzag sur les flancs de la caravane, ne s'approchant que rarement à portée de fusil. Mais si vous trouvez un buisson, une touffe d'herbes ou quelques pierres offrant une cachette dans la plaine, plantez dans le sol, à une portée de fusil, un bâton dont l'extrémité laissera flotter un morceau d'étoffe, et attendez; votre patience ne sera pas soumise à une trop longue épreuve. Les antilopes, dont la curiosité sera vivement excitée par cet objet inconnu, s'approcheront, tantôt sautant, tantôt à pas mesurés et fouillant le sol avec leurs pattes de devant. Le chasseur en abat une; aussitôt la troupe s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, mais le bruit n'a fait qu'enflammer encore leur curiosité. Le chasseur est à peine remis en position qu'elles sont là de nouveau; une autre victime tombe, puis une troisième, quelquefois une quatrième, et c'est alors seulement que la troupe abandonne cette place de malheur.

» Cherchez aussi l'ours noir[2] dans sa tanière au bord de Canadian-River; tâchez de le blesser pour qu'il se dresse devant vous prêt à la lutte, et alors vous aurez une chasse attrayante; vous admirerez sa bravoure, vous rirez de ses postures grotesques; mais allez avec précaution, n'approchez pas trop, car il vous vendrait trop chèrement sa peau et ses côtelettes succulentes. Si l'animal poursuivi rentre dans son trou, vite, faites une torche avec du bois, des herbes ou toute autre matière inflammable et suivez-le hardiment. Offusqué par la lumière, le quadrupède se dresse; il se cache les yeux avec ses grosses pattes. Approchez la torche, et vous verrez sur sa poitrine un endroit où les poils sont disposés circulairement; c'est là qu'il faut viser, et la bête roulera comme une tente de Pawnees dont les soutiens sont rompus. On essaye aussi de le chasser dehors en l'enfumant, mais ce pro-

[1] *Antilope furcifer.*

[2] *Ursus americanus.*

cédé ne réussit pas toujours. Souvent l'animal taquiné s'approche de l'ouverture, écarte le feu avec ses griffes et rentre aussi tranquillement qu'il était venu.

» Les Goldmountains du Nouveau-Mexique, que vous longerez, sont encore remplies d'ours gris[1]. Si vous attaquez cet animal, mettez-vous contre lui deux, ou même davantage. L'aspect seul de ces monstrueuses bêtes vous ôte un peu de vos moyens quand vous n'y êtes pas habitués. On n'a plus la sûreté du coup d'œil; on manque son but, et un coup léger de ses puissantes griffes suffit pour vous enlever à jamais le goût de la chasse. L'ours en fureur perd totalement son air honnête, ses oreilles disparaissent; ses petits yeux lancent des flammes. On ne voit plus rien en lui que des éclairs, des dents et des griffes, et sa vitesse égale celle du cheval.

» Il y a quelques années, je traversais avec plusieurs blancs les montagnes Rocheuses. Dans la troupe était un jeune chasseur, de ceux qui ne doutent de rien, et qui jurait à tout le monde qu'il attaquerait le premier ours qui se présenterait. Il a tenu parole, mais s'il a eu de la chance de s'en tirer avec la vie sauve, il est à croire qu'à l'avenir il aura plus d'égards pour ces brutes. Nous avions, à cause des chevaux, établi notre bivouac dans une verte prairie, au pied d'une colline, et nous nous trouvions à peu près à mille pas d'une source où nous allions puiser dans des outres l'eau nécessaire à notre cuisine. Je m'y rendais justement dans ce but avec mon chasseur, et nous nous penchions au-dessus du cristal limpide, quand, soudain, nous aperçûmes un de ces beaux ours d'un gris argenté qui trottait vers notre camp, alléché sans doute par la présence des chevaux. J'avais à la ceinture un long pistolet de dragon; mon camarade avait apporté son fusil. En dépit de mes remontrances il voulut faire feu; la balle siffla, l'animal se ramassa, et d'un bond sauta sur le malheureux chasseur, qui se mit à courir; mais l'ours l'atteignit à quelques pas de moi, le renversa, et d'un coup de dents lui enleva la moitié d'une épaule. Il allait revenir à la charge, mais je m'avançai, et lui posant la gueule de mon pistolet sur la nuque, je lâchai la détente au risque de blesser l'homme à terre; l'ours tomba comme une masse; mon compagnon était sauvé, mais dans un état si pitoyable qu'il dut attendre plusieurs semaines avant de pouvoir remonter en selle.

— Capitaine Castor, interrompit ici un des assistants, j'ai vu moi-même des cas où le trappeur le plus expérimenté était obligé de céder

[1] *Ursus ferox.*

le champ à ce rude ennemi. Vous connaissez sûrement le Canadien Villandrie ? C'est le meilleur chasseur blanc du Yellowstone ; c'est un libre trappeur et libre trappeur il mourra, bien que la compagnie des pelleteries de Saint-Louis lui ait fait les offres les plus avantageuses pour l'engager à son service. Villandrie habite d'ordinaire chez les Indiens Sioux, dans la tribu desquels il s'est marié. Un matin il se rendait à cheval vers l'endroit où étaient des piéges à castor, longeant une petite rivière dont les bords étaient couverts d'épaisses broussailles. Du canon de son fusil il écartait les branchages incommodes, et son regard ne perdait pas de vue la rive abrupte. Tout à coup il se trouve en face d'une vieille femelle qui, sortant de son trou, se jette avec furie sur le cheval embarrassé dans les lianes et les roseaux. Un coup de griffe suffit pour briser la colonne vertébrale de la bête ; du même coup le fusil de Villandrie est lancé bien loin par-dessus la rive. Trois oursons commencent à dépecer avec dextérité le cheval qui se débat encore, tandis que la mère furieuse s'attaque au trappeur. Celui-ci avait tiré son long couteau ; mais l'animal lui enfonce ses griffes dans les épaules et l'avant-bras. De la main droite, la seule libre, il enfonce à coups redoublés son arme dans le corps de la bête. Celle-ci s'efforce de saisir l'arme avec ses dents, et en même temps elle ne cesse de lui labourer de ses griffes les épaules et les flancs.

» La lutte pouvait avoir duré une minute quand le terrain sablonneux de la rive céda sous les combattants, et tous deux roulèrent dans l'eau. Le bain froid les sépara. La mère se hâta de rejoindre ses petits et Villandrie tout sanglant de regagner son gîte. Affaibli par ses blessures, il ne put atteindre que le lendemain le village des Sioux où il fut pansé et guéri, et aujourd'hui encore le Canadien Villandrie est le meilleur chasseur blanc du Yellowstone.

— Je le connais très-bien, répliqua le Castor-Noir ; son corps est comme marqué de petite-vérole et pourtant il n'a jamais été malade de sa vie. »

Ce fut après de tels entretiens que la compagnie américaine prit congé du Castor-Noir pour s'enfoncer dans le désert proprement dit, dans l'immense prairie bornée bien loin à l'est par les montagnes Rocheuses. Dès le premier jour, elle eut le spectacle si fréquent dans ces plaines immenses et si dramatiquement décrit par Cowper, d'un incendie de la prairie. Les voyageurs durent choisir leur campement avec beaucoup de soin, entre deux ravins inondés d'eau, barrières naturelles contre la flamme. « La nuit tombante nous montra ce magnifique spectacle. L'éclat des flammes semblait rendre encore plus pro-

fonde la vaste obscurité du ciel, en même temps qu'elles coloraient des reflets les plus variés les nuages de fumée qui roulaient les uns sur les autres. Un bruit sinistre accompagnait l'incendie. Ce n'était pas le tonnerre, ce n'était pas non plus la voix du vent dans les arbres ni le sifflement de la tempête; c'était plutôt le tremblement lointain du sol, lourdement foulé par des milliers de buffles effarouchés. Prêt à tout danger, le chasseur expérimenté attend l'incendie de pied ferme; il trace un cercle, allume un contre-incendie, et fait place nette autour de lui; il voit alors le sinistre passer impuissant devant lui. Mais malheur à celui qui est surpris sans avoir pu recourir à ce moyen de salut. En vain il veut fuir, en vain il croit pouvoir se fier à la vélocité de sa monture; les pieds du cheval s'embarrassent dans les herbes aussi hautes que lui, et bête et cavalier périssent. L'Indien, qui défie même un ennemi supérieur en forces, frissonne à la pensée de l'incendie, et quand on s'étonne de sa crainte, il répond : N'éveille pas la vengeance du grand Esprit, il possède une médecine terrible! »

A cet épisode succède celui d'une chasse aux buffles; car, malgré les prédictions du Castor-Noir, on rencontra un troupeau de ces animaux. « Leur donner la chasse et les forcer avec nos mulets était impossible; il s'agissait de s'approcher, en se dissimulant derrière les ondulations du sol, et d'arriver ainsi à portée de fusil. Mais, des douze ou seize chasseurs qui s'étaient mis en campagne, chacun voulait arriver le premier. On ne fit pas attention au reste; on ne tint pas compte de l'odorat si fin des ruminants de la prairie, de sorte qu'au moment d'arriver à la bonne place, la compagnie eut la surprise de voir le troupeau en pleine fuite, à la distance de deux kilomètres. Les chasseurs, un peu refroidis, n'eurent plus qu'à regagner la caravane qui disparaissait à l'horizon, mais cette aventure mit sur le tapis la question des buffles et de leur chasse :

« D'innombrables troupeaux de buffles, dit M. Mœllhausen, animent les vastes prairies à l'ouest du Missouri, étendant leurs courses depuis le Canada jusqu'aux rives du golfe du Mexique, et depuis le fleuve que je viens de nommer jusqu'aux montagnes Rocheuses. On suppose que chaque année, au printemps, la plupart de ces animaux émigrent vers le nord pour rentrer, à l'automne, sous des zônes plus chaudes. On rencontre, il est vrai, des individus isolés qui l'hiver cherchent leur nourriture sous la neige auprès des sources du Yellowstone, et même plus au septentrion, d'autres qui tondent le gazon du Texas desséché par les ardeurs du soleil; mais ce sont là des exceptions. Ce sont pour la plupart, comme le disait le Castor-Noir, des bêtes appesanties

par l'âge, trop paresseuses et trop lourdes pour suivre leurs jeunes compagnons.

» Au mois d'août et de septembre, les buffles qui se sont régalés de gazon frais, se rassemblent en grands troupeaux; la plaine est couverte de leurs masses noires jusqu'aux dernières limites de l'horizon; pour en faire le dénombrement, il faudrait évaluer en milles carrés la surface qu'ils occupent. On dirait une armée barbare, désordonnée; la poussière vole en tourbillons sous les pas de ces milliers d'animaux; un bruit sourd agite l'air, pareil au roulement lointain du tonnerre. A cette époque, le chasseur peut parcourir la savane pendant des semaines, voire même des mois entiers, sans apercevoir une seule trace fraîche de bison; et si le hasard ne lui fait pas rencontrer un de ces troupeaux qui, soit dit en passant, lui barre le chemin pendant plusieurs jours, il croit que la prairie est morte; il accélère sa marche afin de revoir plus vite des êtres civilisés et de savoir la solitude bien loin derrière lui. Mais, au bout de quelques semaines, le spectacle change; l'armée se débande; il se forme des troupes plus petites qui vont porter la vie dans ces déserts, hier encore mornes et désolés. On voit alors des buffles qui paissent tranquillement, chacun de son côté, balayant la terre de leurs longues barbes; plus loin, des groupes couchés dans le gazon et ruminant à leur aise, jouant entre eux et exécutant les tours les plus grotesques avec une agilité merveilleuse; ou bien d'autres, suivant en rangs serrés des sentiers connus qui, à travers fleuves et montagnes, doivent les conduire à leurs campements favoris, dans les marais où ils comptent retrouver les bourbiers qu'ils ont creusés précédemment; à défaut de quoi ils en creuseront d'autres, car ces animaux prennent des bains de boue, et voici comment ils procèdent : le chef de la bande cherche un endroit convenable, et quand il a trouvé ce qu'il désire il se met à fouiller le sol de ses cornes grosses et courtes. S'aidant de ces mêmes cornes et de ses pieds, il lance dehors la terre et les herbes, et creuse ainsi une espèce d'entonnoir où l'eau ne tarde pas à s'amasser. L'animal, tourmenté par les moustiques, fatigué par la chaleur, se laisse tomber dans ce trou, où il s'enfonce peu à peu, qu'il creuse toujours, et où il se vautre avec délices. Quand il s'en est donné à cœur joie et qu'il sort de son bain, ce n'est plus une forme animale; sa longue barbe, sa crinière touffue forment une masse ruisselante et bourbeuse, ses yeux seuls indiquent encore que c'est ce buffle au port majestueux, et non un morceau de terre qui marche. Après lui, un autre se plonge dans le bassin, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous en aient pris leur part. Leur dos est comme

enveloppé d'une croûte sale et épaisse qui ne disparaît que peu à peu, lorsqu'il pleut ou quand l'animal se roule sur le gazon.

» Autrefois, quand les buffles servaient, pour ainsi dire, d'animaux domestiques aux Indiens, on ne remarquait dans leurs innombrables troupeaux aucune diminution sensible; loin de là, ils prospéraient et se multipliaient au milieu des vertes savanes. Mais les blancs se montrèrent dans le pays; les peaux soyeuses attirèrent leurs regards; la chair grasse du buffle flatta leur goût, et ils pensèrent au profit à tirer de ce nouveau commerce. De leur côté, les habitants de la prairie furent captivés par le clinquant et les liqueurs fortes des Européens, et la guerre d'extermination commença. Des milliers de buffles furent abattus pour leur langue, plus souvent pour leur peau, mais pendant les premières années on ne pouvait encore juger de la diminution. L'Indien, être insouciant, vit au jour le jour, sans s'inquiéter de l'avenir; livré à ses caprices, il n'a pas besoin d'excitation, il chassera le buffle tant que le dernier de ces quadrupèdes ne lui aura pas livré sa peau. Le moment n'est pas éloigné où ces riches troupeaux ne seront plus qu'un souvenir. Trois cent mille Indiens se verront privés de leurs moyens d'existence, et, chassés par la faim, deviendront, avec des milliers de loups, le fléau de cette civilisation qui les enveloppe de toutes parts, et qui sera forcée de les extirper.

» Les ennemis qui menacent le buffle sont nombreux, mais le plus dangereux est encore l'Indien, qui a imaginé bien des moyens et des procédés pour amener cet animal en sa puissance. La chasse au buffle est pour l'Indien une chasse nécessaire, en ce qu'il se procure par là sa nourriture; mais c'est aussi pour lui la suprême jouissance. Monté sur un de ces chevaux agiles et patients, pris dans la savane à l'état sauvage, il se plaît à promener la mort au milieu d'un troupeau. Dès qu'il en a découvert un, il se débarrasse lui et sa bête de tous les objets qui pourraient les gêner dans leur course; les vêtements et la selle sont jetés de côté; il ne conserve qu'une grossière courroie de dix-neuf mètres de long, attachée sous le menton du cheval et qui, jetée par-dessus le cou de la bête, traîne à terre dans toute sa longueur; c'est une bride, mais avant tout un *en cas* dont le cavalier se sert dans les chutes ou après tout autre accident, pour rattraper sa monture.

» Le chasseur tient dans sa main gauche son arc et autant de flèches qu'il peut en porter; dans sa droite, un fouet dont il frappe sans pitié son cheval. Celui-ci, dressé depuis longtemps, va se placer tout contre le but désigné, afin de fournir à son cavalier l'occasion de percer le buffle à coup sûr. Mais aussitôt que la corde a sifflé, que la flèche a

pénétré dans la laine frisée, le cheval fait instinctivement un bond pour échapper aux cornes de son ennemi furieux, et se dirige vers une autre victime. Ainsi se poursuit à travers la savane, avec la rapidité de l'éclair, cette chasse à courre, jusqu'à ce que l'épuisement du cheval avertisse le chasseur qu'il faut cesser cet exercice. Cependant les buffles blessés agonisent à l'écart. Les femmes du chasseur ont suivi ses traces, elles achèvent les victimes et emportent les meilleurs morceaux dans leurs wigwams, où la chair est coupée en tranches minces et séchée au soleil, tandis que la peau est tannée d'après un procédé très-simple. Inutile de dire que le reste est laissé en pâture aux loups, qui suivent toujours les troupeaux en nombre considérable.

» Le buffle a une longue crinière qui lui voile les yeux et l'empêche de bien voir et de distinguer les objets, ce qui permet à l'Indien de le chasser aussi à pied. A cet effet, l'homme se recouvre d'une peau de loup et s'avance vers son but, à quatre pattes, tenant ses armes devant lui. Si le vent ne le trahit pas en le dépouillant de son vêtement emprunté, il arrive facilement près du buffle qu'il abat, sans que ce bruit trouble le moins du monde le reste de la bande. En effet, les coups de feu n'effrayent pas ces animaux, dont l'excellent odorat sent, en revanche, de fort loin la présence de l'homme, et un chasseur bien blotti et abrité contre le vent peut faire un ample butin au milieu d'un troupeau qui paît. C'est à peine si les voisins du blessé, en entendant son râle, lèvent un moment leur tête velue, qui retombe presque aussitôt vers la terre pour continuer à tondre le gazon.

» On poursuit le buffle en toute saison, même quand la prairie est couverte de neige et que la chasse à cheval est impossible. Les animaux se traînent alors péniblement. L'Indien attache à ses pieds agiles de longs patins et court percer avec sa lance le buffle qui s'enfonce dans une neige épaisse. C'est ainsi que la guerre d'extermination se poursuit sans trêve ni merci contre l'animal qui fait l'ornement des savanes. Nul ménagement, nulle pensée de prévoyance; bientôt aura disparu le dernier buffle, et avec lui le dernier Peau-Rouge; et avec le dernier Peau-Rouge toute la poésie de ce grand continent de l'Amérique du Nord. »

Après les buffles, il faut parler ici d'un des spécimens les plus curieux de la faune de ces latitudes, c'est le *chien des prairies*[1], qui, dans le fait, est tout simplement une variété de la marmotte. « Les premiers trappeurs canadiens l'ont appelé petit chien, sans doute à cause

[1] *Arctomys Ludovicianus.*

de son cri qui ne ressemble pas mal à un aboiement, et cette dénomination lui est restée. Les colonies de ces petits animaux se sont multipliées d'une façon incroyable; le voyageur côtoie souvent des journées entières des rangées de monticules qui servent d'asile à un ou plusieurs de ces rongeurs. Les habitations sont distantes entre elles de cinq à six mètres, et l'éminence qui s'élève au-dessus de la porte d'entrée représente toujours une bonne charretée de terre; c'est le chien des prairies qui l'a formée peu à peu, en poussant dehors le terreau. Parmi ces cavernes, les unes n'ont qu'une entrée, d'autres en ont deux; un sentier uni conduit d'une demeure à l'autre, et, de prime abord, on s'aperçoit que l'intimité règne entre toutes ces familles. Ce qui les détermine dans le choix de l'emplacement de leurs villes, c'est l'abondance d'un gazon menu et frisé, qui croît principalement sur les hauteurs, et constitue l'unique nourriture de ces paisibles animaux. Jusque sur les hauts plateaux du Nouveau-Mexique, où le voyageur ne trouve pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, on rencontre des républiques de ce genre; et comme, sous ce climat, pendant plusieurs mois de suite il ne tombe pas de pluie, comme d'un autre côté, pour avoir de l'eau, il faut creuser à une profondeur de plus de trente mètres, il est à présumer que le chien des prairies n'a pas besoin de boire, et qu'il se contente de l'humidité que la rosée dépose sur l'herbe. Il dort pendant l'hiver, c'est un fait dont on ne peut douter, car il n'amasse aucune provision pour cette saison; en automne le gazon se dessèche complétement, et la gelée rend la terre si dure qu'il serait impossible à l'animal de pourvoir à son existence par les moyens ordinaires. Aussi, dès qu'il sent cette époque approcher, c'est-à-dire vers la fin d'octobre, il bouche toutes les issues de son logis pour se garantir du froid, et s'abandonne au sommeil pour ne reparaître à la surface que dans les premiers jours du printemps. Au dire des Indiens, le chien des prairies rouvre quelquefois pendant l'hiver les portes de son habitation; et c'est alors l'annonce d'une température plus chaude.

» Une petite chouette [1] est la compagne de ces hôtes souterrains; elle vit avec eux sur un grand pied d'intimité; pourtant on ne la rencontre que dans les cavités abandonnées par leurs anciens propriétaires. Le serpent à sonnettes se voit aussi dans ces terriers, et c'est ce qui a fait supposer à tort qu'il existait des relations amicales entre des animaux qui n'ont pas été destinés par la nature à vivre en commun. Le voya-

[1] *Athene hypogæa* Bonaparte.

geur qui poursuit sa route entend tout à coup sortir de terre un bruissement qui trahit la présence du reptile; il s'arrête étonné, mais ce sont des cavernes qui ont été soit abandonnées par leurs propriétaires, soit envahies par cet intrus, lequel en a expulsé ou dévoré les habitants.

» C'est un spectacle plein d'intérêt qu'une de ces petites républiques quand on peut s'en approcher d'assez près pour l'examiner à loisir sans attirer l'attention de la sentinelle de garde. Partout règnent la vie et le mouvement; presque sur chaque monticule vous apercevez une petite marmotte, droite et éveillée comme un écureuil; sa queue dressée en l'air est dans une agitation continuelle, et ces milliers de cris, ou plutôt d'aboiements, forment un immense murmure. Si l'observateur s'approche de quelques pas, il entend et distingue des voix plus fortes; ce sont les Nestôrs de la communauté, les têtes blanchies et expérimentées, puis, tout à coup, ô surprise! la vie a disparu de la surface. On ne voit plus que de distance en distance des têtes sortant prudemment de leur trou; ce sont les éclaireurs, qui par leur aboiement prolongé avertissent leurs concitoyens de la présence d'un homme. Mais si on se remet en place pour continuer tranquillement le cours de ses observations, les sentinelles ne tardent pas à reprendre leur poste, et à échanger des aboiements pour dire que tout danger a disparu. Chacun de sortir alors de sa retraite, et l'animation de régner de nouveau dans la cité populeuse. Sur ces entrefaites, un animal d'un extérieur respectable rend visite à son voisin, qui l'attend perché sur son observatoire, la queue frétillante, et lui fait place à ses côtés. Tous deux paraissent se communiquer, par des aboiements réciproques, leurs idées et leurs sentiments; ils s'entretiennent avec vivacité, descendent dans l'habitation, puis reparaissent pour entreprendre de concert une promenade chez quelque camarade éloigné qui, après une cordiale réception, les accompagne à son tour. Chemin faisant, on rencontre des amis, nouveaux saluts et nouveaux aboiements; enfin la société se sépare, et chacun rentre chez soi. On jouit de ce spectacle pendant des heures entières sans se fatiguer, on se prend même à souhaiter de pouvoir comprendre le langage de ces animaux, afin de se mêler à leur vie et d'écouter leurs conversations secrètes.

» Quelquefois le chien des prairies s'aventure sous les jambes des chevaux et des buffles; mais un mouvement suffit pour le faire disparaître. On ne reconnaît alors sa présence qu'à un aboiement étouffé et aux mottes de terre dont le sol est couvert. La chair de cet animal a

un goût savoureux, mais la chasse en est si difficile, et si rarement couronnée de succès, que le naturaliste seul la cultive pour se procurer un échantillon de l'espèce. Le chien des prairies parvient à peine à la taille d'un écureuil; il en faudrait un trop grand nombre pour apaiser la faim d'une troupe en marche, et, d'ailleurs, ceux qu'on abat d'un coup de fusil tombent quelquefois dans des cavités profondes où il est assez dangereux d'aller les chercher. »

Le mustang, ou cheval sauvage, n'est pas d'une prise moins difficile, et l'Indien Comanche seul sait en venir à bout au moyen du lasso. Les mustangs sont petits, mais extrêmement forts; ce qui frappe surtout, c'est le feu du regard, les narines largement ouvertes, et la finesse du pied et des jambes. On les tient pour des descendants de chevaux d'Espagne arrivés au Mexique lors de la conquête. Pour leur donner la chasse, le Comanche monte à cheval muni d'un fouet et d'un lasso de quarante pieds de long, il éperonne sa monture, s'approche ventre à terre du troupeau sauvage, et, sans ralentir sa course, fait descendre avec une sûreté infaillible son lasso sur le cou de la bête choisie. Le mustang se cabre, mais, à moitié étranglé, il s'abat presque aussitôt. Le Comanche lui serre prestement les jambes de derrière dans une courroie, et alors seulement il relâche un peu le lasso qui serre le cou; il serre dans une autre courroie la mâchoire inférieure, souffle à plusieurs reprises dans les naseaux du mustang, lâche ensuite les liens du cou et des jambes, enfourche la bête et la fait partir. Après quelques moments d'une course échevelée, le mustang est tout à fait dompté, sans avoir rien perdu de son feu, et fait désormais partie du troupeau.

Les Comanches sont, au témoignage de M. Mœllhausen, les meilleurs cavaliers du monde, et ils aiment leurs chevaux comme les Arabes, mais c'est leur seule qualité louable. Ce sont les brigands de la prairie, tout comme leurs voisins les Kioways et les Apaches. Un fait curieux au point de vue ethnographique, c'est que les Kioways et les Comanches, semblables par l'extérieur aussi bien que par les mœurs et les habitudes, parlent deux langues complétement différentes, à ce point que, pour se comprendre, ils sont obligés de recourir à un troisième idiome qu'ils comprennent tous les deux, celui des Indiens Kaddo, ou bien à la « langue de la prairie », qui se compose presque exclusivement de signes, et dont savent se servir toutes les tribus de ces districts, aussi bien que les blancs qui trafiquent avec elles.

Mais, dans la prairie, la nature et les bêtes sont plus intéressantes que les hommes, et, pour retrouver au plus vite un milieu un peu humain, il nous faut passer, par une enjambée considérable, des Comanches à

Santo-Domingo, une des résidences des Indiens Pueblo. Nous trouvons là les vestiges d'une civilisation antique, antérieure à la découverte de l'Amérique. Les Indiens Pueblo sont en effet les descendants, sans doute altérés par de nombreux croisements, mais enfin les descendants des Aztecs, les conquérants et les maîtres du Mexique avant les Espagnols. Santo-Domingo est une petite ville d'une architecture toute particulière. Les étages des maisons s'élèvent en retrait les uns sur les autres, et produisent ainsi une succession de terrasses, et comme il n'y a pas de solution de continuité entre les constructions, ces terrasses forment de véritables rues aériennes. L'entrée des maisons se trouve au premier étage; on y monte de la rue inférieure par des échelles. Le rez-de-chaussée sert uniquement aux provisions. La race est belle : hommes et femmes portent les cheveux de derrière et des côtés longs, et coupent ras sur le front ceux de devant. Les hommes portent des blouses de chasse richement ornées de franges et de broderies, et des culottes surchargées de boutons jaunes et blancs, à la mode mexicaine. D'autres n'ont qu'une sorte de couverture rayée drapée autour du corps. Les femmes portent une robe foncée, retenue par une ceinture, et qui tombe presque sur les pieds, et sur la tête une étoffe légère qu'elles drapent comme la mantille espagnole. Les chaussures des deux sexes sont de jolis mocassins coquettement brodés. Les habitations sont très-propres, et l'étranger qui en franchit le seuil y reçoit une hospitalité sans réserve.

Les Indiens Pueblo, anciens sujets des Espagnols, sont naturellement catholiques : dans l'église, on voit quelques vieux tableaux espagnols à côté de peintures indiennes fort primitives; partout on saisit le mélange des idées catholiques et des traditions aztèques, et on trouve fréquemment la sainte Vierge associée à une figure que les Indiens appellent Montezuma. Ce Montezuma, personnage tout à fait mythique, auquel le dernier empereur du Mexique n'a fait que prêter son nom, doit revenir un jour et rétablir la grandeur des Aztecs, et c'est ainsi que la croyance en un Messie se retrouve en Amérique, dans les montagnes Rocheuses.

De Santo-Domingo, l'expédition se rend à Albuquerque, sur le Rio-Grande, et là elle s'adjoint pour le reste du voyage un nouveau personnage, le *backwoodman* Leroux. Qu'est-ce que les backwoodmans? des hommes que le démon des aventures a fixés dans le désert, et qui réalisent en chair et en os la figure du vieux trappeur de Cowper. Ce sont des guides infaillibles : « Les trois plus expérimentés, dit M. Mœllhausen, sont par rang d'âge : Fitz Patrick, Kit (Christophe)

Carson et Leroux. Si Fitz Patrick, par exemple, n'a pas été dans sa jeunesse fusillé contre un arbre, s'il peut encore aujourd'hui suivre, tout équipé, les chasseurs plus jeunes et plus vigoureux, c'est bien un grand hasard, et aussi l'effet de sa merveilleuse présence d'esprit. Il y a des années, alors que les blancs ne visitaient pas beaucoup les montagnes Rocheuses, et que l'usage des armes à feu n'était pas bien répandu chez les habitants des prairies, Fitz Patrick s'étant écarté de ses compagnons chassait seul dans une gorge des montagnes, quand il aperçut un parti d'Indiens en marche pour une de leurs expéditions. Le malheur voulut que ceux-ci l'aperçussent en même temps; ils se mirent aussitôt à lui donner la chasse. Il n'y avait pas moyen de s'échapper; néanmoins le jeune homme simula une fuite pour gagner du temps. Il savait que ces sauvages, peu familiarisés avec les armes à feu, avaient maintes fois déjà attaqué des blancs, et leur avaient déchargé dans la poitrine leur propre fusil, afin de juger de l'effet. Fitz Patrick, se rappelant ce détail, ôta prudemment la balle de sa carabine et continua sa course. Mais les Indiens, le poursuivant avec ardeur, l'eurent bientôt atteint, et, après l'avoir désarmé, l'attachèrent à un arbre. Un guerrier, au fait du mécanisme de l'arme, se plaça à quelques pas du prisonnier, visa la poitrine et fit feu. Quand la fumée se fut dissipée, les Indiens regardèrent Fitz Patrick; il était toujours là, sain et sauf, montrant la balle qu'il avait tenue cachée et qu'il lança à la figure du premier qui s'approcha. Les Indiens restèrent ébahis. Dans leurs idées superstitieuses, ils s'imaginèrent que Fitz Patrick avait attrapé la balle au vol : c'était un homme invulnérable, un enchanteur, et le plus grand danger menaçait la tribu si on ne se hâtait de le mettre en liberté. Ses liens furent brisés, sa carabine lui fut rendue, et la troupe s'éloigna aussi vite que possible, en conseillant au jeune chasseur de rejoindre au plus tôt ses compagnons.

« Fils d'un Kentuckien qui s'est fait un nom dans les prairies par ses prouesses à la chasse et à la guerre, Kit Carson, à quinze ans, était déjà à Santa-Fé, traversait le Nouveau-Mexique, travaillait aux mines d'argent et de cuivre de Chihuahua, escortait les caravanes de commerce, et faisait le métier de conducteur de chariots. A dix-sept ans, il entreprit sa première expédition à la recherche des fourrures, le long du Rio-Colorado de l'ouest. Le succès qu'il obtint dans cette première campagne, malgré des dangers de toute sorte, fortifia encore son goût pour une vie indépendante. Il revint à Taos, poussa une reconnaissance vers les sources de l'Arkansas avec une autre bande de trappeurs, et de là, au nord, vers les montagnes Rocheuses, où le

Missouri et la rivière de Colombie prennent leur source. Huit ans il vécut dans ce pays, n'ayant pas son pareil pour poser les piéges, tireur adroit, guide sûr et fidèle. Sa bravoure était connue autant que sa sagacité et sa persévérance, et dans les entreprises difficiles, dans les attaques contre les Indiens, il était toujours de la partie.

» Une fois, avec douze camarades, il poursuivit une troupe de soixante Indiens Crows qui avaient enlevé des chevaux. Il parvint enfin à les découvrir et à se glisser près du fort abandonné où les voleurs s'étaient réfugiés. Là, sous les yeux mêmes des Crows, la bande déterminée détacha les chevaux et les emmena sans recevoir la moindre blessure, et emportant même la chevelure d'un Indien. Dans une autre rencontre, Carson eut l'épaule fracassée par une balle; mais c'est le seul accident qui lui soit survenu dans toute sa carrière.

» Le trappeur vit dans une contrée où il n'y a d'autre loi que le caprice de chacun; aussi se trouve-t-il souvent mêlé sans le vouloir à des querelles occasionnées par les causes les plus frivoles, et qui ont une fin déplorable. Témoin la rixe qui s'éleva un jour entre Carson et un Français, également trappeur. Celui-ci racontait qu'il avait terrassé plusieurs Américains, et que ces gens-là n'étaient bons qu'à recevoir des coups de fouet. Carson, qui tenait à sa nationalité, répondit qu'il était lui-même un de ces petits Américains, et demanda que le Français voulût bien commencer par lui Carson. On échangea de gros mots; les deux interlocuteurs saisirent leurs armes et sautèrent sur leurs chevaux, afin de vider sur-le-champ la querelle. Le Français avait un fusil, Carson un pistolet. Les deux combattants se précipitèrent l'un sur l'autre; dès que la tête des chevaux se toucha, l'Américain fit feu et brûla la cervelle à son adversaire, avant même que celui-ci eût pris le temps de viser. Carson, en cette circonstance, dut son salut à son adresse; sans cela, dans ce duel bizarre, il eût infailliblement succombé sous l'arme beaucoup plus sûre de son ennemi.

» C'est par hasard, sur un bateau à vapeur, que Carson fit la connaissance de Frémont, quand ce dernier était à la veille d'entreprendre sa première expédition en Californie. Le trappeur s'attacha au jeune officier, l'accompagna dans toutes ses excursions, et c'est au sein des périls et des privations que s'établit entre eux une amitié qui ne s'est jamais altérée. Qand Carson vint à Washington, il fut reçu par le président des États-Unis, qui le nomma lieutenant dans le régiment de chasseurs où Frémont servait en qualité de lieutenant-colonel. »

Quant à Leroux, c'était un Canadien d'origine française, comme son nom l'indique, qui avait également servi de guide au colonel Frémont,

et qui venait de conduire à travers les montagnes Rocheuses l'expédition du capitaine Gunnison, qui poursuivait plus au nord une direction parallèle à celle du lieutenant Whipple. Il était revenu avec l'intention de passer l'hiver chez lui pour se remettre de ses fatigues, mais une promesse de deux mille quatre cents dollars le détermina à céder aux instances du capitaine Whipple. Il restait à faire la seconde moitié du voyage, et ce n'était ni la moins difficile, ni la moins intéressante. Le versant occidental des montagnes Rocheuses est un sol historique, où l'archéologue trouve son compte aussi bien que le géologue et le naturaliste. Faisons d'abord une station à l'*Inscription rock*, immense tronc de pyramide naturel qui se dresse dans la *Sierra Madre*, et où toutes les générations d'Espagnols qui se sont succédé au Mexique depuis Fernand Cortez ont imprimé leur souvenir. Les inscriptions, qui ne sont plus toutes lisibles, sont innombrables, et entremêlées d'hiéroglyphes indiens dont on ne sait malheureusement pas trop s'ils ont un sens, ou s'il y faut voir les facéties naïves des enfants de la prairie. Sur le plateau du roc se trouvent des ruines considérables, des fondements de maisons, de murs, et, comme dans toutes les ruines du Nouveau-Mexique, une incroyable quantité de tessons de poterie, qui fait volontiers croire que chez les Aztecs on cassait exprès les pots en certaines occasions, par exemple aux cérémonies religieuses. La poterie dont se servent actuellement les Indiens Pueblo est tout à fait semblable à ces débris d'une antiquité si reculée.

A partir de l'*Inscription rock* les ruines abondent, et M. Mœllhausen n'hésite pas à y voir les monuments du passage des Aztecs, et les traces de leur longue halte dans la migration séculaire qui, du nord, les a transportés au Mexique et jusque dans l'Amérique centrale. Plus on remonte vers le nord, dit-il, plus les ruines attestent une architecture imparfaite et primitive, et cependant toujours la même dans sa donnée essentielle, qui est le système des terrasses, encore conservé de nos jours par les Indiens Pueblo, et aussi par les Zunis, proches parents des Pueblo.

Il y a dans le pays des Zunis de grosses fourmis qui se bâtissent des fourmilières de pierres précieuses. « Nous avions remarqué que beaucoup de ces Indiens portaient des pierres précieuses comme pendants d'oreilles; ils nous avaient dit qu'ils les tiraient de l'ouest, et nous étions très-curieux de connaître le sol « gemmifère ». Nous y arrivâmes et nous vîmes le sol couvert d'une quantité de petites élévations : c'étaient autant de fourmilières que nous pûmes examiner et fouiller à

loisir, le froid retenant les fourmis sous la terre. Le soleil favorisait nos recherches; nous reconnaissions les pierres précieuses aux éclairs rouges et bleus qu'elles lui renvoyaient, et nous n'avions qu'à nous baisser pour prendre les rubis et les émeraudes, malheureusement, ils ne dépassaient jamais la grosseur d'un pois, les pierres plus lourdes ayant sans doute excédé la force des fourmis; mais il est très-vraisemblable que le sol des alentours doit cacher des pierres plus fortes et d'une valeur réelle. La nécessité de trouver de l'eau et de rejoindre le train ne nous permit pas de nous amuser à chercher des trésors. » Non loin de ces fourmilières merveilleuses l'expédition rencontra, dans la vallée du Rio-Seco, la *Forêt pétrifiée :* « Des troncs isolés se dressaient çà et là entre des arbres gisant à terre dans toutes les directions. Quelques-uns de ces arbres avaient plus de soixante pieds de long et un diamètre proportionné, et paraissaient sciés en blocs réguliers, tandis que non loin de là on voyait des tas de copeaux et de branches brisées : ce sont des arbres fossiles, mis à nu par des courants d'eau, et qui se sont brisés par leur propre poids en fragments réguliers. Quelques-uns étaient creux, beaucoup semblaient à moitié brûlés; la plupart avaient revêtu une couleur sombre, dans laquelle on distinguait cependant parfaitement bien l'écorce, les fentes et les anneaux du bois. Quelques blocs montraient les plus beaux mélanges de couleur d'agate et de jaspe rouge; d'autres s'étaient émiettés en tout petits fragments qui, taillés et sertis, feraient de très-jolis bijoux. D'autres encore n'avaient pas perdu la couleur du bois, et ressemblaient tout à fait à des poutres de sapin pourri. Quand on les heurtait, ils se brisaient en petites planchettes minces. »

L'expédition est maintenant engagée dans les montagnes de San-Francisco. C'est la période la plus pénible du voyage; on est au mois de décembre; la saison est des plus rigoureuses, et les voyageurs s'avancent péniblement sur un sol volcanique, que les fers des chevaux et les roues des chariots raient de traces métalliques, et qui n'offre absolument aucune ressource. Quand ce ne sont pas des flocons de neige, c'est de la poussière de lave que le vent du nord leur jette dans la figure; des troupeaux d'antilopes et de cerfs à queue noire se montrent au loin, mais rarement à portée de fusil. De magnifiques écureuils[1] sont un peu plus abordables, et fournissent parfois un rôti recherché à la cuisine appauvrie de la caravane. La longueur de ces écureuils est de deux pieds du museau à l'extrémité de la queue, la queue seule a

[1] *Sciurus dorsalis s. Abertii.*

onze pouces. Le poil est gris sombre avec une belle raie rouge-brun sur le dos et le derrière des oreilles. Le ventre est blanc et bordé le long des flancs d'une ligne noire.

Les naturels qui habitent les régions entre les montagnes de San-Francisco et le grand Colorado de l'ouest sont encore bien moins avenants que les Comanches de la prairie. Il semble difficile de rencontrer, même dans la Nouvelle-Hollande, un type plus abject de l'espèce humaine. Ce sont de véritables brutes. Antipathiques à tout contact avec les blancs et trop lâches pour les attaquer de face, ils se cachent pour leur envoyer de loin leurs longues flèches armées de pierres aiguës. Chose unique chez les Indiens de l'Amérique du Nord, ils sont, malgré leur passion pour la nourriture animale, de très-mauvais chasseurs. Ils vivent dans des trous. Nous hâtons le pas, et puisque les hommes redeviennent si laids, nous nous retournons de nouveau vers la nature. A cent cinquante milles des montagnes de San-Francisco commence, pour s'étendre en Sonora et dans la Californie, la région du *Cereus giganteus*, le roi des cactus, qui atteint parfois une hauteur de soixante pieds. « Cette plante charnue croît et prospère dans des fentes de roche où il est à peine possible de découvrir un atome de terre. De deux à six pieds elle ressemble à une massue, dont la pointe est tournée en bas; mais à mesure qu'elle pousse, le diamètre tend à s'égaliser, et à vingt-cinq pieds c'est une grande colonne régulière qui commence alors à pousser des rameaux; ceux-ci se recourbent en haut à quelques pouces du tronc, de sorte qu'à quelque distance ces *cereus* ressemblent à des candélabres gigantesques. Le diamètre moyen du tronc est d'un pied et demi. Quand on voit ces hautes tiges se dresser à la pointe extrême d'un roc, on ne s'explique pas que la moindre tempête puisse les laisser debout, mais elles doivent leur solidité à un système de côtes circulaires qui monte de la base au sommet. » Un peu plus loin, nous rencontrons un village de castors.

. . . . « Des saules épais nous environnaient de toutes parts, et nous dûmes poursuivre notre route dans le lit même de la rivière. D'abord le sable était assez ferme, mais en avançant il devenait moins solide; nous eussions bien quitté ce chemin et marché à travers les oseraies, mais qu'aurions-nous gagné au change? toute la vallée environnante était sous l'eau. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre que c'était une inondation artificielle; car nous aperçûmes une quantité de digues construites avec tant d'art et une telle précision que l'eau du dehors ne pouvait dépasser une certaine hauteur, tandis que celle des réservoirs ne pouvait décroître. Nous étions auprès d'une colonie de

castors. Du haut de ma mule, qui s'avançait prudemment, je m'amusais de la naïveté de quelques soldats, qui croyaient reconnaître dans ces ouvrages la main des hommes, et espéraient atteindre bientôt des habitations, et par conséquent recevoir leur demi-ration. En effet, quand on n'a jamais vu de village de castors, on y est aisément trompé; aucune défectuosité n'apparaît dans ces constructions; c'est une entente parfaite de l'hydraulique, et des forces contraires à opposer à la force de l'eau. Aucune digue n'est droite, mais placée de façon à couper l'eau en diagonale, les ouvrages sont élevés jusqu'à ce que le niveau soit jugé suffisant. A l'extrémité de la digue est pratiquée une ouverture dont la grandeur est calculée de façon que le trop-plein ne puisse envahir la digue et la détruire, et d'autre part que l'eau intérieure ne puisse s'écouler, ce qui ferait baisser le niveau nécessaire pour la construction des cabanes. Malheureusement ces animaux sont si farouches qu'il est difficile de les observer à l'œuvre, et ce n'est que d'après les travaux exécutés qu'on peut juger de leur habileté.

» Dans une république de castors, il y a toujours deux espèces de travaux : ceux qui sont d'utilité publique, entrepris par toute la communauté, et qui consistent dans la construction de nouvelles digues ou la réparation des ouvrages endommagés; et les travaux particuliers, c'est-à-dire la construction des maisons ou cabanes qui s'élèvent par étages, dont le dernier ne dépasse pas le niveau de la rivière. Dans le premier cas, tout le monde prend part à la besogne, sans distinction d'âge ni de sexe, et c'est grâce à ces efforts réunis que s'élèvent des édifices dont la structure surprend au premier abord. Des arbres de la rive, ayant quelquefois près de quarante centimètres de diamètre, sont ainsi coupés et précipités dans l'eau. Des ouvriers frais et dispos sont aussitôt à l'œuvre pour en arracher les branches grandes et petites, ou bien pour en couper la partie qui tient encore à la terre, afin de mettre l'arbre à flot et de le diriger vers le lieu de sa destination. Là se trouvent d'autres ouvriers qui ont préparé des branchages, de la boue et de la terre, dans le but de fixer l'arbre qui vient d'échouer. Les matériaux abondent; à chaque moment on en apporte de nouveaux; on les dispose avec discernement, on les consolide, et bientôt la digue sort de l'eau pareille à une forteresse; les prudents architectes grimpent sur le sommet, et, là, usant de leur large queue en guise de truelle, polissent la surface, pour lui donner non de l'éclat mais bien de la solidité.

» C'est après l'entier achèvement de ces travaux publics que les habi-

tants de la petite colonie songent à la seconde partie de leurs occupations, qui est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la construction de leurs propres cabanes. Ici, le castor ne s'inquiète plus de son voisin, il travaille pour lui; il choisit son emplacement et y élève une habitation appropriée à ses goûts, où il reposera à son aise dans une pièce au-dessus de l'eau, pièce munie d'un trou dans le plancher, par lequel le propriétaire puisse s'échapper en cas de danger. De leurs demeures ils observent le niveau de la rivière; si l'eau s'élève, par suite d'orages ou par toute autre cause, quelques castors accourent aussitôt pour remédier au mal; ils élargissent l'ouverture de la digue pour laisser échapper le superflu, ou bien, quand une longue sécheresse l'exige, ils la rétrécissent, et au besoin la bouchent même tout à fait. C'est ainsi que les castors offrent l'image d'une communauté paisible, unie, laborieuse.

» L'intelligence subtile que ces animaux déploient lorsqu'ils vivent en commun, ne se retrouve plus chez les individus isolés; ils habitent alors des trous qu'ils se creusent sur le bord des rivières, et se contentent de ronger les arbres par instinct, sans règle ni méthode. En domesticité même ils n'ont plus que des mouvements maladroits, au lieu de cette remarquable adresse dont ils font preuve à l'état libre; pourtant lorsqu'ils sont pris jeunes ils s'apprivoisent vite et sans peine. J'ai eu l'occasion d'observer cet animal dans un voyage de la Nouvelle-Orléans à Brême où j'avais emmené deux jeunes castors qui par leur douce familiarité ainsi que par leur voix plaintive, qui ressemble à celle de petits enfants, ne contribuèrent pas peu à me faire supporter cette longue traversée. Je remarquai aussi qu'ils n'eurent pas le mal de mer, tandis qu'un couple de gros ours gris, quelques bêtes féroces et un aigle que j'avais également avec moi donnaient des signes évidents de cette indisposition, surtout lorsqu'un orage se prolongeait. »

Nous arrivons maintenant au Rio-Colorado, la dernière grande étape du voyage avant l'océan Pacifique. Ici les indigènes sont bien plus fréquentables, et M. Mœllhausen n'a que des éloges à donner aux Chimehwuebes, aux Cutchanas et surtout aux Mohaves. Ces tribus se distinguent par la grande taille et la belle prestance des hommes, qui arrivent souvent à six pieds et ont des proportions admirables. Mais ils se tatouent de la manière la plus grotesque. Tout le corps est couvert de raies transversales, brunes et vertes, et une large raie rouge part du front pour s'étendre longitudinalement par le milieu de la figure, de la poitrine et du ventre, se bifurque aux cuisses et de là se termine aux orteils. Les femmes sont petites et peu sveltes. Cette race,

très-forte et très-prospère, se nourrit à peu près exclusivement de végétaux. « Les Mohaves avaient organisé avec nous toutes sortes de trafics; à la fin ils nous apportèrent aussi des poissons, et comme nous n'en avions pas mangé depuis longtemps, les premiers furent naturellement recherchés et bien payés; mais à peine fut-il devenu public que nous ne dédaignions pas le poisson, que tout le camp en fut inondé, de sorte que le prix baissa immédiatement. C'est ce que les bonnes gens ne voulurent pas du tout comprendre; ils s'étaient imaginé que plus ils en apporteraient, plus nous en mangerions et plus aussi nous les payerions. Parmi les espèces qu'ils nous firent connaître, j'en distinguai une nouvelle, qui porte une grande bosse sur le dos, derrière la tête. Le soir, on pouvait voir les Indiens se baigner dans le fleuve, et le traverser avec facilité, avec femmes et enfants, et j'eus à cette occasion un spectacle véritablement touchant : une jeune femme se dépouilla de sa robe non loin de nous, la serra dans un panier, et coucha dessus son petit nourrisson. Elle prit le panier sous son bras et se dirigea vers le fleuve, conduisant à la main un autre enfant de quatre ans, pendant que deux autres, de six à huit ans, suivaient par derrière. C'était un groupe charmant, cette mère brune, poussant devant elle le panier avec le nourrisson, soutenant l'autre petit qui nageait à ses côtés, et se retournant de temps en temps vers ses deux aînés, qui nageaient en jouant et en tapageant dans le sillon maternel. Il suffit d'avoir un sens pour ce qu'il y a de noble et de saint dans la nature, pour découvrir et honorer le divin, même dans le païen et dans l'homme de la nature. » Ces bons Indiens prêtèrent une assistance fort utile aux voyageurs pour le passage du Colorado, qui prit toute une journée, parce que l'expédition ne disposait que d'une petite barque et d'un radeau, tous deux en caoutchouc. Les moutons qui suivaient la caravane n'ayant pas voulu entrer dans l'eau, ce furent les Indiens qui les passèrent à la nage sans en dérober un seul. « Le dernier soir que nous passâmes sur la rive du Colorado, nous eûmes le lieutenant Tittbal et moi, qui vivions sous la même tente, la visite de plusieurs indigènes, parmi lesquels deux charmantes sœurs de quinze à seize ans. Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour les entretenir pas signes, et, pour les divertir, nous leur fîmes les petits tours de passe passe que nous pouvions nous rappeler de nos années d'école. Au moment des adieux, nous réussîmes à acheter pour quelques boutons blancs, coupés à nos habits, les deux beaux colliers de coquillages qui ornaient les épaules brunes des deux charmantes Indiennes. Nous leur avions offert des dollars et de la petite monnaie

blanche, tout ce qui nous restait de numéraire, mais elles avaient préféré les boutons, parce qu'elles pouvaient les enfiler, tandis qu'elles ne pouvaient imaginer comment elles feraient servir les dollars à leur toilette. »

Depuis le Colorado jusqu'aux limites de la Californie, s'étend un désert de sable presque absolument privé d'eau, et infesté par des peuplades féroces. Deux guerriers mohaves guidèrent l'expédition à travers ces contrées dangereuses. Elle y perdit un homme de peine, surpris et tué par les Pah-Utah, triste mais unique tribut payé aux chances innombrables d'un tel voyage. L'expédition du capitaine Gunnison avait été moins heureuse; au moment où le lieutenant Whipple touchait aux montagnes de la Californie, il apprenait de voyageurs mormons que le capitaine Gunnison avait été massacré avec ses officiers par les Indiens de l'Utah....

Le 20 mars 1854, l'expédition arrivait à Pueblo de los Angeles, le 23 elle était rendue au port de San-Pedro, sur l'océan Pacifique, où elle s'embarquait à bord du *Colonel Frémont* pour San-Francisco.

Le volume se termine par un rapport de M. Jefferson-Davis, ministre de la guerre des États-Unis, qui rend hommage aux travaux du lieutenant Whipple, et recommande le tracé étudié par lui de préférence aux deux autres.

ARMAND VALLIER.

CORRESPONDANCE

ENTRE SCHILLER ET GŒTHE[1].

(1794-1805.)

Suite et fin des Extraits.

Iéna, le 30 juillet 1799.

Je comptais sur vous pour dimanche soir; je vous attendais, j'avais donné congé au club des philosophes pour passer la première soirée avec vous sans dérangement. Jugez de mon ennui quand j'ai reçu votre lettre qui faisait évanouir mon espoir et le renvoyait aux calendes!

Puisqu'il n'y a pas moyen d'échanger des idées avec vous, je n'ai plus qu'à me jeter dans la composition, tant que cela pourra durer. Je suis sérieusement engagé dans le second acte, et fort occupé de ma royale hypocrite[1]. Le premier est recopié et attend votre arrivée.

Vous avez cent fois raison; au lieu de se laisser aller à des controverses de théorie avec le monde, il vaut mieux travailler . . . .
. . . .

Il n'y a pas à le nier; la plupart des hommes sentent plus juste qu'ils ne raisonnent. L'erreur ne commence qu'avec la réflexion . . . .
. . . .

SCHILLER.

Pendant que je suis d'humeur à ne louer et à ne recommander que le travail productif, je m'applaudis de l'heureuse rencontre qui m'autorise à vous adresser à ce propos deux compliments au lieu d'un. Puissent les choses tourner également bien de part et d'autre!

Je me doutais que Parny vous ferait plaisir. Il a tiré de son sujet une foule de thèmes aussi jolis que spirituels, et il a un style vif et agréable. Je trouve

[1] Élisabeth, qui figure dans presque toutes les scènes du second acte de *Marie Stuart*.

seulement qu'il n'est pas heureux dans la disposition et la gradation des épisodes, d'où résulte un défaut d'unité dans l'ensemble. Il me parait encore que l'intention de l'auteur, qui est de traîner dans la boue la religion catholique, est plus apparente qu'il ne convient chez un poëte. Je serais tenté de croire que ce petit livre pourrait bien avoir été commandé tout exprès par les théophilanthropes.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces sujets, et autres semblables, prêtent plus à des épopées comiques qu'à des épopées sérieuses. Le *Paradis perdu* de Milton, sur lequel je suis tombé par hasard ces jours-ci, m'a inspiré de singulières réflexions. Dans ce poëme, comme dans toutes les œuvres des modernes, c'est à proprement parler l'individu qui se manifeste et qui excite l'intérêt. Le sujet est abominable en soi, spécieux en apparence, au fond creux et inconsistant. Hors un petit nombre d'épisodes naturels et vigoureux, il y a toute une partie languissante et fausse qui vous agace. Mais l'homme qui parle intéresse; on ne peut lui contester ni le caractère, ni le sentiment, ni l'intelligence et le savoir, ni le don de la poésie et de l'éloquence, comme bien d'autres qualités encore. L'auteur, révolutionnaire vaincu, s'accommode mieux du rôle du diable que de celui de l'ange, et cette circonstance singulière, unique même, exerce une grande influence sur le plan et la disposition du poëme; il est aveugle, autre circonstance qui réagit fortement sur le ton et sur le coloris. L'ouvrage restera donc unique en son genre et, comme on l'a dit, quoi qu'il puisse lui manquer sous le rapport de l'art, la nature y triomphera toujours.

Entre autres considérations suscitées par cet ouvrage, j'ai été contraint de m'occuper du libre arbitre, à propos duquel je n'aime guère à me rompre la tête; c'est un méchant rôle que le sien, dans le poëme comme dans la religion chrétienne en général. Dès qu'on admet que l'homme est bon de père en fils, le libre arbitre consiste dans la faculté absurde de s'écarter du bien par choix, afin de devenir coupable; si on admet, au contraire, que l'homme est méchant par nature, ou bien, pour parler plus exactement, qu'il est réduit au niveau de la brute et irrésistiblement entraîné par ses appétits, alors le libre arbitre est une personne de bon ton qui ne craint pas d'agir par nature, contrairement à la nature. On voit par là aussi comment Kant a dû nécessairement aboutir à un principe radical du mal, pourquoi les philosophes qui trouvent l'homme de la nature charmant se tirent si mal d'affaire quand il est question de la liberté, et pourquoi ils se récrient tant quand on se refuse à estimer très-haut le bien que l'on fait par inclination. Mais réservons cela pour en causer de vive voix en même temps que des explications de Reinhold[1] sur l'athéisme de Fichte.

GOETHE.

Weimar, le 31 juillet 1799.

Iéna, le 2 août 1799.

Pendant que vous relisiez le poëme de Milton, j'étudiais la période dans laquelle il a paru et qui lui a imprimé son caractère. Quelque effrayante que soit cette époque, il faut qu'elle ait stimulé le génie, car l'histoire mentionne parmi les personnages actifs du temps plusieurs noms célèbres dans la poésie anglaise. En

[1] Disciple de Kant et prédécesseur de Fichte dans la chaire de philosophie d'Iéna.

cela elle a été plus féconde que la révolution française qu'elle rappelle à bien des égards. Les puritains jouent un rôle assez semblable à celui des jacobins, les moyens sont souvent les mêmes et la lutte n'a pas une autre issue. Des temps pareils sont bien faits pour la ruine de la poésie et de l'art, parce qu'ils excitent et enflamment l'esprit sans lui fournir d'aliment au dehors. Il puise alors en lui-même et on voit apparaître les productions monstrueuses du genre allégorique, subtil et mystique.

Je ne me rappelle plus comment Milton se tire du sujet du libre arbitre; mais quant à l'explication de Kant elle est par trop monacale à mon gré, et je n'ai jamais pu m'y faire. Toutes ses raisons pour trancher la question se réduisent à attribuer à l'homme un attrait *positif* vers le bien-être moral et vers le bien-être physique; il faut alors, pour qu'il préfère le mal, une cause *positive* et *intérieure* capable de l'y pousser, parce que rien de positif ne peut être contre-balancé par une pure négation. Voilà donc deux éléments tout à fait disparates, le penchant au bien moral et le penchant au bien-être physique érigés en puissances et en forces égales, car la liberté personnelle se trouve placée vis-à-vis de chacun et entre les deux dans une situation absolument égale.

Mais, Dieu soit loué! nous ne sommes pas appelés à éclairer le genre humain sur cette question, et nous avons le droit de nous renfermer toujours dans le domaine des faits. Ce n'est pas que ces côtés obscurs de la nature humaine soient lettre morte pour le poëte, et surtout pour le poëte tragique, encore moins pour l'orateur, et ils ne sont pas d'une médiocre ressource quand il s'agit de peindre les passions.

. . . .

SCHILLER.

Après une assez bonne semaine passée dans la solitude de mon jardin, je suis revenu pour un jour à la ville, et ma première visite a été pour le château, qui offre un coup d'œil très-animé. On a mis à la besogne cent soixante ouvriers, et je voudrais que vous vissiez tant d'artisans divers travailler à la fois dans un si petit espace. Pour peu qu'on réfléchisse en même temps qu'on regarde, on se complaît à voir à l'œuvre cette extrême variété de métiers, depuis le plus grossier jusqu'au plus délicat. Chacun fait sa partie par principes et par routine. Pourquoi les prescriptions qui règlent le travail ne sont-elles pas toujours les meilleures! car sur ce pied-là malheureusement il peut se produire aussi bien une œuvre pleine de goût qu'une fantaisie barbare.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 12 août 1799.

. . . .

Je passerai dorénavant les mois d'hiver à Weimar, c'est un point arrêté. Ayant le théâtre sous la main, je ferai l'économie d'une quantité de *faux-frais* que je ne puis éviter à l'heure qu'il est, faute de voir la foule de mes personnages se mouvoir sous mes yeux, et les idées même me viendront avec plus d'abondance.

Je serai en retard cet hiver-ci et ne vous arriverai guère que vers la fin de janvier, à cause de ma femme et du petit. Quant au logement, j'espère maintenant que je pourrai conclure avec Charlotte; je vais néanmoins aller aux renseignements pour la maison du comte Werther, parce qu'elle n'est pas mal placée pour la comédie. C'est sur le marché que je préférerais loger; je serais également près de vous et de mon beau-frère.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

J'ai commencé à parcourir *Mahomet* et j'ai déjà fait quelques remarques; je vous enverrai cela vendredi. Il est certain, dans tous les cas, que du moment ou l'on essayait d'une pièce française, et surtout d'une pièce de Voltaire, c'était là le meilleur choix à faire. Le sujet déjà est une garantie contre l'indifférence, et les développements ont bien moins de la manière française que les autres pièces qui me viennent à l'esprit. Vous avez déjà beaucoup fait vous-même à cet égard, et il ne vous en coûtera guère pour faire encore mieux. Je ne doute pas que le succès ne compense amplement la peine que vous donnera cette tentative. J'hésiterais cependant à risquer de pareils essais avec d'autres pièces françaises, car on en trouverait difficilement une seconde qui pût s'y prêter.

. . . .

La propriété que possède l'alexandrin de se diviser en deux hémistiches égaux, et la nature de la rime qui de deux alexandrins fait un couplet, donnent une forme arrêtée non-seulement au langage, mais encore à l'inspiration dans toutes les pièces françaises : caractère, sentiments, conduite des personnages, tout tombe sous la loi du contraste; de même que le violon dirige les mouvements des danseurs, la nature symétrique de l'alexandrin règle les mouvements du cœur et les pensées. L'intelligence est surexcitée sans relâche, et sous cette forme tout sentiment, toute pensée est tiraillée comme dans le lit de Procuste.

Et comme on supprimerait, en écartant l'alexandrin dans la traduction, toute la base sur laquelle reposent ces pièces, il ne pourrait rester que des ruines. On ne conçoit pas que l'effet persiste après que la cause a disparu.

Je crains donc que nous n'ayons pas grand'chose à puiser à cette source pour notre scène allemande, sauf peut-être quelques simples sujets.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Depuis que la lettre d'Humboldt et mon travail sur *Mahomet* m'ont appris à envisager la scène française sous un jour nouveau, je préfère me borner à la lecture de leurs pièces, et je viens de me mettre à Crébillon. C'est un singulier personnage; il manie les passions comme les cartes : on mêle, on joue, on remêle, on rejoue; les figures ne changent pas. Il n'y a pas trace chez lui de ces subtiles affinités chimiques en vertu desquelles les passions s'attirent et se repoussent, se combinent, se neutralisent, se séparent et se recomposent. Il rencontre sur la

route qu'il suit des situations qui seraient impossibles partout ailleurs. Comme méthode générale, cette manière serait insupportable chez nous, mais je me demande si elle ne s'appliquerait pas avec succès à des compositions du second ordre, comme sont les opéras, les pièces de chevalerie, féeries. Les idées qui me sont venues à ce sujet nous fourniront un sujet de causerie et de méditation.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 23 octobre 1799.

Weimar, le 7 décembre 1799.

Ç'a été une grande joie pour moi de recevoir encore de vos nouvelles aujourd'hui. Les pôles de notre boussole ont changé de place, et ce qui était le nord est devenu le sud. Je ne me suis guère aperçu jusqu'ici du changement de lieu; j'avais, d'une part, pendant ces premiers jours beaucoup à faire au logis, d'autre part, un vieux reste de lettres et d'écritures à expédier, afin de pouvoir commencer sur de nouveaux frais ma nouvelle existence. Je me suis borné à me présenter avant-hier chez le duc, et j'y ai passé une heure. Je me réserve de vous dire la substance de notre conversation.

. . . .

SCHILLER.

Le duc et la duchesse prendront aujourd'hui le thé chez moi et prêteront, je l'espère, une oreille favorable à la lecture de *Mahomet*. Si vous avez envie d'assister à la cérémonie, vous serez le très-bien venu.

GOETHE.

Weimar, le 17 décembre 1799.

Je pense que vous vous déciderez dans tous les cas à venir chez moi à huit heures et demie. Vous trouverez des pièces chauffées et éclairées, quelques amis attardés, un ou deux plats froids et un verre de punch : toutes choses qui ne sont pas à dédaigner dans ces longues soirées d'hiver.

GOETHE.

Le 23 décembre 1799.

Le 15 janvier 1800.

Je pensais vous rencontrer aujourd'hui à midi chez le duc, où j'étais invité et où je n'ai d'ailleurs trouvé aucune figure de connaissance. En sortant de table, je suis allé chez mon beau-frère, et en rentrant j'ai appris que vous aviez passé ici. N'est-ce pas un accident unique en son genre que vous ne m'ayez pas trouvé au logis? Je vous envoie simplement le bonsoir, le reste pour demain. Je n'ai guère travaillé aujourd'hui, parce que je me suis levé trop tard; j'ai cependant repris *Macbeth*.

SCHILLER.

Si vous ne craignez pas de vous transporter chez moi ce soir, par ce froid rigoureux, je vous attends à six heures; nous achèverons de lire *Macbeth*.

A sept heures, c'est l'heure où la lune se lève, récréation astronomique. Vous êtes invité. Il s'agit de contempler la lune et Saturne. J'ai trois télescopes chez moi.

Si vous préférez la chaleur de la chambre, l'ami Meyer vous tiendra compagnie; il a pour les montagnes de la lune comme pour celles de la Suisse, pour les astres comme pour le froid, une de ces haines vigoureuses qui n'appartiennent qu'aux artistes.

GOETHE.

Weimar, le 11 février 1800.

En ce qui touche les questions de votre dernière lettre, je suis de votre avis, et je vais même plus loin. Je crois que le génie éclate à son insu. L'homme de génie peut agir par raison, après de mûres réflexions, et par conviction; mais ce n'est là qu'un accident. La réflexion et tout ce qui s'ensuit sont également incapables d'améliorer ou de soustraire à ses défauts une œuvre de génie; mais le génie peut, par la réflexion et l'exercice, s'élever par degrés à une telle hauteur qu'il finit par produire des œuvres classiques. Plus le siècle a de génie lui-même, et plus il vient en aide à celui des individus.

Pour les exigences extrêmes qu'on affiche aujourd'hui à l'égard des poëtes, je crois qu'elles ne sont pas très-propres à en faire naître un de plus. La poésie exige dans celui qui s'y livre une certaine prédilection naïve et restreinte pour la réalité, derrière laquelle se cache l'absolu. Le prendre de trop haut avec elle, c'est troubler cet état d'innocence de la production, et mettre à la place de la poésie, sous le titre de poésie pure, un je ne sais quoi qui, une fois pour toutes, ne sera jamais de la poésie, comme nous le voyons malheureusement de nos jours. Et il en est de même des arts qui s'en rapprochent, et même de l'art entier pris dans le sens le plus large.

Telle est ma profession de foi, que je ne prétends du reste imposer à personne.

. . . .

GOETHE.

Le contraste que je trouve ici me plaît beaucoup après ma longue retraite. Je pense rester encore la semaine prochaine.

Une foire comme celle-ci est vraiment le monde en miniature; on est au mieux pour observer l'industrie des hommes, qui est fondée sur de simples aptitudes mécaniques. De ce qu'on appelle esprit, il en paraît si peu dans l'ensemble que cela a bien plus l'air de l'instinct que l'animal fait voir dans ses travaux.

En fait d'art proprement dit, on peut affirmer hardiment qu'il n'y en a pas vestige dans les produits du jour.

Il ne manque pas de bons tableaux, de bonnes gravures, etc., mais ils datent d'une autre époque. . . . .

. . . .

Je rends par contre au public une justice qu'il mérite à sa façon; il est extrê-

mement attentif au théâtre, et on ne le voit pas s'engouer d'un acteur; il est vrai aussi que la chose serait difficile. Il applaudit le plus souvent l'auteur, ou plutôt le sujet que l'auteur a traité, et l'auteur n'obtient des marques bruyantes d'approbation que dans les passages où il s'échauffe à tort et à travers. Ce sont, comme vous le voyez, les indices d'un public qui n'est ni gâté ni formé, tel qu'une foire peut le fournir.

. . . .

GOETHE.

Leipzig (fin d'avril), 1800.

Weimar, le 5 mai 1800.

Que je vous remercie de votre aimable lettre; j'étais fort en peine de rester si longtemps sans un mot de vous, et sans nouvelles d'aucune sorte. Quoique vous me manquiez beaucoup, je me réjouis pour vous de la distraction que vous prenez après ce long hiver, et je songe que vous nous reviendrez gai et dispos. Depuis votre absence je vais très-bien physiquement parlant; je sors beaucoup au grand air, et je commence même à me compter au nombre des personnes bien portantes. Je me suis occupé ces jours-ci d'arranger pour le théâtre les quatre premiers actes de *Marie;* j'ai fini et déjà entrepris le cinquième acte. Les répétitions de *Macbeth* ont lieu, et je n'en augure que du bien; mais la première représentation est remise forcément à mercredi en huit.

. . . .

Il n'y a pas grand'chose de nouveau à Weimar. Je suis allé une fois au palais. C'était un thé suivi d'un souper, et il a fallu écouter, trois quarts d'heure durant, des vers français.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 12 juin 1800.

L'idée hardie de mettre une communion sur la scène s'est déjà ébruitée, et on m'engage à faire une tentative auprès de vous pour que vous tourniez la difficulté. Je vous avouerai que je n'étais pas rassuré moi-même, et à présent qu'on proteste à l'avance, j'ai deux raisons pour une de vous en détourner. Ne voulez-vous pas me communiquer le cinquième acte, et venir me voir ce matin après dix heures? Nous causerions de cela. Peut-être iriez-vous aussi volontiers visiter le château? la journée serait favorable.

GOETHE.

Weimar, le 5 septembre 1800.

. . . .

J'espère que votre solitude n'a pas tardé à vous rendre à vous-même, et je compte lire dans votre lettre de demain que vous avez déjà mis la main à la besogne. . . . .

. . . .

Cotta me donne d'excellentes nouvelles de *Wallenstein*. Sur 3,500 exemplaires, la plupart sont déjà placés, et il se dispose à faire une nouvelle édition. Le public achète sans s'effrayer du prix; cela est de très-bon augure pour votre *Faust*. Cotta pourra faire du premier coup une édition de 6 à 8,000 exemplaires.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 23 septembre 1800.

J'ai gardé de la dernière lecture à laquelle j'ai assisté chez vous une grande et noble impression; l'esprit élevé et pur de la tragédie antique respire dans le monologue [1], et produit l'effet désiré en remuant profondément l'âme sans l'agiter. N'eussiez-vous rapporté d'Iéna, en fait de poésie, que ce seul morceau et ce que vous avez déjà arrêté dans votre esprit sur la marche subséquente de cette partie tragique de l'œuvre, vous seriez payé de votre séjour. Si vous réussissez, comme je n'en doute pas, dans cette fusion de l'élément noble avec l'élément barbare, vous tiendrez la clef du reste de l'ensemble, et il ne vous sera pas difficile, en partant de ce point, de régler et de coordonner, par une sorte d'analyse, les autres parties; car il faut que cette cime, comme vous l'appelez vous-même, soit aperçue de tous les points de l'ensemble et qu'elle regarde vers tous les points.

. . . .

SCHILLER.

Je ne sais où la pauvre poésie finira par trouver un refuge; ici elle est encore une fois en danger d'être fort réduite par les philosophes, les naturalistes et consorts. Je ne puis nier que je n'attire et n'encourage moi-même ces messieurs, en revenant de plein gré à la mauvaise habitude de bâtir des théories; je ne puis donc m'en prendre qu'à moi.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 18 novembre 1800.

Je vous envoie *Tancrède* [2]; il sort de chez le relieur, et il est encore humide. Ayez la bonté de le lire jusqu'au bout avec attention, et comme s'il figurait déjà sur notre théâtre.

Êtes-vous d'humeur à prendre ce soir votre part d'une collation simple et frugale, en société de philosophes et d'artistes? Vous serez le bienvenu. Nous pourrions causer plus au long de la pièce dont on copie les rôles.

GOETHE.

Weimar, le 30 décembre 1800.

[1] Il s'agit de la pièce de *Faust*.

[2] Le *Tancrède* de Voltaire, traduit par Gœthe.

Weimar, le 11 février 1801.

. . . .

En recherchant les traits invariables de la nature humaine, auxquels on pourrait rapporter tous les phénomènes de la culture intellectuelle, je n'ai pu découvrir encore que quatre éléments principaux :

LA JOUISSANCE, — L'ASPIRATION, — LA RÉSIGNATION, — L'HABITUDE.

Les méditations de ce genre conduisent en général à ce singulier résultat, qu'on voit disparaître les différences entre les cas particuliers. Mais n'est-ce pas précisément une certaine unité que l'on veut atteindre?

Portez-vous bien. Il s'est passé bien des choses qui nous fourniront matière à causerie.

GOETHE.

Weimar, le 25 mars 1801.

Iéna, le 27 mars 1801.

. . . .

Comme il m'arrive toujours, j'ai encore tiré moins bon parti que je ne pensais de la société d'Iéna ; quelques conversations avec Schelling et Niethammer, et c'est tout. Il y a quelques jours à peine, je faisais la guerre à Schelling, à propos de ce qu'il avance dans sa *Philosophie transcendantale :* « La nature, dit-il, débute par l'instinct pour s'élever jusqu'à la science; l'art, au contraire, part de la science pour aller à l'instinct. » Il n'entend parler, il est vrai, que du contraste qui existe entre les productions de la nature et celles de l'art, et, en ce sens, il a complétement raison. Mais j'ai peur que messieurs les idéologues ne s'entêtent de leurs idées, et ne tiennent trop peu de compte de l'expérience. Dans la réalité, le poëte débute également par l'instinct ; il doit même s'estimer heureux quand la conscience claire et nette qu'il a de son travail le conduit à conserver intacte au terme de son œuvre l'idée première et générale, mais obscure, d'où elle est sortie. Sans une pareille idée, obscure mais toute-puissante, il n'y a point d'œuvre poétique possible, et la poésie, ce me semble, consiste précisément à exprimer et à communiquer ces sentiments irréfléchis, c'est-à-dire à les faire vivre dans la création artistique. Si l'on n'est poëte, on pourra se montrer sensible comme le poëte même à une idée poétique, mais on ne la fera point passer à l'état de représentation, et l'on ne saura lui communiquer la forme de l'absolu.

De même celui qui n'est pas poëte pourra se montrer, comme le poëte lui-même, capable de produire une œuvre issue de la réflexion, et saura s'imposer ; mais cette œuvre n'aura dans l'instinct ni son origine ni sa fin, ce ne sera jamais qu'une œuvre de raison. Or, c'est dans l'union de l'instinct avec la réflexion que réside le poëte artiste.

En s'efforçant dans ces dernières années d'assigner à la poésie un rôle plus relevé, on n'a réussi qu'à embrouiller l'idée qu'on doit s'en faire. Dès qu'un auteur est capable de rendre ce qu'il sent de telle façon que son œuvre m'oblige à ressentir à mon tour ce qu'il a éprouvé, et que je reste sous le coup de cette impression vivante, j'affirme que j'ai mis la main sur un poëte, sur un créateur. Mais tout poëte n'est point parfait quant au degré. Le degré de sa perfection

dépend de la richesse de la substance qu'il renferme en lui, et de l'influence plus ou moins générale exercée par son œuvre. Plus le sentiment est particulier et plus aussi l'œuvre est accidentelle; la force d'expansion a pour base l'idéal. On doit exiger de toute composition poétique l'expression complète, car toute composition doit avoir son cachet, sous peine de ne pas exister; mais le poëte parfait exprime l'humanité tout entière.

Plusieurs hommes vivent aujourd'hui qui sont cultivés au point qu'une perfection absolue peut seule les satisfaire, mais qui ne sauraient produire eux-mêmes quelque chose qui fût simplement bon. Ils ne peuvent pas créer, la route qui mène de l'idée à la représentation reste fermée pour eux; le pouvoir de cette transition est précisément ce qui dénote à mes yeux le poëte.

D'autre part, il y a eu et il y a encore beaucoup de poëtes capables de produire quelque chose de bon et de caractéristique, mais qui n'atteignent pas à ces exigences élevées, et ne se les posent même pas à eux-mêmes. A ces derniers il manque le degré, quand c'est l'*espèce* qui manque chez les autres; et c'est là, à mon avis, une distinction que l'on fait trop peu aujourd'hui. De là entre les deux une lutte stérile et interminable où l'art n'a rien à gagner; car les premiers habitent le vague domaine de l'absolu, et n'opposent jamais à leurs adversaires que l'idée d'une perfection indéterminée; les autres, par contre, ont pour eux leur création, qui restreint toujours à la vérité, mais qui possède la réalité.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 28 avril 1801.

La copie de *Nathan* [2] est faite, et on vous l'enverra pour que vous répartissiez les rôles. Je ne veux plus avoir affaire avec l'engeance des acteurs; la raison et la douceur ne sont d'aucune ressource avec eux; il n'y a qu'un rapport possible avec eux, le ton du commandement, que je ne suis pas autorisé à prendre.

J'ai dû envoyer *la Pucelle* [1] au duc il y a huit jours; elle ne m'est pas encore revenue. D'après ce qu'il a dit à ma femme et à ma belle-sœur, elle a fait sur lui une impression inattendue, malgré qu'elle soit en opposition complète avec ses goûts. Mais il croit qu'elle n'est pas susceptible d'être représentée, et il pourrait bien avoir raison. Après y avoir mûrement réfléchi, et, en dépit des quelques avantages que j'y perdrai, je me décide à ne pas la mettre au théâtre. Unger, d'ailleurs, à qui je l'ai vendue, compte la mettre en vente à la foire d'automne comme une très-grande nouveauté; il m'a bien payé, et je ne veux pas le contrarier. Puis cet effrayant prosaïsme des rôles à apprendre, des fautes à redresser, et enfin le temps que dévorent les répétitions, cela me fait reculer, sans compter que j'y perdrais encore mes bonnes dispositions. Je m'occupe en ce moment de deux nouveaux sujets de drame; quand je les aurai médités et examinés à fond je me remettrai à la besogne. Portez-vous bien, et ne manquez pas de venir samedi.

SCHILLER.

[1] Drame de Lessing.

[2] *La Pucelle d'Orléans*, drame de Schiller.

. . . .

Je ne renoncerais pas tout à fait à faire représenter *la Pucelle*. Elle offre de grandes difficultés, mais nous en avons surmonté de très-grandes; il est vrai que l'expérience du théâtre n'est pas faite pour entretenir la confiance, l'amour et l'espérance. Que vous ayez personnellement mieux à faire que de vous plier à ce métier de pédagogue, j'en suis bien convaincu moi-même; reste à savoir si dans mon état actuel de demi-oisiveté ce ne serait pas plutôt mon fait; mais nous pourrons en causer lorsque nous serons réunis.

GOETHE.

Oberoszla, le 28 avril 1801.

Weimar, le 28 juin 1801.

. . . .

Et moi aussi je suis menacé de tomber dans une longue dissipation, car j'ai pris sérieusement la résolution de partir dans trois semaines environ pour la Baltique, d'essayer des bains de mer et de revenir par Berlin et Dresde. Je ne me fais pas grande fête de ce voyage, je l'avoue, j'appréhende même d'avoir quelques mauvais jours à Berlin, mais il faut que je voie de nouveaux objets, et que je fasse, dans l'intérêt de ma santé, une tentative décisive; je voudrais assister à quelques bonnes représentations, voir au moins quelques acteurs distingués, et puisque cela peut se faire sans grand détour, revoir aussi mes anciens amis.

. . . .

SCHILLER.

Je vous félicite de tout mon cœur de la résolution que vous avez prise; j'approuve fort que vous vous dirigiez vers le nord pendant que je vais faire un tour dans le nord-ouest de l'Allemagne; nous aurons mille observations à mettre en commun, et nous pourrons comparer les situations.

. . . .

S'il faut que je vous parle d'un résultat qui commence à se développer en moi, il me semble que je me sens plus porté chaque jour à faire des théories pour mon propre compte, et toujours moins pour le compte d'autrui. Les hommes s'amusent ou se tourmentent à tourner autour des énigmes de la vie, bien peu se soucient d'en trouver le mot. Et comme ils font tous parfaitement bien, gardons-nous de les troubler.

. . . .

Le duc est arrivé. Comme toutes les personnes qui arrivent, il est plein d'illusions et ne demande qu'à s'amuser. Pour moi, au contraire, en homme qui va partir, je ne prends aux choses qu'un intérêt médiocre, et l'ennui croît tous les jours. J'attends avec impatience ma délivrance, qui aura lieu probablement mercredi quinze courant. Je vous écrirai encore de Göttingue si cela en vaut la peine.

GOETHE.

Pyrmont [1], le 12 juillet 1801

[1] Dans le duché de Lippe-Detmold, au nord-est de la Westphalie.

Je suis un homme heureux toutes les fois que je me retrouve à Iéna, dans la vieille chambre de Knebel, ne connaissant pas d'endroit au monde où j'aie passé autant d'heures bien employées. J'ai eu la plaisante idée d'inscrire sur un montant de fenêtre peint en blanc toutes les choses de quelque valeur que j'ai composées là depuis le 21 novembre 1798. Si j'avais commencé plus tôt à tenir ce registre, il contiendrait bien des choses que je dois à notre liaison.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 19 janvier 1802.

. . . .

C'est un spectacle très-intéressant de voir la philosophie faire si bon ménage avec votre esprit tout d'intuition, et comment elle l'anime et le fortifie sans cesse; qu'à son tour l'esprit spéculatif de notre ami [1] tire les mêmes avantages de son contact avec le vôtre, j'en doute, et la cause en est dans la nature même des choses. Vous ne prenez de ses idées que ce qui confirme vos vues et ne vous inquiétez pas du reste, les faits ayant en définitive pour vous une autorité supérieure à celle de la spéculation, tant que cette dernière ne concorde pas avec eux. Le philosophe, au contraire, doit être fort embarrassé de toute manière de voir qu'il ne parvient pas à ranger sous ses lois, parce qu'il prétend pour ses idées à une justesse absolue.

. . . .

SCHILLER.

. . . .

Je suis tombé sur les *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, de Soulavie. C'est un ouvrage qu'on ne quitte plus, et qui intéresse par la multiplicité des aperçus, malgré que l'auteur paraisse quelquefois suspect. L'effet général est grandiose. Figurez-vous mille ruisseaux et mille torrents qui, obéissant aux lois de la nature, se précipitent d'une foule de hauteurs et d'une foule de vallées les uns vers les autres, et finissent par former un fleuve immense qui déborde et cause une inondation dans laquelle périssent aussi bien ceux qui l'avaient prévue que ceux qui n'avaient rien soupçonné. La nature seule apparaît dans ce vaste phénomène, et on ne voit pas trace de ce que nous autres philosophes nous appellerions si volontiers du nom de liberté. . . . . .

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 9 mars 1802.

Weimar, le 30 mars 1802.

Je me réjouis de votre prochain retour et de l'idée de vous avoir auprès de moi pour m'aider à passer les premiers jours du printemps, qui me rendent

[1] Schelling.

toujours triste, parce qu'ils éveillent en moi une aspiration inquiète et sans objet déterminé.

Je ferai volontiers de mon mieux pour accommoder *Iphigénie* au théâtre; des peines de ce genre sont toujours très-fructueuses, et si nos gens font leur devoir je ne doute pas du succès. On m'écrivait même dernièrement de Dresde qu'on songeait à y représenter *Iphigénie*, et cet exemple sera sûrement suivi par d'autres théâtres.

Don Carlos [1] est en assez bonne voie, et j'espère être en règle dans huit ou dix jours. La pièce a du fond, elle convient certainement au théâtre et contient beaucoup de détails propres à lui concilier la faveur. Il ne m'a sans doute pas été possible d'y introduire un ensemble satisfaisant, déjà par ce seul motif que la pièce est découpée trop largement; je me suis borné à lier, tant bien que mal, les épisodes, et à faire ainsi de l'ensemble le simple support des détails. Quand il s'agit du public d'ailleurs, l'unité est la dernière chose qu'il faille prendre en considération.

. . . .

J'ai encore en dépôt une traduction nouvelle de l'*École des femmes*, de Molière, dont il y aura certainement moyen de tirer parti, sauf quelque léger remaniement. On m'a communiqué en outre une pièce qui a beaucoup de bon, mais aussi beaucoup de défauts dramatiques, ayant été tirée d'un roman.

Madame Méreau m'a dit qu'elle travaillait au *Cid*, de Corneille; cherchons à diriger ce travail et à en faire une bonne acquisition pour le théâtre.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 12 mai 1802.

La représentation d'*Iphigénie* pour samedi ne souffrira aucune difficulté.

. . . .

Je crois sans peine que la représentation de cette pièce réveillera en vous une foule de situations du passé et du monde avec lequel vous vous étiez alors identifié.

. . . .

Les premiers moments de mon installation ici ont été amers à plusieurs égards, mais surtout par la nouvelle de la maladie et de la mort de ma mère en Souabe. Par une lettre qui m'est arrivée il y a quelques jours, j'ai appris que ma mère mourait le jour même où j'entrais dans ma nouvelle maison. On ne peut se défendre d'une émotion douloureuse quand on réfléchit à ces jeux de la destinée.

. . . .

SCHILLER.

Le 26 juillet 1802.

. . . .

J'ai lu ces jours derniers quelques notices sur Pline l'Ancien et admiré ce que l'homme peut tirer d'un bon emploi de son temps. En comparaison d'un

[1] Repris et remanié pour la scène.

pareil travailleur, Haller lui-même n'est qu'un prodigue. Mais j'ai peur qu'à force de lire, d'extraire et de dicter, il n'ait guère eu le temps de réfléchir; et il semble qu'il ait voulu placer toute l'activité de l'esprit dans l'étude, car il tança un jour son neveu fort rudement pour l'avoir vu aller et venir dans le jardin sans tenir un livre à la main.

. . . .

SCHILLER.

(1803.)

La lecture d'hier[1], sur laquelle je comptais médiocrement, n'ayant pu choisir mon public, m'a valu une approbation précieuse, et mes auditeurs hétérogènes se sont trouvés unis dans une émotion commune. La peur et l'épouvante se sont manifestées dans toute leur force, et j'ai pu saisir aussi des marques touchantes d'attendrissement; le chœur a fait plaisir à tout le monde par la naïveté des motifs et enthousiasmé par ses élans lyriques, de sorte que je puis compter qu'il produira avec des arrangements convenables une forte impression à la scène.

. . . .

SCHILLER.

(1803.)

. . . .

J'ai retiré de mes paperasses *les Chevaliers de Malte* [2], et j'ai grande envie de me mettre sur-le-champ à ce sujet. Le fer est chaud maintenant et peut se battre.

SCHILLER.

(1803.)

La répétition d'aujourd'hui a si bien marché que je ne doute nullement qu'on pourra donner la pièce le 19. Si vous venez ce soir chez moi, nous la reverrons encore une fois d'un bout à l'autre, et d'autant mieux qu'elle est encore toute fraîche dans mon souvenir. Dites au porteur à quelle heure il devra venir vous prendre avec la voiture.

GOETHE.

Weimar, le 9 août 1803.

Veuillez accorder quelques instants au porteur de la présente, M. Arnold de Strasbourg [3], et avoir pour lui quelques bonnes paroles. Il tient à l'Allemagne avec sérieux amour; il n'a pas craint la peine pour apprendre quelque chose, et il s'en retourne avec la ferme résolution de se consacrer à des travaux hono-

[1] Celle de la *Fiancée de Messine*.

[2] Il nous reste de cette pièce le plan entier et un fragment de la première scène.

[3] Sans doute le spirituel auteur du *Pfingst-Montag* (le Lundi de la Pentecôte), pièce de mœurs alsaciennes écrite avec une verve comique très-remarquable, et qui a obtenu plus tard le suffrage de Gœthe.

rables. Il pourra vous donner une foule de détails sur Göttingue où il étudie, et sur Strasbourg où il a vécu pendant la terreur révolutionnaire.

Vous m'avez échappé fort inopinément à mon dernier retour d'Iéna, mais j'apprends par Meyer que vous serez ici après-demain. Je souhaite que vos affaires tournent bien; pour moi je n'ai pas changé de lieu et je me promène toujours autour du lac des quatre cantons[1]. La chaleur du jour, pendant mon voyage de Iéna ici m'a tellement accablé, que je m'en ressens encore.

. . . .

SCHILLER.

Écrivez-moi comment vous allez et si vous pourrez venir ce soir au spectacle; je vous verrai dans tous les cas aujourd'hui. J'ai un conseil à vous demander. Je voudrais donner à Humboldt un témoignage d'amitié, et je songe à lui envoyer par fragments la *Fille naturelle*[2]; mais j'hésite à cause du sujet, qui est la perte d'un enfant. Peut-on espérer que ces feintes douleurs adouciront les vraies, ou doit-on craindre, au contraire, de rouvrir la blessure?

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 17 septembre 1803.

. . . . . . Il est incontestable que *Jules César*[3] possède toutes les qualités requises pour devenir une colonne du théâtre : intérêt de l'action, variété, richesse, la force dans la passion, l'animation de la vie réelle; voilà pour le public; et au point de vue de l'art il satisfait à toutes les exigences. Tout effort qu'on pourra y consacrer sera pur profit, et l'on rendra visible les progrès de notre théâtre dans les perfectionnements que l'on apportera encore à la représentation de cette pièce.

Pour mon *Guillaume Tell*, la pièce est d'un prix inestimable; ma petite barque se trouve portée aussi par ce flot. Dès hier cette lecture m'a mis en verve pour produire.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 30 novembre 1803.

Dans ma solitude et ma réclusion actuelle, je ne m'aperçois de la marche du temps qu'à la brièveté croissante des jours. L'absence de toute distraction et une assiduité volontaire me servent du moins à ne pas arrêter mon travail, bien que tout mon être physique souffre sous le poids de la saison.

Votre lettre me fait voir que vous êtes en belle humeur, et je m'aperçois avec plaisir que vous apprenez à connaître Hegel de plus près. Il serait malaisé de

[1] Allusion à la pièce de *Guillaume Tell*.
[2] Drame de Gœthe.
[3] Celui de Shakespeare.

lui donner maintenant ce qui lui manque, mais ce défaut de ne pas savoir exposer ses idées est à tout prendre le défaut national en Allemagne, et il est compensé, du moins, pour un auditeur allemand, par les deux qualités nationales, la profondeur et la gravité la plus honorable.

Cherchez donc à rapprocher Hegel et Fernow[1]; il me semble qu'il y a moyen de les faire s'entr'aider. Dans la fréquentation de Fernow, il faudra que Hegel avise à une méthode pour lui rendre son idéalisme intelligible, et il faudra que Fernow cesse d'être superficiel. Si vous les réunissez tous deux chez vous quatre ou cinq fois et que vous les fassiez causer, il se rencontrera certainement des points de contact entre eux.

. . . .

Madame de Staël est en effet à Francfort, et nous pouvons nous attendre à la voir bientôt ici. Pour peu qu'elle comprenne l'allemand, je ne doute pas que nous ne fassions sa conquête; mais de lui exposer notre religion en phrases françaises et de lutter contre sa volubilité nationale, ce serait une tâche par trop rude. Nous ne nous en tirerions pas à aussi bon marché que Schelling avec Camille Jordan, qui lui jetait Locke à la tête. « Je méprise Locke[2], » répondit Schelling, et voilà nécessairement son adversaire réduit au silence.

. . . .

SCHILLER.

Il était facile de prévoir qu'on m'appellerait à Weimar quand madame de Staël y arriverait. J'avais pesé la chose d'avance, afin de n'être point surpris au dernier moment, et j'étais tout décidé à rester ici...... Je vous prie instamment de me remplacer; personne que moi ne songerait à faire le plongeur en pareille occasion, et vous seul pouvez me comprendre. Si madame de Staël tient à me rendre visite, elle sera bien reçue. Pourvu que je sois averti vingt-quatre heures à l'avance, je ferai meubler pour elle une partie de l'appartement de Loder; elle trouvera une table bourgeoise, nous nous verrons, nous causerons, et elle restera autant qu'elle voudra. Ce que j'ai à faire ici peut s'expédier en quelques quarts d'heure pris par-ci par-là, le reste de mon temps lui appartiendra; mais quant à me mettre en voiture par le temps qu'il fait, à m'installer, à m'habiller, à fréquenter la cour et le monde, cela m'est absolument impossible, et je dois m'y refuser aussi péremptoirement que vous l'avez fait autrefois en pareil cas.

Je laisse à votre amitié la conduite de toute cette affaire; car je ne désire rien autant que de voir de mes propres yeux et d'apprendre à connaître par moi-même cette femme si remarquable et si honorée, et mon plus grand souhait est de lui voir franchir ce peu de lieues pour l'amour de moi. Elle a dû se familiariser en route avec de plus mauvais gîtes que celui qui l'attend ici. Chargez-vous de dénouer ces difficultés de votre main délicate et amie, et envoyez-moi un exprès sitôt qu'il se passera quelque chose d'important.

. . . .

GOETHE.

Iéna, le 13 décembre 1803.

[1] Collaborateur du *Mercure*.

[2] En français dans le texte.

Weimar, le 14 décembre 1803.

Il n'y a rien à objecter aux raisons qui vous détournent de venir ici, et je me suis efforcé de les faire valoir aussi vis-à-vis du duc. Madame de Staël aimera mieux et doit préférer vous voir loin d'un cortége de distractions, et grâce à cet arrangement, votre rencontre avec elle pourra devenir un vrai plaisir pour vous, au lieu d'être un insupportable ennui.

. . . .

SCHILLER.

Weimar, le 21 décembre 1803.

Il m'en a coûté un véritable effort pour passer brusquement d'un extrême à l'autre, et d'une vie de solitude et de travail aux distractions de la société; cela m'a tant fatigué cette semaine, que je n'ai pu prendre sur moi de me mettre à écrire, et que j'ai laissé à ma femme le soin de vous marquer où nous en sommes.

Madame de Staël justifiera pleinement l'idée que vous avez prise d'elle *a priori;* elle est tout d'une pièce; point de mélange, rien de faux ni de pénible en elle. Cela fait qu'on est parfaitement à l'aise auprès d'elle en dépit de la différence immense des caractères et des façons de penser, au point que de sa part on peut tout supporter et qu'on se plaît à lui tout dire. Elle représente l'esprit français sous un jour vrai et très-intéressant. Dans tout ce que nous appelons philosophie, par conséquent dans toutes les questions élevées et décisives, on se trouve en désaccord avec elle, et toutes les conversations n'y peuvent rien. Mais son naturel et son sentiment valent mieux que sa métaphysique, et sa belle intelligence touche à la puissance du génie. Elle veut tout éclaircir, tout comprendre, tout mesurer, elle ne concède rien d'obscur, d'inaccessible, et tout ce qu'elle ne peut pas éclairer de son flambeau n'existe point pour elle; aussi a-t-elle une peur affreuse de la philosophie idéaliste, qui à son sens mène au mysticisme et à la superstition, et c'est là l'atmosphère où elle s'anéantit. Il n'y a pas en elle de sens pour ce que nous appelons poésie; d'une œuvre de ce genre elle ne s'assimile que la passion, l'éloquence, l'esprit général; mais si le bon lui échappe parfois, elle n'estimera jamais le mauvais. Vous voyez par ces quelques mots que a lucidité, la décision et la vivacité spirituelle de sa nature ne peuvent exercer qu'une influence heureuse. La seule chose qui ennuie, c'est la volubilité tout à fait extraordinaire de sa langue; il faut se transformer tout entier en un appareil auditif pour pouvoir la suivre. Mais puisque j'ai pu moi-même me tirer d'affaire avec elle, malgré mon peu d'habileté à parler français, vous n'éprouverez nulle difficulté, grâce à votre plus grand usage de la langue.

Je vous proposerais de venir ici samedi pour rompre la glace; vous vous en retourneriez dimanche pour terminer votre affaire d'Iéna. Si madame de Staël prolonge son séjour au delà du nouvel an, vous la trouverez ici, et si elle part plus tôt, elle pourra vous faire auparavant une visite à Iéna. Il ne s'agit maintenant que de vous dépêcher de la voir pour vous mettre l'esprit en repos. Si vous pouvez venir avant samedi, cela ne vaudra que mieux.

Portez-vous bien. Mon travail n'a guère avancé cette semaine, sans rester tout

à fait stationnaire, cependant. C'est grand dommage que cette intéressante visite nous arrive si mal à propos, alors que nous sommes accablés à la fois par des affaires plus pressantes, par la mauvaise saison et par les tristes événements à l'impression desquels il est impossible de se soustraire complétement.

SCHILLER.

(1804.)

Un mal que je ne dois pas négliger et qui me gêne surtout pour marcher, me retient depuis hier au logis, enchaîné sur mon sofa; il me fera manquer aujourd'hui le dîner de madame de Staël et le concert du soir. Je n'y gagne malheureusement rien pour mon travail, car la tête est fortement prise. Comme ma femme ne peut sortir également, à cause d'une vilaine toux, vous aurez la complaisance de nous excuser, au besoin, auprès de Sa Seigneurie au sujet du concert.

. . . .

Madame de Staël écrit aujourd'hui à ma femme un billet dans lequel elle parle d'un prochain départ, mais également d'un retour très-probable à Iéna.

. . . .

Apprenez-moi comment vous allez. J'ai chez moi, cette après-midi, une répétition de *Mithridate* [1], mais qui ne me fera rien négliger d'important.

SCHILLER.

En me donnant des nouvelles de votre santé, veuillez me dire si vous êtes d'humeur à prendre connaissance d'un drame poétique. Si oui, je vous enverrai le premier acte de *Tell*, qui est de taille et que je suis pressé d'expédier à Iffland; je ne le lâcherais pas volontiers avant d'avoir eu votre avis. Au milieu de toutes les contrariétés qui s'accumulent ce mois-ci, le travail marche cependant assez passablement; j'ai l'espoir qu'il sera achevé pour la fin du mois prochain.

. . . .

J'ai vu la Staël chez moi hier, et je la reverrai encore aujourd'hui chez la duchesse mère. — C'est toujours la vieille chanson, avec elle; cela ferait souvenir du tonneau des Danaïdes, si on ne songeait pas d'abord à Oknos et à son âne [2].

SCHILLER.

Ce n'est pas là, en vérité, un premier acte; c'est une pièce tout entière et même une pièce excellente, dont je vous fais mon compliment et dont j'espère voir prochainement la suite. A première vue tout me semble parfait, et c'est là le point capital quand il s'agit de travaux calculés en vue d'un certain effet. Je

[1] Le *Mithridate* de Racine, qui allait être représenté à Weimar.

[2] Personnage allégorique que les comiques grecs représentent comme condamné dans les enfers à tordre sans cesse une corde qu'un âne ronge à mesure qu'il la fait. (Quicherat, *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*).

n'ai fait que deux cornes, l'une pour marquer que je voudrais un vers de plus à l'endroit où j'ai fait le trait au crayon, pour éviter une transition trop brusque. Pour l'autre, voici mon observation : le Suisse n'a pas le mal du pays lorsqu'il entend le ranz des vaches hors de chez lui; car on ne le joue nulle part ailleurs que je sache, mais précisément parce qu'il ne l'entend plus et que des sons familiers à sa jeunesse ne viennent plus frapper ses oreilles. Je ne prétends pas néanmoins à l'infaillibilité sur ce point. Portez-vous bien et continuez à procurer à notre vie un nouvel intérêt par votre belle activité; luttez courageusement dans cet enfer du monde, et employez joncs et roseaux à tresser une corde vigoureuse afin qu'il y ait du moins quelque chose à mâcher [1].

GOETHE.

Weimar, le 13 janvier 1804.

C'est une grande consolation pour moi que vous soyez content du début de *Tell;* cet encouragement m'était nécessaire au milieu de cette atmosphère où j'étouffe. Je vous enverrai lundi le *Grutli,* qu'on met au net en ce moment; c'est un morceau qui présente un ensemble et qui peut se lire à part.

Je suis bien impatient de vous revoir. Quand est-ce que vous rouvrirez votre porte ?

Madame de Staël veut rester ici encore trois semaines. En dépit de toute l'impatience française, elle s'apercevra, j'en ai peur, à ses dépens que nous sommes aussi, nous autres Allemands de Weimar, un peuple changeant, et qu'il faut savoir partir à temps.

. . . .

SCHILLER.

Voici ma réponse aux choses amicales que vous m'écrivez ce soir : je désire de tout mon cœur vous revoir bientôt, quoique je sois obligé à bien des précautions. J'ai eu hier un entretien avec M. Voigt et je ne m'en trouve pas bien du tout. Je ne sens qu'à présent combien je suis faible.

. . . .

Vous avez bien raison de marquer de l'opposition à votre importune voisine en travaillant pendant qu'elle est là; la position ne serait pas tenable autrement.

Malade et mécontent comme je le suis maintenant, il me semble impossible qu'on me reprenne jamais à de pareilles conversations. C'est vraiment pécher contre le Saint-Esprit que d'abonder le moins du monde dans son sens. Si elle était allée à l'école chez Jean-Paul, elle ne s'arrêterait pas si longuement à Weimar; qu'elle tente, s'il lui plaît, d'y passer encore trois semaines, mais ce sera à ses risques et périls.

. . . .

GOETHE.

Weimar, le 23 janvier 1804.

[1] Allusion à la fable d'Oknos.

. . . .

J'ai eu ce soir la visite de Jean de Muller, et mes collections de médailles lui ont fait grand plaisir. Il m'arrivait inopinément et ne trouvait chez moi que de vieilles connaissances; l'occasion était unique pour juger à quel point il possède l'histoire; les figures les plus secondaires lui étaient familières pour la plupart, et il se montrait au courant des circonstances de leur vie.

GOETHE.

J'ai eu aujourd'hui la visite de madame de Staël et de Muller, puis est survenu le duc; la conversation s'est fort animée, et notre but, qui était de parcourir une traduction du *Pêcheur* [1], a été manqué.

. . . .

Demain soir, à cinq heures, j'aurai Benjamin Constant; si vous voulez venir plus tard, vous me ferez grand plaisir.

Je vous souhaite une bonne nuit.

GOETHE.

Le 26 janvier 1804.

Mille remercîments pour ce que vous m'avez envoyé. Tout mérite réservé, c'est, je crois, chose risquée de mettre des pièces grecques sur notre théâtre, et je ne le conseillerais pas. Ne vous a-t-on point parlé, au nom de Wieland, d'une représentation de l'*Hélène* d'Euripide; le chœur doit être accompagné avec la flûte. J'en ai entendu parler, il y a plus de cinq semaines, et oublié de vous en entretenir.

Comme je me trouve aujourd'hui en veine de travail, je prolongerai sans doute la séance du soir, et je doute que je sorte. Je suis malheureusement réduit à anticiper sur demain, devant dîner chez madame de Staël.

SCHILLER.

. . . .

Madame de Staël et monsieur de Constant viennent après cinq heures. Je tiendrai un souper prêt si on a envie de rester; la fête serait complète si vous pouviez en être. Commandez l'heure à laquelle vous voulez que la voiture vous cherche.

GOETHE.

Weimar, le 16 février 1804.

J'approche du terme de mon travail et dois me tenir soigneusement en garde contre tout ce qui pourrait tuer ou déranger l'inspiration finale, surtout contre les amis de France. Excusez-moi donc, cher ami, avec la charité chrétienne et évangélique, que je m'engage à tenir à votre disposition en pareille occasion.

SCHILLER.

[1] Ballade de Gœthe, traduite par madame de Staël.

Vous me soulagez d'un grand poids en consentant à vous charger de *Guillaume Tell*. Je ne manquerai pas de venir, pour peu que j'aille mieux; je ne suis pas bien du tout depuis que je vous ai vu pour la dernière fois, lors de la lecture; le temps qu'il fait m'est très-préjudiciable, et depuis le départ de notre amie, il me semble que j'ai fait une maladie considérable.

SCHILLER.

. . . .

Voici enfin une *Charlotte Corday* [1] dont je m'empare avec une hésitation inquiète, mais la curiosité est grande.

. . . .

SCHILLER.

Le 14 janvier 1805.

Je suis très-content à cette heure d'avoir formé et réalisé le projet de m'occuper d'une traduction. De cette manière, j'ai pu du moins tirer quelque fruit de ces jours de misère, vivre et agir en attendant. Je vais tenter dans les huit jours de me mettre en train et d'aborder *Démétrius* [2] dans des dispositions favorables, mais je doute beaucoup que je puisse y parvenir. Si j'échoue, il faudra me mettre en quête de quelque nouvelle besogne à moitié mécanique.

. . . .

SCHILLER.

Le 22 février 1805.

Cela me réjouit de revoir quelques lignes de votre main, et fait renaître en moi l'espérance de voir revenir les anciens temps, bien que j'en désespère par moments [3]. Les deux rudes coups que j'ai subis dans un espace de sept mois m'ont ébranlé jusqu'à la racine, et j'aurai de la peine à me remettre.

Ma dernière attaque semble, il est vrai, n'avoir eu d'autre cause que l'épidémie générale, mais la fièvre était si forte et m'a surpris dans un tel état de faiblesse, que je crois sortir de la plus grave maladie, et j'ai surtout de la peine à lutter contre un découragement qui est le père de tous les maux dans ma position.

. . . .

SCHILLER.

Vous devez être d'humeur à lire dans votre position actuelle, et je vous envoie un gros paquet de journaux littéraires et nos *Winckelmanniana*, etc., que vous n'avez pas encore vus, que je sache. Je me suis replongé dans la littérature

[1] S'agit-il d'un projet de drame sur ce sujet?

[2] Nous avons de cette pièce de Schiller le premier acte entier, les trois premières scènes du second acte, et le plan détaillé du reste.

[3] Schiller mourut le 9 mai suivant.

française à propos des commentaires que vous savez[1], et il en sortira toujours quelque chose.

Il semble à la fin que je reprenne. Où en êtes-vous? Je souhaite ardemment vous revoir.

GOETHE.

Le 26 février 1805.

. . . .

Merci pour les lettres de Winckelmann. Cette lecture vient fort à propos pour aider à ma convalescence. Cela va toujours mieux, et je pense tâter prochainement du grand air.

Voulez-vous bien me procurer le *Nestor* de Schlözer[2] ou me marquer seulement où je pourrai l'avoir.

Continuez à reprendre la gaieté et des forces. Si le vent tombe, je me risquerai peut-être à sortir demain pour vous aller voir.

SCHILLER.

Le 27 mars 1805.

Faites-moi donc savoir comment vous avez passé ces jours-ci. Je me suis enfin cramponné sérieusement à mon travail, et j'espère n'en plus démordre si aisément. Après de si longues pauses et des incidents si malheureux, il m'a coûté de la peine pour reprendre pied, et j'ai dû me faire violence; mais me voici en haleine.

Le vent glacial du nord-ouest retardera, j'en ai peur, votre convalescence et la mienne; je trouve cependant mon état plus supportable qu'en d'autres occasions par la même température.

. . . .

Portez-vous bien. J'ai soif d'une ligne de vous.

SCHILLER.

[1] Sur Diderot : le *Neveu de Rameau*, traduit par Gœthe.

[2] *Chronique du moine Nestor, du onzième siècle :* texte russe en lettres latines, traduction allemande et commentaire historique et critique très-précieux.

Schlœtzer ou Schlœzer, né à Jagstadt en 1737, mort en 1809, polyglotte et historien, passa six ans à Saint-Pétersbourg, se fixa ensuite à Gœttingue, où il fut nommé en 1769 professeur de philosophie et de politique.

HENRIC DARTLEY.

SCÈNES ET MOEURS DE LA NORWÉGE[1].

VI.

Le chemin le plus court de la demeure de Lars à la vallée de Grover traversait des crêtes dangereuses, mais Henric était là dans son élément ; son pied souple et assuré effleurait sans glisser le bord des précipices, et bientôt la vue du presbytère à travers les arbres lui fit battre le cœur. Le soleil éclairait doucement la vallée, et donnait comme une toilette de fête aux pierres rouges de la maison si chère.

Le prieur et un autre homme descendaient vers la porte, puis ils montaient et redescendaient encore. Henric s'arrêta pensif en croyant reconnaître Œrsteen. Il savait combien le vieux ministre était violent dans ses volontés, à quel point l'assesseur avait capté sa confiance, et il en concluait qu'il serait difficile de lui faire adopter d'autres vues. Mais il n'ignorait pas non plus, d'un autre côté, que Fahlberg avait pour lui, Dartley, des sentiments vraiment affectueux et que surtout il aimait tendrement Anna, et il lui paraissait impossible que le père contraignît sa fille à prendre pour époux l'homme détesté, dont le caractère était bien fait d'ailleurs pour motiver l'aversion d'Henric et d'Anna. Il ne s'agissait donc, en résumé, que de faire connaître là-dessus la vérité au prieur.

Tandis qu'il s'arrêtait et réfléchissait, Henric aperçut un autre

[1] Voir la livraison d'août.

couple : c'était Anna qui longeait avec le docteur l'allée du jardin. Aussitôt il changea de direction, descendit le talus, sauta la haie et fut devant eux, sans qu'ils eussent pressenti son approche. Il prit la main qu'Anna lui tendait, et regarda avec tendresse son visage baigné de larmes.

« Tu pleures, dit-il tristement; oh ! je sais ce qui te fait pleurer ! Ils t'ont dit que je t'abandonne, et qu'Œrsteen posera sur ta tête la couronne de fiancée... n'est-ce pas là ce qu'ils t'ont dit ? Mais écoute-moi, mon Anna bien-aimée, avant que ta main lui appartienne, ces rochers chancelleront sur leur base et se précipiteront sur lui et sur moi ! S'il se permet de t'approcher, je risquerai tout, ma vie et jusqu'à mon âme... Il ne t'épousera pas, crois-le.

— Hélas ! Henric, tu ne sais pas tout : mon père le veut, il a vu mes larmes et il m'a parlé avec dureté; il est très-irrité contre toi, contre moi et contre tous ceux qui osent dire un mot pour nous.

— C'est-à-dire contre moi, interrompit le docteur. C'est chez lui une sorte de délire, une idée fixe, qu'il faut que ce coquin de bancal soit son gendre. Ah! s'il n'était pas mon vieil ami d'enfance!... Il a été si grossier, que sans plus tarder je remontais dans ma carriole pour retourner au fond de mes montagnes.

— Et ne croyez-vous pas, docteur, que cette folie puisse se guérir ?

— Je n'y vois pas de remède, enfant, pas de remède ! Je connais le vieillard, il a donné sa parole à Œrsteen, il ne la retirera jamais. Tordez le cou à ce drôle, ou bien enfuyez-vous, ou bien prenez votre parti et soumettez-vous à l'humeur changeante du sort : je ne vois pas autre chose à faire. Si j'étais prêtre, je vous unirais ici même. Malheureusement je ne le suis pas, et tout ce que je puis dire, c'est que ma colère est grande et que je serais capable de tirer jusqu'à la dernière goutte de sang de cet Œrsteen. Mais il n'y a pas de danger qu'il s'y expose : il est plus fin que nous, et c'est à vous à prendre garde, monsieur Dartley, car il ne vous veut pas de bien.

— Viens, Anna, dit Dartley, viens et ne crains rien.

— Que voulez-vous faire ? s'écria Alsen.

— Je veux aller trouver le père et lui demander s'il aura le courage de nous séparer.

— Pauvre enfant ! n'en doute pas, il le fera, répondit le vieillard en mettant affectueusement la main sur l'épaule de Henric; il le fera, et cependant, je le déclare, tu es l'homme qu'il faut, et si quelqu'un doit réussir, c'est bien toi. Lorsque j'ai vu hier comment les choses tournaient pour vous deux, une voix m'a dit au cœur : voilà un garçon

qui ne souffrira pas qu'on pêche dans ses eaux, et toi, mon vieux, il faut que tu l'aides ! Je me suis promis de répondre à cette voix. Allons donc tous trois, et faisons, n'importe comment, un trou dans le filet que le fourbe a si admirablement tendu. »

Ils se dirigèrent donc vers la maison, Anna s'appuyant, frémissante, sur son amant, et Alsen marchant à côté d'eux. Ils avaient à peine fait quelques pas, lorsqu'ils aperçurent le prieur avec Œrsteen, le capitaine et d'autres officiers. En voyant sa fille au bras de Dartley, le prieur s'arrêta court; les plis de son front se contractèrent, et d'une voix rude : « Va vite t'occuper de nos hôtes, » dit-il. Anna allait instinctivement obéir, mais Henric la retint, et ils entrèrent tous dans la chambre.

« J'ai à vous parler, et il faut qu'Anna soit présente, fit-il sans tenir compte de l'indignation de Fahlberg.

— Vous ne pouvez rien me dire que je ne sache déjà, répondit celui-ci; ainsi épargnez-vous cette peine, et ne me forcez pas à transgresser les lois de l'hospitalité.

— Il faut cependant m'entendre, poursuivit Dartley en se plaçant devant lui avec Anna. Me voici avec ton enfant, prieur de Grover; et toi, chère Anna, je ne te demande qu'une parole : dis-la tout haut et n'en rougis pas : ne m'aimes-tu pas de tout ton cœur et depuis longtemps ?

— Que signifie cela, monsieur, interrompit Fahlberg avec violence, sans laisser à sa fille le temps de répondre; qu'osez-vous faire en ma présence ?

— Cela signifie, cher monsieur, que si vous respectez les lois divines et humaines, vous ne séparerez pas ceux qui vous déclarent ouvertement leur amour.

— Un amour que je n'aurais jamais approuvé si je l'eusse connu! s'écria le prieur; tu as commencé en arrière de moi, porte maintenant la peine de ta faute!

— Vous m'avez connu dès mon enfance, poursuivit Dartley avec le même calme, et, depuis mon retour à Rothbergsland, je suis venu chez vous presque chaque jour : quoi d'étonnant que j'aie aimé Anna ? Qu'ai-je fait pour me rendre indigne de votre bienveillance! Cet homme m'a supplanté, je ne le loue ni le blâme, mais je vous demande seulement si vous considérez comme un témoignage en sa faveur le sang-froid avec lequel il entend que le cœur de sa future est à moi ? Peut-il encore après cela solliciter sa main ? Grand Dieu ! si j'étais à sa place, j'aimerais mieux plonger mon bras dans le plomb bouillant.

— Il est difficile pour moi, dit Œrsteen, d'accepter un rôle dans cette scène singulière et de garder une sage modération.

— Vous ne devez pas non plus vous y mêler, s'écria le prieur. Je suis l'offensé, c'est moi que tout cela regarde, et je te remercie vraiment, Alsen, de ton intervention dans mes affaires de famille.

— Que tu me remercies ou non, répliqua le docteur, tu connaîtras toute ma pensée. Si j'avais une fille, je la donnerais au brave jeune homme que son cœur s'est choisi, et quoi que tu puisses dire, sacrebleu! je ne crois pas possible qu'il en soit autrement. Mais regarde-le donc bien, avant de le repousser : de la plante des pieds à la racine des cheveux, il n'est rien en lui qui ne soit digne de ton enfant; puis regarde-la elle-même, avec ses yeux rouges de larmes, attachée à lui comme du lierre. Allons, ma fille, prends courage; la couronne de l'épousée n'est pas encore sur ton front. Et toi, vieux Christian, montre-toi doux et miséricordieux, comme doit l'être un homme de Dieu. Dis à ce monsieur Œrsteen que voici : Vous voyez par vous-même ce qu'il en est; avoir la main sans le cœur, c'est avoir la fiole sans le remède. Tu n'as qu'une fille, mon vieux, ne brise pas son cœur, de telles maladies sont dangereuses, et si tu.... »

Il ne put achever, car le prévôt, au paroxysme de la colère, le saisit par le bras, après avoir vainement essayé de l'interrompre et s'écria : « As-tu juré de me rendre fou, Alsen? Veux-tu plaider la cause de l'absurdité, de la folie, de l'ingratitude? Tout usage, toute bienséance, doivent-ils aujourd'hui être foulés aux pieds? Je pourvois au bonheur de ma fille; je l'aime comme un père doit aimer son enfant. Un homme sage, honnête, riche, de bonne famille, me l'a demandée, je la lui donne, quoi de plus simple? Ce n'est pas encore, que je sache, l'usage en Norwége de jeter ses filles entre les bras des mendiants qui les ont séduites. En tout cas, les choses ne se passeront pas ainsi chez moi. Que réclame ce jeune homme, après avoir abusé de ma confiance? Qui est-il? Qu'a-t-il fait dans le monde? Quel est son avenir? Dois-je livrer mon enfant à cette passion insensée qu'il nomme de l'amour? Le dois-je? Dois-je, avec mes cheveux blanchis dans l'honneur, agir assez imprudemment pour qu'un jour, bientôt peut-être, on me montre au doigt en disant : Voyez ce père sans conscience, qui a abandonné sa fille à la misère! Non, ami, cela ne peut être, cela ne sera pas! Il m'est douloureux de voir pleurer mon enfant, douloureux de paraître dur et cruel; mais j'espère que des larmes de joie et de reconnaissance me dédommageront un jour, et que lui-même me

remerciera de l'avoir détourné d'une folie qu'il ne veut ni ne peut sentir actuellement. »

Ses paroles s'adoucissaient par degré; il tendit, en terminant, la main à sa fille profondément émue et toujours debout devant lui; puis il regarda d'un œil bienveillant, presque suppliant, Dartley, dont le fier visage restait impassible.

« Illusion tristement détruite, ma pauvre Anna! dit le jeune homme; ne perdons pas courage cependant, et nous verrons qui aura le dessus: la folie qui nous unit, ou la raison de ceux qui veulent nous séparer pour jamais.

— Attends! dit le prieur; j'ai un mot à te dire, Dartley.

— Encore un instant, reprit Henric. Il tendit la main à Anna, et d'une voix ferme : Quoi qu'il puisse arriver et quoi qu'on puisse te dire, pense à moi et crois en moi! Si la volonté et l'énergie d'un homme y peuvent quelque chose, tu seras heureuse, je te le certifie. Les œuvres de l'homme s'écroulent, et souvent bien des choses changent en une heure. Adieu. »

Le prieur le conduisit sous les arbres, jusqu'au chemin du fjord : « Henric Dartley, dit-il, voici la limite de ma demeure; ton pied ne doit plus la fouler, jusqu'à ce que je te le permette; promets-le-moi, et j'oublierai ta légèreté.

— Je le promets, mais je jure en même temps qu'éternellement je garderai l'amour d'Anna dans mon cœur et j'aspirerai à te nommer mon père. »

Fahlberg se sentit ému : « Va, dit-il, je ne veux pas discuter avec toi. Tu es jeune, tu aimes ton pays, fais-toi une nouvelle vie en le servant, il en est temps, c'est mon dernier conseil. Reçois aussi ma parole, Henric, et si tu reviens un jour, si tu as acquis de la raison et de la gloire... alors viens à moi, et je t'accueillerai comme mon fils.

— Comme ton fils? s'écria Dartley; et sa douleur longtemps comprimée se fit jour dans ses yeux : comme ton fils? Hélas! mon père, pourquoi me chasses-tu à présent? Je ne veux pas partir; je ne veux pas partir. Ma destinée doit s'accomplir ici, je l'ai dit à Œrsteen et je te le répète. Ah! je t'en conjure, garde-toi de cet homme artificieux : il te séduit, et je ne sais si ses plans cachés ne seraient pas capables de te conduire un jour, toi, au déshonneur!

— Calomniateur! dit le prieur avec mépris; tu es plus méchant et plus vil que je ne le pensais. Va, et garde pour toi tes mensonges. Je m'étais roidi contre la pensée que tu pouvais trahir ta patrie; à présent je le crois. Va en Suède, tu y seras Suédois, tu es assez faux pour

cela. Mais fais attention, lorsque tu trameras des intrigues, lorsque tu organiseras des assemblées secrètes : nous avons encore assez de puissance et de crédit pour arrêter tes menées et te mettre hors d'état de nuire. »

A ces mots il s'éloigna. Dartley descendit lentement le talus et disparut entre les sapins.

VII.

Il faisait nuit lorsque Dartley arriva à la hutte de Lars. Ses habits dégouttaient d'eau, car une pluie fine et glacée avait accompagné les dernières lueurs du jour. Karina venait d'arriver de sa longue et fatigante tournée dans la montagne. Assise seule devant le feu clair qui brillait dans l'âtre, elle avait retiré ses souliers, ses bas, sa robe et les faisait sécher, tout en rêvant la tête penchée et les mains jointes sur ses genoux. Lorsque Dartley entra, elle se leva d'un bond et lui fit place, en même temps qu'elle répondait amicalement à son salut. « Oh! comme tu es mouillé! dit-elle surprise, et moi qui te croyais au presbytère, assis devant un poêle bien chaud, au milieu d'une société joyeuse! » Henric ne répondit pas. Il se mit près du feu, y jeta du bois et la flamme pétilla.

« Il fait un triste temps dehors, » reprit la jeune fille au bout d'un instant.

— Temps de pluie, » répondit-il brièvement.

— Mais tu parais contrarié. Te serait-il arrivé un malheur? Tu n'as pourtant pas à t'inquiéter, je t'assure. J'ai bien arrangé tout ce que tu m'avais recommandé. D'ailleurs, un homme ne doit jamais perdre courage, comme dit mon frère. »

Dartley se retourna, et en la regardant à la lueur du brasier, il vit que ses grands yeux versaient sur lui la consolation.

« Bonne Karina, dit-il plus doucement, tu ne sais pas ce que j'ai.

— Raconte-le-moi, cela soulage le cœur. Veux-tu? »

Il réfléchit un instant, puis se leva, s'assit auprès d'elle sur le banc, et lui prenant la main : « Je le veux bien, Karina. Sais-tu pourquoi j'allais au presbytère de Grover?

— Parce que c'est un bel endroit, et qu'on y rencontre des gens sages et instruits.

— Parce qu'Anna y demeure, chère Karina. »

La jeune fille leva vivement les yeux : « Tu aimes mademoiselle Anna? dit-elle.

— Oui, je ne puis faire autrement que de l'aimer.

— Et elle t'aime aussi?... Oh! mais sans doute; elle n'y peut manquer, tu es le plus bel homme de toutes nos vallées.

— Elle m'aime, mais son père ne veut pas le souffrir. »

Il raconta en peu de mots les événements qui nous sont connus. Karina l'écoutait avec attention.... Lorsqu'il se tut :

« Et que vas-tu faire à présent? dit-elle; tu ne vas pas l'abandonner à cet affreux coquin?

— Certes non! je me jetterais plutôt dans le fjord.

— Tu n'en feras rien, Henric, mais sois sans inquiétude. Si mademoiselle Anna t'aime, qui pourra la forcer à ceindre son front de la couronne d'épousée? A sa place, je dirais non, toujours non; et s'ils me traînaient à l'église, je dirais encore non, je ne veux pas de lui. » Elle relevait fièrement la tête et, sans donner à Dartley le temps de répondre, elle poursuivit : « A la vérité, son père est un homme sévère, et elle, elle est douce comme un enfant; elle sera bien triste..., tu ne dois pas la délaisser.

— J'ai promis à son père de ne plus franchir le seuil de sa demeure. Je ne puis manquer à ma parole.

— Alors, si tu ne peux y aller, il faut lui écrire ce que tu penses et ce qui est capable de la consoler.

— Mais à quoi bon? Qui remettrait ma lettre, Karina?

— Moi! s'écria la jeune fille; donne-la-moi; je frapperai bien bas à sa fenêtre; elle ne dormira pas; elle m'ouvrira, et je te rapporterai la réponse. Là-haut, sur l'armoire, mon frère a du papier et une écritoire; installe-toi à la table, je vais pendant ce temps faire sécher tes habits.

— C'est une effroyable nuit, Karina, reprit Dartley soucieux, tu ne peux te risquer ainsi.

— Me risquer! répéta-t-elle en riant, et qu'y a-t-il donc tant à risquer? Que de fois j'ai descendu le Fjellen à la nuit noire et par une pluie battante! Écris ta lettre, et repose-toi sur moi pour le reste. »

Dartley s'assit et se mit à écrire. Karina avait placé la lampe sur la table, en l'exhaussant au moyen d'un vase renversé. Cet arrangement exécuté, elle se rapprocha du feu pour faire sécher l'habit de son hôte; mais de temps en temps elle appuyait sa tête sur sa main et contemplait la plume qui courait rapide sur le papier. Enfin, il plia la lettre et la posa sur la table. « La voilà, chère Karina, mais si la pluie et l'orage continuent comme à présent, tu n'iras pas, promets-le-moi.

— Ne désires-tu pas que mademoiselle Anna ait de tes nouvelles?

— Oh! certes si, je le désire beaucoup.

— Eh bien! vois-tu, si tu veux que ce soit fait, il faut le faire; je ne connais pas d'autre moyen.

— Comment te remercierai-je, Karina? Tiens, si jamais tu as une lettre à porter je m'en charge, quand ce serait en haut du Jötun-Fjellen, parmi les géants et les dragons. » Il passa le bras autour de son corps et l'embrassa, sans qu'elle fît résistance.

« Allons, Henric, dit-elle, il faut t'en aller pour être à temps chez toi; les hommes que nous avons commandés de ta part seront exacts. Demain, de bonne heure, Lars te portera la réponse. » Elle l'aida à remettre son surtout, puis l'accompagna jusqu'à la porte et le suivit du regard jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu au loin. Elle revint alors se mettre à la place qu'il avait quittée. Après un instant de songerie, elle prit dans sa main un bas grossier et se mit à chanter à demi-voix l'une de ces vieilles ballades dont les mélodies plaintives et monotones sont, dans ces montagnes, aussi anciennes que les races qui les peuplent. Bientôt elle interrompit son chant, courut à la porte, sonda l'obscurité d'un regard scrutateur et fit même quelques pas sous la pluie. « Il me semblait pourtant, » se dit-elle, « que Henric était revenu, qu'il était dehors et qu'il m'appelait; mais que je suis sotte! il ne reviendra pas. Avec ses pieds si légers, il a vite fait de monter le fjellen.

— Oh! le fou que ce bailli qui prétend lutter avec Henric Dartley! » Elle prit la lettre posée sur la table, et contemplant les caractères: « Que cela paraît donc beau! Il écrit admirablement; c'est même mieux que le pasteur et que le bailli. Quel malheur que je ne sache pas lire, car certainement il est question de moi là-dedans. »

Ces réflexions, et les préparatifs de son expédition nocturne, l'occupèrent assez longuement pour que Dartley eût eu le temps d'approcher de sa demeure, et déjà il apercevait le feu brillant de son foyer.

Une douzaine d'hommes l'attendaient dans la grande salle du château. Ils étaient la plupart jeunes et vigoureux, et pour quelques-uns la veste grossière et la coiffe rouge des montagnes auraient volontiers semblé un déguisement, tant la fierté de l'allure et la noblesse du visage contrastaient avec la rusticité du costume. Beaucoup n'avaient pas encore quitté leur grand collet de cuir, et déjà groupés autour de Lars, ils l'écoutaient attentivement en s'appuyant sur leur bâton. Le couteau qu'ils portaient tous au côté, selon l'usage, renfermé dans une gaîne de cuir, leur donnait un aspect guerrier : on eût dit une assemblée de vassaux du vieux temps, attendant le seigneur suzerain qui va

délibérer avec eux sur quelque périlleuse entreprise. Pour compléter le tableau, un vieillard aux longues boucles blanches, aux yeux brillants d'un feu sombre, chantre, barde ou ménestrel, était assis au foyer. Il tenait sur ses genoux un instrument à trois cordes, sorte de violon que fabriquent eux-mêmes les artistes de la montagne. De temps en temps il le touchait doucement avec les doigts ou avec un petit archet, accompagnant ainsi les paroles de l'orateur, ou remplissant les pauses lorsque celui-ci se taisait.

« Chers voisins, disait Lars, ce que Henric Dartley vous a si souvent annoncé, est arrivé. Le moment est venu pour nous d'être des Norwégiens indépendants et libres, comme nos pères l'étaient autrefois; mais il faut que chacun de vous travaille bravement à la délivrance.

— Hourrah pour la Norwége! s'écria l'un des jeunes pasteurs. Que devons-nous faire, Lars?

— Henric te le dira, Niels Hansen; ce qu'il y a de certain, c'est que nous devons tous être prêts à sacrifier nos biens et notre sang pour le salut du pays. — Pour moi, mes chers amis, je vous l'avouerai, je n'ai jamais pu aller à la ville sans que la révolte ait grondé dans mon cœur. Lorsque je voyais tous ces Danois se promenant de long en large, parés comme des châsses et le nez au vent, je me demandais ce qu'ils avaient à faire parmi nous, et ce que nous, nous avions à faire de nous épuiser à les payer? Comme si la Norwége manquait d'hommes sages, dans les veines desquels coule le plus pur de son sang! Comme si elle avait besoin d'étrangers pour la gouverner! — Et maintenant, c'est bien autre chose, écoutez : Après nous avoir vus supporter à cause d'eux tant de misères, les Danois ont conclu un traité et livré la Norwége, comme un nid de corneilles trouvé dans les bruyères. Je ne sais pas comment les rois nomment un acte semblable; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils n'ont pas plus ce droit que vous ou moi. — Que dirais-tu, Herbrand Moën, s'il nous plaisait de décider ici que tu dois à l'avenir nous appartenir avec ta ferme et nous fournir la corvée et l'impôt?

— Tant que je le pourrais, répondit le vieillard interpellé, je ne vous obéirais pas.

— Eh bien! s'écria Lars, voilà en petit ce qui nous arrive en grand à tous : nous avons appartenu au Danemark, et maintenant on prétend que les Suédois sont nos maîtres. Mais nous, Norwégiens, nous déclarons positivement qu'à l'avenir nous ne voulons être à personne qu'à nous-mêmes. Nous entendons avoir notre propre souverain : ce

sera le prince Christian. Qu'il respecte les libertés du pays et du peuple, et nous l'aiderons tous jusqu'au dernier soupir.

— Nous le ferons, Lars, nous le ferons! s'écrièrent beaucoup des auditeurs; mais quelques-uns, plus âgés et plus calmes, ajoutèrent aussitôt : Nous entendrons les conseils de Henric Dartley, et nous connaîtrons par lui les pensées du pays.

Cependant, bravant la nuit effroyable, de nouveaux hôtes arrivaient toujours. Tous avaient connaissance de quelque vague rumeur, mais pas un ne possédait de renseignements précis. Lars les recevait, disposait les bancs en cercle autour du feu et les faisait asseoir. Ils étaient environ une trentaine lorsque Dartley entra, tenant une lettre dans la main gauche. Un murmure de satisfaction l'accueillit, quelques voix prononcèrent son nom; il fit le tour du cercle en tendant la main à chacun : « Soyez les bienvenus à Rothbergsland, dit-il, chers amis et voisins; je vous ai appelés autour de moi pour tenir conseil avec vous sur ce que des hommes courageux peuvent faire lorsque la misère, le péril et la honte se réunissent pour accabler la patrie. Voulez-vous entendre ce que j'ai à vous dire?

— Oui, oui, Henri Dartley! » s'écrièrent-ils tous.

Il se plaça au milieu du cercle, et leur expliqua ce qui devait se passer aux forges d'Eidswold. « Vous devez, vous aussi, y envoyer un délégué, poursuivit-il, et il faut choisir un homme loyal et fidèle, ami de sa patrie et de la liberté!

— Et quel autre que toi pourrions-nous choisir? dit le jeune Niels; qui donc est notre ami autant que toi?

— Oui, toi, Henric Dartley, s'écrièrent des voix nombreuses; c'est toi que nous voulons!

— Vous jugez précipitamment, répondit-il; on m'a dit que l'élection se fait après-demain chez le pasteur de Grover; réfléchissez bien jusque-là. Beaucoup d'hommes, dignes de vos suffrages, se présenteront à vous : choisissez le plus digne. Pour moi, si je vous ai réunis, ce n'est point pour plaider ma cause, mais pour vous avertir, et que vous ayez le temps de vous préparer. Maintenant, sachez les pensées des plus braves patriotes! »

Il déplia la lettre et la lut. C'était une exposition claire et nette de la situation du pays, de ce qu'il avait à espérer ou à craindre, des conseils pour prémunir le peuple contre les prétendus Norwégiens zélés, Danois au fond du cœur, puis un appel à tous les vrais enfants du pays. « Ne nous le dissimulons pas, y lisait-on enfin, notre Norwége est pauvre, abandonnée, entourée de puissants ennemis; le salut n'est

pour nous que dans notre courage, dans la confiance en Dieu et en notre droit. Nous n'avons ni armée, ni vaisseaux de guerre : les Danois nous ont tout pris et emploieront nos propres biens contre nous. Faites en sorte qu'ils ne le puissent pas. Rendez-vous-en maîtres, c'est un acte courageux, magnifique et qui peut entrer pour beaucoup dans la décision de nos destinées. Chassez les Danois de vos côtes, faites-y flotter le drapeau norwégien; vous glacerez d'effroi les ennemis secrets. Aidez-vous vous-mêmes, aidez la patrie, et Dieu vous aidera! »

Dartley laissa tomber la lettre et promena son regard sur l'auditoire : il rencontra des yeux étincelants de fierté et d'audace, des mains calleuses se serrant avec énergie : cependant tous restaient immobiles et muets.

Lars se leva, retira la coiffe qui recouvrait ses longs cheveux, et, la main sur sa large poitrine : « Personne ici n'ignore, dit-il, que tout ce qui est écrit sur ce papier est parfaitement vrai. Tout ce qui s'y trouve est aussi dans nos cœurs : il va donc sans dire que nous l'approuvons. Mais ce n'est pas tout d'approuver, il faut exécuter, et voici mon avis : La frégate danoise, mouillée dans les brisants, nous a déjà fait assez de mal; plantons-y l'étendard norwégien et délivrons nos compatriotes. Amis, vous en sentez-vous le courage ?

— Nous t'aiderons, Lars, nous t'aiderons! » s'écrièrent plusieurs jeunes gens.

Mais le vieil Herbrand Moën les interrompit :

« Taisez-vous, dit-il, vous êtes violents et irréfléchis. Il ne s'agit pas de crier : Nous ferons ceci ou cela; il faut s'enquérir d'abord s'il n'y a pas d'injustice à le faire. Le vaisseau appartient au roi de Danemark : devons-nous lui enlever sa propriété ? De plus, c'est un grand navire; les canons qui le protégent sont nombreux, et aussi les marins qui le montent; viendrons-nous à bout de nous en emparer ? Notre sang ne coulera-t-il pas pour une cause injuste et vaine ? Et enfin la honte et le châtiment ne fondront-ils pas sur nous ? Réfléchissez bien à tout cela, chers compatriotes, et que le regret ne vous visite pas quand il sera trop tard. »

Il se fit une longue pause. Enfin l'un des hommes se leva, et se tournant vers le propriétaire de Rothbergsland :

« Tu nous as souvent raconté ce que les nôtres ont souffert pour la cause du Danemark : en ont-ils jamais été récompensés ?

— Non, répondit Dartley.

— Ce n'est pas une raison, répliqua un autre paysan d'un ton de reproche; l'injustice ne doit pas être rendue pour l'injustice.

— C'est vrai, dit un troisième, mais ce dont il s'agit, c'est d'empêcher que l'injustice ne se continue contre nous. Le vaisseau danois n'a-t-il pas pillé le bâtiment norwégien de Pierre Klüver ? N'a-t-il pas saisi ses matelots norwégiens ?

— Nous leur rendrons la liberté ! s'écria vivement Niels Hansen; pas plus tard qu'aujourd'hui, j'étais à bord du danois, et j'ai pu m'assurer que plus de la moitié de l'équipage se compose de Normands[1]. Qu'auront-ils à nous opposer, je vous le demande, lorsque nous irons leur dire : A bas le drapeau étranger, et hourrah pour la Norwége !

— Henric Dartley, toi qui es plus instruit que nous, reprit Herbrand, dis-nous ce que tu penses. N'y a-t-il aucune injustice à fondre sur le vaisseau et à verser le sang ?

— Non, Herbrand Moën. Et il poursuivit d'une voix ferme : Je ne vous demande qu'une chose, voulez-vous sauver votre pays à tout prix ?

— Oui, oui ! répondit-on de tous côtés.

— S'il en est ainsi, la première chose à faire est de ne pas permettre à un bâtiment danois de surveiller nos côtes. Ce n'est pas la perte de Pierre Klüver qui nous en donne le droit : même sans cette circonstance, le salut de la Norwége le demande ! Et il importe qu'un acte énergique vienne montrer à nos maîtres que les paysans de la montagne veulent la liberté.

— Tu as raison, dit le vieillard; mais cela n'empêche pas qu'il y a bien à réfléchir.

— Surtout, ajouta un autre, pour savoir comment nous nous y prendrons pour arriver au but. »

Un long colloque s'engagea, et, plus la chose fut commentée, plus on la trouva difficile, plus on douta qu'il convînt de s'engager dans une entreprise qui pouvait avoir une mauvaise issue. La prudence circonspecte et un peu timide trouva des oreilles ouvertes; quelques vieillards objectèrent encore que pas un notable n'était avec eux, à l'exception de Henric Dartley; que ni le prieur, ni le bailli, ni le juge ne s'associaient à leur dessein; que ce n'était pas l'usage de prendre une décision sans leur avis, et que de plus il était bien probable qu'on n'obtiendrait point leur approbation. Enfin, la confiance diminua encore lorsqu'on sut que les officiers danois étaient au presbytère, et que l'assesseur Œrsteen avait pour ami le commandant de la corvette.

[1] Ici pris dans son acception étymologique : hommes du Nord.

Peu à peu le calme se fit. Les paysans baissaient les yeux et gardaient le silence; puis ils se levèrent et entourèrent Herbrand Moën; ils se concertèrent encore quelques instants à voix basse, enfin le vieillard se retourna et tendit gravement la main à Dartley : « Ne prends pas mal mes paroles, lui dit-il, mais nous voulons encore réfléchir et nous te prions d'en faire autant. Sans doute nous sommes tous disposés à donner nos vies pour la Norwége; seulement nous craignons que ton intrépidité ne te suggère une action trop prompte. Tu nous rappelleras si plus tard ton avis est encore le même. »

Dartley vit bien qu'il n'y avait rien à faire contre cette opposition passive; il surmonta donc sa tristesse : « Vous êtes des hommes libres et intelligents, dit-il; je ne veux pas vous amener par la persuasion à un acte que vous n'approuvez pas. Adieu, et silence; mais sachez que les longues réflexions n'inspirent pas les actes courageux.

— Mais nous savons aussi, répliqua Herbrand, que jamais personne ne s'est repenti d'avoir été prévoyant. Bonne nuit, et que la paix de Dieu soit sur ta maison! »

Quelques-uns s'en allèrent à la hâte, d'autres ne partirent qu'avec la lenteur de l'hésitation; les plus jeunes chuchotaient avec Lars qui s'appuyait à la muraille, la coiffe fièrement enfoncée sur le front. Lorsque tous furent partis, il s'approcha du seigneur du château : « Tu t'y es mal pris, Henric, et si tu m'avais consulté tu n'aurais pas fait ainsi. Les hommes de ce pays sont trop prévoyants pour s'engager dans une action périlleuse, lorsque le pasteur ni le juge n'ont dit leur mot. Mais si nous et quelques autres de notre trempe nous l'avions exécutée une belle nuit, et qu'au lever du soleil ils eussent vu flotter le drapeau de la Norwége, ils auraient tous poussé des cris de joie. Et maintenant, y renonces-tu ou penses-tu encore que cela doit se faire ?

— Si cela peut se faire, Lars, cela doit se faire.

— Tout ce qui n'est pas au-dessus de l'homme peut se faire. Bonne nuit, Henric Dartley, laisse-moi réfléchir aux moyens. »

Il descendit au fjord, retrouva sa petite chaloupe qu'il avait tirée à terre, s'y jeta et fit force de rames. Il s'inquiétait peu de la pluie et de la tempête : son courage et son habileté bravaient les dangers des vagues. Un regard jeté autour de lui pour ne pas perdre sa direction, un mouvement rapide pour essuyer la pluie sur son visage brûlant, interrompaient à peine ses efforts. Mais la préoccupation qui ne le quittait pas, c'était celle du projet de Dartley, et, plus il y songeait, plus son cœur s'enflammait et plus il se promettait de seconder énergique-

ment le noble jeune homme. Une autre pensée redoublait la force de ses bras : il songeait à Karina. « Elle ne se tourmentera pas pour moi, se disait-il, car c'est une fille courageuse et elle connaît Lars; mais je ne sais pourquoi je suis inquiet, et j'ai hâte de retrouver cette petite folle. »

Cependant, la hutte après laquelle il soupirait était vide.

Karina s'était vaillamment mise en route; c'était bien, comme le disait son frère, une forte et courageuse fille. Elle avait d'ailleurs bien des raisons pour agir : d'abord, il lui plaisait de jouer un tour à Œrsteen, et elle l'eût fait à la prière du premier venu; ensuite, c'était une commission de Henric, et pour la peine il la remerciait déjà, et, plus tard, elle aurait encore de lui quelque douce parole; et enfin, c'était une bonne chose à laquelle elle prenait une part active : que de motifs d'un généreux empressement!

La connaissance du chemin la fit arriver promptement à la vallée; elle traversa la prairie, et se trouva au presbytère. Toute lumière était éteinte, tout mouvement avait cessé; il n'y avait pas même un chien qui pût trahir son approche. Ces animaux sont généralement rares en Norwége, et, par la famine courante, on s'était défait de ceux que l'on possédait.

Karina colla son oreille aux volets fermés de la façade, le silence était absolu. Elle se glissa le long de la muraille et s'arrêta, à l'angle du jardin, sous une fenêtre sombre et calme comme tout le reste. Cependant, le vent cessant de gémir, elle crut entendre au dedans un léger bruit; elle s'approcha encore davantage et il lui parut que quelqu'un pleurait et parlait. Elle frappa doucement et, au bout d'un instant, renouvela le signal, et se tapit sur la terre, se collant au mur. Bientôt le verrou fut poussé, le volet cria :

« Qui est là? murmura Anna; ô Henric! »

Karina se redressa : « Écoute-moi. »

Anna effrayée retirait le volet, Karina le retint solidement : « Voici une lettre, lis-la : c'est Henric Dartley qui te l'envoie.

— Qui es-tu donc? demanda, rassurée, la fille du pasteur.

— Tu ne me reconnais pas? regarde-moi donc. Mais surtout dépêche-toi de voir ce que t'écrit Henric.

— Comment pourrais-je le voir, ma bonne Karina? Je n'ai pas de lumière!

— Alors, suppose ce qu'il te dit et donne-moi ta réponse.

— Que puis-je lui répondre?

— Ne le sais-tu pas? s'écria la jeune montagnarde étonnée.

— Écoute! N'entends-tu rien? Grand Dieu! si mon père s'éveillait! »
Elle retira la fenêtre. Karina n'entendait rien.

« Ce que tu dois lui répondre? reprit-elle quand Anna eut rouvert; ne l'aimes-tu pas?

— Plus que ma vie, Karina!

— Henric dit de même, et ce qu'il dit est toujours vrai. Il ne t'abandonnera pas, et tu ne dois pas renoncer à lui non plus.

— Dis-lui, sanglota la pauvre enfant, dis-lui que mon père a mis ce soir ma main dans la main d'Œrsteen, que mes prières et mes larmes sont vaines, que je ne vois plus d'autre secours que la mort....

— Tu ne dois pas parler ainsi, tu ne dois pas montrer ton désespoir au pauvre Henric. Écoute, il faut avoir confiance en toi-même et en lui. Qui donc peut te contraindre, si tu ne le veux pas? Ton père lui-même, tout dur et tout hautain qu'il est, n'en a pas la puissance. Aimée de Henric Dartley, peux-tu bien te désespérer? N'est-il pas jeune et beau et n'es-tu pas aussi jeune et belle? Il m'a envoyée comme une messagère de consolation; à toi maintenant de le consoler.

— Mais que faire, Karina? Tu ne sais pas, vois-tu, tu ne peux pas savoir quelles douleurs m'oppressent!

— Chose singulière! Henric disait juste de même, et cependant vous avez tort tous deux. Je me figure bien ce qui t'arrive, mais ton cœur ne parle-t-il pas plus haut que tout cela? Si tu l'aimes, peux-tu demander ce que tu dois faire? Tu dois lui rester fidèle, et quand tous les hommes te renieraient, quand bien même on te pousserait dehors dans cette nuit affreuse, tu ne devrais pas l'abandonner. Faut-il lui dire cela?

— Dis-le-lui, murmura Anna en tendant la main à la jeune fille; dis-lui de m'aimer, de me protéger, et que je ferai tout ce qu'il voudra. Je lui resterai fidèle.... et que Dieu ait pitié de nous!

— Écoute! veux-tu le voir? veux-tu lui parler toi-même? Il ne peut venir, lui, il a promis à ton père de ne plus approcher d'ici.

— Comment pourrais-je le voir, chère Karina?

— En venant à lui.

— Oh! non, oh! non, hélas!

— Va demain, à midi, au fjord; monte sur les rochers couronnés de pins, au bas desquels est le sentier. Une source jaillit de la pierre, et auprès est un énorme bloc, sous lequel on dit qu'un roi est enterré. Henric t'y attendra: viendras-tu?

— J'irai, oui, certainement, j'irai, mais..... »

Il se faisait du bruit à la porte.

« Fuis ! » s'écria Anna avec angoisse.

Karina se glissa le long de la muraille, et, par une ouverture dans la haie, elle s'élança vers le fjord. Elle entendit bientôt derrière elle une course précipitée ; deux formes se dessinaient dans la nuit, la touchaient presque, et, malgré ses efforts, la montagnarde ne gagnait aucune avance. La pluie avait cessé, et une faible lueur à l'est, sur les hauteurs du fjellen, faisait deviner la présence de la lune, qui sortait des nuages les pointes de son croissant. Par moments, le plus agile des poursuivants était si près de la fuyarde, qu'elle entendait sa respiration, et ce n'était que par un effort surhumain qu'elle parvenait à lui échapper. Dans toute cette chasse nocturne, pas un mot n'était prononcé, pas un cri n'invitait à se rendre, pas une menace n'était proférée. Mais, lorsque Karina eut franchi la prairie, le sentier, et s'éleva d'un bond, avec une intrépide vigueur, sur les écueils escarpés, ce silence de mort fut rompu : la proie allait échapper !

« Arrête, misérable, s'écria une voix emportée, arrête, ou tu es perdu !

— Tire, Œrsteen! s'écria l'autre, tire, il s'enfuit!

— Tirez si vous voulez, » dit Karina en souriant et gravissant avec un redoublement d'agilité un roc suspendu à pic sur le fjord.

Elle y était parvenue, elle se redressait sur ses pieds.

Un éclair rouge brilla dans la nuit, le roulement d'un coup de feu le suivit, et Karina disparut. Un corps lourd glissa du rocher, heurta de degré en degré les écueils, et enfin tomba dans le fjord, où il s'abîma.

Œrsteen s'appuyait sur son fusil; son regard explorait les profondeurs de la nuit. « Qu'est-ce? s'écria le capitaine, qui montait haletant; je crois vraiment que ce fou a dégringolé du rocher; ta balle lui a fait faire un bon saut! »

Sans dire un mot, l'assesseur lui montra du doigt les vagues. Au même moment, la lune perçait le nuage et jetait sa lueur sur le fjord; ils contemplèrent la surface noire et unie sur laquelle tournoyaient de grands cercles...

« Des cercles dans l'eau! des bulles à la surface! s'écria l'officier; voilà ce qui reste de la vie d'un homme... Rentrons, ami.

— Qui était-ce? dit Œrsteen avec une respiration profonde; était-ce lui? Son sort l'a-t-il atteint?

— En ce cas, le sort t'a rendu un grand service, » répondit Rosen.

Et il poussa un grand éclat de rire, que renvoya lugubre l'écho des rochers.

Œrsteen se retourna frissonnant.

VIII.

A bord de la corvette danoise, les hommes de quart étaient occupés au frottage et au lavage du vaisseau, lorsqu'une barque de pêcheur attira l'attention de l'officier de garde : c'était précisément l'un de ceux que nous avons vus accompagner le capitaine, lors de la visite à Pierre Klüver; aussi reconnut-il immédiatement dans l'un des rameurs le paysan Lars. Il l'appela, et l'engagea à venir au vaisseau; mais Lars, jetant un regard circonspect sur le navire, paraissait n'avoir que fort peu d'envie de répondre à l'invitation.

« Cher monsieur, répondit-il, il nous faut nous dépêcher si nous voulons que notre pêche réussisse, car dans une heure la marée sera la maîtresse, et ne manquera pas de chasser le poisson, et nous avec lui.

— Viens, reprit amicalement l'officier; le capitaine est à bord; il témoignait tout à l'heure le désir de te voir, tu ne pouvais arriver plus à propos. »

En même temps le baron, qui avait remarqué la chaloupe par la fenêtre de sa cabine, montait sur le pont : « Je ne te retiendrai pas, Lars, dit-il; seulement j'ai quelques questions à te faire. Mets sous le vent, mon garçon, et vous, là-bas, jetez-lui un câble. »

L'ordre était si positivement donné qu'il coupait court à toute contestation. Lars retira donc ses hameçons, mit sa nacelle en position, glissa deux mots à son camarade, Niels Hansen, et, en quelques coups de rames, ils se trouvèrent entre les chaloupes du vaisseau, sous l'échelle tendue. Lars y grimpa le premier, Niels attacha solidement la barque, puis suivit son compagnon, et en un instant monta sur le pont. Il y était à peine, que déjà une quantité de matelots l'entouraient, jasant et questionnant, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Le pêcheur leur distribua de bonnes poignées de main, accompagnées de maintes plaisanteries, et tirant de son sein une boîte d'étain, il la leur présenta. A cette vue, tous ces rudes visages s'animèrent joyeusement, tous ces gros doigts se précipitèrent à l'envi, et il fut facile de deviner quel était ce contenu si attrayant, lorsqu'un instant après on put remarquer à chacun des hommes une joue prodigieusement gonflée. Dans l'élan général, le morose contre-maître lui-même s'était avancé : Niels lui tendit la boîte, et il ne la dédaigna pas; cependant il crut de son devoir d'inspecter ce qui se passait; il ne vit rien d'extraordinaire, si ce n'est que plus d'un matelot bavardait et perdait son temps. Niels s'était tranquillement assis :

« Diable! dit-il, c'est tout de même un joli vaisseau. Combien de canons?

— Compte-les toi-même, jeune homme, » répondit le contre-maître, qui repassait en finissant sa tournée d'observation.

Niels se leva, et compta vingt-quatre grosses bouches à feu.

« Et pour cela, reprit-il, avez-vous besoin de tout ce monde?

— Nous en emploierions encore bien davantage si nous les avions.

— Combien donc êtes-vous?

— Cent soixante, répondit un matelot, mais nous devrions être deux cent soixante.

— Et en défalquant les Normands, poursuivit en riant le paysan, combien reste-t-il de Danois?

— Je ne le sais pas au juste, mais la moitié peut-être?

Hansen secoua pensivement la tête, puis il attira le matelot à lui, et lui chuchota quelques mots : il lui apprenait ce qui se passait au pays. Les autres avançaient anxieusement la tête, et saisissaient les paroles au vol.

« C'est une grave nouvelle, dit l'un d'eux.

— Et une bonne nouvelle, Olof, répliqua Niels; pourrais-tu oublier la Norwége? Mais non, tu ne le peux, la voilà, regarde : c'est ta patrie et le pays de tes amis!

— Plût à Dieu que j'y fusse! murmura le pauvre marin; plût à Dieu que nous y fussions tous!

— Ou que vous fussiez tous, Olof, sur un vaisseau à pavillon norwégien. Pourquoi les Danois vous retiennent-ils ici? De quel droit vous traînent-ils à leur bord? »

Le matelot haussa les épaules d'un air sombre : « Qu'y faire? dit-il.

— Que fait-on contre l'injustice, Olof? N'est-ce pas une honte amère que des Norwégiens se voient contraints de servir les Danois, qui n'ont plus rien à revendiquer parmi nous, qui pillent nos frères, et se rient de leurs plaintes? Je vais vous confier quelque chose; vous le transmettrez aux autres, et peut-être... »

Dans cet instant, l'officier descendit du banc de quart et interrompit l'entretien. Il n'en avait rien entendu, mais il lui déplaisait que le pêcheur causât si longtemps avec ses compatriotes, et que ceux-ci l'écoutassent avec tant d'attention. « Quitte le pont, dit-il à Niels, va-t'en dans ta barque attendre ton camarade, et vite, vous autres, à l'ouvrage! »

Niels ôta son bonnet et s'en alla sans mot dire. L'officier suivit ses mouvements jusqu'à ce qu'il l'eût vu assis et arrangeant ses hameçons.

Cependant le pêcheur n'était pas aussi calme que son aspect l'eût donné à penser : en regardant autour de lui, par delà les longues rangées d'écueils il avait cru apercevoir quelques pointes de mâts, et le cœur lui battait. Il observa longtemps, mais un rideau de brouillard se tira en mer sur le fjellen, et la pénétration de son œil devint impuissante. A cette préoccupation se joignait l'impatience de voir revenir son ami, que le capitaine avait fait descendre avec lui dans le vaisseau. Enfin Lars parut, se saisit à la hâte du cordage, se jeta dans la barque, se précipita sur les rames, et se mit à manœuvrer de toutes ses forces. La petite embarcation glissait comme une flèche sur la mer unie. Lars n'avait pas prononcé une parole, et Niels ne l'interrogeait pas, car ils se sentaient observés : sur le pont de la corvette plusieurs hommes s'entretenaient, et, à leurs regards, il était facile aux deux pêcheurs de voir qu'il s'agissait d'eux. Enfin, lorsque les labyrinthes de rochers dans lesquels ils s'engagèrent les eurent dérobés à la vue, Lars posa les rames et mit sa tête dans ses mains.

« Que diable peut t'avoir fait le capitaine, s'écria Niels, pour que tu sois devenu tellement silencieux?

— Je réfléchis à ce qu'il a réellement pu vouloir de moi, et il m'est impossible de le deviner. Écoute : il m'a conduit dans sa cabine; c'était magnifique là dedans : une belle table bien polie couverte de bouteilles, de verres, de viandes, et encore bien d'autres choses. Sur cette machine molle qu'ils nomment un sopha, était assis un homme vêtu de bleu, avec une mauvaise figure de bouledogue, toute rouge. « Voyez-vous, Munster, lui a dit le capitaine, c'est le brave garçon qui m'a tiré de ce maudit marais. » Et l'autre drôle, que je n'ai vu de ma vie et qui vient je ne sais d'où, a grommelé quelque chose. Là-dessus, le capitaine m'a versé un verre de cognac et m'a dit de boire, puis il a commencé à me faire des questions sur le tiers et le quart, sur celui-ci et sur celui-là, et en fin de compte sur Henric Dartley : depuis combien de temps je le connais, ce que je pense de lui, ce qu'il fait, s'il est aimé dans le pays, si je l'ai vu hier, hier soir, ce matin, et comme j'ai répondu : « Oui, monsieur, ce matin, » il a fait une figure comme si c'était impossible à croire. « Dis-tu la vérité, Lars? m'a-t-il demandé en fronçant le sourcil d'un air de vouloir m'avaler. — Certainement, monsieur, que c'est la vérité, lui ai-je répondu; et pourquoi donc n'aurais-je pas vu Henric Dartley ce matin? — Singulier, très-singulier! a-t-il repris en se mettant à marcher; écoute, Lars, » et en me parlant la fausseté lui sortait par les yeux, « j'aime ce Henric Dartley tout autant que tu peux l'aimer, mais j'ai eu cette nuit un rêve bien extra-

ordinaire : j'ai rêvé qu'il était tombé dans un écueil et s'était noyé. — Henric ! me suis-je récrié en riant, oh ! monsieur ! il ne tombe point et ne se noie point ; il est aussi solide sur ses pieds que la Norwége sur ses rochers. — Cela me fait plaisir, Lars ; oui, vraiment, c'est un Normand pur sang, un homme fier et qui aime son pays par-dessus tout. » L'hypocrite Danois s'est tourné vers l'autre en grimaçant : « Voyez-vous bien, Munster, sa connaissance vous sera agréable. Lars, mon garçon, vide ton verre, et voilà quelque chose pour la perte de ton temps. » Alors il m'a mis dans la main trois mauvais thalers, que j'ai dû prendre. « Mais maintenant, a-t-il repris, dis-moi s'il est vrai que Henric Dartley doive paraître demain aux élections et veuille se faire envoyer à Eidsvold ? » Je voyais bien qu'il avait autre chose sur le cœur, mais j'ai dit : « Oui, monsieur, c'est vrai. — Et crois-tu qu'il soit choisi ? — Certainement, monsieur, car tout le monde est pour lui. — Bien, Lars, bien, mon garçon, il sera élu, s'est-il écrié en éclatant de rire et en faisant des signes au vieux drôle du coin ; c'est comme je disais, Munster, tout à fait comme je disais : il faut absolument que vous fassiez sa connaissance ; je suis sûr qu'il vous plaira beaucoup, vous ne pourrez plus vous séparer de lui. — Hé ! hé ! a dit l'autre, je conviendrai aussi terriblement bien au gaillard ; je me charge de lui faire un nid bien chaud. » Je regardais attentivement ses yeux louches, dans lesquels se lisait la méchanceté, il l'aura remarqué, comme je le pensais, car sa main est retombée sur la table, que les verres en ont tremblé : « Pourquoi me regardes-tu si fixement, imbécile ? Qu'as-tu dans l'idée ? — Je ne sais pas ce qui vous prend, monsieur ; à quel propos osez-vous m'insulter ? » Le capitaine est intervenu : « Va, Lars, c'est bien, m'a-t-il dit en me montrant la porte ; va prendre du poisson, mon fils, et fais mes compliments à Henric Dartley si tu le vois ; nous allons aussi jeter nos hameçons, et j'espère que la pêche sera bonne. » Comme j'étais sur l'escalier, j'ai entendu le grossier personnage que je ne connais pas qui disait : « Nous ne devrions pas laisser aller ce rustre. Il a une paire de poings dont je me servirais bien. A votre place, je ne le laisserais pas aller, capitaine Rosen. » Là-dessus j'ai sauté à l'échelle, et de là dans notre chaloupe, comme si j'avais eu à mes trousses Gyra-Rüssa, le chasseur sauvage. Mais à présent, par tous les diables ! qu'est-ce que c'est que ce coquin d'étranger ? d'où vient-il, que veut-il ? que signifiaient toutes leurs questions et tous leurs discours entre eux ? J'en ai la tête brouillée, Niels, je ne peux rien y comprendre, mais il doit y avoir un malheur là-dessous.

Niels étendit la main vers le fjellen.

« Je vais te dire ce qu'il y a, et, lorsque nous aurons tourné la pointe, tu le verras toi-même : un grand vaisseau est dans l'anse de Skareen, et l'homme que tu as vu à bord en était le capitaine. »

Lars fut épouvanté.

« Si c'est vrai, s'écria-t-il, oui, si c'est vrai, par ma foi je comprends ce que nous voulait le Danois. Mais non, pourtant, je ne comprends pas encore;.... tout ce que je sais, c'est que nous avons grand besoin de prudence, nous tous, et Henric Dartley plus que tous les autres ensemble, car Dieu sait qu'ils n'ont rien de bon en tête à son sujet. »

Les deux pêcheurs jetèrent de nouveau leurs hameçons et s'approchèrent peu à peu de la crique où devait être mouillé le vaisseau. La singulière conformation des côtes du pays leur permettait de le faire sans être remarqués. Là où les montagnes de Norwége finissent brusquement dans la mer, commence cette étrange et effroyable confusion de terre et d'eau, sunds, labyrinthes et écueils, bassins silencieux, îles et pierres incommensurables, les unes entassées à de grandes hauteurs, les autres visibles seulement au temps du reflux, embrassant dans leur sein de granit les flots orageux du vaste Océan. D'endroit en endroit, d'énormes blocs vomissent des sources limpides qui retombent en bouillonnant. Les sunds succèdent aux sunds, les labyrinthes aux labyrinthes, les écueils aux écueils, les bassins aux bassins, jusqu'à ce qu'enfin, à plusieurs milles du rivage, le désert liquide n'ait plus qu'à se combattre lui-même dans sa solitaire majesté.

Malheur au vaisseau qui, sans un guide prudent, s'approche de cette ceinture de granit, sur laquelle les vagues tombent sans relâche, inondant de leurs dents blanches la tête dépouillée des rochers! Bientôt brisé par les écueils, entraîné par le tourbillon, assailli par les vents et par la force du courant, il ne sera plus qu'un monceau de poutres fracassées. L'habileté expérimentée des natifs du pays peut seule trouver un passage assuré, et c'est sur cette difficulté que repose la sûreté de la Norwége. On comprendra maintenant pourquoi Lars fut si surpris en voyant dans l'anse un grand vaisseau à l'ancre, abrité sous un rocher. D'après les observations qu'il put faire, ce n'était point un vaisseau de guerre, mais évidemment il était armé : c'était quelque bâtiment de la marine danoise employé au service des Indes.

Mais voici que tout à coup la cloche du vaisseau fut mise en branle; le son effaroucha une bande d'oiseaux de mer qui s'étaient perchés, curieux et hébétés, sur un écueil voisin de nos matelots; au bruit qu'ils firent en plongeant à la hâte Niels se retourna, et que vit-il?

A cent pas à peine derrière eux, une chaloupe équipée, montée par trois rameurs, et portant de plus, assis au gouvernail, un homme de forte prestance, le chapeau rabattu sur un visage basané.

« Attention! » s'écria le jeune homme en se précipitant sur les rames; Lars regarda autour de lui, vit la chaloupe, reconnut l'étranger de la corvette, retira les hameçons sans dire un mot, et, l'instant d'après, la petite embarcation volait sur l'anse comme une flèche, la rasant en ligne horizontale pour aller rejoindre une petite fente qui coupait la rangée de rochers.

« La chaloupe, ohé! leur cria l'homme du gouvernail; arrêtez! mettez-vous sous le vent! » Ce cri ne servit qu'à redoubler l'énergie des fuyards, et, en quelques minutes, ils eurent gagné de la distance. On s'en aperçut sans doute sur le vaisseau, car six hommes descendirent rapidement dans une autre chaloupe, dans le but d'intercepter le chemin.

« Niels, dit Lars sans s'effrayer, voici le moment de montrer que tu es un homme : il faut que nous passions au milieu d'eux, autrement ils nous prennent, c'est certain; appuie sur la rame et faisons un demi-tour. » Niels obéit, et ils se trouvèrent placés comme son compagnon le voulait.

« Attendez! vociféra l'étranger; attendez! je saurai vous apprendre l'obéissance lorsque je vous aurai à mon bord! »

Un nouveau mouvement tourna la pointe de la barque de pêche juste en face de sa chaloupe : son exaspération était au comble. Et cependant les Norwégiens étaient encore serrés de près; mais lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où les flots se précipitent entre les rochers dans le bassin situé au delà, ils traversèrent droit le sund obscur en dépit de l'eau mugissante qui fouettait des deux côtés. Il n'en fut pas de même de ceux qui leur donnaient la chasse : la plus grande chaloupe se jeta contre les rochers, la marche de la plus petite fut entravée par là, et, quand toutes deux eurent triomphé de l'obstacle, ce fut pour voir, de l'autre côté du bassin, les pêcheurs s'engager dans un nouveau sund. Trois fois de suite la même chose se renouvela; mais lorsqu'on arriva au quatrième bassin la barque avait disparu.

Les deux chaloupes explorèrent tous les côtés. Par moment, les hommes qui les montaient croyaient découvrir les fugitifs; ils poussaient de sauvages cris de triomphe, ils approchaient, ils étaient désabusés.

Et cependant, à plus d'une reprise, ils avaient passé tout près de leur proie.

A l'endroit où une paroi de rocher se tenait suspendue au-dessus de la mer était une grotte, comme on en trouve assez fréquemment en Norwége. Au moment du flux, elle était presque complétement fermée par l'eau, mais en dedans il restait toujours une place jusqu'à laquelle les vagues ne s'élevaient pas.

C'était dans cette cavité que les pêcheurs avaient retiré leur petit canot et s'étaient réfugiés.

Une lugubre aventure avait rendu cette grotte célèbre : Un marin avait vu briser, par un coup de vent, sa barque dans laquelle il se trouvait seul. Heureusement il connaissait ce lieu de refuge, et il s'y rendait à la nage, quand il entendit du bruit derrière lui ; il se retourna et vit avec horreur les grandes nageoires bleues d'un requin. Il réunit toutes ses forces, parvint au rocher, effraya le monstre par des cris et par des mouvements violents imprimés à l'eau, se traîna en rampant sur la place sèche et se recommanda à Dieu. La grotte était sombre et froide, et le malheureux attendait avec anxiété que les flots s'écoulassent; il ne connaissait pas encore toute l'atrocité de sa situation. Bientôt il s'aperçut que le requin ne cessait de passer et repasser devant l'antre, effroyable gardien qui veillait sur sa proie. La captivité dura deux jours. On avait trouvé la chaloupe brisée, et l'on croyait que l'homme était noyé, lorsque, par le plus grand hasard, il fut découvert à demi mort de faim, de froid et d'angoisse, au moment où il allait chercher une fin à ses souffrances dans la gueule de l'animal furieux.

En vrai enfant du pays, Lars connaissait l'histoire; aussi, en se précipitant sur le sol : « Soyons contents, dit-il, nous sommes mille fois plus heureux que celui qui nous a précédés ici; il y a peut-être, il est vrai, des requins à rôder autour de nous; mais nous, du moins, nous avons notre bonne barque, qui nous ramènera sûrement à nos amis. »

Sur ces entrefaites, les flots avaient presque tout à fait clos la caverne, lorsque les pêcheurs entendirent parler au dehors : « Je ne conçois pas comment ils ont disparu, disait une voix rude. Cherchons encore; ce sont des garçons robustes et agiles, c'est grand dommage pour moi de les perdre.

— Père céleste, murmura Lars, les coquins voulaient nous presser. » Il s'arrêta, puis tout à coup il bondit : « Grand Dieu!... et Henric Dartley! ils lui en veulent aussi; et nous, nous n'y pouvons rien! Niels, le soir et la nuit se passeront avant que nous puissions sortir de ce trou maudit.... Mon Dieu! mon Dieu! »

IX.

La veille de l'élection, des messagers furent envoyés pour rassembler les sages vieillards qui ont la direction des paroisses, et que l'on nomme *Lensmänner*. Tous avaient tenu conseil. L'ordre du gouvernement était de se mettre immédiatement en mesure et d'envoyer, aussitôt que possible, l'élu à Eidsvold. L'écrit qui en donnait communication aux paysans avait été, selon l'usage, renfermé dans des cannes creuses, et porté d'un gaard à l'autre.

En remplissant ses fonctions, l'assesseur avait pu entendre maintes choses qui ne lui plaisaient guère; il avait eu lieu de s'assurer que presque toutes les opinions étaient contre lui, et il voyait clairement combien il avait peu d'espoir d'être choisi pour député, si la puissante voix du prieur ne parlait en sa faveur. Quelques-uns des membres de l'assemblée avaient désigné Henric Dartley comme un digne jeune homme, en qui se réunissaient et le talent de la parole et l'amour de la patrie. Le bailli les avait approuvés, mais Fahlberg s'était détourné avec indignation. Il faut dire aussi qu'Œrsteen n'était pas sans inquiétude sur les mystères de la nuit précédente. Il s'attendait à chaque instant à entendre annoncer ou qu'on ne trouvait pas Dartley, ou qu'on avait découvert son corps, et il se préparait à recevoir la nouvelle avec un visage impassible. Cependant personne ne venait, et il se l'expliquait encore, car l'absence de Henric pouvait se prolonger sans qu'on s'en inquiétât, puisqu'il lui arrivait souvent de passer plusieurs jours en chasse. Sur ces entrefaites, un nouvel aliment fut offert à sa haine : quelques paysans parlaient de la réunion à laquelle nous avons assisté; ils se racontaient avec éloge les bonnes nouvelles que Dartley de Rothbergsland avait communiquées à ses compatriotes, les encouragements qu'il leur avait donnés. L'assesseur riait ironiquement en lui-même : « Oui, se disait-il, appelez-le à votre aide, ce héros, cherchez-le jusque dans les glaces du Jötun-Fjellen, s'il ne paraît pas demain : je ne vous en empêche pas. Il se passera longtemps avant qu'il réponde.... Et, au fait, est-ce que cela me regarde qu'il ait trébuché et qu'il soit tombé à l'eau? Qu'est-ce que le misérable avait à chercher là, au mépris de son serment? Je ne vois qu'une chose, c'est que nous en sommes débarrassés, tout à fait débarrassés; c'est bon! »

D'après le peu de chances qu'Œrsteen voyait pour lui-même, ses soins se portaient principalement sur la candidature du prieur, avec la certitude que celui-ci déclinerait l'honneur pour le reporter sur son

gendre. Ils eurent tous deux un long entretien : l'assesseur avait un grand talent pour cacher son but, en s'en approchant toujours, et enfin se déterminer avec répugnance à accepter ce qu'il désirait ardemment. Il parla d'abord des pénibles fatigues d'un voyage au milieu d'un pays couvert de glace et dans une telle saison, des accidents et des dangers auxquels pouvait facilement succomber quelqu'un qui n'était ni bien portant ni dans la force de la jeunesse; puis il blâma l'appel subit fait au peuple, et en même temps l'excusa en alléguant la nécessité pressante. Il discourut avec justesse et clarté sur la triste situation du pays, et sur la possibilité de le relever par un dévouement courageux et fidèle, joint à une sage pénétration. En un mot, il fit si bien que le prévôt, tout ému de son langage, lui tendit la main, et s'écria : « Vous seul, cher Œrsteen, vous seul êtes digne de notre mandat; aucun autre n'y peut prétendre. Quel crime de méconnaître la noblesse de votre caractère, de suspecter votre dévouement! Henric Dartley est un infâme; il vous fait tort dans l'opinion; il répand de faux bruits sur vous, il trompe indignement ses paysans. Mais qu'il vienne se présenter demain, qu'il vienne, je le désire! Quelque impudent qu'il soit, je le démasquerai et je désabuserai ses partisans. Oui, certes, je le ferai! »

— Laissez ce jeune fou, dit Œrsteen en souriant; le châtiment manque rarement à de telles faussetés : mais ce n'est pas à l'homme, c'est à Dieu qu'il appartient. Je ne le crains pas, et suis sûr qu'il ne sera point élu, car personne ici ne le peut et ne le doit être, si ce n'est le prieur Fahlberg.

— Non, non, s'écria le ministre, je n'accepterai dans aucun cas. Je suis vieux, souffrant, j'ai peu d'habitude de la parole : je ne conviens en rien à une assemblée où doivent se rencontrer les personnages les plus éminents. J'emploierai toute mon influence à diriger sur vous les suffrages; je croirai rendre ainsi le plus grand service à la patrie, et vous ne pouvez refuser, Œrsteen, lorsque le devoir et la conscience vous commandent d'obéir. »

L'assesseur, pensif et affligé, appuyait sa tête dans ses mains.

« Je ne puis résister à une telle exhortation, dit-il, je consentirai à servir la bonne cause selon mes moyens; mais je serais doublement à plaindre si, portant dans le cœur l'inquiétude de mon propre sort, je devais peser avec calme les choses les plus importantes, s'il me fallait passer des mois entiers, peut-être, de l'autre côté de la montagne, laissant ici tout ce qui fait le bonheur de ma vie.

— J'y pensais, repartit le prieur en souriant; mais vous emporterez

la paix avec vous, mon cher fils : avant que vous ne nous quittiez, Anna sera votre femme, car demain, aussitôt après l'élection, je vous unirai comme j'en ai le pouvoir.

— Mon père, mon cher père! le ferez-vous? s'écria Œrsteen transporté. Oh! alors, je trouverai tout bien, je me jetterai les yeux fermés dans tout ce que vous tiendrez pour juste.... Que vous me rendez heureux, ineffablement heureux! »

Le prieur tendit les bras et pressa son gendre sur son cœur avec la plus grande expansion. « Oui, je le ferai, dit-il, parce que je suis convaincu que ce que je fais est bien, quelque pénible qu'il soit pour mon cœur de voir mes intentions méconnues de mon vieil ami Magnus, et même de ma propre enfant. La folle inclination d'Anna pour Dartley finira par disparaître, lorsqu'elle reconnaîtra qu'un noble et digne homme s'efforce de la rendre heureuse, et vous n'y manquerez pas, Œrsteen. Toute calomnie succombe honteusement devant la vérité : ainsi est-il écrit et ainsi arrivera-t-il cette fois encore.

— Je l'espère, dit Œrsteen, et c'est pourquoi je ne prends pas garde à être mortifié et repoussé.

— Il faut que vous gagniez la confiance d'Anna, poursuivit Fahlberg; c'est le fondement de l'amour. Son pauvre jeune cœur est couvert de blessures; cela me fait mal à penser. Il y a dans son regard un reproche suppliant, un muet et douloureux langage qui me saisit et me trouble. Allez la trouver; reportez-lui notre entretien, dévoilez-lui sincèrement l'avenir, peignez-lui le bonheur d'une vie qu'elle ne connaît pas encore, portez-la à l'espérance. Quand on y peut allumer une seule étincelle, le sein d'une femme est fécond en consolation. »

Ils se serrèrent la main, et l'assesseur sortit · « Que ce qui doit arriver, arrive vite, se disait-il; il suffirait d'un hasard pour que le sensible père se mette à pleurer avec sa fille, et me prie bien instamment de ne pas tourmenter sa chère enfant. »

Il parcourut doucement la maison, et se dirigea vers la basse-cour, où il entendait la voix d'Anna. Elle était debout, et distribuait la pâture à quelques poules et à quelques pigeons, qui prenaient familièrement les aliments dans sa main. Lorsqu'elle entendit des pas, elle regarda derrière elle, et rougit; les animaux s'enfuirent, comme s'ils partageaient les craintes de leur maîtresse.

« Quel charmant tableau d'intérieur vous offrez à mes regards, Anna! dit Œrsteen en souriant et lui prenant la main; vous rassemblez autour de vous toute la nature pour la nourrir et l'abreuver. Mais le nombre des hôtes est devenu petit, ce me semble.

— Ce sont, parmi beaucoup, les seuls que j'aie pu conserver, et encore à grand'peine. Ces tristes temps nous font tout perdre.

— Mais le bon temps reviendra et ramènera des choses nouvelles et meilleures. Déjà, dans ma basse-cour, j'ai une véritable colonie de volatiles de toutes sortes, et combien ce sera ravissant, chère Anna, lorsque je vous y verrai commandant en maîtresse, et répandant le bonheur autour de vous!... Les colombes volent sur vos épaules, les poules se pressent autour de vous.... Je crois y être déjà. Tout attend, tout espère de vous la prospérité; et moi, à la fenêtre, j'attends aussi un aimable regard, un sourire, une parole amicale. Ne me pardonnez-vous pas de me plaire à pénétrer en prophète dans un avenir si enchanteur? »

La jeune fille tenait les yeux baissés à terre, et ses pensées s'agitaient dans son sein, tandis qu'Œrsteen la conduisait sur le chemin du jardin désert. Tout à coup elle s'arrêta sous un vieil arbre, patriarche dont les rameaux énormes étaient soutenus par un grand nombre de pieux; elle dégagea sa main, et jeta un brûlant regard sur cet homme détesté d'abord, puis sur les branchages desséchés par l'hiver qui planaient sur sa tête avec mille entrelacements. « M. Œrsteen, dit-elle, vous le voyez, je ne pleure plus, parce que je sais que cela ne me sert à rien. Si j'avais la force de supporter la colère de mon père, je m'enfuirais d'ici et me réfugierais n'importe où; mais je sais trop bien que je ne le pourrais jamais. Ainsi donc, je reste, victime résignée, mais flétrie par l'hiver, comme cet arbre que voici, desséché jusque dans le cœur!

— N'est-ce pas un cerisier, chère Anna? demanda Œrsteen avec la plus grande douceur.

— Oui, et c'en est un magnifique. Dernièrement encore, il étendait jusqu'au ciel sa splendide couronne de verdure. De mémoire d'homme, il est célèbre dans tous les environs, et je me souviens comme il brillait sous sa parure de fleurs, et comme plus tard il portait en abondance des fruits délicieux.

— Ma chère Anna, vous avez raison de vous comparer à ce bel arbre : comme lui, vous êtes triste et dépouillée, car la main de l'hiver est sur vous et le printemps est passé; mais il reviendra, Anna. Ce bel arbre fleurira de nouveau, plus paré et plus splendide encore, et vous, comme lui, vous vous épanouirez sous le souffle de ma tendresse et de mon amour.

— Vous vous trompez ou vous voulez me tromper, répondit simplement la jeune fille. J'aime Henric Dartley, ce n'est point un mystère

pour vous, et jamais mon cœur ne pourra appartenir à un autre qu'à lui.

— Vous êtes bien cruelle de me parler ainsi, Anna, et cependant j'ose encore espérer de l'avenir.

— Moi aussi, moi aussi! s'écria-t-elle vivement et joignant les mains.

— Si vous voulez être heureuse, Anna, il faut oublier Henric Dartley.

— Oh! jamais, jamais!

— Enfant insensée! la violence de vos sentiments est un motif pour qu'on y cède d'autant moins. Lorsque l'amour devient une passion déréglée, c'est une calamité qui s'attache à nos pas. Ce n'est pas le véritable amour qui se jette ainsi sans réflexion dans tous les abîmes. Henric Dartley est un mendiant, un fat, un aventurier; à chaque instant la main du sort peut le saisir, le précipiter dans la misère, l'anéantir; et vous, Anna, vous voudriez lier à une telle vie votre noble vie? »

Tandis qu'il parlait, Anna pâlissait; mais lorsqu'il acheva, une ardeur enflammée couvrit son beau visage : « N'allez pas plus loin, s'écria-t-elle, ne mentez pas davantage; je lis le mensonge dans vos yeux. Mais quand Dartley serait tout ce que vous dites, quand il serait un criminel, — Jésus, mon Sauveur! — quand il serait un assassin... je l'aimerais encore, car je ne pourrais faire autrement que de l'aimer! »

Œrsteen croisa les bras sur sa poitrine. « Qu'il est donc pénible pour moi, s'écria-t-il, d'être la cause de votre douleur! Que puis-je et que dois-je faire pour vous apporter la paix et la joie? Si je pensais qu'un vrai bonheur pût naître pour vous de l'anéantissement de toutes mes espérances, je les détruirais moi-même pour l'amour de vous. Mais non, je ne le puis. Par pitié, Anna, songez que, moi aussi, j'ai un cœur plein de tendresse pour vous, et que devant nous s'ouvre un bel avenir. Je ne vous parle pas de ma fortune, de ma position, du rang que je vous offre dans le monde. Je pourrais essayer de flatter vos goûts; je pourrais vous dire que je vous conduirai dans la capitale, et que vous y brillerez parmi les plus nobles et les plus haut placées; que tout ce que je possède et que j'espère acquérir, je le dépose à vos pieds. Mais non, Anna, je ne vous parle que de mon amour, et cette parole embrasse tout ce que je suis et tout ce que j'ai. Ne me repousse pas, fille chère et bien-aimée, s'écria-t-il avec exaltation; sois l'ange qui me guide. Mon Dieu, j'avais besoin d'un tel être pour me rendre bon. »

Il avait saisi les deux mains d'Anna et les tenait sur sa poitrine; en terminant, il mit le bras autour de son corps et la pressa sur son cœur.

« Veux-tu m'appartenir? reprit-il en l'embrassant; aucun homme sur terre ne t'aimera autant que moi : je te vénérerai comme une sainte. »

Les grosses larmes qui tombaient de ses yeux coulèrent sur le visage de la jeune fille, émue et frémissante. Mais son émotion disparut lorsqu'elle le regarda : un feu dévorant brûlait dans ses yeux gris, et elle frissonna sous ce regard. Il la tenait avec des doigts de fer, comme un animal rapace tient sa proie. Sans s'en rendre compte, il la serrait à lui faire mal, et sous ses embrassements elle sentait le délire de l'horreur et de l'angoisse courir dans toutes ses veines. « Henric! » s'écria-t-elle, comme si elle invoquait un protecteur qui pût lui donner force et courage; et elle se débattait violemment sous son étreinte... mais il la retint par le bras, et avec un effroyable regard tout plein d'ironie et de rage : « Appelle-le, dit Œrsteen, il ne viendra pas, et vraiment je le regrette. Oui, je regrette qu'il ne puisse nous voir; je regrette qu'il ne puisse être sur le chemin lorsque nous irons nous marier. Entends-tu, voilà l'église : le lieu est proche et le temps est court où le bonheur nous attend!

— Il y a du moins, dit-elle avec calme, de la sincérité dans ce langage : tout le reste n'était que dissimulation.

— Il est des personnes, poursuivit-il, dont l'aveuglement nous oblige à les conduire à leur bien, même contre leur volonté. Je t'ai ouvert tout mon cœur, chère Anna, et je sais que tu l'accepteras un jour. Demain est l'époque fixée pour notre union : ton père la désire, et je soupire après. »

Une sensation de terreur désespérée traversa le cœur de la malheureuse fiancée; mais l'instant d'après, cette impression s'était changée en une ironie hautaine et glacée. A travers le ciel couvert de nuages le soleil avait percé, et, resplendissant tout à coup sur les rochers et sur le fjord, il avait allumé en même temps le feu de l'espérance dans le sein d'Anna.

« Entre aujourd'hui et demain il y a une nuit, dit-elle avec assurance; beaucoup de choses peuvent se passer.

— Rien toutefois de ce qui s'est passé la nuit dernière; sois certaine que personne ne troublera ton sommeil, à moins que ce ne soit un fantôme qui se glisse dans tes rêves.

— Je ne crains pas les fantômes, répondit Anna anxieuse de ces paroles, je crains beaucoup plus les vivants; cependant contre eux aussi Dieu nous protége souvent d'une manière merveilleuse.

— Tu me hais donc bien, ma douce amie? demanda Œrsteen avec une affabilité railleuse.

— Oui, je te hais de toute mon âme! s'écria-t-elle ardemment.
— Et tu invoques Dieu contre moi, comme contre l'esprit malin?
— Du plus profond de mon cœur, afin que Dieu m'en délivre! »

L'horreur et l'effroi qui se peignaient sur son visage firent pousser à Œrsteen un grand éclat de rire. Ses lèvres pâles tremblaient convulsivement lorsqu'il lui prit de nouveau la main, et aussi doucement qu'il le put : « Fille chère et insensée, dit-il, comment peux-tu être si cruelle! En vérité, cette répugnance exalte encore mes désirs, et je te trouve ainsi plus belle que jamais. Prie, ma chère Anna, prie assidûment, je ne t'en empêcherai certes pas, mais, sache-le, ma volonté contre la tienne, mon bonheur contre ton bonheur! Méprise-moi, hais-moi, je crois savoir comment te ramener au calme. Demain, ma chère Anna, demain, quand tu seras ma femme, nous en parlerons plus longuement! »

Traduit de l'allemand de M. Théodore Mugge.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HEGEL

ET

LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

Hegel et son temps, par R. Haym : 1 vol. in-8°, Berlin, Gaertner, 1857.
Apologie de Hegel contre le docteur Haym, par Rosenkranz, Berlin, Duncker et Humblot, 1858.

La philosophie allemande en général et le système de Hegel en particulier passent pour choses tellement abstruses que nous éprouvons avant tout le besoin de rassurer le lecteur : nous n'abuserons pas des formules, et nous parlerons aussi peu que possible de l'objectif et du subjectif, de l'être en soi et de l'être pour soi, de l'identité et de la non-identité. Non que nous partagions le préjugé commun contre cette terminologie, dont l'usage nous paraît au contraire tout à fait légitime. Toutes les sciences, l'astronomie, l'algèbre, la médecine, la chimie, ont créé leur langue et l'enrichissent tous les jours, en raison même de l'accroissement de leurs connaissances. Dénier à la philosophie le droit de créer la sienne, c'est la tuer dans son principe; lui contester celui de l'enrichir, c'est l'immobiliser et la tuer d'une autre manière. Les mots sont aux idées ce que le corps est à l'esprit, non pas une enveloppe arbitraire, mais les idées mêmes définies et manifestées organiquement. Toute idée nouvelle, toute nuance d'idée se fait un mot nouveau, si, ce qui arrive le plus souvent, elle n'aime mieux détourner un mot ancien de l'acception reçue. On l'a dit depuis longtemps, il n'y a pas de synonymes exacts, et d'un autre côté, combien ne trouve-t-on pas, dans toutes les langues et dans tous les ordres d'idées, de ces mots dont les acceptions multiples troublent l'esprit au lieu de l'éclairer? Rien de plus général et, en apparence,

de plus simple et de plus clair que les mots Dieu, déisme, panthéisme, athéisme; rien de plus obscur et de moins précis en réalité, à ce point que, par exemple, l'accusation d'athéisme est aussi rarement acceptée qu'elle est fréquemment formulée, sans qu'accusateurs ni accusés puissent être taxés de mauvaise foi. En un certain sens, elle ne s'applique à personne, ou du moins à nul penseur sérieux, parce qu'il n'y a pas de doctrine qui ne reconnaisse une loi, un ordre, un principe des choses; mais en un sens différent, on peut, avec un peu de subtilité, y englober à peu près tout le monde. Si en effet les déistes reprochent aux panthéistes de faire disparaître Dieu dans l'univers, les panthéistes répondent que la vraie manière de nier Dieu, c'est de l'isoler, car l'isoler c'est le circonscrire, et circonscrire l'être infini, c'est le supprimer. On peut s'excommunier ainsi jusqu'à la fin des temps sans faire avancer la question. Loin donc que le langage vulgaire introduise la clarté dans les spéculations philosophiques, il les obscurcit au contraire et les rend fastidieuses et stériles. Ici, toutefois, nous aurons peu occasion de recourir à l'appareil scientifique qui serait l'instrument obligé d'une exposition méthodique et complète de la doctrine [1]. Nous devons, dans des limites restreintes, poursuivre cette philosophie depuis ses commencements ignorés jusqu'à ses destinées actuelles. On nous permettra donc de nous borner à l'esquisse la plus sommaire et la plus générale. Conformément à un précepte qui a du bon, nous nous placerons tout de suite au milieu de notre sujet, et nous commencerons par mettre en pleine lumière la figure de notre philosophe.

Retournons d'une trentaine d'années en arrière, et transportons-nous par la pensée sur les bancs de la faculté de philosophie de Berlin. L'auditoire est compacte et recueilli. Des paroles lentes et monotones tombant du haut de la chaire, des plumes courant sur le papier, ce sont les seuls bruits de l'assemblée. Le maître ne regarde pas les disciples; sa tête est inclinée, et, tout en parlant, il feuillette de volumineux cahiers de notes. A première vue, le visage prématurément vieilli n'est ni imposant ni séduisant. On ne saisit tout d'abord que l'expression d'une bonne et antique droiture. Les muscles sont affaissés; les traits semblent détendus et morts; des rides profondes sillonnent le front et jouent autour de la bouche. Est-ce le souffle de la passion qui a dévasté ce visage? Non, que l'œil se redresse, que le regard s'éclaire, et soudain

[1] Indépendamment des publications plus connues de M. Willm, on peut consulter une autre exposition française : *Hegel, exposition de sa doctrine*, par M. Prevost, Toulouse, 1844.

vous y lisez une vie consommée dans les méditations les plus désintéressées et les plus hautes. Le front élevé, mais un peu fuyant, rayonne d'un éclat tranquille; toute la physionomie s'est transfigurée et livre sans voile la majesté intérieure de la pensée. Mais la vision ne dure qu'un instant. Le professeur baisse de nouveau les yeux et se remet à feuilleter ses notes; il se mouche, il tousse et réfléchit; les propositions se succèdent péniblement et sans ordre; les mots, les syllabes mêmes ne se dégagent qu'avec effort; à tout moment l'orateur hésite, reprend pour s'arrêter encore. Il sait fort bien ce qu'il veut dire, mais ce qu'il veut dire est nouveau, l'esprit cherche à créer sa langue, l'idée est en travail de sa forme; il faut trouver le mot propre, le seul, car il n'y en a pas deux. Enfin il se présente parfois vulgaire et soudain ennobli par le sens le plus profond, souvent bizarre et cependant naturel, car il est à sa place et dans sa fonction. La chose est dite, le sens complet, et le discours peut continuer; mais il revient sur ses pas, tourne autour du même point, et l'attaque de nouveau. Et malheur à l'auditeur qui, fatigué de ces redites, laisse un moment son attention se distraire! Ramené au discours par une parole plus importante ou plus fortement accentuée, il n'en retrouvera plus le fil. La pensée s'est développée et transformée tout en paraissant tourner sur elle-même. L'idée si péniblement formulée n'a vécu qu'un instant. La conclusion de tout à l'heure a développé sa propre antinomie. L'affirmation s'est changée en négation. Le travail recommence, les contraires se combattent jusqu'à ce qu'une synthèse imprévue les absorbe de nouveau, pour disparaître bientôt elle-même. Et le jeu, d'abord embarrassé, de ces métamorphoses, devient plus aisé à mesure qu'il se prolonge. C'est au milieu du labyrinthe que l'orateur est chez lui. Alors la voix s'élève pour ne plus tomber, et les paroles, toujours justes et frappantes, se pressent en foule sans être attendues ni sollicitées.

Écoutez-le encore quand il parle des héros de l'humanité, quand il analyse un grand homme ou qu'il aborde les conflits des peuples et les tragédies de l'histoire. Ce ne sont pas des portraits microscopiques ni de longues descriptions; peu de mots lui suffisent le plus souvent pour éclairer et restituer une figure ou une époque, pour en rétablir la pleine et vivante réalité, en même temps que pour les interpréter et assigner leur place dans la grande évolution de l'esprit [1]. Et quelle

[1] Ce portrait a été emprunté par M. Haym à M. le professeur Hotho, un des auditeurs et des disciples de Hegel, et nous le reproduisons d'après M. Haym.

puissance, quelle unité dans cet enseignement encyclopédique! Comme les géomètres qui partent d'une pure abstraction, d'une impossibilité matérielle et même logique, du « point » qui n'a ni longueur, ni largeur, ni hauteur, qui *n'est pas*, en un mot, pour arriver, par les lignes et les surfaces, qui sont encore de pures entités, aux solides, figures on ne peut plus matérielles et palpables, le maître se place bien par delà Kant et Descartes, à la limite extrême de toute réalité et de toute connaissance, sur les confins du néant. De l'incommensurable richesse de la vie et de la science, il abandonne tout, ne retenant que la plus élémentaire des notions, intangible à tout scepticisme, et cependant contradictoire à elle-même comme le point géométrique : la notion logique de l'être considéré en soi, et dépouillé des attributs et de l'action qui le manifestent[1]. De cette froide et pauvre abstraction, l'enchanteur

[1] On a dit souvent, et tout récemment encore, que Hegel explique l'origine du monde par une évolution de l'*idée*. Rien de plus erroné : pour Hegel, nous le démontrerons surabondamment, le monde *est;* l'affaire de la philosophie est de le comprendre, et non de dire comment il a été créé. Quand il part de la notion purement logique et abstraite de l'être pour en déduire l'ensemble des phénomènes, il ne veut pas, comme on se l'est trop souvent persuadé, dire comment les choses se sont passées, il veut simplement démontrer l'unité des lois constitutives de la logique et de la nature, en faisant voir la trame dialectique qui conduit de l'abstraction la plus abstraite au monde concret et à l'histoire. La logique n'est pas une cosmogonie; elle veut donner la génération dialectique des choses, non pas la génération réelle, de même que la géométrie ne veut pas nous faire croire que les solides ont été engendrés par le point idéal. Rien, nous le répétons, ne ressemble plus à la logique de Hegel que la géométrie, et si quelque chose est surprenant, c'est que cette logique ait été si peu comprise, quand nul collégien ne s'effarouche des définitions et des propositions similaires de Legendre. Le point est posé au début de la géométrie élémentaire comme la dernière des abstractions de l'espace, à l'aide de laquelle, s'il y a une méthode, si l'esprit humain a des lois, si nous ne sommes pas fous, nous devons pouvoir reconstruire l'espace tout entier, et c'est en effet ce qui réussit le plus aisément du monde. De même la notion de l'être est posée par Hegel comme la dernière des abstractions de la vie; nous ne pouvons nous y élever qu'en partant de la réalité concrète, et en laissant successivement en route tous les attributs qui la constituent. Si maintenant nous voulons redescendre de l'abstraction vers la vie, la notion de l'être doit nous y ramener par son évolution dialectique, comme la dialectique du point doit reconstituer l'espace. La logique de Hegel est donc moins le système que la contre-épreuve du système, la vérification de ses vues sur l'univers et sur l'esprit; si, en effet, ces deux termes ne peuvent être ramenés à l'unité, nous ne pouvons passer de l'un à l'autre par une opération dialectique, et réciproquement, si l'unité existe, l'opération est possible et même infaillible.

Cette note anticipe sur les conclusions de notre étude, mais nous avons voulu protester tout de suite contre un préjugé qui transforme en pure absurdité une des plus étonnantes conceptions de l'esprit humain. Qu'on pense ce qu'on voudra de la philosophie allemande, mais qu'on fasse au moins à ces grands esprits l'honneur de ne pas les mettre hors du sens commun.

fait jaillir comme d'une source magique le fleuve immense des notions et des phénomènes; ou plutôt il n'y a ici ni enchantement ni enchanteur; il n'y a rien que de naturel et de nécessaire, sous des apparences merveilleuses.

Les chimistes soupçonnent aujourd'hui que certains corps sont tellement avides de composition, qu'ils ne peuvent subsister à l'état élémentaire, et que, si on persiste à les tenir isolés, ils se combinent avec eux-mêmes faute de mieux [1]. Il en est de même de cette abstraction de l'être qui, sitôt obtenue, ne peut rester en place et a hâte de retourner où on l'a cherchée, c'est-à-dire à la réalité concrète. Il n'est besoin ni de la pousser ni de la guider; elle marche toute seule et avance, ramassant à mesure en route toutes les richesses que nous lui avons enlevées, et dont elle ne peut se passer sans mourir. Qu'est-ce, en effet, que l'être moins les attributs qui le rendent sensible, et les catégories sous lesquelles nous le pensons, moins la qualité, la quantité, le temps, l'espace, etc., etc.? Une pure chimère, une contradiction absolue, rien du tout. Oui, en le réduisant à lui-même par des épurations successives, nous l'avons identifié avec le néant. Il est encore, et il n'est plus; il s'affirme et il se nie; il *devient*, car le *devenir* [2] implique à la fois l'être et le néant; ce qui devient est et n'est pas en même temps; ce qui est devenu est incontestablement une existence, mais une existence affectée d'une négation, puisqu'elle est engendrée par le néant, c'est-à-dire une existence limitée, finie, dévolue à la mort. Il semble que nous soyons déjà revenus au monde concret, mais la route est encore longue, et parcourt d'abord tous les cercles de la logique. Ce qui évolue, ce qui progresse et se développe à travers les antinomies et les synthèses, est une pure notion. Ce n'est pas le devenir matériel, c'est la catégorie logique du devenir qui est engendrée par l'antinomie primordiale. En voyant naître successivement la quantité, la qualité, l'essence, la totalité, les parties, la substance, nous nous apercevons suffisamment qu'il s'agit avant tout de repeupler le monde des formes de l'entendement. Mais à mesure qu'elles naissent, les catégories deviennent de plus en plus riches, ce qui est naturel, puisque la dernière contient toujours toutes les précédentes, et c'est sans étonnement que nous arrivons enfin, des catégories purement idéales, à celles qui constituent le

[1] Tel serait notamment l'hydrogène qui, aussitôt isolé, deviendrait de l'hydrure d'hydrogène.

[2] *Devenir* est malheureusement bien plat, et ne rend pas du tout la puissance organique de l'allemand *werden*, mais il n'y a pas d'autre mot.

monde naturel, le temps, l'espace, le mouvement, la matière, la mécanique céleste, la physique, la chimie, le monde organique, l'esprit, la liberté, la morale, la famille, la commune, l'état, l'art, la religion et enfin la philosophie[1]. L'univers, supprimé tout à l'heure par l'abstraction, reparaît dans toute sa plénitude, reconstitué par la force de la méthode dialectique, qui est l'évolution même de l'idée, et qui paraît ainsi, non-seulement montrer, mais créer l'objet de la science. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas la logique abstraite qui a créé le monde; les catégories n'ont pas existé antérieurement aux choses; il ne s'agit pas du tout ici de créer, il s'agit de connaître et se rendre compte. L'esprit est un dans le moi et dans le monde, et aussi dans le concret et dans l'abstrait. Il doit donc pouvoir passer de l'un des termes à l'autre, sans rencontrer de solution de continuité. Si le concret contient l'abstrait, ce que nul ne conteste, l'abstrait doit aussi contenir le concret, ou plutôt les deux termes n'existent que l'un dans l'autre, et l'entendement ne peut les isoler que pour les voir aussitôt de nouveau s'étreindre et se confondre. La conscience philosophique est la conscience de leur identité.

C'est fort simple, cela n'a l'air de rien, et c'est toute la découverte de Hegel, accueillie au début comme le dernier mot de la science, et que les Allemands font profession de mépriser maintenant. Ils se demandaient il y a trente ans ce que l'esprit humain pourrait bien encore trouver après une telle conception, et l'esprit humain leur a bien répondu depuis. Avec une mobilité digne des Athéniens, ils traitent aujourd'hui le grand penseur de marchand de formules et de charlatan. D'assez petits philosophes le reprennent avec des airs rogues; beaucoup de critiques et de chercheurs, et parmi eux de fort estimables, ne veulent plus entendre parler de Hegel ni même d'aucune philosophie. Enfin voici d'un écrivain spirituel, nous l'accordons, mais qui paraît surtout chercher l'esprit d'à-propos, un gros volume, uniquement destiné à faire à la doctrine arriérée un enterrement de première classe. Nous cependant nous voulons, non pas rompre une lance contre tant de contradicteurs, mais seulement examiner les choses, voir si le système est bien aussi mort qu'on le dit, et si par hasard il ne se porte pas mieux qu'on ne pense. Il faut se demander aussi si la nature ou l'éducation avaient prédestiné Hegel

[1] Il va sans dire que nous n'entendons pas donner cette énumération très-incomplète, et dont tous les termes ne s'enchaînent même pas, pour une exposition du système. Nous y reviendrons quand nous parlerons de la *logique*.

au charlatanisme spéculatif, et M. Haym nous fournit avec une rare obligeance les moyens de répondre à cette première question.

George-Guillaume-Frédéric Hegel naquit le 27 août 1770 à Stuttgard, où son père occupait un emploi dans l'administration des finances du duché de Wurtemberg[1]. L'éducation de son enfance fut austère et simple, une vraie éducation allemande et protestante. Les résultats furent satisfaisants, mais non brillants : nul trait qui dans l'enfant révélât le penseur futur, beaucoup d'étude et d'application, mais rien d'imprévu ni de saillant. On a de lui un journal qui remonte jusqu'à ses années de gymnase, des notes et des compositions qui sont du même temps. Au témoignage de M. Haym, on y chercherait en vain l'élan spontané, la présomption hardie de l'esprit qui s'éveille. Ce qu'on y trouve, ce n'est pas la curiosité ardente qui devine ce qu'il lui est encore interdit de comprendre, qui aspire à ce qu'elle ne peut saisir : c'est la curiosité patiente et assidue, qui absorbe tranquillement et à mesure tout ce qu'elle trouve à sa portée. Étranges commencements à coup sûr, si l'opinion commune a raison, et si nous avons affaire à un esprit qui a fini par leurrer le monde et par substituer à la nature et à l'histoire l'ambitieux et fragile édifice de conceptions imaginaires. Il faut louer, non pas l'habileté, mais l'ingénuité du biographe qui nous initie à ce développement si caractéristique, et, dans Hegel enfant, nous fait voir les marques indéniables de la nature la plus positive. Il ébranle ainsi de ses propres mains, et dès le début, la conviction que son livre veut faire entrer dans notre esprit : « L'instruction » était toute la vie de l'enfant; il apprenait pour apprendre, pour » répéter, fortement saisir et retenir ce qu'il avait appris. » Assurément, les antinomies jouent un grand rôle dans le système hégélien, mais quelle plus étrange et plus impossible antinomie sera la vie de notre philosophe, si, débutant ainsi, il se perd ensuite dans le nuage du rêve et dans l'illusion des formules.

Peut-être le jeune homme, affranchi de la première discipline, montrera-t-il des velléités plus hardies. Voyons donc l'université après

[1] M. Haym attache une grande importance à cette origine wurtembergeoise. Il expliquerait volontiers par le caractère wurtembergeois toute la philosophie hégélienne. Les déductions de ce genre peuvent être séduisantes, mais elles manquent parfois de solidité, et c'est ici le cas. La vérité est que le petit pays de Wurtemberg a eu la gloire de donner à l'Allemagne quelques-uns de ses plus grands hommes et de ses plus éminents écrivains. Il suffit de nommer, sans compter les vivants (MM. Uhland, Strauss, etc.), Schiller, Schelling et Hegel. Mais en quoi ces esprits se ressemblent-ils? En rien du tout. Est-ce aussi le caractère souabe qui a produit *Don Carlos* et *Guillaume Tell*?

le gymnase. A dix-huit ans, Hegel se rend à Tubingue pour y faire sa théologie, étude qui ouvre plus d'une échappée aux esprits aventureux. Ses allures ne changent pas : il poursuit sans se distraire son laborieux sillon. Ses camarades l'appellent vieillard. Il ne faut rien de moins que le plus grand fait des temps modernes, la révolution française, pour troubler un moment cette vie uniforme et concentrée. Comme l'Allemagne tout entière, la paisible université de Tubingue exulte de joie aux premières nouvelles de Paris, et Hegel se laisse entraîner dans le tourbillon de l'ivresse commune. « Les témoignages de ses condis- » ciples, dit M. Haym, le signalent parmi les hérauts les plus zélés de » la liberté et de l'égalité. La tradition veut même qu'un dimanche » matin il soit allé, en compagnie de Schelling, planter un arbre de » la liberté dans une prairie près de Tubingue. » Effervescence passagère d'un esprit essentiellement réfléchi et pondéré, qui ne tarda pas sans doute à rentrer dans ses voies naturelles, car les notes et les manuscrits de cette époque attestent, comme ceux du gymnase, beaucoup de lecture et de travail. Kant, Jacobi (Lettres sur Spinoza), Locke, Hume, Lessing, Herder, sont non-seulement lus, étudiés, mais analysés, résumés, car c'est décidément la marque de cet aventurier de l'esprit, de ce constructeur d'hypothèses nuageuses, de ne rien effleurer, de tout approfondir au contraire, et de tout s'assimiler. Étudiant en théologie et se destinant alors sérieusement au ministère pastoral, il ne se contente pas, comme tant d'autres, d'apprendre superficiellement, dans les manuels et dans les cours, pour les réciter plus tard, la dogmatique et la morale chrétiennes; il va droit au fond des choses, et se pose le grand problème des rapports de la religion et de la raison. La solution qu'il trouve est, si nous nous en rapportons aux citations de M. Haym, à peu près celle à laquelle s'arrêtera plus tard Schleiermacher, pour en faire comme la citadelle de la foi : le raisonnement n'a rien à voir dans les choses religieuses; la philosophie et la religion sont deux valeurs irréductibles entre elles, dont la deuxième a ses racines dans les profondeurs du sentiment; hypothèse inconciliable avec l'unité nécessaire et primordiale de l'esprit humain, mais infiniment plus plausible et plus féconde que le plat rationalisme prêché à ce moment en Allemagne par les Campe, les Nicolaï et consorts; dangereuse aussi et voisine du mysticisme, si le mysticisme eût pu avoir prise sur un esprit tellement positif et avide de substance scientifique. En même temps qu'il sondait l'essence de la religion, il pénétrait aussi de plus en plus dans l'antiquité classique, et plus il était frappé des dissonances de l'esprit moderne, plus il s'éprenait de la civilisation

grecque, où tout est équilibre, harmonie et lumière[1]. La passion de l'antiquité ne l'a plus jamais abandonné, et c'est toujours avec un pieux, fier et tendre enthousiasme qu'il parlera plus tard de cette Grèce, la jeune merveille, l'incomparable aurore de l'esprit humain.

Il faut croire que les professeurs de la faculté de théologie soupçonnaient peu de chose de ce développement solitaire et de ce travail un peu indépendant, car voici le témoignage qu'ils rendirent de Hegel à la fin de ses études : bonnes dispositions, science et application modérées, mauvais orateur, nul en philosophie. On doit conclure de ce dernier trait, que la suite a rendu bouffon, ou que les professeurs s'entendaient peu en philosophie, ou, ce qui est plus vraisemblable, que les études de Hegel leur étaient tout à fait inconnues. On voit de plus en plus qu'on est ici en présence d'une nature exceptionnelle. Contrairement au penchant habituel de la jeunesse, Hegel ne cherche pas à se mettre en évidence, il ne tient pas à briller, il lui est indifférent de passer des examens médiocres, encore moins a-t-il souci de se communiquer au public : il ne travaille que pour lui, il ne veut que se rendre compte des choses, et tandis que son ami Schelling, pour ainsi dire au sortir de l'université, se précipite dans la mêlée philosophique, et se produit à Iéna avec fracas et aussi avec éclat, lui-même accepte une place obscure de précepteur particulier en Suisse. Il y vit comme à Tubingue, seul avec son esprit et ses livres, et accumulant des travaux considérables et ignorés. Soit parti réfléchi, soit

[1] Un hymne à Cérès, adressé plus tard, en 1796, au poëte Hœlderlin, est, si nous pouvons dire, tout palpitant de cet amour de l'antiquité. Nous en traduisons ici les extraits que cite M. Haym. Des vers de Hegel ne sont pas communs :

Oh! si les portes de ton sanctuaire s'ouvraient maintenant,
Cérès qui trônes à Éleusis,
Ivre d'enthousiasme, je sentirais
Les frissons de ton approche,
Je comprendrais tes révélations,
Je pénétrerais le sens de tes symboles sublimes, j'entendrais
Les hymnes au banquet des dieux
Et les paroles profondes dans leurs conseils.

Mais, continue le poëte, les temples sont détruits, les symboles sont effacés, et cependant il y a encore des initiés qui pénètrent les mystères :

Cette nuit même, je t'ai entendue, grande déesse!
Tu te révèles aussi souvent à moi dans la vie de tes enfants,
Et je te sens comme l'âme de leurs actions.
Tu es l'esprit profond et la foi fidèle,
La divinité qui ne chancelle pas, quand tout s'écroule.

instinct de sa forte nature, il ne se révélera qu'armé de toutes pièces et philosophe complet, absolu si l'on peut dire, un soleil sans aurore, un fleuve dont la source est ignorée. Il juge inutile de mettre le public dans la confidence de ses recherches, de ses doutes et de ses tâtonnements. Il n'a rien à lui dire tant qu'il ne sera pas d'accord avec lui-même, tant que les éléments encore inconciliés de la synthèse future se combattent et se tiennent en échec : « Qui voudrait s'enterrer dans » la poussière de l'antiquité, lui écrit Schelling, quand l'esprit du » présent vous entraîne irrésistiblement dans son tourbillon ? » Hegel n'est pas de cet avis; cette poussière, c'est l'histoire, et l'histoire, c'est l'esprit; il laisse donc son impétueux ami s'élancer d'un bond à la cime de la spéculation, et, tout en applaudissant à ses ébats, il s'obstine à fouiller la poussière dédaignée. Théologien, c'est encore la théologie qui le préoccupe le plus; il rédige une vie de Jésus, mais nous n'osons pas dire que ses études le rapprochent de la chaire. La divinité de Jésus-Christ, qu'il n'admettra plus jamais dans le sens orthodoxe, mais qu'il restaurera plus tard d'une autre manière et de façon à contenter des théologiens éminents, n'existe pas du tout pour lui à ce moment. Il n'admet pas, bien entendu, de révélation extérieure, encore moins de miracles. Mais la religion n'est pas non plus une invention des prêtres, elle est une création spontanée, une manifestation sincère de l'esprit, elle a son droit, son fondement historique et psychologique, et l'unique problème est de savoir comment les religions positives sortent de la religion naturelle, et par quelle nécessité l'homme donne une réalité externe à ce qui lui est révélé par sa raison. On voit poindre ici les premières lueurs du système, mais elles sont encore confuses et discordantes. L'évolution historique de l'esprit est pressentie, mais non comprise, et le prestige de la civilisation grecque est encore si puissant qu'il obscurcit et dégrade tout le reste. On rencontre des manifestations toutes païennes : l'acte religieux par excellence, c'est la contemplation d'un Apollon ou d'une Vénus[1]. « On » oublie la pierre périssable, on saisit dans la forme divine les immor- » tels eux-mêmes, et leur vue nous remplit d'un sentiment d'éternelle » jeunesse et d'éternel amour. L'âme éprouve une satisfaction sereine » et complète. »

Cet enthousiaste élan nous revèle le fondateur de l'esthétique. N'est-il pas curieux de voir dans ce premier cycle de travaux ignorés, surgir

[1] Hegel pensait sans doute à la Vénus de Médicis et à l'Apollon du Belvédère, considérés alors comme le dernier mot de l'art grec.

l'un après l'autre tous les points que Hegel touchera plus tard en maître? Déjà nous avons entrevu tout au moins la philosophie de l'histoire, celle de la religion et celle du beau. Nous arrivons maintenant à la philosophie du droit, et ici encore c'est tout juste par le contraire de l'abstraction que débutera ce faiseur d'abstractions. Il ne posera pas de doctrine absolue; il ne créera pas de constitution tout d'une pièce; il ne songera pas, comme tous les jeunes réformateurs, à instituer la politique idéale. Il sent déjà trop fortement pour cela que les temps et les peuples sont divers; il a trop fortement pris pied dans l'histoire, pour courir ainsi les aventures. Rien de plus positif et en même temps de plus modeste que son premier essai politique[1]. Il s'agit uniquement de la constitution de son pays natal, le Wurtemberg. De l'aveu unanime, elle prêtait le flanc à toutes les critiques; les abus avaient atteint leur dernière limite, et la propagande de la révolution française était proche. Hegel est donc convaincu qu'un bouleversement est imminent et que de larges réformes sont urgentes; or, la bureaucratie ne veut pas de réformes, et c'est elle qui gouverne. Il y a bien un système représentatif, mais ce n'est qu'un simulacre, les états n'étant pas nommés par le pays. La meilleure réforme serait évidemment une représentation réelle et sincère; « mais, objecte Hegel, serait-il sage » de livrer tout d'un coup le choix de ses mandataires à une masse » ignorante, habituée depuis des siècles à une obéissance aveugle, et » dépendante de l'impression du moment? » et il avoue qu'il n'ose prendre sur lui de trancher la question. On peut trouver l'objection timide, mais, à coup sûr, elle n'est pas d'un utopiste, comme se le persuade M. Haym. Une étude un peu postérieure sur la situation générale de l'Allemagne révèle le même esprit, en même temps qu'une profonde connaissance du détail. Qu'est-ce que l'empire allemand depuis la guerre de trente ans, depuis la guerre de sept ans et surtout depuis les guerres de la révolution? Rien du tout, une ombre, un fantôme d'État. Que faut-il faire pour le régénérer et lui rendre de la réalité? Fortifier le pouvoir central, l'empereur, en lui donnant la direction de toutes les forces militaires, et fonder sérieusement le système représentatif, « qui, sorti des forêts de la Germanie, est » devenu la condition vitale des États modernes. » Nous sommes toujours sur le terrain des faits et de l'histoire. Le régime représentatif n'est pas une invention réfléchie de la sagesse politique; il est la créa-

[1] Écrit en 1798 à Francfort, où Hegel passa trois années entre Berne et Iéna. Destiné à la publicité, mais resté inédit sur le conseil d'un ami de Stuttgard.

tion spontanée des peuples qui ont fait l'Europe moderne ; en le réalisant, l'Allemagne n'emprunterait rien à personne et ne ferait que se retremper dans ses origines. A vrai dire, et ceci est une parole profonde, « il semble que, par une loi mystérieuse et supérieure, le » peuple qui a donné une impulsion nouvelle au monde soit destiné à » périr avant les autres, afin que son principe survive seul. » Cependant il paraît impossible que l'Allemagne ne se puisse relever, et qu'elle ne profite pas des leçons diverses de la révolution. « L'opi» nion est aujourd'hui en possession de conceptions précises ; la » liberté s'est séparée de l'anarchie, et deux idées sont fortement » implantées dans la conscience publique ; sans gouvernement fort, pas » de liberté, et aussi pas de garanties politiques sans le vote libre des » impôts. » Tout cela est très-intelligible ; il est manifeste que nous sommes toujours loin de la région des nuages; nous touchons même à une conclusion moins abstraite encore : si les intérêts qui ont créé le morcellement de l'Allemagne ne veulent entendre à rien, eh bien! c'est à la force à reconstituer la nation et à fonder l'unité. Que l'empereur sauve l'Allemagne! M. Haym semble fâché que Hegel n'ait point adressé cet appel à la Prusse ; il oublie que nous sommes au commencement du siècle, que l'empire d'Allemagne subsiste encore, que l'empereur en est le chef naturel, et enfin que l'Allemagne a eu beaucoup moins à se louer de la Prusse que de l'Autriche depuis le commencement de la révolution.

Quoi qu'il en soit, un changement semble inévitable et prochain. « Le besoin d'une réalité meilleure est trop profondément senti, le » poids de la situation présente pèse trop fortement sur la nation ; le » désir du nouveau et de l'inconnu s'est trop fortement emparé du » monde. Entre la décadence de la nation et ses aspirations, il y a une » contradiction qui ne peut subsister. Le mal arrivé à son comble en» gendre le remède. La situation ne peut rester ce qu'elle est. Ce qui » existe a perdu toute force et toute dignité, et est devenu quelque » chose de purement négatif. Le changement est contenu en germe » dans la ruine ; l'antinomie du présent implique, prête à éclater, la » vérité de l'avenir. » Ce n'est pas ici l'expression banale que « les choses » ne peuvent pas durer ainsi, » c'est une prévision fondée sur une vue philosophique de l'histoire, c'est un principe général, et le grand principe de la doctrine, appliqué à un cas particulier. Car nous touchons au système, et nous en découvrons enfin, si ce n'est la forme complète et définitive, au moins tout le fondement et les lignes principales. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce fondement c'est l'histoire ;

ces lignes ne dessinent pas une construction arbitraire, elles s'engendrent et se disposent avec la nécessité des figures géométriques. C'est pour ainsi dire sans y songer que Hegel est arrivé à une conception systématique, et, disons-le franchement contre l'opinion reçue, nous ne croyons pas que l'histoire de la philosophie montre un autre exemple d'une génération tellement spontanée et organique. Rappelons encore une fois le point de départ : porté par un goût très-vif et très-intelligent vers l'étude de l'antiquité classique, Hegel s'éprend de la Grèce, et est bien près de voir dans l'hellénisme la manifestation unique et disparue de l'idéal humain; d'autre part, le ministère auquel il se destine le conduit à sonder l'histoire et l'essence du christianisme en particulier et des religions en général; enfin les événements contemporains agissent sur lui, les destinées de sa patrie l'émeuvent, et ici encore, sur ce terrain positif et palpitant, il se heurte à la grande énigme des penseurs, à l'antagonisme de l'idéal et du réel. Sous des formes diverses, le passé et le présent lui jettent le même problème.

Ce problème doit être résolu, l'histoire veut être comprise et expliquée, ou plutôt elle doit s'expliquer elle-même, révéler sa loi et non la recevoir. Ou il existe un hiatus entre le monde et l'humanité, entre l'ordre éternel et l'histoire, ou ce qui est, est bien; et cependant, tous les siècles l'ont senti et tous le sentiront, ce qui est n'est jamais ce qui doit être. Voilà la contradiction qu'il faut résoudre, et ainsi posée, dans sa forme en apparence la plus abrupte, elle se résout pour ainsi dire d'elle-même. Il suffit de mettre en présence les idées contraires, pour qu'elles se tirent d'affaire. Ce qui *doit être*, ce à quoi aspire invinciblement l'esprit humain, ce qu'il veut réaliser à tout moment et sous toutes les formes, c'est l'idéal, l'absolu; or l'absolu, sous peine de contradiction dans les termes, ne peut pas être réalisé, il ne peut pas *être* dans le sens qui signifie *exister;* il ne peut pas se manifester dans une existence sensible, c'est-à-dire finie. Il est le contraire du fini, et cependant le fini, le contingent, ce qui tombe dans le champ de notre perception, ce que nous voyons naître et mourir, ne peut procéder que de l'absolu, autrement l'absolu serait limité, ce qui serait une autre contradiction. Il n'y a pas là de vaine subtilité, ni de formule arbitraire. Il y a un fait psychologique attesté par l'histoire et par la conscience universelle, et une nécessité logique. L'aspiration à l'idéal, l'impossibilité de l'idéal, voilà tout : la raison de l'histoire, le principe du changement, la clef des énigmes. De là une série indéfinie et nécessaire d'existences finies, dont la raison est précisément de vouloir cesser d'être ce qu'elles sont. De là ce principe de la vraie justice historique « que ce qui paraît

» aujourd'hui contraire à la raison a été humain et naturel du temps » où on le croyait, et n'a cessé de l'être que lorsque le cours naturel, » la *dialectique* des choses, a sollicité l'humanité à des manifestations » meilleures et plus hautes. » Mais pourquoi dialectique? Pourquoi pas simplement série, succession, évolution? Parce que « dialectique » est le mot propre, parce que nous avons affaire à un développement logique, à la logique même; parce que le progrès, dont il s'agit ici, ne consiste pas simplement, comme on le croit trop souvent, en un accroissement de comfort, de richesse, de biens matériels et moraux. Tout n'est pas dit quand on a démontré que l'humanité augmente incessamment son capital, que les générations présentes profitent du travail des générations passées : on a fait l'inventaire, on n'a pas donné la raison du progrès. L'idéal, avons-nous dit, veut se réaliser, l'absolu aspire à l'absolu; il veut se posséder, c'est-à-dire se connaître; ses projections impliquent en même temps un retour sur lui-même. De là trois termes qui sont entre eux comme la thèse, l'antithèse et la synthèse : idéal, réalité, connaissance. L'objet de l'histoire, la fin du progrès sont de révéler l'humanité à elle-même. Mais la terre est un point dans l'espace; l'humanité, un atome de la vie universelle. Embrassons le monde par la pensée et nous aurons les trois termes suivants : absolu, nature, esprit. La nature, c'est l'absolu projeté au dehors, matérialisé, rendu sensible à lui-même, c'est-à-dire à nous, en qui s'effectue le retour, en qui l'esprit se connaît et opère la synthèse. La perception de la synthèse est la philosophie, la science de l'absolu, et comme l'absolu a trois faces, la philosophie a trois grandes divisions : métaphysique[1], philosophie de la nature et philosophie de l'esprit. La métaphysique, c'est l'absolu isolé par l'abstraction, une chose purement idéale, et que l'esprit pose néanmoins, par une invincible nécessité, comme le fondement de toute réalité; la philosophie de la nature embrasse l'ensemble de l'univers visible, des étoiles à la nature terrestre, jusqu'à l'homme. La philosophie de l'esprit est celle de l'humanité. De l'une à l'autre division, le champ de la spéculation se rétrécit en apparence; la métaphysique se meut dans l'infini, mais la

[1] Et logique : Hegel distinguait alors encore la logique de la métaphysique, que la dialectique de sa théorie le conduira à identifier plus tard. Nous aurions pu nous étendre beaucoup plus sur cette élaboration première et inédite du système, à laquelle M. Haym s'arrête assez longtemps, et qui comprend une logique et une métaphysique complète, et la moitié de la philosophie naturelle. Mais nous n'exposons pas encore la doctrine, nous n'en poursuivons que la genèse, et il nous suffit de marquer ici le point auquel Hegel était arrivé au moment de se rendre à Iéna et de se révéler au public.

philosophie de la nature a déjà des bornes, car l'univers visible n'est pas tout l'univers; la philosophie de l'esprit est attachée aux habitants d'une planète imperceptible, car si l'analogie nous permet, nous ordonne presque de croire que la terre n'a pas, entre tous les corps célestes, le monopole des êtres intelligents, cette croyance n'a pourtant rien de scientifique, et ne nous mène à rien, parce que nous ne pouvons argumenter de ce que nous ne connaissons pas. La philosophie de l'esprit est donc confinée pour nous dans l'histoire du genre humain; mais ne la plaignons pas de son lot, il est le plus riche des trois. La métaphysique contient tout l'univers, mais pour ainsi dire à l'état d'ombre impalpable; c'est le froid empire des abstractions; la vue de la nature nous révèle un ordre sublime et des lois admirables, mais combien l'humanité est plus belle encore. En elle éclate le victorieux retour de l'absolu sur lui-même; elle saisit et manifeste l'idéal par la force divinatrice du sentiment religieux; elle le réalise par l'art; elle l'imprime dans la nature en transformant la terre; remplaçant enfin l'intuition par la connaissance, elle le comprend et se comprend elle-même. C'est le dernier degré, mais un degré sans fin, parce que nous sommes des intelligences finies. Si nous étions des esprits absolus, nous ne verrions pas la dialectique du progrès. Au lieu d'être entraînés dans la tumultueuse variété de la vie, de nous débattre et de nous élever, nous serions éternellement, immobilement absorbés dans la contemplation de l'unité immuable.

En novembre 1800, Hegel écrivait à Schelling : « J'ai suivi avec joie » et admiration ta grande carrière. En moi aussi l'idéal de la jeunesse » a pris la forme de la réflexion et s'est métamorphosé en un système » de philosophie. » On voit que Schelling lui-même ne savait rien de la théorie de son ami. « Jamais, dit M. Haym, une grande pensée » scientifique n'avait mûri dans une si modeste obscurité. » Voici, toutefois, le moment où elle va se produire enfin. La mort de son père vient de mettre Hegel en possession d'un petit héritage, qui lui assure une indépendance au moins temporaire. Un moment il songe à se rendre à Bamberg « pour y étudier le catholicisme sur place »; mais il change de projet, et se décide à partir tout de suite pour Iéna, alors la métropole de la philosophie allemande. Sa doctrine va se modifier, ou plutôt se développer, en se heurtant au conflit des systèmes. C'est le moment de rappeler la marche de la pensée allemande depuis Kant.

Kant n'est pas le législateur de l'esprit humain; on ne donne pas plus de lois à l'esprit qu'à la nature; on découvre celles qui existent et qui fonctionnent, et les découvertes de cet ordre suffisent à la gloire

d'un grand esprit. Pressé d'échapper au nihilisme de Hume, Kant se retourne vers l'unique et vivante source de la certitude, vers le moi, et y trouve les assises définitives de toute spéculation future. Sa *Critique de la raison pure* est un travail accompli pour tous les temps. C'est là son grand titre. Ses solutions dogmatiques sont insuffisantes, le sens commun et la logique philosophique les repoussent également. Le sens commun ne comprend rien à la distinction entre la chose en soi et la manière dont nous la percevons, et Fichte, Schelling et Hegel l'ont supprimée tous les trois, de manières diverses, mais par le même et invincible entraînement logique. La morale kantienne est impraticable [1]. Le pont que la raison pratique jette entre le monde et Dieu pour suppléer à la faiblesse de la raison pure, est une construction arbitraire et fantastique.

Le dualisme, qui perce partout, dit suffisamment que cette doctrine ne peut être qu'une première étape. La raison ne le supporte pas; la tendance inévitable de toute philosophie est, à tort ou à droit, de graviter vers l'unité. Si violent que soit l'expédient de Fichte, on est obligé d'y voir un progrès. Kant revendique pour le moi la détermination des phénomènes du monde extérieur, et abandonne comme une chose insondable et intangible la substance de ces phénomènes. Fichte ne fait qu'un pas de plus, mais un pas formidable; il fait sortir le moi du cercle magique, et lui fait enjamber le monde. La substance est absorbée, l'unité est rétablie, mais au prix de quel paradoxe! Le moi seul subsiste, créateur et législateur de l'univers. La réalité n'est que son reflet; il s'y contemple et y cherche une image toujours plus noble et plus pure de lui-même. Car, de même qu'il a engendré le monde, il a le devoir de le transformer, de manière à le rappro-

[1] Exemple : un homme poursuivi par des assassins se réfugie chez vous; vous le cachez; les assassins arrivent : s'ils vous ordonnaient de livrer l'homme, vous auriez naturellement le devoir de leur résister, mais ils vous demandent d'abord de leur dire si vous l'avez caché, et comme il ne faut jamais mentir, comme vous devez toujours vous conduire de manière à poser par votre action une règle de conduite générale et valable pour toutes les circonstances, vous êtes tenu de leur avouer qu'il se trouve en effet dans votre maison. — Il s'établit une polémique entre Benjamin Constant et Kant sur cette question casuistique. Benjamin Constant soutenait que les meurtriers n'avaient pas droit à la vérité, et Kant de défendre sa thèse, mais par des raisons fort pauvres. Le sentiment universel donne raison à Benjamin Constant. Il y a ici une antinomie dont la solution, comme de toutes les antinomies de la vie, est le progrès. La morale absolue n'est pas, elle devient : notre devoir et la tendance naturelle de l'esprit humain sont de la réaliser de plus en plus; mais il ne dépend malheureusement de personne de l'installer d'un seul coup *in pleno*. Quand il n'y aura plus de meurtriers, nous serons dispensés de leur mentir.

cher de plus en plus de l'idéal du moi absolu. C'est là le sens de l'histoire, la manifestation de l'ordre moral ou du divin dans l'humanité. Conception gigantesque, imposante surtout par sa grandeur éthique, mais fausse, radicalement fausse. La nature ne se laisse pas supprimer aussi facilement, et par son âpre résistance à nos entreprises, elle montre assez qu'elle est autre chose qu'une simple hypostase du moi. A bien des égards, le moi du dix-neuvième siècle, infiniment plus libre, plus grand et plus fort que le moi primitif, est encore son très-humble serviteur. Hâtons-nous du reste d'admirer la construction de Fichte, car déjà la voilà qui s'efface, les systèmes vont vite, ils passent devant nous comme des nuages chassés par le vent. A peine Fichte a-t-il détrôné Kant que déjà voici Schelling, provisoirement son disciple et bientôt son successeur. Schelling est une figure à part. Au moment où il s'impose au public, il est, comme l'Œdipe de Voltaire,

Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnait la crainte.

Il enseigne, il prêche, il popularise la philosophie à l'âge où les autres commencent à l'apprendre. Il a vingt ans, et ne doute de rien. Il s'attache à Fichte comme l'apôtre au prophète, et multiplie les variations sur la souveraineté absolue du moi. Mais d'autres séductions ne tardent pas à usurper une part de cet enthousiasme juvénile et versatile. La nature, trop dédaigneusement traitée par Fichte, se venge en lui enlevant son plus brillant disciple. Les sciences expérimentales ont marché de front avec la spéculation philosophique, et l'intelligence ouverte et rapide de Schelling n'est pas faite pour méconnaître leurs progrès. Il a désormais deux passions qu'il cherche à concilier de son mieux, et ce syncrétisme donne naissance à un nouveau système. Oui, dit-il, la nature est la création et le reflet de l'esprit humain, mais, par cela même, elle est apte à nous le révéler; il est donc légitime, il est même nécessaire d'étudier en elle l'histoire de l'intelligence. La philosophie de la nature est la contre-partie obligée de la philosophie du moi; la première procède du réel, que la deuxième subordonne à l'idéal. Isolées, elles sont impuissantes; réunies, elles procurent une vue complète de la vie universelle. Mais on apprend bientôt que cette vue ne satisfait pas encore tout à fait l'esprit. Le monde ne paraît qu'une image incomplète de l'idéal, et d'un autre côté le plein développement, la liberté idéale du moi sera toujours entravée par les limites infranchissables des lois naturelles, et cependant l'idéal a soif d'une réalité absolue. Il faut que cette réalité existe, et on la trouve : « L'art

» est le saint des saints où brûlent d'une flamme divine et dans une » union primordiale et indissoluble les éléments qui séparent la nature » et l'histoire, et qui se fuient dans la vie aussi bien que dans la pen- » sée. » Passons sur ce style de visionnaire, et voyons la pensée. L'art procure à l'idéal la pleine satisfaction, la réalisation entière qu'il poursuit vainement ailleurs; cela est vrai, et c'est là sa profonde raison d'être. L'art, à la fois transfiguration et négation du réel, n'eût jamais été inventé si l'univers était parfait, pas plus que ne se fût produit le progrès. La fin toujours fuyante du progrès est l'organisation rationnelle et la transformation esthétique du monde; l'art est né de l'impatience de l'esprit qui ne veut pas seulement travailler pour la fin des temps, et qui aspire à une satisfaction immédiate. Conclusion inévitable : l'art n'est pas le monde, et le monde n'est pas l'art; tout au plus celui-ci peut-il être considéré comme le type anticipé d'un avenir infiniment éloigné, qui ne l'atteindra jamais que par approximation. Conclusion fausse d'après Schelling : l'art, antithèse du réel, est la seule réalité. En effet, il contient, il manifeste l'harmonie cherchée de l'idéal et du réel, donc cette harmonie existe, donc elle est partout. L'univers n'est plus seulement ce qu'il est réellement, l'image très-imparfaite du monde idéal; il doit lui-même être considéré comme une œuvre d'art; il est, pour employer cette fois le terme de l'école, l'identité absolue du subjectif et de l'objectif; le philosophe ne le comprendra qu'en le contemplant par les lunettes de l'esthétique; il devra être inspiré comme le poëte, et s'il est bien avisé, il fera fi de la méthode, et cherchera dans l'intuition la connaissance absolue.

Ne l'oublions pas : ce philosophe, jeté dans la spéculation par l'enthousiasme, a vingt-cinq ans, et s'il montre plus d'imagination que de méthode, il a deux grands mérites : d'avoir rétabli la nature dans son droit[1], et d'avoir, sinon construit, au moins entrevu et indiqué la synthèse absolue. Mais, on l'a vu, ce n'est point un procédé scientifique, c'est une sorte d'éclectisme qui l'amène à compléter la doctrine de Fichte par la philosophie de la nature. Ce n'est pas non plus la méthode, c'est un sophisme évident qui lui fournit la conclusion. Et puis quel déplorable résultat, si un tel enseignement, au lieu d'éblouir simplement les esprits, les eût persuadés et entraînés. Il ne contient nul principe d'activité; sa conséquence pratique serait un optimisme inerte, une contemplation béate et stupéfiante. En donnant comme accompli

[1] Son principal titre, bien supérieur à son système, est d'avoir puissamment contribué au développement des sciences naturelles.

ce qui ne peut être compris que comme l'œuvre indéfinie du temps, il supprime tous les ressorts de la vie individuelle et collective, il efface l'histoire, nie le progrès et détruit la raison d'être de l'humanité.

On peut le demander : qu'allait faire Hegel dans cette galère, plutôt équipée pour les aventures que pour la navigation sage et régulière? Car il y alla, et même il y rama assez longtemps. Nous le connaissons assez pour soupçonner que l'impromptu et la vision ne devaient pas lui paraître de bons instruments philosophiques. De plus, il arrivait avec une théorie qui, pour n'avoir pas encore revêtu sa forme dernière, n'en était pas moins infiniment plus liée et plus achevée que celle de Schelling[1]. Mais il n'avait aucune hâte, parce qu'il ne confondait pas les intérêts de son amour-propre avec ceux de la philosophie. Peu lui importait sa gloire personnelle, pourvu que l'idée fût manifestée. Il faut ici marquer nettement un des nombreux caractères qui établissent une séparation profonde entre ses vues et les autres constructions philosophiques. Son système est absolument impersonnel : Hegel ne veut pas nous donner une manière quelconque, bonne ou mauvaise, de comprendre l'univers et l'histoire; par-dessus tout, il se défend d'avoir rien inventé ; on l'eût blessé en louant la hardiesse ou la nouveauté de ses conceptions. Que lui parlez-vous de système ? Il n'en a pas; il n'est pas, ou du moins il ne veut pas être un constructeur d'idées ; il est l'observateur des faits, l'historien de l'esprit incarné dans le monde, et qui, après s'être longtemps traité à la troisième personne, comme les enfants, est enfin arrivé à la conscience de lui-même. L'éveil de cette conscience philosophique n'est pas plus l'œuvre voulue du penseur, que l'éveil de la conscience individuelle n'est l'œuvre voulue de l'individu. L'un et l'autre sont des faits nécessaires, le résultat d'une évolution spontanée, qui impose des devoirs sans conférer aucun mérite. Le devoir ici c'est la propagande, et Hegel ne songe en effet qu'à la propagande. Ce qui lui importe, une fois sorti de sa solitude, c'est de poser l'idée et non sa personne. « Il s'agissait avant tout, dit fort bien M. Haym, d'établir, en face de la philosophie critique, le point de vue de la nouvelle théorie, et de poser le principe avant d'exposer les développements. Hegel débutait, il avait besoin d'un point d'appui; il devait sentir l'importance d'un nom, d'un signe, d'une formule déjà connue et acceptée; il devait chercher un pont par

[1] Le dernier mot de Schelling : *Exposition de mon système*, est postérieur à l'arrivée de Hegel à Iéna, et M. Haym se demande si Schelling n'a pas puisé l'idée de l'identité dans ses premières conversations avec son ami. La supposition est permise.

lequel les esprits pussent arriver de Kant et Fichte à sa propre philosophie. » Nous admettons cela, mais non pas que Hegel se soit associé à Schelling avec l'arrière-pensée de l'abandonner plus tard, après s'être servi de lui. Il était sincère : pourvu que ses idées circulassent, peu lui importait le pavillon. Le plus connu, le plus éclatant était évidemment le meilleur. C'est pour cela qu'il abdique toute initiative, en débutant par une exposition « de la différence entre le système de Fichte et le système de Schelling. » C'est pour cela qu'il fonde avec son ami le *Journal critique de philosophie*, œuvre véritablement fraternelle, où les articles ne sont pas signés, où le rédacteur principal se dissimule avec une entière abnégation. Oui, M. Haym a raison, les deux amis ont fondé une société où le plus jeune figure pour la retentissante autorité de son nom, et l'aîné pour son capital philosophique et son infatigable activité. Ou encore : c'est l'alliance de César avec Bibulus, de Napoléon avec Sieyès; mais le César dont il est ici question ne tenait pas aux insignes du pouvoir, et se fût volontiers dissimulé derrière le drapeau qu'il avait adopté. Il est si peu personnel qu'il se laisse même aller à subir un peu trop l'influence de Schelling, car il est curieux d'observer l'action réciproque de ces esprits l'un sur l'autre. Schelling insiste maintenant sur la rigueur de la forme, et sur la nécessité des déductions logiques, sans trop réussir à conformer sa pratique à ses nouvelles maximes, et c'est Hegel qui, des hauteurs de l'absolu, foudroie « la philosophie de la réflexion, » celle qui ne sait pas sortir de l'analyse, et reste empêtrée dans la différence, quand l'identité est si manifeste. Convenons-en : il est sur une pente dangereuse. Assurément la réflexion vulgaire, qui ne voit pas les contraires retourner vers l'unité et l'unité engendrer les contraires, ne peut arriver à rien; elle isole, elle divise, et aboutit à des résultats absurdes, tout en se vantant de rester dans le sens commun. Elle méconnaît la grande loi de la vie, le changement; elle considère les choses comme étant et non comme devenant, et crée ainsi des oppositions fixes, insolubles qui l'arrêtent et, si elle est sincère, lui font confesser son impuissance. Mais la vue de l'unité a bien aussi ses périls, et pour l'esprit qui s'est élevé si haut, la tentation est proche de croire tout accompli et de se reposer dans la synthèse suprême. Tout ce qui est au-dessous paraît inutile et mesquin. A quoi bon chercher encore? N'a-t-on pas découvert la vérité première? « L'extase remplace alors le raisonnement, et » l'esprit n'enfante plus que des œuvres qui ne sont ni chair, ni pois- » son, ni poésie, ni philosophie, combinaisons arbitraires d'une ima- » gination désorganisée; dire que tout est un dans l'absolu, c'est ne rien

» dire du tout, c'est faire de l'absolu la nuit, où tous les chats sont gris. » Il ne suffit pas, sous prétexte d'absolu, de confondre en un tas toutes » les analyses[1]. » Qui parle ainsi? C'est Hegel, séparé de Schelling[2], et rendu à sa nature; Hegel, qui ne veut pas que la philosophie s'abîme dans le rêve. Non, tout n'est pas conclu quand on a saisi la notion de l'absolu; c'est alors, au contraire, que commence le vrai travail. « Ce » qui est clairement déduit et nettement défini est seul propre à être » enseigné et à devenir le bien de tous. » Le système tout entier est à construire, le point de vue seul est acquis; bien plus, il ne l'est pas même pour le public; au lieu d'entraîner d'un coup les esprits à la cime de la spéculation, il faut leur montrer et leur faire suivre le chemin par lequel l'auteur s'y est élevé; il faut rappeler et faire se succéder toutes les phases que traverse l'âme dans l'individu et dans l'humanité pour arriver à la conscience de l'absolu. Hegel écrit la *Phénoménologie de l'esprit*. C'est la grande date de sa vie, qu'elle divise en deux périodes, l'une obscure, l'autre éclatante : d'un côté l'effort et l'élaboration silencieuse; de l'autre, le riche épanouissement d'une pensée désormais sûre d'elle-même, que nous avons vue naître et dont il nous reste à montrer le développement systématique. Ce sera la matière d'un autre article.

[1] Préface de la *Phénoménologie*.

[2] L'alliance eût peut-être duré plus longtemps si Schelling n'eût quitté Iéna en 1803 pour occuper une chaire de philosophie à Wurtzbourg. L'ascendant qu'il pouvait avoir sur Hegel s'affaiblit par l'éloignement.

A. Nefftzer.

LES FÊTES D'IÉNA.

I.

L'histoire de l'université d'Iéna est à peu près l'histoire du protestantisme allemand[1]. Créée pour réparer la perte que le protestantisme et les princes saxons de la branche Ernestine venaient de faire de la ville et université de Wittenberg, tombée aux mains des ennemis de la réforme, l'université d'Iéna se montra d'abord, comme avait été l'université de Wittenberg, l'amie des nouvelles doctrines. Peu d'années après la bataille de Mühlberg, quand l'université de Wittenberg fut rétablie, et que Mélanchthon, guidé par son caractère conciliant et influencé par les nouveaux protecteurs de Wittenberg, faisait des concessions tendant à la réconciliation de tous les partis protestants entre eux, et même avec l'Église catholique, l'université d'Iéna et les princes de la branche Ernestine se laissèrent pousser à une opposition violente contre les tendances de paix prêchées par Mélanchthon et par l'université de Wittenberg. Bientôt celle d'Iéna, inspirée par le premier évêque protestant, l'ami de Luther, Nicolas von Amsdorf, et par les professeurs de théologie, M. Flacius, J. Wigand et Math. Judex, se montra plus luthérienne que Luther même; elle se nomma avec orgueil « la forteresse du vrai luthéranisme ». La thèse de Luther, « que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires pour le salut de l'âme, et que ce n'est que la foi qui sauve », devint le terrain des professeurs. Luther avait soutenu cette thèse avec toute la force et toute la violence qui lui étaient propres, car il s'agissait pour lui de combattre

[1] Voyez : « Die Universitæt Iena, nach ihrer Stellung und Bedeutung in der Geschichte des deutschen Geisteslebens von Prof. K. Büdermann, » qui résume avec clarté et précision toute l'histoire de l'université d'Iéna.

surtout et avant tout l'aumône faite aux moines, les messes payées aux prêtres, les pèlerinages qui enrichissaient des monastères et des abbayes, les « jubilés » et les mille et mille « bonnes œuvres » de tout genre, qui remplissaient le trésor du pape. Plus tard, Luther comprit lui-même qu'il s'était laissé pousser trop loin par la résistance opposée à sa réforme. Dans les derniers temps de sa vie, il n'aimait plus beaucoup à parler de cette thèse, qu'il avait été forcé de défendre pour chasser ses ennemis de leur plus forte position. Mélanchthon et les théologiens de Wittenberg convinrent bientôt que Luther était allé trop loin dans cette question. Ce fut pour les théologiens d'Iéna une nouvelle raison pour soutenir à outrance la première thèse luthérienne, et la dépasser même, ajoutant que « les bonnes œuvres n'étaient pas seulement inutiles au salut de l'homme, mais qu'elles lui étaient même nuisibles. » Excellente occasion de se battre jusqu'à extinction de voix. Les stricts luthériens, comme les professeurs d'Iéna, et avec eux leurs princes et protecteurs aimaient à s'entendre appeler, furent la cause que, déjà peu d'années après la mort de Luther son œuvre se voyait combattue violemment par les « réformés évangéliques. » La violence de cette opposition irrita les professeurs d'Iéna, et guidé par eux, le « strict luthéranisme » devint bientôt aussi intolérant que le catholicisme l'avait été avant Luther; seulement, au lieu de les brûler, il se contenta de chasser de l'université et du pays de Saxe ceux qui ne voulaient pas subir la croyance commandée. Cela n'empêcha pas que l'intolérance du luthéranisme ne semblât bien moins excusable, parce qu'elle était une contradiction avec le principe du luthéranisme et de la réforme. L'esprit qui régna pendant quelque temps à Iéna s'est répandu dans bien des pays protestants. Il fallut peu de temps cependant au duc Jean Frédéric II, fils du protecteur de Luther, du prisonnier de Charles V et du fondateur d'Iéna, pour s'apercevoir que l'intolérance de ses théologiens menaçait de ruiner la nouvelle université, et versait l'opprobre sur les princes mêmes qui les protégeaient. Il chercha donc à soumettre les professeurs, comme toute l'Église protestante de son pays, à un consistoire à moitié composé de laïques. Les professeurs, tout-puissants jusque-là en tout ce qui regardait l'Église et la théologie, essayèrent de refuser obéissance au nouveau consistoire du duc; celui-ci chassa, sans grande cérémonie, d'Iéna et du pays de Saxe, les mêmes professeurs (Flaccius et Vigand) qui, peu d'années auparavant, possédaient plein pouvoir pour exiler tous ceux qui osaient avoir une autre croyance que celle qu'ils soutenaient. C'est ainsi que des théologiens intolérants avaient appris au prince

qui les protégeait à soutenir même la tolérance par l'intolérance contre tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Jean Frédéric II se croyait aussi bien autorisé à imposer par force et sous des peines plus ou moins fortes une foi plus libérale à tous ses sujets, qu'il avait pu se croire en droit de leur octroyer sa croyance intolérante peu d'années avant. Mais, par cela même, il fut conduit à demander des professeurs à Wittenberg.

Jean Frédéric II tomba vers la fin de sa vie, comme son père, au pouvoir de ses ennemis et mourut prisonnier. Sous ses successeurs, les tendances libérales des ernestiniens prirent peu à peu le dessus, et l'université redevint le représentant des idées libérales dans le protestantisme.

Pendant la guerre de trente ans, les princes ernestiniens furent, malgré leur faiblesse relative, les soutiens dévoués et courageux de la cause du protestantisme; ils se montrèrent surtout, pendant tout ce temps, plus « évangéliques que luthériens[1] ». Il va sans dire que pendant la guerre l'influence de l'université fut à peu près nulle, et qu'elle ne reprit que bien plus tard sa position dans la science, et surtout dans la vie religieuse de l'Allemagne. Après la guerre de trente ans, qui avait montré aux hommes qu'au moins les « mauvaises œuvres » étaient quelque chose de très-positif, et que le « salut » de l'homme, aussi bien que son malheur, en dépendait avant tout, l'université d'Iéna, comme presque toute l'Allemagne, passa par une époque de piétisme qui demandait, malgré la thèse de Luther, des œuvres de piété et de charité à tous les bons chrétiens, et qui cherchait ainsi à guérir les plaies sanglantes de cette terrible guerre, par laquelle l'Allemagne avait déchiré son propre sein. Le sentiment de l'impuissance de l'homme devant le courroux de Dieu, qui, par trente ans de malheurs et de misères indescriptibles, était tombé sur le peuple allemand, avait réveillé le sentiment religieux à un degré plus puissant. Le piétisme[2] stimulé ainsi outre-passa bientôt toutes les bornes, et provoqua la réaction philosophique dans toute l'Allemagne. Ce ne fut pas à Iéna cependant que la réaction philosophique contre l'exagération piétiste, bientôt convertie en momeries hypocrites, trouva sa première expression; ce fut à Halle, à quelques lieues d'Iéna, que le philosophe

[1] Voyez « Büdermann, » etc., p. 37.

[2] Il est assez curieux d'observer comment, après les guerres de la révolution, le piétisme, représenté par madame la comtesse de Krudner, se releva immédiatement à la paix pour aboutir à la même opposition philosophique qu'il avait provoquée après la guerre de trente ans.

Wolf donna le branle à ce mouvement philosophique qui devait agiter pendant plus d'un siècle les penseurs de l'Allemagne et de toute l'Europe. Mais si Wolf ne professa pas à Iéna, ses œuvres et ses vues philosophiques y trouvèrent bientôt de chauds défenseurs. Après qu'il eut été chassé de Halle par l'intolérance violente et le piétisme borné de la cour de Berlin, sous le père de Frédéric le Grand, Frédéric-Guillaume I, la faculté théologique d'Iéna se crut obligée de soutenir la condamnation du philosophe, comme conduisant, par son système de la nécessité universelle, à l'indifférence, à l'athéisme et même au relâchement des mœurs. Mais les professeurs de philosophie, MM. J. B. Wiedeburg et G. Stolle, se prononcèrent franchement et chaudement pour la tolérance en philosophie, et demandèrent pour toute l'université la liberté de protester et de discuter le système de Wolf. Le duc de Weimar suivit le conseil de ses philosophes, et malgré la condamnation du gouvernement prussien et de la faculté de théologie, les philosophes de cette université continuèrent à professer le système de Wolf, et soutinrent ainsi le mouvement philosophique commencé par le philosophe persécuté. Sous l'influence de Frédéric le Grand, et bientôt aussi de l'empereur Joseph II, toute persécution contre la philosophie cessa en Allemagne; mais le philosophe de Sans-Souci, qui prêcha partout la tolérance, fut, sous d'autres points de vue, un souverain plus intolérant que tous les autres. De même qu'il prohibait l'entrée en Prusse de tout produit appartenant aux industries qu'il croyait devoir protéger, il défendait également, pour protéger le progrès universitaire, l'entrée de la science provenant des autres universités; il défendait, en conséquence, à ses sujets d'aller étudier à Iéna ou en d'autres universités des pays voisins. Iéna surtout souffrait de cette intolérance scientifique du roi philosophe, imitée bientôt des souverains protecteurs de Gœttingen et d'Erlangen. L'université d'Iéna chercha à faire équilibre d'un autre côté; elle sut rester à la tête du mouvement intellectuel commencé en Allemagne, seconda les premiers essais de la renaissance littéraire en Allemagne, posséda, dans le mathématicien Erh. Weigel, un professeur qui attira le célèbre Leibnitz, et dans le professeur B. G. Struve, le fondateur des études politiques en Allemagne. Struve fut un des premiers qui firent des cours de droit public, d'histoire du droit, de littérature et de poésie allemandes, et enfin un cours sur l'histoire du peuple allemand. Il fut aussi le premier qui, dans les universités allemandes, fit un « cours des gazettes » (*Zeitungs-colleg*) « sur l'état des choses du présent. » Son exemple fut suivi par d'autres,

et à côté du *Zeitungs-colleg* se trouva bientôt un cours sur l'art de voyager (*Reis-colleg*) qui instruisait les étudiants de tout ce qui leur était nécessaire pour voyager utilement (*ein Gesellschaft-colleg*), un cours sur la manière de se conduire en société; enfin, un cours sur l'éloquence, sur la manière de lire avec avantage les auteurs anciens et modernes, etc. On comprendra facilement quelle influence ces cours, plus pratiques qu'académiques, durent exercer sur les jeunes gens qui fréquentaient l'université. Professeurs et étudiants s'entendirent comme nulle part ailleurs : l'étudiant aimait l'étude et les sciences par l'amour qu'il portait au professeur, et il sortait de l'université, non pas encombré de théories non comprises, mais homme de science et de savoir-faire à la fois. Et voilà pourquoi l'université d'Iéna resta la première, quoiqu'elle fût la plus petite et la moins bien dotée de toutes les universités allemandes.

Mais ce fut vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle que Iéna eut les jours les plus brillants. La littérature et la philosophie allemandes ont eu leur âge d'or vers la fin du dernier siècle; et presque tous les hommes célèbres de cette époque se sont donné rendez-vous à Iéna et à Weimar. Le hasard, ou quelque chose de mieux, a voulu que pendant cette époque les trois petits trônes de la maison Ernestine, ceux de Gotha, de Weimar et de Meiningen, fussent occupés par trois princes amis des sciences et des lettres à l'envi l'un de l'autre. Charles-Auguste de Weimar fut, comme chacun sait, l'ami de Gœthe et le protecteur de Schiller; Ernest de Gotha, Georges de Meiningen l'aidèrent à attirer les hommes distingués de l'Allemagne dans ce centre de la science et des lettres. L'université d'Iéna compta dans le courant de peu d'années les noms les plus illustres parmi ses professeurs. Pour qui ne connaît même que superficiellement l'histoire des lettres et des sciences en Allemagne, il suffirait de nommer Griesbach, Loder, Eichhorn, Dœderlin, Walch, Tennemann, Reinhold, Hufeland, Paulus, Schiller, Fichte, Schelling, Hegel, Fries, Krause, et plus tard Thiebaut, Feuerbach, de Wette et les frères Schlegel, qui tous ont occupé des chaires à Iéna pendant cette période glorieuse. Les hommes d'élite, même sans y être appelés comme professeurs, venaient entendre cette parole élevée, respirer l'air libre de la philosophie et de la science. Les frères Humboldt, Jean-Paul Richter, Schleiermacher, Joh. H. Voss, Tieck et Novalis ont demeuré pendant cette époque plus ou moins longtemps à Iéna. Le nombre des étudiants monta alors rapidement de cinq cents, chiffre rarement dépassé pendant la première moitié du dix-huitième siècle, à

huit et neuf cents; et pour montrer quelle influence les professeurs exercèrent sur les jeunes gens, il suffit de dire que C.-L. Reinhold, l'interprète de Kant, avait un auditoire de six cents, et Schiller un de quatre cents étudiants.

Fichte fut celui dont les cours captivèrent le plus les auditeurs, et cela surtout parce que, comme Struve et d'autres en avaient donné l'exemple, il faisait un cours peu académique, mais d'autant plus pratique, plus saisissant, plus propre à atteindre le cœur de la jeunesse. Fichte faisait tous les dimanches un cours « sur la vocation de l'homme de science ». Le but qu'il poursuivait était de faire comprendre aux étudiants comment et à quelle fin on devait étudier; ce fut, à vrai dire, un cours d'éducation pour la jeunesse des universités. Fichte, en philosophe plein de justice et de courage moral, était l'ennemi du duel. Il profitait surtout de son cours du dimanche pour combattre le préjugé des étudiants, qui croyaient devoir défendre cet usage traditionnel. A sa dernière leçon, Fichte disait en terminant : « Par votre manière d'agir pendant que vous êtes à l'université vous préparez votre manière d'agir dans le monde qui vous attend après les années d'études. Vous serez un jour dans le monde ce que vous êtes maintenant à l'université. La corruption et la barbarie auxquelles vous abandonnez maintenant vos mœurs vous suivront dans le monde; le manque de cœur, la lâcheté avec laquelle vous vous rendez aux choses que vous méprisez dans votre for intérieur, ce manque de courage et cette lâcheté vous l'apporterez dans la société, comme vous y apporterez aussi le courage qui vous ferait dire : « Je *veux* cela, car selon ma conviction cela est juste, ou je ne *veux pas cela,* parce que cela est injuste. La destinée de notre université dépend essentiellement du courage et de la fermeté des *bons* parmi vous. Des lois, même exécutées avec sévérité, n'ont pas d'influence sans bonnes mœurs, et ces dernières dépendent de votre bonne volonté. Notre université s'est distinguée jusqu'aujourd'hui par les bonnes études et les bonnes mœurs des étudiants; un préjugé, celui du duel, qui a pesé depuis des siècles sur elle, commence à être repoussé dans l'opinion du monde. A qui devons-nous cela? je crois à ceux d'entre vous qui se distinguent par des principes plus éclairés. Il dépend de vous que ce préjugé disparaisse complétement. Les bons sont toujours les plus forts, s'ils savent ce qu'ils veulent, et s'ils comprennent eux-mêmes qu'ils sont et qu'ils veulent être bons. Car ce ne sont que les hommes bons qui sont conséquents, et qui marchent droit à leur but; et tous ceux qui sont vraiment bons ont aussi, en fin de compte,

les mêmes principes. Qu'est-ce qui les empêche d'unir leur force pour se fortifier mutuellement dans ce qui est bien ? Méprisez un préjugé ridicule, et dont vous comprendrez l'absurdité aussitôt que vous oserez le regarder en face. »

Le même soir, quelques amis du duel, revenant d'un *commers* les têtes échauffées par la bière, cassèrent les vitres de la maison du philosophe, qui garda le silence sur ce fait, certain qu'il était d'avoir pour lui l'opinion. Il eut bientôt l'occasion de voir qu'il ne s'était pas trompé. Les amis du duel ne furent pas les seuls qui trouvèrent à redire au cours d'éducation qu'il faisait aux étudiants. A Weimar on regardait Fichte comme un « démocrate » dangereux. Nous verrons plus tard, dans l'histoire des étudiants, que la cour de Weimar ne voyait pas de bon œil la grande influence exercée par Fichte sur la jeunesse. Ce furent surtout les prédicateurs qui se scandalisèrent de ce que le philosophe faisait, par ses cours du dimanche, une concurrence à la prédication dans l'église. Le haut consistoire de Weimar réussit à faire défendre le cours du dimanche. Les étudiants protestèrent en masse, et ils se préparaient à une grande démonstration publique, quand Fichte lui-même apaisa leur irritation en leur faisant dire que ce n'était pas son cours qui avait été défendu, mais que seulement on lui avait interdit de le faire le dimanche. Il adjurait les étudiants de s'abstenir de toute démonstration bruyante.

Peu d'années après (1799) Fichte eut de nouveaux démêlés avec le gouvernement de Weimar. Ce ne fut pas son cours qui cette fois lui attira un reproche officiel, mais quelques expressions par trop philosophiques d'un travail qu'il avait publié dans un journal de philosophie. Il refusa d'accepter la réprimande officielle et menaça de donner sa démission si le reproche était publié. Il le fut pourtant, et on y ajouta le renvoi du philosophe de l'université. Depuis des siècles, les princes Ernestins ne s'étaient laissés aller à pareille rigueur envers le professorat. Les étudiants protestèrent encore en masse, ils essayèrent deux fois par des pétitions au grand-duc de Weimar, l'ami de Gœthe, de faire révoquer le renvoi du philosophe; deux fois ils reçurent la réponse que, par des causes très-importantes, la mesure ne serait point révoquée.

Il sembla que le génie protecteur d'Iéna se fût exilé avec le philosophe; car depuis lors l'université déclina pour redescendre peu à peu au niveau de ses rivales, qu'elle avait dépassées de beaucoup pendant près d'un quart de siècle. La bataille d'Iéna lui donna le coup de grâce pour bien longtemps.

II.

L'histoire des étudiants d'Iéna[1] est encore bien plus curieuse que celle de ses professeurs. L'étudiant allemand, c'est le vrai représentant du génie germanique ; et celui d'Iéna est l'étudiant allemand par excellence. Rêveur, philosophe, et toujours profondément religieux, le plus souvent bon patriote, prêt à se sacrifier pour la patrie, et toujours bon enfant à se laisser mener par tous ceux qui savent toucher la corde généreuse de son cœur; avec cela tête carrée, s'il est monté par une fantaisie, par une rêverie, ou par un sentiment généreux, par une pensée profonde et infinie ; si l'occasion se présente, viveur, buveur, joueur, tapageur et sabreur ; cherchant et acceptant toutes les bonnes querelles d'Allemand qui se présentent : voilà l'étudiant allemand. Souvent des inspirations toutes contraires le travaillent à la fois, des sentiments tout opposés le font agir; le même étudiant qui le matin a été philosophe profond ou rêveur taciturne, se bat l'après-midi en duelliste acharné, et rentre le soir du cabaret, où il aura bu trop de bière, chez lui, pour faire de la poésie lyrique, douce et innocente comme la pensée d'un enfant. Toujours plus ou moins dominés par l'esprit public qui agite le peuple allemand et ses penseurs, les étudiants allemands montrent dans leur histoire jusqu'à un certain point l'esprit public de l'Allemagne en action. Ce furent des étudiants qui aidèrent Huss à Prague à poser les premiers principes de la réforme; ce furent encore des étudiants qui secondèrent Hutten dans ses combats contre les « hommes obscurs », qui aidèrent Luther et Mélanchthon, qui propagèrent les principes et la philosophie allemande depuis Wolf jusqu'à Hegel, et qui donnèrent l'élan patriotique aux combattants de 1813.

Pendant les premiers temps de l'université d'Iéna, les étudiants sans exception y étaient de chauds défenseurs de la réforme. Mais cela ne les empêchait pas de s'amuser entre eux comme s'ils n'avaient pas mieux à faire, et leurs amusements n'étaient pas toujours irréprochables. Les bachants, béants, béchants (*becs jaunes*), les étudiants arrivant tout frais de chez eux, étaient forcés de passer par toutes les

[1] *Geschichte des Ienaischen Studentenlebens*, par Dr. Richard Keil et Dr. Robert Keil, Leipzig, 1858, ouvrage remarquable, et qui serait sans reproche si ses auteurs avaient su abréger un peu leurs raisonnements sur les faits. Ils ne laissent plus rien à penser au lecteur.

épreuves que la fantaisie de leurs aînés leur imposait. Toutes les lois possibles des autorités académiques, ou même du gouvernement civil, qui cherchaient à épargner aux jeunes étudiants ces traitements, furent sans force contre ces abus enracinés profondément dans la vie universitaire. En dernier lieu, les béants mêmes protestèrent contre leur émancipation, parce que cette émancipation était imposée par l'autorité, et semblait une atteinte à la liberté académique. Pendant le moyen âge les universités étaient des corporations, et comme toutes les autres corporations, elles avaient leurs lois et leurs priviléges à elles. Pour attirer les étudiants à leurs universités, les princes, protecteurs de leurs académies, reconnaissaient et augmentaient à chaque occasion ces libertés académiques, qui devenaient très-souvent, comme toute liberté privilégiée vis-à-vis du reste de la société, le moyen de tyranniser ceux mêmes qui s'en targuaient. Elles contribuèrent à la démoralisation qui envahit les universités à la suite de la guerre de trente ans.

Après cette guerre, on voit dans l'étudiant allemand, et dans celui d'Iéna avant les autres, un sabreur insupportable. Il ne sortait jamais sans son espadon, il cherchait querelle à tout venant, et souvent ces querelles sans rime ni raison devenaient fatales à l'une ou l'autre partie. Le piétisme, dont nous avons parlé plus haut, et qui trouva des adhérents parmi les professeurs, n'eut pas grande influence sur les étudiants; la philosophie du dix-huitième siècle fut plus heureuse. L'obstacle le plus insurmontable à toutes les réformes furent les *landsmannschaften*.

Avant que le corps enseignant des universités se partageât en facultés, toute l'université, les professeurs comme les étudiants, étaient le plus souvent divisés en nations. Ce furent les moines, les dominicains et les franciscains surtout qui, n'appartenant par principe à aucun peuple, établirent les facultés à la place des nations, partout où ils gagnèrent de l'influence. Ce fut sans contredit un progrès pour les sciences et pour la vie académique à la fois. Aux universités allemandes, il resta une ombre de l'ancien partage du corps académique en nations. Presque partout, et surtout à Iéna, il s'établit parmi les étudiants des « landsmannschaften » des sociétés exclusivement composées d'étudiants appartenant à telle ou telle partie de l'Allemagne. Ce fut surtout dans ces « landsmannschaften » que s'enracina l'esprit formaliste et rétrograde. Pour être reçu, et surtout pour avoir de l'influence dans une landsmannschaft, il fallait d'abord être buveur, sabreur et tapageur par excellence. L'escrime était alors l'étude qui primait toutes les

autres, et le maître d'armes était le professeur le plus estimé. Celui d'Iéna, au commencement du dix-huitième siècle, se nommait Breusler, et fut célèbre dans toute l'Allemagne. Son fils et successeur le surpassa encore [1], et ces deux célébrités académiques ont, pendant une certaine époque, attiré plus d'étudiants à Iéna que les savants les plus distingués qui y vivaient alors. C'était l'époque du « rénommiste », tel que le poëte Zachariæ le peignait dans son épopée comique (1744) :

Il fut un rénommiste [2], et Raufbold [3] était son nom ;
Il s'enfuit comme martyr [4] d'Iéna ;
Là, son haut emploi avait été de porter un grand espadon,
De se battre souvent pour la liberté en plein air au grand marché,
De chanter publiquement, de boire jour et nuit,
Et d'attaquer aussi souvent que possible les *Schnurren* [5] ;
Il fut souvent le grand prêtre de Bacchus,
Ennemi né du « Renard » et du « Philistin [6] » ;
Il battait la servante et dupait les créanciers,
Car jamais un vrai rénommiste n'a payé ses dettes.

L'étudiant comme il faut, le *rénommiste* complet, avait alors sa grisette. Elle se nommait sa charmante; elle vivait avec lui en bon ménage, et si elle savait bien chanter, boire, veiller la nuit, faire du tapage comme son ami le rénommiste, alors celui-ci prenait soin, en quittant l'université, de léguer la charmante à un autre rénommiste. Quelquefois elle devenait l'Hélène d'un assaut d'escrime entre deux prétendants, et quelquefois encore on la jouait aux cartes; le hasard décidait de son sort.

Le gouvernement s'opposait par des lois sévères à ces débordements. En 1704, il défendit les landsmannschaften; les chefs de ces sociétés, le senior et le sous-senior, furent menacés de la relégation, c'est-à-dire du renvoi perpétuel de l'université. Trois années plus tard, on défendit le duel sous peine de mort. Mesures toujours inefficaces, car les gouvernements n'étaient jamais d'accord; quand l'un d'eux défendait et

[1] On se raconte qu'un soir le fils, déguisé, vint provoquer son père. Après les premières passes, celui-ci reconnut l'épée de son fils et s'écria : « Ce ne peut être qu'un Preusler qui tire ainsi; va te coucher, polisson! »

[2] Bretteur.

[3] Batailleur.

[4] Persécuté par la police.

[5] Académique : sobriquet de la police.

[6] *Renard* : « *Fuchs*, » le nom des jeunes étudiants non encore aguerri; *Philistins*, les bourgeois.

poursuivait sérieusement les landsmannschaften, l'autre les permettait pour attirer les étudiants.

Une opposition plus efficace que les lois les plus sévères vint des étudiants eux-mêmes. Deux années après que Zachariæ eut à tout jamais ridiculisé le type du rénommiste, il s'établit à Iéna et ailleurs, en face des landsmannschaften, des ordres, des confréries imitées de l'ordre maçonnique, alors protégé par l'opinion publique en Allemagne, et même par Frédéric le Grand et d'autres princes, amis éclairés du progrès philosophique. Ils proclamèrent, en opposition aux liens étroits du provincialisme allemand des landsmannschaften, le principe de la nationalité allemande. Ne se préoccupant plus si leurs frères étaient des Saxons ou des Souabes, des Rhénans ou des Thuringiens, ils se nommèrent *burschi* nationaux. Hostiles au relâchement des mœurs qui régnait alors dans les landsmannschaften, ils voulaient que l'honneur de l'homme ne fût plus forcé de rougir des souvenirs académiques.

En dépit des principes des associations nouvelles, tous les patrons souverains[1] de l'université d'Iéna, les princes Ernestiniens de Weimar, Gotha, Cobourg et Meiningen, s'unirent en 1767 pour défendre tous les ordres parmi les étudiants. Ces associations, dit l'ordonnance, amènent des pertes de temps, des dépenses superflues, l'abus du serment, l'augmentation des querelles parmi les étudiants, etc. L'ordonnance dissimulait sans doute les vrais motifs. Quoi qu'il en soit, elle ne fut pas plus efficace qu'autrefois la défense des landsmannschaften. Au lieu de disperser les ordres, elle les obligea de s'entourer d'un secret qui attirait encore la jeunesse. Bref, le nombre des ordres augmenta au lieu de diminuer : c'est l'effet ordinaire des persécutions.

Les ordres attaquaient aussi le principe du duel. On commençait à comprendre que l'honneur n'avait rien à faire avec l'abus du duel. Le chiffre seul de trois à quatre cents duels par an pour six cents étudiants prouvait le non-sens de l'usage. Les idées généreuses de Rousseau avaient trouvé des cœurs pour les comprendre au delà du Rhin aussi bien qu'en France. L'élite des jeunes gens d'Iéna pensait comme Rousseau, Schiller, Fichte sur le duel et sur la plupart des autres questions du jour; les ordres mêmes perdirent leur grande influence parmi les étudiants, car alors la philosophie marchait la tête levée et à découvert vers son but. Les jeunes gens d'Iéna comprirent que pour se rendre dignes des principes qu'ils professaient, il fallait avant

[1] Qu'on appelait, et qu'on appelle encore *nutritores*.

tout combattre courageusement et ouvertement le préjugé sanguinaire du duel; ils se prononcèrent donc et proposèrent un tribunal d'honneur composé d'étudiants et siégeant sous la présidence d'un membre du sénat académique, qui devait juger de tous les cas qui autrefois auraient mené au duel. Les étudiants s'adressèrent, par une circulaire, aux étudiants des autres universités allemandes, pour les engager à les aider à combattre le préjugé; ils ajoutèrent à cette circulaire la traduction des lettres de Jean-Jacques, par lesquelles, dans sa *Nouvelle Héloïse,* il attaque le duel avec toute sa chaude éloquence. Ils appelèrent à leur secours tous les cœurs nobles parmi la jeunesse étudiante, pour les engager à les aider « à prendre place parmi les héros de leur temps, qui cherchent à faire valoir les droits de la raison contre les préjugés vermoulus. L'âge d'or commence pour l'Europe, disaient-ils, depuis que les hommes, réveillés de leur sommeil abrutissant par la lumière et la philosophie, cherchent à élever les lois de la raison sur le trône occupé jusqu'alors par le despotisme et les préjugés ».

Faut-il s'étonner que ce langage parût un peu malsonnant même aux princes saxons de la branche Ernestine? Les étudiants s'adressèrent au duc de Weimar, l'ami de Gœthe, Ernest-Auguste, pour lui demander aide et secours dans leur projet de supprimer le duel. Ils ne réussirent pas même à Weimar : on aimait encore mieux le duel et les désordres des *landsmannschaften* que cet enthousiasme de jeunes philosophes, qui voulaient « chasser le despotisme et les préjugés des trônes qu'ils avaient occupés jusqu'à ce jour. » Les jeunes disciples de Jean-Jacques ne comprirent rien à ces scrupules de la cour de Weimar; ils croyaient à un malentendu, et s'adressèrent à Gœthe. Mais Gœthe évita de s'engager. Dans une entrevue, il leur dit « qu'on voyait dans leur démarche l'œuvre de quelques têtes meilleures que la masse, que leur projet ne conviendrait jamais à l'esprit grossier de la majorité, enfin que le gouvernement croyait devoir agir selon la sage règle : qu'il ne faut pas regarder et traiter les hommes tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont[1] ».

Mais l'esprit du temps était plus fort que les scrupules de la cour de Weimar, et aussi que les concessions que Gœthe faisait à ces scrupules : pendant l'année 1792 il n'y eut pas un seul duel à Iéna, où peu d'années auparavant il y en avait quelquefois une douzaine dans une seule journée. Mais du côté de la cour les scrupules persistaient. Les étudiants avaient renoncé à leurs querelles d'Allemands, mais le gou-

[1] Les frères Keil, dans l'ouvrage cité, p. 258.

vernement en chercha une aux ordres. Défendus depuis longtemps, ils n'avaient pas cessé d'exister en « secret d'université », ce qui veut dire presque en secret de comédie, au vu et su de tout le monde. Le gouvernement, pour changer le courant des idées, se mit tout à coup à les persécuter de nouveau. Ils étaient à moitié oubliés, et la masse des étudiants s'en était éloignée. Le gouvernement parvint facilement à surprendre les ordres dans leurs séances secrètes, et à se saisir de leurs costumes, bijoux et écritures. Dix-huit étudiants, les *seniores* des ordres, furent renvoyés de l'université. La conséquence en fut que les ordres furent regardés par les autres étudiants comme quelque chose de bien important, et que bientôt ceux mêmes qui les croyaient inutiles et même nuisibles au progrès philosophique s'en rapprochèrent, et s'imaginèrent enfin qu'il fallait y entrer pour y défendre la liberté académique attaquée. Si le gouvernement de Weimar avait prévu, s'il avait voulu ce résultat, il n'aurait pu mieux faire pour l'obtenir.

Peu d'années après, il ne fut plus question des jeunes philosophes qui voulaient abolir le duel « pour chasser l'arbitraire et le préjugé du trône, et les remplacer par la raison ». La guerre terrible de la République française contre l'Europe avait commencé, et elle fit taire pour quelque temps encore d'autres querelles allemandes que celles des étudiants.

Ce n'est que vers la fin de la guerre de la République et de l'Empire français contre l'Europe que l'histoire des étudiants d'Iéna recommence à être digne d'être rapportée. Quelques années après avoir été forcé de quitter Iéna, le philosophe Fichte adressa de Berlin ses discours au peuple allemand. Pendant que la Prusse et Berlin même étaient sous l'influence des victoires de l'Empire français (1808), le philosophe allemand osait réveiller l'esprit public par des discours pleins de feu et de patriotisme. Napoléon comprenait presque mieux que les Allemands mêmes de quelle influence seraient les discours de ces « idéologues ». Il n'est pas douteux qu'ils ont plus fait pour le réveil de l'esprit public en Allemagne que toutes les cours et les gouvernements allemands ensemble. A Iéna surtout, les étudiants subirent fortement l'impression des paroles éloquentes de leur ancien professeur. Il ne faut donc pas s'étonner que des étudiants d'Iéna aient pris part dès 1809 à la levée de boucliers de Schill, de Dornberg et du duc de Brunswick contre le royaume de Westphalie, et qu'après la campagne de Russie ils se soient levés en masse.

Au printemps de 1813, le 2 avril, une division française, composée

des troupes hollandaises et allemandes, sous le général Durutte, passa à Iéna. Pendant la nuit, il y eut une fausse alerte, et le jour après on se racontait que des étudiants, déguisés en soldats ennemis, avaient voulu attaquer un poste avancé. Un contemporain, von Müller, dans ses « Réminiscences de la guerre de 1806-1813, » raconte que Napoléon, apprenant cette étourderie dangereuse des étudiants, aurait dit : « Mais qu'on fasse une bonne et bien sévère leçon à ces messieurs d'Iéna, afin qu'ils se mettent bien dans l'esprit que d'un clin d'œil je peux détruire pour jamais toute l'université. Et en effet que veulent donc tous ces idéologues, tous ces radoteurs? Ils veulent la révolution en Allemagne, ils veulent vous affranchir de tous les liens qui vous attachent à la France. Savez-vous, vous autres Allemands, continua Napoléon en s'adressant aux courtisans, diplomates et ministres de Weimar, qui l'entouraient alors, savez-vous ce que c'est qu'une révolution? Vous ne le savez pas, mais moi je le sais; j'ai vu ces torrents de sang inonder la France, j'y ai surnagé, et je ne veux pas souffrir que ces terribles scènes se renouvellent en Allemagne. Mais certainement, messieurs, vous aurez la révolution, si je n'y mets pas bon ordre[1]. » Ce fut en vain que Napoléon essayait de faire peur de la révolution aux princes et diplomates de l'Allemagne; ce n'étaient pas eux qui conduisaient le peuple, ils étaient poussés en avant, et assez souvent sans le vouloir. Les étudiants n'avaient pas attendu que les Français quittassent le pays pour se faire engager dans les corps francs : les chasseurs de Lutzow étaient en partie composés d'étudiants.

Mais c'est après la guerre seulement que l'université d'Iéna reprit toute son importance. C'est à Iéna qu'a été créée la *Burschenschaft*. Avant les campagnes de 1813-1815, les étudiants avaient abandonné toutes les sociétés secrètes, tous les ordres; il n'existait plus à Iéna que des landsmannschaften. Après la guerre, beaucoup de ceux qui avaient quitté leurs études pour prendre les armes, rentrèrent à l'université pour achever leurs études interrompues. Tous ces jeunes gens revenaient naturellement bien plus mûrs et plus hommes qu'ils n'étaient en quittant Iéna. Ils avaient combattu pour la liberté de toute l'Allemagne; ils ne pouvaient plus s'habituer au petit jeu et à l'enfantillage des landsmannschaften. Il leur semblait ridicule de redevenir Saxons, Thuringiens, Vandales, Hessois, après avoir été les défenseurs de la patrie. Les landsmannschaften perdirent leur ancien prestige; elles

[1] Il ne faut pas oublier que ce discours de Napoléon est rapporté en français par un auteur allemand, ce qui explique les incorrections.

furent abandonnées, et à leur place s'organisa une société générale de tous les étudiants allemands, sans acception de province, qui, d'après l'ancien nom spécifique pour les étudiants, les bursches, se nomma Burschenschaft. Les jeunes gens revenus de la guerre rapportaient aussi un esprit d'ordre, de sévérité, de moralité. Ils se montrèrent les ennemis des désordres de tout genre qui avaient été pendant longtemps l'âme des landsmannschaften. Ils admirent la nécessité du duel comme moyen de défendre l'honneur attaqué, mais ils combattirent énergiquement le duel frivole. Ce qu'ils voulaient, c'était une jeunesse énergique, morale, loyale vis-à-vis du gouvernement, et assidue aux cours des professeurs.

Bientôt naquit l'idée d'une association universitaire, et le projet de la célèbre fête de la Wartbourg fut conçu dans cette pensée. Elle eut lieu à l'occasion du troisième jubilé de la réforme. En 1517, Luther avait affiché ses thèses aux portes de l'église de Wittenberg; en 1817, l'Allemagne protestante fêtait solennellement cet événement capital de l'histoire nationale. La burschenschaft d'Iéna convia toutes les universités à envoyer des représentants à la Wartbourg, où Luther avait été caché après la diète de Worms, où il avait commencé la traduction de la Bible, et où il avait aussi, d'après le conte populaire, jeté son encrier à la tête du diable.

La fête eut lieu le 18 et le 19 octobre, elle fut solennelle et sévère; le sentiment religieux dominait. Le matin et l'après-midi les étudiants allèrent à l'église pour y entendre le sermon du pasteur : le 19 ils instituèrent la burschenschaft générale pour toute l'Allemagne, et après avoir posé les bases de sa constitution, ils retournèrent encore en grande majorité à l'église pour y communier ensemble. La fête avait été calomniée avant d'avoir eu lieu; mais il aurait été bien difficile de l'accuser de quoi que ce soit, s'il ne se fût trouvé quelques têtes écervelées, pour se faire valoir en dehors du programme, concerté et publié. L'étudiant Massmann d'Iéna, secondé par quelques-uns de ses amis, crut bon d'imiter l'acte courageux de Luther. Il avait acheté le matin, chez un libraire d'Eisenach, de la maculature, et en avait fait des paquets : le soir, quand les feux de joie brûlaient à la cime des collines, il vint avec ses paquets qui devaient figurer autant d'ouvrages d'écrivains peu populaires. Ses amis, initiés au secret de la comédie, crièrent au feu! au feu! et Massmann exécuta leur ordre. Ainsi furent brûlés les ouvrages d'une vingtaine d'auteurs allemands, dont la plupart sont oubliés aujourd'hui, et dont l'assemblage étonne un peu maintenant. On y trouvait les écrits d'Ancillon, de Haller, de

Kamptz, de Schmalz, à côté de ceux d'Immermann, de Kotzebue, de Kosegarten, de Zacharias Werner, et de Benzel Sternau. On jeta pardessus le marché au feu le Code Napoléon, un corset, une queue tressée, et une baguette de caporal, comme symbole de la domination étrangère, de la compression et des préjugés. Tout cela fut, à vrai dire, la farce après le drame, mais si on connaît tout le mal que cette farce a fait à l'Allemagne, on n'en voudra plus autant à H. Heine de tous les coups de griffe qu'il n'a jamais cessé de donner à Massmann, honnête homme si jamais il en fut, mais qui aurait dû respecter Luther mieux qu'il n'a fait en le parodiant, en brûlant, ou plutôt en feignant de brûler les écrits d'une vingtaine d'auteurs allemands. Il donna un coup de pied dans un nid de guêpes. Les guêpes sortirent, firent usage de leurs dards. Le prince de Metternich et la diplomatie russe saisirent bien vite l'occasion ardemment désirée de calomnier l'esprit public en Allemagne, qui, en effet, commençait à s'impatienter des retards que les gouvernements apportaient à la réalisation de leurs promesses libérales. On accusa toute l'Allemagne, la burschenschaft avant tout, de velléités révolutionnaires. Un mémoire sur l'état de l'Allemagne, rédigé par le conseiller d'État russe de Stourdza, fut présenté au congrès des monarques, à Aix-la-Chapelle; Kotzebue, Kamptz et Schmalz, qui voulaient se venger de l'auto-da-fé de leurs livres, firent peur à tous les princes, et leur donnèrent au moins un premier prétexte pour refuser les réformes promises pendant la guerre contre Napoléon. Karl Ludwig Sand leur en fournit bientôt un autre. Les livres de Kotzebue brillaient parmi ceux qui avaient été brûlés à la Wartbourg. C'est à la Wartbourg que Sand entendit pour la première fois prononcer ce nom. Les libelles postérieurs de Kotzebue le fixèrent dans sa mémoire. Cet écrivain envoyait des rapports secrets au gouvernement russe, et par hasard un de ces rapports tomba entre les mains d'un indiscret, qui le publia dans les journaux allemands. L'Allemagne tout entière s'indigna, et Sand se crut appelé à punir le traître. On sait aujourd'hui et on sut bientôt que Sand ne subit aucune instigation, et que même il n'avait mis personne dans sa confidence. Cela n'empêcha pas que les amis des institutions libérales et unitaires, et la burschenschaft avant tout, ne fussent rendus responsables du fait d'un cœur chaud et d'un cerveau brûlé. Mais c'est à l'histoire politique à rechercher les conséquences funestes de cet acte d'un enthousiaste isolé; l'histoire des étudiants d'Iéna doit se contenter de dire la part de ceux-ci dans les suites funestes qu'il entraîna.

Le 20 septembre 1819, la diète de Francfort ordonnait la dissolution

de la burschenschaft, et le 26 novembre le gouvernement de Weimar exécutait l'ordre de la diète. La burschenschaft obéit sans murmurer, et la seule protestation qu'on rencontre, est la chanson suivante, qu'un étudiant composa et qui devint populaire :

Nous avions bâti
Une maison splendide.
Et, confiants en Dieu,
Nous y bravions l'orage.

Les méchants cherchaient
Comment nous trahir;
Ils nous calomniaient;
Ils nous maudirent.

Ce que Dieu nous avait confié
Le monde l'a méprisé;
La concorde excitait
La méfiance des bons mêmes.

On nommait l'union un crime,
On s'est bien trompé;
La forme a été brisée,
Mais l'esprit en reste.

Notre drapeau est déchiré;
Il fut noir, rouge et or :
Dieu l'a permis,
Qui sait ce qu'il a voulu par là?

La maison est tombée,
Qu'est-ce que cela fait?
L'esprit vit en nous tous,
Et notre citadelle c'est Dieu [1].

On ne peut relire l'histoire de la burschenschaft sans un sentiment de profonde tristesse. Depuis des siècles, tous les penseurs de l'Allemagne combattaient les débordements, les grossièretés et la débauche des étudiants allemands, et voilà que la jeunesse elle-même était parvenue en peu de temps à réformer, à moraliser toute la vie académique. Alors le fait de quelques-uns donna à la perfidie des ennemis de l'Allemagne l'occasion de faire peur même à ceux qui protégeaient jusque-là le mouvement moral et patriotique de la burschenschaft. Il faut en

[1] *Unsere Burg ist Gott.* Allusion au chant de Luther.

convenir, l'Allemagne a eu du malheur dans cette occasion comme dans bien d'autres.

La burschenschaft fut donc défendue, et elle se rendit à cet ordre. Mais peu d'années après, les jeunes gens des universités s'impatientèrent de ne rien faire qu'étudier. Les landsmannschaften reparurent, même à Iéna, avec tous leurs débordements. Alors les adhérents des principes de la burschenschaft réorganisèrent leur société en secret, et les rigueurs de recommencer. Combien de familles ont été ruinées par l'instruction criminelle contre leurs fils, qui commençait toujours par des années de prévention et qui finissait le plus souvent par la condamnation à la prison pour cinq ou dix ans, et par l'interdiction de toute fonction publique. Et tout cela pour aimer sa patrie, et pour vouloir opposer une vie morale, studieuse et rangée, aux débauches qui avaient régné si longtemps aux universités de l'Allemagne. Pourtant ces persécutions mêmes donnaient une gloriole de plus aux burschenschaften et à leur principe d'unité allemande; et il n'était pas rare de voir des membres de la burschenschaft devenir, à la sortie des prisons, les *leaders* de l'opinion publique, des hommes influents dans la presse et dans les chambres, et qui y propagèrent le principe de la burschenschaft, celui de l'unité allemande, si bien qu'en 1848 ce principe fut admis par toute l'Allemagne, et temporairement réalisé par le parlement de Francfort, dont le premier président, M. Henri de Gagern, avait porté le drapeau de la burschenschaft le jour du baptême du grand-duc actuel de Weimar.

Le secret de la société, qui attirait les jeunes gens, les habituait aussi bientôt à des menées sourdes, à des intrigues. Il y eut des partis, et la burschenschaft d'Iéna, comme celle des autres universités, se divisa en deux ou même en plusieurs branches. Les causes de séparation ne valent le plus souvent pas la peine d'être rapportées; mais plus la raison de la rupture était insignifiante, plus il devenait difficile de réconcilier les partis hostiles. Toujours ne vaut-il pas la peine de suivre l'historien de la burschenschaft en des débats sans intérêt et sans importance, qui aboutissent toujours à une nouvelle rupture. Il suffit de dire ici qu'au moment de la dernière fête, la burschenschaft s'est trouvée partagée en trois sociétés, dont l'une, les *Teutons,* sont pour le principe du duel dans le sens des landsmannschaften, c'est-à-dire qu'ils se battent pour le plaisir de se battre, à peu près comme des gladiateurs; l'autre parti, les *Germains,* admet le duel comme les fondateurs de la burschenschaft l'avaient admis, c'est-à-dire comme solution des affaires d'honneur sérieuses; la troisième partie de

la burschenschaft, celle du *Burg-Keller*, se déclare par principe contre tout duel. Il y a encore d'autres nuances qui les séparent : toujours est-il que les trois sociétés, qui prétendent toutes être la vraie burschenschaft, représentent l'unité de l'Allemagne, qui fut le principe fondamental de la burschenschaft, par une trinité qui ne s'accorde pas avec le principe qu'elles proclament.

III.

Connaissant ainsi l'histoire de l'université d'Iéna, on comprendra mieux, nous l'espérons, ce qu'a dû être la fête séculaire de sa fondation. Elle a eu son côté officiel et son côté non officiel. La fête officielle fut pour ainsi dire présidée par le grand-duc de Weimar lui-même, qui en suivit toutes les parties.

Les discours officiels, prononcés par le conseiller ecclésiastique et professeur Schwarz, à l'église, et par le curateur Seebeck, pour l'inauguration du monument de Jean-Frédéric, les toasts pendant les dîners officiels, ont tous été dignes des principes libéraux qui ont présidé à la fondation de l'université, et qui ont prévalu, presque de tout temps, parmi les princes saxons de la branche Ernestine. Le professeur Schwarz a dit entre autres : « On accuse l'université » d'Iéna d'erreurs radicales et de tendances perverses. Nous répon» dons : Venez et voyez. Quand nous essayons de marcher en avant » dans la bonne voie de la vérité, chacun à sa manière et tous en » paix ensemble ; quand nous mettons au-dessus de la lettre morte » l'esprit vivifiant, quand nous ne forçons pas la science à reculer, nous » croyons par cela même rester fidèles à cet esprit, qui a été implanté » dès le commencement à notre école. Nous romprions avec notre » passé si nous voulions agir autrement. Que d'autres marchent dans » une autre voie vers le but ; chaque école a sa mission à elle ; nous » avons la nôtre, et nous la revendiquons aujourd'hui de nouveau en » bonne conscience. » Et M. Schwarz conclut en réclamant surtout pour Iéna la vocation de défendre avant tout la liberté de l'enseignement et la liberté des études.

M. A. Seebeck, curateur de l'université, c'est-à-dire le représentant des quatre nourrisseurs, qui, enfant, a joué sur les genoux de Schiller, a été tout aussi peu équivoque. En parlant de l'esprit libéral qui a toujours régné parmi les princes de la branche Ernestine il dit : « Cet » esprit a porté ses fruits selon le mot de la Bible : « La racine du

» juste restera et portera ses fruits. » Il est resté et a porté ses fruits. D'abord ici sur le sol natal, où les descendants de Jean-Frédéric, par la part qu'ils ont prise dans tous les efforts pour la grandeur et la patrie commune, ont gagné des couronnes qui ne se faneront jamais; en sorte que tout le peuple allemand est fier avec nous de ses ernestiniens. Et au delà de la patrie nous voyons leur prospérité croissante; car, si Jean-Frédéric n'a pas hésité à abandonner son manteau princier pour rester fidèle à son Dieu et à son créateur, nous voyons briller aujourd'hui plus de couronnes sur les têtes de ses arrière-petits-fils, qu'autrefois n'en furent promises pour sa piété à ce comte des Alpes, le fondateur de la maison de Habsbourg. » — Et nous voilà frisant les limites dangereuses que la fête officielle cherchait à tout prix à éviter.

Les promotions des diverses facultés d'Iéna, à l'occasion de la fête, ont eu un caractère aussi libéral que possible[1].

IV.

L'ancien drapeau de la burschenschaft a brillé par son absence, ce qui étonna un peu, car c'était surtout l'ancienne burschenschaft qui s'était rendue à l'appel d'Iéna. Ce drapeau avait été donné par les dames d'Iéna pour la fête de la Wartbourg. Quand la burschenschaft se rendit, dans toute sa splendeur, le 24 juin 1818, au baptême du grand-duc actuel, alors, comme nous venons de le dire, Henri de Gagern, l'ex-président du parlement allemand, porta le drapeau. Peu d'années après, la police le cherchait pour le détruire. Il fut sauvé et caché jusqu'en 1848, où il reparut pour être bientôt caché de nouveau. On s'attendait presque universellement à le voir reparaître; il n'a pourtant pas reparu, et le dépositaire a cédé à des suggestions de prudence. On craignait encore une démonstration politique et unitaire trop retentissante.

Le même esprit circonspect et conciliant a dominé toutes les démonstrations, tous les discours et toutes les démarches des anciens étudiants, qui s'étaient rendus à la fête. On voyait qu'ils avaient enfin appris et oublié quelque chose, et qu'en se prononçant franchement ils savaient néanmoins éviter de donner occasion aux malveillants de

[1] Nous les avons données dans notre dernier numéro.

trouver une troisième fois, dans une fête nationale, le moyen de calomnier les amis du progrès en Allemagne.

Une seule fois la discussion a pris un certain entraînement, ce fut dans les entretiens entre les burschenschafter actuels et les anciens fondateurs de la société. Ces derniers voyaient avec peine leur création, symbole de l'unité, se partager en trois branches. A l'occasion d'un dîner que les anciens donnaient aux jeunes gens, l'un des anciens porta un toast à la réunion et à la fusion des trois sociétés d'Iéna en une seule. Le président des Teutons répondit que les principes et les tendances des autres sociétés ne permettaient pas à ses amis de s'unir à elles. Cette réponse amena une réplique assez verte, qui a eu du retentissement : « Vieux et jeunes burschenschafter, dit un des assistants, c'est surtout à vous, jeunes gens, que mes paroles s'adressent, comment osez-vous parler des principes, si le premier mot que vous prononcez renie tous les principes? Vous parlez de l'unité allemande, et vous ne pouvez et vous ne voulez pas même rétablir l'unité de la burschenschaft à Iéna. Ce qui vous sépare l'un de l'autre, ce ne sont que des choses insignifiantes dont il ne vaut pas la peine de parler.... Les âmes de ceux qui reposent sur les champs de bataille en Allemagne, où ils sont tombés Allemands contre Allemands, qu'elles se lèvent et vous envoient la pensée de salut! Soyez unis! jetez loin de vous l'esprit de discorde et de morcellement! »

Après ces paroles graves, finissons par une chanson.

Les frères Keil ont mis à la tête de leur livre une ancienne chanson d'étudiants d'Iéna, dont on ne connaît pas l'auteur, mais qui caractérise en peu de mots les mœurs, les habitudes et les allures de l'université. Nous allons la traduire pour la bonne bouche :

Et à Iéna on vit « bene »,
Et à Iéna on vit bien;
J'y ai été moi-même,
Comme vous pouvez le lire [1],
Tant de semestres tout gaiement.

Et un petit vin croît sur les montagnes,
Et le vin n'est pas mauvais du tout;
Il est vrai qu'il brûle les entrailles,
Il est vrai qu'il vous arrache la bouche;
Il est toujours bon pour faire du bischof.

[1] Dans les registres où sont publiés tous les semestres les noms des étudiants.

Et les rues sont si propres,
Quoique un peu courbées,
Car une eau coule une fois
Toutes les semaines par les rues
Dans toute la ville.

Le philistin et les hôteliers
Sont les meilleurs du monde;
Vin et bière dans des grands verres;
Ils donnent à crédit,
Et par-dessus le marché de l'argent.

Si cela fait plaisir au « Bursch »,
Alors il met sa table devant la porte,
Et l'hôtelier accourt.
Alors on boit, on chante
Dans la rue librement et gaiement.

Hiver et été,
On se réunit dans la rue :
Ah! comme brillent alors les épées;
Ah! comme pleuvent les coups;
Mais tout cela n'est que pour rire.

Sur le marché, dans les rues
Sont les étudiants en masse ;
Des fillettes sont aux croisées
Envoyant des œillades aux étudiants,
Et qui veut les regarde.

Et la liberté académique?
Elle est à Iéna tout en vogue;
En robe de chambre on se promène,
Et la barbe on laisse croître
Comme chacun peut et veut.

Et à Iéna on vit « bene »,
Et à Iéna on vit bien;
J'y ai été moi-même,
Comme vous pouvez le lire,
Tant de semestres tout gaiement.

J. Venedey.

BULLETIN CRITIQUE.

INSCRIPTIONS GÉOGRAPHIQUES DES MONUMENTS DE L'ANCIENNE ÉGYPTE, recueillies, expliquées et publiées par Henri Brugsch. (*Geographische Inschriften altægyptischer Denkmæler, gesammelt wæhrend der auf Befehl S. M. des Kænigs Friedrich Wilhelm IV von Prussen unternommenen wissenschaftlichen Reise in Ægypten.* Erlæutert und herausgegeben von H. Brugsch.) — Leipzig, Hinrichs, 1857-58. 2 volumes in 4° de IV-304, X-96 pages, avec 81 planches et 3 cartes. — Le premier volume, sous le titre particulier de : *Geographie des alten Ægyptens nach den altægyptischen Denkmælern, zum ersten male zusammengestellt, und verglichen mit den geographischen Angaben der Heiligen Schrift, und der griechischen, ræmischen, koptischen und arabischen Schriftsteller;* et le second volume sous celui de : *Geographie der Nachbarlander Ægyptens*, etc.

Jusqu'ici les recherches historiques et mythologiques avaient tenu une beaucoup plus grande place dans les études des égyptologues, que les recherches purement géographiques, remarque qui peut d'ailleurs s'appliquer également aux deux autres grandes branches d'archéologie orientale qui sont sorties des explorations contemporaines, celles de l'Iran et de l'Inde ancienne. La raison en est facile à comprendre. Quelques déchiffrements, même incomplets, même d'un caractère plus ou moins conjectural, quelques textes isolés que l'on rapproche et que l'on commente, s'ils ne conduisent pas tout d'abord à la restitution véritable des choses anciennes, peuvent toujours servir de thème à des spéculations où se déploient les ressources ingénieuses de l'érudition. Il n'en est pas ainsi de ce qui touche à la géographie. Ici, tout repose sur des données tellement strictes et tellement précises, et avant que l'on puisse, non pas même s'élever à des considérations générales, mais seulement arriver à un aperçu d'une certaine étendue, il faut avoir dépouillé et comparé tant de textes, il a fallu relever tant d'inscriptions, et la lecture de ces inscriptions doit être devenue tellement sûre, enfin, les recherches de géographie critique exigent à la fois une méthode si rigoureuse et une aptitude tellement spéciale, qu'il n'est pas du tout surprenant qu'elles ne viennent qu'en dernier lieu dans ce grand travail des restitutions anciennes, bien qu'à beaucoup d'égards elles soient le guide et le point d'appui des études collatérales.

Pour l'Égypte, cependant, le moment était venu. Le pays, depuis soixante ans, a été exploré à fond; tous ses monuments ont été figurés, toutes ses ruines fouillées et décrites. Ses innombrables inscriptions, dont le génie de Champollion

a donné la clef, sont lues aujourd'hui avec assez de certitude pour qu'on en puisse tirer une très-longue nomenclature géographique; enfin, l'on a d'excellentes cartes topographiques de la vallée du Nil, et l'on possède, par conséquent, ce qui est la base nécessaire de toutes les recherches de géographie comparée. Le temps était donc arrivé d'aborder sérieusement l'étude générale et d'entreprendre la restitution de la géographie des temps pharaoniques, telle que la fournissent les inscriptions.

Personne, d'ailleurs, n'était mieux préparé que M. Brugsch à cette tâche difficile. Chargé par son gouvernement, en 1853, de la mission spéciale de revoir encore et de recueillir, après la grande commission prussienne de 1842, les inscriptions des temples et des tombeaux, il a vu lui-même et longuement étudié tous ces monuments, qui sont les archives des dynasties pharaoniques. Ses publications antérieures prouvent qu'il s'est rendu maître non-seulement de la langue sacrée, mais aussi de la langue et de l'écriture démotiques de l'ancienne Égypte. Il n'a, d'ailleurs, négligé aucun secours, il n'a omis aucune des sources et informations qui pouvaient éclairer et fortifier son étude géographique. Non-seulement les grandes publications archéologiques de la France, de l'Angleterre et de la Russie, mais toutes les relations accessoires, et au premier rang celles de M. Wilkinson, ont été soigneusement consultées. La géographie des livres coptes, qui n'est en général qu'une forme traditionnelle et populaire de l'ancienne géographie pharaonique, et la géographie des auteurs arabes, forme plus ou moins altérée de la géographie copte, sont la transition historique de la nomenclature antique à la nomenclature actuelle. M. Brugsch y a donné une attention particulière. Il proclame l'utilité extrême dont les recherches de Champollion jeune (*L'Égypte sous les Pharaons*, 1814), et l'*Abd-Allatif* de M. de Sacy (1810), lui ont été pour cette partie de son travail. On peut s'étonner de ne pas voir citées également les études de M. Quatremère sur la géographie copte et arabe de l'Égypte.

La nature même du sujet en marquait les grandes divisions. La première partie de l'ouvrage, ainsi que le titre l'indique, est consacrée à la géographie pharaonique de la vallée même du Nil, depuis la côte du Delta jusqu'à la première cataracte; cette partie est de beaucoup la plus étendue. La seconde a pour objet les noms de villes, de pays et de peuples étrangers dont le nom se rencontre dans les inscriptions.

Comme nous nous proposons de revenir à l'ouvrage de M. Brugsch et d'en faire un examen plus approfondi, nous nous bornerons, quant à présent, à en indiquer la marche générale. Dans une préface, qui est un morceau important, l'auteur donne une idée de l'écriture hiéroglyphique, avec un tableau harmonique où les signes phonétiques de cette écriture figurée sont mis en regard des lettres correspondantes de l'alphabet hébreu et de l'alphabet copte. L'auteur entre alors au cœur de son sujet. D'abord les généralités. Le premier chapitre a pour objet les limites mêmes de l'Égypte et du royaume égyptien aux diverses périodes de son existence politique, depuis les temps de l'*ancien empire* jusqu'à l'époque romaine. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'intérêt historique de ce morceau. Un intérêt non moins grand pour l'histoire générale s'attache au deuxième chapitre, qui traite des noms de l'Égypte sur les monuments, de ses grandes divisions, du Nil et de ses branches inférieures. Le troisième chapitre est consacré aux *nomes* ou divisions intérieures de l'Égypte, au nombre de quarante-quatre. Le chapitre

quatrième traite des divinités sous l'invocation desquelles chaque nome était placé. Le cinquième chapitre est une véritable topographie de l'Égypte pharaonique; M. Brugsch y rapporte et y discute, nome par nome, tous les noms de villes et de localités importantes qui ont été relevés sur les monuments. Une liste supplémentaire des noms de localités, au nombre de plus de cinq cents, qui n'ont pas été compris dans le catalogue du chapitre précédent, complète cette partie considérable de l'ouvrage, que termine une courte liste des désignations hiéroglyphiques de villes dont la transcription phonétique n'a pu être déterminée avec certitude.

Telle est la première partie de l'ouvrage, consacrée à l'Égypte. On peut dire que pour cette partie la carte de la géographie pharaonique est restituée, au moins dans tout ce qu'elle a d'important et de nécessaire à l'intelligence historique. Il n'en est pas tout à fait de même de la seconde section de l'ouvrage, consacrée aux contrées étrangères. Quoique les relevés et les matériaux réunis par l'auteur soient déjà très-nombreux et très-importants, lui-même reconnaît que son travail est plutôt une préparation à des études plus fructueuses qu'une œuvre complète, plutôt une première ébauche qu'un tableau achevé. M. Brugsch n'a pas même tenté de rapprocher les indications de la géographie asiatique des inscriptions égyptiennes, de celles que fournissent en si grand nombre les inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive, n'en regardant pas, dit-il, le déchiffrement comme offrant jusqu'à présent des résultats assez sûrs. Nous espérons que le grand ouvrage de M. Oppert lèvera au moins une partie de ces incertitudes, et permettra d'établir une concordance indispensable entre les documents pharaoniques et les documents cunéiformes pour la géographie ancienne de l'Asie occidentale. Cette concordance est d'autant plus nécessaire, que pour les époques reculées auxquelles nous font remonter les inscriptions de ceux des pharaons qui portèrent leurs armes dans les contrées extérieures (entre le quatorzième et le vingt-quatrième siècle avant notre ère), nous ne pouvons trouver aucun moyen de comparaison dans la géographie classique. C'est tout un monde qu'une érudition persévérante doit faire sortir de lui-même, comme la statue se dégage vivante, sous le ciseau de l'artiste, du bloc inanimé qui la renferme.

Voici, au surplus, quelle est l'économie du travail de M. Brugsch, dans cette seconde partie. Prenant pour point de départ la longue et très-importante inscription du temple d'Ammon, à Médinat-Habou, où les peuples de la terre, vaincus par Ramsès III (vers 1260 avant l'ère chrétienne, selon la chronologie de Bunsen et de Lepsius), sont rangés en quatre groupes, les peuples du sud, les peuples de l'orient, les peuples du nord et ceux de l'ouest, M. Brugsch a groupé dans cet ordre même, et distribué ainsi en quatre chapitres, les peuples et les pays étrangers des inscriptions pharaoniques. C'est surtout le chapitre des peuples du nord qui présente une riche nomenclature, fournie principalement par les inscriptions de Ramsès II (quatorzième siècle), de Touthmès III (vers 1500) et de Sésak (dixième siècle). Une partie considérable de cette nomenclature s'applique à la terre de Chanaan et trouve sa correspondance dans la géographie du Pentateuque; mais beaucoup de noms appartiennent aussi à des contrées situées plus loin, vers le nord et le nord-est, et c'est à ceux-là surtout que s'appliquent nos remarques sur la nécessité d'une concordance avec la géographie des inscriptions cunéiformes. Un cinquième et dernier chapitre traite des *quatre races* d'hommes dont s'occupent les anciens textes hiéroglyphiques, et que l'on distingue dans les repré-

sentations figurées des temples et des tombeaux : la race *rouge* (ce sont les Égyptiens eux-mêmes et les peuples de la Mésopotamie); la race *jaune* (les peuples de Chanaan); la race *noire* (les peuples de Kousch ou de la Nubie); et enfin, la race *blanche* (les tribus du nord de l'Afrique, à l'ouest de l'Égypte).

Des trois cartes qui accompagnent l'ouvrage de M. Brugsch, l'une représente (très en abrégé) la mappemonde égyptienne, et une autre la terre de Chanaan; mais, par une singularité dont nous ne comprenons pas bien la nécessité, les noms inscrits sur les deux cartes sont en caractères hiéroglyphiques sans transcription. La carte seule de l'Égypte présente un travail vraiment géographique, avec la concordance de la nomenclature grecque.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

L'ORIGINE SÉMITIQUE DE LA LANGUE ÉTRUSQUE DÉMONTRÉE PAR LES INSCRIPTIONS ET LES NOMS (*Das etruskische durch Erklærung von Inschriften und Namen als semitische Sprache erwiesen*), par J. G. Stickel, professeur de langues orientales à l'université d'Iéna. 1 volume in-8°, VIII-296 pages, avec gravures sur bois dans le texte, trois planches et un vocabulaire. — Leipzig, Engelmann, 1858.

Ce livre se propose une énigme qui a donné bien du travail aux philologues, celle de la langue, et par suite, de l'origine des Étrusques. « Les tentatives étymologiques les plus violentes, disait Niebuhr, n'ont pu trouver dans les inscriptions étrusques aucune analogie, ni avec le grec, ni avec le latin, ni avec l'osque, et il est probable que ces monuments resteront à jamais pour nous un trésor inutile. » Après Niebuhr, et tout à fait de nos jours, M. Mommsen a formulé à peu près la même opinion dans son *Histoire romaine*, tout en posant l'hypothèse de l'origine indo-européenne. Quant à une origine sémitique, on y pensait encore bien moins, et le livre que nous annonçons paraîtrait probablement à bien des personnes condamné par son titre même, si le nom de l'auteur et le rang qu'il occupe dans le monde savant n'étaient fait pour commander l'attention. M. Stickel n'est pas le premier venu : il est professeur de langues orientales, directeur du cabinet des médailles orientales d'Iéna, membre de la Société orientale allemande et de la Société asiatique de Paris. Ces titres écartent tout d'abord une sentence *à priori*, et sont de nature à recommander la tentative de M. Stickel à l'examen des hommes compétents. Il faut ajouter que l'auteur est arrivé, par son système d'interprétation, à des résultats, nous ne disons pas satisfaisants, car ce serait trancher la question et usurper une compétence qui nous manque [1], mais spécieux et parfois séduisants à première vue.

C'est en 1855 que M. Stickel eut le premier soupçon de ce qu'il croit avoir découvert et prouvé. Il trouva que quelques unes des inscriptions jointes à l'ouvrage d'Otfried Müller se laissaient diviser en groupes sémitiques, et donnaient alors un sens. Il eut l'idée d'éprouver sa conjecture sur la grande inscription de

[1] Notre savant collaborateur, M. Maury, de l'Institut, qui a compris l'étrusque dans le cercle véritablement encyclopédique de ses études philologiques, a bien voulu se charger d'examiner et d'apprécier l'ouvrage de M. Stickel.

Pérouse, et réussit également à l'interpréter. Il poursuivit, et il publie aujourd'hui l'explication de vingt inscriptions, divisées en quatre groupes : politiques, mythologiques, éthiques, funéraires et inscriptions de vases. Si ses interprétations obtiennent créance, le procès sera vidé; mais là est justement la question, que nous nous abstenons de trancher, et à laquelle nous réservons un juge compétent. Ce qui paraît hors de doute, c'est que son système est moins violent et respecte mieux les textes que les essais antérieurs. Il n'admet ni mots abrégés ni transposition de lettres. Quant à l'alphabet, il le prend à peu près comme il a été fixé par ses prédécesseurs. Il admet seulement, en se fondant sur des analogies phéniciennes, que R et Q sont représentés par le même signe. Les voyelles seraient représentés par les lettres quiescentes de l'alphabet hébreu, qui cependant conserveraient aussi, le cas échéant, leur fonction de consonnes. Les consonnes diverses du même ordre (*t* et *d*, *p* et *b*, etc.), permuteraient entre elles; enfin, la langue aurait été écrite comme elle a été parlée. Les caractères auraient subi, suivant les temps et les lieux, des modifications ou des dégradations qui ont leurs analogies dans l'histoire des autres alphabets. Telles sont, à peu près, toutes les hypothèses graphiques admises par M. Stickel.

L'auteur cherche et trouve ses racines principalement dans l'hébreu, puis dans l'arabe, et aussi dans les autres dialectes sémitiques.

A. N.

Travels and Discoveries in North and Central Africa, *being a Journal of an expedition undertaken under the auspices of* H. B. M's. *Government, in the years* 1849-1855, by Henry Barth, Ph. D., D. C. L. — London, Longman, 1858, vol. IV, V, in-8°.

Ces deux volumes complètent l'édition anglaise de la relation personnelle du docteur Barth, dont l'achèvement devance celui de l'édition allemande. Les trois premiers volumes, publiés l'année dernière, laissaient le voyageur au moment de son départ pour le Soudan occidental; les deux volumes actuels conduisent le docteur Barth à Timboùktou, font connaître les incidents de son périlleux séjour, et le ramènent en Europe par le Haoussa et le Fezzan. Cette partie de la relation fournit des renseignements aussi précieux qu'abondants sur tout le Soudan occidental, c'est-à-dire sur la vaste région que le Niger enveloppe de sa courbe immense, et qui était jusque là une des parties de l'Afrique les moins connues. Cette pointe sur Timboûktou est, dans toute la rigueur du terme, un voyage de découvertes. Nous ne parlons pas des illustrations, au total assez médiocres, que l'on a jointes à la relation du docteur Barth; mais les cartes de M. Petermann ajoutent beaucoup à la valeur scientifique du livre. La carte générale du Soudan, en deux grandes feuilles, qui accompagne le cinquième volume, est certainement un des morceaux de géographie les plus précieux qui aient depuis longtemps enrichi la science.

Le congé que nous prenons de ces deux volumes n'est qu'une séparation momentanée.

***

Die Erdkunde im Verhæltniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen, oder allgemeine vergleichende Geographie (*L'étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire des hommes, ou Traité général de géographie comparée*), von C. Ritter. XVIIIter Theil. Klein-Asien, 1er Band. — Berlin, 1858, in-8° xxiv-1024 pages, avec 2 planches.

Ce volume, le dix-huitième de l'œuvre colossale de C. Ritter, commence la description de la péninsule Anatolique ou Asie Mineure. Après un coup d'œil d'ensemble sur le relief de la péninsule, l'auteur en décrit, en détail, les grandes chaînes et le plateau central, puis il aborde les bassins fluviaux du bassin Pontique, depuis le bassin du Sakaria jusqu'au bassin du Tchrok. La description de l'Asie Mineure formera trois volumes; le second volume sera consacré au versant méridional ou cilicien; le troisième, au versant occidental, qui porte ses eaux à la Propontide (la mer de Marmara) et à la mer Égée (l'Archipel). Ces trois volumes seront accompagnés d'un cahier de cartes rédigées par M. Henri Kiepert.

* * *

Bibliotheca geographica. *Catalogue des ouvrages qui ont paru en Allemagne, depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la fin de l'année* 1856, *sur la géographie et les voyages, y compris les cartes, les plans et les vues.* Publié par Wilhelm Engelmann (*Verzeichniss der seit der Mitte des vorigen Jahrhunderts bis zu Ende des Jahres* 1856, *in Deutschland erschienenen Werke über Geographie und Reisen.*) — Leipzig, 1857-58. 1 vol. gr. in-8° de iv-1225 pages.

Cette *Bibliothèque géographique*, quoique limitée aux publications allemandes, est une de ces monographies dont le secours est inappréciable pour quiconque s'occupe d'une science spéciale. Celle-ci, naturellement, sera surtout précieuse pour la topographie de l'Allemagne. Les généralités y occupent 65 pages, les cartes 80, l'Asie 40, l'Afrique 19, l'Amérique 56, l'Océanie 7, l'Europe 823. 83 pages d'additions et un index de 77 pages à deux colonnes très-serrées terminent le volume. Seulement, nous ferons remarquer que cet index est purement géographique, c'est-à-dire exclusivement composé de noms de pays et de localités. C'est très-bien, mais pourquoi pas un index des noms d'auteurs? Ceci est une sérieuse lacune qui rend beaucoup de recherches difficiles ou impossibles. Des tables bien faites et bien complètes sont pour moitié au moins dans l'utilité de ces sortes de répertoires.

* * *

Die Entwickelung der deutschen Poesie von Klopstock's ersten Auftreten bis zu Goethe's Tode (*Le Développement de la Poésie allemande depuis le début de Klopstock jusqu'à la mort de Gœthe*), par J.-Guillaume Lœbell, premier et deuxième volume, in-8°, Brunswick.

L'auteur, M. Guillaume Lœbell, est un écrivain de talent et un des professeurs les plus distingués de l'université de Bonn. Peu ou point connu chez nous,

il mérite de l'être à plus d'un titre, ne serait-ce que par son livre *Grégoire de Tours et son époque*, qui nous intéresse spécialement. En général, à de rares exceptions près, toutes les grandes œuvres de l'Allemagne ont réussi, quoique le plus souvent sous une forme qui les défigure, à pénétrer en France; mais au-dessous d'elles il existe une longue série de travaux, recherches patientes de l'érudition allemande et études préparatoires ou complémentaires des ouvrages remarquables que nous connaissons, dont nous ignorons jusqu'à l'existence, et qui, sous la main habile de nos arrangeurs littéraires, qu'on me passe le mot, pourraient devenir du plus haut intérêt, à une époque où nos beaux esprits semblent répugner à toute investigation sérieuse.

Je crois inutile, en ce moment, d'établir les divers titres de M. Lœbell, je veux seulement fixer l'attention des lecteurs de la *Revue* sur son dernier ouvrage, *le Développement de la poésie allemande depuis le début de Klopstock jusqu'à la mort de Gœthe*, dont il vient de publier le deuxième volume. Sous ce titre, M. Lœbell avait fait, il y a quelques années, un cours de littérature devant un nombreux auditoire de gens du monde. Mais il ne s'est pas contenté de le faire imprimer tel qu'il avait été recueilli par un sténographe; il a eu soin d'accompagner cette publication de notes explicatives très-étendues. Ces pièces à l'appui de ses jugements littéraires forment un gros dossier, si gros que c'est un défaut de proportion dans l'œuvre. Cela n'a pas échappé à l'auteur, et il s'en excuse dans la préface; mais je suis loin de lui en faire un reproche, tant ces notes, véritables petites monographies, sont riches d'aperçus nouveaux et de recherches approfondies. Elles gênent bien un peu la vue d'ensemble, mais après un léger effort on se retrouve facilement, et on sort de ce dédale avec un vrai trésor littéraire.

Le premier volume, qui a paru il y a un an environ, ne contient que trois leçons. D'abord le professeur expose le caractère propre de la grande période littéraire de l'Allemagne, ce qui la distingue entre toutes les autres et donne à son étude un intérêt particulier. Qu'on ouvre l'histoire, dit-il, et on trouvera chez les Grecs, à Rome, en Italie, en Angleterre et enfin en France, tout brillant épanouissement de la poésie et de l'art provoqué par un vigoureux sentiment de grandeur nationale, accompagner ou suivre une époque glorieuse dans la vie de chacun de ces peuples. Le siècle de Périclès vient après les guerres des Perses, celui d'Auguste après les guerres puniques et les troubles civils, quand, par les victoires de Pompée et de César, Rome a la conscience qu'elle est la maîtresse du monde; Dante apparaît au milieu des agitations de la vie libre des républiques italiennes, et Shakspeare sous Élisabeth la grande; dans la France de Louis XIV, on voit le roi et les poëtes, la cour et la ville, se mirer avec une égale satisfaction dans la puissance et la gloire croissante du pays. En Allemagne, rien de pareil : non-seulement la littérature ne naît pas de la grandeur politique du peuple, mais c'est elle au contraire qui l'arrache à sa torpeur, lui rend confiance en lui-même, l'affranchit de la déplorable influence de notre littérature classique dont la majesté gracieuse ne pouvait s'acclimater sur la terre tudesque, et lui donne enfin la seule véritable unité nationale qu'il possède jusqu'à ce jour. Jamais entreprise ne se fit dans de plus tristes conditions et sous de plus fâcheux auspices : les princes et la haute société, qui partout ailleurs avaient mis leur gloire à encourager de semblables efforts, étaient affolés d'une littérature étrangère, et la langue elle-même, la belle et forte langue de Luther, oubliée dans

sa patrie pendant les ravages de la guerre de trente ans, était tout entière à refaire. Un autre trait particulier de cette renaissance littéraire, c'est que tous les maîtres, les modèles, les grands génies dont l'Allemagne s'honore furent tous protestants. Nous citerons parmi les poëtes, Klopstock, Wieland, Lessing, Gœthe, Schiller, Tieck; parmi les historiens, Jean de Muller et Niebuhr, et parmi les philosophes enfin, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel et Schleiermacher. Grâce à leurs écrits on vit disparaître peu à peu les anciennes rivalités religieuses, et catholiques et protestants, quoique divisés dans leurs croyances, s'unir sur le terrain mixte de la littérature.

Dans la seconde leçon, M. Lœbell fait ressortir le caractère oppositionnel du dix-huitième siècle et son influence sur les écrivains allemands. Quand les grands mouvements intellectuels du seizième siècle, dit l'auteur, furent arrêtés, que la tempête se fut calmée, vint une époque de repos, mais aussi d'accablement, de somnolence et d'engourdissement. L'autorité crut tout facile, tout permis; elle chercha à consolider cette inertie et à fortifier autant que possible l'agréable situation où elle se trouvait. Mais ce fut le contraire qui ne tarda pas d'arriver : elle provoqua une opposition qui elle aussi de son côté dépassa bientôt le but; car c'est une loi de l'histoire et du développement de l'esprit humain de se mouvoir dans les extrêmes. Cette tendance oppositionnelle qui se fit d'abord jour en Angleterre, passa ensuite en France, et s'étendit de là avec rapidité sur toute l'Europe. Dans le premier de ces pays elle se produisit avec une grande modération parce que la libre recherche, le libre examen y étaient protégés par les lois; tandis qu'en France, où les deux pouvoirs politique et religieux persécutaient systématiquement toute idée nouvelle, l'opposition montra d'autant plus de vivacité, de vigueur et de violence. Pour apprécier toutes les nuances de ce mouvement oppositionnel, M. Lœbell y distingue trois directions différentes; l'une se développant sous l'influence de Voltaire, l'autre dirigée par les encyclopédistes, et la dernière enfin représentée par J.-J. Rousseau. Nous n'avons à relever aucune erreur capitale dans cette partie qui a rapport à notre littérature, surtout au sujet de Voltaire, l'homme de France le plus antipathique aux Allemands, et partant le moins compris. Les résultats de cette triple opposition furent très-divers en Allemagne. Voltaire fut beaucoup lu, bruyamment admiré, mais il ne laissa aucune impression profonde; l'athéisme doctrinaire des encyclopédistes trouva encore moins d'écho; Rousseau seul, par son *Contrat social* et par l'*Émile*, produisit une action tellement profonde, qu'elle dure encore, comme il est facile de le constater chaque jour.

L'auteur revient ensuite à la littérature allemande. Sans s'arrêter aux généreux mais impuissants efforts de Gottsched et de Bodmer, il passe rapidement devant les précurseurs poétiques de la *Messiade* et consacre à Klopstock sa troisième leçon. C'est en vain que l'on avait essayé de créer en Allemagne des institutions semblables à l'Académie française et à Port-Royal, dont l'influence a été si puissante sur la formation et le perfectionnement de notre goût national : là, au contraire, les poëtes seuls se firent leur poétique, et cette complète absence du contrôle d'une compagnie et d'esprit académique a donné à cette littérature une grande liberté de formes et d'allure. Mais les premiers essais ne furent pas heureux; loin de tomber, il est vrai, dans les excès poétiques de la *Pléiade* et de la *Brigade*, on se traîna au contraire dans une plate et servile imitation des littératures étrangères. Enfin Klopstock vint, et s'il n'a pas comme Malherbe le

mérite d'avoir réduit la muse aux règles du devoir, il a eu la gloire de montrer dans un véritable poëte un réformateur habile de l'art d'écrire les vers. Il chassa l'alexandrin, nationalisa l'hexamètre, et délivra la poésie allemande du joug de la rime. Aussi Guillaume de Schlegel a pu dire de lui avec raison : qu'il fut un poëte grammairien et un grammairien poëte. L'auteur trace ensuite un parallèle ingénieux mais sévère entre la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu* et la *Messiade*. Sans être aussi brutal que Tieck, qui prétend que ce dernier poëme n'est ni épique ni descriptif, ni évangélique ni polémique, ni catholique ni allégorique, et encore moins mystique, il constate néanmoins qu'il est tombé dans la catégorie de ces livres plus admirés que lus. Cependant M. Lœbell, tout en reconnaissant volontiers que sa fortune a été malheureuse, signale son succès retentissant à sa naissance, et l'immense influence qu'il a exercée sur le développement ultérieur de la littérature allemande.

A la même époque où Klopstock élargissait l'horizon restreint de la poésie de son pays, un autre écrivain ouvrait de son côté des voies nouvelles et rendait à la langue des services non moins grands. Je veux parler de Wieland, auquel l'auteur s'est cru obligé de consacrer tout un volume, le second qui vient de paraître. Plus que tout autre, Wieland a eu à souffrir des jugements de la postérité et des retours de l'opinion littéraire, et M. Lœbell, sans avoir la prétention de rebâtir les ruines du temps, a voulu, en historien consciencieux et critique impartial, restituer au poëte la place qu'il doit occuper dans l'histoire de la littérature. C'est ici surtout que le manque de proportion de l'œuvre est choquante et blesse nos susceptibilités artistiques. Entraîné par les nécessités de la défense, de son plaidoyer en réhabilitation, l'auteur a fait suivre sa quatrième leçon, forte au plus de trois feuilles d'impression, de trois cent cinquante pages de notes justificatives. Son excuse, dit-il, est dans la bonne intention qui l'anime, car il lui a semblé qu'un écrivain pour lequel les grands-pères de la génération actuelle ont éprouvé une admiration enthousiaste méritait d'être arraché à un injuste oubli. Pour mettre le lecteur à même de juger, pièces en main, en pleine connaissance de cause, il fallait lui faire connaître d'abord les œuvres de Wieland, qu'à l'exception d'*Obéron* personne ne lit plus de nos jours. Il passe donc successivement en revue tous les écrits de cet auteur, un des plus féconds de l'Allemagne, il en donne une analyse critique pleine d'aperçus nouveaux et d'heureuses appréciations, et on peut dire que c'est là son seul moyen de défense; en sorte que ce n'est pas M. Lœbell mais Wieland lui-même qui semble plaider sa cause devant ses descendants.

Dans un prochain volume, qui ne tardera pas à paraître, l'auteur abordera Lessing et la jeunesse de Gœthe. Nous aurons donc l'occasion de revenir sur un ouvrage qui a le mérite de renfermer des détails peu connus, d'excellents documents historiques et de présenter un tableau animé du développement littéraire de l'Allemagne au dix-huitième siècle.

E. S.

Geld und Gut in Neu Oesterreich (De l'argent et de la propriété dans l'Autriche nouvelle), par M. Ernest de Schwarzer, un volume in-8°. — Vienne, Joseph Klemm, 1857.

L'Autriche nouvelle signifie tout bonnement la monarchie autrichienne. L'ouvrage de M. E. de Schwarzer donne un tableau analytique très-complet des ressources du pays, de son industrie, de sa propriété, de ses finances, etc., et nous voulons ici résumer quelques-unes des données statistiques qu'il contient.

L'Autriche possède 265 milles de côtes maritimes, sept grands bassins de rivières ou fleuves, et celui du Danube particulièrement, qui couvre 8,000 lieues carrées et absorbe 120 affluents. Les peuples se composent de quatre souches principales de la population européenne : Romains, Germains, Finnois et Slaves. Tout croît sur ces sols divers : les forêts sont riches en gibier et les montagnes en minerais. L'Autriche, sur une étendue de 12,120 lieues carrées, compte 40,000,000 d'habitants, soit 3,308 par lieue carrée. Les naissances illégitimes sont de 11 pour 100. Toutefois, l'extrême ténuité de population de la basse Hongrie, de la Voïvodie, de la Bukowine, laisse encore un vaste champ à l'exploitation future. Certains de ces peuples sont encore en retard au point de vue industriel et agricole. Les chemins de fer de la Hongrie sont destinés à relever ce pays, où les communications étaient impossibles par le manque de routes.

Sous le rapport physique, les races diverses se distinguent par des traits divers. La masse du peuple est forte et saine. Le Madgyare est élancé et souple, l'Italien bien pris, le Tyrolien musculeux, le Slave et le Polonais trapu, le Slovaque bien fait, le Croate endurci, le Serbe et le Dalmate de bonne apparence; mais dans les Alpes et en Carinthie, on trouve le crétinisme assez répandu. Ces peuples ont des attitudes particulières : notre auteur remarque que les peuples du sud-est de l'Autriche s'abandonnent volontiers au repos, c'est-à-dire à la fainéantise; mais les efforts de l'État et les lumières sauront en triompher. Ses observations, courtes et substantielles, sont piquantes en ce qui concerne les organisations morales des races si curieuses qui constituent l'empire; il ne peut pas s'empêcher de jeter aussi un coup d'œil sur les juifs du pays, « dont l'heureux esprit de spéculation a apporté une si grande contribution à la fortune nationale ». Sans les juifs, dit-il encore, plusieurs calamités dans ces derniers temps auraient été épargnées à notre patrie; mais, sans eux aussi, plusieurs entreprises et de grands avantages n'auraient jamais vu le jour. Enfin il ajoute en corollaire : Avouons-le pourtant, nous avons beaucoup à apprendre des juifs.

Les trois quarts de la population sont agricoles. On compte environ 65,000,000 d'hectares de terres labourables, dont 53,000,000 sont consacrés à la production; mais la moitié seulement se trouve soumise à la culture, le reste consiste en forêts ou en bruyères. Aussi l'Autriche ne fournit pas assez de grains pour son usage. Le déficit fut couvert en 1853, — mauvaise année, — par une importation de grains d'une valeur de 30,000,000 de francs; année commune, l'Autriche ne tire de l'étranger que pour 10,000,000 de francs de grains.

La production du lin, 1,575,000 quintaux métriques, est surtout importante; le chanvre, 1,360,000 quintaux métriques; le houblon, 65,000 quintaux métriques. Malgré sa fertilité, l'Autriche tire de l'étranger 300,000 quintaux de fruits secs. Le tabac fournit au monopole un revenu de 26,570,000 florins. Le vin, dont

on améliore la qualité, ne gagne pas en quantité, qui est d'environ 26,000,000 d'hectolitres.

La culture forestière fournit en exportation pour 7,000,000 de florins. Toutefois, l'organisation n'est pas parfaite en ce qui concerne la conservation des bois; les fabriques de potasse, de résine, de poix et de charbons absorbent trop de matière première. Le manque de capital et de communications sont des barrières, sans doute, mais l'auteur déplore aussi l'imprévoyance des propriétaires et leur ignorance.

Malgré ses richesses en bestiaux dans plusieurs parties de la monarchie, l'Autriche s'approvisionne pour 17,000,000 de florins de l'étranger. On compte 3,300,000 chevaux, 116,000 ânes et mulets, 14 millions 2/3 de bœufs, 31,000,000 de brebis, 2,275,000 chèvres et 7,400,000 cochons, outre 58,000,000 d'oiseaux de basse-cour, d'une valeur totale de 1,200 millions de florins. On répète sans cesse, dit l'auteur, que l'*Autriche est la terre promise de la laine;* ce n'est vrai que pour la qualité. L'auteur fait remarquer que la pauvreté du pays est la cause principale de l'appauvrissement et de la diminution des bêtes à cornes, et qu'il serait important d'introduire une compagnie de cheptel. L'Autriche fournit 93,000 quintaux de miel et 32,000 quintaux de cire.

L'Autriche est encore un pays de grande propriété. Malgré son aversion pour la subdivision trop parcellaire, l'auteur déplore les résultats malencontreux de la trop grande concentration. Il déclare aussi la guerre aux habitudes par trop patriarcales de ces paysans arriérés qui mettent la main à tout, sont leurs bouchers, leurs forgerons, leurs charpentiers. La division du travail est un progrès qui perfectionne tout, et donne plus d'art et de consistance à l'œuvre avec moins de perte de temps.

Voici le résumé total de la valeur des productions agricoles, selon une moyenne de 1846-50 :

	flor. c. m.
Grains et paille	706,586,000
Tubercules et autres plantes nourricières	214,058,000
Plantes industrielles	63,019,000
Jardinages	16,141,000
Vignobles	145,342,000
Fourrages	362,969,000
Forêts	190,537,000
TOTAL	1,698,652,000
Valeur à ajouter pour le produit des vers à soie	49,591,000
TOTAL GÉNÉRAL	1,748,243,000

L'Autriche est, après la Russie, le plus riche État de l'Europe en mines de métaux précieux. Elle extrait annuellement pour 17,270,000 florins d'or, et 5,600,000 florins d'argent. (La Russie n'extrait en argent qu'environ trois millions et demi de francs.) L'auteur remarque à ce sujet que les historiens futurs pourront consigner, comme une particularité remarquable, qu'au milieu du dixneuvième siècle, le pays le plus riche du continent en minerai d'argent était en même temps le plus pauvre en argent monnayé.

La production du fer s'est quadruplée en Autriche depuis trente-six ans.

Mais encore bien insuffisante, l'Autriche a tiré de l'étranger, en 1856, plus de 800,000 quintaux de fer, tôle, acier et fonte. Ses productions principales sont : en cuivre, 46,000 quintaux; en plomb, 94,000 quintaux; en litharge, 23,000 quintaux; en mercure, 2,700 quintaux; en soufre, 40,000 quintaux; et en autres métaux, 12,000 quintaux.

Le sel gemme est un produit considérable de l'Autriche, qui possédait en 1857 un stock de 69 millions de quintaux.

Malgré ses richesses en houille, l'Autriche n'en consomme encore que 40 millions de quintaux.

La valeur totale des produits des mines : argent, or, sel et houille compris, se monte à 135 millions de florins.

Les pierres précieuses produisent à l'exportation une valeur de 14,400,000 florins. Les grenats de Bohême y comptent pour la plus grande partie de ce chiffre.

Les moulins à vapeur et à vent produisent pour 1,400,000 florins d'excédant de farine. Les brasseries et les distilleries n'ont pas pris le même développement : les premières se sont augmentées, les dernières se sont diminuées. Les brasseries produisent pour environ 40 millions de florins, et les distilleries pour environ 30 millions. La fabrication du vinaigre n'a pas encore suffi pour approvisionner le pays. L'huile n'est pas non plus en qualité suffisante, et l'étranger en fournit 470,000 quintaux, d'une valeur de 14 millions de florins.

En 1856, l'Autriche a consommé 692,621 quintaux de tabac; soit 63,342 quintaux de tabac en poudre, 555,994 à fumer, et 945,382,533 cigares. C'est 1,77 livre par tête. En France on fume un peu moins; en Prusse 2,85 livres.

La culture de la betterave fournit environ 300,000 quintaux de sucre. L'importation de sucre étranger est d'environ 600,000 quintaux. Toutefois, chaque habitant, d'après ces chiffres, n'en consomme que 2 livres 1/4. Mais il faut remarquer que les pays du Nord substituent le thé au vin, et, par conséquent, ont un besoin plus journalier de sucre que les races du Sud.

Le total de la plus-value acquise par la fabrication agricole, par les farines, les brasseries, les distilleries, le vinaigre, l'huile, le bois, le salpêtre, la poudre, le sucre et le sirop, est de 138 millions de florins.

La fabrication de la porcelaine, de la faïence, vases à la Wedgewood, etc., forme un total d'au moins 5 millions de florins.

Les fabriques de glaces et de miroirs, qui font vivre 12,000 ouvriers dans 54 fabriques et 155 verreries, produisent pour environ 22 millions de florins, et la valeur du travail peut équivaloir à 15 millions de florins. En 1856, l'exportation a reçu 184,000 quintaux de ces objets, d'une valeur de 8,320,000 florins.

L'industrie du lin et du chanvre a acquis une valeur de 130 millions de florins; l'exportation se borne à 7,155,000 florins. L'Autriche ne possède encore que 20 filatures pour ces articles. En 1856, l'importation du coton brut a été de 768,000 quintaux. Le nombre des grands établissements est très-limité. On compte 189 filatures avec 1,533,243 tours. Cette industrie occupe, dans ses diverses branches, un peu plus de 600,000 personnes.

L'industrie lainière, dont la valeur brute est de 50 millions de florins, acquiert par le travail une valeur de plus de 100 millions. Une branche d'industrie remarquable en Bohême est celle des *fez*, ou bonnets grecs rouges, qui occupe 2,000 personnes, et en fournit environ 450,000 douzaines, d'une valeur de 3 millions de florins.

L'industrie séricicole est en Lombardie d'une haute importance. Elle peut se monter à 90,000,000 de florins, et occupe environ 800,000 individus.

Pour le papier, la passementerie et la quincaillerie, l'Autriche n'a pas une grande importance. L'orfévrerie et la bijouterie ne brillent pas non plus par le goût du montage ni par le fini des détails.

La fabrique des machines est encore dans un état précaire, et le pays achète pour la plus grande partie à l'étranger. Toutefois, on semble vouloir entrer dans la bonne voie. Prague et Vienne sont à la tête du mouvement.

La valeur totale des produits industriels et mécaniques est, selon notre auteur, de 570,000 millions de florins.

En ajoutant aux chiffres ci-dessus 428 millions de florins pour la valeur du travail dans ces diverses industries, notre auteur arrive au chiffre de 998 millions de florins, comme expression de la plus-value de l'industrie en général.

Après avoir rendu justice au talent, au zèle et aux efforts, ainsi qu'aux succès de M. de Bruck, ministre du commerce, l'auteur énumère plusieurs obstacles au développement industriel de l'Autriche, tels que : 1° le manque de capitaux disponibles; 2° les vacillations des valeurs; 3° les droits sur les matières premières; 4° le défaut d'esprit d'association; 5° l'inertie de la classe marchande; 6° l'insuffisance du développement du travail par la vapeur; 7° le tarif exagéré des transports par chemin de fer; 8° l'éducation défectueuse des manœuvres et des ouvriers; 9° le mauvais état des voies de communication dans les possessions orientales; 10° la contrebande, etc.

On voit que l'auteur reconnait, avec connaissance de cause, qu'il reste encore beaucoup à faire à l'industrie autrichienne. Toutefois, il est beau de voir qu'au milieu de ses embarras pécuniaires, l'Autriche possède 29 établissements de gaz; ses rudes travaux pour l'exploitation des chemins de fer lui font le plus grand honneur. En 1855, elle avait déjà plus de 3,000 kilomètres en activité. Il en reste encore 6,000 à achever.

Voici, selon l'auteur, le mouvement du commerce général pour 1856 :

	florins.
Importation et exportation.	530 millions
Transit.	118 »
Commerce maritime.	100 »
TOTAL.	748 millions.

La navigation autrichienne ne compte que 900 navires au long cours.

Le *Lloyd* autrichien possédait déjà en 1854 60 navires à vapeur, d'une force de 9,400 chevaux. Toutefois, malgré son esprit d'entreprise, cette compagnie n'a pu arriver qu'en 1855 au maigre bénéfice de 100,000 florins.

La société de navigation du Danube, appuyée par un monopole de vingt ans, trouva un terrain plus favorable. Aussi possède-t-elle 95 vapeurs à roues, 18 hélices, 406 barques en fer. Le revenu de 1855 se monte à 2,267,465 florins.

Additionnant toutes les valeurs précitées, M. de Schwarzer croit pouvoir établir que le total des produits agricoles, métallurgiques, industriels et commerciaux se monte au chiffre de 4,100,000,000 de florins.

R.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Munich, 25 septembre.

Ce mois est pour l'Allemagne le mois des congrès; mais rassurez-vous, la politique est étrangère à l'événement. Les réunions dont je veux parler ne s'occupent ni de la carte de l'Europe ni des destinées du monde; ce sont de très-paisibles, très-inoffensifs, et cependant très-utiles congrès, où les intérêts de la science et de l'art sont seuls sur le tapis. Il y en a un peu partout en ce moment : congrès de philologues à Vienne, d'antiquaires à Berlin, d'économistes à Gotha, d'architectes à Stuttgard, de naturalistes à Carlsruhe, de pharmaciens à Wurtzbourg, d'apiculteurs je ne sais où, et enfin d'artistes chez nous, à Munich, à l'occasion de notre grande exposition historique de peinture, qui malheureusement n'a pas justifié toutes les espérances qu'elle avait fait naître, et qui n'est pas devenue ce qu'on l'avait rêvée. Beaucoup de musées et de collections n'ont point voulu se dégarnir à un moment de l'année où chaque ville aime à offrir le plus d'attractions possible au flot toujours montant des touristes; Berlin surtout a fait défaut aussi bien au Palais de cristal que dans le congrès. L'absence des artistes a encore étonné un peu plus que l'absence des tableaux. Ce serait le moment de répéter les gémissements de Thusnelda, dans le *Gladiateur,* sur le morcellement et les rivalités germaniques. Les Allemands du nord ne diront pas que nous ne leur faisons pas d'avances. Brunswick a été désigné comme le lieu du prochain progrès, et quand, malgré le succès incomplet de la présente exposition universelle de l'art allemand, la proposition a été faite de la renouveler dans deux ans, c'est à Berlin qu'on a pensé; mais les Berlinois manquant à l'appel, on n'a pu s'édifier sur la question de savoir si la capitale prussienne pourrait offrir un local convenable et approprié. A défaut de Berlin, l'exposition de 1860 aurait lieu à Dresde.

Si, comme je suis malheureusement obligé de le répéter, l'exposition de Munich laisse à désirer au point de vue artistique, elle a du moins réussi financièrement, et c'est là un heureux pronostic pour les expositions futures et la meilleure justi-

fication des artistes qui l'ont spontanément entreprise. Les frais étaient estimés à environ 20,000 florins, et il y en avait tout juste 300 en caisse quand le comité s'est mis à l'œuvre. Il y a dès aujourd'hui une recette de 28,000 florins, qui couvre tous les frais faits et ceux encore à faire pour la réexpédition des œuvres d'art. Les produits ultérieurs seront donc un bénéfice net. Inutile de dire qu'il y a eu beaucoup de discours, parmi lesquels de fort bons. Notre vieux roi Louis, que l'amour de l'art n'abandonne pas, a fait au milieu de nos artistes une apparition des plus cordiales.

Il me revient de Carlsruhe que le congrès des naturalites est fort brillant. Votre académie des sciences y est représentée par M. le professeur Despretz, qui en rapportera la décoration de l'ordre grand-ducal de Zæhringen. Le patriarche de la science allemande et de la science universelle, Alexandre de Humboldt, qui a célébré, le 11 septembre, son quatre-vingt-dixième anniversaire, à l'occasion duquel des félicitations lui ont été adressées de toutes les parties du monde, a envoyé une lettre charmante, pleine de cœur et de sérénité : « Depuis bien » des années, y dit-il, l'âge et les forces qui disparaissent m'empêchent de » visiter une assemblée dont j'ai eu moi-même l'honneur de présider à Berlin, en » 1828, la septième réunion, et qui a subsisté comme un faible reflet de l'unité » mythique de la patrie allemande. » Le congrès a répondu par le télégraphe : « La trente-quatrième réunion des naturalistes et médecins allemands, recon» naissant les services immortels du plus grand et du plus glorieux des savants » contemporains, lui dit à l'entrée de sa quatre-vingt-dixième année : Gloire à » toi, à tes travaux, à l'infatigable activité de ton esprit toujours jeune. » Parmi les travaux lus au congrès, et dont peut-être votre *Revue* pourra faire son profit quand ils seront publiés, je vous citerai : *Image de la création primitive*, par Bronn; *De quelques découvertes récentes en météorologie*, par Dove; *Du rapport intime entre les phénomènes naturels et vitaux*, par Schaafhausen.

Nous avons eu aussi par-ci par-là des congrès religieux, entre autres une grande réunion de catholiques à Cologne. Un meeting de luthériens en Mecklenbourg a fait fort parler de lui. Je dis luthériens et non protestants, parce que les hommes dont il est question n'ont réellement aucune idée du principe du protestantisme. Ils ont le culte de la lettre à un degré qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Tout ce qui s'écarte des formules dogmatiques de Luther est pour eux l'abomination de la désolation. La majorité de l'assemblée a rangé les calvinistes parmi les hérétiques; un pasteur a déclaré qu'il refusait la communion aux membres de l'Église unie de Prusse, laquelle Église a la faiblesse de ne point tenir compte des différences dogmatiques qui séparent le dogme calviniste du dogme luthérien. Un congrès de « prédicateurs libres » à Gotha a un moment attiré l'attention de la police. Ces messieurs s'étaient fait inscrire dans les auberges de Gotha sous des qualités dont la réunion paraissait surprenante : un tel, tailleur et prédicateur, un tel, pasteur et sellier, etc. Informations prises, le gouvernement de Gotha a laissé faire, avec le libéralisme qu'il montre en tout ce qui touche la liberté scientifique et la liberté de conscience.

F.

Vienne, 25 septembre.

La mort vient de nous enlever une de nos plus bruyantes renommées littéraires, le poëte et humoriste Saphir : « Destiné par le sort à être juif, par mes parents à faire le commerce, par l'éducation à devenir rabbin de village, par les circonstances à rester pauvre diable, par le hasard à être son jouet, je n'en suis pas moins devenu, malgré toutes ces prédestinations, un chrétien aussi honnête et aussi sincère qu'il en puisse être. » C'est ainsi que Saphir s'est présenté lui-même dans l'autobiographie insérée en 1845 dans son journal l'*Humoriste*. Je ne voudrais pas être trop sévère pour un homme qui vient à peine de descendre dans la tombe; mais, franchement, s'il n'y avait pas de meilleurs chrétiens que lui, le christianisme serait à plaindre; chez Saphir, le caractère, la nature morale n'étaient pas à la hauteur des qualités de l'esprit, et celles-ci même en souffrirent. Il a un peu trop pratiqué l'industrie de ce journalisme qui vit du théâtre. Vous me comprenez sans que j'aie besoin d'en dire davantage.

Saphir était né en 1795 à Hovas-Berenyi, petite ville hongroise. Son grand-père s'appelait Israël Isreël. Quand l'empereur Joseph II força les Juifs à se donner des noms de famille, Israël Isreël ne savait trop pour quel nom se décider. Quand il comparut devant le bailli pour faire sa déclaration, il portait au doigt une bague dans laquelle était enchâssé un saphir. Comme il hésitait encore, le bailli lui dit : « Eh bien, nommez-vous Saphir, » et il se nomma Saphir.

Comme il le dit, ses parents l'avaient destiné au commerce. Il témoigna peu de goût, et on voulut alors en faire un rabbin. Il alla étudier le Talmud à Prague, mais, dès qu'il put, il se mit à faire des vers et de la littérature. Ses premières poésies parurent dans le *Pannonia*, journal qui paraissait alors à Vienne. Bientôt après, nous le trouvons à Vienne, un des principaux rédacteurs de la *Gazette des théâtres*, et voyant à ses pieds les acteurs et les actrices. Puis il se rend à Berlin, où il publie pendant quelques années le *Courrier Berlinois*, puis à Munich, où sa critique théâtrale lui attire des désagréments avec la justice. En 1831, il fait un voyage à Paris, retourne à Munich, où il publie l'*Observateur bavarois* et l'*Horizon de Munich*, se convertit en 1832 à la religion protestante, et revient en 1834 à Vienne, d'où il n'a plus fait jusqu'à sa mort que de courtes absences, parmi lesquelles il faut noter un second voyage à Paris. Il régna de nouveau dans la *Gazette des théâtres*, et fonda en 1837 l'*Humoriste*, petite feuille satirique et charivarique, dont c'est sans doute le titre qui a inspiré à ses admirateurs, — car il en avait beaucoup, — l'idée maladroite de le proclamer le successeur de Jean-Paul, flatterie peu convenable et nullement justifiée. Saphir avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, mais aucune, absolument aucune ressemblance avec l'illustre auteur d'*Hesperus*. A côté de son esprit, celui-ci avait des qualités dont le mordant rédacteur de l'*Humoriste* n'avait jamais possédé même le germe. Jean-Paul est une apparition unique, à laquelle on ne peut rien comparer, mais qui avant tout se dérobe au parallèle que j'indique ici.

La vérité m'oblige à dire que nous avons fait à Saphir des funérailles magnifiques et dignes de Dante ou de Gœthe. Rien n'y a manqué : exposition publique du cercueil, couronnes de laurier, concours immense. Cela prouve qu'il y a des circonstances où la vogue produit les mêmes effets que la gloire. Dans quelques années, personne ne pensera plus à cette frivole renommée.

Un congrès général des philologues allemands se réunit chez nous en ce moment. S'il fait parler de lui, je vous le ferai savoir.

Rien de bien nouveau du monde théâtral, si ce n'est, dans le ballet, l'apparition de deux étoiles venant toutes les deux de Paris, l'une directement et pour la seconde fois, l'autre en passant par Saint-Pétersbourg. La première est mademoiselle Legrain, que nous avons déjà possédée pendant une saison, et qui a conquis toutes nos lorgnettes; l'autre est une Terpsichore russe, mademoiselle Bagdanoff, sur laquelle les avis sont encore partagés.

K.

L'ÎLE DE PERIM.

La dernière livraison du *Journal de la Société orientale allemande* contient un Mémoire posthume de M. le baron de Neymans, ce jeune voyageur bavarois dont nous avons annoncé il y a quelques mois la mort prématurée. C'est une étude de la mer Rouge et de son littoral, au double point de vue géographique et commercial. Nous y trouvons les renseignements suivants sur l'île de Perim, qui ont un intérêt de circonstance. Ils représentent l'état de choses de l'an dernier :

« Perim, qui occupe le milieu de la route de Bab-el-Mandeb, est la clef de la mer Rouge. La route de Bab-el-Mandeb s'étend sur une largeur de quatorze et demi milles anglais entre le cap El-Mandeb et la pointe opposée de Djebel-Djizarz. L'île de Perim, située dans le voisinage du cap, partage la route en deux parties inégales, dont la plus large a huit milles et demi. C'est un rocher long d'environ quatre milles et demi et large de deux milles, élevé de deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer; il était inhabité et manque d'eau douce.

» Sur la côte sud-est se trouve un bon port, large d'environ huit cents yards, avec une entrée longue d'un demi-mille, six à sept nœuds de profondeur et un fond d'ancrage limoneux. Il se divise en deux bras : le meilleur est celui du nord-ouest. Il peut être difficile de quitter le port par le vent du sud, de sorte que le remorquage sera souvent nécessaire.

» Depuis l'occupation, les Anglais ont mis beaucoup d'activité à fortifier le rocher, pour se tenir prêts contre toute attaque. A la pointe nord-ouest, ils ont élevé un fort où flottent les couleurs britanniques, et dont les canons commandent en tout temps le passage par le petit détroit.

» Au milieu de l'île, et sur le point le plus élevé, on a commencé, d'après le rapport des derniers capitaines qui ont passé devant Perim, la construction d'un bâtiment oblong : une caserne avec des forts, dont la grosse artillerie protégera le port en même temps qu'elle pourra seconder les canons du fort nord-est dans leur action sur le petit détroit.

» La garnison actuelle se compose de deux cents cipayes indiens. L'eau douce est fournie en abondance par la côte africaine. »

Nous trouvons dans le même Mémoire d'intéressants détails sur les révolutions intérieures de l'Abyssinie dans ces dernières années.

L'antique empire éthiopien d'Abyssinie, jadis si puissant, était depuis longtemps fractionné en trois royaumes, et trois maires du palais avaient pris la place de l'empereur unique. Les trois royaumes s'appellent Tigré, Amhara, Schoa. Mais l'ancienne famille impériale avait été considérée comme nominalement régnante jusqu'en 1852, et un de ses membres était toujours couronné pour la forme.

En 1850, Ras-Ubié était roi de Tigré, et Ras-Ali roi d'Amhara et du sud de l'Abyssinie. Constamment tiraillés par les partis politiques et par le zèle schismatique du clergé cophte, ils eurent à vaincre de fréquents soulèvements qui mirent plus d'une fois en péril leur trône et leur vie. Ras-Ubié finit par devenir maître chez lui, mais non pas Ras-Ali.

Celui-ci avait affaire à deux vassaux, Buru-Gorchu et Djedjadj-Kasaï, gentilhomme d'Ambara (depuis l'empereur Théodore Ier), qui tous les deux, le premier par ses richesses, le deuxième par ses talents militaires, avaient acquis une puissance qui défiait celle du roi. Pour les affaiblir l'un par l'autre, Ras-Ali détermina le premier à entreprendre une expédition contre le second (1850). Buru-Gorchu y consentit d'autant plus volontiers que le roi lui promettait les possessions de son rival.

Surpris à l'improviste, Kasaï dut commencer par reculer, mais rassemblant bien vite ses forces, il gagna une bataille, et, le sort des armes continuant à lui être propice, il renversa Ras-Ali. Un conflit s'éleva entre lui et Ras-Ubié, roi d'Amhara, qui avait dans ses intérêts le patriarche cophte. Kasaï se montra dans cette occurrence politique peu scrupuleux, mais très-habile. Il sentit qu'il serait le plus faible tant que le clergé serait contre lui, et voici comment il manœuvra pour l'attirer de son côté. Le saint-siége entretenait en Abyssinie un évêque catholique dont la présence était naturellement très-mal vue du clergé national. Kasaï s'aboucha avec cet évêque, et manifesta hautement l'intention de protéger et de favoriser de toutes les manières la propagande catholique. C'en fut assez pour faire refléchir le patriarche cophte, qui offrit d'abandonner Ras-Ubié et de passer du côté de son adversaire, à la condition que celui-ci sacrifiât l'évêque catholique. C'était ce qu'avait espéré Kasaï. Sans qu'il se fût douté de rien, et au moment où il croyait jouir de la plus grande faveur, le prélat catholique se vit appréhendé au corps et transporté sur les confins de l'Égypte, avec défense de rentrer en Abyssinie.

Aujourd'hui Kasaï règne sous le nom d'empereur Théodore Ier, et M. de Neymans lui reconnaît, à défaut d'une loyauté irréprochable, d'incontestables qualités de gouvernement. Quant à Ras-Ubié, tombé entre les mains de son rival, et d'abord remis en liberté, il a été emprisonné de nouveau par suite des menées de ses partisans. Il est aujourd'hui confiné sur une montagne, où il vit enchaîné à un autre prisonnier. Cependant, au moment de la rédaction du Mémoire, le pays n'était pas encore complétement pacifié.

Nous mentionnerons aussi, d'après une notice de l'avant-dernière livraison du *Journal de la Société orientale allemande*, une découverte importante faite en Syrie

par un voyageur anglais, M. Cyril C. Graham. Il s'agit de ruines considérables trouvées au sud de Palmyre et à l'ouest de Gebel-Hauran, dans un district appelé El-Harrah, et remarquable par la grande quantité de blocs basaltiques dont il est semé. Bien que la contrée soit fertile, elle n'est cependant habitée que par quelques Bédouins nomades qui n'ont pu fournir aucun renseignement sur le passé de la contrée, si ce n'est qu'il y avait là un peuple qu'ils supposent avoir été chassé par Tamerlan. Ils prétendent aussi avoir conservé les noms des villes dont la place est marquée par les ruines. Il y a encore des édifices bien conservés, même avec leurs portes et leurs fenêtres. On arrive de Palmyre par une route plus large que les voies romaines, et formée de roches basaltiques, à une ville bâtie en pierres blanches qui ne se trouvent pas dans la plaine. La route est bordée de pierres milliaires qui sont couvertes d'inscriptions. Plus loin se trouvent quatre autres villes sans inscriptions, mais ornées d'une profusion de sculptures. A quelques journées de là, à l'ouest, on trouve de petits espaces où presque chaque pierre est couverte d'images de chameaux, de gazelles, de singes, de chevaux, de cavaliers, toujours accompagnées d'inscriptions, et beaucoup de débris de poterie. Les inscriptions ont deux caractères dont l'un ressemble à l'alphabet phénicien, et l'autre à l'alphabet grec le plus antique; les uns vont de gauche à droite, et les autres de droite à gauche. Celles-ci sont probablement très-voisines de l'alphabet primitif. La Société orientale allemande a reçu la copie de quelques-unes, et s'occupe de les déchiffrer.

Les deux derniers numéros du *Journal de Théologie scientifique* contiennent une étude de M. Baur sur la question assez vivement controversée des rapports entre Sénèque et saint Paul. Il s'agit beaucoup moins de la prétendue correspondance entre le philosophe païen et l'apôtre chrétien, qui est généralement reconnue apocryphe, que des concordances assez nombreuses de leurs écrits et de leurs idées, qui ont fait croire à quelques écrivains que Sénèque avait été converti par saint Paul. M. Baur, après avoir comparé, non pas des passages isolés, mais les deux doctrines dans leur ensemble, arrive à des conclusions négatives : « Que le stoïcisme de Sénèque et le christianisme se touchent par plusieurs côtés, dit-il, et paraissent se joindre en des points essentiels, c'est là un fait hors de doute; mais il n'est pas moins évident qu'ils sont aussi très-distincts l'un de l'autre, et qu'on découvre même entre eux une opposition de principes. La question est de savoir si les concordances sont asses importantes pour faire disparaître les différences, ou si ce sont les différences qui ont assez de portée pour trancher le débat. En comparant des passages isolés, il sera facile de trouver tant de choses semblables que l'identité sera la conclusion presque inévitable; il en sera tout autrement, si on éclaire les passages isolés et concordants par la conception première des deux systèmes.... Si le christianisme, à côté de l'élément positif qui se présente avec le caractère de la révélation, a incontestablement un contenu rationnel qui s'impose à l'intelligence par sa propre évidence, que la pensée rationnelle a élucidé, que la conscience publique a accueilli avant que le christianisme ne parût; un contenu qui, simplement énoncé et présenté dans une forme claire, populaire, et généralement intelligible, est reconnu tout de suite pour une

vérité nécessaire, supérieure à toute contradiction : quoi d'étonnant alors que, même avant le christianisme, des penseurs aient pensé, dit et enseigné ce que le christianisme a formulé d'une autre manière, mieux, si l'on veut, avec plus de précision, et dans une autre systématisation? Cela est tellement évident qu'il est inutile de le prouver, et que cela ne sera nié que par ceux qui sont habitués à se figurer le christianisme comme le dogme orthodoxe dans sa forme la plus abrupte, comme le contraire de la nature et de la raison, comme la réprobation et la condamnation de toute sagesse et de toute vertu païennes. Or, la comparaison entre Sénèque et le christianisme ne fait ressortir de points communs qu'en ce qui touche les vérités accessibles à la raison naturelle. Si donc nous ne pouvons pas découvrir en Sénèque un chrétien croyant, et s'il reste pour nous un philosophe stoïque, ce qui répond dans ses écrits à la conscience chrétienne n'en conserve pas moins toute sa vérité et toute son importance, et n'est pas un des moindres témoignages en faveur des rapports intimes du christianisme et du monde païen dans la raison naturelle de l'homme. »

On écrit de Carlsruhe, le 23 septembre, à la *Gazette d'Augsbourg*, au sujet du congrès des naturalistes allemands dont parle notre correspondance de Munich :

« Le congrès des naturalistes a tenu hier sa dernière séance publique. Le nombre des participants s'est accru jusqu'au dernier jour, et a fini par dépasser neuf cents. Comme attirés par la présence de tant d'hommes éminents dans la science, des retardataires se sont présentés jusqu'à la veille de la clôture; nous citerons parmi eux Virchow de Berlin, le chimiste Wurtz de Paris, Pfeufer de Munich, Hebra de Vienne. Au témoignage de tous, on n'a jamais vu réunis en Allemagne un aussi grand nombre de savants célèbres. La chimie était là au grand complet, la physique était représentée d'une manière distinguée, l'anatomie et la chirurgie de la manière la plus brillante, la médecine seule laissait voir des lacunes. Que la rencontre de tant d'hommes distingués portera ses fruits, c'est un fait hors de doute, et le professeur Schœnbein de Bâle a fort bien dit qu'ils représentaient une grande puissance victorieuse sans baïonnettes. Le grand-duc et la grande-duchesse ont suivi les travaux jusqu'à la fin, et ont plusieurs fois reçu les savants avec une hospitalité cordiale. Le grand-duc a témoigné son estime à l'assemblée et à la science, en décorant les membres les plus éminents et le bureau du congrès. Dimanche l'assemblée a fait une excursion à Bade. »

CHRONIQUE PARISIENNE.

La Comédie Française vient de donner l'*OEdipe roi,* de Sophocle, non pas imité, amplifié ou rétréci, dégradé enfin d'une manière quelconque, comme c'était la mode autrefois pour les pièces antiques ou simplement étrangères, sous prétexte de goût français, mais dans une belle, bonne et fidèle traduction de M. Jules Lacroix. Ce n'est pas la première tentative de ce genre, mais nous croyons que c'est la première qui se produit au Théâtre-Français, et le succès qu'elle a rencontré dans cet asile de la tradition est un fait considérable. Nous ne croyons pas, à vrai dire, que ce succès dépasse certaines limites. La tragédie grecque, pour belle et véritablement humaine et classique qu'elle soit, est par trop de points étrangère à la vie et à l'esprit modernes pour nous passionner et nous subjuguer tout à fait. Nous avons beau y mettre la meilleure volonté du monde, nous n'en pouvons subir l'action comme les Athéniens. Pour des œuvres conçues et exécutées dans des conditions si éloignées du théâtre moderne, ce serait déjà une victoire de supporter une transposition aussi violente. Le triomphe, c'est qu'elles la supportent facilement. Le théâtre grec est le plus national qu'il y ait eu. Les fictions qu'il dramatise nous sont étrangères; religion, traditions, moyens scéniques, tout est différent. L'art est véritablement la seule prise qu'il ait sur nous; l'impression esthétique, qui se combinait chez les Grecs avec le sentiment religieux et le sentiment national, subsiste seule et est tenue de se produire sans assistance et sans alliage. Nous la recevons pure, et à cause de cela même un peu froide, car le beau ne passionne pas; mais on peut juger par là de ce que nous eût été un vrai théâtre national fondé sur nos traditions, animé du souffle de notre histoire. Aujourd'hui, un tel théâtre, à la fois populaire et classique, n'est plus possible. Après avoir longtemps ignoré nos origines, nous les considérons d'un œil trop critique, et d'ailleurs la révolution a creusé une ligne trop profonde entre la France ancienne et la France moderne. Tout au plus les tragédies de la révolution même fourniraient-elles les éléments d'un théâtre aussi national que celui des Grecs, à la condition d'être traitées non pas à la manière calme de l'antiquité, mais à la manière tumultueuse de Shakespeare. Il y a tout lieu de croire que le drame ne les enlèvera pas à l'histoire. Le dix-neuvième siècle, qui a commencé par tant parler de sa foi et de ses aspirations, a été en définitive loin de tenir toutes les promesses qu'il avait faites à la poésie. Il a tourné à la critique. Les tentatives comme celles de M. Jules Lacroix, si honorables, si louables, si réussies qu'elles puissent être, seraient incompréhensibles à une époque de spontanéité poétique. Assurément, le véritable *OEdipe* restitué par

lui est supérieur à l'*OEdipe* arrangé par Voltaire, qu'il effacera probablement du répertoire, et bien plus encore à l'*OEdipe* de Corneille. Mais son œuvre n'est qu'une restitution, tandis que Corneille et Voltaire créaient en croyant imiter, et manifestaient naïvement l'esprit de leur temps, comme Sophocle manifestait l'esprit de la Grèce. Quand Corneille, dans sa tragédie d'*OEdipe*, met dans la bouche de Thésée amoureux les deux vers suivants :

Quelque ravage affreux qu'exerce ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste,

il dit une énormité qui n'est ni grecque ni humaine, dont assurément il ne pensait pas un mot, et qui néanmoins lui était venue naturellement, parce que ces exagérations faisaient alors partie de la rhétorique de l'amour. Il était hors la vérité humaine, mais il était dans l'affectation de son temps; ses vers, détestables au jugement du goût, ont pour l'historien de l'esprit la même valeur que ses plus belles maximes. De même, quand Voltaire met dans la bouche de ses personnages des sentences d'incrédulité, il offense la vérité historique, mais il nous révèle son temps encore plus que lui-même. Son *OEdipe*, composé à dix-huit ans, certainement avec bien plus de spontanéité que d'intention, est une pièce à consulter pour le caractéristique du dix-huitième siècle. Il serait tout à fait impossible de tirer des conclusions de ce genre de l'excellente et poétique traduction de M. Jules Lacroix. Le succès de l'*OEdipe* de Voltaire prouve que le parterre du dix-huitième siècle entendait volontiers des attaques contre les prêtres, mais celui de l'*OEdipe* de Sophocle ne signifie pas du tout que nous redevenons Grecs. Il prouve autre chose : que nous connaissons et apprécions mieux l'antiquité que nos ancêtres, car Voltaire s'en fût volontiers tenu à la simplicité de Sophocle, et n'eût pas ajouté l'intrigue amoureuse de Philoctète, s'il n'eût cru devoir ménager le goût de son public. Notre sens critique et esthétique s'est développé, et c'est là la grande supériorité de notre siècle; mais nous avons moins que jamais une poésie nationale, nous nageons en plein éclectisme, et c'est là notre infériorité.

Notre siècle a produit en France des œuvres littéraires qui ne redoutent aucun parallèle, mais qui sont moins nationales et moins spontanées que celles des deux siècles précédents. Le mouvement romantique est né précisément d'influences étrangères et des progrès de la critique; il a produit des individualités glorieuses, mais on ne peut dire d'aucune d'elles qu'elle représente son siècle, comme Voltaire a représenté le sien; on ne peut citer aucun groupe d'écrivains qui soit la représentation idéale de notre société. Chacun ne représente que lui-même, quand il représente quelque chose.

La traduction pure et simple, c'est la disparition de la spontanéité, le triomphe absolu de l'esprit critique. Il ne faut pas s'en désoler, mais il faut le constater comme un signe du temps. Ce qui arrive était inévitable, nous ne pouvions pas voir toujours l'antiquité à travers les lunettes de nos classiques, ni persister à ignorer Shakespeare. Mais dès que l'on compare on critique, et dès que l'on critique, la spontanéité du génie national est atteinte. Tous les peuples en sont là, et nous marchons à grands pas vers cette littérature universelle qui doit, d'après Gœthe, remplacer les littératures nationales. C'est une transformation, ce n'est pas une décadence.

Dans tous les cas, il faut reconnaître ce qui est : c'est la critique qui règne et

gouverne aujourd'hui; les recherches historiques et scientifiques ont pris le pas sur la production littéraire. Nous ne créons pas, nous cherchons. Quelle est l'œuvre capitale du temps présent, celle dont la conclusion est la plus impatiemment attendue? Ce n'est ni un poëme ni un roman, c'est le *Cosmos* de M. de Humboldt.

Une œuvre que d'autres tiendraient pour conclue et parfaite, et que son auteur ne se lasse pas de compléter, pour la rendre définitive, c'est cette belle *Histoire générale des langues sémitiques*, de M. Ernest Renan, dont la deuxième édition paraît en ce moment[1] à un court intervalle de la première : succès bien rare pour un livre de cet ordre, mais qui n'étonne pas ceux qui ont lu M. Renan et qui savent quelles qualités de style et d'exposition il joint à la science la plus sûre et la moins hasardeuse. L'*Histoire générale des langues sémitiques* est un monument que l'Allemagne doit nous envier.

Tout change aujourd'hui, même l'éloquence de la chaire. Nous avons sous les yeux un volume de sermons qui sont vraiment des sermons du dix-neuvième siècle : rien de convenu, rien d'arriéré, nul ornement cherché, une foi très-éclairée, un style ferme et limpide. Ils ont été prononcés à Strasbourg par un jeune prédicateur qui est en même temps un savant, M. Colani, et font en ce moment le tour du monde protestant. Deux éditions ont été vendues en France[2]. Une traduction a été faite en Hollande.

Les Hollandais s'empresseront sans doute aussi de traduire le nouveau volume de notre collaborateur W. Burger : *Les Musées de La Haye et d'Amsterdam*[3]. M. Burger, que son compte rendu de l'exposition de Manchester[4] a mis en lumière, joint le sens artistique le plus juste à une érudition infaillible. Son volume rectifie de nombreuses erreurs répandues en Hollande même au sujet des peintres hollandais.

A. N.

Nous venons d'annoncer la deuxième édition de l'*Histoire générale des langues sémitiques*. Voici l'avertissement dont l'a fait précéder M. Renan. Il marque d'une façon sommaire, mais complète, les résultats conquis dans le court intervalle qui sépare les deux éditions, c'est-à-dire l'état actuel de la science :

« L'auteur a fait tous ses efforts pour que cette seconde édition représentât les progrès accomplis dans le champ de la philologie sémitique durant les trois dernières années. Grâce au zèle que l'Allemagne continue à déployer pour ces belles études, et aussi grâce au degré de maturité où elles sont parvenues, d'importants résultats ont été acquis dans un temps aussi court. Le mémoire de M. Lassen sur les langues et l'ethnographie de l'Asie Mineure; les travaux de M. Spiegel sur le pehlvi et sur les rapports entre le monde sémitique et le monde

[1] *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, par M. Ernest Renan, membre de l'Institut. Deux volumes grand in-8° imprimés à l'Imprimerie impériale; le premier a paru; le deuxième contiendra deux mémoires inédits. — Michel Lévy, éditeur.

[2] Un volume in-12. — Strasbourg, Treuttel et Würtz.

[3] Un volume in-12. — Paris, Renouard et Cie.

[4] A la même librairie.

iranien; la découverte de l'inscription phénicienne du sarcophage d'Eschmunazar, maintenant au Louvre, qui a enfin fourni à la philologie un texte complet, étendu, rédigé en style suivi, et certainement écrit en Phénicie, à une époque ancienne; les profondes recherches de M. Chwolsohn sur les Sabiens, qui n'étaient connus, lors de la première édition de cet ouvrage, que par l'analyse de M. Kunick, et la communication anticipée que j'ai pu avoir des opinions du même savant sur l'*agriculture nabatéenne;* le mémoire de M. Osiander sur les inscriptions himyarites; et enfin l'excellente grammaire éthiopienne de M. Dillmann, qui a fait envisager la position du ghez dans la famille sémitique sous un jour nouveau, m'ont permis de porter dans divers chapitres de mon essai un plus haut degré de certitude et de précision. Quant aux inscriptions cunéiformes assyriennes, je n'ai pas cru devoir sortir encore, pour ce qui les concerne, de la réserve que j'avais gardée dans la première édition, et qui a été généralement approuvée.

« J'ai regardé également comme un devoir de peser avec le plus grand soin toutes les observations d'une nature scientifique qui m'ont été adressées. Lorsque je n'ai pu y faire droit, j'ai exposé d'ordinaire les motifs qui m'obligeaient à persévérer dans mon sentiment. Il est pourtant une classe d'objections fort importantes dont on ne trouvera pas la solution dans ce volume; je veux parler de celles qui ont été élevées contre les idées que j'ai émises sur le caractère général des peuples sémitiques, et sur l'ethnographie de certaines parties de l'Asie occidentale. Les réflexions que j'ai été amené à faire, et les témoignages que j'ai dû provoquer pour répondre aux difficultés qui m'étaient opposées, sont arrivés à faire deux mémoires qui auraient grossi outre mesure le présent volume. Le premier de ces deux mémoires aura pour objet de préciser la notion du monothéisme sémitique; dans le second, j'essayerai d'établir qu'il faut admettre dans la civilisation de l'ancien monde un troisième élément, qui n'est ni sémite ni arien, et qu'on pourrait appeler *éthiopien* ou *couschite*. L'un et l'autre trouveront dans le second volume une place un peu moins naturelle peut-être que dans celui-ci, mais suffisamment justifiée. En les lisant on verra, j'espère, que les objections dont je parle viennent presque toutes de ce qu'on a pris d'une manière trop absolue, et sans tenir compte des objections que j'avais moi-même présentées, des vues que, pour ne pas rompre l'unité de mon plan, je devais exposer d'une manière plus sommaire. »

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TROISIÈME.

Septième livraison.

Huitième livraison.

Neuvième livraison.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

N° 9. Année 1858.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Catalogue** (British). Index to the British Catalogue of Books published during the Years 1837 to 1857 inclusive. Compiled by Sampson Low. In-8°, half-bound, 32 fr. 50.

2. **Dictionnaire** de la conversation et de la lecture, inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous; par une Société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. W. Duckett. 2e édition entièrement refondue, corrigée et augmentée de plusieurs milliers d'articles tout d'actualité. Livraisons 159 à 163 et dernière (Ulcère-Zymôme). Paris, gr. in-8°.

— L'ouvrage a paru en 163 livraisons à 1 fr. 25, et forme 16 vol. à 12 fr. 50. — Passé le 31 décembre 1858, il ne sera plus vendu de livraisons *détachées*.

3. **Estienne** (C.). Essai sur les œuvres de J. J. Rousseau. Paris, in-12, 3 fr. 50.

4. **Helfferich** (Adf.). Raymund Lull u. die Anfänge der catalonischen Literatur. In-8°. Berlin, 5 fr.

5. **Nettement** (A.). Histoire de la littérature française sous la Restauration. 2e édit. Paris, 2 vol. in-8°, 10 fr.

6. **Quérard** (J. M.). La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles, etc. T. XII. Corrections et additions, t. II, 1re livraison (Re—Renouard). Paris, in-8°, 6 fr.

7. **Zur** deutschen Literatur u. Geschichte. Ungedruckte Briefe aus Knebel's Nachlass. Hrsg. v. *H. Düntzer*. 2 Bdchn. in-8°. Nürnberg, 8 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

8. **Alford** (H.). Homilies on the Former Part of the Acts of the Apostles, Chap. 1 to 10. In-8°, cloth, 10 fr.

9. **Becker** (Carl). Die beiden böhmischen Reformatoren u. Märtyrer Johann Huss u. Hieronymus v. Prag nebst. e. Ueberblicke der Hussiten-Kriege u. der fernern Entwickelung der evangel. Wahrheit in Böhmen. In-8°. Nördlingen, geh., 3 fr.

10. **Béron** (P.). Origine des sciences physiques et naturelles et des sciences métaphysiques et morales, constatée suivant les lois physiques dans l'origine commune des fluides impondérables, de la pondérabilité, de la pesanteur, du mouvement et des trois états du corps, avec plusieurs gravures dans le texte. Paris, in-4°, 6 fr.

11. **Church History**. History of the Christian Church from the Thirteenth Century to the Present Day : including the History of the Reformation. By the Rev.

A. Lyall, the Right Rev. R. D. Hampden, Bischop of Hereford, the Rev. J. C. Crosthwaite, etc. In-8°, cloth, 9 fr. 50.

12. **Cooke** (W.). The Power of the Priesthood in Absolution, and a few Remarks on Confession; with an Appendix containing Quotations from the most Eminent English Divines. In-8°, 5 fr.

13. **Ellicott** (C. J.). A critical and grammatical Commentary on St-Paul's Epistles to the Thessalonians; with a revised translation. London, cloth, 9 fr. 50.

14. **Elmham** (Th.). Historia monasterii Sancti Augustini Cantuariensis. Edited by Ch. Hardwick. London, in-8°, half-bound, 10 fr. 75.

15. **Fischer** (Kuno). Schiller als Philosoph. In-8°. Frankfurt a. M., 2 fr. 75.

16. **Frank** (G.). Die Jenaische Theologie in ihrer geschichtlichen Entwickelung. Leipzig, 2 fr. 75.

17. **Gregorii Theologi**, vulgo **Nazianzeni**, Scti. Patris nostri, oratio apologetica de fuga sua. Textum cum selectis annotationibus ad editionem monachorum ord. Sancti Benedicti e congr. Sancti Mauri. Ed. *J. B. Alzog*. In-8°. Freiburg im Br., 1 fr. 25.

18. **Karr** (A.). Mélanges philosophiques. Paris, gr. in-18, 1 fr.

19. **La Messine** (Mme). Idées antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage. Paris, gr. in-18, 2 fr.

20. **Lang** (H.). Versuch e. christlichen Dogmatik allen denkenden Christen dargeboten. In-8°. Berlin, 2 fr. 75.

21. **Lechler** (G. V.). Wiclif, als Vorläufer der Reformation. In-16. Leipzig, 1 fr. 35.

22. **Martin** (Th. H.). La Vie future, suivant la foi et suivant la raison. 2e édition entièrement refondue et considérablement augmentée, approuvée par Mgr l'évêque de Rennes, etc. Paris, gr. in-18, 4 fr.

23. **Pinnock** (W. H.). The Laws and Usages of the Church and the Clergy : Ecclesiastical Vestments of the Ornaments of the Minister. In-8°. Cambridge, cloth, 7 fr.

24. **Profession** de foi présentée par le pape Grégoire XIII aux Grecs qui veulent entrer dans la communion de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. Traduit sur le texte latin imprimé à Rome, à la Propagande, en 1846. (Texte russe en regard.) In-12, 1 fr.

25. **Tractatus** de vera religione ad usum seminariorum, auctore A. V., sacræ theologiæ professore. Paris, in-12, 2 fr. 50.

26. **Union** : Christian Union and How to get it. By a Christian Minister. In-12, cl., 1 fr. 25.

27. **Wiskemann** (H.). Die Lehre u. Praxis der Jesuiten in religiöser, moralischer u. politischer Beziehung v. ihrem Ursprung an bis auf den heutigen Tag, m. Rücksicht auf ihr Verhältniss zur römisch-katholischen Kirche u. zum Papstthum. Nach den Quellen bearb. Gekrönte Preisschrift. In-8°. Cassel, 3 fr.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

28. **Andrews** (C. C.). A Practical Treatise on the Revenue Laws of the United States. In-8°. Boston, 22 fr. 50.

29. **Boiteau** (P.). Philosophie et politique de Béranger. 1 vol. in-8°, 2 fr. 50.

30. **Demante** et **Colmet de Santerre**. Cours analytique du Code Napoléon. T. IV, art. 893-1100. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

31. **Dixon** (H. H.). A Treatise on the Law of the Farm : including the Agricultural Customs of England and Wales. In-8°, cloth, 17 fr. 50.

32. **Ellison** (T.). A Handbook of the Cotton Trade. In-8°, cloth, 9 fr. 50.

33. **Féraud-Giraud** (J. D.). De la juridiction française dans les échelles du Levant et de Barbarie. Paris, gr. in-8°, 7 fr. 50.

34. **Feuillide** (C. de). La Deuxième aux doctrinaires. Les classes prédominantes. Paris, in-8°, 1 fr.

35. **Floss** (H. J.). Die Papstwahl unter den Ottonen nebst ungedruckten Papst- u. Kaiserurkunden d. IX. u. X. Jahrhunderts darunter das Privilegium Leos VIII. f. Otto I. Aus e. Trierer Handschrift. In-8°. Freiburg im Br., 5 fr. 35.

36. **France** (La) dans les mers asiatiques. Paris, in-8°, 1 fr. 50.

37. **Gindely** (A.). Geschichte der Ertheilung d. böhmischen Majestätsbriefes v. 1609. In-8°. Prag, 5 fr. 35.

38. **Grosse** et **Rameau**. Commentaire ou Explication au point de vue pratique de la loi du 21 mai 1858, sur la procédure d'ordre. T. Ier. Paris, in-8°, 10 fr.

39. **Hermann** (R.). Der Rechtscharacter der Actienvereine. In-8°. Leipzig, 2 fr.

40. **Hoffmann-Merian** (Th.). Die kantonalen Ohmgeld- u. Konsumosteuern in der Schweitz. Aus den bezüglichen Gesetzen, Verordngn. u. Instruktionen gesammelt u. zusammengestellt. In-8°. Basel, 2 fr. 75.

41. **Horn** (J. C.). Jean Law. Ein finanzgeschichtlicher Versuch. Gr. in-8°. Leipzig, 5 fr. 35.

42. **Leonis P. VIII**, privilegium de investituris Ottoni I imperatori concessum, nec non Ludovici Germanorum regis summorum pontificum archiepiscoporum Coloniensium aliorum sæculi IX. X. XI. epistolæ. Ex codice Treverensi nunc primum edid. et recens. *H. J. Floss.* Præmittitur de ecclesiæ periculis imperatore Ottone I disputatio. In-8°. Freiburg im Br., 5 fr. 35.

43. **Lhuillier** (De). Transformation de la Banque et du système monétaire en Europe par l'inauguration d'une monnaie, mesure de puissance circulatoire. Paris, in-8°, 4 fr.

44. **Norton** (J. B.). Topics for Indian Statesmen. In-8°, cloth, 22 fr. 50.

45. **Phillips** (C. P.). The Law Concerning Idiots, Lunatics, and Persons of Unsound Mind. In-8°, cloth, 22 fr. 50.

46. **Quinet** (E.). Œuvres complètes. T. X et dernier : Histoire de mes idées. — 1815 et 1840. — Avertissement au pays. — La France et la Sainte-Alliance en Portugal. — Œuvres diverses. Paris, in-8°, 6 fr.

47. **Regout** (P.). Paupérisme en industrie. Proeve ter beantwoording van de vraag : Wat is er te doen tot verbetering van de werking der bedelaars-koloniën? In-8°. 's Gravenhage, 1 fr. 50.

48. **Rozière** (E. de). Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. Paris, in-8°, 2 fr.

49. **Sonnet** (H.). Problèmes et exercices d'arithmétique et d'algèbre sur les principales questions usuelles relatives au commerce, à la banque, aux fonds publics, aux établissements de prévoyance, à l'industrie, etc. 2ᵉ partie : Solutions raisonnées. Paris, in-8°, 7 fr.

50. **Stokar v. Neuforn** (K.). Die Staatsschulden d. Königreichs Bayern. In-8°. Bamberg, 3 fr. 25.

51. **Turquie** (La) devant l'Europe. Paris, gr. in-8°, 1 fr. 50.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

---

52. **Beesel** (M.). Der Lebensmagnetismus, od. : Verbindung der schwingendgestaltenden Geistes- u. Lebenskräfte m. den Schwingungen und Strömungen d. Aethers, u. Zurückführung aller Naturkräfte auf das einfache Naturgesetz : Der unendliche Raum sucht sich in allen einzelnen Theilen gleichmässig m. Aether zu füllen, etc. In-8°. Danzig, 3 fr. 35.

53. **Billet** (F.). Traité d'optique physique. T. Iᵉʳ. Paris, in-8°, 7 pl.

— Ouvrage en 2 vol., 15 fr.

54. **Boehm** (J.). Untersuchungen üb. das atmosphärische Ozon. Mit 1 Taf. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

55. **Collection** de proverbes, dictons et adages de la langue française, recueillis, mis en ordre et traduits en hollandais, pour faciliter l'étude de ces deux langues et la connaissance de leurs particularités. Zutphen, in-8°, br., 3 fr. ; cart., 4 fr.

56. **Decaisne** (J.), membre de l'Institut. Le Jardin fruitier du Muséum, ou Iconographie de toutes les espèces et variétés d'arbres fruitiers cultivés dans cet établissement, avec leur description, leur histoire, leur synonymie, etc. Publié sous les auspices de S. E. le ministre de l'agriculture et du commerce. Livraison 18ᵉ. (4 planches magnifiquement coloriées avec le texte explicatif.) In-4°. Prix de chaque livraison : 5 fr.

57. **Deshayes** (G. P.). Description des animaux sans vertèbres découverts dans le bassin de Paris; pour servir de supplément à la Description des fossiles des environs de Paris : comprenant une Revue générale de toutes les espèces actuellement connues. Livraisons 15 et 16. Paris, in-4°, 10 fr.

58. **Ebray** (Th.). Études paléontologiques sur le département de la Nièvre. 1ʳᵉ livraison. Paris, in-8°, 2 fr.

59. **Edwards** (A.). Live beneath the Waters; or, the Aquarium in America. In-12, cloth, 9 fr. 50.

60. **Genera** of British Beetles, from "Curtis's Entomology." Moths and Butterflies. In-4°, 52 fr. 50.

61. **Gilliss** (J. M.). The U. S. Astronomical Expedition to the Southern Hemisphere during the Years 1849-51-52. Vol. 3, Observations to Discover the Solar Parallax. In-4°. Washington, half-bound, 52 fr. 50.

62. **Haan** (D. Bierens de). Over eenige gevallen bij de theorie van onstadige (discontinuë) functiën, waar men te onderscheiden heeft, of het oneindige van een' even' of oneven', een geheele of gebroken vorm zij. In-4°. Amsterdam, 3 fr.

63. **Hartinger** (A.). Die essbaren u. giftigen Pilze in ihren wichtigsten Formen. Nach der Natur gez., lith. u. in Farben gedr. Herg. von *A. Becker*. In-fol. Wien, 32 fr.

64. **Humboldt** (A. de). Cosmos. Essai d'une description physique du monde, traduit par Ch. Galusky. Tome III. 2ᵉ partie. Paris, in-8°, 6 fr.

65. **Jenzsch** (G.). Die Verbreitung d. Melaphyr u. Sanidin-Quarzporphyr in dem im J. 1858 in Abbau stehenden Theile d. Steinkohlenbassins v. Zwickau im Königr. Sachsen, nebst Andeutgn. üb. die sogenannte Zwickauer Hauptverwerfung. Mit 1 geolog. Karte u. 1 Profiltaf. In-8°. Berlin, 5 fr. 35.

66. **Lowe** (E. J.). A Natural History of British Grasses. In-8°, cloth, 26 fr. 25.

67. **Lowe** (R. T.). A Manual Flora of Madeira, and the adjacent Islands of Porto Santo and the Dezertas. Part 1, in-12, 4 fr. 50.

68. **Martineau** (H.). The English Lakes. Illustrated with Steel Engravings, Woodcuts by W. J. Linton, Outlines of the Mountains, and a Map coloured Geographically by John Ruthven. To which is added an Appendix containing the Meteorology of the Lake District, an Account of its Flowering Plants, Ferns, and Mosses, an Outline of its Geology and Mineralogy, an a Table of the Heights of the Mountains. In-4°. Windermere, cl., 26 fr. 25.

69. **Nicol** (J.). A Geological Map of Scotland, from the most recent Authorities and Personal Observations. In Case, 26 fr. 25.

70. **Nylander** (W.). Synopsis methodica lichenum omnium hucusque cognitorum præmissa introductione lingua gallica tractata. Paris, in-8°, 10 fr.

71. **Prestel** (M. A. F.). Die geographische Verbreitung der Gewitter in Mittel-Europa im J. 1856, so wie üb. die gegenseitige Beziehg. zwischen dem Auftreten der Gewitter, der Temperatur, der Windrichtung u. dem Barometerstande. Mit 3 Taf. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

72. **Reinbeck** (E.). Taschenbuch der Edelsteinkunde, e. Monographie zur prakt. Belehrg. üb. diese wichtigsten Erzeugnisse d. Mineralreichs. Nebst e. Abhandlg. üb. die Fundorte, den Werth u. die richtige Taxation der echten Perlen u. Korallen. Als Leitfaden f. Mineralogen u. Bergbaubeflissene, Steinschneider, etc. In-8°. Naumburg, 2 fr. 75.

73. **Rose** (H.). Traité complet de chimie analytique. Édition française originale. T. I. Analyse qualitative. 1re partie. Paris, gr. in-8°, 8 fr.

74. **Simon** (Ch.). Leçons d'astronomie élémentaire. Paris, in-8°, 5 pl., 7 fr. 50.

75. **Uhlenhuth** (Ed.). Die Darstellung d. Aluminiums, Kaliums, Natriums, Magnesiums, Baryums, Strontiums u. Calciums u. der Metalloide Bor u. Silicum. Nach den neuesten Arbeiten v. Sainte-Claire Deville, Wöhler, Heinr. Rose, Brunner, Bunsen u. A. 1. Hft. Mit 1 Taf. Abbildgn. In-8°. Quedlinburg, 2 fr.

76. **Weisbach** (A.). Ueber die Monstrositäten tesseral krystallisirender Mineralien. Mit 4 lith. Taf. In-8°. Freiberg, 1 fr. 25.

77. **Zeitschrift** f. Acclimatisation. Organ d. Acclimatisations-Vereins f. die königl. preuss. Staaten. Hrsg. v. *Ernst Kaufmann*. 1. Bd. Jahrg. 1858. 12 Hfte. In-8°. Berlin, 10 fr.

MÉDECINE.

78. **Baur** (Dr A.), die Entwicklung der Bindesubstanz. Mit Holzschn. u. 1. Taf. Abbildgn. In-8°. Tübingen, geh., 3 fr. 25.

79. **Berjeau** (J. B.). Homœopathic Chart: showing at one view the Comparative Remedial Properties of the twenty-four Principal Medicines, with the Doses and Antidotes. Compiled from the Works of Hahnemann and others. In-12, case, 3 fr. 75.

80. **Copland** (J.). A Dictionary of Practical Medicine; comprising General Pathology the Nature and Treatment of Diseases, Morbid Structures, and the Disorders especially incidental to Climate, to the Sex, and to the different Epochs of Life; with numerous Prescriptions for the Medicines recommended, a Classification of Diseases according to Pathological Principles, a copious Bibliography with References, and an Appendix of approved Formulæ: the whole forming a Library of Pathology and Practical Medicine, and a Digest of Medical Literature. 4 vols. complete, in-8°, cloth, 140 fr.

81. **Czermak** (J.), physiologische Untersuchungen m. Garcia's Kehlkopfspiegel. Mit 3. Taf. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

82. **Dancel** (F.). De l'influence des voyages sur l'homme et sur ses maladies. 3e édition augmentée. Paris, in-8°, 7 fr.

83. **Fleischer** (Dr Th.), die wichtigsten Arten d. Hustens u. deren gründliche, auf langjährige Erfahrung gestützte Heilung. Hierher gehören insbesondere: Der katarralische, gastrische u. chronische Schleimhusten, die häutige Bräune od. der Croup. Populär bearb. In-8°. Olmütz, geh., 2 fr.

84. **Gray** (H.). Anatomy Descriptive and Surgical. The Drawings by H. V. Carter. The Dissections, jointly by the Author and Dr Carter. In-8°, cloth., 35 fr.

85. **Hyrtl**. Notiz üb. das Cavum præperitonæle Retzii in der vorderen Bauchwand d. Menschen. Mit. 3. Taf. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

86. **Mémoires** de l'Académie impériale de médecine. T. XXII. Paris, in-4°, 20 fr.

87. **Menville de Ponsan.** Histoire philosophique et médicale de la femme considérée dans toutes les époques principales de la vie, avec ses diverses fonctions, avec les changements qui surviennent dans son physique et son moral, avec l'hygiène applicable à son sexe et toutes les maladies qui peuvent l'atteindre aux différents âges. Paris, 3 vol. in-8°, 24 fr.

88. **Melken** (M. C.). Sea-Sickness: its Cause, Nature, Symptoms, and Treatment, derived from Experience and Strict Observation. In-8°. New-York, cloth, 2 fr.

89. **Panum** (P. L.), physiologische Untersuchungen üb. das Sehen m. zwei Augen. Mit. 57. Bildern. In-4°. Kiel, 9 fr. 75.

90. **Persant Snœp** (J.). Proeve eener historiscb-kritische beschouwing van het wezen en de behandeling der breukbeklemming. Gr. in-8°, 5 fr.

91. **Reclam** (C.), die Ursache der Chylus- u. Lymph-Bewegung u. der Fettresorption. In-4°. Leipzig, 2 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

---

92. **Brill** (Dr W. G.). Opmerkingen op het gebied der Engelsche spraakkunst. Gr. in-8°. Leiden, 3 fr.

93. **Deiters** (H.), de Hesiodia scuti Herculis descriptione. Commentatio philologica. In-8°. Bonn, 1 fr. 75.

94. **Hulleman** (J. G.). Bedenkingen tegen de echtheid van den zoogenaamden ΠΕΠΛΟΣ van Aristoteles. In-4°. Amsterdam, 1 fr. 50.

95. **Müller** (Frdr.), der Verbalausdruck im ârisch-semitischen Sprachkreise. Eine sprachwissenschaftliche Untersuchung. In-8°. Wien, 1 fr. 25.

96. **Pauly** (Fr.). Quæstiones criticæ de Acronis et Porphyrionis commentariis Horatianis. Scripsit et novæ illorum scholiastarum editionis specimen adjecit. In-8°. Prag, 1 fr. 75.

97. **Pauthier** (G.). L'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou, monument nestorien élevé en Chine l'an 781 de notre ère, et découvert en 1625. Texte chinois, accompagné de la prononciation figurée, d'une version latine verbale, d'une traduction française de l'inscription, et des commentaires chinois auxquels elle a donné lieu, ainsi que de notes philologiques et historiques. Paris, gr. in-8°, un fac-simile in-fol., 10 fr.

98. **Rémusat** (A.). Éléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-wen ou style antique, et du Kouan-hoa, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'empire chinois. Nouv. édit., publiée conformément à celle de l'imprimerie royale, et augmentée d'une table des principales phonétiques chinoises, par L. L. de Rosny. Paris, in-8°, 10 fr.

99. **Renan** (E.). Histoire générale et Système comparé des langues sémitiques. Ouvrage couronné par l'Institut. 1re partie: Histoire générale des langues sémitiques. 2e édit. Paris, in-8°, 12 fr.

100. **Stickel** (J. G.), das Etruskische durch Erklärung v. Inschriften u. Namen als semitische Sprache erwiesen. Mit Holzschn. u. 3 Bild- u. Schrifttaf. In-8°. Leipzig, 17 fr. 35.

101. **Tindall** (H.). Grammar and Vocabulary of the Namaqua-Hottentot Language. In-8°, 6 fr. 25.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

---

102. **Bacon** (M.). The Historical Tableaux: Illustrative of an Entirely Novel Method of Studying History. In-folio, cloth, 26 fr. 25.

103. **Biographie** universelle (Michaud) ancienne et moderne. T. XXI (Jea-Kiz). Paris, gr. in-8°, 12 fr. 50.

— L'ouvrage se composera de 40 à 42 vol.

104. **Bussy** (Ch. de). Dictionnaire universel d'histoire, avec la biographie de tous les personnages célèbres et la mythologie. Paris, gr. in-8°, 5 fr.

105. **Chmel** (Jos.). Studien zur Geschichte d. 13. Jahrhunderts. In-8°. Wien, 1 fr. 25.

106. **Chronique** de Jean Chartier. Édition Vallet de Viriville, t. III et dernier. Paris, 1 vol., 5 fr.

107. **Cooke** (G. W.). China; being "The Times'" Special Correspondence from China in the Years 1857-58: with Corrections and Additions by the Author. In-8°, cloth, 7 fr. 50.

108. **Daumer** (G. Fr.). Enthüllungen üb. Kaspar Haufer. Mit Hinzufügg. neuer Belege u. Documente u. Mittheilg. noch ganz unbekannter Thatsachen, namentl. zu dem Zwecke, die Heimath u. Herkunft d. Findlings zu bestimmen u. die vom Grafen Stanhope gespielte Rolle zu beleuchten. Eine wider Eschricht u. Stanhope gerichtete

histor., psycholog. u. physiolog. Beweisführg. In-8°. Frankfurt a. M. 1859, 8 fr.

109. **Du Pays** (A. J.). Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile, avec 25 cartes et plans. 2e édit. Paris, gr. in-18, 11 fr. 50.

110. **Gallois** (L.). Histoire de l'inquisition en Espagne, à Rome, en France, à Venise, à Naples, en Sicile, dans les Pays-Bas et en Portugal. Paris, gr. in-8°, 50 c.

111. **Gerlach** (Frz. D.) Zaleukos, Charondas, Pythagoras. Zur Kulturgeschichte von Grossgriechenland. Basel, in-8°, br., 3 fr.

112. **Ghika** (La princesse). La Valachie devant l'Europe. Paris, in-8°, 2 fr.

113. **Guizot**. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. Tome I. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

114. **Hickcox** (J. H.). An Historical Account of American Coinage. In-8°. Albany, 22 fr. 50.

115. **Histoire** de France d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, sous la direction de M. Henri Bordier et de M. Édouard Charton. Livr. 1 à 20. Paris, gr. in-8°.

— L'ouvrage formera 2 vol. de 600 p. chacun, contenant un grand nombre de gravures sur bois, à 10 c. la livr. de 8 p.

116. **Hofmeister** (G. E.). Genealogie d. Hauses Wettin v. der ältesten bis zur neuesten Zeit in allen seinen Haupt- u. Nebenlinien m. kurzen histor. Anmerkgn. Nebst e. genealog. Uebersicht der alten Herzöge v. Sachsen bis zum J. MCCCCXXIII u. der alten Landgrafen v. Thüringen bis zum Jahre MCCXLVII. In-fol. Ronneburg, 12 fr.

117. **Jacob** (P. L.). Curiosités de l'histoire de France. 2e série. Procès célèbres. Paris, in-16, 1 fr. 50.

— Le Maréchal de Rays. — Gutenberg. — La comtesse de Châteaubriand. — La veuve de Molière. — Le marquis de Sade. — Gamain. — André Chénier. (Nouvelle bibliothèque de poche.)

118. **Joinville** (Jean sire de). Mémoires, ou Histoire et chronique du très-chrétien roi saint Louis, publiées par M. Fr. Michel, correspondant de l'Institut de France, de l'Acad. imp. de Vienne, etc.; précédées de dissertations par M. A. F. Didot, et d'une notice sur les manuscrits du sire de Joinville, par M. Paulin Paris, membre de l'Institut. 1 vol. gr. in-18, orné de 6 gr. Prix : 5 fr.

119. **Kitab-i-Zamini** (The) : Historical Memoirs of the Amir Sabaktagin and the Sultan Mahmud of Ghuznu. Translated from the Persian Version of the Arabic Chronicle of Al Utibi, by the Rev. J. Reynolds. In-8°, cloth, 18 fr. 75.

120. **Lefeuve**. Les anciennes maisons des rues Charlot, Chanoinesse, des Chantres, Chapon, Chartière, de Charonne, Château-Landon, Chaudron et Chauchat. Paris, in-16, 1 fr. 60.

121. **L'Epinois** (H. de). Vie du Dauphin, père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, d'après l'abbé Proyart et le P. Griffet, enrichie de pièces inédites, et précédée d'une lettre à M. l'abbé Vervorst, chanoine honoraire, etc. Paris, gr. in-18, 2 fr.

122. **Madras and Cuddalore** (Notice of) in the Last Century, from the Journals and Letters of the Earlier Missionaries of the Society for Promoting Christian Knowledge. In-8°, 4 fr. 50.

123. **Martin** (H.). Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, par Henri Martin. T. XIII. 4e édit. Paris, in-8°, 5 fr.

124. **M'Eheran** (J.). The Condition of Women and Children among the Celtic, Gothic, and other Nations. With illustrations, in-12. Boston, cloth, 6 fr. 25.

125. **Menzies** (H.). Early Ancient History; or, the Ante-Greek Period as it appears to us since the most recent Discoveries in Egypt and Assyria; with References to Wilkinson, Layard, and other Authorities. Intended for Popular Use. In-12, cloth, 5 fr. 75.

126. **Mommsen** (Th.), die römische Chronologie bis auf Cæsar. In-8°. Berlin; 5 fr. 35.

127. **Mondot** (A.). Histoire des Indiens des États-Unis, faite d'après les statistiques et les rapports officiels que le congrès a publiés en 1851. In-8°, 5 fr.

128. **Mahuys** (M. T. C. F. N.). Comte, Histoire numismatique du royaume de Hollande sous le règne de S. M. Louis-Napoléon, roi de Hollande, ou récit détaillé des événements historiques de cette époque, dont le souvenir est rappelé par des médailles, monnaies, décorations, etc. In-4°, Amsterdam, 13 pl. color., 26 fr., noir, 22 fr.

129. **Napoléon Ier**. Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III. T. I. Paris, in-8°, 6 fr.

130. **Nicholson** (A.). Lights and Shades of Ireland, in three Parts. Part 1, Early History; Part 2, Saints, Kings, and Poets of the Early Ages; Part 3, The Famine of 1847-48 and '49. In-12, 2 fr. 50.

131. **Otto** (H. J.). Pallas Athene. Eine mythologische Abhandlung. In-8°. Nordhausen, 2 fr.

132. **Preller** (L.), römische Mythologie In-8°. Berlin, 7 fr. 35.

133. **Schleiden** (M. J.). die Landenge v. Suês. Zur Beurtheilung d. Canalprojects u. d. Auszugs der Israeliten aus Ægypten. Nach den ælteren u. neueren Quellen dargestellt. Mit. 6. Taf. u. 1. Karte d. nordöstl. Ægypten. In-8'. Leipzig, 7 fr.

134. **Schœne** (G.). Edda-Sagen. In-12. Göttingen, 2 fr. 75.

135. **Stanford's** Map of Channel Islands. In-12, case, 1 fr. 50.

— Map of the Isle of Wight. In-12, folded, 1 f.. 50.

— Road and Railway Map of England. Case, 13 fr.

— Road and Railway Map of Ireland. In-12, cloth, 5 fr. 50.

— Road and Railway Map of Scotland. In-12, case, 5 fr. 50.

136. **Trusedale** (P. V.). The Life and Adventures of Major Roger Sherman Potter: together with an accurate and exceedingly interesting Account of his great Achievements in Politics, Diplomacy, and War. With 11 Illustrations by Huber. In-8°. New-York, cloth, 9 fr. 50.

137. **Weinhold** (K.), die Riesen d. germanischen Mithus. In-8°. Wien, 1 fr. 75.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

138. **Barth**. S. Chr. v., die Ring-od. Serpan-Reitstange u. der Feld-Kettenhalfter, e. Supplement zum Sattelungssystem. In-8°. Wandsbeck, 2 fr.

139. **Bepalingen** op het voeren van sein-lichten en mist-signalen voor zee-en rivier-schepen. Rotterdam, 75 c.

140. **Feld-Instruktion** f. die Infanterie, Kavallerie u. Artillerie. (Von *Radetzky*.) Mit 8. Plänen 5. Aufl 8. Olmütz, geh., 10 fr.

141. **Froelich** (L. A. W.). Die Militair-Oekonomie im Frieden u. im Kriege. br. in-8°, Stettin, 5 fr. 50.

142. **Hundt v. Hafften**, militairische Grundsätze, dem Berufe u. dem Leben entnommen. In-8°. Rostock, 2 fr.

143. **Kenntnisse**, die wichtigsten, der k. k. österr. Feld- u. Batterie-Geschüze u. der Belagerungs-Batterien. Ein Handbuch f. die Herren Offiziere u. Cadeten aller Waffengattungen der k. k. östr. Armee exclusive der k. k. Artillerie. Mit Berücksicht: der neuesten Verhältnisse zusammengestellt v. As. In 5 Abschnitten, nebst e. Anh. etc. Hiezu 98 Fig. In-8°. Olmutz 1857, 6 fr.

144. **Landolt** (H. M. F.). Geschiedenis van het nederlandsche Zeewezen. Amsterdam, in-8°, 2 fr.

145. **Mecca**: a Plan for the Military Seizure and Occupation of the Temple and City of Mecca, as a Defensive and Offensive Measure for the War in Asia; with an Appendix of Remarks. In-8°, 1 fr. 25.

146. **Merlen**, Ionkhr B. van, Bemeikingen op het reglement voor de exercitiën en evolutiën der Kavallerie. Zalt Bommel. In-8°, 1 fr. 50.

147. **Paris** (F. A.). Die Ausbildung d. Infanteristen m. dem gezogenen Infanterie-Gewehr. Nebst e. Anh. enth.: Die Griffe m. dem Gewehr der Unteroffiziere u. m. dem Degen [Säbel] der Offiziere, nach dem Exerzier-Reglement vom J. 1847 u. sämmtlichen f. die Griffe m. dem gezogenen Gewehr. M/39 erlassenen abändernden Bestimmgn. 2 Aufl. 12. Köln, 1 fr. 35.

148. **Schokker** (H. W.). Handboek voor de kennis van den scheepsbouw, voornamelijk met het oog op het Amerikaansche stelsel, naar de geschriften van John. W. Griefiths en andere bronnen bewerkt. 10° afl. In-4°. Amsterdam, 6 fr.

149. **Steinhaus** (C. F.). Die Schiffbaukunst in ihrem ganzen Umfange. Erläuternd dargestellt. 2 Thle. Mit 10 Kpfrtaf. Hamburg, 34 fr.

150. **Vor** hundert Iahren! Erinnerung an Olmütz u. seine ruhmvollen Vertheidiger. Ein Beitrag zur vaterländischen Kriegsgeschichte. In-8°. Wien, geh., 2 fr. 75.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

151. **Armengaud** (Ch.). Formulaire de l'ingénieur-constructeur. Carnet usuel des architectes, agents voyers, mécaniciens, directeurs et conducteurs de travaux, industriels et manufacturiers. Paris, in-18, 5 fr.

152. **Bonnardot** (A). De la réparation des vieilles reliures. Complément de l'essai sur l'art de restaurer les estampes et les livres, suivi d'une Notice sur les moyens d'obtenir des duplicata de manuscrits. In-8°, 2 fr.

153. **Bryson** (J. M.). Remarks upon the Drainage of London, showing the Amount of Expenditure requisite to carry out Main Culverts, one on each side of the River

Thames, in comparison with the Amount needful to erect Works upon the Banks of the said River for deodorising the Sewage, reserving the precipitate for use. In-8°, 75 c.

154. **Dollman** (F. T.). Examples of Ancient Domestic Architecture; illustrating the Hospitals, Bede Houses, Schools Almshouses, etc., of the Middle Ages, in England. In-4°, cloth, 39 fr. 50.

155. **Dressage du cheval.** La méthode Rarey mise à la portée de tous, par le vicomte de R. M. Démonstration des positions. 5 pl. Paris, in-8°, 1 fr.

156. **Duplais.** Traité des liqueurs et de la distillation des alcools, contenant les procédés les plus nouveaux pour la fabrication des liqueurs françaises et étrangères; fruits à l'eau-de-vie et au sucre; sirops, conserves, eaux et esprits parfumés, vermout, vins de liqueur, eaux et boissons gazeuses; ainsi que la description complète des opérations nécessaires pour la distillation de tous les alcools. 2e édition. T. II. Gr. in-8°, 8 pl., 15 fr.

157. **Ebert** (K. J.), die Hülfs- u. Neben-Gewerbe der Landwirthschaft in ihrer Bedeutung f. Ackerbau u. Viehzucht. Ein Vademecum f. vorstrebende Landwirthe. 1. Abth. Gr. in-8°. Prag, geh., 2 fr. 25.

158. **Heink** (J. H.), der Jagdökonom u. der grösste Nutzen f. jagdbare Thiere od. gesammelte Erfahrungen aus dem prakt. Jägerleben. Nebst e. Anh. : Die Wilddieberei, der Schutz dagegen u. die Leiden u. Fährlichkeiten d. Waidmannes m. ihrem Gefolge. Gr. in-8°. Dresden, geh., 4 fr.

159. **Houdetot** (A. d'). Braconnage et contre-braconnage. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

160. **Lawford** (H.). The Cabinet of Practical, Useful, and Decorative Furniture Designs. In-folio, cloth, 66 fr.

161. **Mittel u. Recepte**, geprüfte u. bewährte, f. Landwirthe. 1 Bog. in-folio. Leipzig, 4 fr.

162. **O'Brien** (W.). Prize Essay on Canals, and Canal Conveyance. In-8°, 3 fr. 25.

163. **Philip** (R. K.). The Progress of Agriculture: being the Agricultural Section of "History of Progress in Great Britain." In-8°, 1 fr. 25.

164. **Rarey** (J. S.). L'Art de dompter les chevaux, traduit et précédé d'une Introduction, par F. de Guaita. 6e édition. Paris, in-18, 1 fr.

165. **Reynaud** (L.). Traité d'architecture, contenant des notions générales sur les principes de la construction et sur l'histoire de l'art. 2e et dernière partie. Édifices. Paris, in-4°, avec un atlas de 86 pl. gravées et 11 p. de table, 75 fr.

166. **Tassy** (L.). Études sur l'aménagement des forêts. Paris, in-8°, 6 fr.

167. **Willburg** (A. C.). Anleitung zur Erkenntnitz u. Heilung der Krankheiten d. Rindviehes, nebst einigen Bemerkgn, üb. mehrere Krankheiten der Schaafe, u. Angabe verschiedener Heilmittel. 9. v. e. prakt. Thierarzte umgearb., verb. u. verm. Aufl. Gr. in-8°. Nürnberg, 2 fr. 50.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

168. **Almanach** comique, pittoresque, drôlatique, critique et charivarique pour 1859. 18e année. Paris, in-32, fig., 50 c.

169. **Almanach** d'illustrations modernes. 1859. 1re année de la seconde série. Paris, gr. in-8°, 72 grav., 75 c.

170. **Almanach impérial** (Petit), pour 1859. Vignettes par MM. Horace Vernet, J. A. Beaucé et Geoffroy. Paris, in-16, 50 c.

171. **Almanach** du Magasin pittoresque. 9e année. 1859. Paris, in-8°, vignettes, 50 c.

172. **Almanach** prophétique, pittoresque et utile pour 1859, illustré par MM. Gavarni, Daumier, Trimolet, Ch. Vernier, Staal et Geoffroy. 19e année. Paris, in-32, 50 c.

173. **Auerbach's** (B.). Deutscher Familienkalender auf d. J. 1859. Mit Bildern nach Originalzeichngn. von Wilh. v. Kaulbach, Ludw. Richter u. Arth. v. Ramberg. Nebst e. populär-astronom. Kalendarium v. Dr. Adph. Drechsler. In-8°, Stuttgart, br. 1 fr. 75; cart. 2 fr.; rel. 2 fr. 50.

174. **Balzac** (H. de). Le Médecin de campagne. Paris, in-16, 1 fr.

175. **Balzac** (De). Les parents pauvres (scènes de la vie parisienne). — La Cousine Bette. Paris, in-16, 1 fr.

176. **Branthome.** Œuvres complètes, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, avec de nombreux Fragments inédits, une Introduction et des Notes, par MM. P. Mérimée et Louis Lacour. Tome Ier, 5 fr.

177. **Butler** (W. B.). Two Millions. Author of "Nothing to Wear." In-8°, New York, cart. 4 fr. 50.

178. **Dax** (L. de). Récits de Sport. Souvenirs de mes chasses et pêches dans le midi de la France, suivis de renseignements utiles sur la chasse à tir en France, 1 vol gr. in-18, 2 fr. 50.

179. **Debay** (A.). Laïs de Corinthe (d'après un manuscrit grec) et Ninon de Lenclos. Biographie anecdotique de ces femmes célèbres. Nouv. édit. Paris. gr. in-18, 3 fr.

180. **Desportes**. Œuvres de Philippe Desportes, avec une Introduction et des Notes, par Alfred Michiels. Paris, in-16, 5 fr.

181. **Dumas** (A.). Les Trois Mousquetaires. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

182. **Dumas** fils. La Boîte d'argent. — Un Paquet de lettres. — Le Prix de pigeons. — Le Pendu de la Piroche. — Ce que l'on voit tous les jours. — Césarine. Paris, gr. in-18, 1 fr.

183. **Dumas** fils. La vie à vingt ans. Nouv. édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

184. **Dunlop** (R. H. W.). Service and Adventure with the Khakee Ressalah, or Meerut Volunteer Horse, during the Mutinies of 1857-58, in-8°, cloth, 9 fr. 50.

185. **Dunois** (A.). Le Secrétaire universel, contenant des modèles de lettres sur toutes sortes de sujets. Paris, gr. in-18, 3 fr.

186. **Dijk** (J. van). Lotgevallen van een Nederlandsche kolonist in de binnen landen van Zuid-Afrika. Bewerkt met gebruik making van de werken van Cumming, Anderson, Gérard, Livingston, e. a. Met 5 groote platen en 100 in den tekst gedrukte afbeeld. 6 afl. Roy. In-8°. Rotterdam, compl. 8 fr.

187. **Encyclopédie**. Lectuur voor nuttig en gezellig onderhoud. Tijdschrift voor alle standen. 1858-1859. Gr. in-8°. Rotterdam. Per jaarg. à 24 livr., 15 fr.

188. **Feydeau** (E.). Fanny, étude. Paris, gr. in-18, 3 fr. 50.

189. **Fitzgerald** (P. O.). The Exhibition Speaker : containing Farces, Dialogues, and Tableaux, with Exercises for Declamation in Prose and Verse. New-York, 6 fr. 25.

190. **Girardin** (Mme de). Marguerite, ou Deux Amours. Nouv. édit. Paris, gr. in-18, 1 fr.

191. **Harems** (Les) du Nouveau-Monde. Vie des femmes chez les Mormons. Traduit par B. H. Révoil. Paris, gr. in-18, 1 fr.

192. **Hauff** (L.). Der Astrolog u. Seher zu München u. sein Versuch e. Wiederherstellung der Astrologie, nebst Andeutgn. üb. sein Betreiben derselben u. seiner Vorhersagungen. Mit 6 astrolog. Taf. in-8°. Heilbronn, 3 fr. 35.

193. **Jacob** (P. L.). Les Secrets de nos pères. La Cryptographie, ou L'Art d'écrire en chiffres. Paris, in-32, 1 fr.

194. **Janin** (J.). L'Ane mort et la Femme guillotinée. Paris, pet. in-16, 50 c.

195. **Jergey** (De). Les Maisons de jeu ruinées par les joueurs. Solution pratique de la question des jeux en Allemagne. N° 1 Gain : 500 fr. par heure. Paris, in-16, 5 fr.

L'ouvrage sera publié en trois numéros.

196. **Karr** (A.). Encore les femmes! 2e édt. Paris, gr. in-18, 1 fr.

197. **Koenig** (H.). Marianne od. um Liebeleiden. Roman. 2 Thle. In-8°. Frankfurt a M., 10 fr.

198 **Laforge** (E.). Des arts et des artistes en Espagne jusqu'à la fin du dix-huitiène siècle. Lyon, in-8°, (1859) 10 fr.

199. **Mayne-Reid**. L'Habitation du désert ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. Ouvrage traduit de l'anglais par Armand Le François, et illustré de 24 vignettes par Gustave Doré. Paris, gr. in-18, 2 fr.

200. **Mémoires** présentés par divers à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut impérial de France. 1re série. Sujets divers d'érudition. T. V. Paris, in-4°, 21 fr.

201. **Méry**. La Guerre du Nizam. Paris, gr. in-18, 1 fr.

202. **Midnight Scenes** and Social Photographs : being Sketches of Life in the Streets, Wynds, and Dens of the City of Glasgow. In-8°, 2 fr.

203. **Mutinies in Oudh**. My Escape from the Mutinies in Oudh. By a wounded Officer. 2 vol. in-12, cloth, 15 fr.

204. **Notice** des tableaux du Musée d'Amsterdam, avec fac-simile des monogrammes (Rédigée par P. L. Dubourcq). In-8°. Amsterdam, 3 fr.

205. **Nouvelles françoises** en prose du quatorzième siècle, publiées d'après les manuscrits, avec une Introduction et des Notes; par MM. L. Moland et C. d'Héricault. Paris, in-16, 5 fr.

206. **Overbeck** (J.) Geschichte der griechischen Plastik f. Künstler u. Kunstfreunde. Mit. Illustr. gezeichnet v. H. Streller; geschnitten v. J. G. Flegel. In-8°. Leipzig. Cart. angl., 32 fr.

207. **Pelloquet** (Th.). Dictionnaire de poche des artistes contemporains. Les Peintres. Paris, in-32, 1 fr.

208. **Roquette** (O.). Heinrich Falk, Roman in 3 Bdn. In-8°. Breslau, 20 fr.

209. **Rousseau**. Correspondance de J. J. Rousseau. T. X, XI, XII et dernier. Paris, 3 vol. in-8°, 3 fr.

210. **Rousseau** (J. J.). Lettres inédites à Mar-Michel Rey, publiées par J. Boscha, membre de l'Académie des sciences des Pays-Bas. 1 vol, gr. in-8°, avec deux fac-simile, 5 fr.

211. **Scarron** (P.) Le Virgile travesti en vers burlesques, avec la suite de Moreau de Brasei. Nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une Étude sur le burlesque, par Victor Fournel. Paris, in-16, 5 fr.

212. **Scarron.** Le Roman comique. Suites de Orfray et Preschac. Conclusion, par Louis Barré. Illustré par Édouard frères. Paris, in-8°, 1 fr.

213. **Schefer** (L.). Homer's Apotheose. In 2 Bdn. Lahr, 5 fr. 35.

214. **Soulié** (Fr.). Les Drames inconnus. 4e série : Olivier Duhamel. Paris, gr. in-18, 1 fr.

215. **Souvestre.** Scènes de la chouannerie. Nouv. édit. Paris, in-18, 1 fr.

216. **Sue.** Le Juif errant. Nouvelle édition conforme à l'édition in-8° corrigée par l'auteur en 1851. Paris, gr. in-18, 1 fr.

217. **Tabarin.** Les Œuvres de Tabarin, avec les Adventures du capitaine Rodomont, la Farce des bossus et autres pièces tabariniques. Nouv. édit. Préface et Notes par Georges d'Harmonville. Paris, in-16, vignette, 5 fr.

218. **Tough Yarns** to Please all Hands, from the Swabs on the Shoulders down to the Swabs on the Head. By the Old Sailor. In-12, 2 fr.

219. **Wachenhusen** (H.). Armand. Ein Roman in 2 Bdn. Nach dem schwed. Orig. v. *Aug. Blanche* bearb. In-8°. Berlin, 1859, 9 fr.

220. **Wachenhusen** (H.). Die Frauen d. Kaiserreichs. Pariser Gesellschafts-Skizzen. In-16. Berlin, 1 fr. 35.

221. **Wendt** (R.). Jarolasch. Episoden aus dem Leben in Russland. 2 vol. in-8°, Hamburg, 10 fr.



Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.

Müde Stadt per Sandler 538

Göthe Unser Balladenstudium. 45

